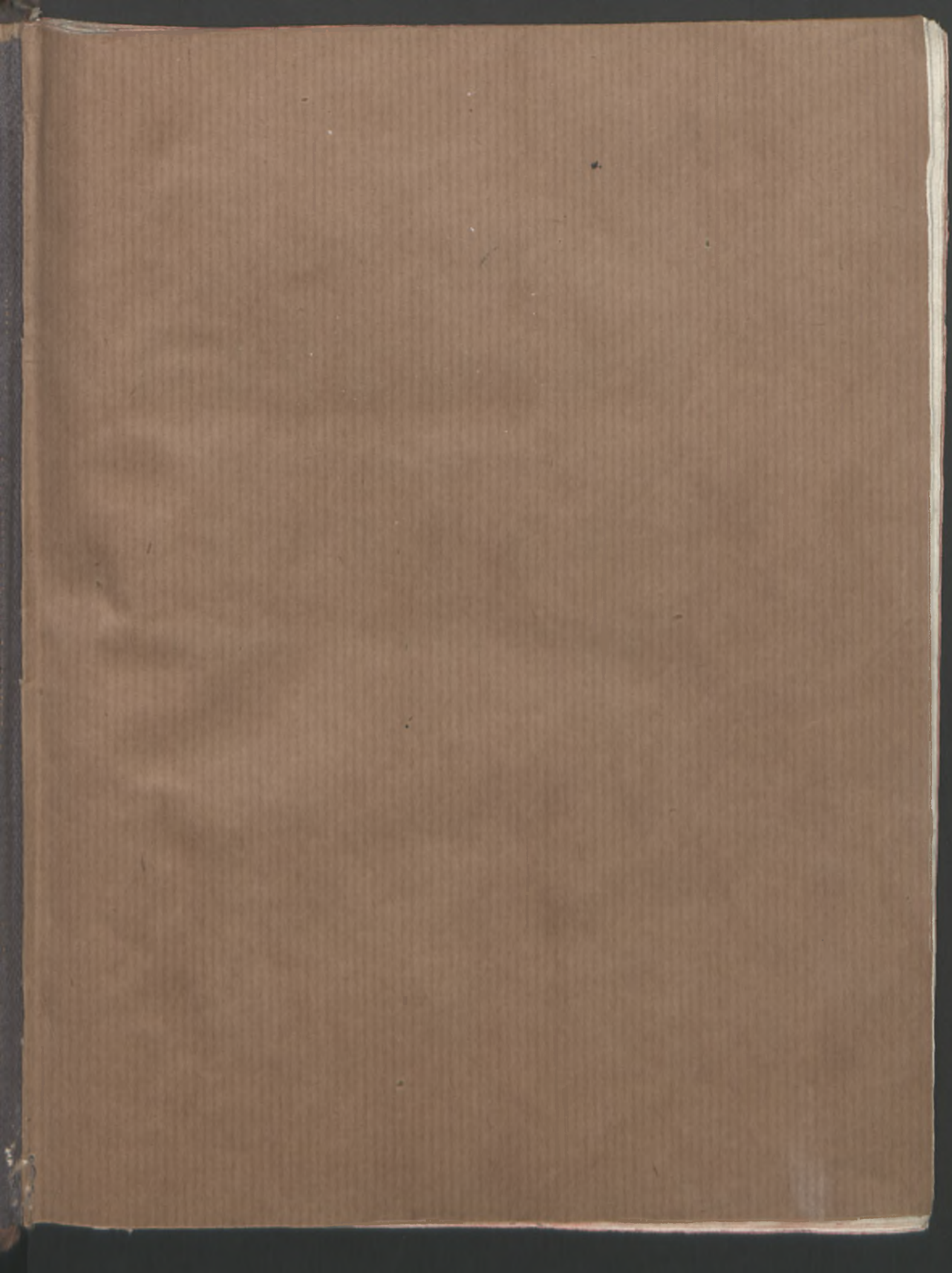


28873

BIBLIOTEKI
SEMINARY
SAMOBIERSKI



HISTOIRE

D E

POLYBE.

TOME QUATRIÈME.

LIST OF

DE

FOR

THE

HISTOIRE DE POLYBE,

NOUVELLEMENT TRADUITE DU GREC
*Par Dom VINCENT THUILLIER, Bénédictin
de la Congrégation de Saint Maur.*

AVEC UN COMMENTAIRE

O U

UN CORPS DE SCIENCE MILITAIRE,
ENRICHIE DE NOTES CRITIQUES ET HISTORIQUES,
OU TOUTES LES GRANDES PARTIES DE LA GUERRE,
soit pour l'Offensive, soit pour la Défensive, sont expliquées,
démonstrées, & représentées en Figures.

Ouvrage très-utile non seulement aux Officiers Généraux, mais même à tous ceux
qui suivent le parti des Armes.

*Par M. DE FOLARD, Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis,
Mestre de Camp d'Infanterie.*

TOME QUATRIÈME.



A PARIS;

Chez { PIERRE GANDOUIN, Quai des Augustins, à la Belle Image.
JULIEN-MICHEL GANDOUIN, Quai de Conti, aux trois Vertus.
PIERRE-FRANÇOIS GIEFFART, Rue Saint Jacques, à Sainte Thérèse.
NICOLAS-PIERRE ARMAND, Rue Saint Jacques, à Saint Benoît.

M. D C C. X X V I I I.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY,

28873

BIBLIOTHEQUE
SEMINAIRE
D'ALBI

NOUVELLEMENT TRADUIT DU GREC
PAR M. DE LA GUYONNAYE, Bachelier
de la Congrégation de Saint-Maur.

AVEC UN COMMENTAIRE

DE M. DE LA GUYONNAYE, Bachelier
de la Congrégation de Saint-Maur,
sur les plus grandes parties de la guerre,
tant pour l'Offensive, que pour la Défensive, avec plusieurs
détails, & remarques sur les
Généralis, & sur les Particulars.

TOME QUATRIEME

A PARIS,

chez GARNIER, Quai des Augustins, M. Bell. Imprimeur.
M. de la Guyonnaye, Bachelier de la Congrégation de Saint-Maur,
Rue Saint-Jacques, à Saint-Benoit.

M D C C X V I I I
Avec Approbation et Privilège du Roy



P R É F A C E.

CE quatrième Volume de mon Commentaire ne renferme que le troisième Livre de mon Auteur. Il a eu le soin de nous avertir que les deux précédens ne servent que d'Introduction aux autres. C'est donc ici le commencement de sa grande Histoire, comme il l'appelle lui-même, & qu'il avoit divisée en quarante Livres. S'il en faut juger par les cinq premiers qui nous restent en entier, & qui ont échappé aux malheurs des tems, il ne paroît pas qu'elle renfermât un fort grand nombre de Volumes. Rien ne le démontre davantage que ce troisième Livre, qui fait l'ouverture de la guerre d'Annibal, jusqu'à la bataille de Cannes, qui le termine. Il est si rempli d'événemens extraordinaires, de marches, de manœuvres surprenantes & profondes, de combats, de batailles, & de tout ce que la guerre peut fournir de grand, de beau & de capable d'arrêter l'esprit & l'attention des Lecteurs, & toutes ces choses sont décrites avec tant d'art & d'exactitude, qu'on peut regarder ce troisième Livre de Polybe comme le chef-d'œuvre & le plus beau

morceau d'Histoire qui soit sorti de la plume d'aucun Ecrivain de l'antiquité. Il ne falloit rien moins qu'un Guerrier d'une expérience consommée dans le métier des armes, & un excellent génie comme le sien, pour bien démêler cette guerre, & assigner les causes véritables des divers événemens qu'il décrit, & de la gloire du Général de Carthage.

L'Histoire ancienne & moderne ne nous offre rien qui égale une entreprise aussi surprenante & aussi hardie que celle de ce grand Capitaine. Sa marche du fond de l'Espagne jusqu'au Rhône, le passage de ce fleuve, défendu par une puissante armée, les Alpes traversées malgré les efforts de tant de peuples qui s'opposent à sa marche, & son entrée dans l'Italie à la tête d'une armée, dont la plus grande partie avoit péri dans la route, saisissent d'étonnement & d'admiration. Il a la hardiesse d'aller attaquer une République aussi formidable que celle de Rome, de battre par tout ses nombreuses armées; ces légions si aguerries & si redoutables à Carthage elle-même, lui cèdent la gloire des armes par leurs défaites continuelles en Italie. Il s'ouvre l'entrée de ce pais par la défaite de la cavalerie Romaine auprès du Tésin, qu'il passe sans nul obstacle: le Pô, qui sembloit devoir l'arrêter, ne fait aucune résistance: trois batailles complètes & décisives, la Trébie, Thrasymène & Cannes, réduisent les Romains aux dernières extrémités. La dernière, qui mit le comble à leur misère, acquit autant de gloire à Annibal que de honte par sa nonchalance à profiter de la victoire du monde la plus grande & la plus complète, dont l'Histoire fasse mention. Cette faute, à peine concevable dans un si grand homme, défigura étrangement sa réputation, & fit le

salut d'une République réduite à sa Capitale, où il n'y avoit qu'à marcher pour s'en rendre le maître, avant qu'elle eût pû revenir d'une secousse si furieuse & si accablante. Pour ne l'avoir pas fait, Rome a le tems de se reconnoître, & le victorieux nonchalant la trouve aussi forte & aussi puissante que jamais lorsqu'il fut question d'entrer en campagne.

Ces événemens sont le sujet du troisième Livre de Polybe, qui n'est guères plus gros que les précédens, & je m'étonne qu'il ait pû renfermer en si peu d'espace des actions & des événemens si mémorables : encore s'engage-t-il dans le détail des affaires d'Espagne, & d'une victoire navale que Scipion remporta dans l'embouchure de l'Ebre. Mais comme cet irréprochable témoin de ce qu'il a vû ou appris de gens dignes de foi, qui se sont trouvez dans les guerres dont il parle, & qui vivoient encore dans le tems même qu'il écrivoit son Histoire, est infiniment plus digne de foi qu'aucun de ceux qui ont écrit plusieurs siècles après lui, & que les Historiens militaires, qui veulent écrire des grandes révolutions & des succès bons ou mauvais des guerres de leur tems, consultent ordinairement les gens du métier plus que les autres, qui n'en ont pas été les témoins, il ne faut pas être surpris s'ils s'étendent beaucoup plus sur la description des sièges, des marches & des combats, que sur les affaires politiques qui ne sont pas liées à celles de la guerre, ils glissent légèrement sur celles-ci. Polybe ne s'est pas tant attaché à ces dernières qu'aux autres, marque qu'il a rempli parfaitement son dessein. Il est le seul qui nous en ait le plus appris. Bien que les Romains fussent grands Politiques, & des Maîtres dans cet art, on ne remarque pas que leurs Histo-

riens le soient autant que leurs admirateurs le prétendent, si l'on en excepte Tacite, qui n'a écrit que vers le tems de leur décadence. Si les admirateurs de cet Historien, où les hommes d'Etat y trouvent, dit-on, des leçons & des préceptes pour bien gouverner, moins prévenus pour le Romain, étudioient le Grec avec la même attention que l'autre, qui a fait fortune en fait de politique, comme les Commentaires de César à l'égard de la guerre, ils tiendroient un autre langage.

Je ne vois pas qu'il y ait un si grand sujet de se récrier si fort sur la sublimité & la grandeur des mystères que l'Historien politique & le Vainqueur des Gaules nous débitent chacun dans son orbe. Tacite a fait une Histoire, où il n'applique aucun précepte de politique sur les choses qui sembloient devoir l'engager à donner carrière à ses talens pour l'instruction des hommes d'Etat; au lieu que Polybe, homme d'Etat lui-même, & excellent homme de guerre, entre dans un récit exact & fidèle de tout ce qui se ménage dans les Assemblées du Sénat de Rome, de Carthage & des autres Républiques, pénètre dans les intrigues du Cabinet des Princes, nous découvre leur politique, les alliances & les motifs véritables des guerres & des autres entreprises, sans négliger les fourberies & les artifices de leurs Courtisans & de leurs Ministres, & poussant plus loin qu'aucun autre Historien de l'antiquité, il nous instruit également dans les parties les plus sublimes de la science des armes. Les autres s'arrêtent simplement au récit des faits, & laissent au Lecteur le soin de faire lui-même ses réflexions: comme si tous les Lecteurs étoient également capables de pénétration & de discernement. L'on regarde comme un défaut dans

dans Polybe de ne laisser rien à deviner. Reproche ridicule & extravagant, puisque la principale partie de l'Historien est celle que ces Critiques blâment. Elle est si rare, que je ne vois que trois Historiens qui l'aient remplie, encore sont-ils Grecs; Thucydide, Xénophon, & Polybe.

César est fort succinct dans ses Commentaires. Je ne vois rien ou fort peu de chose de ce qu'on prétend, & les préceptes qu'on en peut tirer par la méditation sur les combats, sur les batailles & sur la grandeur de ses entreprises, conduites avec un art admirable, se trouvent dans tous les Historiens anciens & modernes, qui écrivent des actions des Capitaines les plus illustres. Il éclipsé souvent certaines circonstances capitales, qu'il n'eût dû jamais négliger, & qui sont très-nécessaires aux gens du métier, afin de faire les réflexions les plus instructives; ce qui est un grand défaut. Il n'en est pas ainsi de mon Auteur. Je ne dis pas qu'il en soit exempt; mais il y tombe si rarement, que je n'ai pas trop grand sujet de m'en plaindre. Il ne pouvoit guères l'éviter, aiant à traiter des guerres continuelles des Romains pendant un espace de cinquante-trois ans. Cette entreprise n'étoit pas petite. Il étoit difficile, pour ne pas dire impossible, qu'il pût se renfermer dans certaines bornes sans de grandes difficultez. Il reconnut la nécessité d'écrire une Histoire générale & universelle de son tems, il le falloit absolument. Pouvoit-il s'en dispenser sans faire un Ouvrage imparfait? La raison en faute aux yeux, puisque toutes les affaires des Romains influoient sur toutes celles des autres peuples du monde connu. Les événemens des deux premiers Livres, qui renferment la première guerre Punique,

celle contre les Gaulois Insubriens, qui appellèrent à leur secours ceux d'en-deçà des Alpes, qui furent presque tous taillez en pièces à la journée de Télamon; ces événemens, dis-je, intéressoient peu les Grecs & les autres Puissances plus éloignées. La seconde Punique, lors même que les Romains commencèrent à prendre le dessus par leurs conquêtes en Espagne, & de là en Afrique, ne leur fournit aucun sujet de jalousie; l'abaissement de Carthage leur importoit extrêmement, & il leur sembloit que l'élevation & l'agrandissement de la République Romaine aux dépens des Etats de l'autre, mettroient un si juste équilibre entre elles, que leur jalousie & leur haine réciproques empêcheroient qu'aucune des deux ne fit la guerre aux autres plus foibles, & ne se rendît plus puissante en tournant ses armes d'un autre côté.

Les Romains ne furent jamais si à craindre que les Carthaginois après la première Punique, qui leur assûra la Sicile après une guerre très-longue & très-meurtrière. Ces derniers étoient bien autrement redoutables par leurs forces navales, qui sont à peine concevables. Elles étoient telles, que lorsqu'ils tentèrent la conquête de la Sicile, ils y entrèrent avec plus de cent mille hommes de débarquement. A la bataille d'Ecnome leur armée navale étoit composée de cent cinquante mille hommes d'équipage. Pourroit-on se le persuader, si Polybe & tous les Auteurs Grecs & Latins qui ont écrit de la première Punique n'étoient tous unanimes sur ce point-là? La guerre d'Annibal fit voir que les Carthaginois aspiraient visiblement à la Monarchie universelle. Ils y fussent infailliblement parvenus, si Annibal eût marché droit à Rome après la bataille de Cannes. Il semble que

c'est une fatalité, dit je ne sçai quel Auteur, à ceux qui sçavent le mieux vaincre de ne sçavoir pas profiter de leurs victoires ; pour en goûter le plaisir ils en perdent le fruit : faute que nous n'aurons garde de laisser en repos dans le cours de cet Ouvrage. Toute la Grèce & les peuples les plus éloignez craignirent pour leur liberté, si Rome succomboit contre les efforts de Carthage, & toute la terre s'intéressoit en faveur des Romains, autant par la grandeur de leurs infortunes, que par la réputation qu'ils s'étoient acquise par leurs vertus & par la douceur de leur gouvernement ; au lieu que les Carthaginois ne s'attiroient que du mépris & de la honte par leur domination injuste & tyrannique ; outre que Rome en ce tems-là, moins puissante & moins riche, ne se repaissoit pas de si hautes pensées que sa Rivale, ce qui n'excitoit point la jalousie des Grecs. Ils voioient au contraire que cette République ne songeoit à autre chose qu'à se défendre contre les Gaulois Insubriens, les Cénomans & les autres peuples en-delà des Alpes Cotiennes & maritimes, qui occupoient les plus fertiles Provinces de l'Italie, & à se soumettre ceux-ci pour se former en même tems une puissante barrière contre l'invasion des autres qui habitoient en-deçà, beaucoup plus redoutables, & qui les avoient réduits aux dernières extrémités. Il falloit que Carthage fût vaincue & presque soumise pour leur ouvrir les yeux, & les faire craindre pour leur liberté. Ils ne s'imaginèrent pas que la seconde Punique, si honteuse au nom Romain en Italie par tant de combats & trois batailles perdues de la manière du monde la plus complete, sans presque aucun fruit pour Carthage, dût finir si malheureusement pour celle-ci, & qu'Annibal, tou-

jours victorieux en Italie, abandonnât ces contrées pour courir en Afrique au secours de sa patrie chancelante, où il se fit battre si à pur & si à plein, quoique supérieur en nombre de plus de la moitié, que l'on peut dire sans exagérer, que la honte de Varro à la journée de Cannes n'égalait jamais celle d'Annibal à Zama. Ce que celui-ci n'avoit pû faire par tant de victoires remportées en Italie, Scipion plus habile le fait en Afrique. Cette Carthage, si puissante & si redoutable à toute la terre, est renversée en un seul jour, & fait voir évidemment qu'une Puissance, quelque formidable qu'elle puisse être, peut être aisément renversée par une plus foible, si celle-ci est attentive à profiter des coups décisifs sans perdre aucun tems, & si elle fait une diversion hardie, bien concertée, & qui porte dans l'endroit le plus sensible d'un Etat.

Voilà en peu de mots ce qu'il m'importoit de dire avant que de rendre compte à mes Lecteurs des matières que je traite dans ce quatrième Volume. Elles sont d'autant plus intéressantes & plus instructives aux gens de guerre & à toute sorte de gens, que les événemens qui ouvrent la scène de la seconde guerre Punique sont tout ce qu'il y a de plus grand & de plus illustre dans l'Histoire Romaine. Mais en vain chercherions-nous ce grand & ce beau dans la conduite & les actions des Romains depuis le commencement de cette guerre jusqu'à la bataille de Cannes, qui termine ce troisième Livre de mon Auteur, je n'y vois rien que de fort médiocre; au lieu que tout est admirable dans Annibal. Que peut-on imaginer de plus grand & de plus hardi? Je ne dis pas que d'attaquer une Puissance aussi formidable que celle de Rome: il n'y a rien là de fort merveilleux; les Etoliens, qui

ne possédoient qu'un petit coin de la Grèce , osèrent bien lui faire la guerre après l'humiliation de Carthage & la conquête de la Macédoine ; mais que de penser que Rome ne pouvoit être vaincue que par ses revers , c'est-à-dire en entrant dans le cœur de l'Italie par les Alpes , à l'exemple des Gaulois , qui l'avoient plusieurs fois inondée de leurs forces , & percé jusqu'à Rome. Que ce grand homme ait formé son projet sur cette pensée , loin que pour cela il doive être regardé comme imprudent & téméraire , ce projet au contraire est très-sage & digne d'un grand Capitaine , qui n'entreprend rien que selon les regles de la prudence. Les Gaulois l'avoient encore fait tout récemment ; & s'ils l'ont fait sans presque nul obstacle avec des Capitaines médiocres & des troupes sans discipline & très-mal armées , que ne devoit-il pas attendre de son habileté , de son esprit également grand & porté aux entreprises les plus difficiles , & du courage d'une armée aguerrie , dressée & formée de sa main , & pleine de cette confiance qui ne s'épouvante de rien ? Car il n'y a d'extraordinaire & d'insurmontable en apparence dans une si grande entreprise , que sa marche depuis Sagonte au travers de tant de nations belliqueuses jusqu'au Rhône , ce qui n'est pas fort surprenant , lorsqu'elles nous livrent le passage en vertu des alliances contractées avec elles , & même au-delà du Rhône jusqu'aux peuples voisins des Alpes. Voilà le sujet de cette marche célèbre de l'armée Carthaginoise jusqu'au Rhône , où elle se trouva arrêtée par les Gaulois , sujets ou alliez de ceux de Marseille. Le passage de ce fleuve , un des plus mémorables de l'antiquité , est décrit avec tout l'art & l'exactitude militaire qu'on sçauroit désirer dans un Historien.

habile & consommé dans la science des armes.

Cette action hardie m'a fourni l'occasion de traiter du passage des grandes rivières. Je n'ai eu que cette seule partie en vûe : encore ne l'ai-je pas approfondie autant que je l'aurois souhaité, me réservant de donner un *Traité* entier du passage des grands fleuves, rivières, ruisseaux, &c. en présence d'une armée & de vive force : partie de la guerre, dont aucun Auteur n'a encore écrit. Je l'ai entrelassée d'un grand nombre d'exemples tirez des Historiens les plus célèbres, anciens & modernes, & particulièrement des actions de Charles XII. Roi de Suède. J'ai observé la même méthode dans mes *Observations* sur le passage du Rhône : je compare celui-ci à plusieurs autres qui ne sont pas moins mémorables.

Tite-Live n'est pas tout-à-fait conforme à mon Auteur dans ce qu'il rapporte de ce passage à l'égard de certaines circonstances, qui sentent fort l'Historien qui est sans cesse à la quête du sublime & du merveilleux : car il dit que les *Espagnols* passèrent le fleuve sans avoir besoin ni de ponts ni de bateaux. Ils mirent, continue-t-il, leurs boucliers sur des peaux de chèvre enflées de vent, & leurs habits sur leurs boucliers ; & s'étant couchés par dessus, ils traversèrent de l'autre côté. On voit assez que l'Auteur Latin ne veut pas paroître copier scrupuleusement Polybe, c'est ce qui l'oblige à recourir quelquefois à des faits imaginaires ou fort suspects : sans que cela empêche qu'on ne l'accuse d'avoir traduit presque tout l'Auteur Grec, & de ne l'avoir pourtant cité qu'une fois avec un éloge assez froid, dit un *Ecrivain* moderne. Véritablement les *Espagnols* se servoient de ces peaux de chèvre enflées pour traverser les rivières, comme César le rapporte

dans ses Commentaires. On faisoit même des ponts de ces sortes de peaux. Xénophon en parle lui-même dans sa retraite des dix mille. On prétend qu'un Chanoine de Pampelune en fit un sur ce modèle-là sur la Ségre en 1707. pendant le siège de Lérida. Ce pont n'étoit fait que de peaux de boucs enflées, qui soutenoient des chassis couverts de planches & liez bout à bout les uns aux autres, sur lequel on communiquoit des deux côtez de la rivière, qui est d'un rapide surprenant. Il se peut que le Chanoine ait pensé comme le Grec qui proposa ce même pont à Xénophon, & qu'il n'ait jamais lû la retraite des dix mille. Revenons à Polybe, & au compte des matières traitées dans ce quatrième Volume.

La description qu'il fait de la marche du Général de Carthage depuis le Rhône jusques aux Alpes, & de là dans l'Italie ou la Gaule Cisalpine, est certainement le chef-d'œuvre de cet Historien. Cette marche fameuse n'est pas sans embarras parmi les Sçavans. La plupart séduits par les *Manuscrits de Tite-Live*, dit M. de Mandajor, ont cru qu'Annibal allant d'Espagne en Italie, avoit campé entre le Rhône & la Saone; au lieu qu'il s'arrêta entre le Rhône & l'Isère. Je puis dire, sans faire un jugement téméraire, que ceux qui font d'un sentiment contraire, se trompent beaucoup. On se fonde, il est vrai, sur l'autorité de plusieurs grands hommes. Mais ces autoritez valent moins que rien, si elles ne sont appuyées de bonnes raisons, & il paroît qu'elles en sont entièrement dépourvûes. Car outre que cette marche en longeant le Rhône & remontant jusqu'à la fourche d'entre ce fleuve & la Saone, ne conduisoit pas Annibal où il avoit dessein d'aller, il lui étoit encore impossible d'y arriver en quatre jours

Le Commentateur de la nouvelle Histoire Romaine n'y pense pas, lorsqu'il fait marcher cette armée jusqu'à Lyon. Il met en ordre de bataille tout ce qu'il a d'érudition pour prouver une marche absolument impossible. J'ai jugé à propos de donner une Dissertation sur cette marche. Si on se donne la patience de l'examiner, il n'y a que ce soit qui ne convienne que le sentiment de M. de Mandajor est le plus raisonnable & le plus sensé. Il prétend, & dit vrai, qu'Annibal s'arrêta entre le Rhône & l'Isère, & non entre le Rhône & la Saone: cette dernière opinion est la chose du monde la moins soutenable. Les armes qu'il emploie pour combattre celle-ci, ne sont pas celles dont il auroit dû se servir, ce me semble. Je n'ai garde de recourir aux autorités qui sont combattues par d'autres en aussi grand nombre, ce n'est pas le moyen de gagner sa cause. Il faut non des autorités, mais des raisons d'une telle force qu'elles soient sans réfutation, & je les produis. Je ne prétens pas justifier Tite-Live, chacun sçait qu'il n'écrivoit pas à vûe de pais. Il suffit qu'il ait dit que l'armée Carthaginoise passa la Durance, pour faire évanouir & tomber par terre la marche d'Annibal jusqu'à la fourche entre le Rhône & la Saone; ce qui est si absurde, (car cette réflexion ne m'étoit pas venue à l'esprit lorsque j'ai donné ma Dissertation sur cette marche,) qu'il eût fallu, pour s'approcher de la Durance, que l'armée Carthaginoise fût revenue sur ses pas pour passer cette rivière. En voilà assez pour casser les bras & les jambes au parti contraire à notre Académicien.

J'ai jugé à propos de donner une Carte exacte de cette marche d'Annibal, non de l'Espagne au Rhône,

ni de ce fleuve à l'Isère ; mais seulement des Alpes , depuis Vizile , qui est à l'entrée de la vallée de la Romanche , jusqu'au Pô. Je n'ai pas crû devoir m'en tenir là , j'ai donné les divers campemens d'Annibal. Vous donnez vos conjectures , diront quelques-uns : je n'ai garde de le nier. Mais comme j'ai une connoissance parfaite de ces montagnes , & que j'en ai fait une étude particulière , comme de tous les pais où j'ai fait la guerre , je vois à peu près le chemin qu'une armée peut faire dans un jour , & dans la saison où ces montagnes sont peu praticables. Je considère en même tems le nombre des troupes autant que celui des équipages , & les défilez qui subsistent encore , & c'est là-dessus que j'ai réglé mes campemens. C'est aux Lecteurs à juger si j'ai bien ou mal fait.

M. de Lille dans sa Carte de la retraite des dix mille , auroit-il été blâmé s'il s'étoit hasardé de marquer tous les campemens de l'armée de Cyrus le jeune jusqu'à la pleine de Cunaza , où il perdit la bataille contre son frere Artaxerxès ? C'étoit la chose du monde la plus aisée. Quel meilleur guide que Xénophon ? Il explique tous les endroits où l'armée campa , & le chemin qu'elle faisoit chaque jour. C'étoit le moins que cet habile Géographe devoit faire. Le défaut de cette Carte me choqua un peu ; mais comme il étoit difficile de mettre toutes ces choses dans un si petit espace , je fis cette Carte plus grande il y a environ douze ans. Il ne me fallut pas moins de huit pieds pour y ajoûter tout ce qui me parut nécessaire pour la rendre parfaite & digne de la curiosité des Sçavans & des gens de guerre , au cas qu'il prît envie à quelqu'un de donner une nouvelle édition de ce fameux Ouvrage de Xénophon , qu'on doit regarder comme le chef - d'œuvre de l'antiquité ,

& de l'orner d'Observations militaires sur les actions, les mouvemens, les campemens & les ordres de bataille les plus considérables, partagé en plusieurs Cartes : dépense vraiment Roiale, & digne d'un Prince guerrier. Qui voudroit l'entreprendre, se trouveroit un peu moins embarassé, & n'auroit que faire de marcher sur la route des conjectures, comme je m'y suis vû contraint dans cette Carte ; mais je ne crains pas que qui que ce soit s'en plaigne.

Le détail que Polybe nous donne des combats qui se livrèrent dans ces affreuses montagnes, est tout ce qu'on peut désirer de plus exact & de plus circonstancié. Avec un tel guide, un Commentateur expérimenté dans les choses de la guerre ne sçauroit s'égarer ; ce qui m'a donné de grandes ouvertures, & fourni des sujets d'Observations sur la guerre des montagnes, qu'aucun Auteur militaire avant moi ne s'étoit encore avisé de traiter. J'ai tâché de la réduire en principes & en méthode autant que j'en suis capable, sans croire pourtant l'avoir épuisée : aussi ne suis-je pas encore à la fin, & mon Auteur me fournira assez d'occasions, dans le cours de son Ouvrage, d'y revenir & de la reprendre. On voit assez, m'a-t-on dit, que vous avez à cœur cette matière. Je l'avoue franchement, & j'en use ainsi de toutes les autres, où je sçai que je marche tout le premier & sans le secours de personne. J'entrelasse dans ce que je traite, selon ma coutume, plusieurs choses qui pourroient paroître incidentes ; mais qui ne laissent pas d'entrer naturellement dans les matières que j'ai principalement pour objet.

Scipion ouvrit la scène de la seconde Punique par un grand combat de cavalerie qui fut donné auprès du Tésin, où il fut entièrement défait & mis en dé-

route : ce qui me donne lieu de traiter des combats de cavalerie. Cette matière n'est pas neuve , une infinité de nos Auteurs en ont écrit ; mais c'étoit dans un tems où elle se rangeoit & combattoit d'une toute autre manière qu'elle ne fait aujourd'hui. Il s'en faut bien que cette partie de la guerre soit aussi profonde qu'on se l'imagine , & il y a peu d'Officiers d'infanterie qui ne puissent en parler & en écrire tout aussi bien que les plus expérimentez : c'est avec raison qu'on dit en commun proverbe , qu'on ne sçauroit faire un fantassin médiocre d'un bon cavalier ; au lieu qu'on fera toujours un bon cavalier d'un mauvais fantassin. Chacun sçait combien le fameux George Basta , un des grands Guerriers de son siècle , étoit exercé dans la cavalerie. Il étoit Commissaire Général de la cavalerie d'Espagne en 1580 , & vivoit du tems d'Henri IV. Il a fait deux Ouvrages sur la guerre. On imprima son *Maestro di Campo generale* en 1606 , & son *Governo della Cavalleria leggiera* en 1612. Ces deux Ouvrages furent d'abord traduits en François , & le dernier tout aussitôt attaqué & renversé de fond en comble par Jacques Walhausen , célèbre Officier d'infanterie.

Le célèbre Auteur Espagnol des *Reflexiones militares* , qui est un cours de science de la guerre , a traité de la cavalerie aussi bien qu'aucun Ecrivain ait jamais fait , & cependant il a toujours servi dans l'infanterie.

Le Marquis de Santia-Cruz , Ambassadeur Plénipotentiaire au Congrès de Soissons.

L'Auteur anonyme des *Réflexions sur le I. & le II. Tome des Commentaires de Polybe* , & sur mon *Livre de la nouvelle Découverte* , comme il l'appelle , accusera-t-il Walhausen de témérité , d'avoir attaqué George Basta ? Il s'en rendroit coupable lui-même de le trouver étrange ; puisqu'il a si bien réussi dans sa

Critique, que l'autre ne put jamais y répondre. En seroit-ce une à moi de lui faire un petit reproche, (sans pourtant rien rabattre de l'estime que je fais de lui,) à l'égard de sa Critique, où il paroît qu'il n'a pas lû mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*, & les deux premiers Volumes de mon Commentaire sur Polybe, avec toute l'attention que la chose le méritoit? Cependant il en faut beaucoup lorsqu'on s'embarque dans une Critique, & sur tout lorsqu'on a affaire à un Auteur autant assuré de son fait que je crois l'être. Je ne doute nullement de la capacité ni de l'expérience de l'Anonyme en fait de cavalerie; mais j'aurois souhaité que dans l'Article où il prétend que je n'y entens rien, il eût fait paroître un peu moins de partialité. Il ne cite de mon Ouvrage que deux mots inutiles, & ç'en est assez pour m'accuser de n'avoir pas assez ménagé mes expressions à l'égard d'un Corps aussi respectable que la cavalerie. J'en ai toujours fait un très-grand cas, & j'en reconnois l'utilité autant qu'homme du monde. S'il eût été plus exact, il auroit cité tout le passage & la page où il se trouve. Cela eût été dans les regles, & je n'aurois pas eu occasion de me plaindre. Pourquoi mettre en mauvaise humeur contre moi toute la cavalerie du monde? Pourquoi faire entendre même que j'en ai quelqueune en vûe? *J'ai fait*, dit-il, *différentes remarques* que je propose aux Officiers de cavalerie, pour *augmenter en mieux le sçavoir & l'expérience*. Il dit là-dessus que si j'en avois fait autant, ma plume auroit été plus circonspecte en écrivant sur le service & l'utilité d'un Corps respectable, dont je ne connois point l'usage. Là-dessus le Critique, qui eût dû citer le passage tout entier, puisqu'il m'en fait un crime, se contente seulement de faire remar-

Réflex. sur
le Comm.
de Polybe,
ch. 14.
pag. 9.

quer deux ou trois mots qui le terminent. *Il viendra un tems*, dis-je, *qu'on en connoitra l'abus*. C'est dequoi je ne fais aucun doute.

L'on demandera peut-être dequoi il s'agit dans ce passage, qu'il éclipsé : c'est que je blâme le trop grand nombre de cavalerie dans les armées, qui ruine les peuples & les finances des Princes sans nécessité ; ai-je tort ? Ne le démontré-je pas par l'exemple des deux dernières guerres ? Est-ce que les faits ne prouvent rien ? S'il ne s'en contente pas, qu'il fasse du moins attention aux raisons que j'ajoute aux faits : s'il n'y a aucun égard, je ne sçai qu'y faire. Il faudroit qu'il prouvât du moins que j'ignore l'usage de la cavalerie ; mais le moien de pouvoir réussir ? Je lui dirai en passant qu'une armée peut fort bien se passer de cavalerie, & n'aller pas moins son train. Les Grecs & les Romains dans les commencemens n'avoient que de l'Infanterie. Il y avoit même une loi à l'égard de ces derniers, qui défendoit au Général d'aller à cheval. Les Juifs n'eurent pendant un très-longtems que de l'infanterie. Leurs ennemis leur opposoient grand nombre de cavalerie, dont ils tenoient si peu de compte, qu'ils l'attaquoient même en rase campagne, & la battoient perpétuellement. David, qui étoit si grand Capitaine, avoit si peu d'envie de se servir de cavalerie dans ses armées, qu'il fit couper les jarrets aux chevaux qu'il avoit pris sur les Syriens.

Je prie l'Auteur des Réflexions de penser un peu sur ce qu'il avance. N'est-ce pas un peu trop hasarder pour être cru, que de dire que je ne connois point l'usage de la cavalerie ? Je serois donc encore au berceau après quarante ans de services continuels. Trouveroit-il bon qu'en lui rendant justice sur sa capacité dans

la cavalerie , où il a toujours servi avec distinction ; je disse qu'il n'entend rien à l'usage de l'infanterie ? Gôûteroit-il que pour le prouver je relevasse les méprises où il tombe en prétendant relever celles dont il me croit coupable ? Une preuve que je ne suis pas ignorant sur la cavalerie , c'est qu'il adopte plusieurs des Remarques que j'ai faites sur ce corps. S'il prend la peine d'examiner ce que j'en dis , il ne pourra disconvenir que je la sçais autant qu'on la peut sçavoir. Car enfin je raisonne moins que je ne démontre. D'ailleurs ce que j'en ai dit en plusieurs endroits des Volumes précédens , selon que mon texte m'en a fourni l'occasion , & plus encore dans ce quatrième , où j'entre dans le grand de cette partie de la guerre , justifie assez le témoignage que je me rens. Je suis en commerce de Lettres avec les plus habiles Officiers de l'Europe , & presque tous m'exhortent de traiter de la cavalerie , parce que tous ceux qui en ont écrit jusques ici , ne nous ont donné que des choses triviales.

Au compte de l'Anonyme , j'y reviens encore , je serois dans les plus épaisses ténèbres , uniquement parce que j'ai passé toute ma vie dans l'infanterie. Cela ne prouve rien. Le célèbre de la Noue , un de nos Maîtres , pour mieux dire , avoit-il servi dans la cavalerie ? Et cependant il en a écrit & parlé infiniment mieux que Basta , & nous a donné d'excellens préceptes : les choses aiant changé , je donne les miens avec la même liberté.

Je prie l'Auteur des Réflexions de me rendre un peu plus de justice , & de ne pas mépriser ce qui réellement n'est pas méprisable. Il échape quelquefois aux personnes les plus polies des manières de parler dures & indécentes qu'elles auroient peine à pardonner dans

les autres. On peut mettre de ce nombre le trait suivant, que je veux bien croire n'avoir été décoché qu'en l'air : *Pourquoi se partager, dit-il, dans l'estime qu'on doit avoir pour tous ceux qui sont dans la même profession ? Il n'y a que des esprits médiocres qui veulent à leur honte se singulariser, & qui ignorent la guerre de campagne.* Je ne puis me persuader que ce soit à moi que cette botte est portée. Le Critique anonyme adopte & copie la plupart de mes principes de Tactique. Quelle apparence qu'un homme consommé dans toutes les parties de la guerre, s'abaisse jusqu'à prendre les sentimens d'un homme qui ne sçait pas seulement la guerre de campagne ? Revenons maintenant au compte des matières renfermées dans ce quatrième Tome de mon Commentaire.

J'entre dans un détail instructif des fautes de Scipion après la défaite de sa cavalerie, & de-là je passe à des Observations sur la bataille de la Trébie, qui ne fut perdue que par l'ignorance & l'impatience de Sempronius. De là je viens à la marche célèbre d'Annibal dans les marais de Clusium ou de Chiana. Cette marche tient presque du merveilleux & de l'incroyable, si Charles XII. Roi de Suède ne nous avoit fait voir par les siennes, beaucoup plus difficiles, & peut-être plus surprenantes, que ce qui est incroyable n'est pas toujours faux.

Les marais de Chiana ne sont pas moins célèbres aujourd'hui par la marche rusée d'Annibal, qui fut le résultat d'un grand dessein, que le détroit de Thrasymène se l'est rendu par la victoire de cet homme extraordinaire. Cette journée fameuse fait le sujet d'une Dissertation fort étendue, ou je traite des embuscades d'armées dans les détroits des montagnes, &

des marches fausses & toutes opposées en apparence aux différentes vûes qu'on pourroit avoir , sans que l'ennemi puisse juger du véritable dessein , & se précautionner autrement qu'en demeurant en repos , adresse ordinaire du grand Turenne. Cette partie de la guerre n'ayant jamais été traitée , je l'ai examinée avec tant d'étendue & de soin , que la plupart croient qu'il ne me reste plus rien à dire : & cependant je ne me promets pas de l'épuiser entièrement ailleurs.

Ce troisième Livre de Polybe est tellement rempli d'événemens extraordinaires , qu'on ne doit pas être surpris s'il remplit un Volume entier d'Observations sur différentes parties de la guerre. Je n'ai pû même ajouter une Dissertation fort intéressante que j'avois promis d'y inserer. Elle rouloit *sur les avantages qu'a la guerre offensive sur la défensive* , où je démontre qu'il faut infiniment plus de capacité , d'expérience & de fermeté dans un Général d'armée pour celle-ci que pour l'autre. Nous trouverons assez l'occasion de la placer dans les Volumes suivans , je l'avois faite à tout autre dessein que de la mettre dans cet Ouvrage. Cette Dissertation venoit à propos du changement qui arriva dans les affaires , lorsque Fabius en prit la conduite. C'est ce Fabius qui sauva sa patrie , lorsqu'elle étoit prête à crouler , malgré les persécutions de ses envieux & l'ingratitude prodigieuse du peuple Romain. Mais il faut toujours ou presque toujours que les plus grandes vertus soient détruites , ou calomniées , ou persécutées en la personne de ceux qui en sont les mieux fournis , & que les envieux ou ceux qui n'en ont aucune triomphent de la misère des gens de bien. L'on verra ce Fabius , l'un des plus honnêtes hommes , & le plus grand Capitaine en son genre que Rome ait jamais produit,

produit , attaqué en son honneur , persécuté , & puis remercié de ses services pour faire place , & céder le commandement des armées aux nouveaux Consuls , dont l'un (a) , qui en étoit très-digne , & ami du Dictateur , ne fut pas écouté ; & l'autre (b) de la lie du peuple , sans aucune expérience de la guerre , regardé comme un Oracle , quoiqu'il fût seul la cause de l'infortune de Cannes. Remercîment fatal à la République. La façon de faire la guerre de Fabius , & ses belles campagnes , m'ont fourni une infinité de sujets & d'observations militaires. Je traite particulièrement des mouvemens & des campemens des armées , & de la guerre des montagnes.

(a) *Paul
Emile.*

(b) *Terentius
Varro.*

Le stratagème d'Annibal , enfermé dans le détroit ou le défilé de Cassilinum , est unique dans son espèce , & les Romains les seuls au monde qui aient pû donner dans un piège aussi grossier que celui-là : tant Fabius étoit malheureux en Officiers Généraux. C'étoit à la vérité des hommes courageux ; mais d'une présomption insupportable , & par conséquent très-malhables , & d'une envie prodigieuse , toujours compagne de l'ignorance , & ennemie implacable des grandes vertus.

Les combats de Gérunium suivent de près le stratagème de Cassilinum. Ils terminèrent cette campagne. Les Observations sur ces différentes actions sont dignes de remarque , & d'une instruction peu commune. Les deux armées campèrent tout l'hiver en cet endroit-là. Jamais le Général de Carthage ne se vit dans de plus grands embarras qu'en ce camp-là. Il semble qu'il l'avoue lui-même au dernier combat , que Minucius perdit : combat qui eût entraîné la défaite de toute l'armée Romaine , si Fabius ne fût venu au secours. Ce

que dit Annibal ensuite de cette action, est un signe qu'il se voioit réduit à l'extrémité.

Dès l'ouverture de la campagne, ce grand homme sentit plus que jamais cette extrémité. Mais malheureusement pour les Romains, la fortune le remit dans ses avantages. Fabius fut obligé de se démettre de sa Dictature, & l'ennemi reprit de nouvelles espérances pour la victoire. Connoissant parfaitement les gens auxquels il avoit affaire, il ne se trompa point. Il gagna la bataille de Cannes. Cette victoire fut si complète, si décisive, & fit à Rome une telle plaie, que si Annibal eût sçû profiter de sa victoire, il terminoit la guerre, & l'Histoire Romaine finissoit au troisième Livre de mon Auteur.

Les Observations sur cette bataille sont fort étendues. Je m'y suis plû, comme a fait Polybe, à raconter un événement si mémorable. Je souhaite que mes Lecteurs prennent autant de plaisir à les lire qu'ils en trouveront dans le texte.

Je donne le plan des deux ordres de bataille des armées Romaine & Carthaginoise. Je n'ai garde de dire que je l'ai trouvé dans Casaubon, qui n'a pas bien compris le texte de Polybe. Je ne pouvois m'imaginer que cet habile Historien eût pû décrire d'une façon si obscure, ou pour mieux dire si incompréhensible; l'ordonnance Romaine est-elle moins galimatias dans Tite-Live que dans Casaubon? Je défie qu'on la puisse comprendre dans l'un ni dans l'autre, & cependant le texte Grec est assez clair. Mais il ne faut pas trouver étrange que le dernier se soit abusé en cet endroit-là, tout grand homme qu'il étoit. Il ne suffit pas même d'être habile dans la milice des Anciens, puisque l'ordre de bataille des Romains à leur

infanterie étoit entièrement opposé à leur manière de se ranger, quoique Polybe nous donne trois ordres de bataille semblables, celui de Régulus contre Xantippe, celui de Cannes & celui de Zama; mais tous les trois n'ont guères été entendus des Traducteurs, qui ne sont pas militaires. Où trouver des Guerriers aussi sçavans dans le Grec? On ne doit donc pas trouver étrange que Casaubon ait trouvé un banc de sable à la traduction de l'ordre des Romains. Je ne crois pas qu'on m'accuse de donner mes imaginations dans la description de cet ordre de bataille: puisque Dom Thuillier a trouvé que les Consuls s'étoient rangez sur une seule ligne, les cohortes à la queue les unes des autres, c'est-à-dire en colonnes, sur plus de trente de profondeur. J'ai mon texte pour garant. La maxime d'Aristote doit servir de regle ici comme par tout ailleurs, qu'il faut croire chacun en son art. Tite-Live est moins excusable que Casaubon, il étoit plus en état d'attraper le sens de Polybe. Car bien qu'il n'eût aucune expérience de la guerre, s'il trouvoit cet endroit obscur, mille gens du métier l'eussent éclairé là-dessus, s'il eût pris la peine de les consulter, & par là il eût évité le galimatias où il est tombé dans l'explication de cet ordre.

La Dissertation sur la conduite des Romains, depuis l'ouverture de la seconde Punique jusqu'à la bataille de Cannes, qui fait la clôture de ce quatrième Volume, m'a paru nécessaire & importante. Je reviens à bien des choses que j'ai dites ailleurs, & par occasion: je ne pouvois me dispenser de les remettre encore sous les yeux du Lecteur; outre qu'elles me conduisent à des réflexions différentes, qui regardent la guerre & la politique des Romains dans ce tems-là.

J'écarte une infinité de matières, dont je ne crois pas devoir rendre compte dans cette Préface. On sçait le plan que je me suis formé dans cet Ouvrage. C'est un Commentaire sur Polybe, orné d'Observations, de Dissertations sur les événemens que l'Historien rapporte, & que j'accompagne de Notes dans les endroits où elles m'ont paru nécessaires, & ces Notes amusent & délassent. Aucun de mes Lecteurs n'y a trouvé à redire, hors les Révérends Pères Journalistes de Trévoux. S'il leur eût plû d'alléguer des raisons bonnes ou mauvaises pourquoi ces Notes & ces Réflexions leur déplaisent, nous les aurions examinées, & pris là-dessus le parti que nous aurions jugé à propos de prendre.

Ils se sont plaints dans leur Journal du mois de Mai, que le texte de Polybe se perd *dans un abîme de Notes & de Réflexions*. C'est bien tard qu'ils s'avisent de prononcer que l'Ouvrage est digne de leur censure. Mais il faut attendre ce qu'ils diront, ce n'est ici qu'une simple escarmouche, & bientôt nous les verrons dans la plaine. Après dix-huit mois de méditation, ils m'ont décoché un petit trait de satyre, comme pour m'avertir en attendant mieux. Ils trouvent enfin que *c'est dommage qu'on ne puisse pas lire de suite Polybe, & qu'il faille pour ainsi dire courir après le texte, qui se perd à chaque moment dans un abîme de Notes & de Réflexions*.

Ces Notes & ces Réflexions pourroient être véritablement un *abîme* pour ceux, qui n'entendant pas & n'ayant jamais étudié la matière, se trouvent dans les ténèbres les plus épaisses, ils s'y perdent. Mais tout Commentaire n'est pas un abîme pour tous les Lecteurs. Je crois au contraire que ce seroit un grand

bien pour les Lettres & le bon goût , qu'on commentât , ainsi que je fais pour Polybe , les Historiens les plus célèbres de l'antiquité , comme Hérodote , Thucydide , Xénophon , César & quelques autres. On en tireroit plus de profit que nous n'en tirons des Notes & des Réflexions de la nouvelle Histoire Romaine.

Je ne demande point qu'on m'épargne dans les critiques qu'on me fera , je sçai que je ne suis pas exempt de fautes. Je reconnois en avoir fait un bon nombre , & je ne trouverai jamais mauvais qu'on m'en avertisse & qu'on me relève , pourvû que ce soit avec politesse & de bonne foi.

Ceux qui ont envie de me critiquer ne feroient-ils pas mieux d'imiter l'Auteur anonyme des *Réflexions sur le I. & le II. Tome des Commentaires sur Polybe* , & sur mon Livre des *Nouvelles Découvertes* ? Je lui sçai bon gré d'en avoir usé avec politesse. Il y a un peu de chagrin en quelques endroits. Ses remarques sont foibles , & peu capables de persuader ceux qui sont exemts des préjugés de la coutume , & qui lisent avec discernement. Je les réfuterai dans cette Préface , au moins celles où l'Auteur paroît m'avoir un peu compris. Je ne doute pas qu'il n'en soit capable ; mais c'est seulement par défaut d'attention. Bien que mon Livre ne mérite peut-être pas tant d'honneur ; je crois cependant que lorsqu'il est question d'écrire pour le public , & de réfuter les opinions d'un Auteur , on doit prendre garde de plus près à ce qu'on fait ; non pas par l'estime qu'on a de son Ouvrage , mais par pure considération pour le public , peut-être prévenu en faveur de ses sentimens , sur tout lorsque cet Auteur ne marche jamais qu'à l'ombre des preuves , d'une longue expérience , & des faits sur lesquels on ne dis-

pute point sans témérité. D'ailleurs on ne propose rien qu'on n'ait vû auparavant si l'Ecrivain qu'on attaque n'a pas pris les devants, s'il ne s'est pas fait les mêmes objections, & s'il n'a pas déjà répondu à celles qu'on lui fait de nouveau. Or toutes celles de l'Anonyme ont été déjà réfutées & renversées dans les Volumes précédens; à moins qu'on n'en ait de plus fortes à faire pour rétablir un édifice ruiné, & cela ne paroît pas dans l'Anonyme. Il étoit inutile qu'il revînt au reproche que certaines personnes m'ont fait d'abord d'être mon propre Panégyriste. J'ai répondu à ces personnes - là dans la Préface de mon second Tome page xxiv. par un côté qui a dû les édifier & les guérir du soupçon apparent d'orgueil & d'immodestie, qui sembloit si fort les choquer. J'ai déclaré que je ne prenois ce parti qu'à regret, & ceux qui me connoissent sçavent bien que j'étois réduit à la fâcheuse nécessité de rendre bon témoignage de ma personne pour une bonne fin. Si l'Anonyme avoit lû ma Préface, il se feroit dispensé de la peine & de la fatigue qu'il a bien voulu se donner pour me corriger sur cet article, bien loin d'en prendre scandale. Il me semble un peu étrange qu'il n'ait pas lû mes Préfaces, car c'est par-là que l'on commence. Il n'a pas même eu la patience de lire mon Livre avec toute l'exacritude qu'il demande, il est encore visible qu'il n'a fait que courir sur les Paragraphes qui ont donné lieu à ses Réflexions. S'il est permis de comparer le petit au grand, Xéophon dans sa retraite des dix mille, Périclés, Scipion & tant d'autres ont été leurs propres Panégyristes, & tous ces gens-là y étoient forcez. Ce ne sont jamais que les envieux, auxquels toute vertu fait ombrage, qui nous y obligent: c'est l'unique moien de couvrir de honte ces Messieurs-là.

Dans la page 8 chap. 2. le Critique espère qu'après avoir parlé des Anciens, je ne négligerai pas les Modernes, & que je n'oublierai pas les campagnes de M. le Prince de Condé, ni celles de M. de Turenne. S'il eût lû les deux premiers Volumes, il eût trouvé que j'ai rapporté quelques-unes de leurs plus belles actions : il faut que sa mémoire l'ait trompé. Je suis le premier qui ait avancé qu'Henri IV. étoit non seulement le plus grand Capitaine de son siècle, mais encore un Maître dans l'infanterie, & qu'il ne l'étoit pas moins dans la tactique. Un peu moins de précipitation en me lisant, il auroit vû que ce que je rapporte de cet habile Guerrier n'a été que dans le dessein d'appuyer mon principe des pelotons, de l'entrelasement des deux armes & de la profondeur des corps de l'infanterie. Comment peut-il avancer que je mets en *parallèle des principes certains avec un problème* ? Je ne propose aucun problème, je n'ai jamais regardé mon principe comme une chose problématique. Je le démontre, il falloit de bonnes preuves contre cela. Où sont-elles ? Le Critique se contente de décider, cela est fort abrégé. Les plus grands Maîtres n'oseroient se servir de cette méthode. Bien que l'Anonyme assure qu'il ne fait que proposer ses doutes, il ne laisse pas que de décider, & de regarder comme problématiques les vérités les plus démontrées.

Il me permettra s'il lui plaît de lui représenter qu'à l'égard des Anciens, on ne peut pas dire que je sois trop prévenu en leur faveur : je leur rends justice. Qui doute qu'ils ne soient nos Maîtres, & que nous n'ayons tout pris d'eux ? Pour décider sur cette prévention, il faut allier à l'expérience, dont cet habile Officier est tout plein, une étude profonde dans l'antiquité mili-

*Réflex. sur
le Cam. de
Pol. p. 10.
ch. 3.*

taire. Dire que je suis prévenu, cela ne suffit pas : il faut le prouver.

Ibid. p. 12. chap. 4. L'Anonyme trouve la bataille de Mantinée *plus curieuse par son antiquité, qu'elle n'est nécessaire pour notre instruction.* Cela est décisif. A ce que je vois ces Capitaines illustres de l'antiquité, qui font tant de bruit à nos oreilles, ne sont que des enfans comparez aux nôtres, qui cependant ont toujours cherché à les imiter. La ligne oblique n'est pas de son goût, je crois qu'il a tort : c'est l'ordre le plus rusé & le plus dangereux de tous, & celui contre lequel un Général, quelque habile qu'il soit, n'a rien à opposer, si l'ennemi paroît tout d'un coup dans cet ordre : car pour pouvoir y résister, on se voit obligé à des mouvemens qu'il est impossible de faire quand on a l'ennemi sur les bras, & ces mouvemens demandent beaucoup de tems. Pour les faire, il faut transporter toute une droite à une gauche, ou toute une gauche à une droite. Je demande à l'Anonyme s'il trouve ces manœuvres bien aisées ? S'il les trouvoit telles, il nous eût fait un grand plaisir de nous communiquer ses lumières : nous en aurions profité. M. de Puysegur, qui trouve cet ordre admirable, & qui sûrement n'est pas un Ecolier dans la science des armes, lui en eût marqué sa reconnoissance. Il faut certainement que le Critique se soit trouvé un peu neuf dans cette façon de se ranger. Il n'a pas compris non plus que l'oblique se forme à deux cens pas de l'ennemi. Car en quoi consiste ce mouvement ? Quel en est le secret ? C'est d'avancer une aîle & de reculer l'autre, ou faire qu'elle ne bouge point. S'il avoit lû nos Historiens modernes, il eût trouvé mille exemples de ces sortes de manœuvres admirables. Mais pourquoi s'arrêter à cette bataille ?

bataille ? Il n'avoit qu'à jeter les yeux sur ma Préface du Tome II. page x. il eût trouvé la réponse à ses objections, & les nouvelles qu'il propose sont trop peu dignes d'un homme de son expérience, pour mériter d'être réfutées.

La méprise où il tombe à l'égard de la bataille de Lutzen, est difficile à excuser. Il eût dû lire le détail que j'en donne avec plus d'attention qu'il n'a fait. Il ne s'agit point ici d'oblique, qu'il n'a pas comprise, mais de colonnes, & Gustave en inféra entre les brigades. Epaminondas attaqua sur une seule colonne à Mantinée, & je fais voir que le Guerrier Suédois combattit sur plusieurs à Lutzen. Je n'entre en parallèle que par rapport à ces colonnes. Ecoutons ceci. » Le Général Walf-
 » tein fit sans doute une mauvaise disposition de ses
 » troupes, dit-il; & quoiqu'en dise l'Auteur, son champ
 » de bataille n'étoit point avantageux, se trouvant con-
 » traint par un chemin creux qui s'étendoit bien loin,
 » & qui faisoit le front de sa droite; de surplus plu-
 » sieurs moulins à vent dont il se servit pour établir
 » de l'artillerie. Tout cela fait partager le mouvement
 » général dans une charge; à moins qu'on ne dise que
 » l'armée Impériale vouloit être sur la défensive, ce
 » qui ne paroît pas dans la relation.

Tout cela ne sçauroit se paier. L'Anonyme n'avoit qu'à examiner le plan, qu'il n'a pas mieux étudié que la relation. Le chemin creux s'étendoit sur tout le front de la ligne des Impériaux, & non sur tout celui de la droite, dont une partie avoit la ville de Lutzen en face. S'il y prend garde, je n'ai pas dit que Walstein se servit de ses moulins à vent pour établir de l'artillerie: car de la maniere dont il s'exprime, qui ne croiroit que le canon étoit posté dans les moulins? cepen-

dant le canon fut placé en-delà. Je ne sçai ce qu'il veut dire par ces batteries qui partageoient le mouvement. Mais comment peut-on avancer que le champ de bataille de Walstein *n'étoit point avantageux* ? L'Auteur y a-t-il bien pensé ? Un chemin creux sur tout le front de sa ligne n'est pas un avantage, & un double avantage. Si Gustave marchoit d'abord à lui, il étoit maître du chemin creux qu'il avoit bordé d'un grand feu de mousqueterie ; il se mit en devoir d'y arrêter l'ennemi, s'il lui plaisoit de l'attaquer, & en effet il l'attaqua & s'en rendit le maître, ou de passer le chemin pour aller à lui. Peut-il avancer sérieusement que ce n'est pas là un avantage ? J'en laisse le jugement aux gens expérimentez : je dis plus, à ceux-là mêmes qui ne sont pas guerriers.

Quant aux colonnes que Gustave-Adolphe inféra entre les brigades, le Critique les révoque en doute : bien que ce Prince ait commencé à s'en servir à la bataille de Léipzik en 1631, il ne veut pas que ce grand Capitaine s'en soit servi, *si ce n'est*, dit-il, *parlant de moi, qu'il veuille donner le nom de colonnes à un gros d'infanterie, qui s'étoit peut-être uni par hazard pour passer le chemin ou le ravin.* Qu'il prenne donc garde qu'il ne s'agissoit pas d'une seule colonne, mais de huit colonnes de dix-huit cens hommes chacune. Je m'explique assez bien, ce me semble, & il convient lui-même que je le fais en homme du métier. Le récit de cette journée vient d'un Ecrivain contemporain, un des premiers hommes de son tems, Secrétaire du Chancelier Oxentiel, & qui a écrit sa belle Histoire sur les lettres & les relations envoiées de l'armée avec une telle exactitude, qu'il y a peu d'Historiens qui l'aient poussée si loin. Cet Ouvrage en langue Allemande est

P R E F A C E.

xxxv

cinq Volumes in-folio, & orné de plus de neuf cens Figures, ne contient pourtant qu'un espace de trente-trois années. On voit bien que les figures des ordres de bataille expliquez par des lettres numériques, ont été faites sur les lieux mêmes. Je ne vois rien de plus admirable que cet Ouvrage, & peu de Princes guerriers en ont entrepris de plus grands. Ce Critique ignore pourtant son existence.

Pour revenir aux colonnes, le Duc de Weimar s'en est servi, & les Généraux Suédois après la mort de Gustave-Adolphe à la bataille de Hult, ainsi que le Maréchal de Guébriant. J'ai donné ces colonnes dans mon second Tome & dans mon Traité de la Colonne, pages xxxv. & xxxvj. Il est fort surprenant que l'Anonyme ne les ait pas remarquées. *Seroit-il possible, dit-il, que M. de Turenne qui a servi avec le Duc de Weimar, n'eût pas eu la moindre notion de la colonne, ni que le Maréchal de Gassion qui étoit le Disciple du Roi de Suède, n'ait pas jugé à propos d'en faire usage?* Je n'examine pas le foible de cette objection, & je n'ai garde de la réfuter: cela n'est pas nécessaire. Encore moins la réflexion sur la colonne, qu'il ne trouve bonne que dans certaines situations, plus propres que la plaine à la faire valoir. Elle ne part pas d'un fantassin.

Je ne répons pas non plus aux raisonnemens qu'il fait sur la bataille de Zama, lorsque pour se tirer d'embarras, où l'évidence le jette, il récusé les témoignages des faits, pour y placer ses propres conjectures, & qu'il décide en même tems sur des matières qu'il auroit, je m'assûre, très-bien comprises, s'il les avoit étudiées avec plus de soin. Du moins s'il nous alléguoit quelques Auteurs, contraires aux faits, à l'ombre desquels je marche presque toujours, nous l'écouterions

Réflexions
sur le I. &
le II. Tom.
des Com.
de Polybe,
ch. 4. P. 20.

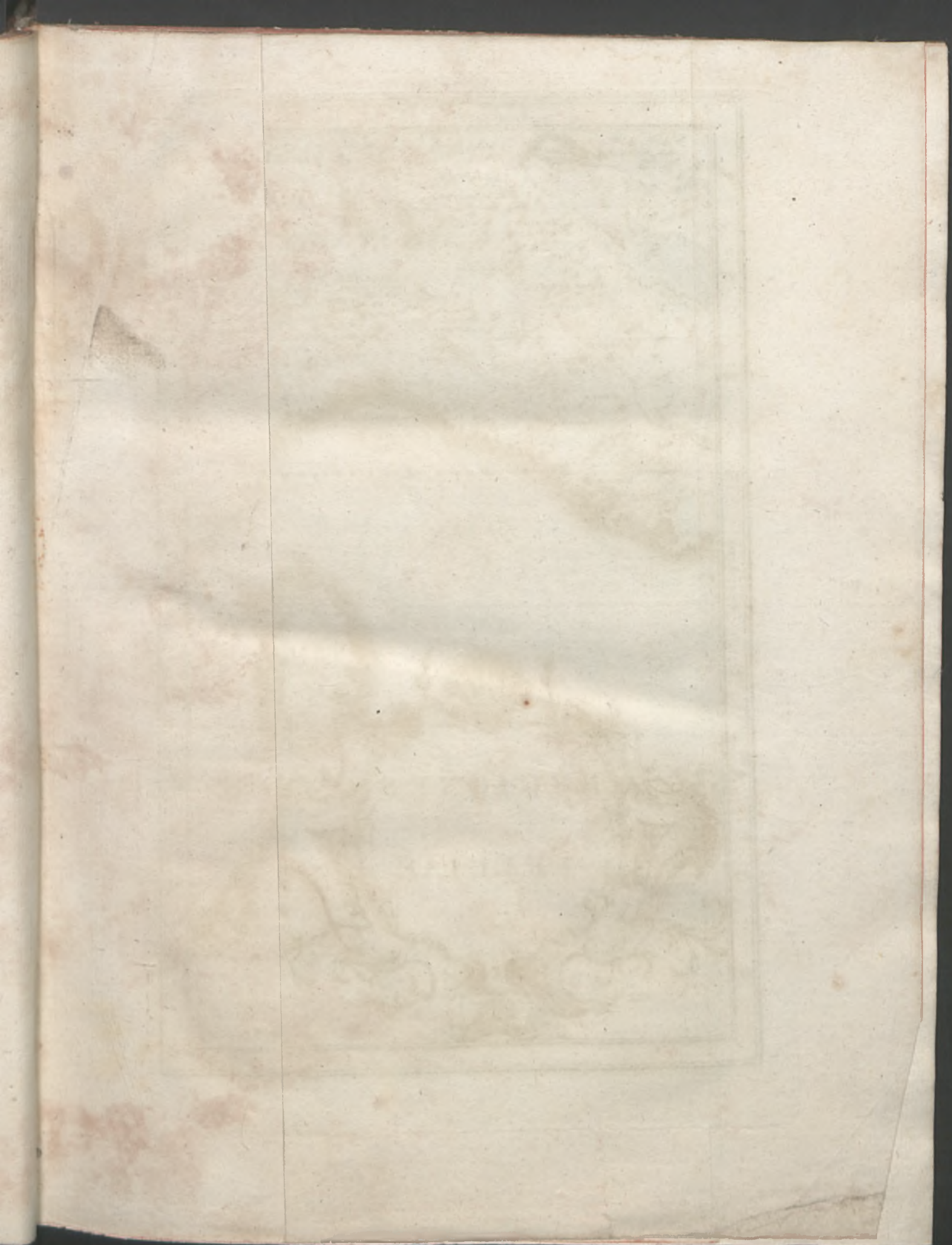
volontiers ; ou s'il nous donnoit quelques raisons un peu supportables , nous nous ferions un plaisir de lui en faire voir le foible. On peut décider hardiment lorsqu'on ajoute les faits aux raisonnemens. Cette façon de ruiner un systême démontré , me paroît un moien admirable pour ne demeurer jamais court.

*Ibid. ch. 6.
pag. 27.*

Je le trouve plus solide sur ce que j'ai rapporté de la disposition de César à la bataille de Pharsale. Si j'avois eu recours à ses Commentaires , je fusse entré dans des raisonnemens qui m'eussent sans doute mené loin , & c'est ce que je n'avois pas dessein de faire. César a combattu plusieurs fois sur une ligne sans intervalles , & cela arrivoit souvent aux Romains dans les dernières extrémitez. Les Princes , c'est-à-dire ceux de la seconde ligne , entroient d'abord dans les intervalles des cohortes des Hastaires , & les Triaires , qui formoient la troisième ligne , s'y enchâssoient comme les autres : ce qui formoit une phalange parfaite. Tite-Live explique parfaitement cette pratique des Romains. Il paroît assez par le commencement & les suites de cette action célèbre de César , qu'il combattit sur une seule ligne. Ce ne fut pas seulement à Pharsale , mais encore en plusieurs autres actions. On peut remarquer cela dans la guerre des Gaules & dans celle d'Afrique. Il faut d'ailleurs considérer les tems. Il n'est plus parlé des Hastaires , des Princes ni des Triaires après la troisième Punique. Chaque légion étoit composée de dix cohortes ou bataillons , partagées sur les trois lignes : les quatre de la tête s'appelloient les cohortes du premier ordre , c'est-à-dire de la première ligne. Les trois autres faisoient la seconde , & le reste à la troisième. Lorsque César dit qu'il tira quelques cohortes de la troisième , cela ne prouve pas qu'il combattit sur trois

*Tit. Liv.
liv. 7.*

*Prima acies , secunda acies ,
tertia acies.*



Septentrio



REGIONES
ITALIAE

lignes. On voit par le *Triplici acie in fronte* de Frontin , qu'on divisoit souvent l'infanterie en trois corps sur une seule ligne. Cela se remarque aussi dans Appien. J'ai expliqué tout cela dans mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre* , & l'Anonyme ne s'en est pas souvenu. Je ne m'étendrai pas davantage sur cette matière , parce que je la traite dans une Dissertation qui entrera peut-être dans le Tome suivant.

Le Critique n'apporte dans son Chapitre VIII. que des préjugés. Il paroît cependant qu'il n'en est point mal imbu , & qu'il aime mieux errer avec la routine que de se rendre à la vérité lorsqu'elle lui est contraire. Il s'y rendroit sans doute ; mais pour cela il faudroit exiger de lui ce que Descartes demande de ses Lecteurs avant que de lire ses Ouvrages. Mais le moien , puisqu'on ferme les yeux sur les faits mêmes , & qu'on les rejette ! Il faut d'ailleurs entendre l'infanterie , mais il est trop tard. Lorsqu'on dit que ma Tactique est trop composée , on n'y pense pas. Elle l'est infiniment moins que la nôtre. Dire qu'il ne faut rien changer aux usages communément reçûs , c'est ignorer qu'il se fait de perpétuels changemens depuis un siècle dans les armes , dans la manière de se ranger & de combattre , & dans la discipline militaire. Il avance que toute mutation est dangereuse à la guerre , & il propose des changemens lui-même.

Ce que l'Auteur hazarde sur les pelotons est à peine concevable. Comment peut-il avancer que je ne donne aucune raison convaincante à l'égard de mes pelotons entrelassez entre les escadrons ? Je démontre l'excellence de ce principe en cent endroits de mes deux premiers Tomes. Ce principe est d'ailleurs appuié de faits depuis les Anciens jusqu'à nous , & ces faits font citez.

Les pelotons inferez entre les distances des escadrons n'ont paru chez les Modernes qu'à la bataille de Pavie sous le regne de François I. Je cite l'exemple de quinze cens Arquebusiers divisez par petites pelotes entre les intervalles des escadrons Espagnols, & ces pelotes furent la cause de la défaite de la gendarmerie Française. L'Amiral de Coligny, Henri IV, Gustave-Adolphe, & ses Capitaines après lui, suivirent toujours cette méthode. Ces pelotons n'ont jamais été battus. Je traite encore cette matière dans ce Volume. Quand il dit que les ennemis retorqueront par le même principe, il ne prend pas garde qu'en voulant réfuter une méthode si admirable, il s'y prend de telle sorte, qu'il la confirme & la fait trouver à ses Lecteurs telle que je la fais voir aux miens. *De plus*, dit-il, *l'Auteur de ce Système croit-il qu'un combat de cavalerie se donne de pied ferme? L'on ne sçauroit se dispenser de marcher en avant: ce n'est que par l'impétuosité qu'on a pour joindre l'ennemi, que l'avantage se déclare. Que deviendront ces pelotons? Prend-on bien garde à ce raisonnement? Est-ce que la cavalerie va au galop à la charge? Est-ce qu'elle ne combat pas de pied ferme lorsqu'elle en vient aux mains? Est-ce qu'il prend mes pelotons pour immobiles? Que de réflexions qui ne signifient & ne prouvent rien! Il désapprouve ailleurs les colonnes aux aîles, & y substitue un corps de quinze cens grenadiers à chacune: voilà tous les grenadiers aux aîles. Est-ce qu'on se démunir ainsi de tous les grenadiers d'une armée, dont chaque compagnie sert comme de réserve à son corps? Il ne veut pas d'infanterie parmi la cavalerie, & il en met. Ce qui me paroît bien surprenant, est la manière dont il réfute les pelotons. Je dis donc*, dit-il, *que si c'est par le feu*

qu'ils doivent faire , tout médiocre qu'il soit , il attirera conséquemment celui de l'ennemi qui désunira vos escadrons. J'ignorois qu'il ne fallût pas tirer dans une bataille , de peur de s'attirer du feu.

L'Auteur fait quelques observations page 59. sur la bataille d'Ivry. Il dit qu'il lui paroît par le récit de cette bataille , que les deux armées ont combattu' chacune sur une ligne ; à moins , dit-il , qu'on ne prenne pour la première les troupes de la cavalerie qui furent mises en avant ; ce qui n'est pas évident , & qui seroit aujourd'hui une disposition bien dangereuse. Je le crois bien : mais il ne prend pas garde qu'il se contredit , car il trouve cette méthode fort bonne dans le Chapitre VIII, page 38. Comme il n'approuve pas mes colonnes aux ailes de la cavalerie , il propose deux petits corps de quinze cent grenadiers , ou de quatre bataillons. Il appelle cela deux petits corps , accompagnez de huit escadrons qui marcheroient à la hauteur des deux ailes pour les favoriser & les garantir d'être débordez. A la page 59. il trouve cette méthode très-mauvaise , & blâme fort M. de Maienne de l'avoir suivie. Mettre la cavalerie légère à la tête de la ligne , cela doit paroître singulier , dit-il : c'étoit l'exposer à être battue en détail sans utilité. L'Anonyme ne propose-t-il pas la même chose , & ne l'expose-t-il pas à se faire battre sans utilité ? Tout cela lui a donné l'idée de proposer d'entrelasser nos brigades de cavalerie & d'infanterie , ce qui doit faire un meilleur effet. Il fait voir au long l'excellence de cette méthode , & le prouve bien. Cela m'a fait un grand plaisir , puisqu'il propose le même ordre de bataille que j'ai donné dans mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre* page 238. Graces au Critique , il trouve quelque chose de bon dans cet Ouvrage. Du moins auroit-il dû , je ne dis

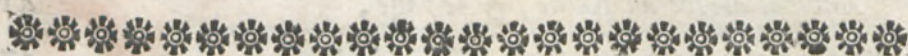
pas m'en faire honneur ; mais avouer que j'avois proposé & pensé quatre à cinq ans avant lui , ce qu'il propose quatre à cinq ans après. Ce principe se trouve encore dans les deux premiers Volumes de mon Commentaire , & cependant il le propose comme sien & s'en fait fête. Nous voilà tous les deux contents.

Au reste je fais une estime toute particulière de l'Anonyme. Il m'a fait beaucoup d'honneur , en faisant voir , par la foiblesse de ses objections , que la vérité est à l'abri des plus fortes armes. Il est toujours glorieux à un Auteur d'être attaqué par un Officier aussi consommé en expérience & aussi habile homme que lui. Je lui sçai bon gré de m'avoir critiqué , & je l'en remercie. Il m'apprend par -là à continuer constamment , comme je fais , de ne décider jamais sans avancer au préalable des raisons & des faits. Un principe suivi d'un tel cortège , est à couvert de toute insulte. Je suis persuadé qu'à cet égard l'Anonyme n'a rien à me reprocher.

On a omis dans les Volumes précédens de marquer dans les Tables en quel ordre les Planches devoient être rangées. Les Tables que l'on trouvera à la fin de celui-ci répareront cette faute , que l'on ne commettra plus dans la suite.

Fin de la Préface.

TABLE



T A B L E

DES CHAPITRES ET DES OBSERVATIONS

Contenus dans ce quatrième Volume.

- C**HAPITRE PREMIER. *But que Polybe se propose en écrivant l'Histoire de son tems. Distribution des événemens qu'il doit raconter,* page 1
- C**HAPITRE II. *Quelles furent les vraies causes de la guerre d'Annibal. Réfutation de l'Historien Fabius sur ces causes,* 7
- C**HAPITRE III. *Première cause de la seconde guerre Punique, la haine d'Amilcar Barcas contre les Romains : seconde cause, la nouvelle exaction des Romains sur les Carthaginois : troisième cause, la conquête de l'Espagne par Amilcar,* 12
- C**HAPITRE IV. *Annibal est nommé Général des armées, ses conquêtes dans l'Espagne. Il se brouille avec les Romains sur un mauvais prétexte. Prise de Sagonte par Annibal. Victoire remportée par les Romains sur Demetrius,* 15
- C**HAPITRE V. *Guerre des Romains contre les Carthaginois. Ambassade des Romains à Carthage. Différens Traitez faits entre les Romains & les Carthaginois,* 24
- C**HAPITRE VI. *Lequel des deux peuples est cause de la seconde guerre Punique. Raisons de part & d'autre. Utilité de l'Histoire. Avantages d'une Histoire universelle sur une particulière,* 32
- C**HAPITRE VII. *Guerre déclarée. Annibal pourvoit à la sûreté de l'Afrique & de l'Espagne. Précautions qu'il prend avant que de se mettre en marche. Il s'avance vers les Pyrénées. Digression géographique,* 35
- C**HAPITRE VIII. *Chemin qu'Annibal eut à faire pour passer à Carthage la neuve en Italie. Les Romains se disposent à porter la guerre en Afrique. Troubles que leur suscitent les Boiens.*

<i>Annibal arrive au Rhône , & le passe ,</i>	41
OBSERVATIONS <i>sur le passage du Rhône ,</i>	47
§. I. <i>Difficulté de ceste entreprise.</i>	ibid.
§. II. <i>Dispositifs d'Annibal pour le passage du Rhône. Ruse de ce Général. Disposition des Gaulois dans la défense de cette rivière. Celle du Général des Carthaginois. Quelques exemples parallèles. Passage de l'Hydaspe , du Rhin & de la Dune ,</i>	50
OBSERVATIONS <i>sur le passage des grandes rivières ,</i>	56
§. I. <i>Avantages de ceux qui défendent les passages des grandes rivières. Depuis les Anciens il n'y a point eu de plus habiles traverseurs de rivières que M. le Prince Eugène ,</i>	ibid.
§. II. <i>De l'ordre sur lequel l'on doit combattre au passage des grandes rivières. Moien pour faciliter le débarquement , & le faire en bon ordre ,</i>	59
§. III. <i>De la défense contre le passage des grandes rivières. Le système de l'Auteur est le seul sur lequel on puisse se défendre contre un ennemi qui l'emploie dans l'attaque ,</i>	63
§. IV. <i>Des radeaux pour le passage des grandes rivières. Explication de celui de l'Auteur ,</i>	66
CHAPITRE IX. <i>Discours de Magile , Roi des Gaulois , & d'Annibal aux Carthaginois. Combat entre deux partis envoieez à la découverte. Passage des éléphants. Extravagance des Historiens sur le passage des Alpes par Annibal ,</i>	70
CHAPITRE X. <i>Annibal sur sa route remet sur le Trône un petit Roi Gaulois , & en est récompensé. Les Allobroges lui tendent des pièges à l'entrée des Alpes. Il leur échape , mais avec beaucoup de risque & de perte ,</i>	76
CHAPITRE XI. <i>Annibal achève de passer les Alpes. Difficultez qu'il eut à essuier. Pourquoi jusqu'ici Polybe a obmis certaines choses qui cependant paroissent essentielles à l'Histoire ,</i>	80
OBSERVATIONS <i>sur la marche d'Annibal entre le Rhône & les montagnes du Dauphiné , & sa route à travers les Alpes jusqu'à sa décente dans l'Italie ,</i>	86
OBSERVATIONS <i>sur le combat d'Annibal contre les Allobroges des Alpes Cotiennes ,</i>	91
§. I. <i>Qu'on nomme les vallées de trois noms différens. Quel peut être</i>	

ET DES OBSERVATIONS. xliij

- l'endroit où Annibal fut attaqué par les Allobroges des hautes montagnes. Ordre de bataille des deux armées ,* 91
- §. II. *Fautes des deux partis. Sentiment de l'Auteur sur la guerre des montagnes. Qu'elle est de toutes la plus difficile & la plus profonde ; qu'elle demande une grande connoissance du país , un esprit rusé , & une théorie peu commune dans la science des armes ,* 93
- §. III. *Que le nombre fait peu dans la guerre des hautes montagnes. Qu'une marche dans ces sortes de país est la chose du monde la plus délicate. Précautions à observer. Qu'il n'appartient qu'aux Généraux du premier rang d'y soutenir une défensive. Que la défensive , quelque foible que l'on soit , nous met en état de tout espérer & d'opprimer le plus fort , quelque supérieur qu'il puisse être ,* 95
- §. IV. *Qu'il y a une infinité de précautions à prendre avant que de s'engager dans un país de hautes montagnes , pour quelque entreprise que ce soit. Qu'on peut être attaqué dans sa marche ou dans sa retraite. Ordre sur lequel l'on doit attaquer ou se défendre. Que celui par colonnes est le seul qu'on doit suivre dans ces lieux resserrés ,* 103
- §. V. *Que les país de hautes montagnes offrent des avantages infinis à celui qui se défend : que peu de gens connoissent ces avantages : que les passages qu'on garde pour une retraite ne nous l'assurent pas toujours : que la disposition dans celui qui se défend doit être la même que celle que j'ai proposée ,* 105

CHAPITRE XII. *Etat de l'armée d'Annibal après le passage des Alpes. Prise de Turin. Sempronius vient au secours de Scipion. Annibal dispose ses soldats à un combat ,* 110

CHAPITRE XIII. *Harangue de Scipion. Bataille du Tésin. Trahison des Gaulois à l'égard des Romains ,* 114

OBSERVATIONS *sur le combat de cavalerie entre Annibal & Publius Scipion dans la plaine auprès du Tésin ,* 120

- §. I. *Que la guerre d'Annibal contre les Romains est tout ce qu'on peut imaginer de plus grand & de plus difficile ,* ibid.
- §. II. *Que tout dépend du succès d'une première expédition à l'ouverture d'une guerre. Que celle d'Annibal contre les Romains est plus digne de l'admiration des Connoisseurs , que celle d'Alexandre contre les Perses. Remarques sur le combat du Tésin. Disposition des troupes des deux partis ,* 123
- §. III. *Annibal fit paroître dans ce combat toute la conduite , la pré-*

- voiance & l'habileté d'un grand Général. On ne remarque aucune de ces qualitez dans Scipion. Ses fautes sont peu ordinaires dans un Général expérimenté tel qu'il devoit être. La réputation de son ennemi & sa hardiesse à tout entreprendre, eussent dû le tenir dans une perpétuelle défiance, 125
- OBSERVATIONS sur la Cavalerie, & sur les combats de cette sorte d'arme, 133
- §. I. Sentiment sur la lance. Qu'elle étoit peu avantageuse. Que le trop grand nombre de cavalerie dans les armées est inutile & de peu d'effet. Sentiment de l'Auteur sur cette arme. Qu'elle n'est forte & redoutable que lorsqu'elle est soutenue par l'infanterie. Des pelotons de celle-ci enchâssés entre les escadrons. Preuves de l'excellence de cette méthode. Défauts de nos armes à l'égard de la cavalerie, ibid.
- §. II. Suite du Paragrafe précédent, 137
- §. III. Que l'on ne doit jamais faire de détachemens considérables de cavalerie sans y mêler de l'infanterie. Deux ordres de bataille pour la cavalerie, 141
- §. IV. Sentiment de l'Auteur sur la cavalerie Espagnole. Qu'elle n'a jamais connu sa force. Preuves que cette cavalerie est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer de fort & de violent. Que la cavalerie pesante ne sauroit lui résister. Avantage de l'épée Espagnole. Qu'il n'y a que la cavalerie Africaine qui puisse lui résister, & la battre par l'avantage seul de ses armes, 147
- CHAPITRE XIV. Scipion passe la Trébie, & perd son arrièregarde. Les Gaulois prennent le parti d'Annibal. Mouvement que cette défection cause à Rome. Annibal entre par surprise à Clastidium. Combat de cavalerie. Conseil de guerre entre les deux Consuls. Ruse d'Annibal, 154
- CHAPITRE XV. Bataille de la Trébie, 158
- OBSERVATIONS sur la bataille de la Trébie entre les Romains & les Carthaginois, 161
- §. I. Inconvéniens d'un commandement partagé. Caractère de Sempronius, & l'usage qu'en fait Annibal. Ordre de bataille. Défaite des Romains, ibid.
- §. II. Fautes de Sempronius, 169
- §. III. Autres fautes du même Consul, 175
- §. IV. Regles pour la guerre défensive, 178
- §. V. Utilité des pelotons d'infanterie entrelassés parmi les esca-

drons. Ordre de bataille contre un ennemi supérieur en cavalerie ,
182

CHAPITRE XVI. *Préparatifs des Romains pour réparer leur perte. Exploits de Corn. Scipion dans l'Espagne. Adresse d'Annibal pour attirer à son parti les Gaulois. Passage du marais de Clusium ,*
186

OBSERVATIONS *sur la marche d'Annibal dans les marais de Clusium ou de Chiana ,*
196

§. I. *Que la marche d'Annibal dans les marais de Clusium fut l'objet d'un dessein profond. Sentiment de l'Auteur sur cette marche. Que Polybe ne l'a pas bien connue. Explication de cette marche ,*
ibid.

§. II. *Que la marche d'Annibal est tout ce qu'on peut imaginer de plus hardi & de mieux conduit. Que les fautes de Flaminius ne sont pas humaines. Qu'Annibal hazarda beaucoup dans cette entreprise. Que la nécessité dans l'exécution le sauve du blâme & du reproche de témérité. Que les Grecs & les Romains sont injustes dans ce qu'ils disent des Gaulois ,*
202

§. III. *Des marches dans les marais. Précautions qu'on doit prendre dans ces sortes d'entreprises. Quelques exemples remarquables ,*
208

CHAPITRE XVII. *Caractère de Flaminius. Réflexions de Polybe sur l'étude qu'Annibal en fit. Bataille du Thrasymène ,*
212

OBSERVATIONS *sur la bataille du Thrasymène ,*
221

§. I. *Ruse d'Annibal dans cette grande action ,*
ibid.

§. II. *Que les fautes de Flaminius sont énormes. Qu'il y a certains pièges où les Généraux tombent , qui les deshonnorent , & dont on ne sauroit parler sérieusement dans les compagnies. Conjectures de l'Auteur sur l'ordre de marche de l'armée Romaine. Que le Consul étoit en état de se bien défendre , & de réparer sa mauvaise conduite , s'il eût été aussi prompt à remédier à un si grand mal , qu'il parut l'être à s'y précipiter ,*
226

§. III. *Que les Romains ne blâmoient la ruse & le stratagème dans leurs ennemis , que par leur ignorance dans cette partie de la guerre. Qu'ils s'en sont très-bien servis lorsqu'ils devinrent plus habiles. Que les tromperies à la guerre réussissent difficilement contre les sots. Exemples des embuscades d'ar-*

- mées, 236
- §. IV. *Eloge d'Annibal. La conduite de ce grand Capitaine dans sa façon de faire la guerre, est irréprochable. Indignitez des Auteurs Latins dans les portraits qu'ils ont faits de cet habile Général; qu'ils lui attribuent des vices & des défauts qu'on peut retorquer avec plus de justice sur les Romains,* 241
- §. V. *Des précautions qu'on doit observer dans la marche des détroits de montagnes. Qu'on doit faire exactement reconnoître les hauteurs & les rivières. Ordre de marche selon les principes de l'Auteur. Ordre de bataille, si l'on est attaqué dans la marche de tous côtés,* 247
- OBSERVATIONS *sur les passions défordonnées qui nuisent le plus aux Officiers & aux Généraux d'armées, ou à ceux qui par leur naissance sont destinés au suprême commandement des armées,* 254
- §. I. *Que l'ivrognerie est un grand défaut dans un homme de guerre; mais qu'elle est plus supportable, moins honteuse & moins dangereuse à l'Etat que les autres passions qui amolissent le courage. Que l'amour des femmes étouffe toutes les vertus militaires, sans qu'il en reste aucune; qu'on s'en guérit difficilement. Exemples qui prouvent cette vérité,* *ibid.*
- §. II. *Que le luxe est la source de tous les vices & la cause de tous les maux d'un Etat & du renversement des Empires,* 260
- §. III. *A quels dangers un Général yvrogne est exposé. Exemples pour donner de l'horreur d'un vice si grossier,* 265
- §. IV. *La lâcheté naît du luxe & de la superfluité. Rien de plus dangereux pour un Etat que ce vice. L'éducation peut en guérir,* 270
- CHAPITRE XVIII. *Distinction que fait Annibal entre les prisonniers Romains & ceux d'entre leurs Alliez. Grande consternation à Rome. Défaite de quatre mille chevaux Romains. Fabius est fait Dictateur,* 277
- CHAPITRE XIX. *Fabius se borne à la défensive, les raisons qu'il avoit pour ne rien hazarder. Caractère opposé de M. Minucius Rufus, Colonel Général de la cavalerie. Eloge de la Campanie. Annibal y fait le dégât,* 280
- CHAPITRE XX. *Stratagème d'Annibal pour tromper Fabius. Bataille gagnée en Espagne sur Asdrubal par Cnécus Scipion.*

ET DES OBSERVATIONS. xlviij

- Publius son frere est envoié en Espagne. Les Romains passent l'Ebre pour la première fois,* 286
- OBSERVATIONS sur la conduite d'Annibal engagé dans le détroit des montagnes de Cassilinum, 291
- §. I. Le plus rusé Capitaine est en même tems le plus brave. Réflexions sur le plan de guerre que Fabius se propose, ibid.
- §. II. Raisons pour & contre la conduite de Fabius. Annibal blâmé de s'être engagé dans ces détroits, 305
- OBSERVATIONS sur la bataille navale de Scipion contre les Carthaginois à l'embouchure de l'Ebre, 313
- CHAPITRE XXI. Trahison d'Abilyx. Annibal décampe & prend ses quartiers d'hiver autour de Gérunium. Combat où Minucius a l'avantage, 321
- CHAPITRE XXII. Minucius est fait Dictateur aussi bien que Fabius, & prend la moitié de l'armée. Annibal lui dresse un piège, il y tombe, & confus de sa défaite, il rend ses troupes à Fabius & se soumet à ses ordres. Les deux Dictateurs cèdent le commandement à L. Æmilius & à Caius Terentius Varro, 327
- OBSERVATIONS sur les combats donnez auprès de Gérunium, 336
- §. I. Raisons qui ont déterminé au premier combat, ibid.
- §. II. Des fourrages : qu'on ne les sçauroit faire avec trop de précautions, 341
- §. III. Réflexions sur le second combat, 347
- §. IV. Fautes de Minucius. Annibal n'en est pas exempt : il manqua de hardiesse & de résolution. Raisons qui peuvent justifier la conduite de ce Capitaine, 353
- §. V. Précautions dans les campemens. Distribution de chaque arme. Ordre de bataille selon le principe de l'Auteur, 358
- CHAPITRE XXIII. Annibal s'empare de la citadelle de Cannes, & réduit les Romains à la nécessité de combattre. Préparatifs pour cette bataille. Harangues de part & d'autre pour disposer les troupes à une action décisive, 361
- CHAPITRE XXIV. Bataille de Cannes, 373
- OBSERVATIONS sur la bataille de Cannes entre les Romains & les Carthaginois, 385

xlviij TABLE DES CHAPITRES, &c.

§. I. Eclaircissemens sur quelques expressions dont Polybe se sert dans la description de cette bataille ,	385
§. II. Ordonnance des deux armées. Stratagème d'Annibal ,	387
§. III. Combat ,	390
§. IV. Réflexions sur les fautes des Romains ,	397
§. V. Remarques sur la prétendue trahison des Numides rapportée par Tite - Live ,	403
§. VI. Ordre de bataille que les Romains devoient prendre à Cannes ,	

DISSERTATION sur la politique & la conduite des Romains pendant la seconde guerre Punique ,	413
---	-----

Fin de la Table des Chapitres.

HISTOIRE



Mathoy scul.

HISTOIRE DE POLYBE.



LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

*But que Polybe se propose en écrivant l'Histoire de son tems.
Distribution des événemens qu'il doit raconter.*



N a vû dans le premier Livre, que nous commen-
cerions cet Ouvrage par la guerre Sociale, celle
d'Annibal & celle de la Cœlofyrie. Nous y avons
dit aussi pourquoi, remontant à des tems plus re-
culez, nous écrivions les deux Livres qui précèdent celui-ci.
Il faut maintenant rapporter ces guerres, & rendre compte

Tome IV.

A

tant des raisons pourquoi elles ont été entreprises, que de celles pour lesquelles elles sont devenues si considérables. Mais auparavant disons un mot sur le dessein de cet Ouvrage.

Dans tout ce que nous avons entrepris de raconter, notre unique but a été de faire voir comment, en quel tems & pourquoi toutes les parties de la terre connues ont été réduites sous l'obéissance des Romains; événement dont le commencement est connu, le tems déterminé, & le succès avoué & reconnu de tout le monde. Pour y parvenir, à ce but, il est bon de faire mention en peu de mots des choses principales qui se sont passées entre le commencement & la fin, rien n'est plus capable de donner une juste idée de toute l'entreprise. Car comme la connoissance du tout sert beaucoup pour aquerir celle des choses particulières, & que réciproquement la connoissance des choses particulières aide beaucoup à connoître le tout; nous ne pouvons mieux faire, à mon sens, que d'instruire le Lecteur de ces deux manières.

J'ai déjà fait voir quel étoit en général mon dessein, & jusqu'où je devois le conduire. Tout ce qui s'est passé en particulier commence aux guerres dont nous avons parlé, & finit au renversement de la Monarchie Macédonienne; & entre le commencement & la fin, il s'est écoulé cinquante-trois ans, pendant lesquels tant & de si grands événemens sont arrivés, qu'on n'en a jamais vû de pareils dans un égal nombre d'années. En commençant donc à la cent quarantième olympiade, voici l'ordre que je garderai.

Après que nous aurons expliqué pourquoi les Carthaginois firent aux Romains la guerre qu'on appelle d'Annibal; nous dirons de quelle manière les premiers se jettèrent sur l'Italie, & y ébranlèrent la domination des Romains jusqu'au point de les faire craindre pour leur propre patrie, & de voir les Carthaginois maîtres de la capitale de cet Empire. Nous verrons ensuite Philippe Roi de Macédoine venir se joindre aux Carthaginois, après qu'il eut fini la guerre qu'il avoit vers le même tems contre les Etoliens, & qu'il eut pacifié les affaires de la Grèce. Après cela Antiochus & Ptolémée Philopator (a) se disputeront la Cœlosyrie, & se feront la guerre.

(a) Après cela Antiochus & Ptolémée s'appelloient Antiochus, & ceux d'Égypte Philopator.] Presque tous les Rois de Syrie Ptoléméc. Cela a produit des embarras.

pour ce Roiaume. Puis les Rhodiens & Prusias se déclareront contre les Bisantins, & les forceront de se désister du péage qu'ils exigeoient de ceux qui navigeoient dans le Pont. Là nous interrompons le fil de notre narration, pour examiner la forme du gouvernement des Romains, & l'on verra qu'il ne pouvoit être mieux constitué, non seulement pour se rétablir dans l'Italie & dans la Sicile, & pour se soumettre les Espagnes & les Gaules; mais encore pour défaire entièrement les Carthaginois, & penser à conquérir tout l'univers. Cela sera suivi d'une petite digression sur la ruine de Hiéron Roi de Syracuse: d'où nous passerons en Egypte pour voir les troubles qui y arrivèrent, lorsqu'après la mort de Ptolémée, Antiochus & Philippe, conspirant ensemble de se partager le Roiaume laissé au fils de ce Roi, tâchèrent par fraude & par violence de se rendre maîtres, celui-ci de l'Egypte & de la Carie, celui-là de la Cœlosyrie & de la Phénicie.

Suivra un récit abrégé de ce qui se passa entre les Romains & les Carthaginois dans l'Espagne, dans la Lybie & dans la Sicile, d'où nous nous transporterons en Grèce, où les affaires changèrent alors de face. Nous y verrons les batailles navales d'Artalus & des Rhodiens contre Philippe, de quelle manière les Romains firent la guerre à ce Prince, quelles en furent les causes, & quel en fut le succès. Nous joindrons à cela ce que produisit la colère des Etoliens, lorsqu'ayant

très-grands dans l'Histoire, & l'on en est encore là. Ceux qui ont eut recours aux Médailles, ne sont pas plus avancés que les autres. Il est impossible, ou du moins très-difficile, de les ranger par ordre chronologique. Les Antiquaires qui l'ont voulu faire, n'ont produit que des conjectures & des probabilités, en un mot rien de certain dans l'explication de ces Médailles, & rien de plus aisé que de les désigner par de tels moyens. Comment prouver que c'est le premier ou le second Antiochus? Cela me paroît impossible. La même difficulté se trouve aussi dans les Ptolémées, puisqu'ils ont tous les mêmes noms. Peut-on assurer que M. Vaillant ait réussi dans ce qu'il nous a donné de l'Histoire des Rois de Syrie par Médailles? Je crois qu'il seroit plus aisé de dénombrer les Ptolémées, & de les ranger par ordre chronologique que les Antiochus. Polybe parle de deux Ptolémées, l'un fils de Lagus, & l'autre

surnommé Céraunus; il donne aussi le surnom de Philopator à ce Ptolémée, auquel Antiochus fit la guerre pour la basse Syrie. C'est celui dont il est parlé dans le Livre des Maccabées, & le même Antiochus n'est pas oublié. Mais Polybe ne fait pas la moindre mention de la guerre de celui-ci contre les Juifs, & ne parle non plus des grandes actions de ceux-ci, ni de celles des Maccabées dans son Histoire, que s'il n'y avoit jamais eu de Juifs & de Maccabées au monde. Cela me semble surprenant; car les événemens qui sont rapportés dans l'Écriture sont si grands & si mémorables, que je ne vois pas comment ils ne sont pas venus à la connoissance de Polybe, d'ailleurs si exact dans la description & les circonstances des guerres d'Antiochus dans la basse Syrie. Encore une fois, pas un mot des Juifs, ni pas une ombre de leurs guerres contre Antiochus.

appellé d'Asie Antiochus, ils allumerent le feu de la guerre entre les Achéens & les Romains. Nous dirons les causes de cette guerre, & ensuite nous suivrons Antiochus en Europe. D'abord il sera obligé de se retirer de la Grèce; puis défait il abandonnera tout le país qui est en deçà du mont Taurus; & enfin les Romains après avoir réprimé l'audace des Gaulois, se rendront maîtres de l'Asie, sans que personne la leur ose contester, & délivreront l'Asie citérieure de la crainte des Barbares & de la violence des Gaulois. Nous exposerons après cela les malheurs dont les Etoliens & les Céphalléniens furent accablez, d'où nous passerons aux guerres qu'Eumènes eut à soutenir contre Prusias & les Gaulois de Grèce, & à celle d'Ariarathe contre Pharnace. Après quoi nous dirons quelque chose de l'union & du gouvernement des Péloponnésiens, & des progrès que fit l'Etat des Rhodiens. Nous ferons ici une récapitulation, où toute l'Histoire & les faits qu'on y aura vûs seront représentés en peu de mots. Nous ajouterons à tout cela l'expédition d'Antiochus Epiphanés dans l'Égypte, la guerre de Persée, & la ruine entière de la Monarchie Macédonniene.

Par-là on verra en détail par quelle conduite les Romains sont venus à bout de soumettre toute la terre à leur domination. Si l'on devoit juger de ce qu'il y a de louable ou de reprehensible dans les hommes ou dans les Etats par le bonheur ou le malheur des événemens, je devrois là borner mon Ouvrage, puisque mon dessein est rempli, que les cinquante-trois ans finissent à ces derniers événemens, que la puissance Romaine fut alors à son plus haut point, que tout le monde étoit forcé de reconnoître qu'il ne restoit plus qu'à leur obéir & à exécuter leurs ordres. Mais l'heureux ou malheureux succès des batailles ne suffit pas pour donner une juste idée des vainqueurs ni des vaincus; souvent les succès les plus heureux, faute d'en avoir fait un bon usage, ont été cause de très-grands malheurs, comme il y a eu nombre de gens à qui des accidens très-fâcheux ont été d'une très-grande utilité, parce qu'ils ont sçû les supporter avec courage. Outre les événemens, il faut donc encore considérer quelle a été la conduite des Romains, comment ils ont gouverné l'univers, les différens sentimens qu'on a eus de ceux qui étoient à la tête des affaires, les penchans & les inclinations dominantes des particuliers, tant dans le domestique, que par rapport

au gouvernement. Par ce moien notre siècle connoîtra si l'on doit se soustraire à la domination Romaine (a) ou s'y soumettre ; & les siècles à venir jugeront si elle étoit digne de louange ou de blâme. C'est de là que dépend presque tout le fruit que l'on pourra tirer de cette Histoire , tant pour le présent que pour l'avenir. Car ne nous imaginons pas que les Chefs d'armées n'ont , en faisant la guerre, d'autre fin que de vaincre & de subjuguier , ni que l'on ne doit juger d'eux que par leurs victoires & par leurs conquêtes. Il n'y a personne qui fasse la guerre dans la seule vûe de triompher de ses

(a) *Si l'on doit se soustraire à la domination Romaine ou s'y soumettre.*] Les Romains ont été dignes de commander à toute la terre , depuis le commencement de leur République jusqu'à la fin de la guerre contre Persée , & même un peu après , bien qu'on s'apperçoive de beaucoup de corruption ; mais comme elle monta à son comble après la troisième guerre Punique , on ne vit plus de vertus dans la République : elle devint trop puissante pour que sa domination fût supportable. Le luxe , l'avarice , l'insolence , & tous les vices qui suivent les grandes conquêtes , se débordèrent dans Rome & dans toute l'Italie comme un torrent , & corrompirent les mœurs de ses Citoyens. Tous ces vices s'accrurent à tel point & si excessivement , qu'on regarderoit comme un pur roman ce que les Historiens nous en disent , si le luxe d'aujourd'hui n'alloit presque aussi loin que celui des Romains , & par conséquent leurs vices : si nous opposions tout cela ensemble , nous ne serions pas peu surpris du parallèle , & si nous comparions de même la frugalité de nos pères avec celle que les Romains gardèrent jusqu'à la seconde Punique , nous trouverions une égalité très-grande entre l'une & l'autre. L'aisé & l'abondance produisent la corruption des mœurs , celle-ci celle des loix ; on ne sçauroit plus y revenir. Il faut les changer ou les affoiblir , & en diminuer la sévérité , pour les accommoder à nos forces , que le luxe énerve. La gloire des Romains acquise par tant de victoires & de conquêtes , lorsque la République étoit dans sa fleur , étoit plutôt dûe à leur prudence qu'à la violence : leur domination étoit équitable & douce , les peuples alliez comme les autres soumis à leur puissance conservèrent longtems leurs loix & leur liberté : ils

paioient un léger tribut à la République , ou l'on se contentoit d'un certain nombre de troupes que chacun fournissoit selon son pouvoir , sans rien contribuer au-delà. Cela leur paroissoit raisonnable & juste , & en ce tems heureux ils sentoient assez qu'il leur étoit plus avantageux de se soumettre que de se soustraire à la domination Romaine , qui les faisoit respecter de leurs voisins. Les autres qui avoient été soumis par les armes , jouissoient des mêmes avantages ; ou leur joug étoit si léger en comparaison de celui des peuples sujets des autres Puissances , qu'il ne s'en trouvoit aucun qui ne souhaitât de passer sous la domination Romaine. Mais cette douceur & cette équité ne subsistèrent qu'autant que Rome eut à craindre au dehors. Lorsque tout fut vaincu , la tyrannie s'établit peu à peu au-dedans , & sans rien craindre ou du moins sans trop appréhender une révolution générale , parce que l'on eut toujours de bonnes armées sur pied. Son joug devint alors très-pesant : il n'y eut plus à balancer sur l'un de ces deux partis , si l'on devoit se soumettre ou se soustraire à la domination Romaine. Le dernier étoit sans doute le meilleur que les alliez eussent à prendre , s'ils se fussent tous unis pour la défense de leur liberté. Il est certain que les peuples furent plus heureux sous le regne même des plus méchans Empereurs , que pendant les cinquante ou soixante dernières années de la République. Ce Sénat autrefois composé de tant de gens de bien & de têtes sages , & dont Cyneas disoit à Pyrius , qu'il lui avoit paru une assemblée de Rois , n'étoit plus le même. S'il l'eût vû dans le tems dont je parle , il l'eût regardé avec un très-grand mépris , & comme une assemblée de gens corrompus , injustes & brigans , en un mot comme les tyrans du monde entier.

ennemis. On ne se met pas sur mer pour passer simplement d'un endroit en un autre. Les sciences & les arts ne s'apprennent pas uniquement pour en avoir la connoissance. On cherche en tout ce que l'on fait, ou l'agréable, ou l'honnête, ou l'utile. Cet Ouvrage ne sera donc parfait & accompli qu'autant qu'il apprendra quel fut, après la conquête du monde entier par les Romains, l'état de chaque peuple en particulier, jusqu'au tems où de nouveaux troubles se sont élevez, & qu'il s'est fait un nouveau changement dans les affaires. C'est sur ce changement que je me suis proposé d'écrire. L'importance des faits & les choses extraordinaires qui s'y sont passées, m'y ont engagé. Mais la plus forte raison, c'est que j'ai été témoin oculaire de la plûpart des événemens, que j'ai contribué à l'exécution de certaines choses, & que j'ai été le conducteur de beaucoup d'autres.

Ce fut dans ce soulèvement que les Romains allèrent porter la guerre chez les Celtibériens & les Vacéens ; que les Carthaginois la firent à Massanisse Roi dans l'Afrique ; qu'en Asie Attalus & Prusias se la déclarèrent l'un à l'autre ; qu'Oropherne aidé par Demetrius chassa du trône Ararathe Roi de Cappadoce, & que celui-ci par lui-même y remonta ; que Séleucus fils de Demetrius, après avoir régné douze ans dans la Syrie, perdit le Roiaume & la vie par la conspiration des autres Rois ; que les Romains permirent aux Grecs, accusez d'avoir été auteurs de la guerre de Persée, de retourner dans leur patrie, après qu'ils eurent reconnu leur innocence ; que peu de tems après ces mêmes Romains attaquèrent les Carthaginois, d'abord pour les obliger à changer de pais, mais ensuite dans le dessein de les détruire entièrement, pour des raisons que nous déduirons dans la suite ; qu'enfin vers le même tems les Macédoniens aiant renoncé à l'alliance des Romains, & les Lacédémoniens s'étant détachés de la République des Achéens, on vit le malheur commun de la Grèce commencer & finir tout ensemble.

Tel est le dessein que je me suis proposé. Fasse la fortune que ma vie soit assez longue pour l'exécuter & le conduire à sa perfection. Je suis cependant persuadé que quand même je viendrois à manquer, il ne seroit pas abandonné, & que d'habiles gens charmez de sa beauté se feroient un devoir de le remplir. Maintenant que pour donner aux Lecteurs une connoissance générale & particulière de toute cette Histoire,

nous avons rapporté sommairement les principaux effets sur lesquels nous devons dans la suite nous étendre ; il est tems de rappeler ce que nous avons promis , & de reprendre le commencement de notre sujet.

CHAPITRE II.

*Quelles furent les vraies causes de la guerre d'Annibal.
Réfutation de l'Historien Fabius sur ces causes.*

Q Uelques Historiens d'Annibal donnent deux raisons de la seconde guerre que les Romains déclarèrent aux Carthaginois. La première est , selon eux , le siège mis par ceux-ci devant Sagonte ; & l'autre , l'infraction du Traité par lequel ils avoient solennellement promis de ne pas s'étendre au-delà de l'Ebre. Pour moi j'accorderai bien que ce furent là les commencemens de la guerre , mais je ne puis convenir que ç'en aient été les motifs. En effet c'est comme si l'on disoit que l'irruption d'Alexandre en Asie a été la cause de la guerre contre les Perses , & que la guerre des Romains contre Antiochus est venue de la décente que ce Roi fit à Demetriade. Ces deux causes , loin d'être les vraies , ne sont pas même probables. Car qui pourroit penser que l'irruption d'Alexandre ait été la cause de plusieurs choses que ce Prince , & avant lui Philippe son père , avoient faites pour se disposer à la guerre contre les Perses ? On doit dire la même chose de ce que les Etoliens firent contre les Romains avant qu'Antiochus vînt à Demetriade. Pour raisonner de la sorte , il faut n'avoir jamais connu la différence qu'il y a entre commencement , cause & prétexte , & ne sçavoir pas que ces deux derniers sont ce qui dans toute chose est avant tout , & que le commencement n'est que le dernier des trois. J'appelle commencement les premières démarches , les premiers mouvemens que l'on se donne pour exécuter ce que l'on a jugé devoir faire ; mais les causes , c'est ce qui précède tout jugement & toute délibération. Ce sont les pensées qui se présentent , les dispositions que l'on prend , les raisonnemens qui se font en conséquence , & sur lesquels on se détermine à juger & à former un dessein. Ce que je vais dire éclaircira ma pensée.

Rien n'est plus facile à découvrir que les vrais motifs de la guerre contre les Perses. Le premier fut le retour des Grecs sous la conduite de Xenophon, lesquels revenant des Satrapies de l'Asie supérieure, & traversant toute l'Asie, avec laquelle ils étoient en guerre, n'avoient néanmoins trouvé personne qui osât s'opposer à leur retraite. Le second fut le passage d'Agésilas Roi de Lacédémone en Asie, où il ne rencontra rien qui mît obstacle à ses desseins, quoique d'ailleurs il fût obligé d'en sortir sans avoir rien fait, rappelé qu'il étoit dans la Grèce par les troubles dont elle étoit alors agitée. Car Philippe faisant réflexion d'un côté sur la mollesse & la lâcheté des Perses, & de l'autre sur les grandes parties qu'il avoit lui & les siens pour la guerre; excité d'ailleurs par l'éclat & la grandeur des avantages qu'il remporteroit de la conquête de cet Empire; après s'être concilié la faveur des Grecs, il prit enfin son essor, conçut le dessein d'aller porter la guerre chez les Perses, & disposa tout pour cette expédition, sous prétexte de venger les Grecs (a) des injures qu'ils en avoient reçues. Il est donc hors de doute que les

(a) *Sous prétexte de venger les Grecs des injures qu'ils en avoient reçues.*] Ne cherchons pas d'autre source de la guerre des Grecs contre les Perses, que les richesses, l'aïse & l'opulence de ces derniers, les trésors immenses de leurs Rois, ceux des Satrapes qui gouvernoient les Provinces, & des Grands de cet Empire, la foiblesse de leurs frontières, la beauté & la bonté du pais, capable de fournir à l'entretien des plus nombreuses armées, la mollesse & la lâcheté de ces peuples, le peu de discipline de leurs troupes, & leur incapacité dans la science des armes. Voilà la seule & unique cause, & le sujet de cette guerre. Le retour des Grecs sous la conduite de Xenophon, qui ne trouva aucune résistance dans sa retraite, la décente de Xerxès dans la Grèce, dont Polybe ne parle pas, l'oppression des villes Grecques; toutes ces choses ensemble ne sont que les prétextes de cette guerre. Le passage d'Agésilas en Asie, où il ne trouva rien qui osât s'opposer à ses conquêtes, quoiqu'il fût à la tête d'une petite armée contre un ennemi infiniment supérieur, n'aida pas peu aussi à déterminer les Grecs à entreprendre la conquête de ce grand Empire: car si ce Roi de Lacédémone n'eût pas vu renverser son pro-

jet par une ruse de politique que Conon inspira au Roi de Perse, il est certain que ce Roi de Lacédémone eût fait ce qu'Alexandre fit depuis.

La ruse de Conon n'étoit point mal imaginée. Il vit bien que toutes les forces de l'Asie ne tiendroient jamais contre les plus braves hommes & le plus grand Capitaine de la Grèce, & que toute la puissance du Roi de Perse courroit risque d'être renversée, s'il n'emploioit d'autres moyens pour rendre inutiles tous les desseins d'un tel ennemi, & lui faire tout abandonner, pour courir au plus pressé. Quelle fut donc cette ruse de politique que Conon proposa au grand Roi? La plus efficace qu'on puisse imaginer: il lui conseilla de faire passer de bonnes sommes d'argent dans la Grèce, & de les distribuer abondamment aux Orateurs, qui ne manqueroient pas de se tourner de son côté, & d'exciter les peuples chacun dans sa ville contre les Lacédémoniens. Cette diversion de pistoles fut infiniment plus d'effet qu'une armée de cent mille hommes; elle en fit un tel & si prompt, qu'en peu de tems toute la Grèce se souleva contre eux, & forma une ligue si formidable, appuyée sans doute sur l'or des Perses, qu'Agésilas fut incessamment rappelé, & deux

deux choses que nous avons rapportées les premières, ont été les causes de la guerre contre les Perses, que la dernière n'en a été que le prétexte, & qu'enfin le commencement ç'a été l'irruption d'Alexandre dans l'Asie.

Il est clair encore qu'il n'y a point d'autre cause de la guerre des Romains contre Antiochus, que l'indignation des Etoliens. Ceux-ci croiant que les Romains, enflés du succès qu'avoit eu la guerre contre Philippe, les méprisoient, comme j'ai dit plus haut, non seulement appellèrent à leur secours Antiochus, mais la colère les emporta jusqu'à prendre la résolution de tout entreprendre & de tout souffrir pour se venger. Le prétexte fut de remettre les Grecs en liberté; c'est à quoi ils exhortoient & animoient sans raison toutes les villes, les parcourant avec Antiochus l'une après l'autre. Et enfin le commencement fut la décente d'Antiochus à Démétria.

obligé d'abandonner l'Asie qu'il alloit subjuguier, pour ne songer qu'à défendre les Etats de Lacédémone, beaucoup moins considérables que l'un des parcs du Roi de Perse.

Philippe, père d'Alexandre, voioit assez que l'expédition de l'Asie n'étoit pas une entreprise fort difficile: il n'avoit rien à craindre des Grecs, dont il s'étoit concilié la faveur. Il n'avoit pas non plus besoin que l'on employât contre lui les mêmes machines qui chassèrent Agésilas de l'Asie. Il étoit maître absolu de la Grèce, il s'y étoit si bien cramponné, & l'avoit tellement bridée par de bonnes forteresses, que toute l'éloquence des Orateurs & tout l'or de l'Asie n'eussent servi de rien. Il comparoit de l'autre part les rares talens pour la guerre, & la valeur de ses troupes aguerries & formées de sa main, avec l'état où il voioit le grand Roi, beaucoup de Généraux, & pas un seul capable de commander; des armées innombrables, & pas un soldat; des trésors immenses: mais avec tout l'or du monde, on ne formera pas d'excellens soldats & d'habiles Officiers. Il n'en falloit pas davantage pour exciter l'ambition d'un grand Capitaine, & pour regarder la conquête de l'Asie comme une entreprise fort peu difficile. Il prit enfin son essor, dit mon Auteur, conçut le dessein de porter la guerre chez les Perses, & disposa tout pour cette

expédition, sous prétexte de venger les Grecs des injures qu'ils en avoient reçues. Il est donc hors de doute que les deux choses que nous avons rapportées les premières, ont été les causes de la guerre contre les Perses, & que la dernière n'en a été que le prétexte.

Philippe n'eût pas moins réussi qu'Alexandre, qui hérita de ses talens & du désir de cette expédition, qu'il regardoit avec raison comme un chose faite, mais non pas si assurément après le passage du Granique, qu'après la mort de Memnon, le seul Capitaine du Roi de Perse capable de tenir bon contre Alexandre, & de le renvoyer au plutôt dans la Grèce. Si Darius, sans croire les Courtisans lâches, efféminés, & jaloux de la gloire de cet étranger, eût daigné se livrer aux sages conseils de ce grand homme, son dessein étoit de porter la guerre dans la Macédoine, pendant que les Macédoniens la faisoient à son Maître dans l'Asie. Il avoit fort bien débuté pour cette entreprise, & avoit déjà commencé de nouer des intelligences avec les Grecs: il eût sans doute chassé Alexandre de l'Asie par son esprit, par sa valeur & par l'or de son Maître semé dans la Grèce, suivi d'une bonne armée; mais sa mort fit que les choses allèrent à rien. Pour revenir à Alexandre, il ne se croioit pas moins excellent Chef de guerre qu'Agésilas, & l'on peut bien avancer hardi-

Je me suis arrêté longtems sur cette distinction, non que j'eusse en vûe de censurer les Historiens ; mais parce que l'instruction des Lecteurs le demandoit. Car de quelle utilité est pour les malades un Médecin qui ne sçait pas les causes des maladies ? Que peut-on attendre d'un Ministre d'Etat, qui ne connoît ni la raison ni l'origine des affaires qui arrivent dans un Roiaume ? Comme il n'y a pas d'apparence que le premier donne jamais des remédes convenables, il n'est pas non plus possible que l'autre, sans la connoissance de ce que nous venons de dire, prenne prudemment un parti. C'est pour cela qu'on ne doit rien rechercher avec tant de soin que les causes des événemens. Car souvent une bagatelle, un rien donne lieu à des affaires très-considérables, & en toute matière on ne remédie à rien plus aisé-

ment que les soldats Macédoniens valoient bien ceux de Lacédémone, s'ils ne les surpassoient pas.

Tite-Live dit une chose que je ne trouve pas dans Polybe, touchant la guerre qu'Antiochus déclara aux Romains, qui me paroît fort sensée. Il prit pour prétexte l'assassinat de Brachille, & quelques autres raisons justificatives ; mais le véritable étoit le relâchement de la discipline des Romains, dont il étoit très-bien informé. Il fonda toutes ses espérances sur ce relâchement : je n'en vois point de mieux fondées. Un Prince ambitieux, qui cherche à s'agrandir aux dépens de ses voisins, doit choisir ces tems de relâchement & d'oubli des loix militaires pour leur faire la guerre. Belle leçon pour les Princes & pour leurs Ministres, qui les négligent & qui ne les maintiennent pas en vigueur !

Le feu Roi ne manquoit pas de raisons justificatives lorsqu'il attaqua la Hollande en 1672. mais ce n'étoit pas assez, il falloit être assuré de la facilité d'une si grande entreprise pour l'expédier en peu de tems, & n'avoir pas toutes les forces des Princes de l'Europe sur les bras : car l'oppression de cette République, alors plus redoutable par ses richesses qu'elle ne l'étoit par ses forces de terre, qu'elle avoit négligées, les intéressoit tous généralement ; ils voioient bien qu'en laissant la Hollande en proie, ils perdroient le moien de se sauver eux-mêmes : car il étoit aisé ensuite de cette conquête de conquérir tout le reste de la Flandre. Si ce grand Prince n'eût

pas préféré les conseils de M. de Louvois à ceux du Prince de Condé & de M. de Turenne, qui en sçavoient plus que lui, & qui proposoient de faire raser toutes les places fortes des Hollandois dont nous nous étions rendus les maîtres, & de ne garder que celles qui leur seroient de frontière du côté de l'Allemagne, je ne sçai si l'Empereur & les autres Puissances de l'Europe eussent osé remuer. Le Roi n'ignoroit pas, lorsqu'il entreprit cette guerre, que les Hollandois s'étoient endormis sur leurs coffres-forts, fiers de les voir tout pleins, comme s'il n'y avoit qu'à les ouvrir pour en voir sortir des soldats aguerris, des Officiers habiles & expérimentez ; il n'en sortit pas un seul de ceux qu'ils avoient conservez qui osât paroître devant l'ennemi, tant ils furent malheureux, négligens & mal informez des desseins d'un grand Roi contre une République qui parloit haut sans être armée : preuve évidente que l'argent n'est le nerf de la guerre, qu'autant qu'on sçait s'en servir pour avoir du fer, & du meilleur. Si cette République ne croula pas entièrement, à quoi tint-il ? Un seul bon conseil, que le Roi rejeta pour en écouter un autre qui ne valut jamais rien, fut le salut de cette République, & une leçon aux Princes guerriers de s'arrêter plutôt aux avis des gens habiles & expérimentez dans la science de la guerre, qu'aux autres d'une profession toute différente, avec tout leur bel esprit & leurs connoissances dans la science du gouvernement.

ment qu'aux premiers mouvemens & aux premières pensées.

Selon Fabius, Historien Romain, ce fut l'avarice & l'ambition démesurée d'Asdrubal, jointes à l'injure faite aux Sagontins, qui furent la cause de la seconde guerre Punique : que ce Général s'étant acquis une domination fort étendue en Espagne, se mit en tête, à son retour dans l'Afrique, d'abolir les loix de sa République, & de l'ériger en Monarchie ; que les principaux Magistrats, s'étant apperçûs de son dessein, s'y étoient unanimement opposez : qu'Asdrubal alors sortit d'Afrique, & que de retour en Espagne, il la gouverna à sa fantaisie, sans aucun égard pour le Sénat de Carthage ; qu'Annibal, qui dès l'enfance étoit entré dans les vûes de son oncle, & qui avoit tâché de le suivre, garda la même conduite que lui, quand on lui eut confié le gouvernement de l'Espagne ; que ce fut pour se conformer à ces vûes d'Asdrubal qu'il fit la guerre aux Romains malgré les Carthaginois, dont il n'y eut pas un seul, du moins entre les plus distinguez, qui approuvât ce qu'Annibal avoit fait à l'égard de Sagonte. Il ajoute, qu'après la prise de cette ville, les Romains vinrent en Afrique, dans le dessein ou de se faire livrer Annibal, ou de déclarer la guerre aux Carthaginois.

Réfutation
de Fabius.

Mais que l'on demande à cet Historien pourquoi, supposé que l'entreprise d'Annibal eût déplû aux Carthaginois, cette République n'a pas saisi une occasion si favorable de se délivrer de la guerre qui la menaçoit : que pouvoient faire les Carthaginois de plus juste & de plus avantageux, que de se rendre à ce que les Romains demandoient d'eux ? En abandonnant l'auteur des injustices faites aux Sagontins, ils se seroient défaits par les Romains de l'ennemi commun de leur Etat, ils auroient assuré la tranquillité à leur patrie, ils auroient étouffé le feu de la guerre, & pour se vanger il ne leur en auroit coûté qu'un Sénatusconsulte : que l'on fasse, dis-je, cette question à notre Historien, il est clair qu'il n'aura rien à répondre : puisque les Carthaginois ont été si éloignez d'une si sage conduite, qu'après avoir fait la guerre sous les ordres d'Annibal pendant dix-sept ans de suite, ils ne la finirent que lorsqu'il n'y eut plus rien à espérer, & qu'ils virent enfin leur patrie à deux doigts de sa perte.

Au reste si j'ai fait ici mention de Fabius & de son Histoire,

ce n'est pas de peur que la vraisemblance qu'il jette sur ce qu'il dit n'en impose à ses Lecteurs : car il n'y en a point, de Lecteurs, qui, sans qu'on l'avertisse, ne puisse voir par lui-même combien cet Historien est peu judicieux : mais pour recommander à ceux entre les mains de qui ses Livres tomberont, de ne point s'arrêter au titre, & d'examiner les faits mêmes qu'il rapporte. Car on voit des gens, qui faisant moins d'attention à ce qu'il débite qu'à lui-même, & se laissant prévenir par ce préjugé qu'il étoit contemporain & Sénateur, dès-là se persuadent qu'on doit ajouter foi à tout ce qu'il raconte. Mon sentiment est qu'on ne doit pas tout-à-fait mépriser son autorité, mais que seule elle n'est pas suffisante, & qu'il faut considérer les choses mêmes qu'il écrit, pour juger ensuite si on doit le croire ou non. Je reviens à mon sujet.

CHAPITRE III.

Première cause de la seconde guerre Punique, la haine d'Amilcar Barcas contre les Romains : seconde cause, la nouvelle exaction des Romains sur les Carthaginois : troisième cause, la conquête de l'Espagne par Amilcar.

JE crois donc qu'entre les causes pour lesquelles les Romains ont fait la guerre aux Carthaginois, la première est le ressentiment d'Amilcar surnommé Barcas, & pere d'Annibal. Car quoiqu'il eût été défait en Sicile, son courage n'en fut point abattu. Les troupes qu'il avoit commandées à Eryce étoient encore entières, & dans les mêmes sentimens que leur Chef. Si cédant aux tems il avoit fait la paix après la bataille qu'avoient perdue sur mer les Carthaginois, son indignation restoit toujours la même, & n'attendoit que le moment d'éclater. Il auroit même pris les armes aussitôt après, sans la guerre que les Carthaginois eurent à soutenir contre les soldats mercénaires. Mais il fallut d'abord penser à cette révolte, & s'en occuper tout entier. Ces troubles apaisés, les Romains étant venus déclarer la guerre aux Carthaginois, ceux-ci n'hésitèrent pas de se mettre en défense, se persuadant qu'ayant la justice de leur côté, ils ne manqueroient pas d'avoir le dessus, comme j'ai dit dans les Livres précédens.

& sans lesquels on ne pourroit comprendre ni ce que je dis ici , ni ce que je dois dire dans la suite. Mais comme les Romains eurent fort peu d'égard à cette justice , ils furent obligez de s'accommoder aux conjonctures. Accablez & n'ayant plus de ressource , ils consentirent pour vivre en paix , de vuidier la Sardaigne , & d'ajouter au tribut , qu'ils paioient déjà , douze cens talens.

Et l'on ne doit point douter que cette nouvelle exaction n'ait été la seconde cause de la guerre qui l'a suivie. Car Amilcar , animé par sa propre indignation & par celle que ses Citoyens en avoient conçûe , n'eut pas plutôt affermi la tranquillité de sa patrie par la défaite des révoltez , qu'il tourna toutes ses pensées vers l'Espagne , s'imaginant bien qu'elle seroit pour lui d'un puissant secours dans la guerre qu'il méditoit contre les Romains.

Les grands progrès qu'il fit dans ce vaste país , doivent être regardez comme la troisième cause de la seconde guerre Punique : les Carthaginois ne s'y engagèrent , que parce qu'avec les secours des troupes Espagnoles ils crurent avoir de quoi faire tête aux Romains.

Quoiqu'Amilcar soit mort dix ans auparavant que cette guerre commençât , il est cependant aisé de prouver qu'il en a été le principal auteur. Entre les raisons sans nombre dont on pourroit se servir pour cela , je n'en apporterai qu'une qui mettra la chose en évidence. Après qu'Annibal eut été vaincu par les Romains , & qu'il fut sorti de sa patrie pour s'aller refugier chez Antiochus , les Romains sçachant ce que méditoient contre eux les Etoliens , envoièrent des Ambassadeurs chez ce Prince dans le dessein de le sonder , & de voir quelles pourroient être ses vûes. Les Ambassadeurs aiant découvert qu'il prêtoit l'oreille aux propositions des Etoliens , & qu'il n'épioit que l'occasion de se déclarer contre les Romains , tâchèrent de lui rendre Annibal suspect , & pour cela lui firent assidument leur cour. La chose réussit selon leurs souhaits. Antiochus continua de se défier d'Annibal , & ses soupçons ne firent qu'augmenter. Enfin l'occasion se présenta de s'éclaircir l'un l'autre sur cette défiance. Annibal se défendit du mieux qu'il put. Mais voyant que ses raisons ne satisfaisoient pas Antiochus , il lui tint enfin ce discours : Quand mon pere se disposa à entrer dans l'Espagne avec une armée , je n'avois alors que neuf ans : j'étois auprès

de l'Autel pendant qu'il sacrifioit à Jupiter ; après les libations & les autres cérémonies prescrites , Amilcar aiant fait retirer tous les Ministres du Sacrifice , il me fit approcher , & me demanda en me caressant si je n'avois pas envie de le suivre à l'armée : je répondis avec cette vivacité qui convenoit à mon âge , non seulement que je ne demandois pas mieux , mais que je le priois instamment de me le permettre ; là-dessus il me prit la main , me conduisit à l'Autel , & m'ordonna de jurer , sur les victimes , que jamais je ne serois ami des Romains ; jugez par là quelles sont mes dispositions ; quand il ne s'agira que de susciter des affaires aux Romains , vous pouvez compter sur moi comme sur un homme qui vous fera sincèrement dévoué : quand vous penserez à vous accommoder & à faire la paix avec eux , n'attendez pas que l'on vous prévienne contre moi , mais défiez-vous & tenez-vous sur vos gardes , je ferai certainement tout ce qui sera en moi pour traverser vos desseins. Ce discours , qui paroissoit sincère & partir du cœur , dissipa tous les soupçons qu'Antiochus avoit auparavant conçûs contre la fidélité d'Annibal.

On conviendra que ce témoignage de la haine d'Amilcar & de tout le projet qu'il avoit formé contre les Romains , est précis & sans réplique. Mais cette haine paroît encore plus dans ce qu'il fit ensuite. Car il leur suscita deux ennemis , Asdrubal son gendre & Annibal son fils , qui étoient tels , qu'après cela il ne pouvoit rien faire de plus , pour montrer l'excès de la haine qu'il leur portoit. Asdrubal mourut avant que de pouvoir faire éclorre son dessein : mais Annibal trouva dans la suite l'occasion de se livrer avec éclat à l'inimitié qu'il avoit héritée de son pere contre les Romains. De là ceux qui gouvernent doivent apprendre combien il leur importe de pénétrer dans les motifs qui portent les Puissances à traiter de paix ou à faire alliance avec eux. Si ce n'est que pour céder au tems , on doit se tenir sur la réserve , & avoir toujours les yeux ouverts sur leurs démarches : mais si leur soumission est sincère , on peut en disposer comme de ses sujets & de ses amis , & demander d'elles avec confiance tout le service qu'elles sont capables de rendre. Telles sont donc les causes de la guerre d'Annibal. En voici les commencemens.

C H A P I T R E IV.

Annibal est nommé Général des armées , ses conquêtes dans l'Espagne. Il se brouille avec les Romains sur un mauvais prétexte. Prise de Sagonte par Annibal. Victoire remportée par les Romains sur Démétrius.

Les Carthaginois étoient fort sensibles à la perte qu'ils avoient faite de la Sicile : mais ils avoient encore plus de peine à supporter celle de la Sardaigne, & l'augmentation du tribut qu'on leur avoit imposé. C'est pour cela qu'après s'être soumis la plus grande partie de l'Espagne, tout ce qui leur étoit rapporté contre les Romains, étoit toujours bien reçu. Lorsqu'ils eurent appris la mort d'Asdrubal, qu'ils avoient fait Gouverneur d'Espagne après la mort d'Amilcar, d'abord ils attendirent à lui nommer un successeur, qu'ils scûssent de quel côté pancheroient les troupes; & dès que la nouvelle fut venue qu'elles s'étoient choisi pour Chef Annibal d'un consentement unanime, aussitôt le peuple s'étant assemblé, on confirma l'élection, & l'on donna à Annibal le commandement de l'armée. Elevé à cette dignité, il pensa d'abord à se soumettre les Olcades. Il vint camper à Althée, la principale ville de la nation, & en fit le siège avec tant de vigueur & d'impétuosité, qu'il en fut bientôt maître. Les autres villes épouvantées, ouvrirent d'elles-mêmes leurs portes. Ils les vendit ensuite à prix d'argent, & s'étant ainsi amassé de grandes richesses, il vint prendre son quartier d'hiver à Carthagène. Généreux à l'égard de ceux qui servoient sous lui, paient libéralement les soldats, & leur promettant des gratifications, il se gagna les cœurs, & donna de grandes espérances aux troupes. L'Eté venu, il ouvre la campagne par une expédition chez les Vacéens. Il prend d'emblée la ville de Salmantique. Arbucale, qui étoit grande, bien peuplée, & défendue par des habitans d'une extrême valeur, lui donna beaucoup de peine, mais enfin il l'emporta. Il courut grand risque en revenant. Les Carpiéniens, nation la plus puissante du païs, avoient pris les armes : & les peuples voisins, soulevés par ceux des Olcades & des Salmantiquois qui s'étoient sauvés par la suite, étoient

accourus à leurs secours Si Annibal eût été obligé de les combattre en bataille rangée, sa défaite étoit immanquable. Mais il eut la prudence de se retirer au petit pas, de mettre le Tage devant lui, & de se réduire à disputer aux ennemis le passage de ce fleuve. Cette conduite lui réussit. Les Barbares s'efforcèrent de passer la rivière par plusieurs endroits : mais la plûpart, à la décente, furent écrasés par les quarante éléphans qui marchaient le long des bords. Dans la rivière même il y en eut beaucoup qui périrent sous les pieds de la cavalerie, qui rompoit plus aisément le cours de l'eau, & du haut de ses chevaux combattoit avec avantage contre de l'infanterie. Enfin Annibal passa lui-même le fleuve, & fondant sur ces Barbares, il en jeta sur le champ de bataille plus de quarante mille.

Ce carnage intimida tellement tous les peuples d'en-deçà de l'Ebre, qu'il n'y resta personne, hors les Sagontins, qui osât faire mine de résister aux Carthaginois. Annibal se donna pourtant bien de garde d'attaquer Sagonte. Fidèle aux avis d'Amilcar son père, il ne vouloit pas se brouiller ouvertement avec les Romains, qu'il ne fût auparavant paisible possesseur du reste de l'Espagne. Pendant ce tems-là les Sagontins craignant pour eux, & prévoyant le malheur qui devoit leur arriver, envoioient à Rome courriers sur courriers, pour informer exactement les Romains des progrès que faisoient les Carthaginois. On fut longtems à Rome sans faire grande attention à ces progrès : mais alors on fit partir des Ambassadeurs pour s'éclaircir de la vérité des choses.

Annibal après avoir poussé ses conquêtes jusqu'où il s'étoit proposé, revint mettre son armée en quartiers d'hiver à Carthagéne, qui étoit comme la ville capitale de la nation, & comme le palais de cette partie de l'Espagne qui obéissoit aux Carthaginois. Là il rencontra les Ambassadeurs Romains, & leur donna audience : ceux-ci prenant les Dieux à témoins, lui recommandèrent de ne pas toucher à Sagonte, qui étoit sous leur protection, & de demeurer exactement en-deçà de l'Ebre, selon le Traité fait avec Asdrubal. Annibal, jeune alors, & passionné pour la guerre, heureux dans ses projets, & animé depuis longtems contre les Romains, répondit, comme s'il eût pris le parti des Sagontins, qu'une sédition s'étoit depuis peu élevée parmi eux, qu'ils avoient pris les Romains pour arbitres, & que ces

Romains

Romains avoient injustement condamné à mort quelques-uns des Magistrats ; qu'il ne laisseroit pas cette injustice impunie ; que de tout tems la coutume des Carthaginois avoit été de prendre la défense de ceux qui étoient injustement persécutés. Et en même tems il dépêchoit au Sénat de Carthage pour sçavoir comment il en agiroit avec les Sagontins, qui fiers de l'alliance des Romains, en usoient mal avec quelques-uns des sujets de la République. En un mot il ne raisonnoit pas, il n'écoutoit que la colére & l'emportement dont il étoit aveuglé. Au lieu des vraies raisons qui le faisoient agir, il se jettoit sur des prétextes frivoles, égerement ordinaire de ceux qui, peu touchés de l'honnête, ne suivent que les passions dont ils se sont laissez prévenir. Combien n'eût-il pas mieux fait de dire, qu'il falloit que les Romains rendissent la Sardaigne aux Carthaginois, & les déchargeassent du tribut qu'ils leur avoient injustement imposé, dans les tems malheureux, où ceux-ci avoient été chassés de cette Isle, & qu'il n'y auroit de paix entre eux & les Carthaginois qu'à cette condition ! Il lui est arrivé de là que pour avoir caché la vraie raison qui lui mettoit les armes à la main, & en avoir allégué une qui n'avoit nul fondement, il a passé pour avoir commencé la guerre non seulement contre le bon sens, (a) mais encore contre toutes les règles de la justice.

(a) *Il a passé pour avoir commencé la guerre non seulement contre le bon sens, mais encore contre toutes les règles de la justice.*] Les Romains étoient aussi peu, & peut-être moins scrupuleux à violer les Traitez de paix les plus solennels que ne l'étoient les Carthaginois. Je prie mes Lecteurs de se souvenir de ce que j'ai dit dans mon second Tome, encore n'ai-je pas approfondi cette matière autant qu'elle le mérite à l'égard des premiers, qui ne le cédoient guères, ou qui surpassoient même les derniers en matière de fourberie, de mauvaise foi & de perfidie dans leur politique & dans les Traitez faits avec leurs voisins. On a eu tort de croire que cette guerre d'Annibal étoit injuste, & une infraction formelle du Traité de paix. Pour peu qu'on réfléchisse sur les raisons que le Général Carthaginois allégué aux Ambassadeurs Romains pour justifier sa guerre contre les Sagontins, on conviendra de la justice de cette guerre. Annibal se plaint aux Ambassadeurs, & leur fait voir qu'il

Tome IV.

est en droit de faire la guerre à Sagonte ; qu'il ne fait rien au préjudice du Traité en vengeant les injures reçues ; il leur en fait l'énumération : on ne voit pas que ces Ambassadeurs les traitent d'imaginaires. Il est assez ordinaire à des alliez qui se sentent soutenus d'une puissance redoutable, de peu ménager & d'user de violence envers ceux d'une autre plus foible, moins à craindre, & moins en état d'en tirer raison par les armes, pour venger les outrages des amis du plus fort. Ces plaintes d'Annibal sont fort aisées à persuader.

» C'est une question, dit un Auteur
» célèbre, de sçavoir, si le nom d'alliez
» ne comprend que ceux qui le sont ef-
» fectivement, lorsqu'on traite ensemble ;
» ou s'il comprend aussi ceux qui le de-
» viennent après le Traité conclu, tel
» qu'étoit le Traité entre le peuple Ro-
» main & les Carthaginois après la guerre
» de Sicile, par lequel il étoit porté, que
» les alliez des deux peuples ne pour-
» roient être attaquez par l'une ni par

C

Les Ambassadeurs ne pouvant plus douter qu'il ne fallût prendre les armes, firent voile à Carthage, dans le dessein de demander aux Carthaginois, comme ils avoient fait à Annibal, l'observation du Traité conclu avec son oncle. Mais ils ne pensoient pas qu'en cas que ce Traité fût violé, la guerre dût se faire dans l'Italie, ils croioient plutôt que ce

» l'autre des deux parties.

» Les Romains en inféroient, qu'en-
» core que ce Traité fait avec Asdrubal
» pour ne point passer l'Ebre, ne pût pas
» leur servir de prétexte pour rompre,
» parce que les Carthaginois ne l'avoient
» pas ratifié, ils avoient néanmoins droit
» de leur déclarer la guerre, en cas qu'ils
» avouassent le siège qu'Annibal avoit mis
» devant Sagonte; ils prétendent que cet
» aveu fut une infraction du Traité: par
» cette raison, que depuis qu'il avoit été
» conclu, les Romains avoient fait al-
» liance avec les Sagontins. Tite-Live
» en rapporte les raisons, que nous n'al-
» léguerons pas, puisqu'il a copié Polybe
» tout entier en cet endroit-là comme en
» bien d'autres.

» Que dirons-nous à tout cela? Il n'y
» a point de doute que le mot d'*alliez*
» ne puisse recevoir, sans préjudice du
» bon langage, un sens précis & étroit,
» qui ne signifie que ceux qui étoient du
» tems du Traité d'alliance, & qu'il n'en
» puisse recevoir aussi un plus ample &
» plus étendu, qui comprenne ceux qui
» viendroient après. Il faut donc sçavoir
» par les règles, que nous avons données
» plus haut, quelle signification est la
» meilleure. Or selon ces mêmes règles,
» nous disons que les *alliez* à venir ne sont
» point compris dans la clause du Traité:
» car il s'agit de rompre ici d'une part une
» alliance, ce qui est une matière odieuse;
» & il s'agit de l'autre d'ôter aux Car-
» thaginois la liberté de tirer par les ar-
» mes raison de ceux dont ils croient avoir
» reçu injure: ce qui est contre la liberté
» naturelle, dont il ne faut pas croire té-
» mérairement ou sans raison qu'un peu-
» ple se soit dépouillé.

» Quoi donc! est-ce qu'il n'étoit pas
» permis aux Romains de faire alliance
» avec les Sagontins, ou de prendre leur
» défense après l'avoir faite? Oui sans
» doute il leur étoit permis; mais ce n'é-
» toit pas en conséquence de ce Traité de
» paix conclu avec les Carthaginois, c'é-

» toit en vertu du droit naturel, auquel
» on n'avoit point dérogé par ce Traité:
» en sorte que les Sagontins étoient à l'é-
» gard des uns & des autres, comme s'il
» n'y eût eu rien de stipulé en faveur des
» *alliez*; & cela étant, les Carthaginois
» d'une part ne faisoient rien au préjudice
» du Traité, de prendre les armes contre
» les Sagontins. C'est la même chose que
» du tems de Pyrrhus, lorsqu'il fut ac-
» cordé entre les Carthaginois & les Ro-
» mains, que si l'un ou l'autre de ces peu-
» ples faisoit alliance avec Pyrrhus, cette
» alliance n'empêcherait pas la liberté d'af-
» sister celui que Pyrrhus attaqueroit.

» Je ne dis pas que la guerre eût pû
» être juste des deux côtés; mais je dis
» qu'elle n'étoit pas un violement du Trai-
» té de paix. Ainsi que Polybe distingue
» sur le différend concernant le secours
» que les Romains avoient envoyé aux Ma-
» mertins, il distingue si cela étoit juste,
» & si cela étoit permis par le Traité.

» C'est aussi ce que ceux de Corcyre
» ou Corfou dans Thucydide alléguent,
» pour persuader les Athéniens de les as-
» sister contre les Lacédémoniens, leur
» disant qu'ils avoient toute liberté d'en-
» voyer du secours à Corcyre, sans crain-
» dre de blesser le Traité qu'eux Athé-
» niens avoient fait avec les Lacédémo-
» niens, puisqu'il étoit permis par ce
» Traité de faire de nouveaux *alliez*. Aussi
» ce fut le parti que les Athéniens prirent
» après un autre fait: car pour ne pas
» violer le Traité qu'ils avoient avec les
» Corinthiens, ils donnèrent ordre à leurs
» troupes de ne venir aux mains avec eux,
» qu'en cas qu'ils se missent en état de
» faire décente à Corcyre, pour l'atta-
» quer, ou en quelque autre terre de la
» juridiction des Corcyriens.

Je n'ai que faire de chercher les vérita-
bles intentions d'Annibal dans cette guerre
contre Sagonte, mais seulement la cause
publique, qui étoit la vengeance des in-
jures faites aux Carthaginois ou à leurs
alliez. Les Romains prétendoient-s qu'ils

feroit en Espagne, & que Sagonte en seroit le théâtre. Le Sénat Romain, qui se flattoit de la même espérance, prévoiant que cette guerre seroit importante, de longue durée, & fort éloignée de la partie, crut qu'avant toutes choses il falloit mettre ordre aux affaires d'Illyrie.

Car Demetrius de Pharos, oubliant les bienfaits qu'il avoit

se dépouillaient de ce droit, puisqu'on leur laissoit celui de les défendre ? L'on peut dire en rigueur que cette guerre étoit également juste des deux côtés : car il n'est pas en effet incompatible, dit Grotius, ni contraire à un Traité de paix, que les uns défendent & que les autres attaquent, la paix demeurant pour tout le reste en son entier. Il cite Justin, qui parlant de cette guerre de Corcyre : ils rompoient, dit-il, pour les intérêts de leurs allies, la trêve qu'il avoient faite en leur propre nom, croyant que c'étoit être moins parjure de s'attaquer en donnant secours aux autres, que de se faire eux-mêmes une guerre ouverte.

Si Polybe, prévenu en faveur des Romains, avoit été plus équitable, il n'eût jamais avancé que cette guerre d'Annibal étoit inique & injuste, & contraire à la foi des Traitez. Combien n'eût-il pas mieux fait de dire, dit-il, qu'il falloit que les Romains rendissent la Sardaigne aux Carthaginois, & les déchargeassent du tribut qu'ils leur avoient injustement imposé dans les tems malheureux où ceux-ci avoient été chassés de cette Isle, & qu'il n'y auroit de paix entre eux & les Carthaginois qu'à cette condition ! Il lui est arrivé de là que pour avoir caché la vraie raison qui lui mettoit les armes à la main, & en avoir allégué une qui n'avoit nul fondement, il a passé pour avoir commencé la guerre non seulement contre le bon sens, mais encore contre toutes les règles de la justice. Encore une fois, mon Auteur, prévenu injustement en faveur des Romains, mérite d'être relevé. Les Carthaginois paroissent dans cette guerre plus honnêtes gens & de meilleure foi que ces Romains, dont on vante si fort la droiture & l'équité, & cela paroît évidemment dans tous les Traitez qu'ils ont conclus avec eux. Ils les exécutèrent tous ponctuellement, & ceux-ci ne se firent jamais conscience de les rompre, de les enfreindre, & d'en éluder grossièrement l'observation, lorsqu'ils leurs intérêts l'exi-

geoient. Suffit-il de dire qu'ils ont attaqué les Sagontins sous de faux prétextes & des plaintes imaginaires, sans faire voir par des raisons évidentes que ces plaintes sont injustes & mal fondées ? Les Ambassadeurs se récrient-ils là dessus ? Cela ne se voit point : ils passent de là à Carthage, après avoir si mal négocié en Espagne. Ils demandent en plein Sénat qu'on leur livre Annibal, avec beaucoup moins d'équité & de justice qu'en fit paroître Philippe en exigeant des Athéniens qu'on lui livrât Démothène.

Annibal n'avoit que faire de prendre pour prétexte de la guerre l'indigne & injuste usurpation de la Sardaigne sur les Carthaginois, & les sommes exorbitantes qu'ils leur firent payer dans le tems que leurs affaires étoient réduites à un tel point d'extrémité, qu'il étoit impossible de soutenir deux guerres tout à la fois : ce qui les obligea de consentir à des conditions ignominieuses, telles qu'il plût aux Romains de leur imposer. En prenant le prétexte de l'injustice de la guerre de Sardaigne, celle de Sagonte eût été peu honnête, & visiblement ils eussent été coupables d'une extrême déloyauté, s'ils n'eussent eu d'autres raisons persuasives & justificatives que celles que mon Auteur auroit jugé plus à propos qu'ils alléguassent, ç'eût été s'accommoder aux maximes très-corrompues de la politique Romaine.

Je suis bien persuadé que les Carthaginois avoient en vûe & sur le cœur l'usurpation de la Sardaigne, & une paix tout-à-fait honteuse & préjudiciable, que la nécessité seule avoit extorquée, & qu'ils se virent obligés d'accepter pour se garantir de leur ruine entière. Ils connoissoient trop bien les Romains, dont on pouvoit dire ce qu'on disoit des Athéniens, qu'ils étoient nez pour n'être jamais en repos, & pour n'y pas laisser les autres. Avec de telles gens les Carthaginois pouvoient raisonnablement espérer de trouver les occasions de se relever, le tems & les conjonc-

reçûes des Romains, & passant même jusqu'à les mépriser, parce qu'il avoit vû la fraieur où les avoient jettez les Gaulois, & qu'il voioit celle où les jettoient actuellement les Carthaginois, espérant d'ailleurs beaucoup des Rois de Macédoine, qui dans la guerre de Cléomène s'étoient joints à Antigonus, s'avisa vers ce tems-là de ravager & de renverser

tures ne les amènent que de reste, & il est permis de les attendre, de les souhaiter & de les saisir, lorsqu'on se voit en état de venger des offenses si affreuses & si iniques. Les Sagontins leur fournissent le prétexte, sans qu'on pût les accuser d'avoir enfreint les articles d'une paix honorable & forcée, lorsqu'ils se trouvent en posture d'en réparer la honte & la perte. On ne peut lire cette guerre des Romains pour la Sardaigne, & le tribut tyrannique que la force extorque, sans une extrême indignation. On ne peut non plus, sans un secret dépit, réfléchir sur les tristes & malheureuses infortunes des Sagontins, que les Romains voient périr pour leur avoir été trop fidèles, sans leur donner le moindre secours, & sans se remuer de leur place; non pas tant par impuissance & par manque de tems & de forces, que par une insensibilité & une négligence tout-à-fait honteuse à secourir & à protéger des alliez, dont la perte pouvoit avoir des suites terribles. Elle en eut en effet, & l'on peut dire que l'abandon des Sagontins & la destruction de leur ville, précipitèrent la République de Rome dans un abîme de malheurs qui l'ébranlèrent jusqu'aux fondemens. Cette action est à peine concevable, elle est lâche, infame, & digne du dernier mépris. Disons hardiment que la fin de cette guerre, si heureuse & si glorieuse aux Romains, ne lavera jamais la honte & l'infamie du commencement.

Qu'on réfléchisse sur la conduite des Romains dès le tems que Sagonte fut menacée & que sa ruine fut résolue, rien de plus pitoyable que cette conduite. On ne vit jamais moins de politique, moins de prévoyance, moins de prudence & de régularité que dans tout ce qu'ils firent. S'ils eussent connu leurs véritables intérêts & leurs forces, Annibal perdoit l'espérance de voir jamais l'Italie. Rome ne pouvoit ignorer un si grand dessein. Il paroît assez par le narré de Polybe, & par Tite-Live, qu'Annibal ne faisoit pas un grand mis-

tère de ce dessein: car toute l'Espagne en étoit imbûe, & le Sénat de Rome en avoit reçu plusieurs avis, & les avoit toujours négligez. Ce qui doit surprendre les moins pénétrans, c'est que parmi tant de têtes sages il ne s'en soit pas trouvé une seule qui ait proposé de jeter une puissante armée en Espagne, & d'en faire le théâtre de la guerre. S'ils eussent pris ce parti, tous les vastes desseins du Carthaginois s'évanouïssent comme une ombre. Sa guerre en Italie eût été aussi imaginaire que la Croisade du Capucin Joseph. On lui eût donné tant d'affaires, & taillé tant de besogne en Espagne, qu'il n'en fût jamais sorti; mais ce ne fut pas là la moindre des bêtises énormes où Rome tomba. Nous les ferons voir en leur lieu.

Il me reste encore à faire quelques réflexions, que je crois neuves, car j'ignore que qui que ce soit les ait jamais faites; tout n'est pas dit, il s'en faut bien, & je vais écrire ce que je crois n'avoir pas été remarqué. Je dirai donc que l'éloignement que les Romains firent paroître pour cette guerre, me surprend au dernier point. Ce n'étoit guères leur coutume d'éviter ou d'éloigner les guerres, mais plutôt de les chercher & de les faire naître par toutes sortes de moyens bons ou mauvais, & par toutes les regles de leur politique occulte, peu honnête & très-artificieuse. Dans cette guerre c'est toute autre chose, ils dorment tranquillement sur la foi de leur renommée & sur la terreur de leur nom tandis que les autres veillent; ce n'est pourtant pas sans être avertis des avantages & des progrès de leurs ennemis en Espagne, de l'oppression des Sagontins, & de leur ruine prochaine. Ils écoutent toutes ces nouvelles, & se rendorment très-profondément. Leur politique fut toujours de prévenir l'agrandissement des Carthaginois, aujourd'hui ils attendent qu'ils soient agrandis, & que leur puissance ait augmenté au point qu'ils soient en état de les attaquer, pour venger l'usurpation de la Sardaigne & les conditions honteuses

les villes d'Illyrie qui appartenoient aux Romains, de passer avec cinquante frégates au-delà du Liffé, contre la foi des Traitez, & de faire le dégât dans la plupart des Isles Cyclades. Ces desordres attirèrent l'attention des Romains, qui voioient la Maison Roiale de Macédoine dans un état florissant, & ils mirent tous leurs soins à pacifier & à s'assurer les Provinces situées à l'Orient de l'Italie; ils se persuadoient qu'il seroit encore tems de prévenir Annibal, lorsqu'ils auroient fait repentir les Illyriens de leur faute, & châtié l'ingratitude & la témérité de Demetrius. Ils se trompoient, Annibal les prévint, & se rendit maître de Sagonte. Ce qui fut cause que la guerre ne se fit pas en Espagne, mais aux portes de Rome & dans toute l'Italie.

Cependant les Romains, suivant leur premier projet, envoierent une armée en Illyrie sous la conduite de L. Emilius, vers le Printems de la première année de la cent quarantième olympiade. Annibal alors sortit de Carthagène, & s'avança vers Sagonte. Cette ville est située à sept stades de la mer, sur le pied de ces montagnes où se joignent les frontières de Cel-

attachées à un Traité de paix tyrannique qu'une triste nécessité extorqua dans l'extrémité de leurs affaires. Les Romains se réveillèrent enfin de leur profond assoupissement : seroit-ce pour marcher au secours de Sagonte, ou pour en empêcher le siège? Non : le croira-t-on d'un peuple actif, qui croioit perdre beaucoup dans la paix & sans la guerre? Bien loin de la désirer & de la faire, il a recours à la négociation. Ce peuple si haut & si fier, ne trouve pas qu'il lui soit honteux d'envoier des Ambassadeurs au Général de Carthage, pour écarter une guerre où leur honneur les oblige d'entrer. A-t-on pris garde à une démarche si timide & si indigne? Seroit-ce qu'ils craignoient la supériorité du génie, la hardiesse déterminée & la grande habileté du Général Carthaginois? Parlons sincèrement, ses grandes qualitez & ses actions extraordinaires faisoient peur aux Romains, qui sentoient assez leur indigence & leur disette en matière de pareils hommes : en un mot ils manquoient de Généraux capables de tenir tête contre Annibal, & leur Sénat n'étoit pas mieux fourni de gens capables de bons conseils. Il paroît même aussi que leur discipline militaire avoit été négligée. Le moien que cela

n'arrive pas avec des Généraux malhabiles, sans génie, sans application, sans aucune expérience, & par conséquent d'une ignorance extrême : car la présomption ne marche jamais sans l'avoir pour compagne. Tout cela se remarque dans les Généraux qu'il plut au Sénat d'opposer à un Chef d'armée tel qu'Annibal, qui les joua d'une étrange sorte. Il ne faut pas être surpris, après ce que je viens de dire, si les Romains parurent si circonspects & si incertains dans le parti qu'ils avoient à prendre. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils ne se promettoient rien d'avantageux de cette guerre. Un Prince sage & éclairé doit s'éloigner autant qu'il lui est possible, lorsqu'il se voit dépourvû de gens capables de la bien conduire : la négociation est le seul & l'unique moien, lorsqu'on s'y prend d'une manière qu'on ne puisse soupçonner que l'on craint. Les Romains n'en usèrent pas ainsi, ils s'humilièrent jusques-là d'envoier des Ambassadeurs au Général Carthaginois, avec ordre de passer à Carthage. Mais leur négociation en Espagne & à Carthage aboutit à rien, elle fit voir leur foiblesse dans toute son étendue, & ne leur apporta que de la honte & du deshonneur.

tibérie & d'Espagne, & qui s'étend jusqu'à la mer. C'est le pais le plus fertile de toute l'Espagne. Annibal vint camper devant cette ville, & en poussa le siège avec vigueur. Il prévoioit que de la prise de cette ville il tireroit pour la suite tous ces avantages : que par là il ôteroit toute espérance aux Romains de faire la guerre dans l'Espagne ; qu'après avoir jetté l'épouvante dans les esprits, ceux qu'il avoit déjà subjugués seroient plus dociles, & ceux qui ne dépendoient encore de personne, plus circonspects ; que ne laissant pas d'ennemi derrière lui, sa marche en seroit plus sûre & plus tranquille ; qu'il amasseroit là de l'argent pour l'exécution de ses desseins ; que le butin que les soldats en remporteroient les rendroit plus vifs & plus ardens à le suivre ; & qu'enfin avec les dépouilles qu'il enverroit à Carthage, il se gagneroit la bienveillance des Citoyens. Animé par ces grands motifs, il n'épargnoit rien pour venir heureusement à bout de son siège. Il donnoit lui-même l'exemple aux troupes, & se trouvoit à tous les travaux. Tantôt il exhortoit les soldats, tantôt il s'exposoit aux dangers les plus évidens. Enfin après huit mois de soins & de peines, il emporta la ville d'assaut, & fit un butin prodigieux d'argent, de prisonniers & de meubles. L'argent, il le mit de côté pour servir à ses desseins ; il distribua aux soldats, chacun selon son mérite, ce qu'il avoit fait de prisonniers, & envoya les meubles à Carthage. Le succès répondit à tout ce qu'il avoit projeté. Les soldats devinrent plus hardis à s'exposer ; les Carthaginois se rendirent avec plaisir à tout ce qu'il demandoit d'eux, & avec l'argent, dont il s'étoit abondamment fourni, il entreprit beaucoup de choses qui lui réussirent.

Sur la nouvelle que les Romains se dispoioient à venir dans l'Illyrie, Demetrius jetta dans Dimale une forte garnison & toutes les munitions nécessaires, il fit mourir dans les autres villes les Gouverneurs qui lui étoient opposez, mit en leur place des personnes de la fidélité desquels il étoit sûr, & choisit entre ses sujets six mille des plus braves hommes pour garder Pharos. Le Consul Romain arrive dans l'Illyrie, & parce que les ennemis comptoient beaucoup sur la force de Dimale, qu'ils croioient imprenable, & sur les provisions qu'ils avoient faites pour la défendre, il résolut, pour étonner les ennemis, d'ouvrir la campagne par ce siège. Il

exhorte les Chefs chacun en particulier , & pousse les ouvrages par plusieurs endroits avec tant de chaleur , qu'au septième jour la ville fut prise d'assaut. Ç'en fut assez pour faire tomber les armes des mains aux ennemis. Ils vinrent aussitôt de toutes les villes se rendre aux Romains , & se mettre sous leur protection. Le Consul les reçut tous aux conditions qu'il crut les plus convenables , & aussitôt mit à la voile pour aller à Pharos attaquer Demetrius même. Mais aiant appris que la ville étoit forte , que la garnison étoit nombreuse & composée de soldats d'élite , & qu'elle avoit des vivres & des munitions en abondance , il craignit que le siège ne fût difficile & ne traînât en longueur. Pour éviter ces inconvéniens , il eut recours à un stratagème. Il prit terre pendant la nuit dans l'Isle avec toute son armée. Il en posta la plus grande partie dans des bois & d'autres lieux couverts , & le jour venu il se remit sur mer , & entra tête levée dans le port le plus proche de la ville avec vingt vaisseaux. Demetrius l'aperçut , & croiant se jouer d'une si petite armée , il marcha vers ce port pour s'opposer à la descente des ennemis. A peine en fut-on venu aux mains , que le combat s'échauffant , il venoit perpétuellement de la ville des troupes fraîches au secours. Enfin toutes se présentèrent au combat. Ceux des Romains qui avoient débarqué pendant la nuit , s'étant mis en marche par des lieux couverts , arrivèrent dans ce moment. Entre la ville & le port il y a une hauteur escarpée. Ils s'en emparèrent , & arrêtèrent de là ceux qui de la ville venoient pour soutenir les combattans. Alors Demetrius ne songea plus à empêcher le débarquement ; il assembla ses troupes , les exhorta de faire leur devoir , & les mena à la hauteur dans le dessein de combattre en bataille rangée. Les Romains , qui virent que les Illyriens approchoient avec impétuosité & en bon ordre , vinrent sur eux , & les chargèrent avec une vigueur étonnante. Pendant ce tems - là les Romains qui venoient de descendre à terre , donnoient aussi par les derrières. Les Illyriens enveloppez de tous côtez , se virent dans un désordre & une confusion extrême. Enfin pressés de front & en queue , ils furent obligés de prendre la fuite. Quelques-uns se sauvèrent dans la ville , la plupart se répandirent dans l'Isle par des chemins écartez. Demetrius monta sur des frégates qu'il avoit à l'ancre dans des endroits cachez , & faisant voile pendant la nuit , il arriva heureusement chez Philippe , où il

passa le reste de ses jours. C'étoit un Prince hardi & brave, mais d'une bravoure brutale & sans prudence. La fin de sa vie ne démentit point son caractère. Il périt à Messéne, qu'il avoit entrepris de prendre du consentement de Philippe, pour s'être exposé témérairement dans un combat. Mais nous parlerons de tout cela en détail, lorsqu'il en sera tems.

Emilius, après cette victoire, entra d'emblée dans Pharos, & la rasa : puis s'étant rendu maître du reste de l'Illyrie, & y aiant donné ses ordres, l'Eté fini, il revint à Rome, & y entra en triomphe. On lui fit tous les honneurs, & il reçut tous les applaudissemens, que méritoient la dextérité & le courage avec lequel il s'étoit conduit dans les affaires d'Illyrie.

CHAPITRE V.

Guerre des Romains contre les Carthaginois. Ambassade des Romains à Carthage. Differens Traitez faits entre les Romains & les Carthaginois.

Lorsque l'on apprit à Rome la prise de Sagonte, on n'y délibéra point si l'on feroit la guerre aux Carthaginois. Quelques Historiens disent que cela fut mis en délibération, & ils rapportent même les discours qui se tinrent pour & contre. Mais c'est la chose du monde la moins vraisemblable. Comment se feroit-il pû faire que les Romains, qui l'année précédente avoient déclaré la guerre aux Carthaginois, s'il leur arrivoit de mettre le pied sur les terres des Sagontins, après la prise de la ville même, doutassent, hésitassent un moment s'ils feroient la guerre, ou non ? Comment passer à ces Historiens ce qu'ils disent, que les Sénateurs consternez de cette nouvelle, menèrent au Sénat des enfans de douze ans, & que ces enfans à qui l'on avoit fait part de tout ce qui s'y étoit passé, ne s'ouvrirent ni à leurs parens ni à leurs amis sur le secret qui leur avoit été confié ? Il n'y a dans tout cela ni vérité ni apparence même de vérité, à moins que l'on ajoute, ce qui est ridicule, que les Romains ont reçu de la fortune ce privilège, d'apporter la prudence en naissant. De pareilles Histoires ne valent pas la peine d'être réfutées plus au long, si cependant on peut appeller Histoires

ce que nous débitent là-dessus Chéreas & Sofile. Ces contes m'ont tout l'air d'avoir été pris dans quelque boutique de Barbier, ou répétez d'après la plus vile populace.

Dès que l'on sçut à Rome l'attentat d'Annibal contre Sagonte, on envoya sur le champ deux Ambassadeurs à Carthage, avec ordre de proposer deux choses, dont l'une ne pouvoit être acceptée par les Carthaginois qu'à leur honte & à leur préjudice; & l'autre étoit, pour Rome & pour Carthage, le commencement d'une affaire très-embarrassante & très-meurtrière. Car leurs instructions portoient, ou de demander qu'on leur livrât Annibal & ceux qui avoient part à ses desseins, ou de dénoncer la guerre. Les Ambassadeurs arrivés à Carthage, déclarèrent en plein Sénat leurs intentions, les Carthaginois ne les entendent qu'avec horreur, & donnent au plus capable commission de défendre la cause de la République. Celui-ci ne parla non plus du Traité fait avec Asdrubal que si jamais il n'eût été fait, ou que s'il eût été fait sans ordre du Sénat. Il justifia son silence sur cet article, en disant, que lorsque les Carthaginois n'avoient aucun égard pour le Traité d'Asdrubal, ils ne faisoient en cela que suivre l'exemple du peuple Romain, qui dans la guerre de Sicile cassa un Traité fait par Lutatius, sous prétexte qu'il avoit été conclu sans son autorité. Les Carthaginois appuioient beaucoup sur le Traité qui avoit mis fin à la guerre de Sicile, & y revenoient à tout moment, prétendant qu'il n'y avoit rien qui regardât l'Espagne: qu'à la vérité il y étoit marqué que de part ni d'autre on ne feroit aucun tort aux alliez, mais que dans le tems du Traité les Sagontins n'étoient point encore alliez du peuple Romain, & là-dessus on ne cessoit de relire le Traité. Les Romains refusèrent absolument de répondre à cette apologie. Ils dirent que cette discussion auroit lieu, si Sagonte étoit encore dans son premier état, qu'en ce cas les paroles suffiroient peut-être pour terminer le différend; mais que cette ville ayant été saccagée contre la foi des Traitez, les Carthaginois ne pouvoient, qu'en livrant les auteurs de l'infraction, se purger de l'infidélité dont ils étoient accusez; qu'autrement il falloit qu'ils tombassent d'accord de la part qu'ils avoient dans l'infraction, sans se défendre, comme ils faisoient par des termes vagues & généraux, qui ne décidoient rien. Il étoit à propos, ce me semble, que je ne passasse pas trop légèrement sur cet endroit. On peut se

trouver dans des délibérations , où il seroit important de sçavoir au juste ce qui se passa dans cette occasion : & d'ailleurs les Historiens ont parlé de cette affaire avec tant d'ignorance & de partialité , que , sans ce que je viens de dire , je ne sçai où l'on pourroit prendre une connoissance exacte des Traitez qui se sont faits jusques à présent entre les Romains & les Carthaginois. Car il y en a eu plusieurs.

Le premier est du tems de L. Junius Brutus & de Marcus Horatius , les deux premiers Consuls qui furent créez après l'expulsion des Rois , & par l'ordre desquels fut consacré le Temple de Jupiter Capitolin , vingt-huit ans avant l'irruption de Xercés dans la Grèce. Le voici tel qu'il m'a été possible de l'expliquer. Car la langue Latine de ces tems-là est si différente de celle d'aujourd'hui , que les plus habiles ont bien de la peine à entendre certaines choses.

Entre les Romains & leurs Alliez , & entre les Carthaginois & leurs Alliez , il y aura alliance à ces conditions : Que ni les Romains ni leurs Alliez ne navigeront au-delà du beau Promontoire , s'ils n'y sont poussez par la tempête , ou contraints par leurs ennemis : qu'en cas qu'ils y aient été poussez par force , il ne leur sera permis d'y rien acheter ni d'y rien prendre , sinon ce qui sera précisément nécessaire pour le radoubement de leurs vaisseaux , ou le culte des Dieux , & qu'ils en partiront au bout de cinq jours : Que les Marchands qui viendront à Carthage ne paieront aucun droit , à l'exception de ce qui se paie au Crieur & au Scribe : que tout ce qui sera vendu en présence de ces deux témoins , la foi publique en sera garant au vendeur : que tout ce qui se vendra en Afrique ou dans la Sardaigne Que si quelqu'es Romains abordent en Sicile , on leur fera bonne justice en tout : que les Carthaginois s'abstiendront de faire aucun dégât chez les Antiates , les Ardéates , les Laurentins , les Circéens , les Tarraciniens , chez quelque peuple des Latins que ce soit , qui obéisse au peuple Romain. Qu'ils ne feront aucun tort aux villes mêmes qui n'y seront pas sous la domination Romaine : que s'ils en prennent quelqu'une , ils la rendront aux Romains en son entier : qu'ils ne bâtiront aucune forteresse dans le pais des Latins : que s'ils y entrent à main armée , ils n'y passeront pas la nuit.

Ce beau Promontoire c'est celui de Carthage , lequel regarde le Septentrion , & au-delà duquel les Carthaginois ne veulent pas que les Romains passent sur de longs vaisseaux

vers le Midi, de peur que ceux-ci, comme je crois, ne connussent ces campagnes qui sont aux environs de Byzace & de la petite Syrie, & qu'ils appellent *les Marchez*, à cause de leur fertilité. Ils consentent néanmoins que ceux que la tempête ou les ennemis y auront poussés, y prennent ce qui leur sera nécessaire pour radouber leurs vaisseaux ou pour les sacrifices, pourvû que ce soit sans violence, & qu'ils en partent après cinq jours. Pour ce qui regarde Carthage, tout le pais qui est en-deçà du beau Promontoire d'Afrique, la Sardaigne & la Sicile, dont les Carthaginois sont les maîtres, il est permis aux marchands Romains d'aller dans tous ces pais, & on leur promet sous la foi publique que par tout on leur fera bonne justice. Au reste dans ce Traité on parle autrement de la Sardaigne & de l'Afrique que de la Sicile. Car on parle des deux premières comme en étant les maîtres; mais à l'égard de la Sicile on distingue, les conventions ne tombant que sur ces parties de la Sicile qui obéissent aux Carthaginois. De la part des Romains, les conventions qui regardent le pais Latin sont conçûes de la même manière. Ils ne font point mention du reste de l'Italie, parce qu'il ne leur étoit pas soumis.

Il y eut encore depuis un autre Traité, dans lequel les Carthaginois comprirent les Tyriens & les Uticéens, & où l'on ajoute au beau Promontoire Mastie & Tarséion, au-delà desquels on défend aux Romains de piller & de bâtir quelque ville. Mais rapportons les termes du Traité.

Entre les Romains & leurs Alliez, & entre les Carthaginois, les Tyriens, les Uticéens, & les Alliez de tous ces peuples, il y aura alliance à ces conditions: Que les Romains ne pilleront, ni ne trafiqueront, ni ne bâtiront de ville au-delà du beau Promontoire, de Mastie & de Tarséion: que si les Carthaginois prennent dans le pais Latin quelque ville qui ne soit pas de la domination Romaine, ils garderont pour eux l'argent & les prisonniers, & remettront la ville aux Romains: que si des Carthaginois prennent quelqu'un d'entre les peuples qui sont en paix avec les Romains par un Traité écrit, sans pourtant leur être soumis, ils ne le feront pas entrer dans les ports des Romains: que s'il y entre & qu'il y soit pris par un Romain, on lui donnera liberté de se retirer: que cette condition sera aussi observée du côté des Romains: que si ceux-ci prennent dans un pais qui appartient aux Carthaginois de l'eau ou des fourages, ils ne s'en

Serviront pas pour faire tort à aucun de ceux qui ont paix & alliance avec les Carthaginois Que si cela ne s'observe pas, il ne sera pas permis de se faire justice à soi-même : que si quelqu'un le fait, cela sera regardé comme un crime public : que les Romains ne trafiqueront ni ne bâtiront pas de ville dans la Sardaigne ni dans l'Afrique ; qu'il ne leur sera permis d'y aller que pour prendre des vivres ou pour radouber leurs vaisseaux : que s'ils y sont portez par la tempête, ils ne pourront y rester que cinq jours : que dans la partie de la Sicile qui obéit aux Carthaginois & à Carthage, un Romain aura de faire ou de vendre la même liberté qu'un Citoyen : qu'un Carthaginois aura le même droit à Rome.

On voit encore dans ce Traité, que les Carthaginois parlent de l'Afrique & de la Sardaigne comme de deux païs qui leur sont soumis, & qu'ils ôtent aux Romains tout prétexte d'y mettre le pied ; qu'au contraire en parlant de la Sicile, ils désignent celle qui leur obéit. Les Romains font la même chose à l'égard du païs Latin, en défendant aux Carthaginois de toucher aux Antiates, aux Ardéates, aux Circéens & aux Tarraciniens, qui sont les peuples du païs Latin qui occupent les villes maritimes.

Au tems de la décente de Pyrrhus, avant que les Carthaginois pensassent à la guerre de Sicile, les Romains firent avec eux un troisième Traité, où l'on voit les mêmes conventions que dans les précédens ; mais on ajoute : *Que si les uns ou les autres font alliance par écrit avec Pyrrhus, ils mettront cette condition, qu'il leur sera permis de porter du secours à ceux qui seront attaquez : que quel que soit des deux qui ait besoin de secours, ce seront les Carthaginois qui fourniront les vaisseaux, soit pour le voyage, soit pour le combat ; mais que les uns & les autres paieront à leurs frais la solde à leurs troupes : que les Carthaginois secoureront les Romains même sur mer, s'il en est besoin : qu'on ne forcera point l'équipage de sortir d'un vaisseau malgré lui.*

Ces Traitez étoient confirmez par des sermens. Au premier les Carthaginois jurèrent par les Dieux de leurs pères, & les Romains par une pierre (a), suivant un ancien usage, par Mars

(a) *Et les Romains par une pierre, suivant un ancien usage.*] Trouve-t-on dans les Historiens anciens & modernes aucun Traité de paix, de trêve ou d'alliance,

qui tôt ou tard n'ait été violé par l'une des Puissances contractantes ? Rien de plus en l'air que la bonne foi & les sermens les plus saints & les plus solennels

& Enyalius. Le jurement par une pierre se faisoit ainsi : celui qui confirmoit un Traité par un serment , après avoir juré sur la foi publique , prenoit une pierre dans la main & prononçoit ces paroles : *Si je jure vrai , qu'il m'arrive du bien , si je pense autrement que je ne jure , que tous les autres jouissent tranquillement de leur patrie , de leurs loix , de leurs biens , de leurs pénates , de leurs tombeaux , & que moi seul je sois exterminé , comme l'est maintenant cette pierre , & en même tems il jettoit la pierre.*

Ces Traitez subsistent encore , & se conservent sur des tables d'airain au Temple de Jupiter Capitolin dans les Archives des Ediles. Il n'est cependant pas étonnant que Philin ne les ait pas connus : de notre tems même il y avoit de vieux Romains & de vieux Carthaginois , qui , quoiqu'habiles dans les affaires de leur République , n'en avoient aucune connois-

entre les Souverains , c'est la chose du monde qui leur est la plus inconnue. S'ils entrent en négociation , ce n'est ordinairement que pour se tromper. C'est une grande flétrissure à la réputation d'un Prince , que la violation d'une promesse solennelle confirmée par serment : c'est une barrière qu'on ne peut guères violer sans un très-grand deshonneur ; mais cela n'empêche pas qu'on ne la franchisse éternellement , & l'on trouve toujours , à l'aide de la rhétorique , que l'on a raison. Tout à ses usages dans un Etat , la bonne & la mauvaise foi. Ce que dit Cicéron dans ses Offices , me paroît d'un relâchement de morale politique que je n'approuve nullement. L'infraction du serment , dit-il , peut être légitime lorsqu'il n'a pas été fait dans l'intention de l'accomplir. Sur ce pied-là il n'y auroit point de Puissances parjures , car il n'y en a point qui ne jure à cette intention. Voilà bien des Traitez faits entre les Romains & les Carthaginois , je demanderois volontiers qui des deux peuples a été le premier infracteur ? Polybe , toujours prêt à se déclarer pour le parti des Romains , ne manque pas de les justifier selon sa coutume ; il répand sans modération toute l'iniquité sur Carthage : est-il bien équitable ? Je m'appergois presque par tout du contraire. On accuait les Carthaginois de manquer de foi , ils furent mis en proverbe ignominieusement. Je demande si la réputation des Romains est bien pure & bien nette

de ce côté-là ? Parlons sincèrement , ils ont fait paroître moins de droiture , moins d'équité & moins de bonne foi dans tous leurs Traitez avec Carthage , que Carthage n'en a montré envers eux & envers toutes les Puissances avec lesquelles elle a traité. Le *Fides Punicâ* n'est pas une chimère , dira-t-on , je le veux , pour ne point paroître trop singulier dans mes sentimens ; mais qu'on m'accorde aussi le *Fides Romana* , qui n'est pas moins vrai dans le sens que chacun l'entend de Carthage. De grace qu'on examine en rigueur la conduite de ces Romains si vertueux & si mesurez , leurs allures de politique dans tous les Traitez qu'ils ont faits , & les guerres qu'ils ont déclarées à leurs voisins , à leurs allies & à toute la terre ; & l'on remarquera en eux bien plus que chez les Carthaginois la vérité de cette maxime , que l'ambition étouffe tous les sentimens de la nature , tous les droits de l'amitié & des alliances. Je ne vois pas comment ils pourront échapper à la critique de ceux qui voudront examiner au plus près leur conduite. On y trouvera des pas bien glissans , des guerres injustes , des parjures & des perfidies en si grand nombre , que si on les croioit les gens du monde les plus équitables , on changera bientôt de langage. On reconnoitra , contre le sentiment de Polybe , leur prodigieux excès de mauvaise foi & de perfidie à l'égard des Carthaginois. J'en ai assez dit dans les Volumes précédens.

fance. Mais qui ne sera surpris qu'il ait osé écrire tout le contraire de ce que l'on voit dans ces anciens monumens ; qu'il y avoit entre les Romains & les Carthaginois un Traité, par lequel toute la Sicile étoit interdite à ceux-là, & à ceux-ci toute l'Italie ; & que les Romains avoient violé le Traité & leur serment, lorsqu'ils avoient fait leur première décente en Sicile. Il parle de ce Traité comme s'il l'avoit vû de ses propres yeux, quoique jamais pareil Traité n'ait existé, & qu'il ne se trouve nulle part. Nous avons déjà dit quelque chose de ces Traitez dans notre Introduction : mais il falloit ici un détail plus exact, pour tirer d'erreur ceux à qui Philin en avoit imposé.

A regarder cependant la décente que les Romains firent dans la Sicile du côté de l'alliance qu'ils avoient faite avec les Mamertins, & du secours qu'ils avoient porté à ce peuple ;

On soutiendra, on prouvera, il est vrai, l'équité & la bonne foi des Romains par un grand nombre d'exemples, depuis le commencement de leur République jusqu'à la fin de la première guerre Punique : voilà qui est bien. Mais qu'on prenne bien garde à une chose, c'est ce que nous réfuterons par d'autres exemples contraires en beaucoup plus grand nombre : les vertus & l'équité de leurs pères ne justifieront pas la mauvaise foi & la perfidie de leurs descendants : tout cela ne leur servira de rien, & ne fera pas que la réputation des derniers en soit meilleure, car ils ont extrêmement dégénéré de la vertu de leurs ancêtres. Les Carthaginois, comme les autres, ont eu beau faire intervenir la religion du serment dans les Traitez qu'ils ont faits avec eux, les Romains ne les ont pas moins violés, lorsqu'ils leur ont paru contraires à leurs intérêts, & leurs Dieux vengeurs des parjures se sont tournez perpétuellement contre ces perfides. Cette pierre jetée avec tant de cérémonie & d'imprécation contre les infractions, n'a point tombé sur eux.

L'Histoire nous fournit une infinité de sorte de sermens tout-à-fait bizarres, chacun selon les rites de sa religion. Celui-ci des Romains est particulier. Homère nous en apprend un tout-à-fait burlesque. Ce Poète n'y a pas pensé, car il jette sur le dos de ses Dieux tout ce qu'on peut imaginer de plus extravagant & de plus fou, & nous prouve en même tems qu'il n'est

guères sage. Il dit que ceux qui juroient un Traité de paix, souhaitoient aux infractions entr'autres peines celle de porter les cornes, & qu'on souhaitoit la même chose aux malfaiteurs : comme si c'étoit un grand mal que d'en porter, & qu'il fût besoin de souhait pour parvenir à ce grade. On y monte assez sans le désirer. Sans doute qu'Homère avoit oublié que tous les Dieux dont il parle, du moins ceux qui s'étoient mariez, y étoient parvenus avec plus ou moins d'éclat, selon que leurs femmes étoient de plus ou de moins bonne composition. Il nous fait voir Jupiter le plus grand des Dieux, sous la parure d'un insigne scélérateur, & tout ce qu'il fait souhaiter contre les parjures les plus déterminez & les plus grands vauriens pour la punition de leurs vices & de leurs crimes ; Jupiter en est tout chargé. Il nous le donne sous le titre d'un franc cocu. Mais ce qu'il a de plus que les autres Dieux, c'est qu'il ne l'est pas moins avant qu'après le mariage, de sorte que voilà sa tête garnie de cornes en herbe & en gerbe : car le géant Eurymédon avoit couché avec Junon un peu avant son mariage, d'où naquit Prométhée. Elle n'eut garde d'en demeurer là, elle eut plusieurs autres galans, pour se venger de Jupiter, qui couroit trop au change à son gré. Il fut traité à la pareille & si exactement, qu'on seroit bien embarrassé de compter le nombre des bâtards faits de part & d'autre.

malgré la perfidie avec laquelle il avoit surpris Messene & Rhége, il ne seroit peut-être pas aisé de la justifier de tout reproche. Mais on ne peut dire sans une ignorance grossiere, que cette décente fut contre quelque Traité précédent.

Après la guerre de Sicile il se fit un quatrième Traité, dont voici les conditions: *Que les Carthaginois sortiront de la Sicile, & de toutes les Isles qui sont entre la Sicile & l'Italie: que de part ni d'autre on ne fera aucune peine aux Alliez: que l'on ne commandera rien dans la domination les uns des autres, que l'on n'y bâtira point publiquement, qu'on n'y levera point de soldats: qu'on ne fera point d'alliance avec les Alliez de l'autre parti: que les Carthaginois paieront pendant dix ans deux mille deux cens talens, & cent d'abord après le Traité: que les Carthaginois rendront sans rançon tous les prisonniers qu'ils ont fait sur les Romains.*

La guerre d'Afrique finie, les Romains aiant fait un Décret pour déclarer la guerre aux Carthaginois, on ajouta ces deux conditions: *Que les Carthaginois vuideroient la Sardaigne, & qu'ils paieroient mille deux cens talens au-delà de la somme marquée ci-dessus.*

Enfin dans le dernier Traité, qui fut celui que l'on fit avec Asdrubal dans l'Espagne, on convint de ce nouvel article: *Que les Carthaginois ne feroient pas la guerre au-delà de l'Ebre.* Tels sont les Traitez conclus entre les Romains & les Carthaginois jusqu'au tems d'Annibal, où l'on voit que les Romains pouvoient passer en Sicile sans violer leurs sermens. Mais il faut avouer qu'au tems où ils conclurent le Traité pour la Sardaigne, ils n'avoient ni cause ni prétexte plaufible de susciter une seconde guerre aux Carthaginois. Il est de notoriété publique, que ce fut contre la foi des Traitez que l'on força les Carthaginois, dans des circonstances fâcheuses, de sortir de la Sardaigne, & de payer le tribut énorme dont nous avons parlé. En vain les Romains objectent que leurs Marchands furent maltraitez en Afrique pendant la guerre des soldats mercénaires. Cette faute étoit pardonnée, depuis que les Romains aiant reçu des Carthaginois dans leurs ports, ils leur avoient remis par reconnoissance & sans rançon tous les prisonniers Carthaginois qu'ils avoient chez eux.

C H A P I T R E V I.

*Lequel des deux peuples est cause de la seconde guerre Punique.
Raisons de part & d'autre. Utilité de l'Histoire. Avantages
d'une Histoire universelle sur une particulière.*

IL nous reste à examiner sur qui, des Romains ou des Carthaginois, l'on doit rejeter la guerre d'Annibal. Nous avons vû ce que disoient ceux-ci pour se justifier. Voions maintenant, non pas ce que disoient les Romains de ce tems-là, car ils étoient alors si outrez du sac de Sagonte, qu'ils ne pensoient point aux raisons qu'on leur prête aujourd'hui; mais ce que ceux de nos jours ne cessent de répéter. Ils disent donc premièrement, que les Carthaginois avoient grand tort de ne faire nul cas des conventions faites avec Asdrubal: qu'il n'en étoit pas de ce Traité-là comme de celui de Lutatius, où l'on avoit ajouté, *Qu'il seroit authentique & inviolable, si le peuple Romain le ratifioit*; au lieu qu'Asdrubal avoit fait le sien avec pleine autorité: que ce Traité portoit en termes exprès, *Que les Carthaginois ne passeroient pas à main armée au-delà de l'Ébre*. Il est vrai, comme l'assurent les Romains, que dans le Traité fait au sujet de la Sicile, il étoit porté: *Que les Alliez des deux Nations seroient en sûreté chez l'une comme chez l'autre, & que par ces Alliez on ne doit pas seulement entendre ceux qui l'étoient alors, comme le prétendent les Carthaginois. Car on auroit ajouté: Que l'on ne seroit point d'autres Alliez que ceux que l'on avoit déjà; ou bien: Que les Alliez que l'on seroit après le Traité, n'y étoient pas compris*. Puis donc que l'on ne s'est exprimé ni de l'une ni de l'autre façon, il est évident que les Alliez des deux États, soit présens, soit à venir, devoient chez l'un & l'autre être en sûreté. Cela est d'autant plus raisonnable, qu'il n'y a pas d'apparence qu'on dût conclure un Traité, par lequel on s'ôtât la liberté de faire de nouveaux alliez ou de nouveaux amis, quand même on en trouveroit à sa bienséance, ou de défendre ceux qu'on auroit pris de nouveau sous sa protection. On ne prétendoit donc rien autre chose de part & d'autre, sinon qu'à l'égard des Alliez présens il ne leur seroit fait aucun tort, & qu'il ne seroit permis en aucune manière

aux

aux deux Etats de se faire des Alliez l'un chez l'autre : & par rapport aux Alliez à venir : *Que l'on ne leveroit point de soldats ; que l'on ne commanderoit rien dans les Provinces ni chez les Alliez les uns des autres , & que les Alliez des deux Etats seroient chez l'un & l'autre en sûreté.*

Il est encore de la dernière évidence que longtems avant Annibal , Sagonte s'étoit mise sous la protection des Romains. Une raison incontestable , & dont les Carthaginois memes conviennent , c'est qu'une sédition s'étant excitée parmi les Sagontins , ce ne furent pas les Carthaginois , quoique voisins & maîtres de l'Espagne , qu'ils prirent pour arbitres , mais les Romains ; & que ce fut aussi par leur entremise qu'ils remirent le bon ordre dans leur République. Concluons de toutes ces raisons , que si la destruction de Sagonte est la cause de la guerre , on doit reconnoître que c'est injustement & contre la foi des Traitez faits , l'un avec Lutatius , & l'autre avec Asdrubal , que les Carthaginois prirent les armes ; puisque le premier portoit que les alliez des deux nations seroient en sûreté chez l'une comme chez l'autre ; & que le second défendoit de porter la guerre au-delà de l'Ebre. Mais s'il est vrai que les Carthaginois n'aient déclaré la guerre , que parce que chassés de la Sardaigne , ils avoient en même tems été chargez d'un nouveau tribut , & pour saisir l'occasion favorable de se venger de ceux qui dans un tems , où ils ne pouvoient résister , leur avoient fait cette insulte , il faut absolument tomber d'accord que la guerre que les Carthaginois firent aux Romains sous la conduite d'Annibal , étoit très-juste.

Des gens peu judicieux diront peut-être , en lisant ceci ; qu'il étoit assez inutile de s'étendre si fort sur ces sortes de choses. J'avoue que si l'homme , dans quelque circonstance que ce soit , pouvoit se suffire à lui-même , la connoissance des choses passées ne seroit peut-être que curieuse , & point du tout nécessaire. Mais il n'y a point de mortel qui puisse dire cela ni de lui-même , ni d'une République entière. Quelque heureux & tranquille que soit le présent , la prudence ne permet pas qu'on se promette avec assurance le même bonheur & la même tranquillité pour l'avenir. Il n'est donc pas seulement beau , il est encore nécessaire de sçavoir les choses qui se sont passées avant nous. Sans la connoissance de ce que d'autres ont fait , comment pourra-t-on

dans les injustices qui nous seront faites à nous-mêmes ou à notre patrie, trouver des secours ou des alliez ? Si l'on veut acquérir ou entreprendre quelque chose de nouveau, comment gagnera-t-on des gens qui entrent dans nos projets, & qui nous aident à les exécuter ? Et en cas que l'on soit content de l'état où l'on est, comment portera-t-on les autres à nous l'assûrer & à nous y conserver ? Ceux avec qui nous vivons s'accommodent presque toujours au présent. Ils ne parlent & n'agissent que comme des personnages de théâtre ; de sorte que leurs vûes sont difficiles à découvrir, & que la vérité est souvent cachée sous d'épaisses ténèbres. Il n'en est pas de même des actions passées. Elles nous font clairement connoître quelles ont été les dispositions & les sentimens de leurs auteurs. C'est par là que nous connoissons de qui nous devons espérer des faveurs, des bienfaits, du secours, & de qui nous devons craindre tout le contraire. Enfin c'est dans les choses passées que nous prévoions qui aura compassion de nos malheurs, qui prendra part à notre indignation, qui sera le vengeur des injustices que l'on nous a faites. Et qu'y a-t-il de plus utile, soit pour nous en particulier, soit pour la République en général ? Ceux donc qui lisent ou qui écrivent l'Histoire, ne doivent pas tant s'appliquer au récit des actions mêmes, qu'à ce qui s'est fait auparavant, en même tems & après. Otez de l'Histoire les raisons pour lesquelles tel événement est arrivé, les moïens que l'on a emploïez, le succès dont il a été suivi, le reste n'est plus qu'un exercice d'esprit, dont le Lecteur ne pourra rien tirer pour son instruction. Tout se réduira à un plaisir stérile que la lecture donnera d'abord, mais qui ne produira aucune utilité.

Ceux qui s'imaginent qu'un Ouvrage comme le mien, composé d'un grand nombre de gros Livres, coûtera trop à acheter & à lire, ne sçavent apparemment pas combien il est plus aisé d'acheter & de lire quarante Livres, qui apprennent par ordre & avec clarté ce qui s'est fait en Italie, en Sicile & en Afrique depuis Pyrrhus, où finit l'Histoire de Timée, jusqu'à la prise de Carthage, & ce qui s'est passé dans les autres parties du monde depuis la fuite de Cléomène Roi de Sparte, jusqu'au combat donné entre les Romains & les Achéens à la pointe du Péloponèse, que de lire & d'acheter les Ouvrages qui ont été faits sur chacun des événemens

en particulier. Car sans compter que ces Ouvrages sont en bien plus grand nombre que mes Livres, on n'y peut rien apprendre de certain. Les faits n'y sont pas rapportez avec les mêmes circonstances. On n'y dit rien des choses qui se font faites dans le même tems : cependant en les comparant ensemble, il est assez ordinaire d'en penser d'une autre manière que lorsqu'on les examine séparément. Une troisième raison, c'est qu'il est impossible d'y toucher les choses qui sont les plus importantes. Nous l'avons déjà dit, ce qu'il y a de plus nécessaire dans l'Histoire, ce sont les choses qui ont suivi les faits & celles qui se sont passées en même tems, & plus encore les causes qui les ont précédés. C'est ainsi que nous sçavons que la guerre de Philippe a donné occasion à celle d'Antiochus, celle d'Annibal à celle de Philippe, & celle de Sicile à celle d'Annibal, & qu'entre ces guerres il y a eu grand nombre de divers événemens, qui tendoient tous à une même fin. Or l'on ne peut apprendre tout cela que dans une Histoire universelle ; celle des guerres particulières, comme de Persée & de Philippe, nous laisse dans une parfaite ignorance de toutes ces choses, à moins qu'en lisant de simples descriptions de batailles, on ne croie voir l'économie & la conduite de toute une guerre. Or rien ne seroit plus mal fondé. Concluons donc qu'autant qu'il est plus avantageux de sçavoir que d'écouter, autant mon Ouvrage l'emportera sur des Histoires particulières. Retournons à notre sujet.

CHAPITRE VII.

Guerre déclarée. Annibal pourvoit à la sûreté de l'Afrique & de l'Espagne. Précautions qu'il prend avant que de se mettre en marche. Il s'avance vers les Pyrénées. Digression géographique.

LEs Ambassadeurs Romains laissèrent parler les Carthaginois sans leur rien répondre. Quand ils eurent fini, le plus ancien de l'Ambassade, montrant son sein aux Sénateurs, leur dit qu'il y avoit apporté pour eux la guerre ou la paix, qu'ils n'avoient qu'à choisir laquelle des deux ils vouloient qu'il en fût sortir. Celle des deux qu'il vous plaira,

repliqua le Roi des Carthaginois. L'Ambassadeur aiant repris qu'il en jettoit la guerre, tout le Sénat répondit d'une voix qu'il l'acceptoit. Et aussitôt l'assemblée se sépara. Annibal étoit alors à Carthagène en quartier d'hiver. Il commença par renvoyer les Espagnols dans leurs villes: son dessein étoit de se gagner par-là leur amitié, & de se mériter leurs services pour la suite. Il marqua ensuite à son frere Asdrubal de quelle manière il falloit qu'il s'y prît pour gouverner l'Espagne, & pour se mettre en garde contre les Romains, en cas que lui Annibal vînt à s'éloigner. Il prit après cela des mesures pour qu'il n'arrivât aucun trouble dans l'Afrique, faisant passer pour cela, par une conduite pleine de sagesse, des soldats d'Afrique en Espagne, & d'Espagne en Afrique, afin que cette communication des deux peuples serrât, pour ainsi dire, les liens d'une mutuelle fidélité. Ceux d'Espagne qui passèrent en Afrique, furent les Therfites, les Mastiens, les Espagnols des montagnes & les Olcades; ce qui faisoit en tout douze cens chevaux, & treize mille huit cens cinquante fantassins. Il y fit aussi passer les Baleares, peuple ainsi appelé, aussi bien que leur Isle (a), parce qu'il se bat avec la fronde. La plupart de ces nations furent mises dans la Métagonie, les autres furent envoyées à Carthage. Il tira des Métagonitains quatre

(a) Peuple ainsi appelé, aussi bien que leur Isle, parce qu'il se bat avec la fronde.] Ce que les Historiens nous apprennent des frondeurs des Isles Baleares, aujourd'hui Majorque & Minorque, leur adresse à tirer de la fronde est digne d'admiration. Ce ne sont pas seulement les Historiens qui le confirment, mais une infinité d'Auteurs de l'antiquité. Les bons frondeurs ne s'amusoient pas toujours à jeter des pierres, dont la légèreté & la figure diminueoient beaucoup du mouvement: ils se servoient de bales de plomb, qu'ils tiroient avec une telle violence, qu'on auroit cru qu'elles partoient d'une catapulte. Ni les boucliers, ni les cuirasses, ni aucune arme défensive, n'étoient à l'épreuve d'un coup de ces bales lancées par une fronde: elles brisoient tout.

Végece nous assure dans son second Livre chap. 23. que les frondeurs tiroient au blanc de six cens pas avec une telle adresse, qu'ils manquoient rarement leur coup. Il s'en faut bien que les plus fortes arbalètes portent si loin, & nos fusils mêmes. J'ai vû en Roussillon un paisan tirer

une bale de plomb de demie livre à plus de mille pas. Les pierres des Romains pesoient ordinairement une livre. Les bales de plomb que César fit fondre à son camp de Ruspine en Afrique, étoient fondues sans doute pour jeter avec la fronde, quoiqu'il ne le dise pas. Les Poètes se sont mêlez de nous parler de bales chassées par la fronde, entre autres Ovide. Pour celui-ci je le laisse là; mais je ne passerai pas ce que dit Sénèque (a) le Philosophe: *Liquefeit excussa glans fundâ, & attritu aëris, velut igne distillat.* Nos bouches à feu font-elles un semblable effet? Sénèque n'est cependant pas le seul Auteur qui nous apprend une telle merveille, car je me souviens fort bien d'en avoir lû de semblables ailleurs que dans ses Ecrits.

Strabon dans son Livre 3, remarque que si les Phéniciens ne se fussent pas rendus maîtres des Isles Baleares, les habitans de ces Isles ne se seroient jamais rendus si sa-

(a) *Senéc. natur. quæst. 2. c. 56.*

mille hommes de pied , qu'il fit aller à Carthage , pour y tenir lieu d'ôtages & de troupes auxiliaires.

Il laissa à Aldrubal son frère dans l'Espagne cinquante vaisseaux à cinq rangs , deux à quatre , & cinq à trois. Trente-deux des premiers , & les cinq derniers , avoient leur équipage. La cavalerie étoit composée de quatre cens cinquante Libyphéniciens & Africains , de trois cens Lorgites , de dix-huit cens tant Numides que Massyliens , Masséliens , Maciens & Mauritaniens , peuples qui habitent vers l'Océan. Et l'infanterie consistoit en onze mille huit cens cinquante Africains , trois cens Liguriens & cinq cens Baleares. Il laissoit outre cela vingt & un éléphants. Je prie que l'on ne soit pas surpris de voir ici un détail plus exact de ce que fit Annibal en Espagne , que dans les Auteurs mêmes qui en ont écrit en particulier , & qu'on ne me mette pas pour cela au nombre de ceux qui s'étudient à farder leurs mensonges pour les rendre croiables. Je n'ai fait cette énumération que parce que je l'ai crûe très-authentique , l'ayant trouvée à Licinium écrite sur une table d'airain par ordre d'Annibal , pendant qu'il étoit dans l'Italie. Je ne pouvois suivre de meilleurs Mémoires.

Annibal aiant ainsi pourvû à la sûreté de l'Afrique & de l'Espagne , n'attendit plus que l'arrivée des courriers que les Gaulois lui envoioient. Car il les avoit priez de l'informer

meux à tirer de la fronde qu'ils le furent depuis : car Plin (a) prétend que les peuples de la Palestine sont les premiers qui se soient servis de cette arme de jet ; & qu'ils y étoient si exercez , qu'ils ne manquoient jamais le but. Il falloit que ces gens-là massent en maîtres , suivant ce que nous apprend l'Ecriture au chap. 20. verset 16. du Livre des Juges : car l'Auteur sacré parlant des habitans de Gabaa , dit qu'ils étoient sept cens hommes très-vaillans , combattant de la gauche comme de la droite , & si adroits à jeter des pierres avec la fronde , qu'ils auroient pu frapper un cheveu , sans que la pierre qu'ils avoient jetée se fût tant soit peu détournée de part ou d'autre. C'est apparemment une expression figurée , qui ne signifie qu'une adresse extraordinaire.

(a) Plin. l. 7. c. 56.

Les frondeurs étoient très-utiles dans une armée , lorsqu'il falloit combattre de loin & mêlez avec les autres troupes. Cyrus , qui aimoit à joindre son ennemi pour en avoir plutôt raison , ne faisoit guères de cas de ces sortes de gens-là , au rapport de Xénophon. Mais ne seroit-ce pas Xénophon lui-même , plutôt que Cyrus ? Etant seuls , dit-il , tous les frondeurs du monde ramassez ensemble , ne pourroient jamais faire tête contre une petite troupe de gens armez & qui cherchent à les joindre. Je ne serois guères plus de cas de cent mille tirailleurs , qui font consister tout leur avantage dans leur feu. Si nos Généraux dans la dernière guerre de 1701 avoient traité les troupes des Alliez contre la France en vrais frondeurs , & que sans délibérer ils les eussent joints la baïonette au bout du fusil , ils en auroient eu bientôt raison.

de la fertilité du païs qui est au pied des Alpes & le long du Pô, quel étoit le nombre des habitans, si c'étoient des gens belliqueux, s'il leur restoit quelque indignation contre les Romains pour la guerre que ceux-ci leur avoient faite auparavant, & que nous avons rapportée dans le Livre précédent, pour disposer le Lecteur à entendre ce que nous avons à dire dans la suite. Il comptoit beaucoup sur les Gaulois, & se promettoit de leur secours toutes sortes de succès. Pour cela il dépêcha avec soin à tous les petits Rois des Gaules, tant à ceux qui regnoient en deçà, qu'à ceux qui demeuroient dans les Alpes mêmes, jugeant bien qu'il ne pouvoit porter la guerre en Italie, qu'en surmontant toutes les difficultez qu'il y auroit à passer dans les païs dont nous venons de parler, & qu'en faisant entrer les Gaulois dans son entreprise. Enfin les courriers arrivèrent, & lui apprirent quelles étoient les dispositions & l'attente des Gaulois, la hauteur extraordinaire des Alpes, la peine qu'il devoit s'attendre à esuier dans ce passage, quoiqu'absolument il ne fût pas impossible. Le Printems venu, Annibal fit sortir ses troupes des quartiers d'hiver. Les nouvelles qu'il reçut de Carthage sur ce qui s'y étoit fait en sa faveur, lui enflèrent le courage, & sûr de la bonne volonté des Citoyens, il commença pour lors d'exhorter ouvertement les soldats à faire la guerre aux Romains. Il leur représenta de quelle manière les Romains avoient demandé qu'on le leur livrât lui & tous les Officiers de l'armée. Il leur parla avec avantage de la fertilité du païs où ils alloient entrer, de la bonne volonté des Gaulois, & de l'alliance qu'ils devoient faire ensemble. Les troupes lui ayant marqué qu'elles étoient prêtes à le suivre par tout, il loua leur courage, leur annonça le jour du départ, & congédia l'assemblée. Tout cela s'étant fait pendant le quartier d'hiver, & tout étant réglé pour la sûreté de l'Afrique & de l'Espagne, au jour marqué il se met en marche à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes de pied & d'environ douze mille chevaux. Aiant passé l'Ebre, il fait passer sous le joug les Ibergètes, les Bargusiens, les Erenésiens, les Andosiens, c'est-à-dire les peuples qui habitent depuis l'Ebre jusqu'aux monts Pyrénées. Après s'être soumis tous ces peuples, & avoir pris quelques villes d'affaut avec beaucoup de rapidité, quoiqu'après bien de sanglans combats & avec perte, il laissa Annon au-deçà de l'Ebre pour y commander,

& pour retenir aussi dans leur devoir les Bargusiens, dont il se défioit, principalement à cause de l'amitié qu'ils avoient pour les Romains.

Il détacha de son armée dix mille hommes de pied & mille chevaux, qu'il laissa à Annon, avec les bagages de ceux qui devoient marcher avec lui. Il renvoia un pareil nombre de soldats chacun dans leur partie, premièrement pour s'y ménager l'amitié des peuples, & en second lieu pour faire espérer & aux soldats qu'il gardoit, & à ceux qui restoient dans l'Espagne, qu'il leur seroit aisé d'obtenir leur congé; motif puissant pour les porter à prendre les armes dans la suite, s'il arrivoit qu'il eût besoin de leur secours. Son armée se trouvant alors déchargée de ses bagages, & composée de cinquante mille hommes de pied & de neuf mille chevaux; il lui fait prendre sa marche par les monts Pyrénées pour aller passer le Rhône. Cette armée n'étoit pas à la vérité extrêmement nombreuse, mais c'étoit de bons soldats, des troupes merveilleusement exercées par les guerres continuelles qu'elles avoient faites en Espagne.

Mais de peur que par l'ignorance des lieux on ait de la peine à suivre le récit que je vais faire, il est à propos que je marque de quel endroit partit Annibal, par où il passa, & en quelle partie de l'Italie il arriva. Pour cela il ne faut pas se contenter de nommer par leurs noms les lieux, les fleuves & les villes, comme font quelques Historiens, qui s'imaginent que cela suffit pour donner une connoissance distincte des lieux. Quand il s'agit des lieux connus, je conviens que pour en renouveler le souvenir, c'est un grand secours que d'en voir les noms: mais quand il est question de ceux qu'on ne connoît point du tout, il ne sert pas plus de les nommer, que si l'on faisoit entendre le son d'un instrument, ou tout autre chose qui ne signifieroit rien. Car l'esprit n'ayant pas sur quoi s'appuyer, & ne pouvant rapporter ce qu'il entend à rien de connu, il ne lui reste qu'une notion vague & confuse. Il faudroit donc trouver une méthode par laquelle on conduisît le Lecteur à la connoissance des choses inconnues, en les rapportant à des idées solides & qui lui seroient familières.

La première, la plus étendue & la plus universelle notion qu'on puisse donner, c'est celle par laquelle on conçoit, pour peu d'intelligence que l'on ait, la division de cet Univers en

quatre parties, & l'ordre qu'elles gardent entre elles, sçavoir l'Orient, le Couchant, le Midi & le Septentrion. Une autre notion, c'est celle par laquelle, plaçant par l'esprit les différens endroits de la terre sous quelqu'une de ces quatre parties, nous rapporterons les lieux qui nous sont inconnus, à des idées communes & familières. Après avoir fait cela du monde en général, il n'y a plus qu'à partager de la même manière la terre que nous connoissons. Celle-ci est partagée en trois parties. La première est l'Asie, la seconde l'Afrique, la troisième l'Europe. Ces trois parties se terminent au Tanais, au Nil & au détroit des Colonnes d'Hercule. L'Asie contient tout le pais qui est entre le Nil & le Tanais, & sa situation par rapport à l'Univers est entre le Levant d'Été & le Midi. L'Afrique est entre le Nil & les Colonnes d'Hercule, sous cette partie de l'Univers qui est au Midi & au Couchant d'hiver jusqu'au Couchant équinoxial, qui tombe aux Colonnes d'Hercule. Ces deux parties considérées en général occupent le côté méridional de la mer Méditerranée, depuis l'Orient jusqu'au Couchant.

L'Europe, qui leur est opposée, s'étend vers le Septentrion, & occupe tout cet espace depuis l'Orient jusqu'au Couchant. Sa partie la plus considérable est au Septentrion entre le Tanais & Narbonne, laquelle au Couchant n'est pas fort éloignée de Marseille, ni de ces embouchures du Rhône, par lesquelles ce fleuve se décharge dans la mer de Sardaigne. C'est autour de Narbonne jusqu'aux monts Pyrénées qu'habitent les Gaulois, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan. Le reste de l'Europe depuis ces montagnes jusqu'au Couchant & aux Colonnes d'Hercule, est borné partie par notre mer & partie par la mer extérieure. Cette partie qui est le long de la Méditerranée jusqu'aux Colonnes d'Hercule, c'est l'Espagne. Le côté qui est sur la mer extérieure ou la grande mer, n'a point encore de nom commun, parce que ce n'est que depuis peu qu'on l'a découvert. Il est occupé par des nations barbares, qui sont en grand nombre, & dont nous parlerons en particulier dans la suite. Or comme personne jusqu'à nos jours n'a pu distinguer clairement si l'Éthiopie, où l'Asie & l'Afrique se joignent, & qui s'étend vers le Midi, est un continent ou est environnée de la mer: nous ne connoissons non plus rien de l'espace qui est entre le Tanais & Narbonne jusqu'au Septentrion. Peut-être que dans la sui e

à force de chercher nous en apprendrons quelque chose. Mais tous ceux qui en parlent ou qui en écrivent, on peut hardiment assurer qu'ils parlent & écrivent sans sçavoir, & qu'ils ne nous débitent que des fables. Voilà ce que j'avois à dire pour rendre ma narration plus claire à ceux qui n'ont aucune connoissance des lieux : ils peuvent maintenant rapporter ce qu'on leur dira aux différentes parties de la terre en se réglant sur celles de l'Univers en général. Car comme en regardant on a coutume de tourner le visage vers l'endroit qui nous est montré ; de même en lisant il faut se transporter en esprit dans tous les lieux dont on nous parle. Mais il est tems de reprendre la suite de notre Histoire.

C H A P I T R E VIII.

Chemin qu'Annibal eut à faire pour passer de Carthage la neuve en Italie. Les Romains se disposent à porter la guerre en Afrique. Troubles que leur suscitent les Boiens. Annibal arrive au Rhône, & le passe.

LEs Carthaginois, dans le tems qu'Annibal partit, étoient maîtres de toutes ces Provinces d'Afrique qui sont sur la Méditerranée, depuis les Autels des Philéniens, qui sont le long de la grande Syrte, jusqu'aux Colonnes d'Hercule, ce qui fait une côte de plus de seize mille stades de longueur. Puis aiant passé le détroit, où sont les Colonnes d'Hercule, ils se soumirent toute l'Espagne jusqu'à ces rochers, où du côté de notre mer aboutissent les monts Pyrénées, qui divisent les Espagnols d'avec les Gaulois. Or de ces rochers aux Colonnes d'Hercule il y a environ huit mille stades. Car on en compte trois mille depuis les Colonnes jusqu'à Carthagène ou la nouvelle Carthage, comme d'autres l'appellent : depuis cette ville jusqu'à l'Ebre, il y en a deux mille deux cens : depuis là jusqu'aux Marchez seize cens, & tout autant des Marchez au passage du Rhône. Car les Romains ont distingué cette route avec soin par des espaces de huit stades. Depuis le passage du Rhône en allant vers ses sources jusqu'à ce commencement des Alpes, d'où l'on va en Italie, on compte quatorze cens stades. Les hauteurs des Alpes, après lesquelles on se trouve dans les plaines d'Italie, qui sont le

long du Pô , s'étendent encore à douze cens stades. Il falloit donc qu'Annibal traversât environ neuf mille stades pour venir de la nouvelle Carthage en Italie. Il avoit déjà fait presque la moitié de ce chemin , mais ce qu'il lui en restoit à faire étoit le plus difficile.

Il se préparoit à faire passer à son armée les détroits des monts Pyrénées , où il craignoit fort que les Gaulois ne l'arrêtassent ; lorsque les Romains apprirent des Ambassadeurs envoyez à Carthage ce qui s'y étoit dit & résolu , & qu'Annibal avoit passé l'Ebre avec une armée. Aussitôt on prit la résolution d'envoyer en Espagne une armée sous le commandement de Publius Cornelius , & une autre en Afrique sous la conduite de Tibérius Sempronius. Pendant que ces deux Consuls levèrent des troupes & firent d'autres préparatifs , on se pressa de finir ce qui regardoit les Colonies , qu'on avoit auparavant destiné d'envoyer dans la Gaule Cisalpine. On enferma les villes de murailles , & on donna ordre à ceux qui devoient y habiter , de s'y rendre dans l'espace de trente jours. Ces Colonies étoient chacune de six mille personnes ; une fut mise en - deçà du Pô , & fut appelée Plaisance , & l'autre au-delà du même fleuve , à laquelle on donna le nom de Crémone.

A peine ces Colonies furent - elles établies , que les Gaulois appelez Boiens , qui déjà autrefois avoient cherché à rompre avec les Romains , sans avoir pû rien exécuter faute d'occasion , apprenant que les Carthaginois approchoient & se promettant beaucoup de leur secours , se détachèrent des Romains , & leur abandonnèrent les ôtages , qu'ils avoient donnez , après la dernière guerre. Ils entraînérent dans leur révolte les Insubriens , qu'un ancien ressentiment contre les Romains dispoisoit déjà à une sédition , & tous ensemble ravagèrent le pais que les Romains avoient partagé. Les fuiards furent poursuivis jusques à Mutine , autre Colonie des Romains. Mutine elle-même fut assiégée. Ils y investirent trois Romains distinguez qui avoient été envoyez pour faire le partage des terres , sçavoir C. Lutatius , personnage Consulaire ; & deux Préteurs. Ceux - ci demandèrent d'être écoutez , & les Boiens leur donnèrent audience ; mais au sortir de la conférence , ils eurent la perfidie de s'en saisir , dans la pensée que par leur moien ils pourroient recouvrer leurs ôtages. Sur cette nouvelle Lucius Manlius , qui commandoit une armée

dans le païs, se hâta d'aller au secours. Les Boiens le sentant proche, dressèrent des embuscades dans une forêt, & dès que les Romains y furent entrez, ils fondirent dessus de tous les côtez, & tuèrent une grande partie de l'armée Romaine. Le reste prit la fuite dès le commencement du combat. On se rallia à la vérité quand on eut gagné les hauteurs, mais de telle sorte, qu'à peine cela pouvoit-il passer pour une honnête retraite. Ces fuiards furent poursuivis par les Boiens, qui les investirent dans un bourg appellé Tanés. La nouvelle vient à Rome que la quatrième armée étoit enfermée & assiégée par les Boiens : sur le champ on envoie à son secours les troupes qu'on avoit levées pour Publius, & on en donna le commandement à un Préteur. On ordonna ensuite à Publius de faire pour lui de nouvelles levées chez les Alliez. Telle étoit la situation des affaires dans les Gaules à l'arrivée d'Annibal, comme nous avons déjà dit dans nos premiers Livres.

Au commencement du Printems les Consuls Romains aiant fait tous les préparatifs nécessaires à l'exécution de leurs desseins, se mirent en mer, Publius avec soixante vaisseaux pour aller en Espagne (a), & Tibérius Sempronius avec cent soixante vaisseaux longs à cinq rangs pour se rendre en Afrique.

(a) *Publius avec soixante vaisseaux pour aller en Espagne, & Tibérius Sempronius avec cent soixante vaisseaux longs à cinq rangs pour aller en Afrique.*] La diversion des Romains en Espagne, & ensuite en Afrique, est célèbre dans l'Histoire; mais elle ne l'est pas à beaucoup près tant que celle d'Agathocle: contre les mêmes ennemis. Il n'y a pas de comparaison, & cependant l'on admire moins celle-ci que l'autre. Quelle en peut être la raison? Il y a pourtant beaucoup plus de grandeur d'ame, plus d'habileté & de hardiesse dans celle de ce dernier que dans celle des Romains.

Je répondrai à cela que la guerre d'Annibal a quelque chose de plus éclatant par rapport à la Puissance que ce Général attaque, & à l'idée avantageuse que nous nous formons des Romains; au lieu qu'Agathocle n'étoit qu'un petit Roi de Syracuse, & cependant ce petit Roi réduit à l'extrémité & à sa seule ville capitale, assiégée par les Carthaginois, a le courage d'en sortir & de s'embarquer pour aller attaquer ses ennemis dans leur propre païs à la tête d'une petite armée, & oblige les

Carthaginois d'abandonner la Sicile pour courir au plus pressé. Je demande si cette diversion du Roi de Syracuse n'est pas infiniment plus admirable que celle des Romains. Cependant celle de ces derniers n'est pas celle qui sauva Rome, qui délivra l'Italie, & qui obligea les Carthaginois de rappeler Annibal. Il paroît par cette première diversion que les Romains manquoient de bons Généraux. On s'en aperçoit assez par la mauvaise conduite & le peu de hardiesse de Tibérius, qui avoit assez de troupes pour faire un coup d'éclat en Afrique, comme fit Agathocle avec des forces & une flote beaucoup moins redoutables, & sans aucune autre ressource: car si ce dernier eût été battu, il n'avoit plus alors rien à perdre.

Je m'étonne que cette diversion des Romains ait été réduite à rien. Polybe dit que Tibérius fut incessamment rappelé d'Afrique, lorsque le Sénat fut informé qu'Annibal étoit déjà entré dans l'Italie. À l'égard de l'Espagne, les Carthaginois s'y étoient si bien précautionnez, qu'ils ne s'étonnèrent point de la décente des Romains dans ce païs-là. Ils y avoient un

Celui-ci s'y prit d'abord avec tant d'impétuosité, fit des préparatifs si formidables à Lilybée, assembla de tous côtez des troupes si nombreuses, qu'on eût dit qu'en débarquant il vouloit mettre le siège devant Carthage même. Publius rangeant la côte de Ligurie, arriva le cinquième jour dans le voisinage de Marseille, & aiant abordé à la première embouchure du Rhône, qu'on appelle l'embouchure de Marseille, il mit ses troupes à terre. Il apprit là qu'Annibal avoit passé les Pyrénées; mais il croioit ce Général encore bien éloigné, tant à cause des difficultez que les lieux lui devoient opposer, que du grand nombre des Gaulois au travers desquels il falloit qu'il marchât. Cependant Annibal, après avoir obtenu

grand nombre de places fortes & de bonnes alliances, de sorte qu'il fallut toute l'habileté d'un grand Capitaine pour réussir dans cette guerre, & un grand nombre de campagnes considérables pour s'y affermir si fortement, qu'on pût entreprendre sur l'Afrique par une diversion qui obligéât le Sénat de Carthage de rappeler Annibal. Mais cette diversion ne se fit que vers la fin de la guerre. Pendant tout ce tems-là les Carthaginois demeurèrent en repos à la faveur de leurs armées navales. Dès qu'ils s'aperçurent que les Romains avoient des desseins sur l'Afrique, par l'entreprise manquée de Tibérius, ou plutôt par son rappel, ils songèrent à augmenter leurs forces navales, & à porter la guerre dans la Sicile & sur les côtes de l'Italie.

Les bonnes diversions sont celles qui se font dès le commencement de la guerre, & au moment qu'on s'aperçoit que l'ennemi entre dans notre pais. Celles qu'on tire d'un coffre-fort ne sont pas moins efficaces. Telle fut celle de Conon dont j'ai déjà parlé. Memnon proposa à Darius toutes les deux ensemble. Il avoit très-bien débuté en semant beaucoup d'argent parmi les Grecs, & par-là la discorde, afin de faire un parti contre Alexandre. Il prétendoit joindre à cet or une bonne armée, qu'il étoit résolu de jeter dans la Macédoine, où il n'eût pas moins trouvé de gens avides de l'or des Perses, & capables de former un puissant parti. La ruine de Thèbes, & l'oppression des Grecs, n'avoient que trop aigri les humeurs. C'étoit le plus sûr expédient que le Roi de Perse pût prendre pour se délivrer d'un ennemi aussi redou-

table qu'Alexandre, qui étoit à la tête d'une armée aguerrie, bien disciplinée, & capable de tout oser & de tout entreprendre.

Agéfilas ne se trouva jamais assez puissant pour les grands desseins. Il étoit cependant en état de gagner des batailles, quelque inférieur qu'il fût, & d'être toujours maître de la campagne; mais sa foiblesse le dispensoit de s'en assurer par la prise des places fortes. Il n'eût sçû comment s'y prendre, outre que les Lacédémoniens n'entendoient rien dans cette sorte de guerre. Il faut une armée nombreuse pour résister contre les ennemis du dehors comme contre ceux du dedans, sans compter les chicanes qu'on peut rencontrer en son chemin, où le nombre fait beaucoup, & sur tout lorsqu'un habile homme s'en mêle. La réputation & la grande capacité de Memnon n'étoient pas moins connues des Macédoniens qu'elles l'étoient des Perses: ç'en étoit assez pour inspirer à ceux-ci tout le courage & la confiance imaginable, & pour les changer en tout autres hommes. Il y parut au passage du Granique. Cela n'empêchoit pas que Memnon ne s'en défiât beaucoup, & qu'il ne fût presque assuré que toute leur valeur ne feroit que reboucher contre les phalanges Macédonienne & Gréque. Car lorsqu'on délibéra sur le parti qu'on avoit à prendre, quand Alexandre eut passé l'Hélespont, il fut d'avis qu'on brûlât & qu'on ruinât toutes les frontières, & qu'on ne fit qu'un desert de ce beau pais, afin que l'ennemi ne pût pas avancer faute de subsistance, & d'embarquer tout ce qu'on avoit de troupes d'élite pour les transporter dans la

des Gaulois , partie par argent , partie par force , tout ce qu'il vouloit , arriva au Rhône avec son armée , aiant à sa droite la mer de Sardaigne. Sur la nouvelle que les ennemis étoient arrivez , Publius , soit que la célérité de cette marche lui parût incroyable , soit qu'il voulût s'instruire exactement de la vérité de la chose , envoya à la découverte trois cent cavaliers des plus braves , & y joignit , pour les guider & soutenir , les Gaulois qui servoient pour lors à la solde des Marseillois. Pendant ce tems - là il fit rafraîchir son armée , & délibéroit avec les Tribuns quels postes on devoit occuper , & où il falloit donner bataille aux ennemis.

Annibal arrivé à environ quatre journées de l'embouchure du Rhône , entreprit de le passer , parce que ce fleuve n'avoit là que la simple largeur de son lit. Pour cela il commença par se concilier l'amitié de tous ceux qui habitoient sur les bords , & acheta d'eux tous leurs canots & chaloupes , dont ils ont grand nombre , à cause de leur commerce par mer.

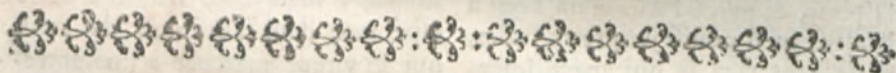
Macédoine. Toute la Grèce , jalouse de sa liberté , & mécontente depuis longtems , souffroit avec assez d'impatience la domination & l'orgueil des Macédoniens ; elle se seroit d'autant plus aisément déclarée en faveur des Perses , que Memnon avoit chez elle de grandes intelligences par les grandes sommes qu'il y avoit fait passer. Il avoit déjà fait des préparatifs extraordinaires , & dressé une grande flote pour cette entreprise. De tous les partis que les Perses pussent jamais prendre , celui-là étoit le meilleur & le plus honorable. Memnon ne fut point écouté. Passer en Macedoine , une telle résolution n'étoit pas au goût de ces Satrapes efféminés : consentir à la ruine des plus belles Provinces de l'Asie , où ils commandoient en Rois , fort à leur aise & dans l'abondance , ce seroit se priver de tous ses biens & des honneurs qu'ils y reçoivent. Ils n'ont eu garde de se rendre à un tel avis , comme s'ils eussent été assurés d'y commander toute leur vie en prenant un parti contraire. L'événement leur fit bientôt voir qu'ils s'étoient mépris : ceux qui commandoient dans les Provinces les plus éloignées s'en virent chassés , pour n'avoir pas écouté un conseil qui faisoit le salut de tout un grand Empire , par l'incendie & le dégât de deux ou trois Provinces frontières , où Alexandre n'eût jamais péné-

tré ; obligé qu'il eût été de courir au secours de ses propres Etats , qui devenoient le théâtre de la guerre ; tant Memnon avoit pris de justes mesures pour réussir dans son entreprise , & tant les résolutions sages & vigoureuses trouvent de puissantes oppositions dans les Cours des Princes où les sots & les lâches sont les maîtres , & cela arrive toujours , lorsque ceux qui gouvernent ressemblent à ceux qu'ils consultent : car rarement un sot s'adresse à un homme d'esprit , ferme & résolu. Athènes , Lacédémone , & toutes les Puissances de la Grèce , se fussent tournées du côté des Perses , & eussent secoué le joug des Macédoniens , que Philippe leur avoit imposé , & qu'Alexandre qui lui succéda leur rendit encore moins supportable Darius , pour s'être aveuglé sur des conseils qui tendoient à le sauver , y perdit la vie & l'Empire. Il avoit encore de grandes espérances de se tirer d'embaras , s'il n'eût pas perdu Memnon , le seul capable de tenir tête à Alexandre , & à lui susciter des affaires dans son propre Roiaume. Ce grand homme mourut de maladie : sa mort laissa les Perses tout à découvert , & précipita leur chute. *Tant il est vrai , dit un sçavant homme , qu'un homme de plus ou de moins influe quelquefois beaucoup sur le sort des plus vastes Empires.*

Il acheta outre cela tout le bois qui étoit propre à construire encore de pareils bâtimens , & dont il fit en deux jours une quantité extraordinaire de bateaux , chacun s'efforçant de se mettre en état de n'avoir pas besoin de secours étranger pour passer le fleuve. Tout étoit déjà préparé , lorsqu'un grand nombre de Barbares s'assembla sur l'autre bord pour s'opposer au passage des Carthaginois. Annibal alors faisant réflexion qu'il n'étoit pas possible d'agir par force contre une si grande multitude d'ennemis ; & que cependant il ne pouvoit rester là , sans courir risque d'être envelopé de tous les côtez , détacha à l'entrée de la troisième nuit une partie de son armée sous le commandement d'Annon fils du Roi Bomilcar , & lui donna pour guides quelques gens du pays. Ce détachement remonta le fleuve jusqu'à environ deux cens stades , où il trouva une petite Isle qui partageoit la rivière en deux ; on s'y logea , on y coupa du bois dans une forêt voisine , & les uns façonnant les pièces nécessaires , les autres les joignant ensemble , en peu de tems ils se firent autant qu'il falloit de radeaux pour passer le fleuve , & le passèrent en effet sans que personne s'y opposât. Ils s'emparèrent ensuite d'un poste avantageux , & y restèrent tout ce jour-là pour se délasser & se disposer à exécuter l'ordre qu'Annibal leur avoit donné.

Ce Général faisoit aussi de son côté tout ce qu'il pouvoit pour passer le reste de l'armée. Mais rien ne l'embarassoit plus que ses éléphans , qui étoient au nombre de trente-sept. Cependant à la cinquième nuit ceux qui avoient traversé les premiers s'étant avancez sur l'autre bord vers les Barbares à la pointe du jour , alors Annibal , dont les soldats étoient prêts , disposa tout pour le passage. Les pesamment armez devoient monter les plus grands bateaux , & l'infanterie légère les plus petits. Les plus grands étoient au-dessus , & les plus petits au-dessous ; afin que ceux-là soutenant la violence du cours de l'eau , ceux-ci en eussent moins à souffrir. On pensa encore à faire suivre les chevaux à la nage , & pour cela un homme sur le derrière des bateaux en tenoit par la bride trois ou quatre de chaque côté. Par ce moien dès le premier passage on en jeta un assez grand nombre sur l'autre bord. A cet aspect , les Barbares sortent en foule & sans ordre de leurs retranchemens , persuadés qu'il leur seroit aisé d'arrêter les Carthaginois à la décente. Cependant Annibal voit sur

l'autre bord une fumée s'élever , c'étoit le signal que devoient donner ceux qui étoient passez les premiers , lorsqu'ils feroient près des ennemis. Il ordonne aussitôt que l'on se mît sur la rivière , donnant ordre à ceux qui étoient sur les plus grands bateaux de se roidir tant qu'ils pourroient contre la rapidité du fleuve. On vit alors le spectacle du monde le plus effraiant & le plus capable d'inspirer la terreur. Sur les bateaux les uns s'encourageoient mutuellement avec de grands cris , les autres luttoient pour ainsi dire contre la violence des flots. Les Carthaginois restez sur le bord , animoient par des cris leurs compagnons ; les Barbares sur l'autre bord demandoient à combattre en faisant des hurlemens affreux : en même tems les Carthaginois , qui étoient de l'autre côté du fleuve , fondant tout d'un coup sur les Barbares , les uns mettent le feu au camp , les autres en plus grand nombre chargent ceux qui gardoient le passage. Les Barbares sont effraiez , une partie court aux tentes pour arrêter l'incendie , le reste se défend contre l'ennemi. Annibal animé par le succès , à mesure que ses gens débarquoient , les range en bataille , les exhorte à bien faire , & les mène aux ennemis , qui épouvantez & déjà mis en désordre par un événement si imprévu , furent tout d'un coup enfoncez & obligez de prendre la fuite.



OBSERVATIONS

Sur le passage du Rhône.

§. I.

Difficulté de cette entreprise.

VOici un des plus beaux endroits & des plus intéressans de l'Histoire de Polybe. Comme il étoit sçavant homme de guerre , on n'aura pas de peine à concevoir qu'il se soit plu à nous donner une description exacte d'une entreprise aussi célèbre que celle-ci , & que ce soit l'endroit le plus achevé de son Histoire.

Qu'Annibal ait traversé un fleuve

si large & si rapide , & qu'il se soit conduit avec toute la prudence , le courage & l'habileté d'un grand Capitaine , ce n'est pas ce qui me surprend. Je ne vois même rien de fort surprenant dans son entreprise , parce qu'elle n'est pas sans exemple , & qu'il s'en trouve une infinité dans les Historiens de l'antiquité fort au-dessus de celle du passage du Rhône , conduites avec un plus grand art , & beaucoup plus difficiles & plus dangereuses , & même les Historiens modernes nous en fournissent

de plus difficiles & de plus brillantes. Avant lui on avoit passé de plus grands fleuves , en présence d'une armée qui s'y oppofoit vigoureusement par des ruses toutes semblables , & plusieurs siècles après lui l'on a vû des Guerriers fameux qui ont réuffi dans de semblables desseins.

On cesse d'admirer cette action d'Annibal , lorsqu'on se représente tout ce qu'il fait après & les obstacles qu'il doit rencontrer en son chemin : que s'il dit , dans la harangue faite à ses soldats après le passage de ce grand fleuve , que le plus fort de son entreprise étoit fait , il parloit en Orateur ; il sentoit fort bien le contraire , & nous le sentons aussi. Que d'obstacles à surmonter ne lui restent - ils pas encore ? Quels sont les ennemis qu'il va chercher ? Il s'en faut bien qu'il les trouve semblables à ceux qu'il vient de vaincre au passage du Rhône.

Qu'Alexandre ait traversé l'Hélespont , & percé l'Asie d'un bout à l'autre , qu'il pousse jusqu'aux Indes , je ne vois rien là qui arrête longtems mon admiration. Ignoroit-il quels hommes étoient les Perses ? Heurter de droit front cette Puissance , c'est , le dirai-je , moins que rien ; mais les Romains furent - ils jamais méprisables ? Les Carthaginois n'avoient ils pas éprouvé par tant de défaites & tant de disgraces dans la première guerre Punique , à quels hommes ils avoient affaire ? Que voioient-ils dans la seconde ? C'étoit le même peuple , devenu plus puissant par les conquêtes qu'il avoit faites sur eux & sur d'autres peuples.

Annibal dut en avoir l'imagination toute remplie. Il ne voioit que difficulté & qu'embarras à surmonter dans un si grand dessein , tout à

craindre , rien que de douteux & d'incertain ; il les voioit peut-être avec les yeux d'un grand Capitaine , & cela joint à la haine qu'il conserva toute sa vie contre le nom Romain , son grand cœur & son habileté lui rendoient les choses moins effroyables. Il sentoit bien la grandeur de son entreprise , & les épines qu'il y trouveroit ; mais il ne la vit jamais impossible. Un esprit & un courage médiocre l'eût regardée sur ce pied , & peut-être l'eût-il traitée de folle & de chimérique dans celui qui se seroit avisé de lui proposer pour venger de grandes injures.

Alexandre donna tout à ses amis avant que de passer en Asie , il ne se réserva que l'espérance. Croit on que ce soit peu de chose dans un grand Capitaine ? C'étoit beaucoup , si l'on considère les ennemis qu'il a à combattre. Sans doute que sa portion étoit la plus grosse , & tout aussi assurée que ce qu'il venoit de donner ; mais dans Annibal cette espérance dans l'opinion de ceux qui le virent marcher à une entreprise si surprenante , parut très-mal fondée par rapport à ses ennemis , & aux obstacles infinis qu'il trouveroit dans ses marches. Il falloit avoir affaire à des hommes qui lui feroient éprouver tout ce que la guerre a de plus triste & de plus redoutable. On peut dire un projet desavantageux , lorsqu'il est difficile , qu'il apporte du préjudice , & qu'il nous cause une ruine totale , au cas que le succès ne réponde pas à nos espérances , & par conséquent on ne sçait comment appeller utile une entreprise où les pertes paroissent être certaines dans l'opinion de la plupart de ceux qui ne pouvoient pénétrer dans les vues de ce grand Capitaine , & les espérances très-douteuses

douteuses chez ceux qui connoissoient parfaitement la grandeur & le courage de ce Général tout extraordinaire.

Il comptoit sur la haine & l'aversion que les Gaulois avoient pour les Romains, & sur la défection générale de ces peuples, qui lui promirent de se déclarer en sa faveur : ce qui étoit fort incertain. Il falloit une victoire avant qu'ils prissent ce parti, autre sujet d'incertitude. Je panche fort à croire que ce grand homme n'eut jamais d'autre espérance que celle qu'il avoit dans son habileté, car rien n'élève davantage le cœur & ne nous porte plus aux grandes actions. Ajoutons à cela la nécessité de vaincre, qui nous fait vaincre effectivement : car c'est par cette nécessité que le soldat brave & aguerré se change en soldat intrépide, & souvent même en désespéré ; & lorsque ces choses sont jointes à l'art, je ne vois pas que les seuls motifs de gloire & de liberté qui remuoient le cœur des Romains, tout pleins de valeur, pussent emporter la balance sur les troupes Carthaginoises. Tout ce que je viens de dire, la corruption de la discipline militaire qui s'étoit introduite dans les armées Romaines, & le manque d'Officiers capables de les commander, n'aidèrent pas peu à affermir Annibal dans l'exécution d'un si grand dessein. Il traversa toute l'Espagne, les Pyrénées, & rien ne l'arrêta jusques sur les bords du Rhône, où il ne trouva que de foibles obstacles par son admirable conduite. Il se jette de là dans les montagnes les plus affreuses des Alpes, il s'y ouvre une marche au milieu de mille dangers, où presque les deux tiers de son armée périrent bien moins dans les combats qu'il fallut donner, que par la mi-

sère, pour s'être mis en marche dans une saison où ces montagnes sont absolument impraticables : & bien qu'il arrive en Italie aussi débiffé qu'un Général qui vient de perdre une grande bataille, après tant de disgrâces ce Héros ose attaquer une Puissance aussi formidable que Rome avec une armée d'environ seize mille hommes, cela semble presque incroyable, si l'Histoire ne nous fournisoit des événemens tout aussi extraordinaires, & même plus surprenans.

La marche de Dion contre Denis Roi de Syracuse est-elle moins digne de notre admiration ? C'est Diodore (a) qui la rapporte dans M. Dacier. » Qui auroit jamais cru, dit-il, » qu'un homme avec deux vaisseaux » de charge fût venu à bout d'un » Prince qui avoit quatre cens navires de guerre, cent mille hommes de pied, dix mille chevaux, » une aussi grosse provision d'armes, » de bled & de richesses qu'il en » falloit pour entretenir largement, » & pour soudoyer des troupes si » nombreuses ? qui outre cela habitoit la plus grande partie des » villes de la Grèce, & avoit des » ports, des arsenaux & des citadelles imprenables, qui de plus » étoit fortifié par un grand nombre d'alliez très-puissans ? La cause » des grands succès de Dion fut premièrement sa magnanimité & son » courage & l'affection de ceux à » qui il devoit procurer la liberté. » Mais la principale cause, ce fut » la lâcheté du Tyran, & la haine » que ses sujets avoient pour lui : » car toutes ces choses concourant » dans le même tems, menèrent » contre toute apparence à une » heureuse fin ces grandes actions

(a) *Diod. l. 16.*

» qu'on a de la peine à croire.

Appliquons à Annibal ce que dit Diodore de Dion : on l'eût encore pû dire de Timoleon dans un cas presque semblable. Qu'un homme comme le Carthaginois ait traversé toute l'Espagne, les Pyrénées, un grand fleuve, sur les bords duquel il trouve une armée pour le défendre : qu'il se jette en plein hiver dans les Alpes, alors impraticables, qu'il les passe avec des travaux infinis à la tête de plus de cinquante mille hommes d'infanterie, dix mille chevaux, & qu'il se voie réduit, après les avoir traversés, à huit mille hommes d'infanterie Espagnole, douze mille Africains & six mille chevaux, & que cet homme réduit presque à rien ose entrer dans l'Italie, & attaquer une Puissance aussi redoutable que Rome, on a de la peine à le concevoir, & beaucoup moins ce que fit Dion contre Denis.

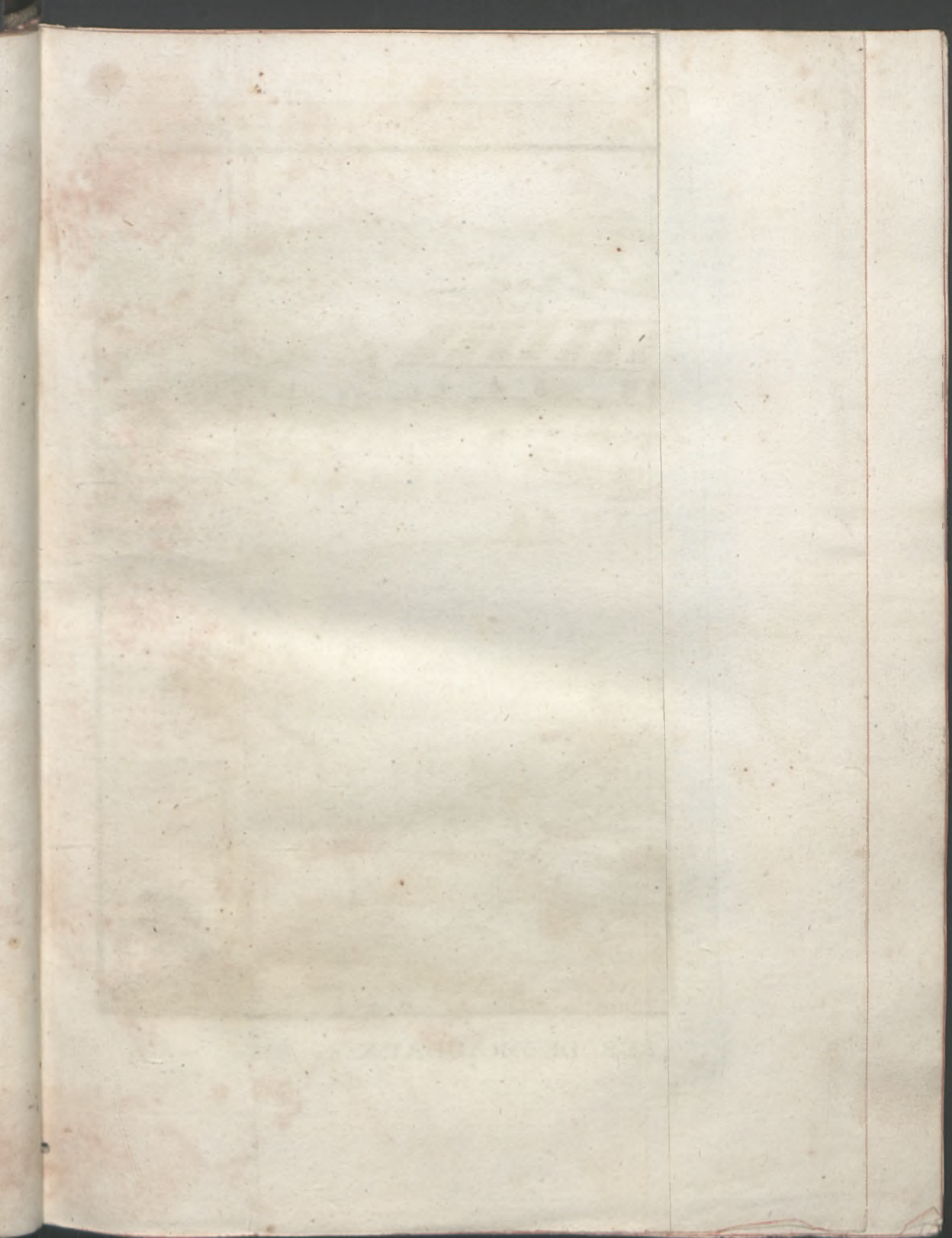
§. II.

Dispositifs d'Annibal pour le passage du Rhône. Ruse de ce Général. Disposition des Gaulois dans la défense de cette rivière. Celle du Général des Carthaginois. Quelques exemples parallèles. Passage de l'Hydaspe, du Rhin & de la Dune.

Annibal n'ignoroit pas l'amitié & l'alliance qui étoit entre les Romains & ceux de Marseille, dont le pais s'étendoit fort avant le long du Rhône. Il ne douta point qu'ils ne se portassent sur le bord de ce fleuve pour en défendre le passage, & que Publius qui étoit en mer avec une armée navale, ne vînt à leur secours. Il falloit prévenir les Romains, & passer avant cette jonction, qui eût infaillible-

ment renversé tout son projet & ses espérances. Car de remonter le fleuve plus haut & hors des terres des Marseillois, il n'y avoit aucune apparence de réussir; outre qu'il se fût engagé dans un pais très-difficile, couvert de défilés & de chicanes sans nombre, peu connu, & où le fleuve se trouve très-resserré & bordé de hautes montagnes, les rives des deux côtes escarpées, & par conséquent fort aisées à défendre, & des peuples avec lesquels Annibal n'avoit contracté aucune alliance, comme il avoit fait avec ceux du Languedoc & du Roussillon.

Il vit bien qu'il n'avoit d'autre endroit pour son passage que celui qu'il prit entre Avignon & la rivière de Sorgues. L'entreprise étoit difficile & dangereuse, mais lorsqu'on en voit la nécessité, & que l'on n'a rien de mieux à faire, on doit fermer les yeux sur les obstacles quels qu'ils puissent être. Le tems pressoit extraordinairement. Il n'avoit pas assez de bateaux pour embarquer un grand nombre de troupes, tel qu'il le faut pour soutenir un assez long tems contre l'ennemi après avoir débarqué, & donner le tems aux bateaux de faire un second voiage. Il en fait fabriquer autant qu'il peut par les soldats de son armée. S'il n'eût eu que cette seule ressource, il échouoit infailliblement dans son entreprise. J'ai de la peine à me persuader que le nombre de ces bateaux fût aussi grand qu'il le paroît dans Polybe, cet ouvrage exigeoit trop de tems, & ces arbres qu'il fit creuser, comme les Indiens font leurs canots, me paroissent un peu chimériques pour bien des raisons. J'aime mieux croire, avec Tite-Live, qu'il joignit des radeaux aux bateaux





T. 4. 3.

PASSAGE DES ELEPHANS D'ANNIBAL SUR DES RADEAUX.

qu'il tira des gens du païs. Ce qui fortifie ma conjecture, c'est qu'on voit qu'Annon, qui passa secrètement à quatre lieues au-dessus du fleuve, se servit de radeaux. Est-ce que cette pensée ne seroit pas venue à l'esprit d'Annibal ? Il lui falloit fort peu de tems pour les construire : outre que ces sortes de machines sont plus simples & plus propres à porter un corps considérable de troupes, avec cet avantage, qu'elles peuvent s'y ranger en bataille, & débarquer en bon ordre : ce qui n'arrive pas dans les bateaux, où les soldats se trouvent en confusion, & débarquent de même.

Annibal toujours juste dans ses desseins, & toujours inépuisable en ressources, ne se contenta pas des moïens qu'il eut en main pour réussir dans une entreprise si délicate ; il voioit trop bien que cela ne suffisoit pas contre les troupes qui bordoiënt le fleuve de l'autre côté ; il pensa à joindre la ruse à la force : car qui peut entreprendre deux choses à la fois, ne doit pas s'arrêter à une seule. Ce grand Capitaine détache Annon avec un grand corps de troupes, auquel il ordonne de longer le fleuve en remontant, & de s'arrêter à quatre lieues au-dessus de son camp, où il jugea bien que l'ennemi ne se seroit guères précautionné.

Annon force une marche nocturne pour n'être pas découvert, & arrivé à l'endroit où il s'étoit résolu de passer, il ne trouve personne pour lui disputer le passage. Il paroît, par ce que dit l'Auteur, que ce grand détachement de l'armée Carthaginoise s'arrêta entre Roquemaure & le pont Saint-Esprit.

Annibal averti par les signaux concertez, qu'Annon étoit de l'autre côté du fleuve, & fort près du

camp des Gaulois (2), qui i bordoient en bataille le bord du fleuve, rangez selon leur méthode ordinaire, se hâta de faire embarquer ses troupes, & le traversa dans un très-grand ordre, les bateaux (3) près-à-près les uns des autres pour débarquer en plus grand nombre, & non à la file. Les Gaulois furent effraïez de voir la fumée de l'embrasement & les Carthaginois (4) de l'autre côté tout prêts à fondre sur leurs derrières, & un nombre infini de bateaux & de nacelles qui s'approchent d'eux ; que faire dans un état de surprise, & l'ennemi sur les bras ? Rien : lorsque ceux qui commandent sont fort malhabiles, sans expérience, sans prévoiance, & si peu capables d'une bonne résolution. On s'en apperçut par leur conduite, car leurs troupes ne firent qu'une foible & courte résistance comme par manière d'acquit, & puis s'en allèrent.

Je ne vois pas comment Annibal, qui n'avoit point de tems à perdre, a pû faire construire en deux jours un si grand nombre de bateaux & de nacelles, outre ceux qu'il avoit tirez des gens du païs. Cela me fait un peu soupçonner le narré de Polybe. J'aime mieux croire qu'il se servit de radeaux, comme en effet il en fit faire pour le passage de ses éléphants (5). Polybe explique la manière dont on leur fit passer le fleuve, qui me paroît digne de la curiosité des Lecteurs.

On voit de tems en tems quelques exemples dans les Historiens anciens & modernes de Généraux qui ont employé les radeaux dans le passage des grandes rivières de vive force ; mais on voit un beaucoup plus grand nombre de passages où il y a beaucoup moins d'art, plus

de difficultez , & beaucoup moins de certitude du succès. Si ceux qui les défendent n'ignoroient pas absolument leurs avantages , pour peu qu'ils fussent en forces , & qu'ils prissent de précautions , on ne peut s'imaginer comment ceux qui entreprennent de passer pourroient y réussir ; cependant ils réussissent presque toujours , & sans trouver le moindre obstacle.

César ne nous fournit pas beaucoup de passages de rivières considérables , si ce n'est celui de la Tamise. Ils les traversa presque toutes à la faveur des machines , à l'abri desquelles il dressoit son pont , comme nous établissons les nôtres. sous la protection d'une nombreuse artillerie. Cette ruse d'Annibal a été employée avant & après lui , & jusqu'à nous , par une infinité de grands Capitaines , & même par des Généraux médiocres contre d'autres plus médiocres qu'eux ; & plus l'on remonte dans les siècles les plus reculés , & plus la ruse augmente notre admiration , lorsque l'on y trouve plus ou moins d'obstacles & de difficultez.

Le passage de l'Allier par César est fin & rusé , & à peu près semblable à celui du Rhône à l'égard du stratagème , dans lequel Vercingetorix donna. Le passage de la Seine par Labienus est encore plus profond qu'aucun autre de l'antiquité , quoique l'artifice soit dans le même esprit que celui du Rhône. Décendons jusqu'à notre tems , nous trouverons de semblables entreprises fondées sur les mêmes artifices en très-grand nombre , & les Généraux qui s'y laissent prendre tout aussi nouveaux que les premiers qui y furent pris.

Le Prince Eugène de Savoie traversa l'Adigé en 1701. par une ruse

semblable à celle d'Annibal. C'auroit dû être une bonne leçon à M. de Saint-Fremont , qui se laissa surprendre , d'être une autre fois un peu plus sur ses gardes. Point du tout : cinq ans après le Prince Eugène passe encore la même rivière , & emploie le même stratagème contre le même de Saint-Fremont , au confluent de cette rivière dans la mer , qui est extraordinairement large en cet endroit. Il est vrai que l'Officier Général François avoit écrit à la Cour que les ennemis ne trouveroient nul obstacle sur cette rivière , & ce fut peut-être à dessein d'élever un trophée à sa prévoyance qu'il crut devoir leur laisser le passage libre & sans nul obstacle ; ce qui fit qu'il ne jugea pas à propos de s'y transporter en personne , ni d'y envoyer le moindre secours.

Le passage du Rhin en 1702. par le Maréchal de Villars , est presque une copie de celui du Rhône , & fait aussi peu d'honneur au Prince Louis de Bade qu'il illustre le Général François. Voilà bien des exemples , dira-t-on : nullement , puisque l'Histoire en est toute remplie. Le plus recommandable , & celui qui frappe le plus , est le passage de l'Hydaspe par Alexandre le Grand. Je le regarde comme l'original de celui du Rhône. Chacun sçait combien Annibal estimoit Alexandre. Ne se seroit-il pas servi de ses lumières à l'égard de son passage ? Je ne l'assurerais pas. Quoiqu'il en soit , je suis d'avis de copier tout le passage (a) , qui me paroît digne de la curiosité des gens du métier.

» Ce grand Capitaine voyant qu'il
» lui étoit impossible de passer l'Hy-
» daspe à la vue de l'ennemi , à cause

(a) *Arrian. liv. 3.*

» de la multitude de ses éléphants ,
 » qui étonnoient même les chevaux
 » de leurs cris & de leur présence ,
 » résolut de dérober son passage , &
 » s'y gouverna de la sorte. Il fit
 » tenter la nuit divers lieux par sa
 » cavalerie , & jeter divers cris ,
 » comme s'il eût eu envie de passer.
 » Tout étant prêt pour cet effet ,
 » Porus y accouroit tout aussitôt
 » avec ses éléphants ; mais Alexan-
 » dre demouroit en bataille sur le
 » bord. Comme cela fut arrivé plu-
 » sieurs fois , & que Porus vit que
 » ce n'étoit qu'un bruit & de vaines
 » menaces, il ne s'ébranla plus pour
 » cela , & se contenta d'envoier des
 » coureurs par tout le rivage. Après
 » qu'Alexandre se fut ôté l'appré-
 » hension de l'avoir sur les bras
 » avec toute son armée dans un pas-
 » sage de nuit , il fit ce dessein. Il
 » y avoit à quatre ou cinq lieues
 » du lieu où il étoit un rocher , au-
 » tour duquel le fleuve se recour-
 » boit , & vis-à-vis une Isle déserte ,
 » l'un & l'autre couverts de bois ,
 » partant très-propre à former une
 » entreprise. Il résolut de passer en
 » cet endroit , après avoir disposé
 » auparavant le long du rivage des
 » corps-de-garde de distance en dis-
 » tance , d'où l'on pouvoit se voir
 » & s'entendre , & il faisoit jeter
 » des cris toutes les nuits & allu-
 » mer des feux. Ensuite il fit pré-
 » parer publiquement tout ce qui
 » étoit nécessaire pour faire croire
 » qu'il vouloit passer vis-à-vis son
 » camp. Il y laissa un corps de trou-
 » pes , avec défense de passer qu'il
 » ne vît Porus décampé , soit pour
 » se retirer , ou pour le venir com-
 » battre : car s'il vient contre moi ,
 » dit-il , avec une partie de ses trou-
 » pes , & qu'il laisse l'autre dans son
 » camp avec ses éléphants , vous y
 » demeurerez ; mais s'ils partent

» vous partirez aussi , quand une
 » partie de l'armée demeureroit.
 » Car il n'y a rien à craindre pour
 » le passage que les éléphants , à
 » cause de la cavalerie. Voilà l'or-
 » dre qu'il laissa à Craterus , qui
 » commandoit ce corps. Or entre
 » l'Isle & le camp il avoit mis Mé-
 » leagre , Attalus & Gorgias avec
 » la cavalerie & l'infanterie sou-
 » doiées , & leur avoit comman-
 » dé de passer par troupes lorsqu'ils
 » le verroient attaché au combat.
 » Après avoir donné ces ordres , il
 » prit sa compagnie Roiale avec les
 » régimens de cavalerie d'Ephes-
 » tion , de Perdicas , de Demetrius ,
 » ceux de la Bactriane & de la Sog-
 » diane ; les Scythes & les Dahes ,
 » qui sont des archers à cheval , &
 » pour l'infanterie. les Argyraspides
 » avec les phalanges de Clite & de
 » Cœnus , les Archers & les Agriens ,
 » & s'éloignant du bord pour n'être
 » pas appercû , tira la nuit vers
 » l'Isle où il avoit résolu de passer.
 » Cependant on y emplissoit secré-
 » tement les peaux qu'on y avoit
 » amassées , & on les cousoit avec
 » soin. On y rassembloit aussi les
 » bateaux qu'on y avoit portez par
 » pièces sur des chariots , & princi-
 » palement les galères à trente ra-
 » mes , la forêt empêchant qu'on
 » n'apperçût rien de ce qui s'y pas-
 » soit. Mais ce qui servit encore
 » plus à couvrir l'entreprise , fut un
 » orage effroyable qui dura toute la
 » nuit , dont le bruit empêchoit
 » qu'on n'ouît celui des troupes , &
 » le tumulte qui se fait dans l'exé-
 » cution des ordres. Sur le point
 » du jour l'orage étant appaisé ,
 » toute l'armée passa vis-à-vis de
 » l'Isle sans être appercûe des enne-
 » mis. La cavalerie étoit sur les
 » peaux , & l'infanterie sur les na-
 » vires ; les Argyraspides passèrent

» sur les galères à trente rames ,
 » une partie avec Alexandre , & l'au-
 » tre séparément.

Le passage de l'Hydaspe , comme celui du Rhône , sont très-remarquables , tous les deux d'une conduite admirable & d'un détail surprenant. Alexandre , comme Annibal , se fussent exposez à une défaite inévitable , s'ils ne se fussent bornez qu'à une attaque ouverte & de vive force. Quelquefois la ruse nous dispense d'y joindre l'autre , & c'est toujours ou presque toujours celle dont Alexandre se servit au passage de l'Hydaspe. Porus manqua moins de prévoiance & de conduite que les Gaulois. Rien n'empêchoit ceux-ci de faire battre l'estrade le long du fleuve , ou d'y poster des petites gardes qui se communiquassent & s'entr'avertissent de l'une à l'autre par des signaux concertez , particulièrement aux endroits où il y avoit le plus à craindre : ce qui suffit à l'égard des grands fleuves , où l'ennemi ne sçauroit passer sans grand appareil , & sans qu'on ait le tems d'en être averti. Cette faute des Gaulois est une preuve de la malhabileté de leurs Généraux. Il ne faut pas s'étonner s'ils furent surpris. Ces sortes de surprises sont d'autant plus dangereuses , qu'on croit le mal plus grand qu'il n'est en effet , & on se retire lorsqu'on se trouve en état de repousser l'ennemi , comme cela arriva au passage de l'Escaut en 1708. car ceux qui les premiers se rendirent maîtres du pont , n'étoient pas capables de résister contre une compagnie de grenadiers. Tout ce que les Gaulois pouvoient faire dans une chose si imprévûe , étoit de détacher un corps de troupes qui eussent été à la rencontre d'Annon , pendant que le reste de l'armée eût disputé

le passage du Rhône à Annibal.

Polybe ne nous dit pas si les Gaulois avoient de la cavalerie. Il sembleroit qu'ils en manquoient , & c'est dans ces sortes d'actions qu'elle me paroît la plus nécessaire. Cependant le soin qu'Annibal marque de faire passer la sienne , me persuaderoit presque qu'il y en avoit dans cette armée. La manière dont celle des Carthaginois traversa le fleuve , me paroît bien imaginée. Tite-Live , qui ne fait que copier notre Auteur en bien des endroits de son Histoire , l'explique un peu moins clairement , quoiqu'il le fasse assez entendre.

Bien des gens prétendent que la manière dont Annibal s'y prit pour faire passer les chevaux de sa cavalerie , ne se trouve nulle part dans l'Histoire , & que si Polybe & Tite-Live ne nous l'avoient apprise , elle seroit encore inconnue. Ces gens-là se trompent beaucoup. L'exemple que Plutarque nous fournit dans la Vie de Timoleon , est bien autrement remarquable. Il dit que les Corinthiens étant arrivez à Rhége , & ne pouvant passer le détroit pour aller en Sicile au secours de Timoleon à cause des vaisseaux des Carthaginois qui croisoient sur ce parage , apprirent que la flote avoit fait voile du côté de Syracuse ; ils ne perdirent pas un moment , &
 » se jettent promptement , dit-il ,
 » dans les premières barques de
 » pêcheurs qu'ils rencontrent par
 » hazard , & passent en Sicile
 » avec tant de sûreté par une si
 » grande bonace , qu'ils menèrent
 » leurs chevaux par la bride tou-
 » jours nageant à côté de leurs ba-
 » teaux.

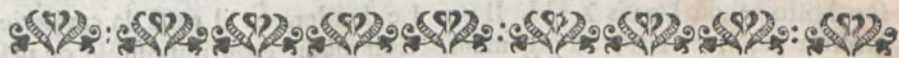
Je trouve un exemple d'une pareille invention dans le passage du Rhin par M. le Duc de Longueville

en 1639. Le Vaffor le rapporte dans son Histoire de Louis XIII. Il ne le croit pas inférieur, au jugement même de plusieurs Auteurs, dit-il, au fameux passage du Rhin que César a si soigneusement décrit dans ses Commentaires. Se mocque-t-il ? Ce sentiment est absurde : ce passage n'a nul rapport avec l'autre. Il le donne comme quelque chose de merveilleux & de fort hardi. Rien de tout cela : à moins qu'on ne veuille le prendre dans la façon dont on fit passer les chevaux de la cavalerie, ce qui seroit ridicule. Venons à l'exemple que j'ai promis.

Le Duc de Longueville qui vouloit passer le Rhin dans un cas, où la nécessité ne pouvoit être plus grande, envoie des espions pour sçavoir si l'armée Bavaroise étoit retirée. Assuré de ce côté-là, il ordonna que les troupes se rendissent le 28. Décembre aux environs de Bacarra & d'Obervezel. Le 25. du même mois le Comte de Guébriand alla reconnoître les lieux les plus propres à passer la rivière. Le Lieutenant d'artillerie avoit préparé des barques. Le Duc de Longueville arriva vers la nuit à Bacarra. Le Comte de Guébriand commande au Capitaine des bateaux de partir avec ses bateliers. Ils firent monter les petites barques au-dessus de Lorik. A deux heures après minuit le Comte de Guébriand fit passer Roqueservières avec cent quarante mousquetaires & soixante piquiers, gens choisis. Dès qu'ils eurent mis pied à terre sur l'autre bord, Roqueservières les mit en bataille. Après que le Comte de Guébriand eut fait passer la plus grande partie des quatre régimens, il passa lui-

même, attaqua Lorik, & le prit. Le lendemain il passa la cavalerie. Comme il étoit impossible de passer les chevaux dans des barques aussi petites que les nôtres, le Colonel Roze essaia une nouvelle manière, qu'il avoit vû pratiquer à un Officier nommé Koulhaste. Un cavalier descend dans une barque, fait entrer son cheval dans l'eau, le conduit par la bride, & le cheval passe à la nage : on en mena trois ensuite dans la même barque, & la chose paroît si facile que tous les autres suivent l'exemple. Après cet heureux essai toutes les barques furent employées à la fois pendant huit jours & huit nuits. Le reste de la cavalerie arriva en bon ordre au-delà du Rhin.

Cette nouvelle manière de faire passer les chevaux est, comme l'on voit, fort ancienne & fort sûre à l'égard des rivières extraordinairement larges & dangereuses ; mais la question est de sçavoir si le passage des chevaux des Corinthiens de Rhége en Sicile n'est pas une fable. Je suis persuadé que non, quoique le trajet soit de près de deux lieues : les chevaux nagent très-longtems, lorsque ceux qui sont dans les bateaux les soutiennent par la bride d'une main, & leur relèvent la tête de l'autre en se baissant sur le bord du bateau. C'est ce que j'ai vû pratiquer en 1708. à un régiment de dragons des troupes de Hollande, qui fit passer à tous ses chevaux le bras de mer qui sépare la ville de l'Ecluse de l'Isle de Cadfant, dont nous nous étions rendus les maîtres. Je me rendis dans cette ville pour aller prendre les otages, & mon cheval passa de la même sorte que les autres.



OBSERVATIONS

Sur le passage des grandes Rivières.

S. I.

Avantages de ceux qui défendent les passages des grandes rivières. Depuis les Anciens il n'y a point eu de plus habiles traverseurs de rivières, que M. le Prince Eugène.

JE ne vois rien de plus difficile que le passage des grandes rivières, soit par la ruse ou de vive force, lorsqu'on a affaire à un ennemi vigilant & entendu, & cependant on les passe, & rarement échoue-t-on dans ces sortes d'entreprises. J'ai lieu d'en être étonné, non pas dans celle où le stratagème en a seul la gloire, ou qu'il est lié à la force ouverte, mais uniquement dans celle-ci. Cela me paroît surprenant, vû l'avantage de celui qui se défend, qui est si grand qu'il est à peine concevable, & cependant on se laisse emporter en fort peu de tems. Seroit-ce que la méthode de celui qui attaque, & l'ordre qu'il observe dans le combat, seroient au-dessus des précautions de celui qui se défend? Rien de tout cela. Je l'ai déjà dit, l'avantage est toujours du côté de ce dernier, & malgré cela il est emporté, quoiqu'il ait des forces capables de faire une forte & vigoureuse résistance, & d'empêcher le débarquement, & en même tems l'établissement du pont que l'on établit à la faveur du canon & de ceux qui passent.

Véritablement celui qui tente le passage d'un grand fleuve rapide & impétueux, a cet avantage sur ce-

lui qui se défend, que s'il ne peut employer le stratagème ordinaire & dont j'ai parlé, il est toujours en état d'obliger son ennemi à une grande diversion de ses forces, par de fréquentes tentatives en différens endroits éloignés du véritable, où il a dessein de passer & de jeter son pont; mais il est aisé à celui qui se défend de connoître ces sortes d'endroits, & de distinguer les fausses des vraies attaques. Car s'il n'en est point capable, ou s'il néglige d'examiner par lui-même le cours du fleuve, & les lieux qui peuvent être les plus favorables à l'ennemi, il réduira son armée à rien, par la multitude des postes qu'il sera obligé d'occuper.

M. le Maréchal de Catinat s'étant porté sur l'Adigé en 1701. pour en défendre le passage à l'armée Impériale, divisa tellement ses forces en divers petits campemens & en différens postes, qu'il se trouva hors d'état de se défendre en aucun endroit, par l'éloignement des quartiers ou des petits camps répandus le long du cours de cette rivière, sur un front de plus de douze lieues. Cette faute, qui n'est que trop ordinaire dans la défense des grandes rivières, comme dans celle des petites, fut reprochée à M. le Maréchal de Catinat avec beaucoup de raison.

Cinq ans après M. le Duc de Vendôme tomba dans une faute semblable, comme j'ai dit plus haut. Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que

que M. le Prince Eugène se servit de la même ruse contre tous les deux, sur la même rivière, & l'ennemi passa toujours à l'endroit où M. de Saint-Fremont commandoit le plus commodément du monde : tant cet Officier Général étoit entendu, alerte & vigilant. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'il fut toujours écouté & récompensé comme un habile homme. Il ne manqua jamais de raisons pour excuser ses fautes, & les rejeter sur d'autres, qui n'y avoient nulle part, pour bien faire ses affaires, & assez mal celles de son Maître.

Dans ces sortes de conjonctures celui qui veut passer a un très-grand avantage sur son ennemi, qui ne sçauroit recevoir aucun avis, ni rien connoître de ses mouvemens qu'après le coup fait. On donne jalousie en plusieurs endroits à trois ou quatre lieues les uns des autres, & l'on fait même mine de négliger le véritable. Lorsqu'on s'est apperçû de ces différens mouvemens, & que l'ennemi s'est partagé en plusieurs campemens & selon ses craintes, qu'il s'est par conséquent affoibli par tout, & que ses quartiers sont trop éloignez les uns des autres pour s'entrescourir, on doit alors tenter en ces endroits-là : on a le tems de s'établir & de battre tout ce qui s'oppose d'abord à notre passage, avant qu'on ait le tems de rassembler d'assez grandes forces pour attaquer ce qui a déjà passé, qui grossit & augmente toujours à mesure qu'il en passe davantage. Pendant ce tems-là on établit son pont, on se saisit des postes les plus avantageux, on se rempare avec des arbres coupez à la tête du pont, & l'on se forme derrière cet abattis que l'on étend à mesure qu'il passe des troupes.

Tome IV.

Si l'on trouve une rivière qui ait son confluent dans le fleuve que l'on veut passer, on doit choisir cet endroit préférablement à tout autre : l'ennemi ne s'apperçoit ni ne voit rien de ce qui se passe en dedans, les préparatifs se font sans péril & avec beaucoup plus de secret & de diligence. Pendant ce tems-là l'on tâche de faire diversion des forces de l'ennemi, par des contremarches dont il ne puisse être informé, & qui lui puissent faire croire qu'on n'a nulle envie d'attaquer de ce côté-là, où l'on laissera un grand corps de troupes embusqué ; on fera même mine de jeter un pont à trois ou quatre lieues au-dessous ou au-dessus du fleuve. Il est bien difficile que l'ennemi ne prenne pas le change, lorsqu'il voit une armée qui décampe d'un endroit pour tenter le passage en tout autre, pendant qu'on lui dérobe la connoissance des préparatifs qu'on fait ailleurs, & des troupes pour la décente. La nuit toute cette armée qui aura tenté le jour, décampera à la sourdine pour se rendre en diligence à l'endroit où l'on aura résolu le passage. Tous les bateaux sortiront de la rivière, & entreront dans le fleuve pour passer au-delà.

Les premières troupes qui auront débarqué, attaqueront fortes ou faibles tout ce qui se présentera devant elles ; elles occuperont les maisons les plus proches de la rive du fleuve & des endroits les plus avantageux, & s'y fortifieront le mieux qu'il leur sera possible par des arbres coupez, autant que le tems & les lieux leur pourront permettre. Le meilleur & le plus prudent, est d'attaquer d'abord l'ennemi, qui se trouvant surpris fait moins de résistance. Il arrive souvent qu'on abandonne le poste pour se joindre au gros, ou

H

pour attendre le secours des troupes les moins éloignées, pour marcher ensuite à celles qui ont d'abord percé; mais lorsqu'on prévient ce secours & qu'on attaque ce qui se rassemble, ce premier avantage, quelque petit qu'il soit, grossit extraordinairement, jette la terreur par tout, & anime davantage le victorieux, dont le monde augmente à mesure que les bateaux ou les radeaux reviennent chargez de nouvelles troupes. On ignore même le nombre qui a passé à cause de la nuit, qui est toujours l'heure la plus favorable pour ces sortes d'entreprises, parce qu'elle fait paroître les choses plus grandes qu'elles ne le sont en effet. L'audace & la hardiesse avec laquelle on attaque, font qu'on s'imagine qu'on ne prendroit pas ce parti si on n'étoit en forces, & sur ce fondement il est rare qu'on fasse grande résistance, disons plutôt on n'en fait aucune.

Le passage de l'Allier, que César décrit si bien dans ses Commentaires, est presque conforme à la ruse que je propose; mais comme il s'agit ici du passage des grands fleuves, & non pas de l'Allier, qui n'est qu'un ruisseau en comparaison, je crois devoir m'attacher uniquement à ce qui appartient à mon sujet, c'est-à-dire à certains événements extraordinaires, & ceux qui se sont passés de nos jours sont toujours ceux qui intéressent & plaisent le plus.

Je ne pense pas que depuis les Anciens il se soit jamais vu un plus grand traverseur de fleuves & de rivières que le Prince Eugène, ni aucun même plus habile, plus rusé & plus expérimenté que lui dans cette grande partie de la guerre. J'ai déjà dit que ce grand Capitaine passa l'Adigé en 1706. peu de jours

après il traversa le Canal-Blanc, autre rivière très-large & très-difficile: Saint-Fremont s'y transporta, & Saint-Fremont la lui laissa passer; & lorsque M. de Vendôme arriva, il n'étoit plus tems, car les ennemis étoient presque en-deçà. Cette conduite fut le sujet d'une infinité de spéculations, & chacun dans l'armée en fit à sa manière. Les Impériaux n'avoient plus que le Pô à traverser. M. de Vendôme se hâta d'y envoyer un corps considérable de troupes, & deux Officiers Généraux. Les ennemis s'imaginèrent qu'il n'en seroit pas de même du Pô que des autres rivières, mais ils se trompèrent: car ils rencontrèrent infiniment moins d'obstacles & de chicaneries au passage de celle-ci, beaucoup plus large & plus difficile que le Rhône, qu'aux autres qu'ils venoient de passer. Les ennemis manquoient de bateaux pour faire leur pont, & il en falloit un grand nombre, car le tems pressoit. Ils en trouvèrent quelques-uns du premier rang dans l'Adigette qu'on appelle Bucentaures, sur lesquels on peut embarquer quatre à cinq cens hommes, & quelques autres un peu moindres. L'Adigette est un canal qui se jette dans le Pô, & où il y a une magnifique écluse. Il nous étoit facile de retirer tous ces bateaux, de les faire passer de l'autre côté du fleuve, ou d'y mettre le feu. Cette précaution étoit dans les regles, on ne la prit pourtant pas. L'Officier qu'on avoit posté en cet endroit-là ne le jugea pas à propos.

Le Prince Eugène, ravi de trouver tout ce qui pouvoit favoriser son dessein, se campe à la Polisselle, assemble tous les bateaux qu'il trouva dans le canal, y laisse un corps considérable de troupes, qui ne pa-

rut rien à nos gens, décampe en plein jour, & fait mine de tenter le passage au-dessous, où il manquoit de tout pour cette entreprise. On le crut pourtant, & on en fut d'autant plus persuadé, que le Pô forme deux ou trois petites Isles en cet endroit-là. Nous cotoions les ennemis, & nous nous réglons sur leur marche, au lieu que nous eussions dû les laisser aller, très-assûrés qu'il reviendroient sur leurs pas. Si l'on vouloit les suivre, on eût dû tout au moins laisser un bon corps de troupes vis-à-vis l'écluse de l'Adigette, & s'y précautionner d'une bonne batterie. Pour le coup cette pensée ne nous vint pas; mais après l'événement, on jugea que ç'eût été un bon coup à faire. Parlons sincèrement, la tête nous avoit tourné: car pour de la valeur, il y en avoit dans notre armée au-delà de ce qu'on en pouvoit désirer pour réduire à l'absurde tous les desseins de nos ennemis. Nous manquâmes du côté de la tête. Quoiqu'il en soit, M. le Prince Eugène profita habilement de la bonté & de la fermeté de la sienne; voiant que nous donnions dans le piège, il fait une marche secrète & nocturne, & retourne sur ses pas.

Pendant qu'il est en marche & que nous l'ignorons, les troupes ennemies s'embarquent: on ouvre tout à coup l'écluse de l'Adigette, & l'on voit sortir gravement & à la file un nombre de gros bateaux dans le plein jour qui traversent le fleuve, & débarquent sans presque aucune opposition, occupent les endroits des bords qui leur paroissent les plus avantageux, & attendent un second voyage pour se mettre un peu plus au large. Les troupes qu'on avoit laissé là en fort petit nombre, espiées d'une aventure si ino-

pinée, portent l'alarme par tout: ceux des postes plus éloignés auroient eu le tems de venir au secours, outre que le gros n'étoit pas loin, & tout cela joint ensemble eût pû faire avorter un si grand dessein. Deux mauvais Généraux délibèrent là-dessus, & après une consultation assez courte, ou juge à propos de marcher du côté du Panaro & de s'en couvrir, ce qu'on fit; cette rivière étoit très-soutenable, malgré cela on l'abandonna dix ou douze jours après: car il ne fallut pas moins de tems aux ennemis pour faire leur pont sur le Pô. Cette action du Prince Eugène est tout ce qu'on peut imaginer de plus hardi & de mieux conduit. Je l'estime d'autant plus, qu'elle fut l'objet d'un grand dessein, qui étoit le secours de Turin, & d'une marche qui a peu d'exemple dans l'Histoire.

S. II.

De l'ordre sur lequel on doit combattre au passage des grandes rivières. Moien pour faciliter le débarquement, & le faire en bon ordre.

JE ne vois rien dans notre méthode à l'égard du passage des grandes rivières, non plus que dans l'art de les défendre, qui soit digne de quelque attention & fort instructif. Il n'y a rien même que de fort mauvais, & quant à l'ordre à l'égard du combat, & quant aux précautions pour s'empêcher d'être rompus & culbutez dans la rivière par le grand nombre. Combattre par bataillons & selon la méthode ordinaire, n'est pas un moien propre pour résister contre le nombre qui nous double. Donnons une manière de combattre plus assurée,

plus simple, & qui soit exemte de tous les défauts de l'autre.

Pour le passage des grandes rivières, il faut avoir un grand nombre de bateaux aussi gros qu'il sera possible, & les armer, s'il se peut, d'un blindage mobile de fascinage d'osier, ou de radeaux blindés de même : les premiers bateaux ou radeaux qui feront la tête, seront remplis de quelques compagnies de grenadiers & d'un nombre de pertuisanniers pour résister contre un effort de cavalerie. Le gros qui sera dans les autres bateaux, se formera en arrivant sur deux colonnes (2) (3), sur vingt files de hauteur & sur vingt-huit de profondeur, fraizées selon ma méthode. A mesure qu'on gagnera du terrain, elle grossira & s'avancera en bon ordre. Il suffit qu'une colonne ait percé pour donner passage à celle qui suit, qui doit se mettre à côté, & s'éloigner à un certain espace de l'autre, marchant toutes deux par leur front à droit & à gauche, pour laisser un terrain pour la cavalerie, qui se mettra entre deux. S'il arrive de l'infanterie, elle formera une seconde section (4) (5) derrière les deux premières. Quelque brave & déterminé que l'ennemi puisse être, il ne scauroit envelopper les deux colonnes de toutes parts sans un desavantage manifeste : car s'il s'engage entre l'intervalle qu'elles laissent entre elles pour les troupes qui passent à tout moment, il se trouveroit entre trois feux. Le second passage doit être encore d'infanterie, qui formera les deux colonnes du centre (6) (7); les bateaux qui reviendront ensuite, porteront ce qu'il y aura de cavalerie d'élite (8) (9), & des compagnies de grenadiers (10) s'introduiront entre les espaces des colonnes, & ainsi successivement on

se rangera dans le même ordre, & l'on attaquera l'ennemi brusquement & sans délibérer pour s'étendre, gagner du terrain, & occuper les endroits qui paroîtront les plus avantageux. Par cette méthode chaque arme se trouve à sa place, & chacune se soutient réciproquement.

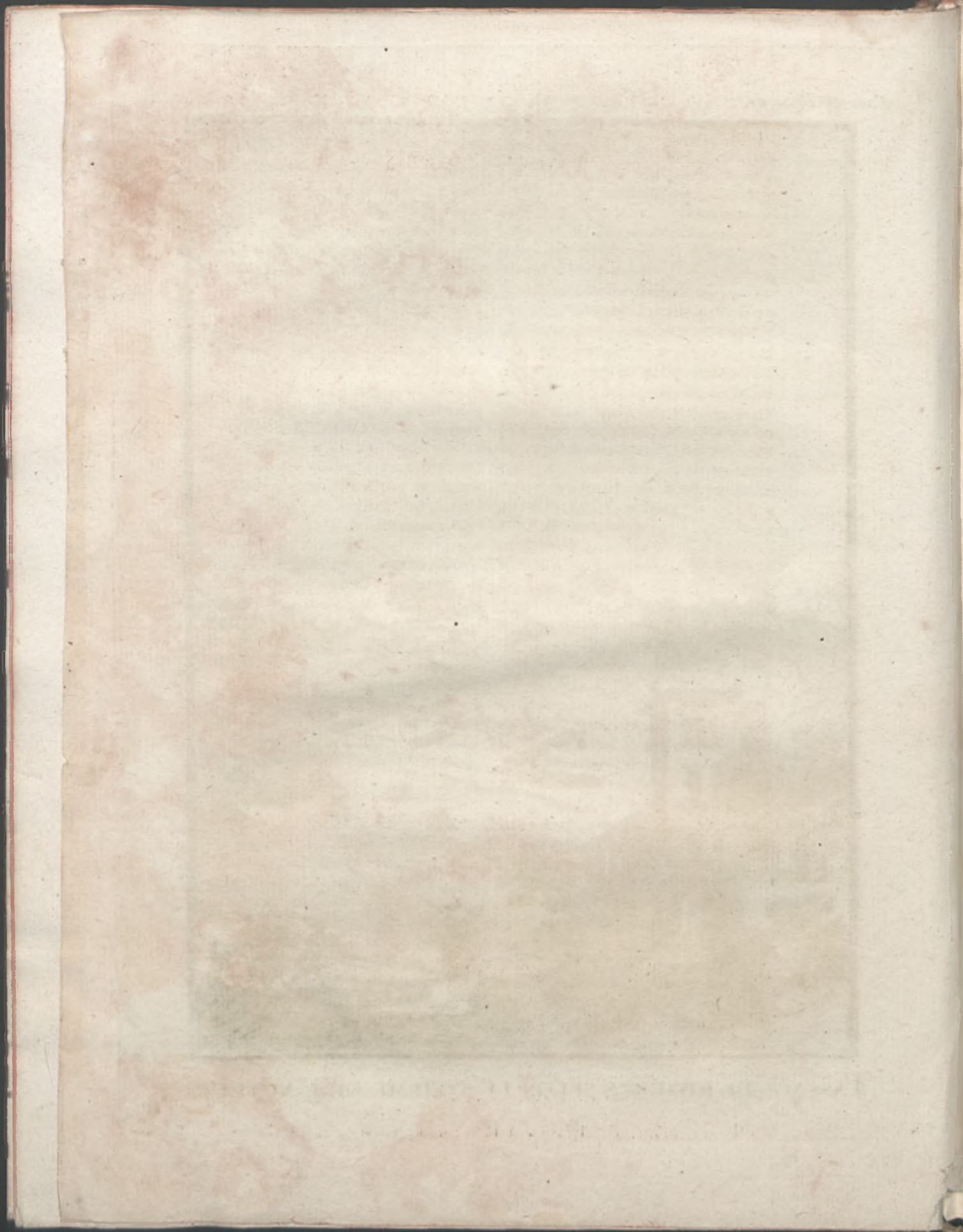
Pendant qu'on en est aux mains, qu'on avance, & qu'on s'étend le long des rives du fleuve, qu'on fait occuper le haut des digues, s'il s'en trouve, comme M. le Prince Eugène fit sur le Pô & le Canal-Blanc, on y place du canon, & l'on tâche de le placer sous la protection des colonnes, n'y en ayant pas de meilleure, au jugement des plus habiles Officiers d'artillerie.

Comme il est à craindre après une première action qui aura réussi, que les divers corps campez le long du fleuve ne viennent se rassembler, & qu'ils ne marchent après cette jonction pour fondre sur ce qui aura passé, chose rare pourtant; il est toujours bon de se précautionner. Le meilleur n'est pas de lever terre, on ne le doit point, si l'on peut se couvrir par des arbres coupez, qui, comme j'en ai dit si souvent, est l'obstacle le plus redoutable & le plus grand qu'on puisse opposer au nombre & à la valeur.

Si l'ennemi s'est retranché sur le bord de l'eau sans laisser aucun terrain pour se former, l'attaque devient très-difficile & très-dangereuse. Il faut nécessairement que les soldats puissent combattre sur un terrain ferme, & capable de contenir deux cens hommes de front sur dix de profondeur : car quand les bateaux ne tireroient qu'un pied d'eau, il n'est guères possible que les soldats puissent agir & combattre avec quelque espérance de succès; s'ils



PASSAGE DE RIVIERES SELON LE SYSTEME DE L'AUTEUR



ont le pied dans l'eau , ils perdent toute leur force , & cette légèreté , si nécessaire dans une attaque brusque & impétueuse. L'ennemi peut opposer encore d'autres obstacles & des pièges dans l'eau comme sur le bord , qui peuvent rendre la décente presque impraticable. Celui qui attaque doit prévoir tous ces obstacles qu'on pourroit lui opposer , & s'être précautionné contre tout événement. On plante souvent des pieux dans l'eau à une certaine distance ce qui empêche que les bateaux ou les radeaux ne puissent avancer. On y jette des arbres entiers avec toutes leurs branches , autre obstacle qui vaut bien les pieux. On pratique quelquefois des puits près du bord. Tout cela fait perdre un tems infini , pendant qu'on est exposé à des salves continuelles , qui font périr une infinité de braves gens ; mais il est très-rare que l'on se serve de ces ruses. Si on les mettoit en œuvre dans le passage des grandes rivières comme dans celui des plus médiocres , ces sortes d'entreprises deviendroient plus sérieuses qu'on ne pense ; mais par je ne sçai quelle fatalité , on trouve presque toujours des Généraux qui négligent ces sortes d'obstacles , & qui se moquent même de ceux qui les leur proposent , ce qui est à peine concevable ; ils croient l'ennemi capable de surmonter tout , & font connoître par-là qu'ils ne sont eux-mêmes capables de rien. Le Marquis de Santa-Cruz , qui a donné au public de si beaux Ouvrages sur la guerre , pratiqua cette méthode dans la mer même : car craignant une décente à Cagliari , capitale de la Sardaigne , il fit enfoncer de gros pieux dans l'eau sur plusieurs rangs , de sorte qu'il étoit impossible d'aborder le rivage.

Le meilleur expédient pour surmonter ces sortes d'embaras dont je viens de parler , est de faire des ponts sur un des côtez des bateaux qu'on retient avec des cordages , ou par deux mâts qu'on laisse tomber , ou qu'on baisse en manière de pont-levis. Leur longueur doit être au moins de deux toises : ce sont des espèces de sambuques , pour parler le langage des Anciens. J'en donneroies la figure , s'il n'y en avoit une dans mon troisiéme Tome page 25. C'est une échelle de quarante pieds de largeur qu'on abat sur la muraille ; mais on peut l'imaginer semblable à un pont , & l'on se trouvera au fait.

A la surprise du château d'Hostilia , que j'avois proposé à M. le Grand Prieur de Vendôme en 1704. je fis faire quatre de ces ponts sur le bordage de quatre grands bucentaures , & quelques autres sur de moindres bateaux. M. le Chevalier de Laubepine , alors Capitaine de Galère , & qui vit encore , devoit commander cette petite flote. Le succès de cette entreprise étoit infaillible , & la retraite de l'armée Impériale entièrement coupée , si le Grand Prieur ne se fût pas laissé entraîner aux conseils pernicieux d'un Officier Général : de sorte qu'on laissa là le château , pour passer du côté de la Stelata , que j'avois regardé comme la fausse attaque. Elle devint la véritable , & elle réussit ; mais en attaquant par cet endroit-là la retraite des ennemis étoit assurée , & ils s'en allèrent en effet. Ces ponts sont encore meilleurs sur des radeaux. On les fait de toute la largeur de la machine de sorte qu'on débarque en bataille.

Charles XII. Roi de Suède , un des plus grands Capitaines de notre tems , excelloit au-dessus de tout ce

qu'on peut dire dans le passage de rivières. Il ne les passa jamais que sur des radeaux. Ils étoient construits avec un tel art, que les soldats s'y mettoient dessus en bataille sur dix de profondeur, & même avec du canon. Ces radeaux étoient composez de plusieurs lits de poutres en long & en travers, fort près-à près fortement liées. Celui qu'il fit faire en 1718. pour passer le lac de Suind-Sund à Friderichalle, est de tous le plus parfait. Les poutres étoient équarries sur quatre ou cinq lits avec un bordage de poutres, deux pièces de vingt-quatre & cinq cens hommes dessus. Son passage de la Dune en 1701. est tout ce qu'on peut imaginer de plus profond & de plus instructif; & comme il est unique dans son espèce, je trouve à propos de le copier tout entier. (a)

» Le Roi de Suède partit de
 » Derpt à la tête de quinze mille
 » hommes d'infanterie & de cinq
 » mille de cavalerie, & se croiant
 » assez fort pour entrer en cam-
 » pagne, commença à marcher
 » vers Riga. Il s'attendoit que les
 » Saxons viendroient au-devant de
 » lui, & passeroient la Dune pour
 » lui donner bataille; mais aiant
 » appris qu'ils se retranchoient de
 » l'autre côté, il résolut de passer
 » lui-même cette rivière, pour les
 » attaquer jusques dans leur camp.
 » On ne pouvoit le faire qu'à la
 » vûe de quelques Isles, où les Sa-
 » xons avoient placé des batteries.
 » Charles l'entreprit à la faveur de
 » certains radeaux de nouvelle in-
 » vention, sur lesquels il avoit fait
 » mettre de l'artillerie, & de quel-
 » ques barques remplies de paille
 » mouillée où l'on mit le feu, afin

» que la fumée dérobat la vûe de
 » ses troupes à l'ennemi. Il fit pre-
 » mièrement jeter un pont depuis
 » Riga jusqu'à une Ile située au
 » milieu de la rivière, dont les Sa-
 » xons n'étoient pas les maîtres.
 » Six bataillons y passent pour s'em-
 » barquer dans dix grands bateaux,
 » dont les bords étant fort élevez
 » couvroient les troupes, & pou-
 » voient s'abaisser pour servir de
 » pont au débarquement, & sur
 » chacun desquels il y avoit deux
 » pièces de canon.

» Le matin du 18. Juillet à la
 » pointe du jour, les troupes s'a-
 » vancèrent vers le rivage opposé,
 » favorisées de l'artillerie des rem-
 » parts de Riga, & par le canon
 » de la citadelle. Elles abordèrent
 » en un endroit marécageux, & à
 » mesure qu'elles débarquoient, les
 » bateaux alloient se ranger à droit
 » & à gauche pour les soutenir par
 » le feu de leur canon. Le vent qui
 » souffloit alors avec assez de véhé-
 » mence, & qui étoit favorable aux
 » Suédois, chassa du côté des Sa-
 » xons une fumée si épaisse des
 » barques pleines de paille mouil-
 » lée, que le Roi avoit eu la pré-
 » caution de prendre avec lui, qu'ils
 » en furent tout offusquez, & ne
 » purent s'opposer au débarque-
 » ment aussitôt & aussi vigoureuse-
 » ment qu'il auroit fallu. On com-
 » mença ensuite à débarquer les
 » troupes, & à mesure que l'in-
 » fanterie arrivoit, elle se rangeoit
 » derrière ses piques, *c'est-à-dire*
 » *derrière les manches des piquiers,*
 » & ses chevaux de frise, & s'en
 » faisoient un retranchement. Là-
 » dessus les Saxons s'avancèrent au
 » nombre de cinq régimens & dix-
 » sept escadrons. Mais soit que le
 » terrain ne leur fût pas favorable,
 » soit qu'ils fussent effraiez de la

(a) *Limiers, Hist. de Suède sous le regne de Charles XII.*

» contenance hardie des Suedois,
 » ils se retirèrent dans un lieu sec
 » flanqué d'un marais & d'un bois,
 » où étoit placée leur artillerie.
 » Alors les Suédois marchèrent à
 » eux, & soutenant leur feu fans
 » se rompre, les attaquèrent avec
 » tant de vigueur qu'ils les obli-
 » gèrent à reculer.

L'Auteur d'où je tire ce fait, ne craint point qu'on l'accuse de nar- rer médiocrement bien ce qu'il nous apprend des actions du grand homme dont il décrit la vie. Ce qu'il rapporte du passage de la Dune, est très-conforme à ce que j'en ai appris de plusieurs Officiers Suédois qui s'y sont trouvez. Il oublie pourtant qu'il y avoit plusieurs radeaux chargez d'un corps considérable de troupes, & que ces radeaux étoient composez de plusieurs rangs de longues poutres de sapin. Ce passage est admirable, de même que le Capitaine, qui mit tout à profit & jusqu'au vent pour réussir dans son entreprise : car cette fumée que le vent pouvoit au visage des Saxons n'aida pas peu à favoriser la décente, les ennemis n'ayant pû la soutenir. Je ne m'entendrai pas davantage sur le passage des grandes rivières, me réservant d'en traiter ailleurs, & d'épuiser la matière dans un Traité particulier, où nous joindrons la défense : car ce que j'en vais dire dans le Paragrafe suivant ne roulera que sur ce qui m'a paru le plus essentiel.

De la défense contre le passage des grandes rivières. Le système de l'Auteur est le seul sur lequel on puisse se défendre contre un ennemi qui l'emploie dans l'attaque.

IL s'agit maintenant de traiter de la défense des grandes rivières contre une attaque de vive force. Si celle-ci est tout ce qu'il y a de plus difficile, de plus dangereux & de moins certain à la guerre, on conviendra peut-être que la défense est tout ce qu'il y a de plus aisé & de plus facile, si l'on peut rendre inutile & de nul effet la ruse & l'artifice : car alors l'ennemi ne voit rien au-delà que d'en venir à la force ouverte. Avouons-le franchement, un Général d'armée y penseroit plus de deux fois avant que de s'y résoudre, si celui qui se défend étoit plus habile & plus résolu, & qu'il connût aussi bien les précautions attachées à cette partie de la guerre & ses avantages, que les pièges dont il peut les accompagner.

Le passage des grandes rivières, ou de celles qui ne sont point guéables, ne roule que sur un nombre de stratagèmes surannez & mille fois répétez. Peu de Généraux l'ignorent, s'ils ont la moindre expérience. Les plus grands Capitaines comme ceux qui ne le sont pas, les ont pratiquéz les uns après les autres. Si on vouloit en faire un recueil, à peine rempliroient-ils une page d'écriture. Il y a un assez grand nombre d'Ecrivains anciens & modernes qui ont traité des stratagèmes sur toutes les parties de la guerre. Il seroit à souhaiter que ces fortes de Livres fussent souvent lus & bien méditez des gens du métier. Frontin en a fait un Livre qui

est très-estimé des connoisseurs ; il les a rangez avec un tel ordre & avec tant de méthode, que chaque partie de la guerre a les siens ; & bien que Polyen qui a écrit en Grec & fort poliment en soit fourni, il plaît moins pour avoir suivi un ordre moins méthodique.

Lorsqu'un Général s'est porté sur un fleuve pour en défendre le passage, il doit être en de perpétuelles défiances aux endroits mêmes où il semble avoir le moins à craindre : car le plus fort se trouve souvent le plus foible, lorsqu'on n'y fait aucune garde. La première de toutes les précautions qui rendent les autres plus faciles, est de retirer tous les bateaux qui se trouvent du côté opposé du fleuve, fort avant le long de son cours. On doit les faire passer en-deçà, les couler à fond aux endroits les plus aisez, ou les brûler. Je dis généralement tous les bateaux, sans en oublier un seul. Cette disette réduit l'ennemi à ne sçavoir où se prendre. Le seul expédient qui lui reste, est de recourir aux radeaux ; mais comme toute sorte de bois n'est pas propre pour ces sortes de machines, il se voit dans la nécessité de démolir les maisons pour en faire ; ce qui nous donne le loisir de prendre des précautions plus assurées, & d'en chercher pour les rendre inutiles, ou d'empêcher un travail qui ne se peut faire que sur la rivière même, ce qui est un avertissement & une assurance qu'on passera en ce seul endroit où l'on travaille, ce qui fait qu'on est en état de se mettre en forces.

Dans ces sortes d'affaires, on doit encore observer s'il n'y a pas quelque rivière qui se jette dans le fleuve, où l'ennemi peut aisément faire, secrètement & à couvert ses prépa-

ratifs, & sortir tout à coup & lorsqu'on s'y attend le moins.

On en reconnoitra le cours avec un très grand soin, ses sinuositez, les endroits les plus accessibles : on y fera élever de bonnes redoutes, auxquelles on joindra des courtines, s'il est nécessaire : on les élèvera le plus près des bords qu'il sera possible ; on observera de couper les retours qui peuvent être favorables à l'ennemi, & des redoutes avancées pour ne laisser aucun terrain où il puisse se former, & ne pas imiter les Hollandois, qui en 1672. s'étant retranchez sur l'Issel, laissèrent passer & former les François de l'autre côté, leurs retranchemens s'étant trouvez trop éloignez des rives du fleuve. Il y a une infinité d'autres précautions que j'écarte ici ; mais celles dont je fais le plus grand cas, sont les arbres coupez avec toutes leurs branches, que l'on coulera à fond par le moien de plusieurs paniers ou de sacs remplis de pierres liez fortement aux branches, ou en les retenant avec des pieux plantez entre les branches pour les tenir plus fermes.

Tout cela pourtant n'est d'aucune considération, s'il n'y a des troupes pour le défendre. Le plus grand nombre des Généraux craignant également par tout, divisent tellement leurs troupes, & les portent en tant d'endroits, où il y a souvent le moins à craindre, qu'ils trouvent le secret par cette conduite d'avoir à craindre par tout, & par tout ils sont hors d'état de se défendre. Le meilleur expédient est de former de petits camps de deux ou trois mille hommes, à une lieue ou deux l'un de l'autre avec des gardes entre deux qui se communiquent de l'une à l'autre avec des signaux concertez, afin de marcher

cher en forces aux endroits où l'ennemi aura tenté le passage.

Il y a encore une précaution à prendre, qui me paroît excellente, & qui me semble n'avoir jamais été pratiquée. On doit avoir en différens endroits le long du cours du fleuve, de petits bateaux ou canots fort légers à six rames, pour aller la nuit reconnoître le côté opposé, & pour aller aux nouvelles ou faire quelques prisonniers. On doit sur toutes choses se défier de ces grands feux qu'on fait dans le camp, cela signifie d'ordinaire une marche nocturne. C'est alors que l'on doit envoyer reconnoître à la faveur de la nuit, avec ordre aux rameurs de se laisser aller au courant, ou de passer à vogue fourde pour n'être pas découverts, & ceux qui seront descendus prêteront l'oreille à terre: ils sauront bientôt s'il y a une marche. Je trouve un exemple de ces sortes de feux allumés dans l'Histoire de Timur-Bec, (a), que je n'ai garde d'écarter. Il vient trop à propos.

Encatoura s'étant révolté, l'armée de Timur marcha en diligence contre ce Rebelle jusques sur le bord du Sihon. » * Les troupes des deux partis, dit M. de la Croix, s'étaient faites des passages, camptèrent en présence les unes des autres, & elles marchèrent de même durant quelques jours sur les deux rivages, pour trouver l'occasion d'en venir aux mains.

» Pendant une certaine nuit Encatoura se servit d'une ruse de guerre; » il laissa mille hommes dans le camp » qu'il venoit de quitter, & il leur ordonna que pendant qu'il marcheroit à la tête du reste de ses trou-

(a) Liv. 2. ch. 62.

* Fleuve qui se jette dans la mer Caspienne.

» pes sur le bord du fleuve, ils firent des feux en divers endroits du camp, afin de faire croire que toute l'armée y étoit encore. Il fit une telle diligence, qu'il trouva un lieu propre pour passer le Sihon. Il le traversa en même tems. Omarcheik averti que les ennemis étoient en-deçà du fleuve, leur vint au-devant en homme surpris. Il se donna un grand combat, où Encatoura fut victorieux.

Comme il se rencontre quelquefois des Isles derrière lesquelles l'ennemi pourroit faire ses préparatifs à couvert, comme fit Charles XII. au passage de la Dune, & y communiquer par un pont, ce qui accourcit extrêmement le chemin, selon la méthode du grand Turenne; il est important de s'en rendre les maîtres, & de s'y fortifier par quelque fort, ou du moins par quelques gardes qui puissent avertir de ce qui se passe derrière. Comme on ne doute plus alors qu'on a choisi cet endroit pour le passage, on est assuré d'agir avec moins d'incertitude des véritables desseins de l'ennemi, & l'on s'y fortifie en rapprochant ou en s'affoiblissant aux postes les plus proches, sans négliger les plus éloignés, & où l'ennemi pourroit tenter une fausse attaque qui peut devenir la véritable par nécessité. Ceux qui ont traversé en certain endroit peuvent s'y maintenir par les avantages qu'ils y ont trouvez, & par le peu de succès d'une véritable attaque où l'on aura échoué.

Voilà fort succinctement ce que je m'étois résolu de dire touchant les précautions & les devants qui me paroissent les meilleurs pour la défense des grandes rivières. Passons maintenant à l'ordre qu'on doit observer dans le combat.

Il est ordinaire dans le passage des rivières de vive force, que celui qui se défend est toujours supérieur à son ennemi. Il ne sçauroit jamais passer d'abord un assez grand nombre de troupes pour être en état de résister contre la supériorité de ceux qui attendent de pied ferme, il n'en passe qu'une petite partie. Il est toujours bon d'attendre qu'il en ait passé un certain nombre, on est toujours en pouvoir de l'accabler par un plus grand. Cette méthode me paroît excellente en se rangeant selon celle que nous pratiquons aujourd'hui; mais comme il n'en est pas ainsi lorsqu'on attaque sur mon système, il est bon de tomber brusquement sur les premiers passez, puisque le petit nombre rangé par colonnes soutiendra toujours contre le grand, & par-là il donne le tems aux troupes qui arrivent successivement de se joindre à celles qui se défendent. Je ne vois point de meilleur moien pour accabler & battre ce qui a déjà passé, que de se former sur plusieurs colonnes, & d'en opposer deux ou trois contre une seule des ennemis, en les attaquant par les têtes & par les côtes: elles se jeteront même entre les intervalles que les colonnes ennemies laissent entre elles. La cavalerie attaquera l'épée à la main, chaque escadron entrelassé de deux compagnies de grenadiers.

On est quelquefois surpris dans ces attaques de vive force, lorsque l'ennemi débarque tout d'un coup avec un grand corps de troupes, & sur tout lorsqu'il a donné jalousie en plusieurs endroits, & qu'on a été obligé de se dégarnir à celui-là même où l'on est attaqué; il est, je pense, meilleur de céder, & d'attendre les secours qui accourent des postes plus éloignez, obser-

vant d'empêcher que les troupes n'arrivent à la file & les unes après les autres. Il faut que les plus proches attendent les renforts qui arrivent successivement. On ne doit jamais envoyer de petits corps, c'est une très-grande & très-lourde faute: seuls ils ne peuvent rien, & sont aussitôt défaits par la déroute des autres. Il faut marcher en forces, si la chose est importante: car où il s'agit du tout il faut donner avec le tout, ou du moins avec un corps capable de repousser ce qui est passé; mais dans ces sortes d'actions on doit attaquer brusquement sans délibérer & sans tirer un seul coup, joindre l'ennemi à coups d'armes blanches; alors les troupes qui arrivent pendant le combat animant celles qui sont déjà engagées, on combat avec plus d'ardeur, & l'espérance redouble à mesure qu'il en arrive de nouvelles. Si l'on avoit suivi cette excellente méthode au passage de l'Adigé en 1701, M. le Prince Eugène eût échoué dans son entreprise, & tout ce qui avoit passé eût été culbuté dans la rivière.

§. IV.

Des radeaux pour le passage des grandes rivières. Explication de celui de l'Auteur.

J'AI parlé de l'avantage des radeaux sur les bateaux pour le passage des grandes rivières: ceux-ci demandent beaucoup de soin, de temps & de dépense. On ne sçauroit guères les construire sur les lieux: si on les fait faire dans les places voisines, il faut les transporter à l'armée. Il y a quelquefois des rivières navigables qui se jettent dans le fleuve que l'on veut passer; mais ces commoditez ne sont pas

fort ordinaires. S'il n'y a point de rivières, on en fera faire des petits qui contiendront fort peu de monde, & les grands si nécessaires ne se transportent pas aisément. D'ailleurs les gros bateaux sont sujets à mille accidens fâcheux que je n'explique point; mais le plus grand de tous est qu'ils peuvent être coulez bas d'un seul coup de canon, & les coups sont d'autant plus certains, que ces bateaux donnent beaucoup de prise, & que la perte d'un grand fait périr tous ceux qui sont dedans.

C'est toute autre chose dans les radeaux. Ils sont très-simples, très-aisés à construire, & l'on en fait un très-grand nombre en fort peu de tems. On ne sçauroit les couler bas, ils ne donnent aucune prise, étant à fleur d'eau. On m'objectera peut-être qu'on ne trouve pas toujours le bois propre pour la fabrique de ces sortes de machines. Je répons qu'il s'en trouve toujours, où il y a des poutres de sapin ou des soliveaux qu'on tire de la démolition des maisons & des tonneaux pour les soutenir, car on en fait de plusieurs sortes; mais je doute qu'on trouve fort communément tous les bois & les choses nécessaires, & des ouvriers même pour la construction des bateaux. Mais de quoi s'agit-il ici? Est-ce des bateaux ou des radeaux ordinaires? Nullement: je propose ici des radeaux que j'appelle portatifs, & purement de mon invention, hors ces caisses que je tire des Anciens, & qu'on peut transporter aisément sans grand attirail: les matériaux se trouvent par tout, dans le camp comme dans les villes, & par le moien desquels on peut embarquer autant de monde que l'on veut, sans qu'il soit besoin de les construire sur la rivière com-

me les gros radeaux composez de plusieurs lits de poutres les unes sur les autres, en long & en travers comme ceux du Roi de Suède, qu'ils appellent *Prames*, ainsi que certains bateaux plats. Comme ils sont très-légers, & qu'on les forme par chassis, les soldats les font dans le camp, & les transportent aisément sur la rivière. On amarre ces chassis à côté les uns des autres, & cet ouvrage est fait en un instant. Passons à l'explication.

Ce radeau est composé de plusieurs chassis A. de quinze à seize pieds de longueur sur dix ou douze de largeur. Ces chassis sont composez de soliveaux équarris B. de bois de sapin, sous lesquels on met plusieurs rangs de caisses poiffées C. près-à-près les unes des autres, & qu'on lie serrément aux mêmes chassis. Ces caisses doivent avoir quatre à cinq pieds de long sur deux de largeur. On couvrira le chassis A. de planches de sapin D. fort légères qu'on clouera dessus.

On joint plusieurs de ces chassis les uns aux autres par de fortes amarres F, & des bouts de soliveaux F. pour les mieux retenir. Chaque chassis doit avoir une espèce de mantelet G. haut de sept à huit pieds, qui se baïsse ou s'abat en manière de pont-levis, retenu par deux cordages H. qu'on lâche lorsqu'on est arrivé sur la rive du fleuve. Ce pont ou mantelet, car il est à deux usages, est couvert de planches K, & doublé de matelats L. qui entrent dans l'eau, pour garantir les caisses des coups de fusil. On attachera aux extrémités de ces ponts mobiles des griffes de fer M. qui se prennent à terre, & empêchent que la machine ne soit emportée par le courant.

On pratiquera aux deux côtez

du radeau N. le montant P. pour y attacher les rames Q. On se servira de gens capables de bien conduire ces sortes de machines. On bordera le derrière de chaque chassis d'une fascine d'osier R. d'un demi pied de diamètre.

Les soldats se rangeront sur chaque radeau comme sur terre, les rangs & les files serrées autant qu'il sera possible; mais comme il y a toujours un côté du radeau qui peut être vû de l'ennemi, on le couvrira d'une blinde de cinq à six pieds de haut. Au lieu de caisses poissées, on peut se servir de peaux de bouc enflées. Un chariot en peut porter autant qu'il en faut pour six radeaux, & ces six radeaux peuvent débarquer d'un seul coup sept mille cinq cents hommes d'infanterie.

Les anciens peuples de l'Asie, & ceux memes d'aujourd'hui, qui habitent sur les bord du Tigre & de l'Euphrate, se servoient de peaux de bouc ou de chèvre enflées pour passer les grandes rivières. Tite-Live prétend qu'une partie de l'infanterie d'Annibal passa le Rhône à la nage sur des peaux enflées: je le croirois assez par ce que nous apprend César (a) dans ses Commentaires, en parlant de la guerre contre Afranius. Il dit que l'infanterie légère des Portugais & celle de l'Espagne citérieure étoit accoutumée à traverser les fleuves à la nage sur des peaux de chèvre. Alexandre se servit du même moien au passage de l'Hydaspe & de l'Acésine. Quinte-Curce (b), dans la guerre de ce grand Capitaine contre les Scythes, lui fait dire, étant arrêté sur le Tanaïs, qu'il feroit passer sa cavalerie & sa phalange sur des radeaux, &

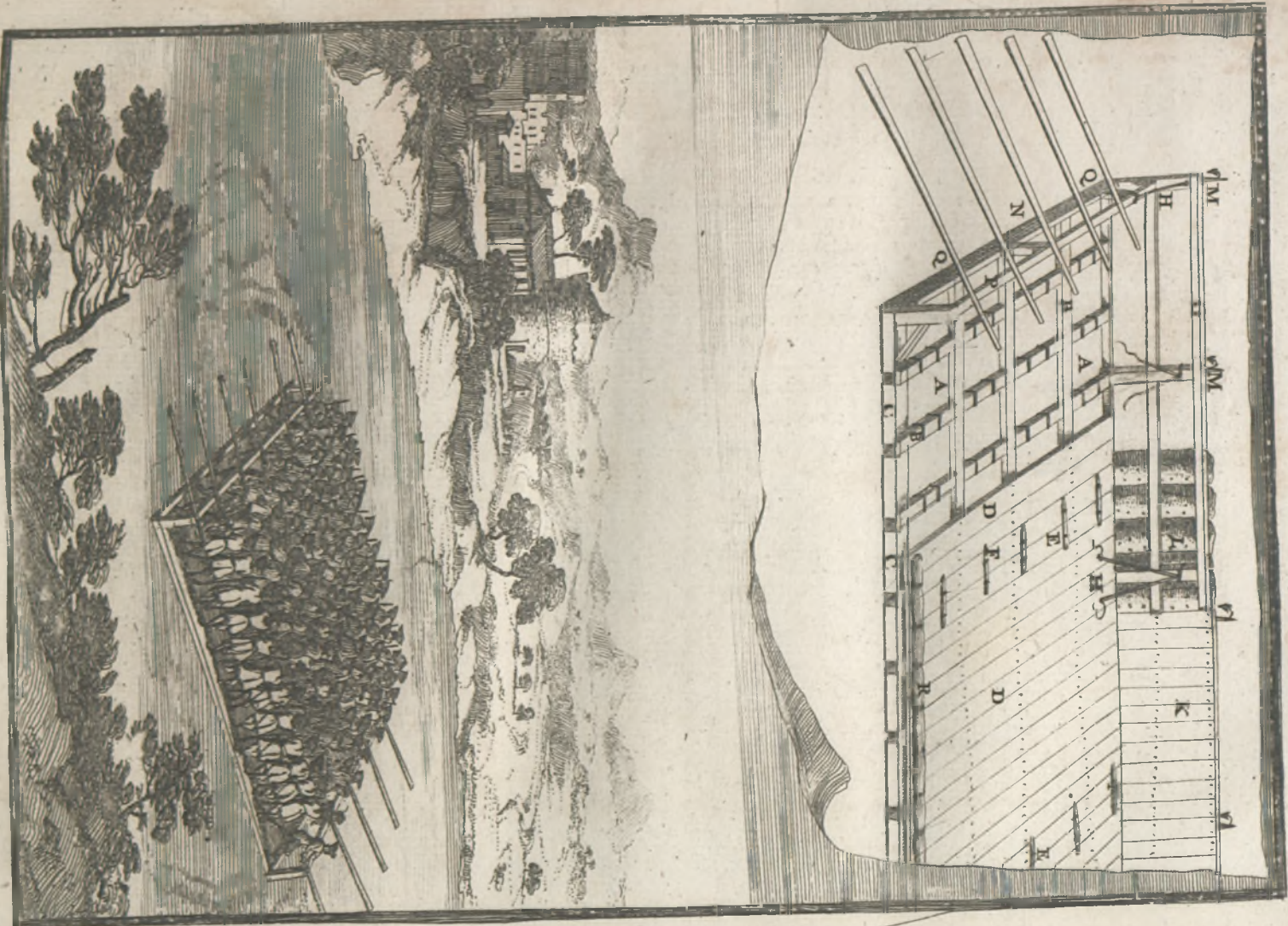
ceux qui étoient armez à la légère sur des peaux.

Xenophon dans la Retraite des dix mille, parle d'un soldat qui proposa de faire un pont composé de peaux de bouc liées à des perches pour traverser une grande rivière. Celui qui proposa à la Cour il y a peu de tems un pont soutenu sur des peaux enflées & cousues comme nos balons, n'avoit que faire de s'applaudir de cette invention. Il y a plus de deux mille ans qu'elle nous est connue, & qui que ce soit qui a lû ne peut l'ignorer. On trouvera son secret dans une infinité d'Historiens, dans le Végèce imprimé il y a plus de deux siècles, & dans le Commentaire de Stéwéchiüs sur cet Auteur, qui en donne la figure comme l'autre. L'auteur de ce pont n'a rien produit de sa tête. Ces sortes d'inventeurs qui se font fête des inventions d'autrui, se trouvent par tout.

J'ai lû dans les Voies de Thévenot ce que j'ai dit plus haut des peuples qui habitent le long du cours du Tigre & de l'Euphrate, & qui ne se servent pas d'autres bateaux pour traverser ces deux grands fleuves que de peaux enflées. Pour faire ces sortes de bateaux, dit-il, on attache plusieurs outres ensemble, qu'on joint des quatre côtes par autant de longues perches liées étroitement ensemble, & l'on couvre le tout de plusieurs branches mises en travers & liées aux memes perches. On borde cette espèce de radeau de petits fagots d'osier d'un demi pied de diamètre. Il faut arroser ces outres par dessus tous les demi quarts d'heure, de peur qu'elles ne se desenfent. Il faut tous les soirs resflouffler ces outres, qui ne laissent pas, dit l'Auteur, de porter quinze ou vingt

(a) *Ces. Comm. de Bel. Civ. l. 1.*

(b) *Q. Curt. l. 7.*

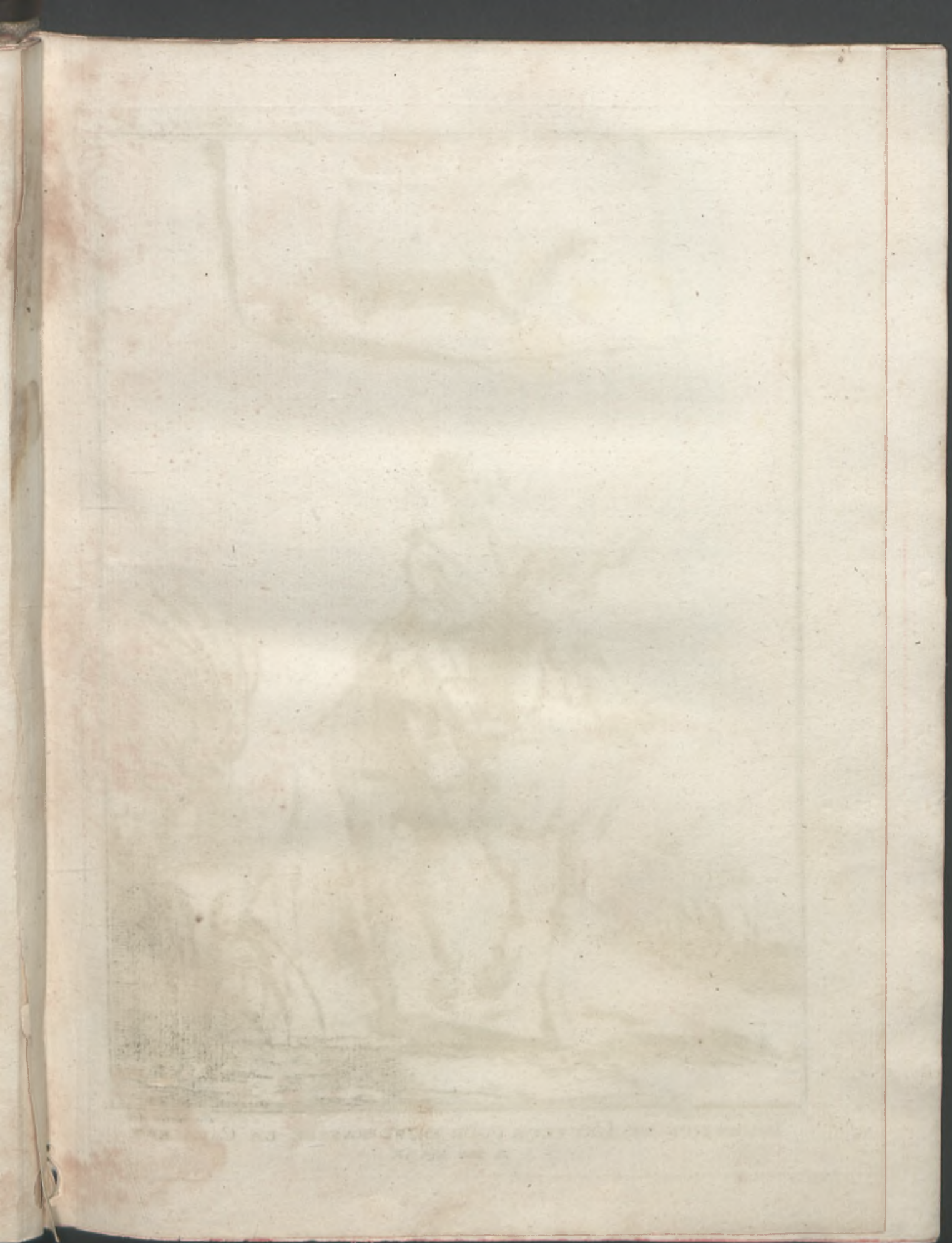


R A D E A U D E L' I N V E N T I O N D E L' A U T E U R . II.

Table of

The table is a large rectangular grid with approximately 10 columns and 15 rows. The content within the grid is extremely faint and illegible, appearing as light grey or brownish smudges and lines. The grid lines are also very faint. The overall appearance is that of a ghosted or extremely faded printed table.

of the





Grave par Croy le Fils

Parocelle del.

INVENTION DE L'AUTEUR POUR FAIRE PASSER LA CAVALERIE
A LA NAGE

quintaux de marchandises, & autant d'hommes.

Si on connoissoit l'usage qu'on pourroit faire de ces peaux enflées, il n'y a point de rivières, quelque larges & rapides qu'elles puissent être, qu'on ne traversât facilement & sans risque. Il est certain que dix mille outres dans une armée suffisent pour le passage de quinze mille hommes, & au-delà.

Bien que je ne sois pas dans la résolution de donner toutes les découvertes que j'ai faites dans ce qui regarde la guerre, je suis pourtant résolu, puisque l'occasion s'en présente, de donner un moien sûr & facile pour passer la cavalerie, fans qu'il soit besoin de radeau ou de bateau. J'en ai fait l'expérience une infinité de fois tout seul & la nuit pour un dessein que j'avois sur la fin de la guerre de 1701. La paix le rompit, car la Cour y avoit consenti. On va juger si j'aurois eu besoin de pont ou de bateaux pour passer plusieurs canaux & de grandes rivières. Voici mon secret.

J'avois demandé cinq cens dragons choisis & bien montez, & mille peaux de chévreou de bouc, dont on se sert dans les montagnes

de Provence & de Dauphiné pour porter le vin. Je prétendois garnir chaque peau d'une soupape semblable à celle dont on se sert pour enfler les balons, avec un goulot ou tuyau de deux pouces de longueur pour souffler & enfler plus commodément. Chaque cheval devoit avoir deux de ces peaux S. attachées en long, une de chaque côté, liées au-dessous de la selle, mais desinflées; & lorsqu'on auroit eu une rivière à passer, chaque dragon en se baissant auroit enflé ses deux peaux l'une après l'autre, pour se jeter ensuite à l'eau, & passer ainsi à la nage en mettant les deux pieds dessus, comme on le voit dans la Figure. On peut juger avec quelle facilité les chevaux auroient nagé: car dans l'expérience que j'ai faite plusieurs fois, il me parut que le cheval pouvoit se soutenir sur l'eau sans nager. Avec cette machine cinq cens chevaux iront où ils voudront dans le pais ennemi sans rien craindre, & sans être coupez au passage d'une rivière; & lorsqu'on en passe plusieurs, il est impossible qu'on puisse jamais les atteindre. Beau moien pour pousser les contributions aussi loin que l'on veut.



 CHAPITRE IX.

Discours de Magile Roi Gaulois, & d'Annibal aux Carthaginois. Combat entre deux partis envoyez à la découverte. Passage des Eléphants. Extravagance des Historiens sur le passage des Alpes par Annibal.

Annibal maître du passage, & en même tems victorieux, pensa aussitôt à faire passer ce qu'il restoit de troupes sur l'autre bord, & campa cette nuit le long du fleuve. Le matin sur le bruit que la flote des Romains étoit arrivée à l'embouchure du Rhône, il détacha cinq cens chevaux Numides pour reconnoître où étoient les ennemis, combien ils étoient, & ce qu'ils faisoient. Puis, après avoir donné ses ordres pour le passage des éléphants, il assembla son armée, fit approcher Magile, petit Roi qui l'étoit venu trouver des environs du Pô, & fit expliquer aux soldats par un Interprète les résolutions que les Gaulois avoient prises, toutes très-propres à donner du cœur & de la confiance aux soldats. Car sans parler de l'impression que devoit faire sur eux la présence des gens qui les appelloient à leur secours, & qui leur promettoient de partager avec eux la guerre contre les Romains; il sembloit qu'on ne pouvoit se défier de la promesse que les Gaulois faisoient de les conduire jusqu'en Italie par des lieux, où ils ne manqueroient de rien, & par où leur marche seroit courte & sûre. Magile leur faisoit encore des descriptions magnifiques de la fertilité & de l'étendue du pais où ils alloient entrer, & vantoit sur tout la disposition, où étoient les peuples, de prendre les armes en leur faveur contre les Romains.

Magile retiré, Annibal s'approcha, & commença par rappeler à ses soldats ce qu'ils avoient fait jusques alors: il dit que quoiqu'ils se fussent trouvez dans des actions extraordinaires & dans les occasions les plus périlleuses, ils n'avoient jamais manqué de réussir, parce que dociles à ses conseils, ils n'avoient rien entrepris que sur ses lumières; qu'ils ne craignoient rien pour la suite; qu'après avoir passé le Rhône & s'être acquis des Alliez aussi affectionnez que ceux qu'ils voioient eux-mêmes, ils avoient déjà surmonté les plus grands

obstacles ; qu'ils ne s'inquiétassent point du détail de l'entreprise ; qu'ils n'avoient qu'à s'en reposer sur lui : qu'ils fussent toujours prompts à exécuter ses ordres ; qu'ils ne pensassent qu'à faire leur devoir , & à ne point dégénérer de leur première valeur. Toute l'armée applaudit , & témoigna beaucoup d'ardeur. Annibal la loua de ses bonnes dispositions , fit des vœux aux Dieux pour elle , lui donna ordre de se tenir prête pour décamper le lendemain matin , & congédia l'Assemblée.

Sur ces entrefaites arrivent les Numides qui avoient été envoyez à la découverte. La plûpart avoient été tuez , le reste mis en fuite. A peine sortis du camp , ils étoient tombez dans la marche des coureurs Romains envoyez aussi par Publius pour reconnoître les ennemis , & ces deux corps s'étoient battus avec tant d'opiniâtreté , qu'il périt d'une part environ cent quarante chevaux tant Romains que Gaulois , & de l'autre plus de deux cens Numides. Après ce combat le Romains en poursuivant s'approchèrent des retranchemens des Carthaginois , examinèrent tout de leurs propres yeux , & coururent aussitôt pour informer le Consul de l'arrivée des ennemis. Publius sans perdre de tems , mit tout le bagage sur les vaisseaux , & fit marcher le long du fleuve toute son armée dans le dessein d'attaquer les Carthaginois.

Le lendemain à la pointe du jour , Annibal posta toute sa cavalerie du côté de la mer comme en réserve , & donna ordre à l'infanterie de se mettre en marche. Pour lui il attendit que les éléphants & les soldats qui étoient restez sur l'autre bord eussent joint. Or voici comme les éléphants passèrent. Après avoir fait plusieurs radeaux , d'abord on en joignit deux l'un à l'autre , qui faisoient ensemble cinquante pieds de largeur , & on les mit au bord de l'eau , où ils étoient retenus avec force & arrêtez à terre. Au bout qui étoit hors de l'eau on en attacha deux autres , & l'on poussa cette espece de pont sur la rivière. Il étoit à craindre que la rapidité du fleuve n'emportât tout l'ouvrage. Pour prévenir ce malheur , on retint le côté exposé au courant par des cordes attachées aux arbres qui bordaient le rivage. Quand on eut poussé ces radeaux à la longueur d'environ deux cens pieds , on en construisit deux autres beaucoup plus grands que l'on joignit aux derniers. Ces deux furent liez fortement l'un à l'autre ; mais ils ne le furent pas tellement aux plus petits , qu'il ne fût

aisé de les détacher. On avoit encore attaché beaucoup de cordes aux petits radeaux, par le moien desquelles les nacelles destinées à les remorquer pûssent les affermir contre l'impétuosité de l'eau, & les amener jusqu'au bord avec les éléphans. Les deux grands radeaux furent ensuite couverts de terre & de gazons, afin que ce pont fût semblable en tout au chemin qu'avoient à faire les éléphans pour en approcher. Sur terre ces animaux s'étoient toujours laissez manier à leurs conducteurs; mais ils n'avoient encore osé mettre les pieds dans l'eau. Pour les y faire entrer, on met à leur tête deux éléphans femelles, qu'ils suivent sans hésiter. Ils arrivent sur les derniers radeaux, on coupe les cordes qui tenoient ceux-ci attachez aux deux plus grands, les nacelles remorquent & emportent bientôt les éléphans loin des radeaux qui étoient couverts de terre. D'abord ces animaux effraiez, inquiets, allèrent & vinrent de côté & d'autre. Mais l'eau dont ils se voioient environnez leur fit peur, & les retint en place. C'est ainsi qu'Annibal, en joignant des radeaux deux à deux, trouva le secret de faire passer le Rhône à la plûpart de ses éléphans. Je dis à la plûpart. Car ils ne passèrent pas tous de la même façon. Il y en eut qui au milieu du trajet tombèrent de fraieur dans la rivière. Mais leur chute ne fut funeste qu'aux conducteurs. Pour eux la force & la longueur de leurs trompes les tira de danger. En levant ces trompes au-dessus de l'eau, ils respiroient, & éloignoient tout ce qui pouvoit leur nuire, & par ce moien ils vinrent droit au bord malgré la rapidité du fleuve. (a)

(a) Je ne sçai pas trop comment accorder ici le Père Catrou & Dom Thuillier. Le premier cite le troisième Livre de Polybe*; c'est ce Livre-là même que traduit le Bénédictin. Il sembleroit que dans l'un & dans l'autre on dût trouver, sinon le même tour & les mêmes expressions, du moins les mêmes circonstances. Pourquoi donc des circonstances si différentes? Dans la nouvelle Histoire Romaine je vois un traîneau joint à la terre de part & d'autre avec des cables, & deux bacs attachez au bout du traîneau, & capables de transporter deux éléphans à la fois, quoiqu'ils ne les transportent que l'un après l'autre. Je ne trouve rien de tout cela dans le nouveau Traducteur. Il n'y a pas de milieu, il faut que

* *Hist. Rom. tom. vij. p. 168.*

l'un ou l'autre n'ait pas bien entendu son Auteur. Mais entre eux le débat. En attendant qu'ils jugent à propos de vider ce différend, si la chose en vaut la peine, voici ce que je pense des deux. Le Bénédictin qui n'avoit en vûe que de représenter fidèlement son original, s'est uniquement attaché à décrire le passage des éléphans tel que Polybe lui-même l'avoit décrit: & ce qui me porte à croire qu'il y a réussi, c'est qu'à quelques légères différences près, il convient parfaitement avec Tite-Live, qui avoit traduit Polybe avant lui. Au lieu que le Jésuite, en grand Historien, se rendant maître des Mémoires, d'après lesquels il écrivoit, s'est cru en droit d'y ajouter ce qu'il pensoit devoir jeter plus de clarté dans la description de l'Auteur Grec, & la rendre plus intelligible aux Lecteurs de son tems.

Quand

Quand les éléphants furent passez , Annibal fait d'eux & de la cavalerie son arrièregarde , & marche le long du fleuve , prenant sa route de la mer vers l'Orient comme s'il eût voulu entrer dans le milieu des terres Européennes. Car le Rhône a ses sources au-dessus du golfe Adriatique , coulant vers l'Occident , & venant de ces parties des Alpes qui regardent le Septentrion. Il prend son cours vers le Couchant d'hiver , & se décharge dans la mer de Sardaigne. Ses eaux traversent toute une vallée , dont les Gaulois appellez Ardyens occupent le côté septentrional , & le méridional est bordé par les racines des Alpes , qui sont vers le Septentrion. Cette vallée est séparée des plaines des environs du Pô par les Alpes , qui s'étendent depuis Marseille jusqu'à l'extrémité du golfe Adriatique , & qu'Annibal venant du Rhône traversa pour entrer dans l'Italie.

Quelques Historiens , pour vouloir étonner leurs Lecteurs par des choses prodigieuses , en nous parlant de ces montagnes , tombent sans y penser dans deux défauts qui sont très - contraires à l'Histoire , ils comptent de pures fables & se contredisent. D'abord ils nous représentent Annibal comme un Capitaine d'une hardiesse & d'une prudence inimitable ; cependant à en juger par leurs écrits , on ne peut se défendre de lui attribuer la conduite du monde la moins sensée. Lorsqu'engagez dans leurs fables ils sont en peine de trouver un dénouement , ils ont recours aux Dieux & aux demi-Dieux , artifice indigne de l'Histoire qui doit rouler toute sur des faits réels. Ils nous peignent les Alpes si roides & si escarpées , que loin de les pouvoir faire passer à de la cavalerie , à une armée , à des éléphants , à peine l'infanterie légère tenteroit le passage. Selon ces Historiens les pais d'alentour sont si déserts , que si un Dieu ou un demi-Dieu n'étoit venu montrer le chemin à Annibal , (a) sa perte & celle de toute

(a) *Que si un Dieu ou un demi-Dieu n'étoit venu montrer le chemin à Annibal.]* Il y a toute sorte d'apparence que les Auteurs à fables & à prodiges , dont Polybe se moque , sont les mêmes où Tite-Live a puisé tant de contes de vieilles , dont son Histoire est toute parsemée : ç'eût été une espèce de merveille , si dans l'endroit le plus achevé d'un si bel Ouvrage , il ne se fût pas échapé. Il n'y introduit ni Dieux ni Déeses , il n'a garde de les faire ma-

nœuvrer parmi les glaces & les neiges qui couvrent ces affieules montagnes , & dans un pais si triste ; mais en récompense il nous fournit une telle abondance de vinaigre , que les soldats d'Annibal en trouvent assez pour calciner & faire sauter les rocs , & pour s'ouvrir un passage dans ces montagnes inaccessibles. Tout cela vaut bien les extravagances des Historiens dont mon Auteur se joue dans sa digression. Il falloit que le Général Carthaginois eût

son armée étoit inévitable. N'est-ce pas là visiblement débiter des fables & se contredire ? Car ce Général n'eût-il pas été le plus inconfidéré & le plus étourdi des hommes, s'il se fût mis en marche à la tête d'une armée nombreuse, & sur laquelle il fondoit les plus belles espérances, sans sçavoir ni par où il devoit aller, ni la nature des lieux où il passeroit, ni les peuples chez qui il tomberoit ? Il eût été même plus qu'inconfidéré s'il eût tenté une entreprise, qui non seulement n'étoit pas raisonnable, mais pas même possible. D'ail-

prévu, malgré les promesses de ses guides, qu'il auroit un très-grand besoin de cette liqueur. Comment se peut-il que de telles puérilités aient pu entrer dans la tête d'un Auteur aussi senté & aussi plein d'esprit que Tite-Live ? Je suis très-persuadé du pouvoir de son vinaigre sur un morceau de rocher après neuf ou dix ans d'infusion. On voit dans Juvenal qu'on faisoit sauter les rochers avec du vinaigre, & *montem rupit aceto*, mais Juvenal étoit un Poète, & ceux de cette profession ont été de tout tems en droit de nous débiter des folies & des sottises. Mais un Historien grave, tel que Tite-Live, dans un cas comme celui-là, auroit pu se dispenser d'une si grande dépense, & de porter la prévoyance du Général Carthaginois sur un plus grand amas de vivres qu'il ne fit. L'Abbé Lafemas a traduit en burlesque ces mots de Juvenal :

Oxieratant des monts les épaules massives.

L'Ecrivain Latin est d'un burlesque achevé par la gravité avec laquelle il nous débite, je ne dis pas les choses les plus incroyables & les moins sentées, dont son Histoire est toute remplie, mais une infinité de choses ridicules qu'il nous donne en titre de prodiges : telles que sont une fourmi qui aura rongé un foulier ; tel un essaim d'abeilles qui s'arrêtera sur un arbre, tel un loup qui sera entré dans une ville, le débordement d'une rivière, & une infinité d'autres choses de cette espèce, toutes plus ridicules & plus impertinentes les unes que les autres. Il adopte si à pur & si à plein le dogme des présages, qu'il n'y a point de vieille, point de nourrice, point d'enfant qui puisse les pousser plus loin. En lisant toutes ces choses, on se persuade aisément qu'il reconnoissoit que Dieu produisoit par miracle tous les effets naturels. Le rat qui ronge le foulier, le loup qui

entre dans une ville, & mille autres choses de cette nature qu'il regarde comme des prodiges, ou qu'il prend sur le pied de pronostics, seroient aussi fréquens que les effets naturels. Quelle étrange absurdité ! dit un Philosophe.

Il n'y a rien de plus naturel aux mortels, dit Euripide, qu'une sage incrédulité : j'ajouterais une autre maxime à celle-ci, que c'est un très-grand mal qu'une aveugle & forte incrédulité. Je n'ai garde de trouver à redire à ceux qui croient naturelles toutes les choses qui arrivent tous les jours, & que l'Historien Romain nous donne en titre de prodiges ridicules. Mais quant aux autres, qui pourroit s'empêcher d'en rire ? Il faut avoir bien mauvaise opinion des hommes pour s'attendre qu'ils ajouteront foi à tant de fadaïses qu'on leur ose débiter comme des choses bien certaines. Les Historiens des derniers siècles ne sont pas exemts de ce défaut. Peut-on rien imaginer de plus sottement crédule que la plupart des anciens Moines Historiens, quoique souvent l'on y trouve d'excellentes choses, qui dédommagent amplement du tems que l'on perd à la lecture de leurs historiettes ? De quelle corruption de crédulité & de simplicité n'ont-ils pas inondé l'Histoire ? Dans ce qu'il peut y avoir de vrai, ils l'ont assaisonné souvent de prodiges & de miracles imaginaires, tels que ceux dont Tite-Live nous régale avec profusion. Les esprits simples, sots & superstitieux prennent tous ces contes de vieilles pour des vérités indubitables. Ils ne peuvent s'imaginer qu'un Ecrivain, sous cet habit, voulût en faire accroire, & cependant ces bonnes gens trompez eux-mêmes les premiers croioient rendre service à Dieu en le faisant. Les gens d'esprit qui ont la patience de lire ces Auteurs, pour tâcher de débrouiller le vrai d'avec la fable, rient de ces puérilités.

Leurs conduisant Annibal avec une armée dans des lieux inconnus , il lui font faire , dans un tems où il avoit tout à espérer , ce que d'autres feroient à peine , quand ils auroient tout perdu sans ressource , & qu'ils seroient réduits à la dernière extrémité. Lorsqu'ils nous disent encore que dans ces Alpes ce ne sont que déserts , que rochers escarpez , que chemins impraticables , c'est une fausseté manifeste. Avant qu'Annibal en approchât , les Gaulois de dessus le Rhône avoient passé plus d'une fois ces montagnes , & venoient tout récemment de les passer pour se joindre aux Gaulois des environs du Pô contre les Romains. Et de plus les Alpes mêmes ne sont-elles pas habitées par un peuple très-nombreux ? C'étoit là ce qu'il falloit sçavoir , au lieu de nous faire descendre du ciel je ne sçai quel demi-Dieu qui veut bien avoir la complaisance de servir de guide aux Carthaginois. Semblables aux Poètes tragiques , qui pour avoir choisi des sujets faux & extraordinaires , ont besoin pour la catastrophe de leurs pièces de quelque Dieu ou de quelque machine ; ces Historiens emploient aussi des Dieux & des demi-Dieux , parce qu'ils se font d'abord entêtez de faits qui n'ont ni vérité ni vraisemblance. Car comment finir raisonnablement des actions dont les commencemens étoient contre la raison ? Quoiqu'en disent ces Ecrivains , Annibal conduisit cette grande affaire avec beaucoup de prudence. Il étoit informé exactement de la nature & de la situation des lieux où il s'étoit proposé d'aller. Il sçavoit que les peuples où il devoit passer n'attendoient que l'occasion de se révolter contre les Romains ; enfin pour n'avoir rien à craindre de la difficulté des chemins , il s'y faisoit conduire par gens du pais , qui s'offroient d'autant plus volontiers pour guides , qu'ils avoient les mêmes intérêts & les mêmes espérances. Je parle avec assurance de toutes ces choses , parce que je les ai apprises de témoins contemporains , & que j'ai été moi-même aux Alpes pour en prendre une exacte connoissance.



C H A P I T R E X.

Annibal sur sa route remet sur le Trône un petit Roi Gaulois , & en est récompensé. Les Allobroges lui tendent des pièges à l'entrée des Alpes. Il leur échape , mais avec beaucoup de risque & de perte.

TROIS jours après le décampement des Carthaginois , le Consul Romain arrive à l'endroit du fleuve , par où les ennemis l'avoient passé. Sa surprise fut d'autant plus grande , qu'il s'étoit persuadé que jamais ils n'auroient la hardiesse de prendre cette route pour aller en Italie , tant à cause de la multitude des Barbares dont ces quartiers sont peuplez , que du peu de fond qu'on peut faire sur leurs promesses. Comme cependant ils l'avoient fait , il retourna au plus vite à ses vaisseaux , & embarqua son armée. Il envoya son frère en Espagne , & revint par mer en Italie pour arriver aux Alpes par la Tyrrhénie avant Annibal. Celui-ci après quatre jours de marche vint à un endroit appellé l'Isle , lieu fertile & très-peuplé , & à qui l'on a donné ce nom , parce que le Rhône & la Saone coulant des deux côtez , l'aiguissent en pointe au confluent de ces deux rivières. Cette Isle ressemble assez , & pour la grandeur & pour la forme , au Delta d'Egypte , avec cette différence néanmoins , qu'un des côtez du Delta est fermé par la mer , ou se déchargent les fleuves qui ferment les deux autres , & que ce sont des montagnes presque inaccesibles qui bornent un des côtez de l'Isle.

Annibal trouva dans cette Isle deux freres , qui armez l'un contre l'autre se disputoient le Roiaume. Le plus ancien mit Annibal dans ses intérêts , & le pria de lui aider à se maintenir dans la possession où il étoit. Le Carthaginois n'hésita point , il voioit trop combien cela lui seroit avantageux. Il prit donc les armes , & se joignit à l'aîné pour chasser le cadet. Il fut bien récompensé du secours qu'il avoit donné au vainqueur. On fournit à son armée des vivres & des munitions en abondance. On renouvela ses armes , qui étoient vieilles & usées. La plûpart de ses soldats furent vêtus , chaussés , mis en état de franchir plus aisément les Alpes. Mais le plus grand service qu'il en tira , fut que ce

Roi se mit avec ses troupes à la queue de celles d'Annibal, qui n'entroit qu'en tremblant dans les terres des Gaulois nommez Allobroges, & les escorta jusqu'à l'endroit d'où ils devoient entrer dans les Alpes.

Il avoit déjà marché pendant dix jours, & avoit fait environ huit cens stades de chemin le long du fleuve; déjà il se dispoit à mettre le pied dans les Alpes, lorsqu'il se vit dans un danger, auquel il étoit très-difficile d'échaper. Tant qu'il fut dans le plat país, les Chefs des Allobroges ne l'inquiétèrent pas dans sa marche, soit qu'ils redoutassent la cavalerie Carthaginoise, ou que les Barbares, dont elle étoit accompagnée, les tinssent en respect. Mais quand ceux-ci se furent retirez, & qu'Annibal commença d'entrer dans les détroits des montagnes, alors les Allobroges coururent en grand nombre s'emparer des lieux qui commandoient ceux par où il falloit nécessairement que l'armée d'Annibal passât. C'en étoit fait de son armée, si leurs pièges eussent été plus couverts: mais comme ils se cachotent mal, ou point du tout, s'ils firent grand tort à Annibal, ils ne s'en firent pas moins à eux-mêmes.

Ce Général averti du stratagème des Barbares, campa au pied des montagnes, & envoya quelques-uns de ses guides Gaulois pour reconnoître la disposition des ennemis. Ils revinrent dire à Annibal que pendant le jour les ennemis gardoient exactement leurs postes, mais que pendant la nuit ils se retiroient dans une ville voisine. Aussitôt le Carthaginois dresse son plan sur ce rapport, il fait en plein jour avancer son armée près des défilez, il campe assez proche des ennemis. La nuit venue, il donne ordre d'allumer des feux, laisse la plus grande partie de son armée dans le camp, & avec un grand corps d'élite il perce les détroits & occupe les postes que les ennemis avoient abandonnez. Au point du jour les Barbares se voiant dépostez, quittèrent d'abord leur dessein: mais comme les bêtes de charge & la cavalerie, serrées dans ces détroits, ne suivoient que de loin, ils saisirent cette occasion pour fondre de plusieurs côtez sur cette arrièregarde. Il périt là grand nombre de Carthaginois, beaucoup moins cependant sous les coups des Barbares, que par la difficulté des chemins. Ils perdirent là sur tout beaucoup de chevaux & de bêtes de charge, qui dans ces défilez & sur ces rochers escarpez se soutenant à peine, tomboient au pre-

mier choc. Le plus grand désastre vint des chevaux bleffez ; qui tomboient dans ces sentiers étroits , qui en roulant pouffoient & renverfoient les bêtes de charge & tout ce qui marchoit derrière.

Annibal , pour remédier à ce désordre , qui , par la perte de ses munitions , alloit l'exposer au risque de ne pas trouver de salut , même dans la fuite , courut au secours à la tête de ceux qui pendant la nuit s'étoient rendus maîtres des hauteurs , & tombant d'en haut sur les ennemis , il en tua grand nombre ; mais dans le tumulte & la confusion qu'augmentoient encore le choc & les cris des combattans , il perdit aussi beaucoup de son monde. Malgré cela la plus grande partie des Allobroges fut enfin défaite , & le reste réduit à prendre la fuite. Il fit ensuite passer ces défilez , quoiqu'avec beaucoup de peine , à ce qu'il lui étoit resté de chevaux & de bêtes de charge : puis se faisant suivre de ceux qui lui parurent le moins fatiguez du combat , il fut attaquer la ville d'où les ennemis étoient sortis sur lui. Elle ne lui coûta pas beaucoup à prendre. Tous les habitans , dans l'espérance du butin qu'ils croioient faire , l'avoient abandonné. Il la trouva presque déserte. Cette conquête lui fut d'un grand avantage. Il tira de cette ville quantité de chevaux , de bêtes de charge & de prisonniers ; & outre cela du bled & de la viande pour deux ou trois jours , sans compter que par-là il se fit craindre de ces Montagnars , & leur ôta l'envie d'interrompre une autre fois sa marche.

Il campa dans cet endroit , & s'y rafraîchit un jour entier. Le lendemain l'on continua de marcher. Pendant quelques jours la marche fut assez tranquille. Au quatrième , voici un nouveau péril qui se présente. Les peuples qui habitoient sur cette route , inventent une ruse pour le surprendre. Ils viennent au-devant de lui portant à la main des rameaux d'olive & des couronnes sur la tête. C'est le signal de paix & d'amitié chez ces Barbares , comme le caducée chez les Grecs. Cela parut suspect à Annibal ; il s'informa exactement quel étoit leur dessein , quel motif les amenoit. Ils répondirent qu'ayant sçû qu'il avoit pris une ville sur leurs voisins , & qu'il avoit terrassé quiconque avoit osé lui tenir tête , ils venoient le prier de ne leur faire point de mal , & lui promettre de ne lui en faire point ; s'il doutoit de leur bonne foi , qu'ils étoient prêts à donner des ôtages.

Annibal hésita longtems sur le parti qu'il devoit prendre. D'un côté, en acceptant les offres de ces peuples, il y avoit lieu d'espérer que cette condescendance les rendroit plus réservés & plus traitables. De l'autre, en les rejettant, il étoit inmanquable qu'il s'attireroit ces Barbares sur les bras. Sur ces deux raisons, il fit du moins semblant de vouloir bien les mettre au nombre de ses Alliez. Aussitôt on lui apporta des ôtages, on le fournit de bestiaux, on s'abandonna entièrement à lui sans aucune précaution, sans aucune marque de défiance. Annibal de son côté se livra tellement à leur bonne foi apparente, qu'il les prit pour guides dans les défilez qui restoit à franchir. Ils marchèrent donc à la tête pendant deux jours. Quand on fut entré dans un vallon, qui de tous côtez étoit fermé par des rochers inaccessibles, ces perfides attroupez vinrent fondre sur l'arrièregarde d'Annibal. Ce vallon eût sans doute été le tombeau de toute l'armée, si le Général Carthaginois, à qui il étoit resté quelque défiance, & qui s'étoit précautionné contre la trahison, n'eût mis à la tête les bagages avec la cavalerie, & les pesamment armez à la queue. Cette infanterie soutint l'effort des ennemis, & sans elle la perte eût été beaucoup plus grande. Mais malgré ce secours il périt là grand nombre d'hommes, de chevaux & de bêtes de charge. Car ces Barbares, avançant sur les hauteurs à mesure que les Carthaginois avançaient dans les bas, de-là tantôt rouloient, tantôt jettoient de grosses pierres, qui répandirent tant de terreur parmi les troupes, qu'Annibal fut obligé de se tenir pendant toute une nuit avec la moitié de son armée sur un rocher fort & découvert pour veiller à la défense des chevaux & des bêtes de charge ; encore cette nuit suffit-elle à peine pour les faire défilier.

Le lendemain les ennemis s'étant retirés, il joignit sa cavalerie, & s'avança vers la cime des Alpes. Dans cette route il ne se rencontra plus de Barbares qui l'attaquassent en corps. Quelques pelotons seulement voltigeoient en quelques endroits, & se présentant tantôt à la queue, tantôt à la tête, enlevoient quelques bagages. Les éléphans lui furent alors d'un grand secours. C'étoit assez qu'ils parussent pour effraier les ennemis & les mettre en fuite. Après neuf jours de marche, il arriva enfin au sommet des montagnes. Il y demeura deux jours, tant pour faire prendre haleine à ceux qui étoient montez heureusement, que pour donner aux traîneurs le

tems de joindre le gros. Pendant ce séjour, on fut agréablement surpris de voir paroître la plûpart des chevaux & des bêtes de charge qui avoient été abattus dans la route, & qui sur les traces de l'armée étoient venus droit au camp.

CHAPITRE XI.

Annibal achève de passer les Alpes. Difficultez qu'il eut à essuier. Pourquoi jusqu'ici Polybe a omis certaines choses qui cependant paroissent essentielles à l'Histoire.

O N étoit alors sur la fin de l'Automne, & déjà la neige avoit couvert le sommet des montagnes. Les soldats consternez par le ressentiment des maux qu'ils avoient soufferts, & ne se figurant qu'avec effroi ceux qu'ils avoient encore à essuier, sembloient perdre courage. Annibal les assemble; & comme du haut des Alpes, qui semblent être la citadelle de l'Italie, l'on voit à découvert toutes ces vastes plaines que le Pô arrose de ses eaux, il se servit de ce beau spectacle, l'unique ressource qui lui restoit, pour remettre ses troupes de leur fraieur. En même tems il leur montra du doigt où Rome étoit située, & leur rappella quelle étoit pour elles la bonne volonté des peuples, qui habitoient le pais qu'elles avoient sous les yeux. Le lendemain il lève le camp, & commence à descendre. A la vérité, hors quelques voleurs qui s'étoient embusquez, il n'eut point là d'ennemis à repousser: mais l'âpreté des lieux & la neige lui firent perdre presque autant de monde qu'il en avoit perdu en montant. La décente étoit étroite, roide & couverte de neige. Pour peu que l'on manquât le vrai chemin, l'on tomboit dans des précipices affreux. Cependant le soldat endurci à ces sortes d'accidens, foutint encore courageusement celui-ci. Enfin l'on arrive à certain défilé qui s'étend à la longueur d'un stade & demi, & que les éléphans ni les bêtes de charge ne pouvoient franchir. Outre que le sentier étoit trop étroit, le penchant déjà rapide auparavant, l'étoit encore devenu davantage depuis peu par un nouvel éboulement des terres. Ce fut alors que les troupes furent saisies de fraieur, & que le courage commença de leur manquer. La première pensée qui vint à Annibal, fut d'éviter le défilé par quelque détour. Mais la
neige

neige ne lui permit pas d'en sortir. Il y fut arrêté par un incident particulier, & qui est propre de ces montagnes. Sur la neige de l'hiver précédent, il en étoit tombé de nouvelle : celle-ci, étant molle & peu profonde, se laissoit aisément ouvrir : mais quand elle eut été foulée, & que l'on marcha sur celle de dessous, qui étoit ferme & qui résistoit, les pieds ne pouvant s'assurer, les soldats chancelans faisoient presque autant de chûtes que de pas ; comme il arrive quand on met le pied sur un terrain couvert de glace. Cet accident en attiroit un autre plus fâcheux encore. Quand les soldats étoient tombés & qu'ils vouloient s'aider de leurs genoux, ou s'accrocher à quelque chose pour se relever, ils entraînoient avec eux tout ce qu'ils avoient pris pour se retenir. Pour les bêtes de charge, après avoir cassé la glace en se relevant, elles restoitent comme glacées elles-mêmes dans les trous qu'elles avoient creusés, sans pouvoir, sous le pesant fardeau qu'elles portoient, vaincre la dureté de la neige qui étoit tombée là depuis plusieurs années. Il fallut donc chercher un autre expédient.

Il prit le parti de camper à la tête du défilé, & pour cela il en fit ôter la neige. On creusa ensuite par ses ordres un chemin dans le rocher même, & ce travail fut poussé avec tant de vigueur, qu'au bout du jour qu'il avoit été entrepris, les bêtes de charge & les chevaux descendirent sans beaucoup de peine. On les envoya aussitôt dans des pâturages, & l'on établit le camp dans la plaine, où il n'étoit pas tombé de neige. Restoit à élargir assez le chemin pour que les éléphants y pussent passer. On donna cette tâche aux Numides, que l'on partagea par bandes qui se succédoient les unes aux autres, & qui purent à peine finir en trois jours. Au bout de ce tems les éléphants descendirent, exténués par la faim, ne pouvant qu'avec peine se soutenir. Car quoique sur le penchant des Alpes il se trouve des deux côtes des arbres, des forêts, & que la terre y puisse être cultivée, il n'en est pas de même de la cime & des lieux voisins. Couverts de neige pendant toutes les saisons, comment pourroient-ils rien produire ? L'armée descendit la dernière, & au troisième jour elle entra enfin dans la plaine, mais beaucoup inférieure en nombre à ce qu'elle étoit au sortir de l'Espagne. Sur la route elle avoit beaucoup perdu de son monde, soit dans les combats qu'il fallut soutenir soit au passage des rivières. Les rochers & les défilés des Alpes lui avoient encore fait perdre beaucoup de

soldats, mais incomparablement plus de chevaux & de bêtes de charge. Il y avoit cinq mois & demi qu'Annibal étoit parti de la nouvelle Carthage, en comptant les quinze jours que lui avoit coûté le passage des Alpes, lorsqu'il planta ses étendards dans les plaines du Pô & parmi les Insubriens, sans que le déchet de son armée (a) eût rien diminué de son audace. Cependant il ne lui restoit plus que douze mille Africains &

(a) *Sans que le déchet de son armée eût rien diminué de son audace.*] Entrer dans un pais à pas de Conquéran, le traverser d'un bout à l'autre, assiéger de bonnes places, se les soumettre, se les assurer par de fortes garnisons, établir sa ligne de communication & une nouvelle frontière à mesure que l'on avance, je ne vois rien là de fort extraordinaire, & qui ne soit dans les règles de la guerre & de la prudence. Est-on maître d'une Province, on passe de là à une autre, & l'on suit la même méthode. Un mauvais succès, la perte d'une bataille, ne produisent point une ruine entière : on trouve des ressources & le tems de se remettre. A tout perdre & à tout gagner en certaines conjonctures, il n'y a qu'un coup périlleux : mais dans cette guerre d'Annibal contre les Romains, il s'en trouvoit plusieurs pour gagner peu : c'étoit la tête de l'hydre. Une armée étoit à peine battue & terrassée, qu'il en renaissoit une autre. Il faut toujours vaincre, & la ruine entière du Général de Carthage dépendoit de la perte d'une seule bataille, qui ne lui laissoit ni ressource, ni retraite, ni espérance de salut, & cela pouvoit arriver. Alors ceux qui nous ont d'abord admiré changent de langage, se moquent de nous & de notre projet, on nous appelle imprudens & téméraires, & pis encore. *Tout ce qui paroît extraordinaire, dit Saint-Evremond, paroît grand, si le succès est heureux ; comme tout ce qui est grand paroît fou quand l'événement est contraire.* Annibal a-t-il la fortune favorable, couvre-t-il de honte & de confusion le nom Romain, il passe pour l'un des Guerriers le plus digne de nos éloges & des plus illustres de l'antiquité, & il l'est en effet dans toutes les qualitez qui forment les grands hommes, quand même il auroit été exterminé après la bataille de Cannes : puis nous ne jugeons pas du mérite des Généraux d'armées par les événemens. Je ne vois que César qui puisse lui être comparé. Appliquons à cet habile Chef de guerre

ce que Plutarque applique à Paul Emile. *Pour ce qui est des glorieux succès qu'il eut dans cette guerre, quand je vois qu'une partie est due à son audace, une autre à sa prudence, une autre à la confiance de ses troupes, une autre enfin à la constance avec laquelle il se maintint dans les plus grands périls, & prit toujours le bon parti dans les conjonctures les plus difficiles, j'avoue que dans tous ses exploits je n'en trouve pas un d'éclatant & de singulier qu'on puisse imputer à la fortune.*

Je dis plus de cet Africain célèbre, il doit tout à lui-même sans aucun partage de gloire. Mais, diront quelques-uns, quel langage tiendriez-vous s'il avoit péri dans les Alpes, ou s'il avoit succombé sur la Trébie ou à Cannes ? Pas autre chose, sinon que nous rabattrions beaucoup de nos éloges : car c'est la victoire contre un ennemi redoutable par le nombre, par la valeur & par la conduite qui caractérise les grands Capitaines ; & lorsqu'on se fait battre dans des batailles, où l'on commet de lourdes fautes, c'est manque d'habileté, lorsqu'il n'arrive aucun de ces sortes d'accidens qui sont au-dessus de la prévoyance humaine. On ne laisse pas pourtant malgré la mauvaise fortune, après plusieurs victoires, d'admirer la grandeur de l'entreprise & la hardiesse de l'exécution. J'aurois loué Annibal, s'il eût été battu sur la Trébie sans pouvoir s'en relever, comme je loue Charles XII. Roi de Suède de son expédition en Moscovie après tant de victoires remportées. Il n'avoit plus qu'un pas à faire. Combien en avoit-il déjà fait de bons ? Il en fit un très-malheureux à Pultowa : je dis très-malheureux, une blessure qu'il reçut deux ou trois jours avant cette malheureuse journée le mit hors d'état d'agir, & un grand Capitaine est rarement remplacé par un de ses Lieutenans contre un puissant ennemi digne du Maître qu'il n'a plus en tête, & fort au-dessus de celui qui prend sa place.

huit mille Espagnols d'infanterie & six mille chevaux. C'est de lui-même que nous sçavons cette circonstance, qui a été gravée par son ordre sur une colonne près du Promontoire Lacinien.

Du côté des Romains, Publius Scipion, qui, comme nous l'avons dit plus haut, avoit envoyé en Espagne Cneius son frere, & lui avoit recommandé de tout tenter pour en chasser Asdrubal; Scipion, dis-je, débarqua au port de Pises avec quelques troupes, dont il augmenta le nombre en passant par la Thyrrénie, où il prit les légions qui, sous le commandement des Préteurs, avoient été envoyées là pour faire la guerre aux Boiens. Avec cette armée il vint aussi camper dans les plaines du Pô, pressé d'un ardent désir d'en venir aux mains avec le Général Carthaginois.

Mais laissons pour un moment ces deux Chefs d'armée en Italie, où nous les avons amenez, & avant que d'entamer le récit des combats qu'ils se sont donnez, justifions en peu de mots le silence que nous avons gardé jusqu'ici sur certaines choses qui conviennent à l'Histoire. Car on ne manquera pas d'être en peine de sçavoir pourquoi, après m'être fort étendu sur plusieurs endroits de l'Afrique & de l'Espagne, je n'ai parlé ni du détroit que forment les Colonnes d'Hercule, ni de la mer qui est au-delà, ni de ce qu'il y a sur cette mer de particulier, ni des Isles Britanniques, ni de la manière de faire l'étain, ni de l'or ni de l'argent que l'Espagne produit, choses cependant sur lesquelles les Auteurs qui en ont écrit fort au long, ne sont pas trop d'accord entre eux.

Il est vrai, je n'ai rien dit sur toutes ces matières. Ce n'est pas que je les crusse étrangères à l'Histoire; mais deux raisons m'ont détourné d'en parler. Premièrement, une narration interrompue par autant de digressions qu'il se seroit présenté de sujets à traiter, eût été rebutante, & auroit écarté le Lecteur du but que je m'étois proposé. En second lieu, il m'a paru que toutes ces curiositez valaient bien la peine qu'on les traitât exprès & en particulier. Le tems & l'occasion viendront d'en dire tout ce que nous avons pû en découvrir de plus assuré.

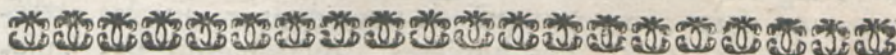
Que l'on ne soit donc pas surpris dans la suite, si parlant de certains lieux, nous n'entrons pas dans le détail de certaines circonstances. Vouloir que par tout & à toute occasion, un Historien s'arrête à ces sortes de singularitez, c'est

resembler à cette espèce de friands , qui portant la main à tous les plats , ne savourent aucun morceau à loisir , & qui par cette diversité de mets nuisent plutôt à leur santé , qu'ils ne l'entretiennent & ne la fortifient. Il en est de même de ceux qui n'aiment l'Histoire , qu'autant qu'elle est parsemée de particularitez détachées du sujet principal. Ils n'ont pas le loisir d'en goûter aucune comme elle doit être goûtée , & il ne leur en reste rien dont ils puissent faire usage.

Il faut cependant convenir que de toutes les parties de l'Histoire il n'en est point qui ait plus besoin d'être traitée au long & avec quelque exactitude que ces particularitez-là mêmes que nous avons cru devoir remettre à un autre tems. Entre plusieurs exemples que je pourrois citer , en voici un qui ne souffre pas de réplique. De tous les Historiens qui ont décrit la situation & les propriétés des lieux qui sont aux extrémités de cette terre où nous habitons , il n'en est point où il y en a très-peu qui ne se soient souvent trompez. Or l'on ne doit épargner aucun de ces Historiens. Il faut les réfuter tous non légèrement & en passant , mais en leur opposant quelque chose de solide & de certain. On feroit cependant mal de les reprendre avec mépris & avec hauteur. Il est juste au contraire de les louer en corrigeant les fautes que le peu de connoissance qu'ils avoient leur a fait commettre. Eux-mêmes , s'ils revenoient au monde , changeroient & redresseroient sur beaucoup de points leurs propres ouvrages. Dans le tems qu'ils vivoient , il étoit rare de trouver des Grecs qui s'intéressassent beaucoup à l'étude des lieux qui bornent la terre. Il n'étoit pas même possible d'en acquérir la connoissance. On ne pouvoit alors se mettre sur mer sans s'exposer à une infinité de dangers. Les voyages sur terre étoient encore plus périlleux. Quelque nécessité , ou quelque inclination qui nous conduisît dans ces lieux , vous n'en reveniez guères plus instruit. Comment examiner tout par ses yeux dans des endroits qui sont tout-à-fait barbares , où il ne régne qu'une solitude affreuse , où vous ne pouvez tirer aucun éclaircissement de la part de ceux qui les habitent , & dont le langage vous est inconnu ? Je veux que quelqu'un eût surmonté tous ces obstacles. Mais eût-il été assez raisonnable pour ne débiter pas des choses incroyables , pour se renfermer dans l'exacte vérité , pour ne raconter que ce qu'il auroit vû ? On ne seroit donc pas équitable de relever

avec aigreur des Historiens , pour s'être quelquefois trompez , ou pour avoir manqué de nous donner , sur les extrémités de la terre , des lumières , qu'il n'étoit pas seulement difficile , mais même impossible qu'ils eussent eux-mêmes. Louons ces Auteurs , admirons-les plutôt d'avoir été jusqu'à un certain point , & de nous avoir aidez à faire de nouvelles découvertes. Mais aujourd'hui que par la conquête de l'Asie par Alexandre , & celle de presque tout le reste du monde par les Romains , il n'est point d'endroit d'ans l'univers où l'on ne puisse aller par mer ou par terre ; & que de grands hommes , déchargés du soin des affaires publiques & du commandement des armées , ont employé les momens de ce loisir à ces sortes de recherches : il faut que ce que nous en voulons dire soit beaucoup plus exact & plus assuré. C'est de quoi nous tâcherons aussi de nous acquitter dans cet Ouvrage , lorsque l'occasion s'en présentera , & nous prierons alors nos Lecteurs curieux de nous donner toute leur attention. J'ose dire que je m'en suis rendu digne par les fatigues que je me suis données , & par les dangers que j'ai courus , en voiageant dans l'Afrique , dans l'Espagne , dans les Gaules & sur la mer extérieure dont tous ces pais sont environnez , pour corriger les fautes que les Anciens avoient faites dans la description de ces lieux , & pour en procurer aux Grecs la connoissance. Mais fermons ici cette digression , & voions les combats qui se donnent en Italie entre les Romains & les Carthaginois.





OBSERVATIONS

*Sur la marche d'Annibal entre le Rhône & les montagnes du Dauphiné,
& sa route à travers les Alpes jusqu'à sa descente
dans l'Italie.*

JE n'entre dans l'examen & la description de cette fameuse marche d'Annibal, depuis son passage du Rhône entre Avignon & Orange, & de là dans les Alpes qu'il traversa pour entrer dans l'Italie, qu'avec une connoissance exacte & militaire des différens païs où il plaît à plusieurs sçavans hommes de le faire marcher, les uns entre le Rhône & les Alpes jusqu'à Lyon, où ils lui font repasser ce fleuve pour entrer dans ce païs, ceux-ci entre le Rhône & la Saone, ce qui n'est pas concevable. Ce ne sont que conjectures & probabilités, & tous se trouvent presque également appuyés de preuves tirées de Polybe & de Tite-Live; il ne manque à tous que l'expérience de la guerre & une grande connoissance du païs qu'ils n'ont pas. J'ose me flatter que cette intelligence, qui manque à la plupart, rendra mon hypothèse plus recevable que celle des personnes qui ne s'appuient que sur l'autorité de Polybe. Cette autorité est certainement grave. Ce n'est pas parce qu'il étoit contemporain d'Annibal, mais parce qu'il s'étoit transporté sur les lieux pour voir par lui-même & reconnoître la marche de cet homme vraiment extraordinaire depuis les rives du Rhône, & de là à travers les Alpes jusques sur celles du Pô. Il nous apprend cela dans son troisiéme Livre. La description

de la marche de ce fameux Guerrier paroît dans mon Auteur dans toute l'exactitude militaire qu'on sçauroit désirer dans un Ecrivain tel que lui; c'est, selon mon sentiment, l'endroit le plus achevé de son Histoire. » Je parle, *dit-il*, avec assurance de toutes ces choses, parce » que je les ai apprises de témoins » contemporains, & que j'ai été » moi-même aux Alpes pour en » prendre une exacte connoissance.

Il n'y a pas lieu d'en douter & de le soupçonner même de la moindre inadvertance; mais le nom d'une rivière visiblement altéré dans tous les Manuscrits, à la place duquel on lit *Scoras*, a produit deux sentimens oppoés entre les Sçavans. Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que tous les deux partis s'appuient de l'autorité de Polybe, les uns sur le mot *Scoras* qui est dans le texte fort mal placé, & les autres sur un grand nombre de circonstances qui prouvent manifestement qu'Annibal ne fut jamais dans le païs appelé l'Isle dans la fourche du Rhône & de la Saone, c'est-à-dire, entre ces deux rivières, où est aujourd'hui la ville de Lyon, si elle n'est pas plus ancienne que le tems d'Annibal. Ceux qui prétendent qu'il ne tint jamais cette route, sont à mon sens les moins raisonnables, & c'est de quoi l'on ne pourra disconvenir pour peu qu'on veuille examiner, non les

preuves qu'ils alléguent, mais le chemin qu'une grande armée peut faire en un jour. Les gens de guerre ne feront jamais de cette opinion par une infinité de raisons. M. de Mandajors n'a eu garde de l'embrasser dans son *Examen de la route d'Annibal entre le Rhône & les Alpes*. Je laisserai là toute sa belle érudition pour prouver son sentiment, parce que ses Adversaires en sont également fournis. Je m'en tiens à ses raisonnemens. Citons ce sçavant Académicien.

» Les partisans des deux opinions, dit-il, tombent d'accord qu'Annibal aborda sur la rive gauche du Rhône entre Orange & Avignon, & que quatre jours après son départ de ce camp il arriva au lieu contentieux.

» Ceux qui soutiennent qu'il ne remonta pas jusqu'au confluent de la Saone & du Rhône, avouent à leurs Adversaires qu'Annibal ne prit pas le plus court chemin pour aller du Rhône aux Alpes; mais qu'il se détourna sur la gauche dans le dessein d'éviter les occasions de combattre avant que d'arriver en Italie. Le chemin le plus long dans un pays où tout est suspect, est toujours plus court que celui où tout est ennemi. Annibal choisit le premier avec beaucoup de sagesse. Il étoit d'ailleurs appelé par Brancus, qui étoit en guerre avec son frère, bien que Polybe ne le dise pas, & dont il espéroit des secours considérables pour son passage des Alpes, après avoir fini cette guerre. Mais comment prouver qu'il est le plus long? Il faut, avant que de prendre le ton décisif, connoître parfaitement le pays, & il est évident que celui qu'il prit étoit le plus court par rapport aux obstacles, qui sont beaucoup moindres que

ceux des autres vallées, où il y a une infinité de pas très-dangereux.

Il est certain qu'Annibal n'avoit que faire de se couvrir de l'Isère contre les Romains, deux marches lui suffisoient pour arriver dans un pays où ils n'eussent jamais osé l'attaquer. Scipion ne pensa jamais de l'inquiéter dans sa marche, il n'étoit venu que dans l'unique but de l'arrêter au passage du Rhône, & de se joindre aux Gaulois qui s'étoient portez sur le bord de ce fleuve. Les Tricastins n'étoient pas sujets de ceux de Marseille. Annibal en entrant dans leur pays n'avoit rien à craindre des forces Romaines & des Gaulois leurs alliez. Je suis très-persuadé qu'il ne s'inquiétoit pas beaucoup de Scipion & de son armée, à la tête d'une autre brave, aguerrie, & infiniment supérieure à celle des Romains. Il ne lui en falloit pas tant pour les vaincre, puisqu'il lui en fallut si peu pour en surmonter de plus grandes à son arrivée en Italie. M. de Mandajors lui fait passer l'Isère par la crainte des Romains. J'ai de grandes & puissantes raisons de le laisser en-deà.

Si ceux qui tiennent qu'Annibal cotoioit le Rhône en remontant jusqu'à Lyon, & qu'il passa encore ce fleuve pour entrer dans la fourche d'entre celui-ci & la Saone: si ceux-là, dis-je, sçavoient ce que c'est qu'une marche d'armée, ils conviendroient qu'il étoit impossible qu'Annibal eût pu faire trente-cinq lieues de Dauphiné en quatre jours. Je ferai voir bientôt combien cette opinion est peu soutenable. L'armée d'Annibal étoit toute entière lorsqu'elle entra dans le Dauphiné. Tite-Live la prétend de cent mille hommes, Polybe en retranche quel-

que chose. Considérons un peu le païs depuis les Tricastins jusqu'à Lyon. Il y a trois rivières à traverser : le Roubion, qui se jette dans le Rhône auprès de Montelimart, la Droume & l'Isère. Celle-ci est très-considérable. Il n'est pas possible qu'une grande armée comme celle d'Annibal, ait pû la passer en un jour, non plus que les deux autres, bien qu'elles soient guéables en certain tems. Mais ce n'est pas ce que je considère le plus, c'est qu'il se soit trouvé des gens assez peu raisonnables pour faire faire trente cinq lieues en quatre jours à l'armée Carthaginoise. S'ils connoissoient bien le païs, sans sçavoir même ce que c'est que marche d'armée, il y a grande apparence qu'ils auroient tenu un autre langage. Ce païs entre le Rhône & les Alpes, est un perpétuel défilé jusqu'à deux petites lieues de Lyon, de sorte qu'elle n'a jamais pû marcher que sur une colonne. Mettons sur deux, compris celle des équipages : je demande si une armée de trente-huit mille hommes de pied & de huit mille chevaux, traversera tant de païs en si peu de tems ? Cela me semble impossible. Qu'on remarque bien une chose, c'est qu'il se trouve huit défilez très-étroits dans cette route, sans y comprendre le passage du Roubion, qui coule auprès de Montelimart, & celui de la Droume & de l'Isère, où l'on ne sçauroit jamais marcher que sur six, ou tout au plus sur huit de rang. Je demande si une grande armée, & tous les équipages qu'elle traîne à sa suite, feront beaucoup de chemin en un jour ? Est-il bien possible qu'elle puisse arriver en quatre jours à Lyon ? » Ces seules » considérations, (dit l'éclairé & très-sensé Auteur de l'Examen,) » sur le chemin qu'Annibal a pû

» faire en quatre jours, & sur l'inutilité d'une plus longue marche, » devoient suffire pour convaincre » Accioli, (& tous ceux qui soutiennent qu'il remonta jusqu'au confluent de la Saone & du Rhône,) » qu'Annibal s'étoit arrêté entre le » Rhône & l'Isère, sur tout étant » fortifiées par les noms de peuples » qu'Annibal trouva dans sa route, » & par la description du païs où il » arriva quatre jours après avoir » passé le Rhône.

Qu'on y prenne bien garde. Il y a quatre bonnes marches d'armées depuis Orange jusqu'à l'Isère, & bon nombre de défilez. Il ne faut pas croire qu'il ait joint cette rivière à son confluent : il alla droit à Romans, & prit ensuite la route de Grenoble. Il s'arrêta un peu trop à la vérité dans ce païs-là, & en entrant dans les hautes Alpes il ne s'apperçut pas que sa route, très-aisée dans toute autre saison, étoit devenue impraticable par les neiges & par les glaces. Tout autre que ce grand Capitaine seroit revenu sur ses pas ; mais une ame si élevée & si extraordinaire que celle-là, ne voit nuls obstacles & nulles difficultés au-dessus d'elle.

Suivons maintenant ce grand homme dans sa route, & cette route que je vais donner est, selon mon sens, visiblement celle de Polybe. Il alla chez les Allobroges, où le païs n'est pas moins beau & moins fertile que celui d'entre le Rhône & la Saone, où Annibal ne fut jamais. Il devoit l'être infiniment plus en ce tems-là, parce qu'il étoit beaucoup plus peuplé qu'il ne l'est aujourd'hui. Cela saute aux yeux. Ceux qui soutiennent que l'armée Carthaginoise remonta le Rhône jusqu'à Lyon, me permettront, s'il leur plaît, d'être d'un sentiment différent du leur. Les deux

deux frères, qu'Annibal trouva engagés dans une guerre, seront Allobroges comme Polybe nous l'assure; ils seront placez entre le Rhône & l'Isère & des deux côtes, & Polybe s'accordera avec ce que Tite-Live, Silius Italicus & Ammien Marcellin nous ont dit, qu'Annibal arriva aux Alpes par les Tricastins, les Vocontiens & les Trigoriens. La Saone ne sortira jamais des Alpes tant qu'on sera dans son bon sens. Le Rhône & l'Isère représenteront un Delta parfait, & fort inutilement le cherchera-t-on entre le Rhône & la Saone; & M. de Mandajors raisonnera toujours juste, toujours sensément, & se présentera toujours hérissé de preuves, bien que ses adversaires n'en manquent pas en apparence. Le Commentateur de la nouvelle Histoire Romaine en a produit un nombre plus capables de faire illusion que de convaincre.

Les huit cens stades, sans qu'il soit besoin d'évoquer l'ombre de Polybe pour nous tirer d'embarras, seront une imagination, une faute de Copistes, dont mon Auteur se moqueroit s'il mettoit la tête hors de son tombeau.

Pour ce qui nous regarde, nous laisserons le mont Saint-Bernard en repos; il n'y passera pas une ame, ses neiges ne seront point foulées, il ne s'illustrera pas par tant de combats, par tant d'équipages pris ou perdus, par tant d'Officiers ruinez & de soldats morts de misère: car Annibal éprouva dans ces effroyables montagnes tout ce qu'on peut imaginer de terrible, de plus triste & de plus desespérant pour un Général qui voit périr plus de la moitié de son armée sans se laisser abattre, ni sans rien diminuer de ses espérances.

Je suis persuadé que la route la

Tome IV.

plus ordinaire & la plus pratiquée des Gaulois en Italie, étoit celle qu'Annibal prit, qui conduit du mont de Lens, du Lautaret & de Briançon au mont Génèvre, le col de Sestrières & la vallée de Prajelas. Il est certain qu'Annibal prit sa marche de ce côté-là, il dut laisser Grenoble à sa gauche. Je ne saurois me persuader qu'Annibal partant du pais des Tricastins, ait pu diriger sa marche du côté des Alpes Pennines. Il est certain que le mont Senis étoit inaccessible à une armée en ce tems-là, & je doute même que ce passage fût alors ouvert. Le mont Saint-Bernard étoit le seul passage du côté des Alpes Pennines; mais il n'est pas naturel qu'Annibal bien informé des gens du pais, ait jamais pu prendre une telle route: car avant que de joindre cette vallée, il avoit une infinité de pas très-dangereux à passer, où cent hommes étoient capables de l'arrêter, & l'on doit moins considérer en fait de marches les facilitez en certains endroits, que les difficultéz & la nature des postes en certains autres: car ce qui est passé aujourd'hui, quoique difficile, deviendra le lendemain tout-à-fait impratiquable, si l'on se trouve arrêté dans un pais où il n'y a plus moyen de passer outre, & de forcer ceux qui le défendent: si l'on se trouve engagé entre deux pas ou deux gorges, dont l'un est abandonné & l'autre défendu, ou dans une vallée où il n'y a aucune issue pour se retirer, si l'ennemi se rend maître des deux entrées, que devenir? Et cela se trouve en une infinité d'endroits du mont Saint-Bernard; au lieu que les montagnes des Alpes Cotiennes, & sur tout où Annibal passa, sont moins escarpées, moins coupées en précipices, & les pas moins fré-

M

quens & les chemins plus praticables.

Annibal laissant Grenoble à gauche, comme je l'ai dit plus haut, passa le Drac vis-à-vis Vizille, & entra dans la vallée du bourg d'Oisans, où il put marcher sur deux colonnes des deux côtes de la petite rivière de Romanche, qui se replie du côté du mont de Lens, où il dut camper à une lieue en-deçà. Il monta le lendemain cette montagne, qui est fort difficile & fort escarpée, où il y a un chemin taillé dans le roc en plusieurs endroits, & descendit jusqu'au Lautaret. Il y eut là un combat contre ceux du pais. Il passa le lendemain cette montagne couverte de neige, mais peu difficile, où Polybe dit qu'il commença d'entrer dans les hautes Alpes; mais ce n'étoit sûrement pas le plus dangereux de sa marche: car de là jusqu'à Briançon le pais est assez ouvert, quoique les montagnes des deux côtes soient fort élevées. Il dut camper dans la vallée à une lieue de l'endroit où est aujourd'hui Briançon & des bords de la Durance, n'y ayant qu'une marche du Lautaret.

Tite-Live lui fait passer cette rivière, & Tite-Live a raison, quoiqu'il soit bien peu raisonnable dans la description qu'il fait de cette marche. Il l'est encore moins dans le passage de cette rivière, qui n'est qu'un fort petit ruisseau: car pour rendre sa narration plus recommandable, il a eu recours à la fiction & au merveilleux, & a fait une grande & impétueuse rivière d'un filet d'eau. Polybe, plus véritable & plus sensé, n'en dit pas un mot, & ne fait aucune mention des rivières que ce grand Capitaine a traversées dans sa marche après celle du Rhône. La raison de cela est qu'il n'en passa au-

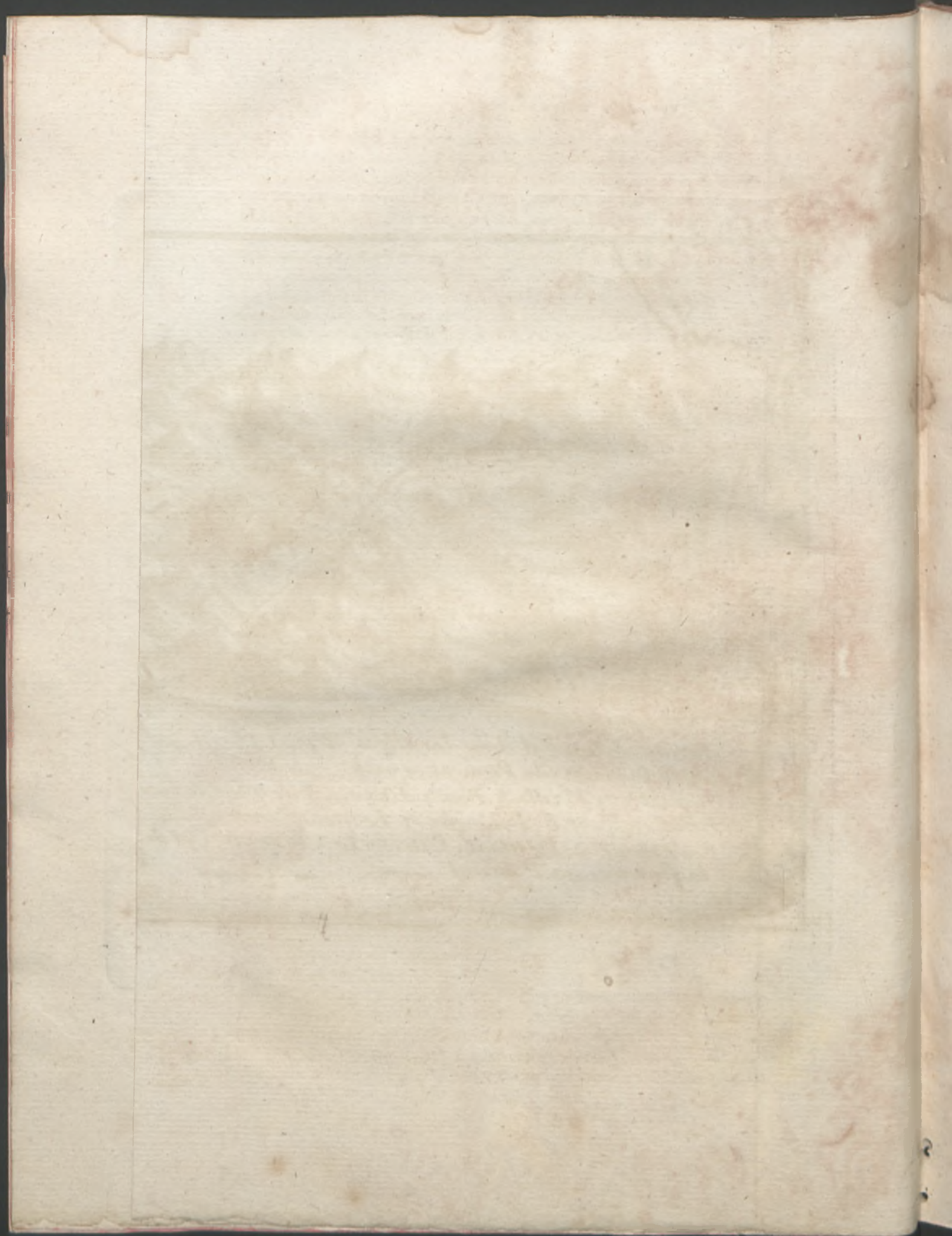
cune: car le Drac est fort peu de chose, & guéable par tout, lorsqu'il n'est pas grossi par les pluies ou par la fonte des neiges.

Annibal dut, comme je l'ai dit, camper près de Briançon; il monta le lendemain le mont Genève, & il dut camper dans la petite plaine qui est au-dessus, & le descendit le lendemain pour aller à Sezanne, où il campa certainement, pour passer le mont de Sestrières. C'est l'endroit où il dut trouver des ennemis en grand nombre & de grands embarras, à cause des neiges, qui commencent à tomber vers la fin de Septembre, & au mois d'Octobre tous les chemins sont fermés de là jusqu'à l'entrée de la vallée de Prajelas. Les pas sont très-dangereux & très-peu praticables, & le sont toujours davantage lorsqu'on a les ennemis sur les bras. Il gagna enfin le col de la Fenêtre qu'il avoit à sa gauche par le haut des montagnes. C'est sur le plateau de cette montagne, où est aujourd'hui le village de Barbotter, qu'Annibal dut camper, afin de faire travailler aux chemins pour descendre à Fenestrières.

On juge d'une marche d'armée, non par la longueur du chemin, mais par les défilés & les difficultés qu'on y trouve: car dans une saison telle que celle qu'Annibal prit pour traverser les Alpes, il y a trois grandes marches depuis le col de la Fenêtre jusqu'au bord du Pô, c'est-à-dire dans la plaine du Piémont. C'est dans ce camp de Barbotter, je l'appelle ainsi, qu'Annibal fit remarquer à ses soldats toute la plaine du Piémont jusqu'au pais des Insulaires. Il n'y a que ce seul endroit au plus haut du col de la Fenêtre d'où l'on puisse découvrir l'Italie; mais il n'y a personne qui puisse



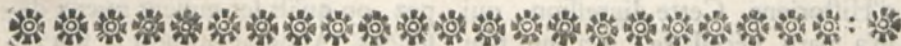
Marche d'Annibal dans les Alpes, depuis Vizille
jusqu'à la plaine du Piemont ou gaule Cisalpine
1. Grenoble. 2. Vizille. 3. Bourg d'Oisans, 4. Le mont de Lens
5. Le Lautaret. 6. Briançon. 7. Le Mont Genevre
8. Sezanne. 9. Le Mont Sestriers 10. Suze 11. Col de
la fenestre. 12. Pignerol. — Campement



dire qu'il ait découvert la plaine du Piémont à trois grandes marches, pas même à deux lieues de la plaine, à cause de la hauteur des montagnes interposées qui en dérobent la vue. J'ai fait plusieurs campagnes dans ce pais-là pendant les deux guerres de 1688. & dans la dernière de 1701. & passé des hivers entiers dans ces vallées. On me permettra d'être un peu décisif sur ce point que je possède bien. Cela me sied beaucoup mieux qu'à un autre qui ne les aura ni vues ni étudiées,

comme j'ai fait dans les Alpes & dans les Pyrénées. Je cherchois à me rendre utile en ce tems-là, sans sçavoir que cette étude dût me servir un jour pour toute autre chose que pour celle de la guerre.

Annibal entra dans la plaine à la tête d'une armée plus ruinée, plus misérable & plus débiffée que s'il eût perdu trois batailles. Le voilà placé où il doit être pour avoir affaire à ceux de Turin, & pour continuer sa marche le long du Pô, qu'il laissa toujours à sa droite.



OBSERVATIONS

Sur le combat d'Annibal contre les Allobroges des Alpes Cotiennes.

S. I.

Qu'on nomme les vallées de trois noms différens. Quel peut être l'endroit où Annibal fut attaqué par les Allobroges des hautes montagnes. Ordre de bataille des deux armées.

IL est difficile de pouvoir bien déterminer l'endroit où se passa cette grande action entre Annibal & les Allobroges. La connoissance que j'ai des lieux me feroit croire que ce Général fut attaqué entre Sezanne & le mont de Seftrières. Le rocher, où Polybe dit qu'Annibal passa une nuit si triste, se trouve là comme fait exprès, & existe encore. Ce pas de montagne est très-dangereux & très-propre à illustrer un Général qui voudroit le défendre; parce que peu de monde suffit pour arrêter les plus grandes armées, à cause que les hauteurs qui le bordent ne fournissent aucune issue pour s'en dé-

gager: si l'ennemi en bouchant la sortie est attentif à en fermer l'entrée, & que l'on n'ait pas la prévoiance de la faire garder, comme il est arrivé plusieurs fois aux Romains. On se souviendra des fourches Caudines & de la vallée de la Hache, où Amilcar Barcas enferma les Rebelles d'Afrique, en se saisissant de l'entrée. On doit bien observer, lorsque je parle de vallées, qu'on les nomme de trois noms différens, que les montagnars distinguent fort bien. Celles qui servent de lit aux torrens, sont des vallées proprement dites, parce qu'elles sont plus ouvertes que les autres; & que les chemins sont ordinairement dans le fond. Celles qui ont de l'eau, ou qu'on prend vers la source de ces torrens, sont seulement regardées comme des détroits. Celles qui ne servent de passage à aucun torrent, & qui sont creuses, sans néanmoins renfermer

aucune plaine, & qui fournissent un assez long espace de chemin entre deux montagnes, se nomment gorges. Quant à ce qu'on appelle col ou pas, ce sont des passages très-étroits, où l'on est obligé de défiler sur un petit front, sans pouvoir prendre à droit & à gauche par les revers de montagnes & des sentiers détournés. Les Anciens appelloient ces derniers *Portes*. Telles sont celles des portes Caspiennes, qui sont très-célèbres dans l'Histoire d'Alexandre le Grand, dans la retraite des dix mille, & dans un grand nombre d'Historiens. Cette digression, qui m'a paru nécessaire, m'a un peu écarté de ma marche; mais nous allons la reprendre.

Ce combat d'Annibal contre les Allobroges peut être mis au rang de ceux qui décident du salut ou de la ruine entière d'une armée. Annibal se vit réduit aux plus grandes extrémités. Jamais marche ne fut plus environnée de périls & de pièges, qui se multiplioient à chaque pas que ce grand Capitaine faisoit. Le pays lui étoit absolument inconnu, il ne faisoit jamais un pas qu'il ne craignît au centième en-dehors. Il avoit également à craindre à la tête comme à la queue de son armée & sur les flancs de sa marche, & c'étoit là le plus dangereux.

Tout ce que ce Général avoit à faire, étoit de se rendre maître du sommet des montagnes qui dominoient sur la marche, & d'aller de hauteur en hauteur à mesure qu'on avançoit. Il prit ces précautions en certaines occasions; mais il les négligea dans celle-ci, s'étant fié un peu trop légèrement sur la foi de ces peuples. S'il eût eu affaire à des gens qui eussent connu leurs avantages dans des détroits, où la supériorité du nombre est tout comme

rien, il couroit risque de rendre cet endroit célèbre par sa défaite. Il se tira de ce mauvais pas par son adresse & par le courage extraordinaire de ses troupes réduites dans la triste nécessité de vaincre ou de mourir à la peine. Car dès qu'il se vit engagé dans ce défilé, & qu'il s'aperçut qu'il n'avançoit pas, il courut se rendre maître des passages en-delà; soit que les ennemis les eussent négligés, ou qu'ils y fussent en petit nombre. Quoiqu'il en soit, il s'en rendit le maître. Si les montagnars les eussent occupés, ou qu'ils les eussent mieux défendus, Annibal bernoit là son entreprîse, & il se fût vu dans la nécessité de retourner sur ses pas, démarche honteuse & pleine de dangers. Je doute même qu'il eût pu reprendre le chemin de l'Espagne, car il eût trouvé un nombre infini d'obstacles, & les peuples qu'il venoit de quitter autrement disposés; & quand même il auroit fait une retraite honorable, sa réputation n'en eût pas moins souffert.

Il ne négligea rien pour se tirer d'un défilé si embarrassant, il ne cherchoit pas l'ennemi; au contraire il tâchoit de l'éviter autant qu'il lui étoit possible; mais comme le pays étoit un peu plus ouvert vers une demie marche de la vallée de Prajelas, il eut la précaution de prévenir les ennemis aux postes les plus favorables à sa marche. Il sentoit assez qu'il seroit attaqué à son arrière-garde, c'est pourquoi il s'y porte en personne, après avoir donné ordre à sa cavalerie (2) & à son infanterie légère (3) de marcher avec les bagages, dont ils dûrent couvrir la marche. Annibal suivit avec tout ce qu'il avoit d'infanterie d'élite, ce qui fit son salut. Les ennemis qui éprouvoient l'occasion de l'attaquer avec



Small, faint text or a signature, possibly a printer's mark or a date, located at the bottom of the page.



COMBAT D'ANNIBAL CONTRE LES ALLOBROGES DANS LES ALPES.

avantage dans ces détroits, descendirent de leurs montagnes, & remplirent toute la vallée de leur nombre, où ils se mirent en bataille selon la méthode de ces tems antiques, qui n'est pas si mauvaise qu'on diroit bien dans ces lieux resserrez, c'est-à-dire qu'ils se rangèrent en phalange (5). Ils jetterent le reste (6) de leurs gens sur les hauteurs, d'où ils firent rouler une grêle de pierres & de roches entières sur les troupes Carthaginoises. Annibal voyant qu'il alloit être attaqué, fait alte, se met en bataille dans l'ordre (7), & remplit toute la vallée de ses troupes. L'Auteur ne nous apprend rien de la disposition des Carthaginois. L'affaire me paroît si considérable, que j'ai cru devoir hasarder mes conjectures, que j'emprunte de la nature du pais, que Polybe décrit parfaitement. Il est fort vraisemblable qu'on se rangea de part & d'autre dans le même esprit. On ne pouvoit se former autrement dans un détroit qui ne souffre pas qu'on se range sur plusieurs lignes, mais sur une seule & sur une grande profondeur.

Il ne tarda pas d'être attaqué avec toute la valeur & la hardiesse possible. Le combat fut également bien soutenu des deux côtez. Il dut être fort opiniâtré, puisqu'Annibal fut obligé de passer la nuit sur un rocher avec ses pesamment armez, pendant que le reste de son armée profitoit des avantages de la nuit pour se tirer de ces lieux dangereux. Tous les Historiens sont unanimes sur ce point, qu'Annibal fut réduit aux dernières extrémités: son grand cœur & la valeur extraordinaire de ses troupes réparèrent la fuite du Général, qui fut attaqué de front, aiant beaucoup de desavantage, & accablé à ses

flancs par une grêle de grosses pierres qu'on faisoit rouler sur ses gens du sommet des hauteurs, où il avoit appuié ses ailes. Il est difficile de croire que ces desavantages n'aient été accompagnez de quelque défaut de prévoiance. La nuit qu'Annibal passa sur son rocher fut sans contredit la plus mauvaise & la plus inquiète que ce Général ait jamais passé. Il se tira pourtant de ce mauvais pas: un second de cette nature eût été le dernier de sa vie. Voilà en peu de mots comme l'action se passa, & comme je conjecture que ce grand Capitaine avoit disposé ses gens.

S. II.

Fautes des deux partis. Sentiment de l'Auteur sur la guerre des montagnes. Qu'elle est de routes la plus difficile & la plus profonde; qu'elle demande une grande connoissance du pais, un esprit rusé, & une théorie peu commune dans la science des armes.

UN Général qui s'endort sur la foi d'un Traité, s'éveille dupe. Cela arrive presque toujours lorsqu'on entre dans un pais sans avoir au préalable demandé le passage. La bonne politique exigeoit qu'Annibal le traversât sans le demander, de peur qu'étant refusé, ces peuples ne s'assemblassent pour lui disputer le passage de leurs montagnes, & qu'ils n'appellassent les Romains à leur secours. D'ailleurs il n'y avoit pas trop à s'y fier, comme il y parut: car après avoir fait un Traité avec eux, ils le rompirent sans façon; s'il eût marché sans nuls équipages, il eût passé fort tranquillement. Quoiqu'en dise notre Auteur, le Carthaginois fut surpris, & manqua dans les précau-

tions dans un país où l'on ne sçau-
roit trop en prendre, & où l'on
doit être dans une perpétuelle dé-
fiance. Il oublia de se saisir des pas-
sages & du sommet des montagnes
qui fermoient la vallée, il eût dû y
porter son infanterie légère, il cou-
vroit par là sa marche. Cette faute,
qui n'est pas peu considérable, don-
na la hardiesse à ses ennemis d'en-
treprendre sur son arrièregarde, &
de profiter des hauteurs, dont ils
firent leur capital; ce qu'ils n'eussent
jamais fait, s'ils n'en eussent été les
maîtres, sans s'exposer aux mêmes
dangers dont les Carthaginois ne
pûrent se garantir. Quand on se
trouve engagé dans un détroit de
montagne, on commence par se
saisir du haut qui domine sur la
marche; on fait fouiller les bois &
les villages qui les bordent, on y
prend poste, & on les abandonne à
mesure que l'armée avance. Cette
faute d'Annibal faillit à le perdre,
& l'eût perdu en effet, si ces peu-
ples n'eussent manqué de Chefs ca-
pables de les commander.

Les fautes où ces Chefs tombèrent
sont d'autant moins excusables, que
les hommes qu'ils commandoient ne
le cédoient en rien aux Carthaginois.
Il y paroît assez par ce qu'ils firent.
Ils n'avoient donc qu'à se servir
des avantages que le país leur of-
froit, mais ils les négligèrent. On
auroit cru qu'ils leur étoient entiè-
rement inconnus. Le dessein d'An-
nibal n'étoit pas de leur faire la
guerre & d'attenter sur leur liber-
té, ils ne pouvoient l'ignorer: il
ne demandoit que le passage. Ils le
sçavoient bien. Ils n'ignoroient pas
non plus que, quelque mal qu'ils fis-
sent à Annibal, ce Général pensoit
à toute autre chose qu'à leur faire la
guerre & à se venger. C'est ce qui
les rendit moins contraints à l'at-

taquer en vertu de ses équipages,
dont ils désiroient fort de se saisir.
Ce fut la seule raison qui leur fit
tenter un dessein autant bien conçu
que mal digéré: car s'ils n'en vou-
loient qu'aux bagages, pourquoi
attaquer l'arrièregarde, puisqu'ils
étoient maîtres des hauteurs qui do-
minoient sur la marche? Il falloit
passer sur le ventre de tout ce qu'il
y avoit d'infanterie d'élite de l'ar-
mée Carthaginoise avant que de
percer jusqu'au bagage, ce qui n'é-
toit pas fort aisé. N'eussent-ils pas
mieux fait de se présenter à l'ar-
rièregarde & de la tenir en échec,
que de l'attaquer de droit front
pendant que le plus fort fût tom-
bé sur la file des équipages, qui
n'étoit escortée que de la cavalerie
& des armez à la légère, sans qu'il
fût possible aux troupes de la tête,
comme à celles de la queue, d'ac-
courir au secours dans des chemins
étroits & parmi la file des bagages:
outre qu'il falloit un tems considé-
rable pour arriver au lieu du com-
bat, & que dans ces fortes de cas
on fait plusieurs attaques sans sça-
voir où courir: car il est difficile
de s'y porter lorsque la file est cou-
pée, & qu'on est maître du chemin
des deux côtes. Si ces gens là eussent
pris de semblables mesures, c'étoit
fait des bagages de cette armée.
C'est ce qu'Annibal craignoit sur
toutes choses, & ce qui le tenoit le
plus en crainte & en inquiétude:
ce que l'ennemi ne put faire, le
mauvais tems & les mauvais che-
mins le firent.

Une armée qui perd ses équipages
n'a plus rien à perdre, je l'ai dit
quelque part: la campagne est finie,
il ne sçauroit lui arriver pis. Anni-
bal les perdit, du moins une bonne
partie. Sa mauvaise fortune alla en-
core plus loin. Il vit périr la moitié

de son armée. Malgré une aventure si étrange, ce grand Capitaine fit voir qu'il étoit au-dessus des disgrâces les plus accablantes. Il fait voir qu'il a encore beaucoup à perdre avec un reste malheureux & les tristes débris d'une armée qui entre en Italie sans équipages, & presque nûe, au milieu d'un peuple ennemi. Il suffit à des soldats que leur Général reste debout pour tout espérer & pour ne rien craindre. Rien ne doit plus nous faire soupçonner en ce grand Capitaine des qualitez qui surpassent l'imagination. Qu'on examine sa marche depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpes, & le dessein d'aller attaquer dans son propre país une Puissance aussi redoutable que celle de Rome, cela surprend. On y remarque des difficultés & des obstacles sans nombre. Mais enfin c'est un grand Capitaine, qui fait une marche de près de trois cens lieues à la tête d'une armée nombreuse, brave, bien disciplinée, & accoutumée aux occasions, & il est assez fort pour tenir tête à ses ennemis. Mais qu'est-elle devenue cette armée après le passage des Alpes ? Elle est réduite à rien & dans la plus affreuse misère, aussi bien que son Général, qui n'avoit avant sa disgrâce que des obstacles & des difficultés à surmonter. Qui ne les croiroit insurmontables après ? Et cependant avec les tristes débris d'une armée auparavant si florissante, ce Général suit un projet que tout autre que lui n'auroit osé entreprendre, avec tant de courage, de hardiesse & de résolution, que rien ne lui résiste, & que tout plie devant lui, bien qu'intérieure à ses ennemis. Cet éloge m'a échappé : le moiien, je vous prie, de s'en empêcher dans une chose si surprenante. Ravenons à notre sujet.

Parlons sincèrement, Annibal ne fut jamais si habile que son père dans la guerre des montagnes : il fut seulement heureux dans cette affaire. Sa conduite ne fut pas des meilleures, car il manqua de mesures & de prévoiance. Il étoit perdu, si ses ennemis eussent fait usage de leur bon sens dans un país qu'ils connoissoient, & qui leur fournissoit par tout des pièges & des postes qu'on ne pouvoit ni forcer ni éviter. Quoiqu'il en soit, on voit bien à quelles gens ce Général avoit affaire. Il s'en apperçut assez pour ne se point rebuter, & c'est aussi ce qui justifie ce qu'on peut trouver de téméraire ou d'imprudent dans son entreprise : car de traverser ces montagnes dans la saison qu'il convient, l'entreprise n'est que hardie ; mais en plein hiver, c'est une témérité manifeste.

S. III.

Que le nombre fait peu dans la guerre des hautes montagnes. Qu'une marche dans ces sortes de país est la chose du monde la plus délicate. Précautions à observer. Qu'il n'appartient qu'aux Généraux du premier rang d'y soutenir une défensive. Que la défensive, quelque foible qu'on soit, nous met en état de tout espérer & d'opprimer le plus fort, quelque supérieur qu'il puisse être.

IL s'agit maintenant d'entrer dans cette partie de la guerre qui a du rapport à l'action d'Annibal. Nous en avons dit quelque chose dans nos Observations sur la guerre d'Amilcar Barca contre l'armée rebelle d'Afrique ; mais il s'en faut bien que nous aions épuisé cette matière, & il s'en faudra de beaucoup aussi que nous en puissions voir

le bout dans ce Paragrafe. Elle renferme trop de cas particuliers. Polybe nous fournira encore quelque occasion d'en parler. Il faut avouer que cette sorte de guerre est peu connue. Cela paroît par tout ce que nous avons vû pratiquer dans les Alpes & les Pyrénées. Aussi nous sommes déterminés à la creuser aussi profondément que nous en sommes capables, & d'appliquer aux faits nos principes & notre méthode, selon que ces faits se présenteront dans le cours de cet Ouvrage.

Une longue expérience dans cette sorte de guerre ne suffit pas pour nous y rendre capables, puisqu'il nous avons vû de nos jours que ceux qui l'ont le plus pratiquée, sont tombez dans les fautes du monde les plus grossières; & ce qu'il y a de moins excusable dans toute leur conduite, c'est qu'ils ont laissé échapper des occasions capables de finir la guerre, bien moins par défaut de courage & de hardiesse, que par manque d'habileté. Car il en faut tant, que je ne suis nullement surpris qu'il se soit trouvé si peu d'Officiers qui se sont aperçus de leurs fautes. Cette sorte de guerre demande des qualitez extraordinaires dans celui qui s'en mele, un grand sens, un génie rusé & entreprenant, une intelligence du pais toute particulière, & une théorie peu commune.

Les marches renferment le plus difficile. Le succès d'une entreprise importante ou d'une retraite, & notre salut même, en dépendent le plus souvent. Vous voilà dans une vallée ferrée de hautes montagnes, n'y a-t-il qu'à marcher? Si les précautions, qui ne sont pas en petit nombre, ne nous assurent ce passage, ces montagnes, dit-on, sont impra-

tiquables. Cela arrive souvent. Mais si l'on y fait bien attention, il n'y en a presque point d'inaccessibles, & qui n'aient des revers. On sera surpris comment tant d'armées n'ont pas péri dans ces détroits. Bien qu'il y en ait une infinité d'exemples dans l'Histoire, nous ne sommes pas pour cela plus sages, ni l'ennemi, qui nous y voit engagez, plus habile pour profiter de l'occasion & aller nous boucher l'entrée, pendant qu'il peut aisément en faire tout autant à la sortie. On doit donc s'informer des revers des montagnes par où l'on doit passer, & songer que ce qui nous paroît insurmontable ne l'est pas toujours, & que ce qui l'est effectivement en certains endroits ne l'est pas en certains autres. On fait quelquefois marcher de l'infanterie à mi-côte, pendant qu'on laisse le haut, qui est le plus important. Annibal faillit à périr avec toute son armée, pour avoir négligé ces sortes de précautions.

Les postes & le nombre servent souvent de peu, si en s'assurant d'un passage & des montagnes qui resserrent des deux côtes la marche, on néglige les autres postes plus loin, & ceux mêmes qu'on abandonne, & dont on ne croit plus avoir besoin. Tout est sérieux, tout est digne de méditation, tout est d'une extrême importance, & les moindres fautes sont capitales dans ces sortes de pais tout couverts de pièges contre un ennemi vigilant, habile & entreprenant. Tel croit avoir la clef des champs, qui se trouve pris au piège, & enfermé comme dans un coffre-fort. Celui qui agit offensivement, se trouve souvent plus embarrassé que celui qui se défend; & lorsqu'il se croit au-dessus de ses espérances, que tout semble

semble lui rire, qu'on lui cède les passages les plus importants, un poste avantageux, dont son ennemi s'empare, le réduit au parti de la défensive sans l'avoir craint, & d'une défensive d'autant plus difficile à soutenir, que cette grande armée devenue inutile dans ces lieux étroits ne fait plus que l'embarasser. L'infortune des rebelles d'Afrique, qu'Amilcar Barcas scût attirer dans une vallée, entre deux pas de montagnes, en est une bonne preuve. Zisca faillit à en faire autant à la Noblesse de Bohême, qui s'engagea imprudemment dans un détroit de montagnes, où elle fut presque toute taillée en pièces: car si Zisca en eût bouché l'entrée comme il avoit fait la sortie, on eût vu un événement tout semblable aux fourches Caudines, dont le reproche ne déplaisoit pas moins aux Romains que la honte de Cannes: car de tous les peuples du monde, il n'en est peut-être point qui nous aient fourni plus libéralement de ces sortes d'exemples.

Nulles vallées ne se prêtent tant d'avantages, de pièges & de stratagèmes réciproques que les deux d'Oulx & de Prajelas. Ce seroit, ce me semble, une chose fort curieuse & digne d'être bien observée, qu'une guerre dans ce pais entre deux grands Capitaines. Je connois parfaitement ces deux vallées comme celle de Saint-Martin, où j'ai commandé en 1707. ce qui me met un peu plus au fait pour l'intelligence militaire des deux autres. Cela m'engage à hasarder mon sentiment touchant la campagne de 1708. Dans le tems que le Roi de Sardaigne étoit occupé au siège de Fenestrelles, M. le Maréchal de Villars marcha pour secourir cette place; mais ce fut inutilement, tant les ennemis

s'étoient précautionnez contre ses attaques. Supposez qu'ils fussent assez forts pour suivre leur siège & défendre leurs lignes, & que ceux de la vallée de Saint-Martin eussent voulu leur prêter la main ou ne prendre aucun parti, il étoit en leur pouvoir de faire un bon coup, & de couper les vivres & la retraite à l'armée de France, quoique le Maréchal de Villars occupât le poste de Sezanne, dont il s'étoit rendu le maître. L'entreprise étoit hardie & fort délicate, mais non pas si difficile qu'on pourroit s'imaginer. Ceux qui connoissent le pais autrement que par la Carte, & qui n'ignorent pas que les ennemis étoient maîtres de la vallée d'Oulx, jugeront de cette entreprise tout comme j'en juge.

Un Général qui fait la guerre dans ces sortes de pais, & qui est à la tête de son armée inférieure à celle de son ennemi, doit d'autant plus donner à la fortune, que s'il vient à être battu, il ne l'est jamais tant qu'il ne lui reste encore quelques ressources: car elles sont infinies, & sa retraite est presque toujours assurée. On gagne aisément les hauteurs, on se trouve presque toujours posté à deux pas de soi, & les hauteurs que l'on gagne empêchent l'ennemi de nous donner chasse: car la fuite dans ces sortes de lieux est beaucoup moins dangereuse que la poursuite. C'est ce qu'un Général habile & victorieux n'a garde de faire, de peur de donner dans quelque embuscade: ce qui fait que ceux d'en-bas se retirent à la faveur de ceux qui ont gardé le haut, & l'on ne va pas loin, lorsque les hauteurs des deux côtes sont bien garnies de troupes. Polyen (a) dans

(a) Polyen, *Stratag.* l. 2. ch. 38.

ses stratagèmes nous en fournit un bel exemple, que nous allons rapporter.

» Onomarque étoit en guerre
 » contre les Macédoniens, dit-il, il
 » avoit à dos une montagne con-
 » tournée en forme de croissant. Il
 » cacha aux deux extrémités de
 » cette montagne des archers & des
 » frondeurs, il fit avancer ses trou-
 » pes dans la plaine qui étoit au-
 » devant de cette montagne. Quand
 » les Macédoniens eurent commen-
 » cé à lancer leurs traits, les Pho-
 » ciens firent semblant de fuir vers
 » le milieu & le fond de la mon-
 » tagne : les Macédoniens les sui-
 » vent avec beaucoup d'ardeur.
 » Ceux qui étoient postez aux deux
 » pointes de la montagne, incom-
 » modèrent extrêmement la pha-
 » lange Macédonienne à coups de
 » traits & de pierres. En même tems
 » Onomarque tourne tête contre la
 » phalange. Les Phociens donnent
 » courageusement sur la phalange
 » Macédonienne, qui se trouvant
 » en même tems attaquée de front,
 » & maltraitée à ses flancs & sur
 » ses dernières par une grêle de
 » traits & de pierres, eut bien de
 » la peine à faire retraite. C'est
 » dans cette fuite qu'on rapporte
 » que Philippe Roi de Macédoine
 » dit : *Je n'ai pas fui, mais j'ai fait*
 » *comme le belier, j'ai reculé pour re-*
 » *commencer à frapper avec plus de*
 » *force.* Apparemment pour avoir sa
 » revanche à la première occasion.
 » Quand même l'ennemi après une
 » victoire se lâcheroit sur les hau-
 » teurs comme dans le bas de la val-
 » lée, les retours des chemins étroits
 » & bordez de précipices, où peu
 » de gens peuvent faire ferme, peu-
 » vent bientôt faire tourner la chance,
 » si l'on sçait en profiter. On voit
 » peu de batailles complettes dans

ces sortes de pais, si l'on s'est pré-
 cautionné à l'entrée de la vallée &
 sur les hauteurs, qu'on laisse sur ses
 derrières.

Si comme Annibal l'on n'avoit
 autre dessein que celui de traverser
 un pais de hautes montagnes, sinon
 tout ennemi, du moins fort suspect,
 si l'on y entre sans aucun Traité qui
 puisse nous assurer le passage, je ne
 vois guères d'entreprise plus déli-
 cate, plus embarrassante, & où la
 défiance soit plus nécessaire. Le se-
 cret, la diligence & le bon ordre
 dans la marche sont les seuls &
 uniques moïens pour espérer de
 passer, ou du moins d'empêcher
 que les peuples ne puissent s'assem-
 bler en assez grand nombre pour
 s'opposer au passage, & gagner les
 pas des montagnes plus éloignés.
 Tout dépend d'une bonne & grosse
 avantgarde, qui marche avec ses
 vivres, ses munitions & des outils
 en grand nombre, & d'excellens
 guides qu'on renvoiera contents, pen-
 dant qu'on en prendra d'autres qui
 seront d'autant plus fidèles, qu'ils
 verront que les autres auront été
 bien traités.

Cette avantgarde, composée de
 tous les dragons & d'un bon nom-
 bre de compagnies de grenadiers,
 se partagera en trois corps, qui
 marcheront à une lieue l'un de
 l'autre : le premier de ces corps ser-
 vant comme d'avantgarde perdue
 pour se saisir des passages les plus im-
 portans : ils seront relevés par les
 troupes de l'armée lorsqu'elle en
 approchera, afin que ces trois corps
 puissent gagner les postes ou les
 passages à une lieue du camp ; ob-
 servant d'avoir toujours des déta-
 chemens entre les trois avantgardes,
 pour avoir plutôt des nouvelles de
 ce qui se passe entre elles. Que s'il
 se trouvoit quelque détroit, quel-

que pas, quelque torrent difficile à passer à une ou deux marches de l'armée, il faut le gagner avec une extrême diligence, avant que ceux du país nous y préviennent : on s'y retranchera par des arbres abattus ; en un mot, on doit s'établir par tout où l'on met le pied, en s'assurant des passages au plus loin qu'il est possible lorsqu'ils sont de grande importance. Je ne vois point d'autres expédiens & de meilleures précautions à prendre.

Quant au gros de l'armée, on ne peut pas douter que traversant tant de lieux différens, il ne faille régler sa marche selon qu'ils changent de nature, ou du moins autant qu'il dépend de nous. Pour moi je crois qu'il seroit mieux de distribuer chaque arme de telle sorte, que chacune pût se soutenir réciproquement, ou que l'une qui ne se trouveroit pas à son avantage en certains lieux pût couvrir l'autre : je pense que le meilleur expédient seroit de marcher un bataillon & un escadron alternativement mêlez, & les équipages de chaque corps ensemble, & de doubler toujours où les chemins le permettront ; & où le país s'ouvrira, le remplir autant qu'il est possible ; observant de faire toujours marcher de l'infanterie sur la croupe des montagnes des deux côtez de la vallée, & faisant en sorte lorsqu'elles sont d'un accès aisé, qu'une partie de l'armée cotoie l'autre par leur sommet : lorsqu'elles ne seront pas inaccessibles, ceux d'en haut se régleront sur le corps d'en-bas, & varieront toujours les précautions selon les craintes, les desseins qu'on peut avoir, & les changemens qu'on trouve à mesure qu'on avance. On observera sur toutes choses d'avoir une forte & puissante arrièregarde,

composée de tout ce qu'on peut avoir de troupes d'élite.

On ne scauroit marcher sûrement si l'on ne voit bien loin devant soi, & si l'on n'a encore présens & très-présens dans l'esprit le país & les passages qu'on laisse derrière. Cela regarde l'avantgarde, si l'on agit sur un dessein semblable à celui d'Annibal : car si l'on entroit dans ces fortes de país pour tout autre dessein que celui de le traverser, comme pour faire quelque conquête ou pour toute autre entreprise, il faudroit se gouverner sur d'autres principes, & garder les entrées des vallées, de peur d'être coupé d'un côté & prévenu de l'autre.

Si cela n'est pas arrivé dans nos dernières guerres dans les Alpes & dans les Pyrénées, chacun des deux côtez en a souvent fourni l'occasion sans le sçavoir, & sans qu'aucun en ait sçu profiter. Rien ne m'a tant surpris que cela, & ne m'a donné une plus mauvaise opinion de bien des Généraux, qui pensent bien plus à se défendre dans un país de montagnes, où l'ennemi s'est engagé pour entrer dans le país, qu'à profiter des occasions qui se présentent presque à tout moment dans le cours d'une campagne & dans une guerre défensive, qu'on doit tout aussitôt tourner en offensive : sur tout quand on a en tête un ennemi, qui se confiant un peu trop en ses forces, ne songe guères à se précautionner aux endroits qu'il laisse derrière lui. Il y a dans l'Histoire une infinité d'exemples d'événemens célèbres, où des Généraux habiles nous font voir qu'on avance souvent plus dans cette forte de guerre par des mouvemens retrogrades que par d'autres contraires. Un Général fin, rusé,

& autant instruit du país où il fait la guerre, que du métier qu'il professe, cède quelque tems, & attend celui de l'occasion, & l'occasion se plaît beaucoup plus aux montagnes que dans les plaines; mais elle n'est guères apperçue des Généraux de vûe courte.

Je l'ai dit en plusieurs endroits des Volumes précédens, & je le répète encore: la guerre des montagnes est tout ce qu'on peut imaginer de plus difficile & de plus profond. Que si nous n'avons pas éprouvé ni vû de nos jours tant de cas particuliers, tant d'obstacles & de chicanes, tant d'excellentes précautions, tant de manœuvres sçavantes & dignes d'être admirées, & qu'en un mot nous n'aions rien vû que de fort commun & de fort ordinaire dans les guerres que nous avons faites dans les Alpes, & depuis peu dans les Pyrénées, où personne ne s'est présenté devant nous, par foiblesse ou par ignorance: si nous ou nos ennemis n'ont pas observé la méthode la plus sûre, & sçû profiter des occasions, si nous n'avons pas connu la facilité de nous défendre ou d'attaquer; qu'il me soit permis de dire à la honte des deux partis, que c'est un grand préjugé de malhabileté, de manque de hardiesse & de résolution, de peu d'intelligence du país & de défaut d'esprit rusé, si nécessaire dans cette sorte de guerre: car l'ignorance rend toujours le courage inutile & sans fruit.

Si en 1719. le Général qui commandoit sur la frontière des Pyrénées, avoit bien voulu se présenter au défilé du port du passage, nous aurions repris le chemin d'où nous étions venus: car ce qu'il y avoit de troupes ne se fit voir que par manière d'acquit, & puis s'en alla,

Lorsqu'on ne trouve aucune résistance dans un país si aisé à défendre, on doit regarder cela comme un coup de fortune, & remercier le Seigneur très-humblement qui aveugle nos ennemis. C'est la résistance ferme & vigoureuse, l'ordre & la conduite des deux côtez qui illustrent une action; & lorsqu'il n'y a rien de tout cela, il faut rendre grâces à Dieu qui bénit nos armes.

N'avons-nous pas vû pendant toute la guerre de 1688. deux mille ou quinze cens Barbers, ou habitans de la vallée de Saint-Martin, tenir en respect quarante bataillons tout au moins de nos troupes dans toute l'étendue de la vallée de Prajelas, où le Cifon coule au fond entre des montagnes fort hautes, d'un accès assez difficile, & que chacun gardoit de son côté? Ces montagnards en descendoient quelquefois, passoient le torrent, attaquoient & enlevoient nos convois. Si l'on eût fait reconnoître avec soin cette chaîne de montagnes qui borde le côté de la vallée qui nous étoit opposé, & connu la facilité qu'il y avoit de nous en rendre les maîtres, & de tomber s'il nous eût plu dans celle de Saint-Martin, n'aurions-nous pas été honteux qu'ils eussent occupé tant de troupes avec si peu de monde dans des endroits si faciles à franchir? A peine avoient-ils dix ou douze hommes à chaque poste, & nous y avions des corps entiers. Ils se rassembloient lorsqu'ils avoient quelque entreprise en tête, ce qui arrivoit lorsqu'ils sentoient quelque convoi en campagne. Je connois le país & la vallée de Saint-Martin, comme je l'ai dit ailleurs: j'avoue sincèrement que je ne sçaurois revenir de ma surprise. Rien n'étoit plus aisé que de se rendre maître de toute cette vallée.

Si cette entreprise fût entrée dans la tête de quelqu'un , & qu'on l'eût exécutée , trente bataillons étoient plus que suffisans pour couvrir toute notre frontière du Dauphiné , & nous en avions près de soixante-dix. Que qui que ce soit de ceux qui ont servi dans ces montagnes ne se soit apperçû d'un si grand avantage , rien ne me semble plus surprenant. Les lumières naturelles ne suffisoient-elles pas pour nous le faire comprendre ? Rien n'est plus vrai que ce que disoit M. de Turenne : souvent il échape de belles occasions de faire de grandes choses, faute de gens qui les connoissent, ou qui sçachent s'en servir. Il disoit cela à l'occasion d'un Officier Général qui s'étoit fait battre ensuite d'une belle occasion qu'il laissoit aller.

Bien que j'aie servi deux campagnes dans l'armée du Maréchal de Catinat, je ne sçaurois dire s'il excelloit dans la guerre des montagnes. Je crois que ce n'étoit pas là son plus fort ; mais il y avoit un Officier Général de son armée qui entendoit aussi parfaitement cette guerre qu'on peut l'entendre. On sent bien que je veux parler du Marquis de Feuquières. C'eût été un vrai Sertorius, s'il eût plû à certaines gens, à qui son mérite faisoit ombrage, de s'empreser un peu moins à travailler à sa disgrâce, & à le perdre dans l'esprit du Roi, après l'avoir gâté dans l'esprit du Ministre ; ce qui fit perdre à ce Prince un des meilleurs & des plus braves Officiers Généraux de ses armées, & qui le servoit mille fois mieux & avec plus de courage & d'intelligence que ses indignes ennemis.

Un habile Général se trouve peu embarrassé dans une guerre de hautes

montagnes, si la disposition des forces n'est pas excessive, jusqu'à ne pouvoir paroître. Sa foiblesse lui est souvent avantageuse contre le fort, par cela seul qu'il est moins à craindre. Il ne s'imagine jamais qu'un ennemi qui l'évite & qui met à cela tout son sçavoir, puisse changer tout à coup l'état de la guerre, & tourner une défensive circonspecte & timide en apparence en une offensive pleine & audacieuse. Les pais des montagnes sont ceux qui fournissent le plus aisément ces sortes de changemens de scène, auxquels on ne se seroit jamais attendu. Il faut avouer qu'ils ne sont pas peu rares ; mais il n'appartient qu'aux Capitaines de la première volée d'en user ainsi. Ils changent tout l'ordre de la guerre selon le tems, les lieux, les conjonctures, & souvent selon l'esprit & le génie des acteurs qui leur sont opposés. C'étoit la grande maxime d'Annibal contre les Romains. Il se tournoit souvent en défensive pour sauter tout d'un coup à l'offensive selon l'occasion ; mais le plus grand Maître dans cet art a été sans doute Sertorius. Avouons-le ingénument, peu de gens de guerre me seront contraires, ce Romain célèbre valoit bien Annibal, & valut infiniment plus qu'aucun Capitaine de son siècle. Je doute que Rome en ait jamais produit un semblable à bien des égards. Sa façon de faire la guerre est digne d'admiration, nul n'en a tant approché que le fameux Scanderberg sans l'atteindre. La guerre du premier en Espagne contre les plus fameux Capitaines que Rome peut lui opposer, est tout ce que la science des armes a de plus fin & de plus achevé. Il s'étoit niché dans les montagnes à la tête d'une petite armée de montagnars Espagnols, qu'il avoit disciplinez

& formez de sa main, & cependant cette petite armée, avec un tel homme à sa tête, mit à bout l'art & les efforts des Capitaines les plus braves & les mieux entendus. Pompée, qui s'en faisoit si fort accroire, apprit à se mieux connoître contre cet homme tout extraordinaire. Sertorius le fit donner dans une infinité de pièges & d'embuscades, bien que celui-ci lui fût infiniment supérieur. Il le battit toujours, & de la manière du monde la plus honteuse; & ce qu'il y a de bien remarquable dans un Général dont la foiblesse ne permet aucun équilibre, c'est d'avoir fait des sièges & pris des places fortes à la vûe du grand Pompée, spectateur paisible & immobile des actions d'un Guerrier habile, qui se rioit des vaines menaces & de la vanité de son ennemi, sans qu'il lui fût possible de rien faire, tant la guerre des montagnes offre d'avantages & de gloire à acquérir à celui qui les connoît bien, & de honte à ceux qui se mêlent d'y faire la guerre avec une intelligence bornée. C'est dans cette sorte de guerre plus que dans aucune autre, que l'on connoît ce que valent les hommes.

La race des Sertorius ne seroit-elle point perdue? Je le croirois assez. S'il s'est trouvé quelques grands hommes qui ont fait paroître quelques-unes de ses qualitez dans les guerres des montagnes, comme un Scanderberg, un Zisca, un Castrucio même, je n'en trouve aucun qui l'ait égalé en tout. Cette sorte de guerre nous est si peu connue, depuis ces trois célèbres Modernes, dont les deux derniers ne l'ont pas pratiquée longtems, qu'on seroit fort étonné si je me mettois en tête de faire voir que nous n'en sommes pas aux premiers principes,

que les Anciens sont nos Maîtres; & qu'à leur égard nous sommes encore dans l'enfance. On croit avoir beaucoup fait lorsqu'on a pû déconcerter les desseins de l'ennemi sans aller plus loin que la défensive, avec des forces avec lesquelles un Sertorius eût fait ce que bien des Généraux regarderoient aujourd'hui comme impraticable. Voilà une sorte de guerre, diront quelques-uns, que qui que ce soit jusqu'aujourd'hui n'avoit cru si sçavante, si profonde & si épineuse. A votre avis les lumières naturelles, quelque grandes qu'elles puissent être, ne suffiront jamais pour la bien remplir, quand même elles seroient aidées d'une longue expérience dans le métier, à moins qu'elles ne soient soutenues d'une théorie peu commune, ou des conseils d'un ami sincère, qui aura étudié ce que son Général ignore. Qui en a jamais douté? La difficulté est de trouver de ces sortes de gens dans les armées, car ils sont rares; mais il est encore plus rare de trouver des Généraux qui veulent bien se donner la peine de les connoître, encore moins de les consulter. On ne trouve pas toujours des Paul Emile, des Sylla, des Scipion & des Turenne.



S. IV.

Qu'il y a une infinité de précautions à prendre, avant que de s'engager dans un país de hautes montagnes pour quelque entreprise que ce soit. Qu'on peut être attaqué dans sa marche ou dans sa retraite. Ordre sur lequel l'on doit attaquer ou se défendre. Que celui par colonnes est le seul qu'on doit suivre dans ces lieux respectez.

Lorsqu'on est dans le dessein d'entreprendre dans un país de hautes montagnes pour quelque expédition ou pour quelque siège important, que l'on a de profondes vallées à traverser, des pas, des gorges & des détroits difficiles & dangereux, & qu'on a également à craindre d'être attaqué dans sa marche comme dans sa retraite; lorsque l'ennemi se trouve maître de certaines vallées qui communiquent par les revers & le sommet des montagnes dans celle où l'on doit entrer, ou qu'il peut y communiquer par d'autres qui versent dans celle-là: lors, dis-je, qu'on s'engage dans ces sortes d'entreprises, il y a tant de mesures à prendre, que je ne m'attens pas de pouvoir les épuiser dans ce Paragraphe. Ce n'est pas aussi mon dessein, mais seulement d'en expliquer le plus essentiel.

C'est une maxime pour un Général d'armée qui s'est formé un projet de campagne de grande importance, de considérer avant toutes choses si ce projet est l'objet d'un dessein utile & glorieux à sa patrie, & s'il peut raisonnablement en attendre un succès avantageux, bien qu'il se présente des difficultés & des obstacles infiniment grands, que le secret & la diligence peuvent

applanir. Mais avant que de prendre sa résolution, il faut y penser plus d'une fois, & ne plus reculer lorsque l'affaire est une fois conclue & arrêtée dans le cabinet. Il doit chercher ensuite les moïens de l'exécution: les préparatifs & le secret ne sont pas des obstacles; il dépend de nous de nous taire, & de nous taire avec art. A l'égard des premiers, qui découvrent souvent plus un dessein qu'une indiscretion de langue, il est aisé de les cacher sans qu'il soit possible de rien soupçonner, lorsqu'on a ses places frontières bien munies & d'avance. Le plus difficile se trouve toujours dans les obstacles qu'on peut nous faire rencontrer, & que la nature du país augmente infiniment. Qui voudroit s'y arrêter, ne se détermineroit jamais. Le tems, la nécessité d'agir, l'occasion de ruiner un ennemi, nous font trouver aisément tout ce qui est nécessaire pour parvenir au but qu'on s'est proposé.

Le meilleur expédient pour être exactement & sûrement informé de la nature du país que l'on veut traverser, ou dans lequel on est résolu de porter la guerre, est d'attirer à soi sous de grandes promesses quelques personnes du país, non du seul endroit où l'on s'est résolu de passer, mais autant qu'il est possible de tous les villages qui sont le long de la marche. Ceux qu'on doit consulter, & qui connoissent le mieux tous les détours & les chemins des revers des montagnes, sont les bergers & les chasseurs: c'est la chose du monde la plus aillée que de trouver & de gagner ces sortes de gens.

J'ai expliqué ailleurs la manière dont on doit s'y prendre pour dresser d'excellens mémoires ou un itinéraire militaire pour être au fait des país les plus difficiles. Cela me

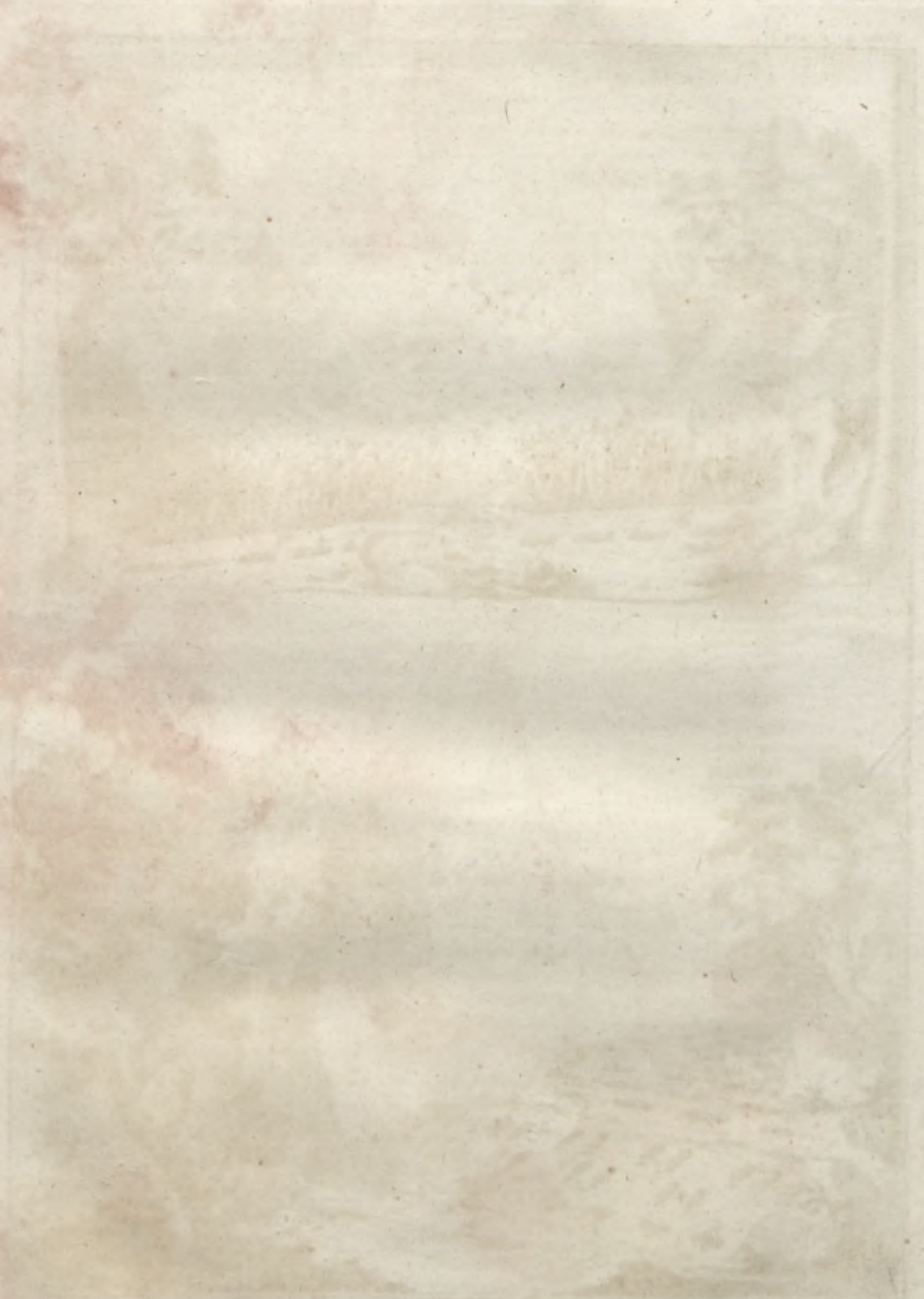
dispense d'en parler ici, c'est sur ces mémoires qu'on règle son plan de marche, & souvent celui de toute une campagne: car c'est la connoissance du païs qui nous fournit le sujet d'une infinité d'entreprises importantes, & sans elle nous sommes hors d'état de penser & de rien faire.

C'est sur ces connoissances qu'un Général d'armée se détermine, & qu'il entre dans un païs de montagnes, marchant toujours, pour ainsi dire, la sonde à la main & dans une perpétuelle défiance, se réglant sur ce qu'il voit, & occupant sans cesse les hauteurs autant qu'il lui est possible. Dans celles qui ne lui paroissent pas praticables, qui forment la vallée où il est engagé, il doit s'informer, avant que d'y entrer, s'il n'y auroit pas quelques chemins de revers par où l'ennemi peut monter. En ce cas-là il doit détacher du monde avec des guides fidèles pour s'en saisir & les cotoier des deux côtes opposés; enfin il ne doit négliger ni rien mépriser des précautions qui paroissent les moins nécessaires: car ce qui semble peu de chose dans ces sortes de païs ne l'est pas. Comme il peut arriver qu'il trouvera l'ennemi dans quelque vallée pour lui en disputer l'entrée, ou qu'il viendra par d'autres qui versent dans sa marche pour l'attaquer ou tomber sur son arrièregarde, voici l'ordre de bataille sur lequel je voudrois combattre dans ces lieux resserrés, toujours avantageux au foible brave & entendu.

Je ne vois point de meilleure façon de se ranger & de combattre dans les lieux resserrés, où de grandes armées ne peuvent se déployer, & particulièrement dans les vallées profondes & des détroits de mon-

tagnes, que l'ordre par colonnes; où quatre bataillons rangés selon la méthode d'aujourd'hui peuvent à peine suffire; l'on est assuré d'opposer au moins douze colonnes avec des intervalles égaux à ceux que nous donnons entre les corps dans une bataille rangée. La confusion ne sçauroit jamais se mettre dans ma méthode, les mouvemens en sont subits & prompts, les colonnes se succédant & entrant les unes dans les autres sans peine & sans trouble. Comme j'oppose le triple tout au moins de bataillons dans un terrain égal à celui de mon ennemi, j'ai encore cet avantage de combattre sur un nombre beaucoup moindre de lignes, au lieu que celui-ci en opposant infiniment plus, & quatre bataillons contre douze, il ne sçauroit me résister, & tout ce qu'il a au-delà de ses quatre premières lignes lui est inutile. Dans ma façon de combattre tout agit tout d'un tems & d'un même mouvement, soit d'attaque ou de retraite. Si le terrain retrécit, on double les colonnes, & elles se trouvent en ordre de marche ainsi que de combat. Si le terrain s'ouvre insensiblement, on les dédouble. Il n'en est pas de même dans la façon de se ranger & de combattre aujourd'hui, & lorsqu'on combat sur plusieurs lignes redoublées sujettes à se confondre & à se desordonner par la foiblesse de nos bataillons, qui combattent sur un grand front & sur peu de hauteur. Alors le flottement est d'autant plus dangereux, que le terrain où ils marchent est toujours inégal & peu propre pour les corps ordonnez de la sorte.

Si l'ennemi rangé ainsi que je viens de le dire, est attaqué, si la première ligne (2) est renversée par



THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS



I. 4
7

ORDRE DE BATAILLE DANS UN DÉTROIT DE MONTAGNE,
Selon le système de l'auteur opposé à l'ordre ordinaire sur plusieurs lignes redoublées.

Le choc de mes colonnes (2), comme il est impossible que cela n'arrive, & que la seconde (4) passant entre les intervalles de (3) attaque la seconde ennemie (5); est-il bien possible que le nombre des fuiards de ces deux lignes puisse s'écouler entre les espaces des corps de la troisième (6)? Ils y mettront infailliblement le desordre & la confusion d'autant plus aisément, qu'ils se verront suivis par les deux victorieuses, contre lesquelles il est impossible de résister. Voilà comme il arrive qu'une grande armée peut être battue par une autre qui lui sera très-inférieure: car il faut que la défaite très-aisée & infaillible des deux ou trois premières lignes amène nécessairement celle de toutes les autres, sans qu'il soit possible que les premières trouvent des retraites, & empêchent qu'elles ne se renversent sur toutes les autres, & qu'elles ne les emportent & ne les entraînent avec elles. Rien de plus démonstratif que cette proposition: & comme il y aura un grand nombre de lignes, la confusion s'y trouvera plus grande.

Je range ma cavalerie (7) à la queue de mes lignes de colonnes que je forme de deux ou trois sections, les compagnies de grenadiers (8) inserées à l'ordinaire à la queue des escadrons de ma cavalerie & derrière mes colonnes, pour leur servir comme de réserve. pour dissiper ce qui a été rompu, ou pour les accidens inopinez.

Les Anciens doubloient ou triplioient leur phalange dans les lieux resserrés & dans les detroits des montagnes. Alexandre en usa ainsi contre le Roi des Taurantiens, comme je l'ai dit ailleurs. Toute l'Histoire est pleine de ces sortes d'exemples. Un seul nous suffira, quoique la vérité n'ait besoin d'autre sou-

Tome IV.

tien que d'elle-même.

Les Thébains aiant échoué dans certaine entreprise, jugèrent à propos de ne pas s'y opiniâtrer, & de faire retraite. Ils allèrent s'engager dans un défilé fort étroit. Les Lacédémoniens infiniment supérieurs, & informez qu'ils prenoient cette route, marchèrent à eux dans le dessein de les attaquer dans ces endroits difficiles, comme ils firent. Cette attaque dans un lieu tel que celui où ils marchoient, jetta les Thébains dans une étrange inquiétude, vû le desavantage du défilé. Ils dirent à Pelopidas, *nous voilà tombez entre les mains de nos ennemis.* Eh pourquoi, répondit il, *sommes-nous tombez entre leurs mains plutôt qu'eux entre les nôtres?* En même tems il commanda à la cavalerie de passer de la queue à la tête de son infanterie, qui étoit de trois cens hommes. il en fit une colonne, comptant qu'un corps rangé de la sorte ne pourroit être enfoncé, & qu'il enfonceroit tout ce qui se présenteroit devant lui. Il eut raison de penser ainsi: car ce corps soutint contre tout l'effort des Lacédémoniens, & les battit.

S. V.

Que les pais de hautes montagnes offrent des avantages infinis à celui qui se défend, que peu de gens connoissent ces avantages: que les passages qu'on garde pour une retraite ne nous l'assurent pas toujours: que la disposition dans celui qui se défend doit être la même que celle que j'ai proposée.

SI l'on sçavoit combien celui qui veut défendre un pais de hautes montagnes, qui n'offrent que des gorges, des pas & des vallées profondes & pleines de précipices, a

O

d'avantages sur son ennemi, on ne s'engageroit pas légèrement dans une entreprise si difficile & si pleine de dangers. Pour en bien comprendre les difficultés, il faut, outre une grande connoissance du païs & beaucoup de méditation, une intelligence particulière pour cette sorte de guerre, & un esprit tout des plus rusez. Un Sertorius, un Zisca, un Castrucio, un Montrose, & tant d'autres qui ont excellé dans cette partie des armes, s'en tiroient bien; mais un Général commun n'en viendroit jamais à bout. Qu'on choisisse les vallées que l'on voudra dans les Alpes ou les Pyrénées, il ne s'en trouvera pas une seule qui ne fournisse à celui qui se défend, & qui se trouvera maître des vallées qui sont à côté, & d'où il peut communiquer dans l'autre où l'ennemi s'est jetté, tous les avantages qu'il sçauroit désirer pour se bien défendre, & trouver une infinité d'occasions de lui couper les vivres & toute voie de retraite. On se contente de garder certains passages, certaines entrées; mais l'on ne s'apperçoit pas que de ce passage à une ou deux marches delà il y a des vallées étroites où il n'y a qu'un seul chemin pratiqué dans les rochers des montagnes, & bordé de précipices ou des détroits très-profonds de montagnes, entre des rochers inaccessibles, qui empêchent celui qui se défend de se mettre entre deux, de se saisir de ces chemins & de s'y fortifier. C'est une affaire d'un moment. Ne choisira-t-il pas des endroits où il pourra communiquer par les revers des montagnes? Rien n'est plus aisé, & cent hommes suffisent pour arrêter toute une armée. Vous gardez le poste de Sezanne & du mont Genève, c'est assez, direz-vous,

voilà ma retraite & mes convois assurés: je m'assure de quelques autres endroits à quelques autres passages jusqu'à la vallée de Prajelas, & j'entreprends le siège de Fenestrelles; ne suis-je pas en sûreté? Non, un homme entendu, hardi & entreprenant se plantera entre deux dans quelque pas difficile. Car enfin vous ne sçauriez les garder tous: marcherez-vous à ces gens-là pour les forcer? C'est une grande entreprise: êtes-vous assuré de réussir? La chose est fort incertaine où le nombre n'est d'aucune considération, & cependant vos vivres sont coupez, votre retraite interdite. Je ne me souviens point d'avoir lu aucun exemple dans l'Histoire qui puisse autoriser ce que je viens de dire ici. Ne se feroit-il jamais trouvé des Généraux d'armées capables de faire un tel coup? Je n'ai garde de croire qu'il ne s'en soit jamais trouvé à qui une semblable entreprise soit venue à l'esprit, puisqu'elle n'est que hardie. Qui le croiroit? Des païsans de la vallée de Luzerne m'en fournissent un: je le tiens de bon lieu.

En 1691, le Marquis de Feuquières, l'homme de son tems le plus hardi, le plus entreprenant & le plus capable de conduire une entreprise de grande importance, s'étant mis en tête de surprendre les Vaudois qui étoient à Luzerne, y pensa plus de deux fois: encore ce ne fut pas assez, comme on le verra. Il partit de Pignerol à l'entrée de la nuit à la tête de douze cens hommes de pied & de quatre cens dragons, tous gens choisis. Il mesura si bien son tems, qu'il arriva aux portes de Luzerne à la pointe du jour; mais il eut la précaution de laisser soixante hommes à certain passage important pour sa

retraite. Les Religioneux surpris d'une aventure à laquelle ils ne se fussent jamais attendus, vû l'âpreté des chemins & un défilé de rochers très-difficiles qu'il falloit traverser pour venir à eux, n'eurent garde de tenir dans un poste tout ouvert, contre des gens résolus & qui n'étoient pas venus dans l'intention de s'en retourner sans rien faire. Les Vaudois ne pensèrent pas non plus à se défendre, ne trouvant pas la partie égale. Ils prennent le parti d'abandonner le poste, & de gagner les montagnes justement par où M. le Marquis de Feuquières devoit nécessairement se retirer après le coup fait. Fâché d'avoir manqué son coup, il mit le feu dans la ville, & se retira par le même chemin d'où il étoit venu; mais il y trouva beaucoup de mécompte. Il avoit fait garder le passage le plus important, sans prendre garde qu'il y avoit un chemin bordé par tout de précipices, & par tout important, & que l'ennemi en se mettant deux ou trois sur toute sa longueur se trouvoit aussi bien logé, que si l'on n'en gardoit aucun. Cet habile Officier apprit là que tout ce qu'il avoit amené de troupes auroit à peine suffi pour garder un passage si long & si dangereux; il y trouva les ennemis. Il vit bien qu'il n'y avoit pas à délibérer, & qu'il falloit attaquer ces gens-là & leur passer sur le corps pour se retirer. Il se met à la tête de ce qu'il avoit de meilleur, & va droit à ces gens-là sans tirer un seul coup, voyant bien qu'il n'avoit pas de meilleur parti à prendre. Il trouva une résistance & une obstination qui le tinrent longtems en grande inquiétude du succès, outre le désavantage des lieux, qu'il avoit tout de son côté. Il attaqua à diverses

reprises : enfin il s'ouvrit le passage, & se retira bravement à Pignerol, mais non pas sans perte ni sans gloire.

§. VI.

De la défense dans un pays de montagnes. Qu'il est aisé d'en disputer l'entrée. Méthode de se retrancher dans les pas & dans les vallées.

Lorsqu'on est dans le dessein de s'opposer à la marche d'une armée dans un pays de hautes montagnes, qui forment de profondes vallées, des gorges étroites & des passages bordeés de précipices, où il faut nécessairement passer pour une expédition de conséquence, on doit bien moins considérer les forces de l'ennemi que l'avantage des lieux & les obstacles qu'on peut lui faire trouver dans sa marche. Il est aisé de s'instruire de ses desseins, & des vallées par où il faut qu'il passe, soit pour les traverser pour entrer dans le pays, soit pour quelque entreprise dans les montagnes mêmes. Il faut si peu de tems pour se mettre en état de défense dans ces sortes de pays, & si peu de troupes pour faire tête aux plus grandes armées, que j'ai lieu de m'étonner que la disproportion puisse être de quelque considération pour un Général habile & éclairé. La retraite est si aisée dans ces sortes d'endroits, qu'il est toujours mieux & plus honorable de tenter quelque chose que de ne rien faire.

On est toujours en état d'attendre que l'ennemi se déclare, on prend ensuite le parti le plus convenable au tems & aux lieux. Les mesures les plus prudentes pour n'être pas surpris, sont d'examiner tous les endroits des vallées par où il faut

pénétrer, de s'y fortifier, de les faire garder jusqu'à ce que l'ennemi ait pris une route fixe & formée, qui ne nous laisse aucun lieu de douter qu'il n'ait quelque passage en vûe. On prend alors son parti, on rassemble tout ce que l'on peut avoir de troupes répandues dans les différens postes qu'on faisoit garder, & l'on se met en corps d'armée : on choisit l'endroit le plus favorable & le plus conforme aux forces que l'on a pour lui disputer le passage. Mais lorsqu'on s'engage dans ces sortes d'entreprises, il y a des précautions & des mesures à prendre. Celle de toutes qui me paroît la plus importante, est de s'informer des chemins ou des sentiers détournez & de traverse. Il y a bien peu de montagnes, quelque inaccessible qu'elles nous paroissent, qui n'en aient par où l'on peut passer & gagner le haut par les revers, quelque difficiles & dangereux qu'ils puissent être : où un seul homme peut monter, plusieurs y montent l'un après l'autre. Il y a deux moïens pour se mettre en repos de ce côté-là : l'un de les faire garder, & peu de gens suffisent pour cela, ou de les faire rompre. S'il se trouvoit plusieurs de ces sentiers de revers, il est toujours mieux d'y poster du monde, & d'ouvrir divers sentiers pour y communiquer en plus grand nombre. Il est surprenant que ces précautions qui viennent assez naturellement à l'esprit, ne soient pas toujours pratiquées. Elles ne le sont presque jamais, ce qui a souvent causé la perte de tout un païs & de plusieurs armées.

Les Historiens de l'antiquité nous fournissent un assez bon nombre de ces sortes d'exemples. Les Modernes en font encore moins chiches. J'en

trouve beaucoup dans ceux-ci qu'on prendroit pour la copie d'un grand nombre que Polybe rapporte ; mais en voici un dont la plupart de mes Lecteurs n'auroient nulle nouvelle, si je ne le transportois dans cette page. Il est un peu long ; mais si je le tronquois pour éviter prolixité, j'en ôterois des choses qui peuvent servir au Lecteur. Je le tire de Polyen (a). Ce Grec écrivoit bien & très poliment : la traduction, quoiqu'exacte, n'approche pas de l'original.

» Quand Alexandre eut vaincu
 » Darius dans les plaines d'Arbelle,
 » Phraforte proche parent de Da-
 » rius à la tête d'un corps consi-
 » dérable de Perfes, gardoit le pas-
 » de Suse. Ce sont des montagnes es-
 » carpées, dont les entrées sont fort
 » étroites. Les Barbares postez avan-
 » tageusement dans ces lieux, re-
 » pouissoient les Macédoniens, en
 » les accablant de pierres à coups
 » de fronde, & les perçant de traits.
 » Alexandre fut contraint de faire
 » reculer ses troupes, & aiant pris
 » du terrain à trente stades de là,
 » il les mit à couvert derrière des
 » bons retranchemens. Un oracle
 » d'Apollon lui avoit promis qu'un
 » étranger nommé Lycus seroit son
 » conducteur dans l'expédition con-
 » tre les Perfes, un bouvier vêtu
 » de peaux se présenta devant Ale-
 » xandre, & lui dit qu'il étoit Ly-
 » cien. Il ajouta que dans cette en-
 » ceinte de montagnes il y avoit
 » une route couverte par l'épaisseur
 » des bois, & qu'il étoit le seul qui
 » en eût connoissance, pour l'avoir
 » fréquentée en menant les bœufs à
 » la pâture. Alexandre se rappela
 » lant l'oracle d'Apollon, ajouta
 » foi au bouvier ; il commanda à

(a) Polyen, *Syrtaq.* liv. 4, ch. 36

» la plus grande partie de son ar-
 » mée de demeurer dans le camp ,
 » & d'y allumer beaucoup de feux ,
 » pour amuser les Perses par cet ob-
 » jet ; mais en secret il laissa ordre
 » à Philotas & à Ephestion, quand
 » ils verroient les Macédoniens sur
 » les hauteurs, de donner par en-
 » bas sur les ennemis. Pour lui pre-
 » nant ses gardes, avec une phia-
 » lange de soldats armez de toutes
 » pièces, & tout ce qu'il avoit d'ar-
 » chers Scythes, il s'avança quatre-
 » vingt stades dans le petit sentier,
 » & s'étant mis à couvert dans l'é-
 » paisseur de la forêt, pour y pren-
 » dre haleine; enfin à minuit il fit
 » le tour des ennemis, & les sur-
 » prit comme ils dormoient encore.
 » A la pointe du jour les trompettes
 » sonnèrent la charge de dessus les
 » montagnes. Alois Ephestion &
 » Philotas sortant des retranche-
 » mens avec les Macédoniens, at-
 » taquèrent les Perses, qui se trou-
 » vèrent ainsi environnez d'enne-
 » mis d'en-haut & d'en-bas, &
 » furent les uns tuez, les autres
 » précipitez, & les autres faits pri-
 » sonniers.

Lorsqu'on prend les précautions
 dont j'ai parlé, l'attention est moins
 divisée, & lorsqu'on ne craint rien
 sur ses derrières, que tous les che-
 mins de revers sont interdits à l'en-
 nemi, que les hauteurs qui nous do-
 minent ne peuvent être occupées,
 on est alors en état d'arrêter l'enne-
 mi, & de lui disputer l'entrée ou la
 sortie d'une vallée ou d'un détroit
 de montagnes.

Soit qu'on se retranche dans une
 vallée, ou qu'on cède peu à peu dans

l'une pour faire tout d'un coup ferme
 dans une autre qu'on trouve plus
 avantageuse, on ne doit rien négliger
 des précautions dont j'ai parlé
 plus haut. Les meilleurs retranche-
 mens, les plus forts & les plus dif-
 ficiles à vaincre, sont ceux que l'on
 fait par des arbres abattus avec tou-
 tes leurs branches qu'on transporte
 sur les lieux, dont on forme une
 ligne A. ou un rentrant dans la val-
 lée, & que l'on range si près-à-
 près que les branches s'entrelassent
 les unes dans les autres, les troncs
 assurés par de fortes lambourdes,
 lorsqu'on a le tems de couper les
 branches menues pour voir l'enne-
 mi sans être vû, & d'aiguïser les
 autres. C'est le mieux qu'on puisse
 faire. Voilà l'obstacle du monde le
 plus redoutable, & celui qui de-
 mande le moins de cérémonie pour
 le faire & pour le défendre. On
 pratique une espèce de boiau der-
 rière de huit ou dix pieds de lar-
 geur, dans lequel on met un bon
 nombre de fuseliers B, qui tirent
 sans cesse; mais si l'ennemi s'avise
 d'approcher l'abattis, il faut sortir
 & se jeter derrière pour le defen-
 dre à coups d'armes blanches & de
 longueur, avec des fuseliers alterna-
 tivement mêlez.

Je ne vois pas qu'on puisse jamais
 forcer des troupes si bien rempa-
 rées, lorsque l'abattis est bien fait,
 pour peu de résolution qu'elles aient
 & de résistance qu'elles fassent. Les
 assaillans sont absolument décou-
 verts de la tête aux pieds, au lieu
 qu'ils ne voient rien de ce qui se
 passe derrière un tel retranche-
 ment.

C H A P I T R E XII.

*Etat de l'armée d'Annibal après le passage des Alpes. Prise de Turin.
Sempronius vient au secours de Scipion. Annibal dispose ses soldats
à un combat.*

Annibal arrivé dans l'Italie avec l'armée que nous avons vûe plus haut , campa au pied des Alpes , pour donner quelque repos à ses troupes. Elles en avoient un extrême besoin. Les fatigues qu'elles avoient essuïées à monter & à descendre par des chemins si difficiles , la disette des vivres , un délabrement affreux les rendoit presque méconnoissables. Il y en avoit même un grand nombre que la faim & les travaux continuels avoient réduits au desespoir. On n'avoit pû voiturer entre des rochers autant de vivres qu'il en falloit pour une armée si nombreuse , & la plûpart de ceux que l'on y avoit voiturez y étoient restez avec les bêtes de charge. Aussi quoiqu'Annibal au sortir du Rhône eût avec lui trente-huit mille hommes de pied & plus de huit mille chevaux ; quand il eût passé les monts , il n'avoit guéres que la moitié de cette armée ; & cette moitié étoit si changée par les travaux qu'elle avoit essuiez , qu'on l'auroit prise pour une troupe de Sauvages.

Le premier soin qu'eut alors Annibal fut de leur relever le courage , & de leur fournir dequoi réparer leurs forces & celles des chevaux. Lorsqu'il les vit en bon état , il tâcha d'abord d'engager les peuples du territoire de Turin , peuples situez au pied des Alpes , & qui étoient en guerre avec les Insubriens , de faire alliance avec lui. Ne pouvant par ses exhortations vaincre leur défiance , il alla camper devant la principale de leurs villes , l'emporta en trois jours , & fit passer au fil de l'épée tous ceux qui lui avoient été opposez. Cette expédition jetta une si grande terreur parmi les Barbares voisins , qu'ils vinrent tous d'eux-mêmes se rendre à discrétion. Les autres Gaulois qui habitoient ces plaines , auroient bien souhaité se joindre à Annibal , selon le projet qu'ils en avoient d'abord formé ; mais comme les légions Romaines étoient déjà sorties du país , & avoient évité les embuscades , qui leur avoient été dressées , ils aimoient

mieux se tenir en repos , & d'ailleurs il y en avoit parmi eux qui étoient obligez de prendre les armes pour les Romains. Annibal alors jugea qu'il n'y avoit point de tems à perdre , qu'il falloit avancer dans le pais , & hazarder quelque exploit , qui pût établir la confiance parmi les peuples qui auroient envie de prendre parti en sa faveur.

Il étoit plein de ce projet , lorsqu'il eut avis que Publius avoit déjà passé le Pô avec son armée , & qu'il étoit proche. Il eut d'abord de la peine à le croire. Il n'y avoit que peu de jours qu'il avoit laissé ce Consul aux bords du Rhône ; la route depuis Marseille jusques dans la Tyrrhénie est longue & difficile à tenir , & depuis la mer de Tyrrhénie jusqu'aux Alpes en traversant l'Italie , c'est une marche très-longue & très-pénible pour une armée. Cependant comme cette nouvelle se confirmoit de plus en plus , il fut étonné que Publius eût entrepris cette route , & l'eût faite avec tant de diligence. Publius fut dans le même étonnement à l'égard d'Annibal. Il croioit d'abord que ce grand Capitaine n'oseroit pas tenter le passage des Alpes avec une armée composée de tant de nations différentes ; ou que s'il le tentoit , il ne manqueroit pas d'y périr. Mais quand on lui vint dire qu'Annibal non seulement étoit sorti des Alpes sain & sauf , mais assiégeoit encore quelques villes d'Italie , il fut extrêmement frappé de la hardiesse & de l'intrépidité de ce Général. A Rome , ce fut la même surprise , lorsqu'on y apprit ces nouvelles, A peine avoit-on entendu parler de la prise de Sagonte , & envoyé un des Consuls en Afrique pour assiéger Carthage , & l'autre en Espagne contre Annibal , qu'on apprend que cet Annibal est dans l'Italie à la tête d'une armée , & qu'il y entreprend sur des villes. Cela parut un paradoxe. L'épouvante fut grande , on envoie sur le champ à Lilybée pour dire à Tibérius que les ennemis étoient en Italie , qu'il laissât les affaires dont il étoit chargé , pour venir au plutôt au secours de la patrie. Tibérius sur ces ordres fit reprendre à sa flote la route de Rome , & pour les troupes de terre , il ordonna de les mettre en marche , & leur marqua le jour où l'on devoit se trouver à Ariminum. C'est une ville située sur la mer Adriatique à l'extrémité des plaines qu'arrose le Pô , du côté du Midi. Dans ce soulèvement général & l'étonnement où jettoient des événemens si extraordinaires , on étoit extrêmement inquiet & attentif sur ce qu'il en arriveroit.

Cependant Annibal & Publius s'approchoient l'un de l'autre, & tous deux animoient leurs troupes par les plus puissans motifs que la conjoncture présente leur offroit. Voici la manière dont Annibal s'y prit. Il assembla son armée, & fit amener devant elle tout ce qu'il avoit fait de jeunes prisonniers sur les peuples qui l'avoient incommodé dans le passage des Alpes. Pour les rendre propres au dessein qu'il s'étoit proposé, il les avoit chargez de chaînes, leur avoit fait souffrir la faim, avoit donné ordre qu'on les meurtrît de coups. Dans cet état, il leur présenta les armes que les Rois Gaulois prennent lorsqu'ils se disposent à un combat singulier. Il fit mettre aussi devant eux des chevaux & des saies très-riches, & ensuite il leur demanda qui d'entre eux vouloient se battre l'un contre l'autre à ces conditions, que le vainqueur emporteroit pour prix de sa victoire les dépouilles qu'ils voioient, & que le vaincu seroit délivré par la mort des maux qu'il avoit à souffrir. Tous aiant élevé leur voix & demandé à combattre, il ordonna qu'on tirât au sort, & que ceux sur qui le sort tomberoit entrassent en lice. A cet ordre, les jeunes prisonniers lèvent les mains au ciel, & conjurent les Dieux de les mettre au nombre des combattans. Quand le sort se fut déclaré, autant que ceux qui devoient se battre eurent de joie, autant les autres furent consternez. Après le combat ceux des prisonniers qui n'en avoient été que spectateurs félicitoient tout autant le vaincu que le vainqueur, parce qu'au moins la mort avoit mis fin aux peines qu'ils étoient contraints de souffrir. Ce spectacle fit aussi la même impression sur la plupart des Carthaginois, qui comparant l'état du mort avec les maux de ceux qui restoient, portoient compassion à ceux-ci, & croioient l'autre fort heureux.

Annibal aiant par cet exemple mis son armée dans la disposition où il la souhaitoit, il s'avança au milieu de l'assemblée, & dit qu'il leur avoit donné ce spectacle, afin qu'aiant vû dans ces infortunez prisonniers l'état où ils étoient eux-mêmes réduits, ils jugeassent mieux de ce qu'ils avoient à faire dans les conjonctures présentes : que la fortune leur propofoit à peu près un même combat (a) à soutenir, & les

(a) *Que la fortune leur offroit à peu près un même combat.*] Ceci est remarquable, & prouve manifestement qu'Annibal offroit le même spectacle à ses soldats que Cyrus à ceux de son armée dans Hérodote. Je remarque une infinité de mêmes

mêmes prix à remporter. Qu'il falloit ou vaincre, ou mourir, ou vivre misérablement sous le joug des Romains : que victorieux, ils emporteroient pour prix, non des chevaux & des faies, mais toutes les richesses de la République Romaine, c'est-à-dire tout ce qui étoit le plus capable de les rendre les plus heureux des hommes : qu'en mourant au lit d'honneur, le pis qui leur pouvoit arriver seroit de passer, sans avoir rien souffert, de la vie à la mort, en combattant pour la plus belle de toutes les conquêtes ; mais que si l'amour de la vie leur faisoit montrer le dos à l'ennemi, ou commettre quelque autre lâcheté, il n'y avoit pas de maux & de peines auxquelles ils ne dûssent s'attendre : qu'il n'étoit personne parmi eux, qui se rappelant le chemin qu'il avoit fait depuis Carthage la neuve, les combats où il s'étoit trouvé dans la route, & les fleuves qu'il avoit passez, fût assez stupide pour espérer qu'en fuyant il reverroit sa patrie : qu'il

ruses & d'artifices dans Annibal, qui avoient été pratiquées avant lui par de grands Capitaines. Qui doute que ce grand homme n'eût lu les Historiens Grecs ? L'artifice dont il se sert ici pour animer ses soldats à bien faire, est de leur montrer qu'ils n'ont point de bonheur, d'aïse, de bien être à espérer que de la victoire. Cyrus en use à peu près de même dans Hérodote, Annibal en chérit dessus. L'exemple mérite d'être rapporté.

Cyrus pensant à faire révolter les Perses contre la tyrannie d'Astiages, supposa une lettre comme venant de la part de ce Prince, par laquelle il l'établissoit pour Chef & Général de la nation, il les fit tous assembler en grand nombre. » Lorsqu'ils furent » devant Cyrus avec leurs faux & l'équi- » page qui leur avoit été prescrit, il leur » commanda d'applanir durant ce jour-là » un lieu tout rempli d'épines & de buissons qui étoit dans la Perse, & qui tenoit environ trois mille pas. Cela aiant » été fait comme il l'avoit ordonné, il » commanda encore aux Perses de se trotter le lendemain au même endroit après s'être nettoïez & lavez. Cependant il avoit sembla tous les troupeaux de son père, chèvres, moutons & bœufs, les fit tuer & apprêter en même tems, & fit apporter du vin & d'autres viandes délicates, comme pour traiter l'armée des Perses.

» Le lendemain tous ces peuples s'étant » assemblez, il leur fit commandement de » se coucher sur les prez & de faire bonne » chère ; & quand ils eurent mangé à leur » fantaisie, il leur demanda quelle condition ils aimeroient mieux, ou la condition du jour précédent, ou la condition présente. Ils répondirent qu'il y avoit bien de la différence entre l'une & l'autre ; que celle du jour précédent étoit remplie de peine & de travail, & que la condition présente étoit accompagnée de toutes sortes de biens & de douceurs. » Alors Cyrus leur découvrit son dessein, & leur parla de la sorte : *Chers compagnons, dit-il, vos affaires sont en tel état, que si vous me voulez obéir, vous jouirez de ces biens, & d'une infinité d'autres, sans appréhender les misères de la servitude. Mais si vous ne voulez pas m'écouter, vous êtes destinés à souffrir des maux semblables à ceux que vous souffrites hier. Rendez-vous donc libres par l'obéissance que vous me rendrez. Car enfin je me persuade que les Dieux m'ont fait naître pour vous combler de tous ces biens, & je ne pense pas que vous soyez inférieurs aux Médes, en ce qui concerne la guerre & les autres choses. C'est pourquoi secouez au plutôt le joug, & soulevez-vous contre Astiages.* » Ainsi les Perses, qui étoient indignez il y avoit longtemps d'obéir aux Médes, aiant rencontré un Chef, se mirent volontiers en liberté.

• Du Ryer dans Hérodote, l. 1.

falloit donc renoncer entièrement à cette espérance, & entrer pour eux-mêmes dans les sentimens où ils étoient tout-à-l'heure à l'égard des prisonniers : que comme ils félicitoient également le vainqueur & celui qui étoit mort les armes à la main, & portoient compassion à celui qui vivoit après sa défaite, de même il falloit qu'en combattant leur premier objet fût de vaincre ; & s'ils ne pouvoient vaincre, de mourir glorieusement sans aucun retour sur la vie : que s'ils venoient aux mains dans cet esprit, il leur répondoit de la victoire & de la vie : que jamais armée n'avoit manqué d'être victorieuse, lorsque par choix ou par nécessité elle avoit pris ce parti : & qu'au contraire des troupes qui, comme les Romains, étoient proche de leur patrie, & avoient, en fuyant, une retraite sûre, ne pouvoient pas ne point succomber sous l'effort de gens qui n'espéroient rien que de la victoire. Le spectacle & la harangue firent tout l'effet qu'Annibal avoit en vûe. On vit le courage renaître dans le cœur du soldat. Le Général, après avoir loué ses troupes de leurs bonnes dispositions, congédia l'assemblée, & donna ordre qu'on se tint prêt à marcher le lendemain.

C H A P I T R E X I I I .

Harangue de Scipion. Bataille du Tésin. Trahison des Gaulois à l'égard des Romains.

Publius s'étoit déjà avancé au-delà du Pô, & pour passer le Tésin, il avoit ordonné que l'on y jettât un pont. Mais avant que d'aller plus loin, les troupes assemblées, il fit sa harangue. Il s'étendit d'abord beaucoup sur la grandeur & la majesté de l'Empire Romain, & sur les exploits de leurs ancêtres : venant ensuite au sujet pour lequel ils avoient pris les armes, il dit, que quand même jusqu'à ce jour ils n'auroient jamais essayé leurs forces contre personne, maintenant qu'ils sçavoient que c'étoit aux Carthaginois qu'ils avoient affaire, dès-là ils devoient compter sur la victoire : que c'étoit une chose indigne qu'un peuple vaincu tant de fois par les Romains, contraint de leur paier un tribut servil, & depuis si longtems assujetti à leur domination, osât se révolter contre ses Maîtres. *Mais à présent, ajouta-t-il, que*

nous avons éprouvé qu'il n'ose, pour ainsi dire, nous regarder en face, quelle idée, si nous pensons juste, devons-nous avoir des suites de cette guerre? La première tentative de la cavalerie Numide contre la nôtre, lui a fort mal réussi. Elle y a perdu une grande partie de son monde, & le reste s'est enfui honteusement jusqu'à son camp. Le Général & toute son armée n'ont pas été plutôt avertis que nous étions proche, qu'ils se sont retirés, & ils l'ont fait de façon que c'étoit autant une fuite qu'une retraite. C'est par crainte & contre leur dessein qu'ils ont pris la route des Alpes. Annibal est dans l'Italie, mais la plus grande partie de son armée est enterrée dans les Alpes, & ce qui s'en est échappé est dans un état à n'en pouvoir attendre aucun service. La plupart des chevaux ont succombé à la longueur & aux fatigues de la marche, & le peu qu'il en reste ne peut être d'aucun usage. Pour vaincre de tels ennemis, vous n'aurez qu'à vous montrer. Et pensez-vous que j'eusse quitté ma flotte, que j'eusse abandonné les affaires d'Espagne, où j'avois été envoyé, & que je fusse accouru à vous avec tant de diligence & d'ardeur, si de bonnes raisons ne m'eussent persuadé & que le salut de la République dépendoit du combat que nous allons livrer, & que la victoire étoit sûre. Ce discours soutenu de l'autorité de celui qui le prononçoit, & qui d'ailleurs ne contenoit rien que de vrai, fit naître dans tous les soldats un ardent désir de combattre. Le Consul aiant témoigné combien cette ardeur lui faisoit de plaisir, congédia l'assemblée, & avertit qu'on se tint prêt à marcher au premier ordre.

Le lendemain les deux armées s'avancèrent l'une contre l'autre le long du Tésin, du côté qui regarde les Alpes, les Romains aiant le fleuve à leur gauche, & les Carthaginois à leur droite. Au second jour les fourrageurs de part & d'autre aiant donné avis que l'ennemi étoit proche, on campa chacun dans l'endroit où il étoit. Au troisième Publius avec sa cavalerie, soutenue des armes à la légère, & Annibal avec sa cavalerie seule, marchèrent chacun de son côté dans la plaine pour reconnoître les forces l'un de l'autre. Quand on vit à la poussière qui s'élevoit que l'on n'étoit pas loin, on se mit en bataille. Publius fait marcher devant les archers avec la cavalerie Gauloise, forme son front du reste de ses troupes, & avance au petit pas. Annibal lui vint au-devant, aiant au centre l'élite de la cavalerie à frein, & la

Numide (a) sur les deux aîles, pour envelopper l'ennemi. Les Chefs & la cavalerie ne demandant qu'à combattre, on commence à charger. Au premier choc les armes à la légère eurent à peine lancé leurs premiers traits, qu'épouvantés par

(a) *Avant au centre l'élite de la cavalerie à frein, & la Numide sur les deux aîles.*] La cavalerie Numide mérite un article dans ce Commentaire : car si je n'apprenois à mes Lecteurs ce que c'étoient que ces sortes de troupes, le plus grand nombre m'en fçauroit un très-mauvais gré. Si nous les comparions à nos Hussards ou aux Tartares, dont les Turcs se servent si utilement dans leurs armées, je ne crois pas que l'on y trouverait beaucoup à redire. La cavalerie Numide étoit excellente, & d'un usage infini dans les armées des Anciens. Elle n'étoit guères propre à combattre en ligne & par escadrons, mais seulement pour harceler une armée, pour les entreprises promptes, pour entrer dans un pays, le mettre sous contribution, tomber sur un convoi, sur une arrièregarde, sur les bagages d'une armée : en un mot ces gens-là étoient d'un très-grand service, hardis & entreprenans, pillards & larrons au-delà de ce qu'on peut imaginer, & leurs descendants n'ont pas dégénéré, & le sont encore : car parmi eux les voleurs sont estimés & considérés. Je ne sçai dans quels Historiens j'ai lu que ces gens-là menaient toujours en main un second cheval, comme font encore les Tartares, pour changer dans le besoin. Annibal s'en servit utilement. Ils se rendirent d'autant plus redoutables aux Romains, que ce grand Capitaine, par l'excellence de sa discipline militaire, les faisoit combattre en ligne, & sur les aîles de son armée.

De la façon qu'ils sont représentés sur la Colonne Trajane & sur d'autres monumens antiques, je soupçonne fort que les Sculpteurs, selon leur louable coutume, ne les aient habillés d'imagination ou à la mode de leur pays, qui subsiste encore, & cette mode est la belle nature, nûs comme la main, & les chevaux tout comme leurs maîtres : ils n'avoient pour tout vêtement qu'un petit mantelet, comme celui d'un Capucin ou d'un Recolet. Je suis persuadé qu'ils étoient équipés ainsi dans leur pays comme ils le sont encore aujourd'hui ; mais dans les armées où ils servoient, ils devoient être vêtus fort à la

légère, comme nos Hussards, malgré l'autorité des Auteurs, qui nous assurent de leur nudité pleine & entière sans nulle vergogne. Je les crois un peu Sculpteurs sur ce point-là. Ce qui prouve que le Numide, dont la figure est représentée dans l'Antiquité expliquée (a), est une pure rêverie du Sculpteur, c'est que ces sortes de troupes étoient armées tout comme les cavaliers. Ils avoient donc un bouclier & le javelot : on appelloit le bouclier *Céire* ou *Pelte*. Je trouve le bouclier dans la figure. Je ne suis pas non plus embarrassé du javelot, qui ne se trouve point : Dom Bernard de Montfaucon nous en donne la raison. Mais ce n'est pas là ce que je cherche, c'est l'épée. Si le cavalier Numide en avoit une, il la portoit apparemment à son côté avec le fourreau, attachée à un ceinturon ou à quelque autre chose d'équivalent. On n'en voit pourtant point. L'homme est tout nû comme son cheval, qui n'a ni selle, ni bride, & par conséquent ni poitrail, ni croupière : cela ne m'étonne pas à l'égard du cheval. Je suis encore moins étonné de la nudité du cavalier, qui nous érale toutes ses pièces, hors la ceinture & l'épée, ou du moins le fourreau : preuve évidente que le Numide est une pure rêverie du Sculpteur. La cavalerie Maute ne différoit en rien de celle des Numides. Les chevaux de ceux-ci comme ceux des Maures étoient fort petits, de vrais bidets & fort vites : tels sont ceux de nos Hussards. C'est le sentiment de Strabon, dit le sçavant Bénédicteu (b), où je puis bien de bonnes choses. *Les chevaux Numides sont petits, mais légers à la course ; ils sont dociles à tel point, qu'avec une baguette on les mène comme on veut.* Les Auteurs, dit-il ailleurs, appellent les Numides gens inscia freni, des gens qui ne connoissent pas l'usage du frein : c'est ce qu'Oppien dit en général des Africains, & Oppien a raison.

J'aurois fort souhaité que le célèbre Bénédicteu, dont j'emprunte une partie de l'érudition que j'érale, & dont il est si bien

(a) *Antiq. expl. t. 4. ch. 7. p. 88.*

(b) *Ibid.*

la cavalerie Carthaginoise qui venoit sur eux, & craignant d'être foulez aux pieds des chevaux, plièrent & s'enfuirent par les intervalles qui séparoit les escadrons. Les deux corps de bataille s'avancent ensuite, & en viennent aux mains. Le combat se soutient longtems à forces égales. De part & d'autre beaucoup de cavaliers mirent pied à terre, de sorte que l'action fut d'infanterie comme de cavalerie. Pendant ce tems-là les Numides envelopent, & fondent par les derrières sur ces gens de traits, qui d'abord avoient échapé à la cavalerie, & les écrasent sous les pieds de leurs chevaux. Ils tombent ensuite sur les derrières du centre des Romains, & le mettent en fuite. Les Romains perdirent beaucoup de monde dans ce combat; la perte fut encore plus grande du côté des Carthaginois. Une partie des premiers s'enfuit à vauderoute, le reste se rallia auprès du Consul.

fourni, se fût souvenu de ce que nous apprend l'Auteur de la Relation du Roiaume d'Illyrie. Il dit que les peuples de ce pais-là vont tout nus à cheval à la guerre, & lorsqu'ils ont quelque voiage à faire. Ils ne mettent à leurs chevaux ni frein, ni bride, ni selle, ni rien, tout est nu, & qu'avec une petite bague ils les conduisent où ils veulent. Il y en a qui se servent d'une corde, qu'ils leur mettent autour du cou en guise de colier, & qui leur tombe un peu sur le poitrail. Strabon parle de cette sorte de frein, dont l'Auteur de l'Antiquité expliquée nous donne la figure tirée, je pense, de la Colonne Trajane, c'est un cavalier Maure. Il parle encore de la coutume des Anciens, que nos Hussards pratiquent encore aujourd'hui, lorsqu'ils galopent ou qu'ils étoient poursuivis. Cette coutume étoit de s'étendre sur leurs chevaux, accoutumez à courir le nez au vent, & par conséquent à hausser la tête. Ils s'étendoient dessus, comme je l'ai dit, & leur embrassoient le cou: de sorte qu'on ne pouvoit ni les atteindre, ni les tirer en les poursuivant. Quant aux Numides d'Annibal, & de tous les autres qui servoient dans les armées des Anciens, car ils se vendoient au plus offrant; il ne faut pas douter qu'ils ne fussent vêtus. Ceux qui les croiront équipés comme dans la Colonne Trajane, ou dans les autres monumens qui nous restent, seront en état de croire très-fortement bien des fadaïses.

Les Numides, semblables aux Scythes & aux Parthes, ne se faisoient pas une affaire ni une honte de fuir, ils s'en acquittoient parfaitement bien & très-dangereusement. Plutarque dit dans Crassus, que les Parthes sont les peuples du monde qui font le plus agilement cette manœuvre après les Scythes; ce qui est très-sagement imaginé, dit-il, puisqu'en fuyant ils sauvent leur vie, & qu'en combattant ils ôtent à la fuite ce qu'elle a de honteux. Les Turcs, les Tatars, & nos Hussards font la même chose. Ils fuient, & lorsqu'on revient sur eux à la débâdade, ils font volteface & vous tombent sur le corps. Ceci me fait souvenir d'un passage de Montagne, que je ne scaurois écarter. *Plusieurs nations très-belliqueuses, dit-il, se servoient dans leurs suits d'armes de la fuite pour avantage principal, & montraient le dos à l'ennemi plus dangereusement que leur visage. . . .* » Platon se moque, dit-il, de Lachés, qui avoit déclaré fini la fortitude, se tenir ferme en son rang contre les ennemis. Quoi fit-il, seroit-ce donc lâcheté de les battre en leur faisant place? & lui allégué Homère, qui loue en Aeneas la science de fuir, & que parce que Lachés se ravissant, avoue cet usage aux Scythes, & enfin généralement à tous gens de cheval. Cela étoit bon chez les Anciens, mais ceux des Modernes n'en usent pas ainsi: car s'il leur arrive de fuir, le victorieux peut être assuré qu'ils ne reviendront plus, & que le combat sera remis à la campagne sui-

Publius décampa aussitôt, traverse les plaines & se hâte d'arriver au pont du Pô, & de le faire passer à son armée, ne se croiant pas en sûreté, blessé dangereusement comme il l'étoit, dans un pais plat & au voisinage d'un ennemi, qui lui étoit de beaucoup supérieur en cavalerie. Annibal attendit quelque tems que Publius mît en œuvre son infanterie : mais voiant qu'il sortoit de ses retranchemens, il le suivit jusqu'au pont du Pô. Il ne put aller plus loin, le Consul après être passé le pont, en avoit fait enlever la plûpart des planches. Il prit prisonniers environ six cens hommes, que le Romain avoit postez à la tête du ~~port~~ ^{port} pour favoriser la retraite ; & sur le rapport qu'ils lui firent que Publius étoit déjà loin, il rebroussa chemin le long du fleuve, pour trouver un endroit où il pût aisément jeter un pont. Après deux jours de marche, il fit faire un pont de batteaux, & ordonna à Asdrubal de passer avec l'armée. Il passa lui-même ensuite, & donna audience aux Ambassadeurs qui lui étoient venus des

vante. Rarement se rallient-ils & reviennent à la charge, si la fuite est pleine & entière. Cela n'arrive cependant pas toujours : car nous n'avons pas oui dire que cela soit jamais arrivé à la Maison du Roi, à moins que tout ne soit perdu, & qu'elle ne se trouve totalement abandonnée. Alors elle se retire, lorsque la valeur ne sert de rien contre le nombre qui l'accable.

L'action de la Maison du Roi d'Espagne à Almanza, est remarquable. Elle faisoit la droite de la première ligne. Elle fut rompue trois fois, & se rallia tout autant de fois. Le victorieux se rebute lorsqu'il rencontre de telles gens en tête, il tombe en admiration. Ces gens-là méritent de vaincre, & vainquent effectivement. La Maison du Roi à Leuze eut affaire à celle des ennemis, qui étoit si supérieure, qu'il sembloit que cette supériorité ne dût pas permettre aucun équilibre. Il y eut plus que cela, l'intrépidité & la bonne conduite vintent à bout du nombre, & l'ennemi fut battu & mis dans une confusion & un desordre épouvantable, malgré l'appui d'un corps d'infanterie, qui ne servit de rien autre chose que pour relever l'éclat d'une action si célèbre.

Je m'accommoderois autant d'une cavalerie qui combatroit comme celle des Parthes, que d'une autre qui ne branle-

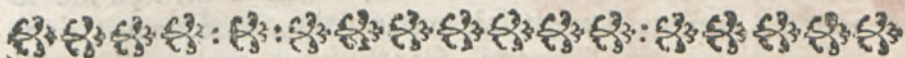
roit & ne quitteroit jamais son rang qu'après avoir été percée & dissoute : car si elle a pris une fois la fuite elle ne revient plus ; au lieu qu'une autre accoutumée à faire place à son ennemi, s'en ira pour revenir ensuite sur le victorieux à demi rompu, & dans cette espèce de desordre assez ordinaire à ceux qui croient tenir la victoire entre les mains. Rien n'est plus dangereux qu'un corps de troupes qui se rallie & revient sur ses pas. Les Romains éprouvèrent contre les Parthes, combien cette façon de combattre dans un ennemi est redoutable & à craindre. Plutarque nous l'apprend dans la Vie de Crassus & dans celle d'Antoine. Contre de telles gens le victorieux se retire toujours avec les marques effectives du vaincu, c'est-à-dire qu'il perd une infinité de monde, & ne se croit jamais assuré même après la victoire. Cela arriva aux soldats d'Antoine ; car après avoir poursuivi les Parthes l'espace de cinquante stades, à leur retour voulant voir ceux qui avoient été tuez & pris, ils ne trouvèrent que trente prisonniers & quatre-vingt morts : *D'abord le découragement & le desespoir s'emparent, dit Plutarque, de ces troupes, qui viennent à se représenter que lorsqu'elles sont victorieuses elles ne tuent que ce peu d'ennemis, & lorsqu'elles sont vaincues elles perdent un si grand nombre de leurs gens.*

lieux voisins. Car aussitôt après la journée du Tésin tous les Gaulois du voisinage, suivant leur premier projet, s'empresfèrent à l'envie de se joindre à lui, de le fournir de munitions, de grossir son armée. Tous ces Ambassadeurs furent reçus avec beaucoup de politesse & d'amitié.

Quand l'armée eut traversé le Pô, Annibal au lieu de le remonter, comme il avoit fait auparavant, le décendit dans le dessein d'atteindre l'ennemi. Car Publius avoit aussi passé ce fleuve, & s'étant retranché auprès de Plaisance, qui est une Colonie des Romains, il se faisoit là panser lui & les autres blesez, sans aucune inquiétude pour ses troupes, qu'il croioit avoir mises à couvert de toute insulte. Cependant Annibal, au bout de deux jours de marche depuis le Pô, arriva aux ennemis, & le troisième il rangea son armée en bataille sous leurs yeux. Personne ne se présentant, il se retrancha à environ cinquante stades des Romains. Alors les Gaulois qui s'étoient joints à Annibal, voiant les affaires des Carthaginois sur un si bon pied, complotèrent ensemble de tomber sur les Romains, & restant dans leurs tentes épioient le moment de les attaquer. Après avoir soupé, ils se retirèrent dans leurs retranchemens, & s'y reposèrent la plus grande partie de la nuit. Mais à la petite pointe du jour ils sortirent au nombre de deux mille hommes de pied & d'environ deux cens chevaux, tous bien armez, & fondirent sur les Romains qui étoient les plus proches du camp. Ils en tuèrent un grand nombre, en blessèrent aussi beaucoup, & apportèrent les têtes de ceux, qui étoient morts, au Général Carthaginois.

Annibal reçut ce présent avec reconnoissance, ils les exhorta de continuer à se signaler, leur promit des récompenses proportionnées à leurs services, & les renvoia dans leurs villes, pour publier parmi leurs concitoyens les avantages, qu'il avoit jusqu'ici remportez, & pour les porter à faire alliance avec lui. Il n'étoit pas besoin de les y exhorter. Après l'insulte que ceux-ci venoient de faire aux Romains, il falloit que les autres bon gré malgré se rangeassent du parti d'Annibal. Ils vinrent en effet s'y ranger, amenant avec eux les Boiens, qui lui livrèrent les trois Romains que la République avoit envoieez pour faire le partage des terres, & qu'ils avoient arrêtez contre la foi des Traitez, comme j'ai rapporté plus haut. Le Carthaginois fut fort sensible à leur bonne volonté.

il leur donna des assurances de l'alliance qu'il faisoit avec eux ; & leur rendit les trois Romains , qu'il les avertit de tenir sous bonne garde , pour retirer de Rome par leur moien les ôtages , qu'ils y avoient envoiez , selon ce qu'ils avoient d'abord projectté.



OBSERVATIONS

Sur le combat de cavalerie entre Annibal & Publius Scipion dans la plaine auprès du Tésin.

S. I.

Que la guerre d'Annibal contre les Romains , est tout ce qu'on peut imaginer de plus grand & de plus difficile.

Notre Auteur nous a conduits par la route des faits à plusieurs grandes & importantes parties de la guerre ; nous ne les avons pourtant pas épuisées , car chacune est subdivisée en tant d'autres , qu'il n'est pas difficile de concevoir parce que l'on a déjà vû , qu'il nous reste encore beaucoup de choses à dire. En voici une qui n'est pas à beaucoup près si profonde que les autres , & où il n'est pas besoin d'un grand effort de théorie pour s'y rendre habile. Elle regarde les combats de cavalerie , sans que l'infanterie y entre pour rien. Celui-ci n'est considérable , que parce qu'il fait l'ouverture & le commencement d'une guerre féconde en événemens extraordinaires , & dont les suites furent tristes & honteuses aux Romains. On verra dans ces Observations , que tout le mal vint des fausses & timides démarches & du peu de hardiesse du Général Romain , qui ensuite d'un

combat qui ne décidoit rien , & où il ne perdit que fort peu de monde , rendit par sa faute cette action plus grande & plus considérable par les suites que par elle-même , & cela pour n'avoir sçû profiter des avantages qu'il laissoit derrière lui ; avantages qui réduisoient Annibal à ne sçavoir de quel côté se tourner , & comment traverser un fleuve comme le Pô , en présence d'une armée Romaine. Mais il ne put pas à Scipion de prendre ce parti-là , & d'observer son ennemi à couvert de ce fleuve.

Si l'on considère maintenant le Général Carthaginois dans la guerre où il entre , ou aura de la peine à concevoir qu'une entreprise aussi extraordinaire que celle-ci ait pû entrer dans l'esprit d'aucun Capitaine. Scipion , qui ne l'attendoit pas sitôt , apprit avec une extrême surprise qu'il campoit déjà dans les plaines du Pô. Les Alpes & leurs détroits trompèrent ce Général , qui les avoit regardées comme un obstacle insurmontable. Il ne le croioit pas si près des rives de ce fleuve. *Il fut extrêmement frappé* , dit mon Auteur , *de la hardiesse & de l'impétuosité de ce Général , qui alloit au-delà*

au-delà de ce qu'on pouvoit imaginer. Que le Chef des Romains ait été informé de cette nouvelle, il n'y a pas lieu d'en être étonné : mais il n'est guères possible de s'imaginer qu'il ait pû ignorer l'état misérable où Annibal se trouvoit réduit à sa sortie des Alpes. S'il eût dépensé un peu plus en espions, n'eût-il pas été tout émerveillé de la hardiesse du Carthaginois à suivre un dessein aussi surprenant que celui-là, à la tête d'une armée presque entièrement ruinée par les pertes faites dans les Alpes : sans se trouver déconcerté, abattu & rebuté d'un si furieux revers de fortune, demeurant ferme dans sa première résolution, & la suivant avec le même courage que s'il eût entré dans les plaines du Pô avec toutes ses forces ? Il y a là de quoi s'étonner. Ce projet en lui-même est tout ce qui peut entrer de grand & de beau dans l'esprit & dans le cœur d'un homme aussi extraordinaire que celui-là, quand même le succès n'eût pas répondu à ses espérances, ce qui n'étoit pas impossible, s'il eût trouvé en son chemin un Antagoniste de sa volée, l'unique & seule chose qui manqua aux Romains pour leur épargner tant de honte. Il ne trouva rien qui le valût, & qui fût digne de lui être opposé. Il se pourroit bien que l'éclairé Carthaginois le pensât ainsi, & cette seule pensée suffisoit pour l'affermir dans son dessein.

Avant son malheur, & lorsque ses forces étoient florissantes & dans leur entier, son entreprise ne pouvoit être regardée comme imprudente & téméraire, mais seulement comme hardie. Ce fut autre chose lorsqu'il sortit de ces montagnes, il s'aperçut que son armée étoit presque réduite à rien. Je ne sçai si ceux qui n'approfondissent pas assez les

choses, ne regarderont pas cette guerre comme suspecte de témérité. Je l'ai cru d'abord. Le premier coup d'œil nous porte à ce sentiment ; mais si l'on y prend garde, & qu'on examine à loisir la situation où il se trouva après une perte si accablante, on jugera tout autrement de ce grand homme. Il y a toute sorte d'apparence, du moins je le pense ainsi, vû la grandeur, les périls & les obstacles infinis qu'on remarque dans cette surprenante entreprise, après tant de disgrâces & de pertes qui sont à peine concevables, que l'exécution fut bien moins un acte de sa volonté dans des circonstances si embarrassantes, que l'effet de l'extrémité où il se trouvoit. Quelque grande que parût l'intrépidité de l'habile Général, je m'imagine qu'il dût être cruellement agité dans le fond de son ame. Les Alpes étoient une barrière désormais impénétrable aussi bien que tout le país jusqu'aux Pyrénées ; ç'eût été une témérité : que dis-je, une résolution folle & insensée que de penser à se retirer. Sa perte devenoit inévitable, s'il eût pris un tel parti. Il ne voioit rien en arrière qui pût le tirer des embarras où ses affaires étoient alors réduites ; ainsi la nécessité l'obligea à tenter la fortune des armes. Un Général d'armée qui se trouve engagé dans un si affreux défilé, en prenant une résolution tout-à-fait extrême, suit bien plutôt les idées de la prudence que celles de l'imprudence ou de la témérité. La nécessité tourne en sagesse, ce qui seroit visiblement téméraire & insensé sans elle.

Ceux qui se trouvent entre deux périls, dont l'un est insurmontable en apparence, & l'autre évident & assuré, feroient un trait de grande imprudence de choisir celui-ci plu-

tôt que l'autre : que s'il faut périr, l'honnête & le glorieux est toujours préférable à ce qui ne l'est pas. C'est à peu près la situation où se trouvoit Annibal après le passage des Alpes, des deux il sçut choisir le moindre. Sa retraite étoit réellement impossible; s'il eût eu plus à espérer dans celle-ci que dans l'autre, j'ai assez bonne opinion de sa sagesse & de sa prudence pour croire qu'il eût pris le parti de se retirer. C'auroit été sans défiance de son courage & de sa capacité dans les armes. Il ne se fût défié que de ce qui ne dépendoit pas de ses lumières & de son pouvoir. De l'impossible à l'incertain ou au très-douteux, il n'y a point à délibérer. Annibal prend celui-ci comme très-sage & très-prudent, qui seroit fou dans toute autre conjoncture, & va attaquer avec une poignée de gens une Puissance formidable, non des Perses efféminés, sans discipline, & des Généraux ignorans & sans aucune expérience, comme fit Alexandre; mais des Romains braves, aguerris, & toujours prêts à se relever & à recommencer sans perdre cœur par leurs disgraces, toujours supérieurs en nombre & à eux-mêmes. Le Général Carthaginois ose bien les aller attaquer jusques chez eux, si foible & si dépourvû de moiens pour soutenir une telle guerre, que cela tient du prodige. La nécessité l'y contraint plutôt que la raison : le cœur s'éleve & s'affermit au moment que les malheurs & les maux sont parvenus à leur comble. Lorsqu'on n'a plus rien à perdre, & que notre salut est à la pointe de nos armes, on ne craint plus d'être vaincu, & l'on est assuré de vaincre par cela seul qu'on ne craint plus. On trouve alors des ressources, parce que l'esprit s'affine & s'éclaire par la né-

cessité. Annibal, qui voioit d'abord sa perte comme infaillible, commence à espérer du grand pouvoir d'une petite armée à la vérité, mais qui n'a d'autre ressource qu'elle-même & dans un Chef habile & éclairé qui la conduit & qui la mène. Il voit des sentiers assurés, où les courages & les esprits médiocres n'auroient trouvé qu'illusions & des espérances chimériques. Encore un coup, il ose tout espérer de son grand cœur, de son habileté & de l'audace de ses troupes braves, aguerries & animées par cette puissante nécessité, plus forte que le nombre & la valeur, & qu'aucune autre arme qui ne combat pas avec elle. Ce qui l'inquiétoit je pense le plus, étoit l'incertitude où il se trouvoit à l'égard des Gaulois Insubriens & Cénomans. Il pouvoit douter raisonnablement, vû la situation de ses affaires, qu'ils osassent se déclarer en sa faveur par la considération de sa foiblesse. On ne doit point attaquer un puissant ennemi lorsqu'on est en état de lui résister; les Gaulois ne pouvoient-ils pas alléguer cette maxime au Général Carthaginois, pour se dispenser de se joindre à lui? Mais leur haine contre les Romains, la passion de secouer le joug de leur domination & de recouvrer leur liberté, les déterminèrent à se jeter dans le parti de Carthage; ce qu'ils n'eussent jamais fait, si la défaite de Scipion, & ses démarches timides & irrégulières ensuite de son combat, & la marche du victorieux dans l'Insubrie, n'y eussent pas le plus contribué.



§. II.

Que tout dépend du succès d'une première expédition à l'ouverture d'une guerre. Que celle d'Annibal contre les Romains est plus digne de l'admiration des Connoisseurs, que celle d'Alexandre contre les Perses. Remarques sur le combat du Tésin. Disposition des troupes des deux partis.

Tout dépend des commencemens à la guerre, c'est Polybe qui nous l'apprend. Un autre a en-chéri là-dessus, & dit que le Capitaine tire son prix & son estime de sa première expédition, & que ceux qui se mêlent d'annoncer les choses futures ne prédisent pas mieux ce qui doit arriver que la fortune du Général qui ouvre une guerre par une victoire, ou par un bon coup. Annibal avoit grand besoin de bien débiter, pour guérir le monde de l'opinion où il étoit qu'il entreprenoit au-dessus de ses forces & de ses moïens. Il n'avoit ni argent ni troupes, c'est un mauvais pronostic pour un Général médiocre. Il lui faut beaucoup d'argent & beaucoup de troupes, encore n'a-t-il jamais assez de l'un & de l'autre. Un grand Capitaine augmente ses troupes par le succès de ses entreprises, & les dépenses de la guerre qu'il entreprend avec rien, sont fondées sur la guerre même. Annibal connoissoit parfaitement Alexandre. S'il se mit le dernier après celui-ci & Pyrrhus en s'entretenant avec Scipion, ce fut en lui un grand acte de modestie : car sa guerre contre les Romains, qu'il va attaquer jusques dans leurs foyers, est infiniment au-dessus de celle du Roi de Macédoine contre les Perses. Les finances de ce Conquérant n'é-

toient pas autrement fondées avant le passage du Granique, que celles du vainqueur de Rome avant la gloire de la Trébie. Tous les deux ont commencé leurs exploits par un combat de cavalerie, & tous les deux n'avoient pas le fol. Mais ceux du premier, qui ne sont pas si grands que la renommée le publie, puisqu'un combat & deux batailles fort peu disputées décident du tout : au lieu que l'autre en gagne un grand nombre qui ne décident de rien, quoique complete, sans que cela m'empêche de décider en faveur du Carthaginois contre le Macédonien. Tous les deux ouvrirent heureusement la scène, & firent voir la vérité de la maxime, que tout dépend des commencemens à la guerre.

Annibal comptoit beaucoup sur la valeur de sa cavalerie, & sur la vigueur de ses chevaux, qui étoient tous Espagnols : ce qui n'est pas de petite considération, comme nous le dirons en son lieu. Outre cet avantage il en avoit un autre, c'est que le nombre en matière de cavalerie fait beaucoup dans les plaines, parce que cette sorte d'arme fournit beaucoup moins de ruses dans l'art de se ranger que l'infanterie. Il avoit donc par dessus celle des Romains le nombre & l'adresse, & par dessus cela son habileté, qui le conduit & qui le mène contre un autre Général fort au-dessous de lui, & d'une expérience fort médiocre. Voilà bien des avantages. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les deux Généraux partirent dans le même dessein de se reconnoître, sans s'être donnez le mot, & tous les deux firent un coup fourré & se rencontrèrent. Annibal songea à la maxime des prévoians, il choisit ce qu'il avoit de plus fort au cas de rencontre : Scipion ne prit pas moins toute sa

cavalerie, mais il ne marcha pas en homme qui dût s'attendre à un combat. Il prit son infanterie légère, cela étoit fort prudent; mais s'il eût marché avec un détachement de ses légions, il eût fait encore mieux. Ils se rencontrèrent en belle plaine en-deça du Tésin. Scipion fut surpris à la vûe de l'ennemi, & le Carthaginois ne le fut pas. Comme on voit de loin dans les plaines, chacun eut le tems de se ranger en bataille & de prendre ses avantages.

Le Général Romain se forma sur une seule ligne, selon la coutume de ce tems-là, que les Modernes ont conservée un assez long tems; la cavalerie Romaine aux ailes (2), celle des Gaulois alliez (3) au centre. Ne feroient-ce point des Cénomans? J'ai du penchant à croire que ce furent des Insubriens, dont on avoit lieu de se défier. Ce centre étoit fortifié des armez à la légère (4).

Annibal se regla sur cette disposition: tout ce qu'il avoit de cavalerie d'élite (5) égaloit tout ce front de celle des Romains. Le narré de Polybe le prouve manifestement. Il jeta sa cavalerie Numide (6) sur les ailes, & marcha dans cet ordre contre l'ennemi.

Le combat commença par les armez à la légère des Romains, je dis des Romains, car il ne paroît pas qu'Annibal en eût aucun dans ce combat-là. Scipion les détacha, & les fit avancer hors de la ligne assez imprudemment contre la cavalerie Carthaginoise; mais c'étoit alors la coutume des Romains, qui reconurent par leurs défaites continues que cette sorte d'arme n'est propre que pour combattre entre les distances des escadrons, pour se jeter dès le moment du choc entre celles des ennemis, & les prendre en flanc. Encore ne s'en ayisèrent-

ils que fort tard, tant la coutume est respectée lorsqu'une Puissance est dénuée d'habiles Généraux. Annibal ne tint aucun compte de ces gens là, dont les Romains ignoroient l'usage véritable; il leur passa sur le ventre, & fond brusquement sur Scipion avec tant d'ordre, de violence & de furie, que la cavalerie Romaine en fut ébranlée. Le combat fut grand & également soutenu; mais comme la cavalerie se trouvoit débordée par les Numides, ceux-ci tournèrent & se replièrent court sur les ailes; & pendant que les uns gagnent & pressent les flancs, les autres taillent en pièces ce qui restoit des armez à la légère, qui s'étoient retirez derrière la ligne, & les prennent ensuite à dos. Les Romains environnez de toutes parts, la déroute devient générale: Scipion est blessé dans cette action, & se sauve avec tout ce qu'il peut rallier de troupes. Tite-Live qualifie de retraite honorable la fuite du Général Romain, c'est ce que l'Auteur Grec ne dit pas: car on ne sçauroit appeller retraite honorable l'action de celui qui se retire sans être suivi. Ce qu'il y a de certain, c'est que Scipion perdit peu de monde.

On va un peu bride en main dans un commencement de guerre, après une action qui nous a réussi & qui ne sçauroit décider, quelque complete qu'elle puisse être. De quoi s'agissoit-il après tout? De la déroute d'un corps de cavalerie. Annibal, qui se trouvoit dans un país qui lui étoit encore inconnu, n'eut garde de pousser trop loin l'ennemi, de peur de trouver quelque piège en son chemin: car les plaines n'en sont pas moins susceptibles que les lieux couverts. D'ailleurs il craignit qu'en poussant trop loin son avantage, ses troupes ani-

mées par l'ardeur de la victoire, n'alloient imprudemment donner dans l'infanterie Romaine, qui n'étoit pas loin. Ce fut un trait de prudence à Annibal. S'il eût pensé un peu moins avantageusement de Scipion, & qu'il n'eût pas ignoré sa blessure, qui le mettoit hors d'état d'agir, je ne sçai si l'étonnement, où se trouvoit alors l'armée Romaine, n'eût pas produit une seconde action beaucoup plus fâcheuse que la première. On en peut juger par les suites. Revenons encore à la maxime qui fait le texte de ce Paragraphe, tout dépend de bien commencer à l'ouverture d'une guerre : les moindres avantages dans ces cas, quand il ne s'agiroit que de la défaite de cinquante hommes, sont souvent cause de grands événemens.

S. I I I.

Annibal fit paroître dans ce combat toute la conduite, la prévoyance & l'habileté d'un grand Général. On ne remarque aucune de ces qualités dans Scipion. Ses fautes sont peu ordinaires dans un Général expérimenté tel qu'il devoit être. La réputation de son ennemi, & sa hardiesse à tout entreprendre, eussent dû le tenir dans une perpétuelle défiance.

LA discipline militaire des Romains, qui fait aujourd'hui notre admiration, sans qu'aucun Prince de l'Europe se soit encore avisé de l'introduire dans ses troupes, hors le Prince Maurice, qui s'étoit appliqué à la recherche de ses principes autant qu'il dépendoit de lui; cette discipline inspirée, dis-je, étoit tout ce que le Général Carthaginois avoit de plus à craindre. La victoire marche rarement sans elle, & la valeur en est toujours in-

séparable. Cette victoire, dit un de nos Maîtres, n'est pas tant le fruit d'une bravoure aveugle & du nombre que de l'art & de l'exercice : *Non tam multitudo, & virtus indocta, quam ars & exercitium solent prestare victoriam.*

Annibal habile dans cet art, attentif à tout ce qui peut rendre ses troupes plus obéissantes & plus exercées, tâche d'imiter ce qu'il voit de parfait dans ses ennemis, & retient ce qui lui paroît de plus avantageux dans sa manière de combattre & dans la tactique Carthaginoise, plus simple, moins composée & plus difficile à rompre. Le succès de cette guerre dépendoit absolument d'une discipline exacte, il la fit observer avec toute la sévérité & la rigueur possible. Cette sévérité est révéree lorsqu'elle est juste, & que le Capitaine a sçu gagner l'estime & la confiance de ses soldats. Annibal alla plus loin : car s'étant apperçu que les armes de l'infanterie Romaine étoient plus avantageuses pour joindre & aborder l'ennemi, il en arma la sienne. Toutes choses étant égales à cet égard-là, les Carthaginois eurent encore cet avantage d'opposer à leurs ennemis l'intelligence & le mérite du Général qui manquoit à ceux-ci, & la nécessité de vaincre.

Scipion fournit l'occasion à Annibal d'ouvrir sa campagne par ce qu'il avoit de plus fort, de plus brave & de plus expérimenté. On sent bien que je veux parler de sa cavalerie. Ce grand homme eût dû espérer de vaincre son ennemi au combat du Tésin, quand même il eût combattu à forces égales, car la cavalerie Romaine ne fut jamais fort redoutable. A plus forte raison dut-il compter sur la victoire lorsqu'il se vit supérieur à son ennemi.

Car comme le nombre fait beaucoup en rase campagne, & sur tout dans une action de cavalerie, dont les flancs & la croupe sont d'une foiblesse extrême, il faut nécessairement que le plus fort surmonte le foible qui en est débordé. Tout autrement de l'infanterie, qui peut dans ces cas-là faire face de tous côtez.

Annibal, toujours supérieur en cavalerie, autant par le nombre que par la valeur, toujours foible en infanterie, ne quitta presque jamais les plaines, assuré qu'il vaincroit à son infanterie par sa cavalerie, & à celle-ci par l'autre; ce que les Romains ne comprirent & n'imitèrent jamais qu'après la bataille de Cannes. Ils opposèrent toujours de mauvais cavaliers à de bons, qui les méprisoient, pendant qu'Annibal se jouoit de leurs Généraux visiblement étourdis, & plus visiblement mauvais.

Les grands Généraux ne sont pas exemts de fautes, ils ne sont pas infailibles & ne le prétendent pas aussi. Rarement font-ils fâchez qu'on les leur fasse remarquer. Ils sont hommes comme nous, ils le savent bien. Annibal en a fait plusieurs épreuves. Celle où il tomba après la bataille de Cannes lui fut très-bien reprochée pour n'avoir sçu profiter de sa victoire, sans qu'il s'en fâchât. Elle eut des suites très-tristes, & très-fâcheuses. C'étoit un furieux rabat-joie pour lui, & un très-grand aux Romains, qui la perdirent si honteusement. Les Capitaines médiocres, plus ou moins vains & présomptueux, selon le degré d'ignorance où ils se trouvent, ne peuvent souffrir qu'on leur fasse voir qu'ils ne sont pas exemts des infirmités humaines; c'est l'ordinaire de ceux-ci de s'en fâcher, &

bien fort, lorsque les autres plus parfaits ne s'en plaignent point. Je ne sçai si Scipion, à qui ses fautes servirent depuis d'excellentes leçons pour s'empêcher d'y tomber à l'avenir, ne fut pas blâmé & chanté à Rome d'un si mauvais commencement de campagne. Il faut l'avouer, il débuta mal, & ceux qui le relevèrent encore pis, pour être plus malhabiles.

Etoit-il fort nécessaire à Scipion d'aller lui-même reconnoître le camp d'Annibal? Trente Maitres & un Officier entendu eussent pû l'éclaircir & le tirer de peine. Ils eussent reconnu que cette armée Carthaginoise, qui parut sur le bord du Rhône si forte & si florissante, étoit réduite à rien. Parlons sincèrement, je ne puis croire que le Général Romain pût ignorer la foiblesse de son ennemi à l'égard de son infanterie, & la force de la cavalerie par rapport à la sienne. Etant si fort supérieur à l'égard de la première, qu'étoit-il besoin, encore une fois, qu'il se mât en campagne à la tête de sa cavalerie & de quelques méchans armez à la légère, qui eussent pû lui être d'un grand secours s'il en eût connu l'usage? Dès qu'il sçut Annibal campé dans les plaines, il n'avoit qu'à marcher à lui avec toutes ses forces, & lui donner bataille. La supériorité de la cavalerie ennemie eût pû être de quelque considération, si les Romains n'eussent pas été infiniment supérieurs en infanterie. Et quelle infanterie! la meilleure de la terre & la mieux disciplinée, qui n'avoit encore éprouvé aucune disgrâce, & qui étoit toute pleine d'espérance, d'ardeur & de confiance: confiance qu'elle devoit tirer d'elle-même, si elle en manquoit pour son Général, ce que je ne sçauois croire.

Elle devoit au contraire en avoir beaucoup, & l'estimer infiniment par ses actions de la guerre précédente contre les Gaulois Insubriens, qu'il avoit conquis & soumis à la domination Romaine. Je suppose qu'Annibal eût surmonté la cavalerie Romaine par la sienne beaucoup meilleure, elle n'eût pas sûrement décidé: l'infanterie Romaine eût infailliblement battu la Carthaginoise, & l'eût ruiné de fond en comble, sans pouvoir jamais s'en relever. Supposé que ce Romain eût été battu, il ne pouvoit lui arriver pis que ce qui arriva ensuite de la défaite de sa cavalerie, comme nous le dirons en son lieu. Si les Généraux Romains n'eussent fait voir par leur misérable conduite dans presque tout le cours de cette guerre, qu'ils étoient très-malhables & très-ignorans, la supériorité de la cavalerie Carthaginoise eût été comptée pour peu de chose, puisqu'il leur étoit aisé de suppléer à la foiblesse de la cavalerie par leur infanterie, en faisant soutenir l'une par l'autre, en inserant leurs triaires, ou du moins leurs armez à la légère, entre les distances des escadrons; ce qu'ils ne firent jamais, bien qu'Annibal se servit de cette méthode à l'égard de la sienne, qui n'en avoit guères besoin: tant il sçavoit se précautionner pour la victoire, & tant les Romains étoient malhables en tout. Car leur infanterie étoit capable de vaincre par elle-même; mais ils ne sçurent jamais s'en servir. Elle fut éternellement trompée plutôt que vaincue. Telle étoit la capacité de leurs Généraux, braves à la vérité; mais à quoi sert cette valeur sans expérience & sans art contre un ennemi, qui ne leur cédant en rien de ce côté-là, possédoit au souverain

dégré ce qui leur manquoit de l'autre, & cela seul prévalut sur ce que les Romains pouvoient avoir de plus fort. Pour y revenir encore, la cavalerie ne devoit être d'aucune conséquence pour la victoire avec une intelligence médiocre & un peu d'esprit rusé, si nécessaire dans la tactique, qui consiste toute dans la ruse & dans l'artifice.

Un habile Général s'embarasse fort peu de la supériorité d'une arme propre dans un combat de rase campagne sur l'autre qui ne se trouve pas dans un tel avantage. M. le Prince Eugène nous l'a fait voir mille fois contre les Turcs, qui sont toujours suivis d'une innombrable cavalerie, dont ils ignorent encore la force, & selon toutes les apparences ils ne la connoîtront de longtems, tant leur religion est propre à les rendre éternellement bêtes.

Est-ce un défaut de prévoiance, imprudence, ou quelque chose de pis, à un Général d'armée de s'engager dans une plaine rase & découverte à la tête d'un grand corps de cavalerie, lorsqu'on est assuré de la valeur & de la supériorité de celle de l'ennemi que l'on va reconnoître, & qui peut s'être mis en campagne avec toute la sienne pour nous venir au-devant? Ne doit-on pas se précautionner? Vous êtes plus foible en cavalerie, je le veux; mais vous avez une excellente infanterie: pourquoi ne pas fortifier ce que vous avez de foible par ce que vous avez de fort & de redoutable? Faute impardonnable à Scipion, d'avoir négligé de se faire suivre par un corps détaché de ses légions. S'il l'eût fait, la défaite d'Annibal étoit assurée. Peu pratiquent aujourd'hui cette méthode, dira-t-on. Je le sçai bien; l'on fait

pis ; car s'il marche des dragons dans un gros détachement de cavalerie, on en connoît si peu l'usage, que je n'ai jamais vû ni oui dire qu'on leur ait fait mettre pied à terre ; ils combattent en qualité de cavaliers : c'est sçavoir bien peu profiter de cette arme. Aussi voit-on bien peu de Généraux dans le monde qui en connoissent l'utilité.

On reconnoitra aisément par la sottise es cavaliers Romains, combien c'tte nation avoit l'esprit & le génie fantassin, & propre à combattre à pied plutôt qu'à cheval. Cela parut à ce combat comme dans bien d'autres, & même à la bataille de Cannes. Souvent dans la chaleur d'un combat de cavalerie on voioit une partie des cavaliers par-ci par-là dans les escadrons sauter à bas de leurs chevaux, faire l'office de fantassin, & combattre à pied bravement, mais sottement, contre des escadrons bien ordonnez qui leur passoient bientôt sur le corps. Annibal vit avec étonnement dans cette action une chose si extraordinaire, où il ne voioit ni sens ni raison. Cette manière de combattre en cavaliers démontez, étoit ancienne parmi les Romains ; mais tous les cavaliers mettoient pied à terre au premier ordre pour combattre en corps, comme font nos dragons. Ici les uns combattent à pied, & les autres à cheval. N'étoit-ce pas se livrer pieds & poings liez à son ennemi, que de combattre de la sorte ? Je pense qu'oui : Annibal le sçut bien dire & s'en moquer à la bataille de Cannes ; qui doute qu'il n'eût raison ?

Scipion fit fort prudemment de former ses ailes de ce qu'il avoit de meilleure cavalerie, & de fortifier son centre de ses armes à la légère,

s'il n'en eût pas malheureusement ignoré l'usage, que son ennemi connoissoit si bien. Il eût dû les entrelasser entre ses escadrons, avec ordre de se jeter sur les flancs & à dos de ceux de l'ennemi à l'instant que l'on en viendroit aux mains ; mais les Romains ne connoissoient pas cette façon de combattre. Scipion les fait avancer bien au-delà de la ligne pour escarmoucher. Annibal s'en moqua, en mit une partie en fuite, & passa sur le corps de l'autre. Ce premier avantage, qui n'étoit guères digne de considération, étonna extrêmement les Romains, & passa pour fort solide dans leur imagination : ce qui n'aida pas peu à leur déroute. Mais ce qui l'acheva fut la supériorité du nombre des escadrons contre le petit. Scipion se vit tout d'un coup débordé à ses ailes par les Numides qui l'envelopèrent & le pressèrent de telle sorte, qu'il fut battu, mis en fuite & blessé dangereusement. Il méritoit tout cela : car Dieu ne se déclare pas toujours en faveur des gros escadrons, mais toujours à l'avantage de ceux qui sont braves, bien rangez & bien menez.

Qu'un Chef d'armée tel que Scipion & tant d'autres s'exposent aux plus grands périls, qu'ils s'y fassent blesser comme il fit, c'est l'éloge d'un aventurier qui cherche à se faire connoître : s'il se fait estropier ou tuer, sa perte ne tire à aucune conséquence, s'il finit là sa gloire & ses espérances, mais que le Général ne se laisse point abattre, que la tête ne lui tourne point dans les plus grands revers de fortune, qu'il sçache connoître & profiter des avantages qu'il sent derrière lui, & que le victorieux par l'habileté & la fermeté du vaincu ne voie rien au-delà du succès qu'il vient de

de remporter qu'une foule d'obstacles & de chicanes qu'on lui fait trouver en son chemin : c'est dans ces occasions qu'éclate principalement la vertu d'un grand Capitaine, c'est là le vrai héroïsme, & c'est ce qu'on ne remarque pas dans Scipion : car après un combat où il ne hazarde que la moindre partie de ses forces, & où il ne perd que fort peu de monde, ce qu'il a de plus redoutable & de plus capable de réparer un petit mal demeure inutile. Il rend grand ce petit mal, & l'augmente par sa mauvaise conduite & par son incapacité, il ne profite point des avantages que le pais lui offre ensuite de ce combat qui ne decidoit rien : cela n'est pas concevable.

Les fautes de Scipion sont en si grand nombre & si grossières ensuite de ce combat, qu'on ose avancer sans crainte qu'elles sont la source de toutes les disgraces des Romains dans une guerre si malheureuse. Je veux croire que son abandon du Tésin, qui étoit une assez forte barrière, pourroit être attribué à la crainte & au soupçon contre les Insubriens, qui sembloient assez disposez à secouer le joug de Rome, & à se ranger du parti des Carthaginois, avec lesquels ils avoient déjà traité. Si ce soupçon, qui n'étoit déjà que trop fondé par ce qui arriva peu de tems après, obligea Scipion de prendre un parti peu digne d'un Romain, c'est ce qu'aucun Historien ne nous explique. Mais je crois que ce ne fut pas là le véritable sujet d'une résolution si honteuse. Car enfin les Insubriens ne s'étoient pas encore déclarez, ni leurs troupes, qui servoient dans l'armée Romaine. Cependant il se déconcerte mal à propos, il perd sa réputation par son

Tome IV.

peu de fermeté. Sa peur redouble, lorsqu'il apprend qu'Annibal le suit en diligence, & qu'il tire droit à lui. Il oublie qu'il est à la tête d'une armée supérieure à son ennemi, qu'elle n'a pas même vû, qu'il est campé même dans un pais très-favorable à sa nombreuse infanterie, dont la réputation est encore entière & sans tache, & où sa cavalerie consternée du désavantage précédent n'eût été, comme celle de son ennemi, d'aucun usage dans un pais couvert tel que celui où il se trouvoit, & dont il connoissoit tous les avantages. Que ne devoit-il pas espérer d'une infanterie supérieure en tout à celle des Carthaginois ? Ce que tout autre moins abattu & moins timide eût dû raisonnablement en attendre. Cependant ce Général ne pense qu'à la retraite, & à l'assurer par le passage d'un grand fleuve qu'il traverse en hâte sur son pont, & qui n'est pas encore capable de borner sa course & de le guérir de son épouvante. Enfin Publius passe ce fleuve au plus vite, plie son pont, & ne pense pas qu'il laisse six cens hommes en-delà. Le Carthaginois arrive sur ces entre-faites, & les fait prisonniers, entre dans le pais des Insubriens, qui se déclarent ouvertement contre les Romains, & joignent leurs forces à celles d'Annibal : de sorte que cette jonction le mit en état de tout oser & de tout entreprendre.

Après cette retraite, qui a tout l'air d'une fuite précipitée, Scipion non content d'avoir abandonné le Tésin, repasse encore le Pô pour l'abandonner comme le Tésin, lorsqu'il étoit en pouvoir de le défendre. Cette faute de Scipion fut suivie d'un tel enchaînement de malheurs, elle encouragea tellement l'armée d'Annibal, & releva si fort les

R

espérances des Insubriens , incertains du parti qu'ils prendroient , qu'elle détermina ce peuple à se déclarer contre les Romains , comme je l'ai dit , & cet abandon en fut le prétexte.

Je le répète encore , si les Romains se fussent du moins campez sur le bord & en-delà des rives du Pô pour en défendre le passage , le Général Carthaginois perdoit son escrime. Il ne pouvoit le traverser qu'au-dessus de Clastidium , où le fleuve est beaucoup moins large qu'ailleurs ; il y a toute sorte d'apparence qu'il le passa en cet endroit-là , pour marcher vers cette ville , qu'il prit aussi facilement , qu'il étoit aisé au Général Romain de faire échouer une telle entreprise. Il n'avoit qu'à se poster au passage qu'on appelle aujourd'hui l'Estradelle. S'il eût pris ce parti , Annibal n'eût sçû jamais par où s'y prendre pour le forcer dans un pais ingrat , où sa cavalerie lui devoit inutile. S'il eût échoué dans cette entreprise , les Gaulois lui eussent bientôt tourné le dos : il se fût vu privé de toutes sortes de vivres , & réduit dans la nécessité de périr miserablement environné d'une infinité de peuples tout ennemis.

A quoi pensoit Publius de ne point profiter d'une si belle occasion de ruiner entièrement Annibal , lors même qu'il eût passé au-delà du Pô ? Pouvoit-il ignorer que ce passage entre les Alpes maritimes & le fleuve étoit très-difficile , & très-aisé à défendre ? Je ne sçaurois en deviner la raison. Voilà la seconde bête qui releva encore davantage le courage & les espérances d'une armée , qui ne voioit auparavant que des épines & des difficultés insurmontables , & le Général Romain les lève & les aplanit lui-

même , & abat par-là le courage de ses troupes en craignant de trop engager.

Dans les affaires importantes , & dont le salut de tout un pais dépend absolument , les conseils , accompagnez de trop de circonspection , par le souvenir des disgraces précédentes , sont dangereux , la moindre apparence de crainte encourage les ennemis & retient les amis. Scipion alla au delà , il abandonna les avantages les plus visibles & les plus propres pour ruiner ses ennemis en peu de tems & sans combattre , & se retire derrière un petit méchant ruisseau , pouvant se couvrir d'un grand fleuve , ou attendre Annibal au passage de l'Estradelle : franchement la tête lui avoit tourné. Quel bonheur à Annibal d'avoir rencontré un tel Antagoniste en son chemin ! Disons vrai , il n'en trouva guères de plus habiles après celui-ci.

La conduite timide de Publius après la défaite de sa cavalerie , approche fort de celle de Vercingetorix , si célèbre dans les Commentaires de César. Un combat de cavalerie qu'il perdit , & qu'il eût dû regarder comme une disgrace d'une fort petite conséquence , produisit le même effet dans son imagination que l'échec du Tésin dans celle du Général Romain. Il crut tout perdu , lorsqu'il pouvoit réparer cette disgrace & la changer en bien par son infanterie , qui n'avoit pas combattu , ou ne point quitter son poste comme il fit. Ce Général avoit formé le dessein de chasser les Romains de toutes les Gaules , & de secouer le joug de leur domination tyrannique : peu s'en fallut qu'il ne réussît , & César vit le moment de son expulsion , car il ne lui restoit plus que deux jours de marche pour s'en

voir dehors. La perte d'un combat de cavalerie qui ne décidoit rien, parut si solide au Général Gaulois, que sa tête fit calotte. On ne peut nier qu'il ne fût un grand Capitaine. L'on ne niera pas non plus que les hommes les plus extraordinaires sont quelquefois sujets à des renversemens de cervelle, qu'à peine pardonneroit-on aux plus fots & aux plus stupides. Nous l'allons voir dans cet exemple, que nous tirerons de César lui-même. Nous prendrons les choses d'un peu plus haut, cela ne nous écartera pas de notre sujet.

Les Gaulois s'étant généralement soulevés contre les Romains par les intrigues & les menées de Vercingetorix, aussi adroit pour ces sortes de défections, que redoutable par son courage & par sa conduite; César qui le vit à la tête d'une armée extraordinairement supérieure à la sienne, & apprenant d'ailleurs que les passages du côté du Vivarais & de l'Italie lui étoient fermés, & que les rebelles étoient entrez dans la province Romaine; dans la crainte qu'il eut que ceux du Dauphiné ne suivissent l'exemple des autres, & qu'il ne trouvât tous les chemins fermés pour la retraite, se résolut d'abandonner les Gaules, bien moins dans le dessein de secourir le Languedoc, que pour se tirer promptement d'un pas si dangereux & gagner le Dauphiné, il tire de ce côté-là.

Vercingetorix, qui le suivoit en queue avec toutes ses forces, ravi d'avoir réduit les Romains à cette extrémité, assemble les Cohors de sa cavalerie; leur dit, que le tems de la victoire étoit arrivé; que les Romains abandonnoient les Gaules pour se retirer dans leur province, ce qui

» suffisoit présentement pour leur
 » liberté; mais qu'il falloit les dé-
 » faire pour leur ôter à jamais l'es-
 » pérance du retour, parce qu'au-
 » trement ils reviendroient avec de
 » plus grandes forces, & ne cesse-
 » roient jamais de les harceller.
 » Qu'il étoit donc d'avis de les at-
 » taquer dans la marche, parce
 » que s'ils abandonnoient leur ba-
 » gage, ils perdroient l'honneur
 » & le moien de subsister; & s'ils
 » se vouloient défendre, ils ne
 » pourroient ni avancer ni recu-
 » ler, & seroient contraints de
 » demeurer en même lieu. Pour
 » leur cavalerie, il dit qu'il ne fal-
 » loit pas croire qu'elle eût la har-
 » diesse seulement de se détacher
 » du gros de l'armée; & que pour
 » donner plus de courage aux siens,
 » & plus de terreur aux ennemis,
 » il rangeroit son infanterie en ba-
 » taille. . . . Le lendemain Vercin-
 » gedorix fait trois gros de sa ca-
 » valerie, dont les deux viennent
 » fondre sur les aîles, & l'autre
 » attaquer l'armée de front dans
 » sa marche. César partage sa ca-
 » valerie en trois à son exemple,
 » & l'envoie contre l'ennemi. On
 » se bat en même tems de tous cô-
 » tez, l'infanterie fait halte, &
 » range en dedans tout le bagage;
 » lorsque la cavalerie de César a du
 » pire, elle tourne tête de ce côté-
 » là: ce qui rend le courage aux
 » siens, & arrête la poursuite des
 » Barbares. A la fin les Allemans
 » gagnent le haut d'une colline,
 » qui étoit sur la droite, & après
 » avoir chassé les Gaulois, les pour-
 » suivent jusqu'à la rivière, où Ver-
 » cingetorix étoit en bataille avec
 » son infanterie. Le reste de la ca-
 » valerie voiant la fuite des siens,
 » se retire de peur d'être envelopé.
 » On remporte la victoire par tout.

» Vercingetorix, voyant toute sa
 » cavalerie rompue, fait rentrer son
 » infanterie dans son camp, au mê-
 » me ordre qu'elle étoit, & se re-
 » tire vers Alexia, que César as-
 » siége.

La faute du Général des rebelles est infiniment plus grossière que celle de Scipion. Celui-ci se trouvoit dénué & éloigné d'une marche de son infanterie, qui n'étoit pas à portée de le secourir à tems; au lieu que Vercingetorix eût pû faire avancer la sienne, à l'exemple de son ennemi, qui la fait avancer, & soutient ainsi une arme par l'autre. C'est à quoi le Gaulois ne pensa jamais, quoique son infanterie fût à portée, & se fait battre lorsqu'il est en état d'entrer dans un engagement général, ou de rentrer dans son camp, sans que cette disgrâce pût tirer à conséquence. Elle fut pourtant la cause de son malheur & de sa retraite insensée. Il dépendoit abso-

lument de lui, comme je l'ai dit, de tenter une action générale, ou de rester dans son poste; & ce parti, qui étoit celui qu'il s'étoit proposé, étoit le meilleur pour ruiner l'armée de César, qui se retiroit en hâte hors des Gaules, faute de subsistance & de places, qui s'étoient déclarées contre lui, & où il avoit établi ses magasins & le siège de la guerre. Epouvanté d'une disgrâce qui ne pouvoit avoir aucune mauvaise suite, il se retire à la tête d'une armée innombrable, qui n'a point combattu, pour aller s'enfermer dans une place & s'y faire assiéger, lorsqu'il pouvoit tenir la campagne. Scipion ne se trouve pas assuré derrière un grand fleuve comme le Pô. Que fait-il? J'y reviens encore pour faire voir l'énorme sottise de ce Général, il va se couvrir d'un méchant ruisseau guéable par tout, lorsqu'il a mille moyens de réduire son ennemi à l'absurde.



OBSERVATIONS

Sur la Cavalerie, & sur les combats de cette sorte d'arme.

§. I.

Sentimens sur la lance. Qu'elle étoit peu avantageuse. Que le trop grand nombre de cavalerie dans les armées, est inutile & de peu d'effet. Sentiment de l'Auteur sur cette arme. Qu'elle n'est forte & redoutable que lorsqu'elle est soutenue par l'infanterie. Des pelotons de celle-ci enchâssés entre les escadrons. Preuves de l'excellence de cette méthode. Défauts de nos armes à l'égard de la cavalerie.

LA Noue, qu'on peut mettre au nombre des Capitaines les plus renommez de son tems, célèbre par son profond sçavoir dans l'infanterie, & par ses Ouvrages sur la science des armes, qui sont fort estimez des Connoisseurs, se récrie fort contre la manière de combattre de la cavalerie de son tems, qui se rangeoit en haie & sur un seul rang. Elle ne se battoit pas par escadron, dit un Historien éclairé (a), je veux dire que quand une troupe de gendarmerie alloit à la charge avec la lance, elle étoit d'un seul rang. Ce que j'ai dit de la gendarmerie, poursuit-il quelques lignes après, qu'elle ne se battoit point par escadron, se pratiquoit aussi par la cavalerie légère, & cela se faisoit de la sorte jusqu'au règne de Henri II. où l'on commença à escadronner. Encore eut-on bien de la peine à se défaire d'une si mé-

(a) Daniel, Hist. de la Milice Franç. tom. I. liv. 5. p. 314.

chante coutume : on y revenoit souvent. L'Auteur cité plus haut, a fort bien remarqué que le Prince de Condé rangea sa cavalerie en haie à la bataille de Saint Denis sous Charles IX. Il est certain qu'on eut bien de la peine à s'en retirer. Cependant quelque folle & peu sensée que fût cette méthode, elle trouva des défenseurs passionnez, lors même qu'elle fut abandonnée : à la vérité c'étoient de pitoyables défenseurs. Nous en trouvons encore aujourd'hui qui disputent sur des usages qui ne sont guères moins absurdes & moins insensés, & qui rendent ridicules ceux qui les soutiennent.

Il y avoit de quatre sortes de cavalerie, les Lanciers, les Corasses ou Cuirassiers, pour parler le langage d'aujourd'hui, l'Arquebustier à cheval, & les Dragons. Ceux-ci étoient des soldats à cheval pour les entreprises de prompt exécution, & ne combattoient qu'à pied. Les trois autres étoient armez de toutes pièces. Les premiers (a) avoient, outre la lance, l'épée & les pistolets ; & comme cette cavalerie étoit presque toute composée de Noblesse, on lui faisoit souvent mettre pied à terre, & elle combattoit avec la même valeur. Les cuirassiers ne chargeoient qu'avec l'épée & le pistolet. A l'égard de l'arquebustier à cheval, il n'avoit de plus que le mousqueton. Ces

(a) Walhausen, Art. milit. à cheval.

trois dernières espèces de cavalerie passoient sous le titre de cavalerie légère.

George Basta, qui a été un des plus grands Capitaines & un des plus grands hommes de cavalerie de son siècle, & avec cela Auteur, & Auteur dogmatique fort estimé, rejette absolument la lance dans son Traité de la Cavalerie. Il est assez grave pour être cru. Walhausen, autre Ecrivain dogmatique, très-profond & très-sçavant dans la cavalerie & dans l'infanterie, car il a très-bien traité de l'une & de l'autre, attaque le sentiment de Basta, & se sert de ses propres armes pour le combattre, & le bat en ruine. Je panche fort du côté de Walhausen à l'égard du sçavoir, bien que celui-ci n'ait pas gagné de batailles comme l'autre, qu'il n'eût pas moins gagnées s'il eût été employé. C'est le sort des grands génies pour la guerre de demeurer en chemin, si l'on ne joint les qualités de bon Courtisan à celles d'habile Guerrier. Il faut ensuite considérer les Puissances que l'on sert, & le tems auquel l'on vit, qui n'est pas une chose indifférente à la vertu. Walhausen a manqué dans tous ces avantages. Ni celui-ci ni l'autre n'ont assez bien connu le désavantage de la lance, telle que celle dont on se servoit en ce tems-là. Les Maures en connoissent mieux l'avantage, comme je le dirai en son lieu; mais la leur est bien différente de l'ancienne, & l'art de s'en servir est encore plus différent. Montécuculi (a), autre grand Maître dans la science des armes, & Auteur profond, me paroît pancher du côté de la lance, sans négliger de nous en apprendre les dé-

fauts comme Basta, & les observations qu'il fait sur cette arme sont importantes.

» De toutes les armes dont on se
» sert à cheval, dit-il, la lance est
» la meilleure (a); mais il faut
» qu'elle soit bien garnie, & que
» les lanciers soient vigoureux, ar-
» mez de pied en cap, qu'ils aient
» de bons chevaux, un terrain uni,
» ferme, point embarassé: les choses
» étant ainsi, ils se partagent en pe-
» tits escadrons, vont à la charge
» & ouvrent un chemin, où les cui-
» rassiers qui suivent au trot, en-
» trant après eux, font un grand
» carnage. Les lances ne prenoient
» carrière qu'à soixante pas, comme
» toute cavalerie doit faire.

» Si la lance n'a pas ces qualitez,
» ou que l'homme, le cheval, le
» terrain ne soient pas tels qu'il
» faut, & ne concourent pas à
» l'impétuosité de la course & du
» choc, ou qu'elle ne soit pas sou-
» tenue de près par les cuirassiers,
» elle est inutile: car l'ennemi s'ou-
» vre lorsqu'il le voit venir, & cède
» à son ardeur, puis envelope les
» lanciers & les taille en pièces,
» comme fit Charles-Gustave Roi de
» Suède dans les dernières guerres
» contre les Polonois. La grande
» dépense & le peu d'usage de la
» lance, qui ne sert qu'à un jour de
» bataille, l'ont fait abandonner
» dans nos armées. Les Polonois
» s'en servent encore: mais ils les
» distribuent pour le combat par
» petites troupes de vingt-cinq à
» trente chevaux chacune: qui en
» auroit environ mille, en forme-
» roit trente ou quarante petits es-
» cadrons, lesquels étant menez

(a) Il dit dans son premier Livre ch. 2.
que la lance est la reine des armes pour la
cavalerie, comme la pique pour l'infan-
terie.

(a) Mémoires de Montéc. l. 2. ch. 2.

» vivement & secondez par les
» cuirassiers , pourroient faire un
» grand effet.

Je serois assez de l'avis de ce grand Capitaine , si cette sorte d'arme pouvoit être mise à tout comme les cuirassiers. Tout ce qu'il dit de la lance , & de la méthode de la faire combattre , ne se trouve pas dans les Auteurs qui en ont écrit. Le Père Daniel se trompe , lorsqu'il assure que les lances combattoient sur un seul rang. Elles combattoient quelquefois sur deux ou sur trois. Cela se voit dans les Auteurs , qu'il n'a pas consultez : ce qu'il auroit dû faire. Je m'étonne qu'il n'ait pas lû le Traité de *Militia equestri* de Hermannus Hugo , qui est un Religieux de sa Compagnie , lequel cite tous ces Auteurs , entr'autres Basta , Walhaufen , & Louis Melzo. Les lances combattoient quelquefois en escadron de quarante ou de soixante lances , & sur trois de file. Car dire , comme le Père Daniel , qu'ils ne formoient des escadrons que dans la marche , ce n'est pas là raisonner ; est-ce qu'on peut marcher autrement que sur plusieurs rangs ?

On ne s'apperçut du défaut des lances que lorsqu'on commença à reconnoître que l'infanterie étoit la base & le soutien des armées , & en ce tems d'ignorance on n'en avoit que fort peu , encore fort mal armée & sans discipline ; toute la force d'une armée étoit dans la cavalerie. On commença à ouvrir les yeux , & ce fut moins les grandes actions des Romains & des Grecs , que celles des Suisses , qui en eurent la gloire. Ceux-ci ne combattoient qu'avec leur infanterie , sans se soucier beaucoup de la cavalerie , qu'ils attaquoient par tout où ils la rencontroient , sans qu'il fût possible à

celle-ci de la rompre & d'en avoir raison. On reconnut alors l'utilité & la nécessité d'une bonne infanterie réglée , disciplinée & entretenue en tems de paix comme en tems de guerre , c'est-à-dire , qu'on prit ce parti lorsqu'on commença à devenir plus habile , & à mesure qu'on augmenta en connoissances , on eut moins de cavalerie. Car la marque la plus évidente & la plus assurée de la décadence des armes dans un Etat , & que la barbarie & l'ignorance s'y introduisent , est le grand nombre de cavalerie qu'il met en campagne. L'on voit par l'Histoire , combien les Romains avoient peu de cavalerie , lorsque leur discipline militaire étoit dans sa plus grande vigueur. Cela se remarque encore chez les Grecs & chez les Perses du tems de Cyrus , sous l'Empire d'Alexandre le Grand , & un peu après. Cette discipline militaire tombée , on vit multiplier la cavalerie dans les armées Romaines , & l'infanterie tomber peu à peu dans le mépris faute de discipline. La cavalerie augmenta à mesure qu'on négligea l'infanterie , & que l'Empire approcha de sa ruine & de sa décadence.

Dès que les Moscovites se font disciplinez , eux , qui dans l'état de barbarie , faisoient consister leurs principales forces dans la cavalerie , on a vû moins de celle-ci , & leur infanterie a augmenté & s'est rendue très-redoutable. Les Polonois , qui les méprisoient auparavant , n'ont plus osé branler , eux qui semblables aux anciens Sarmates , n'ont d'autres forces à opposer à leurs ennemis que leur cavalerie : de sorte qu'ils sont aujourd'hui aussi peu en état d'attaquer que de se défendre.

L'exemple des Moscovites n'a pas diminué le nombre de la cavalerie des autres Princes de l'Europe dans

la guerre de 1701. qui n'a fait que trop connoître que la France & les autres Puissances liguées contre elle tomboient par défaut de discipline, ou par défaut de capacité dans les Généraux, ou pour n'avoir pas écouté les conseils des gens éclairés. puisqu'ils ont donné dans l'excès à l'égard de la cavalerie, aussi ruineuse à l'Etat que peu utile à la guerre : qu'a-t-elle fait ? Je le demanderois volontiers ; mais il faut finir cette digression, que je n'ai pu éviter, tant elle m'a paru importante.

Dès qu'on eut formé des corps d'infanterie réglée, la cavalerie fut un peu moins considérée : on s'en moqua à la fin. Les cavaliers éprouvèrent les premiers ce que c'est que d'avoir affaire à de bonne infanterie, & l'on peut dire que la bataille de Coutras fut la cause qu'ils furent beaucoup méprisés ; ce qui fit qu'on les banit peu à peu des armées. Le Roi de Navarre, qui redoutoit ces Messieurs - là, se servit d'une pratique qu'il avoit apprise de l'Amiral de Coligni, qui étoit d'insérer des pelotons d'infanterie de vingt mousquetaires chacun, sur cinq de front & quatre de rang entre les espaces des escadrons de sa cavalerie, pour passer au moment du choc entre ceux des ennemis, & les tirer en flanc. Ces braves fantassins firent merveille de tirer, & abattirent un grand nombre de gendarmes par terre.

C'est dans l'école de l'Amiral de Coligni qu'Henri IV. se forma pour la guerre. C'étoit un grand Maître que cet Amiral, & un des plus grands Capitaines & des plus honnêtes hommes de son siècle ; mais ce n'est pas lui qui fit revivre cette méthode admirable des pelotons insérés dans la cavalerie. Ce phéno-

mène militaire, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, se fit voir à la bataille de Pavie en 1525. Quinze cents arquebusiers des plus ingambes de l'infanterie Espagnole, la plupart Basques, dressés de longue main à combattre par plusieurs pelotons ou petites pelotes entre les escadrons de la cavalerie Espagnole, furent eux seuls la cause de la défaite de la gendarmerie Françoisise, toute composée de Noblesse, & la plus redoutable de l'Europe. Le Père Daniel prétend qu'il y avoit trois mille arquebusiers combattant de la sorte, je ne m'y oppose pas ; mais s'il avoit consulté Brantome, il fût entré dans un plus grand détail de l'action de ces arquebusiers. On prétend qu'Antoine de Lève les avoit dressés de la sorte. Voilà l'époque de ces pelotons, dont l'Amiral de Coligni se souvint, & qu'Henri IV. n'oublia pas en bien des occasions, encore moins Gustave-Adolphe, qui ne combattoit jamais à sa cavalerie sans de bons pelotons de mousquetaires ou d'arquebusiers, dont il fit toujours son grand principe, & dont il n'eut jamais lieu de se repentir.

L'Historien qui a écrit des événemens de l'Ecosse sous le règne de Charles I. & sous le gouvernement du Marquis de Montrose, un des plus grands Capitaines qu'on ait vû depuis les Anciens, dit que l'entrelassement des pelotons parmi les escadrons de la cavalerie étoit si ordinaire à Montrose, qu'il s'en étoit fait comme une coutume. Son Historien rapporte qu'il s'étoit rendu par-là si formidable à sa cavalerie, toujours plus foible de deux tiers, que c'étoit assez de le voir ainsi rangé pour n'en oser approcher, & ses ennemis semblables aux Romains contre Annibal, ne l'imitèrent jamais ;

jamais, ce qui est à peine concevable dans ceux-ci comme dans les autres.

M. de Turenne se servit aussi de cette méthode au combat de Seinsheim, en 1674. Il en fit de même à la bataille d'Ensheim, qui se donna trois ou quatre mois après. C'étoit le grand prince de Gustave-Adolphe, du Duc de Weimar, & de tous les élèves de ce fameux Capitaine, & tout cela est pris des Grecs, qui sont les premiers qui ont employé cette manière de combattre. On trouve un peu étrange qu'il se soit rencontré des gens, d'ailleurs expérimentez, qui l'aient désapprouvé. Je leur demanderois volontiers s'ils ont de bonnes objections à faire? Je pense que non: dispute-t-on sur des faits, & sur une méthode pratiquée non seulement par les Anciens, mais encore par les plus grands hommes d'entre les Modernes, sans qu'ils se soient jamais trouvés en défaut? Que répondre à ces gens-là?

§. II.

Suite du Paragraphe précédent.

ON combattit par escadron avant même que les lances disparussent dans les armées; mais ils étoient si gros, si pesans dans leurs manœuvres, si lourds & sur une si grande profondeur, qu'ils égaloient ceux des Perses, qui combattoient sur douze files, & au-delà même, quoique Xénophon en dise. On ne sçavoit pas qu'il en étoit de même à l'égard des nôtres sous le regne d'Henri IV. Cela se remarque dans Basta, dans Ludovico Melzo, & ces gros escadrons étoient encore en usage du tems de Wallstein & de Gustave-Adolphe; mais celui-ci ne les faisoit pas si

Tome IV.

gros, parce qu'il se trouvoit toujours plus foible tout au moins de la moitié, & trouvoit le secret de faire voir que Dieu n'est pas toujours pour les gros escadrons, en y insérant des pelotons de cinquante mousquetaires. Par cette méthode il en eut toujours raison. Comme les arts & les sciences ne vont pas fort vite à leur perfection, & particulièrement celle de la guerre, qui est immense, on les forma de deux cens maitres. L'expérience fit voir qu'ils étoient encore trop gros; on les réduisit à cent cinquante ou à cent vingt maitres, sur trois de file, & l'on en est demeuré à peu près à ce nombre, & je crois qu'on a bien fait.

S'il m'est permis de dire ce que je pense de cette pratique, je ne sçai s'il ne seroit pas mieux de les former sur quatre rangs. Rien ne me semble plus dangereux que le flottement dans la cavalerie comme dans l'infanterie: on me demandera peut-être si j'ai de bonnes lettres de créance, & de bonnes cautions qui puissent autoriser mon sentiment dans une chose si grave; je répondrai qu'oui, & qu'outre ces cautions respectables, j'ai encore la raison, les regles de la guerre & des faits d'expérience sur lesquels on ne dispute point, s'ils sont en grand nombre. Je crois que cela suffit pour réduire mes Critiques à l'argument de M. Loke, c'est-à-dire à se fâcher, ou à ne sçavoir que répondre, & la plupart en sont logez là.

La preuve de la nécessité de donner plus de profondeur à nos escadrons que nous n'en donnons aujourd'hui, se tire des Anciens, qui sont nos Maîtres. Ils combattoient par escadron: les Grecs sur huit de file, & les Romains sur quatre. Les escadrons de ceux-ci n'étoient guères

S

de plus que de quarante maitres. Ceux des Grecs étoient tout au plus de quatre-vingt cavaliers. Il ne paroît pas qu'ils aient jamais changé dans cette méthode. Lorsque les Modernes sont revenus dans leur bon sens, ils ont commencé par former de gros escadrons de trois à quatre cens chevaux au moins sur dix de profondeur, comme je l'ai dit plus haut. Peu à peu on diminua dans le nombre & dans la hauteur. Henri IV. le Prince Maurice, Alexandre Farnése, le Duc d'Albe, se fixèrent à huit, & ensuite à six. Wallstein les fit trop gros & trop épais, & s'en trouva mal à Lutzen, & Tilly à Léipsick. Gustave n'en eut jamais que de petits, qu'il rangea sur cinq rangs avec ses pelotons, & ne s'en repentit jamais. M. de Turenne rangea les siens sur quatre, & tourvent sur cinq. Voilà des autoritez fort graves, ce me semble : qui sont ceux qui ont réduit les escadrons sur trois de profondeur ? Sont-ce des gens respectables par leur sçavoir & par leurs actions ? Non sans doute, mais des hommes très-médiocres, que rien n'autorisoit que leurs emplois & la fausse opinion de leur mérite. On s'égare toujours avec de tels guides, mais jamais avec de tels hommes que les Gustaves & les Turennes. Venons maintenant aux raisons.

L'attaque unie & serrée, dit Montécuculi, est celle qui rompt l'ennemi. Cette maxime est incontestable ; mais cette union, si nécessaire & si importante pour le choc, dépend de l'avantage des armes offensives & défensives. Les armées offensives sont de longues épées à l'Espagnole, fortes de pointe, étroites, de bonne & d'excellente trempe, tranchantes, & qui ne plient point, avec de bonnes gardes. Les nôtres, comme

celles de nos voisins, ne sont pas si avantageuses que les experts dans la cavalerie se l'imaginent. Celles des Espagnols, comme je viens de le dire, sont les plus parfaites, plus longues de plus de cinq pouces ; elles sont plus menues, plus légères, d'une meilleure trempe, & de moins grande exécution pour les coups de taille que les plus larges, & ne cassent jamais. Charles XII. Roi de Suède en fit faire de toutes semblables, & tout aussi bonnes, & en arma sa cavalerie. Mes amis, disoit-il à ses cavaliers, joignez l'ennemi, ne tirez point, c'est aux poltrons à le faire, & frappez toujours de pointe, vous en aurez bientôt raison. Il parloit en Guerrier expérimenté. L'épée telle que je viens de la représenter, est la racine des armes de la cavalerie. A l'égard des pistolets, je les tiens nécessaires. Je ne pense pas ainsi des mousquetons de nos cavaliers, & c'est ainsi que pensent les plus habiles Officiers de cavalerie. Le sentiment de ceux de l'infanterie ne peut pas être non plus rejetté. Si il m'est permis de décider, après tant de gens sages, le mousqueton me paroît une arme fort inutile, à moins qu'on n'ait prétendu en armer nos cavaliers de la sorte, leur faire mettre pied à terre dans une nécessité, & en tirer à peu près le même service que nous faisons de nos dragons dans les pays où la cavalerie ne sçauroit agir.

Si l'on a eu tout autre dessein que celui que je dis, comme il est apparent, puisqu'elle ne met jamais pied à terre dans les occasions, qui ne se présentent que trop souvent ; je dis moi que le mousqueton est non seulement peu propre à la cavalerie, mais même très-pernicieux, si l'on ne prétend s'en servir qu'à

cheval. Je ne sçaurois m'empêcher d'admirer ici la force de l'opinion dans la plupart des Officiers de cavalerie, qui s'imaginent que le cavalier ne sçauroit combattre qu'à cheval : comme si toute la force & le courage étoient hors de lui-même, & qu'il laissât l'un & l'autre sur la selle de son cheval lorsqu'il est pied à terre. Je voudrois bien leur demander s'ils mettent quelque différence entre un homme & un autre homme ? Un cavalier est un homme sur son cheval comme démonté : s'il est brave dessus, il ne l'est pas moins à terre : car son cheval ne mord ni ne rue dans le combat. Un dragon ne diffère du cavalier que de nom. Donnez aujourd'hui un bonnet, un fusil & des bottines à ce cavalier, à la première occasion, ou le jour même, il combattra avec la même valeur & le même courage que celui qui aura servi toute sa vie dans les dragons. Parlons sincèrement, le mousqueton nuit beaucoup plus qu'il ne sert : car si l'on vient à ouvrir les yeux, & qu'on se résolve enfin de le bannir de la cavalerie, on la réduira à joindre l'ennemi, & à ne se servir que de l'épée. Dans ce cas les armes défensives sont nécessaires, mais non pas telles que celles que l'on a coutume de donner à la cavalerie. Pourquoi des cuirasses à l'épreuve qui coûtent infiniment, & qui accablent le cavalier de leur poids, puisqu'il n'y a rien de plus misérable, de plus méprisable & de plus incertain que le feu de la cavalerie contre cavalerie ?

Les meilleures armes défensives qu'on puisse donner à la cavalerie, sont les cottes ou jacques-demailles & en manière de veste ou chemisette, qui couvrent les cuisses jusqu'au genouil, & des demies manches qui descendent jusqu'au coude, si l'on

n'aime mieux les armer de cuirasses ou demies cuirasses & de brassards, à la manière des Anciens, qui descendoient jusques vers le coude, composées de lames de fer ou d'acier, longues & fort minces, rangées avec un tel art & si proprement, que quelque mouvement qu'ils fissent, ils n'en étoient pas incommodés. Cette chemisette militaire (a) conservoit toujours la même grace, tant les jointures étoient bien faites. Cette sorte d'armure, avec une calotte de fer sur la tête, coûteroit beaucoup moins que nos cuirasses à l'épreuve, qui sont si embarrassantes, qu'il ne faut pas s'étonner si les cavaliers les rejettent. A l'égard des gants, à la réserve de ce qui couvre la main, le reste doit être de peau souple, & le haut de peau de buefle ou d'élan qui aille jusqu'au coude. Le Roi de Suède Charles XII. donna de ces sortes de gants à toute sa cavalerie, & ordonna que les manches ne seroient point faites en paremens, mais en pagottes très-étroites.

Montécuculi, qui est le Végèce des Modernes, prétend que les armes défensives sont nécessaires à la cavalerie ; » parce, dit-il, que l'attaque unie & serrée, (comme je l'ai cité plus haut,) » est celle qui » rompt l'ennemi ; & quand quel- » qu'un du premier rang vient à » tomber, il fait perdre toute la » force du choc, jusques-là que les » chevaux, qui sont derrière, s'é- » pouvantent, & que toute la troupe » se déconcerte.

» Tout l'avantage, (dit encore le même Auteur,) » consiste à former un corps solide, si ferme & » si impénétrable, qu'en quelque » endroit qu'il soit ou qu'il aille, il

(a) *Antiq. expliq. liv. 3. p. 76.*

» y arrête l'ennemi , comme un baf-
 » tion mobile , & se défende par
 » lui-même ; mais on ne peut avoir
 » cette fermeté fans la pique à pied
 » & la cuirasse à cheval.

Suivant ce raisonnement , il s'en-
 suivroit que la cavalerie devoit com-
 battre sur quatre ou cinq rangs ,
 comme c'étoit l'usage du tems de
 Montécuculi , qui ne la met cepen-
 dant que sur trois. Par-là on évite-
 roit le flottement , les manœuvres
 en seroient beaucoup plus légères ,
 le choc plus violent & plus uni
 qu'il ne l'est ordinairement dans les
 escadrons d'aujourd'hui. C'est une
 chose pourtant fort rare que ce choc ,
 on n'en connoît guères l'usage que
 dans la Maison du Roi. Celle-ci va
 droit l'épée à la main , & fait sentir
 le poids de ses armes comme toute
 la force de ses chevaux. Cela est
 rare dans toute autre cavalerie , tout
 aboutit le plus souvent à mettre en
 œuvre le mousqueton. Le grand
 Turenne ne pouvoit le souffrir , &
 avec raison. A quoi bon cela , di-
 soit-il , tout le fort de la cavalerie
 est de charger l'épée à la main.
 Au combat de Sintsheim en 1674 ,
 ce grand homme commanda à ses
 escadrons d'essuyer tout le feu des
 Impériaux sans tirer , & de fondre
 dessus l'épée à la main.

Cet habile Guerrier , qui pensoit
 toujours juste , n'eût pas donné cet
 ordre , si sa grande expérience &
 son bon sens ne lui eussent fait voir
 que la peur des chevaux , quand on
 tire , met une espèce de désunion
 dans les escadrons , qui les fait flot-
 ter , & donne plus de facilité à les
 rompre ; au lieu que l'épée à la
 main , ils marchent & chargent
 avec plus d'égalité. Il y a encore
 un avantage à ajouter , que les Of-
 ficiers braves & entendus ne laissent
 pas échaper. Allez le premier à l'en-

nemi , tâchez de le prévenir &
 souhaitez qu'il fasse feu ; on peut
 compter de le rompre & de le met-
 tre en fuite , avant même que d'être
 abordé.

Ce que je viens de dire touchant
 la cavalerie , quoique je n'aie pas
 épuisé cette matière , & que ce ne
 soit que l'idée d'un Traité particu-
 lier , m'a paru d'une extrême im-
 portance : car la plûpart aveuglez
 par leurs préjugés , ne sçauroient
 s'en délivrer , si on n'en fait voir
 le faux & l'absurde dans un Ou-
 vrage , dont le but principal est de
 combattre ces préjugés , & de sap-
 per par les fondemens , s'il m'est
 possible de réussir , une infinité de
 pratiques & de principes tous con-
 traires aux regles de la guerre &
 du bon sens dans toutes les parties
 que la science des armes renferme.
 On ne peut le faire , si l'on n'op-
 pose à la fausseté de ces principes
 l'évidence de ceux des Anciens , que
 nos pères ont suivi en bien des choses
 à l'égard des combats de la cavalerie.
 Car outre qu'ils en venoient toujours
 aux mains & fort brusquement , &
 sur plus de rangs que nous ne fai-
 sons , leurs épées étoient infiniment
 plus avantageuses que celles des
 anciens Grecs & Romains , & que
 les nôtres ne le sont aujourd'hui.
 Je ne sçai d'où ils les tiroient ,
 mais elles étoient de meilleure
 trempe , & semblables aux épées
 Espagnoles. Quoiqu'il en soit des
 Anciens & de nos pères , je les ai
 moins en vûe que la raison & les
 exemples qui sont fondez sur cette
 raison. Il n'est guères possible qu'on
 ne s'en soit apperçû dans cet Ou-
 vrage. J'ai la vérité pour guide ,
 bien résolu de ne m'en écarter ja-
 mais : le tems & la guerre seront
 mes garants.

S. III.

Que l'on ne doit jamais faire de détachemens considérables de cavalerie, sans y mêler de l'infanterie. Deux ordres de bataille pour la cavalerie.

UN habile Général ne détache jamais de grands corps de cavalerie de son armée, si ce détachement n'est l'objet de quelque dessein important, & jamais sans nécessité, comme fit Scipion. Si c'est pour reconnoître l'armée ennemie, un grand corps de cavalerie est bien moins en état de le faire qu'une troupe de quinze à vingt maitres de cavalerie légère ou d'autant de fantassins. C'est d'ailleurs une imprudence à un Général de voir de ses propres yeux, lorsqu'il peut voir par ceux d'autrui sans trop s'exposer : car il est bien rare qu'un ennemi vigilant, bien fourni d'espions fidèles, ne soit pas averti ; il peut se mettre aux champs, aller au-devant de son ennemi, & le combattre à son avantage en marchant à lui avec des forces plus considérables. Je ne doute nullement qu'Annibal ne fût averti que Scipion s'étoit mis en campagne pour prendre langue, & reconnoître de ses propres yeux ce que le Carthaginois avoit de forces à lui opposer. Celui-ci ne pouvoit manquer d'être instruit exactement des desseins de son ennemi, par les secrètes liaisons qu'il avoit avec les Gaulois Insulaires, qui faisoient partie de la cavalerie Romaine.

Un Chef expérimenté ne quitte jamais son armée, s'il n'a en vûe un dessein d'une extrême importance. Scipion n'en avoit pas, & Annibal en avoit un très-grand d'aller au-devant de lui à la tête de toute sa cavalerie. Il étoit assuré de le battre,

autant par le nombre de ses troupes, que parce qu'il étoit au voisinage de son armée, dont il pouvoit tirer du secours ; au lieu que Scipion n'en pouvoit tirer aucun, pour être trop éloigné de la sienne.

Le Général Romain ne pouvoit ignorer, comme je l'ai dit ailleurs, que toute la force de l'armée d'Annibal étoit dans sa cavalerie : il eût donc mieux fait de se fortifier & de mêler la sienne d'un corps détaché de ses légions. Il eut lieu de s'en repentir. Que cette faute serve de leçon aux Officiers Généraux, qui vont à la guerre avec leur seule cavalerie, par cette seule raison, que le pais est propre à cette sorte d'arme. Il est vrai qu'ils mêlent quelques dragons ; mais qu'est-ce que ces dragons ? Montécuculi nous l'apprendra. C'est, dit-il, de l'infanterie, à qui l'on donne des chevaux pour aller plus vite, & pour combattre uniquement à pied, en entrelassant cette arme avec l'autre. Ce n'est point cela aujourd'hui, les dragons sont plus cavaliers qu'ils ne sont fantassins, on n'en connoît plus l'usage. Parmi une infinité d'exemples qui prouvent manifestement qu'on l'ignore absolument, la bataille de Malplaquet nous en offre un authentique, l'on pouvoit gagner la bataille par eux : car dix-huit régimens de dragons peuvent décider, & il n'en falloit pas tant pour nous assurer la victoire. On les prit pour de la cavalerie, qui se trouva presque toute inutile, & les dragons furent du nombre des spectateurs ; ils furent oubliez en si beau sujet d'agir, ce qui est à peine concevable.

Si l'on se voit obligé de détacher un corps de cavalerie pour quelque raison que ce soit, on ne doit jamais le faire qu'il n'y ait au moins

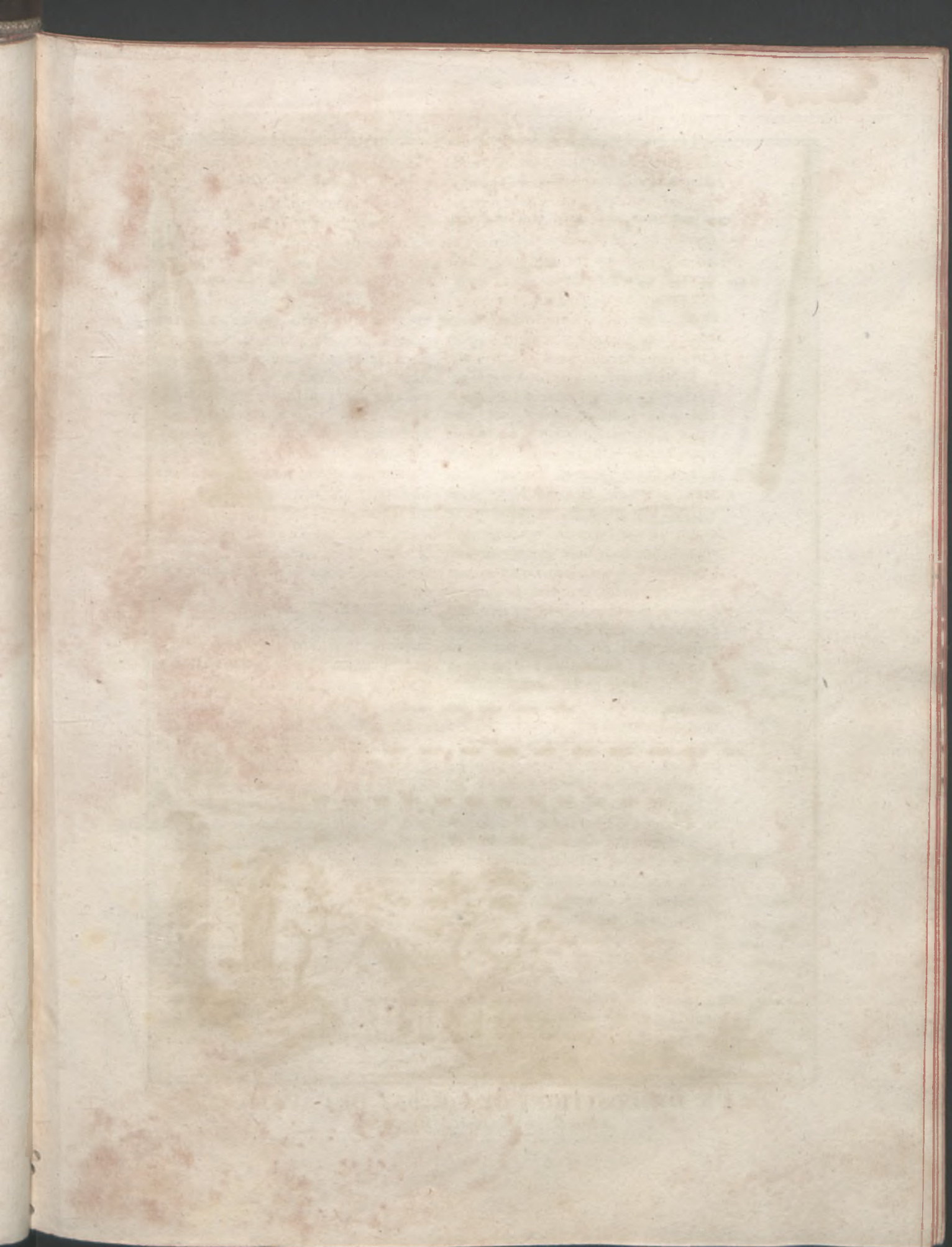
un tiers d'infanterie ou de grenadiers, non détachez, mais des compagnies entières, ou des dragons, s'il est besoin d'une marche extraordinaire & forcée; mais lorsqu'il s'agit d'un grand corps de cavalerie de cinq ou six mille chevaux, il faut toujours y mêler de l'infanterie, outre les dragons, qu'on doit toujours considérer comme fantassins, & les faire combattre à pied.

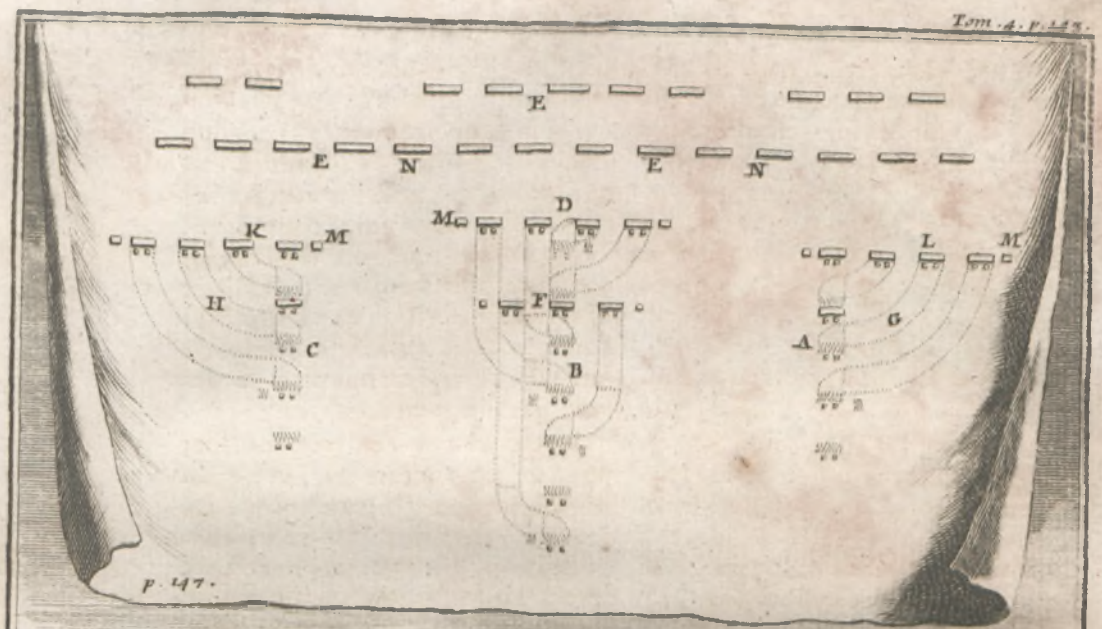
Il peut arriver que l'on rencontre l'ennemi, & quelquefois l'on marche à ce dessein; c'étoit peut-être celui d'Annibal. Selon toutes les apparences Scipion ne s'étoit pas attendu à un combat. Il trouva l'ennemi plus fort. Il est difficile dans un país de plaines, lorsque deux corps de cavalerie se rencontrent, que le foible puisse éviter un engagement. Il vaut beaucoup mieux s'y déterminer, lorsque la disproportion des forces souffre quelque équilibre, que de penser à la retraite; c'est de tous les partis le plus délicat & le plus dangereux. L'infanterie le peut, parce qu'elle est plus propre à faire front de toutes parts, & à opposer une égale force par tout, malgré sa foiblesse, & plus facilement contre de la cavalerie que contre de l'infanterie. L'Histoire ancienne & moderne est remplie de ces sortes d'exemples. Celle du Général Schoulembourg dans les plaines de Pologne, en est une bonne preuve. Le meilleur donc est d'aller au-devant de l'ennemi. Tout dépend de l'excellence de la disposition, & de se ranger de sorte, qu'on puisse ôter à l'ennemi l'avantage du nombre, & même celui d'une plus grande valeur dans sa cavalerie, s'il n'a que celle-là à opposer. Je dois supposer ici un cas semblable à celui du combat du Tésin, pour ne pas sortir de mon

sujet. Je suppose donc que l'ennemi est plus fort de la moitié en cavalerie, & même de deux tiers. C'est beaucoup, mais c'est peu, lorsqu'on peut tirer parti de son infanterie un peu mieux que Scipion ne fit.

La méthode d'aujourd'hui est de se ranger sur deux lignes, à la cavalerie comme dans l'infanterie, dans les combats considérables, ou dans les batailles. Je ne disconviens pas que cette méthode ne soit bonne, quoiqu'on voie rarement que les lignes se succèdent, tout dépend des têtes. Si une première ligne est battue, à moins d'une grande valeur & d'une conduite égale dans les Chefs, il est rare que la défaite d'une première ne cause celle d'une seconde, & sur tout dans la nation Françoisé, dont le premier choc est tel & si redoutable, que si la première ligne est renversée, il est difficile que la seconde répare le malheur de la première, & cela n'est guères moins rare chez nos voisins, quoique plus patients & plus flegmatiques.

La première chose que le Général doit faire dans ces sortes de combats, est d'ordonner à sa cavalerie de mettre le mousqueton bas, pour lui ôter l'envie de s'en servir, & de la réduire à charger l'épée à la main, avec ordre d'essuyer tout le feu de l'ennemi, de marcher gravement à lui l'épée à la main, & de ne prendre carrière qu'à soixante pas. Voici l'ordre sur lequel je voudrois combattre. Je suppose l'ennemi fort de vingt-quatre escadrons rangé sur deux lignes (2) (3) contre douze que je lui oppose, & autant de compagnies de grenadiers. Supposant mes escadrons à cent trente maitres, je les réduis à quatre-vingt; de sorte qu'il me reste six cens che-





P. 47.



DEUX DISPOSITIONS DE COMBAT DE CAVALERIE
selon les principes de l'auteur.

vaux par cette réduction. J'expliquerai bientôt l'usage que j'en veux faire. Je range mes escadrons sur une seule ligne (4), me souciant peu d'être débordé. Une compagnie de grenadiers (5) (6) sur six de hauteur à mes ailes (7) pour les flanquer contre le choc des escadrons ennemis (8) qui me débordent. Trente grenadiers partagent en deux pelotons (9) à la queue de chaque escadron, pour se jeter à droit & à gauche pour les flancs de ceux de l'ennemi au premier instant du choc. Je mets une réserve (10) de trois escadrons que je poste au centre, qui font deux cens quarante chevaux. Je forme deux escadrons (11) des cent soixante qui me restent, que je mets à la queue de chaque escadron de mes ailes pour les accidens inopinez. Il me reste encore deux cens grenadiers, cent détachez des dix compagnies, & deux compagnies entières, celles-ci (12) flanqueront la petite réserve; deux pelotons de vingt grenadiers, tirez des cent détachez, partagent en quatre pelotons derrière, ou à côté des deux escadrons (11). Voilà l'ordre sur lequel je voudrois combattre, en mêlant & soutenant une arme par l'autre. Voici celui qu'on doit observer dans le combat.

On marchera au pas à l'ennemi sans tirer un seul coup & l'épée à la main, la carrière à soixante pas; dès le moment qu'on sera prêt à choquer, la réserve (10) passera entre les escadrons de la première ligne ennemie, courant les lignes ponctuées (14) pour tomber brusquement sur ceux du centre de la seconde (3), la séparer de ses ailes, & l'enfoncer pour replier subitement sur les flancs de ceux qui restent en entier. Les pelotons (9) s'enchaîseront entre les distances des

escadrons ennemis, qu'ils prendront en flanc à droit & à gauche, à coups de fusils & de baionettes. Les compagnies (5) (6) qui flanquent à chaque aile feront grand feu sur les escadrons ennemis qui débordent, & les obscurciront sans abandonner l'escadron de chaque aile, soutenu encore de l'escadron (11). On peut voir par cette façon de combattre que chaque arme attaque & se défend par elle-même.

Quelques-uns de ceux qui sont pour les gros escadrons me blâmeront sans doute, & trouveront à redire que j'en oppose de petits contre des gros. Cet objection n'est pas autrement fort vigoureuse; je répondrai à cela que je ne serai jamais pour les gros escadrons, mais pour les petits bien commandez, bien menez & qui vont brusquement aux ennemis sans tirer, & l'épée à la main, contre d'autres qui combattent à la façon ordinaire. D'ailleurs mes pelotons suppléent, & je prétens bien qu'ils suppléent au-delà de la foiblesse de mes escadrons; ainsi cette objection tombe par terre. Ils me demanderont peut-être des autoritez; je leur répondrai que les autoritez, & les exemples sont peu nécessaires, & ne prouvent pas toujours, mais la raison & la vérité ne trompent point: s'il falloit pourtant en citer nous ne finirions pas sitôt; les Historiens de l'antiquité en sont tout remplis, & les modernes encore plus: car ce que le grand Condé dit des gros escadrons, n'est pas article de foi. Gustave-Adolphe, & tous ces grands hommes qui sont venus après lui & qu'il forma de sa main, sçavoient parfaitement par ce qu'ils avoient vu de ce grand Capitaine, & par ce qu'ils pratiquèrent, qu'un escadron de cent vingt, ou cent cinquante, épaulé d'un peloton

de cinquante arquebusiers rendoit toujours bon compte des plus gros, de ceux de trois à quatre cens maîtres, c'est ce que Walstein éprouva à Lutzen, & cependant quel homme étoit-ce que ce Walstein! Je ne me retirerai pourtant pas sans satisfaire ceux qui ne se contentent pas de la raison, si elle n'est appuyée de l'exemple. Comme il n'y en a aucun qui frappe tant que ceux qui approchent le plus de nous, je crois qu'il est toujours mieux de citer ceux de notre tems, que de remonter aux siècles antiques, ni même à ceux de nos pères: nous allons citer un fait mémorable qui s'est passé de nos jours, ce qui le rend encore plus intéressant. Je le tire de l'Auteur des mouvemens & campemens des armées en Flandre. Ceux qui se sont trouvez à cette action, disent qu'il a écrit conformément à la vérité.

» Le 19. Septembre 1691. M. de Luxembourg aiant sçû que les ennemis décampoient de Leuse, marcha avec ces mêmes troupes, qui étoient au nombre de soixante & dix escadrons; croiant bien qu'il pourroit joindre leur arrièregarde. Il prit le chemin qui va de Tournai à Mons, qu'il suivit jusqu'à Bresse; & pour lors le laissant à droit, il alla passer auprès de Vilanpinche, qu'il laissa à gauche, & Tourbe à droit, où il entra dans la plaine que les ennemis occupoient entre le ruisseau de Leuse & celui de la Catoire; M. de Villars qui avoit marché de grand matin pour joindre M. de Marfilli, manda à M. de Luxembourg, qui étoit un chemin, qu'il voioit plusieurs troupes des ennemis en bataille près de lui. M. le Maréchal lui envoya dire de ne rien engager qu'il ne fût

» arrivé. Aussitôt qu'il y fut, il vit une ligne de seize à dix-sept escadrons, qui formoient leur arrièregarde. Ces troupes étant de beaucoup supérieures au corps de M. de Villars, il fit avancer en toute diligence la Maison du Roi qu'il mit en bataille dans un terrain convenable, parce qu'on le remplissoit. Il plaça sa droite à Tourbe, & sa gauche proche Leuse. Sur sa droite il posta les deux régimens de dragons du Roi & de Tessé qui la formoient. Et à la gauche de la Maison du Roi trois escadrons de Mérinville.

» L'armée ennemie étoit campée de cette manière: la droite étoit à Leuse, & la gauche au pont de Catoire. Les ennemis qui avoient crû d'abord que les troupes que commandoit M. de Villars étoient celles que commandoit M. de Besson sous Mons, furent bien étonnez lorsqu'en les voiant de plus près, ils reconnurent que c'étoit la Maison du Roi, & qu'il n'y avoit plus à reculer. Cela les obligea de repasser au plutôt toute la cavalerie de leur aîle gauche, première & seconde ligne, en dedans du ruisseau de Bliqui, & du défilé de la Catoire. A mesure qu'ils arrivoient, ils formoient des lignes derrière cette arrièregarde, firent avancer derrière des haies, qui étoient sur leur gauche, cinq bataillons qui se trouvèrent opposés aux deux régimens de dragons que nous avions sur notre droite.

» M. de Luxembourg voiant que les ennemis pouvoient beaucoup grossir leurs troupes, fit ébranler les gardes du Roi pour charger les ennemis: ils les attendirent fièrement à cause d'une petite ravine qu'ils avoient devant eux: mais cet obstacle

» racle fut surmonté par tant de vi-
 » gueur, que la Maison du Roi al-
 » la rompre aussitôt leur première
 » ligne malgré leur grand feu, &
 » passa outre, ne laissant rien de-
 » vant elle, qui pût lui résister.

» Comme les ennemis avoient
 » formé six lignes, ceux de la der-
 » nière crurent que cette vigueur
 » n'atteindroit pas jusqu'à eux. Mais
 » cette même ligne qui les atta-
 » quoit, défit entièrement les esca-
 » drons qui s'étoient jettés dans les
 » intervalles pour les prendre en
 » flanc. Ce fut dans cette mêlée
 » que l'on connut tout ce que va-
 » loit la Maison du Roi, puisque
 » chacun y fit le devoir de Com-
 » mandant. Il n'y eut jamais une
 » action si hardie, & avec si peu
 » de monde. Jusques-là qu'un es-
 » cadron se partageoit en trois pour
 » en charger trois qui se vouloient
 » rompre, & les mettoit tous en
 » desordre.

» Cette première ligne victorieuse
 » gagna de cette manière jusqu'à
 » la cinquième ligne des ennemis,
 » qu'elle renversa. Mais M. de Lu-
 » xembourg voyant la gendarmerie
 » arrivée, voulut lui donner part
 » à cette action : il fit aussitôt ral-
 » lier la Maison du Roi, & fit pas-
 » ser dans les intervalles la gendar-
 » merie, & ce qui étoit arrivé de
 » la brigade de Quadt. Ces troupes
 » marchèrent avec tant de har-
 » diesse, que la sixième ligne des
 » ennemis ne voulut pas en éprou-
 » ver la bravoure : car aux appro-
 » ches de la gendarmerie, ils se re-
 » tirèrent fort précipitamment du
 » côté de leur défilé de la Catoire,
 » sous le feu de cinq bataillons
 » qu'ils avoient postés dans les
 » haies. M. de Luxembourg mo-
 » déra l'ardeur de ses troupes, pour
 » ne pas tomber dans le feu de leur

Tomé IV.

» infanterie, & il resta plus d'une
 » heure sur le champ de bataille
 » pour y faire enlever les morts &
 » les blessez. Après quoi M. le Ma-
 » réchal voyant les ennemis entière-
 » ment battus & repouffez au-delà
 » du défilé, il fit faire halte à la
 » gendarmerie, qui faisant demi-
 » tour à droit, repassa dans les in-
 » tervalles de la Maison du Roi, &
 » à trois cens pas au-delà, elle fit
 » front aux ennemis ; toutes les
 » troupes se mirent en colonnes,
 » & retournèrent camper à la Sau-
 » voie.

Les partisans des gros escadrons
 trouveront ceux de la Maison du
 Roi bien petits, s'ils les mettent en
 regard avec les miens, & cepen-
 dant ces petits escadrons percèrent
 & rompirent les gros ; mais l'audace,
 la valeur & la manière de com-
 battre de la Maison du Roi se
 trouvent rarement ensemble dans
 la cavalerie ordinaire. Il ne seroit
 pas impossible, ni même fort diffi-
 cile d'introduire le même esprit, en
 obligeant la cavalerie d'imiter ces
 hommes intrépides dans leur façon
 de combattre. Ce que l'honneur &
 le désir de la gloire font faire à
 ceux-ci, la discipline militaire &
 l'observation exacte de ses loix fera
 & produira le même effet & la même
 volonté sur les autres : car la nation
 est toujours la même, elle n'a point
 changé de son feu & de son ardeur
 depuis tant de siècles. Il n'y a qu'à
 la bien mener, & ne lui laisser rien
 perdre de cette impétuosité & de
 cette violence qui lui est si natu-
 relle, & qui est tout ce qu'on peut
 imaginer de plus redoutable & de
 plus à craindre. Si nous n'avons pas
 vû d'exemples semblables, ou s'il
 s'en trouve en petit nombre, cela
 vient en partie du défaut de disci-
 pline & du peu d'habileté des Gé-

T

néraux ; car l'on auroit dit pendant tout le cours de la guerre de 1701. qu'ils ne connoissoient pas la nation, & qu'ils n'en étoient pas eux-mêmes, tant le flegme abondoit en eux, & tant ils paroissoient surpris d'en trouver si peu aux autres qui trouvoient à redire au leur. Cela ne s'est point remarqué pendant cette guerre à l'égard de la cavalerie ni de l'infanterie.

Je m'étonne qu'un aussi grand Capitaine que M. le Maréchal de Luxembourg ait pû marcher avec un aussi gros corps de cavalerie, sans amener du moins vingt compagnies de grenadiers dans un dessein de cette nature. Il devoit s'attendre de trouver de l'infanterie mêlée parmi cette cavalerie. Rarement une arrièregarde marche sans cela, parce que le pais change à mesure que l'on avance, & cependant ce grand Capitaine néglegea d'en amener, sinon quelques escadrons de dragons, auxquels il eût dû faire mettre pied à terre, & faire même attaquer les cinq bataillons que M. de Waldeck jeta derrière les haies pour favoriser la retraite de sa cavalerie ; mais ces dragons demeurèrent là sans rien faire, comme je l'ai dit, parce que l'on voit il y a longtems qu'on ne connoît plus l'usage de cette arme.

Comme on n'a que peu ou point écrit des combats de cavalerie, que nous n'avons qu'une seule méthode dans l'art de la ranger, & que nous ignorons l'avantage de l'entrelasser avec l'infanterie, je vais faire voir encore par une autre disposition que le nombre des escadrons fait peu dans une plaine vaste & pelée autant qu'on voudra. Cet ordre que je vais proposer est un peu plus profond, mais il n'est pas moins simple & moins rusé. Je suppose toujours

le petit nombre contre le grand.

Je marche à l'ennemi sur trois colonnes A, B, C, & dans l'ordre sur lequel je veux combattre, comme on voit en D, & aux lignes ponctuées de la marche. Les colonnes des aîles A, C. à la distance de quatre escadrons, en ordre de combat, de celle du centre B. L'ennemi E. est d'autant plus surpris de cette manœuvre, qu'il ne voit rien non plus dans le dessein que l'on a en tête ; de sorte qu'il se voit dans la nécessité d'attendre, & de ne rien changer dans sa disposition qu'il ne soit au fait de ce mouvement, & l'on verra qu'il n'est plus tems lorsque la manœuvre est faite. L'arrièregarde F, qui suit à la queue de la colonne B, marchera à quarante pas derrière elle. Lorsqu'on sera arrivé à une certaine distance de l'ennemi, qui puisse permettre le mouvement que je me suis déterminé de faire, je fais faire halte à mes colonnes. Celle de la droite A. fera un quart de conversion à droit, courant les lignes ponctuées G. Celle de la gauche C. fera à gauche, & courra les lignes H, & toutes les deux se mettront en bataille dans l'ordre K, L. La colonne du centre fera l'évolution centrale, que les soldats appellent le *moulinet*. Par ces trois mouvemens, que l'ennemi ne peut connoître que lorsqu'il n'y scauroit remédier, je l'attaque sur trois corps, & je le déborde à mes aîles. Je ne change rien de ma disposition précédente à l'égard de mon infanterie, sinon que je flanque les aîles de mes trois corps d'un gros peloton de quarante grenadiers M, ni dans la manière de la faire combattre. Il me suffit d'enfoncer & de pénétrer l'ennemi, & de le séparer de ses aîles, pour ne rien

craindre des escadrons qui sont vis-à-vis des vuides N, que je laisse entre mes corps.

L'ordre oblique ou de biais est sans difficulté tout ce qu'on peut imaginer de plus rusé & de plus sçavant dans la tactique; mais ces sortes de dispositions ne sont guères à la portée des génies médiocres, outre que les armées de ce tems-ci ne sont pas exercées aux évolutions générales. On a cependant grand tort de ne les y pas exercer. Il y a plus d'une manière de se ranger. C'est pousser trop loin le respect pour la routine, que de s'en tenir à une seule méthode. Végèce fait un cas singulier de l'ordre oblique, & Epaminondas, ce grand modèle qu'on ne peut trop imiter, s'en est toujours servi, comme je l'ai remarqué dans mon Traité de la Colonne.

L'oblique est la ressource des foibles, mais des très-foibles, & ce Grec le fut toujours, & fut aussi toujours plus fort par son sçavoir. Montrose, cité si souvent, connoissoit cette ligne inspirée. Il la pratiqua à la bataille d'Aberdon en 1644. Comme il étoit toujours plus foible de deux tiers & au-delà que ses ennemis, il avoit besoin d'user de beaucoup de ruse & d'artifice pour suppléer à sa foiblesse. Il fit voir dans toutes les affaires qu'il eut, comme tous les grands Capitaines, la fausseté de cette maxime, que le plus grand nombre enferme le moindre & le surpasse. Dans cette bataille il fortifia une de ses ailes de tout ce qu'il avoit de brave & de vigoureux dans sa petite armée, & refusa l'autre à son ennemi en retrogradant; & pendant que celui-ci avançoit pour le joindre, il se trouvoit tout d'un coup à son aîle attaquée. Cette ruse est d'autant plus

admirable, qu'on ne sçauroit la parer. Pour la bien comprendre, je renvoie mon Lecteur à l'explication de la bataille de Mantinée dans mon Traité de la Colonne, qui fait la tête de mon premier Tome.

S. I V.

Sentiment de l'Auteur sur la cavalerie Espagnole. Quelle n'a jamais connu sa force. Preuves que cette cavalerie est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer de fort & de violent. Que la cavalerie pesante ne sçauroit lui résister. Avantage de l'épée Espagnole. Qu'il n'y a que la cavalerie Africaine qui puisse lui résister & la battre, par l'avantage seul de ses armes.

Montécuculi dit que si une épée a quelque force en elle-même, plusieurs épées jointes ensemble en auront davantage, & que de deux poids il faut nécessairement que le fort emporte le foible. Cette maxime toute évidente qu'elle paroît ne l'est pas en tout à la guerre; elle n'est même point vraie le plus ordinairement, lorsqu'un habile homme se met en tête d'en faire voir la fausseté. Je suppose deux armées d'égale valeur, d'une égale discipline, & rangées dans un égal avantage du terrain; Mais dans une telle disproportion à l'égard du nombre, que l'une des deux se trouvera plus foible de deux tiers & au-delà; il est certain que celui des deux Généraux qui sera le plus foible, mais le plus habile, vérifiera l'évidence de cette maxime qui lui est toute opposée & qui n'a qu'une face, que ce n'est pas tant le nombre qui décide dans le combat que le courage, la bonne conduite & l'adresse du Général. Or

cette adresse consiste à opposer un petit nombre d'épées à un très-grand nombre, & de faire en sorte qu'il ne m'en soit opposé qu'autant que j'en oppose à mon ennemi, & que toutes les autres demeurent inutiles & sans effet; c'est ce que produit la science, & la hardiesse intrépide d'un grand Capitaine, & la vérité de cette proposition git en faits, & ces faits sont infinis dans l'Histoire: ils ne sont pas moins en grand nombre à proportion dans ce que nous avons vu de nos jours, la race des grands hommes n'est pas périe peut-être. Il ne se peut faire, dit encore Montécuculi, qu'en multipliant les agents, on ne multiplie les efforts, & par conséquent les effets. Cela est vrai dans la mécanique, mais il ne l'est pas toujours à la guerre: on ne sçauroit opposer à un escadron de quarante épées de front dans un choc violent & impétueux que le même nombre d'épées, si ce qui déborde en delà n'a pas le tems de se replier sur le corps qui attaque, & qui pénétre par le poids de son choc, & passe outre. Car ce qui est ouvert une fois ne se remet pas aisément, si un autre corps semblable fuit de près celui qui a percé, & qui acheve souvent ce que l'autre a commencé. La colonne fait cet effet plus avantageusement qu'un escadron, dont la force n'est pas en lui-même, lorsqu'il s'en trouve plusieurs qui peuvent réparer la défaite du premier. Quatre bataillons rangez selon la méthode ordinaire ne battront jamais une colonne d'un seul. Je veux qu'ils l'envelopent, ils ne lui opposeront jamais en le joignant la baionette au bout du fusil, qu'autant de baionettes qu'il y en aura autour de la colonne, tout le reste demeurera inutile. Qu'on prenne

bien garde ici qu'il ne s'agit que des combats à coup de main, où le feu n'a plus lieu; car dans une action où les deux armées ne se joignent point, & où l'on se passe par les armes de part & d'autre, il est certain que mille fusils l'emporteront sur quatre cent qui combattront de la sorte contre les mille. Dix mille hommes rangez en bataille sont toujours assurés d'en battre vingt mille, si le Général se forme sur une oblique très-mince comme sur deux de hauteur, qu'il refuse à son ennemi, pendant qu'il oppose six mille hommes rangez sur dix colonnes d'un bataillon chacun à l'aîle avec laquelle il veut combattre, il l'enfoncera & la battra: c'est ainsi que le foible emporte le fort, & que ce qui surpasse en-delà demeure inutile & sans effet.

Mais d'où vient que le nombre impose si fort au foible, & que celui-ci n'ose presque jamais paroître, & tenir la campagne contre une armée beaucoup supérieure à la sienne, quoique le plus foible ait d'ailleurs sur le plus fort certains avantages qui peuvent suppléer au défaut du nombre? Ne seroit-ce pas l'opinion qui fait qu'on regarde tantôt une chose, tantôt une autre, comme redoutable, ou comme méprisable, selon que nous connoissons, ou que nous ignorons nos véritables avantages? Ne pourrions-nous pas appliquer cette réflexion à la cavalerie Espagnole, qui n'a jamais connu sa force, bien moins par défaut de courage, que par l'ignorance de ceux qui la commandent; bien que mille exemples de grand éclat eussent dû leur ouvrir les yeux, & leur faire connoître qu'il n'y a rien que cette cavalerie ne puisse entreprendre?

Tacite dit que c'est une chose

étrange que la valeur des Sarmates, elle est presque hors d'eux-mêmes, & ne consiste que dans la force & la vigueur de leurs chevaux, dont ils rompent les plus épais bataillons; n'y ayant rien de si foible qu'un Sarmate, lorsqu'il est contraint de combattre à pied. Nos cavaliers seroient-ils moins Sarmates, si l'on se mettoit en tête de les faire combattre à pied? ils n'y sont pas accoutumés, ni dressés: il n'y a point de loi qui ordonne qu'ils combattent à pied comme l'ancienne gendarmerie, qui mettoit non seulement pied à terre pour combattre comme de simples fantassins; mais s'il se présentoit quelque coup de vigueur comme une escalade, ou l'insulte d'une brèche, elle étoit à la tête de tout. C'étoit la méthode du tems de François I. Sa gendarmerie monta à l'assaut au siège de Pavie, en 1525. Peu à peu la cavalerie de ce tems-ci est devenue Sarmate, & quelque chose de moins, car il arrive rarement qu'à la façon de celle dont parle Tacite, elle ose affronter, je ne dis pas les plus épais bataillons, puisque la mode en est perdue, mais ces bataillons minces incapables de résister à l'effort du moindre bidet. Il est certain qu'un cavalier qui prend confiance en son cheval, qu'il sçait bon & vigoureux, & qui joint à cet avantage des armes excellentes, & propres à joindre l'ennemi; il est certain, dis-je, que tout cela lui relève, & lui augmente le courage à tel point qu'il n'y a rien qu'un Officier ne puisse tirer de la valeur d'une telle cavalerie; elle enfoncera les plus épais bataillons, & les plus forts escadrons, s'il a assez d'habileté pour connoître sa force, & s'il a assez de courage pour la mettre en œuvre. C'est ce qu'on

voit rarement. J'y reviens encore: un cavalier qui connoît la légèreté, la docilité & la vigueur de son cheval, comme l'avantage de ses armes, combat avec beaucoup plus de confiance, de hardiesse, d'adresse & de courage, du moins cela devroit être ainsi, & je m'étonne que la cavalerie Espagnole ne nous offre rien de plus, ou très-rarement, que ce qu'on remarque dans la Françoisise, dans l'Allemande & dans toute autre. Je suis persuadé que si elle étoit instruite de sa force qu'elle ignore, & qu'on commençât par les Officiers qui n'en sont pas mieux instruits que leurs cavaliers, elle seroit mieux menée, & tout en iroit mieux; l'on verroit bientôt ce qu'elle vaut, & de quoi sont capables des gens montés sur de tels chevaux.

Bien des gens diront que deux cens chevaux Espagnols, quelque bien conduits qu'ils soient, doivent être battus par deux cens de notre cavalerie pesante; supposant une égale valeur dans les hommes, c'est de quoi je ne conviens pas. Je soutiens au contraire que les deux cens des premiers battront infailliblement, je ne dis pas deux cens, mais six cens des autres. Les chevaux Espagnols vifs, légers, braves & vigoureux, comme chacun sçait, se manient & se tournent comme on veut; leurs mouvemens, leurs caracols sont si prompts, si légers, si rapides, qu'il n'est pas possible qu'un de nos escadrons puisse jamais résister au choc impétueux, & à la célérité des mouvemens d'un escadron Espagnol qui lui gagne le flanc & la croupe dans un instant, qui se partage, & se remet avec la même rapidité. Si les six escadrons se replient, caracolent sur les deux autres, à peine

auront-ils le tems de s'ébranler, d'y penser même, que ceux-ci auront attaqué & percé tout ce qu'ils ont de front, tant leur choc est violent & terrible, & leurs épées avantageuses.

Comment résister contre des troupes, qui connoissant leur force, comme je le suppose ici, combattoient avec de si grands avantages, à qui il est libre d'approcher l'ennemi, quelque supérieur qu'il soit, d'aussi près qu'il leur plaît, d'éviter un combat, ou de le donner? Je dis plus, elles peuvent agir dans les pais même favorables à l'infanterie, dans les montagnes comme dans les plaines; c'est ce qu'on a vû mille fois. En est-il au monde de plus propre à harceler une armée par de continuelles attaques, & des retraites aussi promptes; sans que notre cavalerie moins vive & moins agile la puisse joindre? C'est cette même cavalerie si redoutable aux Romains, qu'Annibal mena en Italie.

Si elle attaque dans un combat, & qu'elle soit repoussée, elle s'en va & se retire, elle se rallie, & revient au combat d'autant plus facilement qu'elle voit bien qu'on ne sçauroit jamais l'atteindre. Si on débande des troupes à ses trousses, qu'on les détache du gros; pour que les escadrons flottent, se déforment & se dispersent, l'ennemi fera volteface, & battra en détail ce qu'il n'a pû vaincre ensemble.

Si les six cens chevaux se mettent en ligne par escadrons, les deux cens Espagnols se partagent s'ils veulent en quatre troupes, ou n'en forment que deux, & tombent sur deux autres, ils les choquent & les ouvrent avec cette rapidité si naturelle à la cavalerie; la force & la

promptitude du choc ne donnant pas le tems au reste d'agir & de se tourner assez vite pour les prendre en flanc, & gagner la croupe des assaillans, à cause de la pesanteur & de la gravité des mouvemens de notre cavalerie. Après cela rien n'empêche les deux escadrons victorieux de revenir sur leurs pas, & d'attaquer les autres avant qu'ils aient eu le tems de tourner de tête à queue; ainsi, les uns après les autres, deux escadrons peuvent fort bien en battre six de notre cavalerie.

Disons plus. Je suppose que les six cens chevaux ont leurs aîles si bien appuiées, qu'elles ne puissent être tournées & prises en flanc; je veux même que ces six cens chevaux ne forment qu'une ligne serrée sans espaces & en phalange, c'est sans doute le mieux, comme cela se pratique contre la cavalerie Turque, dont les chevaux approchent fort de la célérité des Espagnols, quoique moins vigoureux dans le choc, & les cavaliers plus mal armez. Si on se forme en phalange, je dis que les deux escadrons Espagnols auront encore moins à craindre: cela se sent assez. Ceux-ci n'ont qu'à s'abandonner au centre ou sur les aîles l'épée Espagnole au poing, plus longue, plus légère, plus forte de pointe & plus avantageuse que la nôtre. Encore une fois, ils s'ouvriront un passage & passeront outre avec bien moins de péril d'être enveloppez, que si l'on conservoit des espaces qui facilitent le caracol, quoique ces espaces soient plus dangereux que s'il n'y en avoit point.

Qu'est-ce que six cens chevaux sur une ligne, mille, si l'on veut? Les deux escadrons en attaquant n'ont affaire qu'aux deux qu'ils ont

en tête. Ce qu'il y a de plus est tout comme s'il n'y en avoit point, puisqu'ils ne sçauroient soutenir ce qui est attaqué; le choc est trop violent & l'effort trop prompt pour avoir le tems de se replier sur un corps qui pénètre & passe outre comme un éclair. C'est un paradoxe, diront certaines gens: oui en apparence, mais une vérité en effet.

Dans la guerre de 1701. en Italie, cinquante chevaux Espagnols se trouvent enveloppez par six ou sept cens de la cavalerie Impériale. L'Officier Espagnol ne vit pas d'autre moien d'échaper que dans une grande résolution. Assuré de la valeur de sa troupe & de la bonté de ses chevaux, il ordonne à ses cavaliers de serrer leurs rangs & leurs files, & sans perdre un moment part comme un trait, s'élançe sur l'ennemi l'épée à la main, s'ouvre un passage, s'en va & les laisse dans l'admiration d'une telle audace. Il eût été aussi aisé à ce brave Officier Espagnol, qui étoit un homme de soixante ans, de rentrer dans le cercle qu'il en étoit sorti, & d'en ressortir par la même manœuvre; tant il est difficile de résister à l'impétuosité & à la violence du choc de cette cavalerie.

Les Espagnols ont une méthode dans les combats de cavalerie qui ne me paroît pas trop sûre, quoiqu'elle leur réussisse assez souvent: elle ne laisse pourtant pas de faire connoître la force & la vigueur de leur cavalerie, & son extrême avantage. Avant que d'engager un escadron ils poussent en avant une troupe de vingt ou trente maitres des plus braves & des mieux montez, soutenus du gros qui les suit de près; cette troupe s'abandonne sur l'ennemi l'épée à la main, sans tirer un seul coup, & tâché de per-

cer & de se faire jour au travers des escadrons ennemis, pendant que ceux qui suivent chargent en même tems, & profitent du désordre & de l'étonnement que cette première charge a mis dans ceux qui sont attaquez.

Si la cavalerie Espagnole connoissoit sa force, il n'y a rien qui pût lui résister, à moins que de combattre dans un endroit resserré en lignes redoublées, & avec tant de troupes qu'on pût la casser & rompre la violence de son choc avant qu'elle pût atteindre à la dernière.

Quant à l'infanterie, elle ne sçauroit jamais résister contre cette cavalerie, encore moins depuis la suppression des piques. Cela est si vrai, que dans la guerre d'Espagne de 1701. on a vû un Officier Espagnol à la tête de cent chevaux, renverser & passer sur le ventre d'un gros bataillon de troupes Angloises, qui ne sont certainement pas méprisables. Il fit plus, tant il étoit hardi & résolu, il revint sur ses pas, & repassa encore sur le corps de cette infanterie, encore toute étonnée de l'audace & de la hardiesse surprenante de cet Officier dont j'ai oublié le nom, mais non pas la gloire d'une si belle action.

Les Turcs, les Tartares, les Arabes, & les Maures eux-mêmes, c'est-à-dire les peuples du Roiaume de Fez & de Maroc, n'ignorent pas moins leurs forces pour le regard de leurs chevaux que les Espagnols; mais leurs sabres, bien que d'une trempe excellente, ne sont pas à beaucoup près si avantageux & d'une si terrible exécution dans le combat que l'épée Espagnole, & même que les épées des Allemans. Aussi remarque-t-on que les Turcs ne sont battus que par le seul désavantage de leurs armes à leur ca-

valerie comme à leur infanterie, ils ne sçavent ce que c'est que baionette au bout du fusil; car depuis l'invention de cette arme, ils n'ont pû rien gagner contre les Chrétiens. S'ils ouvroient les yeux sur le défaut de leurs armes, qu'ils s'armassent des nôtres, qu'ils connussent la force & la vigueur de leurs chevaux, & qu'ils combattissent sur une phalange parfaite & avec plus d'ordre qu'ils ne font, je suis persuadé qu'on auroit de la peine à leur résister: lorsque tout devient égal dans l'ordre & dans le courage, le nombre fait beaucoup, & remporte la victoire. Ils pourroient former leur infanterie en phalange, comme je l'ai dit, sur une très-grande profondeur; & comme le propre de cette nation vive & agissante, est de joindre l'ennemi en combattant en bon ordre sur une profondeur de vingt ou trente, ils nous ouvreroient sans peine par le poids de leur choc & de leur nombre.

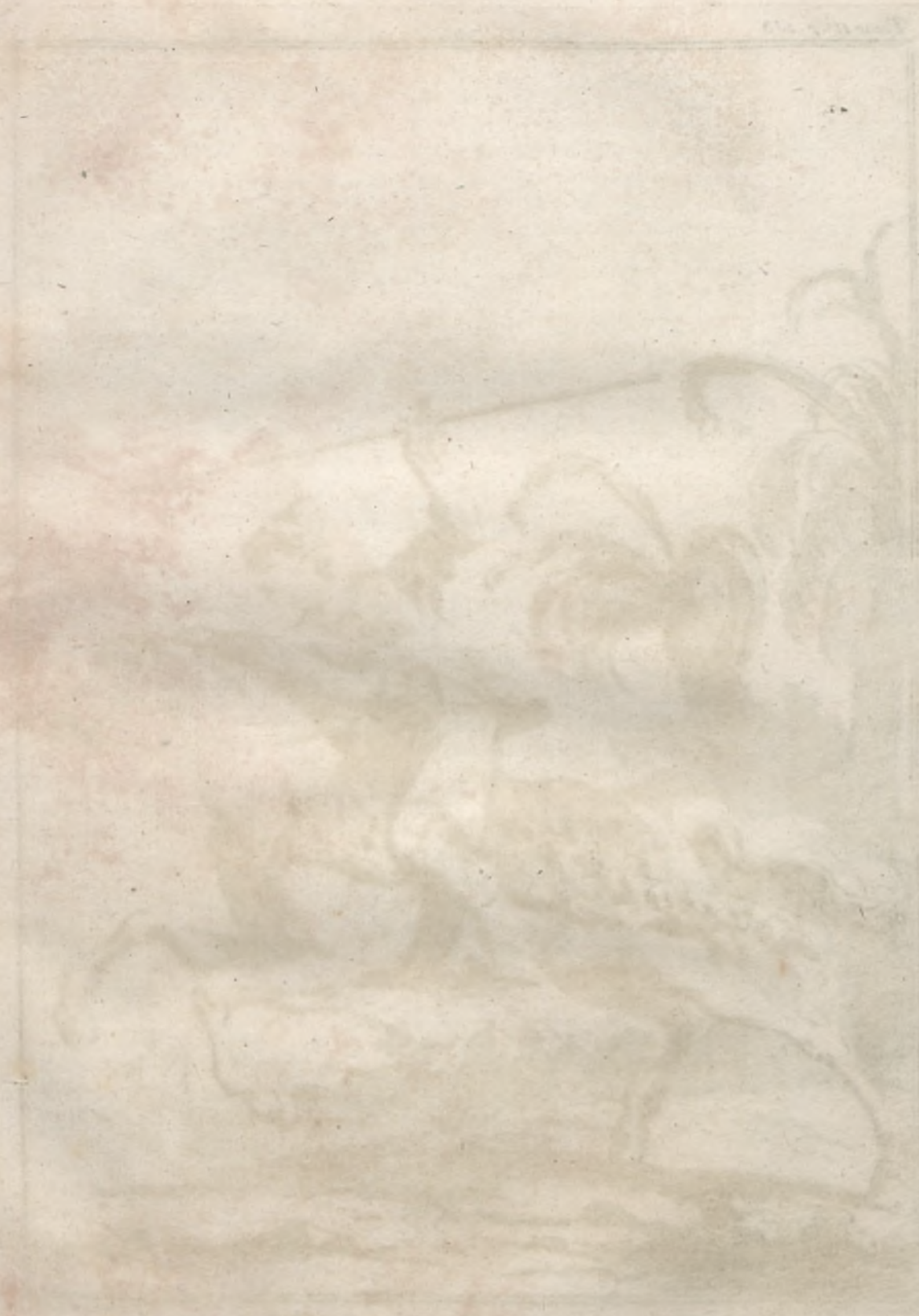
Nous méprisons les Turcs, ils sont certainement peu à craindre par le seul desavantage de leurs armes, & non pas autrement. Montécuculi ne touche pas l'article de leurs armes, il ne faut pas en être surpris. De son tems nos baionettes étoient inconnues, & les soldats bien moins exercez à tirer. Il ne laisse pas que de faire l'éloge de cette nation, & de l'estimer infiniment, car elle possède de grandes parties pour les grandes choses.

» Leur valeur, dit-il, naît premièrement d'une complexion robuste, point corrompue par les débauches, animée d'un sang pur plein d'esprits, puis de la connoissance de la guerre & des exercices militaires, de la confiance qu'inspirent les victoires passées,

» des deux grands poles du monde politique, qui sont la récompense & la punition, dont l'une est très-grande & l'autre très-rigoureuse chez les Turcs; enfin la religion qui leur promet un bonheur éternel, s'ils meurent en combattant, & qui leur persuade que chacun porte écrit sur son front son heure fatale, & que c'est une chose inévitable.

Ils sont revenus de cette opinion, s'il est vrai qu'ils en aient été persuadez. Je crois que ce qui les rend braves, déterminez & d'une volonté admirable, c'est uniquement les récompenses. Montécuculi ne se lasse point d'en parler. Il écrivoit dans un tems, où elles étoient fort rares dans les troupes Impériales. » Elles sont excessives chez les Turcs, dit-il, & les châtimens atroces. Ils sont persuadez que ces deux choses sont comme les rênes de l'Etat: qu'il faut de la rigueur pour faire observer les choses rudes & difficiles, & qu'il faut quelque chose de plus que des louanges pour paier des actions de valeur. Rien de plus vrai.

Pour revenir à leur cavalerie, à celle des Arabes, des Tartares & des Maures, ils ont encore un avantage qui n'est pas de petite considération; c'est qu'outre la bonté & la légéreté de leurs chevaux, beaucoup meilleurs, quoique plus petits que les nôtres & moins chargez de harnois, ils sont encore à cheval si court sur l'étrier, qu'un cavalier est assis comme sur un tabouret. Il se relève tout droit en courant & s'appuie sur ses étriers pour avoir plus de coup & assener de plus loin. Les Hussards n'en usent pas autrement; mais leurs chevaux ne sont pas si bons. Un cavalier à cheval de la sorte est plus ferme, plus hardi,





Grave par Crapin le fils

CAVALIER DE FEZ OU DE MAROC

Parocelle del

di, & les chevaux d'un escadron plus ferrez : car les selles touchent les unes aux autres, & non pas les jambes des cavaliers, & des bottines suffisent lorsqu'on est à cheval comme les Turcs.

Les armes des cavaliers Arabes, & celles des cavaliers de Fez & de Maroc, sont trop avantageuses pour n'en pas parler ici. Elles sont telles, que si la cavalerie Espagnole n'eût été soutenue d'infanterie à la bataille que le Marquis de Léde donna en 1702. sous Ceuta, elle eût été entièrement défaite en fort peu de tems. Les cavaliers de ce pais-là n'ont pour toute arme que le sabre, & une manière de demie pique d'environ huit pieds de longueur. Le bois va un peu en diminuant depuis le milieu jusqu'au talon, où il y a une espèce de rebord de plomb ou de cuivre du poids de demie livre, la lame d'un grand pied de long, très-aigüe & traechante, de deux pouces ou environ dans sa plus grande largeur, avec une petite banderole sous le fer. Ils se servent de cette arme avec une adresse surprenante. Ils la tiennent à la main par les bouts des doigts & en équilibre, comme on voit en B, & le poids, qui est à l'extrémité du talon, fait que le côté du fer est toujours plus long que vers le talon; ils portent leur coup de plus loin. La cavalerie Espagnole eut affaire

à celle des Maures armée de la sorte, qui dès le premier choc jetta à bas des chevaux le premier rang des escadrons Espagnols; & sans l'infanterie, qui se trouva là tout à propos, il n'en fut pas échappé un seul. On remarqua en cette occasion que l'épée Espagnole n'étoit d'aucun effet.

Je ne crois pas qu'on puisse rien imaginer de plus redoutable qu'une arme telle que celle que je viens de décrire. Le moien de pouvoir aborder un escadron armé de la sorte, qui au premier choc jette un premier rang par terre, & en fait autant du second, si celui-ci veut tenter l'avanture, chaque cavalier étant comme assuré de tuer son homme: car il porte son coup de toute la longueur de son arme en s'élevant droit sur les étriers. Il se baïsse & s'étend jusques sur le cou de son cheval, & porte son coup avec tant de roideur, de force & de justesse, qu'il perce un homme d'outre en outre avant qu'il ait eu le tems de l'approcher, & se relève avec la même légèreté & la même vigueur pour redoubler encore. Le lancier n'avoit qu'un coup à donner, & ce coup n'étoit jamais sans remède, l'ennemi pouvant léviter en s'ouvrant; mais rien ne sauroit résister contre la lance des Maures, qui charge par coups redoublez comme l'on feroit avec une épée.



 CHAPITRE XIV.

Scipion passe la Trébie , & perd son arrièregarde. Les Gaulois prennent le parti d'Annibal. Mouvemens que cette défection cause à Rome. Annibal entre par surprise dans Clastidium. Combat de cavalerie. Conseil de guerre entre les deux Consuls. Ruse d'Annibal.

Cette trahison des deux mille Gaulois donna de grandes inquiétudes à Publius, qui craignoit avec raison que ces peuples, déjà indisposés contre les Romains, n'en prissent occasion de se déclarer tous en faveur des Carthaginois. Pour aller au-devant de cette conspiration, vers les trois heures après minuit il lève le camp, & s'avance vers la Trébie & les hauteurs qui en sont proche, comptant que dans un poste si avantageux & au milieu de ses alliez on n'auroit pas l'audace de venir l'attaquer. Sur l'avis que le Consul étoit décampé, Annibal lui mit en queue la cavalerie Numide, laquelle il fit suivre peu après par l'autre, qu'il suivoit lui-même avec toute l'armée. Les Numides entrèrent dans le camp des Romains, & le trouvant désert & abandonné, ils y mirent le feu. Ce fut un bonheur pour l'armée Romaine. Car si les Numides, sans perdre de tems, l'eussent poursuivie & eussent atteint les bagages, en plaine comme ils étoient, ils auroient fort incommodé les Romains. Mais lorsqu'ils les joignirent, la plupart avoient déjà passé la Trébie. Il ne restoit plus que l'arrièregarde, dont ils tuèrent une partie, & prirent le reste prisonnier.

Publius passa la rivière, & mit le camp auprès des hauteurs. Il se fortifia d'un fossé & d'un retranchement, & en attendant les troupes que Sempronius lui amenoit, il prit grand soin de sa plaie, pour être en état de combattre, si l'occasion s'en présentoit. Cependant Annibal s'approche, & campe à quarante stades du Consul. Là les Gaulois qui habitoient dans ces plaines partageant avec les Carthaginois les mêmes espérances, leur apportèrent vivres & munitions en abondance, prêts eux-mêmes d'entrer de leur part dans tous les travaux & tous les périls de cette guerre.

A Rome, quand on apprit l'action qui s'étoit passée entre

la cavalerie , on y fut d'autant plus surpris , que l'on ne s'attendoit pas à cette nouvelle. Mais au reste on trouva des raisons pour ne pas regarder cela comme une entière défaite. Les uns s'en prirent à une trop grande précipitation de la part du Consul ; les autres à la perfidie des Gaulois alliez , qui à dessein ne s'étoient pas défendus , perfidie qu'ils conjecturoient sur l'infidélité que ces peuples venoient tout récemment de commettre. Mais comme l'infanterie étoit encore en son entier , on se flattoit qu'il n'y avoit encore rien à craindre pour le salut de la République. Aussi lorsque Sempronius traversa Rome avec ses légions , on y crut que , dès qu'il seroit arrivé au camp , la présence seule d'une si puissante armée mettroit Annibal en fuite , & termineroit la guerre.

Toutes les troupes s'étant rendues à Ariminum , selon qu'on s'y étoit engagé par serment , Tibérius à leur tête fit diligence pour joindre son Collègue. Il campa près de lui , fit rafraîchir son armée , qui depuis Lilybée jusqu'à Ariminum avoit marché pendant quarante jours de suite , & donna ordre que l'on disposât tout pour une bataille. Pendant que l'on s'y préparoit , il visitoit souvent Publius , il se faisoit rendre compte de ce qui s'étoit passé , & ils tenoient conseil ensemble sur ce qu'il y avoit à faire. Annibal , pendant leurs délibérations , trouva moyen d'entrer dans Clastidium , dont le Gouverneur pour les Romains lui ouvrit les portes. Maître de la garnison & des magasins , il distribua les vivres à son monde , & joignit les prisonniers à ses troupes , sans leur faire aucun mal , pour donner un exemple de la douceur dont il vouloit user , afin que ceux qu'on prendroit dans la suite espérassent de trouver leur salut dans sa clémence. Pour gagner aussi aux Carthaginois tous ceux que les Romains avoient mis en Charges , il récompensa magnifiquement le traître , qui lui avoit livré Clastidium. Peu après aiant découvert que quelques Gaulois d'entre le Pô & la Trébie , qui avoient fait alliance avec lui , ne laissoient pas que d'entretenir quelque liaison avec les Romains , comme pour avoir un refuge assuré de quelque côté que la fortune se rangeât , il détacha deux mille hommes de pied & mille chevaux tant Gaulois que Numides , avec ordre de faire le dégât sur leurs terres. Cet ordre fut exécuté sur le champ , & le butin fut grand. Les Gaulois coururent aussitôt aux retranchemens des Romains pour demander du secours.

Sempronius, qui attendoit depuis longtems l'occasion d'agir, saisit ce prétexte. Il envoie la plus grande partie de la cavalerie avec mille archers à pied, qui passent en hâte la Trébie, attaquent ceux qui emportoient le butin, & les obligent de prendre la fuite & de se retirer à leurs retranchemens. La garde du camp court au secours de ceux qui étoient poursuivis, repousse les Romains, & les contraint à leur tour de fuir à leur camp. Sempronius alors met en mouvement toute sa cavalerie & ses archers, & les Gaulois sont encore forcez de faire retraite. Annibal, qui n'étoit pas prêt à une action générale, & qui d'ailleurs ne croioit pas qu'un Général sage & prudent dût, sans un dessein prémédité & à toute occasion, hazarder une bataille générale, se contenta d'arrêter la fuite de ses gens, & de leur faire tourner front aux ennemis, leur défendant par ses Officiers & par des trompettes de combattre ni de poursuivre. Les Romains s'arrêtèrent là pendant quelque tems; mais enfin ils se retirèrent, après avoir perdu peu de leur monde, & en avoir tué un plus grand nombre du côté des Carthaginois.

Sempronius enflé & triomphant de ce succès, auroit fort souhaité d'en venir à quelque chose de décisif. Mais quelque envie qu'il eût de profiter de la blessure de Scipion, pour disposer de tout à son gré, il ne laissa pas que de lui demander son avis, qu'il ne trouva pas conforme au sien. Publius pensoit au contraire qu'il falloit attendre que les troupes eussent été exercées pendant l'hiver, que l'on en tireroit plus de services la campagne suivante: que les Gaulois étoient trop légers & trop inconstans pour demeurer unis aux Carthaginois; que dès que ceux-ci ne pourroient rien entreprendre, ceux-là ne manqueroient pas de se tourner contre eux; qu'après que la blessure seroit guérie, il espéroit être de quelque utilité dans une affaire générale, qu'enfin il le prioit instamment de ne pas passer outre. Sempronius ne pouvoit s'empêcher de connoître que les avis de son Collègue étoient justes & sages: mais la passion de se distinguer & l'assurance qu'il croioit avoir de réussir, l'emportèrent sur la raison & sur la prudence. Il avoit en tête, avant que Publius pût se trouver à l'action, & que le tems de créer de nouveaux Consuls, qui approchoit, fût venu, de finir cette guerre par lui-même; & comme il ne cherchoit pas le tems des affaires,

mais le sien, il ne pouvoit pas ne point prendre de mauvaises mesures.

Annibal pensoit comme Publius sur la conjoncture présente, mais il concluoit tout le contraire & pressoit le tems du combat : premièrement pour profiter de la disposition où étoient les Gaulois en sa faveur ; en second lieu, parce qu'il n'auroit à combattre que contre de nouvelles levées sans expérience ; & enfin pour ne pas laisser à Publius le tems de se trouver à l'action. Mais sa plus forte raison étoit de faire quelque chose, & de ne laisser pas le tems se perdre inutilement : car rien n'est plus important pour un Général, qui entre avec une armée dans un pais ennemi, & qui entreprend une conquête extraordinaire, que de renouveler par des exploits continuels les espérances de ses alliez. Il ne pensa donc plus qu'à se disposer à une bataille, bien sûr que Sempronius ne manqueroit pas de l'accepter.

Il avoit reconnu depuis longtems le terrain qui étoit entre les deux armées. C'étoit une plaine rase & découverte, où couloit un ruisseau, dont les bords, assez hauts, étoient encore hérissés de ronces & d'épines fort ferrées. Ce ruisseau lui parut propre pour y dresser une embuscade, & en effet il lui étoit aisé de se cacher. Les Romains étoient bien en garde contre les lieux couverts, parce que c'est ordinairement dans ces sortes d'endroits que les Gaulois se couvrent & se cachent ; mais ils ne se défioient pas d'un terrain plat & rase. Cependant une embuscade y est plus sûre que dans des bois. Outre que l'on y découvre de loin, il s'y rencontre quantité de petites hauteurs derrière lesquelles on est suffisamment à couvert. Il ne faut souvent que de petits bords de ruisseaux, des roseaux, des ronces, quelque sorte d'épines pour cacher non seulement de l'infanterie, mais même de la cavalerie : & il n'est pas besoin pour cela d'une grande habileté. Il n'y a qu'à coucher par terre les armes qui se voient de loin, & mettre les casques dessous.



C H A P I T R E X V .

Bataille de la Trébie.

LE Général des Carthaginois tint donc un Conseil de guerre , où il fit part à Mangon & aux autres Officiers du dessein qu'il avoit. Chacun y aiant applaudi , aussitôt après le souper de l'armée , il fit appeller Mangon son frère , jeune à la vérité , mais vif , ardent & entendu dans le métier , le fit Chef de cent chevaux & de cent hommes de pied , & lui ordonna de choisir dans toute l'armée les soldats les plus braves , & de le venir trouver dans sa tente avant la nuit. Quand il les eut exhorté tous à se signaler dans le poste qu'il devoit leur assigner , il leur dit de prendre chacun dans leur compagnie neuf d'entre leurs compagnons qu'ils connoissoient les plus braves , & de le venir joindre à certain endroit du camp. Ils y vinrent tous au nombre de mille chevaux & d'autant d'hommes de pied. Il leur donna des guides , marqua à son frère le moment où il devoit fondre sur l'ennemi , & les envoya au lieu qu'il avoit choisi pour l'embuscade.

Le lendemain au point du jour il assemble la cavalerie Numide, gens endurcis à la fatigue , il l'exhorte à bien faire , promet des gratifications à ceux qui se distingueroient , & leur donne ordre de passer au plutôt la rivière , d'approcher du camp des ennemis , & d'y attacher l'escarmouche , pour les mettre en mouvement. En cela ses vûes étoient de prendre l'ennemi dans un tems où il n'auroit pas mangé du jour , & où il ne s'attendroit à rien moins qu'à une bataille. Il convoque ensuite le reste des Officiers , les anime au combat , & les avertit de faire repaître tout leur monde , & de disposer leurs armes & leurs chevaux.

Dès que Sempronius vit la cavalerie Numide , il ne manqua pas de lâcher la sienne , & de lui donner ordre d'en venir aux mains. Elle fut suivie de six mille archers à pied , il sortit enfin lui-même des retranchemens avec tout le reste de ses troupes. Il étoit si fier de la nombreuse armée qu'il commandoit , & de l'avantage qu'il avoit remporté le jour précédent , qu'il s'imaginait que pour vaincre il n'avoit qu'à se présenter. On étoit alors en plein hiver , il neigeoit ce jour-là

même, & faisoit un grand froid, & l'armée Romaine s'étoit mise en marche sans avoir repû. Le soldat part avec empressement & grand desir de combattre : mais quand il eut passé la Trébie, enflée ce jour-là par les torrens qui y étoient tombez des montagnes voisines pendant la nuit, & où il avoit de l'eau jusques sous les aisselles, le froid & la faim (car le jour étoit alors assez avancé) l'avoient étrangement affoibli. Au lieu que les Carthaginois avoient bû & mangé sous leurs tentes, avoient disposé leurs chevaux, s'étoient frottez d'huile, & revêtus de leurs armes auprès du feu.

Quand les Romains furent sortis de la rivière, Annibal, qui attendoit ce moment, envoya devant, au secours de ses Numides, les armez à la légère & les frondeurs des Isles Balears, au nombre d'environ huit mille hommes, & les suivit à la tête de toute l'armée. A un mille de son camp, il rangea sur une ligne son infanterie, qui faisoit près de vingt mille hommes, tant Gaulois, qu'Espagnols & Afriquains. La cavalerie, qui, en comptant les Gaulois alliez, montoit à plus de dix mille hommes, il la partagea sur les aîles, où il plaça aussi les éléphants, partie devant la gauche, partie devant la droite.

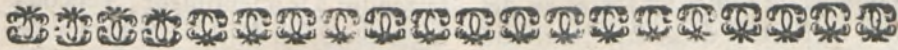
Sempronius de son côté rappella sa cavalerie, qui se fatiguoit inutilement contre les Numides, cavaliers instruits & accoutumez à fuir en desordre au premier choc, & à revenir à la charge aussi hardiment qu'ils y étoient venus. Son ordonnance fut celle dont les Romains ont coutume de se servir. Il avoit à ses ordres seize mille Romains & vingt mille alliez, nombre, où monte une armée complete, lorsqu'il s'agit de batailles générales, & que les deux Consuls se trouvent joints ensemble. Il jeta sur les deux aîles sa cavalerie, qui étoit de quatre mille chevaux, & s'avança vers l'ennemi fièrement, au petit pas, & en ordre de bataille.

Quand on fut en présence, les armez à la légère de part & d'autre engagèrent l'action. Autant que cette première charge fut desavantageuse aux Romains, autant elle fut favorable aux Carthaginois. Du côté des premiers, c'étoit des soldats qui depuis le matin souffroient le froid & la faim, & dont les traits avoient été lancez pour la plûpart dans le combat contre les Numides ; ce qui leur en restoit, étoient si appesantis par l'eau dont ils avoient été trempez, qu'ils ne pouvoient être d'aucun usage. La cavalerie, toute l'armée étoit également

hors d'état d'agir. Rien de tout cela ne se trouve du côté des Carthaginois. Frais, vigoureux, pleins d'ardeur, rien ne les empêchoit de faire leur devoir.

Aussi dès que les armez à la légère se furent retirez par les intervalles, & que l'infanterie pesamment armée en fût venue aux mains, alors la cavalerie Carthaginoise, qui surpassoit de beaucoup la Romaine en nombre & en vigueur, tomba sur celle-ci avec tant de force & d'impétuosité, qu'en un moment elle l'enfonça & la mit en fuite. Les flancs de l'infanterie Romaine découverts, les armez à la légère des Carthaginois & les Numides reviennent à la tête de leurs gens, fondent sur les flancs des Romains, y mettent le desordre, & empêchent qu'ils ne se défendent contre ceux qui les attaquoient de front. De la part des pesamment armez, dans les premiers rangs & ceux qui les suivoient, la résistance fut plus longue & le combat plus égal. Ce fut aussi le moment où les Numides sortirent de leur embuscade, chargèrent en queue les légions, qui combattoient au centre, & y jetèrent une confusion extrême. Les deux aîles attaquées en front par les éléphants, en flanc & tout autour par les armez à la légère, furent culbutées dans la rivière. La seconde ligne ne put tenir un moment contre les Numides, qui étoient venus fondre sur elle par ses derrières. Il n'y eut que la première, qu'une heureuse nécessité força de se faire jour à travers les Gaulois & les Afriquains, dont elle fit un grand carnage. Mais après la défaite de ses aîles, voyant qu'elle ne pouvoit plus ni les secourir, ni retourner au camp, dont la cavalerie Numide, la rivière & la pluie ne lui permettoient pas de reprendre le chemin, serrée & gardant ses rangs elle prit la route de Placentia, où elle se retira sans danger au nombre au moins de dix mille hommes. La plupart des autres qui restoit périrent sur les bords de la rivière, écrasés par les éléphants ou par la cavalerie. Ceux qui purent échapper, tant fantassins que cavaliers, se joignirent au gros dont nous venons de parler, & le suivirent à Placentia. Les Carthaginois poursuivirent l'ennemi jusqu'à la rivière, d'où, arrêtés par la rigueur de la saison, ils revinrent à leurs retranchemens. La victoire fut complète, & la perte peu considérable. Quelques Espagnols seulement & quelques Afriquains restèrent sur le champ de bataille, les Gaulois furent les plus maltraitez; mais tous souffrirent beaucoup

beaucoup de la pluie & de la neige. Beaucoup d'hommes & de chevaux périrent de froid, & de tous les éléphans on n'en put sauver qu'un seul.



OBSERVATIONS

*Sur la bataille de la Trébie entre les Romains
& les Carthaginois.*

S. I.

Inconvéniens d'un commandement partagé. Caractère de Sempronius, & l'usage qu'en fait Annibal. Ordre de bataille. Défaite des Romains.

IL est rare que deux Généraux dont le commandement est alternatif, puissent longtems s'accorder ensemble. Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est qu'un excellent Général qui aura un franc stupide pour Collègue, trouvera souvent plus de chicannes, d'oppositions & de faux raisonnemens à combattre, & plus de gens qui se tourneront contre lui, que s'il avoit en tête un homme qui lui seroit comparable en intelligence. Malgré tout ce que j'ai dit de la mauvaise conduite de Scipion après l'affaire du Tésin, il étoit infiniment au-dessus de Sempronius, qui ne sçavoit que mépriser l'ennemi, sans rien voir ni rien connoître dans les moïens de le vaincre : bien que son Collègue n'oubliât rien pour lui faire comprendre que le tems ni les lieux ne permettoient pas de rien hasarder contre une armée infiniment supérieure en cavalerie, & campée dans une plaine rase & découverte, & très-propre pour la faire agir avec toute sorte

Tome IV.

d'avantage. Il étoit d'avis de traîner la guerre en longueur, & qu'en temporisant cette armée se ruineroit d'elle-même faute de vivres & de fourrages, dont elle commençoit à manquer. Ce Capitaine, qui faisoit plus de cas d'opiner selon les regles de la prudence, que de remporter la victoire par un coup de hazard, ne put rien gagner sur cet esprit opiniâtre, qui jetta les affaires dans le précipice. Scipion l'eût sans doute laissé faire, s'il l'eût cru capable de commander une armée. Aristide se trouva dans un cas semblable, mais son Collègue étoit un tout autre homme que Sempronius. Aristide, qui regardoit le commandement partagé dans une armée comme un très-grand mal, dès qu'il vit qu'on l'avoit élu avec Miltiade pour commander alternativement, céda de bon cœur son droit à son Collègue, dont il connoissoit le mérite & la valeur, quoiqu'il fût tout plein de l'un & de l'autre lui-même, & Miltiade gagna la célèbre bataille de Marathon.

Si la circonspection de Scipion fut préjudiciable à la République après l'affaire du Tésin, elle étoit salutaire & prudente sur la Trébie. Son sentiment dans cette conjoncture étoit appuyé sur des ma-

X

ximes très-solides. Il n'est pas possible de s'imaginer que Sempronius ne sentit pas tout le vrai & le solide des raisons de son Collègue, qui s'opposa de toutes ses forces au dessein qu'il avoit de courre les risques d'une bataille rangée. *Sempronius ne pouvoit s'empêcher de reconnoître*, dit notre Auteur, *que les avis de son Collègue étoient justes & sensez.* Peut-être qu'il eût été plus avantageux pour Sempronius, qu'il n'en eût pas connu toute la force. La vérité qui frappe, & à laquelle on se refuse, nous laisse souvent dans une suspension d'esprit, & une espèce de crainte de ne pas réussir qui est toujours dangereuse. » Quand les hommes ont balancé longtems à entreprendre quelque chose par la crainte de ne pas réussir, dit un Auteur judicieux (a) & grand Politique, l'impression qui leur reste de cette crainte, fait pour l'ordinaire qu'ils vont ensuite trop vite dans la conduite de leurs entreprises. Cette maxime est très-sensée & très-vraie. Les raisons de Scipion, qui étoit un homme sage, laissèrent Sempronius dans le doute & dans l'incertitude : ce qui paroît assez par sa conduite.

Lorsque la prévoiance & les conseils ont précédé les dangers d'une entreprise, la peur est vaincue ; mais lorsque la peur & le doute, où l'on est du succès, ont devancé la prévoiance, nous faisons tout à la hâte & sans réflexion. C'est ce que fit Sempronius, qui se gouverna dans cette affaire comme si le courage seul eût suffi pour remplir le devoir d'un Général.

Scipion ne pouvant rien gagner sur cet esprit opiniâtre & présomptueux, l'abandonna à son mauvais

génie. N'eût-il pas mieux fait, & plus prudemment, lorsqu'il le vit inflexible dans sa résolution, de changer de batterie, & d'affecter de se rendre à son sentiment, l'encourager dans son dessein, & l'aider de ses conseils, dont il avoit le plus de besoin ?

Quand une entreprise a été une fois résolue dans un Conseil de guerre, il est d'une extrême conséquence que les Officiers & les soldats mêmes ignorent le pour & le contre : car il y en a toujours un fort grand nombre qui comptent les avis, plutôt qu'ils ne les présentent. Souvent dans les conseils ce ne sont pas les plus sages qui sont écoutés & qui décident ; mais ceux qui sont à la tête, à qui il est permis de faire & de dire tout ce qu'il leur plaît : outre que l'on a toujours de l'éloignement dans ces sortes d'assemblées pour tout ce qui tend à éviter ou à retarder le combat, de peur qu'on ne doute de leur courage. Il importe donc que ceux qui ont été d'un sentiment contraire, paroissent approuver ce qui s'y est déterminé, quelque mauvais qu'il puisse être, il faut qu'ils le maintiennent publiquement ; ce qui fait que le Général, ou celui qui en est l'auteur, perd cette crainte que cause ordinairement le doute où l'on est de ne pas réussir.

Annibal ne craignoit rien tant sinon que les Romains ne traînaient les affaires en longueur, & qu'ils ne le tournassent & ne le roulassent de camp en camp dans un pays peu favorable à sa cavalerie, qui étoit ce qu'il avoit de plus fort & de plus redoutable dans son armée. Il comptoit moins sur son infanterie, dont la plus grande partie étoit composée de troupes Gauloises mal armées & sans aucune discipline ; mais com-

(a) *Mem. du Card. de Retz.*

me le fond en étoit bon, il espéroit qu'étant disciplinées & mêlées avec les Afriquains & les Espagnols, il en tireroit les mêmes services.

Ce grand Capitaine voioit bien que le poste où il se trouvoit, étoit tout ce qu'il pouvoit choisir de meilleur & de plus avantageux pour faire agir sa nombreuse cavalerie & ses éléphants, assuré que la bataille se donnant dans une plaine rasée & découverte, les Romains ne résisteroient pas un moment à cause de l'inégalité de leur cavalerie, autant dans le nombre que dans la hardiesse & dans le courage : car quant à l'infanterie, les Romains étoient plus forts. S'il falloit s'en rapporter à Tite-Live, ils devoient l'être de près d'un tiers. Il y joint les Gaulois Cénomans, dont notre Auteur ne fait aucune mention. Quoiqu'il en soit, cette infanterie eût décidé si le Général Romain eût observé une meilleure conduite dans la disposition de sa cavalerie.

Je ne le blâme point d'avoir donné à la fortune, on sçait assez que les ménagemens craintifs à l'ouverture d'une guerre tirent à des conséquences dangereuses, dont l'ennemi peut tirer avantage ; mais ce n'est pas reculer que d'attendre du tems & de l'occasion : car en temporisant on ne gâte jamais rien dans les affaires contestées. Entre deux Généraux ou dans un Conseil de guerre, où il est libre à chacun de dire son avis, & lorsqu'on s'aheurte à soutenir un mauvais sentiment, on doit tout au moins prendre de bonnes mesures, & ne rien négliger de tout ce qui peut nous mener à la victoire, & ne rien mettre au hazard sans quelque apparence de réussir. Lorsqu'on manque dans les précautions qui dépendent de nous, on se perd d'honneur & de réputation.

Sempronius n'y eut nul égard, à peine donne-t-il le tems à ses soldats de se reconnoître après sa jonction avec Scipion, & de les accoutumer à la vûe de l'ennemi, qui nous paroît toujours plus redoutable dans l'éloignement qu'il ne l'est de près ; & lorsqu'on s'accoutume à le voir, la hardiesse augmente à mesure que l'idée que nous en avons diminue. Il faut connoître l'ennemi avant que de s'engager dans une entreprise importante & décisive.

Marius usa d'une grande prudence dans la guerre contre les Teutons & les Ambrons ; il voulut accoutumer peu à peu ses troupes à soutenir la vûe des ennemis. » Pour les soldats, dit Plutarque (a), il les faisoit tenir longtems sur les remparts de son camp les uns après les autres, pour les accoutumer à soutenir la vûe de la terrible figure des ennemis, à entendre sans s'effraier leur ton de voix brutal & sauvage, & à n'être point étonnez de leur armure & de leurs mouvemens, en se rendant peu à peu ordinaire & familier par l'habitude de les voir, ce qui d'abord avoit paru le plus étrange & le plus formidable : car il étoit persuadé que dans les choses terribles, la nouveauté ment beaucoup à l'imagination, & lui fait paroître des choses qui ne sont point, & que l'accoutumance au contraire fait perdre aux choses naturellement les plus terribles, la plus grande partie de ce vain épouvantail qui fait naître notre effroi.

Sempronius avoit non seulement besoin de guérir ses soldats, nouvellement arrivez, de l'idée trop avantageuse qu'ils s'étoient formée

(a) *Plut. trad. Dacier. Vie de Marius.*

de la valeur & des forces de l'ennemi ; mais il étoit encore nécessaire de les discipliner, de les aguerrir & de les préparer aux grandes actions.

Quand Scipion n'eût eu que cette seule raison à opposer contre le sentiment de son Collègue, elle suffisoit de reste pour lui faire connoître la témérité de son entreprise. Annibal bien informé de tout ce qui se passoit dans le Conseil, mit en œuvre toutes les ruses dont il se put aviser pour précipiter Sempronius dans quelque mauvais pas, & le fortifier de plus en plus dans le désir imprudent de combattre.

Rien ne nous fait voir, avec plus d'évidence, les qualitez extraordinaires & la profondeur du génie du Général Carthaginois dans la science militaire, que cette variété de regles & de conduite dans la manière de faire la guerre, qui tendoient toutes au but qu'il s'étoit proposé, de sorte que l'ennemi se trouvoit dans le piège sans l'avoir craint ni soupçonné.

A peine les Consuls ont relevé ceux de l'année précédente, qu'il change de méthode & de conduite selon l'humeur & le génie de chacun, ce qu'il est aisé de connoître dès qu'on sçait ce qui se passe dans les Conseils. Il est rare qu'il n'y ait pas deux partis dans une armée, où le pouvoir est partagé & alternatif ; & dès que cela arrive, le secret en est banni. Un esprit pénétrant, méditatif & profond, juge du caractère, de l'inclination, de l'humeur & de l'intelligence des Généraux par leurs sentimens. Le rusé Carthaginois tira des avantages infinis de cette étude. Il régloit là-dessus ses desseins & l'état de la guerre ; dès qu'on connoît le foible de son homme, on doit se tourner de ce côté-là.

Les esprits communs, qui ne voient rien au-delà de leur tourbillon, ne peuvent concevoir qu'il y ait des gens qui voient plus loin. Ils croient qu'il suffit de regler le dessein de leurs entreprises sur les qualitez & les connoissances qu'ils ont des forces de l'ennemi, c'est là le grand principe des hommes chargez des affaires de la guerre : qui leur diroit qu'il y en a un autre auquel ils n'ont peut-être jamais pensé, & sans lequel même on ne sçauroit bien & sûrement établir l'état de la guerre, les étonneroit sans doute. Voici pourtant Annibal qui leur dessile les yeux, & qui leur fournit des lunettes pour le soulagement de leur vûe. Agir sur ce principe, c'est le fait d'un habile homme & d'un grand Capitaine.

Les soldats & les Officiers qui composent une armée, ne font rien par eux-mêmes : celui qui les commande en chef en est l'ame & les forces mouvantes, ils en reçoivent l'esprit comme les ordres : selon qu'il dirige bien ou mal les ressorts, l'armée se meut à droit & à gauche, elle tend à sa conservation, à la gloire du Chef comme à sa honte. Tout homme qui suivra cette méthode, ce qui ne me semble pas fort difficile, trompera l'adresse des plus fins, qui vont par des principes moins déliez, il sera bientôt le maître. Ce fut par une conduite si profonde & si couverte qu'Annibal sçut irriter la témérité & l'humeur violente & fougueuse de Sempronius, pour l'engager dans un combat désavantageux, auquel il n'étoit que trop porté. Deux mots nous mettront au fait de ce stratagème ou de cette politique militaire. Je ne vois pas dans l'Histoire qu'aucun Capitaine se soit encore avisé de la pratiquer.

Annibal ne songea jamais à éprouver & à sonder les forces de l'ennemi. Il crut qu'il lui suffisoit de connoître le caractère & l'humeur de son Antagoniste pour être assuré de la victoire ; il songe à l'embarquer dans quelque petit combat , à lui céder à dessein l'avantage , à feindre même de se défier de ses forces pour augmenter sa confiance & l'envie d'en venir à une affaire décisive : bien assuré , en lui cédant peu , de gagner le tout. Le rusé Capitaine ne se trompa pas dans ses conjectures , il met en jeu cette machine , qui lui réussit toujours , & pour cet effet il détache une partie de sa cavalerie Numide & quelque infanterie , qui passerent la Trébie , & s'approchèrent du camp des Romains , pour irriter le courage & l'esprit superbe de Sempronius. Celui-ci fait sortir sa cavalerie , repousse les Carthaginois , & les suit jusqu'après de leur camp. Le combat s'y rengage. Le Consul qui voit cela , fait filer de nouvelles troupes. Les Carthaginois soutiennent quelque tems l'effort des Romains. Annibal qui cherche à amorcer le Général Romain par un petit avantage , lui cède celui-ci , & fait sonner la retraite. Il craignoit d'ailleurs que le combat ne devint sérieux. Car souvent ces sortes d'affaires par escarmouches , par irruptions & par retraites réciproques , deviennent considérables ; & lorsqu'on croit n'engager que quelques troupes , on se trouve tout d'un coup embarqué dans une affaire générale , où le hazard , plus que l'intelligence , décide ordinairement , & qui dégénèrent à un nombre d'autres tous différens , & où les plus habiles se trouvent souvent plus embarrassés que les autres qui n'ont qu'un sçavoir expérimental & certains principes de routine ,

& qui se tirent mieux de ces combats tumultueux qui exigent moins d'art & de méditation , que de ceux qui ont besoin d'une tactique plus profonde.

Le Consul Romain , orgueilleux & rempli de ce vain avantage cédé finement , & dont il ne comprit jamais l'artifice , non plus que ceux qui vinrent après lui , qui tombèrent dans le même piège , & ne s'y trouvèrent pas moins nouveaux ; le Consul Romain , dis-je , s'affermir plus que jamais dans le dessein imprudent de combattre : tant il est véritable qu'il n'y a point de ruse plus excellente que celle qui est tout-à-fait cachée , & où les troupes qui agissent par de tels moïens ne voient pas plus clair que ceux qui s'y laissent prendre. Sempronius , après l'avantage de ce premier combat , prit tant d'assurance pour la victoire , qu'il crut devoir se hâter de combattre , de peur que Scipion , venant à guérir de sa blessure , la gloire de la défaite des Carthaginois ne fût commune entre eux , & qu'il ne se trouvât trop incommodé de triompher sur un même char avec son Collègue.

Le moindre avantage dans un Général imprudent & inconfidéré , ne manque pas de produire une infinité de chimères. Annibal n'ignoroit pas le dessein du Consul , il le crut tout formé. Celui-ci , enflé de ce petit succès , se flatte qu'il ne sera pas moins heureux dans une bataille rangée. Le Carthaginois s'y étoit déjà préparé. Il avoit reconnu tout le terrain entre les deux camps. Il remarque sur les bords de la rivière , & un peu au-delà d'une des aïles des Romains , un lieu très-commode pour y dresser une embuscade. C'étoit des endroits couverts d'arbres touffus , des haies & des ravins

très-propres pour y cacher un corps considérable de troupes. A la faveur de la nuit, il y fait couler secrètement mille chevaux & autant de soldats choisis A. de toute son infanterie.

Il y a un ancien proverbe qui ordonne de bien établir le présent, ce qui suffit dans les affaires militaires comme dans toutes les autres pour bien espérer de l'avenir. Le Général Romain, dont la vue ne perce & ne s'étend pas plus loin que le front de son armée, & qui songe bien plus à donner bataille, qu'à prendre les mesures & les précautions nécessaires pour s'empêcher d'être vaincu, néglige de reconnoître & de faire fouiller ces endroits couverts en-deçà de la Trébie. Il la passe dès le point du jour, c'est-à-dire dans un tems où il auroit dû rester clos & couvert dans son camp. La pluie & le mauvais tems de la nuit précédente avoient fait tellement enfler la rivière, que les soldats furent obligés de la traverser, aiant de l'eau jusqu'à la poitrine. En été ce n'est rien; mais en hiver il y a de la folie, lorsqu'une indispensable nécessité ne nous y contraint pas malgré nous. Mais ce n'est pas là la plus grosse faute. Il fait sortir son armée sans avoir repû, comme s'il l'eût voulu préparer au combat par un jour de jeûne; elle se met en bataille dans la plaine, abattue de faim & saisie de froid, que l'eau qu'elle vient de passer augmente: la neige qui vient de recrue, achève de désespérer & de décourager ses troupes, & les fait douter de la sagesse de leur Général; ce qui n'échauffe pas beaucoup le courage, & la faim n'augmente guères plus les forces & nos espérances.

Comme la réflexion ne vient jamais que lorsqu'on voit l'ennemi

près de foi, & que la partie est liée, Sempronius dut alors s'apercevoir de son imprudence & de sa sottise. Pendant que les Romains passent la Trébie avec toutes sortes d'incommoditez, & qu'ils se rangent en bataille, Annibal fait repâître les hommes & les chevaux, tandis que le Consul se repâit d'espérance, & que son armée toute glacée la perd & se décourage. Les Carthaginois sortent enfin de leur camp, frais & alaires, & se mettent en bataille. Voici l'ordre & la distribution des troupes Romaines.

L'infanterie (2), forte de trente-six mille hommes, fut rangée sur trois lignes, selon la coutume Romaine: les armez à la légère (3) à la tête de tout. La cavalerie (4) & (5), qui consistoit en quatre mille chevaux, étoit partagée aux aîles.

On peut bien s'imaginer que le Consul n'étoit pas homme à ajouter rien de nouveau à cette disposition, il n'en sçavoit pas davantage. S'il eût eu la moindre expérience de la guerre, il se fût aperçû que sa cavalerie, quelque opinion avantageuse qu'il pût en avoir, ne soutiendrait jamais contre celle d'Annibal, si brave, si aguerrie, & si extraordinairement supérieure à la sienne; il ne se pouvoit qu'il ne s'en vît débordé, malgré la supériorité de son infanterie.

Annibal aiant observé toute cette distribution des Romains, oppose un front égal à leur infanterie, & range la sienne (6), qui faisoit près de vingt mille hommes, sur une seule ligne, en manière de phalange; il avoit huit mille soldats légèrement armez (7), qu'il met à la tête de tout, aiant les éléphants (8) à leurs aîles. Notre Auteur se trompe sûrement à l'égard des éléphants. Il prétend qu'ils furent jettez sur l'une & l'au-

tre aîle de la cavalerie. Ce n'étoit pas là leur poste, outre qu'il paroît par les suites du combat que ces animaux furent d'abord poussés sur les aîles de l'infanterie Romaine; & quand cela ne seroit pas, il vaut mieux croire ce qui est le plus conforme à la raison & aux regles de la guerre. Ajoutez qu'on ne se précautionne pas tant à l'endroit le plus fort, qu'à celui où l'on est le plus foible.

La cavalerie (9) fermoit les deux aîles de l'infanterie. Il y a dans le texte: *les armez à la légère des Carthaginois & les Numides reviennent à la tête de leurs gens, fondent sur les flancs des Romains, y mettent le désordre*; ce qui ne laisse aucun lieu de douter qu'Annibal cacha un corps de Numides (10) & une partie de ses armez à la légère (11) derrière sa cavalerie, le reste (12) entrelassé entre les escadrons, de peur que Sempronius se voyant trop débordé, ne prit ses mesures pour s'empêcher d'être pris en flanc & envelopé; au lieu qu'en lui présentant un même front parallèle, & cachant le reste, il ne s'aperçût pas de l'artifice de cette disposition. Tout ce qui se passa dans le commencement & dans les suites de ce combat, prouve évidemment ma conjecture.

L'infanterie légère de part & d'autre fit l'ouverture de cette fameuse journée; mais comme ces sortes de troupes ne combattent que par escarmouches & par retraites réciproques, elles se retirèrent dès que les deux armées s'ébranlèrent & marchèrent l'une contre l'autre.

Le choc fut furieux & le combat très-obstiné. Le plus fort fut aux aîles de l'infanterie. Il fut moins vif & moins engagé dans le centre des deux lignes. Il paroît, par ce que

dit l'Auteur, qu'Annibal évita de donner dans le corps de bataille. Il espéroit d'avoir bon marché du reste, s'il pouvoit rompre les aîles de l'infanterie & les enveloper. Il ne douta jamais que la victoire ne se déclarât de ce côté, & que sa cavalerie victorieuse ne lui fut d'un grand secours après la déroute de celle des Romains.

Pendant que l'infanterie s'engage, la cavalerie Carthaginoise fond sur celle des Romains, la tourne & la charge avec une telle furie, qu'elle l'enlève hors des aîles de son infanterie; une partie se met à ses trousses, pendant que l'autre tourne tout court sur les flancs de son infanterie; l'armure légère, jointe à cette cavalerie, presse très-vivement les Romains, pendant que les pesamment armez les chargent & les éléphants les attaquent de front.

Cette brave infanterie, dépouillée & dépossédée de ses aîles, & abandonnée de sa cavalerie, se défend avec un courage, ou plutôt avec une fureur désespérée. Elle fait tout ce qu'on peut attendre de gens qui cherchent à réparer la sottise du Général, & la honte de sa cavalerie.

Le combat continuoit avec beaucoup de vigueur & avec une égale opiniâtreté, lorsque les Romains s'aperçoivent qu'ils sont tombez dans une embuscade. On voit paroître tout à coup le corps de cavalerie & d'infanterie A, embusqué dans les endroits couverts un peu en-delà des aîles de l'armée Romaine. Ce corps se jette dans la plaine, s'y forme, & fond subitement sur ses derrières. Un événement si extraordinaire les étonne, les triaires (13) ne voient point d'autre parti à prendre que de passer dans les espaces

des Princes, & de s'alligner avec eux pour faire front de ce côté.

Cette dernière attaque à dos de la seconde ligne ne laissant plus aucune espérance au centre de la première, & voyant d'ailleurs leurs aîles à demi rompues & prêtes à fuir, & eux sans espérance de retraite du côté de leur camp, ils crurent trouver leur salut dans une grande résolution & un puissant effort. Ils s'y déterminèrent & chargèrent avec tant de vigueur & de violence, qu'ils enfoncent tout ce qui est devant eux, l'ouvrent, passent outre, & se retirent en bon ordre à Placentia, sans être poursuivis : le reste est enveloppé & taillé en pièces.

On voit par cette action de l'infanterie Romaine, ce que peut la peur sur le cœur de l'homme. Car enfin ce n'est point ici la valeur qui agit & qui remue ces gens-là ; mais la crainte qui se tourne en désespoir, quoique Polybe en dise, & qui fait qu'une partie de cette armée, (car il n'y avoit pas moins de dix mille hommes,) se précipite dans un péril évident pour s'empêcher de tomber dans un moindre. Car il leur étoit plus facile de s'ouvrir une route du côté de leur camp, que d'attaquer de front l'infanterie Carthaginoise, sur laquelle ces dix mille hommes s'élancent en vrais désesperez, au milieu de laquelle ils s'ouvrent un passage, les mettent en déroute, & se retirent en bon ordre à Placentia, sans qu'Annibal osât les poursuivre, tant il fut étonné d'une si subite déroute, quoiqu'il y eût une grande marche de là à Placentia. Annibal étoit perdu, si ce corps d'infanterie ne se fût pas cru lui-même perdu, & qu'il eût agi par une toute autre impulsion que celle de la peur : car il est certain que toute l'infanterie Cartha-

ginoise eût été taillée en pièces, si ces gens-là eussent connu l'avantage qu'ils venoient de remporter. Il semble qu'il eût dû les guérir de la peur : car s'ils eussent replié sur ce qui restoit encore en entier, dès-lors la bataille & la guerre étoient finies, & Annibal perdu sans ressource, sans nulle espérance de retraite. » La peur ne les rendit » hardis, dit Montagne, que pour » acheter une honteuse fuite au même prix qu'elle eût eu une glorieuse victoire. Je ne sçai guères par » quels ressorts la peur agit en nous, » dit le même Montagne, mais tant » y a que c'est une extrême passion : » & disent les Médecins, qu'il n'en » est aucune qui emporte plutôt » notre jugement hors de sa dûe » assiette. De vrai j'ai vû beaucoup » de gens devenir insensés de peur : » & au plus rassis il est certain que » pendant que son accès dure elle » engendre de terribles éblouissements. Mais parmi les soldats mêmes, où elle devrait trouver moins » de place, combien de fois elle a » changé un troupeau de brebis en » escadron de corselets ? de roseaux » de cannes en gendarmes & lanciers ? nos amis en nos ennemis ? » & la croix blanche en la rouge ? » Lorsque M. de Bourbon prit Rome, un porte-Enseigne qui étoit » à la garde du bourg Saint Pierre, » fut saisi de tel effroi à la première » alarme, que par le trou d'une » ruine, il se jeta l'Enseigne au » poing hors de la ville droit aux » ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville : & à peine enfin » voyant la troupe de M. de Bourbon bon se ranger pour le soutenir, » estimant que ce fût une sortie » que ceux de la ville fissent, il se » reconnut, & tournant tête, rentra par ce même trou par lequel il » étoit

» étoit sorti plus de trois cens pas
 » avant dans la campagne. . . Pa-
 » reille rage pouffe par fois une mul-
 » titude : en l'une des rencontres de
 » Germanicus contre les Allemans,
 » deux grosses troupes prirent d'ef-
 » froi deux routes opposites ; l'une
 » fuioit d'où l'autre partoit. Tan-
 » tôt elle nous donne des aîles aux
 » talons , comme aux deux pre-
 » miers , tantôt elle nous cloue les
 » pieds & les entrave , comme on
 » lit de l'Empereur Théophile , le-
 » quel en une bataille qu'il perdit
 » contre les Agarénes , devint si
 » étonné & si transi , qu'il ne pou-
 » voit prendre parti de s'enfuir :
 » *adeo pavor etiam auxilia formidat :*
 » jusques à ce que Manuel , l'un des
 » principaux Chefs de son armée ,
 » l'ayant tirassé & secoué , comme
 » pour l'éveiller d'un profond som-
 » me , lui dit : Si vous ne me sui-
 » vez , je vous tueraï. Car il vaut
 » mieux que vous perdiez la vie ,
 » que si étant prisonnier vous ve-
 » niez à perdre l'Empire. Lors ex-
 » prime-t-elle sa dernière force ,
 » quand pour son service elle nous
 » rejette à la vaillance qu'elle a
 » soustraite à notre devoir & hon-
 » neur.

Il eût été à souhaiter que la peur eût produit le même effet sur le cœur des vingt-huit bataillons & des douze escadrons de dragons enfermés dans le village de Bleintheim , qu'elle fit sur les dix mille Romains qui se retirèrent à Placentia. Ils eussent passé sur le corps de l'armée des Alliez , qui se croioit déjà victorieuse , & qui se trouvoit pourtant dans un si grand desordre , qu'il eût été aisé à nos troupes , si elles eussent pris la résolution de sortir du village en bon ordre , de faire une retraite honorable & de se joindre à notre gauche , qui ne

Tome IV.

s'étoit retirée que par le malheur de la droite. Mais malheureusement cette espèce de peur , que produisit un si grand effet sur le cœur des soldats Romains , n'avoit point gagné les nôtres : ils vouloient bien sortir du village & se retirer en gens de cœur ; mais les Chefs , qui se trouvoient aussi étonnés que l'Empereur Théophile , s'opposèrent toujours à ce que les soldats desiroient le plus ; la peur leur cloua les pieds dans le village , & les fit rendre honteusement.

§. II.

Fautes de Sempronius.

C'Est une imprudence d'entreprendre les choses douteuses lorsqu'on peut attendre du tems & de l'occasion , & qu'on est en état par des mouvemens bien concertez d'obliger son ennemi d'abandonner un terrain avantageux & favorable à l'arme sur laquelle il se confie le plus. Rien n'empêchoit Sempronius de décamper , & d'obliger le Général Carthaginois d'en faire autant , & de l'attirer dans un país moins favorable à sa cavalerie , ce qu'il pouvoit faire sans abandonner la Trébie. Rien ne l'obligeoit de donner bataille. Lorsque le retardement augmente le mal & les difficultés , le délai est alors plus blâmable que l'impatience ; mais on ne voit rien ici qui puisse justifier celle du Consul Romain , qui s'embarque dans une action générale sans aucune raison. La guerre ne se fait pas avec une vitesse inconsidérée. Une remise faite à propos nous épargne souvent de grands maux , sauve quelquefois un Etat ; au lieu qu'une précipitation imprudente le ruine ou le met en péril. Quand la nécessité , ou des raisons importantes

Y

nous obligent à combattre, le mal que l'on ne peut éviter, porte avec soi son excuse : mais dans cette affaire - ci la faute du Consul Romain ne sçauroit se couvrir ni s'excuser. Il avoit mille raisons qui l'engageoient à ne rien entreprendre. Notre Auteur nous en fait voir toute la force.

Ceux qui font leur capital de chercher de la gloire & de l'estime par leurs actions, ne rencontrent au bout du compte que de la honte & du mépris, lorsqu'ils agissent contre la prudence & les avis de gens sages, qui connoissent l'état véritable des affaires de l'ennemi & la nature de leurs forces. Il est certain que tout ce que dit Scipion à Sempronius, pour le dissuader de combattre, étoit fondé sur cette connoissance. Il étoit impossible que celui-ci ne fût pas au fait sur cet article. Bien aise d'être instruit du nombre des ennemis, sans trop s'embarasser du génie du Général & de la qualité de ses forces, & ne voyant pas plus clair dans les fiennes, il s'imagina qu'il n'avoit qu'à se présenter pour vaincre, sans prendre aucune des mesures nécessaires à l'exécution d'un grand dessein : les précautions & les sûretés lui paroissoient une espèce de foiblesse & de timidité, & il croioit qu'il n'y avoit rien au-delà de ce qu'il pouvoit imaginer lui-même pour s'empêcher d'être battu.

Le premier point d'habileté, dit un Ancien, est d'examiner soi-même ce qu'il est à propos de faire; & le second de suivre un bon conseil. Sempronius se gouverna de telle sorte, qu'il ne fit ni l'un ni l'autre. S'il étoit si friand du combat, rien ne l'empêchoit d'attendre du tems & de l'occasion, dont il étoit le maître, & de faire les choses avec

moins de précipitation, ou tout au moins de donner le tems aux troupes & aux chevaux de repâître. Cette faute, toute grossière qu'elle est, ne laisse pas d'être assez ordinaire aux Généraux imprudens & malhabiles. Il est dangereux de faire combattre des troupes qui n'ont pas repû : car pour peu que l'affaire s'opiniâtre & traîne en longueur, les forces leur manquent, ils n'en peuvent plus, & se trouvent à la fin aussi peu en état de résister que de faire retraite. Achille dans Homère presse fort Agamemnon de donner bataille. Celui-ci qui n'ignore pas qu'Achille s'est déjà précautionné contre la faim, & qu'il n'en est pas de même de son armée, lui dit qu'on ne sçauroit rien tirer des hommes & des chevaux, s'ils n'ont auparavant repû. L'Histoire est remplie d'une foule d'exemples, où des Généraux ont été battus pour être tombez dans une faute semblable à celle du Consul Romain.

Cette faute de Sempronius fut suivie d'un nombre d'autres, qu'il est bon de faire remarquer pour une plus grande instruction.

Annibal avoit reconnu avec soin le terrain aux environs du champ de bataille, & les bords en-deçà de la rivière. Il est bien peu de Généraux qui négligent une chose si importante, & d'où dépend le succès entier d'une bataille. Sempronius porta la négligence jusqu'à ce point-là. Il s'imagina peut-être que ces précautions étoient inutiles dans une plaine rase & découverte, qu'il lui suffisoit de voir de loin, & rien ne nous trompe davantage. Elle nous paroît souvent tout autre, lorsque nous la reconnoissons de près & sur les lieux. Le terrain se trouve quelquefois haché, & coupé de fosses,

de ravines & de petits fonds, desquels on ne s'apperçoit jamais, si l'on ne les observe sur les lieux; ce qui nous oblige souvent à changer dans notre disposition, ou à nous précautionner contre les pièges que l'ennemi nous peut tendre.

Il ne suffit pas même de reconnoître simplement le terrain qu'on veut occuper, il y a bien d'autres observations à faire, qui ne sont pas moins importantes: car outre qu'on doit être exactement au fait de son propre terrain, comme de celui de l'ennemi, on doit l'être encore des environs des deux champs de bataille: soit pour nous garantir des pièges & des embuscades qu'on peut nous tendre, soit pour agir par des mouvemens cachez & dérobez, soit pour se servir des avantages du pais, des fonds & des endroits couverts, qui pour être éloignez ne prêtent pas moins à la ruse & à l'artifice d'un Général qui en sçait profiter. Annibal nous en donne d'assez bonnes leçons dans cette bataille, comme dans les autres.

A la bataille de Fleurus le Maréchal de Luxembourg fit faire un mouvement à sa seconde ligne de la gauche à la droite, sans que l'ennemi s'en apperçût. Il le fit à la faveur des bleds, qui étoient fort hauts, & de la plaine à sa gauche qui alloit en baissant, où sa seconde étoit postée. M. de Waldeck néglicea de la faire reconnoître. Je doute même qu'un plus habile que lui eût jamais pû deviner que le Général François eût pû en tirer parti. Cela arriva pourtant. Il y a des situations qui échappent aux plus fins, & qu'on ne sçauroit même blâmer de ne les avoir pas remarquées.

Les fautes où Sempronius tomba dans cette bataille, sont à peine concevables dans un Général d'ar-

mée. Je doute qu'on puisse jamais pousser plus loin le défaut de prévoiance & de précaution, & il ajoute à tout cela ce que l'imprudence & l'ignorance ont de plus grossier. Qu'il se soit attaché simplement à ce qu'il voioit devant lui, au terrain qu'il occupoit, & à celui de l'ennemi, c'est une faute; mais négliger de reconnoître celui qu'il a au-delà de ses aîles & sur ses derrières, voilà un sujet d'étonnement. On sçait assez que les bords d'une rivière sont toujours couverts & fourrez, & souvent bordez de digues & de petits rideaux de terre, où l'on peut aisément cacher des troupes & les y embusquer. Le bon sens exigeoit qu'il fit reconnoître & fouiller ces endroits qu'il avoit à côté de lui sur les bords du ruisseau. S'il l'eût fait, il n'eût pas manqué de trouver la bête au gîte, & d'éventer l'embuscade. Ce petit avantage eût relevé le courage de ses gens, & leur eût peut-être fait surmonter plus constamment le jour de jeûne, à quoi il sembloit les avoir condamnez. Je vais rapporter deux exemples qui quadrent parfaitement au sujet que je traite, dont l'un est ancien & l'autre moderne. Thucydide (a) me fournit le premier. Je tire l'autre des Mémoires de Pontis: il n'est pas moins instructif que le premier.

Les alliez d'Athènes, informez qu'Euryloque tiroit de leur côté pour les combattre, prièrent Démosthène, Général Athénien, de venir à leur secours & de se mettre à leur tête. Il les joignit bientôt » avec deux cens Messéniens pesam-
» ment armez, & soixante archers
» d'Athènes. Il s'avança donc, &

(a) *Thucyd. liv. 3.*

» vint camper près des ennemis,
 » dont il n'étoit séparé que par une
 » grande ravine. Après avoir de-
 » meuré cinq jours en présence,
 » sans rien faire, ils se battirent le
 » sixième. L'armée d'Euryloque,
 » comme plus nombreuse, outre-
 » passoit d'un côté le front de la ba-
 » taille de Démosthène, qui crai-
 » gnant d'être envelopé de ce côté-
 » là, cacha quatre cens soldats dans
 » un chemin creux & couvert de
 » buissons, qui étoit sur l'aîle, pour
 » prendre les ennemis en queue
 » lorsqu'ils voudroient l'investir. Il
 » étoit à son aîle droite avec les
 » Messéniens & les Athéniens. Les
 » Acarnaniens avoient la gauche,
 » avec quelques gens de trait d'Ar-
 » gos. Pour les ennemis, ils étoient
 » rangez péle-mêle, tant Pélopon-
 » nésiens qu'Ambraciotes, hormis
 » ceux de Mantinée, qui étoient
 » vers le milieu de leur aîle gauche,
 » dont Euryloque avoit la pointe
 » avec ses troupes, vis-à-vis des
 » Messéniens & de Démosthène.
 » Comme il tourna donc pour l'in-
 » vestir, l'embuscade se levant, le
 » vint prendre à dos, & le mit en
 » fuite avec une grande partie de
 » l'armée, étonnée de sa défaite.
 » C'est là que les Messéniens firent
 » merveille. Mais ceux d'Ambracia,
 » les plus belliqueux de tous
 » ces quartiers, & les autres qui
 » étoient à l'aîle droite, renver-
 » sèrent tous ceux qui étoit devant
 » eux, & les poursuivirent jusques
 » dans Argos. Au retour, comme
 » ils virent leur aîle gauche rom-
 » pue, & l'ennemi qui venoit
 » fondre sur eux, ils rentrèrent
 » en confusion dans Olpe : car
 » plusieurs furent tuez dans la re-
 » traite, & il n'y eut que les Man-
 » tinéens qui la firent en bon or-
 » dre.

Je n'ai jamais fait grand cas, ni
 ajouté beaucoup de foi aux lettres
 que les Généraux d'armées écrivent
 à la Cour, après la perte ou le gain
 d'une bataille, ou une entreprise
 manquée. Il n'y a ordinairement
 que des faussetez, qu'ils ont intérêt
 d'y fourrer; soit pour se disculper
 de leur mauvaise conduite, aux dé-
 pens de la réputation de ceux qu'ils
 emploient à l'exécution de leurs or-
 dres, soit pour s'attribuer tout le suc-
 cès, & tout ou du moins la plus gran-
 de partie de l'honneur de la journée,
 lorsqu'elle a réussi, & omettent sou-
 vent les actions de ceux qui se font
 le plus signalez, & auxquels ils doi-
 vent tout le succès d'une bataille,
 qu'ils eussent perdu sans eux : ce
 que je n'ai que trop souvent remar-
 qué dans ces sortes de pièces qui
 me sont tombées entre les mains,
 lorsque j'avois été témoin du con-
 traire. Tout cela m'a jetté dans une
 telle défiance sur ce qu'ils écrivent,
 que j'ai cru n'avoir rien de mieux
 à faire que de m'en rapporter aux
 lettres & aux relations des Offi-
 ciers particuliers, qui n'ont guères
 d'intérêt de mentir, lorsqu'ils écri-
 vent à leurs amis. C'est sans doute
 le meilleur parti qu'un Historien
 puisse prendre. Elles peuvent don-
 ner de grands éclaircissemens en
 les conciliant ensemble : ce qui n'est
 pas difficile à un homme du métier
 lorsqu'il veut se donner cette peine,
 & qu'il aime la vérité, bien que
 ces fortes d'événemens soient un peu
 éloignez de son tems.

Telle est la victoire de Castelnau-
 dari, que le Maréchal de Schom-
 berg remporta sur Gaston Duc d'Or-
 léans en 1632, ou plutôt sur M. le
 Duc de Montmorenci. J'y trouve
 des variétez extrêmement embaras-
 santes. Il y a des circonstances peu
 importantes dans certains Auteurs,

& d'autres qui le font beaucoup. Le Maréchal de Schomberg envoya au Roi le détail de cette bataille orné de circonstances qui ne se voient pas dans les lettres & les relations des Officiers particuliers qui se trouvèrent dans cette action ; & qui sont venues jusqu'à nous ; ce qui me donne un grand soupçon de la sincérité du Général de l'armée , quoiqu'il paroisse un grand art de modestie dans ce qu'il écrit , ou pour mieux dire un très-grand art dans les éloges qu'il se donne , tant il sçait bien les couvrir ; cela fait que je m'en tiens plutôt au rapport de Pontis , qui fut témoin de ce qui se passa dans cette journée. Je citerois volontiers le Maréchal notwithstanding ma défiance , si je ne craignois prolixité. Le narré de Pontis m'accorde beaucoup mieux , parce qu'il est plus court , & que je n'ai besoin que de l'embuscade , qui fait uniquement à mon sujet , & qui fut l'unique cause de la perte de cette bataille : car on eût pû en réparer le mal , si M. le Duc d'Orléans n'eût pas desespéré du succès de l'entreprise. Voici le fait , qui mérite d'avoir place ici : car c'est un des plus mémorables du règne de Louis XIII.

» L'armée du Maréchal de Schom-
 » berg , dit Pontis , qui n'étoit que
 » de six à sept mille hommes , mar-
 » cha vers la ville de Castelnaudari ,
 » qui tenoit pour Sa Majesté. Celle
 » de Monsieur & du Duc de Mont-
 » morenci , composée de treize mille
 » hommes , vint à trois lieues de
 » celle du Roi. Mais il y avoit en-
 » tre les deux armées de grandes
 » ravines & des fondrières , qui
 » nous assûroient beaucoup dans le
 » desavantage que nous avions à
 » cause de notre petit nombre. Il
 » se trouva environ à un quart de

» lieue de là au milieu de quelques
 » vignobles une maison vuide &
 » commode à poser un corps-de-
 » garde , parce que le lieu étant
 » élevé , on pouvoit découvrir tou-
 » tes les démarches de l'ennemi.
 » Le Maréchal de Schomberg y en-
 » voia un Sergent & quelques Offi-
 » ciers , avec ordre de se retirer en
 » cas qu'on les y attaquât. Cepen-
 » dant le Duc de Montmorenci ,
 » qui s'étoit avancé avec cinq cens
 » hommes pour reconnoître la pos-
 » ture de notre armée , crut qu'il
 » pourroit bien y avoir là quelque
 » corps-de-garde. Il l'alla charger
 » aussitôt. On lui abandonne le
 » poste , & il y met cent cinquante
 » hommes. Notre armée ne bran-
 » loit point. Le Maréchal de Schom-
 » berg vouloit attendre l'attaque. Il
 » se trouvoit le plus foible , & la
 » ville de Castelnaudari étoit pour
 » lui une retraite assurée dans le
 » besoin

» Dans le tems que le Duc de
 » Montmorenci se disposoit à s'ap-
 » procher , le Maréchal de Schom-
 » berg range son armée en bataille
 » devant la ville de Castelnaudari.
 » Un Gentilhomme du pais âgé de
 » soixante-dix ans , vint alors dire ,
 » que si on vouloit lui donner cinq
 » cens mousquetaires & trois cens
 » chevaux , il répondoit de la vic-
 » toire , & qu'il déferoit l'armée
 » des ennemis , en leur dressant une
 » embuscade auprès d'un pont , sur
 » lequel ils devoient passer en venant
 » attaquer l'armée du Roi. Le Ma-
 » réchal de Schomberg écouta l'avis
 » du Gentilhomme avec joie , & crut
 » qu'il ne pouvoit pas manquer en
 » le suivant. Car enfin il ne hazar-
 » doit que huit ou neuf cens hom-
 » mes pour toute l'armée du Roi.
 » Il commanda à M. de Saint-Preuil,
 » à quelques autres Officiers & à

» moi de suivre le Gentilhomme
 » avec cinq cens mousquetaires des
 » gardes que nous avons amenez à
 » l'armée, & il y ajouta trois cens
 » chevaux. Le lieu se trouva en ef-
 » fet fort propre à une embuscade.
 » C'étoient des fondrières, des che-
 » mins creux & des fosses, auprès
 » desquels l'armée de Monsieur de-
 » voit nécessairement passer pour al-
 » ler gagner le pont. Nous plaçons
 » ces mousquetaires dans des lieux
 » creux, où ils ne pouvoient être
 » vûs, & la cavalerie en un endroit
 » plus élevé, parce qu'elle avoit or-
 » dre d'attaquer, afin de conduire
 » & de faire tomber les ennemis
 » dans l'embuscade de l'infanterie,
 » rangée de telle sorte, qu'elle pou-
 » voit faire en fort peu de tems une
 » décharge de cinq cens coups de
 » mousquet.

» Le Duc de Montmorenci aiant
 » persuadé à Monsieur de s'avancer
 » avec l'armée, nonobstant la pique
 » qu'ils avoient eue, marchoit à la
 » tête de l'avantgarde, & derrière
 » lui les Comtes de Moret & de
 » Rieux. Monsieur tenoit le corps
 » de bataille. Il n'y avoit point d'ar-
 » riéregarde, mais seulement un
 » corps de réserve. M. de Montmo-
 » renci, comme Chef de l'avant-
 » garde, donne le premier dans le
 » chemin de l'embuscade; & aiant
 » été attaqué par nos gens de che-
 » val, il les repoussa vigoureuse-
 » ment, & les défit en partie. Mais
 » en poursuivant un peu trop chau-
 » dement sa pointe, il tomba avec
 » l'avantgarde dans notre embus-
 » cade. On fit une si furieuse dé-
 » charge qu'il n'y eut jamais un
 » plus grand carnage en si peu de
 » tems. Le Comte de Moret fut tué.
 » Le Duc de Montmorenci lui-mê-
 » me, après avoir fait tout ce qu'un
 » grand Général pouvoit faire en

» cette rencontre, & forcé même
 » quelques rangs des nôtres, est en-
 » fin abattu sous son cheval. La nou-
 » velle se répand à l'heure même
 » qu'il est tué. Monsieur jette ses
 » armes par terre, dit qu'il ne s'y
 » joue plus, & fait sonner la re-
 » traite.

On remarque dans cette action
 je ne sçai quoi qui ne fait pas beau-
 coup d'honneur aux Généraux de
 cette armée, qui restèrent sans rien
 faire après le malheur de M. de
 Montmorenci, qu'ils auroient pû
 sauver. On voit assez que la tête
 leur tourna dès que l'action fut en-
 gagée: car la plus grande partie, ou
 pour mieux dire les deux tiers des
 troupes, n'avoient point donné.
 Cette inaction & leur retraite pré-
 cipitée est à peine concevable. Je
 suis tenté de croire que la plus
 grande partie des Chefs étoient ven-
 dus.

Le vieux Gentilhomme âgé de
 soixante-dix ans, qui promet la vic-
 toire au Maréchal de Schomberg, en
 lui proposant de dresser une embus-
 cade dans un endroit qu'il lui indi-
 qua, mérite d'être loué, & le Ma-
 réchal qui l'écoute ne le mérite pas
 moins. Je suis un peu surpris que
 la même ruse ne se soit pas présen-
 tée à l'esprit des Généraux des deux
 partis en 1709. à la bataille de Mal-
 plaquet, vû même que l'Histoire
 est pleine d'événemens & de strata-
 gèmes tout pareils à celui de Castel-
 naudari. Le terrain étoit extrême-
 ment à ce stratagème, on l'au-
 roit cru fait exprès: & ce qu'il y
 a de singulier, c'est que cet avan-
 tage se trouvoit aux aîles des deux
 armées opposées, & cependant au-
 cun n'y pensa, quoique ce fut un
 coup de partie, & capable de déci-
 der du tout à celui qui le premier
 s'en aviserait. Je n'ai garde d'infé,

rer de là que les Chefs des deux côtez manquaissent de cet esprit rusé & capable de saisir l'occasion, qui est une des plus grandes parties du Général d'armée, & sans laquelle on ne peut passer dans l'esprit des Connoisseurs pour Général du premier ordre. Je n'ai garde de penser ainsi de ceux dont je parle. Je suis convaincu par tant de belles actions, qu'ils connoissoient fort bien ce qu'il falloit faire en pareille rencontre : mais dans ce cas-la ils eurent les yeux fermés ; ils perdirent ce moment précieux, disons plutôt ce tems, car ils l'eurent depuis le commencement jusques vers la fin de l'action : tant il est véritable que les plus grands Capitaines s'oublient quelquefois, & tombent souvent dans des fautes impardonnables. Dieu le permet pour les humilier, & leur faire voir qu'ils sont hommes tout comme nous. Ces sortes de stratagèmes sont assez rares chez les Modernes. Annibal s'en est servi deux fois, sur la Trébie & à Gérunium.

§. III.

Autres fautes du même Consul.

POlybe ne dit qu'un mot en passant de l'ordre de bataille du Consul Romain, il n'a pas cru nécessaire d'entrer dans ce détail là. Il suivit la coutume Romaine dans une conjoncture où il étoit besoin de fortifier beaucoup plus ses aîles, & où il étoit le plus foible, mais rarement les Romains changeoient dans leur façon de se ranger : car l'on peut dire qu'à l'égard de leur tactique, la routine avoit un aussi grand pouvoir qu'elle en a dans la nôtre. Ils donnoient même peu à l'art, au contraire des Grecs. Leur façon de se ranger n'étoit bonne,

que parce que leurs lignes alloient tour à tour au combat, se succédant les unes aux autres. L'excellence de leur discipline, & l'avantage de leurs armes, rendoient leur façon de combattre, qui ne diffère point de la nôtre, très-redoutable. Ils en venoient d'abord aux mains, ce que nous ne faisons pas, & dans les grands dangers leurs lignes s'enchâssaient les unes dans les autres, & formoient une manière de phalange pour un plus grand effort, ce qui leur donnoit souvent la victoire ; mais il leur étoit assez ordinaire de tout perdre lorsqu'ils étoient plus foibles en cavalerie : ce qui n'arrivoit pas à leurs ennemis, qui suppléaient à la foiblesse de leur cavalerie par leurs armes à la légère, qu'ils introduisoient par pelotons entre les intervalles des escadrons.

Sempronius eût dû remarquer qu'Annibal observoit cette méthode ; mais comme les Généraux médiocres ne s'écartent jamais de la coutume ordinaire, on ne devoit pas attendre qu'il imitât son ennemi, & qu'il fortifiât sa cavalerie par son infanterie. Les mauvais Généraux sont semblables aux Médecins ignorans, qui tueroient plutôt leurs malades que de fortir des règles ordinaires.

Le Consul comptoit beaucoup sur la valeur de son infanterie, il ne se trompoit pas. Mais que sert la valeur dans les troupes, si leur Général est malhabile & ignorant ? De la manière dont il s'y prit on eût dit qu'il prétendoit de vaincre par son infanterie, & qu'il comptoit sur la défaite de celle de son ennemi. C'est une imprudence. Sur quoi fondé ? L'avoit-il éprouvée ? L'avoit-il battue, ou l'avoit-elle été ? Car c'est là-dessus qu'un Gé-

néral peut en quelque manière espérer du succès de son entreprise. Or il n'y avoit rien de ce côté-là qui pût lui donner la moindre assurance de réussir.

A l'égard de la cavalerie Carthaginoise, il ne devoit pas ignorer qu'elle étoit très bonne, très-aguerrie, & supérieure à la sienne de près de deux tiers. Ignoroit-il que Scipion en avoit été battu? Il devoit considérer que la sienne couroit le même risque. Il ne pouvoit guères en douter; car il ne prit aucune précaution pour s'en garantir, comme je le dirai dans un moment.

J'avoue que la supériorité de cette arme sur la sienne ne devoit pourtant pas être une raison qui dût l'empêcher de combattre, s'il le croioit nécessaire; mais cela ne l'empêchoit pas d'observer qu'on ne prend pas de résolution qu'on n'ait pris auparavant de bonnes mesures pour l'exécution, & ces mesures précautionnées se tirent du tems, des lieux, de la nature de ses forces, comme de celles de l'ennemi. Encore une fois, le Consul ne devoit pas ignorer qu'Annibal étoit supérieur en cavalerie, & qu'il combattoit à son avantage, dans une rase campagne, & que la supériorité de cette arme fait beaucoup dans un terrain, où les aîles de part & d'autre se trouvent en l'air, sans être appuyées nulle part.

Un Capitaine expérimenté peut suppléer à la foiblesse d'une arme par la force de l'autre, principe mille fois répété. Les Romains étoient plus forts en infanterie, rien n'empêchoit leur malhabile Général de soutenir sa cavalerie par son infanterie, y faire passer non seulement les triaires alternativement mêlez parmi les escadrons, mais encore une partie de ses armez

à la légère, qui lui devinrent inutilles. Annibal n'eut garde de les laisser dans l'inaction. Je ne sçai ce qu'il en seroit arrivé, si le Consul eût pris le parti de faire soutenir sa cavalerie par son infantetie. On sçait que ce n'étoit pas la coutume en ce tems-là d'entremêler les escadrons de l'infanterie légère, je m'en étonne. Ce ne fut qu'au siège de Capoue qu'ils observèrent cette méthode; c'est-à-dire qu'ils furent les derniers de tous les peuples connus qui la mirent en pratique, après en avoir éprouvé l'avantage à leurs dépens & à leur honte. Car il n'y a rien de plus honteux que de négliger ce qui peut contribuer à la victoire, que les ennemis obtiennent par de tels moïens. Sempronius n'en avoit pas de plus salutaires pour résister à Annibal, & celui-ci lui en fournissoit des leçons. Ce grand homme vit bien que le succès de cette journée consistoit à défaire promptement la cavalerie Romaine, à la dissiper entièrement, à mettre à ses trousses une partie de la sienne, & à tourner avec l'autre sur les aîles de l'infanterie, qui lui parut redoutable contre la sienne, composée en partie des Gaulois encore indisciplinez & mal armez. Il fit aussi un trait d'un Guerrier habile & éclairé: car comme son infanterie légère lui devenoit presque inutile après les escarmouches ordinaires, il la fit passer diligemment & promptement à sa cavalerie, & l'entremêla par pelotons parmi ses escadrons.

Qu'on suive cette seconde guerre Punique en Italie jusqu'à la fin, on ne verra pas que les Romains aient jamais fait paroître tant de courage & d'obstination que dans cette bataille. Leur cavalerie étoit si inférieure à celle des Carthaginois, si

mal ordonnée, & si peu expérimentée, qu'il étoit difficile, pour ne pas dire impossible, qu'elle pût résister à celle d'Annibal, soutenue par ses armes à la légère. Comment se peut-il que quatre mille chevaux puissent résister contre dix mille, & contre des troupes alaires & reposées, qui n'ont rien essuïé du mauvais tems, & qui ont bien repû ? Que pouvoient des troupes mattées par la faim, pénétrées d'un froid très-piquant, après avoir traversé une rivière, aiant de l'eau jusqu'à la poitrine ?

L'infanterie envelopée à ses aïles, abandonnée de sa cavalerie, prise en queue & attaquée de front, se défendit avec un courage si déterminé, qu'on fut longtems sans savoir de quel côté tourneroit la victoire.

Il n'y a pas de plus fortes armes que la nécessité, soutenue d'un généreux désespoir. On peut dire que cette bataille est presque le dernier soupir de la valeur Romaine dans la guerre d'Annibal en Italie. On ne voit rien au-dessus après cette action.

Ceux de Cannes auroient pû se sauver & se retirer par une semblable résolution ; mais cette résolution dans des troupes sans expérience, dépend de l'habileté des Chefs. Rien n'est plus honteux à des gens de cœur que de se rendre prisonniers de guerre, tandis qu'ils ont les armes à la main, & qu'ils se trouvent en assez grand nombre pour un coup d'éclat, ou pour une retraite honorable après une bataille perdue, dans un tems où le victorieux se trouve toujours dans cette espèce de desordre & cette négligence qui suit les grandes victoires. Rien n'étonne & ne surprend davantage le vainqueur, que ces actions imprévûes & inopinées, Rare-

Tome IV.

ment manquent - elles de réussir, lorsque les troupes ont confiance en leurs Officiers, & qu'elles sont bien conduites & bien menées. Il y a tant d'exemples de ce que je dis, que je me dispenserai d'en rapporter ; mais comme les fautes sont plus d'impression sur notre esprit, & sont d'une plus grande instruction que les belles actions, nous nous contenterons d'en citer un très-remarquable, qui n'est pas éloigné de notre tems. (a)

Le Prince Robert, résolu de faire lever le siège d'Yorck, que les rebelles Parlementaires assiégeoient, marcha de leur côté. A cette nouvelle ils sortent de leurs lignes, & vont au-devant de lui. » Le Prince » les rencontra en bataille dans la » plaine de Morstonmor. Les Fair- » fax commandoient l'aîle droite, » le Comte de Manchester la gauche, Leslé avec les Ecoslois étoit » posté entre les deux. Newcastle » étoit sorti de la place pour conférer avec le Prince. Plusieurs » étoient d'avis d'attendre l'arrivée » de Montrose, qui étoit en chemin ; mais le Prince ne se démentant point de ce tempéramment » ardent, qui lui a tant fait faire » de fautes, voulut combattre sans » retardement, & traita même assez » mal Newcastle, qui apparemment n'étoit pas de son avis. Ce » fut le premier jour de Juillet que » se donna cette bataille, la plus sanglante, & l'une des plus décisives » qui se soient données durant cette » guerre. Le Prince conduisoit l'aîle » gauche de son armée, le Comte » de Newcastle la droite, Goring, » Lucas, Endymion, Portes, commandoient des troupes entre » deux. La victoire sembla d'abord

(a) *Hist. des Révolut. d'Angleterre, l. 9.*

» s'être livrée sans balancer à tout
 » le parti Roialiste, les trois Génér-
 » raux Parlementaires aiant plié en
 » même tems, & s'étant retirez en
 » déroute. Ce fut en cette conjonc-
 » ture que Cromwel commença à
 » paroître, & à montrer un de ces
 » talens qui auroient fait de lui le
 » premier homme du monde, si son
 » ambition n'en avoit fait le plus
 » scélérat de tous les hommes. Il
 » commandoit sous Manchester les
 » troupes de ce Général. Il avoit
 » été blessé tout d'abord, il s'étoit
 » allé faire panser. Dès qu'on avoit
 » eu mis l'appareil, il étoit retour-
 » né au combat, où il avoit trouvé
 » les choses dans l'état que je viens
 » de dire. Tout autre auroit suivi
 » le torrent, & se seroit laissé en-
 » traîner par des exemples qu'il n'é-
 » toit pas honteux de suivre, & à
 » chercher son salut dans la retraite.
 » Cromwel fit voir ce que peut un
 » esprit éclairé quand il est secondé
 » d'un grand courage. Il avoit d'a-
 » bord remarqué que le desordre
 » étoit égal parmi les vainqueurs &
 » parmi les vaincus : ceux qui pour-
 » suivoient ne gardant plus de rangs,
 » non plus que ceux qui étoient en
 » fuite. Cette observation lui fit
 » comprendre, que s'il pouvoit ra-
 » masser un corps qui retournaît à la
 » charge & se tint ferré, il ramé-
 » neroit infailliblement la victoire
 » dans son parti. Il raisonna juste.
 » Il avoit encore une brigade de
 » reste, à la tête de laquelle il se
 » mit : & secondé de David Leslé,
 » parent du Général Ecoissois, il
 » donna avec tant de furie, mais
 » en même tems avec tant d'ordre
 » sur les troupes Roialistes, qui
 » n'en gardoient plus, qu'il les mit
 » à leur tour en fuite, prit leur ba-
 » gage & leur canon, & demeura
 » maître du champ de bataille. Il

y a une infinité de batailles perdues
 qui ont été gagnées par de pareilles
 résolutions. L'Histoire ancienne &
 moderne est remplie de ces sortes
 d'exemples.

S. I V.

Regles pour la guerre défensive.

J'Ai dit ailleurs qu'un Général
 d'armée ne doit jamais s'embar-
 quer dans une action générale, ni
 même former aucune entreprise
 douteuse sans de grandes raisons :
 c'étoit la maxime du Général Ban-
 nier, un des plus grands Guerriers
 de son siècle. Les raisons de Sci-
 pion étoient démonstratives, tout
 autre que Sempronius en eût connu
 l'évidence ; mais que peut-on at-
 tendre d'un homme qui n'a que de
 la valeur sans expérience, disons-
 plutôt, plus fanfaron que coura-
 geux ? Sa conduite ne le fait que
 trop voir. Je remarque tant d'im-
 prudence & de présomption, tou-
 jours compagne de l'ignorance, dans
 toutes ses démarches, qu'il est vi-
 sible que la tête lui tourna dès qu'il
 eut passé la rivière, tant cette entre-
 prise étoit au-dessus de son intel-
 ligence. On doit encore moins ten-
 ter la fortune lorsqu'un Général,
 qui se rend justice, se trouve avoir
 en tête un ennemi plus habile que
 lui, & une armée plus aguerrie, plus
 audacieuse, & qui n'a d'autre res-
 source ni d'autre espérance de sa-
 lut que dans la victoire : en un mot
 qui n'a, comme celle d'Annibal, ni
 places, ni magasins, ni retraites as-
 sùrées, & dont toute l'espérance du
 Chef est dans ses seules troupes. Tout
 cela est à redouter. Je me souviens
 d'une maxime admirable de Vé-
 géce, qui mérite d'avoir place ici.
 » La meilleure disposition d'une ar-
 » mée, dit-il, n'est pas tant celle

» qui nous met en état de battre
 » l'ennemi, que celle qui l'affame
 » & le ruine à la longue. C'étoit
 celle que Scipion propofoit à son
 Collègue, auffi peu capable de la
 fuivre, que d'opposer à son ennemi
 une disposition assez profonde pour
 vaincre. Il étoit trop ignorant &
 trop préfontueux pour écouter les
 avis des gens fages. C'étoit dans cette
 occafion où la maxime de Végece
 n'avoit qu'une face.

Ceux qui font chargez de soutenir une guerre contre un tel ennemi, doivent ufer de beaucoup de prudence & de précautions. La défensive eft fans doute le meilleur & le feul parti qu'ils doivent prendre, s'ils font capables de le fuivre. Il y a des regles & des principes certains & infaillibles dans cette forte de guerre. La première chofe à laquelle on doit penfer, & la plus digne de notre attention, car le fuccès d'une campagne en dépend abfolument, eft d'établir une bonne ligne de communication & de correfpondance pour affûrer fes derrières & fes convois fur tout le front de fa frontière, & de choisir les endroits où les postes nous paroiffent plus avantageux. La pelle & la pioche font tout dans une défensive. On fonge enfuite à affamer l'ennemi en fauvant tout ce qu'on peut dans les places fortes, & fur tout les fourrages, les vivres & les bestiaux : on s'attache après cela à ruiner la campagne au long & au large, & particulièrement les lieux où l'ennemi a principalement deffein d'aller ; l'on occupe les châteaux capables de réfifter contre un coup de main, & qu'on ne peut prendre que par un fiége dans les formes, avec ordre à celui qui commande de ne capituler qu'à l'extrémité.

Les camps volans font d'une ref-

source admirable dans une défensive, lorsqu'on fçait choisir les postes & qu'on s'y retranche fi avantageusement qu'on ne puiffe y être forcé : de là on inquiète l'ennemi dans fes fourrages & dans fes vivres, & l'on tâche de lui enlever fes convois.

On doit chercher de fe poster avantageusement, & de fortifier fon camp de telle forte, qu'on puiffe être à l'abri d'une attaque d'insulte ; & fi l'on s'apperçoit que l'ennemi cherche à nous enfermer, on change de poste, & l'on tâche de l'attirer, par des mouvemens bien concertez, dans quelque défilé, dans quelques endroits difficiles, où l'on puiffe le couper ou l'attaquer avec avantage, & où la cavalerie ne puiffe manœuvrer.

Si l'ennemi décampe, le fuivre, le cotoier, le harceller fans cefse, fans entrer dans aucun engagement décisif, difputer certains passages difficiles, lui céder ceux qui peuvent le conduire dans un mauvais pas, l'y attirer par l'adrefse de vos mouvemens, divifer votre armée en plusieurs corps pour l'empêcher de s'étendre dans le païs, tomber quelquefois fur fon avantgarde ou fur fon arriéregarde, de nuit, de jour, à toute heure, lui dresser des embuscades, armer les paifans, & les lâcher fur les fourrageurs ; enfin lui ôter tout moien de fubfifter. C'est en peu de mots ce qu'on appelle défensive active, & la conduite qu'on doit tenir lorsqu'on a de tels hôtes dans fon païs. Il n'y a pas de meilleure méthode pour détruire une armée fans rien hazarder. C'est celle des grands Capitaines.

C'est une chofe étrange qu'il y ait fi peu d'exemples de cette efpece de défensive. Je ne vois rien de plus aifé que de la faire, rien de plus difficile que de s'en défendre.

Une petite armée peut fort aisément en détruire une plus grande , en se partageant , en se divisant en plusieurs petits corps , & se réunissant promptement ensemble , lorsque l'occasion se présente de faire un bon coup. Les pais de montagnes , de bois & de défilez , sont très-favorables pour cette sorte de guerre : une poignée de gens bien résolus & bien conduits en occupent un grand nombre. Mais je crois que tout pais est propre à cette sorte de guerre , lorsqu'on est assez habile pour la conduire.

Sertorius que je regarde comme un des plus grands Capitaines de l'antiquité , étoit un grand Maître dans cette manière de faire la guerre. Si Annibal eût eu un tel homme en tête , je ne sçai ce qu'il feroit devenu. Comment résister à un ennemi qui nous échape ? Lorsqu'on marche à lui , qu'on croit le tenir , & qu'il semble que la partie est liée , qu'il s'est lui-même engagé dans un pas dangereux , il disparoît , & partage sa fuite en différentes routes. Forme-t-on différents corps pour l'attaquer en différents endroits ? il se réunit dans un instant ; il vous attaque ainsi divisez & séparez , & vous bat en détail. Marche-t-on à lui en corps d'armée ? il se retire par une fuite simulée. Le fuit-on ? on tombe dans une embuscade. L'a-t-on éventée ? on retombe dans une autre , qui devient double & triple. Quel courage , quelle fermeté , quelle habileté , quelle prévoiance , quel coup d'œil ne faut-il pas avoir pour faire la guerre de la sorte ! Voilà pourtant en deux mots les principes sur lesquels on doit agir contre ces armées & ces Guerriers errans , dans un pais où ils n'ont aucune retraite assurée , qui ne sçavent que l'art de

gagner des batailles , & qui se voient hors d'état d'en profiter par la prise des places fortes. Or Annibal se voioit absolument dénué de tous moiens nécessaires pour cette sorte de guerre ; ce qui eût dû rendre les Romains supérieurs à un tel ennemi , & les obliger à se tenir sur une défensive active , la seule & unique voie de le ruiner à coup sûr & sans ressource. Rien ne les obligeoit à mettre les affaires en risque : ils craignoient la valeur & l'expérience de ce grand Capitaine , & le Sénat ne croioit pas qu'on pût lui opposer un Antagoniste capable de lui résister. Ce n'étoit donc que par une défensive active qu'on pouvoit espérer de ruiner son armée , en lui opposant plusieurs corps d'armées dans ses marches & dans ses campemens. Par cette façon de guerre on le réduisoit à l'extrémité en fort peu de tems , & on l'attiroit dans des lieux difficiles , où sa cavalerie n'eût pû combattre , ni le favoriser dans ses vivres.

Annibal cherchoit le combat , & il ne pouvoit se sauver ni subsister qu'en donnant sans cesse à la fortune ; & comme sa cavalerie étoit tout ce qu'il avoit de meilleur , il se voioit dans la nécessité de chercher des plaines. L'avantage des Romains étoit de les éviter. Sempromius ne comprit pas cela , un plus habile que lui s'en fût mis peu en peine. Il étoit infiniment plus fort en infanterie & très-foible en cavalerie ; une arme pouvoit suppléer à la foiblesse de l'autre , comme je l'ai déjà dit ; mais les Romains , qu'on élève si haut à l'égard de la guerre , ignoroient en ce tems-là que cela se pouvoit faire ; ce qui est à peine concevable dans le tems que leurs ennemis le leur faisoient

voir par l'expérience de leurs défaites. Annibal commença à leur donner cette leçon à la Trébie : ils ne la comprirent pas , & l'envie que ce Général témoigna de combattre eût dû les tenir en garde. Ils ne pouvoient ignorer que leur cavalerie étoit non seulement inférieure à celle d'Annibal à l'égard du nombre , mais encore moins brave & moins aguerrie. Ces deux raisons eussent dû les engager à éviter les plaines , où l'ennemi campoit toujours , pour combattre à son avantage.

Le Prince d'Orange , Roi d'Angleterre , n'alla pas chercher les plaines pour combattre le Maréchal de Luxembourg à Steinkerque. Il doutoit de la valeur de sa cavalerie , & espéroit beaucoup de celle de son infanterie. Il chercha à engager un combat dans un endroit où la cavalerie ne pût agir. S'il fut battu , il ne fit pas moins voir sa prudence , son expérience & son bon sens. Son malheur ne lui ôte rien des louanges qu'il mérite. Il connut seulement que son infanterie ne valoit guères mieux que sa cavalerie , ou que le Général François valoit plus que lui. Ce n'est pas une honte , dit Polybe & Plutarque après lui , qu'un homme de bien soit battu par un plus homme de bien.

» Dans toutes les guerres , dit un
» de nos Maîtres (a) , ce qui nous
» favorise nuit à l'ennemi , & ce qui
» lui est utile nous est contraire.
» Sur ce principe , continue-t-il ,
» ne faites jamais rien qu'il puisse
» souhaiter que vous fassiez ; ne
» manquez à rien à quoi il puisse
» souhaiter que vous manquiez ;
» toujours attentif à vos seuls inté-

(a) *Veget. lib. 3. cap. 26.*

» rêts , faites-en l'unique regle de
» vos démarches. Vous nuisez à
» vous-même , dès-là que vous imi-
» tez une démarche que l'ennemi a
» faite pour son mieux être : comme
» aussi l'ennemi ne sçauroit rien faire
» de ce que vous avez fait pour vo-
» tre bien , qu'il ne se nuise à lui-
» même en le faisant. Cette maxime
est excellente & mérite d'être bien
lûe & bien méditée. Il faut vouloir
tout le contraire de ce que l'ennemi
veut. C'est l'avantage d'une arme
sur l'autre , soit du côté de l'enne-
mi ou du vôtre , qui doit régler vos
desseins , vos démarches & vos mou-
vemens.

Quand on ignoreroit les véritables
forces de l'ennemi , son opiniâtreté
à rester dans une plaine rase & dé-
couverte , & le désir qu'il fait pa-
roître de combattre ; tout cela est
une preuve manifeste qu'il met toute
son espérance & sa principale res-
source dans sa cavalerie , & l'at-
tention qu'il fait paroître dans son
ordre de bataille à fortifier l'infante-
rie par sa cavalerie , ou celle-ci par
l'autre , marque quelquefois qu'il se
défie de l'une de ces deux armes ,
ou qu'il veut suppléer à la foiblesse
de sa cavalerie ou de son infanterie
par le soutien de l'une des deux. Il
ne signifie pas moins qu'il veut s'as-
sûrer la victoire en se précaution-
nant par tout : car le plus sûr , dans
une bataille , est que chaque arme se
soutienne & s'aide réciproquement ,
ce qui est la marque la plus évidente
de l'habileté & de la prudence d'un
Général d'armée. C'est ce que fit
Annibal contre Sempronius : car
bien qu'il fût plus fort en cavale-
rie , & qu'elle fût beaucoup plus
brave & plus aguerrie que la Ro-
maine , il ne laissa pas que de la
faire soutenir par son infanterie ;
au lieu que le Général Romain fut

tout le contraire, tant il étoit malhabile.

Si celui qui est attaqué ne se sent pas capable de soutenir une guerre défensive, ou qu'il craigne de se voir réduit dans la nécessité de combattre, ou que l'importance d'un poste l'oblige à le soutenir, ou qu'il se voie réduit ou roulé de tant de côtes par des mouvemens au-dessus de sa portée, qu'il ne trouve aucun moyen d'échapper; il doit avoir bien & exactement reconnu le terrain aux environs de son champ de bataille, pour ne pas imiter Sempromius, qui tomba secrètement dans une embuscade, comme tant d'autres aussi imprudens que lui.

S'il a un ruisseau qui le sépare de l'ennemi, il doit faire jetter des ponts, & en grand nombre. Les ponts doivent être aussi larges qu'il est possible de faire, pour passer au moins par manches. On établit ces ponts secrètement & à l'entrée de la nuit, pour être en état de passer trois heures avant le jour. Si le ruisseau est de bonne tenue, la cavalerie passera à gué, & toute l'armée le traversera suivant l'ordre de bataille, & vis-à-vis du terrain que chaque arme doit occuper. Méthode importante, que peu de Généraux observent, & qui peut souvent causer la perte d'une bataille.

Quand le ruisseau seroit peu profond, & qu'il couleroit sur un terrain ferme, & quand même le mauvais tems & le froid ne seroient pas une raison qui pût nous empêcher de le gâier, il faudroit s'en dispenser, à cause des inconvéniens qui peuvent arriver, & qui n'arrivent que trop souvent. Les soldats, ordinairement peu précautionnez, ne font guères attention à leurs armes & à leur poudre, qui se mouille, comme cela arriva à la bataille de

Cassano au passage du Ritorto.

s. V.

Utilité des pelotons d'infanterie entrelassez parmi les escadrons. Ordre de bataille contre un ennemi supérieur en cavalerie.

» Plusieurs lignes, dit Monté-
 » cuculi, peuvent aller d'un
 » point à un autre: mais il n'y en
 » a qu'une qui soit droite, & la
 » plus courte, toutes les autres
 » sont courbes & longues. Il y a
 » diverses manières de faire la
 » guerre: mais il y en a une qui est
 » la plus sûre & la meilleure, qui
 » mérite une grande application,
 » & qui est comme la pierre fonda-
 » mentale de tout l'édifice. Il ne
 » faut pas ici compter, mais peser
 » les opinions: parce que ce qu'il y
 » a de meilleur est profond, & par
 » conséquent caché aux yeux peu
 » clairvoians. N'aurions-nous pas
 » trouvé cette ligne? Il n'y a aucun
 » lieu d'en douter, & nous osons as-
 » sûrer qu'elle est découverte & dé-
 » montrée dans notre Système, après
 » avoir été si longtems cachée. Nous
 » nous mettons peu en peine de com-
 » pter les opinions, & de mettre en
 » ligne de compte celles qui nous sont
 » contraires, de quelque part qu'elles
 » viennent: elles ne sont pas preuve.
 » Nous nous en tenons aux yeux clair-
 » voians qui ont embrassé nos prin-
 » cipes & notre méthode. Ils ne sont
 » pas en petit nombre. Annibal en
 » fait voir quelque chose dans sa dis-
 » position à l'égard de la cavalerie,
 » qu'il entrelassa de pelotons: prin-
 » cipe que nous avons embrassé dans
 » notre tactique.

Ces pelotons ne sont pas du goût de certaines gens. Ce qu'il y a de chagrinant pour eux, c'est que l'Histoire ancienne & moderne est toute

remplie de ces sortes d'exemples, & que tous les grands hommes qui s'en sont servis pour suppléer à la foiblesse de leur cavalerie, ou pour s'assurer la victoire, s'en sont toujours bien trouvez. Il ne faut pas demander aux esprits & aux courages communs, sans expérience, sans capacité & pétris de circonspection, qu'ils approuvent ce que les Anciens, qu'ils ne connoissent pas, & les plus grands Capitaines parmi les Modernes ont constamment pratiqué. Rien de plus foible & de moins supportable que les raisons qu'ils allèguent contre le principe des pelotons inferez parmi les escadrons. Leur ignorance dans l'infanterie & leur peu d'expérience, paroissent visiblement dans toutes les objections qu'ils font sur ce principe.

Ils ne peuvent concevoir qu'il se puisse trouver des soldats assez résolus & déterminez pour s'exposer à attaquer des escadrons bien ordonnez, qui leur passeront sur le corps, sans qu'il leur soit possible d'éviter un si grand danger. D'ailleurs ces pelotons, disent-ils, ne sçauroient suivre les escadrons qu'ils soutiennent, comme s'ils marchaient à l'ennemi à toute bride; au lieu qu'ils y vont au grand pas, ou tout au plus au petit trot, outre qu'ils ne prennent carrière, ou ne doivent la prendre qu'à quarante pas de l'ennemi. Ces deux objections sont si mauvaises, que j'ai presque honte d'y répondre, outre qu'on ne dispute jamais sur des faits d'expérience. Ils n'ont garde de les révoquer en doute; mais pour écarter la pierre d'achopement, qui consiste dans les faits & dans la raison, ils se contentent de dire que ce principe est très-dangereux, & que ces pelotons ne sçauroient résister con-

tre la cavalerie. Puisqu'il faut tant de cérémonie à un corps d'infanterie pour se défendre contre de la cavalerie qui l'attaquera dans un terrain qui lui sera favorable, à plus forte raison vingt ou vingt-cinq hommes ne sçauroient tenir contre.

Ils seroient bien étonnez si nous leur faisions voir que ces pelotons, qui frappent si fort leur imagination, sont moins exposez aux dangers, à être défaits & taillez en pièces, que s'ils n'avoient affaire qu'à de l'infanterie. On voit bien que les apparences les plus foibles leur tiennent lieu de preuve contre un principe incontestable. Ils ne prennent pas garde que ces pelotons combattent inferez dans les escadrons, & que dans le tems que ceux-ci en viennent aux mains avec ceux de l'ennemi, mes pelotons se jettent entre les intervalles, les prennent en flanc à coups de fusils & de baionnettes; le flanc & la croupe d'un escadron font-ils bien redoutables? Et le feu de cette sorte d'arme est-il digne de considération à cet égard-là? Rien de plus méprisable. Ces escadrons attaquez en même tems sur tout leur front, font-ils bien en état de passer sur le corps des pelotons, qui s'éparpillent de toutes parts? On n'a qu'à lire la bataille de Pavie, où les pelotons commencèrent à paroître pour la première fois depuis les Anciens, & l'on verra que quinze cens arquebuziers choisis sur toute l'infanterie Espagnole, & dressez à cette façon de combattre, furent seuls la cause de la défaite de la gendarmerie Françoisse, la plus redoutable & la plus déterminée de l'Europe. Un escadron se rompra-t-il pour courir après des pelotes d'infanterie qui se refusent à eux, qui s'éparpillent de tous côtez & se dé-

robent à leurs yeux, pour revenir sur eux un instant après ? On se voit alors dans la triste nécessité d'essuyer une grêle de coups de fusil sans pouvoir se défendre & se tirer d'embarras. Voilà des gens en vérité qui courent un grand danger ; se peut-il rien imaginer de plus pitoiable que ces objections ?

Mais, diront quelques-uns, si malgré vos pelotons la cavalerie est battue, car cela peut arriver sans miracle, lorsque celle-ci ne vaut rien, voilà vos pelotons sous le couteau comme des victimes.

Ils ont cela de commun avec tous les autres après une bataille perdue. D'ailleurs on ne prend pas garde aux corps d'infanterie que j'intère dans ma cavalerie, où mes pelotons trouvent une retraite assurée. Je ne répons pas aux autres objections ; elles sont si peu dignes d'être relevées, que ce seroit perdre mon tems que de m'y arrêter, & tenter l'impossible que de chercher à guérir certaines gens de leurs préjugés & à les tirer de leur routine. L'évidence la plus incontestable est si peu capable de les détromper, qu'ils la rejettent sans donner aucune preuve en faveur de leurs opinions. Ma façon de combattre leur déplaît d'autant plus, qu'elle est vive & active, & qu'elle mène droit à l'ennemi, vrai moien de perdre peu de monde & de finir bientôt une journée. Je n'ai garde de m'en écarter, & de ne pas parfemer tous mes ordres de bataille de mes pelotons & de mes colonnes, comme on le verra dans celui-ci, & de les varier tellement, qu'aucun ne se ressemble : c'est le fin & le profond de ma tactique ; au lieu que nous n'avons aujourd'hui qu'un seul ordre. On peut remarquer qu'il n'y a guères plus d'un siècle que les ordres

de bataille étoient extrêmement variés. J'ai presque tous ceux depuis Henri IV. jusques vers la fin du règne de Louis XIII. tant des batailles qui se sont données en France qu'en Allemagne & par tout ailleurs ; au lieu qu'on se range aujourd'hui sur un seul ordre, que l'on ne change jamais, à moins que la nature du país ne nous y force ; ce qui fait que le hazard est par tout le maître, & que c'est au plus heureux que la victoire appartient. On demande de ces sortes de Généraux dans les Cours des Princes, parce qu'il est difficile d'en trouver d'assez habiles & d'assez éclairés pour que la fortune soit d'intelligence avec leur courage, & que le succès ne démente pas les talens.

Le Cardinal de Richelieu & le Cardinal Mazarin cherchoient des heureux. Les Turennes & les Conde ne se rencontrent pas toujours. Ces deux fameux Ministres sçavoient très-bien que les Grands du monde & les Courtisans sont trop occupez de leur fortune & de leurs plaisirs pour faire deux métiers à la fois. Il faut opter, & tous courent à la fortune sans balancer, puisqu'ils trouvent que l'application ne mène à rien, & nuit bien plutôt qu'elle ne fert. Revenons à notre ordre de bataille. On le trouvera comme les autres fondé sur les mêmes principes, sans être semblable à tous ceux que j'ai donnez dans les Volumes précédens, à l'égard de la distribution des troupes.

Un habile Général qui se trouve plus fort en infanterie & plus foible en cavalerie, comme Sempronius contre Annibal, ne doit jamais refuser le combat sans de grandes raisons, lorsqu'il est assuré de la valeur de son infanterie, s'il n'ignore pas qu'il peut fortifier sa cavalerie de son

son infanterie. Le Consul Romain l'ignoroit, il y a lieu de croire que son Collègue l'ignoroit aussi. On doit conclure de là que les raisons de Scipion étoient très-sages & très-solides, & que Sempronius étoit un franc étourdi de hazarder une action générale dans les plaines, qu'il pouvoit éviter, contre une armée extraordinairement supérieure en cavalerie, & qui joignoit la ruse, l'artifice & un très-grand art à une audace extrême contre un ennemi qui n'opposoit que celle-ci, & beaucoup de présomption, sans aucune capacité, & avec une expérience fort au-dessous de la médiocre. On a pu voir ce que j'ai dit de la disposition d'Annibal, elle est d'un grand Capitaine & d'un profond Tacticien.

Je vais donner celle qui me paroît la plus propre à être opposée à un Général qui se trouveroit plus fort en cavalerie, si le plus foible se trouvoit dans un cas semblable à celui des Romains : le secret consiste à fortifier sa cavalerie plus foible de son infanterie. Par cette ruse il peut raisonnablement compter sur la victoire. On peut tout espérer dans une bataille, si l'on joint à la valeur des troupes l'excellence de la distribution de chaque arme & de l'ordre, qui peut suppléer au nombre.

Dans une bataille que le Général Schoulembourg perdit contre les Suédois à Gemanertoff, il leur opposa une disposition très-sçavante & très-rusée, qui ne lui servit de rien, ses troupes aiant d'abord lâché le pied à la vue de l'ennemi ; mais nous n'opposons ni ne supposons pas ici de telles gens dans l'ordre que nous allons donner. Et quand la cavalerie seroit moins brave & fort inférieure à celle de l'ennemi,

nous ne nous en mettons pas autrement en peine : nous y suppléons par ce que nous avons de plus fort, c'est-à-dire par l'infanterie.

Je me range donc sur deux lignes, la cavalerie sur les aîles, les escadrons (2) entrelassez des colonnes (3), & de deux pelotons (4) de vingt à vingt-cinq grenadiers chacune. La seconde ligne (5) à peu près dans le même ordre, les aîles fermées des colonnes (6) & (7) de deux sections chacune. Comme je veux faire un effort à mes aîles, & donner par là, je refuse mon centre (8) à l'ennemi (9) autant qu'il m'est possible. Je ne laisse pas de le fortifier par les colonnes (10) & (11), & par une seconde ligne (12). Je prétens que mon centre ne bouge, pendant que mes aîles avancent & attaquent la cavalerie, en même tems que les escadrons & les colonnes de la seconde ligne (5) passant entre les intervalles des corps de la première, attaqueront & tomberont sur ceux de la seconde de l'ennemi (13), avec ordre à ceux qui commandent de détacher quelques escadrons après les fuiards, pendant que le gros se repliant sur ce qui reste encore en entier le prendra en flanc, en même tems que le centre (8) marchera pour attaquer l'infanterie ennemie (9). Celle-ci ne sçauroit se détacher de son centre pour tomber sur (8), sans s'exposer à être prise par ses derrières par les troupes victorieuses à ses deux aîles. Ce mouvement est trop délicat & trop dangereux, lorsque ses aîles se trouvent vigoureusement attaquées. Je n'entre pas dans un plus grand détail, parce que je suppose mon Lecteur au fait de mon principe & de ma méthode.

C H A P I T R E X V I.

Préparatifs des Romains pour réparer leur perte. Exploits de Corn. Scipion dans l'Espagne. Adresse d'Annibal pour attirer à son parti les Gaulois. Passage du marais de Clusium.

S Empronius , pour cacher sa honte & sa défaite , envoya des courriers à Rome , qui n'y dirent autre chose sinon qu'il s'étoit donné une bataille , & que sans le mauvais tems l'armée Romaine eût remporté la victoire. D'abord on ne pensa point à se défier de cette nouvelle. Mais on apprit bientôt tout le détail de l'action , que les Carthaginois occupoient le camp des Romains , que tous les Gaulois avoient fait alliance avec Annibal , que les légions avoient fait retraite & s'étoient réfugiées dans les villes , & qu'elles n'avoient de munitions que ce qui leur en venoit de la mer par le Pô. On fut extrêmement surpris d'un événement si tragique , & pour en prévenir les suites on fit de grands préparatifs pour la campagne suivante , on mit des garnisons dans les places , on envoya des troupes en Sardaigne & en Sicile , on en fit marcher aussi à Tarente , & dans tous les postes les plus propres à arrêter l'ennemi , l'on équipa soixante quinquères. On choisit pour Consuls Cn. Servilius & Caius Flaminius , qui firent des levées chez les Alliez , & envoièrent des vivres à Ariminum & dans la Tyrrhénie , où la guerre devoit se faire. Ils dépêchèrent aussi vers Hiéron pour lui demander du secours , & ce Roi leur fournit cinq cens Crétois & mille Rondachers. Enfin il n'y eut point de mesures que l'on ne prît , point de mouvemens que l'on ne se donnât. Car tels sont les Romains en général & particulier , plus ils ont raison de craindre , plus ils sont redoutables.

Dans la même campagne Cn. Cornélius Scipion , à qui Publius son frère avoit laissé , comme nous avons déjà dit , le commandement de l'armée navale , étant parti des embouchures du Rhône avec toute sa flote , & aiant pris terre en Espagne (a) dans le Lampourdan , assiégea sur la côte jusqu'à

(a) Pris terre en Espagne dans le Lampourdan.] La conduite de Périclés , d'Agathocles , d'Annibal , de Scipion , & de tant d'autres grands hommes , marque visiblement qu'il est souvent & presque toujours avantageux de porter la guerre chez

L'Ebre toutes les villes qui refusèrent de se rendre , & traita avec beaucoup de douceur celles qui se soumettoient de bon gré. Il prit garde qu'il ne leur fût fait aucun tort , il mit bonne garnison dans les nouvelles conquêtes qu'il avoit faites ;

autrui , & plus encore lorsqu'on se voit attaqué dans son propre pais ; c'est alors que la diversion est nécessaire , & un acte de la plus grande prudence. On est toujours en état au commencement d'une guerre d'agir puissamment & vigoureusement , parce qu'on n'est point épuisé par les longueurs d'une guerre , les coffres sont ordinairement pleins , la guerre est toujours courte lorsqu'elle est grosse : en doublant les préparatifs , on approche plus de la fin. Je ne sçai où Dion Cassius a fait dire à César dans une de ses Harangues , que jamais les Romains n'amenoient à la raison leurs ennemis qu'en leur faisant ressentir dans leur propre pais ce que la guerre a de plus redoutable , pour les guérir du désir & leur faire passer l'envie de venir chez eux. Sans doute que ce grand Capitaine avoit en vue la diversion de la République en Espagne , dont Annibal ne tint pas grand compte , bien assuré , par les ordres qu'il avoit donnez , que les armées Romaines y trouveroient de la besogne taillée pour un long tems. Il pensa juste , & les Romains reconnurent que de deux partis de diversion qu'ils avoient à prendre , ils avoient pris le plus difficile & le plus mauvais pour obliger Annibal de sortir d'Italie.

J'ai déjà dit ailleurs que si le Rhodien Memnon avoit été cru de Darius , & qu'au lieu de s'arrêter à défendre le Granique & de s'y faire battre , les Perses n'aient encore rien perdu de leur réputation avant cette action , fussent passez en Macédoine , il est à présumer qu'Alexandre laisseroit là son expédition d'Asie , & que toutes ses prospérités s'en alloient en fumée : car les Grecs se fussent infailliblement liguez avec les Perses. C'est Diodore qui m'apprend cela. Appien (a) ne m'instruit pas moins bien en matière de diversion , puisqu'il nous assure que si Antiochus le Grand eût suivi le sage conseil d'Annibal , qui étoit d'attaquer les Romains dans l'Italie , sans s'amuser à les aller chercher dans la Grèce , où ils commençoient à s'établir , il les eût très-embarrasés , & trouvez sûrement beaucoup moins redoutables. Il est

(a) *Appian. de Bel. Syri. l. 17.*

certain que cette diversion auroit été le sujet de plusieurs grands événemens , & eût relevé les espérances & le courage des Grecs , des Carthaginois , & des peuples déjà soumis , qui ne cherchoient que l'occasion de secouer le joug de leur domination , qui leur devenoit insupportable.

Que font les Romains lorsque cet Annibal si redoutable entre dans l'Italie ? Ils pensent d'abord à une diversion , & s'il vous plaît en Espagne , où les Carthaginois étoient presque par tout les maîtres , & où ils avoient de bonnes armées & un nombre de places fortes ; lorsque l'Afrique est toute ouverte , sans autre forteresse capable d'arrêter un puissant effort que la ville de Carthage. N'étoit-ce pas porter le coup dans le cœur de cette République ? Ils eussent dû se souvenir de la diversion d'Agathocles , & des progrès qu'il y fit. Elle étoit si proche d'eux , qu'ils y touchoient presque. Nous nous en souvenons , & nous l'admirons encore après un si grand espace de siècles , & nous y trouvons d'excellentes leçons.

La diversion de Régulus pendant la première guerre Punique , eût produit un plus grand effet que celle de ce Roi de Syracuse , si le Sénat tant révééré & si sage n'eût fait paroître en cette occasion , comme en une infinité d'autres , que la sagesse ne présidoit pas toujours dans cette Assemblée , & qu'elle s'en éloignoit fort souvent. Régulus eût pris Carthage , dénuée de tout , rien ne lui résistoit , si on lui eût laissé assez de forces pour cette entreprise. L'armée que Scipion conduisit en Espagne , étoit capable de faire de plus grands progrès en Afrique , qu'à l'endroit où elle étoit destinée. Indépendamment de celle-ci , les Romains étant alors dans leur plus grande vigueur , ils pouvoient sans beaucoup d'effort envoyer une autre armée en Afrique , & c'étoit là le moien le plus prompt & le plus effectif d'obliger Annibal d'abandonner l'Italie. Qui doute que la République ne l'eût aussitôt rappellé ? Je ferai voir à la fin de ce Volume la misérable conduite & l'énorme sottise des Romains dans cette seconde guerre Punique. Et dans celle-ci , & dans la pre-

puis pénétrant dans les terres à la tête de son armée, qu'il avoit déjà grossie de beaucoup d'Espagnols devenus ses Alliez, à mesure qu'il avançoit dans le pais, tantôt il recevoit dans son amitié, tantôt il prenoit par force les villes qui se ren-

mière, je m'apperçois assez par un mûr examen qu'ils ont fait le moins lorsqu'ils pouvoient le plus, & les Carthaginois tout comme eux. Ils ont remporté de grandes victoires, qui en doute? En ont-ils sçu profiter? Celle d'Ecnome pouvoit finir cette guerre, & décider de la fortune de Carthage. Qu'arriva-t-il après une action si décisive? Cette flote prodigieuse qui porte plus de cent quarante mille hommes, vogue droit en Afrique, y descend, y prend de bonnes places. Il n'y avoit qu'à marcher droit à Carthage. Point du tout, le Sénat rappelle cette belle armée navale, avec ordre à un des Consuls d'y laisser son Collègue, quinze mille hommes & quatre cens chevaux. Etoit-ce là le moiens d'obliger l'armée de Sicile de tout abandonner pour courir au secours de Carthage? Je pense que non: aussi ne se remua-t-elle pas.

Peu de Princes sont capables d'agir par des diversions profondes & formées sur de grandes pensées, elles sont même rarement écoutées. Les grandes entreprises sont plus aisées à imaginer qu'elles ne le sont dans l'exécution. Cela est certain, parce qu'il est rare de trouver des gens capables de les conduire à leur fin: mais on en trouve toujours dans le Cabinet, où il n'y a point de danger à courir, qui peuvent donner des lumières pour un projet réglé. Rien de plus aisé, lorsqu'on est en état de fournir tout ce qui peut être nécessaire pour un si grand projet: le reste dépend du courage & de la hardiesse, & je suis persuadé qu'on manque plutôt de l'un & de l'autre que des moiens & de l'esprit.

Les diversions qui lèvent un peu la tête au-dessus des communes sont rares, il faut que je l'avoue. Le Comte Duc d'Olivarez s'en étoit mis une en tête en 1637. qui me donne une fort grande idée de son esprit & de son génie. On dira tout ce qu'on voudra, elle n'étoit pas sans fondement. On me permettra, je m'assûre, de rapporter un peu au long ce qu'un Historien (a) nous en apprend. Ce Ministre Espagnol

(a) *Vass. l. 14. p. 235.*

s'imagina qu'en attaquant diverses Provinces de la France, » Philippe forceroit » Louis XIII. à retirer des Pais-Bas une » partie de ses troupes; que Sa Majesté » Catholique profiteroit du mécontentement presque général des peuples, & » qu'à la faveur de cette diversion le » Cardinal Infant & les Généraux de » l'Empereur pénétreroient bien avant » dans la Picardie, dans la Champagne & » dans la Bourgogne. Quelque spécieux » que fût ce projet, les gens habiles & » pénétrans en reconnurent l'illusion: » quelques-uns remontrèrent au Comte » Duc qu'en attirant les forces principales » de la France dans les endroits les plus » foibles de la Monarchie d'Espagne, le » Roi son Maître se verroit bientôt dans » la nécessité de rappeler ses meilleures » troupes & ses plus excellents Officiers » au cœur de ses Etats attaquez, & don- » neroit moiens au Roi de France, capable » de mettre plus d'une armée sur pied » & aux Etats Généraux des Provinces- » unies, de faire des progrès considérables » dans les Pais-Bas, pendant que Louis » se tiendroit ailleurs sur la défensive, » & avanceroit peut-être du côté de la » Guienne & du Languedoc. L'inutilité » des dépenses excessives de l'année dernière devoit dégoûter la Cour de Madrid » d'une pareille entreprise.

L'Auteur que je cite, qui prétend imiter Tacite, réussit souvent fort mal. Ce projet du Comte Duc d'Olivarez, qu'il appelloit spécieux, n'étoit rien moins que ce qu'il dit. Voilà comme les esprits timides & trop fins font échouer les desseins les mieux fondés & les plus capables de nous tirer des plus grands embarras. Il n'y avoit qu'à entrer dans le pais, ils étoient alors maîtres des passages des Pyrénées. Louis se fût trouvé le plus surpris du monde, il eût envoyé ses principales forces dans la Guienne & dans le Languedoc; qui en doute? Cette défensive est imaginaire. Jamais l'armée de Louis n'eût pû tenir la campagne contre le Cardinal Infant, infiniment supérieur, encore moins contre celle de l'Empereur. Le Roi étoit en état de lever plus d'une

controient sur sa route. A Cisse , Hannon à la tête d'un corps de Carthaginois vint camper devant lui , Cornélius lui donna bataille , la gagna , & fit un butin très-considérable , parce que c'étoit là qu'avoient laissé leurs équipages tous ceux qui étoient passez en Italie. Outre cela il se fit des Alliez de tous les peuples d'en-deçà de l'Ebre , & prit prisonniers Hannon même & Andobale , qui commandoit les Espagnols. Celui-ci avoit une espèce de Roiaume dans le pais , & avoit toujours été fort attaché aux intérêts des Carthaginois.

Sur l'avis qu'Asdrubal reçut de ce qui étoit arrivé , il passa l'Ebre & courut au secours. Les troupes navales des Romains n'étoient point en garde , elles se tranquillisoient sur l'avantage qu'avoit remporté l'armée de terre. Il saisit habilement cette occasion , fait un détachement d'environ huit mille hommes de pied & mille chevaux , il surprend ces troupes dispersées de côté & d'autre , en passe grand nombre au fil

armée , je l'avoue ; mais une armée ne se lève pas dans une campagne , il faut remettre la partie à la suivante , & pendant tout ce tems - là l'Espagnol étoit en état de faire tout ce qu'il lui plaisoit dans un pais où le mécontentement étoit général.

L'Auteur n'y pense pas , lorsqu'il dit que l'Espagnol se seroit attiré les forces principales de la France dans les endroits les plus foibles de l'Espagne ; qui lui a dit cela ? Cette frontière nous étoit impénétrable en ce tems-là , & les passages des Pyrénées fermés par de bonnes places & par des pas très-difficiles. *L' inutilité des dépenses excessives de la campagne précédente pour une irruption en Guienne , devoit dégoûter la Cour de Madrid d'une pareille entreprise.* C'est mal raisonner , une entreprise échouée par la sottise de ceux qui en ont été chargés , n'est pas une preuve qu'une autre échouera. Parlons sincèrement , ce projet du Ministre Espagnol étoit d'un habile homme : sçavoir s'il eût trouvé des gens capables de l'exécution , comme nous en eussions trouvé. Si nous nous étions mis en tête une diversion par mer beaucoup plus sûre & plus profonde pendant le cours des deux guerres de 1688. & dans la dernière guerre de 1701. c'est une autre affaire. Pour nous dans ces deux guerres nous étions en état de suivre la maxime de Scipion , on l'avoit dit ou proposé. J'ai de la peine à me le persuader pour l'honneur du Ministère. Nous devons puissam-

ment agir en France. On le fit autant qu'il dépendoit de ceux qui étoient au timon des affaires ; mais cela ne suffisoit pas pour tarir les sources qui fournissoient à nos ennemis toutes les ressources pour la continuation de la guerre , & sur tout dans la dernière , qui faillit à nous accabler. Ces ressources étoient dans les Indes. On n'a jamais voulu comprendre qu'on eût pu fort aisément ruiner le commerce des Anglois & des Hollandois dans ce pais-là , non seulement en couvrant les deux mers de nos Corsaires , en leur abandonnant toutes les prises qu'ils feroient , sans que l'Amirauté ni qui que ce soit y pût rien prétendre ; mais encore en mettant en Corsaires tout ce que nous avions de vaisseaux de guerre , & pour cacher ce dessein les envoyer en différens ports , où ils eussent armé. Ils se fussent tous donné un rendez-vous à certain endroit pour se partager ensuite , une partie sur les Indes Orientales , & l'autre en Amérique , où sans trop s'amuser à courir sus aux marchands , ils eussent pu tenter des desseins capables de ruiner entièrement leur commerce par la destruction de leurs Colonies , & d'entreprendre même sur Batavia. Par ces deux diversions on coupoit la bourse à deux Puissances qui ne peuvent rien , si on peut venir à bout de détruire leur commerce. On ne le peut d'autre façon , & cela se peut faire aisément.

de l'épée , & pouffe les autres jusqu'à leurs vaisseaux. Il se retire ensuite , & repassant l'Ebre , il prit son quartier d'hiver à la nouvelle Carthage , où il donna tous ses soins à de nouveaux préparatifs , & à la garde des pais d'en-deçà du fleuve. Cn. Cornélius de retour à sa flote , punit selon la sévérité des loix ceux qui avoient négligé le service ; puis aiant réuni les deux armées , celle de mer & celle de terre , il alla prendre ses quartiers à Tarragonne. Là partageant le butin en parties égales aux soldats , il se gagna leur amitié , & leur fit souhaiter avec ardeur que la guerre continuât. Tel étoit l'état des affaires en Espagne.

Le Printems venu , Flaminius se mit en marche , prit sa route par la Tyrrhénie , & vint camper droit à Arétium , pendant que Servilius s'en fut à Ariminum pour fermer aux ennemis les passages de ce côté-là. Pour Annibal , en quartier dans la Gaule Cisalpine , il retenoit dans des prisons les prisonniers Romains qu'il avoit faits dans la dernière bataille , & leur donnoit à peine le nécessaire ; au lieu qu'il usoit de toute la douceur possible à l'égard de ceux qu'il avoit pris sur leurs Alliez. Il les assëmbra un jour , & leur dit que ce n'étoit pas pour leur faire la guerre qu'il étoit venu , mais pour prendre leur défense contre les Romains : qu'il falloit donc , s'ils entendoient leurs intérêts , qu'ils embrassassent son parti , puisqu'il n'avoit passé les Alpes que pour remettre les Italiens en liberté , & les aider à rentrer dans les villes & dans les terres , d'où les Romains les avoient chassés. Après ce discours , il les renvoia sans rançon dans leur patrie. C'étoit une ruse pour détacher des Romains les peuples d'Italie , pour les porter de s'unir avec lui & soulever en sa faveur tous ceux dont les villes ou les ports étoient soumis à la domination Romaine.

Ce fut aussi dans ce même quartier d'hiver qu'il s'avisa d'un stratagème vraiment Carthaginois. Il étoit environné de peuples légers & inconstans , la liaison qu'il avoit contractée avec eux étoit encore toute récente. Il avoit à craindre que changeant à son égard de dispositions , ils ne lui dressassent des pièges & n'attentassent sur sa vie. Pour la mettre en sûreté , il fit faire des perruques (a) & des habits pour

(a) Il fit faire des perruques & des habits pour toutes les différentes sortes d'âges.] Ceux qui rapportent à la perruque, le précurseur du mal de Naples, l'origine & l'invention des perruques, se trompent bien fort, s'ils prétendent que

toutes les différentes sortes d'âges, il prenoit tantôt l'un tantôt l'autre, & se déguisoit si souvent, que non seulement ceux qui ne le voioient qu'en passant, mais ses amis mêmes avoient peine à le reconnoître.

Cependant les Gaulois souffroient impatiemment que la guerre se fît dans leur pais. A les entendre, ce n'étoit que pour se venger des Romains, quoiqu'au fond ce ne fût que par l'envie qu'ils avoient de s'enrichir à leurs dépens. Annibal s'aperçut de cet empressement, & se hâta de décamper pour le satisfaire. Dès que l'hiver fut passé, il consulta ceux qui connoissent le mieux le pais, pour sçavoir quelle route il prendroit pour aller aux ennemis. On lui dit qu'il y en avoit deux, une fort longue & connue des Romains, l'autre à travers certains marais, difficile à tenir, mais courte, & par où Flaminius ne l'attendoit pas. Celle-ci se trouva plus conforme à son inclination naturelle, il la préféra. Au bruit qui s'en répandit dans l'armée, chacun fut effraïé. Il n'y eut personne qui ne tremblât à la vûe des mauvais pas & des abîmes où l'on alloit se précipiter.

Annibal, bien informé que les lieux, où il devoit passer, quoique marécageux, avoient un fond ferme & so-

P'une & l'autre de ces deux maladies n'ont fait leur entrée dans le monde que sous le regne de Charles VIII. Il n'est pas ici question de ces maladies, mais des perruques, que je crois plus anciennes que le siècle d'Annibal: car de la façon dont Polybe s'explique, il sembleroit qu'elles étoient connues de son tems; & si Annibal avoit été le premier qui s'en fût coiffé, il n'eût pas manqué de nous l'apprendre. Il fit faire, dit-il, des perruques de des habits pour toutes les différentes sortes d'âges, il prenoit tantôt l'un tantôt l'autre. Il falloit qu'il en eût fait bonne provision, ou qu'il y eût des perruquiers suivans l'armée en ce tems-là, comme nous en avons dans les nôtres, qui se mêlent aussi de la barberie. Je m'étonne que les Sçavans n'aient pas pris garde à ce passage de mon Auteur, qui me paroît remarquable: car beaucoup de gens ont cru que les perruques étoient une invention moderne.

Ambroïse Paré dans son *Traité de la Chirurgie*, rapporte que deux jeunes hommes de Paris, outre quantité de Pardons,

de Chapelets & de Médailles qu'ils rapportèrent de Rome, se munirent de plusieurs curiositez & gentilleses du pais. Ils n'oublièrent pas aussi de se charger d'une bonne provision de menus suffrages que Venus distribue libéralement & à bon marché dans ce pais-là, & qui dégénèrent bientôt en vérole, qu'on nommoit en ce tems-là la pelade; parce que cette maladie annonçoit la venue de l'autre, & avoit la vertu de faire tomber les cheveux de ceux qui s'en trouvoient atteints & convaincus. C'est à elle que Paré prétend qu'est due la découverte & l'invention des perruques, qui étoient d'abord si simples, dit-il, qu'elles ne consistoient qu'en quelques cheveux, que l'on cousoit assez grossièrement autour d'une calotte de cuir ou de laine, dont ceux qui avoient la pelade se couvroient la tête, en attendant qu'il plût à quelque Chirurgien habile de les guérir de telle sorte, que les cheveux leur pussent revenir. Si les gens de ce siècle-là revenoient au monde en celui-ci, ne s'imagineroient-ils pas que tous les hommes ont la pelade, puisqu'il s'en trouve peu qui ne

lide, leva le camp, & fit son avantgarde des Africains ; des Espagnols, & de tout ce qu'il avoit de meilleures troupes. Il y entremêla le bagage, afin que l'on ne manquât de rien dans la route. Il ne crut pas devoir s'en embarasser pour la fuite, parce que s'il arrivoit qu'il fût vaincu, il n'auroit plus besoin de rien, & que s'il étoit victorieux, il auroit tout en abondance. Le corps de bataille étoit composé de Gaulois, & la cavalerie faisoit l'arrièregarde. Il en avoit donné la conduite à Magon, avec ordre de faire avancer de gré ou de force les Gaulois, en cas que par lâcheté ils fissent mine de se rebuter & de vouloir rebrousser chemin. Les Espagnols & les Africains traversèrent sans beaucoup de peine. On n'avoit point encore marché dans ce marais, il fut assez ferme sous leurs pieds ; & puis c'étoit des soldats durs à la fatigue, & accoutumés à ces sortes de travaux. Il n'en fut pas de même quand les Gaulois passèrent. Le marais avoit été foulé par ceux qui les avoient précédés. Ils ne pouvoient avancer qu'avec une peine extrême, & peu faits à ces marches pénibles, ils ne supportoient celle-ci qu'avec la dernière impatience. Cependant il ne leur étoit pas possible de retourner en arrière, la cavalerie les pouffoit

soient coiffés comme les vérolez de leur tems ?

Il est certain, dit le Furetiériana, qu'avant Charles VIII. la vérole ou la pelade étoit inconnue en France : l'armée de ce Prince en périt presque toute ; parce que ce mal n'étant pas encore connu, on n'y pouvoit apporter du remède : ce qui fait voir que ce n'étoit pas la lépre. Mauvaise raison, puisque la lépre a disparu en même tems que le remède a été trouvé. Je ne sçai comme il est arrivé ; mais ce mal dont la guérison devoit plutôt regarder les Médecins que les Chirurgiens, est tombée en partage à ces derniers, dont ils tirent une abondante moisson de pistoles. Cela me fait souvenir d'un conte qui en vaut bien la peine, bien qu'il ne soit point parlé de perruques, mais d'un Chirurgien qui avoit beaucoup gagné à guérir la vérole, & qui déshoit celui qui l'avoit apportée en France. Voici les paroles de l'Auteur (a) de ce conte.

Vous me faites souvenir de ce Moine de S. Denis en France qui voulut faire l'enten-

(a) Béroalde de Verville.

du, voyant Maître Thierre de Heri à genoux, tourné vers la figure de Charles VIII. Le Moine lui dit : M. mon ami vous failliez, ce n'est pas l'image d'un Saint que celle devant qui vous priez. Je le sçai bien, dit-il, je ne suis pas si bête que vous, je connois que c'est la représentation du Roi Charles VIII. pour l'ame duquel je prie, parce qu'il a apporté la vérole en France ; ce qui m'a fait gagner six ou sept mille livres de rente. C'étoit beaucoup en ce tems-là, on gagne encore plus en celui-ci. Il est surprenant combien les Chirurgiens s'enrichissent à traiter cette maladie. Je voudrois que par gratitude ils laissassent là Saint Cosme, & qu'ils prissent Job pour Patron. Gui Patin nous le donne pour le Patron des vérolez. Il nomme deux Auteurs célèbres, qui ont écrit que la maladie de Job étoit la grosse vérole. Pour répondre à ce que vous me mandez, écrit-il à son ami, je vous dirai que Bolduc Capucin, aussi bien que Pévada Jésuite Espagnol, ont écrit que Job avoit la vérole. Je croirois volontiers que David & Salomon l'avoient aussi.

fans

fans cesse en avant. Il faut convenir que toute l'armée eut beaucoup à souffrir. Pendant quatre jours & trois nuits elle eut le pied dans l'eau, sans pouvoir prendre un moment de sommeil. Mais les Gaulois souffrirent plus que tous les autres. La plupart des bêtes de charge moururent dans la boue. Elles ne laissèrent pas, même alors, d'être de quelque utilité. Hors de l'eau, sur les balots qu'elles portoient, on dormoit au moins quelque partie de la nuit. Quantité de chevaux y perdirent le sabot. Annibal lui-même, monté sur le seul éléphant qui lui restoit, eut toutes les peines du monde à en sortir. Un mal d'yeux, qui lui survint, le tourmenta beaucoup; & comme la conjoncture ne lui permettoit pas d'arrêter pour se guérir, cet accident (a) lui fit perdre un œil.

(a) *Et comme la conjoncture ne lui permettoit pas d'arrêter pour se guérir, cet accident lui fit perdre un œil.*] Je vois dans l'Histoire un assez bon nombre de grands Capitaines manchots & boiteux, presque aucun bossu, peu de borgnes, & un borgne (a) qui devient aveugle, & qui dans cet état, sans quitter partie, ne laisse pas que de remporter de grandes victoires: ne pouvant plus voir par les yeux du corps, il voit très-clair des yeux de l'esprit. Dans cette note il ne s'agit que de borgnes. Annibal est de ce nombre. Il perdit un œil par un mal dont il eût pu se faire guérir, s'il lui eût été permis d'arrêter; mais comme il marchoit contre un aveugle, & qu'il n'eut presque jamais que de telles gens en tête, on ne doit pas s'étonner s'il en fut toujours le maître. Voilà un borgne célèbre. Il étoit grand Guerrier avant cet accident, comme le fut Philippe Roi de Macédoine & père d'Alexandre le Grand: autre borgne dont la renommée n'est pas petite. Que s'il n'a pas surpassé son fils par le brillant de ses actions, il étoit du moins plus solide dans les siennes; & comme il eut affaire à des ennemis braves & agueris, & non à des Perses efféminés, sans expérience & sans intelligence à la guerre, & que ses desseins étoient plus profonds & plus difficiles, nous dirons que le fils fut un grand Conquérant, & le père un grand homme. Je conclus de là que le père est fort au-dessus du fils.

(a) *Zisca.*

Tome IV.

L'éborgnerie de Philippe, (que la création de ce mot me soit permise) est plus glorieuse que celle d'Annibal. Il perdit un œil au siège de Méthone, une flèche fit ce coup-là, & le nom & le pais de celui qui la lui tira sont venus jusqu'à nous. Il s'appelloit Aster, il étoit d'Amphipolis. S'il eût crevé un œil à tout autre qu'à un Roi, il nous seroit inconnu. L'adroit archer sçavoit bien à qui il tiroit, car il avoit écrit sur la flèche: à l'œil droit de Philippe. Il lui creva effectivement, le tout par pure vengeance. Il est bon que le Lecteur curieux soit informé de cette aventure, elle est singulière. M. Turreil l'a insérée dans ses Remarques sur les Harangues de Démosthène. Aster s'étoit offert à lui sur le pied d'un excellent tireur, qui ne manquoit pas les oiseaux, lorsqu'ils voloient même le plus vite. Philippe lui répondit: Eh bien, je vous prendrai à mon service, lorsque je ferai la guerre aux étourneaux. La raillerie piqua au vif l'arbalétrier. Il se jeta dans Méthone, & prouva cruellement qu'il sçavoit bien tirer. Un homme comme celui-là ne méritoit pas d'être méprisé. Philippe se moque de lui, & pour dire un bon mot il lui en coûte son œil droit. Belle leçon pour les Princes, qui leur apprend qu'on ne doit jamais offenser un brave homme par des railleries, car il leur en coûte bon quelquefois. Demetrius Phalerus nous apprend, continue Turreil, que Philippe depuis eut la foiblesse de se fâcher toutes les fois qu'il échappoit à quelqu'un de prononcer le mot de Cyclope, ou seulement

B b

le mot d'œil. On ne rougit pourtant guères d'un défaut honorable. Une femme Lacédémonienne pensoit plus en homme, lorsqu'elle disoit à son fils boiteux d'une blessure glorieuse : « Va, mon fils, tu ne sçauras faire un pas, qui ne te fasse souvenir de ta valeur. Je crois que le souvenir en est doux à un boiteux, & même à un borgne, hors à Philippe : ce qui me surprend extrêmement dans un homme d'esprit tel que ce Prince. Je ne doute point qu'il ne se fit peindre de profil. Annibal étoit borgne; quelqu'un s'avisait de le peindre & de lui mettre deux yeux: il s'en fâcha très-fort, & le Peintre n'eut pas lieu d'être fort content; mais celui qui le peignit en profil fut amplement récompensé: ce qui me feroit soupçonner qu'il étoit un peu fâché d'être borgne. Il ne vouloit pas qu'on mentît ouvertement pour lui plaire; mais il souffroit volontiers qu'on couvrit ce défaut-là.

J'avoue franchement que le mot de *sourd*, prononcé haut & clair & bien distinctement à un homme qui l'est beaucoup, l'attriste au-delà de tout ce qu'on peut dire, s'il ne se fâche. Un Officier de mes amis, qui l'étoit devenu par un coup à la tête, s'attristoit & se chagrinoit extrêmement de ce défaut honorable. Quoi de plus cruel, disoit-il, que de ne pas entendre un mot de ce qu'on me dit, ni de ce qu'on dit de bon dans une conversation, & de répondre souvent en coq-à-l'âne! L'on se moque de moi, & l'on n'a pas tort. Ces sortes de blessures sont celles qui font le moins supportables, & qui fournissent le plus de matière de plaisanter des coqs-à-l'âne qu'elles produisent. Revenons à Philippe.

Si ce Prince se fâchoit à la seule prononciation du mot de *Cyclope*, il n'est pas possible qu'il ne se fâchât aussi du mot de *Vulcain*, car il étoit boiteux. Nous sçavons que le terme de boiteux le mettoit de mauvaise humeur tout comme l'autre. Il fut blessé d'un trait dans la cuisse à la bataille contre les Triballes, & blessé avec tant de violence, que le coup tua son cheval. Je ne sçavois pas qu'il étoit manchot, c'est Démosthène qui me l'apprend dans son Oraison pour la Couronne. Je vois Philippe borgne, boiteux, manchot, se précipiter à corps perdu dans les hazards, & leur livrer entièrement sa personne afin qu'une moitié de lui-même survécût à l'autre. Voilà trois sujets de fâcherie pour ce Prince si étrangement défigurés. Je ne sçai s'il n'y

en avoit pas un quatrième, & s'il n'étoit pas un peu cocu. Il l'étoit autant, & même plus qu'aucun autre de son Royaume. Il paroît que la blessure qui le rendoit boiteux le fâchoit. Son fils, pour le consoler, lui fit le compliment & mot à mot de la mere du Lacédémonien. Bien valut à Alexandre que son père boitoit bien fort, car sans cela il lui eût fait un très-mauvais parti dans une nôce où sans doute le vin avoit gâté beaucoup de cervelles. Olympias troubla la fête par un discours qui piqua tellement Alexandre, naturellement emporté, qu'il lui jeta sa coupe à la tête: ce qui produisit un grand désordre parmi les conviez. Philippe irrité courut droit à son fils l'épée nue à la main, mais il tomba, ne se souvenant plus qu'il étoit boiteux. Alexandre, sans aucun respect pour son père & son Roi, le fit souvenir qu'il étoit boiteux. *Vraiment*, lui dit-il, d'un ris amer, *les Macédoniens ont là un Chef bien en état de passer d'Europe en Asie, lui qui ne peut aller d'une table à une autre sans s'exposer à se rompre le cou. C'est que le Roi mangeoit à une table à part.*

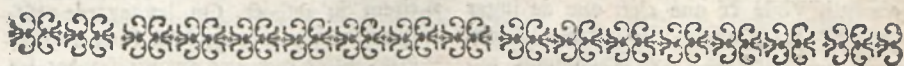
Agésilas Roi de Lacédémone, qui valoit bien Philippe, étoit boiteux, & avec cela un petit bout d'homme & d'assez mauvaise mine, enfin de très-petite apparence, mais d'un grand cœur & d'une grande renommée. On ne voit pas qu'il se fâchât du reproche de boiteux; mais je crois qu'en joignant les trois ensemble, en témoignant être surpris de sa figure, on pouvoit fort bien lui déplaire. Il en coûta bon à Thacus d'avoir fait le railleur & le plaisant aux dépens de sa taille & de sa mauvaise mine, au rapport d'Athénée. Le peuple d'Alexandrie, naturellement railleur, s'en mêla aussi. Ils s'étoient imaginés que sa figure devoit répondre à la grandeur de ses actions & de sa renommée. Ils lui appliquèrent le conte de l'enfantement de la montagne. Agésilas se fâcha, & bien fort. *La montagne n'a donc accouché que d'un rat en ma personne*, leur dit-il, *vous vous trompez: vous éprouverez bientôt que c'est d'un lion.* N'en déplaise à Plutarque, qui prétend que ce bon mot fut adressé au peuple Egyptien, il n'étoit pas digne d'exciter la colère d'un si grand homme. C'est plutôt contre Thacus que ce trait fut porté, & ce trait fit éclipser toutes ses espérances: car Agésilas, qui étoit descendu à Alexandrie pour secourir Tachus, contre Nectanibos, se tourna du côté de celui-ci, qui demeura victorieux de son

ennemi. Voilà ce que c'est que de juger des gens par la mine, par la taille, & par je ne sçai quel air grave & composé qui ne dit presque jamais rien, qui couvre leur ignorance & leur peu d'esprit, & qui n'impose qu'aux fots & aux hébétéz, qui jugent des hommes par l'éclat de leur rang. Ces gens-là sont les plus hardis à décider dans les Cour des Princes, & ils sont écou- tez comme des oracles, quoique le plus souvent ils ne débitent que des sottises, qui paroîtroient monstrueuses & dignes des petites-Maisons dans de petits hommes mal bâtis & disgraciez de la figure. Cela me fait souvenir d'un passage que j'ai lû dans les Essais de Morale. » Pour parler avec » autorité & décisivement, dit l'excellent » Auteur de cet Ouvrage, il faut avoir » de la science & de la créance tout en- » semble, & l'on choque toujours les gens » si l'on manque de l'une & l'autre. Il » s'ensuit de là que les gens de mauvaise » mine, les petits hommes, & générale- » ment tous ceux qui ont des défauts » extérieurs & naturels, quelque habiles » qu'ils soient, sont obligez plus que les » autres de parler modestement, & d'évi- » ter l'air d'ascendant & d'autorité : car à » moins que d'avoir un mérite bien ex- » traordinaire, il est bien rare qu'ils s'at-

» tirent du respect. On les regarde pres- » que toujours avec quelque sorte de mé- » pris, parce que ces défauts frappent les » sens & entraînent l'imagination, & que » peu de gens sont touchez des qualitez » spirituelles, & sont même capables de » les discerner.

Le Maréchal de Luxembourg étoit bossu & tout aussi bout-d'homme, & se mocquoit très-agréablement de sa bosse, sur laquelle les soldats disoient que la France reposoit, & que la victoire s'y étoit plantée & nichée, au grand détriment de ses ennemis. Les soldats avoient raison. C'étoit un grand Capitaine, tout plein d'esprit, de mérite & de valeur. D'où vient, dira-t-on, que vous passez si rapidement sur Zisca, & que vous ne faites que l'indiquer ? C'étoit pour ant un borgne comparable au grand Annibal : qui en doute ? Il n'étoit pas seulement borgne, il étoit encore aveugle, & de tous les aveugles le plus célèbre ; mais c'est que j'en ai parlé ailleurs : après lui Jean Roi de Bohême qui se fit tuer bravement à la bataille de Creci. Trop heureux de l'être pour ne pas voir toutes les sottises, les bêtises & les ignorances où tant de Généraux tombèrent, plus aveugles des yeux de l'esprit que ne l'étoit Jean de ceux du corps.





OBSERVATIONS

*Sur la marche d'Annibal dans les Marais de Clusium
ou de Chiana.*

S. I.

Que la marche d'Annibal dans les marais de Clusium, fut l'objet d'un dessein profond. Sentiment de l'Auteur sur cette marche. Que Polybe ne l'a pas bien connue. Explication de cette marche.

ON va voir dans ces Observations si cette marche d'Annibal dans les marais de Clusium, fut l'objet d'un grand dessein, ou si ce Général eut seulement en vûe le merveilleux & l'extraordinaire dans ce qu'il s'étoit résolu de faire : car il arrive souvent que des Généraux entreprennent des choses qui semblent imprudentes & téméraires, qui ne sont en effet que hardies, & qui surprennent d'autant plus, que l'on ne comprend ni l'on ne voit rien dans le dessein du Général qu'ensuite de l'événement, c'est-à-dire lorsqu'il n'y a plus de remède. Mais lorsqu'on s'engage dans de tels desseins, il faut être sûr de son fait, & bien assuré que l'ennemi, incapable d'y rien connoître, ne rompra pas toutes nos mesures. Car il y a des entreprises où il n'y a point de milieu entre la ruine d'une armée & le succès, lorsque l'ennemi les pénètre & paroît tout à coup pour s'y opposer, quand l'affaire est embarquée. Annibal étoit perdu, si les Romains l'eussent attendu à la sortie des marécages; la retraite devenoit alors si difficile, qu'il eût perdu son ar-

mée & sa réputation avant que de pouvoir se retirer. Ces sortes de projets extraordinaires font un effet surprenant lorsqu'ils réussissent, l'ennemi en paroît frappé, & sa consternation ne tarde guères à se répandre dans toute une armée, quand même les vûes du Général, dans ce qu'il vient de faire, n'auroient pour objet que le merveilleux de l'action même.

Polybe dont le dessein n'étoit pas moins d'écrire une Histoire, que de nous instruire dans ce qui regarde la guerre & le gouvernement des Etats, ne nous dit presque rien, & ne creuse pas les motifs d'Annibal dans cette fameuse marche. Il nous laisse à deviner les vûes secrètes de ce Chef célèbre, & les principales raisons de cette marche, qui sont fortes & en grand nombre. Il s'attache principalement à faire connoître le caractère, & à blâmer la misérable conduite de Flaminius dans l'embuscade de Thrasymène, que le Lecteur éclairé voit bien, sans qu'il ait besoin de Commentaire. N'eût-il pas mieux fait de nous étaler les bévûes du Consul, & sa négligence à profiter des avantages qu'il eût pû tirer, & des obstacles qu'il pouvoit opposer à son ennemi dans une marche si difficile & si délicate? Il y a lieu d'en être étonné : car dans cette affaire Flaminius est plus blâmable que dans tout ce qu'il fit de mauvais par la fuite. Les Romains n'eurent

jamais une si belle occasion que celle-ci de finir glorieusement la guerre, & de la terminer à la honte de l'ennemi.

Annibal étoit trop habile & trop éclairé pour ne pas prévoir tous les dangers auxquels il exposoit son armée dans une entreprise si surprenante. Mille raisons l'y engageoient pourtant, & notre Auteur ne nous en offre que deux, dont la dernière est très-peu solide. Ce grand Capitaine voioit assez que cette marche pouvoit avoir des suites fâcheuses par les obstacles que l'ennemi pouvoit lui opposer. Ces obstacles lui parurent bien moindres, & plus aisés à franchir que ceux qu'il eût pû rencontrer en prenant une autre route. C'eût été une extrême folie à lui de choisir la plus dangereuse & la plus difficile, plutôt que la plus praticable; mais si le choix de la première étoit moins dans le désir de faire parler de lui, que l'objet d'un grand dessein, il ne dut pas balancer dans l'exécution. S'il n'eût envisagé que la gloire plutôt que le solide, je ne ferois guères plus de cas de cette gloire, je n'en estimerois guères plus le sujet, que je ferois d'un homme qui se jetteroit du haut du pont Saint-Esprit dans le Rhône, pour faire voir sa force & son adresse, sans autre but que celui de s'attirer la réputation d'excellent nageur. Je lui accorderois volontiers mon suffrage, sans rien perdre de l'opinion que j'aurois de sa folie.

J'aurois été porté à faire le même jugement du Général Carthaginois, si je n'avois un peu plus médité sur le dessein de ce grand homme que n'a fait Polybe. Il allégué quelques raisons, mais je me suis aperçu qu'il auroit pû nous en fournir un grand nombre d'autres

très-favorables à cette entreprise. Il semble qu'il les a négligées, ou qu'il n'a pas bien connu le sujet d'une marche si singulière & si bizarre en apparence.

Je n'avois d'abord considéré que les difficultez & les dangers auxquels ce grand Capitaine alloit exposer son armée. A la voir au milieu de ces marais, dans les eaux & dans les boues pendant quatre marches, sans pouvoir presque s'en tirer, n'auroit-on pas dit qu'il avoit lettres de Flaminius, que ce Consul resteroit immobile & les bras croisez dans son camp d'Arctium sans rien entreprendre, en si beau sujet d'agir & de finir la guerre par une seule action presque sans combat? En effet les obstacles que Flaminius pouvoit opposer à Annibal, me paroissent encore plus grands & plus insurmontables que la marche. Encore une fois, à ne considérer cette affaire que superficiellement, sans creuser les motifs, on ne sçauroit s'empêcher de blâmer Annibal d'avoir hazardé un peu témérairement son armée. On voit pourtant qu'il ne fit rien qui ne fût digne d'un grand Capitaine. C'étoit une nécessité qu'il prit ce chemin, bien persuadé que lorsqu'une entreprise est fondée sur cette nécessité, il faut fermer les yeux sur les obstacles qui nous paroissent les plus insurmontables, & donner quelque chose à la fortune, sur tout lorsqu'on voit qu'en prenant un tel parti on abrège extrêmement le tems, & qu'on ôte à l'ennemi ce qui lui faudroit pour pénétrer nos démarches & recourir aux expédiens capables de les rendre inutiles.

Les grands Capitaines ne hazardent rien sans de fortes & puissantes raisons, & leurs desseins ne

font pas toujours pénétrables, je ne dis pas aux esprits communs, mais aux hommes mêmes de grand entendement; en un mot il est difficile de les découvrir, si l'on n'est doué de certains talens & d'un génie tout militaire. L'entreprise d'Annibal étoit très-profonde, puisqu'on ne comprit jamais rien dans le sujet de sa marche, ni dans ce qu'il s'étoit proposé de faire. Polybe lui-même n'y voit pas trop clair, comme je l'ai dit plus haut. Celle de M. de Turenne en 1674. pour aller combattre l'armée de l'Empereur, qui s'étoit campée entre Colmar & Turqueim, n'est pas moins profonde. Elle avoit sa droite à cette première ville, & sa gauche s'étendoit vers l'autre, où l'ennemi avoit jetté quelque infanterie, & où il communiquoit par un enchaînement de postes depuis leur gauche jusqu'à Turqueim.

M. de Turenne avoit grande envie d'engager un combat; mais il vouloit le donner à son avantage. Il songea que s'il pouvoit se mettre entre Turqueim & la gauche des Impériaux, il tomberoit sur le flanc, les embrasseroit, sans qu'ils pussent avoir le tems de tourner leur armée pour lui faire front.

Il avoit une marche très-difficile & très-délicate à faire pour aller à l'ennemi. C'étoient des défilés très-étroits entre des montagnes & des vignobles, dont il étoit difficile de se tirer sans perdre beaucoup de tems, & c'étoit tems perdu si les ennemis en étoient avertis. Ces difficultés étoient grandes, mais elles n'étoient pas insurmontables. Il prévint bien dans sa marche, comme Annibal dans la sienne, ce que l'ennemi pouvoit faire; mais il prévint aussi qu'il ne le feroit pas. Il décampa, il s'engage dans ces défilés,

où jamais armée n'avoit passé. Personne ne pouvoit comprendre le sujet d'une marche si bizarre & si extraordinaire à deux pas de l'ennemi, qui eût pu aisément traverser son entreprise, & faire trouver en son chemin des obstacles sans nombre, & peut-être la perte de son armée.

Cette marche parut imprudente & insensée au Maréchal de la Ferté, & à bien d'autres aussi peu pénétrants que lui sur cette matière. Il crut effectivement que la tête avoit tourné à M. de Turenne. Il ne put s'empêcher de lui dire, que toute son armée ne sçavoit que penser d'une marche si incongrue, & qu'après avoir bien sué pour en chercher le solide, il avouoit de bonne foi qu'il ne voioit goûté dans ce qu'il pouvoit y avoir de raisonnable dans cette conduite, sinon dans le danger où il exposoit toute son armée, qu'il apercevoit tout à plein & sans nuage. M. de Turenne lui défilait les yeux une heure après, & lui ferma la bouche par sa victoire.

Il nous importe d'ouvrir les yeux à ceux qui pourroient les avoir fermés sur le dessein & la marche d'Annibal dans le marais de Clusium, & leur en faire voir les motifs autant que la profondeur de son génie pour la guerre.

Ce grand homme s'aperçut, après l'affaire de la Trébie, que sa victoire n'étoit que le prélude de cette guerre. Il apprit que les Romains avoient deux armées en campagne: l'une campée sous Aretium, commandée par Flaminius, & l'autre aux environs d'Ariminum sous les ordres de Servilius.

Comme Annibal ne se faisoit pas moins une étude de connoître le pays où il faisoit la guerre, que le génie & l'humeur des Généraux qui

lui étoient oppoſez , il comprit d'abord que les chemins lui étoient fermes de ce côté-là. Il ſçavoit d'ailleurs que le païs du côté d'Arctium étoit dénué de fourages , peu favorable à ſa cavalerie , & ruiné par le ſéjour des armées Romaines , qui y avoient paſſé l'hiver. Il craignoit que , ſ'il s'engageoit dans le païs , il ne riſquât de s'enfermer entre les deux armées , & de ſe voir obligé d'engager un combat d'infanterie , d'où ſûrement il n'eût pû ſe dé mêler par la foibleſſe de la ſienne. Ce n'étoit pas d'ailleurs le plus court chemin pour aller à Rome , comme il ſembloit que c'étoit ſon deſſein ; & quand même il eût eu cette entrepriſe en vûe , le païs étoit difficile , chicaneur , rempli de défilés , de montagnes fort âpres & des paſſages à forcer. Chaque pas qu'il auroit fait , c'étoit autant de combats qu'il falloit livrer , & où ſa cavalerie , en quoi il faiſoit conſiſter ſes principales forces , n'eût été d'aucun uſage. Les Romains l'attendoient dans ces détroits , bien aſſûrez qu'ils l'affoibliroient à la fin par les fréquentes pertes qu'ils lui feroient éprouver , ou le réduiroient dans l'état d'être aiſément défait.

Ce qui inquiétoit encore plus ce grand Capitaine , c'étoient les défilés & les montagnes qui bordent le lac de Thraſyméne. Les Romains n'en euſſent pas moins diſputé l'entrée que la ſortie. Il eût trouvé des embarras ſans fin , ſans ſubſiſtance pour ſon armée ; outre qu'il craignoit que Servilius , qui avoit une armée ſur les bords de la mer Adriatique , ne vînt tomber ſur ſes derrières , pendant qu'il auroit en tête celle de Flaminius.

Au milieu de ces affreufes difficultés , qui lui font voir tout le péril de cette entrepriſe , il eſt informé

qu'il y a un autre chemin beaucoup plus court dans un païs riche & abondant en vivres & en fourages ; mais il falloit traverser les Appennins , où il étoit à craindre que les Romains ne ſe jetaſſent & ne l'arrêtaſſent dans les paſſages des montagnes avec les mêmes avantages que dans les autres endroits.

Ce n'étoit pourtant pas là le plus grand obſtacle ; car ſuppoſé qu'il paſſât ces montagnes ſans y rencontrer l'ennemi , il avoit à traverser le marais de Cluſium , qu'on croioit impraticable à une armée. Si ç'eût été une affaire d'une marche ou de deux , on pouvoit eſpérer de les paſſer avant que les Romains pûſſent en être avertis ; mais il falloit plusieurs jours pour les traverser. On peut juger des embarras & des difficultés de cette marche par le récit de notre Auteur. » Il faut convenir , » dit-il , que toute l'armée eut beau- » coup à ſouffrir. Pendant quatre » jours & trois nuits elle eut le pied » dans l'eau ſans pouvoir prendre » un moment de ſommeil. Ainſi ce chemin , quoique plus court , devenoit le plus long ; mais ce qu'il y avoit d'avantageux , c'eſt que l'ennemi ne pouvoit lui diſputer le paſſage du marais : & ſ'ils ſe fuſſent portez au débouché , un ſeul combat ſuffiſoit pour rendre Annibal maître du païs ; au lieu qu'il en eût fallu donner pluſieurs , ſ'il eût pris l'autre chemin. » Le chemin le plus » long , dit Xenophon (a) , eſt toujours le plus court , lorsqu'on peut » le traverser ſans combat.

Annibal ſe trouva réduit dans une fâcheuſe alternative ; car de quelque côté qu'il ſe tournât , il ſe voioit environné de mille embarras , continuellement agité de doutes &

(a) Xenoph. Retraite des dix mille.

d'incertitudes, également combattu & incertain dans les deux partis qu'il avoit à prendre, tous les deux également dangereux, & son armée dans un danger évident de périr, de quelque côté qu'il se portât.

Toutes ces choses se présentoient dans son esprit. La connoissance qu'il avoit du génie & du caractère de Flaminius, son peu d'expérience à la guerre & son incapacité, qui lui étoient connues, lui firent juger qu'il trouveroit moins de difficulté & de chicanes en traversant les marais que par l'autre chemin. Dans celui-ci l'ennemi pouvoit trouver mille moyens pour lui résister & le faire échouer dans son entreprise. Ces moyens étoient aisez, & plus à portée d'un Général médiocre. Il ne laissoit pas que de reconnoître qu'il ne risquoit pas moins dans l'autre route. Il sentoit même qu'il y avoit plus de danger; mais pour lui tenir tête, il falloit plus d'art, une conduite plus méditée, & plus de capacité pour prévoir & sentir les conséquences de cette marche heureusement exécutée: car elle ne facilitoit pas seulement à Annibal les moyens de subsister & d'avoir tout en abondance, mais elle le conduisoit au but qu'il s'étoit proposé, & à des desseins très-grands & très-profonds. Il évitoit non seulement le détroit de Thrasymène, & se trouvoit en-delà sans l'avoir passé, mais il étoit maître encore de la sortie; & ce qu'il y a de plus avantageux, des revers des montagnes qui regnent le long du lac: de plus il réduisoit Flaminius à passer ces défilés pour venir à lui. Ainsi par cette marche il tournoit contre ses ennemis toutes les ruses & les obstacles qu'ils comptoient de lui opposer, & les vainquit par leurs propres armes. Ce dessein étoit grand, profond

& au-dessus de la prévoiance d'un Général aussi médiocre qu'étoit celui des Romains.

Annibal, qui vit que Flaminius ne faisoit aucun mouvement, & qu'il restoit tranquille dans son camp, décampe, entre dans les Appennins, traverse le marais de Clusium sur plusieurs colonnes, avec des peines, des fatigues & des travaux que l'on conçoit difficilement, si l'on n'est au fait des endroits par où il fit passer son armée. Pour bien comprendre la grandeur de cette entreprise, on ne doit pas tant considérer les difficultés qui s'offroient dans son passage, que les obstacles que les ennemis pouvoient opposer en se campant sur le bord & au débouché du marais.

Le Carthaginois ne s'étonne point au milieu de ces embarras & de ces obstacles; mais que n'entreprend-on pas quand on est animé par l'espérance de la victoire, par une marche toute parsemée d'épines & de précipices, où les plus habiles ne comprennent rien, & qu'ils n'admirent que lorsque l'événement justifie la conduite du Général? On risque volontiers la perte d'un œil, lorsque l'entreprise nous mène au grand & au merveilleux de la guerre. Ce grand homme fit voir par celle du sien, qu'il en avoit assez de celui qui lui restoit pour vaincre un aveugle. On n'a jamais ouï parler d'un borgne plus fameux dans l'antiquité, & les Modernes n'en ont peut-être jamais eu aucun qui lui soit comparable.

Il n'y a pourtant guères plus de deux siècles qu'il en parut un en Bohême, qui n'a pas moins gagné de batailles que le Carthaginois, & qui ne tarda pas de devenir aveugle par un coup malheureux qui lui fit perdre l'autre œil qui lui restoit. On entend

entend bien que je veux parler du fameux Zisca.

Il ne s'est guères vû deux caractères qui aient un rapport si parfait entre eux à bien des égards, & deux génies si semblables : tous les deux fins, rusez, couverts, profonds, courageux, aussi habiles à profiter des occasions qu'à les faire naître, adroits à tendre des piéges, & encore plus à s'en dégager lorsqu'ils y étoient tombez, & à faire réfléchir sur leurs ennemis les traits qu'ils leur décochoient : une imagination vive & prompte pour remédier aux accidens imprévûs, où les autres échouent, habiles à préparer les moiens capables d'amener les événemens les moins prévûs : jamais plus grands, plus fermes & plus assurés que dans les affaires où la victoire paroît incertaine & chancelante, sçavans dans l'art de vaincre, mais non pas sans quelque reproche à l'égard de leurs avantages, qu'ils eussent dû pousser plus loin.

L'un traverse l'Italie d'un bout à l'autre, passe sur le ventre de tout ce qui ose lui résister, sans songer que le nom de victorieux n'est qu'un vain titre, si l'on n'est maître des places. L'autre courut toute la Bohême avec les mêmes défauts. Les armées Impériales éprouvent le même sort que celles des Romains, elles sont totalement défaites. Celles du Pape, en titre de Croisade, & commandées par des Cardinaux, osent se mettre de front devant ce redoutable ennemi, & l'on vit sans étonnement ces nouveaux Héros s'enfuir & disparoître sans combat : ce qu'on n'aura pas de peine à croire.

Voilà pourtant deux grands hommes, & tous les deux avec les mêmes vertus & les mêmes défauts. Annibal joue un plus grand rôle,

Tome IV.

parce qu'il trouve plus de courage dans les armées qu'il attaque ; & vers le milieu de la guerre il trouve des Chefs dignes de lui, ce que l'autre ne trouva jamais. Il fut toujours victorieux de ses ennemis. Le Carthaginois toujours heureux en Italie, quoique toujours foible, l'abandonne, chassé par un homme supérieur, sans avoir rien perdu de sa gloire & de sa réputation. Il la perd en Afrique, il y est vaincu, & son armée terrassée, sans pouvoir s'en relever. Il trouve dans les plaines de Zama ce qu'il n'avoit pû trouver dans celles de l'Italie ; je ne dis pas un Capitaine plus heureux, mais un ennemi plus habile, plus profond & plus éclairé, qui le bat, non par le nombre de ses troupes, car il étoit plus foible de la moitié, moins encore par la valeur, puisqu'elle étoit égale ; mais uniquement dans l'art de se ranger & de faire combattre une armée. Le Chef des Huslites ne trouva jamais un homme capable de lui tenir tête, & de le réduire au sort d'Annibal, qui trouva cet homme dans Scipion. Après avoir perdu un œil dans un combat, il ne fut pas longtems sans perdre l'autre. Il ne laissa pas que de remporter plusieurs grandes victoires dans cet état.

Annibal n'eut garde de s'engager dans ces marais sans les faire reconnoître & en sonder le fond. C'est sur cette connoissance qu'il forma le plan de son entreprise & le plan de sa marche, qui se fit sur plusieurs colonnes. On ne pouvoit trop les multiplier dans ces sortes de pais. Sans cette précaution Annibal ne se fût jamais tiré de ce mauvais pas. La tête de son armée eût traversé sans doute ; mais la queue fût restée par le chemin, & se fût trouvée prise dans les eaux & les boues

C c

1930

comme à la glue, sans qu'il lui eût été possible de marcher sur les traces des autres, ni de revenir sur ses pas. Je ne dirai pas sur combien de colonnes cette armée marcha : car comme il étoit bien informé que les lieux où il devoit passer, quoique marécageux, avoient un fond ferme & solide, il lui étoit libre d'étendre sa marche sur un grand front. Je la mets sur huit colonnes, quoique je fois persuadé qu'il marcha sur un plus grand nombre.

L'aîle droite de l'infanterie forma deux colonnes : les Africains (2) eurent la tête, & furent suivis d'une partie des Gaulois (3). Les Espagnols (4) firent les deux de la gauche, suivis du reste des Gaulois (5).

Les bagages (6) entrèrent dans le marais sur quatre autres colonnes, & marchèrent sur plusieurs files entre les intervalles de celles de l'infanterie & de la cavalerie (7), qui fit l'arrière-garde & la clôture de cette marche.

S. II.

Que la marche d'Annibal est tout ce qu'on peut imaginer de plus hardi & de mieux conduit. Que les fautes de Flaminius ne sont pas humaines. Qu'Annibal hazarda beaucoup dans cette entreprise. Que la nécessité dans l'exécution le sauve du blâme & du reproche de témérité. Que les Grecs & les Romains sont injustes dans ce qu'ils disent des Gaulois.

JE n'ai garde d'accuser Annibal d'être tombé dans aucune faute, pas même dans la moindre inadvertance, dans cette fameuse marche. Il agit au contraire selon sa rare prudence, & la connoissance parfaite qu'il avoit du pais & des

lieux, & du génie du Général qui lui étoit opposé; en un mot il fit tout ce qui dépendoit de l'expérience la plus consommée dans une entreprise, qui eût semblé folle & imprudente à tout autre que cet excellent Chef de guerre. Car enfin c'étoit une nécessité qu'il prit ce chemin, & ce n'est que dans ces sortes de conjonctures que la témérité se tourne en vertu & en sagesse : elle porte alors son excuse, & fait l'admiration des Connoisseurs.

De deux maux, de deux entreprises très-difficiles & indispensables, entre lesquelles il n'y a pas à choisir, & qui semblent faire notre perte si l'on échoue, & notre salut si le succès répond à notre espérance, il n'y a pas à délibérer. un instant, on doit prendre celle qui nous paroît la plus aisée dans l'exécution. Dans celle-ci le grand, le surprenant, le profond & l'habileté se trouvent également. Le Général de Carthage fait voir par son adresse & son courage que ces endroits impraticables dans l'opinion de tout le monde ne le sont pas autant qu'ils nous le paroissent, & qu'il n'y a rien dont les grands génies qui savent faire la différence du possible à l'insurmontable, ne viennent à bout. C'est ici où l'on peut dire que ce sublime de conduite, dont parle le P. Rapin, se trouve pleinement & dans toute son étendue.

S'il y avoit un grand, un merveilleux ou un sublime de sottises, nous l'appliquerions au Général Romain dans toute sa conduite. C'est dommage que cet Auteur poli n'en ait pas parlé; & puisqu'il y a de célèbres & d'illustres scélérats, il peut y avoir des bévûes de même genre, & ce sont celles qui amènent les événemens sinistres, & qui causent



T. 4. 6.

MARCHE D'ANNIBAL DANS LES MARAIS DE CLUSIUM.



MASSACHUSETTS

quelquefois la subversion des Etats, ou qui les précipitent dans des maux & des pertes, dont on ne peut se tirer que par des remèdes extrêmes & des efforts, qui nous affoiblissent, & qui avancent souvent notre ruine, bien loin de la retarder : & cela arrive lorsque nous confions nos armées & toute la fortune de la nation à des Généraux incapables de les commander & de tenir tête contre un plus habile, qui va à son but sans s'en écarter, & sans que l'autre puisse rien connoître dans ses desseins. Le rôle le plus grand qu'on puisse jouer sur le théâtre du monde, est sans doute celui d'un Général d'armée. Rien de plus difficile que de le bien faire. L'on ne reconnoît point de petites fautes dans ces personnages, elles sont toutes grandes & capitales. La première fraie le chemin à une seconde, & la seconde à une troisième, qui nous accable & nous fait tout perdre. Aller au-devant d'Annibal sur les marais de Clusium, & lui en empêcher la sortie, étoit un bon coup à faire : mais laisser échaper une si belle occasion, est une faute très-grossière dans Flaminius. Celle-ci fraia le chemin à une seconde, & cette seconde à une troisième, qui mit le comble à la sottise, & le deshónora sans ressource. Tout est grand à la guerre, les fautes & les belles actions ; & quelques petites & peu importantes qu'elles soient, elles influent à de plus illustres, & les unes comme les autres portent leurs instructions avec elles. Il faut avouer que le Général Romain porta bien haut le nouveau sublime dont le Père Rapin n'a pas fait mention, & Annibal celui dont il parle.

Polybe, qui a les yeux si ouverts, & qui ne laisse rien échaper des choses qui peuvent nous être de

quelque instruction, ne s'attache qu'à quelques fautes du Consul, qui me paroissent moins importantes qu'un grand nombre d'autres plus considérables ; mais comme les règles de l'Histoire ne permettent pas de réfléchir sur tout, il ne mérite aucun blâme. J'en serois digne si je les négligeois dans un Ouvrage, dont le principal est de les faire remarquer, pour l'instruction des gens de guerre.

Le poste d'Aretium étoit important, je l'avoue ; mais il ne garantissoit pas la Tyrrhénie : garder un passage, & laisser l'autre ouvert, c'est inviter l'ennemi à laisser l'un & à prendre l'autre. Lorsqu'on veut garder un país on doit *s'établir & s'affermir dans quelque poste qui soit comme un centre fixe*, dit Montécuculi, & capable de soutenir tous les mouvemens qu'on fait ensuite, *se rendre maître des grandes rivières & des passages, former bien sa ligne de communication & de correspondance*. Flaminius se trouva-t-il dans ce centre fixe ? Forma-t-il une ligne de communication & de correspondance ? Non sans doute, puisqu'il ne pouvoit communiquer de son camp d'Aretium dans la Tyrrhénie sans un grand détour : le marais de Clusium le séparoit de cette Province, & lui en étoit toute communication. On pouvoit dire qu'il formoit l'arc lorsque l'ennemi faisoit la corde, & gagnoit par là trois bonnes marches sur le Consul.

Si celui-ci se fût porté sur le Parnaro, il étoit en état de disputer cette rivière, sans rien perdre des avantages qu'il laissoit derrière lui, au cas qu'il y eût été forcé.

Si Annibal se fût jetté dans les montagnes pour passer cette rivière vers sa source, alors les Romains se trouvoient dans leur avantage, &

dans un païs favorable à leur infanterie, plus forte & supérieure à celle des Carthaginois, dont la cavalerie devenoit inutile dans les défilés & les gorges de ces montagnes, où il étoit aisé aux Romains de lui tendre des pièges, de retarder sa marche, de l'inquiéter dans ses vivres & dans ses fourrages, & de l'enfermer dans ces détroits, d'où il ne se fût peut-être jamais tiré.

Si l'imprudent Consul eût pris le parti que je viens de dire plutôt que l'autre, Annibal se fût vû dans la triste nécessité de faire la guerre au gré de son ennemi, le chemin de la Tyrrhénie lui étoit fermé; il n'avoit que celui d'Arretium, qui étoit le pire des deux, où il n'eût rien trouvé pour la subsistance de son armée, resserré de toutes parts, sans places & sans magasins. Les Romains n'avoient pas de meilleurs moïens pour finir la guerre, & réduire leurs ennemis à l'extrémité, & les obliger à abandonner leurs entreprises; ce qui les jettoit dans des embarras encore plus fâcheux.

Voilà, encore une fois, ce que Flaminius eût dû faire: c'est à quoi il ne pensa pas. Il vit Annibal passer plusieurs rivières & le Panaro sans faire le moindre mouvement. Il lui vit traverser les montagnes des Apennins, une partie de la Tyrrhénie, & les marais de Clusium, sans rien pénétrer de son dessein, & sans y mettre le moindre obstacle. Il faut avouer qu'il ne s'est jamais vû de Général tomber dans des fautes semblables. Il faut que j'avoue aussi que s'il eût évité la dernière, on n'eût peut-être jamais parlé des précédentes, ou l'événement les eût excusées.

Jamais campagne n'a été plus féconde en bévûes que celle-ci. Il ne faut pas seulement en accuser

les Généraux Romains; mais l'iniquité, si j'ose hasarder ce terme, tombe encore sur le Sénat, de qui les premiers recevoient les ordres.

Flaminius aiant manqué l'occasion d'attaquer & de défaire les Carthaginois dans les montagnes des Apennins, la fortune lui en présente une autre, où il auroit pû réparer une faute si grossière, & remporter à coup sûr une victoire complete. Il eût dû, dès qu'il les vit engager dans ces marais, décamper tout aussitôt de son camp d'Arretium, & marcher droit au débouché, se poster sur le bord, & les attendre là pour les combattre à la sortie. Je doute qu'Annibal eût pû se démêler d'une telle affaire. Déjà sa cavalerie, lassée & recrutée d'une marche si longue & si pénible, se trouvoit fort peu en état de combattre. Ajoutez qu'il falloit se ranger en bataille dans les marais, où il étoit très-difficile qu'elle pût se remuer au milieu des eaux & des boues, pendant que le Consul se voioit dans un terrain ferme, & propre à toutes sortes de mouvemens.

L'infanterie Carthaginoise, accablée des peines & des fatigues qu'elle avoit éprouvées dans une marche si fâcheuse, sans prendre aucun repos, se trouvoit bien moins en état de combattre que la cavalerie. Le terrain ne lui étoit pas plus favorable. Je demande si des troupes qui ont souffert tant de misères, oferont se présenter en bataille contre une armée fraîche & alaire, bien postée, & qui combat avec toute sorte d'avantages? Je demande, encore un coup, si le Général Carthaginois étoit bien assuré que Flaminius poussât la sortise jusqu'à ce point, que de manquer une si belle occasion de finir tout d'ua

coup la guerre ? Car enfin le Romain ne manquoit ni de courage ni de résolution , il en avoit donné assez de preuves dans la bataille de l'Adda. Je ne lui dispute pas ces deux qualitez ; mais je ne pense pas que personne lui accorde celles d'un Capitaine médiocre. Annibal voioit bien qu'il pouvoit prendre le parti que je viens de dire ; qui peut en douter ? Quand même il l'auroit pris , & que le Carthaginois eût manqué son coup , qu'il eût été battu , il n'eût pas moins été digne des éloges des Experts , puisque la nécessité le portoit à un dessein si étrange , & qui n'a guères d'exemples. Il donna à la fortune , & la fortune a accoutumé de favoriser les grands courages & les génies extraordinaires.

Je serois curieux de sçavoir si les spéculatifs de Rome s'aperçurent des fautes du Consul à l'ouverture de cette campagne. Pourquoi ne les auroient-ils pas remarquées , puisqu'elles ne pouvoient être plus lourdes ? J'en connois d'une espèce qui mortifient plus un Général d'armée que la perte d'une bataille : c'est lorsqu'il voit qu'on lui éclipsé & qu'on lui dérobe une marche. En effet rien ne prête plus à la glose des malins & des railleurs.

J'ai dit qu'Annibal ne s'engagea dans cette aventure du marais que par nécessité. Il ne l'entreprit pourtant pas sans de grandes espérances de réussir & de la mettre à fin : ç'eût été mal raisonner que de les fonder uniquement sur l'ignorance du Consul. Il étoit bien informé qu'il avoit des ordres précis du Sénat de ne rien hazarder qu'après la jonction de l'armée de son Collègue , & celui-ci en étoit trop éloigné pour avoir le tems de le joindre. Le rusé Carthaginois, qui sçavoit toutes

ces nouvelles , força sa marche dans ces marais autant qu'il lui fut possible , espérant que s'il pouvoit devancer de quelques jours le corps que commandoit Servilius du côté d'Ariminum , il engageroit son Collègue dans quelque combat défavantageux en lui tendant quelque piège, s'il ne pouvoit l'embarquer dans une affaire générale.

Notre Auteur entre en homme du métier dans le détail de cette marche , ce qui n'est pas fort ordinaire dans les Historiens de l'antiquité , & encore moins dans les nôtres. Ce n'est rien dire que de nous apprendre que l'armée marcha sur plusieurs colonnes pour aller à l'ennemi , si les Lecteurs ne sont informez en même tems de la disposition & de l'ordre des colonnes : encore n'est-ce pas assez à l'Historien qui veut instruire les esprits dans les matières qui sont de leur goût & de leur competence. Il doit encore nous mettre au fait des troupes qui ont eu la tête des colonnes , comme celles qui ont été placées à la queue , ce que Polybe n'a pas négligé. Ces choses sont plus importantes qu'on ne pense , car c'est par ces circonstances qu'on juge du mérite & de la valeur des troupes , & de la confiance qu'un Général prend aux unes plutôt qu'aux autres , & sur tout lorsqu'il s'agit d'un grand dessein. Le Père Rapin (a) rejette ces sortes de descriptions ou détails comme inutiles & ennuyeux , comme si l'Histoire n'étoit faite que pour instruire un certain ordre d'hommes , & que les autres fussent comptez pour rien. Ce sçavant Jésuite s'imagine que son goût & ses préceptes sont les seuls qu'on doit suivre pour bien écrire l'Histoire , que tout doit rou-

(a) Rapin , *Reflex. sur l'Hist. tom. 2.*

ler dans sa sphère, & que les autres sont inhabitées.

Le devoir d'un Historien s'étend encore plus loin en matière de marches d'armées. Il doit nous en expliquer non seulement les motifs, mais encore les raisons qui engagent un Général d'armée à marcher d'une manière plutôt que d'une autre. Polybe n'a pas sçu les véritables motifs qui engagèrent Annibal à faire marcher les Gaulois à la queue des Carthaginois & des Espagnols, & la cavalerie derrière les premiers. Ses conjectures me paroissent fausses, & n'offrent aucun caractère de raison ni d'équité. Jamais le Carthaginois ne soupçonna les Gaulois d'infidélité, ni de lâcheté, ni d'envie de l'abandonner & de se retirer dans leur pais : il ne les crut pas non plus incapables de soutenir les fatigues de cette marche. Il ne les mit à la queue que parce qu'il avoit l'ennemi en tête, & que ses vieilles troupes étoient mieux armées & plus expérimentées. Polybe fait paroître ici sa passion plutôt que son jugement préoccupé contre les Gaulois. Il cherche les moiens de dire quelque chose à leur désavantage, & c'est ici sans fondement. Sur ce point Tite-Live ne lui cède pas.

Les Grecs ne les aimoient guères, & les Romains les haïssoient. Il ne faut pas s'étonner si leurs Historiens sont si sobres dans les éloges qu'ils leur donnent dans les guerres précédentes, & qu'ils se plaisent si fort à les rabaisser & à leur ôter la gloire qu'ils se sont acquise dans celle-ci, où ils ont eu la plus grande part. On ne sçauroit la leur refuser sans injustice. C'est à leur valeur qu'Annibal est redevable de ses victoires. Les Historiens ne parlent que du courage & de l'expérience des vieilles troupes d'Annibal, & ne

disent presque rien des Gaulois : ils les traitent même avec mépris. Cependant ceux-ci étoient ce qu'il y avoit de plus considérable dans l'armée Carthaginoise. Ils surpassoient les vieilles troupes en nombre à la bataille de la Trébie, & à celle de Cannes. Ils faisoient plus des deux tiers. N'est-ce pas une chose étrange & bien injuste, que d'enlever la gloire de tant de victoires aux Gaulois, de taire leurs belles actions, & de ne faire mention que des troupes Carthaginoises, qui formoient à peine dix mille hommes tant infanterie que cavalerie, sur cinquante mille qui parurent sur la scène ? Car à moins que de vouloir rendre ces vieilles troupes invulnérables, il ne se pouvoit qu'Annibal n'en eût perdu au moins un tiers depuis son entrée en Italie.

J'ai dit plus haut que ce grand Capitaine forma la tête de ses colonnes de sa vieille infanterie, & les raisons que j'apporte sont conformes aux règles de la guerre. Notre Auteur en ajoute un autre, pour ne pas perdre un moment de dire quelque chose au désavantage des Gaulois, comme je pense l'avoir dit. Il faut la rapporter. » Le corps de » bataille étoit composé de Gaulois, » dit-il, & la cavalerie faisoit l'arrière » garde. Il en avoit donné la conduite à Magon, avec ordre de faire » avancer de gré ou de force les » Gaulois, en cas qu'ils fissent mine » de se rebuter & de vouloir rebrousser chemin.

Est-ce que les Carthaginois marquent plus d'inclination que les Gaulois à traverser ces marais ? Si ceux-ci eussent manqué de bonne volonté, étoit-il bien au pouvoir de leur Général de les y contraindre ? S'ils eussent été si mous, si peu endurcis aux fatigues & aux grandes

corvées , eussent -ils fait paroître tant d'ardeur & tant de courage à suivre la fortune de ce grand Capitaine ? S'il se fût apperçû des défauts que notre Auteur , Tite-Live & tant d'autres leur distribuent avec si peu de fondement , il les eût ménagés ; de peur qu'en les exposant à des travaux au-dessus de leurs forces ils ne l'abandonnassent & ne se tournassent contre lui en changeant de parti. Car si les Carthaginois & les Espagnols , accoutumés à souffrir tout ce que la guerre a de plus pénible , étoient plus en état de supporter ce qu'il y avoit de moins supportable dans cette marche , leur Général eût mis les Gaulois à la tête de tout , pour leur ôter la moitié de la peine : car les premiers eurent bien moins à souffrir que ceux de la queue , qui marchaient sur les traces des autres dans ces boues & ces sables mouvans déjà foulés , enfoncés & rompus par ceux qui les précédoient. Il eût été bien plus difficile aux Gaulois de se débarrasser étant à la tête qu'au centre des colonnes , puisqu'ils avoient toute l'armée à dos. J'avoue qu'ils étoient moins faits aux travaux & aux fatigues que les vieilles bandes Carthaginoises. Y a-t-il lieu de s'en étonner ? N'avoient-ils pas cela de commun avec les troupes nouvellement levées ? Annibal ne craignoit jamais qu'elles ne l'abandonnassent ; mais il pensa toujours à les dresser à la guerre par l'exercice & par les souffrances.

Annibal , qui connoissoit parfaitement les Gaulois , n'eut pas de peine à les tourner à sa fantaisie. Il réforma , pour ainsi dire , la nature , & par son adresse & son habileté son armée , composée de nations si différentes , sembloit n'être formée que d'une seule. On ne sçauroit trop

admirer la grandeur du génie & l'adresse de cet habile Guerrier dans l'art de discipliner ses troupes. Il sçut inspirer à ces mêmes Gaulois dont l'Auteur parle si défavantageusement , les mêmes vertus , la même constance , la même patience dans les travaux , & dans un si petit espace de tems , que cela paroît incroyable.

Il est surprenant que depuis un si grand nombre de siècles la même nation n'ait pas changé , & qu'elle ait conservé le même esprit , le même courage & les mêmes inclinations. Celui qui fait parler le Cardinal de Richelieu dans son Testament politique , que ce fameux Ministre n'a jamais fait , & qui contient certainement les principes de sa politique ; cet Auteur , dis-je , nous apprend que les François sont capables de tout , qu'il n'y a qu'à leur faire observer une exacte discipline , & que les châtimens suivent de près la faute , on verra qu'il n'y a point de nation dans le monde plus propre pour la guerre. » Quand on » trouve des Chefs dignes de la » commander , dit-il , on ne man- » que pas de sujets propres à obéir. » C'est une chose étrange que l'opi- » nion , qui s'est répandue par tout » le monde , que les François sont » incapables de règles & de disci- » pline , n'a autre fondement que » l'incapacité des Chefs , qui ne » sçavent pas choisir es moïens né- » cessaires aux fins qu'ils se pro- » posent. Vérité qui n'a pas besoin de commentaire. » Leur courage , dit-il encore , » les porte à cher- » cher la guerre aux quatre coins » du monde , puisqu'ils vivent com- » me les Espagnols , comme les Sué- » dois dans leur pais , (& j'ajoute comme les Turcs dans leurs armées ;) » ce qui montre bien que

» s'ils demeurent en leurs défauts
 » naturels , c'est parce qu'on les
 » souffre & qu'on ne sçait pas les en
 » corriger. Je le crois bien , ces sortes de gens sont fort rares.

§. I I I.

Des marches dans les marais. Précautions qu'on doit prendre dans ces sortes d'entreprises. Quelques exemples remarquables.

ON ne doit pas regarder cette marche d'Annibal dans les marais de Clusium , comme une de ces entreprises extraordinaires dépendantes du hazard & de la fortune , de ces entreprises qui nous portent plus à l'admiration qu'à l'imitation. Les desseins de cet homme vraiment extraordinaire , quoique grands & vastes , étoient réglés néanmoins par la prudence , & jamais indiscrets & téméraires. Ce qui fait l'indiscrétion & la témérité dans un Général d'armée , c'est lorsqu'il lui est libre de rejeter ou d'embrasser un projet très-difficile & très-dangereux , où il y a plus de gloire que de profit ; mais lorsqu'il se voit également dans le péril , soit qu'il l'exécute ou qu'il l'abandonne , des deux partis il doit choisir celui qui lui paroît le plus honorable , le plus court pour aller au but qu'il se propose , & laisser l'autre qui lui semble moins profond & moins glorieux , s'il réussit , & plus honteux , s'il échoue. Il y a infiniment plus de grandeur , plus de courage , de sûreté & de prudence d'entreprendre une marche très-fâcheuse , dont la fin peut produire une action décisive dans un terrain désavantageux , que de prendre un autre chemin plus aisé , à la vérité ; mais qui nous expose à une infinité de combats & de chicanes , qui multiplient à mesure

qu'on avance , & dont on ne sçau-
 roit voir le bout qu'après avoir perdu une infinité de monde , & qu'on n'est plus en état de rien entreprendre. Annibal envisage toutes ces raisons dans les deux partis qu'il avoit à prendre , & choisit le meilleur. Lorsqu'on prend de bonnes mesures , qu'on est bien instruit des lieux & du pais , & qu'on est conduit par des Généraux courageux & éclairés , il n'y a rien dont on ne vienne à bout.

Les moïens dont l'habile Carthaginois se servit pour mettre à fin son aventure , sont les mêmes que je propose ici. Le secret & la diligence sont les deux poles des grandes entreprises. L'un & l'autre dépendent de nous. Les mesures , les devants ne sont pas moins en notre pouvoir.

On doit faire exactement reconnoître la marche , sonder le marais par des gens sages & entendus. On en trouve quand un Général s'applique à connoître les Officiers de son armée. Les gens des lieux sont ceux de qui on peut tirer le plus de lumières. Il faut se les attirer & les mettre dans nos intérêts , non par de vaines promesses , mais par des réalitez. Il faut répandre l'argent à pleines mains , & leur promettre davantage après l'exécution. Si on manque sur ce point , on ne se fie plus à nous , & on ne sçauroit rien entreprendre où l'on puisse être assuré de réussir. L'avarice & le manque de parole nous font mépriser des troupes & de ceux que nous employons. Les espions deviennent doubles , & les entreprises comme les espions.

Ceux qui sont chargés de sonder un marais d'une grande étendue , doivent le faire au long & au large & en différens endroits , pour chercher

cher les routes pour la marche des troupes & des colonnes, des équipages & de l'artillerie. S'il y a des passages difficiles & dangereux, on les marque avec des branches d'arbres, pour les éviter ou pour les combler avec des claies & des fascines. S'il y a quelque ruisseau & des fossés, on comble ceux-ci, & on établit des ponts sur les autres.

A l'égard du fond, il importe de bien observer s'il est ferme, ou si ce n'est pas du sable mouvant, de la boue, ou une terre spongieuse qui fond sous nos pieds, pour peu qu'elle soit foulée, s'il a beaucoup d'eau à certains endroits où l'on ne puisse avoir pied: tout cela est aisé à reconnoître. Si l'on s'apperçoit, après toutes ces épreuves, que le marais est praticable, on reglera l'ordre de la marche selon l'étendue du terrain sur lequel l'on veut marcher. Si le fond est ferme par tout, on marchera sur le plus grand nombre de colonnes qu'il sera possible, observant d'avoir un bon nombre de travailleurs à la tête de chaque colonne, & que les soldats portent chacun une fascine & les cavaliers deux, pour les faire passer de main en main & s'en servir au besoin.

On règle l'ordre & la distribution des troupes dans la marche, non selon la nature du pais où l'on est, mais selon celle où l'on aborde à la sortie du marais. Il me paroît que le meilleur & le plus sûr pour être préparé à tout événement, est de marcher, les colonnes de cavalerie, d'infanterie & des équipages alternativement mêlées. Lorsqu'on marche sur ces principes, chaque arme se trouve soutenue par l'autre, & l'on est en état de combattre tout en arrivant.

Si l'on craint que l'ennemi, informé de cette marche, ne vienne

se camper sur le bord & à la sortie du marais, on doit détacher un corps de dragons & des compagnies de grenadiers avec des outils, de la poudre, des bales & des vivres. Ce corps marchera avec une extrême diligence, pour se saisir du terrain sur le bord & à la sortie du marais, dont il fortifiera la tête.

Les entreprises qui semblent les plus difficiles, & même impossibles, sont celles qui réussissent ordinairement, parce qu'on ne peut s'imaginer qu'on ose les entreprendre. On ne s'en doute même pas, par la grandeur des obstacles. Je pourrois citer quelques exemples, dont l'Histoire ne manque pas. Il m'importe d'en donner quelqu'un. Car étant appliquez aux principes, ils ne laissent plus aucun doute à ceux qui cherchent à s'instruire autant par les raisonnemens que par les faits.

L'entreprise sur les Isles de Scounen & de Duveland en 1576. est célèbre dans l'Histoire des guerres de Flandre. Strada, qui l'a décrite, eût mieux fait de s'en tenir à ce qui est essentiel à son Histoire, que de s'amuser à nous raconter des prodiges & des choses incroyables, que nous abandonnons aux esprits crédules qui se paient de ces machines poétiques.

Les Espagnols s'étoient rendus maîtres d'une partie de la Hollande. Comme les Isles de Duveland & de Scounen les resserroient extrêmement, ils songent à s'en rendre les maîtres. Il falloit traverser un bras de mer de quatre milles d'étendue, capable de porter des vaisseaux dans la haute marée, mais qui ne laissoit qu'un marais dans la basse, qui pouvoit se gair en certains endroits pour aller à l'Isle de Duveland. Ce chemin étoit presque impraticable,

très dangereux, & connu de peu de personnes. De cette Isle jusqu'à celle de Scounen, il y avoit un autre bras, mais moins large & moins fâcheux que le premier.

Les Généraux Espagnols n'omettent aucune de ces sages précautions qu'on peut regarder comme les gages assurés des bons succès. Ils firent reconnoître tous les endroits de ces marais les plus praticables : on trouve un chemin qui ne laissoit pas que d'être difficile. C'étoit un sable mouvant, sur lequel il falloit passer à la course sans s'arrêter un moment : pour peu qu'on s'en écartât, on couroit risque de se précipiter dans des abîmes d'eau & de boue.

Le Prince d'Orange ne fut pas longtems sans être informé du dessein des ennemis, il songe à le faire échouer & aide aux obstacles de la nature par ceux de l'art. Il fait avancer des petits bâtimens & des vaisseaux avec du canon aux endroits où l'eau étoit profonde, il en fait échouer, d'autres avec des troupes dont il se sert comme de redoutes au milieu du marais ; enfin il n'oublie rien de tout ce qui pouvoit faire avorter une entreprise si extraordinaire, & qui selon toutes les apparences ne promettoit pas un succès fort heureux. Soit que les Espagnols méprisassent leurs ennemis, ou qu'ils ignorassent que les rebelles étoient avertis du dessein de cette entreprise, ils attendent la nuit & que la mer baisse, & se jettent déterminément à l'eau au nombre de quatre mille hommes commandez par des Officiers expérimentez & choisis sur toute l'armée.

A peine ont-ils fait la moitié du chemin, qu'ils se voient attaquez & harcellez par les barques au milieu des eaux, où ils sont jusqu'à la

ceinture, & battus de tous côtez par les vaisseaux échouez sur la marche. La nécessité & le péril animoient leur courage, que les obstacles augmentoient bien loin de le diminuer. Quand les ennemis auroient été en plus grand nombre, il n'étoit pas en leur pouvoir de quitter partie & de faire retraite, l'affaire étoit trop engagée. Il falloit s'ouvrir un passage au milieu des ennemis, & il n'y avoit nul tems à perdre, de peur d'être surpris des eaux lorsque la mer monte ; & il falloit beaucoup moins de tems pour faire le coup que pour retourner sur ses pas. On pouvoit dire que le succès & leur salut n'étoient pas moins au bout de leurs armes que dans la légèreté de leurs pieds. Leur retraite étoit impossible, comme je l'ai dit, & inséparable de la mort. Aller en avant étoit leur seule ressource, comme c'étoit celle d'Annibal. On n'eut que faire de les exhorter à se hâter, un grand nombre périrent par les eaux, ou furent assommez par ceux qui étoient dans les bâtimens légers, qui les accrochoient par le moien des grapins attachez à de longues perches. Après avoir perdu une infinité de gens, ces troupes intrépides abordent l'Isle de Duveland, attaquent ceux qui défendoient les digues, les forcent & s'en rendent les maîtres.

Ces habiles Chefs ne s'arrêtèrent pas là, malgré la perte de tant de braves gens. Ils attendent la basse mer, traversent le second marais, & marchent droit à l'Isle de Scounen, abordent les digues malgré la défense opiniâtre des ennemis, les attaquent & les forcent, & s'y établissent de telle sorte, qu'il n'y eut plus moien de les en chasser.

Les exemples sont un peu rares dans l'Histoire sur ces sortes d'en-

treprises. Peut-être le sont-ils moins que je me l'imagine : ma mémoire pourroit me tromper, & je n'ai pas tout lû, il s'en faut bien. Je n'ai pourtant pas oublié un fait de marais dans l'Histoire de Louis XIII. (a)

» En 1622. M. de Soubize fut dé-
 » fait par l'armée de Louis XIII. ce
 » Prince la commandoit. Le Comte
 » de la Rochefoucault s'étoit avan-
 » tageusement posté pour empêcher
 » la retraite de Soubize, retranché
 » dans les Isles du bas-Poitou. C'est
 » un endroit de deux ou trois lieues
 » de pais marécageux au bord de la
 » mer, où vous n'abordez que par
 « les digues & les chaussées que les
 » habitans ont eu soin d'élever, pour
 » avoir un commerce & de la com-
 » munication avec ceux qui sont plus
 » haut dans la terre ferme.

» Quand l'armée du Roi se fut
 » avancée dans les Isles, les Officiers
 » se trouvèrent dans un grand em-
 » barras. On ne pouvoit aller à l'en-
 » nemi qu'en passant un gué fort
 » dangereux. La marée ne s'en reti-
 » roit qu'à minuit, & il falloit pren-
 » dre ce tems-là. C'étoit exposer la
 » personne du Roi & l'Etat à de ter-
 » ribles inconvéniens. Quelles em-
 » buscades ne devoit-on pas crain-
 » dre durant la nuit, en un endroit
 » dont Soubize connoissoit tous les
 » avantages? Et quand l'armée au-
 » roit passé le gué, des soldats
 » mouillez & fatiguez étoient-ils en
 » état de soutenir le choc des enne-
 » mis, qui pouvoient fondre sur
 » eux? En allant chercher un champ
 » de bataille, enfermé de la mer &
 » de marais profonds, l'armée du
 » Roi s'exposoit au danger de n'a-

(a) *Vass. Hist. de Louis XIII. liv. 18.*

» voir plus d'autre retraite, que le
 » chemin qu'elle pouvoit s'ouvrir
 » au travers des escadrons, & des
 » bataillons des Réformez. Ces con-
 » fidérations effraierent les plus dé-
 » terminez. Rendons justice à ce
 » Prince, il avoit de la bravoure
 » & de l'intrépidité. Tout le monde
 » en convient. Dans l'occa-
 » sion où ce jeune Prince de vingt
 » ans paroît un Héros, Soubize se
 » déconcerte mal à propos : il perd
 » sa réputation, la peur le saisit
 » dès qu'il apprit que le Roi passoit
 » le gué, & que Sa Majesté s'avan-
 » çoit en ordre de bataille. Avec
 » une armée de huit mille hommes
 » de pied & de huit cens chevaux,
 » peu inférieure à celle de Louis;
 » retranché dans un endroit dont
 » il connoît les grands avantages,
 » & où son artillerie étoit avanta-
 » geusement postée, ce Général ne
 » songe plus qu'à sa retraite pen-
 » dant la nuit. Une partie de son
 » infanterie tâche de se sauver dans
 » les marais : l'autre entre avec pré-
 » cipitation dans les barques venues
 » de la Rochelle, & pense à se re-
 » tirer par mer. Enfin Soubize s'en-
 » fuit au plus vite avec sa cavalerie.
 » Les basses marées & le défaut du
 » vent n'ayant pas permis aux bar-
 » ques de gagner la mer, l'infante-
 » rie demeure à la discrétion de
 » celle du Roi, qui en fit un grand
 » carnage. On se saisit des barques,
 » ceux qui s'étoient enfuis dans les
 » marais furent presque tous tuez
 » & noiez. Des huit mille hommes
 » de pied il n'en revint pas qua-
 » tre cens, & Soubize eut bien de
 » la peine à gagner la Rochelle
 » avec quarante ou cinquante cava-
 » liers.

CHAPITRE XVII.

Caractère de Flaminius. Réflexions de Polybe sur l'étude qu'Annibal en fit. Bataille de Thrasymène.

Après être sorti de ce marais comme par miracle, le Général Carthaginois campa auprès pour donner quelque relâche à ses troupes, & parce que Flaminius avoit établi ses quartiers devant Arétium dans la Tyrrhénie. Là il s'informa curieusement de la disposition où étoient les Romains, & de la nature du pais qu'il avoit à traverser pour aller à eux. On lui dit que le pais étoit bon, & qu'il y avoit de quoi faire un riche butin; & à l'égard de Flaminius, que c'étoit un homme à grands talens pour s'insinuer dans l'esprit de la populace, mais qui, sans en avoir aucun ni pour le gouvernement ni pour la guerre, se croioit très-habile dans l'un & dans l'autre. De là Annibal conclut que s'il pouvoit passer au-delà du camp de ce Consul, & faisoit le dégât dans la campagne sous ses yeux; celui-ci, soit de peur d'encourir les railleries du soldat, soit par chagrin de voir le pais ravagé, ne manqueroit pas de sortir de ses retranchemens, d'accourir au secours, de le suivre par tout où il le conduiroit, de se hâter de battre l'ennemi (a) par lui-même, & avant que son Collègue pût partager avec lui la gloire de l'entreprise: tous mouvemens dont il tireroit avantage pour attaquer le Consul.

(a) *De se hâter de battre l'ennemi par lui-même, & avant que son Collègue pût partager avec lui la gloire de l'entreprise.*] Le malheur à quoi expose une bataille rangée est toujours douteux; mais l'imprudence est très-certaine & très-visible, lorsqu'un Général ignorant ou peu habile s'embarque dans une affaire avec des forces disproportionnées à celles de son ennemi, quand même il y auroit équilibre à l'égard du nombre, sur tout s'il sent que l'homme qu'il a en tête est redoutable autant par l'audace & la valeur de ses troupes, que par son habileté & le souvenir des succès précédens. Si Flaminius, trop vain & trop plein de lui-même, étoit assez insensé pour mépriser un tel ennemi, pou-

voit-il l'être assez pour croire, après l'action du Tésin & la honte de la Trébie, qu'Annibal ne tiendrait pas un moment devant lui? Il ne pouvoit pas ignorer que les événemens de la guerre sont incertains, quelques soins & quelques mesures que l'on prenne pour bien arranger ses pièces, & qu'on ne sçavoit trop se précautionner & se fortifier pour s'assurer la victoire. Sur ce principe, n'étoit-il pas plus sûr d'attendre l'armée de son Collègue, qui s'avançoit à grandes journées pour le secourir? Après sa jonction, il pouvoit tenter l'aventure avec de très-grandes espérances du succès. Cette faute est une des plus grandes que puisse faire un Général d'armée; rarement un habile homme

On doit convenir que toutes ces réflexions étoient dignes d'un Général judicieux & expérimenté. C'est être ignorant

y tombe. Polybe dit que le Consul étoit un grand Orateur, mais malhabile Général & fort étourdi. On le voit assez par sa conduite, & l'on ne peut s'empêcher de dire que celle du Sénat, qui faisoit un tel choix, n'étoit pas meilleure. Cet homme étoit-il bien en sa place ? Est-il bien possible qu'un Général tel que celui-là ne fasse pas une infinité de fautes capables de perdre les meilleures armées ? Il est rare que les Généraux malhabiles & présomptueux, car l'un ne va pas sans l'autre, ne se rendent pas ridicules. Les fautes sont sérieuses pour l'Etat ; mais elles font rire les particuliers, lorsqu'elles ne sont pas d'une nature à rendre le mal & les calamitez irréparables. La présomption, la bonne opinion qu'on a de soi-même, & le mépris qu'on fait des autres, ne laissent aucunes bornes aux plaisanteries des malins & des railleurs. Flaminius se fit mocquer de lui à la bataille de l'Adda, dont j'ai parlé dans le Volume précédent. Il hazarda peu contre un ennemi mal armé, & qui faisoit la guerre sans art & sans conduite : il emporta une grande victoire. Ici il en perd une, qui n'a guères d'exemples, par son peu de prévoyance, par son ignorance & sa présomption. S'imaginait-il que le succès de l'Adda, que les Officiers de son armée rabaissèrent furieusement à Rome, & le bruit de son nom suffisoient pour battre Annibal, sans qu'il fût besoin du secours que lui amenoit son Collègue ? Oui, il fut assez vain pour se l'imaginer. Il se hâte de vaincre par lui-même, de peur que son Collègue ne partage avec lui la gloire d'un si grand dessein : entrer dans Rome dans un même char, ç'eût été beaucoup la diminuer. Quelle honte que la sienne ! Mais voyez, je vous prie, ce que c'est que la présomption, & jusqu'où elle peut être portée. Notre Auteur nous en donnera des nouvelles. Les écouterait-on sérieusement ? Quoique ce Consul ne crût pas que son éloquence fût fort nécessaire, assuré comme il étoit de vaincre, il paroît qu'il hantangua ses troupes. *Il avoit inspiré une si grande confiance à la multitude, dit Polybe, qu'il avoit moins de soldats que de gens qui le suivoient dans l'esperance du butin, & qui portoient des chaînes, des liens & autres usages pareilles.*

Que dut-on dire à Rome d'une si pitoyable conduite ? Car qui pourroit douter que Flaminius n'eût promis au Sénat de revenir victorieux, & de traîner dans son triomphe Annibal & tous les soldats enchaînés ? Il arriva tout au contraire : les chaînes qu'il avoit préparées furent destinées pour les Romains eux-mêmes. Si cette disgrâce fut arrivée dans les Gaules, elle eût trouvé place dans les chansons & les vaudevilles : mais on n'apprend pas que la guerre d'Annibal en ait produit aucune à Rome contre les sottises des Généraux. Cette ville étoit trop occupée alors de son malheur, & les infortunes de ses Citoyens étoient trop accablantes.

On se souviendra de la fameuse diversion d'Agathocles Roi de Syracuse. Les Carthaginois assiégèrent cette ville où il s'étoit enfermé. Se voyant fort pressé & prêt à succomber, il prend une résolution digne d'un Guerrier brave & résolu. Il laisse dans la place ce qu'il falloit de troupes pour la défendre, & prenant le reste avec lui, il s'embarque, cingle droit en Afrique, y descend, brûle ses vaisseaux en vrai déterminé, qui met les soldats dans la nécessité de vaincre : croiant tout perdu en Sicile, il s'avance jusqu'auprès de Carthage comme pour la morguer. Les Carthaginois étonnés d'une telle diversion, lèvent une puissante armée, qu'ils croient capable de l'engloutir, du moins Hannon leur promettoit de faire le coup. Moins imprudent & malhabile que Flaminius, mais tout aussi présomptueux par l'opinion de ses forces, il engage un combat général dans une pleine assurance de remporter une victoire signalée. Il la perdit pourtant, & si pleinement & si honteusement, qu'il ne s'est jamais rien vu de semblable, ni de meurtre plus grand. Le prix des esclaves étoit tellement diminué à Carthage, qu'on les donnoit presque pour rien, sur l'assurance que Hannon donna aux Carthaginois de leur en amener en abondance. C'est de quoi je ne doute point, puisqu'il s'étoit présumé d'avance de vingt mille chaînes. Agathocles les trouva parmi le butin, & s'en servit fort utilement pour enchaîner les misérables restes d'une défaite si prodigieuse.

Pareille aventure arriva aux Rhodiens contre Cassius, un des assassins de César.

aveugle dans la science de commander les armées, que de penser qu'un Général ait quelque chose de plus important à faire, que de s'étudier à connoître (a) les inclinations & le caractère de son Antagoniste. Comme dans un combat fin-

dans une bataille sur mer. Ils avoient espéré si certainement de le vaincre, qu'ils avoient embarqué une infinité de chaînes pour attacher les Romains qu'ils prendroient. La bataille se donna, ils la perdirent, & ces liens & ces chaînes furent employez contre eux: l'homme du monde de la plus mauvaise humeur, un Héraclite pourroit-il s'empêcher de rire en lisant ces choses, & de se moquer des Carthaginois, des Rhodiens & de Flaminius?

(a) *Que de penser qu'un Général ait quelque chose de plus important à faire, que de s'étudier à connoître les inclinations & le caractère de son Antagoniste.*] Cette étude du génie & des inclinations du Général qui nous fait tête, est sans doute une des plus grandes qualitez qu'on puisse désirer dans un Chef d'armée. Mais en trouve-t-on beaucoup qui soient douez d'un talent si rare? Cette partie des armes peut aisément être réduite en méthode dans un Traité particulier. Qui m'assureroit que l'envie ne m'en prendra pas, se tromperoit fort. Y a-t-il quelqu'un de nos Auteurs dogmatiques, anciens & modernes, dans l'esprit desquels il soit jamais tombé que c'étoit là un sujet à traiter, & une partie importante de la science des armes? Voici Polybe qui la déterre, & qui nous dit qu'il n'y a rien à quoi un Général doive le plus s'appliquer, & nous donne Annibal pour un grand Maître dans cet art. Sans parler de deux ou trois Grecs, Fabius Maximus qui jouera un si beau rôle dans cet ouvrage, Scipion, César, Sertorius, M. de Turenne, & Montécuculi moins pénétrant & moins habile, mais le seul digne d'être opposé à un tel Antagoniste. Bel éloge pour ce Général de l'Empereur: car c'est être très-grand que d'être compté parmi les Généraux immédiatement après M. de Turenne. Comptez, je vous prie, combien il y en a? N'est-on pas surpris qu'il s'en trouve si peu? Aussi c'est le grand & le sublime d'un Guerrier. Je veux qu'Annibal ait employé ce grand & ce sublime de l'art contre les Généraux Romains; mais certainement il n'a pas eu besoin de l'employer tout pour les précipiter dans ses pièges. Il n'avoit garde de

manquer son coup contre des Capitaines d'une conduite si pitoyable, sans précautions, sans prévoiance, & d'une présomption qui leur faisoit mépriser un ennemi digne des éloges de toute la terre en ce tems-là, comme il l'est encore aujourd'hui, sans qu'il ait été possible à ses ennemis & à ses envieux d'en ternir la gloire. Il ne suffit pas d'en publier du mal, il faut le prouver d'une manière incontestable par ses actions & par l'autorité des Auteurs contemporains, pour demander d'être cru. Les Auteurs qui l'ont calomnié n'ont écrit que longtems après la seconde guerre Punique. Polybe les dément en tout, ce qui est bien indigne pour des Romains. Les Généraux que Rome opposa à ce Guerrier célèbre, étoient des hommes de courage, dit Saint-Evremond, qui eussent cru faite tort à leur République, s'ils n'avoient donné la bataille aussitôt que les ennemis se présentoient. Annibal se fit une étude particulière d'en connoître le génie, & n'observoit rien tant que l'humeur & la conduite de chaque Consul qui lui étoit opposé. Ce fut en irritant l'humeur fougueuse de Sempronius qu'il se fit l'attirer au combat, & gagner sur lui la bataille de la Trébie. La défaite de Thrasyménès est dûe à un artifice quasi tout pareil.

Cette conduite profonde d'Annibal à l'égard des Généraux Romains ne pouvoit être apperçue d'aucun Historien Latin, ils étoient trop ignorans des choses de la guerre en ce tems-là pour la deviner. Il n'appartient qu'à des génies militaires & pénétrants de découvrir une chose si cachée. Polybe est peut-être le premier Auteur qui l'a publiée & connue, & c'est de lui que Tite Live & tant d'autres l'ont certainement prise. Je suis très-persuadé que si cette admirable conduite eût échappé à mon Auteur, tous les Historiens qui sont venus après lui n'en eussent jamais parlé, & peut-être que sans lui je ne l'eusse pas pénétrée moi-même.

On règle l'état de la guerre, on forme un projet de campagne autant par la connoissance du pais où l'on veut la porter, sur les forces, sur celles de l'ennemi, sur

gulier ou de rang contre rang, on ne peut se promettre la victoire, si l'on ne parcourt des yeux tout son adversaire pour découvrir quelle est la partie de son corps la moins couverte : de même il faut qu'un Général cherche attentivement dans celui qui lui est opposé, non quelle est la partie de son corps la moins défendue, mais quel est dans son caractère le foible & le penchant par où l'on peut plus aisément le surprendre. Il est beaucoup de Généraux, qui mous, paresseux, sans mouvement & sans action, négligent non seulement les affaires de l'Etat, mais encore les leurs propres. Il en est d'autres tellement passionnez pour le vin, qu'ils ne peuvent se mettre au lit sans en avoir pris avec excès. Quelques-uns se livrent à l'amour des femmes avec tant d'em-

l'expérience des deux côtes, que sur l'esprit & le génie du Général que l'on a en tête, & l'on a souvent plus d'espérance de réussir par cette connoissance que par tout autre. Polybe le démontre par la conduite d'Annibal, qui regle ses desseins sur ce qu'il connoît de foible dans chaque Consul. Saint-Evremont nous apprend sa façon d'agir contre Sempronius & Flaminius. Il n'entre point dans le détail de celle contre Fabius, si différente des deux autres. Le narré de Polybe nous le fait assez appercevoir. Les deux Antagonistes s'étudièrent & se connurent bientôt, ce qui rendit la guerre si difficile de part & d'autre. Annibal eût succombé malgré ses ruses, si les Romains eux-mêmes n'eussent contribué à leurs infortunes par leur mauvaise conduite & leurs jalousies réciproques, qui firent tout le mal, lorsque Fabius qu'ils tirèrent du commandement des armées, étoit en état de finir cette guerre.

Lorsqu'on a en tête un Général hardi, audacieux & entreprenant, que la capacité se trouve des plus médiocres, & qu'on est obligé d'être perpétuellement sur ses gardes, qu'on craint toujours d'être attaqué, soit dans une marche, soit dans un campement, soit lorsqu'une partie de l'armée est engagée dans un fourrage, on doit moins redoubler de précaution que de hardiesse & d'audace à entreprendre sur lui, à ne laisser échapper aucune occasion de l'attaquer, à la faire naître même par des mouvemens faux & insidieux pour le chasser de ses postes, pour l'attaquer dans ses marches, dans ses fourrages, & même dans son camp, de nuit, de jour, &

sur tout lorsqu'on sçait qu'il fait un fourrage général : l'on feint souvent d'en faire pour engager un esprit hardi dans quelque fausse démarche.

Si l'on sçait qu'un Général se précautionne peu par l'opinion qu'il a de ses forces, les entreprises telles que celles dont je viens de parler sont toujours sûres, lorsqu'on se souvient que le secret & la diligence en sont l'ame.

On a quelquefois affaire à des hommes paresseux, qui aiment à dormir longtemps, sans aucune vigilance, sans prévoyance, aimant sur tout la table & à boire, sinon jusqu'à perdre le jugement, du moins jusqu'à ne quitter partie que pour aller dormir. Un Général qui passe son tems de la sorte dans des repas, quand ce ne seroit que dans un souper, se met en très-grand danger de se faire battre & de se faire surprendre lorsqu'il y pense le moins, & que l'ennemi prend ce tems-là pour le venir attaquer. Contre ces sortes de Généraux, les camifades sont les meilleures. Je m'étonne que M. le Prince Eugène en Italie n'ait pas entrepris à ces heures-là contre M. de Vendôme, Grand Prieur de France.

Les Généraux trop circonspects, lents, sans esprit & sans ressources, quelque braves qu'ils soient, sont aussi aisés à surprendre que les endormis & les yvrognes. Ces gens-là, à cause de leur courage, voient les obstacles & les difficultés, & les saisissent sur le champ : il ne faut attendre d'eux nulle ressource, nul expédient. Ils voient ce que l'ennemi peut faire par ce qu'il a déjà fait ; mais ils ne voient

portement, qu'ils n'ont pas honte de sacrifier à cet infame plaisir des villes entières, leurs intérêts, leur vie même. D'autres sont lâches & poltrons, défaut deshonorant dans quelque homme que ce soit, mais le plus pernicieux de tous dans un Général. Des troupes, sous un tel Chef, passent le tems sans rien entreprendre, & l'on ne peut lui en confier le commandement sans s'exposer aux plus grands malheurs. La témérité, une confiance inconsidérée, une colère brutale, la vanité, l'orgueil, sont encore des défauts qui donnent prise à l'ennemi sur un Général, & juste sujet à ses amis de s'en défier. Il n'y a point de pièges, point d'embuscades où il ne tombe, point de hameçons où il ne morde. Si l'on pouvoit toujours connoître les foiblesses d'autrui, & qu'en attaquant ses ennemis on prît leur Chef par l'endroit qui prête le plus à la surprise, en très-peu de tems on subjugueroit toute la terre. Otez d'un vaisseau le pilote qui le gouverne, bientôt le vaisseau & son équipage tomberont sous la puissance des ennemis. Il en est de même d'une

rien de ce qu'ils devoient faire eux-mêmes. Toujours incertains & tremblans dans ce qui roule sur eux, & qu'il dépend d'eux de faire ou d'abandonner, tout leur paroissant suspect dans cet état d'incertitude, ils laissent passer les occasions qui peuvent les tirer d'embarras, & ne voient clair que lorsqu'il n'y a plus de remède.

Contre les Généraux poltrons, il n'y a qu'à être baves & entreprenans, on peut espérer de les battre autant de fois qu'on les attaquera. Il y en a qui ont toutes les qualitez qu'on peut désirer dans un grand Capitaine. Comme ils sentent qu'ils le sont en effet, & qu'ils sont redoutables à leurs ennemis, ils se négligent dans leurs campemens, ils s'y délassent, ils sont peu sur leurs gardes. Ces sortes de Généraux ne montrent le flanc que par cet endroit. Il faut donc profiter de ce foible. Le Prince d'Orange le reconnut dans le Maréchal de Luxembourg, & ne manqua pas d'en profiter. Il le surprit dans son camp à la bataille de Saint Denis en Flandre en 1678, & son grand courage & la valeur de ses troupes le tirèrent d'affaire. Le même Général le surprit encore dans son camp à Steinkerque en 1692. & si pleinement, que si une colonne d'infanterie ne se fût élevée de sa marche, notre armée étoit per-

due & taillée en pièces. Le Maréchal s'y comporta en grand Capitaine, & finit par la victoire.

Le même Prince d'Orange ne connoissoit pas le Maréchal de Boufflers: il étoit très-brave & d'une expérience consommée; mais si inquiet & si outré dans ses précautions, que dans une demie campagne sa cavalerie se trouvoit ruinée: la moitié étoit toujours à la guerre ou en détachement, & son infanterie n'étoit guères plus épargnée: de sorte qu'on étoit toujours en état de l'attaquer, & de n'avoir affaire qu'à une partie de son armée.

Milord Marlborough avoit les mêmes défauts que M. le Maréchal Duc de Luxembourg, sans être plus habile: il s'en falloit de quelque chose qu'il en approchât. Est-ce pour nous avoir presque toujours battu dans la dernière guerre de 1701? Cela ne prouve pas qu'il fût un grand Capitaine, & au niveau de César, auquel les Anglois l'ont comparé ridiculement. Si M. le Duc de Vendôme ne se fut pas trouvé à la tête d'une armée intimidée par les défaites précédentes, & que ce Prince brave & audacieux eût renvoyé à la Cour quelques Officiers Généraux de son armée, comme fit M. de Turenne, ce César moderne eût perdu sa réputation.

armée

armée dont on surprend le Général par adresse & par artifice.

C'est ainsi qu'Annibal prenant adroitement Flaminius par son foible, l'attira dans ses filets. A peine eut-il décampé d'autour des Fesules, & passé un peu au-delà du camp des Romains, qu'il se mit à faire le dégât. Le Consul irrité, hors de lui-même, prit cette conduite du Carthaginois pour une insulte & un outrage. Quand il vit ensuite la campagne ravagée, & la fumée annonçant de tout côté la ruine entière de la contrée, ce triste spectacle le toucha jusqu'à lui faire répandre des larmes. Alors son Conseil de guerre eut beau lui dire qu'il ne devoit pas se presser d'aller aux ennemis, qu'il n'étoit pas à propos d'en venir fitôt aux mains avec eux, qu'une cavalerie si nombreuse méritoit toute son attention, qu'il feroit mieux d'attendre l'autre Consul & de suspendre son courroux, jusqu'à ce que les deux armées pussent combattre ensemble : non seulement il n'eut aucun égard à ces remontrances, il ne pouvoit même supporter ceux qui les lui faisoient. *Que pensent & que disent à présent nos Concitoyens*, leur disoit-il, *en voiant les campagnes saccagées presque jusqu'aux portes de Rome, pendant que, derrière les ennemis, nous demeurons tranquilles dans notre camp :* & sur le champ il se met en marche, sans attendre l'occasion, sans reconnoître les lieux, emporté par un violent désir d'attaquer au plutôt l'ennemi, comme s'il eût eu des assurances certaines de la victoire. Il avoit même inspiré une si grande confiance à la multitude, qu'il avoit moins de soldats que de gens qui le suivoient dans l'espérance du butin, & qui portoient des chaînes, des liens & autres ustensiles pareilles.

Cependant Annibal avançoit toujours vers Rome par la Tyrrhénie, aiant Cortone & les montagnes voisines à sa gauche & le lac de Thrasymène à sa droite. Pour enflammer de plus en plus la colère de Flaminius, en quelque endroit qu'il passât, il réduisoit tout en cendres. Quand il vit enfin que ce Consul approchoit, il reconnut les postes qui pourroient le plus lui convenir, & se tint prêt pour une bataille. Sur sa route il trouva un vallon fort uni, deux chaînes de montagnes le bordoient dans sa longueur : il étoit fermé au fond par une colline escarpée & de difficile accès, & à l'entrée étoit un lac entre lequel & le pied des montagnes il

y avoit un défilé étroit qui conduisoit dans le vallon. Il fila par ce sentier, & gagna la colline du fond, & s'y logea avec les Espagnols & les Africains. A droite derrière les hauteurs il plaça les Baleares & les autres gens de trait : la cavalerie & les Gaulois il les posta derrière les hauteurs de la gauche, & les étendit de manière que les derniers touchoient au défilé par lequel on entroit dans le vallon. Il passa une nuit entière à dresser ses embuscades, après quoi il attendit tranquillement qu'on vînt l'attaquer.

Le Consul marchoit derrière avec un empressement extrême de joindre l'ennemi. Le premier jour, comme il étoit arrivé tard, il campa auprès du lac, & le lendemain dès la pointe du jour, il fit entrer son avantgarde dans le vallon. Il s'étoit élevé ce matin-là un brouillard fort épais. Quand la plus grande partie des troupes Romaines fut entrée dans le vallon, & que l'avantgarde toucha presque au quartier d'Annibal, ce Général tout d'un coup donne le signal du combat, l'envoie à ceux qui étoient en embuscade, & fond en même tems de tous côtez sur les Romains. Flaminius & les Officiers subalternes, surpris d'une attaque si brusque & si imprévûe, ne sçavent où porter du secours. Enveloppez d'un épais brouillard & pressez de front, par les derrières & en flanc par l'ennemi qui tomboit d'en-haut sur eux & de plusieurs endroits, non seulement ils ne pouvoient se porter où leur présence étoit nécessaire, il ne leur étoit pas même possible d'être instruits de ce qui se passoit. La plûpart furent tuez dans la marche même & avant qu'on eût le tems de les mettre en bataille, trahis pour ainsi dire par la stupidité de leur Chef. Pendant qu'on délibéroit encore sur ce qu'il y avoit à faire, & lorsqu'on s'y attendoit le moins, on recevoit le coup de la mort. Dans cette confusion, Flaminius abattu, désespéré, fut environné par quelques Gaulois qui le firent expirer sous leurs coups. Près de quinze mille Romains laissèrent la vie dans ce vallon, pour n'avoir pû ni agir ni se retirer. Car c'est chez eux une loi inviolable de ne fuir jamais, & de ne jamais quitter son rang. Il n'y en eut pas de plus à plaindre que ceux qui furent surpris dans le défilé. Poussés dans le lac, les uns voulant se sauver à la nage avec leurs armes furent suffoquez; les autres en plus grand nombre avancèrent dans l'eau tant qu'ils pûrent, & s'y enfoncèrent jusqu'au cou; mais quand la cavalerie

y fut entrée, voyant leur perte inévitable, ils levoient les mains au-dessus du lac, demandoient qu'on leur sauvât la vie, & faisoient pour l'obtenir les prières les plus humbles & les plus touchantes. Mais en vain. Les uns furent égorgés par les ennemis, & les autres s'exhortant mutuellement à ne pas survivre à une si honteuse défaite, se donnoient la mort à eux-mêmes. De toute l'armée il n'y eut qu'environ six mille hommes qui renversèrent le corps qui les combattoit de front. Cette troupe eût été capable d'aider beaucoup à rétablir les affaires, mais elle ne pouvoit connoître en quel état elles étoient. Elle poussa toujours en avant, dans l'espérance de rencontrer quelque partie des Carthaginois, jusqu'à ce qu'enfin, sans s'en appercevoir, elle se trouva sur les hauteurs. De là, comme le brouillard étoit tombé, voyant leur armée taillée en pièces & l'ennemi maître de la campagne, elle prit le parti, qui seul lui restoit à prendre, de se retirer serrée & en bon ordre à certaine bourgade de la Tyrrhénie. Maharbal eut ordre de les poursuivre, & de prendre avec lui les Espagnols & les gens de trait. Il se mit à leurs trouffes, les assiégea & les réduisit à une si grande extrémité, qu'ils mirent bas les armes & se rendirent, sans autre condition, sinon qu'ils auroient la vie sauve. Ainsi finit le combat qui se donna dans la Tyrrhénie (a) entre les Romains & les Carthaginois.

(a) *Ainsi finit le combat qui se donna dans la Tyrrhénie, entre les Romains & les Carthaginois.* Machiavel n'est pas si bien fourni d'événemens mémorables dans son Histoire de Florence, que l'est Polybe dans la sienne. Les batailles & les combats que le Florentin rapporte, sont quelque chose de si burlesque, que je ne sçai comment il peut conserver son sérieux & sa gravité, lorsqu'il traite ces sortes de sujets; il s'en tire du mieux qu'il peut, non pas sans lâcher de tems en tems quelques réflexions sur la lâcheté & l'ignorance des Généraux de ce tems là. Il entre dans un détail assez succinct d'une bataille qui fut donnée entre l'armée du Pape, commandée par Saint-Severin, & celle des Florentins, ceux-ci attaquèrent celle de l'Eglise Romaine qui s'étoit campée dans le détroit de Thralyméne, apparemment sur le chemin & sur le bord du lac où Flaminus avoit été défait. Si on me demandoit l'an-

née, je serois fort embarrassé, tant l'Auteur Italien est exact; je crois qu'elle se donna en 1467.

Les Florentins avoient demandé aux Vénitiens un Général expérimenté, & capable de commander une nombreuse armée, qu'ils avoient levée pour résister contre celle du Pape. On peut bien juger qu'il falloit un Chef d'une expérience consommée & d'une grande valeur, pour tenir tête contre des troupes si redoutables. Les Vénitiens leur envoièrent le Comte Charles, mais le Comte mourut au milieu des plus grandes espérances de victoire, dit l'Auteur (a), sa mort eût pourtant accommodé les affaires des Florentins, si l'on eût sçu profiter de la victoire dont cette mort fut l'occasion: Car quand on en eut des nouvelles dans l'armée du Pape, qui étoit déjà toute assemblée à Perouse, elle conquit tout aus-

(a) *Mach. Hist. de Flor. l. 8.*

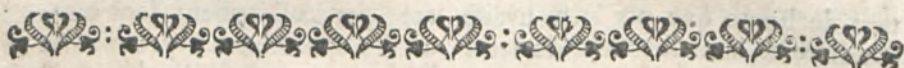
futôt l'espérance de pouvoir défaire entièrement les Florentins. Etant donc sortie en campagne, elle campa sur le lac qui n'étoit qu'à trois milles de ses ennemis. D'autre côté Jacques Guichardin, Commissaire de l'armée, consultant avec Robert de Rimini, qui depuis la mort du Comte Charles étoit le Chef le plus considérable, ils reconnurent bien ce qui rendoit les ennemis si fiers, & ils résolurent de les attendre: de sorte qu'étant venus aux mains auprès du lac (a) où Annibal remporta autrefois cette fameuse victoire sur les Romains, les troupes de l'Eglise Romaine furent aussi battues. Belle comparaison en vérité!

La joie de cette victoire ne fut pas de longue durée à Florence, la peur du Saint Père cessa bien vite, & chacun des partis reconnut que tout est incertain à la guerre, & que ceux qui triomphent aujourd'hui peuvent être renversez demain. Le vic-

torieux aiant pillé le país des Siennes, & fait un butin considérable, cela fit naître des différens entre les Marquis de Ferrare & de Mantoue pour le partage du butin: cela fut poussé extrêmement, de sorte que le Marquis de Ferrare se retira avec ses troupes. Malgré le départ des Ferrarois, les Florentins étoient encore supérieurs à leurs ennemis, & campez dans un poste très-avantageux. Le Duc de Calabre informé qu'il n'y avoit pas beaucoup d'union dans cette armée, prit la résolution de l'aller attaquer, & l'exécution la suivit. Les Florentins avertis qu'on marche à eux, sans attendre la vue de l'ennemi, dit l'Auteur, la seule odeur de la poudre leur fit prendre la fuite, & abandonner leurs munitions, leurs chariots & leur artillerie; tant les armées de ce tems-là étoient remplies de lâcheté & de désordre; car qu'un cheval tournât, notez ceci, par hazard la tête ou la croupe, cela décidoit du gain ou de la perte d'une bataille.

(a) Aujourd'hui Lago di Perugia.





OBSERVATIONS

Sur la bataille de Thrasymène.

S. I.

Ruse d'Annibal dans cette grande action.

VOici la plus fameuse embuscade d'armée dont on ait peut-être jamais ouï parler. Nous en connoissons grand nombre dans les Historiens anciens & modernes; mais je doute qu'il y en ait une qui puisse être mise en parallèle à celle-ci. Un homme qui entreprendroit de disculper le Général Romain de cette foule de sottises, où il tombe à chaque pas qu'il fait jusqu'à celle de Thrasymène, qui y met le comble, n'auroit pas peu à faire. Elles sont en effet si lourdes & si grossières, que cela n'est pas concevable: mais ce qui doit sembler bien surprenant, c'est de voir les Généraux Romains se succéder les uns aux autres par des bêtises toutes semblables, comme s'il se fût passé des siècles entiers d'une bataille à l'autre. Annibal se sert toujours des mêmes stratagèmes, & les Romains y paroissent toujours plus nouveaux. Sempronius ne se fit battre sur la Trébie que par sa présomption, son impatience & sa hardiesse inconsidérée, & pour avoir négligé de reconnoître les endroits couverts aux environs du champ de bataille, où l'ennemi avoit caché un bon nombre de troupes qui tomba sur ses derrières, & décida de la victoire encore douteuse & chancelante.

Flaminius, qui lui succéda, pa-

roit avec les mêmes défauts. Il tombe imprudemment dans une embuscade générale, où son armée fut taillée en pièces, où il périt misérablement, & où il nous fait voir par sa défaite tout-à-fait honteuse, & contre l'opinion de Polybe, qu'Annibal ne fut pas toujours redevable de ses victoires à la valeur & au grand nombre de sa cavalerie, mais à son adresse & à son habileté. En effet il ne vainquit pas ici par sa cavalerie, qui ne fut presque d'aucun usage; mais par son infanterie, quoique fort inférieure à celle des Romains. Ceux-ci n'avoient donc pas raison d'attribuer leurs disgrâces à l'une plutôt qu'à l'autre. De bonne foi n'est-ce pas une chose bien ridicule que de s'imaginer de couvrir la honte d'une défaite sur l'inégalité d'une arme sur l'autre? Si les Carthaginois se sont trouvez plus forts en cavalerie, les Romains ne les surpassèrent-ils pas toujours en infanterie? Un Général qui mettroit de front de semblables argumens pour se disculper d'une défaite honteuse, se justifieroit pitoiablement. Les Experts y trouveroient différentes preuves de son ignorance: car lorsque deux armées sont égales en nombre, & que la différence n'est que dans l'inégalité d'une arme sur l'autre, le bon sens & les règles de la guerre ne nous apprennent-elles pas de soutenir le foible par ce que l'on a de plus fort? Avouons-le franchement, les Romains n'ont été battus avec

tant de honte que par la mauvaise conduite & la malhabileté de leurs Généraux.

Je ne vois rien de plus sot ni de moins excusable qu'un Officier qui tombe dans une embuscade, ni rien de plus honteux & de plus blâmable qu'un Général qui s'y engage avec toute son armée, parce qu'il dépend de nous d'éviter un piège si commun & si grossier. La nature des lieux où nous combattons, où nous campons, où nous marchons, nous offre naturellement les mesures & les remèdes qu'on doit prendre pour l'éviter, & ces précautions naissent de la chose même, & par-là elles sont à portée de l'intelligence la plus bornée & des esprits les plus médiocres.

Le sujet de ces Observations roulera uniquement sur les embuscades d'armées, & sur celles où l'on tombe de sang froid & sans réflexions. Telle est celle de Thrasy-mène, où Flaminius se précipita. L'imprudence & la marche étourdie de ce Général, est à peine concevable dans un homme qui s'étoit acquis une grande réputation dans la guerre contre les Insubriens, dont il avoit triomphé.

Annibal n'ignoroit pas que le Consul avoit des ordres précis du Sénat de ne rien hasarder avant la jonction des troupes de son Collègue, qui étoient en marche. Le Carthaginois craignoit de se trouver engagé entre deux armées dans un pais tout ennemi, environné de places fortes, sans qu'il eût scû de quel côté se tourner pour ses vivres & ses fourrages. Il ne se fût pas moins trouvé embarrassé, si ces deux armées, réunies en une seule, l'eussent attaqué: la partie se fût sans doute trouvée trop inégale pour lui donner quelque espérance de vain-

cre, particulièrement dans un tems où les Romains, bien loin de se trouver abattus par les défaites précédentes, paroissent plus redoutables & mettent deux armées en campagne: car la journée de la Trébie ne fut pas si complète, qu'on puisse la mettre au nombre de celles qui laissent nos forces & nos espérances sur le champ de bataille. Rome nous fait voir sa puissance dans la grandeur de ses pertes & l'extrémité de ses affaires. On diroit que les soldats qui ont péri, & qui ont couvert de leurs cadavres les plaines du Tésin & de la Trébie dans les deux campagnes précédentes, renaissent dans la troisième. Annibal, qui croit n'avoir affaire qu'aux restes de l'armée de Sempronius, voit avec étonnement qu'il en a deux à combattre, toutes les deux supérieures à la sienne. Jamais Général d'armée ne s'est trouvé dans un tel labyrinthe de difficultés, & jamais homme ne s'en est mieux & plus habilement tiré.

Il étoit averti que Servilius marchoit au secours de son Collègue avec de si puissantes forces, qu'il fit prendre le devant à un détachement de quatre mille chevaux choisis de sa cavalerie, pendant qu'il tiroit droit à Aretium, sur l'avis qu'il eut qu'Annibal marchoit à Flaminius pour le combattre: ce qui fit juger au Général Carthaginois qu'il se trouveroit le plus foible en cavalerie, comme il l'étoit infiniment en infanterie.

Sur ces considérations, il ne voit d'autre expédient pour se tirer de ce mauvais pas que d'user d'adresse pour combattre séparément les deux Consuls, & d'attaquer Flaminius avant l'arrivée de son Collègue. Il falloit user de beaucoup de souplesse pour engager le premier dans quel-

que fausse démarche, par des mouvemens faits à propos. Il espéroit d'autant plus de réussir, qu'il avoit affaire à un homme dont il connoissoit parfaitement l'esprit & le caractère, qui faisoit la guerre sans jugement, sans réflexions, sans art & sans conduite, & dont l'impétueuse & l'humeur violente & impétueuse étoient aisées à irriter & à pousser à bout, pour peu qu'on aidât à ces passions qui dominoient si fort en lui.

Il ne vit pas d'autre moien que celui de marcher du côté de son camp d'Arretium, où il remplit le pais de toutes les horreurs de la guerre. Après que cet orage fut passé, le rusé Carthaginois, toujours habile à couvrir ses desseins, fait mille mouvemens opposés les uns aux autres, qui tendoient tous à donner le change à son ennemi; & après l'avoir réduit à ne sçavoir que penser ni comprendre dans toutes ces manœuvres, que les plus habiles auroient eu de la peine à démêler, il tourne tout à coup du côté de Cortone, comme s'il eût eu dessein de marcher vers Rome, dont il prend le chemin. Le Consul, qui se l'imagine, & qui remarque au loin la fumée des embrasemens, voit sa patience épuisée. Il oublie les ordres du Sénat, & l'armée qui marche à son secours. Il ne peut regarder fixement les incendies, la désolation & la ruine des peuples: démarche imprudente d'Annibal, qui se les aliène, les éloigne de son parti & les détache de ses intérêts, qu'ils eussent pû prendre, s'il se fût gouverné avec plus de modération & moins de cruauté. Flaminius, qui ne voit pas que cette conduite d'Annibal étoit contre la bonne politique, se détermine, malgré les conseils des

gens sages, de quitter son poste, de marcher droit aux ennemis, & de les combattre. Les réflexions que notre Auteur fait là-dessus sont très-judicieuses.

Dans les affaires difficiles & délicates, où il s'agit de la gloire & du salut de tous, un Général qui est capable de réfléchir sur lui-même, peut juger s'il ne se trompe pas dans l'opinion qu'il s'est formée de sa capacité & de son mérite pour la guerre, & de la confiance qu'on a en lui, par les conseils qu'il reçoit de ses amis, qui ne flattent point dans les affaires importantes. Tout ce qu'il y avoit de gens éclairés s'opposent à son sentiment, & il se voit lui seul dans le sien. Ceux qui ont une grande expérience de la guerre, remarquent que les esprits vains, qui n'ont que la force & le courage, manquent ordinairement de prudence, & sont indociles & présomptueux: défauts d'autant plus dangereux, que la présomption engage à des desseins téméraires ou précipitez, & l'indocilité empêche de les abandonner.

Il eût été aisé au Général Romain, pour peu qu'il eût réfléchi sur la situation de son ennemi, & sur ses allures, quel pouvoit être son véritable dessein. N'étoit-ce pas le sentiment des Officiers de son armée d'attendre Servilius? Se peut-il qu'il clochât si lourdement sans connoissance de cause? Avoit-il le sens rassis d'oser combattre un ennemi redoutable avec la moitié de ses forces, lorsqu'il lui est libre d'attendre quelques jours & de le combattre avec le tout? Il se confioit trop en ses forces, & encore plus en lui-même. Peut-être craignoit-il que son inaction ne refroidît le courage & la bonne volonté de ses soldats, & la confiance qu'ils avoient

en lui, qui n'étoit qu'artificielle. En effet il trouva le secret par ses harangues, plus propres à éblouir les simples que les gens raisonnables, de leur inspirer un tel mépris de l'ennemi, qu'ils ne songeoient qu'à le joindre, le battre, le lier & le mener vendre à Rome, comme si c'étoit une affaire faite.

Notre Auteur nous fait une peinture assez burlesque des goujats & des soldats mêmes de l'armée Romaine, qui s'étoient munis de chaînes pour attacher leurs prisonniers; mais les gens senez jugèrent bien par la conduite du Général qu'elles étoient forgées pour eux.

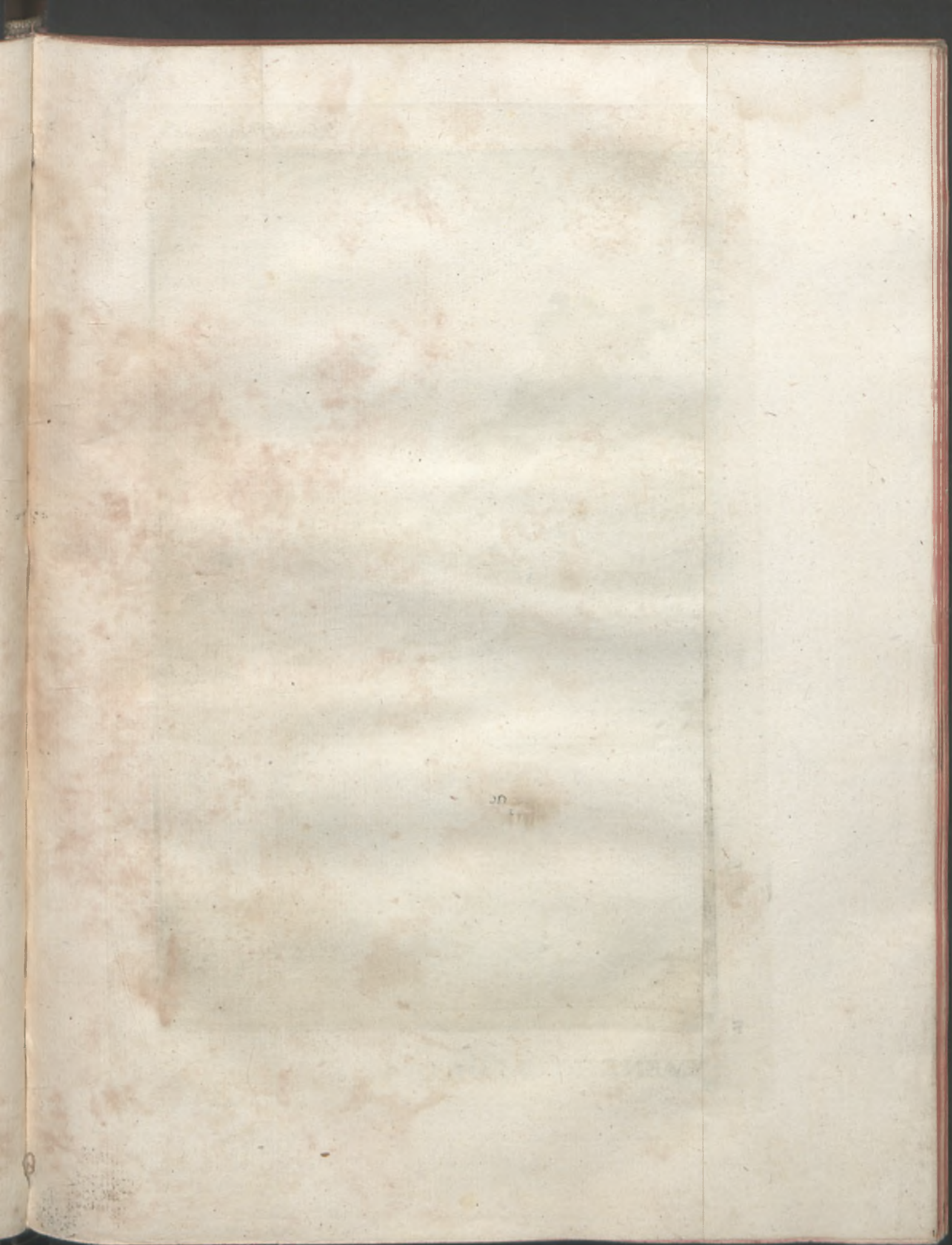
La résolution prise & toutes les mesures négligées pour l'exécution d'un si grand projet, l'armée Romaine décampe & tire en diligence du côté du lac de Thrasymène pour gagner Cortone. Annibal averti que Flaminius s'approche des défilés de Thrasymène, revire & revient sur ses pas. Il arrive à l'entrée de la nuit, occupe toutes les hauteurs qui regnoient le long du chemin & du lac, & cache ses troupes dans tous les endroits couverts qui peuvent les dérober à la vue de l'ennemi.

Il posta sur la gauche les hauteurs qui bordent les bords du lac, l'infanterie Espagnole & l'Africaine (2) : les Balears & l'armure légère (3) descendoient jusqu'à la cavalerie (4), qui étoit placée derrière & à la gauche des mêmes montagnes, & placée ainsi que l'infanterie selon que la nature du terrain le permettoit, & selon qu'il pouvoit être propre à chaque arme aux endroits où elles devoient attaquer. Toute cette armée, ainsi rangée & embusquée, occupoit toutes les hauteurs depuis la sortie du défilé (5) jusques vers l'entrée (6). Toutes choses disposées

de cette manière, Annibal attend l'ennemi clos & couvert; ne doutant point de l'enfermer & de l'enclore, s'il étoit assez imprudent pour s'engager dans ces détroits - là sans les avoir fait auparavant reconnoître. Il se douta qu'il n'en feroit rien, tant il le croioit malhabile, & il lui fit voir qu'il ne se trompoit pas dans son opinion, & qu'en matière de pièges les Généraux étourdis & présomptueux ne manquent jamais d'y donner.

Flaminius s'enfourne dans ce mauvais pas, comptant de joindre bientôt l'ennemi, & de tomber dans sa marche. Son armée filoit sur une seule colonne. Il y paroît assez par le commencement & les suites du combat, aiant les montagnes à sa gauche & le lac à sa droite, dans un país fort resserré pour une armée; mais comme c'étoit le grand chemin pour aller à Rome, il devoit tout au moins être aussi large qu'il l'est aujourd'hui, & par conséquent une cohorte pouvoit y marcher de front. C'étoit là le seul passage qui menoit à l'ennemi, dont le Consul croioit être encore loin.

Les Romains se trouvant en pleine marche & entièrement engagés dans le défilé, & la tête de la colonne au moment d'arriver au débouché, lorsqu'on s'apperçoit que les ennemis paroissent sur les hauteurs & sur tout le front de la marche. Une chose si extraordinaire & si imprévue étonne les plus intrépides. On les voioit sortir en foule de tous ces endroits couverts, remplir toutes les hauteurs de leur nombre, & s'y former en bataille. On voioit tout cela d'enbas avec une surprise extrême. A peine les Romains ont-ils le tems de se reconnoître, que les Carthaginois fondent du haut de ces hauteurs,





BATAILLE DE TRASYMENE.

T. 4.

II.

& se jettent sur ces troupes surprises & consternées d'un accident si extraordinaire. L'entrée & la sortie du détroit se trouvent en même tems occupées, de sorte que les Romains se voient enfermez de toutes parts. Plusieurs corps embusquez en des endroits plus éloignez arrivant successivement, en peu de tems on vit cette armée attaquée, non dans l'ordre où elle auroit dû être pour le combat, mais dans celui de marche, & par conséquent elle dut combattre avec un extrême désavantage.

Une attaque si soudaine & si imprévue étonne & déconcerte le Consul. Il n'y a qu'un pas de là à la peur & à l'épouvante, qui n'appliquent jamais des remèdes à propos, ou qui n'en offrent aucun aux Capitaines imprudens. L'une & l'autre parurent ici dans toute leur étendue. Flaminius, comme un homme frappé de la foudre, ne sçait plus quel conseil prendre, & ne songe à rien moins qu'à donner ses ordres, & à chercher des remèdes à un si grand mal qu'il n'a sçu prévoir : tant est véritable ce qu'on dit d'un Chef brave, mais sans expérience & incapable de ressources, qu'il lui est plus facile de voir les choses que d'y remédier. Les Officiers Généraux firent voir dans cette occasion, que s'ils étoient capables de donner de bons conseils, ils ne l'étoient guères dans ce qui dépendoit du devoir de leur charge; & lorsqu'ils font tout le contraire, ils sont infiniment plus coupables que leur Général. La tête du Consul, comme celle des autres, tervigerfa d'une si étrange manière, qu'on les eût pris pour des enchantez. Ils ne firent rien de ce qu'ils pouvoient faire pour se tirer d'un si mauvais pas. Il leur étoit cependant facile

Tome IV.

de le faire. Le coup manqué, ils tombèrent dans le dernier découragement. Les soldats, qui s'en aperçoivent, & qui ne voient rien de ce qui se passe autour d'eux, à cause du brouillard, sont percez & rompus en divers endroits, pris en flanc & en queue, & taillez en pièces.

Tite-Live, qui ne veut pas qu'il paroisse qu'il copie Polybe dans les faits qu'il rapporte, s'en détache quelquefois pour nous débiter des farnettes & des contes de vieilles; & lorsqu'il trouve à les placer, il les fait avidement. Il croit tout ce qu'il trouve, & ce qu'une tradition mal examinée & populaire avoit lié aux événemens de l'Histoire Romaine. Peut-être invente-t-il tout cela pour donner du lustre & du merveilleux à son Histoire, qui n'en a cependant aucun besoin, puisque sa belle manière d'écrire & la noblesse de son stile le dispensent d'y insérer les circonstances fabuleuses & puériles qui déparent beaucoup son Ouvrage, sans rien ôter des charmes de son éloquence.

Le combat de l'Insubrien contre Flaminius, m'a tout l'air d'une aventure de roman ou de Poëme épique, où il n'est pas autrement besoin de bon sens & d'esprit inventif pour débiter pareilles sottises. Si on y prend bien garde, on verra que je ne me trompe pas, & que l'Auteur Latin n'en est pas trop chiche dans son Histoire. L'Insubrien, dont Tite-Live nous a conservé le nom, & qu'il appelle Ducarius, reconnoît le Consul dans le combat, & le fait remarquer à quelques-uns de ses camarades. Souvenez-vous, leur dit-il, que c'est là cet homme qui a défait nos légions, porté dans notre pais tous les maux de la guerre, & ruiné notre ville & nos plus fer-

F f

tiles campagnes. Il faut que je l'im-mole aux manes de nos Citoyens qui ont péri si cruellement. Après cette harangue, qui tient un peu de celles qu'Homère fait faire à ses Héros avant le combat, il entre en Roland dans le plus épais d'une cohorte de triaires. Il joint le Général Romain, un de ses gens le couvre de son corps. L'Insubrien furieux tue celui-ci, & s'élance sur le Consul, qu'il perce d'un coup de lance, sans que ce Général remue non plus pour se défendre que pourroit faire une statue. Le Gaulois, ensuite de cette action, met pied à terre pour le dépouiller. Les triaires le couvrent de leurs boucliers. Là-dessus le Gaulois remonte à cheval, glorieux d'un si bon coup, & se retire aussi tranquillement & avec aussi peu de danger de sa personne, que s'il fût entré au milieu d'une troupe de lérhargiques. Quelle extravagance ! Un Auteur qui est sans cesse à la quête du merveilleux, doit du moins le chercher dans le vraisemblable. C'est ainsi qu'Homère & Virgile font discourir leurs Héros, sans que les ennemis qui les écoutent, & qui sont prêts à s'égorger, s'impatientent le moins du monde. Un Historien qui veut briller par quelques faux faits, doit les habiller avec tous les atours d'une éloquence sensée, & masquer le mensonge avec tant d'art qu'on ne puisse pas même soupçonner qu'il ait dessein de nous en imposer. Ces sortes d'épisodes, quelque élégantes qu'elles pussent être, seroient sifflées en ce tems-ci, & feroient passer l'Historien pour un faiseur de roman ; au lieu qu'on admire tout cela dans Tite-Live.

S. II.

Que les fautes de Flaminius sont énormes. Qu'il y a certains pièges, où les Généraux tombent, qui les deshonnorent, & dont on ne sauroit parler sérieusement dans les compagnies. Conjectures de l'Auteur sur l'ordre de marche de l'armée Romaine. Que le Consul étoit en état de se bien défendre & de réparer sa mauvaise conduite, s'il eût été aussi prompt à remédier à un si grand mal, qu'il parut l'être à s'y précipiter.

IL faut que, pour l'instruction de mon Lecteur, je rapporte ici les fautes du Consul Romain. Je ne le blâme pas absolument d'avoir voulu mettre les affaires au hazard avant l'arrivée du secours. Il voioit une grande volonté dans ses soldats, & un violent désir de combattre, augmenté par tout ce qu'ils voioient de cruel, d'affreux & de funeste dans la manière dont Annibal se comportoit dans cette guerre. Rien n'est plus capable d'exciter notre courage, & de nous porter à la vengeance, que les incendies, qui sont suivis du massacre des peuples : mais il faut aussi que la prudence, les mesures & les précautions soient la regle de nos desseins ; & lorsqu'on a fait ce qui dépend de ces trois choses, & qu'on est battu, on plaint notre infortune. Quand la victoire se refuse à la vertu prudente & courageuse, on nous croit seulement malheureux, & dans ce cas le vaincu n'est guères moins louable que le victorieux.

On voit tout le contraire de ces qualitez dans Flaminius. Hors la bonne volonté de ses troupes, sa conduite est pitoiable à tous égards. Son manquement de prévoyance, son opi-

niâtré à soutenir un mauvais sentiment, le mauvais ordre de sa marche, sont quelque chose de surprenant. Il y a certaines conduites à la guerre, certains principes, qui sont de la compétence de tout le monde, & dont le sens commun est l'unique regle. Les mesures, les précautions se présentent naturellement. Qu'un homme entre dans un bois, ou plusieurs ensemble, qu'ils se trouvent dans un passage dangereux, où l'on craint le voleurs ou les bêtes féroces, ils pensent à ce qu'ils vont faire avant que d'y entrer; ils se précautionnent, marchent unis & ferrez pour n'être pas surpris. Les bêtes en usent de même pour se garantir de celles qui leur sont ennemies, & marchent en troupes pour se défendre de leurs ruses, quelquefois plus fines & plus profondes, si j'ose avancer ce terme, que celles dont les hommes se servent les uns contre les autres; ce qui doit faire voir qu'un Général qui se laisse surprendre avec toute son armée dans un piège aussi grossier que celui où le Consul tomba, mérite d'être moqué de tout le monde. Un grand corps de troupes ou une armée entière est aisée à découvrir, hors les embuscades, qui ne peuvent s'excuser lorsqu'on y donne. Il y a une infinité de pièges que l'on couvre avec tant d'art, que les plus habiles les éventent mal aisément: ceux-ci ont quelque apparence d'excuse; mais à l'égard des grandes embuscades où l'on tombe, un homme de guerre ne doit point être écouté dans ce qu'il dit pour se justifier, puisque les fautes faites contre les regles des précautions ne peuvent se pardonner ni s'excuser au tribunal des gens du métier, & ceux qui recourent à un tel azile ne savent pas qu'on se moque d'eux.

Un Officier ou un Chef d'armée, qui tombe dans une embuscade pleine & entière, fournit un fond inépuisable de chansons, de plaisanteries & de bons mots, qui ne finissent plus, & qui nous jettent dans un très-grand ridicule. Je ne vois rien de plus chagrinant & de moins supportable à un Général qui a le malheur de tomber dans ces fortes de pièges, où il n'y a que des fots ou de francs étourdis qui puissent donner. Les Romains, plus qu'aucune autre nation, ont éprouvé plusieurs aventures encore plus mortifiantes que la honte de Thrasymène. Celle des fourches Caudines leur tenoit toujours au cœur. Ils ne soutenoient pas moins impatiemment qu'on les en fit souvenir, que ceux d'Amiens souffrent qu'on leur demande le prix des noix, & ceux du village de Toboso en Espagne, qu'on leur parle de Dom Quichote & de Sancho Pança son Ecuier. Je ne répondrois pas des épaules & du dos de ceux qui leur en parleroient.

Les surprises des villes, comme les embuscades où l'on tombe, particulièrement celles d'armées, sont des pièges si grossiers & si surannez, que je suis surpris de voir tant de dupes dans l'Histoire, & même des Généraux de la première volée qui y donnent tout de leur long, quoiqu'ils soient de tous les stratagèmes les plus aisez à rendre inutiles & de nul effet, sans qu'il soit besoin de grand artifice pour les éventer; ce qui fait qu'on ne scauroit parler sans rire de ceux qui y sont tombez, ni ceux-ci entendre le mot d'embuscade sans se fâcher, & bien fort. Les fourches Caudines, dont je viens de parler, étoient d'autant plus honteuses aux Romains, que bon nombre de leurs Généraux en différens tems se ren-

dirent célèbres par de semblables disgraces.

L'embuscade de Thrasymène ne cède en rien aux fourches Caudines. Le mot de *Cannes* ne sonnoit pas moins desagrément à leurs oreilles, on ne sçavoit quel détour prendre pour leur en parler, tant ce terme leur déplaisoit. Il n'y a guères de nations, de villes, de villages, & de maisons mêmes, qui n'aient des époques fâcheuses & chagrinantes à peu près de même force. Elles ne peuvent souffrir, je ne dis pas qu'on leur en parle, mais qu'on lâche aucune parole qui ait le moindre rapport à la sottise où elles sont tombées, & qui en réveille le souvenir. Un Général qui a donné dans quelque embuscade à la tête de son armée, ou qui s'est laissé surprendre, souffre beaucoup lorsqu'il échape à quelqu'un de prononcer devant lui le mot de *surprise* ou d'*embuscade*. Je suis persuadé que le mot de *Dénain* ne sonne pas trop bien aux oreilles des Hollandois & de leurs Alliez contre la France. Les maisons & les particuliers ont quelquefois des époques desagrémentes, comme de parler de *corde* en des endroits où quelqu'un de la compagnie a quelque pendu dans sa famille, ou de parler de *cocu* où il y a des gens mariez. Il y en a peu qui ne croient l'être, du moins imaginativement, s'ils ne le sont en chair & en os. Cette digression de mon sujet ne déplaira peut-être pas dans un Ouvrage tel que celui-ci : cela délasse lorsqu'on fait retraite un peu promptement, & qu'on revient d'où l'on est parti.

Il y a des Généraux d'armées qui se trouvent bridez & liez de telle sorte par les ordres de la Cour, qu'ils ne peuvent agir ni se mouvoir de leur place qu'autant qu'il plaît à

l'Oracle de prononcer, & cet Oracle, qui n'est pas sur les lieux, & le plus souvent à cent lieues & au-delà, de leurs mouvemens & des projets des entreprises, sans rien sçavoir de ceux de l'ennemi, ne peut guères que se tromper. Il faut deviner, & c'est un miracle, hors la présence des objets, s'il rencontre juste. Encore une fois, la distance des lieux retarde & nuit souvent aux affaires, lorsque la Cour veut qu'un Général d'armée ne fasse & n'exécute rien sans ses ordres; les résolutions ne venant souvent qu'après les occasions perdues. Tacite le dit si bien : *ex distantibus terrarum spatiis consilia post res afferebantur*. Le mal est grand, mais je le tiens moindre que la politique des Hollandois, qui fourrent toujours dans les armées des surveillans, sous le titre de Députez des Etats, ou plutôt des espèces de Dictateurs, dont les décisions sont absolues, & le Général compté pour rien, & cependant ces Messieurs sont des gens sans expérience, qui ne connoissent & ne voient rien, quoique sur les lieux, & sont mieux instruits de ce qui se passe à Baravia ou en Amérique que dans l'armée où ils sont; ce qui est pis que ce qui émane du Conseil d'un Prince, où il y a toujours des gens du métier, qui peuvent donner des avis supportables sans être bons : de sorte que le pauvre Général se trouve à la tête de son armée comme un automate. Toutes les fois que je pense à cette admirable façon de donner le branle aux armées, d'amener les événemens favorables, & d'écarter les mauvaises rencontres d'un ennemi actif, vigilant & qui cache son jeu, je ne puis m'empêcher d'en être surpris.

A Rome le Sénat en usoit ainsi,

& s'en trouva mal. Un Chef de guerre doit être absolu à la tête de son armée, sans dépendre des volontez & des caprices, qui ne décident que sur une Carte de ce qu'on peut faire pour attaquer ou pour se défendre. La guerre ne suit pas toujours la route qu'on s'est proposée dans le Cabinet. Les heures, les momens, les instans sont précieux, & irréparables si on les néglige. Les occasions, les événemens ne naissent pas toujours des mesures prises d'avance : un rien qu'on n'a pas prévu, une fausse démarche de l'ennemi change tout, & produit de ces occasions qui font notre ruine, si on les néglige, & notre salut ou notre gloire si on les embrasse.

Les résolutions, les exécutions demandent de la diligence, & c'est tout perdre que d'attendre que les ordres soient arrivez, puisqu'il ne faut qu'un instant pour tout changer. Quel malheur à un Général qui voit sa ruine assurée pour n'avoir pû profiter des occasions favorables, & d'en avoir fourni à son ennemi pour sa perte & celle de l'Etat ! Flaminius se trouva réduit dans cet état chagrinant de ne pouvoir rien entreprendre sans l'ordre du Sénat. C'est se défier de l'habileté d'un Général, c'est le mépriser que de lui tailler sa besogne, sans qu'il lui soit permis de rien faire au-delà. Flaminius souffrit impatiemment son inaction au camp d'Arretium, pendant qu'Annibal passoit les marais. Demeurer sur la défensive dans une si belle occasion d'agir & d'aller attendre l'ennemi à la sortie, c'étoit visiblement perdre le plus grand avantage du monde de finir la guerre : faute qu'il faut imputer au Sénat & à sa politique tremblante & trop circonspecte, plutôt

qu'à Flaminius. Il fût allé sans doute au-devant de l'ennemi, & l'eût défait ; l'occasion perdue, il falloit rester dans son camp & attendre la jonction de l'armée de son Collègue. Il voulut agir lorsqu'il n'étoit plus tems, & la défensive étoit alors nécessaire. Cette faute mit la République sur le penchant de sa ruine, & l'eût ruinée en effet, si le Général de Carthage en eût connu la grandeur : car après avoir fraié le chemin à la victoire la plus décisive dont l'Histoire fasse mention, il fait le moins lorsqu'il peut le plus. Il n'avoit plus qu'un pas à faire pour terrasser la puissance Romaine. Quel est donc ce pas ? Marcher droit à Servilius, qui venoit au secours de son Collègue à grandes journées. A quoi pensoit-il ? Est-ce ce même homme qui voit de si loin ? On ne le croiroit pas : est-ce un objet pour un aussi grand Capitaine que d'aller au-devant d'un détachement de quatre mille hommes que le Consul envoioit au secours de son Collègue ? L'on doit être choqué qu'il n'ait pas marché en gros & sans perdre de tems : car cette armée une fois défaite, tout eût fait joug, ou presque tout ce que les Romains avoient de vieilles troupes & d'Officiers capables d'aguerrir & de discipliner les nouvelles, eût péri par deux victoires si près-à-près l'une de l'autre.

J'avoue que Rome étoit une pépinière de soldats, une école de guerre, un vrai arsenal, une ville militaire ; mais il ne suffit pas qu'un peuple soit brave, il faut du tems pour le dresser & le discipliner, & cela ne se fait pas en un jour, contre un ennemi victorieux, habile & entreprenant que nous avons à nos portes. Les seules idées du sens commun conduisoient Annibal à

une si belle entreprife, car Servilius n'étoit pas loin du détachement qui accouroit au secours de fon Collègue ; pourquoi néglige-t-il de marcher à lui ? Etoit-ce faute d'attention & de prévoiance ? On auroit de la peine à le croire d'un Guerrier & d'un Capitaine tel que lui, s'il n'étoit tombé dans une faute encore plus groffiére après la journée de Cannes. Mais en voici une seconde qu'on ne scauroit paier. La gloire de Thrasyméne le mettoit en état de tout entreprendre, & l'armée de Servilius ne formoit aucun obstacle à ses desseins. Il ne pensa jamais à s'établir une frontière, & à avoir un nombre de places fortes qui püssent lui servir de places d'armes & de siège de la guerre, sans lesquelles ses victoires étoient inutiles, & sa ruine assurée s'il étoit battu. Dire qu'il étoit malhabile en sièges, comme le prétend Saint-Evremont, c'est une chimère. Il prit quelques villes & les laissa là, sans songer à les garder. Un commencement de frontière en ce pais-là lui étoit nécessaire pour tirer plus commodément les secours qui pouvoient venir des Gaulois Infubriens. Maître des villes fortes, tout se fût déclaré en sa faveur. Cette faute eut une telle suite, qu'il se trouva plus d'une fois dans les dernières extrémitez. En formant à mesure qu'il avançoit une nouvelle frontière, Rome succomboit en peu de tems, il eût établi de bonnes places d'armes, & ses vivres eussent été assurés. Il courut l'Italie errant & vagabond, sans places, & sans autre ressource que la campagne toute nue. Maharbal me permettra que je me serve du même compliment qu'il lui fit après la bataille de Cannes. Tu scas vaincre, Annibal, mais de profiter de la

victoire, c'est une imagination. *Vincere scis, Annibal, sed victoria uti nescis.* Quel dommage ! L'assemblage d'une audace extrême avec la capacité & toutes les grandes qualités d'un Guerrier du premier ordre, sans le défaut qui lui est si souvent reproché dans l'Histoire, qui dépare toutes ses victoires & qui gêne tout, eût été un torrent à quoi il n'auroit pas été possible de résister.

Un habile Général ne se laisse jamais surprendre, il ne marche qu'avec de grandes précautions : quand même il seroit assuré que l'ennemi est à quelques marches de lui, il peut revenir sur ses pas, s'il voit l'occasion de faire un bon coup ; & lorsque celui-ci a ce dessein, & que l'autre va par le même chemin, on se rencontre bientôt. Flaminus s'imaginait-il que cela fût impossible ? Il scavoit d'ailleurs que l'armée Carthaginoise n'étoit pas loin. Il eût dû envoyer aux nouvelles, & détacher différens partis pour reconnoître sa marche, comme celle de l'ennemi, & les endroits suspects & couverts, & particulièrement les gorges & les défilés des montagnes faire occuper l'entrée comme la sortie, & n'occuper pas moins les hauteurs qui dominoient sur la marche, que certains postes avantageux au-delà du défilé, & de faire fouiller & reconnoître les lieux où l'on peut cacher un bon nombre de troupes, & les pais de montagnes & de vallées profondes prêtent plus que tout autre à la ruse & à l'artifice. Si le Consul eût usé de ces précautions, que les Généraux les plus médiocres ne négligent pas, il eût trouvé la bête au gîte. Le rusé Carthaginois n'eût pas seulement manqué son coup, s'il eût été découvert dans son embuscade, mais il se fût vu

encore obligé de combattre dans un endroit où sa cavalerie n'eût été d'aucun usage ; & comme il étoit plus foible en infanterie , & que celle des Romains étoit plus nombreuse , bien disciplinée , non pas à beaucoup près tant qu'elle l'étoit avant cette guerre , & mieux armée , il en eût été infailliblement accablé , & ses espérances alloient à rien.

Quoiqu'en dise notre Auteur , ce ne fut pas tant le Brouillard qui contribua à la défaite des Romains , que la mauvaise disposition de la marche de leur Général. Car pour bien juger de ce qui seroit arrivé si on eût marché selon les regles de la guerre , on n'a qu'à considérer ce qui se passa à la tête de l'armée , qui marchoit en bon ordre. Cette tête fut attaquée , & les ennemis furent si bien reçus , qu'ils y rebouchèrent. Les Romains n'en demeurèrent pas à ce premier avantage : car s'étant aperçus qu'ils occupoient la sortie du défilé , ils les attaquèrent sans perdre un moment de tems ; & s'étant fait jour au travers , ils ouvrirent le passage , où ils se maintinrent , sans penser à ce qu'il y avoit de mieux à faire. Il ne dépendoit que de celui qui commandoit la tête de la colonne de profiter d'un coup si avantageux ; mais il fit voir qu'il étoit incapable de grandes choses. Il crut seulement que cet obstacle surmonté , il donnoit un libre passage aux troupes qui suivoient en queue ; mais comme le brouillard l'empêchoit de voir ce qui se passoit dans le défilé , qu'il eût dû prévoir , il perdit le tems & l'occasion de faire un bon coup.

Polybe l'en blâme avec beaucoup de raison. Il devoit bien s'imaginer , s'il n'avoit perdu le jugement ,

que l'armée étoit attaquée sur tout le front de sa marche , & que cela ne pouvoit être autrement. Par ce qui venoit de lui arriver , la situation des lieux , qui fournissoient un nombre infini d'obstacles & de pièges , & son expérience , quelque médiocre qu'elle pût être , auroient dû lui faire comprendre que les Carthaginois ne pouvoient soutenir ni conserver la sortie du défilé qui conduisoit dans la plaine , s'ils n'étoient auparavant les maîtres des hauteurs qui regnoient le long du lac. Cette conduite marque un homme de petit courage , incapable de se déterminer à une résolution vigoureuse , un esprit sans vûe , & de ceux que la timidité , la circonspection & l'excès de prudence empêchent de prendre sur eux-mêmes dans une affaire importante , d'où le salut d'une armée dépend absolument , lorsque l'occasion se présente d'en empêcher la ruine , & où il n'y a pas un moment à perdre. Dans ces cas-là on fait à sa tête , sans attendre les ordres du Général , & l'on fait toujours bien , quand même l'on ne réussiroit pas. Il suffit d'avoir tenté , mais il est rare qu'on manque son coup : on voit très-peu d'exemples du contraire. Un Général , qui manque de ces lumières soudaines que la vûe des objets nous fournit , fait beaucoup soupçonner son intelligence , & ne nous donne pas une grande idée de son courage. Il y a certaines occasions où un Chef de guerre se rend bien moins suspect de lâcheté , que de défaut de lumières ou de hardiesse dans certaines démarches qu'on néglige , & capables de sauver tout un païs , si on s'y étoit résolu. Telle est la manœuvre de M. d'Albergotti à Turin. J'en ai parlé dans mon premier Tome ;

mais je n'ai pas tout dit, & je ne finirai pas sitôt sur les fautes où il est tombé plusieurs fois en sa vie. Il est certain que cet Officier Général ne reçut aucun ordre de joindre les tristes débris de notre armée qui s'étoient retirez à Pignerol. Il avoit quarante bataillons qui n'avoient point combattu, & qui n'avoient pas même vû l'ennemi, qui étoit si méprisable à l'endroit où il commandoit, que huit bataillons suffisoient pour lui tenir tête. Mais il avoit le défaut de se croire toujours foible, & jamais assez fort par tout où il se trouvoit, craignant sans cesse d'être attaqué, sans l'être jamais. Supposé qu'une si grande pensée lui fût venue à la tête, ce que j'ai de la peine à croire de lui, il peut se vanter d'avoir fait la faute que commettent ordinairement ceux qui croient que leurs ennemis sont préparez à tout & prévoient tout : & cependant jamais ils ne se précautionnèrent moins, ils ne prévirent pas qu'on leur pouvoit enlever la victoire, & les réduire à ne sçavoir où se tourner par un tel coup.

Outre ces quarante bataillons, qui eussent réduit les ennemis à l'absurde; s'il en eût envoyé du moins douze au secours de nos gens du côté de la Doire, qui crioient après lui : ceux qui s'étoient sauvez de la défaite, en très-grand nombre, grossirent si fort le corps qu'il commandoit, qu'il étoit en état de faire tout ce qu'il lui plaisoit : s'il n'eût été un esprit sans vûe, il pouvoit s'immortaliser en prenant son parti, & retourner en Lombardie avec ce corps, qui joint avec les troupes que nous avions dans ce pais-là, le tout ensemble eût composé une grande armée. Par cette démarche l'événement de Turin alloit à rien : la place, à la vérité, se trouvoit

fauvée; mais le Milanois, le Mantouan, & bien de bonnes places en-delà du Pô nous demeuroient, & l'armée de l'Empereur se voioit sans retraite, sans vivres & sans places; enfin elle se fût trouvée dans l'état du monde le plus triste & le plus fâcheux. Mais un dessein fondé sur de si grandes pensées, n'entre jamais dans la tête d'un Général plus que médiocre. J'ai fait cette digression, bien assuré de faire plaisir à ceux qui aiment les choses dont les Historiens de nos jours n'ont fait aucune mention. Revenons à notre sujet, d'où cette digression m'a tiré.

On me demandera peut-être quel étoit donc le parti que l'Officier, qui battit ceux qui gardoient la sortie du défilé, & où il prit poste, eût dû prendre? Le voici : dès qu'il fut maître d'un poste si important, il devoit y laisser des troupes pour le garder, & tourner sur l'aîle gauche des Carthaginois par le bas & le haut de la montagne : en peu de tems la chance tournoit, & l'ennemi se fût vû attaqué en flanc & par ses derrières. Le combat étoit engagé en bas, la montagne se trouvant alors dégarnie, l'armée d'Annibal se fût vûe entre deux à sa gauche; les Romains eussent repris cœur, & le propre piège d'Annibal rejailliroit contre lui-même. Qu'on fasse bien attention à mon raisonnement, car il me semble qu'on en peut tirer des instructions merveilleuses pour ces sortes de cas. La faute de celui qui commandoit la tête de la colonne va jusqu'à la bêtise, & sent son homme qui n'a ni courage, ni expérience, ni jugement : car, encore une fois, au lieu de profiter d'une si belle occasion, il resta sans rien faire & dans une inaction honteuse au poste qu'il occupoit,

occupoit , ignorant que les deux armées en étoient aux prises à deux pas de lui , & qu'il pouvoit par son courage & sa conduite sauver l'armée & la tirer de ce mauvais pas. Annibal sçut profiter d'une faute si grossière. Il ne s'embarassa pas si les Romains étoient maîtres du passage, il étoit trop habile pour ne pas traiter la chose de bagatelle ; il n'avoit que faire de ce passage pour aller à Rome s'il étoit vaincu , ni d'aucun autre pour retrograder : car sa retraite étoit une vraie chimère au milieu de tant de peuples ennemis , ou qui le deviennent au moment qu'on est malheureux. Il falloit périr les armes à la main en gens de cœur , & jusqu'au dernier , si la bataille étoit une fois perdue ; au lieu que la victoire lui ouvroit le défilé sans l'attaquer , & le chemin de Rome sans contestation , si l'envie lui prenoit d'y marcher ; mais l'envie ne lui prit que lorsqu'il y eut de la honte à la satisfaire. Il la but toute entière lorsqu'il eut aperçû en y arrivant que l'entreprise étoit impossible.

Notre Auteur ne nous instruit pas assez de la marche de l'armée Romaine pour nous faire bien comprendre la cause d'un événement si funeste , & d'une défaite si prodigieuse : car on ne peut l'attribuer à la lâcheté des soldats Romains , mais uniquement à l'imprudenc & à la misérable conduite du Général dans l'ordre de sa marche , où l'on voit assez qu'il manqua dans les précautions. Il est fort vraisemblable que le Consul pratiqua la méthode ordinaire qu'on observe dans les marches qui se font dans les plaines ; au lieu que celles qui se font dans un pais resserré entre des montagnes doivent être toutes différentes des autres. Ce qui me surprend

Lome IV.

le plus , c'est que les Auteurs militaires , anciens & modernes , ne nous disent pas un mot de ces sortes de marches ; ce qui me donne lieu de croire que nous en ignorons les principes & la méthode , & que tout ce que nous pratiquons aujourd'hui est une pure routine.

Je vois dans la marche du Consul une foule d'ignorances qui sont à peine concevables. Si la montagne qui bordoit le chemin entre elle & le lac , étoit praticable dans sa pente , comme elle l'étoit en effet , puisqu'Annibal fondit d'en haut sur les Romains , rien n'empêchoit le malhabile Consul de faire marcher une colonne de son infanterie par le sommet ou par la pente , une partie cotoiant l'autre qui marchoit en bas. Cela est dans les regles , & cette conduite eût éventé cette embuscade ; mais il n'en fit rien.

S'il faut hazarder mes conjectures , je crois que Flaminius marcha dans ce détroit , les cohortes à la queue les unes des autres avec les espaces ordinaires entre elles , la cavalerie à la queue dans le même ordre ; au lieu qu'il eût dû marcher ferré & condensé sans intervalles entre les corps : car lorsque les Romains n'étoient pas loin de l'ennemi , & que leur marche se faisoit sur plusieurs colonnes , ils faisoient marcher ensemble les légions & le bagage à la queue sur autant de files que le pais le permettoit , escorté par quelques cohortes ou par une ou deux légions qui faisoient l'arrièregarde. Ils marchoient ainsi lorsqu'ils avoient l'ennemi en tête. La cavalerie étoit disposée suivant la nature du pais & l'ordre sur lequel l'on vouloit combattre. Le bagage suivoit quelquefois à la queue les légions , lorsqu'on n'avoit rien à craindre de l'ennemi. Je croirois

Gg

presque que Flaminius marcha dans cet ordre, ce qui fut la cause de son malheur : car par-là les corps se trouvant séparés par les équipages, ils ne pouvoient s'entrescourir ou se joindre ensemble. Ajoutez que les cohortes étant séparées les unes des autres par les espaces ordinaires, les Carthaginois répandus par corps se jettèrent entre les espaces vuides, & les prirent en flanc, pendant que les autres les chargeoient de front. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'il ne fit pas garder l'entrée du défilé après que toute son armée s'y fut engagée. Belle leçon pour les Généraux, qui leur apprend qu'on doit toujours garder l'entrée, & y laisser un corps de troupes de l'arrièregarde jusqu'à ce que l'armée soit passée.

Tout ce que Flaminius avoit à faire dans un état si pressant, dès qu'il s'apperçut qu'il étoit tombé dans une embuscade aussi surprenante que celle-là, c'étoit de prendre son parti sans délibérer, & sur le champ faire passer une parole, & ordonner de serrer les intervalles des cohortes, courir à l'arrièregarde, envoyer ses ordres par tout, faire avancer des troupes pour remplir les vuides que les cohortes pouvoient laisser en se resserrant, & en doublant & triplant leurs files; ce qui eût formé une masse d'infanterie impénétrable à toutes sortes d'efforts : tâcher d'avancer & de serrer la hauteur en gagnant du terrain, la monter pour avoir de quoi former une seconde ligne, & laisser les équipages derrière soi. L'imprudent & le malhabile Général ne fit rien de tout cela, quoiqu'il le pût faire : il resta immobile de corps & d'esprit sans donner aucun ordre, & sans sçavoir aucunes nouvelles de ce qui se passoit à la tête de son

armée. J'avoue que les accidens auxquels on ne s'attend pas, étonnent les plus grands courages; mais cet étonnement ne va jamais, ou fort rarement, jusqu'à la stupidité. Toutes les fautes à la guerre sont sérieuses, toutes grandes : car il n'y en a pas de petites; mais de toutes je n'en vois point de plus lourdes ni de plus grossières que celles qui nous font donner dans une embuscade d'armée. J'avoue que je ne comprends pas comment un homme de guerre peut mordre à un tel hameçon. Quelqu'un m'alléguera peut-être les exemples de quelques grands hommes qui s'y sont trouvez pris comme les autres. Je n'ai garde de le nier. Ils ne sont pas infailibles, ils s'oublent quelquefois. Leurs fautes, quoique grandes, sont ou réparées, ou du moins voit-on que les remèdes qu'ils y ont appliquez se sentent de leur habileté & de leur courage : ils ont fait humainement tout ce qu'on pouvoit attendre de l'un & de l'autre sans perdre le jugement. D'ailleurs leurs fautes ne justifient pas celles des autres; & si ces hommes célèbres ont marqué en tout autant d'ignorance que notre Consul, ils sont dignes d'une honte éternelle, & d'être moquez tout comme lui.

J'ai mille fois observé nos marches dans tous les païs où nous avons porté la guerre. Celles du Maréchal de Luxembourg sont celles qui m'ont paru les plus belles & les plus profondes. Voltier, Commissaire d'artillerie, en a fait (a) un ramas, qui est un Ouvrage digne d'être entre les mains des gens de guerre. Je servois en Flandre dans ce tems-là. Depuis la mort de ce

(a) *Mouv. & Camp. des armées en Flandre par Voltier.*

grand homme, j'en ai remarqué de très-pitoyables. Cela m'a fait souvent penser à la maxime : *Si l'ost sçavoit ce que fait l'ost, l'ost bat-troit l'ost.* Mais combien de fois cet ost pourroit-il battre l'autre ? Autant de fois qu'il lui en prendroit envie, pourvû qu'il prît l'occasion de l'attaquer dans sa marche. Il n'y a pourtant rien de plus rare que ces sortes d'actions. De toutes les entreprises de la guerre, je n'en sçai point desquelles je voulusse plus volontiers répondre que de celles-ci. Attaquer une armée dans sa marche, c'est s'assurer une victoire complete. C'est un secret, & un secret que peut-être personne n'ignore, sans que qui que ce soit s'avise de commencer le premier ; ce qui dénote le défaut de hardiesse & de capacité. Il faut à la vérité de l'adresse, du secret, une intelligence profonde, un coup d'œil admirable, une grande présence d'esprit & beaucoup de valeur : qualitez que peu nous font paroître par leur conduite. Dans ces sortes d'entreprises il faut de l'aide & du conseil, régler ses mouvemens avec tant de justesse, tant d'art, & mesurer si bien son tems, qu'on puisse arriver sur l'ennemi aux endroits où l'on s'est déterminé de le combattre, soit qu'il marche à nous, ou qu'il tourne d'un autre côté.

Un Général hardi, entreprenant, qui est net dans ses démarches, & dans le déploiement & l'ordre de ses colonnes, & qui cherche à s'assurer la victoire par ses marches mêmes, & à tomber sur celles de l'ennemi dans ces momens précieux ; celui-là qui fait la guerre de la forte est un grand homme, un génie supérieur à tous les autres, très-redoutable, très-à craindre, très-dangereux, & digne des plus grands

éloges ; mais en connoît-on beaucoup dans le monde qui soient parvenus à ce degré de connoissance, que d'arriver sur l'ennemi dans sa marche, & qui fassent la leur avec un tel art, qui soient en état de combattre en arrivant, & que tout d'un tems & d'un même mouvement toute une armée se trouve en bataille ? Cela est beau, sçavant & profond. On connoît les principes & la méthode de cette façon de faire la guerre ; mais qui la sçait toute ? L'oserai-je dire ? Ma tactique renferme & démontre cette belle partie de la guerre, inconnue en ce tems-ci : peut-être l'étoit-elle aussi aux Anciens.

Pour revenir aux surprises d'armées dans une marche, je ne vois rien de plus aisé : car ordinairement ce qui n'est pas accoutumé, vû & pratiqué, étonne d'autant plus qu'on s'y attend le moins ; au lieu que celui qui s'est déterminé à combattre son ennemi dans un mouvement, a son dessein bien digéré dans la tête. Comme il est préparé à tout, qu'il a médité sur ce qu'il veut faire, prévu, autant que cela se peut, tout ce qui peut arriver, il donne ses ordres avec netteté : chacun sçait son poste, parce qu'il a pris ses mesures de loin ; au lieu que l'autre, qui ne s'est pas attendu à être attaqué dans sa marche, semblable à Flaminius, a bien plus songé & médité sur le sujet qu'il avoit en vûe, qu'à être attaqué dans son chemin. Il faut qu'il prenne son champ de bataille, qui lui est inconnu, qu'il cherche ses avantages, qu'il range ses troupes, non comme elles sont ordonnées dans sa marche, mais selon la nature du país où il se trouve, sur lequel il ne s'étoit pas attendu de combattre. Voilà bien de la besogne.

bien des inquiétudes, des doutes, des incertitudes & des mouvemens à faire en présence d'un ennemi qui s'est préparé pour les siens, qui sont plus prompts & plus subits, & qui se trouve dans un terrain qu'il a reconnu & bien examiné. Voir que chacun cherche à sauver le bagage, à le faire revirer, à débarasser le champ de bataille, qu'on se presse à donner les ordres, qu'on court pour faire avancer les troupes, le canon, les munitions, cela fait soupçonner aux soldats qu'on est surpris, pendant que les Officiers n'en doutent pas; ce qui décourage ou étonne les troupes. Je l'ai dit plusieurs fois dans cet Ouvrage, je le répète encore, & j'y reviendrai plus d'une fois à l'égard de certaines maximes qui n'ont qu'une face, & qu'on ne sçauroit trop répéter aux gens du métier qui cherchent à s'instruire: c'est à celles-là qu'il faut s'attacher plutôt qu'aux autres, qui nous remplissent la tête d'idées contraires, qui causent plus d'embarras que si nous ne sçavions rien. Un Général, qui veut avoir bon marché de son ennemi, ne sçauroit rien faire de mieux que de l'attaquer dans sa marche.

Si Flaminius eût marché au moins en bon ordre, véritablement il eût été surpris; mais il se trouvoit en état de se bien défendre. Les cohortes qui marchaient de front n'avoient qu'à faire à gauche, & les flancs devenoient le front. Toute cette colonne d'infanterie se trouvoit alors sur une seule ligne, comme en phalange, dont le fond étoit impénétrable par la profondeur extraordinaire des files, que le Consul auroit dû doubler. Les Romains ne pouvoient être pris en flanc ni par leurs derrières, le lac les couvroit. Les Carthaginois n'avoient

pour tout avantage que la hauteur & le poids du choc; mais qu'auroient-ils pu faire contre cette masse impénétrable d'infanterie, qui n'eût servi qu'à les rompre eux-mêmes? Une attaque si imprévue dans des troupes, qui ne se doutent de rien, qui marchent sans beaucoup d'ordre, ou mal par rapport à la nature des lieux, & qui voient tout d'un coup paroître une armée qui semble naître de ces montagnes, sont des choses qui surprennent, étonnent & abattent les plus déterminés, & particulièrement une nation comme les Romains, qui combattoit à forces ouvertes, & qui ignoroit la ruse & l'artifice, qu'elle s'imaginoit indigne d'un véritable courage.

§. III.

Que les Romains ne blâmoient la ruse & le stratagème dans leurs ennemis, que par leur ignorance dans cette partie de la guerre. Qu'ils s'en sont très-bien servis lorsqu'ils devinrent plus habiles. Que les tromperies à la guerre réussissent difficilement contre les sots. Exemples des embuscades d'armées.

Nous allons faire quelques remarques sur les tromperies & les ruses militaires, que les Romains blâmoient dans les Grecs & les Africains, qui y étoient fort rompus, ce qui n'est pas un petit éloge. Tant que les premiers manquèrent de gens capables de les mettre en pratique, ils désapprouvèrent cette manière de faire la guerre dans leurs ennemis, & la regardèrent comme basse & indigne; mais lorsqu'ils commencèrent à devenir plus habiles, ils les imitèrent, & enchèrèrent même sur eux, sans pourtant cesser de trouver à dire à

ce que les autres avoient pratiqué avant eux. Semblables à ce Cyclope *, qui aiant été aveuglé par Ulysse dans sa caverne, se plaignoit qu'un scélerat & ses compagnons l'avoient aveuglé. *Cela est plaisant*, dit une Dame (a) illustre, *qu'un monstre, comme le Cyclope, qui a devoré six de ses supplians & de ses hôtes, ose appeller quelqu'un méchant & scélerat.* Il n'est pas moins injuste à Tite-Live, & à tant d'autres, de blâmer dans les ennemis des Romains ce que ceux-ci pratiquoient eux-mêmes.

Tacite (b) dit que le peuple Romain avoit coutume de tirer raison de ses ennemis les armes à la main, & non pas sourdement & par stratagème. Tels étoient aussi les Suisses du tems de César : car ce Capitaine aiant battu un corps de leurs troupes, & ceux-ci aiant proposé quelques conditions de paix que César rejetta, lui dirent qu'il se souvint de leur victoire, (c'est qu'ils avoient peu d'années auparavant défait les troupes de Cassius) & ne s'enorgueillit pas pour quelque avantage qu'il avoit eu contre un de leurs Cantons par surprise, parce qu'ils avoient appris de leurs ancêtres à mépriser la ruse & l'artifice, & à ne se fier qu'à leur valeur.

Ælien dit que c'étoit une vertu propre aux Romains de n'employer ni ruse ni artifice pour vaincre leurs ennemis. Ils ignorèrent cette façon de faire la guerre vers la fin de la seconde Punique. Les Grecs & les Africains, comme j'ai dit, n'étoient pas si sévères sur cet article. Les Lacédémoniens croioient au contraire que le stratagème étoit une des prin-

cipales vertus d'un grand Capitaine, & ils avoient raison. Lycurgue, qui avoit fondé cette République sur la guerre, permit le larcin, pourvû qu'il fût fait avec finesse : il considéra qu'en le permettant de cette manière, il dresserait la jeunesse à ruser à la guerre, en s'exerçant à dérober finement ; il trouvoit de la vivacité, de la hardiesse & de l'adresse à surprendre quelque chose de son voisin. Cela faisoit encore que le public se tenoit en garde contre ces sortes de surprises. Il crut que cette double institution, à assaillir & à se tenir en garde, étoit capable d'apporter de l'utilité pour la guerre, qui est la science qui roule sur la ruse, à quoi il vouloit dresser ce peuple. Les Gascons sont soupçonnez d'être un peu larrons, & ne diffèrent en rien des Lacédémoniens à l'égard de la guerre : ils sont braves, hardis, bons soldats, & leur país est une pépinière d'excellens Officiers. Voilà une morale militaire très-relâchée, & très-oppoée à la sévérité de celle des Romains : en ce cas le fameux Cartouche eût fait une grande fortune dans ce país-là. Je ne sçai comment on peut admirer cet endroit des loix de ce grand Législateur.

Il y a eu pourtant des peuples qui ne se servoient d'aucune ruse dans la guerre. Mardonius (a) rapporte que les Tibariens assignoient le lieu & le jour de la bataille. Annibal suivit d'autres maximes, dont il se trouva toujours bien. Les Romains blâmoient en lui cette sorte de guerre trompeuse & profonde, parce qu'ils étoient trop malhabiles pour la mettre en œuvre. On ne l'estimoit pas moins en ce tems-là que

* Polyphème.

(a) Mad. Ducier dans sa trad. de l'Odyssée.

(b) Tac. Ann. 1. 2.

(a) Scholiast, ad 1. 1. Appoll.

nous l'estimons aujourd'hui. Il est assez ordinaire de décrier les talens dont nous manquons, & que nous reconnoissons dans nos ennemis. On reprochoit un jour à Démofthène que ses ouvrages sentoient la lampe, c'étoient ses envieux qui le plaisantoient : il leur retorqua bien vite ; *La lumière & vous*, leur dit-il, *vous ne sympathisez pas* : je conçois bien par où *la lampe vous incommode*. Dès le jour que l'on commença à faire la guerre, la ruse & le stratagème firent leur entrée dans le monde. Dans les Livres sacrez nous voions que Dieu en fournit aux Généraux du peuple Juif : hors celui des pots cassezz, qui est un piège à fots & qui fait rire, les autres sont fort bons. Xenophon (a) dit qu'il n'y a rien de si utile que la ruse. Thucydide ne dit-il pas que la plus grande gloire d'un Capitaine est celle qu'il acquiert sur son ennemi par la ruse & par l'artifice ?

Plutarque dans la Vie d'Agésilas, rapporte un entretien que celui-ci eut avec Nectanebos, qui me paroît remarquable. Je le trouve si beau & si instructif pour les gens de guerre, que je me ferois conscience de n'en pas faire part à mes Lecteurs.

Le Roi Tachos se voiant abandonné de ses troupes étrangères, prit la fuite ; mais en même tems il s'éleva de la ville de Mendes un autre Prince, qui s'étant révolté contre Nectanebos, se fit déclarer Roi, & ayant assemblé une armée de cent mille hommes, il marcha contre lui. Nectanebos, pour rassurer Agésilas, lui disoit que véritablement les ennemis étoient en très-grand nombre ; mais que c'étoient des troupes ramassées, & la plupart gens de métier, qui n'ayant aucune con-

noissance de l'art de la guerre, étoient très-misérables, & ne méritoient pas même de camper. » Mais ce n'est pas » leur nombre que je crains, ré- » pondit Agésilas, je crains leur peu » d'expérience & leur ignorance, » comme celle que l'on peut trom- » per. Car les tromperies à la guerre » ne réussissent que contre ceux qui » en soupçonnant quelque chose, & » en imaginant quelqu'autre pour » se défendre ou se précautionner, » tombent dans le piège qu'ils n'at- » tendoient pas. Mais celui qui ne » soupçonne rien, qui n'imagine » rien, ne donne point prise à celui » qui cherche à le surprendre : com- » me à la lutte celui qui ne fait » aucun mouvement, ne donne » aucun moien à son adverfaire » d'employer aucun des tours qu'il » a appris. Plusieurs grands Capi- » taines ont pensé comme Agésilas : s'ils n'ont pas pris cette pensée dans Plutarque ou dans Thucydide, & qu'elle sorte de leur cru, ce sont des gens d'une expérience consommée, qui pensent très-bien & très-juste.

Voilà bien des autoritez contre lesquelles les Romains n'ont pas le mot à dire. Castrucio, qui étoit un grand Capitaine, & d'un génie peu différent de celui d'Annibal, disoit que *tant qu'on peut vaincre par la ruse, il ne falloit pas employer la force : que ce n'étoit pas la manière de vaincre, mais la victoire, qui portoit un Conquerant à la gloire.* J'ai employé quelque part cette maxime ; mais elle vient ici à propos.

Quoique les saints Pères n'aient rien à démêler ici, je citerai pourtant un passage qui n'est pas trop favorable aux Romains. Il fait cependant poids. Grotius me fournit cette autorité. Il cite Saint Jean

(a) Xenoph. de Cyr. just. de re equestri.

Chrysofôme, qui dit que les Empereurs qui avoient usé de surprise pour remporter la victoire, étoient extrêmement louables. En un mot les loix de la guerre permettent toutes sortes de tromperies & de stratagèmes, pourvû que la trahison ne s'y fourre pas.

Il n'y a pas de ruse plus commune que celle des embuscades, ni rien de moins rare que de s'y laisser prendre avec toute son armée. Nous finirons ces Observations sur les fautes des Romains par quelques exemples qui aient rapport à l'affaire de Thrasymène, pour passer ensuite à quelques remarques sur la conduite du Général Carthaginois, qui mérite bien que nous nous y arrétions un peu.

» Sévérien Gaulois de nation, dit Tillemont dans son Histoire des Empereurs, » sous le regne des Empereurs Marc Aurèle & de L. Vêrus, » alla consulter dans la Paphlagonie » l'imposteur Alexandre, pour savoir s'il devoit aller dans l'Arménie. L'imposteur lui promit de » grandes victoires sur les Arméniens & sur les Parthes. Enflé de » cette espérance, il entra en Arménie avec une armée Romaine » de plusieurs légions, & campa en » un lieu nommé Elégie. Mais les » Parthes aiant paru, ils le tinrent » enfermé dans ce lieu durant trois » jours, l'attaquèrent à coups de » traits, & tuèrent tous les Romains, » soldats & Officiers. Sévérien y » périt aussi, s'étant apparemment » tué lui-même de son épée. Dion » attribue cette victoire à Volgète : » mais il la remporta par Oiroé, » qui pouvoit être quelque Prince » de sa Maison, à qui il vouloit » donner l'Arménie.

» Lorsque Pérose marcha contre » les Nephthalites, dit le Président

» Cousin (a), il avoit à sa suite un » Ambassadeur de l'Empereur Zenon, nommé Eusébe. Les Nephthalites firent semblant d'appréhender la venue de leurs ennemis, & s'enfuirent dans un lieu tout environné de montagnes entrecoupées & couvertes de forêts. Il paroissoit au milieu un chemin assez large, mais qui n'avoit point d'issue, & qui se terminoit à ce cercle de montagnes. Pérose poursuivoit témérairement les ennemis, sans songer qu'il étoit sur leurs terres, & sans se défier d'aucun piège. Un fort petit nombre de Huns fuioient devant lui : les autres s'étoient cachez dans les lieux les plus épais & les plus embarrassés, afin de venir charger son armée, lorsqu'elle se seroit engagée si avant dans cette chaîne de montagnes, qu'elle ne pourroit plus s'en retirer. Les Médes ne s'aperçurent du danger que quand il fut tout évident ; mais le respect qu'ils avoient pour Pérose les empêcha de témoigner leur crainte : si bien qu'ils prièrent Eusébe d'avertir le Roi du péril dont ils étoient menacez, & de l'exhorter de pourvoir plutôt à leur sûreté, que de faire paroître de la hardiesse hors de saison.

» Eusébe aiant abordé le Roi, ne » lui proposa pas nûement la chose, » mais il commença son discours par » le récit d'une fable, (que je ne citerai pas pour éviter prolixité.) » Quand Pérose eut entendu ce discours, il commença à appréhender de s'être engagé trop avant, pour son malheur, à la poursuite des ennemis, & il s'arrêta pour délibérer sur ce qu'il y avoit à

(a) Hist. de Constant. t. 1. th. 3.

» faire. Cependant les Huns ve-
 » noient par derrière , & s'empa-
 » roient des pas des montagnes pour
 » lui empêcher la retraite. Alors les
 » Médes reconnoissant le danger
 » extrême où ils étoient, déploré-
 » rent leur misère, & perdirent toute
 » espérance.

» Le Roi des Nephtalites envoia
 » quelques-uns de ses gens repro-
 » cher à Pérose la témérité , qui le
 » faisoit périr si honteusement avec
 » toute sa nation , & lui offrir de
 » leur sauver la vie à tous, s'il vou-
 » loit se prosterner devant lui , l'a-
 » dorer comme son Seigneur , &
 » promettre avec serment que les
 » Perses ne feroient jamais la guerre
 » aux Nephtalites. Perose demanda
 » aux Mages qui étoient à sa suite ,
 » s'il devoit accepter les conditions
 » qui lui étoient offertes. Les Mages
 » répondirent qu'à l'égard du ser-
 » ment il pouvoit le concevoir
 » comme il lui plairoit ; mais qu'au
 » reste il falloit user d'adresse , &
 » tromper l'ennemi. Que la cou-
 » tume de leur païs étant d'adorer
 » tous les matins le Soleil levant ,
 » il devoit prendre ce tems-là pour
 » aller trouver le Roi des Nephta-
 » lites , se jeter à terre pour adorer
 » le Soleil , & éviter par ce moien
 » la honte & le reproche d'avoir
 » adoré son ennemi.

» Il fit le serment , & se prosterna
 » de la manière que les Mages le
 » lui avoient conseillé. Puis il s'en
 » retourna en son païs , fort aise
 » d'avoir sauvé son armée.

Ces deux exemples sont remar-
 quables ; mais si je m'en tenois tou-
 jours aux anciens, je sortirois du plan
 que je me suis formé dans cet Ou-
 vrage , & mes Lecteurs auroient lieu
 de trouver à reprendre à ma con-
 duite. En voici un moderne , qui a
 assez de rapport à notre sujet : c'est

une embuscade d'armée , mais dans
 un païs différent, d'où l'on se re-
 tire, non pas sans perte & sans
 honte.

» Le Comte de Tilli ferroit de
 » fort près Heidelberg en 1622.
 » avec les troupes de Maximilien
 » Duc de Bavière. Frédéric Roi de
 » Bohême & Mansfelt passent le
 » Rhin , & s'avancent vers cette
 » place pour la secourir. Le Géné-
 » ral Bavaois lève le siège de Dils-
 » berg , à la nouvelle de la marche
 » du Roi de Bohême , & se campe
 » à la tête d'une forêt près de Wis-
 » clotk , dans le dessein de dispu-
 » ter le passage. Mansfelt sçut le
 » tirer d'un poste si avantageux , &
 » le faire donner dans une embus-
 » cade. Après avoir mis son avant-
 » garde à Mingelheim, & bien placé
 » son artillerie , Mansfelt détacha
 » quelques escadrons, comme pour
 » escarmoucher avec les Bavaois.
 » On s'attaqua à plusieurs reprises ,
 » avec beaucoup de vigueur de part
 » & d'autre. Les Palatins prennent
 » leur tems & font semblant de céder
 » aux efforts de l'ennemi. Tilli les
 » poursuit chaudement avec la meil-
 » leure partie de ses troupes , & s'a-
 » vance jusqu'à Mingelheim. Mans-
 » felt fond alors sur lui , & sonartil-
 » lerie bien postée incommode tel-
 » lement les Bavaois , qu'ils sont
 » défaits presque en un instant.
 » Mansfelt les poursuit , met l'ar-
 » mée de Tilli en déroute , lui tue
 » deux mille hommes , se rend
 » maître de leur bagage & de leur
 » artillerie , & fait un nombre consi-
 » dérable de prisonniers , & dégage
 » en même tems la ville de Heidel-
 » berg.



S. IV.

Eloge d'Annibal. La conduite de ce grand Capitaine dans sa façon de faire la guerre, est irréprochable. Indignitez des Auteurs Latins dans les portraits qu'ils ont faits de cet habile Général; qu'ils lui attribuent des vices & des défauts qu'on peut retorquer avec plus de justice sur les Romains.

IL n'y a guères que des aveugles qui ne puissent voir clairement dans toute la conduite d'Annibal dans sa marche au travers des marais de Clusium, qui fut le sujet de la fameuse embuscade de Thrasy-mène, qu'il n'oublia rien de ce que la guerre peut fournir d'amorces & de ruses pour mettre Flaminius en nécessité d'abandonner la défensive, & cela par un art surprenant & par des mesures que les gens du métier ne sçauroient trop admirer. Il commença par irriter l'esprit bouillant & colére, & d'enflâmer la bile du Consul, dont il connoissoit parfaitement le caractère, en mettant en usage tout ce que la guerre a de plus violent & de plus funeste. Il entre dans le pais l'épée & le flambeau à la main: le Consul voit de son camp d'Arctium ces cruautés & ces incendies, ce qui mit le comble à son ressentiment; mais comme il attendoit l'armée qui étoit à Ariminum, qui accouroit en hâte à son secours, & qu'on lui fit comprendre qu'une démarche irrégulière le perdrait infailliblement, il se modéra pour le coup, & ne branla pas de son camp. Cette inaction, & la jonction des forces de Servilius, inquiétoient Annibal, qui sentoit bien que la partie ne seroit pas égale après cette jonction. Il sçut mettre à bout sa patience, & le

Tome IV.

tirer de son poste par les mouvemens faux & trompeurs dont j'ai parlé dans le Paragrafe précédent, le jetta par cette ruse dans un labyrinthe de doutes, de défiances & d'incertitudes sur les desseins que l'on avoit contre lui, & sans pouvoir connoître quel étoit le véritable. Il n'y a pas lieu d'en être surpris. L'expérience la plus consommée se trouve souvent à bout dans une façon de guerre si peu connue; les plus grands hommes, qui ne l'ont pas éprouvée ni pratiquée, ont de la peine à s'en bien démêler: à plus forte raison un Général médiocre.

Le pénétrant & délié Carthaginois roule Flaminius plusieurs jours par ces mouvemens, & fait mine ensuite de tirer du côté de Rome, & de se jeter sur cette voie: c'est ici que l'imprudent Consul fut véritablement pris pour dupe, & ce fut là le sujet de son décampement & de son malheur. Ce projet d'Annibal est tout ce qu'on peut imaginer de plus sçavant & de plus raffiné, & fondé sur des mesures si sages & si sûres, que qui que ce soit ne le pénétra & n'en connut les ressorts qu'après le succès. Je crois qu'il y a des Capitaines dans le monde qui sont capables d'exécuter de grandes choses: nous en avons vû de nos jours qui nous ont donné des marques de la grandeur de leur génie pour la guerre en certaines entreprises très-difficiles, & dont ils se sont tirez avec un brillant qui les comble de gloire; mais dans ce que fait Annibal pour amener un événement tout-à-fait extraordinaire, je n'en vois aucun qui soit arrivé à ce degré de connoissance. Ce grand homme, un des plus beaux ornemens de l'antiquité, & dont la gloire, les belles actions

H h

& les grandes qualitez n'éprouveront jamais l'injure des tems, n'a pourtant pas été exempt des morsures d'un très-grand nombre d'Auteurs Latins. Chacun scait les calomnies qui ont été versées à pleines mains sur sa réputation, comme si ces Historiens s'étoient étudiés à enchérir les uns sur les autres. Il n'est pas nécessaire d'en donner la raison, & d'expliquer gravement & sérieusement la cause de leur haine contre ce Guerrier célèbre : car pour peu qu'on soit instruit de l'Histoire de la seconde Punique, on la devine assez. On ne peut se retracer l'idée de l'humiliation des Romains par tant de défaites honteuses qu'Annibal leur fit éprouver ; on ne le peut, sans rire, tant leurs Généraux étoient malhabiles & mal conseillez. Faut-il s'étonner, après cela du dechainement, de la mauvaise humeur & du fiel répandu dans les Ecrits de ces Auteurs contre ce grand Capitaine ? Parlons sincèrement, c'est satisfaire bien indignement & bien bassement cette haine qu'on a contre un ennemi, qui ne fait que venger les injures de sa patrie, que de le faire par des calomnies & des reproches injustes & malhonnêtes, qui se détruisent visiblement par les actions qu'ils rapportent eux-mêmes. Tout ce qu'ils en ont dit en vers & en prose n'en ternira jamais l'éclat, & les couvrira d'une honte éternelle.

Ils se récrient, particulièrement Tite-Live & Valère-Maxime, contre les ruses & les tromperies de cet habile Guerrier : ce qui est ridicule, & plus encore contre sa manière cruelle & violente de faire la guerre : reproche frivole & très-mal fondé, qu'il seroit aisé de détruire, si je ne craignois de me rendre coupable de prolixité. Mais quand ce reproche

seroit solide, est-ce que la mauvaise guerre étoit inconnue aux Romains ? Y étoient-ils moins grands Maîtres qu'Annibal ? Avoient-ils oublié leur décente en Afrique du tems de la première Punique ? Régulus fut-il plus humain, & sa façon de faire la guerre fut-elle moins cruelle & moins violente ? Dans quel excès ne tomba-t-il pas ? Il exerça, il y porta toutes les horreurs de la guerre, & désola le pais jusqu'aux portes de Carthage. Ne promena-t-il pas les fers & les incendies par tout où il put pénétrer ? Les Historiens Latins se moquent de nous, de s'imaginer qu'une telle sorte de guerre ne soit permise qu'aux Généraux de leur nation : car eux-mêmes, aussi bien que les Grecs, nous apprennent que les Romains en ont usé tout de même dans plusieurs de leurs guerres. Ne seroit-il pas permis aux Carthaginois de leur rendre la pareille ? Ils le trouvent étrange : c'est encore ici le reproche du Cyclope. Annibal se trouva dans la nécessité d'en venir à des voies extrêmes, & Régulus n'avoit aucune raison qui l'obligeât d'en faire autant.

Cette façon de faire la guerre ne scauroit être blâmée, car elle n'est point contraire au droit des gens lorsqu'elle est nécessaire. Il est triste d'y être réduit, je l'avoue. Tite-Live, comme tous les autres Historiens qui ont écrit des actions d'Annibal, parlent indignement de ce grand Capitaine, & l'accusent d'une infinité de défauts & de vices qu'il n'eut jamais. Justin est plus équitable dans le portrait qu'il nous fait de ce grand homme. Si Tite-Live eût moins écouté sa passion que l'équité, il eût trouvé dans Polybe, qu'il a copié & traduit fidèlement, l'éloge du grand Annibal, qu'il a

eu soin d'écarter , pour le deshono-
rer par des calomnies indignes d'un
Historien , qui ne doit dire que la
vérité. En trouvera-t-on beaucoup
dans ce passage ? » Cet esprit , dit-il,
» s'abandonna à l'avarice & à la
» cruauté , ravageant ce qu'il ne pou-
» voit garder pour le laisser en ruine
» à ses ennemis , conseil pernicieux
» dont le succès fit voir l'illusion :
» car non seulement ceux qui souf-
» froient des choses si indignes ,
» mais même tous les autres se dé-
» tachèrent de ses intérêts ; parce
» qu'en effet l'exemple en regar-
» doit un bien plus grand nombre
» que le mal même.

Ce que l'Auteur Latin nous dé-
bite ici , est bien la chose du monde
la plus impertinente. Je ne dirai pas
sur quel pied il prend cette avarice ;
mais le reproche est faux ou ridi-
cule , en quel sens qu'on le prenne.
Il est faux , s'il prend ce mot dans
son sens propre & naturel. Anni-
bal ne fut jamais accusé de ce vice :
il eût été le plus malheureux de
tous les hommes , s'il n'eût été ou
dû être le plus généreux. La situa-
tion où il se trouvoit , à la tête d'une
armée composée de tant de diffé-
rentes nations , le mettoit dans l'ab-
solue nécessité de retenir ses troupes
par les bienfaits , pour les exciter
aux belles actions : politique qui
nous met en état de punir les mau-
vaises.

La libéralité nous fait révéler ,
elle augmente notre pouvoir & la
confiance des soldats , & elle fait
que nous en sommes les maîtres ,
lorsqu'il est question de châtier les
coupables. Une ame noble & grande
cherche bien moins à amasser & à
trésauriser , comme un misérable
bourgeois , qu'à lâcher d'une main
ce qu'il a pris de l'autre , comme
Alexandre & César. On peut ap-

pliquer à ces deux grands hommes
ce qu'a dit un ancien Romain de
Catilina , qu'il étoit avide du bien
d'autrui & prodigue du sien : *Alieni
appetens , sui profusus* : tout au con-
traire de certains Généraux anciens
& modernes très-avides du bien
d'autrui , & très-avares de celui-ci
comme du leur. C'est un malheur
pour les Princes d'avoir de tels Gé-
néraux à la tête de leurs armées ,
car ils fournissent par leur avarice
des ressources infinies à leurs enne-
mis. Si Tite-Live entend par cette
avarice le pillage des villes & de
tout un pays , il ne pouvoit rien
dire de plus absurde & de moins
sensé. Est-ce qu'il étoit entré dans
l'Italie pour faire la guerre aux dé-
pens de sa République , plutôt
qu'aux frais de son ennemi ? Un
habile Général fournit aux dépen-
ses de la guerre par la guerre même ,
& le Carthaginois s'en acquitte fort
bien : tout autre qui fait le contraire ,
s'en acquitte fort mal. Que ceci
serve de bonne leçon aux Fran-
çois , s'il leur arrive jamais de ren-
trer dans l'Italie. Tous les peuples
& les Souverains de ce pays-là n'é-
toient pas moins nos ennemis en
secret , qu'ils l'étoient ouvertement
d'Annibal. Nous pouvions les ran-
çonner , & leur faire paier une
bonne partie des frais de la guerre ;
nous les fimes seuls. Politique qu'il
faut moins garder avec les Italiens
qu'avec toute autre nation. Ils nous
méprisent dès qu'ils voient qu'on
les ménage , ils s'imaginent qu'on
les craint ; & quand ils voient qu'on
les méprise , ils fournissent libéra-
lement ; ils se plaignent , mais leur
peu de résolution ou leur impuis-
sance ne leur permet pas d'éclat-
ter. Qu'on se tienne ceci pour
dit , & que la politique toute con-
traire du Prince Eugène nous serve

d'exemple pour l'avenir : car non seulement il retira de ces peuples tout l'or que nous y avions laissé , mais il prit encore le leur jusqu'à la dernière pistole. Ce Prince fit en cela le trait d'un grand Capitaine : aussi l'est-il plus qu'aucun de son tems.

Quant à la cruauté qu'on reproche à Annibal , car tout le monde se mêle de l'en accuser , & les Anciens ne sont pas les seuls , ç'eût été un grand défaut en lui s'il n'en eût pas fait paroître quelquefois. Celle contre les Romains . & les calamitez qu'il leur fit éprouver , étoient bien moins un effet de sa haine contre Rome qu'une juste représaille. Est-ce que celle-ci n'en avoit aucune contre Carthage ? Ce reproche est impertinent : s'il y a quelque chose à blâmer dans la conduite de ce Guerrier célèbre après la gloire de Thrasymène , c'est d'avoir récapitulé dans les mêmes excès de barbarie & de cruauté dans son invasion du côté de la mer Adriatique. Notre Auteur ne l'épargne pas. *Ennemi implacable des Romains* , dit-il , *il avoit ordonné que l'on égorgeât tout ce qu'il s'en rencontreroit en âge de porter les armes.* Cette haine n'étoit pas sans fondement , rendons-lui justice ; mais la représaille est un peu forte. Je n'ai garde d'y applaudir , & de ne pas convenir que ce ne soit là une flétrissure à sa réputation , si l'on considère les devoirs de l'honnêteté ; mais si l'on a égard au droit des gens purement & simplement , la représaille étoit juste. Écoutons Grotius (a) , & l'on verra que Tite-Live se contredit furieusement à l'égard des reproches qu'il fait à Annibal. Il en fait ailleurs un éloge

magnifique sans toucher à ces défauts prétendus.

» Ciceron dit qu'il n'est pas con-
 » tre la nature de ravir le bien à un
 » homme qu'il est permis de tuer ,
 » par conséquent il ne faut pas s'é-
 » tonner si le droit des gens per-
 » met à un Etat de piller & de rui-
 » ner des ennemis publics , puis-
 » qu'il lui permet de les tuer. Po-
 » lybe dit sur ce sujet , que l'on
 » tend par les loix de la guerre qu'il
 » est permis de piller & de ruiner
 » les places , ou les forts des enne-
 » mis , leurs ports , leurs villes , les
 » hommes , les navires , les fruits &
 » les choses semblables , & nous li-
 » sons dans Tite-Live , qu'il y a
 » certaines loix de la guerre qu'il est
 » juste de souffrir , comme il est juste de
 » les pratiquer soi-même : par exemple
 » de brûler les campagnes , d'abattre les
 » maisons , & d'enlever les hommes &
 » les bestiaux. Apparemment que ces
 loix n'étoient pas faites pour Annibal , & qu'il étoit le seul de tous les Capitaines auquel il ne fût pas permis de les pratiquer. Il devoit nous l'apprendre , afin qu'on ne l'accusât pas de tomber en contradiction , tant la haine qu'on a contre quelqu'un ou la prévention déplace l'homme de son assiette naturelle.

On ne voit pas qu'Annibal ait continué dans cette mauvaise guerre : s'il eût été d'une humeur si portée à la cruauté , comme on le prétend , elle eût paru à Cannes , & cependant Florus nous assure qu'il cria plusieurs fois à ses soldats de donner quartier. Citons le passage : *Itaque duo maximi exercitus casi ad hostium satietatem, donec Annibal diceret militi suo ; parce ferro.* La passion ne fut jamais la règle de sa conduite : il avoit trop d'esprit pour aller contre ses propres intérêts , si la

(a) Droit de la Guer. l. 3. c. 5.

nécessité de ses affaires ne l'eût porté souvent au mal pour en éviter un plus grand. Il lui importoit trop de ne pas aliéner les esprits des peuples alliez des Romains, & de les attirer à son parti. Il ne lâcha la bride à ses soldats que contre ceux qui se déclarèrent contre lui. Rien ne marque plus qu'à cet égard il n'alla pas contre ses intérêts, que ce qu'il fit après l'action de Thrasymène : il mit en liberté tous les prisonniers alliez des Romains qu'il avoit faits dans la bataille, bien qu'ils fussent esclaves par les loix de la guerre.

Les incendies & tout ce que la guerre offre de plus terrible, sont permis, lorsque cela est nécessaire. Qui est-ce qui l'ignore ? Annibal emploie ces moies extrêmes par tout où il passe, les Romains le trouvent étrange. Je le crois bien : lorsque Régulus entra en Afrique, il en fit tout autant : les Carthaginois trouvèrent cela tout-à-fait horrible. Je n'en doute pas. Le Consul avoit ses raisons, diront les premiers : il falloit nous les expliquer ; mais aucun Historien ne s'est avisé de le faire, & la postérité se trouve à cet égard dans une crasse ignorance. Nous sçavons celles d'Annibal. Plus exacts que les Anciens, & moins prévenus contre ce grand homme, nous trouvons qu'il n'avoit rien fait qui fût contraire au droit des gens.

» Vous trouverez presque à cha-
 » que page dans les Historiens, dit
 encore Grotius dans le même article,
 » des villes entières ensevelies dans
 » leurs ruines, des murailles abat-
 » tues au niveau de terre, le dégât
 » des campagnes, des embrasemens.
 » Avec cela il est à remarquer que
 » ces choses sont permises sur ceux
 » mêmes qui se sont rendus. Les ha-

bitans d'Artaxate, dit Tacite (a),
 aiant de leur bon gré ouvert les portes,
 se rendirent aux Romains, eux &
 tout ce qu'ils avoient : ce qui leur
 sauva la vie. Cet exemple d'un His-
 torien si exact, ainsi qu'un grand
 nombre d'autres dans l'écriture
 sainte, servent à justifier l'incen-
 die général du Palatinat au com-
 mencement de la guerre de 1688.
 qui fit tant de bruit dans l'Europe,
 la destruction & la désolation de ses
 plus fertiles campagnes, & l'expul-
 sion entière de ses peuples infortu-
 nez hors de leur patrie. Louis XIV.
 se voiant attaqué & envelopé d'une
 ligue formidable, & sa frontière se
 trouvant peu assurée de ce côté-là,
 ce grand Monarque fut dans la né-
 cessité de ruiner & de ne faire qu'un
 désert d'un país riche & abondant,
 rempli d'un grand nombre de villes
 considérables, d'un nombre infini
 de peuples, d'où les ennemis euf-
 sent pû tirer de puissans secours,
 s'y fortifier, y établir de bonnes
 places d'armes : ce qui leur auroit
 facilité la conquête de l'Alsace, qui
 leur ouvroit l'entrée de la Fran-
 ce. Ce conseil fut suivi, on entra
 dans le país sans aucune résistance,
 tout fit joug, & cette belle & riche
 Province fut réduite en cendres,
 ce qui sauva l'Alsace, & garantit le
 Roiaume des invasions des armées
 ennemies. En certaines conjonctu-
 res on ruine son propre país & des
 Provinces entières ; mais si l'on peut
 les sauver en ruinant & en désolant
 celles de son ennemi, ne nous sera-
 t-il pas permis de choisir plutôt
 ce dernier parti que de prendre
 l'autre ?

Les calamitez & la ruine de tant
 de peuples, causèrent mille remords
 à ce grand Prince dans sa vieillesse.

(a) Tacit. Ann. l. 13.

quoiqu'il n'eût aucun sujet de s'en repentir, ni rien qui pût blesser sa conscience. On ne peut assez le louer de cette délicatesse, & d'avoir marqué son déplaisir sur ce point-là : semblable à Alexandre le Grand, qui conserva toute sa vie la douleur d'avoir ruiné Thèbes. Louis XIV. toujours plein de ce souvenir, & engagé dans une guerre très-difficile & très-embarrassante, ne voulut jamais donner les mains à deux entreprises d'une extrême importance, & capables de finir une guerre ruineuse & assez mal conduite, & par conséquent assez malheureuse : la première décidoit de l'Italie, & de la ruine du Roi de Sardaigne; c'étoit d'inonder le pais par l'Adigé, & d'en couper la digue dès que l'armée du Prince Eugène eut passé cette rivière; mais M. de Vendôme, qui en avoit écrit imprudemment à la Cour, au cas que le Général de l'Empereur choisit ce passage plutôt qu'un autre, reçut un ordre exprès de n'en rien faire. On supposa à la Cour que c'étoit faire périr une infinité de peuples : c'est en quoi l'on se trompoit. Quant à l'autre projet, il étoit plus grave, & c'étoit dans un tout autre pais. J'avoue qu'à l'égard de celui-ci, les calamitez du Palatinat n'en approchoient certainement pas. Il s'agissoit de ruiner tout un pais, de le mettre sous l'eau, & de l'accabler sans ressource. Le Roi ne voulut jamais s'y résoudre, & dit qu'il aimoit mieux perdre tout son Roiaume que d'en venir à de telles extrémités. Là-dessus je citerai un passage, que le hazard m'a fait trouver dans le Dictionnaire de Bayle. Il vient ici fort à propos. Je vais le rapporter tout entier, car il en vaut bien la peine.

» La dévotion & la piété, dit-il,

» sont incontestablement les plus
 » grandes de toutes les vertus. Un
 » Prince n'est pas moins obligé
 » qu'un particulier à les posséder,
 » & s'il aime mieux en posséder les
 » devoirs que de conserver ses Etats,
 » il est devant Dieu l'un des plus
 » grands hommes du monde; mais
 » il est sûr que selon le train des
 » choses humaines, il n'y a rien de
 » plus capable de ruiner une na-
 » tion, que la conscience scrupuleuse
 » de celui qui la gouverne. Si ses
 » voisins faisoient comme lui, on
 » auroit à espérer de sa piété le plus
 » grand bonheur dont les Princes
 » puissent jouir; mais si pendant
 » qu'ils pratiquent toutes les ruses
 » de la politique, & toutes les voies
 » de perte & de ruine pour l'accabler
 » & le chasser de ses Etats, il se roi-
 » dit à ne s'écarter jamais des regles
 » de la Morale & de l'Evangile, lui
 » & ses sujets seront infailliblement la
 » proie des autres nations, & chacun
 » dira qu'un Prince un peu moins con-
 » traint sur sa conscience se tirera beau-
 » coup mieux d'affaire. » Je ne parle
 » point de cette piété qui consiste
 » à faire bâtir de magnifiques Egli-
 » ses, à étendre par la voie des
 » armes les limites de sa Religion,
 » & à extirper les sectes. Cette es-
 » péce de piété sert quelquefois au
 » bien temporel d'un Prince, à son
 » agrandissement : je parle d'une
 » piété qui empêche de se servir
 » des obliques de la politique; je
 » parle d'une conscience qui pré-
 » fère toujours l'honnête à l'utile,
 » & qui rejette toutes les maximes
 » de l'art de regner qui sont con-
 » traires à l'exacte probité. Cette
 » vertu est sans doute préjudiciable
 » par rapport au bien temporel, à
 » cause qu'elle ne permet pas qu'on
 » résiste aux attaques & aux cabales
 » de l'ennemi. Louis VII. en est

un exemple. Mais sa piété étoit beaucoup moins pure que celle de Louis XIV. dans sa vieillesse.

La dévotion d'Agésilas me plaît beaucoup, & je l'approuve dans un Roi qui croioit aussi peu à sa religion, que Louis XIV. étoit persuadé de la sienne, toute pleine de lumières & de vérité. Moins superstitieux qu'Alexandre, il aimoit ses Dieux; il ne feignoit pas d'y croire pour s'attirer le respect & la vénération de ses troupes, afin qu'en tems & lieu il pût se servir de la machine de la religion & des fourberies de ses Prêtres pour animer ses soldats à bien faire en certaines occasions, où cette machine est d'une efficace & d'une force extraordinaire. Ce bon Roi logeoit toujours dans les Temples de ses Dieux. Dans ses conversations les termes des dévots de ce tems-là, la crainte des Dieux, la morale la plus sévère, tout cela y étoit fourré: on l'eût pris pour un Saint, mais il ne le fut jamais que dans la théorie. Les plus éclairés & les voisins de Lacédémone, voioient bien qu'il ne l'étoit guères, & particulièrement les Thébains. Il leur fit un coup d'un franc fourbe, du moins on l'accuse d'avoir induit Phébidas à surprendre la citadelle de Thèbes en pleine paix. Toute la Grèce se récria contre une si méchante action. Mais il ne s'en embarrassa pas, il continua toujours à être dévot. Quel dévot! le plus bel extérieur du monde. Et quand on lui représenta la perfidie de la fraude de Thèbes, il dit que c'étoit une très-mauvaise action selon les Dieux; mais il la trouve bonne & juste si elle fait l'avantage & l'agrandissement de Lacédémone. A cela près, ami jusqu'aux Autels en tant qu'homme; mais comme Souverain, il fera

autant de sermens que vous voudrez, il rompra les Traitez les plus solennels sans aucun scrupule. Il lui suffit que tout cela serve à augmenter sa puissance & le bien de ses peuples.

S. V.

Des précautions qu'on doit observer dans la marche des détroits de montagnes. Qu'on doit faire exactement reconnoître les hauteurs & les revers. Ordre de marche selon les principes de l'Auteur. Ordre de bataille, si l'on est attaqué dans la marche de tous côtés.

Nous allons traiter dans ce Paragrafe des embuscades d'armées, & des précautions qu'on doit faire pour s'empêcher d'y tomber. Je traiterai cette matière selon ma façon de penser, sans m'écarter non plus de mes principes que je ferois d'une chose reçue du consentement de toute la terre, par l'évidence qui les fait voir clairement & d'une certitude mathématique, sans que nulle prévention puisse tenir la campagne un seul moment. Je n'ai garde d'épuiser la matière. Je serois trop excessivement long, & je n'ai nul dessein de l'être: car mon Auteur me fournira assez d'occasions de la reprendre & de la traiter dans ses cas & ses faces différentes; & s'il y a peu d'exemples dans les Historiens modernes de ces ruses admirables & profondes, c'est que les Anciens étoient plus admirables & plus profonds dans la science des armes que nous ne le sommes, puisque nous n'avons ni principes ni système. Il ne faut pas être surpris, & si je dis la vérité il ne faut pas qu'on me blâme de ce que j'avance ici: c'est l'évidence en propre personne,

Je ne nierai pas qu'il ne se trouve dans nos Historiens des exemples d'un éclat merveilleux sur les embuscades générales & sur les précautions ; mais elles s'y trouvent si loin à loin, que pour les observer, il faut d'excellentes lunettes, & j'ai un très-grand plaisir de les voir près - à - près chez les Anciens. Que l'on ne se fâche pas si je les révère si fort, & si je rends à ces grands hommes une espèce de culte, sans préjudice de celui que je crois dû à plusieurs grands Capitaines modernes. Que ceux qui vivent n'exigent pas de moi que je les nomme : car tel qui prétendrait avoir bonne part à ce culte, se trouveroit sans difficulté n'y en avoir aucune : je hais trop les mauvais procédés & la vengeance des esprits vains.

Si l'on fait bien réflexion sur les événemens extraordinaires, & les batailles que l'Auteur rapporte, on croiroit que plusieurs des nôtres, sans remonter plus haut que de deux bons siècles, ne sont qu'une copie de celles des Anciens, tant j'y trouve de rapport. Je dirai plus, je vois souvent la même ressemblance dans la conduite des Princes & des Républiques, dans celles de leurs Ministres & de leurs Généraux, les mêmes défauts, les mêmes vertus, la même sagesse dans leurs conseils, la même prudence dans certaines entreprises, comme la même folie des espérances ridicules de conquêtes & de renversement d'Empires, qui confinent à quelque conte de peau d'ours qui nous donne un grand ridicule : car la bête s'évanouit, & l'on ne peut voir sans rire que la plus grosse bête n'est pas celle qu'on appelle *Ours*.

Rien ne m'a fait mieux connaître la vérité de ce que dit un Au-

teur judicieux dans son Ouvrage de l'éducation d'un Prince, qu'il est impossible que des machines qui ont des ressorts semblables ne se remuent pas de même façon. Si cela n'étoit pas, les nouveautez se succédroient les unes aux autres, les événemens ne seroient jamais les mêmes, les vices & les vertus s'évanouiroient pour faire place à d'autres inconnus. Sur ce pied-là l'Histoire ne seroit d'aucune instruction, elle ne serviroit que pour tuer le tems, comme l'on dit, & les fautes du Consul, non plus que la bonne conduite d'Annibal, ne nous serviroient de rien ; & l'on seroit aussi peu de cas de mon Livre que de celui de la nouvelle Histoire Romaine, condamnée à une prison perpétuelle dans le magasin de son Imprimeur. Cette introduction paroîtra un peu longue à certaines gens, & fort courte à d'autres : grand sujet de la laisser telle qu'elle est.

Un Général qui a en tête un ennemi rusé & couvert, & qui le manie par des manœuvres opposées les unes aux autres, qui a d'ailleurs des ordres de son Maître, toujours tremblant & peu assuré, de ne rien engager ; soit que ces ordres aient un secours en vûe, soit un poste qu'on croit important, soit enfin pour toute autre raison ; ce Général n'est jamais si fort bridé qu'il ne puisse en certaine occasion rompre sa gourmette, prendre sur lui-même, & supprimer des ordres d'une Cour qui se croit inspirée, comme si elle étoit maîtresse du tems & des événemens, & qu'elle les tint liez & pendus à sa ceinture. Un homme prudent & sage ne s'embarque pas étourdiment dans certaines démarches, s'il ne voit bien clair & bien sûrement dans les mouvemens & les desseins de l'ennemi :

nemi : s'il les trouve embarrez , peu certains & qui sentent le piège , s'ils sont peu conformes aux avis qu'il reçoit de la Cour , il faut qu'il attende le tems , qui les démêle ; & lorsque cela arrive , laisser là le Prince ou son Ministre , qui décide de cent lieues & hors la vûe des objets , & saisir l'occasion de finir la guerre , ou de sauver une frontière de son Maître par un coup de grand éclat & de tête. Ne pas enfreindre ses ordres dans un tel cas , je dis moi qu'on commet une grande faute : car il vaut mieux combattre sans le secours , lorsque le tems & l'occasion nous pressent , que de les laisser échaper. Mais lorsqu'il n'y a aucune des raisons que je viens de dire , c'est une folie que de mettre les affaires au hazard. Il est aisé de connoître , pour peu qu'on ait d'expérience , si certains mouvemens , certaines démarches sont vraies ou fausses. Flaminius fut la dupe d'Annibal , & très-grosse dupe. Il faut vouloir tout le contraire de ce que l'ennemi veut , être dans une perpétuelle défiance de certains mouvemens qui signifient plusieurs desseins , & qui nous remplissent de doutes & d'incertitudes , qu'on ne peut deviner , & le tems les découvre. La diligence & la promptitude réparent souvent le défaut de notre prévoiance. C'est le seul remède qu'on puisse opposer.

Il vaut mieux abandonner une Province à tous les maux de la guerre , que d'exposer un Roiaume entier par la perte d'une bataille. La patience est salutaire dans ces sortes de conjonctures. On change l'état de la guerre selon ce que l'on voit , lorsqu'on ne peut deviner , & le tems fait connoître la conduite sage & prudente d'un Général , comme cela arriva à Fabius , qui ne vou-

loit rien engager témérairement & sans de puissantes raisons , contre un ennemi qui se voioit toujours dans la nécessité de combattre ou de mourir de faim. Cette nécessité étant plus redoutable que toute autre situation , la circonspection est nécessaire : c'est une puissante raison pour nous porter à ne rien engager indiscrettement , à moins qu'on ne trouvât l'occasion si favorable , qu'on fut comme assuré de la victoire , indépendamment du secours. A cela près on doit attendre qu'il soit arrivé. Un Général qui se gouverne tout autrement , qui se laisse emporter à son courage & à l'ardeur imprudente de ses troupes , qu'il a lui-même trompées par les artifices d'une rhétorique fanfaronne comme celle du Consul Romain , grand Orateur & mauvais Général , & qui attaque malgré les ordres de la Cour , quand même il remporteroit une victoire complete & décisive ; s'il a donné à la fortune sans une raison plus que probable de réussir , ou sans faire voir une nécessité indispensable d'outrepasser ses ordres , il ne mérite pas moins d'être puni ; parce que la faute porte avec elle des conséquences dangereuses , & qu'elle ne peut se justifier par cette nécessité plus forte que les loix. Les Grecs & les Romains ne pardonnoient jamais ces sortes de fautes , & les heureux succès ne justifioient pas la desobéissance.

Si un Capitaine , nonobstant ce que je viens de dire , est flatté par la bonne volonté de ses troupes & leur envie de combattre , par leur nombre & leur valeur , ou par l'occasion qui lui paroît favorable , il doit au moins prendre les mesures & les précautions que les regles de la guerre & le bon sens nous fournissent.

Lorsqu'on est informé qu'on a un défilé à passer entre deux montagnes & un lac, ou une rivière, on doit faire un détachement de l'armée plus ou moins considérable, selon les nouvelles que l'on a de l'ennemi. Ce corps de troupes se saisira des issues & des hauteurs qui dominant le plus sur la marche, & des valons qui y aboutissent. Ces mesures prises, on fait travailler aux chemins, on ouvre des routes sur les hauteurs, si cela se peut, sinon on racommode le chemin ordinaire, on l'applanit, on tâche de l'élargir également par tout : car de laisser des endroits plus étroits aux uns qu'aux autres, c'est comme si l'on n'avoit rien fait, puisqu'on est obligé de défilier en ces endroits ; ce qui retarde considérablement la marche : & comme il se rencontre ordinairement des ruisseaux & des ravines dans ces sortes de situations, on construit des ponts sur les uns, & l'on met en rampe les autres.

Lorsque nous entrâmes en Catalogne dans la guerre de 1719. contre l'Espagne, nous avions si peu reconnu la marche, qu'on s'imaginait qu'il étoit des marches des montagnes comme de toutes les autres, où les routes ne sçauroient guères nous échaper, & sont connues de tout le monde. On avertit qu'il y avoit deux chemins, on se regla là-dessus sans prendre la peine de les faire reconnoître. Celui de la cavalerie étoit le chemin ordinaire ; mais il y en avoit un autre propre pour l'infanterie, qui prenoit à droite de Bellegarde dans la vallée & sur les hauteurs. Celui-ci fut négligé, parce qu'il étoit inconnu. On prit l'autre jusqu'à Bellegarde ; mais dès qu'on y fut arrivé, on ne le trouva plus ; on avoit négligé d'avoir des

guides : de sorte que ceux qui étoient à la tête de la colonne de l'infanterie, crurent qu'il n'y avoit que le seul chemin par où la cavalerie marchoit pour aller camper à la Jonquère. On se trouva fort embarrassé lorsque mon frère, Capitaine dans le régiment de Vivarais, se souvint de ce chemin, où la colonne de l'infanterie de l'armée de M. le Duc de Noailles avoit autrefois passé. On découvrit ce chemin, qui étoit enlevé sous les broussailles : on prit alors plus à droite, & l'on descendit dans la vallée. Quand nous fûmes arrivés au bas, nous trouvâmes la rivière ou le torrent, qui, bien que guéable, est difficile à passer, à cause des grosses pierres & des roches dont elle est remplie. On eût pu épargner la peine aux soldats de la passer à différentes fois, à cause de ses sinuosités. On eût dû y faire des ponts, c'est à quoi l'on ne pensa pas : de sorte qu'on employa un tems infini pour trouver quelques pieds d'arbres, sur lesquels l'infanterie défiloit un à un : les autres se jettèrent à l'eau. Cette négligence est impardonnable, si on peut appeler cela négligence plutôt qu'autre chose. Si après dix ans de paix on oublie des choses si essentielles, & d'où le salut de toute une armée dépend, que peut-on espérer au bout de quinze ans, si on fait consister la guerre dans l'expérience ?

Pour revenir à mon sujet, je dirai qu'à l'égard des ponts qu'on établit sur les ruisseaux, ravins ou watergants, pour le passage d'une armée, on est dans une erreur très-grande là dessus. J'ai lieu de m'étonner qu'elle ait duré si longtemps. La coutume est de les faire si peu larges, que la queue des colonnes est obligée de faire halte pendant

que la tête défile : quelquefois on fait deux ponts pour chaque colonne ; mais ne vaudroit-il pas mieux n'en faire qu'un seul à passer par manches ou par bataillons ? On gagne bien plus d'en faire un seul de cent pieds de largeur, que deux ou trois moins larges : car il passe plus de monde sur un pont de cette largeur, que sur trois qui seroient chacun de quarante-sept pieds de largeur. Il n'est pas besoin de beaucoup de philosophie pour le comprendre. Lorsque les ponts ne sont pas séparés les uns des autres, les troupes ne sont pas obligées de rompre l'ordre de la colonne, & le tems qu'on perd pour se rejoindre ne laisse pas que d'être considérable.

Voilà quant aux mesures & aux précautions que l'on doit prendre pour s'assurer le passage d'un défilé, & toutes les dispositions qui précèdent une marche d'armée dans un pays tel que j'ai dit. On va par ces remèdes de prévoiance au-devant des accidens qui peuvent nous menacer. Parlons maintenant de l'ordre de la marche dans ces sortes de situations, que nous allons réduire à notre méthode, sans avoir trop égard à ce qui se pratique ordinairement, & qui n'est qu'une pure routine.

Je commence d'abord par les maximes si souvent répétées & si peu connues, qu'un Général d'armée ne peut trop inculquer dans son esprit. Une marche d'armée n'est estimable qu'autant qu'elle est réglée sur l'ordre sur lequel l'on veut combattre en allant à l'ennemi. L'autre est de la concerter si bien par rapport aux lieux, la varier & la disposer de telle sorte, qu'on puisse la changer & la tourner comme on veut, selon la diffé-

rence des pays où l'on marche, pour être préparé à tout événement, & faire en sorte que chaque arme se trouve en sa place, & que les colonnes puissent être en bataille tout d'un tems & d'un même mouvement. Car l'ennemi peut faire une contre-marche, & venir nous rencontrer dans des lieux où l'on ne l'attend pas. Quand une marche est bien ordonnée, il n'y a rien de si aisé que de faire passer les colonnes les unes dans les autres sans aucune confusion, par les intervalles que les corps laissent entr'eux : un peu de tactique suffit à cela. Tout ce que je viens de dire, est ce que la plupart des Généraux observent le moins. L'expérience l'apprend rarement, parce que ces cas sont rares : il faut des principes, & nos marches en sont fort dépourvues.

La guerre est sujette à des accidens fortuits & imprévus, & souvent si extraordinaires, qu'il est bien difficile de les prévoir. L'Histoire nous en offre un grand nombre, où de grands hommes se sont trouvés surpris dans des pas très-dangereux : les uns s'en sont tirés par leur adresse, les autres y ont laissé leur gloire & leur réputation. M. de Turenne s'est trouvé dans ces sortes de cas ; & quoiqu'il se soit toujours tiré des affaires les plus épineuses, il lui en arriva une à Mariendal, où peu s'en fallut qu'il ne fût entièrement défait : il se vit obligé de tout abandonner, & de faire sa retraite en différentes routes.

Quand une marche est bien concertée & bien ordonnée, lorsqu'on se trouve surpris & attaqué à l'improviste, on a cet avantage de se trouver en état de se défendre, de tenir tête à son ennemi, de se reconnoître, & de recourir aux remèdes : car si l'on veut se guérir de

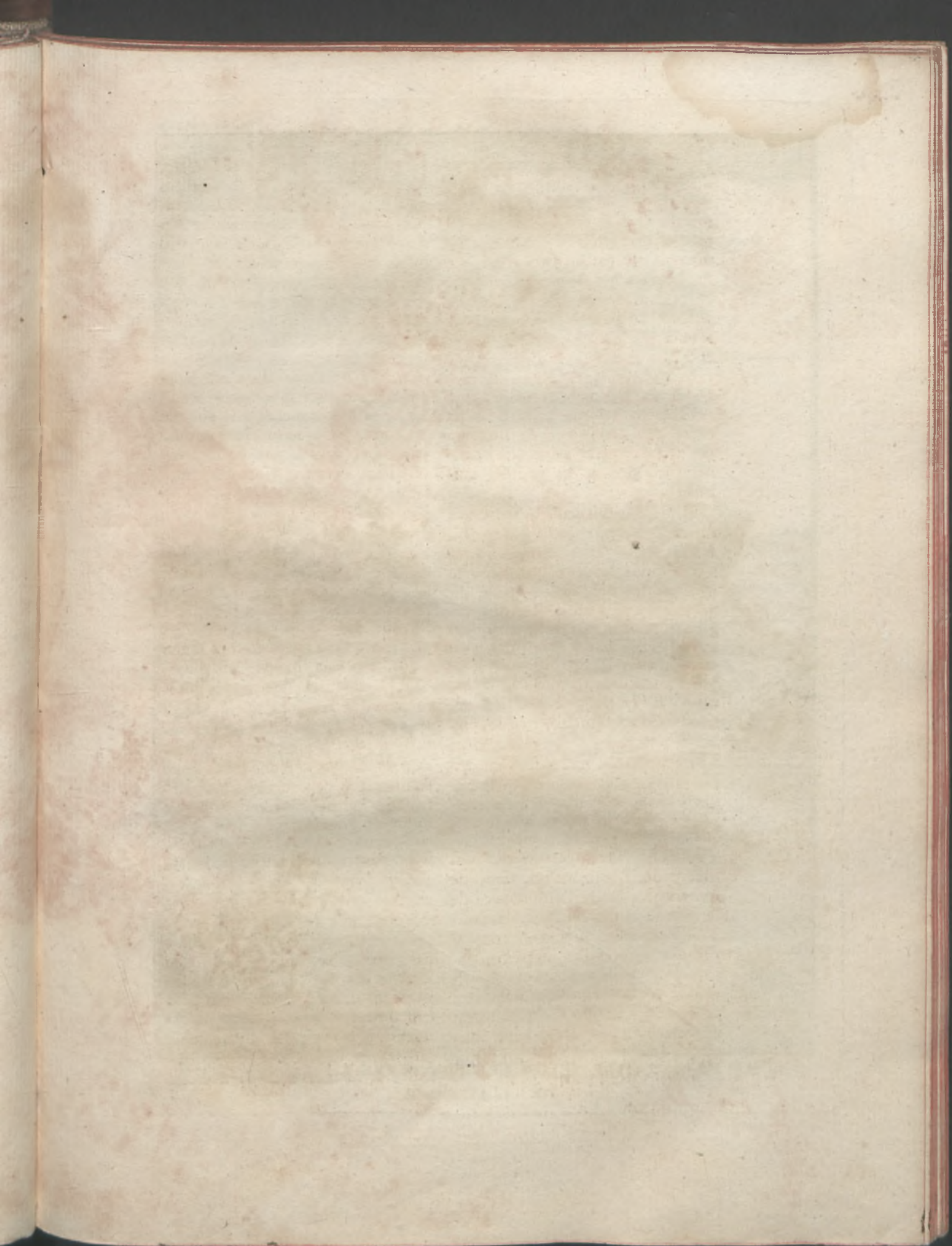
cette idée de surprise, qui est souvent plus dans l'imagination que dans la chose même, lorsqu'on marche en bon ordre, on peut remédier au reste, & se tirer d'un mauvais pas par un bon effort. Or un habile Chef de guerre qui marchera de telle sorte que ses colonnes puissent se démêler aisément & se former par un mouvement simple & aisé, à certains égards on ne peut pas dire qu'il ait été surpris. Celui-là l'est effectivement, qui marche en desordre, ou dans un ordre peu conforme à la situation des lieux, pour éviter les malheurs qui suivent les grandes embuscades.

M. de Montécuculi (a) dit que l'ordre de bataille qu'on a dans l'idée ou dessiné sur le papier, sert de règle à l'ordre de marche. Cette règle n'est pas toujours vraie, j'en ai dit les raisons plus haut. On doit régler sa marche suivant le país qu'on traverse en allant à l'ennemi : si on entre dans un país de montagnes pour entrer ensuite dans les plaines, on règle sa marche dans celles-ci, selon la disposition projetée de combattre ; mais il y a des changemens à faire lorsqu'on entre dans un défilé. Bien des gens diront qu'il faudroit changer l'ordre à tous momens, & autant de fois que le país change. Qui peut en douter, si l'on a un long terrain à traverser qui diffère de l'autre qu'on vient de quitter ? La fin de l'ordonnance de la marche n'est-elle pas de pouvoir se changer tout d'un coup & par des mouvemens simples en ordre de bataille ? Souvent on est obligé de faire marcher à la tête ce qui est à la queue, quelquefois on entrelasse une arme avec l'au-

tre : la nature du país en est la règle. Ceux qui ignorent la science des marches, qui n'ont ni principes ni système, ne s'accommoderont pas de ce que je dis ici ; mais pour peu qu'ils aient de principes & d'expérience, ils comprendront que rien n'est plus facile que de varier mille fois une marche, & la tourner de tous les côtez & de tous les sens.

Lorsqu'on entre dans un défilé entre de hautes montagnes & un lac, rivière ou marais ; si l'on ne peut marcher que sur deux grosses colonnes, dont la tête de chacune est d'une manche, l'infanterie doit faire la colonne de la gauche, si l'on a les montagnes à gauche, & la cavalerie entre cette colonne & le lac. On marche par l'aîle, c'est-à-dire que le flanc des bataillons doit être la tête de la marche, les bataillons & les escadrons à la queue les uns des autres sans intervalles entr'eux ; mais ferrez & tout d'une pièce en manière de phalange, c'est-à-dire sur une grande profondeur. Si l'on est attaqué, toutes les troupes feront un quart de conversion, & chaque corps d'infanterie formera une colonne d'une seule section. On peut juger si cette infanterie rangée dans cet ordre, & sur une si grande profondeur, peut être aisément attaquée & enfoncée, sinon dans un ordre semblable, la cavalerie soutient. Peut-être qu'on me dira que si cette infanterie est rompue, elle se renversera sur la cavalerie : supposé qu'elle n'y soit pas, où ira cette infanterie, si elle a un lac à dos ? Cette objection seroit peu sentée, la cavalerie peut être de quelque usage dans un accident ; outre qu'elle augmente le courage de l'infanterie qu'elle soutient, & la met dans la nécessité

(a) *Mém. liv. 1. ch. 4.*





ORDRE DE BATAILLE SELON LES PRINCIPES ET LE SYSTEME
DE L'AUTEUR.

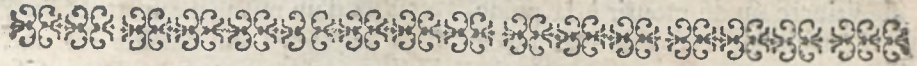
de vaincre ou de mourir à la peine. L'artillerie, c'est-à-dire les pièces de régiment ou de campagne, sera distribuée à la colonne de la cavalerie. La grosse fera la tête des équipages, qui marcheront sur plusieurs files fortifiées par des bataillons, du canon & des détachemens répandus sur tout le front de la marche. On fortifie plus ou moins l'arrièregarde (4), selon qu'on a à craindre à la queue.

C'est dans cet ordre qu'il me paroît qu'on devroit marcher dans un pais tel que je viens de dire, & tel que celui où marcha Flaminius. Par cette ruse la cavalerie se trouve couverte par l'infanterie, & celle-ci soutenue par l'autre.

On peut voir par le principe de cette marche, que les corps marchent en colonnes parfaites ou par sections de colonnes, si le terrain ne permet pas de marcher sur vingt-quatre files de front, parce qu'il faut laisser derrière un espace de terrain où la cavalerie puisse défilé sur une seule file pour avoir toujours une arme dont on puisse se servir pour en-voier reconnoître, lorsqu'on est entré dans la plaine à la sortie du défilé. Si l'ennemi paroît tout à coup sur les hauteurs sur tout le front du flanc de la marche ou de la colonne, chaque corps marchant dans l'ordre que je viens d'expliquer, un quart de conversion à droit ou à gauche à chaque corps fait que tout d'un

tems & d'un même mouvement l'armée se trouve en bataille sur une ligne de colonnes (2). La figure suffit pour mettre mes Lecteurs au fait de la conversion de chaque corps qu'on voit marquée par les lignes ponctuées (3). Dès que ces mouvemens seront faits, les portions des colonnes dédoublées se joindront & formeront une colonne sur vingt-quatre de file. Cette disposition, si je ne me trompe, est tout ce qu'on peut imaginer de meilleur & de plus solide non seulement pour se défendre, mais encore pour attaquer, & je pense qu'il le faut plutôt que d'attendre, & aller au-devant de l'ennemi en montant sur la hauteur. On laisse par là un terrain à la cavalerie, qui a le tems de se former & de se reconnoître, & cette audace contre laquelle l'ennemi ne s'est pas préparé, l'étonne & le met en peine de l'événement: car en certaines occasions il y a plus d'inconvéniens à attendre qu'à attaquer. Que peut gagner l'ennemi contre un tel ordre? Ira-t-il s'engager entre les distances des colonnes? Je ne le vois pas: ce seroit donner dans un coupe-gorge très-dangereux; & les bataillons ennemis (5), les supposant rangés selon la méthode ordinaire, trouveront-ils leur compte contre des corps dont on voit à peine la profondeur, & qu'on ne scauroit aborder sans une défaite manifeste?





OBSERVATIONS

*Sur les passions desordonnées qui nuisent le plus aux Officiers
& aux Généraux d'armées, ou à ceux qui par leur naissance
sont destinez au suprême commandement des armées.*

S. I.

Que l'ivrognerie est un grand défaut dans un homme de guerre ; mais qu'elle est plus supportable, moins honteuse & moins dangereuse à l'Etat que les autres passions qui amoïssent le courage. Que celle des femmes étouffe toutes les vertus militaires, sans qu'il en reste aucune ; qu'on s'en guérit difficilement. Exemples qui prouvent cette vérité.

Les réflexions de Polybe, à l'égard de certaines passions & de certains vices bas & honteux, & tout-à-fait indignes d'un homme de guerre, & plus encore d'un Général d'armée ; ces réflexions, dis-je, sont d'un Historien judicieux & guerrier. Ce sujet m'a paru utile & fort important, car je ne dois pas plus me proposer dans cet Ouvrage de former les gens au métier de la guerre, que de les éloigner de certains vices qui ne sont que trop communs dans les armées, & de leur faire aimer la vertu.

S'il se trouve des Généraux d'armées tels que notre Auteur nous les représente, j'y trouve bien moins à reprendre qu'au Prince ou à la République qui fait un tel choix. Un Prince guerrier, qui n'a point d'autre Général que lui-même, se trompera rarement dans son choix ; mais un Prince qui ne fait la guerre que par ses Lieutenans, qui s'en-

dort mollement sur son Thrône ; choisira très-mal, & ses Ministres ne feront pas un meilleur choix : dans les Cours de tels Princes on a coutume de faire plus de cas des paroles que des actions ; outre qu'un habile Courtisan qui veut aller loin dans la fortune, couvre son incapacité par un extérieur grave & imposant, & son silence, qui vient du défaut d'esprit & de lumières, fait que ceux qui ne veulent pas approfondir, ou qui n'en ont guères plus qu'eux, se laissent quelquefois surprendre par cela seul qu'ils ne disent mot ; ou, s'ils ont quelque esprit, par leurs fanfaronnades, leurs men-teries, & par des services & des actions imaginaires, dont ils font toujours pourvus. Le vrai mérite de la guerre étant toujours modeste, il ne faut pas être surpris si celui-ci n'avance pas, & si le contraire triomphe & s'élève. Je conclus de là qu'un Prince qui n'est jamais à la tête de ses armées, peut être aisément trompé dans le choix des sujets : mais il est impossible qu'il puisse l'être à l'égard des défauts & des vices dont mon Auteur parle, & qu'on ne peut cacher. Ils sont tous grands, je l'avoue ; mais ils ne le sont pas tous également.

Les yvrognes sont infiniment plus supportables & plus capables de servir ou d'être à la tête des armées, que les amoureux transis : car ceux-ci sont très-ridicules & dignes d'un

très-grand mépris. Les Latins, dit la Morthe-le-Vaier, ont mis si peu de différence entre l'amour & la folie, que d'*amans* à *amens* il n'y a qu'une lettre à dire. Ce que dit mon Auteur de cette passion à l'égard des Généraux qui s'y abandonnent, est très-vrai : elle a causé non seulement, dit-il, des maux infinis & les plus déplorables, le renversement des Etats les plus affermis & les plus florissans, la ruine & la subversion des villes les plus célèbres & des meilleures maisons, mais encore ruiné la réputation des plus grands Capitaines qui s'y sont livrés au-delà des bornes raisonnables, & fini leurs jours d'une manière honteuse & tout-à-fait déplorable. C'est un grand mal dans un homme de guerre, mais dans un Général d'armée c'est le plus grand de tous les malheurs : il ruine les affaires de son Maître, & se couvre d'une honte éternelle. Devant les hommes on ne se deshonne point par un engagement, ni par deux, ni par trois ; mais d'être esclave toute sa vie, aujourd'hui de celle-ci, demain de celle-là, & le plus souvent pour des créatures qui sont servies par mille autres, je ne vois rien de plus honteux que cela. Peu de Capitaines du premier ordre ont été accusés d'avoir donné dans cet excès, & ceux qui ont continué dans ce train de vie ont sauté du premier degré au dernier. Cette passion fait une telle irruption sur le tempérament, qu'on a vu des hommes très-braves, très-courageux, & d'une hardiesse à tout entreprendre, enfin des Achilles transformez en Therfites.

Qu'on se souviene des amours folles & honteuses d'un des plus habiles & des plus déterminés Capitaines que Rome ait produits : on

entend assez que je veux parler de celles de M. Antoine pour sa Cléopâtre. L'Histoire ancienne & moderne, & l'imagination des faiseurs de Romans, ne nous offrent rien de semblable, de plus fou & de plus indigne pour un Capitaine de cette force. Qu'on observe bien ce qu'il a été avant de que s'être rangé sous les drapeaux de la plus grande coquette de l'antiquité, & qui en avoit enlassé bien d'autres dans ses filets, avant que celui-ci vint s'y rendre. C'étoit un grand Guerrier. A peine l'amour s'empare de son cœur, qu'on ne le reconnoît plus. Il est changé en un tout autre homme, il se fait une telle révolution en lui, qu'il oublie tous les devoirs d'un Général d'armée. Cet amour de la gloire, qui est la source des belles actions, se change en un autre tout contraire, d'où naissent les vices les plus desordonnez : c'est un vrai Sybarite, mol, efféminé, & semblable à une femme. On commença à s'en appercevoir dans sa guerre contre les Parthes, & les Officiers de son armée jugèrent bientôt qu'il n'y avoit rien à espérer d'un Général si corrompu. Plutarque (a) nous le fait assez entendre, transcrivons le passage.

» On dit que ce grand appareil
 » & cette grande puissance, qui es-
 » fraia les Indiens qui habitent au-
 » delà des Bactres, & qui alarma
 » toute l'Asie, lui devint entière-
 » ment inutile, à cause de Cléo-
 » patre : car dans l'impatience de
 » la revoir, & d'aller passer l'hiver
 » avec elle, il commença la guerre
 » avant que la saison le permit, &
 » ne se servit des moïens qu'il avoit
 » en main qu'avec beaucoup de pré-
 » cipitation & de desordre, étant

(a) Dacier dans *Plut. Antoine*.

» tout transporté & hors de lui-même , & comme enforcé par des breuvages , ou charmé par des enchantemens , tournant toujours les yeux vers l'objet aimé , & plus pressé à l'aller bientôt rejoindre qu'appliqué à chercher les moyens de triompher de ses ennemis. Ceci me fait souvenir d'un exemple d'Henri IV. qui ne fut guères insensible sur l'article des femmes. C'est le seul reproche qu'on puisse faire à ce Capitaine célèbre. Mais il s'en faut bien qu'il ait poussé aussi loin que le Romain. Ce Prince fut toujours très-grand Guerrier , & finit sa vie dans cette réputation. Cependant il laissa perdre presque tous les avantages de la bataille de Coutras en 1587. pour l'amour d'une Maîtresse. Citons Mézerai sur cet article.

» La vigilance du Roi de Navarre se signala bien plus en cette journée , que ne fit sa conduite à en recueillir les avantages : car bien loin de tirer droit vers l'armée étrangère , comme le Prince de Condé le vouloit , promettant si on lui donnoit des troupes de s'aller saisir du passage de Saumur : il laissa séparer son armée victorieuse , s'étant contenté de prendre serment des Capitaines , qu'ils se rendroient le 20. de Novembre sur les confins de l'Angoumois & du Périgord , pour marcher vers les Reistres. Il garda seulement cinq cens chevaux , & emmenant le Comte de Soissons avec lui , perça dans la Gascogne , où le violent amour qu'il avoit pour la Comtesse de Guiche l'attiroit comme par force. Je le trouve beaucoup plus pardonnable dans ce qu'il fit au siège d'Amiens en 1595. quoique la faute ne soit pas petite ; car cette entreprisa d'A-

miens étoit la chose du monde la plus grave & la plus importante. Il eût dû oublier là sa Maîtresse la belle Gabrielle , de peur de ne pouvoir résister à la tentation de quitter son siège pour l'aller voir. Il la mena avec lui à l'armée , & l'eût gardée auprès de lui jusqu'à la fin de cette expédition , s'il ne se fût appercû des conséquences. » Mais il fut bientôt contraint , dit le même Historien , d'éloigner ce scandale de la vue des soldats , non seulement par leurs murmures , qui venoient jusqu'à ses oreilles , mais aussi par les reproches du Maréchal de Biron. Revenons à Antoine , car il nous divertit trop par ses folies.

Après la campagne dont j'ai parlé , qui lui fut si honteuse , qu'il finit pourtant par une retraite de plusieurs marches , & que les Connoisseurs regarderont comme une chose digne d'admiration , l'on peut dire que ce fut là le dernier effort du dernier soupir de son ancienne vertu , il alla s'achever à Alexandrie entre les bras de sa chère Cléopâtre , & peu de tems après il donna des marques qu'il n'étoit pas seulement l'ombre d'un Général , mais le plus lâche de tous les hommes. La bataille d'Actium en est une preuve bien démonstrative : il la perdit avec d'autant plus d'infamie , que le Général contre lequel il eut à combattre étoit fort au-dessous de lui à l'égard du courage : car Auguste ne fut jamais accusé d'en avoir beaucoup , & guères plus de capacité & d'expérience dans le métier , ou du moins tout étoit médiocre en lui , & cependant l'ennemi qu'il méprisoit remporta une victoire signalée sur lui : que ce soit César ou plutôt Agrippa , grand Capitaine , à qui la gloire de cette journée soit uniquement

uniquement dûe, peu m'importe. Il n'est pas difficile de comprendre que l'un ou l'autre ait pû réussir, si l'on considère que nul d'eux n'eut aucun besoin de déployer & de mettre en œuvre tout ce que l'art a de plus grand & de plus fini pour vaincre un ennemi qui ne tient pas un moment, & qui s'enfuit comme un misérable : son infamie est d'autant plus grande, que se mettant à la tête de son armée de terre, il étoit presque assuré de vaincre, & par sa victoire la défaite ou la fuite de son armée ne seroit de rien à son ennemi : car enfin il n'y eut aucun combat. » Il n'y eut ni choc de vaisseaux, ni vaisseaux brisez, dit Plutarque. Les deux armées ne vinrent point à l'abordage, selon la méthode des Anciens; ainsi tout demouroit indécis & incertain, tant que l'on ne prendroit pas le parti d'en venir aux prises. Les choses étoient en cet état, dit encore l'Auteur; » mais tout à coup on vit les » soixante vaisseaux de Cléopâtre » qui déployoient leurs voiles pour » se retirer, & qui se mirent à fuir » à traveis ceux qui combattoient. » Les ennemis les regardoient avec » étonnement, & les voioient pouf- » sez par un bon vent prendre le » chemin du Péloponèse.

» Alors Antoine fit voir mani- » festement qu'il n'avoit ni la pru- » dence d'un Général, ni le cou- » rage d'un homme, en un mot » qu'il n'avoit pas son bon sens, (comme si ces trois qualitez s'étoient évanouies en présence de l'amour;) » mais comme quelqu'un a dit en » badinant que l'ame d'un amant » vit dans un corps étranger, il » étoit entraîné par une femme, » comme s'il eût été colé avec elle, » & obligé de suivre tous ses mou- » vemens. Car il n'eut pas plutôt

» vû la galère de cette Egyptienne » faire voile, qu'oubliant tout, & » s'oubliant lui-même, & trahissant » & abandonnant ceux qui combat- » toient & qui se faisoient tuer pour » lui, il monta sur une galère à » cinq rangs de rames, accompagné » seulement d'Alexandre le Syrien » & de Scellius, & suivit celle qui » l'avoit déjà ruiné, & qui alloit » achever de le perdre, & qui le » perdit en effet. Je renvoie mon Lecteur à Plutarque à l'égard de la mort de notre amoureux, cela me fait grande pitié; si cet Ouvrage étoit fait pour les femmes ou pour les hommes qui leur ressemblent, & qui se plaisent aux sujets bien tendres & fort passionnez, je l'insérerois dans cette page. Quelle étrange passion que cet amour, qui nous fait faire tant de folies! Qui est-ce qui n'a pas éprouvé ce malheur une ou deux fois en sa vie, s'il n'est plus froid que les glaces des terres Arctiques? Bien qu'il y ait beaucoup d'exemples contraires à mon sentiment, je doute qu'il se trouve aucun homme, à le prendre depuis le sceptre jusqu'à la charrue, qui soit descendu dans le tombeau le cœur pur & net de cette passion; mais je doute beaucoup qu'aucun Capitaine ait excédé plus énormément & plus sottement que le bon Antoine.

On dit que Venus & Mars sont cousins, & qu'ils ont une telle liaison ensemble, que l'un ne voguera jamais sans l'autre. Jupiter ne me semble pas de cet avis-là par la réponse qu'il fit à cette Déesse, lorsqu'elle se plaignoit d'une blessure qu'elle avoit reçue en courant au secours de son fils Enée. Qu'alliez-vous faire dans cette galère? lui dit Jupiter. Est-ce votre métier que la guerre? Je vous ai laissé l'amour

en propre, c'est votre fait, livrez-vous - y de votre mieux, je n'ai garde d'y trouver à dire. Hélène fit à Paris un compliment tout semblable. Sans faire un jugement téméraire, Jupiter étoit plus débauché qu'il n'étoit guerrier.

Si je voulois donner le catalogue des grands Capitaines qui se font abandonnez aux femmes en vrais corrompus, & que j'en misse un autre à côté de ceux qui les ont méprisées & chassées de leur cœur, comme capables de le gâter & de le perdre, & qui ont regardé avec mépris ceux-là mêmes qui s'engageoient dans ces chaînes, ces derniers feroient furieusement pancher la balance; & ce qui surprendroit peut-être, c'est qu'il s'y trouveroit une tête de plus grands hommes que dans l'autre. Produisons un sujet de ce caractère-là, brave, intrépide & grand Capitaine. Je le trouve dans le Maréchal de Gassion. Jamais homme ne haït plus les femmes que celui-là. On prétend que le Comte de Tilli étoit si chaste, qu'il garda son pucelage jusqu'au tombeau. Charles XII. Roi de Suède ne lui fut pas moins fidèle. Ces deux Guerriers étoient-ils des hommes ordinaires? Le grand Turenne n'alla jamais si loin que les Tilli & les Gassion: il ne haït jamais les femmes ni les plaisirs, mais ceux-ci non plus que les autres ne le méprisèrent jamais. Il eût pu continuer dans ce train de vie sans craindre aucun reproche, parce qu'il quittoit tout au besoin. Et quand la passion des armes eut pris le dessus, il y renonça bien vite, & dans un tems où les passions se trouvent dans leur force. Le Chevalier Baidard est encore recommandable par sa pudicité.

Annibal, que Justin regarde com-

me le plus grand Capitaine qui fut dans le monde, fut très-chaste & très-tempérant: tout au contraire des autres Historiens Romains, il reconnoît en lui mille vertus. » Il » ne soupa jamais, dit-il, sur des » lits de repos, & ne but point » dans ses repas plus d'un demi se- » tier de vin: il joignoit à cette so- » brieté une continence si exacte, » environné qu'il étoit de tant de » belles captives, qu'on ne l'eût pas » pris pour être né en Afrique. Cyrus, Philopœmen, Scipion l'Africain, Epaminondas, Drusus frère de Tibère, l'Empereur Aurélien, ont été des modèles de chasteté & de tempérance, & tous ces gens-là sont ce qu'il y a de plus grands Guerriers dans l'antiquité. Si je donnois la liste des voluptueux & des intempérans, elle seroit plus longue.

Ceux qui disent que la passion pour les femmes, & celle qu'on a pour les plaisirs, sont les compagnes inséparables de la valeur & du courage, & qu'il y a peu de grands Capitaines qui n'aient été adonnez à l'une & à l'autre; ceux, dis-je, qui tiennent de pareils discours, nous font assez connoître que les femmes, la lecture des romans & leur goût pour les spectacles sont leurs plus sérieuses occupations. Ce sont ordinairement les petits Maîtres, gens efféminés & très-corrompus, qui infectent les Cours des Princes, & plus dangereusement les armées, de cette belle morale. Ils cherchent à justifier leurs vices par ceux de quelques paillards illustres, ce qui les rend encore plus méprisables: car ces grands hommes qui en ont été accusés, étoient ornés d'une infinité de belles qualitez qui ne faisoient aucun équilibre avec leurs défauts

& leurs vices , beaucoup moins grands , & qu'ils sçavoient très-bien remettre à une autre occasion lorsqu'ils pouvoient nuire aux affaires , où leurs vertus étoient nécessaires ; ils y renonçoient sans nul effort & si absolument , qu'on étoit tout surpris de les voir tout autres : vigilans , laborieux , tempérans , supportant également les devoirs & les fonctions militaires avec autant de constance & d'exactitude que le moindre de leurs soldats , & cela sans aucun relâche. Leurs beaux côtes paroissoient tout à découvert , pas une ombre de leurs vices. Montgomeri , si brillant par tant de belles actions en sa vie , étoit un homme de cette trempe. Brantome nous le donne sur le pied d'un débauché & d'un voluptueux. » Mais » quand il avoit le cul sur la selle , » dit-il , c'étoit le plus soigneux & » & le plus vaillant Capitaine qu'on » eût sçu voir. Les petits Maitres , abandonnez à toutes sortes de débauches , car il y en a de tout âge , font-ils accusez d'être ainsi mélangez , ou espèrent-ils qu'ils le seront pour mettre en œuvre les vertus dont ils manquent absolument ? Les exemples ne leur servent de rien , & l'apologie qu'ils font de leurs débauches ne sert qu'à les rendre incorrigibles , & à avancer la perte entière de leur honneur : car si ces exemples rendoient les vices permis dans les armées , en attendant qu'on produisît sur la scène les vertus & les talens qu'on n'a pas , il n'y auroit plus de vices au monde.

Ces hommes , plongez dans les dérèglemens les plus honteux , & qui espèrent de faire un jour comme tant d'autres grands Capitaines , qui ont laissé leurs passions dérégées à la Cour ou à la ville pour ne faire usage que de leurs vertus à l'armée ,

s'imaginent que ce mélange de vices & de vertus se trouve en eux comme dans les autres , & qu'ils feront tout comme ces grands hommes ont fait : qui le leur a dit ? La plupart de ces jeunes voluptueux en France , en Allemagne , & presque par tout , n'ont jamais vû la guerre. Il y a fort peu de vieux Colonels à la tête des corps de cavalerie & d'infanterie. Cette jeunesse , dont une bonne partie est fort mal morigénée , sans nulle application & sans autre soin que celui de leurs plaisirs , se trouve à la tête de ces corps , qu'elle ne voit qu'une fois l'année. Celle des Puissances de l'Europe qui aura fait un meilleur choix , & exercé perpétuellement ses troupes , encouragé les Officiers à tenir bon par des récompenses , & songé à enflammer l'émulation par tout ce qui peut l'entretenir , emportera la balance à la première guerre , & trouvera qu'elle aura beaucoup gagné en les répandant à propos. Elle ne doit pas craindre de se ruiner en récompensant la vertu militaire : la paix ne la rend que trop rare , & c'est en dégoûter que de la priver des graces dont elle est digne. Revenons à nos Capitaines mêlez de bon & de mauvais.

Croit-on qu'ils soient en très-grand nombre ? Il y en a si peu , qu'on seroit tout surpris du catalogue de ceux qui ont tous leurs vices sans avoir une ombre de leurs vertus. Princes & Généraux d'armées , les uns se sont vûs détronés avec honte , ou ont péri misérablement. On n'a qu'à lire l'Histoire des Empereurs pour en avoir de bonnes nouvelles , & celle de certains Généraux corrompus & abandonnez à toutes sortes de vices ; des Héros à table & dans le lit , lâches & poltrons dans leurs ar-

mées, s'il leur arrivoit d'y aller, timides même à cent lieues loin de l'ennemi, dans leur Cour & dans leurs Conseils, où ils n'appellent ordinairement que les gens qui leur ressemblent. Quelle liste l'Égypte & l'Asie ne nous fourniroient-elles pas, & Rome elle-même ! Quels Héros qu'un Sardanapale, qu'un Caligula, qu'un Néron, qu'un Héliogabale, qu'un Vitellius, & une légion d'autres ! Après la conquête de l'Asie, cette Rome se trouva toute inondée de voluptueux & de damerets. Le mal étoit grand ; mais ce fut bien pis lorsque ces gens-là entrèrent dans les armées : la contagion s'y mit, & peu à peu cette Capitale du monde alla à sa décadence, & succomba à la fin. Il faut nécessairement que tout croule & que tout tombe dans un Etat, où regne l'amour des plaisirs, si les Princes ou leurs Ministres n'y apportent promptement remède.

§. II.

Que le luxe est la source de tous les vices, & la cause de tous les maux d'un Etat & du renversement des Empires.

LA conquête de l'Asie, le pillage de ses villes les plus riches & les plus opulentes, & les trésors immenses des plus puissans Princes de cette partie du monde transportez à Rome, donnèrent en même tems entrée à tous les vices de ces nations vaincues. Cette frugalité si vantée, & si admirée dans ses Citoyens, s'évanouit comme une ombre, pour faire place à un luxe si affreux, que je craindrois qu'on ne me traitât de conteur de fables, si ce que je vais dire n'étoit attesté par un nombre infini d'Historiens Grecs & Latins. On ne vit jamais une telle

corruption dans les mœurs : elle monta à un tel degré & devint si énorme, que ce qu'on nous conte des Sybarites les plus efféminés & les plus débordez, n'en approche pas. Cette corruption fut plus tardive dans les armées, à cause des guerres que la République eut à soutenir dans les pays fort éloignés de Rome : la contagion eût gagné plutôt, si l'expédition de l'Asie eût été moins facile, & ses peuples moins amollis & moins lâches. La paix fut bientôt faite, & les délices du pays n'eurent pas le tems de faire un si grand progrès dans l'armée Romaine, que ceux de Capoue dans celle d'Annibal. La guerre contre les Grecs, plus difficile & plus épineuse, coupa court au mal, il y avoit peu à gagner contre un peuple brave & aguerri, il falloit se contenter de la gloire de vaincre, qu'on achetoit toujours très-cher. La guerre d'Asie, qu'on ne faisoit que par intervalles, empêcha que les troupes ne fussent sitôt corrompues, pendant que le luxe & tous les vices qui lui sont cortège, faisoient un progrès merveilleux dans Rome. Le Sénat ne fut pas exempt de cette contagion, elle y pénétra sans obstacle. Les enfans, à l'exemple de leurs pères, enchérèrent encore sur eux, & Rome augmentant en puissance par ses conquêtes, il falloit bien que la corruption des mœurs, les dissolutions les plus énormes, & l'amour des plaisirs, s'accrussent & montassent jusqu'à leur comble. L'Abbé de Vertot, dans son Histoire des Révolutions de la République Romaine, nous donne une légère esquisse du luxe des Romains.

» Après la conquête de l'Asie ;
 » dit-il, les Romains tombèrent
 » dans une telle corruption, qu'ils

» introduisirent dans leurs festins
 » des chanteurs & des baladines.
 » Les jeunes gens en faisoient l'ob-
 » jet de leurs ridicules affections,
 » ils se frisoient comme elles ; ils
 » affectoient même d'imiter le son
 » de leurs voix & leurs démarches
 » lascives ; ils ne surpassoient ces
 » femmes perdues que par leur mol-
 » lesse & leur lâcheté : *Capillum*
frangere, & ad mulierum blanditias
vocem extenuare, mollitie corporis cer-
rare cum feminis & immundissimis se
excolere munditiis nostrorum adoles-
centium specimen est. » Aussi Jules
 » César, qui connoissoit la délica-
 » tesse de cette jeunesse efféminée,
 » ordonna à ses soldats à la bataille
 » de Pharsale, au lieu de lancer de
 » loin leurs javelots, de les porter
 » droit au visage : *Miles faciem feri.*
 » Il arriva comme ce grand homme
 » l'avoit prévu, que ces jeunes gens
 » idolâtres de leur beauté, se tour-
 » nérent en suite, de peur de s'ex-
 » poser à être défigurés par des
 » blessures & des cicatrices.

Avec tout le respect dû à cet
 Ecrivain éloquent, il eût pû s'éten-
 dre davantage sur ce sujet. Je soup-
 çonne fort qu'il y a de la malice
 dans son fait : car ne disant que ce
 qu'il dit, on croira que le luxe, la
 corruption des mœurs, l'amour des
 plaisirs, de la bonne chère, des
 femmes, & tous les penchans vers
 les voluptez les plus indignes des
 gens de guerre, sont bien autre-
 ment menez loin chez les Modernes
 que chez les Anciens. J'aurois honte
 de le dire. Je ne sçai ce que répon-
 doit cette jeunesse efféminée aux
 reproches de leurs pères, qui ne va-
 loient guères mieux que leurs en-
 fans : c'est de la morale perdue,
 lorsque celui qui la prêche est aussi
 déréglé dans ses mœurs & dans ses
 passions que ses auditeurs. Avec ces

belles qualitez ces gens-là alloient à
 la guerre, où ils ne se distinguoient
 que par leurs débauches & l'appareil
 de leur équipage, dont ils faisoient
 parade, & plus encore de leur table
 & de leur cuisine. Une bonne trou-
 pe de ces gens-là dans une armée,
 qu'une longue paix grossit infini-
 ment, suffit pour la corrompre en
 moins de tems qu'il n'en fallut à
 Annibal pour amollir & perdre la
 sienne : car les vices d'un Prince,
 & ceux de vingt ou trente de ses
 Courtisans, qui par ressemblance
 dans leurs mœurs ou par imi-
 tation vivent comme leur Maître,
 font infiniment plus de mal dans
 une armée que mille Officiers petits
 Maîtres, & très-corrompus. Il ne
 se trouve aucun Prince dans l'Eu-
 rope qui puisse être accusé de quel-
 qu'un des vices dont je parle, & le
 plus jeune de tous a toutes les ver-
 tus qui servent de fondement pour
 former sans peine un grand Capi-
 taine & un Guerrier parfait. Voilà
 la seule digue qui nous peut faire
 espérer que la paix ne nous fera pas
 un grand mal : car chacun tâchera
 de ressembler à ce jeune Monarque
 dans les armées. Les vices qui nais-
 sent d'une longue paix, ne peuvent
 se corriger que par les vertus du
 Prince.

Les Grecs s'abandonnèrent à la
 paresse & aux délices comme les
 Romains, mais non pas si énormé-
 ment. Les Athéniens & leurs plus
 grands Capitaines n'ont pas été
 exemts de ce reproche ; mais dès
 qu'ils entrèrent dans les affaires, il
 n'en fut plus parlé, ou du moins
 ils méloient tour à tour la débauche,
 la passion pour les femmes, & les
 corvées militaires selon l'état des
 affaires. Tel fut Alcibiade. Périclés
 peut entrer encore dans le catalo-
 gue. Aspalie, fameuse Courtisane

d'Athènes, l'enlassa si bien de ses chaînes, qu'il n'eut jamais la force de les briser & de se tirer de l'esclavage.

Lorsque l'amour s'attache aux grands Guerriers, & qu'il se met tard en campagne, le mal ne scauroit être plus grand ni plus fort. Le Maréchal Banier, un des plus grands Capitaines de son siècle, & élève du grand Gustave, éprouva deux fois cette passion : la première ne lui fit pas grand mal, il épousa sa Maîtresse au plus vite; de sorte qu'on n'eut pas le tems de voir dans son armée jusqu'où cette passion pouvoit le mener. Sa femme mourut. Une Princesse de Bade qu'il vit par hazard lui causa une si violente rechûte, il fut épris de ses charmes & en devint éperdûement amoureux : il tomba dans des foiblesses si grandes, qu'on ne scauroit rien imaginer de plus fou. Il fut mené un si bon train, qu'il faillit à perdre l'esprit. Ce ne fut plus le même. On l'auroit pris pour un soldat de recrue, plutôt que pour un Général guerrier. Sa raison parut chancelante : il négligea tellement le soin des affaires de la guerre, que les Officiers & les soldats perdirent beaucoup de l'estime qu'ils avoient pour lui. Il commit une infinité de fautes. Ses ennemis eurent une infinité d'avantages sur le Général amoureux. Il laisse prendre plusieurs marches sur lui, ce qui fut la cause de la perte d'Hoker, place importante, & exposa par tant de folies les Etats de la Maison de Brunswick au danger d'une entière désolation. Si heureusement pour lui il n'eût appliqué le remède à un si grand mal, la tête lui tournoit infailliblement. Tant il est vrai ce qu'on dit, que lorsqu'une telle passion possède les grandes ames,

elle ne leur inspire que de plus grandes foiblesses.

Thémistocles, l'un des plus grands Capitaines de l'antiquité, poussa si loin la débauche, » qu'il » fut deshérité par son père, & que » sa mère vaincue par la douleur » de voir la vie honteuse de son fils, » se fit mourir volontairement. Plutarque, d'où je tire ceci, prétend que cela est faux. Je n'hésite pas un moment à le croire vrai, car ce qu'il fit étoit assez capable de percer le cœur d'une mère de la plus vive douleur. M. Dacier cite ce fait dans ses Remarques. » Thémistocles, » dit-il, étoit tellement porté à ce » qu'il y avoit de plus mauvais, » qu'Idoménée a écrit qu'un beau » matin il attella à un char quatre » Courtisannes nûes, & se fit traîner » tout au travers du Céramique au » milieu du peuple qui étoit assen- » blé, & cela dans un tems où les » Athéniens ne connoissoient encore » ni la débauche du vin ni celle des » Courtisannes. Mais l'âge, l'expérience, comme autant de façons, » vinrent aider & favoriser la raison » & la vertu; c'est-à-dire qu'il se » corrigea. L'ambition & la gloire font capables de produire des révolutions surprenantes dans les grands hommes. Ils ne plient pas dans leurs passions, ils ne quittent pas leurs liens pour les reprendre à la première occasion, ils les rompent & les brisent : il vaut mieux rompre le charme que de l'endormir, il s'éveille souvent avec plus de force & de puissance. Mahomet II. un des plus universels génies de son tems, & sans doute un grand Capitaine, un vrai Conquérant, se trouva pris dans les filets d'une belle captive. Nous allons voir comment il s'en tira. L'exemple est beau & digne de la plume de l'Abbé de

Vertot, d'où je l'emprunte. Je le trouve dans son narré de la prise de Constantinople, qui fut emportée d'assaut en 1553, pillée & faccagée, & tous les habitans passez au fil de l'épée, ou faits esclaves.

» C'est ainsi, dit cet Auteur (a) » poli, qu'une Gréque d'une naissance illustre, appelée Irène, à » peine âgée de dix-sept ans, tomba entre ses mains. Un Bacha venoit de la faire esclave; mais surpris de sa rare beauté, il la crut digne d'être présentée au Sultan. L'Orient n'avoit rien vû naître de si parfait, ses charmes se firent sentir impérieusement sur le cœur farouche de Mahomet: il fallut se rendre. Il s'abandonna même entièrement à cette nouvelle passion; & pour être moins détournée de ses assiduez amoureuses, il passa plusieurs jours sans se laisser voir à ses Ministres & aux Officiers principaux de son armée. Irène le suivit à Andrinople: il y fixa le séjour de la jeune Gréque. Pour lui, de quelque côté que les armes tournaissent ses pas, souvent même au milieu des plus importantes expéditions, il en laissoit la conduite à ses Généraux, & revenoit avec empressement auprès d'Irène. On ne fut pas longtems sans découvrir que la guerre n'étoit plus sa première passion: les soldats accoutumés au butin qu'ils faisoient à sa suite, murmurèrent de ce changement. Ces murmures devinrent contagieux: l'Officier comme les soldats se plaignoient de cette vie efféminée. Cependant sa colère étoit si formidable, que personne n'osoit se charger de lui en parler.

(a) L'Abbé de Vertot, Hist. de l'Ordre de Malthe, liv. 6.

» Enfin comme le mécontentement » de la milice étoit à la veille d'éclater, le Bacha Mustapha ne » considérant que la fidélité qu'il » devoit à son Maître, l'avertit » le premier des discours que » les Janissaires tenoient publiquement au préjudice de sa gloire.

» Le Sultan, après être demeuré » quelque tems dans un profond » silence, & comme s'il eût examiné en lui-même quel parti il » devoit prendre; pour toute réponse, & sous prétexte d'une revue, ordonna à Mustapha de faire assembler le lendemain les Bachas aux environs de la ville. Il passa ensuite dans l'appartement d'Irène, avec laquelle il resta jusqu'au lendemain.

» Jamais cette jeune Princesse ne » lui parut si charmante: jamais » aussi le Prince ne lui avoit fait de si tendres caresses. Pour donner un nouvel éclat à sa beauté, si cela étoit possible, il exhorta ses femmes à employer toute leur adresse & tous leurs soins à sa parure. Après qu'elle fut en état de paroître en public, il la prit par la main, la conduisit au milieu de l'assemblée, & arrachant le voile qui lui couvroit le visage, il demanda fièrement aux Bachas qui l'entouroient, s'ils avoient jamais vû une beauté si accomplie. Tous ces Officiers, en bons Courtisans, se répandirent en des louanges excessives, & le félicitèrent de son bonheur. Pour lors Mahomet prenant d'une main les cheveux de la jeune Gréque, & de l'autre tirant son cimenterre, d'un seul coup en fit tomber la tête à ses pieds, & se tournant vers les Grands de la Porte, avec des yeux égarés &

» pleins de fureur : *Ce fer*, leur dit-il, *quand je veux, sçait couper les liens de l'amour*. Il les coupa se défiant de son cœur, & par cette action vraiment barbare & d'un brutal destitué de culture & d'honneur, il fit voir qu'il se sentoît incapable de prendre & de laisser les passions selon les besoins, comme tant de grands hommes qui ne l'ont pas imité.

Philippe, dont j'ai déjà parlé, me revient encore. Jamais Prince ne fut plus mêlé de bon & de mauvais que celui-là, & ne sçut mieux laisser l'un pour prendre l'autre selon le tems & les conjonctures. Ce que dit Théopompe dans Athenée est surprenant. Turreil me fournit ce passage dans ses Remarques sur la première Olyntienne. » Philippe, » dit-il, n'avoit que du mépris pour » la modestie & les bonnes mœurs. » Toute son estime & toute sa libéralité se réservoient pour des » hommes plongez dans la crapule, » & prostituez aux derniers excès » d'une vie licentieuse. Il aimoit » que ses camarades de plaisirs excellassent dans l'art de l'injustice » & de la malignité, comme dans la » science de la débauche. Eh ! quelle » sorte d'infamie, quel genre de » crime ne commettoient-ils point ? » Quelques-uns parvenus à l'âge » viril, s'étudioient à se donner » tout l'extérieur du sexe dont ils » n'étoient pas, prenoient grand » soin que jamais leur menton ne » les décelât : d'autres alloient jusqu'à oublier le leur dans leur commerce monstrueux. Deux ou trois » prenoient le soin de plaire au Roi » d'une manière plus propre à mériter le nom de maîtresses, que de » ses amis.

Je ne sçai si c'étoit la mode en ce tems-là de se farder : je le croi-

rois assez par ce passage de Théopompe, qui semble l'insinuer. Elle étoit du moins connue en Asie du tems de Crassus. Surenna, qui triompha de ce Général d'une manière burlesque, & si honteuse au nom Romain, étoit un grand Capitaine : cependant Plutarque nous apprend qu'il se fardoit, & qu'il se faisoit accompagner d'un ferrail de concubines, & d'un plus grand nombre de filles perdues qui le suivirent dans son triomphe. La farderie dans les gens de guerre, est tout ce qu'on peut imaginer de plus infame. J'en ai pourtant vû qui se fardoient, & qui ne se couchoient jamais qu'ils n'eussent le visage couvert de rouelles de veau, pour se conserver le teint frais. Je ne dirai pas si en imitant Surenna, ils lui ressembloient du côté du courage : personne ne m'en a pû donner des nouvelles ; mais cela n'a pas empêché qu'ils n'aient continué leur chemin. J'aurois honte d'en dire tout ce que j'en sçai, & de la magnificence de leur toilette. J'ai vû pis que cela, des mandians se farder les pieds & les jambes, y mettre du blanc & du rouge. Après cela peut-on trouver à redire à certains petits Maîtres guerriers & très-efféminez, anciens & modernes, toujours bien munis de maîtresses, & toujours amoureux ?

M. de Turenne ne pouvoit souffrir ces fortes de gens dans son armée : s'il en avoit connu quelqu'un de cette trempe dans son régiment, il l'eût renvoyé pour jamais languir & soupirer aux pieds de sa maîtresse. L'Auteur qui a écrit la Vie de ce grand homme, ne l'a pas fait avec toute la dignité qu'elle mérite. Je ne sçai s'il s'en trouvera quelque autre qui s'en acquittera mieux, c'est de quoi je doute, Si c'est l'Abbé que

je m'imagine, je suis persuadé que le chagrin de n'avoir pas réussi, après s'être bien distillé l'esprit à la composer en stile poétique & précieux, ne fera jamais capable de lui faire couper la gorge, comme a fait un autre; l'Auteur, dis-je, de la Vie de ce grand homme, dit » qu'on » distinguoit facilement un Officier » du régiment de Turenne avec un » autre : il avoit du moins l'air sage, » s'il ne l'étoit pas, & il ne falloit » point qu'il fut jureur ni débauché : s'il ne pouvoit les empêcher » de voir les femmes, il les empêchoit du moins d'en médire; » & pour faire en sorte qu'ils n'en » fissent pas leur principale occupation, il leur faisoit remarquer » combien le service du Roi étoit » incompatible avec le leur. Il pratiquoit lui-même tout le premier » ce qu'il enseignoit: car quoiqu'il » fût extrêmement civil, il étoit » ennemi de la galanterie, jusqu'à » dire que la plus belle femme ne » méritoit pas qu'un honnête homme perdît un mois de son tems » avec elle. Dans le tems qu'il disoit cela, il n'avoit pas encore éprouvé les traits de l'amour; mais il changea de sentiment lorsqu'il eut reconnu son pouvoir. Une belle Dame fit le coup sans que son mari s'en doutât le moins du monde. On peut bien juger qu'il n'oublia rien pour le faire monter aux plus grands honneurs de la guerre; mais il ne put jamais venir à bout d'en faire un grand Capitaine. Je n'en suis pas surpris, on fait bien moins aisément un Mars qu'un Faune.

S. III.

A quels dangers un Général yvrogne est exposé. Exemples pour donner de l'horreur d'un vice si grossier.

JE trouve plus de grands Capitaines yvrognes, que de voluptueux & d'amoureux transis, ou abandonnez aux femmes les plus perdues. Je l'ai déjà dit dans ces Observations, les enfans de Bacchus me paroissent plus supportables & plus hommes que les autres. On ne boit pas toujours, on n'est pas éternellement à table; mais on est toujours amoureux. Si les passions délicates gagnent absolument le cœur, il faut que toutes les autres cessent. Or tous les grands Capitaines dont j'ai parlé n'en ont pris que selon le besoin. *C'est aux petites ames enveues du poids des affaires*, dit Montagne, *de ne s'en sçavoir purement démêler, de ne sçavoir laisser & reprendre*, & ces petites ames ne sont nullement propres pour la guerre, encore moins pour être à la tête des armées. Cet emploi est incompatible avec les vices qui ont pris de trop profondes racines: le vin, le jeu & les femmes sont les trois vices presque insurmontables. La raison n'y peut rien. Inutilement vient-elle au secours, tous ses efforts sont inutiles, si l'ambition ne s'y joint & ne l'absorbe, c'est-à-dire qu'il n'y ait de l'excès dans celle-ci, & que l'autre ne serve que d'accessoire: en un mot qu'elle ne soit moins une vertu qu'un vice pour chasser les trois premiers, ou l'un des trois beaucoup plus dangereux: car quelque déreglée que puisse être cette ambition ou ce délir immodéré de gloire, il nous est toujours utile, & ne deshonne jamais. Le Maré-

chal de Guébriant entra dans le service avec des talens admirables pour la guerre : il y apporta en même tems une passion desordonnée pour le jeu, un aussi grand penchant pour le vin & pour les voluptez opposées à son avancement. Ses talens, un grand courage & une plus grande ambition coupèrent court à tant de défauts : il n'en fut plus parlé, il devint un des plus grands Capitaines de son siècle.

Un Général d'armée, qui donne dans l'excès du vin, qui s'enyvre comme un misérable crocheteur, s'expose souvent à de terribles affaires ; mais plus rarement que les damerets & les voluptueux. Ils n'ont à craindre que les surprises lorsqu'on pense à les attaquer sur la fin de leurs longs repas ; au lieu qu'on peut tenter en tout tems contre ces derniers, plus nonchalans, très-paresseux, & rarement habiles, bien qu'on en ait vû qui ont fait des coups d'une extrême diligence ; mais qu'on doit moins leur attribuer qu'à ceux auxquels ils se livrent. M. le Grand Prieur de Vendôme en a fait deux en Italie. Il fallut de puissantes machines pour obliger ce Prince à dormir un peu moins qu'à l'ordinaire, & à rester moins à table ; mais combien a-t-il laissé échapper d'occasions, & rejeté de belles entreprises, bien moins par défaut de hardiesse & de courage, que pour ne pas perdre ses heures de table, tout comme celles de dormir, qui n'étoient pas en petit nombre ?

Avouons - le franchement, les ennemis qu'il avoit en tête ne seront jamais accusez d'être aussi habiles qu'Annibal dans l'art de former une entreprise importante sur la connoissance du caractère du Général ennemi. Nous en avons vû de toute espèce pendant le cours de la

guerre que nous avons soutenue en Italie ; mais pour des surprises d'armées dans le plein jour ou nocturnes, nous n'en connoissons aucune : jamais cependant Général ne s'est moins trouvé en état de les éviter & de les rendre inutiles que celui dont je viens de parler, & jamais homme ne fut plus propre à recevoir une camifade que celui-là. Un Général qui a festiné quatre à cinq heures de tems, n'est guères en état de se lever six heures plutôt qu'à l'ordinaire. Lorsqu'on fait état d'en dormir douze tout d'une traite, on s'éveille tout plein de vapeurs, & les conviez, qui ne sont pas toujours les derniers d'une armée, soit par complaisance ou autrement, s'ils ne boivent pas avec excès, ils en prennent toujours au-delà de ce qu'il leur en faut. Rarement les Allemans tentent ces fortes d'entreprises, soit qu'ils choisissent la nuit pour boire, soit par respect pour la bouteille, & pour ne pas troubler le repos des buveurs. Hors certaines heures consacrées à Bacchus, qu'on ignore souvent, un Général qui aime un peu trop le vin, qui s'enyvre même, peut être un grand Capitaine avec ce défaut. Cela n'empêche pas que l'Histoire ancienne & moderne ne nous fournisse un grand nombre d'exemples, où ceux qui ont cherché à profiter du foible de leur Antagoniste, se sont souvent mécomptez dans les conséquences : car quand ils croioient les trouver dans l'état où ils les souhaitoient, il arrivoit souvent qu'ils étoient à jeun & sur pied. Il arriva tout le contraire au siège de Samarie par Bénadad, l'exemple est remarquable & peu favorable aux Princes & aux Généraux yvrognes. Je le tire de l'Ecriture.

Achab Roi d'Israel, assiégé dans

cette place , étoit prêt à succomber ; mais aiant été informé que son ennemi passoit une partie de la journée à boire & à s'enyvrer dans ses repas , il ne désespéra pas de son salut : il apprit en même tems que ses Généraux , qui mangeoient ordinairement à sa table , s'enyvroient tout comme lui , & ces Généraux au nombre de trente-deux étoient autant de Rois vassaux ou ses alliés. Qui doute qu'il n'y eût parmi les conviez encore un grand nombre de Généraux subalternes ? Le défaut du Roi Bénadad fut le sujet d'une sortie générale. Les assiégés sortirent de la ville sur le midi , dit l'Auteur (a) sacré , *cependant Bénadad étoit dans sa tente qui beuvoit , & qui étoit yvre , & les trente-deux Rois qui étoient venus à son secours beuvoient aussi avec lui.* Il y a toute sorte d'apparence qu'aucun d'eux ne s'épargna , & que chacun en prit en abondance. Que peut-on tirer d'une armée commandée par trente-trois yvrognes complets ? Elle fut attaquée par un corps de deux cens trente-deux valets ou goujats , soutenus de tout ce qu'il y avoit de troupes dans toute la ville au nombre de sept mille hommes.

Les valets de pied des Princes des Provinces marchoient à la tête de l'armée , continue l'Auteur , Bénadad aiant envoyé voir ce que c'étoit , on lui vint dire : ce sont des gens qui sont sortis de Samarie. Il dit à ceux qui lui parloient : soit qu'ils viennent pour traiter de la paix , soit qu'ils viennent pour combattre , prenez-les tous vifs. Il n'étoit pas fort aisé de se saisir d'une telle Ambassade , composée de sept mille deux cens trente-deux hommes , qui marchent contre une armée sans

(a) D. Calmet dans les Rois , l. 3. c. 20.

Chef , & où il n'y en avoit pas un seul qui fût sain d'esprit & de jugement. Bénadad ordonne en yvrogne , il se trouve tout d'un coup attaqué & forcé dans son camp , & obligé à quitter la table pour s'enfuir.

Ces têtes à vin , non pas telles que celle de Bénadad , mais telles que celles dont j'ai parlé , qui laissent la bouteille lorsque l'état de leurs affaires les dispense d'en faire usage , ne sont pas toujours aisées à surprendre à la tête d'une armée. Comme ils sentent leur défaut , ils se précautionnent d'avance : outre qu'il est rare qu'ils ne soient pas toujours les premiers à attaquer ou à exécuter des entreprises extraordinaires. Tel étoit Philippe , qui s'y engageoit souvent dans les saisons & les tems les plus fâcheux & les plus difficiles. Presque tous les Généraux abandonnez à l'ivrognerie , ont toujours devancé les surprises , & pensé à surprendre leurs ennemis eux-mêmes ; ce qui faisoit qu'ils entreprennent rarement sur eux , les croiant toujours sur leurs gardes. Cela ne prouve pas qu'il ne s'en soit trouvé un plus grand nombre qui se font vus attaquer lorsqu'ils s'y attendoient le moins , & dans un tems où ils n'étoient point en état de faire usage de leurs lumières & de leur jugement.

La conjuration de Thèbes est célèbre dans l'Histoire : elle n'étoit fondée que sur l'ivrognerie & l'intempérance de ceux qui commandoient dans la ville , & les conjurez prirent si bien leur tems , qu'ils les égorgèrent au milieu de leurs repas , lorsqu'ils étoient presque tous yvres.

Boursault n'y prend pas garde lorsqu'il fait l'éloge du Maréchal de Rantzau. » L'ivrognerie , qui » est un vice détesté des honnêtes

» gens, *dit-il*, étoit une espèce de
 » vertu à feu le Maréchal de Rant-
 » zau par le bon usage qu'il en sça-
 » voit faire. Il ne montrait jamais
 » plus de courage que lorsqu'il avoit
 » bien bû. Voilà une plaisante fa-
 » çon de louer un homme tel que ce
 Général. Il étoit donc tout autre
 s'il n'avoit pris du vin avec excès,
 & sans cette machine il étoit hors
 d'état de rien faire. Nous sçavons
 le contraire, & que son yvrognerie
 lui a joué de fort mauvais tours, &
 fait manquer de bonnes occasions.
 Si cet Auteur avoit dit qu'une cer-
 taine doze de vin échauffoit son es-
 prit & le mettoit en mouvement,
 comme cela se remarque en cer-
 taines gens, qui n'ont jamais plus
 d'esprit & de raison que lorsqu'ils
 en ont une pointe, sans laquelle
 l'un & l'autre sont endormis, il
 loueroit sans doute le Maréchal, &
 le vin pris modestement seroit une
 vertu en lui; mais il étoit brave sans
 cela. Ce qu'il dit ensuite est très-
 vrai, & servira de supplément aux
 remarques que j'ai faites sur les Gé-
 néraux borgnes, aveugles, man-
 chots & bossus. Celui-ci, si l'on en
 excepte la bossé & l'aveuglement,
 étoit tout cela, & même plus mu-
 tilé qu'aucun autre ancien & mo-
 derne.

» Peut-être depuis que l'on fait
 » la guerre, *continue l'Auteur*, n'y
 » a-t-il eu aucun plus mutilé qu'il
 » l'étoit : & ce qui lui manquoit,
 » étoit ce qui publioit sa gloire. Il
 » n'avoit qu'un bras, qu'une jambe,
 » qu'un œil, qu'une oreille, en un
 » mot il n'avoit qu'un de tout ce
 » qu'un homme peut avoir deux :
 » & ce grand homme n'en étoit,
 » pour ainsi dire, que la moitié
 » d'un. Cette difformité, qui fai-
 » soit la moitié de sa vie, fit aussi
 » la moitié de son épitaphe qu'on a

» dressée à son tombeau, & qui mé-
 » rite d'avoir place dans cette page.

*Du corps du grand Rantzau tu n'as
 qu'une des parts ;*

*L'autre moitié resta dans les plaines
 de Mars ;*

*Il dispersa par tout ses membres &
 sa gloire ;*

*Tout abattu qu'il fût il demeura vain-
 queur ;*

*Son sang fut en cent lieux le prix de
 sa victoire ;*

*Et Mars ne lui laissa rien d'entier
 que le cœur.*

Il y a bien des Guerriers qui sont
 fortis sourds des plaines de Mars,
 qui préféreroient les blessures du
 Maréchal à celle-là, & qui ne ba-
 lanceroient pas un seul moment dans
 le choix.

Bien que ce défaut de trop boire
 soit tout-à-fait indigne d'un honnête
 homme, il l'est encore plus dans un
 Prince qui s'y laisse aller : car s'il
 n'est pas surpris à la guerre, il l'est
 par ses Ministres, par ses flatteurs,
 par ses compagnons de débauches,
 & dans les jugemens qu'il rend sur
 des affaires importantes.

Je reviens encore à Philippe : il
 faut avouer que jamais Prince n'eut
 tant de vices & tant de vertus. Me
 voici sur le défaut de l'intempérance.
 Ce qu'il y a de surprenant, c'est que
 son fils Alexandre ne lui cédoit pas
 de ce côté-là. Il s'enivroit comme
 son père : mais le vin de celui-ci étoit
 moins mauvais que celui de l'autre :
 disons plutôt que Philippe en pre-
 noit avec moins d'excès. Ce que je
 vais dire en est une bonne preuve.

Une femme s'étant adressée à ce
 Prince pour implorer sa justice dans
 un tems un peu trouble, c'est-à-dire
 à l'issue d'un long repas. Elle lui ex-
 pose ses raisons : elles ne lui pa-
 roissent pas assez persuasives : il la

juger, la condamne, & la fait retirer. Surprise d'un jugement qu'elle croit injuste, elle le regarde & lui répond : *j'en appelle. Comment, dit Philippe, de votre Roi ? & à qui ?* A Philippe à jeun, repliqua-t-elle. La manière dont ce Prince reçut cette réponse, dit un Auteur, feroit honneur au Roi le plus sobre. Il examine l'affaire avec plus de maturité, il reconnoît que son jugement n'est pas équitable, & se condamne à le réparer.

La qualité de beuveur insigne chez les anciens Perses n'étoit pas de petite considération, & les faiseurs d'éloges ne la laissoient pas échapper lorsqu'il leur arrivoit de haranguer quelque Satrape, ou le Roi lui-même. C'étoit l'endroit qui plaisoit toujours le plus. Si les flatteurs d'Artaxerxès le mettoient en œuvre dans leurs discours, Cyrus le jeune son frère prétendoit qu'il étoit indigne de cet éloge, & qu'il n'étoit rien moins que cela. Il disoit aux Chefs des dix mille Grecs qu'il avoit pris à sa solde contre son frère, qu'il étoit un aussi méchant beuveur que mauvais Capitaine, & qu'il s'entendoit infiniment mieux que lui à ce métier-là. S'il eût parlé à des Allemands, il eût fait des jaloux ; au lieu que des Grecs dûrent rire de cette vanité.

Je suis surpris comment Xenophon a laissé passer cette vanterie de Cyrus sans quelque réflexion de sa façon, car les Grecs ne passioient pas pour aimer beaucoup le vin. Les Romains s'y adonnèrent après la conquête de l'Asie. Avant ce tems-là non seulement il n'étoit pas permis aux femmes d'assister aux festins, mais l'usage du vin leur étoit encore interdit. Cette coutume s'évanouit dès l'instant que le luxe & la corruption s'introduisirent dans

Rome. L'un & l'autre devinrent si grands, que les femmes beuvoient & s'enyvroient aussi déterminément que les hommes : de sorte que Cyrus se fût trouvé très-embarassé de leur tenir tête. Sénèque (a) n'est pas le seul garant de cette vérité, il y a bien d'autres Auteurs qui nous l'assurent.

Il y a quarante ans que les femmes ne sçavoient ce que c'étoit que de boire du vin, cette passion leur étoit inconnue : elles en ont assez d'autres qui les occupent & les mettent en haleine, pour les péchez de leurs maris. Si j'en donnois le catalogue, je ne finirois pas sitôt. Celle du vin & des liqueurs fortes, qu'on eût dû laisser en propre aux peuples du Nord, a gagné ceux du Midi, & les femmes en ont été éprises comme les hommes. C'étoit la seule chose qui leur manquoit pour les achever : Bacchus n'avoit point encore de femmes dans sa confrérie ; mais les y voilà aujourd'hui reçues, de sorte qu'il faudra agrandir son Temple : car le moien d'y pouvoir entrer ! Si nos pères le voient la tête hors de leurs tombeaux, que diroient-ils ? Il ne faut pas douter que M. Bernier, Médecin de Blois, ne leur ait appris cette nouvelle. Je n'ai pas lu son Livre, mais heureusement Bayle me fournit le passage, *Qui auroit cru, dit-il, que les femmes... auroient ajouté le tabac & l'eau-de-vie à tant d'autres débauches, dont elles font vanité depuis plus de trente ans ? Elles ne portent encore que des barillets d'eau-de-vie à leur côté, qui sçait si avec le tems elles n'y porteront pas des barils ?* Puisqu'elles sont aujourd'hui en possession de ce vice, & qu'elles portent les barillets, il

(a) Seneca, Epist. 96.

faut espérer qu'il en fera comme des paniers, qui augmentent tous les jours de circonférence; on en viendra bientôt aux barils, qui feront une partie de leurs équipages, & que le chien de leur Cocher fera obligé de leur céder sa place. Voilà donc les barils entre deux Pages & le Cocher pour s'en servir au besoin: le vin, le jeu, les hommes & un luxe affreux, voilà le partage des femmes. Donc le vin, le jeu, les femmes & un luxe égal, disent les enfans qui voient tout cela, nous peuvent être permis. Pourquoi n'imiterions-nous pas les exemples de nos pères & de nos mères? Des gens qui commencent de si bonne heure à voir ces dérèglemens dans leurs parens, lorsqu'ils les ont sans cesse devant les yeux, s'y abandonnent sans peine, & à mille autres énormitez. Quoi de plus doux! Seront-ils bien capables de s'en corriger & de les déraciner de leur cœur, s'il faut aller à la guerre? Je conclus de là qu'il est impossible ou presque impossible qu'ils se tournent jamais vers les vertus, sans lesquelles on est tout-à-fait incapable de commander les armées, & de se distinguer dans un métier où il en faut un si grand nombre pour s'en rendre véritablement digne. Passons maintenant à l'article des Généraux lâches & poltrons: Polybe les épargne un peu, & ce qu'il en dit est très-judicieux & très-vrai.

§. IV.

La lâcheté naît du luxe & de la superfluité. Rien de plus dangereux pour un Etat que ce vice. L'éducation peut en guérir.

PLutarque prétend que la lâcheté & la mollesse ne sont pas le fruit du luxe, de la pompe & de la

superfluité, comme le prétendent la plupart des hommes; mais qu'elles sont l'effet d'une basse & mauvaise nature qui suit des mauvaises opinions. La note marginale de M. Dacier mérite d'être rapportée. » Ce principe est » certain, dit il, le luxe, la pompe » & la superfluité n'engendrent pas » la lâcheté & la mollesse. Si cela » étoit, il n'y auroit pas de Prince » ni de grand Seigneur qui ne fût » lâche & mou. Ces vices viennent » d'une nature basse & mauvaise. « Mais il faut avouer que si les dé- » lices ne les engendrent pas, elles » les entretiennent & les fomentent, » & empêchent qu'une ame basse ne » vienne à se relever: elles achèvent » de l'abattre.

M. Dacier me le pardonnera, je ne vois pas que ce principe soit aussi certain qu'il se l'imagine du luxe, de la pompe & des superfluités. Tous les mauvais penchans pour les voluptez en découlent, & de celles-ci l'amour de la vie & un très-grand désir de se la conserver & de fuir toute occasion de la perdre: puisque nous possédons tout ce qui peut contribuer à nous la rendre précieuse, & à nous la faire aimer plus que les autres qui ont les mêmes penchans aux délices de la vie. Ils n'ont pas la facilité ni les moïens de satisfaire leur inclination aux vices, à quoi les richesses & les superfluités exposent & entraînent les Grands du monde; ils ne s'en abstiennent que par impuissance, ils sont vertueux par nécessité; & comme ils ne peuvent s'élever aux honneurs de la guerre & aux biens qu'on s'acquiert avec elle que par l'application & par le courage, ils jouent à tout perdre ou à tout gagner: ils méprisent leur vie & l'exposent plus librement que les grands Seigneurs, qui montent souvent aux

grades les plus éminens de la milice avec toutes les facultez nécessaires pour s'y deshonoré : car la lâcheté & la mollesse sont ordinairement le fruit du luxe, de la pompe & des superfluités ; & cela est d'autant plus vrai, contre le sentiment de Plutarque, que sans dire qu'ils sont tous lâches & mous, il y en a un si grand nombre qui sont l'un & l'autre, que je suis tout surpris d'en voir à la tête & dans les armées qui aient pû se conserver & se sauver purs & nets du milieu de la corruption d'une Cour, ou d'entre les bras de leurs parens, où ils ont éprouvé tout ce qui peut amollir le courage par les exemples domestiques, & étouffer même les vertus & les talens qu'ils ont reçûs de la nature. Je conclus de là qu'il est impossible qu'avec une telle éducation, les Grands puissent rien faire de bon.

Le luxe & les vices qui l'accompagnent, & qui sont toujours les suites d'une longue paix, sont montés aujourd'hui à un tel degré d'énormité, qu'il faut s'attendre, si elle dure encore quelques années, de voir d'étranges événemens, & celle des Puissances de l'Europe qui se souviendra de cette maxime de l'Empereur Alexandre Sévère, que *la sûreté & le salut d'un Etat dépendent du bon état des armées, & qu'un Prince doit avoir plus de soin des troupes que de soi même*, qui mettra toute son application à les maintenir dans une exacte discipline, avec autant d'exactitude que s'il étoit en pleine guerre, qui se souviendra que le mépris qu'on fait des troupes, lorsqu'on croit n'en avoir pas besoin, est un des plus grands maux d'un Etat dans un tems où il est de la bonne politique de les caresser, de les paier avec toute l'exactitude pos-

sible, de retenir les vieux Officiers par les égards du Prince, & de récompenser ceux qui se distinguent par leur application, sans craindre de s'appauvrir par une épargne mal entendue : si elle oblige les jeunes Seigneurs de la Cour, qui sont nez pour être un jour à la tête des armées, & qui croupissent dans la mollesse & l'oïssiveté, à rester six mois de l'année dans leurs régimens : si, dis-je, cette Puissance se conduit de la sorte, elle sera maîtresse, & subjuguera celle qui suivra une méthode toute contraire : car les Généraux qui ont estuié tous les travaux & tous les périls des deux dernières guerres, ne se trouvant plus en état de se mettre à la tête des armées, on se verra dans la triste nécessité d'en donner le commandement à des gens sans expérience, sans capacité, & peut-être à des lâches, pour mettre le comble à la misère & aux malheurs des peuples, & à la honte du Prince. Quand même ces gens-là seroient les plus braves du monde, leur incapacité ne les laisseroit pas moins sur la route des fautes les plus énormes, ils seroient toujours en prise aux mauvais conseils, & cette incapacité les empêcheroit d'en reconnoître la malice ou l'ignorance de ceux qui cherchent à les gouverner ou à éviter des engagements où leur vie peut être exposée, souvent dans l'espérance de se mettre en leur place, en les empêchant de profiter des occasions, & en fournissant à ses ennemis pour le battre. C'est ce que nous avons vû nous-mêmes en Flandre & en Italie dans la dernière guerre, & ces gens-là sans parvenir à leur but, & sans voir jamais leur ambition satisfaite, n'ont remporté que des remords, & n'ont pas échappé à la sphère d'activité.

d'un bon nombre d'Officiers qui ont examiné leur conduite ; que sçait-on si quelque Historien bien instruit n'apprendra pas un jour à la postérité des complots & des artifices si indignes & si criminels ?

On voit à quoi un Général sans aucune expérience & poltron s'expose, & expose l'Etat & la réputation de son Maître. Ecoutons Polybe : rien de plus judicieux & de plus vrai. » Il est beaucoup de Généraux, dit-il, qui mous, paresseux, sans mouvement & sans action, négligent non seulement les affaires de l'Etat, mais encore les leurs propres. . . . D'autres sont lâches & poltrons, défaut deshonorable dans quelque homme que ce soit, mais le plus pernicieux de tous dans un Général. Des troupes, sous un tel Chef, passent le tems sans rien entreprendre, & l'on ne peut lui en confier le commandement sans s'exposer aux plus grands malheurs.

Un Général d'armée poltron l'est infiniment plus qu'aucun soldat de son armée, car le devoir d'un Général n'est pas de combattre & de s'exposer aux plus grands dangers. » Dans toutes les occasions, dit Plutarque (a), où le danger du Général est d'un grand poids pour le succès d'une affaire, là il doit paier de sa personne, & aller tête baissée, sans se ménager, & sans écouter ceux qui disent qu'un bon Général doit mourir de vieillesse, ou du moins mourir vieux ; » mais lorsque l'avantage qui reviendra de sa victoire ne peut être que médiocre, & qu'au contraire par sa défaite tout est perdu, il n'y a personne qui demande de lui qu'il fasse l'action

» de soldat qui peut entraîner la perte du Capitaine. On ne peut rien dire de plus judicieux. Ce qu'il avance plus haut mérite d'être copié. Il cite le beau mot de Timothée. Un jour que Chares montrait aux Athéniens les blessures qu'il avoit reçues pendant son Généralat, & son bouclier qui avoit été percé d'une pique ; » & moi, s'écria-t-il, quand j'assiegeois Samos, un trait étant venu tomber assez près de moi, que j'eus de honte, m'étant exposé sans nécessité en trop jeune homme, & plus qu'il ne convenoit au Chef d'une si grande armée !

Ceux qui se défient de leur courage, ou qui en manquent absolument, profitant de cette maxime, attaqueront plus volontiers, sans qu'on puisse jamais les accuser de trop de ménagement : puisqu'elle n'est pas moins reçue aujourd'hui qu'elle ne l'étoit du tems des Anciens, & par-là ils rejettent avec indignation les conseils timides de ceux auxquels ils se confient : car ceux-là étant toujours obligés de s'exposer, ne sont jamais de l'avis de combattre & de profiter des plus belles occasions, qui ne se présentent que trop à la guerre ; & lorsqu'on les laisse échaper, on soupçonne le Général non seulement de lâcheté, mais encore d'une extrême ignorance, deux défauts qui nous couvrent de honte, & nous jettent dans le dernier mépris.

On ne peut guérir de la peur, dit-on, & réformer la nature sur ce point. J'en demeure d'accord lorsqu'elle a pris de profondes racines dans le cœur de l'homme ; mais je suis persuadé qu'un habile homme qui s'apercevra que son disciple panche du côté de cette passion, peut y apporter du remède,

&

(a) *Plut. Pélopidas.*

» la déraciner de son cœur avant
 qu'elle y fasse de plus grands pro-
 grès , par les principes de l'honneur
 & de la vertu , & sur tout s'il s'agit
 d'un jeune Prince ou d'un jeune
 Seigneur. Tous les hommes sont
 faits de forte , selon leur âge , qu'ils
 peuvent distinguer le vrai du faux ,
 & l'honnête du deshonnête , le cou-
 rage de la lâcheté , la gloire de
 l'infamie , & avoir de l'horreur
 des uns & de l'amour pour les au-
 tres. Sur ce pied-là ce qui honore
 & nous fait estimer peut s'enseigner
 en corrigeant la nature & les pen-
 chans qui nous portent aux vices ou
 aux vertus. On en vient à bout par
 l'éducation , & l'on peut dire que le
 bonheur ou le malheur des Princes
 & de leurs peuples en dépendent.
 S'ils ne sont pas tels qu'ils devroient
 être , on doit plutôt s'en prendre au
 mauvais choix qu'on a fait de ceux
 qui sont chargez de leur éducation ,
 qu'à leurs penchans naturels. Si l'on
 y prend bien garde , on verra que
 les Princes & les Grands du monde
 les plus vicieux & les plus lâches
 ont été mal élevez. C'est un grand
 art que celui de l'éducation de la
 jeunesse des Princes & des Grands.
 Il faut être grand soi-même d'esprit
 & de sentimens , & il faut penser
 grand pour cela. Choisit-on de ces
 fortes de gens ? Les va-t-on cher-
 cher hors des Cours ? Ce seroit une
 espèce de prodige d'en trouver là
 plutôt qu'ailleurs. Se peut-il qu'il
 y ait de véritables vertus dans un
 pais de corruption , où tout est mas-
 qué ? Encore une fois , s'adresse-t-on
 à ceux qui sont capables de conduire
 la jeunesse d'un Prince ? » Tel est le
 » malheur des Princes , dit l'Histoi-
 » rien de Louis XIII. leur éduca-
 » tion est la chose du monde la
 » plus importante , & cependant
 » on la confie presque toujours à

Tome IV.

» des personnes indignes , ou inca-
 » pables d'un si grand emploi. Le
 » Ministre ou le Favori le font don-
 » ner à une de leurs créatures , &
 » le père pense plus à récompenser
 » des services inutiles , & souvent
 » criminels , qu'à faire un choix
 » avantageux à l'héritier de la Cou-
 » ronne. Le Duc d'Olivarez donna
 » un infame bâtard , qu'il avoit eu
 » d'une putain , à l'Infant d'Es-
 » pagne.

S'est-il trouvé un Roi lâche &
 sans cœur à Sparte , & des ames
 basses & timides dans aucun des Ci-
 toiens de cette ville ? Il étoient tous
 très-braves & très-courageux. N'é-
 toit-ce pas l'éducation qui avoit
 produit cette merveille ? Que tous
 les habitans d'une grande ville soient
 autant de Héros , de soldats intré-
 pides & vertueux , les enfans com-
 me les hommes , & les femmes mê-
 mes , cela ne me surprend en aucune
 manière ; puisqu'il est certain que la
 vertu militaire , qui renferme pres-
 que toutes les autres , peut s'ensei-
 gner. Cela se remarque dans les
 Spartiates : c'est le sentiment de
 Xenophon , qui fait voir dans sa
 Cyropédie , que les enfans des an-
 ciens Perses n'étoient pas moins
 bien dressez à la vertu que ceux de
 Lacédémone. Ecoutons Plutarque
 à l'égard des premiers dans la ver-
 sion de M. Dacier.

» Lycurgue regardoit l'éducation
 » des enfans comme la plus grande
 » & la plus importante affaire d'un
 » Législateur ; c'est pourquoi il y
 » pourvut de loin , en réglant tout
 » ce qui regardoit les mariages &
 » les naissances : car il ne faut pas
 » croire ce que dit Aristote , qu'ayant
 » tenté de régler & de réformer les
 » femmes , il y renonça , ne pou-
 » vant venir à bout de leur licence
 » effrénée , & de la trop grande au-

M m

» torité qu'elles avoient prise sur
 » leurs maris , qui , à cause des
 » fréquentes expéditions de guerre
 » où ils alloient , étoient obligez de
 » les abandonner à leur conduite ,
 » & qui , pour les empêcher d'a-
 » buser de cette liberté , se voioient
 » réduits à les flatter , à les adoucir ,
 » & à les appeller leurs Dames &
 » leurs Maîtresses. Au contraire il
 » prit d'elles tout le soin qu'il étoit
 » possible d'en prendre. En effet ,
 » pendant qu'elles étoient filles , il
 » endurcissoit leurs corps , en les
 » exerçant à la course , à la lutte ,
 » à jeter le palet , & à lancer le
 » javelot ; afin que le fruit qu'elles
 » concevroient dans la suite , trou-
 » vant un corps robuste & vigou-
 » reux , y prit de plus fortes ra-
 » cines , & qu'elles-mêmes , forti-
 » fiées par ces exercices , en eussent
 » plus de facilité , de force & de
 » courage pour résister aux dou-
 » leurs de l'enfantement. Pour leur
 » retrancher toute sorte de délica-
 » tesse & de mollesse , il les accou-
 » tuma à lutter toutes nûes , de
 » même que les jeunes garçons , &
 » à danser en cet état devant eux.
 » à certaines fêtes solemnelles ,
 » en chantant de belles chansons ,
 » où elles lançoient à propos des
 » traits de raillerie , qui piquoient
 » jusqu'au vif ceux qui avoient mal
 » fait leur devoir , & où elles don-
 » noient au contraire de grands
 » éloges à ceux qui avoient fait des
 » actions dignes de mémoire. Par
 » ce moien elles embrasoient le
 » cœur des jeunes gens de l'amour
 » de la gloire & de la vertu , & ex-
 » citoient entr'eux une noble ja-
 » lousie. Car celui dont on avoit
 » tant vanté les belles actions , &
 » qui voioit son nom célèbre parmi
 » ces jeunes filles , s'en retournoit
 » tout fier des louanges qu'il avoit

» reçues , & les brocards & les rail-
 » leries dont les autres se sentoient
 » atteints , leur étoient plus sen-
 » sibles , que n'auroient été les plus
 » sévères remontrances & les plus
 » rudes corrections , d'autant plus
 » que tout cela se passoit en pré-
 » sence de tous les Citoyens , des
 » Sénateurs & des Rois mêmes. Et
 » quant à ces filles , qui se mon-
 » troient ainsi nûes , il n'y avoit
 » rien là de honteux : Sparte étant
 » le trône de la pudeur , & l'in-
 » tempérance n'y étant pas même
 » connue. C'est les accoutumoit seu-
 » lement à des mœurs simples , leur
 » donnoit une merveilleuse émula-
 » tion à qui auroit le corps le plus
 » robuste & le plus dispos , & leur
 » élevoit en même tems le cou-
 » rage , en leur faisant connoître
 » qu'elles devoient participer à la
 » gloire des hommes , & aspirer à
 » la même générosité & à la même
 » vertu. C'est de cette mâle édu-
 » cation que venoit la grandeur
 » d'ame qui éclatoit dans leurs pen-
 » sées & dans leurs paroles , com-
 » me elle éclata dans cette réponse
 » de Gorgo , femme de Léonidas ;
 » une Dame étrangère lui aiant dit
 » un jour : *Vous autres Lacédém-
 » niennes , vous êtes les seules qui com-
 » mandiez aux hommes.* Elle lui répon-
 » dit : *aussi sommes-nous les seules qui
 » mettions des hommes au monde.*

Bien des gens trouveront l'apolo-
 gie de la nudité des filles de Sparte
 plus capable de corrompre les mœurs
 que de les affiner , il le semble d'a-
 bord ainsi. M. Guillet , dans sa La-
 cédémone ancienne & nouvelle ,
 prétend le contraire , contre le sen-
 timent de M. Dacier , à qui la belle-
 nature ne déplaisoit pas , lorsque le
 poids des années ne surchargeoit
 pas ses épaules. On dit qu'il n'a pas
 été insensible aux traits de l'amour ,

& qu'il a même brûlé dans l'âge des
 glaces. Citons Guillet. » Les filles
 » de Sparte dansoient toutes nues
 » en public dans certaines fêtes,
 » dit-il, & peu de gens font per-
 » suadez qu'il y eût de la modestie
 » à ce spectacle. Je m'imagine que
 » les Lacédémoniens avoient leur
 » raison, & que la chose étant
 » toute commune parmi eux, elle
 » ne faisoit pas dans leur ame une
 » impression dangereuse & crimi-
 » nelle. Il se fait une habitude de
 » l'œil à l'objet qui dispose à l'in-
 » sensibilité, & qui bannit les sales
 » desirs de l'imagination. L'émo-
 » tion ne vient que de la nouveauté
 » du spectacle. Une coutume per-
 » pétuelle rebute plus les yeux
 » qu'elle ne les tente; & si vous
 » vous mettez une fois dans l'es-
 » prit l'intégrité des mœurs de la
 » nation, vous demeurerez persua-
 » dez de ce bon mot: *les filles de*
Sparte n'étoient point nues, l'hon-
nêteté publique les couvroit. » Gé-
 » néralement parlant je ne vous di-
 » rai pas que leur excuse fût une
 » excuse pour nous; mais enfin il
 » y a encore aujourd'hui quantité
 » de lieux dans l'Amérique Septen-
 » trionale, où les femmes paroissent
 » toujours dans l'état de celles qui
 » dansoient à Sparte, & cependant
 » tous nos voyageurs assurent que le
 » crime en est entièrement banni.

Une Dame Espagnole, qui mon-
 treroit son pied, passeroit pour très-
 immodeste: elle ne choqueroit pas
 moins que si elle montrait toute
 autre chose, & causeroit beaucoup
 d'émotion aux spectateurs. Les nô-
 tres, qui montrent les leurs, ne
 causent aucun sale desir: & ce que
 nous dit Guillet de l'habitude de
 l'œil, qui dispose l'objet à l'insensi-
 bilité, se trouveroit dans la nudité
 comme dans les pieds.

Comme l'éducation des Lacé-
 démoniens étoit toute militaire,
 & qu'ils n'étoient dressez qu'aux
 vertus nécessaires aux gens de guer-
 re, on ne doit pas être surpris que
 les femmes de cette ville aimassent
 les braves, & qu'ils ne fussent l'ob-
 jet de leurs éloges & le sujet de
 leurs chansons, & que les lâches
 en fussent fuis & méprisez. Mont-
 luc (a) observe que les femmes font
 assez de l'humeur des Lacédémoni-
 niennes, & qu'elles aimeroient
 mieux qu'on leur apportât leurs
 maris sur leurs boucliers, que s'ils
 revenoient de l'armée sans boucliers
 & chargez de honte. Je vais rap-
 porter ses paroles, qu'il adresse aux
 Gouverneurs des places, & la le-
 çon ne regarde pas moins les au-
 tres.

» Non seulement votre Maître,
 » leur dit-il, les Princes & les
 » Seigneurs vous verront de mau-
 » vais œil, mais les femmes & les
 » enfans; & veux encore passer
 » plus outre, que votre propre fem-
 » me, encore qu'elle fasse semblant
 » de vous aimer, elle vous haïra
 » & estimera moins dans son cœur.
 » Car le naturel de toutes les fem-
 » mes est tel, qu'elles haïssent mor-
 » tellement les couards & les pol-
 » trons, encore qu'ils soient bien
 » peignez, & aiment les hardis &
 » courageux, pour laids & dif-
 » formes qu'ils soient. Elles parti-
 » cipent à votre honte; & quoi-
 » qu'elles soient entre vos bras de-
 » dans le lit, faisant semblant d'être
 » bien aises de votre retour,
 » elles voudroient que vous eussiez
 » été étouffé, ou qu'une canonade
 » vous eût emporté. Car tout ainsi
 » que nous pensons, que la plus
 » grande honte d'un homme est

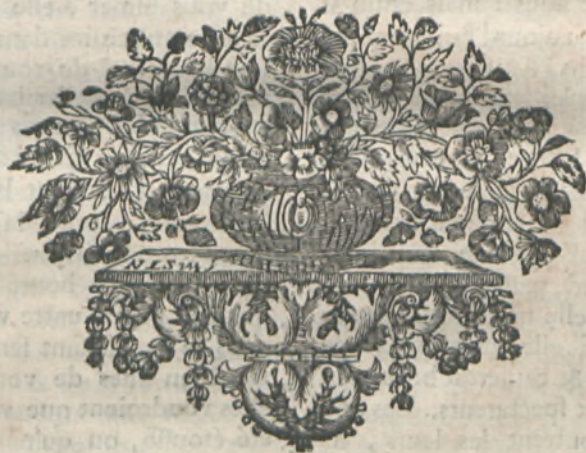
(a) Montluc, Com. l. 3. p. 500.

» d'avoir une femme putain, les
 » femmes aussi pensent aussi que la
 » plus grande honte qu'elles aient,
 » est d'avoir un mari couard. Ainsi
 » vous voilà bien accommodé, Mon-
 » sieur le Gouverneur, qui aurez
 » perdu votre place, vû que dans
 » votre propre lit on vous mau-
 » dira.

Quelque esprit qu'un Général d'armée ait, quelque grandes, quelque brillantes que soient les qualitez qu'on remarque en lui, quelque sage, quelque prudent, quelque prévoiant qu'il paroisse dans les conseils qu'il donne dans le Cabinet, quelque bien qu'il raisonne sur un projet de campagne qu'il doit exécuter, par l'estime qu'on fait de lui ailleurs qu'à la guerre; s'il manque de courage, il paroîtra tout autre à la tête d'une armée. On apprendra bientôt à la Cour que ce n'est plus le même homme, dont la sa-

gesse & l'esprit se font fait fort remarquer dans le Cabinet.

De toutes les passions, dit mon Auteur quelque part, la peur est celle qui affoiblit & qui étouffe davantage l'esprit & le jugement, & ceux qui en sont possédés, s'abandonnent totalement aux impressions qu'elle leur inspire. Elle n'applique jamais les remèdes à propos, ou pour mieux dire elle n'en trouve aucun. Que fera-ce du choix d'un homme sans esprit & sans jugement, & qui ne fera pas plus courageux que l'autre? A quoi n'expose-t-on pas un Etat en faisant choix de tels Généraux? C'est presque l'ordinaire des Princes ou de leurs Ministres: la faveur & l'intrigue font tout dans les Cours; & lorsqu'on choisit bien, le hazard y a plus de part que toute autre chose. Voilà la cause de la rareté des grands Capitaines. Il n'y en a pas pour une.



CHAPITRE XVIII.

Distinction que fait Annibal entre les prisonniers Romains & ceux d'entre leurs Alliez. Grande consternation à Rome. Défaite de quatre mille chevaux Romains. Fabius est fait Dictateur.

Quand on eut amené devant Annibal tous les prisonniers, tant ceux que Maharbal avoit forcé de se rendre, que ceux que l'on avoit faits dans le vallon, & qui tous ensemble montoient à plus de quinze mille, il dit aux premiers que Maharbal n'avoit pas été en droit de traiter avec eux sans l'avoir consulté, & prit de là occasion de charger les Romains d'injures & d'opprobres. Il distribua ensuite ces prisonniers entre les rangs de son armée, pour les tenir sous bonne garde. Ceux d'entre leurs Alliez furent traités avec plus d'indulgence, il les renvoia tous dans leur patrie sans en rien exiger, leur répétant ce qu'il leur avoit déjà dit, qu'il n'étoit pas venu pour faire la guerre aux Italiens, mais pour délivrer les Italiens du joug des Romains. Il mit ensuite ses troupes en quartiers de rafraîchissement, & rendit les derniers devoirs aux principaux de son armée, qui au nombre de trente étoient restés sur le champ de bataille. De son côté la perte ne fut en tout que de quinze cens hommes, la plupart Gaulois. Encouragé par cette victoire, il concerta avec son frère & ses confidens les mesures qu'il avoit à prendre pour pousser plus loin ses conquêtes.

A Rome, quand la nouvelle de cette triste journée y eut été répandue, l'infortune étoit trop grande pour que les Magistrats pussent la pallier ou l'adoucir. On assembla le peuple, & on la lui déclara telle qu'elle étoit. Mais à peine, du haut de la tribune aux harangues, un Préteur eut-il prononcé ces quatre mots : *Nous avons été vaincus dans une grande bataille*, que la consternation fut telle, que ceux des auditeurs, qui avoient été présens à l'action, crurent l'affaire beaucoup plus fâcheuse qu'elle ne leur avoit paru dans le tems même du combat. Cela venoit de ce que les Romains n'ayant, depuis un tems immémorial, ni entendu parler de bataille, ni perdu de bataille, ils ne pouvoient avouer leur

défaite sans être touché, jusqu'à l'excès, d'un malheur si peu attendu. Il n'y eut que le Sénat, qui malgré ce funeste accident ne perdit pas de vue son devoir. Il pensa sérieusement à chercher ce que chacun auroit à faire pour arrêter les progrès du vainqueur.

Quelque tems après la bataille, C. Servilius qui campoit autour d'Ariminum, c'est-à-dire vers la mer Adriatique, sur les confins de la Gaule Cisalpine & du reste de l'Italie, assez près des bouches du Pô; C. Servilius, dis-je, averti qu'Annibal étoit entré dans la Tyrrhénie, & qu'il étoit campé proche de Flaminius, auroit bien voulu joindre celui-ci avec toute son armée. Mais comme elle étoit trop pesante pour une si longue marche, il détacha quatre mille chevaux sous le commandement de C. Centronius, avec ordre de prendre les devants, & en cas de besoin de secourir Flaminius. Annibal n'eut pas plutôt reçu cet avis, qu'il envoya au-devant du secours Maharbal avec les armes à la légère & quelque cavalerie. Au premier choc Centronius perdit presque la moitié de ses gens. Il se retira avec le reste sur une hauteur; mais Maharbal les y poursuivit, & le lendemain les prit tous prisonniers. Cette nouvelle vint à Rome trois jours après celle de la bataille, c'est-à-dire dans un tems où la plaie que la première avoit faite, étoit encore toute sanglante. Le peuple, le Sénat même en fut consterné. On laissa là les affaires de l'année, on ne songea point à créer de nouveaux Consuls, on crut qu'une conjoncture si accablante demandoit un Dictateur.

Quoiqu'Annibal eût lieu de concevoir les plus grandes espérances, il ne jugea cependant pas à propos d'approcher encore de Rome. Il se contenta de battre la campagne, & de ravager le pais en s'avancant vers Adria. Il traversa l'Ombrie & le Picenum, & arriva dans le territoire d'Adria après dix jours de marche. Il fit dans cette route un si grand butin, que l'armée ne pouvoit ni le mener, ni le porter. Chemin faisant il passa au fil de l'épée une infinité d'hommes. Ennemi implacable des Romains, il avoit ordonné que l'on égorgeât tout ce qu'il s'en rencontreroit en âge de porter les armes, sans leur faire plus de quartier que l'on n'en fait ordinairement dans les villes que l'on prend d'assaut. Campé proche d'Adria, dans ces plaines si fertiles en toutes sortes de vivres, il prit grand soin de refaire son armée, qu'un quartier d'hi-

ver passé dans la Gaule Cisalpine dans la fange & l'ordure, & son passage à travers les marais de Clusium, avoient mise dans un très-mauvais état. Hommes & chevaux, presque tous étoient couverts d'une espèce de galle qui vient de la faim qu'on a soufferte. Ils trouvèrent dans ce beau pais de quoi ranimer leurs forces & leur courage, & la dépouille des vaincus fournit au Général autant d'armes qu'il lui en falloit pour en revêtir ses Africains. Ce fut aussi en ce tems-là qu'il envoya par mer à Carthage, pour y faire le récit de ce qu'il avoit fait depuis qu'il étoit dans l'Italie. Car jusqu'alors il n'étoit point encore approché de la mer. Ces nouvelles firent un plaisir extrême aux Carthaginois, on s'appliqua plus que jamais aux affaires d'Espagne & d'Italie, & l'on n'omit rien de ce qui pouvoit en accélérer le succès.

Chez les Romains, on élit pour Dictateur Quintus Fabius, personnage aussi distingué par sa sagesse que par sa naissance. De notre tems même on appelloit les rejettons de cette famille *Maximi*, c'est-à-dire très-Grands, titre glorieux que le premier Fabius leur avoit mérité par ses grands exploits. Il est bon de remarquer que la Dictature est différente du Consulat. Le Consul n'est accompagné que de douze Licteurs, le Dictateur en a vingt-quatre à sa suite. Le premier ne peut entreprendre certaines choses sans l'autorité du Sénat : toute autorité cesse, dès que le Dictateur est nommé. De tous les Magistrats, il n'y a que les Tribuns qui soient alors conservez, comme nous ferons voir plus au long dans un autre endroit. On créa en même tems pour Colonel général de la cavalerie Marcus Minucius. Cette sorte d'Officier est à la vérité au-dessous du Dictateur ; mais lorsque celui-ci est occupé, l'autre est chargé d'en faire les fonctions, & exerce son autorité.

Annibal changeoit de tems en tems de quartiers sans s'écarter de la mer Adriatique. Il fit laver les chevaux de vin vieux, qui se trouvoit là en abondance, & les remit en état de servir. Il fit guérir aussi les plaies des soldats qui étoient blesez, il donna aux autres le tems & les moïens de réparer leurs forces ; & quand il les vit tous sains & vigoureux, il se mit en route, & traversa les terres de Prétetium & d'Adria, les pais des Marrucins & des Frentans. Par tout où il passoit, il pilloit, massacroit, réduisoit tout en cendres. De là il entra dans l'Apulie, qui est divisée en trois parties, dont

chacune a son nom particulier. Les Dauniens en occupent une, & les Messapiens une autre. Il entra dans la Daunie, & commença par ravager Lucerie, Colonie Romaine. Puis aiant mis son camp à Hippone, il parcourut sans obstacle le pais des Argyriens & toute la Daunie.

C H A P I T R E X I X.

Fabius se borne à la defensive, les raisons qu'il avoit pour ne rien hasarder. Caractère opposé de M. Minucius Rufus, Colonel général de la cavalerie. Eloge de la Campanie. Annibal y fait le dégât.

Pendant qu'Annibal étoit dans ces quartiers, Fabius créé Dictateur, après avoir offert des sacrifices (a) aux Dieux, partit de Rome, suivi de Minucius & de quatre légions qu'on avoit levées pour lui. Lorsqu'il eut joint sur les frontières de la Daunie les troupes qui étoient venues d'Ari-

(a) *Fabius créé Dictateur, après avoir offert des sacrifices aux Dieux, partit de Rome.*] Les Romains aiant chassé leurs Rois, ils furent contraints dans les dangers de leur nouvelle République de créer des Dictateurs avec un pouvoir absolu & arbitraire. Dès qu'il étoit nommé, il se trouvoit revêtu de la suprême puissance: l'un des Consuls avoit le pouvoir de nommer celui qu'il croiroit le plus heureux, s'il étoit capable de faire un bon choix pour le salut de la patrie. Les affaires en ce tems-là étoient réduites en un si triste état, qu'on eut absolument besoin d'un homme tel que Fabius pour la conduite d'une guerre si difficile. T. Largius fut le premier Romain qui parvint à cette suprême dignité. Aussitôt qu'un Dictateur étoit nommé, il étoit absolu, & maître de faire tout ce qu'il lui plaisoit. Il avoit droit de vie & de mort à Rome comme dans les armées, sur les Généraux & sur tous les Citoyens, de quelque rang qu'ils fussent, & sans appel. L'autorité & les fonctions des autres Magistrats cessoient, ou lui étoient subordonnées. Il nommoit le Général de la cavalerie, qui étoit à ses ordres, & qui lui servoit comme de Capitaine des gardes. Il avoit des Licteurs armés de haches comme les Rois. Il pou-

voit lever des troupes, faire la paix ou la guerre selon qu'il le jugeoit à propos, sans être obligé de rendre compte & de prendre l'avis du Sénat ni du peuple: son administration ne duroit que six mois. Il n'y avoit, dit Plutarque (a), que le seul Fabius Maximus, en qui la grandeur d'ame & la gravité des mœurs répondoient à la dignité & à la majesté de cette charge, & qui étoit encore dans l'âge où l'esprit trouve dans le corps assez de force pour exécuter les desseins qu'il a formés, & où la hardiesse est tempérée par la prudence. Il choisit pour Général de la cavalerie L. Minucius: & la première chose qu'il demanda au Sénat, ce fut de pouvoir monter à cheval à l'armée: car cela étoit expressément défendu au Dictateur par une loi fort ancienne; soit que l'on fit confier la plus grande force des Romains dans l'infanterie, & que l'on crût à propos par cette raison que le Général demeurât à la tête des cohortes sans jamais les quitter, soit que cette charge étant d'ailleurs souveraine & fort voisine de la tyrannie, on voulut que le Dictateur parût au moins en cela avoir besoin du peuple. La Dictature ne fut perpétuelle que sous César.

(a) *Dacier, Plut. Fab. Max.*

minimum au secours de cette Province, il ôta à Servilius le commandement de l'armée de terre, & le renvoia bien accompagné à Rome, avec ordre, si les Carthaginois remuoient par mer, de courir où son secours seroit nécessaire. Ensuite il se mit en marche avec le Général de la cavalerie, & alla camper en un lieu nommé Aigues, à cinquante stades du camp des Carthaginois.

Fabius arrivé, Annibal, pour jeter l'épouvante dans cette nouvelle armée, sort de son camp, approche des retranchemens des Romains, & se met en bataille. Il resta quelque tems en disposition; mais comme personne ne se présentoit, il retourna dans son camp. Car Fabius avoit pris la résolution, & rien dans la suite ne fut capable de la lui faire quitter, de ne rien hasarder témérairement, de ne pas courre les risques d'une bataille, & de s'appliquer uniquement à mettre ses gens à couvert de tout danger. D'abord ce parti ne lui fit pas honneur, il courut des bruits desavantageux sur son compte, on le regarda comme un homme (a) lâche, timide, & qui craignoit l'ennemi: mais on ne fut pas longtems

(a) *On le regarda comme un homme lâche, timide, & qui craignoit l'ennemi.*] Ceux qui donnent des interprétations malignes aux actions des grands hommes, sont ordinairement ceux qui sont incapables d'en faire de grandes. Cela se remarque tous les jours à la guerre. On ne doit pas moins juger de l'ignorance de ceux qui trouvent à redire à certaine conduite ou certaine façon de faire la guerre dans un Général consommé dans la science des armes, & d'une grande réputation, lorsqu'on ne peut rien pénétrer dans ce qu'il s'est résolu de faire ou dans ses desseins. Il faut attendre que l'événement bon ou mauvais nous permette de décider sur sa conduite. On regarde Fabius comme un homme lâche & timide. Je n'ai garde d'en être surpris, car les Romains ne furent jamais fort habiles dans une guerre de défensive; & si quelques-uns de leurs Généraux l'ont pratiquée dans certaines conjonctures, ils s'en retirèrent toujours bien vite, dès que l'occasion se présentoit de quitter celle-ci pour prendre l'autre. Fabius est le seul des Romains qui ait soutenu plusieurs campagnes sur une défensive réglée sans s'en écarter: ce qui est admirable, & marque son profond sça-

voir dans les armes. Les jeunes gens sans expérience, & les Généraux ignorans sur cette partie de la guerre, s'imaginent qu'elle est d'un homme lâche & sans cœur, qui craint l'ennemi, ou qui est incapable de rien entreprendre. Ils se trompent: la défensive est de toutes les parties de la science de la guerre celle qui demande de plus grandes qualitez dans un Général: sans elles je ne lui conseillerois pas de se charger de cette sorte de guerre, rien de plus difficile: il faut plus qu'en aucune autre un courage & une fermeté à l'épreuve de tout, une grande étendue d'esprit, beaucoup de vigilance, une prévoyance égale, des connoissances que l'expérience n'enseigne jamais, quelque longue qu'elle puisse être dans les armes. Voilà bien de grandes qualitez pour un seul homme, & pour une seule partie du métier: elles se trouvent pourtant presque toutes renfermées dans Fabius, & cependant une cabale s'éleve contre lui, & le diffame dans l'esprit des soldats. L'on n'agit pas moins au dehors, on le produit à Rome & dans le Sénat comme un homme lâche & sans cœur, & Emilius est à la tête de cette indigne cabale: le Sénat l'écoute, & il en est cru, ce qui ne nous

à reconnoître que, dans les circonstances présentes, le parti qu'il avoit pris étoit le plus sage & le plus judicieux que l'on pût prendre. La fuite des affaires justifia bientôt la solidité de ses réflexions. L'armée Carthaginoise étoit composée de soldats exercez dès leur jeunesse aux travaux & aux périls de la guerre. Elle étoit commandée par un Général nourri & élevé parmi ses soldats, & instruit dès l'enfance dans la science des armes. Elle avoit déjà gagné plusieurs batailles dans l'Espagne, & battu les Romains & leurs Alliez deux fois de suite. C'étoit avec cela des gens, qui ne pouvant tirer d'ailleurs aucun secours, n'avoient de ressource & d'espérance que dans la victoire. Rien de tout cela ne se trouvoit du côté des Romains. Si Fabius eût hazardé une action générale, sa défaite étoit

donné pas une idée fort avantageuse de ses lumières & de son équité.

Chacun sçait que le nombre des têtes sages dans ce Sénat, qui faisoit tant de bruit dans le monde, étoit si petit en ce tems-là, qu'à peine en trouvoit-on deux sur cent qui fussent dignes d'être consultées : encore ne furent-elles jamais écoutées. Ceux qui ont bien lû & bien médité la seconde Punique, dans ce qui la précéda comme dans son commencement jusques vers la fin, n'en seront pas sans doute surpris. Cette Rome si sage, si guerrière, si prévoyante, si florissante & si heureuse dans le choix de ses sujets avant la guerre d'Annibal, parut sans conseil, sans presque aucun soin de la discipline militaire presque oubliée, sans Officiers, sans Généraux, pleine de dissensions, de jalousies réciproques & de cabales dans son Sénat, dès que cet ennemi redoutable eut percé ses frontières; cette Rome, encore une fois, desaccoutumée des disgrâces de la fortune & des vicissitudes ordinaires de la guerre, perd courage, & la tête tourne à ses Sénateurs. J'en juge ici par leur conduite, sans aucun égard aux Historiens Latins & aux Auteurs modernes, dont l'admiration pour les Romains passe les bornes raisonnables; j'en juge, dis-je, par leur conduite dans cette guerre, si peu digne de gens sages.

Le seul homme qui peut les tirer d'embarras, & qui leur fait voir leur salut par une façon de guerre toute opposée à celle de ceux qui l'ont précédé, & la seule capable de ruiner l'ennemi; le seul homme, dis-je, capable de conduire cette guerre,

est étourdiment déposé, on lui ôte le commandement des armées après la campagne, quoiqu'il eût fait voir par sa conduite & par la honte de Minucius, qui avoit soulevé l'armée & Rome contre lui, que le salut de la République & la ruine d'Annibal dépendoient d'une sage & sçavante défensive, & que le Sénat n'avoit rien de mieux à faire contre un ennemi aussi redoutable, que de ne rien hasarder, & de ne songer à autre chose qu'à mettre tous ses soins à aguerrir les troupes par de petits combats. Par-là les Romains diminueoient peu à peu l'armée ennemie, comme dit mon Auteur, & relevoient le courage de leurs soldats & de leurs Officiers, que les pertes précédentes n'avoient que trop intimidé, & par cette sage conduite ils faisoient encore revivre l'ancienne discipline, seule capable de former de bons soldats & d'excellens Officiers. Ces malhabiles & insensés Sénateurs, ne comprenant rien dans une prudente & sçavante lenteur, flétrissent ce grand homme par les dégoûts que ses ennemis lui donnent dans le Sénat. Ils reconnurent, mais trop tard, que la seule voie de ressource & de salut pour se délivrer de cette guerre, étoit celle que ce grand homme avoit embrassée : il fallut changer, & revenir à son système après l'infortune de Cannes. C'eût été ici la place d'une Dissertation importante sur les avantages qu'a la guerre offensive sur la défensive; mais comme elle est un peu trop étendue, & qu'elle romproit le fil de mes Observations sur les événemens remarquables, j'ai cru devoir la transporter à la fin de ce Volume.

immanquable. Il fit donc mieux de s'en tenir à l'avantage qu'avoient les Romains sur leurs ennemis, & de régler là-dessus l'état de la guerre. Cet avantage étoit de recevoir par leurs derrières autant de vivres, de munitions & de troupes qu'ils en auroient besoin, sans crainte que ces secours pûssent jamais leur manquer.

Sur ce projet, le Dictateur se borna pendant toute la campagne à côtoier toujours les ennemis, & à s'emparer des postes qu'il sçavoit être les plus favorables à son dessein. Il ne souffrit pas que les soldats allassent au fourrage; il les retint toujours réunis & ferrez, uniquement attentif à étudier les lieux, le tems & les occasions. Quand quelques fourrageurs du côté des Carthaginois approchoient de son camp comme pour l'insulter, il les attaquoit. Il en tua ainsi un assez grand nombre. Par ces petits avantages il diminueoit peu à peu l'armée ennemie, & relevoit le courage à la sienne, que les pertes précédentes avoient intimidée. Mais on ne put jamais obtenir de lui qu'il marquât le tems & le lieu d'un combat général. Cette conduite ne plaisoit pas à Minucius. Baslement populaire, il se plioit aux sentimens du soldat, & décrioit le Dictateur comme un homme sans courage & sans résolution. On ne pouvoit trop tôt lui faire naître l'occasion d'aller à l'ennemi, & de lui donner bataille.

Les Carthaginois après avoir saccagé la Daumie & passé l'Apennin, s'avancèrent jusques chez les Samnites, pais gras & fertile, qui depuis longtems jouissoit d'une paix profonde, & où les Carthaginois trouvèrent une si grande abondance de vivres, que malgré la consommation & le dégât qu'ils en firent, ils ne pûrent les épuiser. De-là ils firent des incursions sur Bénevent, Colonie des Romains, & prirent Venusia, ville bien murée, & où ils firent un butin prodigieux. Les Romains les suivoient toujours à une ou deux journées de distance (a), sans vouloir ni les joindre ni les combattre. Cette affectation d'éviter le combat, sans cesser de tenir la campagne, porta le Général Carthaginois à se répandre dans les

(a) Les Romains les suivoient toujours à une ou deux journées de distance, sans vouloir ni les joindre ni les combattre.] Tite-Live produit ici un discours de sa façon, qu'il met dans la bouche de Minucius, auquel il ne pensa peut-être jamais : puis-que notre Auteur n'en dit rien, il faut

en donner tout l'honneur à l'Ecrivain Latin. Je le trouve bon & instructif. Il seroit à souhaiter que tous les Officiers Généraux pensassent & raisonnassent ainsi, lorsqu'ils sont commandez par de faux Fabius, qui cherchent à traîner la guerre en longueur, sans avoir les talens & la fer-

plaines de Capoue. Il se jeta en particulier sur Falerne, persuadé qu'il arriveroit une de ces deux choses, ou qu'il force-roit les ennemis de combattre, ou qu'il feroit voir à tout le monde qu'il étoit pleinement le maître, & que les Romains lui abandonnoient le plat país: après quoi il espéroit que les villes épouvantées quitteroient le parti des Romains. Car jus-qu'alors, quoiqu'ils eussent été vaincus dans deux batailles, aucune ville d'Italie ne s'étoit rangée du côté des Carthagi-nois. Toutes étoient demeurées fidèles, même celles qui avoient le plus souffert: tant les Alliez avoient de respect & de vénéra-tion pour la République Romaine.

Au reste Annibal raisonnoit sagement. Les plaines les plus estimées de l'Italie, soit pour l'agrément, soit pour la ferti-lité, sont sans contredit celles d'autour de Capoue. On y est voisin de la mer. Le commerce y attire du monde de presque toutes les parties de la terre. C'est-là que se trouvent les villes les plus distinguées & les plus belles d'Italie; le long de la côte Sinuessè, Cumes, Pouzoles, Naples, Nuceria: dans les terres du côté du Septentrion, Calenum & Teano; à l'O-rient & au Midi la Daunie & Nole; & au milieu de ce país, Capoue, la plus riche & la plus magnifique de toutes. Après cela doit-on s'étonner que les Mythologues aient tant célébré ces belles plaines, qu'on appelloit aussi champs Phlégréens, autres plaines fameuses, & qui surpassoient en beauté toutes les autres: de sorte qu'il n'est pas surprenant que les Dicux en aient entre eux disputé la possession. Mais outre tous ces avantages, c'est encore un país très-fort, & où il est très-diffi-cile d'entrer. D'un côté il est couvert par la mer, & tout le reste est fermé par de hautes montagnes, où l'on ne peut pé-nétrer, en venant des terres, que par trois gorges étroites & presque inaccessibles, l'une du côté des Samnites, l'autre du côté d'Eriban, & la troisième du côté des Hirpinien. Les Carthaginois campez dans cette partie de l'Italie, alloient de dessus ce théâtre ou épouvanter tout le monde par une entre-prise si hardie & si extraordinaire, ou rendre publique & ma-nifeste la lâcheté des Romains, & faire voir qu'ils étoient ab-solument les maîtres de la campagne.

meté nécessaire dans une défensive. Nous en aurions eu un très-grand besoin pen-dant le cours de la guerre de 1701, nos ennemis se fussent très-mal trouvez des conseils de ces gens. Les Généraux trop

circonspects, & même ceux qui se sont médiocrement à la tête d'une armée Fran-çoise, trouvent à la fin qu'ils sont peu dignes de la commander.

Sur ces réflexions Annibal sortit du Samnium, & passant le détroit du mont Eriban, vint camper sur l'Athurnus, qui divise la Campanie en deux parties presque égales; il mit son camp du côté de Rome, & fit faire le dégât par les fourrageurs dans toute la plaine, sans que personne s'y opposât. Fabius fut surpris de la hardiesse de ce Général, mais elle ne fit que l'affermir dans sa première résolution. Minucius au contraire & les autres Officiers subalternes, croiant avoir surpris l'ennemi en lieu propre à lui donner bataille, étoient d'avis que l'on ne pouvoit faire trop de diligence pour le joindre dans la plaine, & sauver une si grande contrée de la fureur du soldat. Le Dictateur fit semblant d'être dans le même dessein, & d'avoir le même empressement; mais quand il fut à Falerne, content de se faire voir au pied des montagnes & de marcher à côté des ennemis, pour ne pas paroître leur abandonner la campagne, il ne voulut point avancer dans la plaine, & craignit de s'exposer à une bataille rangée, tant pour les raisons que nous avons déjà vûes, que parce que les Carthaginois étoient de beaucoup supérieurs en cavalerie.

Après qu'Annibal eut assez tenté le Dictateur, & qu'il eut fait un butin immense dans la Campanie, il décampa, pour ne point consumer les provisions qu'il avoit amassées, & pour les mettre en sûreté dans l'endroit où il prendroit ses quartiers d'hiver. Car ce n'étoit point assez que son armée, pour le présent, ne manquât de rien, il vouloit qu'elle fût toujours dans l'abondance. Il reprit le chemin par lequel il étoit venu, chemin étroit, & où il étoit très-aisé de l'inquiéter. Fabius, sur la nouvelle de sa marche, lui envoie au-devant quatre mille hommes pour lui couper le passage, avec ordre, si l'occasion s'en présentoit, de tirer avantage de l'heureuse situation de leur poste. Il alla lui-même ensuite, avec la plus grande partie de son armée, se placer sur la colline qui commandoit les défilez. Les Carthaginois arrivent & campent dans la plaine au pied même des montagnes. Les Romains s'imaginoient emporter d'emblée le butin, & même qu'aidez du lieu ils pourroient terminer la guerre. Fabius ne pensoit plus qu'à voir quels postes il occuperoit, par qui & par où il feroit commencer l'attaque.

C H A P I T R E XX.

Stratagème d'Annibal pour tromper Fabius. Bataille gagnée en Espagne sur Asdrubal par Cnéius Scipion. Publius son frère est envoyé en Espagne. Les Romains passent l'Ebre pour la première fois.

Tous ces beaux projets devoient être exécutez le lendemain : mais Annibal jugeant de ce que les ennemis pouvoient faire en cette occasion, ne leur en donna pas le tems. Il fit appeller Asdrubal, qui avoit à ses ordres les pionniers de l'armée, & lui ordonna de ramasser tout le plus qu'il pourroit de morceaux de bois sec & d'autres matières combustibles, de les lier en faisceaux, d'en faire des torches, & de choisir dans tout le butin environ deux mille des plus forts beufs, & de les conduire à la tête du camp. Cela fait, il dit à cette troupe de repâître & de se reposer. Vers la troisième veille de la nuit, il fait sortir du camp les pionniers, & leur ordonne d'attacher les torches aux cornes des beufs, de les allumer, & de pousser ces animaux à grands coups jusques au sommet d'une montagne qu'il leur montra, & qui s'élevoit entre son camp & les défilez où il devoit passer. A la suite des pionniers il fit marcher les armes à la légère pour leur aider à passer les beufs, avec ordre, quand ces animaux seroient en train de courir, de se répandre à droit & à gauche, de gagner les hauteurs avec grand bruit, de s'emparer du sommet de la montagne, & de charger les ennemis en cas qu'ils les y rencontraient. En même tems il s'avance vers les défilez, aiant à son avantgarde l'infanterie pesamment armée, au centre la cavalerie suivie du butin, & à l'arrièregarde les Espagnols & les Gaulois.

A la lueur de ces torches, les Romains qui étoient à la garde des défilez, croient qu'Annibal prend route vers les hauteurs, quittent leur poste & courent pour le prévenir. Arrivez proche des beufs, ils ne savent que penser de cette manœuvre, ils se forment du péril où ils sont une idée terrible, & attendent de là quelque événement sinistre. Sur la hauteur, il y eut quelque escarmouche entre les Carthaginois & les Romains; mais les beufs se jettant entre les uns

& les autres les empêchoient de se joindre, & en attendant le jour on se tint de part & d'autre en repos. Fabius fut surpris de cet événement. Soupçonnant qu'il y avoit là quelque ruse de guerre, il ne branla point de ses retranchemens, & attendit le jour, sans se départir de la résolution qu'il avoit prise de ne point s'engager dans une action générale. Cependant Annibal profite de son stratagème. La garde des défilez n'eut pas plutôt quitté son poste, qu'il les fit traverser à son armée & au butin, tout passa sans le moindre obstacle. Au jour, de peur que les Romains, qui étoient sur les hauteurs, ne maltraitassent ses armez à la légère, il les foutint d'un gros d'Espagnols, qui aiant jetté sur le quarreau environ mille Romains, descendirent tranquillement avec ceux qu'ils étoient allez secourir. Sorti, par cette ruse, du territoire de Falerne, il campa ensuite paisiblement où il voulut, & n'eut plus d'autre embarras que de chercher où il prendroit ses quartiers d'hiver.

Cet événement répandit la terreur dans toutes les villes d'Italie, tous les peuples desespéroient de pouvoir jamais se délivrer d'un ennemi si pressant. La multitude s'en prenoit à Fabius. Quelle lâcheté, disoit-on, de n'avoir point fait usage d'une occasion si avantageuse ! Tous ces mauvais bruits ne firent aucune impression sur le Dictateur. Obligé quelques jours après de retourner à Rome (a) pour quelques sacrifices, il or-

(a) Obligé quelques jours après de retourner à Rome pour quelques sacrifices.] La consternation fut grande à Rome, dès que l'on eut appris que non seulement Annibal s'étoit dégagé de ce mauvais pas sans la moindre résistance & sans aucune perte, mais encore que tout ce qui s'étoit trouvé sur les hauteurs entre le camp de Fabius & le passage forcé, avoit été taillé en pièces, & que le reste s'étoit sauvé comme il avoit pu. Cette nouvelle, augmentée encore par les bruits de la renommée, & par les lettres de Minucius & de ceux de sa cabale, obligea les Romains à recourir à l'assistance des Dieux, selon leur coutume, dans leurs plus grands malheurs : car c'est dans ces occasions où ils recouroient le plus à l'assistance divine. On ne se presse point trop lorsqu'il faut les remercier pour les bons succès ; mais dans les calamitez publiques, on y a recours avec tout l'appareil & l'attirail pos-

sible de dévotion, & sur tout à la veille de quelque grand événement, d'où dépend le salut ou la gloire de tous. Nous imitons parfaitement cette méthode des Anciens : je n'ai garde d'y trouver à redire, car nous ne sommes pas moins louables qu'eux ; mais nous sommes beaucoup plus sensés aujourd'hui que les Romains ne l'étoient en ce tems-là. Quoi de plus ridicule que de rappeler Fabius à Rome, & de lui faire quitter son armée, où sa présence est si nécessaire : non pour en mettre un autre en sa place par pur mécontentement ; mais pour le prier d'assister à une cérémonie de dévotion, à un sacrifice ! Peut-on voir rien de plus fou & de plus insensé que cette conduite ? Fabius abandonne son armée, & la laisse sous la conduite d'un franc étourdi contre le Général du monde le plus redoutable, & le tout pour un acte de bigoterie & de superstition. Si le Sénat n'avoit alors à délibérer grave-

donna expressément à Minucius (a) de penser beaucoup moins à remporter quelque avantage sur les Carthaginois, qu'à empêcher qu'ils n'en remportassent sur lui. Mais ce Colonel fit si peu d'attention à cet ordre, que, pendant qu'il le recevoit, il n'étoit occupé que de la pensée de combattre. Tel étoit l'état des affaires en Italie.

En Espagne, Asdrubal aiant équipé les trente vaisseaux

ment que sur de pareilles fortifés, il faudroit qu'on avouât que ce que j'en ai déjà dit, & ce que j'en dirai ailleurs, ne peut être conté : car je ne vois rien de plus misérable que sa conduite en tout jusqu'à près la bataille de Cannes, où les cervelles commencèrent à devenir un peu plus raisonnables par l'expérience de leurs fautes.

L'Empereur Aurélien dans la guerre contre les Marcomans & les Juthonges, après quelques succès, tomba dans les plus grandes adversitez : car leur aiant refusé la paix après les avoir acculez dans un mauvais pas, d'où il sembloit qu'ils ne s'en tireroient jamais qu'en implorant la miséricorde de ce Prince, ils trouvèrent le moyen de se dégager d'un pas si dangereux, & entrèrent ensuite en Italie, où ils portèrent toutes les horreurs de la guerre. Aurélien se vit au bout de ses ressources, alors il recourut à ses Dieux & à ses Déeses pour se les rendre favorables dans l'extrémité où il se trouvoit. Il écrivit au Sénat de les prier tout de son mieux, & de consulter les Livres des Sibilles. Cette cérémonie se faisoit avec une si grande magnificence, qu'il en coûtoit extrêmement : la dépense épouvante le Sénat. L'Empereur le presse & lui promet de fournir à tout ; mais ce grand homme, bien que peu éloigné de Rome, n'eut garde d'aller assister aux processions & aux sacrifices, & d'abandonner son armée. Il ne la quitta jamais. Les Dieux furent pour lui, & ils lui eussent été contraires s'il eût abandonnée d'un instant. Ils se déclarent toujours pour les plus habiles, & toute la dévotion des ignorans ne sert de rien. Ces Dieux feront des miracles tant qu'il leur plaira, mais non pas de ceux qui seront remporter des victoires : car rien de plus borné que le pouvoir des Divinités du Paganisme. Cependant Aurélien disoit que toutes celles qu'il avoit remportées étoient un présent de ses Dieux. Les Romains tenoient le même langage.

(a) Il ordonna expressément à Minucius de penser beaucoup moins à remporter quelque avantage sur les Carthaginois, qu'à empêcher qu'ils n'en remportassent sur lui.] Le discours que Fabius tient au Général de la cavalerie, se trouve tout entier dans Tite-Live, ou pour mieux dire cet Auteur le tire de sa tête, selon sa coutume. Il n'y a qui que ce soit qui puisse lui en sçavoir mauvais gré, il n'est jamais trop long à ses Lecteurs par les bonnes choses qu'il dit, & par les charmes de son éloquence. Il n'y eut que Minucius qui pût le trouver ennuyeux, car son dessein ne fut jamais d'ajouter foi à la sagesse des conseils de Fabius. Il faut lui pardonner, il n'étoit pas assez habile ni assez prudent pour faire la guerre sur un semblable principe que celui de son Dictateur. Il étoit brave, & puis c'est tout. Il fit si peu d'attention à cet ordre, dit mon Auteur, que, pendant qu'il le recevoit, il n'étoit occupé que de la pensée de combattre. Voici ce que Tite-Live fait dire à Fabius : je le tire de la version de Du Ryer. Il s'en faut bien qu'il approche de l'éloquence de son texte, mais je l'aime beaucoup mieux que le précieux de la nouvelle Histoire Romaine, si révérent dans le Dictionnaire Néologique, que l'Auteur auroit pu un peu mieux remplir : c'est négligence ou peut-être jalousie, car enfin il y a mille endroits remarquables, qu'il a écartez, & cela contre sa conscience.

Fabius étant prêt à partir, pria Minucius de croire plutôt le conseil que la fortune, & qu'il imitât plutôt son Dictateur que Sempronius & Flaminius, qu'il ne s'imaginât pas que l'on n'eût rien avancé, parce que durant tout l'été on n'avoit fait autre chose que d'amuser l'ennemi ; que quelquefois les Médecins profitent plus par le repos que par les remèdes qui émeuvent les humeurs ; que ce n'étoit pas peu de chose que d'avoir cessé d'être vaincu par un ennemi si souvent victorieux, & d'avoir trouvé le moyen de reprendre haleine après tant

que

que son frère lui avoit laissé, & y en aiant ajouté dix autres, fit partir de la nouvelle Carthage quarante voiles, dont il avoit donné le commandement à Amilcar : puis aiant fait sortir les troupes de terre des quartiers d'hiver, il se mit à leur tête ; & faisant ranger la terre aux vaisseaux, il les suivit de dessus le rivage, dans le dessein de joindre les deux armées, lorsqu'on seroit proche de l'Ebre. Cnéius averti de ce projet des Carthaginois, pensa d'abord à leur aller au-devant par terre ; mais quand il sçut combien l'armée des ennemis étoit nombreuse, & les grands préparatifs qu'ils avoient faits, il équipa trente-cinq vaisseaux, qu'il fit monter par les soldats de l'armée de terre qui étoient les plus propres au service de mer ; puis aiant mis à la voile, après deux jours de navigation depuis Tarragone, il aborda aux environs des embouchures de l'Ebre. Lorsqu'il fut à environ dix milles de l'ennemi, il envoya deux frégates de Marseille à la découverte. Car les Marseillois étoient toujours les premiers à s'exposer, & leur intrépidité lui fut d'un grand secours. Personne n'étoit plus attaché aux intérêts des Romains, que ce peuple, qui dans la suite leur a souvent donné des preuves de son affection, mais qui se signala dans la guerre d'Annibal. Ces deux frégates rapportèrent que la flote ennemie étoit à l'embouchure de l'Ebre. Sur le champ Cnéius fit force de voiles pour la surprendre. Mais Asdrubal informé depuis longtems par les sentinelles que les Romains approchoient, rangeoit ses troupes en bataille sur le rivage, & donnoit ses ordres pour que l'équipage montât sur les vaisseaux. Quand les Romains furent à portée, on sonna la charge, & aussitôt on en vint aux mains. Les Carthaginois soutinrent le choc avec valeur pendant quelque tems ; mais ils plièrent bientôt.

de pertes & tant de malheurs. Fabius raisonne de la sorte parce qu'il connoît Annibal. On ne sçauroit faire un plus grand éloge, qu'en avertissant celui auquel nous laissons le commandement de l'armée, de ne rien hasarder contre un Capitaine si redoutable, & qu'il faut être aussi grand homme que lui & aussi habile pour l'attaquer & pour le combattre ; mais ces sortes de remontrances sont inutiles dans un Général ignorant, présomptueux, qui se croit capable, parce qu'il est brave. Qu'arrive-t-il ? Ces sortes de Généraux se font battre honteusement, & ils sont contraints d'a-

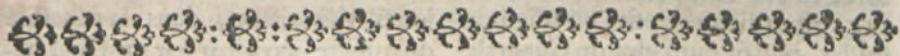
vouer qu'ils n'ont l'expérience de rien : il est cependant rare qu'ils en conviennent. Il s'en trouve peu dans le monde à qui cet aveu ne coûte beaucoup à faire : c'est une très-grand rareté, & l'on verra que Minucius avoue franchement & en galant homme qu'il sçait se connoître & se corriger : car il le publie en présence de Fabius & de toute l'armée, & regarde son Général comme son Maître, & plus capable de commander qu'il ne l'étoit lui-même. Je ne vois rien de plus grand que cela, & plus digne de l'ancienne vertu Romaine.

La vûe des troupes , qui étoient sur terre , fut beaucoup moins utile aux soldats de l'équipage pour leur inspirer de la hardiesse & de la confiance , qu'elle ne leur fut nuisible , en leur faisant espérer que c'étoit pour eux une retraite aisée , en cas qu'ils eussent du dessous. Après avoir perdu deux vaisseaux avec l'équipage , & que quatre autres eurent été desemparez , ils se retirèrent vers la terre. Mais poursuivis avec chaleur par les Romains , ils s'approchèrent le plus qu'ils pûrent du rivage ; puis sautant de leurs vaisseaux , ils se sauvèrent vers leur armée de terre. Les Romains avancèrent hardiment vers le rivage , & aiant lié à l'arrière de leurs vaisseaux tous ceux des ennemis qu'ils pûrent mettre en mouvement , ils mirent à la voile , extrêmement satisfaits d'avoir vaincu du premier choc , de s'être soumis toute la côte de cette mer , & d'avoir gagné vingt - cinq vaisseaux. Depuis cet avantage les Romains commencèrent à mieux espérer de leurs affaires en Espagne.

Quand on reçut à Carthage la nouvelle de cette défaite ; on équipa soixante - dix vaisseaux : car on ne croioit pas pouvoir rien entreprendre qu'on ne fût maître de la mer. Cette flote cingla d'abord en Sardaigne , & de la Sardaigne elle vint aborder à Pise en Italie , où l'on espéroit s'aboucher avec Annibal. Les Romains vinrent au - devant avec six-vingts vaisseaux longs à cinq rangs : mais les Carthaginois , informez qu'ils étoient en mer , retournèrent à Carthage par la même route. Servilius , Amiral de la flote Romaine , les poursuivit pendant quelque tems dans l'espérance de les combattre ; mais il avoit trop de chemin à faire pour les atteindre. D'abord il fut à Lilybée , de là il passa en Afrique dans l'Isle de Cercine , d'où après avoir fait paier contribution aux habitans , il revint sur ses pas , prit en passant l'Isle de Cossyre , mit garnison dans sa petite ville , & aborda à Lilybée , où aiant mis ses bâtimens en sûreté , il rejoignit peu de tems après l'armée de terre.

Sur la nouvelle de la victoire que Cnéius avoit remportée sur mer , le Sénat persuadé que les affaires d'Espagne méritoient une attention particulière , & qu'il étoit non seulement utile , mais nécessaire de presser les Carthaginois dans ce pais - là , & d'y allumer la guerre de plus en plus , mit en mer vingt vaisseaux sous la conduite de Publius Scipion , qui avoit déjà été choisi pour cette guerre , & lui donna ordre

de joindre au plutôt Cnéius son frère , pour agir avec lui de concert. Il craignoit que les Carthaginois dominant dans ces contrées , & y ramassant des munitions & de l'argent en abondance , ne se rendissent maîtres de la mer , & qu'en fournissant de l'argent & des troupes à Annibal , ils ne l'aidassent à subjuguier l'Italie. C'est pour cela que cette guerre leur parut si importante , qu'ils envoièrent une flote & qu'ils en donnèrent le commandement à Publius Scipion , qui arrivé en Espagne & joint à son frère , rendit de très-grands services à la République. Jusqu'alors les Romains n'avoient osé passer l'Ebre , ils croioient avoir assez fait de s'être gagné l'alliance & l'amitié des peuples d'en-deçà : mais sous Publius ils traversèrent ce fleuve , portèrent leurs armes bien au-delà. Le hazard même sembla pour lors agir de concert avec eux. Aiant effraié les peuples qui habitoient l'endroit du fleuve qu'ils avoient choisi pour le passer , ils avancèrent jusqu'à Sagonte , & campèrent à cinq milles de cette ville proche d'un Temple consacré à Venus , poste également avantageux , & parce qu'il les mettoit hors d'insulte , & parce que la flote , qui les côtoioit , leur fournissoit commodément tout ce qui leur étoit nécessaire. Or voici ce qui arriva dans cet endroit.



OBSERVATIONS

Sur la conduite d'Annibal engagé dans le détroit des montagnes de Cassilinum.

S. I.

Le plus rusé Capitaine est en même tems le plus brave. Réflexions sur le plan de guerre que Fabius se propose.

JE ne sçai dans quel Auteur j'ai trouvé cette maxime , que les plus fins & les plus rusez Capitaines ne sont pas toujours les plus courageux. Quel qu'il puisse être , ancien ou moderne , il a fait voir qu'on ne pouvoit rien

avancer de plus faux & de plus absurde. La guerre n'est pas seulement , comme dit Cicéron , un débat qui se vuide par la force ; mais encore par la ruse & par le stratagème. En effet toute la science de la guerre roule là-dessus. A la prendre dans chacune de ses parties , il n'y en a pas une qui ne l'ait pour but , & qui ne nous y conduise. Or celui-là est le plus habile qui y excelle le plus , & celui qui y excelle le plus est toujours le plus coura-

geux : car les Capitaines d'un courage médiocre ne conservent jamais leur jugement dans le danger.

Si l'on prend toutes les parties de la science des armes les unes après les autres, l'on verra qu'elles ne roulent que sur les tromperies & l'artifice réduit en art, & l'on peut dire que les Généraux d'armées ne font jamais mieux connoître leur intelligence, leur courage, la bonté de leur jugement & leur prudence, que lorsqu'ils réussissent dans leurs desseins, plutôt par l'adresse de leur esprit, que par la force des armes ; & pour réussir par celle-ci, il faut bien moins de valeur & de fermeté que dans l'autre. A-t-on douté de celle d'Annibal ? A-t-on soupçonné celle de Fabius ? Cependant voici deux hommes qui jouent au plus fin, & qui remplissent parfaitement ce personnage.

La victoire qui s'acquiert par la force & par la supériorité du nombre, est ordinairement l'ouvrage du soldat, plutôt que celui du Général ; mais celle qu'on remporte par la ruse & par l'adresse, est uniquement due à celui-ci. L'une & l'autre sont la ressource des petites armées contre les grandes, & toutes les deux la pierre de touche de la valeur & de l'intelligence. Cette ressource ne peut être que dans l'esprit & dans le cœur : l'un se trouve toujours tranquille & toujours présent dans les plus grands périls : il faut avoir l'autre bien haut & bien ferme pour soutenir & affronter un ennemi puissant & formidable.

Un Général, qui se met à la tête d'une armée étonnée par les défaites précédentes, qui n'offre presque que de nouveaux soldats à la place des vieux qui ont péri dans les batailles, qui les expose contre de vieilles trou-

pes accoutumées à vaincre, & qui rend tous les desseins de l'ennemi inutiles, quoique profonds, par la force de son esprit & par l'artifice de ses mouvemens ; un Général, dis-je, tel que celui-ci, est un homme du premier ordre, de la plus haute volée, un courage au-dessus de tous les autres, digne d'être admiré. Tel fut Fabius, ce sont ces sortes de temporiseurs qui sauvent les Etats, que la témérité & l'audace insensée ont laissés penchans à leur décadence. Fabius prend le commandement de l'armée Romaine dans un tems difficile & fâcheux. Parmi un si grand nombre d'Officiers Généraux, il n'en voit pas un seul sur la capacité duquel il puisse compter. Plus courageux que sages & solides, ils ne confidéroient que leurs forces sans examiner les qualitez ; ils s'imaginoient que la bonne volonté & le nombre des troupes suffisoient pour la victoire contre un ennemi toujours victorieux, dans la nécessité de vaincre, conduit par un Chef habile, & en qui le soldat avoit une confiance entière. Ils se trompoient grossièrement.

Fabius ne fut pas longtems sans connoître l'esprit qui régnoit dans son armée, & dont le Général de la cavalerie étoit comme l'organe. Le Dictateur avoit un pouvoir trop étendu pour rien craindre de cette cabale, il demeura toujours ferme & constant dans ce qu'il s'étoit résolu de faire, il changea tout l'état de la guerre, résolu de suivre Annibal par tout, d'observer ses mouvemens, & d'occuper les postes les plus avantageux sans rien engager, se foyant fort peu des plaisanteries de ses envieux, qui l'appelloient le pédant d'Annibal, qu'il espéroit de réduire à la fin, & d'en être le maître.

Le Général Carthaginois connut bientôt le génie de ce grand homme. Il n'y avoit aucun foible, il l'admire lorsque les Romains semblent le mépriser. Il se voit bientôt au bout de ses finesse. L'un échape lorsque l'autre croit le tenir, & celui-ci ne tient rien lors même qu'il est le plus assuré de son coup.

Annibal ne pouvoit se sauver qu'en donnant beaucoup de combats. Le Romain, bien persuadé qu'il ruinoit son ennemi s'il pouvoit les éviter, traînoit la guerre en longueur dans un pais toujours favorable à ses desseins; le Carthaginois ne sçait comment s'y prendre avec un tel Antagoniste. Il se voit à bout & perd son but, tandis que le Romain le mène au sien, & l'engage dans une sorte de guerre qui ruine toutes ses espérances, & relève celles de la République.

Après ce que je viens de dire, comment peut-on soutenir cette proposition, que les plus fins & les plus rusez Capitaines ne sont pas toujours les plus braves? Je demande à ces gens-là, si un homme peu courageux conservera un jugement sain & tranquille dans les dangers les plus éminens de la guerre, & s'il ne faut pas les mépriser pour imaginer & pour mettre la ruse en effet; soit pendant la chaleur d'une action, soit dans les dispositions qui la précèdent: car le but d'un esprit insidieux & rusé, est la victoire.

Celui qui compte sur le grand nombre de ses troupes, & sur leur courage, n'a pas besoin de tant de machines, ni d'une valeur si extraordinaire contre un ennemi qui n'a qu'une petite armée à lui opposer. Il laisse faire au nombre, il lui suffit de lâcher la détente, le

coup part, il est assuré de l'effet par ses forces. Les victoires de la plupart des Conquérens, d'un Artilla, d'un Gengiscan, d'un Timurbec, ont été le prix de leur nombre; mais celles d'Annibal furent celui de la ruse & de la sagesse audacieuse de ce grand homme. Je conclus de tout ceci, que tout Général qui n'est pas rusé est un pauvre Général, & que ceux qui ont avancé cette proposition ne pouvoient rien dire de plus absurde.

Le projet de Fabius étoit tout ce qu'on pouvoit penser de plus salutaire & de plus profond. Il falloit user d'une grande prudence, de beaucoup de dextérité & d'une prévoyance sans fin: car un ennemi habile & rusé, qui cherche l'occasion de combattre, remue son camp, & la fait naître par ses marches & ses contremarches; & comme il est assuré d'avoir toujours l'ennemi en queue ou en flanc, il peut l'engager dans quelque pais favorable à ses desseins, revenir sur ses pas par une marche accélérée & forcée. Il peut se servir de l'avantage de la nuit, & venir par des chemins contraires, secrets & peu battus; ces sortes de marches sont d'autant plus heureuses, que la vitesse ne donne pas le tems d'en être averti. Fabius se démêle de toutes les ruses & les souplesses de son Antagoniste, & le réduit à l'extrémité par des mouvemens bien concertez, qui rendent sans effet ceux de son ennemi.

Végece est favorable à mon opinion. Il dit qu'il y a peu de Capitaines très-vaillans qui exécutent de grands faits d'armes, ce qui est très-véritable; étant une chose bien rare que les courages trop ardens, impétueux & trop impatiens soient accompagnez de beaucoup de prudence. Fabius autant par sa patience

& son adresse, que par son courage & sa capacité, sauve la République lorsqu'elle sembloit desespérer de son salut, & que tout conspiroit à une décadence prochaine.

Unus homo nobis cunctando restituit rem,

dit Ennius. La prudence fut la qualité qui étoit le plus au goût de Végèce. » Les bons Capitaines, dit-il, » ne sont pas ceux qui combattent » en rasé campagne, où le péril est » commun; mais bien ceux, qui » par adresse & ruse de guerre, » sans qu'il leur en coûte un seul » soldat, essaient de défaire l'en- » nemi, ou du moins à le tenir en » crainte & en échec. C'étoit là le talent de Fabius.

Il fallut que la République tombât dans un danger éminent pour se tourner du côté des gens de bien. Si on veut bien se donner la peine d'examiner avec quelque attention ce que les Auteurs Grecs & Latins rapportent des événemens de cette guerre d'Annibal, & la conduite des Généraux, comme celle du Sénat, on conviendra qu'il y avoit bien de l'ignorance dans les uns & bien des étages vuides dans les têtes de l'autre: ce Sénat si vénérable dans l'éloignement s'égaroit étrangement, & fouvent. Il fut peu équitable, & même injuste à l'égard du plus grand Capitaine, & le plus honnête homme de la République. Minucius, Général de la cavalerie, homme imprudent & fanfaron, forma un puissant parti contre le Dictateur: chacun, à l'envie, se donna la liberté de décrier la sagesse de sa conduite. On ne peut lire celle du peuple & du Sénat sans indignation, & regarder les envieux de ce grand homme sans un extrême mépris.

Mais comment se peut-il que ce

Sénat, rempli de si bonnes têtes, s'il faut en croire les admirateurs des Romains, n'ait pû connoître le caractère, la suffisance & le solide du projet de Fabius; qu'il n'ait pû connoître aussi l'ignorance & les défauts de ceux qu'il mit à la tête des armées, qui firent tant de honte au nom Romain; pendant qu'un étranger sorti du fond de l'Espagne, à la tête d'une armée formée de différentes nations, qui n'est jamais entrée dans Rome, n'ignore rien de ce qui se passe dans les délibérations les plus secrètes du Sénat? On auroit dit qu'il se gouvernoit au gré de ses desirs. Il étudie, il creuse si bien l'humeur, le génie & le caractère de chaque Consul qu'on lui oppose, il profite si habilement de leurs foibles, que tous les Historiens conviennent qu'il dut à cette connoissance, & à un talent si merveilleux & si rare, tout le succès de cette guerre.

S'il eût découvert dans le Dictateur le moindre défaut, dont il eût pû tirer avantage, il ne lui eût sans doute pas échapé; mais il ne rencontra dans ce Capitaine que des vertus & des qualitez éminentes pour la guerre, une profondeur de génie, une prévoiance sans bornes, qui ne suivoit pas, mais précédoit les conjectures: devinant les desseins de l'ennemi, & ce qu'il pouvoit entreprendre par la connoissance qu'il avoit du país, & par-là de ce qu'il pouvoit faire; se maintenant dans la possession d'agir à sa volonté, ne recevant jamais la loi de la nécessité ni du hazard. Il ne falloit pas moins que cet assemblage de grandes qualitez dans le Romain, pour embarasser le Carthaginois dans ce qu'il s'étoit résolu de faire.

Il est difficile que deux grands

hommes qui se font la guerre, puissent remporter de grands avantages l'un sur l'autre, si l'un cherche avec autant d'ardeur le combat, que l'autre à l'éviter & à détourner les coups qui le menacent par sa prudence & par son adresse. La défensive ruinoit infailliblement Annibal, & tiroit les Romains de leur décadence. Le Dictateur prend donc le parti de traîner la guerre en longueur, & d'observer les mouvemens de l'ennemi, de le côtoier sans le perdre de vue, de se poster avantageusement, de le harceler sans cesse, l'inquiéter dans ses fourrages & dans ses vivres, bien résolu de se servir de l'avantage des lieux & de saisir l'occasion, s'il la trouve, & de n'en fournir aucune à son ennemi.

Annibal déconcerté de ce nouveau plan de guerre, qui lui coupe tout moien d'exécuter librement & à son aise ce qu'il voudroit tenter, mit en œuvre tout ce que son esprit fécond en expédiens put lui fournir d'artificieux pour réduire le Général Romain à descendre dans les plaines; mais ce fut inutilement. Il emploie ces moiens violens dont il s'étoit servi contre Flaminius; il remplit la Campanie de tous les maux de la guerre. Il y porte le fer & le feu; mais il avoit affaire à un homme qui ne s'émuvoit pas aisément pour des sujets si légers par rapport aux conjonctures. Il demeura inébranlable & toujours fixe dans le système de guerre qu'il s'étoit résolu de suivre, sans jamais s'en écarter que dans le cas d'une nécessité absolue, ou dans des conjonctures si favorables qu'il pût être assuré du succès entier de ses armes, & sans lesquelles il croioit qu'il alloit du salut de la République, contre un Antagoniste aussi redoutable que

le Carthaginois, d'opiner plutôt selon les règles les plus sévères de la prudence, que d'obtenir des avantages par un pur coup de hazard.

Annibal se vit roulé de la sorte pendant toute cette campagne. Il épia inutilement l'occasion d'en venir aux mains; tout ce que l'art lui peut fournir de ruses & d'artifices, dont l'usage lui avoit été jusqu'alors si heureux & si glorieux, est réduit à l'absurde: il ne voit plus où il en est contre un homme qui fait la guerre de la sorte. Il voit en effet que ses affaires prennent un train peu favorable, qu'elles déclinent, & qu'il faut enfin redescendre après avoir monté si haut.

Cette manière de faire la guerre, jusqu'alors inconnue aux Romains, & ruineuse aux Carthaginois, fit l'admiration de ceux-ci & le mépris des autres, incapable d'en connoître le fin, & confondant dans la conduite de leur Général la lâcheté avec la prudence, ne prenant pas garde qu'il étoit tout rempli de celle-ci, alors si nécessaire, & que pour former un dessein de défensive aussi profond que le sien, on ne le peut sans une très-grande fermeté & un courage au-dessus du commun. Ils le regardèrent comme un homme qui évitoit le combat, bien plus par timidité, défaut de courage & par défiance de lui-même, que par raison. Ses maximes qui étoient de ne rien donner à la fortune, & de prendre ses mesures avec la dernière circonspection, firent qu'on l'accusa dans cette affaire-ci de n'avoir sçu profiter de l'occasion favorable de couper les vivres & toute espérance de retraite à l'armée Carthaginoise, imprudemment engagée dans ces détroits. Ce fut du moins le sentiment des Généraux de son armée.

Comme Fabius sçavoit qu'il avoit affaire à l'ennemi du monde le plus rusé & le plus fécond en ressources, il crut ne devoir rien négliger des précautions nécessaires pour lui couper toute voie de retraite ou de retourner sur ses pas avant que de rien engager. Il paroît qu'il parvint à ce dessein-là; mais comme il falloit du tems pour cela, il donna celui à son ennemi de pourvoir à ses affaires, sans qu'on puisse accuser le Dictateur d'avoir négligé l'occasion de faire un bon coup, mais seulement d'avoir multiplié les sûretés, qui ne lui servirent de rien, & de s'être conduit avec un peu trop de circonspection; ce qui lui fut moins préjudiciable que la mauvaise conduite & le peu de capacité des Officiers Généraux: l'entreprise échouée par la ruse d'Annibal, découragea les soldats Romains, qui soupçonnerent leur Général de foiblesse & de lâcheté. Ses ennemis & ses envieux, dont Rome n'étoit pas moins bien fournie que l'armée qu'il commandoit, soulevèrent le Sénat contre sa conduite; & quoiqu'il fit pour se justifier, on ne goûta point ses raisons. Le Général de la cavalerie, & ceux de sa cabale, avoient tellement prévenu tout le peuple contre lui par leurs lettres écrites au Sénat & à la ville, qu'il n'y eut qu'un très-petit nombre de gens sages qui crurent le Dictateur irréprochable; mais le peu qu'il y en avoit n'étoit pas capable de faire pancher la balance. L'on croit que si ce Général eût profité de la conjoncture, toute l'armée d'Annibal eût été taillée en pièces, ce qui n'étoit pas une entreprise sur le succès de laquelle on pût trop compter. Le dessein du Dictateur étoit plus assuré & plus profond qu'on ne pense pour finir la guerre

sans mettre les affaires au hazard: il vouloit enfermer son ennemi dans ces détroits, & le réduire à sa miséricorde, comme nous le ferons voir dans le cours de ces Observations.

On a de la peine à concevoir que les Romains n'eussent encore rien compris dans le plan de guerre & de conduite du Dictateur, ou qu'ils en oubliassent sitôt la solidité, bien que ce grand Capitaine leur eût fait assez connoître que l'état où il voioit les affaires de la République, & celles de leurs ennemis, les obligeoit à changer celui de la guerre, & à suivre une route différente de celle qu'on avoit suivie jusqu'alors; que la défense étoit l'unique moyen de sauver la République, & de la délivrer sans coup ferir d'un ennemi si formidable; qu'en se conduisant de la sorte, ils le ruineroient infailliblement sans rien hasarder. L'on peut reconnoître par tout ce qu'il fit, combien il étoit habile dans la science des postes & des campemens. Rien n'inquiétoit tant Annibal, & ne l'embarassoit davantage qu'une défense; les remèdes qu'il emploioit pour obliger les Romains à combattre étoient pires que le mal: car outre qu'ils lui furent inutiles contre Fabius, la République en tira plus de bien que de dommage, par les excès & les violences exercées sur les peuples & dans la campagne, qu'Annibal arma contre lui, au lieu de les gagner par des moyens tout contraires.

Cette conduite si opposée à ses véritables intérêts & aux conjonctures, le fit regarder comme un homme qui n'a plus rien à perdre, & qui ne voit d'autre ressource que dans son desespoir. Le Dictateur comprit par une conduite si peu sentée, combien il lui importoit de temporiser,

temporiser , & de ne rien hasarder contre un ennemi qui alloit se ruiner. Il le côtoia toujours de camp en camp , & de poste en poste , sans rien engager , persuadé qu'il ne pouvoit séjourner longtems dans la Campanie , ruinée par le séjour des armées.

Quel étoit le but du Général Carthaginois ? Il est surprenant qu'il n'en ait point d'autre que celui de combattre , & de vaincre toujours sans aucun profit , rien de réglé dans ses projets , nulle pensée d'établissement , nul moien d'y parvenir , s'il n'étoit maître des places fortes , dont la perte énerroit la République. C'est à quoi Annibal ne pensa jamais : cependant le gain de plusieurs victoires ne sert de rien , s'il n'est suivi de la prise des forteresses ennemies. Le parti que prenoit le Dictateur , eût dû obliger Annibal à s'attacher à quelque siège , qui lui importoit bien plus que la défaite de l'armée Romaine , & son expérience eût dû lui apprendre que les Romains se releveroient aisément de leurs pertes. Un Général qui imiteroit un tel modèle dans la conduite d'une guerre , se trouveroit aussi peu avancé dans dix ans , que le fut Annibal au bout de dix-huit qu'il employa dans celle-ci.

Ce grand homme , plus propre à vaincre qu'à sçavoir profiter de ses victoires , court le país , traverse des Provinces entières en vrai vagabond , qui cherche le pillage & à subsister , comme n'ayant rien de meilleur à faire contre un ennemi qui l'observe , le harcèle & le serre de près , & qui va le réduire à ne sçavoir où se tourner. La campagne se passe de la sorte en mouvemens réciproques. Annibal se trouve enfin au bout de sa course , il trouve

des pas de montagnes & la mer , & se voit obligé de retourner par le chemin d'où il est venu. Le Dictateur , qui cherche l'occasion de faire un bon coup , jugea par le chemin qu'il prenoit , qu'il alloit s'engager dans un pas très-dangereux , environné de montagnes & de défilez , d'où il lui seroit difficile de sortir. Il profite à propos de ce passage important , s'en rend le maître , & l'attend en bonne posture ; l'on vit pour le coup le grand & rusé Carthaginois tomber dans le même piège qu'il avoit tendu à Flaminius au défilé de Thrasymène.

Tite-Live est plus exact dans le détail de cette marche , & rapporte des circonstances qui ont un grand air de vérité , & qui me font croire qu'il s'est servi de Mémoires qui ne sont pas venus à la connoissance de Polybe ; ce qui me paroît d'autant moins suspect , que ce que dit l'Historien Romain est favorable à Annibal , & le justifie à l'égard de la faute qu'il commit de s'être engagé dans ces détroits , d'où il sembloit ne devoir jamais sortir , & où il n'y avoit qu'une seule issue , dont les Romains étoient les maîtres. Désespéré d'un événement si extraordinaire , il reconnoît sa faute , & se trouve dans le piège à la merci de ses ennemis , dont il se voit environné. De quelque côté qu'il se tourne , il ne voit que des obstacles presque insurmontables & d'affreuses difficultez , pour peu que le Général Romain sçache profiter de ses avantages. Cependant il ne se décourage point. Il pense à se délivrer d'un pas si dangereux. Il vit bien que la force n'étoit pas un moien fort assuré. Il voioit même de l'impossibilité à forcer le Dictateur si avantageusement posté. Sa cavalerie , sur laquelle il comptoit

le plus, lui devenoit inutile dans un pais si difficile. L'armée Romaine occupoit toutes les hauteurs, & le seul passage par où il pouvoit entrer dans la plaine. Le rusé Carthaginois n'avoit pas de tems à perdre, il profite de la faute de l'ennemi, qui bien loin de l'attaquer sur le champ & de profiter de l'avantage des lieux, remit la partie au lendemain, & laisse échapper l'occasion de le combattre & de finir tout d'un coup la guerre. Les ruses & les stratagèmes, dit Tite-Live, sont les ressources des Généraux qui ne peuvent rien emporter par la force. On peut voir dans cet Auteur, comme dans le nôtre, les moiens dont Annibal se servit pour se tirer d'un endroit si difficile & si dangereux.

Les ruses les plus récentes, & qui n'ont aucun exemple, sont celles qui sont les plus estimées & les plus difficiles à prévoir. Il faut qu'on avoue que celle-ci, où les Romains se laissèrent prendre, n'est pas des plus fines: elle me paroît puérile, & plus capable d'épouvanter des petits enfans que des gens de guerre, & cependant elle eut son effet. La superstition ne seroit-elle pas entrée pour quelque chose dans ce que les Romains pensèrent de ces feux errans sur la pente & sur le haut de ces montagnes? On sçait assez combien les impertinences des Poètes, canonisées & prêchées par les Prêtres, avoient renversé de cervelles du tems du Paganisme. Jamais peuple n'en a été plus gâté que celui de Rome; les soldats, comme plus brutes & plus ignorans, croioient tout bonnement ces folies. Ces feux n'auroient-ils pas contribué à leur remplir l'imagination de quelque Divinité favorable aux Carthaginois? Toutes choses paroissent des

prodiges aux esprits superstitieux, qui mettent leurs Dieux par tout où ils ne peuvent rien comprendre, & sur tout la nuit, qui rend certains phénomènes militaires plus épouvantables. Je ne sçai; mais on conviendra qu'il faut être bien foible & bien susceptible de crainte & de terreur, pour donner dans un panneau aussi grossier que celui-là. En ce tems-ci personne n'auroit bougé de son poste, on eût envoie reconnoître, & l'ennemi n'auroit remporté que de la honte de son stratagème. Comme il y avoit beaucoup à se défier d'Annibal & de ses ruses, le meilleur & le plus prudent étoit de faire reconnoître & de ne se dégarnir nulle part, se fortifier aux endroits les plus praticables, & cependant se tenir sur ses gardes; puisque le Général n'avoit rien omis des mesures & des précautions pour s'empêcher d'être forcé aux endroits par où l'ennemi pouvoit tenter quelque entreprise. Il étoit aisé au moins sensé de s'apercevoir que ce n'étoit qu'un piège qu'Annibal leur tendoit.

Fabius comprit d'abord ce que ce pouvoit être; mais étoit-il bien assuré que ceux qui gardoient les passages penseroient comme lui? Ces Généraux, ces soldats, qui désiroient tant de combattre, qui taxoient le Dictateur de foiblesse & de lâcheté, s'étonnent & s'effraient d'une chose, dont les plus simples & les courages les plus médiocres n'eussent tenu aucun compte. Ils n'ignoroient pas que les endroits où ils voioient paroître ces feux, étoient les moins praticables de la montagne, & que peu de monde suffisoit pour les défendre. Il falloit qu'ils fussent réduits à l'état des bêtes brutes, & que la peur leur eût fait perdre le jugement,

pour abandonner le seul endroit par où l'ennemi pouvoit s'échaper, pour courir à ceux où il n'y avoit rien à craindre.

Il y a du plaisir à entendre Tite-Live, qui parle de cette ruse d'Annibal comme d'une chose épouvantable à la vûe même pour tromper l'ennemi. *Ludibrium oculorum specie terribile ad frustrandum hostem commentus.* Je ne sçai si cette aventure n'est pas aussi honteuse aux Romains que la bataille de Thrasymène. Pour moi je suis persuadé que si pareille chose arrivoit à quelqu'un de nos Généraux modernes, il n'auroit que faire de paroître dans le monde : son aventure seroit chantée par toute l'Europe, & assaisonnée de tout le burlesque imaginable.

Annibal, qui ne craignoit rien tant que d'être attaqué, voiant que l'ennemi ne profitoit pas de l'occasion de le défaire en l'attaquant de toutes parts, attendit celle de la nuit, pour l'exécution de ce qu'il s'étoit résolu de faire pour tromper les Romains. Je doute qu'il fût bien assuré du succès, à moins qu'il ne les prit pour des stupides. Il les trouva tels en effet. Ils donnèrent dans le piège qu'il leur tendit; & pendant que ses armez à la tête tâchent de se rendre maîtres des hauteurs, & qu'ils y chassent les beufs, il marche droit au passage, où Fabius avoit posté quatre mille hommes de son infanterie pour le défendre. Annibal ne doutoit point d'y trouver une grande résistance. On peut en juger par l'ordre & la disposition de ses troupes.

Il mit à la tête ses pesamment armez, qui étoit tout ce qu'il avoit de plus fort dans son armée. La cavalerie marchoit à la queue de cette infanterie. Les bagages venoient

ensuite, suivis des Gaulois & des Espagnols, qui faisoient l'arrière-garde.

Le Carthaginois se flattoit de forcer le passage à la faveur de la nuit, espérant, comme cela arriva, que celui qui y commandoit s'affoiblirait à cet endroit important, s'il étoit assez imprudent pour croire qu'on attaqueroit par ces endroits presque inaccessibles, où il verroit tous ces feux. Il n'y manqua pas, il y envoya du secours, bien qu'Annibal ne comptât pas absolument qu'on dégarnît le seul poste par où il pouvoit s'échaper. Mais quelle dut être sa surprise, lorsqu'il s'aperçut que le passage étoit presque abandonné par l'imbécillité de celui qui y commandoit, qui étoit ridiculement imaginé que l'ennemi tiroit de ce côté-là ?

Je ne sçai ce que pensoit notre Auteur en écrivant cette aventure. Pour moi, toutes les fois que je me la représente, je ne sçaurois m'empêcher d'en être surpris. Souvent les fautes, qui produisent les évènements les plus tristes & les plus funestes, sont si palpables, si grossières & si lourdes, qu'il est difficile que ceux qui en sont les spectateurs, puissent s'empêcher d'égarer leur imagination sur le Général qui y tombe. Je ne vois rien de plus ridicule que la contenance d'un homme, qui croiant courir à une affaire importante & sérieuse, abandonne un poste d'où dépend la gloire ou la honte d'une armée, & souvent sa perte entière. On a peine à concevoir une telle conduite. Tous les Auteurs conviennent qu'il prit presque tout ce qu'il avoit de troupes, & qu'il marcha à ces feux; & lorsqu'il croit y rencontrer l'ennemi avec toutes ses forces, il se trouve tout à coup au milieu d'un trou-

peau de beufs, pendant que l'ennemi profitant de sa sottise s'échape & le laisse là.

Les gens sans expérience & les ignorans, qui ne connoissent pas l'importance du poste qu'on leur confie, sont sujets à tomber dans des fautes de cette nature, mais il est rare qu'on puisse les porter si loin que le Romain. C'est en vérité dommage que notre Auteur n'ait pas égaïé cet endroit de quelques remarques sur une aventure si burlesque. Les termes magnifiques dont Tite-Live se sert dans cet endroit de son Histoire, me paroissent assez mal placez. Il nous représente ces beufs si épouvantables, comme je l'ai dit plus haut, qu'il n'en eût pas fait davantage, s'il nous eût décrit le combat du *aureau* de Lerne. Je m'étonne que les Auteurs anciens & modernes ne nous aient pas fait remarquer la pauvre & misérable conduite des Généraux Romains, & le ridicule du stratagème, qu'ils traitent & décrivent de la manière du monde la plus sérieuse & la plus grave, en si beau sujet d'en rire & de s'en moquer. J'en trouve un beaucoup plus fin & pas moins agréable, mais qui ne pouvoit manquer d'avoir son effet; au lieu qu'on ne pouvoit assurer rien de certain de l'autre, si celui qui l'imagina n'eût fait un très-grand mépris de l'ennemi qu'il avoit en tête. Nous allons le rapporter pour égaier la matière. Je le tire de Tourreil (a), & celui-ci d'Athenée. Nous finirons ce Paragrafe par quelques autres plus graves, plus remarquables, & plus propres pour l'instruction de mes Lecteurs.

» Les Cardiens dressoient leurs
» chevaux à danser au son de la

» flute. Ce bizarre exercice leur
» coûta cher un jour de bataille,
» par le stratagème du Général de
» l'armée ennemie, instruit de leur
» coutume, pour avoir longtems
» séjourné chez eux. Ce Général
» sur le point d'en venir aux mains,
» s'avisa de placer aux premiers
» rangs un corps de joueurs de
» flutes, dont les airs mirent les
» chevaux Cardiens en humeur de
» commencer leur danse ordinaire.
» Le cheval fait au manège mus-
» cal, ne manque pas de caracoler
» aussitôt en cadence, le cavalier
» obéit malgré lui aux mouvemens
» du cheval, & l'on devine bien
» par où se termina un balet sem-
» blable. Je soupçonne beaucoup
» mon Auteur dans le récit de l'ac-
» tion de Cassilinum, il faut qu'il ait
» oublié certaines circonstances qui
» ont pû favoriser l'entreprise d'An-
» nibal. Il est apparent que le dessein
» du Dictateur étoit d'envelopper le
» Général Carthaginois dans ces dé-
» troits, ce qu'il ne pouvoit faire
» qu'en divisant ses troupes pour oc-
» cuper tous les passages & les hau-
» teurs dont les ennemis pouvoient
» se rendre les maîtres, & par là il
» dut s'affoiblir extraordinairement.
» Annibal ne douta nullement que
» son stratagème n'obligeât encore le
» Général Romain d'envoyer du ren-
» fort du côté où les feux paroiss-
» soient, & qu'il se déferoit aux
» endroits où il ne paroissoit pas qu'on
» dût attaquer; ce qui arriva en ef-
» fet. Polyen (a) rapporte un strata-
» gème de Brasidas, qui me paroît
» d'une instruction merveilleuse pour
» les Généraux inquiets & peu pré-
» voians, qui réduisent leurs armées
» à rien par les précautions inutiles
» qu'ils prennent faute d'expérience.

(a) Tourreil, *Mém. sur Démosth.*

(a) Polyen, l. 1.

car il est dangereux de diviser ses troupes lorsqu'on a l'ennemi en face & en masse devant soi. Rapportons l'exemple, il mérite d'avoir place ici.

» Brasidas étoit campé auprès
 » d'Amphipolis sur une hauteur de
 » difficile accès, où les ennemis
 » l'environnoient de tous côtez.
 » Dans la crainte qu'ils eurent qu'il
 » ne leur échapât à la faveur de la
 » nuit, ils résolurent de l'enfermer,
 » & se mirent à élever de grands
 » retranchemens tout autour de son
 » camp. Les Lacédémoniens étoient
 » indignes que Brasidas ne les men-
 » nât point au combat, & qu'il les
 » exposât à périr honteusement de
 » faim; mais il leur dit qu'il scau-
 » roit bien trouver le tems de les ti-
 » rer d'embarras. En effet dès que
 » la clôture fut presque achevée,
 » & qu'il restoit à peine l'espace
 » d'un arpent qui ne fût pas fermé,
 » il dit, *c'est maintenant le tems de*
 » *combattre*; & faisant sortir ses
 » troupes, il donna courageuse-
 » ment sur l'ennemi, & s'échape.
 » La disposition étroite des lieux se
 » trouva favorable pour les troupes,
 » qui étoient moins nombreuses que
 » celles des ennemis: & d'ailleurs
 » la clôture qu'ils avoient faite em-
 » pêchoit que les Lacédémoniens
 » pussent être attaquez par derrière;
 » ainsi le travail des ennemis ne ser-
 » vit qu'à rendre leur multitude inu-
 » tile, & assûra la retraite des Lacé-
 » démoniens.

Rien ne prouve davantage la nécessité de l'étude de l'Histoire que les ruses de guerre. Les Anciens s'appliquoient à ces sortes d'ouvrages. Cette sorte de lecture me paroît beaucoup plus nécessaire à un Général d'armée qu'à tout autre, ou-
 vre qu'elle est très-amusante & en-
 core plus instructive: car l'igno-

rance où l'on est là-dessus fait que l'on est toujours nouveau contre la ruse & le stratagème; & lorsqu'on ne les ignore point, on apprend à les rendre inutiles ou à les mettre en usage dans l'occasion. Ce qu'il y a de bien surprenant, c'est qu'ils ont toujours leur effet, & que l'on donne toujours tout au travers, quoiqu'il y en ait un très-grand nombre qui ont été pratiqués mille fois. La matière est abondante à l'égard des armées engagées dans de mauvais pas. Je me borne à trois des Anciens, car il y en a une foule, & un moderne très-remarquable. Frontin (a) me fournit les trois premiers, & je tire l'autre de l'Historien du Maréchal de Guébriant.

» Le Colonel Publius en la guer-
 » re des Samnites, *'dit Frontin*,
 » voiant l'armée investie par les
 » ennemis en un lieu desavanta-
 » geux, se détacha du gros pour
 » s'aller saisir d'une colline, afin
 » de les attirer de ce côté-là, &
 » de donner moien à l'armée d'éva-
 » der; ce qui arriva comme il l'a-
 » voit prémédité: car les ennemis
 » l'étant venus enveloper, laissèrent
 » échaper le Consul, & le Colonel
 » se sauva la nuit par un généreux
 » effort, & l'alla rejoindre avec sa
 » troupe. . . . Un autre, *dit encore*
 » *Frontin*, fit la même chose sous
 » le Consul Atilius Calatinus: car
 » le voiant enfermé dans un valon,
 » & toutes les montagnes voisines
 » occupées par les ennemis, il prit
 » avec lui trois cens soldats qu'il en-
 » couragea à bien faire; & s'enfon-
 » çant dans le valon, y attira l'en-
 » nemi, & donna moien au Consul
 » de sauver le gros de l'armée, tan-
 » dis qu'il s'opiniâtroit à la défense.
 Je l'ai dit quelque part dans cet Ou-

(a) *Front. Stratag. ch. 5.*

vrage, jamais peuple n'a donné plus aisément dans les pièges qu'on lui tendoit qu'ont fait les Romains. L'Histoire est parsemée de leurs disgraces sur ce point-là. On se souviendra de la honte des fourches Caudines, elle est célèbre dans l'Histoire Romaine, où il n'y en a pas pour une; mais il y a d'autres pièges qui leur ont été tendus, d'où ils se sont heureusement débarassés. Celui que je vais rapporter est singulier, car ils s'en tirèrent par une ruse qui ne peut tromper que des gens grossiers & des stupides.

» Le Consul Minucius se trouvant
 » enfermé dans des détroits sur la
 » côte de Gennes, & craignant l'a-
 » vantage des fourches Caudines,
 » dont le souvenir étonnoit déjà ses
 » soldats; il fit marcher ses chevaux
 » légers Numides vers le passage,
 » & attira l'ennemi de ce côté-là,
 » comme un spectacle, par la lai-
 » deur de leurs chevaux & la mau-
 » vaise mine des cavaliers, qui
 » avoient mis pied à terre, & fo-
 » lâtroient pour se rendre plus ri-
 » dicules; mais tout à coup voiant
 » le passage dégarni, ils remon-
 » tèrent sur leurs chevaux: & pas-
 » sant ces détroits à toute bride, se
 » répandirent par la campagne, où
 » mettant tout à feu & à sang, ils
 » obligèrent les ennemis à quitter
 » le Consul pour venir défendre
 » leur bien.

Le stratagème moderne me paroît plus remarquable qu'aucun de ceux que je viens de rapporter. Il est digne d'un Guerrier habile & profond. Si l'affaire ne s'est pas passée dans un pays de montagnes, dans le reste elle se trouve conforme au sujet que je traite. C'est un Général qui se tire d'un pas très-dangereux, où il s'étoit imprudemment engagé, par un stratagème

plus profond que celui d'Annibal, & dont les Généraux qui y donnèrent ne furent pas indignes d'être moquez. Quand même ce fait ne seroit pas tout-à-fait parallèle à mon sujet, je ne sçaurois m'empêcher de le citer, tant je le trouve digne de l'admiration des Connoisseurs.

La prudence & le courage ne paroissent jamais avec plus d'éclat que dans les hommes qui conservent l'une & l'autre dans les dangers les plus pressans & les difficultés les plus affreuses. Dans ce que je vais dire ici, le Maréchal Banier fit voir ce que fait la valeur qui ne s'étonne de rien, jointe à l'esprit rusé & de ressource de cet habile Guerrier. Je vois peu de manœuvres & de ruses semblables à celle de ce Général pour se tirer d'un pas très-dangereux, & l'antiquité ne nous offre rien de semblable & de mieux conduit.

Ce Général Suédois n'avoit qu'une armée de quatorze mille hommes, il se trouve pourtant engagé & coupé par une autre de quarante-cinq mille, commandée par des Généraux expérimentez, & qui vint fondre sur lui dans un tems où il se croioit bien assuré.

Aiant décampé de Torgaw, il prit sa route du côté de Furstemberg sur l'Oder: il passe cette rivière avec bien de la peine. Banier croioit que Wrangel l'attendroit à l'issue du marais de Custrin; mais il apprit que Wrangel étoit de l'autre côté vers Stetin. Cela le mit en doute s'il continueroit sa marche. Comme il avoit sujet de croire que les ennemis emploieroient plus de deux jours à passer tant de marais, qu'ils devoient trouver, il espéra de les prévenir. Mais son étonnement fut extrême, quand il vit de-

tant lui au bout de trois jours l'armée Impériale qui faisoit une lieue de front : dans un danger si pressant, la bravoure de ses troupes fut son unique ressource.

Quelque grande que parût l'intrépidité de l'habile Général, il étoit cruellement agité dans le fond de son ame. De quelque côté qu'il jettât les yeux pour sa retraite, il ne voioit qu'une perte assurée. Retourner en arrière, cela ne se pouvoit : il n'osoit se fier à la Pologne, qu'il avoit à droite : entreprendre de forcer une armée, la témérité sembloit trop grande.

Banier songe à un stratagème : il envoie sa femme, celles de ses Officiers & son principal bagage par la Pologne dans la basse Poméranie. Les ennemis croient qu'il va prendre le même chemin, s'avancent vers le Notez, & font divers ponts pour suivre les Suédois le long des bois qui mènent à la basse Poméranie. Dans le dessein de mieux tromper Galas, le Maréchal fait semblant d'être tout prêt à partir ; & afin que la nouvelle en vienne à l'Électeur de Brandebourg, qui partageoit déjà le butin & les prisonniers de l'armée de Suède avec le Général de l'armée de l'Empereur, Banier donne quelque argent, & promet une plus ample récompense à un Cornette du pais de Brandebourg, qui offre d'amener un guide fidèle & capable de conduire l'armée Suédoise par les bois le long du Notez. Le Cornette ne manqua pas d'en avertir l'Électeur. Les ennemis marchent incontinent dans la Pologne. Le Maréchal, qui n'avoit rien dit de son dessein, fit sur les neuf heures du soir une contremarche vers l'Oder, déterminé à forcer le Comte de Bouchain, qui gardoit l'autre passage de la rivière. Il

espéroit de forcer le Comte avant que Galas, qui s'étoit avancé d'une journée, pût passer le lac de Custrin.

Mais quelle fut sa surprise & sa joie, quand il vit qu'il avoit moins d'affaires ! Bouchain avoit délogé pour joindre Galas. Mais plutôt quels furent le dépit, le chagrin & la honte de celui-ci, lorsqu'il apprit que l'armée Suédoise avoit passé heureusement l'Oder à gué ! Ses gens, qui avoient déjà fait des chansons sur la défaite prochaine de l'ennemi, furent cruellement raillez par des Pasquinades affichées à Hambourg. On grava en taille-douce Galas & ses Officiers subalternes, embarassez à lier le haut d'un sac où l'armée Suédoise paroissoit enfermée, à l'exception de Banier, qui coupant de son épée le bas du sac, ouvroit un passage à ses gens, pendant que les ennemis contestoient sur le butin & sur le pillage. Je ne sçai si les Romains ne contestèrent pas sur le pillage & sur les prisonniers de l'armée d'Annibal.

N'est-ce pas une grande injustice, quand les affaires tournent mal par la faute d'un autre qui fait à sa tête, de faire tomber toute l'iniquité sur le Général, dont on a enfreint les ordres ? C'est l'ordinaire dans les mauvais succès, & particulièrement dans une guerre toujours malheureuse, de s'en prendre aux Chefs qui se font battre, ou qui échouent dans leurs entreprises. On tourne toute la censure, tout le blâme sur lui : on se répand en invectives & en reproches sur celui qui n'y a aucune part. Le Général donne ses ordres, c'est à ceux qui les exécutent d'agir conséquemment. Ce n'est que dans les batailles qu'un Officier Général peut prendre sur soi, & régler sa

conduite selon les différens cas & les accidens inopinez ; mais lorsqu'il s'agit d'un poste d'une extrême conséquence, & du seul endroit par où l'ennemi peut s'échaper, on y met tous ses soins, & son attention la plus grande : on ne l'abandonne point. C'est donc celui qui desobéit, qui est le seul coupable, & c'est celui ordinairement dont on ne parle point ; c'est au Chef à qui on en impute la faute. On fabrique mille mensonges sur sa conduite, chacun selon sa passion plus ou moins forte.

Les reproches faits à Fabius, ne sont pas sans quelque fondement à l'égard de certaines précautions peut-être inutiles, ou du moins de ses incertitudes ; mais ses ennemis, qui s'en faisoient si fort à croire, quoique fort ignorans & sans expérience, sont-ils exemts des plus grands reproches ? Ils pouvoient en demeurer sur ses incertitudes & sur son manque de prévoyance, qui se fait assez remarquer ; mais d'y ajouter des calomnies atroces, & de décrier sa conduite comme celle d'un lâche & d'un traître, pour le ruiner plus sûrement dans le Sénat, je ne vois rien de plus bas & de plus honteux. Qui nous assurera que cette conduite trop circonspecte de Fabius, qui ne fut pas un défaut en lui dans la situation des affaires des Romains, ne trouva pas place dans les vaudevilles, dans les chansons & dans les satires ? Je suis persuadé qu'il n'y fut pas oublié, & qu'il fut chanté de la bonne sorte, comme l'ont été tant d'autres moins coupables que leurs ennemis & leurs envieux.

Le Maréchal de Catinat & M. le Duc de Vendôme, deux Capitaines célèbres, qui ont fait la gloire de

leur tems, n'ont pas été en proie aux chansons mordantes des Poètes, qui ne se sont jamais égaiez sur la sagesse de leur conduite & de leurs entreprises. Leurs dangereux ennemis n'étoient pas Poètes, mais adroits & malins Courtisans ; & pendant que toute la terre les admiroit, ils les firent passer à la Cour comme des gens, à qui une bonne dose d'élébore n'auroit pas suffi pour leur remettre l'esprit dans son assiette naturelle. De bonnes lettres en prose firent le coup à la Cour, comme celles de Minucius dans le Sénat, & ces lettres réussirent selon leurs souhaits. Sur la foi de ces mauvais rapports, il arrive quelquefois dans les Cours des Princes qu'on disgracie, & qu'on note d'infamie des hommes capables de bien servir l'Etat, pendant qu'on laisse sur pied l'auteur du mauvais succès d'une campagne. Tout tomba sur la tête de Fabius dans le Sénat, sans prendre garde que c'étoit sur celle de ses envieux que toute la honte de Cassilinum auroit dû tomber. On aime mieux s'en prendre à celui qui commande, dont le mérite, l'intelligence & la vertu incommodoient ces Messieurs-là. Les Officiers Généraux sont toujours ceux qui forment sourdement ces sortes de pratiques contre le Général. Chacun s'imagine avoir sa place, ou être moins méprisé d'un autre, qui les craindroit, ou qui s'en laisseroit gouverner.

Minucius, Général de la cavalerie, s'étoit mis dans l'esprit que s'il pouvoit supplanter le Dictateur, il auroit la conduite de cette guerre : tant il avoit bonne opinion de sa suffisance. Il avoit formé un si puissant parti contre son Général, le plus honnête homme de la République, que toute l'armée faillit à

se soulever, pendant qu'on le déchiroit à Rome de la manière la plus indigne. On lui attribua toutes les manœuvres d'un lâche & d'un traître, & l'on vint à bout de faire passer ces infamies. Il y a certes de quoi s'indigner contre le Sénat, qui condamne un Général avec tant d'aveuglement & d'iniquité, lorsque la faute & la honte eût dû tomber sur les Officiers Généraux, qui ne firent rien, & n'exécutèrent aucun des ordres du Dictateur. Nous avons vu de nos jours un grand nombre de Minucius se distinguer par des moies si bas & si malhonnêtes, à l'égard de certains Généraux du premier ordre, qui ont commandé les armées en Italie & en Flandre pendant le cours de la guerre de 1701. leurs envieux, soit par haine ou par ambition, ou par d'autres vûes qui nous sont inconnues, trouvèrent le secret par de basses intrigues de les faire succomber, sans qu'ils aient pû venir à bout de ternir leur réputation: ils l'ont au contraire augmentée, bien loin de la diminuer. Je n'ai garde de donner du jour à ce parallèle. Il faut une postérité plus reculée pour l'éclaircir.

S. II.

Raisons pour & contre la conduite de Fabius. Annibal blâmé de s'être engagé dans ces détours.

Rien ne nous fait mieux connaître que les Romains manquoient d'Officiers capables, que la bêtise de celui qui abandonna si imprudemment le seul passage ouvert par où Annibal pouvoit s'échaper de ces montagnes. Il falloit que la République fût bien stérile en Officiers Généraux capables, puisque notre Auteur dit que *Fabius ne pensoit plus qu'à voir quels postes il occu-*

Tome IV.

peroit, par qui & par où il feroit commencer le choc. S'il n'avoit pas de meilleur Officier dans son armée que celui à qui il confia la garde d'un poste si important, on m'avouera, que quand il n'auroit eu que cette seule raison de traîner la guerre en longueur, sans rien hazarder, elle rendoit ridicules celles de ses contradicteurs.

Pompée n'en eut pas d'autres contre César que celles de Fabius, & César se trouvoit dans une situation semblable à celle d'Annibal. Il n'avoit ni places, ni magasins dans un país tout ennemi. Il falloit vaincre ou se résoudre à périr misérablement, si son ennemi refusoit de combattre. Pompée prétendoit, en imitant Fabius, ruiner César dans un país très-propre à prolonger la guerre, & à énerver & affoiblir peu à peu les forces de son ennemi. Maître de la mer, il tiroit des vivres de quelque côté que le vent soufflât; pendant que son Antagoniste se trouvoit dans le manque de toutes choses, & réduit dans la nécessité de risquer le tout pour le tout avec des forces inférieures.

César sentit bien, par ce qui lui étoit arrivé à Dyrrachium, que le métier de temporiseur ruineroit infailliblement ses affaires, & feroit celles de Pompée, qui prenoit sans doute le bon parti. César étoit trop habile & trop éclairé pour ne pas craindre, vu les embarras où il se trouvoit, qu'il ne persistât dans son dessein, s'il étoit aussi absolu & aussi ferme contre les reproches, les instances & les criaileries des Officiers de son armée, que le fut l'ancien Fabius. Le projet de Pompée, qui étoit de traîner la guerre en longueur, étoit tout ce qu'on pouvoit penser de plus sage & de plus assuré pour finir la guerre avec

Qq

gloire, sans s'exposer à la honte d'être vaincu par un ennemi, qui bien qu'inférieur en nombre, le surpassoit à l'égard de la valeur & de la confiance de ses troupes, & par son habileté, qui lui fut toujours redoutable. L'on peut dire à l'égard de César ce qu'on ne dira jamais de Pompée : il faisoit la guerre comme il vouloit, & non comme il plaisoit à la fortune, dont il ne reconnoit jamais la puissance pour le succès de ses entreprises. Celui-ci avoit donc raison d'imiter Fabius, & de regarder comme pernicieux & comme ruineux au parti de la République les conseils de ceux qui le portoient à changer de conduite. L'expérience & les regles de la guerre n'exigent point qu'on faute de la défensive à l'offensive contre une armée qu'on peut réduire par la faim & par la misère. Il ne fut pas en son pouvoir de suivre ce que sa longue expérience & la saine raison le portoient à faire. Sa mauvaise fortune, & la bonne de son ennemi, voulurent qu'un tas de petits Maîtres très-efféminés, très-corrompus, dont il étoit sans cesse obsédé, & d'Officiers Généraux, qui ne valoient guères mieux, se soulevassent contre lui pour l'obliger à donner bataille, ennuiez des travaux de la guerre, dont ils ne pouvoient soutenir le poids : les délices de Rome, dont le souvenir leur tenoit au cœur, l'opinion de leurs forces, si prodigieusement supérieures à celles de César, le mépris qu'ils en faisoient faute d'expérience, la confiance qu'ils avoient en leur courage loin du danger qui s'évanouit comme une ombre lorsqu'ils le virent de près ; tout cela joint ensemble fut la source d'une infinité de cabales, de mauvais discours & de reproches contre Pom-

pée, & son armée en fut tellement infectée, qu'on ne le regardoit plus qu'avec une espèce de mépris : il étoit plus connu sous le titre d'Agamemnon parmi cette jeune noblesse, que sur celui de Pompée. Moins patient & moins ferme que Fabius, il se vit obligé de combattre malgré lui, quoiqu'il fit mine d'en avoir envie par politique, pour donner plus de courage & plus de confiance à ses troupes, & cela ne lui servit de rien : car il fut battu de la manière du monde la plus honteuse. Fabius, dont le pouvoir étoit plus étendu, fut plus ferme & plus entier dans son sentiment. Il vouloit ruiner l'ennemi sans rien hasarder. Il eût réussi, s'il eût été aussi absolu dans le Sénat qu'il l'étoit dans son armée, & Pompée eût réduit César, s'il l'eût été autant dans la sienne.

» La vertu, dit *Thucydide*, doit servir à ceux qui la suivent, & non pas à ceux qui l'abandonnent ;

» puisqu'on est plus coupable pour l'avoir quittée, que si on ne l'a voit jamais eue. Fabius demeura ferme dans ce qu'il s'étoit résolu de suivre, & laissa crier. Pompée n'eut pas la même fermeté ; ce qui fut la cause de sa ruine & celle de la République.

Je ne sçai si l'on peut légitimement accuser le Dictateur d'avoir manqué de prudence & de hardiesse, & d'avoir remis au lendemain ce qu'il pouvoit faire le jour même. Je n'oserois l'assurer, ni par conséquent le condamner absolument d'avoir manqué l'occasion favorable de finir la guerre par une action décisive. Il faut être bien sûr de son fait pour attaquer un grand Capitaine, & des Officiers Généraux expérimentés & capables d'agir chacun de son côté avec toute la conduite & la valeur possible.

Fabius pouvoit-il compter sur l'habileté & la prudence des siens ? Il paroît assez qu'il n'en fit jamais nulle estime. D'ailleurs est-il bien certain, car Polybe ne le dit pas formellement, que le Dictateur eût enfermé Annibal dans ce détroit de montagnes, ou que ce fût son dessein d'achever de l'enclorre, pour lui ôter le moien d'en sortir jamais que par un Traité semblable à celui des fourches Caudines ? Si c'étoit là son but, comme il y a lieu de le croire par sa fermeté à résister aux instances de ses Officiers Généraux, qui le pressoient de s'engager dans une affaire dont l'événement étoit incertain, & la ruine de la République très-certaine, s'il venoit à manquer son coup, il fit le trait d'un grand Capitaine. Car enfin il vaut mieux éviter le combat contre des gens, dont le salut n'est plus qu'au bout de leurs armes, & qu'on sçait devoir se battre en désespéréz, que de les attaquer dans un tel avantage, lorsque par des mesures bien concertées, qui demandent du tems pour l'exécution, on est assuré de les réduire par la faim & par la misère, & sur tout lorsqu'on se défie de l'expérience & de la capacité du plus grand nombre des Officiers Généraux, comme il paroît que le Dictateur se défioit des siens. Ce ne fut donc pas sans de fortes raisons que ce Général Romain demeura inébranlable dans la résolution de ne point combattre. » Il faut toujours per-

» sister dans son dessein, dit Thucy-

» dide, lorsqu'on croit n'avoir rien

» omis des mesures nécessaires, &

» se porter de tout son pouvoir à le

» faire réussir, quand même on ne

» réussiroit pas : car les événemens

» ne sont pas plus assurés que les

» pensées des hommes. C'est pour-

» quoi lorsqu'il arrive quelque mal-

» heur, on s'en prend d'ordinaire

» à la fortune. Fabius n'avoit que

faire de s'en prendre à cet être imaginaire. Sans doute qu'il n'y eut point recours, mais à l'ignorance & à l'étourderie, & peut-être à la lâcheté de ceux ausquels il ne pouvoit éviter de confier les postes les plus importans : car s'ils firent voir par leur conduite qu'ils étoient incapables de défendre ce qui étoit à peine surmontable, auroient-ils mieux réussi dans une action générale ? N'est-ce pas là une preuve qu'il fit bien de s'en tenir au parti de la défensive ? Dans ce cas la maxime de Thucydide n'a qu'une face. Le blâme & le mauvais succès de cette affaire doit tomber sur tout autre que sur le Dictateur. Je ne l'excuse ici que dans les choses qui le justifient pleinement. Chacun en pensera ce qu'il voudra : je me garderai bien de faire le décisif là-dessus.

Quoiqu'il en soit, il est certain que le dessein de Fabius étoit grand & profond, & son intelligence dans la défensive aussi grande qu'on puisse imaginer. Cependant le Sénat lui imputa le malheureux succès de cette affaire. Les raisons que ce grand Capitaine put alléguer pour sa justification, ne furent pas seulement écoutées, tant les Officiers de son armée avoient prévenu contre lui, bien que leur mauvaise conduite fût toute visible. Le Sénat, incapable de connoître & de bien juger de la profondeur de son dessein, qu'il pouvoit seul exécuter, lui reproche ses incertitudes perpétuelles sur ce qu'il devoit entreprendre ou abandonner : tant ce Sénat voioit peu clair dans le plan que ce grand homme s'étoit formé de ruiner Annibal. Pour bien juger

du prix d'un homme, il faut peser non les services qu'il rend, ou ceux qu'il cherche à rendre à sa patrie, quoiqu'il ne réussisse pas toujours, moins par sa faute que par celle des autres, mais ce qu'il vaut en lui-même, par ce qu'il a déjà fait : d'autant plus que les excellens Peintres, les excellens Sculpteurs & les hommes extraordinaires dans tous les arts & dans toutes les sciences, sont toujours très-rares ; au lieu que les bons manœuvres & les bons artisans sont toujours en assez grand nombre.

Comme je ne suis pas homme à confondre & à publier Fabius, ainsi que tant d'autres, comme le plus grand de tous les Capitaines, j'avouerai franchement que le reproche du Sénat à quelques égards, n'étoit pas sans quelque fondement dans cette action. Il paroît beaucoup de négligence dans la conduite du Dictateur, il manqua de mettre les choses au point de maturité où elles devoient être portées pour les faire réussir sans combattre ; en un mot il manqua dans les mesures & dans les précautions. Il y en avoit une infinité à prendre, sans lesquelles on peut être surpris ou engagé dans un combat contre notre intention. Le plus sûr est de profiter de l'occasion avant qu'elle change. Car enfin il ne dépend pas toujours de nous de suivre la route qu'on s'est proposée, il faut en sortir & changer l'ordre de la guerre lorsqu'il se présente un bon coup à faire. Dans les affaires de la guerre, dit-on, comme dans celles de la Cour, le moindre délai suffit pour faire échouer les entreprises les plus sûres.

Le Dictateur manqua dans les précautions que la guerre nous enseigne ; se rendre le maître des hau-

teurs, les occuper, c'est quelque chose ; mais il y a d'autres mesures à prendre, sans lesquelles on peut être surpris ou engagé dans une affaire nocturne, toujours fâcheuse à celui qui est attaqué ; parce que la nuit augmente la terreur ou la fait naître, & grossir les moindres dangers. Il est aisé de comprendre que le Général Romain faillit contre les règles de la prudence & de la prudence. Il eût dû, à la faveur des ténèbres, envoyer reconnoître ce qui se passoit dans le camp ennemi, faire avancer de petites gardes au bas de la montagne, qui se communiquassent de l'une à l'autre, pour donner l'alarme au moindre mouvement que les ennemis pouvoient faire. Si Fabius se fût conduit de la sorte, s'il n'eût pas découvert la ruse, il eût été du moins préparé à bien recevoir les Carthaginois. Il eût eu le tems de se porter sur les lieux.

Dès qu'il fut averti qu'on voioit une infinité de feux se répandre sur la pente, & gagner le haut de la montagne, il devoit envoyer des troupes au passage où l'ennemi pouvoit attaquer avec le plus d'espérance de réussir ; mais comme il y avoit suffisamment pourvu, il ne s'imagina pas que celui qui y commandoit fût assez imprudent & assez dénué de bon sens & d'expérience pour abandonner son poste, où Annibal marcha sur le champ.

Tite-Live dit que Fabius ne voulut pas embarquer une affaire de nuit ; mauvaise raison : est-ce que cela dépendoit de lui, puisqu'il étoit attaqué lui-même ? Pouvoit-il douter un instant qu'il n'eût bientôt l'ennemi sur les bras ? Et celui-ci pouvoit-il mieux faire que de profiter d'une heure si favorable ? Car c'est particulièrement dans les

affaires extrêmes & presque désemparées qu'on tâche à vaincre les obstacles que le jour nous rend affreux & insurmontables. La nuit dérobe notre disposition & l'ordre de l'attaque ; au lieu que le jour nous les faisant connoître, nous fournit les remèdes, les moïens de résister & de les rendre sans effet. L'affaire, qui se passa sur la hauteur, étoit de si peu de conséquence, qu'on ne scauroit l'appeller un combat. Les beufs en eurent tout l'honneur. Si l'on n'eût abandonné le passage important, Annibal ne tenoit rien, & sa ruse eût tourné à sa honte & en plaisanteries ; au lieu qu'on les retorqua sur les Romains, qui n'en étoient pas indignes.

Je suppose les Carthaginois maîtres du sommet de la montagne du côté des beufs, & repoussez au principal passage, (comme il est à présumer qu'ils n'y eussent pas réussi,) que gagnoient-ils ? Rien. Il paroît assez par le récit de l'Auteur, que leur armée n'eût jamais pû se retirer par des lieux impraticables ou très-difficiles, & qui selon toutes les apparences se trouvoient sans aucune issue, ou tout au moins Annibal eût perdu ses équipages & son butin, ce qui est souvent plus fâcheux que la perte d'une bataille.

Je reviens encore à la faute dont tout le monde accuse le Dictateur, d'avoir manqué de vigilance & d'attention à saisir le moment favorable de combattre les Carthaginois dans un endroit qui lui étoit si avantageux pour la victoire, dans ces lieux resserrés, embarrassés de leurs bagages, dominez de toutes parts, & où leur cavalerie n'eût été d'aucun usage. La trop grande circonspection du Médecin est souvent fatale au malade. Lorsqu'on té-

moigne de l'incertitude, l'ennemi s'imagine qu'on le craint, ou le tems qu'on lui cède lui fournit les expédiens pour se tirer d'un péril évident. » Il ne faut pas donner le tems » à l'ennemi de revenir de l'étonnement lorsqu'il y est, dit *Thucydide*, il se rassûre en temporisant, » il a le tems de voir ce qu'il est » besoin de faire : au lieu qu'en » donnant à l'improviste (lorsque l'occasion paroît favorable,) » on » est comme certain de remporter » la victoire.

Après avoir bien réfléchi sur cette conduite du Général Romain, je la trouve un peu moins excusable que je ne l'ai cru. Je suis persuadé que le plus honorable est d'être le premier à attaquer, & sur tout lorsqu'on se trouve avoir en tête un ennemi plein de ressources & entreprenant, que rien n'arrête dans ses entreprises, ni la nuit, ni le mauvais tems, ni les obstacles du pais, ni ceux qu'on lui fait trouver en son chemin. Il faut considérer que les plus belles actions de la guerre se font par un coup de desespoir. Annibal ne pensoit tout au plus qu'à amuser par son stratagème, & à forcer le passage, quoiqu'il en pût coûter, & il ne lui en coûta presque pas un seul homme dans un défilé qu'il trouva dégarni, où Fabius négligea même de se retrancher. Ce qu'il y a de plus à blâmer dans sa conduite, c'est qu'Annibal maître du passage, coupe la retraite aux troupes qui combattoient sur la montagne, du côté où les beufs étoient montez, suivis des armez à la légère qui les chassoient devant eux ; ils furent attaqués sans qu'ils pussent être secourus, Annibal les fit charger, & la plus grande partie fut taillée en pièces. Cette disgrâce est grande, & l'inaction du Dictateur peut être

mise au nombre de ces fautes qui ne se justifient pas aisément au tribunal des gens de guerre : tant il est véritable que le moindre délai que l'ennemi nous donne enfle le courage, nous ouvre l'esprit, & nous fournit mille ressources pour nous tirer des plus grands périls. *L'expérience nous apprend*, disoit le Comte d'Harcourt, qui fit tant de belles actions sous le regne de Louis XIII. *que s'il y a des malheurs imprévus, on trouve aussi souvent un bonheur qu'on n'auroit jamais osé se promettre.*

Fabius informé que les Carthaginois passoient à l'endroit où il avoit laissé les quatre mille hommes, y courut avec des troupes; mais l'ennemi s'y trouva si fort & si bien établi, qu'il fut impossible aux Romains de les en déloger; ils n'osèrent pas même l'entreprendre. Tite-Live parle d'une action qui s'engagea au bas de la montagne; mais comme notre Auteur n'en parle pas, & que l'autre m'est suspect, je n'ai garde d'y appliquer des réflexions: car quant à celle qui se passa sur la hauteur, ce ne fut qu'après qu'Annibal se fût rendu maître du passage. Quoiqu'il en soit, si l'on prend les choses à la rigueur, le Général Romain n'est pas exempt de blâme à l'égard des ordres qu'il donna à l'Officier qui commandoit au passage du défilé. Un Général ne sçauroit trop exactement les détailler & les expliquer, non pas seulement de bouche, mais par écrit, & particulièrement à ceux de la capacité desquels on doute. Mais suis-je assuré que le Dictateur ait manqué sur ce point? Non certainement: qui peut le sçavoir? Notre Auteur ne le blâme ni ne l'excuse dans cette affaire, de sorte qu'on ne sçait si c'est par ordre ou par bêtise que ce poste fut abandonné.

Tite-Live est plus exact, & peut-être est-il mieux informé: car il rapporte, dans sa troisiéme Décade, que ceux qui gardoient le passage, voyant ces feux errants & répandus sur le sommet de ces montagnes, & ne sçachant que penser d'une chose si étrange, l'abandonnèrent, soit par crainte, ou qu'ils crussent que les ennemis, maîtres du haut, ne vissent fondre sur eux & sur leurs derrières. Ils s'imaginèrent qu'ils passeroient de ce côté-là, & qu'il falloit les en chasser avant qu'ils s'y fussent établis, pour assurer leur retraite. Ils y courent donc en hâte: quelle dut être leur surprise, lorsqu'ils se trouvèrent au milieu d'un troupeau de beufs! Ils les prirent d'abord pour autant de monstres, qui souffloient feux & flâmes de leur gueule & de leurs narines. Ils font halte, étonnez d'une chose si merveilleuse; mais s'en étant approché de plus près, ils s'aperçoivent que ce n'est qu'une ruse, & que ces animaux, coëffez de fagots enflammés, n'étoient suivis, comme je l'ai dit plus haut, que de l'infanterie légère d'Annibal qui les chassoit devant eux, & qui montoit par différens endroits de la montagne les moins praticables. Cette infanterie, apercevant l'ennemi à la clarté de ces feux, & parmi ces animaux, & les voyant en grand nombre, prend l'épouvante & la fuite. Les Romains s'imaginent que ce n'est qu'une amorce, pour les attirer dans une embuscade; & comme la nuit rend les moindres choses terribles, chacun craint & s'évite réciproquement, & fuit, sans sçavoir où il va. Tout le reste de la nuit se passe dans ces manœuvres & en escarmouches jusqu'au jour, qui laissa les Romains aussi honteux que persuadés que les beufs, qu'ils

voioient , étoient ce qu'il y avoit de moins bêtes parmi eux.

Ce que dit ici Tite-Live justifie le Dictateur de la sottise de l'autre, & ne le sauve pourtant pas du blâme d'avoir manqué l'occasion & remis au lendemain ce qu'il devoit faire le même jour , faute dont bien des Généraux se sont mal trouvez. Ce Général n'est pas même exempt de répréhension à l'égard des précautions & des ordres qu'il donna , comme je pense l'avoir dit. Quand un Général confie un poste important à un Officier de son armée , qu'il lui en fait voir toute la conséquence , il doit lui ordonner , sur toutes choses , de n'agir pas autrement que ne portent ses ordres , de conserver & de n'abandonner jamais son poste , quelque chose qu'il puisse arriver : s'il fait au contraire & à sa tête , il doit être noté d'infamie , & puni selon les loix de la guerre. Passons à la conduite du Général Carthaginois.

Les plus grands Capitaines , tels qu'ils puissent être , n'ont pas été exemts de fautes. César & M. de Turenne , que nous devons regarder comme les deux plus grands & les plus parfaits modèles qui aient paru dans le monde , l'un parmi les Anciens , & l'autre chez les Modernes , n'ont pas été sans reproche dans quelques endroits de leur vie militaire. Le portrait qu'Homère nous fait de ses Dieux , n'est que pour nous faire voir que si ceux-ci clochent de toutes les façons , si Mars même fait des fautes , à quoi ne doit-on pas s'attendre des hommes ? Ne sont-ils pas bien ridicules de prétendre qu'on ne les relèvera pas dans les leurs ? César nous en fait voir dans ses Commentaires , & M. de Turenne s'entretenoit des siennes avec les Officiers

de son armée. Bien des gens , pour se dispenser de la peine de l'examen , s'en tiennent au jugement de quelques gens éclairés en faveur d'Annibal sur cette affaire-ci. Il paroît pourtant que ces derniers ne l'ont pas mieux examinée que les autres. Peu de lignes me suffissent pour faire voir qu'ils se sont trompez. Je ne pense pas qu'on m'accuse de vouloir diminuer la gloire de ce grand Capitaine , je le reconnois & je le tiens au nombre des plus excellens. Il n'a pourtant pas laissé que de tomber dans des fautes dont on ne l'auroit jamais cru capable. Celles où il s'est précipité dans cette campagne , ne le cèdent à aucune autre , & méritent d'être bien relevées : car l'événement ne les justifie point.

Ce Général s'engagea très-imprudemment dans ces détroits. Si c'étoit son dessein de se retirer par le même chemin , après s'être engagé dans un país où il ne trouva d'autre issue que celle de revenir sur ses pas , il eût dû user de plus de prévoyance , envoyer devant & secrètement un corps de troupes se saisir des défilez , qui ne pouvoient lui être inconnus ; au lieu qu'il donna le tems à l'ennemi de s'en emparer lui-même & de s'y établir , sans en avoir appris la moindre nouvelle , ni envoyé reconnoître les passages. Ne se vit-il pas dans le même piège , où peu auparavant Sempronius s'étoit engagé ? S'il se tira de ce mauvais pas , ce fut une merveille : il devoit y périr avec toute son armée. Qui eût jamais pû s'imaginer que les Romains , commandez par un si excellent Chef d'armée , eussent manqué une si belle occasion de finir la guerre , & que cette faute eût été suivie d'une autre encore plus énorme ? Il est rare qu'on en

commette de semblables , & encore plus qu'on puisse réussir par une ruse , qui pour être neuve n'est pas moins ridicule , & qui rend encore plus ridicules ceux qui s'y sont laissez prendre.

Il me vient une pensée que je ne veux pas écarter. Je soupçonne qu'Annibal ne fit pas tout ce qui dépendoit de son intelligence pour engager le Dictateur à une action décisive. Ne pouvoit-il pas éviter les montagnes & se jeter dans les plaines, feindre de se retirer, & puis par une prompte contremarche revenir sur l'ennemi & le réduire à combattre ? Les pais ouverts étoient favorables à la cavalerie ; au lieu que ce Général s'enfourne & se répand dans des lieux montagneux & des vallées profondes , où ce qu'il avoit de plus fort lui devenoit inutile, lorsque ses ennemis pouvoient se prévaloir des avantages du pais, très propre pour une affaire d'infanterie supérieure en nombre à celle d'Annibal , & peut-être meilleure, si elle eût été bien menée.

Il me semble avoir dit ailleurs qu'il y a certaines ruses surannées & mille fois répétées à la guerre , que je ne sçaurois assez m'étonner que des hommes raisonnables, avec une médiocre mesure d'esprit & de jugement , instruits d'ailleurs par une infinité d'exemples éclatans , puissent s'y laisser prendre. Les stratagèmes ne sont estimez & n'excusent ceux qui y tombent , qu'autant

qu'ils sont nouveaux & peu connus ; Nous voions pourtant que les plus habiles & les plus rusez Capitaines y sont pris comme les plus stupides , & en cela ils sont moins excusables que ces derniers ; que peut-on attendre de ces intelligences épaisses ? Rien sans doute que de honteux & de risible ; mais que doit-on dire des autres qui tombent dans les pièges les plus grossiers & les plus communs ? Ils s'en tirent , me répondra-t-on , par leur esprit & par leur adresse , & la gloire d'en avoir échappé a la vertu de couvrir & de cacher pareilles fautes : car ce n'est que dans les grands dangers & les obstacles , en apparence insurmontables , qu'on connoit tout ce que vaut un homme extraordinaire. Je l'avoue ; mais cela ne fait pas qu'une faute qui a déjà été faite , ne soit pas , & le succès ne la justifie point. Un homme qui tombe lourdement dans un piège où plusieurs autres ont péri , pour ne l'avoir pas reconnu , n'est pas moins digne de blâme pour s'en être tiré. Un Général tombe dans une embuscade générale. Quoi de plus honteux , puisqu'il dépend de tout ce qui raisonne de s'empêcher d'y tomber , & de prévoir le piège par l'évidence des exemples , comme je pense l'avoir dit dans les Observations précédentes ! Si ce Capitaine en a jetté un autre dans le même péril , s'il y tombe lui-même peu de tems après , n'est-il pas bien digne de blâme & d'une honte éternelle ?





OBSERVATIONS

*Sur la bataille navale de Scipion contre les Carthaginois
à l'embouchure de l'Ebre.*

Les gens qui panchent du côté des Romains, & ce doit être, si je ne me trompe, le plus grand nombre, voient avec peine le mauvais état de leurs affaires en Italie. On se tourne plus naturellement vers le parti opprimé & le plus digne de notre estime, que vers celui du victorieux : car quoiqu'Annibal soit sans contredit un des plus grands Capitaines de son siècle, & qu'il n'y ait rien de moins véritable que ce qu'on a dit de lui, qu'il avoit peu de vertus & beaucoup de vices, & qu'en effet il ne fut pas toujours exempt de tout reproche, il semble qu'on s'intéresseroit plus à sa gloire, s'il ne l'acquéroit pas aux dépens d'un peuple infiniment plus vertueux que celui de Carthage, naturellement fourbe, perfide, cruel & sans foi.

On ne doit pas s'étonner si l'on est touché de infortunes des Romains, & si on les admire autant dans l'adversité, que leur vainqueur est admirable dans ses victoires. Pour moi, qui mets une grande différence entre le Capitaine & le peuple pour lequel il combat, je m'intéresse pour la gloire du premier en Italie, & je prens le parti des Romains en Espagne, où ils n'ont pas dégénéré de leur ancienne vertu : Scipion la sçut conserver par ses grandes actions. En effet ses conquêtes en Espagne sauvèrent l'Italie prête à succomber, & l'on peut dire que Carthage ne perdit sa li-

Tome IV.

berté, que pour avoir négligé la guerre d'Italie, & Rome ne sauva la sienne qu'en temporisant, & en poussant avec vigueur celle d'Espagne par des secours souvent réitérés, pendant qu'Annibal n'en recevoit aucun de Carthage. Ses victoires étoient trop éclatantes pour ne pas produire une foule d'ennemis & d'envieux, qui les rendirent sans fruit : au lieu que Scipion s'attira l'estime de ses Citoyens & des secours considérables, pour continuer une guerre dont le succès importoit si fort au salut de Rome.

Les Carthaginois s'étoient fortifiés extraordinairement en Espagne par des troupes de mer & de terre, Scipion craignit d'en être accablé. Il ne pouvoit attaquer les ennemis sur mer qu'il n'affoiblît ses forces de terre, & il avoit également à craindre des deux côtes. Il prit la résolution de les prévenir sur mer avant qu'ils eussent délibéré des affaires de terre, c'étoit le meilleur parti qu'il eût à prendre : car en fortifiant bien son camp il se mettoit en état de tirer les troupes nécessaires pour ce qu'il s'étoit résolu de faire : persuadé que s'il pouvoit surmonter les ennemis par sa flotte, il viendroit aisément à ses fins à l'égard du reste, & que la défaite de leur armée navale intimideroit celle de terre, outre que celle-ci ne pouvoit guères subsister que par le secours de la première. Sur ces sages considérations le Général Romain songe à

R r

monter sur sa flote avec tout ce qu'il put tirer de soldats d'élite. Il comptoit si fort sur la valeur & la confiance de ses troupes & sur la victoire, par la connoissance des Généraux ennemis, qu'il se met en mer & vogue droit aux Carthaginois. Les précautions qu'il prit pour s'instruire de l'état & de la situation des forces ennemies, furent en partie cause du gain de cette journée ; car étant informé qu'ils étoient en bataille à l'embouchure de la rivière & fort près de terre, il jugea qu'il en auroit meilleur marché que s'il les combattoit en pleine mer. Il se hâta de voguer à eux & de les combattre, de peur qu'ils ne se ravissent. En effet si Amilcar eût tiré en pleine mer, & marché au-devant de Scipion, qui étoit plus foible en nombre de vaisseaux, les Romains se fussent trouvez très-embarrassez. Soit que le Général Carthaginois n'eût rien appris du dessein de Scipion, soit par ignorance ou pour d'autres raisons qui nous sont inconnues, Scipion se conduisit avec tant de secret & de prudence, & fit une si grande diligence, qu'il parut tout d'un coup en bataille à l'embouchure du fleuve, avec une hardiesse d'autant plus assurée, & avec d'autant plus de confiance de réussir, qu'il connut la grandeur de la faute des ennemis : faute dont ils ne s'aperçurent que lorsqu'ils se virent hors d'état d'y apporter du remède : outre que leur situation étoit telle, que le nombre de leurs navires étoit bien plutôt un obstacle à la victoire, qu'un avantage contre les Romains. Scipion s'étoit flatté que s'il pouvoit les attaquer dans l'embouchure du fleuve, il en auroit raison. En effet il ne se trompa pas, & s'aperçut bientôt de leur embarras : il en profite, vient charger avec

tout ce qu'il avoit de forces, ils ne font presque aucune résistance, soit à cause de la surprise ou des fautes qu'ils avoient faites. Scipion remporte une victoire complete, qui lui fut d'autant plus agréable, que les vaincus eurent pour témoins de leur lâcheté & de leur honte les troupes de l'armée de terre, comme le victorieux de leur valeur & de leur gloire

Tite-Live prétend que les Carthaginois furent surpris, & qu'ils n'eurent pas le tems de se mettre en pleine mer. Je serois assez de cette opinion : car comment auroit-il pû entrer dans l'esprit de leurs Généraux d'attendre l'ennemi dans l'embouchure d'une rivière, puisqu'ils étoient si fort supérieurs en nombre de navires ? Il est des combats de pleine mer comme de ceux de terre dans un pais découvert, où le nombre fait beaucoup. Les Carthaginois ne pouvoient combattre qu'avec beaucoup de désavantage, resserrez dans l'entrée d'une rivière, où leurs vaisseaux n'avoient ni l'espace ni la liberté de manœuvrer, ni de s'étendre sur un assez grand front pour doubler ceux des Romains. De la manière dont notre Auteur décrit cette bataille, on croiroit qu'Asdrubal se seroit attendu d'être attaqué ; mais qui pourroit s'imaginer qu'un homme fût si dépourvu de jugement, que d'attendre l'ennemi dans un endroit si défavantageux, & où il ne pouvoit s'étendre sur un grand front, comme il auroit pû faire dans la pleine mer, ni mettre à profit tout ce qu'il avoit de vaisseaux : de sorte qu'il fut obligé de combattre sur plusieurs lignes redoublées, qui ne servoient qu'à l'embarrasser plutôt qu'à lui être de quelque service ; au lieu que Scipion, bien que plus foible, fai-

soit montre de toutes ses forces, sans qu'aucune de ses galères lui fût inutile, en ayant assez pour remplir l'embouchure du fleuve & l'espace où il combattoit, sans craindre d'être enveloppé du nombre de celles de l'ennemi, & doublé à ses aîles, qui appuioient des deux côtes du rivage.

Il est des petites armées de mer comme de celles de terre contre les grandes, qu'on peut attaquer avec un très-grand avantage dans des lieux resserrés, où les plus nombreuses ne sçauroient les combattre que sur un même front de navires ou de bataillons. Les Grecs, qui se trouvoient infiniment inférieurs aux Perses à la bataille de Salamine, n'eurent garde de gagner la pleine mer pour les attaquer, & ceux-ci, dont le nombre de vaisseaux étoit à peine concevable, furent assez sots pour s'engager dans un détroit de mer, où ils furent obligés de se ranger sur tant de lignes les unes derrière les autres, que cela ne servit qu'à hâter leur défaite. Thémistocles, qui étoit un grand Capitaine, s'étant aperçu de ce défaut, empêcha que le Général de la flotte ne se retirât, & l'obligea de combattre malgré lui par une ruse qu'on auroit prise pour une trahison, si elle eût été découverte avant la bataille: car voiant, dit *Frontin* (a) dans ses *Stratagèmes*, » qu'il étoit » avantageux aux Grecs, qui n'a- » voient que peu de vaisseaux, de » combattre l'armée navale des » Perses dans le détroit de Sala- » mine, & ne pouvant leur per- » suader son sentiment, il aver- » tit secrètement l'ennemi de don- » ner bataille, & de leur couper la » retraite, en envoyant un nombre

» de vaisseaux derrière le détroit; » parce que les Grecs se retirant, » lui donneroient de la peine à les » suivre: l'ennemi l'ayant fait, les » Perses furent battus, après avoir » demeuré toute la nuit sous les » armes. En effet la victoire ne dépendoit que de la défaite de la première ligne, qui porteroit infailliblement la confusion & le désordre dans les autres, qui auroient de la peine à se succéder: outre que ce grand Capitaine ne les croioit ni assez braves ni assez expérimentés dans les combats de mer pour une semblable manœuvre, qu'on pratiquoit rarement, les Anciens ne formant guères qu'une ligne & une réserve, ou tout au plus deux: car tout ce qui va au-delà demeure inutile; & si la première est battue, & qu'on se hâte de tomber sur la seconde, les autres se confondent par la fuite ou le désordre des deux premières. La méthode des Anciens dans les actions navales étoit bien différente de la nôtre: ils en venoient d'abord aux mains & à l'abordage, & la journée étoit bientôt finie; au lieu qu'aujourd'hui on passe tout un jour à se canonner & à se cribler, sans que qui que ce soit des deux partis s'aborde; ce qui marque ou moins de valeur, ou une intelligence très-médiocre: disons mieux, il n'entre ni de l'une ni de l'autre dans cette méthode. Je ne crois pas que M. de Barras de la Péene, qui prétend nous donner des leçons sur les combats de mer dans ses Brochures, qui n'importunent que les environs de Marseille; je ne crois pas, dis je, qu'il soit contraire à mon sentiment.

On combat avec le même avantage dans l'embouchure d'une rivière & dans un port même, que dans un détroit comme celui de

(a) *Front. Stratag. l. 2. c. 1.*

Salamine, où le plus foible peut attaquer le plus fort, comme fit Scipion contre Afrubal dans la rivière de l'Ebre. Les exemples de ces fortes d'actions iroient à l'infini, s'il me prenoit envie d'en amuser mes Lecteurs. Thucydide (a) nous en fournit un très-grand nombre. Je me contente d'en rapporter deux.

Les Syracusains étant assiégés par mer & par terre par les Athéniens, ils apprirent qu'il leur étoit arrivé un secours qui avoit débarqué à Rhége qui les mettoit en état de les attaquer avec plus de vigueur, ils se résolurent de tenter un combat sur terre & sur mer avant sa venue, après avoir été renforcés de nouvelles troupes, & avoir raccommo­dé leurs galères, comme l'expérience de leur défaite précédente leur avoit appris: car ils racourcirent la proue pour la rendre plus forte, & l'armèrent d'un long bec, composé de deux grosses poutres, soutenues de part & d'autre par des consoles de six coudées, comme les Corinthiens en avoient au dernier combat. Ils s'imaginoient par là remporter l'avantage sur les galères Athéniennes, dont les proues déformées n'osoient prendre l'ennemi de front, mais en flanc; outre que le combat se faisant au port, elles n'avoient pas la liberté de s'étendre, ni d'esquiver, ou couler entre deux galères, en quoi consistoit leur adresse. Ce qui leur avoit donc nui dans le dernier combat par l'ignorance de leurs pilotes, leur devoit servir en celui-ci; parce que les ennemis étant repoussés, n'auroient pas d'espace pour tourner & pour revenir à la charge, & ne pourroient reculer

» que vers terre, & tout proche de leur camp. Car hors de là les Syracusains étoient maîtres de toute l'étendue du port, de sorte qu'ils se pourroient entrefecourir, tandis que les autres pour être trop pressés s'entrechoqueroient & feroient tous en même lieu. C'est ce qui nuit le plus aux Athéniens dans tous leurs combats, pour n'avoir pas comme eux le pouvoir de s'élargir & de s'étendre en pleine mer; parce que l'entrée du port étoit fort étroite, & occupée par les ennemis, aussi bien que les forts de Plemmyre, qui y commandoient.

Les Athéniens, qui ne s'attendoient pas à un combat naval, furent fort surpris de voir paroître tout à coup une flotte, qui, pour être plus foible, avoit l'avantage de ne pouvoir être doublée à ses aîles, & de présenter le même front contre le plus fort; tout ce que celui-ci avoit de vaisseaux de reste devant demeurer inutile & se confondre, si la première ligne venoit à être défaite, ou se voir obligé d'échouer à terre, s'il falloit reculer. Les Athéniens vivement attaqués, éprouvèrent combien il est dangereux à une armée navale, supérieure en nombre, de combattre dans des lieux resserrés, & que le meilleur est de mettre toutes ses forces en état d'agir & de gagner la pleine mer pour en faire montre, & ôter à l'ennemi l'envie de combattre. Aussi furent-ils battus dans ce combat, comme dans celui qui le suivit, qui fut la cause de l'infortune des Athéniens, qui perdirent toutes leurs forces de mer, & peu de jours après celles de terre, qui furent battues & taillées en pièces.

Cette victoire de Scipion fut d'autant plus considérable, qu'elle ne

(a) D' Ablanc. dans Thucyd. l. 7.

pouvoit manquer d'avoir des suites facheuses. Les Romains se virent tout d'un coup maîtres de la mer, & les ennemis destituez de tous les secours qui pouvoient leur venir de Carthage & des côtes de l'Espagne : ce qui rompit toutes leurs mesures à l'égard de la mer, & renversa leurs desseins sur terre. Ajoutez la consternation & le découragement, qui sont toujours une suite des mauvais succès & le pronostic d'une campagne malheureuse. En effet les Romains, qui auparavant n'osoient paroître en campagne, ni rien entreprendre contre des forces si supérieures, augmentèrent tellement de courage & de hardiesse, qu'ils osèrent bien passer l'Ebre, que les Carthaginois regardoient comme le seul rempart qui pouvoit les couvrir contre les entreprises de leurs ennemis.

Je ne puis m'empêcher de faire ici une remarque touchant la conduite d'Asdrubal, qui commandoit les forces de terre. Ce Général, qui se rendit autant célèbre par ses défaites, que son frère * le fut par ses victoires, fit voir à l'ouverture de sa campagne, comme dans la fin, qu'il méritoit sans injustice la réputation d'un Capitaine très-médiocre & mal entendu. Quel dut être son dessein lorsqu'il se porta sur l'Ebre avec un si nombreux appareil de forces de mer & de terre ? N'étoit-ce pas de traverser cette rivière, d'attaquer les Romains qui étoient à l'autre bord, & de les chasser de cette partie de l'Espagne dont ils s'étoient rendus les maîtres, ou de les obliger malgré eux de courir les risques d'une bataille rangée, avec des forces très-inférieures, ou de perdre toutes leurs conquêtes ? Scipion s'étoit si bien

* *Annibal.*

retranché qu'il étoit difficile de le forcer dans son camp, dira-t-on ; d'accord ; mais qui empêchoit Asdrubal de se planter vis-à-vis, pour lui ôter tout moyen de monter sur sa flote, & de la renforcer de troupes de combat, dans la crainte de s'affoiblir sur terre, & cependant envoyer la sienne contre l'ennemi, qu'il eût trouvé dénué d'une partie de ses forces, & qu'il eût infailliblement battu ? Au lieu qu'il s'amusa sur l'autre côté du fleuve, où il donna le tems à l'ennemi de profiter de son inaction, & des conjonctures favorables qu'un habile Général n'a garde de laisser échapper. Passons aux moyens de regle & de conduite que nous croions qu'un habile Général doit suivre dans cette sorte de guerre.

Deux choses peuvent nous déterminer à attendre l'ennemi dans un détroit, ou dans l'embouchure d'une rivière, lorsqu'on est maître des deux bords. La première, c'est notre foiblesse, qui nous empêche de lui aller au-devant & de le combattre en pleine mer, où le nombre des vaisseaux fait tout, avec une égalité de valeur & d'expérience. La seconde, c'est qu'en l'attendant dans un endroit resserré, on n'a rien à craindre du nombre. On se trouve dans un égal avantage, sans qu'il soit possible à l'ennemi de nous doubler à nos aîles, qui appuient sur les deux bords ; tout ce qu'il peut faire, c'est de combattre sur plusieurs lignes redoublées, ce qui n'est pas sans quelque défaut, ou pour mieux dire il y a mille inconvéniens à craindre si le tems change, ou qu'elles viennent à se mêler, à confondre leurs distances & à s'entrechoquer par quelque autre accident ; que si cela n'arrive pas, elles ont cet avantage de combattre succes-

fivement & tour à tour les unes après les autres. Cela étoit assez aisé du tems des Anciens, & particulièrement à leurs bârimens, qui étoient tous à rame; mais aujourd'hui, que l'artillerie est en usage, ces sortes d'actions sont délicates & dangereuses; & si l'ennemi se précautionne des deux côtes du rivage, il semble qu'il y ait de la témérité de l'attaquer, s'il sçait bien profiter de cet avantage, qui seul peut décider de ces sortes d'entreprises & ruiner une armée: car en établissant de bonnes batteries & en grand nombre sur les deux bords, & qu'elles soient soutenues d'un corps considérable de troupes pour empêcher une décente; qui doute que l'ennemi ne s'expose à voir couler bas ou brûler une partie de sa flote, si l'on tire à boulets rouges? Si l'on craint une décente, pendant que les deux armées en seront aux prises, ou avant qu'elles y viennent, & qu'on n'ait pas des troupes en assez grand nombre pour défendre ces batteries, on doit les fortifier & les mettre hors d'insulte. Car il faut considérer que les troupes de marine attaquent avec beaucoup plus d'ardeur & de violence que celles de terre, quoiqu'elles observent un peu moins d'art faute d'expérience; elles se précipitent dans les plus grands dangers, elles tâtonnent moins que dans un abordage, & où il y a moins de danger le courage & l'espérance augmentent; outre que ces troupes sont d'une adresse surprenante, alertes, & accoutumées à des manœuvres qui leur rendent le corps plus souple que celles de terre, dont l'exercice me paroît assez endormi: d'ailleurs cette sorte de guerre leur étant peu familière & presque inconnue, elles en con-

noissent moins le danger: leur audace & leur hardiesse leur tiennent lieu de science, & il leur est toujours plus aisé de franchir un retranchement, où il faut de la légèreté & de l'adresse, que d'aborder un vaisseau, où il en faut encore plus, & où l'on a également à craindre du côté de la mer, que de celui de l'ennemi. Voilà quant à la disposition à l'égard de la terre, venons à ce qui regarde celle du combat.

Je ne sçai si je raisonne juste à l'égard de l'ordre & la distribution d'une armée navale attaquée dans le canal d'une rivière, j'en laisse le jugement aux intelligens dans cette science. J'ai pensé que la manœuvre ne se faisant pas dans un détroit ou dans l'embouchure d'une rivière, comme dans la pleine mer, qui permet toutes sortes de mouvemens pour gagner le vent à l'ennemi, & tâcher de le doubler à quelqu'une de ses aîles; j'ai pensé, dis-je, & je ne suis pas le premier, puisque la tactique navale nous en offre mille exemples, que la meilleure disposition est de former un rentrant, où l'ennemi ne sçauroit s'engager sans se mettre entre deux ou trois feux, & sans un très-grand danger de se perdre & de tomber dans la confusion & le désordre: car c'est s'enchâsser & s'enfermer dans ce rentrant comme dans un étui, sans qu'il soit possible, à celui qui attaque, d'opposer un plus grand nombre de vaisseaux à son ennemi; il se voit au contraire dans l'absolue nécessité de combattre avec un très-grand avantage: car outre que la manœuvre en est beaucoup plus difficile & plus dangereuse (ajoutez qu'on se voit exposé à tout le feu des batteries de terre, dont les coups son certains & assurés, & qui tirent

à barbette & à boulets rouges,) il est impossible de s'en garantir & de pouvoir s'empêcher d'être brûlé. On peut voir par ce que je viens de dire, que le plus fort ne sçauroit jamais résister contre le foible, si celui-ci se range de la façon dont je viens de dire, assez ordinaire dans les combats de galères, dont on n'entend plus parler, & soutenu encore de ses batteries de terre. C'est ce que nous avons vû en Suède en 1718. Cet exemple mérite d'avoir place ici : car bien que je n'en aie pas été témoin, je n'en étois pas fort loin.

Les Danois formèrent un dessein sur une partie de la flote du Roi de Suède, qui étoit dans la rivière de Gottembourg. L'entreprise étoit grande, elle fut conduite avec beaucoup de secret; mais on ne prit pas toutes les mesures qu'il convenoit de prendre pour la faire réussir; en un mot l'exécution ne répondit pas au projet. La chose étoit d'autant plus aisée, que les ennemis ne se doutoient de rien, & qu'ils n'avoient pris aucunes précautions contre une pareille entreprise: car ce qu'ils firent un peu avant la venue de la flotte Danoise n'étoit point capable d'en empêcher le succès, si le Commandeur Tordenschild, qui la commandoit, eût été plus habile, plus hardi & plus expérimenté qu'il ne le parut dans cette occasion. Quoiqu'il en soit, la flote Danoise entra dans la rivière, qui est fort large à son embouchure. Il y avoit un fort qu'il falloit effleurer, on n'en tint aucun compte. La flote vogua droit aux vaisseaux Suédois, qui étoient à l'ancre à une grande portée de canon de la ville; de sorte qu'on n'avoit rien à craindre de ce côté-là, & encore moins des vais-

seaux, qui étoient désarmés, & nullement préparés à un combat. Il étoit aisé de les brûler tous sans courir grand risque.

Sur le bruit que les ennemis étoient entrez dans la rivière, on fit embarquer en hâte une partie de la garnison de la place sur les vaisseaux les plus exposez: car tout étoit rangé dans un port, & comme s'il eût été impossible à l'ennemi de rien entreprendre. Le Prince de Hesse, aujourd'hui Roi de Suède, s'étant trouvé heureusement dans la ville, fit aussitôt avancer du canon sur le bord du fleuve par où il falloit que les Danois passassent pour aller à la flote: on le mit en batterie tout à découvert, comme dans une bataille rangée. Comme la rivière étoit moins large de ce côté-là, on fit avancer de l'infanterie, qu'on posta sur des petites hauteurs qui régnoient le long du bord du fleuve. Toutes ces choses furent faites en un instant. Les ennemis parurent un moment après, & s'approchèrent des vaisseaux Suédois. Alors l'on commença à faire un grand feu sur l'ennemi des batteries & des vaisseaux, qui se trouvèrent en état de se servir de leur artillerie. L'ennemi parut si déconcerté, qu'on peut dire, sans craindre de se tromper, que la tête lui tourna dès le moment: comme si dans les desseins où il s'agit de surprise, il n'y avoit pas des obstacles à surmonter, & des périls à courir; outre que les Suédois furent surpris, & ne s'étoient point attendus à un dessein qui paroissoit téméraire aux esprits & aux courages communs, & que les autres pouvoient à peine regarder comme hardi, & par-là aisé à prévoir.

Les Danois, qui avoient le vent, n'avoient qu'à passer outre, & se

mettre entre les batteries de terre & les vaisseaux qui étoient rangez le long du bord ; ce qui étoit d'autant plus aisé , que le Vice-Amiral Danois n'avoit rien à craindre du canon de la ville , qui s'en trouvoit trop éloigné : il n'eût été alors exposé qu'à celui des vaisseaux , qui étoit fort peu de chose. Comme il ne fit rien de tout cela , il se vit exposé à tout le feu des Suédois du côté de terre , ne s'étant pas placé entre les vaisseaux & les batteries plantées sur le bord du fleuve. Cet avantage , qu'il pouvoit prendre , ne lui vint pas à l'esprit : il ne fit pas autre chose que de lâcher quelques demi-galères , qui aiant effleuré le rivage pour aller aux vaisseaux & y mettre le feu , elles se trouvèrent accablées d'une grêle de coups de fusil & d'un feu prodigieux de canon , qui leur tuèrent une infinité de monde , & mirent ces galères en un tel état , qu'elles eurent bien de la peine à regagner les vaisseaux , qui exposez eux-mêmes à tout le feu de ces batteries, n'osoient pas seulement avancer. Cette flote se retira sans rien faire , & cette entreprise fut manquée , bien moins par les obstacles que les Sué-

dois opposèrent , qui n'étoient pas petits , par la bonne conduite & la valeur du Prince de Hesse , que par l'ignorance & le peu de hardiesse de celui qui en fut chargé.

Les Suédois firent une faute de ne pas tirer à boulets rouges. Je ne sçai comment ils ne s'en aviserent pas , car ils eurent du tems de reste : il n'en falloit pas beaucoup pour cela. S'ils y eussent pensé , ils eussent mis le feu à une partie de la flote ennemie , qui eût eu beaucoup de peine à s'en garantir.

Un Général , qui se met en tête de telles entreprises , ne doit pas y aller de main morte : tout git en impétuosité & dans la promptitude. Le feu que l'on a à essuier des batteries de terre ne peut être que passager , ou on lui oppose celui de quelques frégates ou des plus gros vaisseaux. Pendant qu'on s'attache à ce qui fait le principal sujet de l'entreprise , on envoie plusieurs brûlots , on détache un grand nombre de chaloupes armées avec des chemises souffrées. Il y en a quelques-unes de sacrifiées ; mais qu'importe , pourvu qu'on aille au but qu'on s'est proposé.



CHAPITRE XXI.

Trahison d'Abilyx. Annibal décampe & prend ses quartiers d'hiver autour de Gérunium. Combat où Minucius a l'avantage.

Pendant qu'Annibal étoit en marche pour aller en Italie, de toutes les villes d'Espagne dont il se défit, il eut la précaution de prendre des ôtages, & ces ôtages étoient les enfans des familles les plus distinguées, qu'il avoit tous mis comme en dépôt dans Sagonte; tant parce que la ville étoit de défense, qu'à cause de la fidélité des habitans qu'il y avoit laissez. Certain Espagnol nommé Abilyx, personnage (a) distingué, & qui se donnoit pour l'homme de sa nation le plus dévoué aux intérêts des Carthaginois, jugeant, à la situation des affaires, que les Romains pourroient bien avoir le dessus, se mit en tête un dessein tout-à-fait digne d'un Espagnol & d'un Barbare: c'étoit de livrer les ôtages aux Romains. Il se flattoit qu'après leur avoir rendu un si grand service, & leur avoir donné une preuve si éclatante de son affection pour eux, il ne manqueroit pas d'en être magnifiquement récompensé.

(a) Certain Espagnol nommé Abilyx. . . jugeant, à la situation des affaires, que les Romains pourroient bien avoir le dessus, se mit en tête un dessein tout-à-fait digne d'un Espagnol & d'un Barbare.] On m'accusera peut-être d'être un peu trop relâché dans ma morale; mais ceux-là seront en petit nombre. J'en trouverai un plus grand qui m'applaudira, & qui me tiendra pour très-orthodoxe dans mon opinion à l'égard du cas dont il s'agit ici uniquement, & dans les autres, que nous détectons volontiers. Je dis donc que l'action d'Abilyx n'est point trop mauvaise, & qu'elle peut être permise, non parce qu'elle est conforme à l'honnête; mais parce qu'il y a beaucoup plus de vertu que de trahison & de perfidie. Abilyx envisage le bien & le repos de sa patrie, sans oublier ses intérêts, qui ne peuvent être à charge à aucun. De deux Maîtres, il faut toujours choisir celui dont le joug est plus supportable & plus doux; puisqu'il n'y a

Tome IV.

plus de liberté à attendre, & qu'il faut être nécessairement à l'un ou à l'autre. Dans ce cas le plus sage & le plus prudent est de se tourner non seulement du côté le plus fort, mais encore de celui qui paroît le plus vertueux. L'Espagnol promet aux Romains qui étoient devant Sagonte, qu'ils seroient de près, de leur livrer tous les ôtages, à condition qu'ils seroient renvoiez à leurs parens & aux villes d'où les Carthaginois les avoient tirez, & leur fait voir en même tems que c'étoit leur intérêt de le faire, & que par cette action d'équité ils se concilieroient l'affection non seulement des parens, qui étoient les plus grands du pais, mais encore de tous les peuples soumis aux Carthaginois. Il proposa la même chose à Bostar, qui donna dans le piège que l'autre lui tendoit: puisque c'étoit son dessein de les remettre aux Romains, afin que tous les peuples se tournassent de leur côté par reconnoissance d'une action si gé-

S f

Plein & uniquement occupé de ce perfide projet, il va trouver Bostar, qu'Asdrubal avoit envoieé là pour arrêter les Romains au passage de l'Ebre; mais qui n'ayant osé rien hasarder, retiré à Sagonte, s'étoit campé du côté de la mer: homme simple d'ailleurs & sans malice, naturellement doux, facile, & qui ne se défioit de rien. Le traître tourne la conversation sur les ôtages, & lui dit qu'après le passage de l'Ebre par les Romains, les Carthaginois ne pouvoient plus par la crainte contenir les Espagnols dans le devoir; que les conjonctures présentes demandoient qu'ils s'étudiaient à se les attacher par l'amitié: que pendant que les Romains étoient devant Sagonte, & qu'ils la ferroient de près, s'il en retireroit les ôtages & les rendoit à leurs parens & aux villes d'où ils étoient venus, il feroit évanouir les espérances des alliés, qui ne cherchoient à retirer ces ôtages des mains de ceux qui les avoient en leur puissance, que pour les remettre à ceux qui les avoient livrés; que par-là il gagneroit aux Carthaginois les cœurs des Espagnols, qui, charmés des sages mesures qu'il auroit prises pour la sûreté de ce qu'ils avoient de plus cher, seroient pénétrés de la plus vive reconnaissance: que s'il vouloit le charger de cette commission, il feroit infiniment valoir ce bienfait à ses Compatriotes; qu'en remenant ces enfans dans leur pais, il concilieroit aux Carthaginois l'affection non seulement des parens, mais encore de tout le peuple, à qui il ne manqueroit pas de peindre au vif la douceur & la générosité dont

néreufe; je demande si un homme qui rend un si grand service à son pais, & qui cherche à secouer un joug très-rude & très-pesant pour un autre plus doux, peut être regardé comme un perfide & un traître? Je ne le vois pas: & je suis persuadé qu'on ne scauroit qualifier de perfidie tout ce qui tend au bien de tout un pais contre deux Puissances qui n'y ont pas plus de droit l'une que l'autre, & dont chacune tâche de l'envahir ou de le défendre. D'ailleurs Abilyx étoit de Sagonte, si fameuse par sa belle résistance & par sa fidélité envers les Romains: cet Espagnol tâche de remettre sa patrie en liberté. Je laisse à juger aux gens équitables si c'est là l'action d'un traître. Si cela est, je souhairois de tout mon cœur avoir commis un tel crime, pour le bien & le repos de ma patrie.

Bostar n'étoit pas aussi simple & aussi malhabile qu'on diroit bien de consentir à rendre les ôtages à leurs parens, pour s'acquérir l'amitié des peuples: s'il fut trahi, le conseil n'étoit pas moins sage & moins bon, puisque le Général Romain le suivit lui-même fort prudemment: car tous les peuples se déclarèrent en faveur des Romains par cette action. Cela me fait souvenir d'une belle maxime de Thucydide. » Il vaut mieux, dit-il, faire des conquêtes par amour que par force; parce » que les peuples vaincus songent perpétuellement à s'affranchir & à traverser » les desseins du Souverain: de sorte qu'on » est contraint de les tenir bas, de peur de » révolte; au lieu que les autres agissent » de concert avec lui, & concourent ensemble au bien commun.

les Carthaginois ufoient envers leurs Alliez ; que lui Bostar devoir s'attendre à une récompense magnifique de la part de ces parens , qui après avoir contre toute espérance recouvré ce qu'ils aimoient le plus au monde , piquez d'une noble émulation , s'efforceroient de surpasser en générosité celui qui , à la tête des affaires , leur auroit procuré cette satisfaction. Abilyx , par ces raisons & d'autres de même force , aiant amené Bostar à son sentiment , convint avec lui du jour qu'il viendroit prendre les enfans , & se retira.

La nuit suivante , il entra dans le camp des Romains , où il joignit quelques Espagnols qui servoient dans leur armée , & par qui il se fit présenter aux deux Généraux. Après un long discours , où il leur fit sentir quel feroit le zèle & l'attachement de la nation Espagnole , si par eux elle pouvoit recouvrer ses ôtages , il promit de les leur mettre entre les mains. A cette promesse Publius est transporté de joie , il promet au traître de grands présens , & lui marque le jour , l'heure & le lieu où l'on l'attendroit. Abilyx ensuite prend avec lui quelques amis , & retourne à Bostar. Il en reçoit les ôtages , sort de Sagonte pendant la nuit pour cacher sa route , passe au-delà du camp des Romains , se rend au lieu dont il étoit convenu , & livre tout les ôtages aux deux Scipions. Publius lui fit l'accueil le plus honorable , & le chargea de conduire les enfans chacun dans leur patrie. Il eut cependant la précaution de le faire accompagner par quelques personnes de confiance. Dans toutes les villes que parcouroit Abilyx , & où il remettoit les ôtages , il élevoit jusqu'aux cieux la douceur & la grandeur d'ame des Romains , & opposoit à ces grandes qualitez la défiance & la dureté des Carthaginois ; & ajoutant à cela qu'il avoit lui-même abandonné leur parti , il entraîna grand nombre d'Espagnols dans celui des Romains. Bostar , pour un homme d'un âge avancé , passa pour avoir donné puérilement dans un panneau si grossier , & cette faute le jetta ensuite dans de grands embarras. Les Romains au contraire en tirèrent de très - grands avantages pour l'exécution de leurs desseins ; mais comme la saison étoit alors avancée , de part & d'autre on distribua les armées dans des quartiers d'hiver. Laissons là les affaires d'Espagne , & retournons à Annibal.

Ce Général averti par ses espions , qu'il y avoit quantité de vivres aux environs de Lucérie & de Gérunium , & que

cette dernière ville étoit propre pour y faire des magasins, il choisit là ses quartiers d'hiver : & passant au-delà du mont Livourne, il y conduisit son armée. Arrivé à Gérunium, qui n'est qu'à environ un mille de Lucérie, il tâcha d'abord de gagner les habitans par douceur, & leur offrit même des gages de la sincérité des promesses qu'il leur faisoit. Mais n'en étant point écouté, il mit le siège devant la ville. Il s'en fit bientôt ouvrir les portes, & passa tous les assiégés au fil de l'épée : la plupart des maisons & les murs, il les laissa dans leur entier, pour en faire des magasins pour le quartier d'hiver. Il fit ensuite camper son armée devant la ville, & fortifia le camp d'un fossé & d'un retranchement. De là il envoioit les deux tiers de son armée au fourrage, avec ordre à chacun d'apporter certaine mesure de bled à ceux qui étoient chargez de le ferrer : la troisième partie de ses troupes lui servoit pour la garde du camp, & pour soutenir les fourrageurs en cas qu'ils fussent attaquez. Comme ce pais est tout en plaines, que les fourrageurs étoient sans nombre, & que la saison étoit propre au transport des grains : tous les jours on lui amassoit une quantité prodigieuse de bled.

Cependant Minucius laissé par Fabius à la tête de l'armée Romaine, la conduisoit toujours de hauteurs en hauteurs, dans l'espérance de trouver de là quelque occasion de tomber sur celle des Carthaginois. Mais sur l'avis que l'ennemi avoit pris Gérunium, qu'il fourrageoit le pais, & qu'il s'étoit retranché devant la ville, il quitta les hauteurs, & descendit au promontoire d'où l'on va dans la plaine. Arrivé à une colline qui est dans le pais des Larinatiens, & que l'on appelle Calela, il campa autour, résolu d'en venir aux mains à quelque prix que ce fût. A l'approche des Romains, Annibal laisse aller un tiers de ses troupes au fourrage, & s'avance avec le reste jusqu'à certaine hauteur éloignée des ennemis d'environ deux milles, & s'y retrancha. De là il tenoit les ennemis en respect, & mettoit ses fourrageurs à couvert. La nuit venue, il détacha environ deux mille lanciers pour s'emparer d'une hauteur avantageuse, & qui commandoit de près le camp des Romains. Au jour Minucius les fit attaquer par ses armes à la légère. Le combat y fut opiniâtre, les Romains emportèrent la hauteur, & y logèrent toute leur armée. Comme les deux camps étoient l'un près

de l'autre, Annibal pendant quelque tems retint auprès de lui la plus grande partie de son armée. Mais il fut enfin obligé d'en détacher une partie pour mener paître les bêtes, & d'en envoyer une autre au fourrage, toujours attentif à son premier projet, qui étoit de ne point consumer son butin & de faire de grands amas de vivres, afin que pendant le quartier d'hiver les hommes, les bêtes de charge, les chevaux sur tout ne manquaient de rien : car c'étoit sur sa cavalerie qu'il fondeoit principalement ses espérances.

Minucius s'étant apperçû que la plus grande partie de l'armée Carthaginoise étoit répandue dans la campagne, choisit l'heure du jour qui lui parut la plus commode, mit en marche son armée, s'approcha du camp des Carthaginois, rangea en bataille ses pesamment armez, & partageant par pelotons les armez à la légère & la cavalerie, il les envoya contre les fourrageurs, avec défense d'en faire aucun prisonnier. Annibal alors se trouva fort embarrassé ; il n'étoit en état ni d'aller en bataille au-devant des ennemis, ni de porter du secours à ses fourrageurs. Aussi les Romains détachés en tuèrent-ils un grand nombre ; & ceux, qui étoient en bataille, poussèrent leur mépris pour l'armée Carthaginoise, jusqu'à arracher la palissade qui la couvroit, & à l'assiéger presque dans son camp. Annibal fut surpris de ce revers de fortune, mais il n'en fut point déconcerté. Il repoussa ceux qui approchoient, & défendit du mieux qu'il put ses retranchemens. Plus hardi, quand Asdrubal fut venu à son secours avec quatre mille des fourrageurs qui étoient revenus au camp, il avança contre les Romains, mit ses troupes en bataille à la tête du camp, & fit tant qu'il se tira, quoiqu'avec peine, du danger dont il avoit été menacé, mais non sans avoir perdu beaucoup de monde à ses retranchemens, & un plus grand nombre encore de ceux qu'il avoit envoyés au fourrage.

Après cet exploit, le Général Romain (a) se retira plein de belles espérances pour l'avenir. Le lendemain les Cartha-

(a) *Après cet exploit le Général Romain se retira plein de belles espérances pour l'avenir.*] Cette conduite de Minucius est digne d'un Général intelligent & hardi. Il profite de la faute de son ennemi, qui sépare son armée en deux camps, élo-

gnez l'un de l'autre presque d'une bonne marche ; au lieu que les Romains s'étoient campez avec toutes leurs forces réunies ensemble vis-à-vis du camp d'Annibal auprès de Geronium, de sorte que ce Général fut obligé de combattre avec la moitié de ses forces. Minucius sut habilement profiter de cette faute d'Annibal &

ginois eurent à peine quitté leur camp, qu'il vint s'en saisir. Annibal l'avoit quitté, ce camp, de crainte que les Romains n'y accourussent pendant la nuit, & que le trouvant mal défendu ils ne s'emparassent des bagages & des munitions qu'il y avoit amassées, sauf à y rentrer quand les Romains en seroient sortis. Depuis ce tems-là autant que les Carthaginois se tinrent sur leurs gardes dans les fourrages, autant les Romains y allèrent tête levée & avec confiance.

de l'occasion, qui ne pouvoit être plus favorable. Le Carthaginois ne pouvoit la réparer qu'en se rapprochant du camp d'Asdrubal. Le narré de l'Auteur me paroît un peu obscur, ou bien Minucius fit une grande faute de ne s'être pas posté au vieux camp abandonné de Gérunium. En occupant ce poste, il coupoit infailliblement les vivres à l'armée Carthaginoise, il obligeoit par-là l'ennemi de retourner son armée pour lui faire front. Cela se remarque visiblement : c'étoit là un coup de partie, & la fin de la guerre. Par ce mouvement il réduisoit Annibal à ne sçavoir où aller ni où subsister, tous ses vivres & ses fourrages se trouvant enfermez dans Gérunium, où il n'auroit pu communiquer qu'en passant sur le ventre de l'armée Romaine. Je m'étonne que Polybe n'ait pas remarqué cette faute de Minucius. On peut appliquer à ce Général ce que dit Thucydide, qu'une félicité inopinée trouble le jugement, & qu'il est plus difficile de fixer la bonne fortune que

d'écarter la mauvaise, comme cela parut quelque tems après : car Annibal s'étant campé ensuite au vieux camp imprudemment abandonné par celui-ci, & ensuite par l'autre, Minucius éprouva une rude mortification, comme nous le dirons en son lieu, pour n'avoir sçu profiter de la faute de son ennemi : tant il est véritable, & ceci regarde autant Minucius que l'autre, qu'il ne faut pas s'enorgueillir pour quelque avantage comme s'il devoit toujours durer, dit le même Thucydide : les choses du monde ne dépendent pas de la prudence, mais du hazard. Je le veux ; mais il faut sçavoir profiter de ce hazard, & il faut de l'habileté & de la prudence. Minucius en manqua en ne se postant pas entre Gérunium & l'ennemi. Voilà sa faute, qui n'est pas des plus petites. Peu de tems après la prudence & le jugement lui manquèrent si absolument, qu'on rabattit bientôt à Rome de l'estime qu'on faisoit de lui.



C H A P I T R E XXII.

Minucius est fait Dictateur aussi bien que Fabius, & prend la moitié de l'armée. Annibal lui dresse un piège, il y tombe, & confus de sa défaite, il rend ses troupes à Fabius & se soumet à ses ordres. Les deux Dictateurs cèdent le commandement à L. Æmilius & à Caius Terentius Varro.

A Rome, quand on apprit ce qui s'étoit passé (a) dans l'armée d'Italie, & que l'on exagéroit bien au-delà du vrai, ce fut une joie qui ne se peut exprimer. Comme jus-qu'alors on n'avoit presque rien espéré de cette guerre, on crut que les affaires alloient changer de face. Et d'ailleurs cet avantage fit penser, que si jusqu'à présent les troupes n'a-voient rien fait, ce n'étoit pas qu'elles manquaient de bonne volonté; mais qu'il ne falloit s'en prendre qu'à la timide cir-conspection & à la prudence excessive du Dictateur, sur le compte duquel on ne ménagea plus les termes. Chacun en parla sans façon comme d'un homme qui par lâcheté n'avoit osé rien entreprendre, quelque occasion qu'il se fût présenté-

(a) A Rome, quand on apprit ce qui s'étoit passé dans l'armée d'Italie, & que l'on exagéroit bien au-delà du vrai.] Les Nouvellistes de Rome ne sont pas les seuls qui en aient usé de la sorte, ils sont les mêmes par tout. A Paris, à Vienne, à Londres, à Amsterdam, l'exagération de certains exploits favorables à leur parti n'est point mal poussée, elle est souvent portée jusqu'à des succès imaginaires qui naissent de la première action, jusques à ce qu'un courrier arrive qui les fait evanouir, au grand détriment des créateurs de ces chimères. Parlons franchement, ces Nouvellistes ne sont pas les seuls exagératifs : les lettres des Généraux qui ont eu bonne part au succès ne leur cèdent pas à augmenter le bruit de leur renommée. On diroit qu'ils ne voient qu'à travers un microscope. Qui doute que Minucius n'eût enluminé son action au-delà de la vérité, selon la louable coutume des Généraux anciens ? Les modernes en sont aussi réduits là : de sorte que si l'on vouloit écrire une Histoire sur leurs relations, elle seroit absolument romanesque. Ceux qui le font ne

sont guères louables, & c'est très-souvent le chemin de l'illusion. Ils n'en usent pas tous ainsi ; mais le nombre en est si petit, qu'il est difficile qu'un Historien puisse dire beaucoup de vérites & démêler le mensonge. Il y a lieu de s'en défier. Un Auteur moderne a écrit sur ces beaux Mémoires, & nous a donné un roman (a) accompli & des Acteurs tous parfaits, lorsqu'ils étoient de campagne hon-teux & battus. La machine de la flatterie ne lui a pas manqué. Il n'a pourtant pas trop fortifié le pyrrhonisme historique ; le roman se trouvant visible, il ne doit pas craindre de trouver des crédules dans ce qui regarde les guerres de notre tems.

Les Nouvellistes habileurs de Rome comptoient la guerre finie, & l'habilleur Minucius ne le croioit pas moins. A force d'écrire des menteries, on vient enfin à bout de le croire soi-même. Fabius, qui étoit alors à Rome, n'ajouta nulle foi à ces hableries. Il connoissoit parfaitement bien son homme, qui le décrioit par tout. Sans doute

(a) *Hist. de*

On conçut au contraire une si grande estime du Général de la cavalerie, que l'on fit alors ce qui jamais ne s'étoit fait à Rome. Dans la persuasion où l'on étoit qu'il termineroit bientôt la guerre, on le nomma aussi Dictateur. Il y eut donc deux Dictateurs pour la même expédition, chose auparavant inouïe chez les Romains.

Quand la nouvelle vint à Minucius, & des applaudissemens qu'il avoit reçûs, & de la dignité suprême ou il avoit été élevé, le desir qu'il avoit d'affronter l'ennemi & de le combattre n'eut plus de bornes. Pour Fabius, de retour à l'armée, il reprit ses premières allûres. Le dernier avantage remporté sur les Carthaginois, loin de lui faire quitter sa prudente & sage lenteur, ne servit qu'à l'y affermir. Mais il ne put soutenir longtems l'orgueil & la fierté de son Collègue, il se lassa des contradictions qu'il avoit à en essuier ; & rebuté de lui entendre toujours demander une bataille, il lui proposa cette alternative, ou de prendre un tems pour commander seul, ou de partager les troupes, & de faire de celles qui le suivroient tel usage qu'il jugeroit à propos. Minucius choisit de grand cœur le dernier parti. Il prit la moitié de l'armée, se sépara, & campa à environ douze stades de Fabius,

que ce grand homme se trouva peu en repos contre les traits de ces Nouveelistes & des partisans du Général de la Cavalerie, qu'ils faisoient passer pour le seul homme capable de finir la guerre : de sorte que le Dictateur fut compté pour rien. Tant cette action du Général de la cavalerie avoit enflé le courage aux Romains, & si fort relevé leurs espérances, qu'elle leur fit perdre l'appréhension qu'ils avoient auparavant d'Annibal à cause de leurs disgrâces précédentes, & sur tout de la dernière, qui leur tenoit le plus au cœur, s'imaginant qu'elle n'étoit pas tant arrivée par la faute & la mauvaise conduite des Officiers Généraux, que par celle du Dictateur lui-même, qui n'avoit pas pourvû à tout, & qui évitoit toutes les occasions de finir la guerre. C'est à Rome, je pense, où ce grand Capitaine fut appelé par dérision le pédant d'Annibal, parce qu'il le suivoit & le cotoioit sans cesse, sans rien engager de décisif. Il se moqua de tout cela, & disoit qu'il y avoit plus de lâcheté à craindre les bruits du peuple, qu'il n'y en a à

craindre l'ennemi. Aussi Annibal disoit qu'il redoutoit plus Fabius sans armes, que Minucius armé. Il raisonnoit en fin connoisseur. Que dit le Dictateur lorsqu'on lui faisoit lire les lettres de son Général de la cavalerie, sur l'action qu'il venoit de faire ? Qu'il craignoit plus la bonne fortune de cet Officier que la mauvaise, parce qu'elle l'enorgueilliroit ; & comme il le décrioit pour soulager l'envie qui le rongeoit, s'il étoit sage, disoit-il, il considéreroit que ce n'est pas à moi qu'il a affaire, mais à Annibal. Au retour du Dictateur, Minucius apprit à se mieux connoître en se faisant battre, & à blâmer sa conduite en justifiant celle de son Général, au rapport de Tite-Live, comme je l'ai dit plus haut. Le Sénat dut être bien honteux d'avoir introduit cette nouveauté de créer deux Dictateurs, chose, dit Polybe, auparavant inouïe chez les Romains ; mais ce n'est pas là le moindre des reproches que nous avons à lui faire, ce Volume en sera assez bien fourni.

Annibal ;

Annibal, tant par le rapport des prisonniers, que par les deux camps qui s'étoient faits, vit bientôt que les Généraux Romains ne s'accordoient pas, & que la division venoit de l'impétuosité de Minucius & de la passion, qui le possédoit, de se distinguer. Comme cette disposition ne pouvoit lui être que très-avantageuse, il dressa toutes ses batteries contre Minucius, & s'appliqua uniquement à chercher les moiens de réprimer son audace, & de prévenir ses efforts. Entre son camp & celui de Minucius, il y avoit une hauteur, d'où l'on pouvoit fort incommoder l'ennemi. Il prit la résolution de s'en emparer le premier. Mais se doutant que son Antagoniste, fier encore de son premier succès, ne manqueroit pas de se présenter; pour le surprendre, il eut recours à un stratagème. Quoique la plaine, que commandoit la colline, fût rase & toute découverte, il avoit observé qu'il s'y trouvoit quantité de coupures & de cavitez où l'on pouvoit cacher du monde. Il y cacha cinq cens chevaux & cinq mille fantassins, distribuez en pelotons de deux & de trois cens hommes. Et de peur que cette embuscade ne fût éventée le matin par les fourrageurs ennemis, dès la petite pointe du jour il fit occuper la colline par les armes à la légère.

Minucius croit l'occasion belle, il envoie son infanterie légère, & lui donne ordre de disputer ce poste avec vigueur. Il la fait suivre de sa cavalerie, il la suit lui-même avec les légionnaires, & dispose toutes choses comme dans le dernier combat. Le Soleil levé; les Romains étoient si occupez de ce qui se passoit à la colline, qu'ils ne firent nulle attention à l'embuscade. Annibal de son côté y envoioit aussi continuellement de nouvelles troupes. Il les suivit incontinent avec la cavalerie & le reste de son armée. La cavalerie de part & d'autre ne tarda point à charger. L'infanterie légère des Romains fut enfoncée par la cavalerie Carthaginoise, beaucoup supérieure en nombre, & se réfugiant vers les légionnaires, y jetta le trouble & la confusion. Alors Annibal donne le signal à ses troupes embusquées, elles fondent de tous les côtez sur les Romains; ce ne fut plus seulement leur infanterie légère qui couroit risque d'être entièrement défaite, c'étoit toute leur armée. Fabius vit de son camp le péril où elle étoit exposée. Il sort à la tête de ses troupes, & vient en hâte au secours

de son Collégué. Les Romains déjà débandez se rassûrent ; reprennent courage , se rallient , & se retirent vers Fabius. Une grande partie de l'infanterie légère périt dans cette action ; mais il y périt encore plus de légionnaires , & des plus braves de l'armée. Annibal se garda bien d'entreprendre un nouveau combat contre des troupes fraîches , & qui venoient en bon ordre. Il cessa de poursuivre , & se retira. Après ce combat , l'armée Romaine eut dequoi se convaincre que la vaine confiance de Minucius avoit été la cause de son malheur , & qu'elle ne devoit son salut qu'à la sage circonspection de son Collégué : & l'on sentit aussi à Rome combien la vraie science de commander & une conduite toujours judicieuse & constante l'emportoit sur une bravoure téméraire & une folle demangeaison de se signaler. Cet échec fit rentrer les Romains en eux-mêmes , les deux armées se rejoignirent & ne firent plus qu'un seul camp. On se conduisit sur les avis & les lumières de Fabius , & l'on exécuta ponctuellement ses ordres. Du côté des Carthaginois , on tira une ligne entre la colline & le camp. On mit sur le sommet une garde que l'on défendit d'un bon retranchement , & l'on ne s'occupa plus que du soin de chercher des quartiers d'hiver.

Au Printems suivant , on élut à Rome (a) pour Consuls Lucius Æmilius & Caius Terentius , & les deux Dictateurs se

(a) *Au Printems suivant on élut à Rome pour Consuls Lucius Æmilius & Caius Terentius.*] Ces deux Consuls se rendirent célèbres par des endroits bien différens ; l'un brave , entendu , ami de Fabius , & très-capable de commander une armée , se fit tuer à la journée de Cannes , pour n'avoir pas voulu survivre au malheur de sa patrie , dont il crut la perte assurée ; l'autre , qui fut lui seul la cause d'une ruine si effroyable , par son ignorance dans un métier qu'il n'a jamais fait , se conserve sain & entier , pour n'avoir pas desespéré du salut de la République , disent gravement certains Historiens applaudis des sots. Je ne sçai s'ils inventèrent cette excuse impertinente pour couvrir la lâcheté du Consul , & sa fuite précipitée. Quoiqu'il en soit , cette façon de justifier l'indigne conduite d'un homme passa , & passe encore pour très-folide : on y renferme du grand. Æmilius

étoit de famille patricienne & des meilleurs de Rome , & Terentius Varro étoit un homme de la lie du peuple , qui de la condition de fils de boucher fit un tel bond par ses intrigues , par son babil & par ses fanfaronades , qu'il sauta à celle de Consul. Ce Consul-là m'embarasse plus qu'aucun autre de ceux qui se sont élevez à ce grade éminent de la République : car cette profession de boucher me choque furieusement , même dans un Consul de village , & je reconnois ici , plus qu'en aucun autre endroit de cet Ouvrage , mon ignorance dans l'étude de l'antiquité , à l'égard d'une question qui se présente sur ce Consulat. J'ai consulté bien des Sçavans , & aucun ne l'a pû bien résoudre. Je me suis souvenu que M. le Clerc en avoit parlé quelque part. J'ai trouvé le passage , voici ce que c'est.

On demande si ceux qui faisoient des

démirent de leur charge. Les deux Consuls précédens, sçavoir Cn. Servilius & Marcus Régulus, successeur de Fla-

métiers sordides étoient Citoyens Romains. Il semble, dit cet homme célèbre, que Denis d'Halicarnasse le nie ; mais Sigonius, dans son Ouvrage du droit des Citoyens Romains, montre le contraire ; jusqu'on n'eût pas accoutumé d'enrôler cette espèce de gens, parce qu'on ne les jugeoit pas propres à la guerre, ils ne laissoient pas d'être libres & Citoyens. Qu'on me permette ici de dire que Sigonius se trompe. Pourquoi ne seroient-ils pas propres pour la guerre, & particulièrement les bouchers, qu'on remarque meilleurs soldats que les autres ? On n'enrôloit, & Polybe le dit formellement, que ceux qui n'avoient qu'un certain bien : les plus pauvres étoient jettés dans les Velittes, & les plus riches dans les pesamment armez. Marius-même, continue M. le Clerc, en enrôla plusieurs, qu'il mit dans les légions Romaines, où il n'entroit que des Citoyens. Il cite pour preuve Terentius Varro, qui avoit été fils d'un boucher, & qui avoit fait le même negoce que son père : Marc. Scaurus, qui parvint au Consulat & à la Censure, quoique fils d'un vendeur de charbon. Le grand-père d'Auguste n'est pas oublié, il avoit été banquier ; & Publius Ventidius monta à ce grade, bien qu'il eût été muletier. Ces quatre derniers ne prouvent rien, & Publius Ventidius honora le Consulat par ses vertus militaires & ses belles actions dans un tems où il n'y en avoit plus dans la République. Elle étoit tombée dans un tel état de corruption, qu'on ne peut rien imaginer de semblable, ni lire sans indignation tout ce que les Historiens nous apprennent des vices, de la scélératesse & de la tyrannie des Grands de Rome.

La solution de la question proposée ne dépend pas de ces Consulats. Il faudroit remonter plus haut, & prendre la République dans sa fleur plutôt que dans son état de stérilité. Il n'y a que l'exemple du fils de boucher qui puisse me persuader, que ceux qui faisoient des métiers sordides comme les autres étoient Citoyens Romains, & en droit de monter aux honneurs les plus élevez de la République, & je suis de l'avis de M. le Clerc, comme de tous ceux qui em-

brassent son sentiment, que la République Romaine étoit toute populaire. L'on a très-grande raison de croire que cette sorte de Gouvernement fut la cause de sa ruine & de sa décadence, & qu'il falloit enfin qu'il devînt la proie d'un seul. Je conviens avec lui que celui de Venise, mêlé du Gouvernement Aristocratique & du Démocratique, est plus parfait, puisqu'il a pu se conserver treize à quatorze siècles sans avoir été sujet à de grandes séditions ; mais l'Inquisition d'Etat est si terrible, qu'on ne peut pas dire que les grands & les petits, & le Doge lui-même, qui est une ombre de Roi, puissent se dire véritablement libres. Je ne vois rien de plus parfait que celui de Hollande ; mais comme, il semble que le luxe voudroit s'y introduire, & qu'il est à craindre que les vices de leurs voisins ne s'y fassent une entrée, il est très-difficile que les Hollandois ne dégèrent un jour de la vertu de leurs ancêtres. La paix, qui introduit les richesses dans une République fondée sur le commerce, donne entrée aux plaisirs de la vie : on s'y laisse aisément aller, lorsque rien ne manque pour les satisfaire. La continuation ne rend pas la chose plus grande d'abord ; mais comme elle augmente par de foibles accroissemens, on n'y prend garde que lorsqu'il est besoin d'en venir à des opérations violentes, très-dangereuses dans un peuple libre. Rome put-elle jamais réformer le luxe & l'insolence de ses Citoyens, & les faire revenir à l'ancienne frugalité, ou les en rapprocher ? Les remèdes firent d'autant moins d'effet, que le mal avoit gagné les parties nobles de l'Etat, c'est-à-dire le Sénat ; parce qu'il s'étoit accru insensiblement & peu à peu. Cela me fait souvenir d'un belle maxime de Plutarque, que je recommande à l'attention de mes Lecteurs, & qui va m'engager à une digression importante. *Il ne faut jamais regarder comme petit, dit-il, le commencement d'une affaire que la continuation ne rend pas d'abord très-grande, & qui du mépris qu'on en fait tire tout le loisir de s'accroître, & l'avantage de ne trouver enfin aucun obstacle ni empêchement. J'ai cité, si je ne me trompe, cette maxime*

minius dans cette dignité, envoie à l'armée par *Æmilius* en qualité de Proconsuls, y prirent le commandement,

quelque part; mais pour un tout autre sujet: elle vient ici fort à propos.

Combien de Roiaumes, de Républiques & de grands Empires ont reconnu, par une triste expérience, la vérité de cette réflexion de l'Auteur Grec! Sans remonter plus haut que de trois cens ans ou environ, la révolution qui arriva dans le Japon est quelque chose de si surprenant, qu'elle tient presque du prodige. Jusques ici l'Histoire ne nous a rien appris de semblable. Mais comme le monde n'est pas si près de finir, il ne faut pas croire que pareil événement ne puisse arriver un jour en Europe.

Le Japon, qu'on nous représente si petit, est plus grand, qu'on ne pense: ce n'est point une Isle, mais un continent. * Il formoit autrefois soixante-six Roiaumes, gouvernez par différens Princes. Le plus puissant, ou le plus heureux, a englouti tous les autres. *Yédo* est aujourd'hui la Capitale de ce vaste Empire. La religion de ces peuples, & leurs Dieux, sont tout ce qu'on peut imaginer de plus fou & de plus déplorable. Je conclus de là que la superstition doit être là comme dans son centre. Le nombre des Bonzes est si grand, que cela est à peine concevable: je ne sçai s'ils sont aussi puissans, aussi riches & aussi redoutables aujourd'hui qu'ils l'étoient autrefois. Ils ont une espèce de Grand-Prêtre ou de Chef de leur religion, qu'ils appellent *Dairo*, auquel ils sont religieusement soumis. Le culte superstitieux qu'ils lui rendent, & les peuples à leur imitation, n'est guères différent de celui qu'ils marquent pour leurs Dieux. Ces *Dairos* ont été autrefois les Monarques de tout le Japon. Ils usurpèrent le trône par les intrigues d'un ordre de Bonzes venus du côté de la *Corée*, & qui leur facilita le moien de soumettre toutes les Puissances de ce grand Empire, où ils régnerent longtems. Avant cette grande révolution, il n'y avoit que les Princes du sang ou les enfans des Rois qui pussent succéder au *Dairo*. Mais après

* *Mémoires de la Compagnie des Indes Orient. des Provinces-Unies vers l'Empereur du Japon*, pages 73, 127, 133, 135, 141, 170.

la mort du premier, ces Bonzes ambitieux élevèrent leur Chef à cette haute dignité; ce qui déplut extrêmement aux peuples & aux Grands du Roiaume, qui avoient donné le branle à un si grand changement. Jamais les peuples ne furent plus heureux que sous le gouvernement de ces Rois Bonzes. La justice, l'équité, l'amour de leurs peuples, la douceur de leur gouvernement, eurent leur plus grand éclat pendant trois ou quatre *Dairos*: peu à peu ces vertus s'affoiblirent dans leurs successeurs, de telle sorte qu'on n'en reconnut plus aucune trace. Leur tyrannie surpassa en peu de tems celle des plus méchans Princes. Les Bonzes ne se signalèrent pas moins dans toutes sortes de vices & de cruauté que leur Chef; c'étoient autant de tyrans répandus dans les villes & dans la campagne. Ces horreurs aliénèrent les esprits des peuples & des Grands. Un Prince, qui restoit encore du sang Royal, forma une si puissante cabale, qu'il souleva tout l'Empire contre eux, & une seconde révolution renversa les *Dairos* du Trône, & les remit dans leur état naturel; & les Bonzes, comme leur Chef, retournèrent dans leur retraite, encore n'y restèrent-ils pas longtems. Car aiant conjuré une seconde fois sous le règne de *Nobunanaga*, ils trouvoient les peuples un peu moins disposez en leur faveur; ils furent battus de toutes parts, & d'une manière si complete, qu'ils périrent presque tous.

On ne peut lire sans une extrême surprise, ni même sans admiration, les causes de la première révolution. On en voit quelque chose dans l'Histoire des Ambassades des Hollandois dans le Japon; mais l'Auteur manuscrit que j'ai lu dans la Bibliothèque de *Lunden*, qui étoit de cette Ambassade, & qui a resté longtems dans le pais, beaucoup mieux informé, est entré dans un très-grand détail de cet événement. Il dit que ces nouveaux Bonzes se multiplièrent prodigieusement, & s'établirent dans toutes les villes des divers Etats du Japon, où ils se firent estimer par leur zèle ardent pour la religion du pais, & la sagesse de leur conduite. Le dernier Roi qu'ils détrônèrent les avoit toujours favorisez, ainsi que tous les pré-

& disposèrent de tout à leur gré. Æmilius, ayant tenu conseil avec le Sénat, fit faire de nouvelles levées, pour

décèsseurs avoient fait, & leur avoit procuré des richesses immenses. Ce Prince ne se gouvernoit que par eux plutôt que par ses Ministres, auxquels ils se rendirent si redoutables, de même que dans toutes les Cours des Puissances de ce grand Empire, qu'ils en devinrent bientôt les arbitres: se voiant à la tête des affaires, ils n'eurent rien en plus grande recommandation que d'élever leurs créatures, & tous ceux qui se devoient à eux. Les plus sages virent bien qu'ils songeoient à se rendre Monarques souverains de tout le Japon, & sur tout lorsqu'ils s'apperçurent qu'ils avoient trouvé le secret, par leurs intrigues, de détruire les anciens Bonzes qui leur étoient oppoiez. Tout dépendoit de ruiner ce parti, & ils en vinrent à bout.

Un sage Ministre, qui avoit vieilli dans les affaires, & en qui le Roi avoit beaucoup de confiance, se hazarda de lui ouvrir les yeux touchant ces Bonzes, quoi-qu'il en pût arriver.

Je souhaiterois, lui dit-il, revenir au monde dans trente ans d'ici: je crois que ce terme suffit & au-delà, pour être spectateur d'un complot qui se trame depuis que ces gens-là se sont intruis dans votre Roiaume, comme dans ceux de tous vos Voisins, avec un secret surprenant. J'avoue qu'en apparence ils vous sont nécessaires, ils vous informent de tout ce qui se passe chez eux: mais les autres font-ils moins mal informez de ce qui se passe chez vous? Est-il bien difficile de comprendre à quoi ils visent? Ils en veulent à votre puissance, comme à celle des autres. C'est une production de politique si fine, si rusée & si artificieuse, qu'elle me sert de sujet de méditation depuis plusieurs années. Vous êtes prêt à recevoir le coup, ou au plus tard celui qui doit vous succéder. Tout est conduit & ménagé avec un tel art, & je vois la décadence de vos Etats si proche, qu'il n'y a plus moyen de se taire dans le mal qui vous menace: il est trop grand, & vous ne tenez guères qu'à un filer, si vous ne vous hâtez d'arrêter les suites d'un dessein prêt à éclater. On marche à pas lents depuis plusieurs regnes, mais sûrs. Comme les auteurs d'un projet si extraor-

dinaire ne meurent point, ils sont maîtres du tems, qui augmente leur crédit & leur pouvoir, & leurs trésors se remplissent. Les Dairois sont entrez dans ces vues de politique, mais les Dairois en seront un jour les dupes, on ne leur donnera plus que des Bonzes pour successeurs. Les trésors de ces gens-là sont déjà si grands, depuis le tems qu'ils les amassent sans en rien tirer, que les vôtres ne pourront jamais suffire pour leur résister: ils sont déjà assurés des peuples. Les Bonzes qui sont de leur parti les mettront en mouvement, lorsqu'il sera tems de lever le masque. Il ne leur reste plus, pour arriver à leur but, que de renverser les Puissances qui leur sont ennemies, chez lesquelles ils n'ont pû s'établir, & dont les secours pourroient balancer leur autorité, & mettre obstacle à leurs desseins. Vos peuples sont accablez d'impôts & de misères. Votre domination leur devient odieuse. Je ne sçai quel esprit de changement & de révolte commence à gagner tous les Corps de l'Etat. Pour peu que vous y fassiez attention, vous sentirez que ceux qui ne vous détournent pas de cette manière de gouverner, ont inévitablement que les peuples soient maltraitez. Ils sont les auteurs des guerres que vous avez eues contre vos voisins. Ils les ont mis aux mains les uns contre les autres; afin qu'en les affoiblissant tous d'hommes & d'argent, il leur soit plus facile de se les soumettre, & d'empêcher que celles qui leur sont ennemies ne puissent vous secourir, & c'est à quoi ils ont remédié en les affoiblissant par les dernières guerres: de sorte qu'elles sont aujourd'hui hors d'état d'empêcher votre décadence, ni presque de se défendre. C'étoit là le plus grand obstacle qu'ils avoient à redouter, le voilà rompu, & vous y avez vous-même le plus contribué en les soumettant, ou du moins en vous rendant maître de leurs meilleures places. Pour peu que vous réfléchissiez, & que vous examiniez leurs allées & les devants qu'ils ont pris, vous vous appercevrez sans beaucoup de peine d'un dessein si vaste & si bien suivi.

Les esprits communs ne peuvent s'imaginer que des hommes, qui ne forment aucun Etat, puissent jamais réussir dans une telle entreprise: comme si l'Histoire ne nous

suppléer à ce qui manquoit aux légions, & en les en-voiant à l'armée, il fit défense à Servilius d'engager une

apprenoit pas par une infinité d'exemples, que les plus grands Empires ont été renvertez par des gens de néant & bien moins redoutables, qui commençant par de petits avantages les ont poussé peu à peu si loin, qu'ils ont détroné leurs Maîtres. Répétons la maxime de l'Auteur Grec: *Il ne faut jamais regarder comme petit le commencement d'une affaire, que la continuation ne rend pas d'abord fort grande, & qui du mépris qu'on en fait tire tout le loisir de s'accroître, & l'avantage de ne trouver enfin aucun obstacle ni empêchement.* Ce que ce sage Ministre avoit prédit ne manqua pas d'arriver, la révolution devança le tems; & lorsque le malheureux Prince voulut se mettre à la tête de son armée, il vit une défection générale dans ses troupes. Il fut tout surpris de voir que les Conjurez augmentoient la paie de la moitié. Il se vit seul de son parti, tout l'abandonna & tout passa dans celui des Bonzes. Les Princes qui voulurent marcher à son secours, furent eux-mêmes enveloppez dans un semblable malheur, & la subversion des Etats du premier entraîna celle de tous les autres: de sorte qu'en peu de tems tout le Japon subit le joug du Dairo. On peut dire de ces Bonzes devenus maîtres d'un si grand Empire, ce qu'on disoit des Romains, qui conquirent tout le monde connu par de si foibles accroissemens: *Patientia & consilio Romani Imperium orbis obtinuerunt.* Ce n'est pas une chimère que la patience & le conseil. Combien a-t-on vû de Princes dormir très-profondément, sans rien écouter & sans rien entendre des conseils qu'on leur donne à l'égard de certains maux qui les menacent? Ils les trouvent trop petits & trop méprisables pour en marquer de la crainte: ils les négligent; ils ouvrent enfin les yeux après un progrès surprenant, tout étonnez de se trouver les plus grandes dupes du monde, sans que qui que ce soit les plaigne; puisqu'il n'a dépendu quo d'eux de n'être pas dupes, & de couper court au mal qui commençoit à se faire connoître. Notre négligence à cet égard ne souffre aucune excuse, & encore moins de remède, & qui que ce soit ne nous aide dans une affaire déjà décidée. Souvent nos intérêts nous portent à nous tourner vers le parti qui nous offre de plus grands avantages, c'est-à-dire du côté du plus fort, & non pas du

plus juste. Laissons donc dans l'erreur des gens qui veulent être trompez.

Quoiqu'en disent les Politiques, il n'est pas toujours vrai, il ne l'est presque jamais, qu'il ne faut point souffrir de partis dans un Roiaume ou dans une République, de quelque nature qu'ils puissent être, vû que le nombre, quand il ne seroit que de deux, est, disent ils, une source d'animositez & de cabales contraires au bien & au repos public. L'expérience démontre pourtant le contraire dans l'exemple que je viens de citer, & il y en a une infinité. S'il y en a d'autres en aussi grand nombre, cela n'empêche point que ce que je vais dire ne soit vrai & solide.

Le parti dominant des Bonzes appuié de la Cour, qui en ignoroit les vûes, eût vû son projet renversé & réduit à l'absurde, si celui-ci n'eût opprimé totalement le plus foible. C'est à quoi ils buttoient depuis si longtems. La bonne politique exige de laisser chaque parti dans un juste équilibre, & de relever l'un dès l'instant que l'autre prend trop le dessus, & de les tenir perpétuellement désunis. Ils s'observeront alors avec plus de soin, & ne se joindront jamais ensemble pour troubler la société, les libertez de la patrie, ou les droits du Souverain: l'un s'opposera vigoureusement aux entreprises de l'autre au cas de révolte, ce qui entretiendra l'équilibre dans l'Etat; au lieu qu'il est très-dangereux de ruiner l'un & de laisser l'autre tout entier: car ne trouvant plus d'obstacle, comme celui de ces Bonzes, il ne sera plus arrêté dans ses desseins.

Le dernier Roi du Japon opprima les Puissance par les intrigues des Bonzes, qui pouvoient le conduire à la conquête de tout le Japon; & lorsqu'il n'avoit plus que cela à faire sans le moindre obstacle, le complot de ces ambitieux éclata, & les Dairos achevèrent sans peine ce qui restoit à faire. Cette note m'a mené plus loin que je ne pensois. On me fera grace sur la longueur excessive en faveur de l'importance de la matière que j'y traite. Comme il est presque impossible d'empêcher que dans un Etat il ne se forme des partis, il est bon de sçavoir comment on s'y doit prendre pour empêcher qu'ils n'en troublent la tranquillité.

action générale, sous quelque prétexte que ce fût; mais il lui ordonna de livrer de petits combats vifs & fréquens, pour exercer les nouvelles troupes & les disposer à une bataille décisive; la République n'ayant par le passé (a) souffert de si grandes pertes, que parce que l'on avoit mené aux combats des gens nouvellement enrôlez, & qui n'étoient ni exercés ni aguerris.

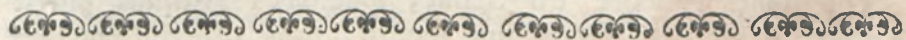
Par ordre encore du Sénat, Lucius Postumius partit comme Préteur (a) avec une légion, pour obliger par une diversion les Gaulois, qui s'étoient liguez avec Annibal, de s'en separer, & de pourvoir à la sûreté de leur propre pais. On fit aussi revenir en Italie la flote qui hyvernoit à Lilybée, & l'on embarqua pour l'Espagne toutes les munitions nécessaires aux armées que les deux Scipions y com-

(a) *La République n'ayant par le passé souffert de si grandes pertes, que parce que l'on n'avoit mené aux combats que des gens nouvellement enrôlez; & qui n'étoient ni exercés ni aguerris.*] La République n'avoit reçu aucun échec, ni éprouvé aucune perte considérable depuis la honte de la Trébie & du Thrasymène; ce qui restoit de soldats ensuite de ces deux disgrâces n'étoient pas si peu aguerris que Polybe le prétend, & l'on peut voir, dans les actions qui se sont passées sous Gérunium, que ces nouveaux soldats, puisqu'il lui plaisoit de les appeler ainsi, valoient bien les vieux en courage & en expérience. Ils se battoient, & se sont toujours battus avec toute la valeur & la bonne volonté qu'on sçauroit désirer dans une armée. Il ne paroît nulle part que ces soldats eussent dégénéré de la vertu & du courage de leurs ancêtres, ni avant, ni après l'infortune de Cannes. A la vérité la paix avoit causé quelque relâchement dans la discipline militaire. Cela parut dans la première campagne; mais on s'en aperçoit plus dans les autres. Mon Auteur se trompe d'attribuer toutes les disgrâces des Romains au peu de discipline & au peu de courage des armées, il devoit les attribuer à l'imprudence, & plus encore à l'ignorance des Généraux. Ne dit-il pas lui-même qu'après le dernier combat de Gérunium, l'armée Romaine eut de quoi se convaincre que la vaine confiance de Minucius avoit été la cause de son malheur, & qu'elle ne devoit son salut qu'à la sage circonspection de son Collègue; &

l'on sentit aussi à Rome combien la vraie science de commander, & une conduite toujours judicieuse & constante, l'emportoient sur une bravoure téméraire & une folle demangeaison de se signaler. Voilà la véritable & l'unique cause des malheurs des Romains. Qu'on ne s'en prenne donc pas aux soldats, qu'on mette un bon & sçavant Général à leur tête, je répondrai toujours de l'événement, quand même il seroit à la tête d'une armée peu aguerrie.

(b) *Lucius Postumius partit comme Préteur avec une légion, pour obliger par une diversion les Gaulois.*] Je trouve cette diversion à propos; mais n'auroit-il pas été plus prudent & plus salutaire de se servir de ce corps d'armée contre Annibal lui-même, que de l'envoyer contre les Gaulois Insubriens? Un camp volant sur les ailes ou sur les derrières d'une armée, l'incommode extrêmement; elle se trouve inquiétée dans ses vivres & dans ses convois. C'est une espèce de blocus: & lorsqu'on veut remédier à un si grand mal par un détachement de l'armée, qu'on fait toujours supérieur, ou du moins égal dans le nombre des troupes; on s'affoiblit extrêmement, & l'on est en état d'attaquer avec avantage. Cette méthode est excellente. Les Anciens ne la connoissoient point, & les Modernes qui la pratiquent ne sçavent pas la bonne manière de s'en servir. C'est ce que je n'ai que trop souvent remarqué.

mandoient. Enfin l'on donna tous ses soins aux préparatifs de la campagne, où l'on alloit entrer. Servilius suivit exactement les ordres du Consul, & c'est ce qui nous dispensera de nous étendre sur ce qu'il a fait. Rien de grand ni de mémorable, mais quantité d'escarmouches & de petits combats, où les deux Proconsuls se conduisirent avec beaucoup de sagesse & de valeur.



OBSERVATIONS

Sur les combats donnez auprès de Gérunium.

S. I.

*Raisons qui ont déterminé
au premier combat.*

J'Ai lu quelque part, & j'ignore dans quel Auteur, peu m'importe : il me suffit que la maxime soit vraie, que la superstition dans quelque religion que ce soit, bonne ou mauvaise, pourvu qu'elle y prenne de profondes racines, est capable de ruiner & de renverser de fond en comble les têtes les mieux sentées & les plus sages, pour éteindre la lumière naturelle & réduire enfin l'homme à l'état des bêtes brutes, ou peu s'en faut. On n'accusera pas mon Auteur d'être tombé dans cet état là. Il paroît assez par son Livre qu'il croioit peu, disons plutôt qu'il ne croioit point du tout ce que l'on débitoit d'absurde sur les Dieux & la religion de son tems. Sur cet article il étoit Déiste, & en cela plus raisonnable que Tite - Live, qui croioit bonnement tout sans rien voir, & sans rien examiner des fourberies de ses Prêtres, comme auroit pû faire une vieille. Il eût été à souhaiter pour le bien & l'honneur de la République, que Fabius n'eût pas cru davantage à ses Dieux que notre Historien. Il n'eût pas sans

doute quitté l'armée, & se fût moqué des ordres du Sénat, qui l'appelloient à Rome pour assister à un sacrifice de quelque fête solennelle, & s'il vous plaît dans un tems de crise & dans des conjonctures très-déliçates, où il ne falloit rien moins que l'habileté d'un grand Capitaine pour s'en bien démêler; soit en se procurant quelque avantage, soit en démontant toutes les batteries d'un ennemi très-redoutable & très-rusé. Polybe nous apprend la raison de ce voyage du Dictateur, & Tite-Live après lui, qui ne trouve pas étrange le zèle superstitieux de ce Capitaine & du Sénat. Quelle sottise dans celui-ci d'avoir rappelé un Général d'armée pour une telle fadaïse ! Quelle sottise à l'autre de ne s'être pas moqué d'un tel ordre ! Rien ne l'empêchoit de remettre la fête ou le sacrifice à une autre fois, ou d'y assister par Procureur. Il quitte son armée, & la laisse sous les ordres du Général de la cavalerie, homme aussi imprudent que présomptueux & malhabile, & plus capable de mettre les affaires en péril, que de les rendre meilleures.

Cet acte de dévotion ne dut sans doute pas déplaire à Annibal, on lui écarte le Général du monde
le

le plus incommode à ses desseins, & le plus digne de lui être opposé, pour mettre en sa place un franc étourdi. Le Carthaginois ravi d'avoir un tel homme en tête, reprend de nouvelles espérances; il débute d'abord par se rendre maître de Gérunium, où il se trouve quantité de vivres. Si *Æmilius* ne pouvoit en empêcher le siège, il eût dû du moins y jeter des troupes pour le défendre. *Annibal*, qui s'apperçoit que cette place pouvoit être insultrée, profita de l'occasion & de la sottise du nouveau Général: car pour peu de monde qu'il y eût envoyé, l'ennemi eût échoué dans cette entreprise; parce qu'il manquoit absolument des choses nécessaires pour un siège, & c'est à tort qu'on l'accuse d'être malhabile dans l'art de prendre les places, puisqu'il étoit dépourvu de machines & de tout l'appareil nécessaire pour cette sorte de guerre. Il est surprenant qu'un si grand Capitaine n'en eût pas fait bonne provision; mais il l'est encore plus qu'il n'eût jamais pensé à se faire une frontière, ou du moins qu'il ne se fût pas assuré de quelque place forte pour s'en servir comme de place d'armes, où il eût pu établir ses magasins de vivres & de munitions de guerre, & d'un bon nombre de machines: car de les traîner à la suite d'une armée, cela la rend pesante & peu propre aux expéditions promptes & subites, & *Annibal* ne pouvoit se tirer d'affaire que par ces voies-là. Il est certain que les préparatifs des Anciens pour les sièges n'étoient pas moins considérables & moins sujets à de grands embarras que les nôtres d'aujourd'hui. Il falloit une charpente immense pour les machines, les béliers, les balistes, les catapultes de siège & de campagne, les tours am-

bulantes, & un nombre infini d'outils pour remuer la terre & pour la charpente; ce qui demandoit un attirail extraordinaire & des ouvriers en très-grande quantité. *Annibal* manquoit de tout cela, & de l'argent nécessaire pour la construction de ces machines. C'est donc à tort, encore une fois, qu'on l'accuse d'ignorance sur l'attaque des places; il ne pouvoit s'en rendre le maître que par surprise ou par l'escalade, comme il fit sans doute à l'égard de Gérunium, qu'il emporta par la négligence & le peu de prévoiance d'*Æmilius*, qui s'imagina qu'il n'y avoit aucune autre voie que celle des sièges. On lui fit voir qu'un Général déterminé ne manquoit jamais de ressources contre un Général tout autre qu'un *Fabius*, qui rendoit inutiles tous les desseins de son ennemi par son adresse & par sa patience; au lieu que *Minucius* n'avoit pour tout mérite qu'une hardiesse inconsidérée, sans expérience & sans art dans la conduite des armées.

La prise de Gérunium sauva le Carthaginois de la disette qu'il craignoit. Il y trouva une si grande abondance de vivres, qu'avec ce qu'il pourroit encore retirer du pais, dont les bleds & les fourrages étoient encore sur pied, il espéra d'y pouvoir passer l'hiver. Il se campe donc en deux camps séparés: l'un étoit à *Larinum*, sous les ordres d'*Asdrubal*, & l'autre faisoit front à l'armée Romaine entre *Larinum* & *Gérunium*. *Annibal* choisit ces deux postes pour pouvoir étendre plus loin ses fourrages, & s'assurer ceux qu'il avoit sur ses derrières, parce qu'il formoit un plus grand front.

Minucius, qui avoit une grande passion de combattre, ne pouvoit guères éviter de la satisfaire, con-

tre un Général qui ne fouhaitoit que d'en venir aux mains. Le Général Romain étoit auffi incapable de faire naître l'occafion d'attaquer à fon avantage, que propre à la fournir à fon ennemi pour fe faire battre. Annibal n'eut garde de n'en pas profiter, & de ne pas chercher tous les moiens poffibles de l'engager dans quelque fauffe démarche dont il pût tirer avantage pour un combat général, en fe faififfant des poftes les plus avantageux pour couvrir fon armée campée en deux camps féparez. Il craignoit que fi les Romains entreprenoient fur celui de Gérunium, ils ne l'emportaffent avant que ceux de l'autre pûffent venir au fecours, ou qu'ils ne profitaffent de l'occafion d'un fourrage pour l'attaquer dans fon camp, avec d'autant plus d'efpérance de réuffir, qu'il ne pouvoit y aller qu'en forces. Il ne trouva pas de meilleur expédient pour fe garantir d'une entreprife fur fon armée, que d'en éloigner l'ennemi, ou de l'empêcher de rapprocher davantage fon camp. Il ne le craignoit point; mais les conjonctures n'étoient pas favorables: car quoique l'expérience foit bien redoutable, il y a des tems où l'audace tient lieu de tout. Annibal fe voioit environné de mille embarras: car s'il cherchoit l'occafion de combattre, il ne le pouvoit qu'en remuant fouvent fon camp, & il craignoit de s'éloigner de Gérunium, où il avoit fes vivres. D'ailleurs l'occafion ne dépend pas de nous, elle ne vient pas toujours à point nommé, elle ne fe préfente guères dans l'inaction, ce n'eft qu'en fe remuant & dans les marches; & quand même il n'eût eu rien à craindre de Gérunium, en cherchant toutes les voies poffibles de com-

battre, il perdoit celle de là moisfon dont il vouloit profiter: ce qu'il ne pouvoit faire, fi l'ennemi fe rapprochoit encore plus de fon camp, & s'il profitoit des poftes avantageux qu'il avoit devant lui, & dont il pouvoit s'emparer. Le délié Carthaginois voioit ce que fon ennemi pouvoit faire, quoiqu'il ne le fit pas. Il craignoit qu'il ne fe ravifât, & qu'il ne fe faifît d'une hauteur avantageufe qui fe trouvoit entre les deux camps. Il y marche de nuit avec tant de fecret, qu'il s'en rend le maître, & s'y fortifie en hâte.

Le Général Romain eft furpris de n'avoir pas fitôt connu l'importance du pofté, les écailles lui tombent des yeux, il vit bien qu'il n'avoit pas de tems à perdre; il y marche fur le champ, attaque cette hauteur avec toute la valeur & la hardieffe poffible, & l'emporte. Il s'y retranche & s'y campe avec toute fon armée. Voilà le fujet du premier combat, qui releva le courage & les efperances des Romains, & qui commença à les rendre moins retenus à entreprendre, fans être pourtant plus habiles: car fi Æmilius eût bien examiné le terrain qu'il laiffoit encore devant lui, qu'il en eût profité, les armées fe fuflent trouvées fi proche l'une de l'autre, qu'Annibal n'eût fçu de quel côté fe tourner, ni quel confeil prendre. Cependant le pofté qu'Æmilius venoit d'occuper incommodoit fi fort les Carthaginois dans leurs vivres & dans leurs fourrages, qu'ils fe virent dans la néceffité de diminuer le nombre de leurs fourrageurs & d'augmenter leur ef corte. Ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'eft qu'ils n'y purent aller qu'en les foutenant par un grand corps de troupes: par-là ils s'affoibliffient

& laissoient leur camp dégarni , & dans un danger éminent d'y être forcez & de perdre Gérunium , où ils avoient toutes leurs munitions.

Annibal connut bientôt le mauvais état de ses affaires , il fut battu dans un grand fourrage , & une partie de ses fourrageurs furent tuez ou enlevez. Il fut ensuite attaqué dans son propre camp & prêt à y être forcé , si Asdrubal ne fût accouru à son secours à la tête d'un corps de quatre mille hommes. » Il avança » contre les Romains , dit mon Auteur , mit ses troupes en bataille à » la tête du camp , & fit tant qu'il » se tira , quoiqu'avec peine , du » danger dont il avoit été menacé.

Le Général Carthaginois apprit à ses dépens combien il est dangereux de séparer une armée en présence d'une autre , dont les forces sont unies & en masse. Cette seconde action abattit le courage des Carthaginois , qui ne pouvoient avoir des vivres qu'à la pointe de l'épée , & les mit dans une grande consternation ; pendant que les Romains redoublent d'espérance , & se flattent de terminer bientôt la guerre.

Les esprits vains font valoir les plus petits avantages comme si c'étoit de grandes victoires. Les lettres de Minucius firent un si grand effet sur les esprits , que peu s'en fallut qu'on n'accusât Fabius de trahir la République ; ce qui produisit la harangue de Métellus , Tribun du peuple , contre ce grand homme , tant l'envie & la malignité sçavent trouver les endroits foibles dans les conduites les plus irrépréhensibles : car il est certain que le Général de la cavalerie n'avoit cessé d'écrire contre le Dictateur , de blâmer sa conduite , & de la tourner criminellement en ridicule , dans l'espérance de le supplanter & d'avoir

le commandement de l'armée.

Fabius essuie non seulement le murmure des envieux & les mauvais offices de ses ennemis ; mais il souffre encore le démembrement de son autorité , & plutôt que d'abandonner la République il aime mieux partager l'armée entre le Général de la cavalerie que le commandement alternatif , bien assuré qu'on verroit bientôt par la conduite de ce nouveau Collègue , que ce qui venoit d'arriver étoit bien plutôt un coup du hazard ou de la fortune , qu'un effet de la capacité & de l'expérience du Général de la cavalerie : & l'on verra la vérité de ce que dit Thucydide , que les événemens de la guerre sont incertains , & que ceux qui triomphent aujourd'hui peuvent être renversez demain ; mais rarement les grands Capitaines.

Polybe ne fait que glisser sur le combat de la hauteur ; & comme c'est de l'ordre & de la disposition autant que de la conduite d'une entreprise , que les gens de guerre tirent instruction , que l'Auteur n'entre dans aucun détail qui puisse nous engager à quelques remarques sur cette action , & que d'ailleurs nous ne manquerons pas d'occasions de traiter plus à fond que nous n'avons déjà fait cette partie de la guerre , qui regarde l'attaque & la défense des hauteurs & leurs différentes situations ; nous croions devoir nous borner à traiter des fourrages , puisque l'Auteur entre assez dans le détail du combat de Minucius contre les fourrageurs Carthaginois. Cette partie de l'art n'est pas d'une grande étendue , ni même fort profonde. Mais avant que d'expliquer la méthode que nous observons dans nos grands fourrages , il nous importe de dire quel-

que chose de celle des Anciens, selon ce que nous en avons pu tirer des Historiens auxquels j'ai été obligé d'avoir recours : car ni Xénophon, ni Végèce, ni Onozander, qui sont les trois Auteurs militaires les plus recommandables de l'antiquité, qui ont échappé à la barbarie des tems, n'ont parlé de cette partie de la guerre ; & comme les Modernes ne l'ont aussi qu'effleurée, nous tâcherons d'en donner une idée plus distincte : mon dessein n'étant pas de pousser au-delà des bornes que je me suis prescrites dans cet Ouvrage, à l'égard de certaines parties de la science des gens de guerre.

Il est certain que les Romains observoient la même méthode que celle que nous suivons aujourd'hui ; mais comme ils étoient moins riches que nous en termes militaires, & qui fournissent une idée claire & nette de ce qu'on veut exprimer, il ne faut pas s'étonner si nous ne comprenons pas toujours bien ce qu'ils veulent dire, & si les Traducteurs qui ne sont pas gens du métier, font quelquefois obscurs : soit qu'ils ignorent les termes propres, ou qu'ils n'osent les hazarder, pour se tirer des ténèbres du texte.

Les grands fourrages demandent de grandes précautions & des mesures prises d'avance, car des fourrages naissent souvent de grands desseins, & des événemens extraordinaires ; ce sont des occasions dont peu de Généraux savent profiter, & je n'en vois pas de plus belles pour ruiner tout d'un coup une armée.

Quoique les Romains eussent des magasins pour le pain, ils ne laissoient pas de profiter de la moisson pour la subsistance de leurs troupes, comme pour celle de leur cavalerie,

César s'étend beaucoup sur les fourrages ; mais comme il écrivoit dans un tems où toutes ces choses étoient connues, il ne nous décrit pas l'ordre qu'il y tenoit. On voit seulement qu'il se précautionnoit beaucoup pour s'empêcher d'être surpris, & particulièrement contre les Anglois. Il (a) nous apprend que
 » sur le midi qu'il avoit envoyé au
 » fourrage trois légions sous les ordres de Trebonius, l'un de ses
 » Lieutenans, les Anglois vinrent
 » fondre de toutes parts sur les fourrageurs, qui furent soutenus
 » promptement par ses troupes : de sorte que les Anglois prirent la
 » fuite, & furent pour suivis par sa cavalerie avec l'infanterie en
 » queue.

Il n'est pas possible que les Anciens pussent couvrir les fourrageurs, s'ils ne formoient une chaîne proportionnée au terrain que l'on vouloit fourrager. Voici comme je pense qu'ils se conduisoient dans leurs fourrages. Ils y envoioient plus ou moins, selon leurs besoins : souvent toute leur cavalerie & un nombre de légions, le tout en armes ; & après avoir marqué les lieux qu'on vouloit fourrager, une partie de la cavalerie & de l'infanterie se partageoit en différens corps, & formoit une chaîne selon l'étendue du pais où l'on fourrageoit. Comme il n'y avoit point de maraude, qui n'est produite que par le défaut de discipline, chacun faisoit sa trouffe ou coupoit les bleds, & se retiroit sans s'écarter de la route du camp. Voilà ce que j'avois à dire des fourrages des Anciens. Passons maintenant aux nôtres. Nous ne nous étendrons pas beaucoup sur cette matière, nous

(a) *Ces. Comm. de Bel. Gal. l. 5.*

nous contenterons d'en dire ce qui nous paroît assez essentiel.

L'Auteur * du *Service journalier de la Cavalerie* s'étend assez sur les fourrages dans ce qui a rapport à son sujet, qu'il a très-bien rempli, & ce n'est pas notre intention d'entrer dans ces principes, parce que nous les supposons dans nos Lecteurs.

S. II.

Des fourrages : qu'on ne les sçauroit faire avec trop de précautions.

IL y a de grands & de petits fourrages dans les armées. Ceux-ci se font entre les grandes gardes & fort près du camp, & quelquefois en-delà, avec escorte. Ces fourrages sont souvent considérables, & c'est lorsqu'on y envoie une gauche & une droite de cavalerie & d'infanterie, ou toute une première ou une seconde ligne; ce qui peut être mis au rang d'un petit fourrage. J'appelle grand fourrage lorsqu'il marche les deux tiers d'une armée, y compris les escortes. Ces sortes de fourrages ne se font qu'avec de grandes précautions & un très-grand art, lorsque les armées sont proche l'une de l'autre.

Montécuculi (a) prétend qu'il faut fourrager d'abord les lieux les plus éloignés, & venir ensuite peu à peu aux plus proches. Ce Général entend par les lieux les plus éloignés ceux qui sont les plus voisins de l'ennemi, jusqu'aux grandes gardes. Si l'on réservoir tout le país d'entre le camp & les grandes gardes, on n'en retireroit rien, ce seroit autant de fourrage perdu : car si les troupes qui vont relever les

gardes alloient par les chemins ordinaires, on pourroit espérer de conserver les fourrages; mais on voit que cela ne se peut. On passe à travers champ, & les fourrageurs se font autant de chemins en allant ou en venant du fourrage, qu'il y a de files; & il y a presque autant de files qu'il y a de brigades dans une armée : car chacun prend le plus court pour aller au camp.

Il y a plusieurs choses à observer dans les fourrages; le secret, la diligence, une grande connoissance du país que l'on veut fourrager, & des précautions infinies au dehors comme au dedans, c'est-à-dire qu'il faut qu'elles s'étendent dans l'armée comme au dehors. A l'égard du secret, il dépend du Général. Dès qu'il s'apperçoit que son armée est au moment de manquer de fourrage, il doit envoyer secrètement des Officiers entendus reconnoître le país & les fourrages, les lieux les plus commodes & les plus avantageux pour former la chaîne. Cela ne suffit pas, il doit faire reconnoître les chemins & les endroits par où l'ennemi peut venir à lui, les postes dont on peut se saisir pour se garantir des desseins de l'ennemi & couvrir son fourrage, les obstacles qu'on peut mettre sur les passages. Voilà les précautions qu'on doit prendre du côté de l'ennemi. Pour ce qui regarde le terrain depuis les lieux où l'on peut fourrager jusques au camp, on doit ouvrir plusieurs routes pour le passage des files des fourrageurs. Le Général reglera l'ordre & la disposition de son fourrage selon les avis des Officiers qui se font transportez sur les lieux, & des instructions qu'il peut tirer des gens du país : ce qui n'est pas une chose à négliger.

Avant que de déclarer l'endroit

V u iij

* *Le Coqmadelaine.*

(a) *Mont. Mem. l. 1. ch. 4.*

où l'on veut fourrager, on détachera plusieurs petits partis & les houzards, qui doivent s'embusquer sur tous les passages & les chemins du côté du camp ennemi, avec ordre d'arrêter tout ce qui ira ou viendra de ce côté-là, sous prétexte d'arrêter les fourrageurs & les espions. Il est bien difficile, en prenant ces sortes de devants, que l'ennemi puisse être averti de notre dessein & des lieux où l'on veut fourrager. A l'entrée de la nuit, on fera partir les escortes pour former la chaîne, ou les troupes commandées pour ce dessein. On emploiera tout ce tems à placer les troupes dans les différens postes qu'on veut occuper; observant qu'elles soient sur une même ligne droite ou courbe, & que les troupes puissent se communiquer les unes aux autres. On profitera des maisons, villages, châteaux, moulins, bois, haies, ruisseaux, où l'on jettera de l'infanterie. On dressera quelques embuscades dans les endroits couverts, & hors de la chaîne. La cavalerie sera postée sur la même ligne & dans les lieux propres à cette sorte d'arme. On la postera par petites troupes de trente à quarante maîtres, avec plusieurs gros de cavalerie & d'infanterie d'espace en espace aux endroits où l'on croira avoir plus à craindre, ou pour courir au secours des autres. Outre ces précautions, il y aura encore des batteurs d'estrade en dehors & en dedans de la ligne; les premiers pour fouiller les villages & les endroits couverts, où l'ennemi pourroit se cacher & tenter quelque entreprise: les autres seront partagez par petits corps, pour courir aux endroits où la chaîne pourroit être attaquée. Comme les fourrages pré- tent beaucoup à la ruse, on doit

prévoir ce qui peut arriver: car souvent l'ennemi fait de fausses attaques pour attirer tout d'un côté, pendant qu'il attaque & perce de l'autre. Cela arrive ordinairement dans les pais où les fourrages sont rares, & où l'on est obligé de couvrir un grand pais. Ces sortes de fourrages demandent une vigilance extraordinaire, & sont très-difficiles & très-dangereux.

Si l'ennemi venoit en forces, c'est au Général à prendre son parti selon le tems & les lieux: car s'il voioit qu'il ne pût tenir en rassemblant toutes ses escortes, on doit tirer trois coups de canon, pour avertir les fourrageurs de se retirer au camp & d'abandonner leur fourrage, pendant qu'on fera avancer des troupes, soit pour attaquer, soit pour favoriser la retraite.

Dans les fourrages qui se font si près de l'ennemi, on doit y aller armez, comme faisoient les Anciens, & comme on le pratique souvent. La trouffe est bientôt à bas, & le cavalier en état de combattre. Les Officiers les plus expérimentez remarquent par les fourrages, & en bien d'autres occasions, le désavantage des grosses bottes; au lieu que celles qu'on appelle molles, comme celles des Allemands, sont plus propres pour la guerre; l'on est du moins en état de faire mettre pied à terre à la cavalerie, en certaines occasions où la situation du pais ne lui permet pas de se servir de son avantage. La cavalerie Allemande ne fait pas difficulté de mettre pied à terre, & de faire l'office de fantassin dans une nécessité. M. le Comte d'Evreux, Colonel Général de la cavalerie de France, Officier de mérite, & un Maître dans la cavalerie, n'a rien oublié pour exclure les grosses bottes

de la cavalerie Françoise, sans que jusques ici il ait pu réussir. Il n'y a que son seul Régiment qui soit botté de la sorte.

Des grands fourrages naissent souvent les grandes entreprises, ils sont la ressource des petites armées : car comme l'ennemi s'en défie moins, il est aussi moins en garde contre l'attaque du plus foible, & rien ne favorise davantage les desseins extraordinaires, que l'opinion où l'on est de notre foiblesse. Cette opinion, dont le Général n'est pas moins rempli que les troupes qu'il commande, fait qu'il songe bien moins à se défendre qu'à attaquer, & il est tout étonné lorsqu'il est obligé de laisser l'un pour prendre l'autre, auquel il n'est pas préparé. L'Histoire est remplie d'une infinité d'exemples de déroutes & de défaites que les grands fourrages ont causées, qui ne prouvent que trop que la trop grande opinion où l'on est de ses forces, & le mépris qui en naît, peuvent être mis au nombre des plus grands périls qu'on puisse courir à la guerre.

Peu de Généraux savent profiter des occasions que nous offrent ordinairement les fourrages un peu considérables, c'est-à-dire, de la plus grande partie de la cavalerie ; & s'il se passe même quelque combat & quelque action, où l'ennemi ait été battu & les fourrageurs obligés de tout abandonner, on n'est guères sans s'apercevoir qu'on n'a pas su profiter de son avantage. Battre les escortes, percer la chaîne & passer outre, c'est quelque chose ; mais ce n'est rien, si en même tems on ne cherche à investir les fourrageurs, & leur couper le chemin de la retraite ; ce qui est fort aisé, dès que la chaîne est pénétrée & enlevée, & que l'ennemi en forme promptement

une autre environnante sur tout le front du fourrage.

Lorsque deux armées sont en campagne, & que l'une fait front à l'autre, on commence ordinairement de fourrager ce qui est devant soi, & chacune le pousse aussi près qu'elle peut de l'ennemi. Les tentatives sur ces sortes de fourrages sont douteuses, parce qu'il est aisé à l'ennemi de faire avancer des troupes de son camp, & d'en être secouru ; mais ceux qui se font sur les ailes ou sur les derrières d'une armée sont favorables pour une entreprise.

Si on veut inquiéter un fourrage qui se fait entre les deux armées, ou engager une action considérable, qui puisse favoriser l'enlèvement des fourrageurs, ce qui doit être l'unique but de ces sortes d'entreprises, voici ce qu'il me semble de mieux à faire pour le succès.

Dès qu'on est informé que l'ennemi fait un grand fourrage, on fera courir le bruit dans l'armée qu'il couvre un autre dessein, & qu'on doit se tenir sur ses gardes de peur d'être pris à l'impourvu. Si on n'est pas retranché, on se hâtera de le faire, comme si on avoit peur. On fera distribuer de la poudre & des bales, enfin l'on se préparera comme si l'on s'attendoit d'être attaqué. On ne doit pas douter que l'ennemi ne soit bientôt informé de ce qui se passe, & qu'il ne s'imagine que cette peur artificielle est une réalité, & que toutes ces précautions & ces apprêts se font à dessein de se défendre ; ce qui le rendra moins précautionné sur son fourrage. A l'entrée de la nuit on fera plusieurs petits détachemens de cavalerie & d'infanterie, avec ordre de s'embaïquer sur tous les chemins

& les passages à un quart de lieue ou demie lieue où l'ennemi fourragera, & qui formeront comme une chaîne sur tout le front du fourrage, avec ordre de ne se point découvrir, de laisser passer tout ce qui ira du côté du camp, & d'arrêter tout ce qui viendra, pour que l'ennemi n'ait aucun avis du dessein que l'on trame, & qu'il ne soit averti que l'on marche à lui. Comme ces petits détachemens doivent s'entrecommuniquer les uns les autres, il doit y avoir un signal muet concerté entre eux, pour qu'on puisse se reconnoître, au cas qu'on vienne à se rencontrer, ou les sentinelles que l'on embusque le plus près des chemins. Ces signaux sont de mille façons différentes, & cela dépend de la fantaisie des Officiers Généraux.

Dès que le Général sera informé que les ennemis fourragent, il mettra tout d'un coup son armée en marche, qu'il divisera en cinq ou six corps de cavalerie & d'infanterie, pour avoir des armes propres à tout événement. Ces corps seront suivis chacun de deux autres, l'un de cavalerie partagé par troupes de trente maîtres, & l'autre d'infanterie divisé par petits détachemens ou par piquets, commandez par des Officiers choisis de chaque corps, qui auront ordre de se répandre sur les derrières des fourrageurs, de les enveloper, & de prendre autant de chevaux qu'il leur sera possible, sur lesquels les soldats monteront, mèneront les autres en main, & se retireront au camp avec les prisonniers qu'ils pourront faire. Les petites troupes de cavalerie observeront la même conduite. Voilà quant aux détachemens. A l'égard des troupes qui doivent attaquer & forcer la chaîne, voici l'ordre qu'elles doivent observer.

Je les ai partagées en cinq ou six corps ou plus, si on le juge à propos. Ces corps marcheront à une distance raisonnable l'un de l'autre; de sorte qu'ils puissent tout d'un tems, s'il est possible, attaquer la chaîne & la percer en plusieurs endroits, avec ordre aux Officiers qui les commandent d'attaquer brusquement & l'épée à la main tout ce qui se présentera devant eux, & de laisser derrière les postes où l'ennemi pourroit s'être fortifié: car il suffit de battre le gros sans s'amuser au reste, qui tombe par la défaite des autres. Dès qu'on aura forcé la chaîne, & dissipé tout ce qui se présente, on lâchera quelques troupes après les fuiards, pendant qu'on se saisira des chemins pour couper la retraite aux fourrageurs.

Autant que cette entreprise demande de secret & de diligence dans l'exécution, autant faut-il en apporter pour la finir & se retirer, de peur que l'ennemi ne marche en forces par les secours qu'il peut tirer du camp. Si le corps est considérable, on en a peu à craindre; mais le mieux est de penser à se retirer en bon ordre, après avoir pris autant de chevaux & de prisonniers qu'il sera possible de faire.

On peut voir par ce que je viens de dire, que des desseins semblables bien exécutés sont capables de ruiner tout d'un coup une armée: car en attaquant l'ennemi en différens endroits, & sur tout le front de son fourrage, on ne sçait où courir, & on craint en allant d'un côté, qu'on ne soit ouvert & percé par l'autre; si on marche aux endroits qui sont les premiers attaquez, on laisse les autres dégarnis, & l'on abandonne ceux qui fourragent derrière eux. Ce qui rend ces sortes de desseins faciles dans l'exécution,

l'exécution, c'est que l'ennemi a ses forces dispersées & répandues çà & là ; au lieu qu'il se voit attaqué par de grands corps, qui ne lui donnent pas le tems de réunir ses forces pour y résister.

Comme les grands fourrages laissent un camp presque dégarni, je ne puis comprendre comment un Général habile & entreprenant néglige une occasion si favorable d'y marcher avec toutes ses forces, lorsqu'il sçait son ennemi occupé à son fourrage, où il a mené la plus grande partie des siennes. Cela lui est d'autant plus facile, que le fourrage se fait sur une de ses aîles, ou sur ses derrières. Ces sortes d'entreprises sont aussi rares que le succès en est certain, en suivant la méthode dont j'ai parlé pour couvrir sa marche & le dessein d'une entreprise si belle & si éclatante. C'est par ces moïens que le foible vient à bout du fort ; mais il faut si bien compasser son tems, qu'on puisse arriver sur l'ennemi lorsqu'il est dans le plus fort de son fourrage, & avant que les fourrageurs puissent arriver au camp. Ceci peut être mis au rang des surprises d'armées, dont j'ai parlé dans mes Observations précédentes : aussi ai-je donné là une partie des mesures qu'il faut prendre, & qu'on ne sçauroit trop répéter. En suivant ces mêmes principes, il est bien difficile qu'on puisse douter du succès.

Il n'y a forte de ruse & de finesse que les fourrages ne puissent fournir, & sur tout lorsque les armées sont proche l'une de l'autre : car dans ces cas ils sont dangereux, particulièrement lorsque l'on a mangé & fourragé ce qui est entre les deux camps, à deux ou trois lieues aux environs. Un Général habile & entreprenant compte bien

moins sur le nombre & la supériorité de ses ennemis, quelque disproportion qu'il y ait entre les forces, que sur son courage & son intelligence. Ces deux qualitez suppléent à tout, lorsqu'il est à la tête d'une armée aguerrie, pleine de confiance & de bonne volonté. Les occasions ne lui manquent pas pendant le cours d'une campagne, elles naissent en foule, sans qu'il soit besoin de toutes les fineses de l'art pour les faire naître. Entre deux Généraux égaux en puissance, en expérience & en résolution, la disproportion à l'égard des forces est alors redoutable au foible ; mais un habile Général contre un médiocre qui oppose le nombre, quoique brave, à la foiblesse de son ennemi, n'est pas toujours assuré de remporter la victoire. Les exemples là-dessus vont à l'infini, le desespoir & la nécessité n'en ont pas toujours été la cause, c'est souvent la négligence & une vaine confiance en ses forces, & le mépris de l'ennemi, qui naît de la disproportion extraordinaire entre les deux armées ; mais le plus grand avantage du foible est constamment dans le courage, la hardiesse & l'audace, soutenue du génie supérieur & de tout ce que l'art a de plus profond & de plus achevé. Avec ces qualitez on vient à bout des entreprises les plus difficiles, & que les courages & les esprits médiocres regardent comme insurmontables, comme folles, & que les autres qui voient de plus loin considèrent seulement comme hardies : les unes ne s'exécutent pas sans de grands périls, les autres ne trouvent presque aucun obstacle, ou du moins est-on assuré de réussir & d'en voir le bout. » C'est des grands dangers, dit Thucydide, » que résultent les

» grandes gloires, tant pour les particuliers que pour les Empires. Cela est certain; mais il y a une infinité de desseins à la guerre, où les difficultez & les obstacles ne sont qu'apparens. L'événement les justifie, & le succès relève encore plus la gloire du Général, qu'une entreprise heureuse toute parsemée & coupée de dangers sans nombre, & où l'on perd une infinité de monde. Telles ont été les actions de Fribourg, de Senef, de Neerwinde, de Steinkerque & de Malplaquet.

Je remarque par mon expérience, & par l'analyse des campagnes que j'ai faites pendant le cours de deux grandes guerres très-difficiles & très-meurtrières, que l'on ne profite pas toujours des occasions, & que l'on entreprend souvent les choses les plus difficiles lorsque l'on pourroit vaincre par les plus aisées; mais cela vient souvent du défaut de hardiesse, & le plus souvent encore par défaut d'habileté. Rien de plus aisé qu'une surprise de camp, rien de plus facile & de plus assuré que l'attaque d'une armée dans sa marche, & pourtant rien de plus rare. Il faut de l'habileté en tout: sans elle on ne fait rien, & cependant personne ne cherche à en acquies. La plus belle occasion pour attaquer l'ennemi avec le plus grand avantage qui puisse jamais se présenter dans une campagne, & elle se présente presque à chaque campement que l'on fait, pour peu qu'on s'opiniâtre à y rester quelque tems; c'est sans doute l'attaque d'une armée pendant un grand fourrage. Pour réussir dans une telle entreprise, on en prétexte un général & faux, on l'ordonne à l'ordre avec toutes les précautions ordinaires, on commande les escortes,

on les fait même partir la nuit: toute la cavalerie a ordre d'y marcher en armes, tout comme si on alloit à un combat; & si l'on prétexte de fourrager sur ses derrières, on use de moins de précautions, pour venir tout d'un coup au camp, & marcher à l'ennemi avec toutes ses forces, qu'on sçait au fourrage: car lorsqu'on se voit dans la nécessité d'aller fourrager loin de son camp, on attend l'occasion que l'ennemi y aille lui-même, & c'est toujours le plus prudent. C'est dans ces cas que la ruse d'un faux fourrage peut nous assurer du succès d'une si belle entreprise, & de la ruine entière de toute l'infanterie d'une armée, qui se trouvant dénuée de la plus grande partie de sa cavalerie, ne peut résister, affoiblie encore par ce qu'on en a tiré pour les escortes. C'est par cette ruse qu'on ruine absolument une armée: elle se trouve battue, terrassée, & perd encore ses équipages, qui sont la proie du victorieux.

Dès qu'on est informé que l'ennemi a donné dans le piège qu'on lui tend, on fait tout d'un coup revenir les fourrageurs, qui font halte à une lieue ou environ du camp, sous prétexte que l'ennemi est en mouvement, & qu'on attend des nouvelles. On les fait alors retourner sur leurs pas pour marcher à l'ennemi, après avoir pris les précautions que j'ai données dans les surprises d'armées, qui dérobent à l'ennemi toute connoissance de notre dessein. Il est surprenant que les exemples de ces sortes d'entreprises soient si rares. Il ne faut pas être étonné que les Anciens nous en offrent si peu, ils avoient peu de cavalerie, & toutes leurs forces consistoient dans l'infanterie, outre qu'ils se retranchoient toujours, au

lieu que nous faisons tout le contraire ; ce qui redouble mon étonnement , lorsque je pense à la facilité de ces sortes de desseins.

S. III.

Réflexions sur le second combat.

César avoit raison de dire qu'il aimoit mieux la victoire qui se conduisoit par le conseil que par la force. Rien n'est plus vrai que cette maxime , & ce grand homme la pratiqua au plus haut point qu'elle ait jamais été portée , dans la guerre contre Afranius. Les Officiers expérimentez & capables de juger du mérite & de la gloire d'un habile Chef d'armée , ne scauroient lire cette compagne sans admiration. De toutes les guerres qu'il a soutenues , il n'y en a aucune qui en approche. Je l'ai déjà dit en plusieurs endroits de cet Ouvrage ; mais peut-on s'empêcher de répéter ce qui mérite si fort de l'être ? Annibal toujours victorieux en Italie , est moins grand & moins remarqué après ses victoires , que celui qui l'empêche d'en remporter de nouvelles. Fabius sauve la République par cela seul qu'il se soutient sans être vaincu , & sans chercher à employer la force.

Annibal étoit bien un autre homme qu'Afranius. Que falloit-il à César pour vaincre celui-ci , & finir la guerre en Espagne ? Une campagne ne lui suffisoit elle pas ? Et cependant Afranius n'étoit pas un Général médiocre ; mais c'est qu'il en avoit un en tête infiniment au-dessus de lui. Combattre contre César & tomber de sa main , c'est une gloire. Arrêter les progrès d'Annibal , & le mener à sa perte en l'évitant & en cherchant moins à combattre qu'à s'empêcher d'être battu ;

qui doute que ces moïens ne soient plus glorieux que ceux par lesquels l'on finit la guerre , en mettant les affaires au hazard , & en risquant toutes ses forces contre un ennemi dont les victoires ne servent qu'à diminuer le nombre de ses soldats , & dont il ne retire autre fruit que de reculer sa perte , qu'on rapproche bien plus par la patience que par les combats , la prudence ne permettant pas d'agir offensivement contre une armée errante & courageuse , qui n'a ni places , ni frontières , ni aucun moïen d'en former aucune.

Les affaires des Romains se trouvoient dans une situation qui ne leur permettoit pas de rien hasarder ; & quand même ils l'eussent pu , la prudence vouloit qu'ils temporisassent. Il fut impossible au Dictateur de leur faire comprendre une vérité si frappante. Quoiqu'on se soit toujours bien trouvé de certaines maximes , il y a des tems & des conjonctures où il faut nécessairement les abandonner comme fausses , pour en prendre d'autres : car toutes les guerres ne sont pas les mêmes. L'expérience de tant de défaites eût dû obliger les Romains à changer l'état de la guerre , & à la faire avec une extrême circonspection. Les infortunes de la Trébie & du Thrasymène leur avoient enlevé l'éclat de leurs troupes , leur armée étoit composée de nouveaux soldats & d'Officiers sans expérience , & pas un seul Général capable de seconder le seul homme de la République qui fut digne de les commander , & de conduire une guerre si difficile & si épineuse. Une médiocre mesure d'esprit & de jugement ne suffisoit elle pas pour leur faire comprendre la sagesse des conseils de Fabius , & la folie de ceux des autres , que les événemens ne

firent que trop voir, sans que pour cela ils devinssent plus raisonnables & plus éclairez pour l'avenir ?

Après qu'Annibal se fut tiré des détroits des montagnes de Cassilinum par un stratagème ridicule, & qui rend encore plus ridicules ceux qui s'y laissèrent prendre, ses affaires ne se trouvèrent pas en meilleurs termes. Jamais ce grand Capitaine ne se vit dans un défilé plus difficile & dans de plus grands embarras, une armée sans cesse à ses trousses, inquiété dans ses vivres & dans ses fourrages, & ferré de si près qu'il ne sçavoit de quel côté se tourner, ni quel conseil prendre. Un esprit de cabale & de révolte qui régnoit dans l'armée Romaine, par les intrigues du Général de la cavalerie, qui la fomentoit, produisit une infinité de lettres contre la conduite du Dictateur; un ordre du Sénat, comme je l'ai dit, sous le prétexte d'un sacrifice, obligea ce grand homme d'aller à Rome, & de remettre son armée à l'homme du monde le plus incapable de la commander. Quelle dut être la joie du Général Carthaginois, de se voir délivré d'un ennemi si incommode & si dangereux ! L'absence du Dictateur produisit la prise de Gérunium; ce qui eût dû faire connoître ce qu'on devoit attendre du Général de la cavalerie, qui laisse prendre, par son peu de prévoiance, un poste si important. Soit que les fautes de ce nouveau Général fussent privilégiées, ou qu'on n'en connût aucunement la conséquence, soit qu'elles fussent couvertes par deux avantages qu'il remporta sur les troupes d'Annibal, les Romains regardèrent la perte de Gérunium comme peu de chose, & s'attendirent que cet endroit deviendrait célèbre par la défaite d'Annibal :

sans doute que Minucius ne permettoit rien moins dans les lettres qu'il écrivoit au Sénat.

Polybe semble s'en moquer. Il falloit qu'il les eût lûes dans les Mémoires de Fabius, & qu'il y ajoutât un peu moins de foi que nous ne faisons à celles que les Généraux modernes écrivent à la Cour sur les avantages réels ou prétendus des armées qu'ils commandent. Un Historien qui se pare de ces sortes d'autoritez, doit auparavant nous donner le caractère du personnage, ou l'examiner lui-même avant que de s'y fier. Un homme qui voudroit écrire l'affaire de Crémone, & qui puiseroit dans les lettres que nos Généraux écrivent à la Cour, ne se feroit-il pas moquer de ceux qui s'y sont trouvez, & qui sçavent tout le contraire ? Car il n'y avoit de vrai dans la relation des deux Généraux invisibles pendant plusieurs combats très-sanglans, qui commencèrent depuis la pointe du jour jusques bien avant dans la nuit où ils ne parurent jamais; il n'y avoit de vrai, dis-je, que la date du jour que la ville fut surprisè, & que les ennemis en furent chassés par la valeur des soldats & par la bravoure des Officiers.

Il suffit que Polybe, & Tite-Live après lui, nous fassent connoître le caractère de Minucius, pour n'ajouter aucune foi aux lettres qu'il écrivoit de l'armée, & nous faire rabattre beaucoup de ses avantages. Les Romains n'en rabattirent pourtant rien : il fut au contraire regardé comme le seul capable de terminer cette guerre, & les choses furent portées à un tel excès d'imprudence & d'égarement, pour retoucher ce que j'ai déjà dit, que la Dictature, à laquelle ils avoient toujours eu recours dans les dan-

gers les plus éminens de la République, & qui ne fut particulièrement établie que pour remédier au défaut de l'autorité partagée dans le commandement des armées, qui fut la cause, comme chacun sçait, de la perte de plusieurs batailles; cette Dictature, dis-je, ne laissa pas que d'être, pour ainsi dire, coupée en deux, & l'on vit avec étonnement deux Dictateurs au lieu d'un.

Ne diroit-on pas que le peuple & le Sénat n'agissoient dans leurs délibérations que par l'esprit d'Annibal? Pour le coup ils ne firent que la moitié de ce qui pouvoit se faire à son avantage. Sans doute que le nouveau Dictateur à la tête des affaires eût été mieux son fait que l'ancien, dont la façon de faire la guerre l'incommodoit extrêmement. Il est pourtant certain que deux faisoient le même effet. Ils étoient trop différens d'humeur & d'inclinations pour s'unir de sentimens, quoiqu'ils le fussent pour le bien & la gloire de leur patrie.

Les Romains ne sçavoient-ils pas, par les exemples d'un grand nombre de batailles perdues, que l'autorité s'affoiblit dès qu'elle est partagée, & que la Dictature remédioit à tous ces défauts, qui avoient mis la République près d'une entière subversion? » La crainte de » la honte & le desir de la gloire, dit un Auteur, » nous font agir vigoureu-
 » gousement quand elles ne regardent que nous. Si les choses
 » sont communes, on néglige la réputation & le blâme, où l'on a
 » peu de part: le même inconvénient se rencontre dans les négociations ménagées par plusieurs.
 » Le nombre nuit au secret, les différens intérêts retardent ou détournent la conclusion du Traité.

Les Romains ne pouvoient igno-

rer ces maximes: ils les oublièrent pourtant. Le combat de Gêrunium renversa toutes leurs espérances: ils se moquèrent du Général de la cavalerie, sans qu'ils devinssent pourtant plus sages & plus difficiles à se laisser surprendre par les discours de ces sortes de gens, dont les armées ne sont que trop infectées. L'exemple de Gêrunium, qui eût dû leur servir de leçon pour l'avenir, ne les empêcha pas de tomber quelques mois après dans une faute toute semblable. T. Varro leur en fit tout autant accroire, & même beaucoup plus encore que Minucius, qui valoit infiniment mieux que lui: ce qui causa la calamité de Cannes, qui les remit dans leur bon sens. Il ne falloit pas moins qu'un si grand malheur pour le leur faire reprendre.

Minucius ne fut pas changé en un autre homme après cette distinction, si fort au-dessus de ses forces & de ses lumières. Ce seroit une espèce de miracle qu'un homme, qui manque des qualitez nécessaires pour être à la tête des armées, ne tombât pas dans une infinité de fautes, qui sont toujours les suites de la témérité & de la présomption. L'un & l'autre défaut nous expose à la risée du public, & rendent ridicules ceux qui ont été capables d'un si mauvais choix. Fabius reçut cette injure du peuple & du Sénat en vrai Stoïcien. Il y parut insensible. Véritablement il ne devoit point trop se fâcher. Il avoit cette confiance, dit Tite-Live, que le peuple en lui égalant Minucius en puissance, n'avoit pu le lui élever dans l'art de s'en servir & de commander. *Satis fidens haud quaquam cum imperii jure artem imperandi aequatam.* Lorsqu'on donnoit le Maréchal de la Ferté pour

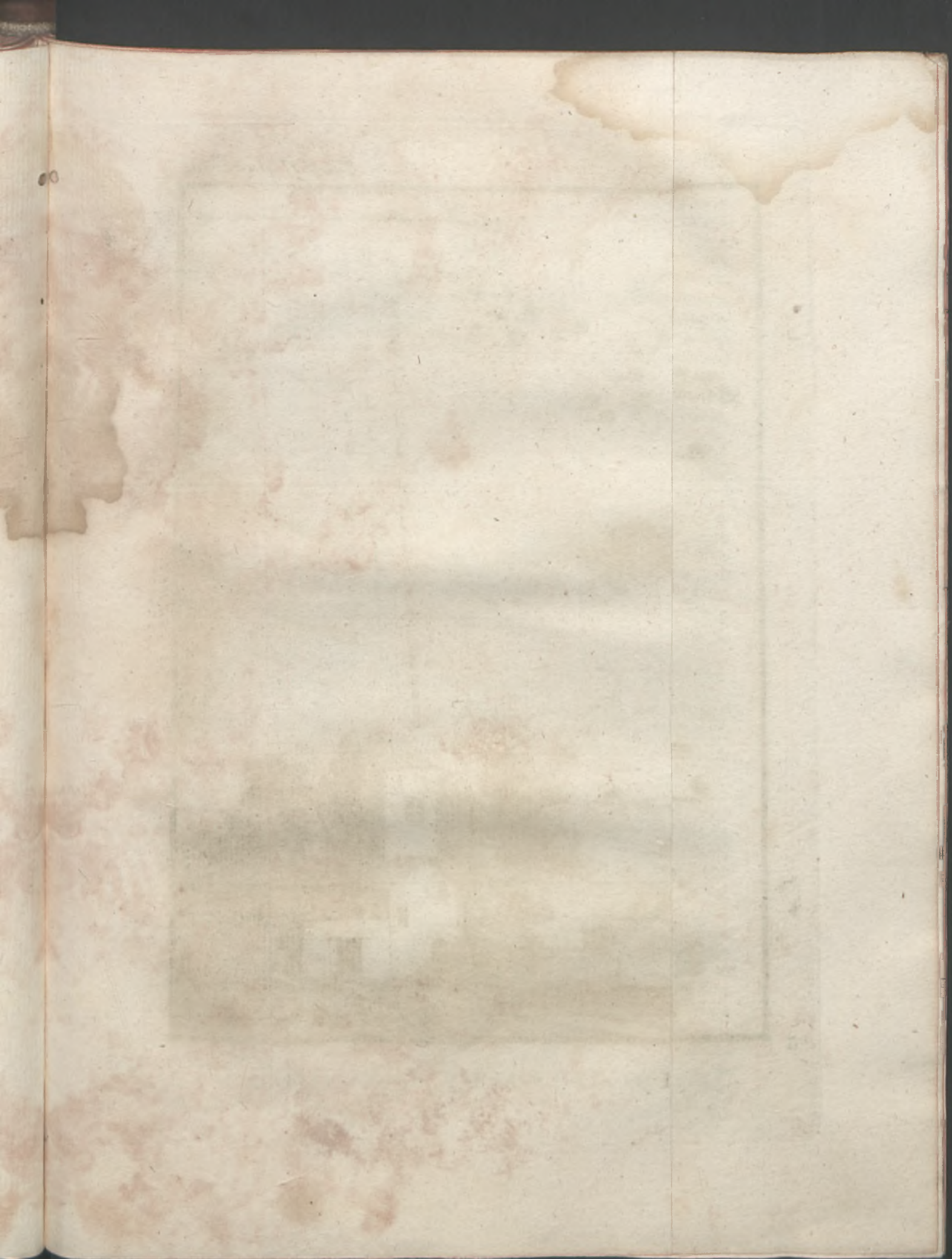
Collègue à M. de Turenne, ceux qui voioient une si grande disparité ne devoient-ils pas dire que le Prince ou son Ministre, en égalant le premier en puissance, ne feroient jamais que celui-ci pût être égalé au second dans l'art de s'en servir & de commander ?

Cette nouvelle Dictature, si injurieuse à Fabius, & si contraire aux loix de la République, ne pouvoit manquer d'augmenter la confusion, & de produire de mauvais effets. Annibal s'étoit attendu que le commandement seroit alternatif, selon l'usage ordinaire; mais la fortune en décida autrement: les deux Dictateurs se partagèrent les légions, & chacun trouva son compte dans ce partage, par la différence de leurs sentimens, & par-là il étoit libre à tous les deux d'agir selon qu'il leur plairoit pour le bien de la République. L'un ne vouloit rien hazarder, & l'autre tout le contraire. Les deux Généraux aiant divisé l'armée, se postèrent en deux camps séparés, ce qui sauva la patrie: au lieu que sa perte étoit assurée sans ce partage, ou si chacun eût commandé alternativement. Minucius, téméraire & imprudent, n'eût pas manqué son jour pour en profiter, & de s'embarquer dans quelque entreprise étourdie, d'où il n'eût pû se tirer qu'avec honte; au lieu que n'étant maître que d'une partie de l'armée, en risquant celle-ci, il pouvoit espérer du secours de l'autre, s'il venoit à avoir du pire. C'est ce qu'Annibal craignoit sur toutes choses. Il se flatta pourtant que Fabius ne le feroit qu'à l'extrémité, & qu'il ne seroit peut être pas fâché que son Collègue reçût quelque échec, & fut même bien battu, pour se venger de l'injustice du Sénat, & de l'envie de Minucius par la

perte de sa réputation. Annibal pensoit en Africain, & l'on va voir qu'il ne se trompa pas tout-à-fait dans ses conjectures.

Les deux Dictateurs campoient en deux camps séparés, comme je viens de dire: Annibal remarqua une hauteur qui partageoit son camp & celui de Minucius, il songea à s'en rendre le maître. Il ne considéra pas tant l'importance du poste, que l'occasion qui s'offroit d'engager l'ennemi dans quelque combat défavantageux; & je suis persuadé que l'embuscade fut le sujet de l'entreprise sur la colline, plutôt que celle-ci le sujet de l'embuscade. Car il comptoit bien que Minucius, homme aussi imprudent que malhabile, attaqueroit la hauteur & y marcheroit avec toutes ses forces, sans faire reconnoître le terrain qu'il avoit à sa gauche; & où, bien qu'il semblât ras & découvert, il y avoit des cavins, des enfoncemens & des endroits très-propres à une embuscade. Annibal, à la faveur de la nuit, y fit couler un corps considérable de troupes sans qu'on s'en aperçût. Il fait marcher en même tems un autre corps, qui se loge sur la hauteur.

Minucius surpris de voir l'ennemi si proche de son camp, y marche avec toutes ses forces en bataille. Les armes à la légère (2) & la cavalerie (3) entrelusée avec eux, attaquent la hauteur avec beaucoup de courage & de résolution. Comme on faisoit filer à tout moment des troupes des deux armées sur la hauteur, les unes pour attaquer, & les autres pour se défendre, le combat devint grand & fort opiniâtre. On voioit ce spectacle & tout ce qui se passoit du camp de Fabius, & personne ne pouvoit comprendre la raison de l'attaque





I. 4
12.

COMBAT DE GERUNIUM

Du côté, à deux pas de l'armée Carthaginoise, Minucius n'ayant à opposer à toutes les forces d'Annibal qu'une partie de celles des Romains. Ajoutez que c'étoit dans une rase campagne, où le nombre fait beaucoup : car outre la supériorité de celle d'Annibal, elle avoit encore la valeur & l'expérience sur celle des Romains. Si Minucius n'avoit eu affaire qu'aux troupes qui défendoient le côté, il en étoit quitte pour une retraite, qui ne pouvoit lui être interdite; mais il dut être bien étonné lorsqu'il s'aperçut d'une embuscade au milieu d'une plaine, & d'en voir sortir un corps considérable de troupes. Ce n'est pas le piège qui dut le surprendre, mais l'excès de sa sottise & de sa négligence: car qui est le Général qui ne fait pas reconnoître le terrain à deux pas de lui, s'il n'est le plus négligent de tous les hommes? Ce corps (4), qui s'étoit caché dans ces endroits couverts par-ci par-là & par détachemens, se réunit & fondit tout à coup sur les flancs & sur les derrières des Romains, pendant qu'Annibal s'avance avec le reste de son armée en bataille droit à Minucius, étonné de la grandeur du péril qui lui paroît alors tout présent: il se déconcerte & ne sçait plus quel conseil prendre, ni comment se retirer. Les troupes qui combattent sur la hauteur s'en apperçoivent & se découragent, la confusion s'y met bientôt. Les ennemis (5), qui voient cette contenance, font un dernier effort, les enfoncent, & les mènent battant jusqu'à leur gros. On ne vit bientôt que confusion & que desordre. Fabius, qui contemple toutes ces manœuvres imprudentes de son Collègue de la hauteur où il est campé, jugea qu'il étoit tems

de marcher au secours des siens, & en effet il marche en si bon ordre qu'Annibal ne jugea pas à propos de pousser plus loin son aventure, de peur que l'ennemi ne profitât de cette espèce de desordre assez ordinaire dans les troupes qui ont combattu, quoique victorieuses. Annibal se retire content d'avoir un peu réprimé l'audace & l'orgueil de cette portion de la Dictature. » Après ce combat, l'armée Romaine eut de quoi se convaincre, dit notre Auteur très-judicieusement, » que la vaine confiance de Minucius avoit été la cause de son malheur, & qu'elle ne devoit son salut qu'à la sage circonspection de son Collègue: & l'on sentit aussi à Rome combien la vraie science de commander & une conduite toujours judicieuse & constante l'emportoit sur une bravoure téméraire & une folle démanœuvre de se signaler.

Tite-Live rapporte, & Plutarque après lui, qu'Annibal retournant de ce combat, ne put s'empêcher de dire qu'il s'étoit bien attendu de voir enfin crever la nue qui paroïssoit sans mouvement sur les hauteurs, qu'elle s'avanceroit enfin & verseroit sur lui quelque grand orage. Justin dit la même chose. *Annibalem quoque ex acie redeuntem dixisse ferunt, tandem eam nubem qua sederet in jugis montium, sollicitatam procella imbrem dedisse.*

La harangue de Minucius à ses soldats après sa défaite, me paroît bien humble pour un homme si vain. Il est rare que des hommes de ce caractère aient des retours sur eux-mêmes, & qu'ils reconnoissent leurs fautes: une telle démarche leur coûte trop. Elle ne coûte rien à celui-ci. Cela semble très-grand, très-magnanime,

& digne de ces tems antiques. Il répare par cette action glorieuse tout le mal qu'il a fait à son Général, & la honte de sa défaite. Qui pourroit refuser son estime à un Officier qui pense ainsi? Je me ferois conscience de ne pas rapporter le discours (a) de Minucius à ses soldats après cet échec, ce qui servira de leçon aux Généraux qui se font battre, & même toujours, & qui prétendent non seulement avoir raison; mais avoir fait bien au-delà de la sagesse & de la prudence humaine, quoiqu'ils soient dignes du mépris & de la risée publique.

» Mes compagnons, leur dit-il,
 » ne point commettre de fautes,
 » cela est au - dessus de la nature
 » humaine; mais tirer de ses fautes
 » passées des instructions pour l'a-
 » venir, c'est ce qui est au pouvoir
 » de tout homme qui a de la vertu
 » & de la sagesse. J'avoue donc
 » que j'ai beaucoup moins de sujet
 » de me plaindre de la fortune,
 » que je n'en ai de m'en louer: car
 » ce que je n'avois pas appris dans
 » toute ma vie, je viens de l'ap-
 » prendre dans une petite partie
 » du jour. Je viens de me con-
 » vaincre que bien loin d'être ca-
 » pable de commander aux autres,
 » j'ai besoin de quelqu'un qui me
 » commande, & que je ne dois
 » pas avoir la folle ambition de
 » l'emporter sur ceux à qui il m'est
 » beaucoup plus glorieux de céder.
 » Vous n'avez deormais, mes com-
 » pagnons, qu'un seul Dictateur,
 » qui marchera à votre tête. La
 » seule occasion où je veux vous
 » commander, c'est pour aller lui
 » témoigner la reconnoissance que
 » nous lui devons, & dont je veux
 » vous donner l'exemple en me

» soumettant à ses ordres, & en lui
 » obéissant le premier.

Encore un coup, je ne trouve rien de plus beau, de plus honnête, de plus digne d'un cœur généreux & de plus rare que cette action de Minucius: elle efface le blâme de toutes les autres. Voilà de quoi nous donner de l'indignation contre bien des Généraux qui ont païé de la plus noire ingratitude des services semblables à celui de Fabius. Je ne vois rien de plus lâche, de plus bas, ni rien qui deshonne davantage un homme de guerre, & nous porte plus à le mépriser que ces sortes d'infamies.

Nous ne sçaurions dire sur la foi de quel Historien Plutarque a pu avancer ce que tous les autres ignorent du combat de Fabius contre Annibal ensuite de la disgrâce de son Collègue. Je n'en vois aucun qui en fasse la moindre mention. C'est bien donner à courir à un homme qui veut avoir des garans d'un événement aussi considérable que celui-là. Écoutons le récit de l'Auteur Grec.

» Fabius charge les Numides,
 » dit-il, qui étoient dans la plaine,
 » & les dilipe: de là il fond sur
 » ceux qui poursuivoient les Ro-
 » mains, & taille en pièces ceux
 » qui lui font tête; les autres plient
 » & prennent la fuite, de peur d'être
 » enveloppez à leur tour. Anni-
 » bal voiant la fortune changée, &
 » Fabius, qui l'épée à la main avec
 » une vigueur fort au-dessus de son
 » âge se faisoit jour au travers des
 » combattans, & perçoit jusqu'au
 » haut de la colline où étoit Mi-
 » nucius, fit cesser le combat; &
 » aiant commandé aux trompettes
 » de sonner la retraite, il ramena
 » ses troupes dans son camp.

Je m'imagine que Plutarque au-
 roit

(a) *Plut. Dacier. Vie de Fab. Max.*

roit pû supprimer ce combat sans se faire tort. Voit-on une ombre de cette action dans Polybe & dans Tite-Live, ni dans aucun autre Historien ? Qui croirons-nous ? Je le puis dire, Polybe est infiniment plus digne de foi que cent autres comme Plutarque ; & quand nous n'aurions que le premier pour garant, il faudroit le croire. Il étoit contemporain, il avoit consulté mille gens qui avoient servi dans l'armée de Fabius : il étoit d'ailleurs homme de guerre. Nous pouvons nous en rapporter à lui plutôt qu'à Plutarque, qui n'a écrit que plusieurs siècles après. Le voilà donc avec son combat entre la foule des Historiens qui le démentent. Nous y mettrons aussi l'Auteur de la nouvelle Histoire Romaine, qui s'est chargé du débit de cette action, qu'il n'a pas manqué d'orner & de parer de tous les atours de son éloquence, & de romaniser un peu plus le fait que n'a fait Plutarque. On lui passe tout cela, comme le passage des éléphants sur le Rhône, qui traversèrent ce fleuve sur deux bacs attachez au bout d'un traîneau : machine admirable, & de l'invention de l'Auteur. C'est le moins que nous puissions faire que de reconnoître par un peu d'indulgence le divertissement qu'il nous donne. Revenons à notre sujet.

Les Modernes ont eu leurs Minucius comme les Anciens ; & quelque malhabile qu'il fût, il avoit son mérite comme tous les autres qui lui ressembloit. J'ai rencontré un Geronium & un Minucius dans l'Histoire de Louis XIII. dans la personne du Maréchal de Brezé, qui se battoit & attaquoit volontiers sans entendre beaucoup dans l'art de la guerre. Il le fit voir en plusieurs actions. Nous prendrons

Tom. IV.

celle qui a le plus de rapport à notre sujet, & c'est la journée d'Avein en 1635, qui lui seroit fort glorieuse, si le Maréchal de Châtillon son Collègue ne l'eût sauvé d'un engagement qui n'eût pas manqué de lui être funeste. Celui-ci arriva fort à propos pour le tirer d'embarras. Les deux Maréchaux avoient partagé leur armée en deux corps pour traverser le païs de Liège, & joindre celle du Prince d'Orange. Le Cardinal Infant crut venir à bout d'empêcher cette jonction, il envoya le Prince Thomas de Savoie à la tête de dix à douze mille hommes & de trois ou quatre mille chevaux ; & bien qu'il scût cette armée fort inférieure à celle de France, il ne s'en mit pas autrement en peine. Le Prince Thomas valoit bien les deux Maréchaux. Il lui suffisoit, pour espérer du succès de son dessein, que le commandement fût partagé entre ces deux Généraux : avantage qu'Annibal considéra toujours comme très-grand pour l'humiliation de Rome, & dont il n'eut pas lieu de se plaindre. Le Cardinal comptoit que la jalousie, que Châtillon & Brezé conçurent l'un contre l'autre, le dédommageroit de la foiblesse de ses troupes ; il n'étoit que trop bien instruit de leur méintelligence. C'étoit la grande ressource du Cardinal Infant, & la fut presque toujours.

Cette méthode de couper en deux le commandement d'une armée, fut toujours religieusement observée par le Cardinal de Richelieu & par le Cardinal Mazarin. Il ne faut pas en être étonné, la guerre n'étoit pas leur métier, & les exemples de la seconde guerre Punique & la cause des infortunes des Romains ne leur avoient pas passé sous les yeux, quoiqu'ils scussent parfaite-

Y y

ment leur Machiavel, qui se moque d'une conduite si peu sensée. Puysegur ne dit pas dans ses Mémoires qu'il la désapprouve ; mais il nous fait parfaitement connoître la jalousie & la méfintelligence des deux Généraux. Comme ils marchaient en deux corps séparés, & que Brézé faisoit la tête du tout, ce Maréchal arriva plutôt à son quartier, qu'il prit à un village voisin que Puysegur ne nomme pas, & qui menoit à Liège. On en laissa un autre nommé Autin, à un quart de lieue du premier, & que Châtillon devoit occuper, dans la créance qu'il y arriveroit la nuit, & qu'il en feroit son quartier. On y laissa seulement une garde de cavalerie, comme si cela suffisoit pour empêcher le Prince Thomas de s'y loger, si la fantaisie lui en prenoit. Elle lui prit, il s'y posta, & par ce campement il coupa la communication du corps que M. de Brézé commandoit d'avec celui de M. de Châtillon. Le premier, naturellement hautain & fier de la faveur du Ministre, dont il étoit beaufrère, crut pouvoir prendre sur lui d'attaquer de son chef & avec ses seules troupes l'armée Espagnole, ne s'imaginant pas, vû la grande opinion de son mérite & le bruit de son nom, qu'il eût besoin du secours de son Collègue, dont la lenteur, l'indolence & la circonspection n'étoient guères moindres que la négligence de Brézé à s'informer de ce qui se passoit chez l'ennemi, & à méditer sur ses mouvemens & sur son repos. Il est averti que le Prince Thomas occupe le poste d'Autin, destiné pour son Collègue. Cette nouvelle le surprit, sans lui faire perdre l'espérance de rendre cet endroit célèbre par quelque coup de sa façon. Il se met donc en tête d'attaquer seul

l'armée Espagnole, & de ne partager point l'honneur d'une victoire qu'il croioit déjà tenir. Ce qu'il y a de singulier dans tout ceci, c'est de voir deux Maréchaux de France à une lieue l'un de l'autre, & l'ennemi campé entre deux, sans qu'aucun d'eux en eût la moindre nouvelle : marque évidente qu'ils dépensent beaucoup en espions. M. de Brézé, ravi que M. de Châtillon ne remue point de son poste, ordonne à Puysegur de mettre l'armée en bataille pour aller au Prince Thomas. M. de la Meilleraie, qui voit cette résolution insensée du Maréchal, lui fait connoître qu'il court à la perte de sa réputation en se faisant battre ; au lieu qu'en attendant la jonction des troupes de M. de Châtillon, la victoire devenoit infaillible. Je ne veux rien attendre, répondit-il, j'irai droit aux ennemis, & je les battrai. Sans difficulté il arrivoit tout le contraire, si heureusement l'armée de M. de Châtillon n'eût paru fort à propos.

On voit par le récit de cette bataille, que Puysegur nous donne, que tout étoit perdu, si les troupes de M. de Châtillon n'eussent été de la partie. On marcha tout aussitôt à Avein, où les ennemis s'étoient retranchés : ils y furent attaqués & battus. La supériorité du nombre & la lâcheté de leur cavalerie, contribuèrent plus à leur défaite que le défaut de conduite du Général. Le Maréchal de Brézé dut être fort obligé à son Collègue ; mais comme les ames reconnoissantes sont rares, & qu'on en voit peu de marquées au coin de celle de Minucius, à l'égard de ce qu'il fit, & qu'en toutes choses ce qui est le plus médiocre est le plus commun ; il ne faut pas s'étonner s'il y a tant d'ingrats dans

le monde, & tant d'envie contre les hommes auxquels nous sentons des vertus qui peuvent nous faire ombrage & nous surpasser. Brézé, bien loin de sçavoir bon gré à Châtillon, ne cessa de le desservir autant qu'il put auprès du Ministre, & de continuer toujours dans la haine qu'il avoit contre lui, & à l'observer dans toutes ses actions, sur lesquelles il versoit tout le poison qu'il lui étoit possible d'y mettre : tant la jalousie pervertit le cœur. C'est dommage que cette basse passion puisse avoir entrée dans l'ame d'un brave homme.

§. I V.

Fautes de Minucius. Annibal n'en est pas exempt : il manqua de hardiesse & de résolution. Raisons qui peuvent justifier la conduite de ce Capitaine.

LEs fautes de Minucius sont d'une espèce qu'il seroit fort mal aisé de justifier ; & quoique le sophisme soit une des principales qualités des Généraux présomptueux & malhabiles, & toujours battus lorsqu'il ne plaît pas à la fortune de couronner les bœvues les plus énormes, pour marquer sa puissance sur ceux qu'elle favorise, Minucius ne l'emploia pas pour couvrir les siennes : il s'accusa lui-même d'avoir failli, & en fit un aveu public. Il fit voir la vérité de cette maxime, qu'il a plû à Plutarque d'emprunter de Polybe : *qu'un malheur instruit plus en un jour que les prospérités en plusieurs années*, & vit bien qu'il lui restoit beaucoup à apprendre.

Mon Auteur n'entre dans aucun détail de son ordre de bataille, quoique son troisième Livre soit le commencement de son Histoire.

Je conjecture qu'il se rangea selon la coutume Romaine. On se méprend rarement à donner le plan de leurs batailles & de leurs combats : car lorsqu'ils sortent de la commune façon de se ranger, Polybe ne manque pas de nous l'apprendre ; ce que ne font pas, ou fort rarement les Historiens Latins, beaucoup moins exacts que les Grecs. Je ne trouve rien à reprendre à l'ordonnance de Minucius ; mais seulement d'avoir mal choisi son champ de bataille, & de s'être rangé sur un front parallèle au côteau : au lieu qu'il eût dû tourner son armée de telle sorte qu'il eût porté une de ses aîles vers son camp, & l'autre vers le côteau, en la mettant en potence pour soutenir le corps qui devoit l'attaquer, & par-là il rendoit inutiles tous les avantages qu'Annibal pouvoit prendre sur lui ; au lieu qu'en se rangeant de front, il prêtoit le flanc à l'ennemi qui le débordoit, & donnoit lieu à ceux de l'embuscade de tomber sur son flanc & sur ses derrières. Voilà une faute grossière & bien avérée, & une grande témérité d'oser attaquer un ennemi si extraordinairement supérieur avec la moitié des forces Romaines, sans être bien assuré si Fabius le tireroit d'embarras, en cas qu'il vînt à avoir du pire : est-ce que Minucius ignoroit à quel homme & à quelles troupes il avoit affaire ?

Mais, ce qui met le comble à la sottise c'est de n'avoir pas fait reconnoître ou reconnu lui-même le terrain aux environs du champ de bataille ; cette négligence est-elle bien pardonnable à un homme de guerre ? Car s'il eût fait fouiller tous ces endroits, il n'eût pas manqué de trouver la bête au gîte. Qui peut, dira quelqu'un, soupçonner une embuscade, où il ne paroît rien qui

doive la favoriser ? Et qui peut s'imaginer, lui répondra-t-on, qu'un Général & un Romain n'ait pas observé en ceci les regles inviolables de la guerre, qui ne permettent jamais de faire un pas sans être bien assuré, & sans avoir bien reconnu les cent autres qui restent à faire ? Qui dit que les plaines, quelque rasées & nettes qu'elles nous paroissent au coup d'œil, ne soient pas propres à des embuscades ? Sont-elles si unies qu'il n'y ait des fonds insensibles, des ravins, des fosses & de petits rideaux de terre, capables de cacher & de couvrir non seulement un grand corps d'infanterie, mais encore de la cavalerie ? L'Histoire n'est-elle pas remplie d'une infinité d'exemples de ces fortes de pièges, qui sont d'autant plus à craindre qu'on s'en défie le moins ?

Je veux que le piège dans lequel Minucius tomba puisse être mis au nombre de ceux qui sont au-dessus de la prévoyance humaine, quoi-qu'il soit bien au-dessous ; est-ce qu'il ne voioit pas qu'Annibal le déborderoit, s'il s'avisoit de sortir en bataille & de marcher à lui ? Il devoit donc se précautionner à ses aîles, & pour s'assurer de ce côté-là fermer les espaces ou les deux extrémités d'entre ses deux lignes (6) par ses triaires, pour faire front de tous côtés ; alors les troupes de l'embuscade eussent trouvé à qui parler, & par tout une égale résistance. Tout au moins devoit-il mettre sa cavalerie (7) en potence, & par-là ses flancs ne se fussent pas trouver découverts. Ce mouvement étoit délicat si près de l'ennemi, dira-t-on : je l'avoue ; mais il étoit moins dangereux que de laisser cette cavalerie dans une situation où elle ne pouvoit rester longtems

sans être envelopée & défaite dès le premier choc. Disons la vérité, Minucius fit tout à la hâte & sans réflexion. Il ne falloit pas attendre des mesures & des manœuvres si déliées d'un Général qui néglige les plus essentielles, & celles qui peuvent entrer dans l'esprit de tout le monde. Ce qui doit sans doute surprendre, c'est que ce Général tomba dans une faute toute semblable à celle de Sempronius à la bataille de la Trébie : car si celui-ci, aussi bien que l'autre, eussent fait reconnoître la plaine du côté de leurs aîles, ils ne fussent pas tombez dans le piège qu'Annibal leur tendoit. Ne diroit-on pas qu'il y avoit un siècle de cette action à l'autre ? Mais venons à Annibal, qui nous paroît bien circonfpect dans cette affaire-ci.

Ceux qui s'impatientoient de la longueur de cette guerre, qui se passoit toute en mouvemens, sans aucune action décisive, disoient, par dérision, comme je l'ai déjà dit, & pour se moquer, que Fabius étoit le Pédagogue d'Annibal, qu'il ne quittoit jamais d'un pas de peur de libertinage : qu'il n'osoit pourtant le châtier de ses écarts, dans la crainte d'en être battu ; mais qu'il cherchoit à le renvoyer chez ses parens, faute de nourriture & de moiens pour l'entretenir en enfant de bonne maison.

On n'auroit jamais dit que ce terme burlesque pût être appliqué à un Général d'armée. Les envieux de ce grand homme ne pensoient pas qu'ils faisoient son éloge, en voulant le tourner en ridicule. Les habiles gens, qui voioient la profondeur du système de ce grand homme, prirent ce terme dans un sens plus honorable, & s'en formèrent une idée bien différente après l'affaire de Gérunium. En effet,

elle fit assez voir que le Général Carthaginois reconnoissoit la supériorité de son Maître, & l'ascendant qu'il avoit sur lui. Encore un coup, il fit voir qu'il le craignoit, & qu'il méprisoit les autres. Peu s'en fallut que Minucius ne fût mis dans une entière déroute, si le *Pédagogue* n'y eût mis bon ordre. Annibal craignit de l'avoir sur les bras, & que les affaires ne changeassent de face; il se retira dans son camp, lui qui cherchoit les occasions de combattre, bien loin de les éviter. Cette nouveauté m'étonne. Ses affaires se trouvoient dans une telle extrémité, qu'il ne pouvoit se sauver que par une victoire; d'où vient qu'il quitte ainsi la partie en si beau sujet de la finir glorieusement? Il étoit déjà victorieux d'une partie de l'armée Romaine, encore un coup de colier suffisoit pour perfectionner l'œuvre: une partie de ses forces étoit capable de tenir tête à des troupes battues & étonnées du succès de leur entreprise. Ceux qui marchaient au secours venoient-ils avec des espérances plus grandes de vaincre que ceux qui avoient déjà vaincu? Annibal ne devoit-il pas regarder son premier avantage comme une assurance d'un plus grand? N'auroit-il pas dû marcher droit à Fabius & le combattre? Il n'en fit pourtant rien. Encore une fois, cet excès de prudence & de circonspection, dans un homme comme Annibal, est quelque chose de si surprenant, que je ne vois aucune raison qui puisse le justifier d'une conduite si contraire à sa manière de faire la guerre. Que sçai-je s'il ne craignoit pas que les troupes de Minucius ne se ralliasent, & qu'elles ne revinssent au combat avec cette fureur qui naît du delir de réparer leur honte, &

que la vûe d'une armée qui marche à leur secours, ne relevât leur courage & leurs espérances, & ne les portât à quelque coup déterminé? En effet il n'y a rien de plus capable d'animer les gens de cœur, qui ne sont pas battus par leur faute, mais par l'imprudence de leur Général, que la vûe d'un secours. *La compagnie assure jusqu'aux enfans*, dit Montagne, & la honte nous tient souvent lieu de compagnie. Les Romains en étoient plus susceptibles qu'ils ne l'étoient de crainte: elle avoit un tel pouvoir sur eux, qu'elle leur a fait remporter de grandes victoires lors même qu'on les tenoit pour perdues.

Après le combat de Dyrrachium, où les soldats de César furent battus, toute l'armée demandoit la bataille, tant leur défaite leur tenoit au cœur. Il arriva pareille chose à ceux d'Antoine dans la guerre contre les Parthes. On vit l'effet de la honte d'une retraite dans nos soldats à la bataille de Malplaquet & de beaucoup d'Officiers, qui n'eussent jamais été d'avis de se retirer, si on eût daigné les consulter: car cette retraite ne put être attribuée qu'au conseil de deux Officiers Généraux. Encore une fois, ceci ne couvre pas la retraite d'Annibal, & ne le sauve pas du blâme. Pour moi je pense qu'il ne crut point devoir tenter la fortune sur la fin d'une campagne. Comme il ne voioit aucun endroit pour passer l'hiver, ni de vivres pour la subsistance de ses troupes que ce qu'il avoit amassé à Gérunium, & que ce poste étoit d'une extrême importance pour lui, il craignoit que, si la fortune venoit à lui tourner le dos, il ne se vît dans la nécessité d'abandonner son poste, ou d'y être insulté ou bloqué; outre qu'un avantage rem-

porté dans l'hiver ne nous met guères plus au large, parce qu'on ne sçauoit en profiter. Ces raisons me paroissent fortes, & font, je pense, les seules qui engagèrent le Général Carthaginois à se contenter du succès du premier combat, sans tenter le hazard d'un second, qui pouvoit ne pas lui réussir. Passons maintenant à ce que nous croions de mieux à faire, si un Général se trouvoit dans un dessein & des circonstances semblables à celles de Minucius : car quant à Annibal, il y a infiniment moins à reprendre dans sa conduite.

S. V.

Précautions dans les campemens. Distribution de chaque arme. Ordre de bataille selon le principe de l'Auteur.

UN Général qui manque dans le coup d'œil, qui, comme on dit, est un présent de la nature, quoiqu'il soit vrai qu'il se puisse acquérir par l'étude & l'exercice, donne un grand sujet de douter de sa capacité, de son expérience & de son bon sens, à moins qu'il n'ait la vue courte. En ce cas les autres qualitez lui seruent de peu, à moins que la fortune ne se mêle de ses affaires, ou qu'il n'ait auprès de lui quelque habile homme, dont il se serve en guise de lunettes pour s'empêcher de tomber; ce qui n'arrive jamais dans les Généraux imprudens & présumptueux comme Minucius, qui manquoit non seulement de talens pour l'exécution des grandes entreprises; mais il paroît par sa conduite qu'il étoit très-ignorant dans la science des postes, & incapable de connoître ce qui pouvoit faire à son avantage ou lui nuire dans un campement : ce qui dépend

du coup d'œil, que la science affiné & perfectionne.

Avant que de se déterminer sur un campement, on doit examiner non seulement le terrain que nous avons devant nous; mais encore celui qui nous environne, & considérer avec une extrême attention tout le terrain qui est entre l'ennemi & nous, de peur qu'il ne profite de ces avantages, qu'il ne nous y prévienne & ne nous resserre dans notre camp, ou qu'il ne s'en empare pour couvrir le sien, ou qu'il ne s'en serve pour le dessein d'une grande entreprise. Si l'on a négligé ces sortes de choses, & qu'on s'aperçoive que l'ennemi se soit saisi de quelque poste avantageux qui nous resserre & nous oblige d'abandonner le nôtre avec des difficultez infinies pour la retraite, il faut y marcher sur le champ : & si le poste est important, on doit soutenir cette attaque avec toutes ses forces, & se préparer à tout événement. Ces sortes d'entreprises exigent de grandes précautions. On y marche en pleine bataille & dans l'ordre sur lequel l'on veut combattre. On fait un corps à part des troupes destinées pour l'attaque. Si la hauteur est sur un front parallèle à l'ennemi, il faut examiner s'il n'est pas plus fort, si quelqu'une de ses aîles n'outrepasse pas une des nôtres, & s'il soutient la colline par une aîle ou par son centre; ce qui met de la différence dans une disposition, parce qu'on ne peut être débordé des deux côtez, & que l'ennemi qui est campé derrière la hauteur peut tourner la montagne & manœuvrer à son aise sans être aperçu, pendant qu'on est aux mains de ce côté-là; mais nous supposons ici un corps d'armée comme celui de Fabius, qui ôtoit cet avantage

à Annibal contre Minucius.

Le plus important dans ces sortes d'entreprises est d'assurer bien ses aîles de peur d'être investi. Or je ne vois pas d'autre moien de s'empêcher de l'être, que de soutenir ceux qui attaquent le côté par une des aîles plutôt que par son front, parce qu'il est toujours plus avantageux d'être surpassé à une seule que de l'être à toutes les deux, & que la ligne qu'on forme fasse un angle ou une oblique avec les troupes qui attaquent, & que celles-ci soient soutenues de si près de leur aîle, que l'ennemi ne puisse, en tournant la hauteur, se couler entre elle & les combattans. Cette aîle doit former une potence (7) avec la ligne (8), qui s'étend vers le camp : car si l'armée campe en deux camps séparés, l'armée n'osera tourner sur l'aîle qui attaque & qui se replie vers le côté, de crainte d'être attaqué & pris par les derrières par les troupes du camp qui est sur la droite, & par-là les deux aîles sont à couvert des desseins de l'ennemi : outre que les troupes de la droite donnant jalousie de ce côté-là, l'ennemi se bornera à porter toutes ses forces sur le côté, ou à faire son principal du reste de la ligne, & d'attaquer tout ce front pour faire diversion des troupes qui attaquent la colline. Or l'ennemi (9) ne sauroit engager une affaire de ce côté-là, qu'il ne replie toute son armée, qu'il ne s'éloigne de son principal objet, & ne s'expose à être attaqué à sa droite, sans rien voir de ce qui se passe vers la hauteur. Ajoutez que ceux qui la défendent peuvent être pris par leurs derrières par les troupes du second camp, pendant qu'ils se voient attaqués de front. Comme j'ai déjà traité de l'attaque des hauteurs, je me contente ici de

donner d'abord l'ordre & la disposition de l'attaque de la colline, pour finir par celle de la partie de l'armée qui la soutient.

Comme je suppose le côté d'une pente douce & aisée, je suppose aussi que la cavalerie y peut être d'usage. Je range donc les troupes qui attaquent la hauteur par colonnes de deux bataillons aux aîles (10) & au centre, les autres d'un seul bataillon sur douze de profondeur : les escadrons (11) entre les intervalles ; ces escadrons entrelassés des compagnies de grenadiers (12). Cette ligne de colonnes sera soutenue d'une réserve de quelques bataillons (13). Cette disposition ne demande aucune explication, & encore moins de Commentaire, pour peu qu'on ait une idée de mon principe de tactique, auquel il faudra bon gré mal gré tôt ou tard venir.

On n'attaque jamais un poste au voisinage d'une armée, qu'on ne marche avec toutes ses forces, comme je l'ai déjà dit. Voici l'ordre sur lequel on doit se ranger, s'il prend envie à l'ennemi d'engager une affaire générale.

Les troupes commandées pour l'attaque de la colline devant occuper tout le front, & l'ennemi qui la défend à sa gauche (14) s'étendant bien au-delà de la plaine, il y auroit à craindre, si on se rangeoit sur un front parallèle au sien, d'en être surpassé. Je crois que le plus sûr pour éviter ce défaut, seroit de former une potence, comme je l'ai déjà dit, avec le corps qui doit attaquer la hauteur en se rangeant de biais, portant la gauche vers le camp. Par cette disposition on s'éloigne de l'ennemi, qui ne sauroit profiter de son avantage, ni engager un combat sans

remuer toute son armée par un quart de conversion très-dangereux, parce que ces sortes de mouvemens ne se font guères sans confusion, & sans perdre un tems considérable; outre qu'on s'éloigne de l'endroit qui fait le sujet du combat, qu'on ne sçauroit secourir que par un mouvement irrégulier.

L'armée sera flanquée à ses aîles des deux colonnes (15) de deux sections chacune, la cavalerie sur trois corps aux aîles (16) (17), & au centre (18), l'infanterie (19) entre eux, les escadrons entrelassez des pelotons (20) & les bataillons sur dix de profondeur, les brigades de cavalerie & d'infanterie appuyées aux colonnes (21), & une autre (22) au centre pour faire effort en cet endroit, & séparer celui de l'ennemi de ses aîles, & une arme doit

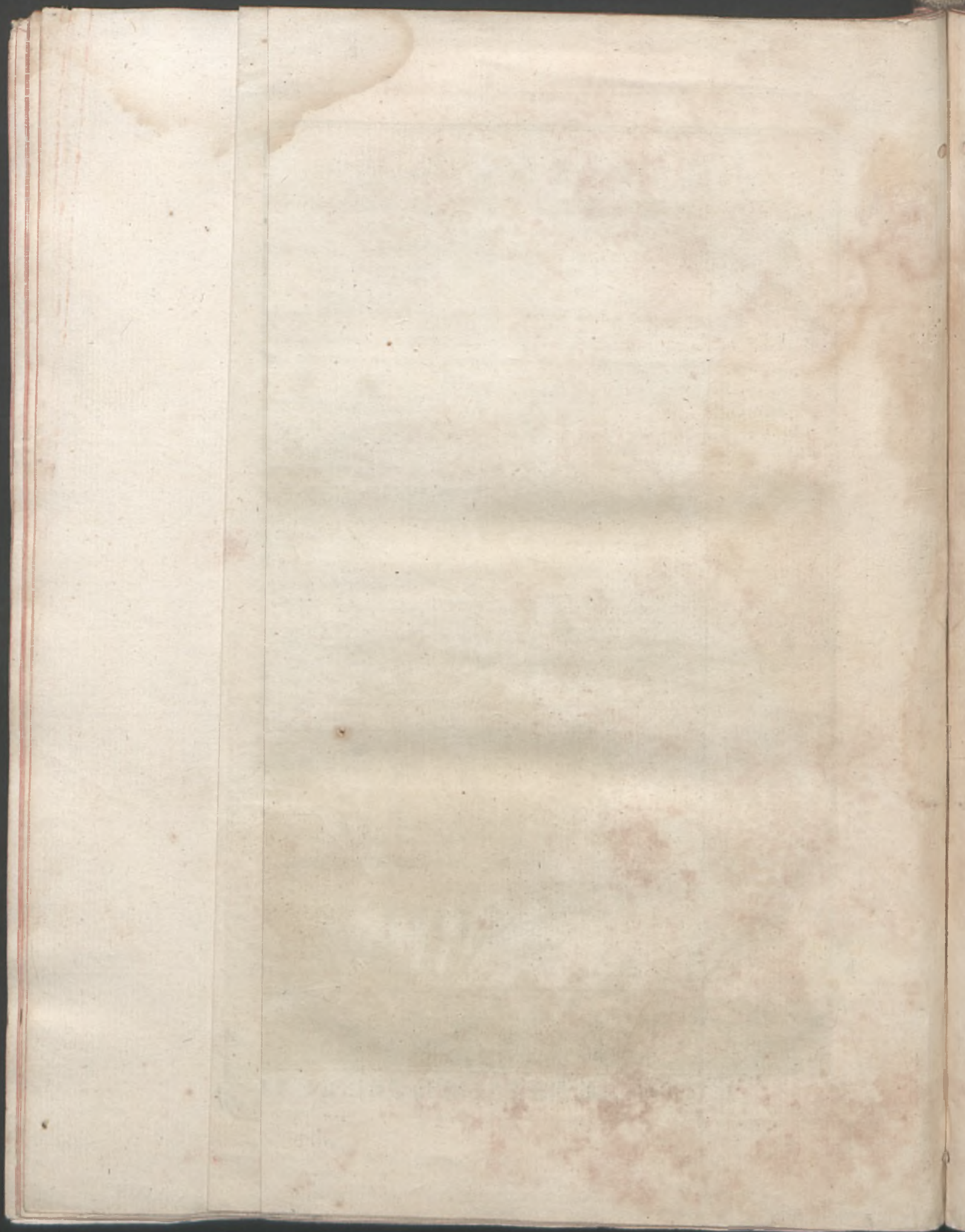
être nécessairement soutenue par l'autre : l'infanterie de la seconde ligne (23) soutient la cavalerie de la première, & la cavalerie l'infanterie avec quelques colonnes & une réserve (24). Voilà l'ordre de bataille sur lequel il me paroît qu'on doit combattre, soit dans l'attaque de la hauteur, soit dans le combat qui peut naître de cette entreprise. Si Minucius eût tourné son armée comme je le fais voir ici, la ruse d'Annibal alloit à rien : il ne pouvoit même l'attaquer sans s'éloigner de la hauteur de son camp. Il étoit alors aisé à Fabius de détacher une partie de son armée, qui eût pû tomber sur le camp ou sur les derrières de ceux qui défendoient le côteau, pendant qu'avec le reste il eût marché au secours de Minucius.





74
23

ORDRE DE BATAILLE SELON LES PRINCIPES ET LE SYSTEME DE L'AUTEUR.



C H A P I T R E XXIII.

Annibal s'empare de la citadelle de Cannes, & réduit les Romains à la nécessité de combattre. Préparatifs de cette bataille. Harangues de part & d'autre pour disposer les troupes à une action décisive.

Les deux armées passèrent ainsi l'hiver & tout le printemps à se côtoier l'une l'autre. Le tems de la moisson venu, Annibal décampe de Gérunium, & pour mettre les ennemis dans la nécessité de combattre, il s'empara de la citadelle de Cannes, où les Romains avoient enfermé les vivres & autres munitions qu'ils avoient apportées de Canusium, & d'où ils tiroient leurs convois. Cette ville avoit été entièrement détruite l'année précédente. Annibal, par la prise de cette place, jetta l'armée Romaine dans un embarras très-grand. Outre qu'il étoit maître des vivres, il se voioit dans un poste qui par sa situation commandoit sur toute la contrée. Les Proconsuls dépêchèrent à Rome courriers sur courriers, & mandèrent que, sans être obligés de combattre, il n'étoit plus possible d'approcher de l'ennemi; que tout le pais étoit ruiné; que les Alliez étoient en suspens, & attendoient avec impatience à quoi l'on se détermineroit; qu'on leur fît sçavoir au plutôt ce que l'on jugeoit à propos qu'ils fissent. L'avis du Sénat fut de livrer la bataille. Mais on écrivit à Servilius de suspendre encore, & l'on envoya Æmilius pour la donner. Tout le monde jetta les yeux sur ce Consul; personne ne parut plus capable d'exécuter avec succès une si grande entreprise. Une vie constamment vertueuse, & les grands services qu'il avoit rendus à la République quelques années auparavant dans la guerre contre les Illyriens, réunirent tous les suffrages en sa faveur. On fit encore dans cette occasion ce qui ne s'étoit pas encore fait, on composa l'armée de huit légions, chacune de cinq mille hommes, sans les Alliez.

Car, comme nous avons déjà dit, les Romains ne lèvent jamais que quatre légions, dont chacune est d'environ quatre mille hommes & de deux cens chevaux. Ce n'est que dans les conjonctures les plus importantes qu'ils y mettent cinq

mille des uns & trois cens des autres. Pour les troupes des Alliez, leur infanterie est égale à celle des légions ; mais il y a trois fois plus de cavalerie. On donne à chaque Consul la moitié de ces troupes auxiliaires, & deux légions. On les envoie chacun de leur côté, & la plupart des batailles ne se donnent que par un Consul, deux légions & le nombre d'Alliez que nous venons de marquer. Il arrive très-rarement que l'on se serve de toutes ses forces en même tems & pour la même expédition. Ici les Romains emploient non seulement quatre, mais huit légions : il falloit qu'ils craignissent étrangement les suites de cette affaire.

Le Sénat fit sentir à Æmilius de quel avantage seroit pour la République une victoire complete, & au contraire de combien de malheurs une défaite seroit suivie. On l'exhorta de prendre bien son tems pour une action décisive, & de s'y conduire avec cette valeur & cette prudence qu'on admiroit en lui, en un mot d'une manière digne du nom Romain. Dès que les Consuls furent arrivez au camp, ils firent assembler les troupes, leur déclarèrent les intentions du Sénat, & leur dirent, pour les animer à bien faire, tout ce que les conjonctures présentes leur suggérèrent de plus pressant. Æmilius, touché lui-même des malheurs de la République, en fit le sujet (a) de sa harangue. Il étoit important de rassurer

(a) *Æmilius, touché lui-même des malheurs de la République, en fit le sujet de sa harangue.*] La Logique doit être naturelle, dit le célèbre le Clerc, ou elle ne vaut rien. Les figures de rhétorique peuvent être sçavantes ; mais la meilleure est celle qui est la plus propre aux tems & aux lieux. Il cite là-dessus un exemple d'un vieux Officier qui commandoit les Anglois devant Cadix en 1702 : l'avantage du poste des ennemis, qui demandoit de la vigueur pour les en chasser, le réduisit à la nécessité de haranguer ses soldats, ce qu'il n'étoit pas accoutumé de faire. Il s'en tira du mieux qu'il put, & mieux peut-être que n'auroit fait tout autre plus éloquent. *Quelle honte ! leur dit-il, pour vous, Anglois, qui mangez de bon bœuf & de bonne soupe, de vous laisser battre par cette canaille d'Espagnols, qui ne mangent que des oranges & des citrons.* Les Espagnols ne sont pas si canailles qu'on diroit bien : s'ils étoient mieux disciplinez & bien menez, ils auroient moins besoin de ha-

rangue que les autres. Quoiqu'il en soit, la harangue n'étoit point des plus graves & des plus sérieuses, comme l'on peut voir, & cependant elle fit plus d'effet dans le cœur de ces mangeurs de bœuf & de soupe, & leur inspira plus de courage que n'auroit pu faire la plus précieuse & la plus divertissante de celles qui se trouvent dans la nouvelle Histoire Romaine.

La coutume des Anciens étoit de haranguer leurs soldats avant le combat : je la trouve excellente & très-digne d'être reprise. Je doute qu'on en puisse trouver l'origine, tant elle est ancienne. Elle a duré si longtems, que nous touchons presque à celui où elle s'est perdue. Les plus courtes harangues sont sans doute les meilleures. Les Historiens de l'antiquité, & sur tout les plus recommandables, en rapportent un grand nombre, que les Généraux ont débitées à la tête de leurs armées : si c'est une réalité ou des pièces de la façon de ces Historiens, je n'en sçai rien. Je soupçonne seulement qu'elles ne sont pas telles

les troupes contre les revers qu'elles avoient éprouvez , & de dissiper l'épouvante qu'elles en avoient conçûe.

qu'ils nous les donnent , & qu'ils font dire à leurs Héros bien au-delà de ce qu'ils ont débité , pour augmenter le courage & les espérances de leurs soldats. Je crois que celles qui renferment beaucoup de sens & peu de paroles , sont les plus éloquentes , les plus persuasives & les plus propres au commencement. Ce n'est pas un petit avantage dans un Général d'armée que d'être éloquent ; mais cette qualité n'est aujourd'hui d'aucun usage : ou nos soldats n'ont pas besoin d'être excités à bien faire , ou leurs Généraux ne savent que leur dire faute d'esprit militaire , quoiqu'ils en aient infiniment lorsqu'il s'agit de faire valoir leurs belles actions , ou d'excuser les mauvais succès de leurs entreprises , ou de perdre ceux dont le mérite leur fait ombrage.

César étoit d'une éloquence charmante. Elle ne lui servit pas peu en bien des occasions. Ses soldats en sentirent assez la puissance. Elle étoit en telle recommandation , que plusieurs dans son armée firent des recueils de ses harangues militaires. Si elles égaloient le nombre de ses grandes actions , elles devoient remplir plusieurs volumes raisonnables. L'on prétend qu'ils subsistoient en effet , & qu'Auguste prenoit un singulier plaisir de se les faire lire. Ce Prince sçavoit fort bien distinguer les fausses des véritables , ce qui n'est pas difficile : car le stile d'un grand homme lui est particulier , & ne s'imite pas aisément.

Il est certain que les discours faits à la tête des armées , où il y entre des mots de raillerie & de plaisanterie , sont plus d'effet que les plus sérieux , quelque bien tournez qu'ils soient. Un bon mot quelquefois est d'un grand effet. Celui d'Annibal à Giscoon à la bataille de Cannes , en fit beaucoup. Celui-ci lui dit que le nombre des ennemis lui paroissoit fort étonnant. Annibal , au rapport de Plutarque , fronçant le sourcil , lui répondit : *Mais il y a une chose plus étonnante encore , Giscoon , & à laquelle tu ne prens pas garde.* Giscoon lui demanda ce que c'étoit : c'est , dit Annibal , que de tout ce prodigieux nombre d'hommes il n'y en a pas un seul qui s'appelle Giscoon comme toi : ce qui fit rire tout le monde , & toute l'armée

le sçut un moment après. *Cela fit revenir le courage & la confiance aux Carthaginois* , dit encore Plutarque , qui se persuadèrent que leur Général n'avoit pas ri de si bon cœur , jusqu'à plaisanter à la vue d'un si grand péril , qu'il ne vit bien qu'il pouvoit sûrement mépriser ses ennemis. Le même Auteur dit qu'Antigonus n'en faisoit pas d'autres à ses soldats. Cela fait qu'ils méprisent davantage leurs ennemis. Le Général ne parleroit pas de la sorte , s'il n'étoit assuré de son fait. A la bataille d'Orchoméne Sylla fit un discours à ses soldats étonnez , & qui commençoient à prendre la fuite. Voiant qu'il alloit succomber , il descendit promptement de cheval , dit Plutarque , & saisissant une de ses enseignes , il poussa aux ennemis à travers les fuyards , à qui il crioit : *Pour moi , Romains , il m'est glorieux de mourir ici ; mais pour vous , quand on vous demandera en quel endroit vous avez abandonné votre Général , souvenez-vous de répondre que c'est à Orchoméne.*

Les Lacédémoniens faisoient leurs harangues encore plus courtes , & pourtant toutes pleines de sens & de force. Thucydide nous en donne un très-grand nombre dans son Histoire de la guerre du Péloponèse , qui , pour être un peu longues , du moins celles qui se font à la tête des armées , ne sont pas moins admirables & moins instructives. Celle de Phormion , Général Athénien , pour exhorter ses soldats au combat , est un chef-d'œuvre à mon gré , & digne d'un excellent Chef de guerre. On voit assez que Thucydide la lui prête , étant aussi habile & aussi grand Guerrier que lui. Un Ecrivain qui n'est pas du métier ne raisonnera jamais de la sorte , la pièce le démontre assez. Ses discours sont presque tous de la même force sur toutes sortes de sujets qui regardent les armes ou la politique militaire. Les Grecs , comme les Latins , se donnent de très-grandes libertez en fait de harangues militaires , & particulièrement Tite-Live. Ils font dire aux gens ce qu'ils auroient dû dire dans les journées importantes , & les font parler de la manière du monde la plus noble & la plus mâle : ce qui est un grand ornement à l'Histoire.

Il dit donc à ses soldats, que si dans les combats précédens ils avoient eu du dessous, ils pouvoient par bien des

Celles de Quinte-Curce sont certainement belles. Il n'y en a point que j'estime davantage que celle d'Alexandre à Issé. Toutes les autres me paroissent plus dignes d'un Orateur excellent que d'un Général d'armée, dont les discours doivent être simples & nobles, & renfermer plus de sens que de paroles. Les Livres sacrez nous en fournissent un très-grand nombre qu'on ne scauroit trop admirer, parce qu'elles sont telles qu'elles doivent être. Tacite n'excelle pas moins dans les siennes. Celles que Polybe rapporte dans son Histoire sont copiées d'après celles des Généraux. Tite-Live les a trouvées trop simples pour être insérées dans son Histoire. Il les fait parler tout autrement qu'ils n'ont fait dans Polybe, & met en œuvre toutes les figures & tous les ornemens de son éloquence, plus capables d'exciter l'admiration de ses Lecteurs que le courage d'une armée, qui ne se paie pas de tous ces vains ornemens de rhétorique, où elle n'entend rien.

Zisca, comparable aux plus grands hommes de l'antiquité, avoit la coutume de haranguer ses troupes pour les animer au combat, & pour d'autres raisons où son éloquence étoit nécessaire. Après celui qu'il livra à la Noblesse de Bohême, qu'il tailla presque en pièces dans un pas de montagnes, il marcha droit à Prague pour l'assiéger, & se venger des outrages de cette ville, dit Varillas : & ses soldats vouloient la saccager & la piller, & Zisca prétendoit ne la point détruire : des raisons politiques l'y obligeoient. Il vit bien qu'il falloit parler aux soldats, il monta sur un tonneau.

Compagnons, leur dit-il, quand je considère les grandes choses que vous avez faites, & que je m'en retrace le souvenir, je me sens moins touché de la gloire qui m'en revient, que de celles que vous vous êtes acquises par votre valeur. Je confesse devoir beaucoup à celle-ci, & l'aveu que je vous en fais ne m'est pas moins agréable que le succès de mes entreprises. Si vous ne m'aviez pas en pour votre Général, vous seriez aujourd'hui dans la servitude & dans le mépris, & peut-être mort de misère. Je vous ai toujours traités comme mes enfans, je vous ai dressés de ma main, & formés dans l'art de vaincre avec

tant de bonheur, que les armées les plus nombreuses, les plus aguerries & les mieux disciplinées n'ont pu tenir un instant devant vous. Tout vous a fait large dans le combat; mais songez que cette valeur eût servi de peu, si mon expérience & les talens que j'ai reçus de Dieu ne vous avoient ouvert le chemin de l'honneur & de la victoire : car le succès des batailles est toujours moins l'ouvrage de l'intrepidité, que de l'intelligence de celui qui vous commande contre des ennemis qui n'ont jamais prétendu vous céder à l'égard de l'une. Ils ont reconnu le pouvoir de l'autre par leur défaite. Toute la honte est tombée sur leur Général, & toute la gloire sur le vôtre, qu'il partage avec vous : car je dois autant à votre courage que vous devez à ma conduite. Nous voilà égaux à cet égard-là, mes compagnons; mais il s'en faut bien que nous le soions dans la reste. Votre condition est infiniment meilleure & plus désirable que n'est la mienne. Rien de plus touchant & de plus déplorable que mon sort. J'ai perdu l'usage de la vue, & j'ai chéri bien chère cette gloire que nous avons de commun ensemble. J'en remercie Dieu plutôt que de m'en plaindre, puisque vous vous êtes enrichis par mes victoires des dépouilles de vos ennemis, qui comptoient s'emparer des vôtres. Que me reste-t-il donc de tant de travaux & de tant de blessures? Rien qu'une vaine réputation : je dis vaine, puisque vous cherchez à me l'enlever & à la couvrir d'une flétrissure éternelle, en m'empêchant de sauver une ville florissante dont vous demandez la destruction. Jetez les yeux sur ma vie & sur mes démarches, & vous verrez par ma pauvreté & par mon infortune, si vous n'êtes pas les plus ingrats de tous les hommes, & que je n'ai combattu & vaincu que pour vous. A Dieu ne plaise, soldats, qu'on me reproche jamais, ni à vous non plus, une action si lâche & si pleine de deshonneur que le sac & la ruine de la Capitale du pais où vous êtes nez, & le plus bel ornement de la Bohême.

La moienne antiquité, & les Modernes eux-mêmes, nous fournissent un assez bon nombre de harangues faites à la tête des armées. Procope en rapporte quelques unes sur toutes sortes de sujets militaires, d'au-

raisons faire voir qu'ils n'en étoient pas responsables : mais que dans la bataille qui s'alloit donner , pour peu qu'ils eussent de courage , rien ne pourroit mettre obstacle à la victoire : qu'auparavant deux Consuls ne commandoient pas la même armée ; que l'on ne s'étoit servi que de troupes levées depuis peu , sans exercice , sans expérience , & qui étoient venues aux mains avec l'ennemi sans presque l'avoir vû : que celles qui avoient été battues sur la Trébie , arrivées un soir de la Sicile , avoient été rangées en bataille le lendemain dès la pointe du jour : qu'à la journée du Thrasymène , loin d'avoir vû l'ennemi avant le combat , elles n'avoient pû , à cause du brouillard , le voir même en com-

tant plus belles , qu'elles sont très-courtes & pleines de sens & de force. Depuis Henri IV. il y a peu de Généraux qui se soient mêlez de haranguer leurs troupes pour les encourager à bien faire , si ce n'est Charles XII. Roi de Suède à la bataille de Nerva. Les Officiers particuliers qui sont à la tête des corps , n'ont pas tout-à-fait oublié cette bonne coutume , & n'en ont jamais fait que sur le modèle de celles des Lacédémoniens. Celle de Henri le Grand à son armée à la bataille d'Ivry , va terminer ces remarques. Avant que d'engager le combat , ce Prince parcourut toute la ligne ; & montrant à ses soldats son casque surmonté d'un panache blanc , leur disoit : *Enfans , si les cornètes vous marquent par quelque accident , voici le signal du ralliement : vous le trouverez toujours sur la route de l'honneur & de la victoire.*

La plaisanterie d'Alexandre le Grand vaut bien celle d'Annibal à Cannes , un peu avant que les armées en vinsent aux mains. Je l'ai déjà rapportée , mais non pas celle du premier. *Son armée étant rangée en bataille , les Généraux vinrent demander à ce Prince , s'il n'y avoit rien à redire : Rien , dit-il , sinon qu'il faut en-voier querir des Barbiers pour faire le poil aux soldats , parce qu'ils ont la barbe trop longue. Un autre moins ferme & moins sûr de son fait que ce grand Capitaine , eût gardé son sérieux dans un tems où on n'a guères envie de rire , & c'est justement dans ces momens de crise qu'il faut rire & plaisanter , lorsqu'on a mis ordre à tout , quelque peu d'envie que l'on en ait.*

Le mot quelquefois est capable d'ani-

mer les troupes , & de les remplir d'espérance. Je m'étonne qu'on l'accompagne toujours du nom de quelques Saints , qui n'ont que faire là ; outre qu'en ces tems-ci la superstition n'est guères d'un grand secours dans les armées : nous ne sommes plus au tems du Paganisme. J'aurois mieux donné pour mot dans une bataille les noms de quelques grands Capitaines anciens & modernes , accompagnez de quelqu'une de leurs belles actions. Le Général même peut donner les siennes. Les noms d'un César , d'un Alexandre , d'un Annibal , d'un Sertorius , d'un Gustave , d'un Henri IV , d'un Turenne , & d'un nombre infini d'autres , sont capables d'animer les troupes dans des actions , où l'on cherche à attaquer ou à se défendre , & à s'entrégorger mutuellement. De tous les noms de Saints ou de Saintes qu'on peut faire courir dans une armée , le meilleur est , ce me semble , celui de *Noire-Dame de Frappe-fort*. Il n'est pas nouveau. A la bataille de Malplaquet le Commandant d'un bataillon du régiment de Navarre le fourra dans sa harangue. *Allons mes amis , leur disoit-il , marchons à ces Messieurs , & recommandons-nous de bon cœur à Noire-Dame de Frappe-fort : c'est la Patronne du régiment , elle fait les plus grands miracles ; aions-y confiance , elle ne scauroit nous manquer. Combien de fois l'avez-vous éprouvé ? Si la guerre revient jamais , qu'on s'en souviene. Le mot doit être gai , & même plaisant : il est d'un effet admirable , que le Général n'en ait point d'autre en bouche. Cela marque le mépris que le Général fait de son ennemi , comme je l'ai dit plus haut , & le porte dans le cœur de ses soldats.*

battant. » Mais aujourd'hui, *ajouta-t-il*, vous voyez toutes
 » choses dans une situation bien différente. Non seulement
 » les deux Consuls de l'année présente marchent à votre
 » tête, & partagent avec vous tous les périls; mais encore
 » les deux de l'année passée ont bien voulu se rendre aux
 » prières que nous leur avons faites de demeurer & de com-
 » battre avec nous. Vous connoissez les armes des ennemis,
 » leur manière de se former, leur nombre. Depuis deux ans
 » il ne s'est presque point passé de jour que vous n'aiez me-
 » suré vos épées avec les leurs. Des circonstances différentes
 » doivent produire un succès différent. Il seroit étrange,
 » que dis-je! il est impossible qu'en combattant à forces égales
 » dans des rencontres particulières, vous aiez été le plus
 » souvent victorieux, & que, supérieurs en nombre de plus
 » de la moitié, vous soiez défaits dans une bataille générale.
 » Romains, il ne vous manque plus pour la victoire que de
 » vouloir vaincre. Mais ce seroit vous faire injure que de
 » vous exhorter à le vouloir. Si je parlois à des soldats mer-
 » cenaires ou à des Alliez, qui obligez, en vertu des Trai-
 » tez, de prendre les armes pour une autre Puissance, courent
 » tous les risques d'un combat, sans avoir presque rien à en
 » craindre ou à en espérer; ce seroit à ces sortes de soldats
 » qu'il faudroit tâcher d'inspirer le desir de vaincre. Mais
 » en parlant à des troupes, qui, comme vous, vont com-
 » battre pour eux-mêmes, pour leur patrie, leurs femmes &
 » leur enfans, & pour qui une bataille doit avoir des suites
 » si funestes ou si avantageuses, il est inutile d'exhorter, il
 » suffit de les avertir de ce que l'on attend d'elles. Car qui
 » n'aime mieux vaincre, ou, si cela ne se peut, mourir du
 » moins les armes à la main, que de vivre & de voir ce qu'il
 » a de plus cher dans l'infamie & dans l'oppression? Mais
 » qu'est-il besoin d'un si long discours? Figurez-vous par
 » vous-mêmes quelle différence il y a entre une victoire
 » & une défaite; les avantages que l'une vous produira,
 » les maux que l'autre entraîne après elle, & pensez, en
 » combattant, qu'il ne s'agit pas ici de la perte des légions,
 » mais de tout l'Empire. Si vous êtes battus, Rome n'a plus
 » de quoi tenir tête à l'ennemi. Ses soins, ses forces, ses espé-
 » rances, tout est réuni dans votre armée. Faites en sorte
 » que le succès réponde à son attente, & que votre recon-
 » noissance égale les bienfaits que vous en avez reçus. Que

» toute la terre sçache aujourd'hui que si les Romains ont
 » perdu quelques batailles, ce n'est pas qu'ils eussent moins
 » de courage & de valeur que les Carthaginois; mais parce
 » que les conjonctures, où l'on se trouvoit, ne permettoient
 » pas qu'on leur opposât des combattans, qui fussent accou-
 » tumez aux devoirs & aux périls de la guerre. Après cette
 harangue, Æmilius congédia l'assemblée.

Le lendemain ce Consul se mit en marche, pour aller où il avoit eu avis que les ennemis campoient. Il y arriva au deuxième jour, & mit son camp à environ six milles de celui des Carthaginois. Comme c'étoit une plaine fort unie & toute découverte, & que la cavalerie ennemie étoit de beaucoup supérieure à la Romaine, il ne jugea pas à propos d'engager le combat dans cet endroit; il vouloit qu'on attirât l'ennemi dans un terrain, où l'infanterie pût avoir le plus de part à l'action. Varro, Général sans expérience, fut d'un avis contraire; de là la division parmi les Chefs: rien ne pouvoit arriver de plus funeste (a) & de plus perni-

(a) De là la division parmi les Chefs: rien ne pouvoit arriver de plus funeste & de plus pernicieux.] » Les grandes entreprises, disoit Walstein*, ne peuvent guères réussir que sous la conduite d'un seul homme: elles échouent ordinairement quand plusieurs s'en mêlent. Les Romains ayant chassé leurs Rois, furent contraints dans les dangers de leur nouvelle République à créer des Dictateurs avec une puissance souveraine. Le Roi de Suède agit seul. C'est par là qu'après de si foibles commencemens il se trouva victorieux au-delà de ses espérances. La multitude des maîtres a causé depuis peu la perte des meilleurs soldats du monde, & mis l'Empire près d'une entière subversion. Cet exemple prouve assez que l'autorité s'affoiblit dès qu'elle est partagée. La crainte de la honte & le désir de la gloire nous font agir vigoureusement quand elles ne regardent que nous. Si ces choses sont communes, on néglige la réputation & le blâme, où l'on a peu de part. Le même inconvénient se rencontre dans les négociations ménagées par plusieurs. Le nombre nuit au secret. Les différens intérêts retardent

ou détournent la conclusion du Traité. Ce raisonnement de Walstein est tout brillant de vérité. Les Romains se trouvoient toujours mal d'avoir partagé le commandement. Ils ne connurent jamais que l'unité & l'indépendance du Chef dans une armée étoit le plus grand de tous les avantages: Trébie, Thrasymène, & même le dernier combat de Gérunium, où il parut deux Dictateurs, leur eussent dû servir de leçon pour l'avenir, & cependant l'expérience de leurs défaites ne les corrigea pas. Fabius ne s'est pas plutôt démis de la Dictature & du commandement de l'armée, qu'on la remet en même tems sous les ordres de deux Consuls, si opposés d'humeur & d'inclinations, qu'il étoit aisé de juger qu'ils ne s'accorderoient pas ensemble. Æmilius étoit un homme de naissance, de grande valeur, sage, prudent, expérimenté, & capable de commander une armée contre un Général dont il connoissoit l'audace déterminée. Il sçavoit qu'il falloit toute l'habileté & la patience d'un grand Général, & une défensive réglée & constante pour terminer cette guerre. Son Collègue étoit tout différent, homme de petit courage, sans nulle expérience, esprit sans vue, & par conséquent ignorant, présomptueux, fanfaron, lâche & emporté.

* *Vass. Hist. de Louis XIII. liv. 31. pag. 129.*

cieux. Le lendemain jour où commandoit Varro, car c'est l'usage des Consuls Romains de commander tour à tour, ce

Quel contraste entre ces deux hommes ! Et le Sénat panche plutôt pour ce dernier, & le donne pour Ajoint à un des plus honnêtes hommes & des plus habiles de la République ; quel partage de l'approbation & de commandement d'une armée ! quelle conduite insensée & folle dans le Sénat & dans le peuple ! En hazardant un combat contre un homme tel qu'Annibal, ils risquoient leur dernière espérance. On se livre à un homme tel que Varro, & l'on met en lui toute la confiance plutôt qu'en l'autre : pendant qu'Æmilius assûroit le succès de cette guerre & la ruine de son ennemi par la patience & par la sagesse d'une défensive réglée & par son habileté, s'il falloit combattre. Voilà les fautes à quoi les Etats se livrent souvent ; mais ils ne s'en corrigent guères : la faveur a trop de pouvoir, & l'ignorance est trop bien soutenue dans les Cours des Princes.

Les Cardinaux de Richelieu & Mazarin continuèrent presque toujours dans la maxime de partager le commandement des armées. L'expérience d'une politique si grossière ne les corrigea jamais, toujours un Æmilius & un Varro à la tête des armées : celui-ci étoit dans la faveur, leur ami ou leur parent, ou leur adulateur. Etoit-il bien difficile que cela n'arrivât pas, & que des gens si disproportionnez en mérite & en talens pussent s'accorder ensemble ? Brézé, Châtillon & tant d'autres en font une bonne preuve. Que cette politique ait duré longtems, voilà ce qui surprend. Elle continua encore quelque tems sous le regne de Louis XIV. le Maréchal de la Ferté étoit-il homme à être donné pour Collègue au grand Turenne ? Donner un autre Brézé à un Turenne, le contraste est extraordinaire. Le Roi ouvrit enfin les yeux, & le commandement alternatif disparut pour faire place à celui d'un seul. Alors les affaires de la guerre prirent une toute autre face. L'on reconnut par les effets que l'unité du Chef étoit un avantage inestimable dans une armée, & ç'a été une circonstance la plus favorable à la France contre ses ennemis ; car auparavant presque toutes leurs espérances étoient établies sur la division & les jaloufies réciproques des Généraux. La bonne fortune

de Louis XIV. fit que les ligues formées contre lui augmentèrent plutôt sa gloire & sa puissance, qu'elles ne servirent à la diminuer. La méfintelligence entre les Chefs des armées ennemies le mit en état de tout oser & de tout entreprendre, ils ne purent jamais s'accorder. Leurs conseils de guerre dès l'entrée d'une campagne, étoient le plus grand champ de bataille où ils se trouvaient. Ce n'étoient que défiances, que plaintes réciproques, que jaloufies, que caprices : les uns aimoient mieux être défaits, que de voir attribuer le gain d'une bataille à un Général qu'ils n'aimoient pas : les autres vendus vouloient mériter leurs pensions, & conseilloyent toujours le pire. Cela tourna un peu autrement dans la guerre de 1701. Les Alliez contre la France employèrent peut-être les mêmes machines dont nous nous étions servis contre eux avec tant de succès, que les nôtres se trouvèrent démontées.

Les Athéniens faisoient pis que les Romains & les François n'ont fait dans le partage du commandement de leurs armées. Ils éliſoient dix Généraux, & chacun commandoit à son tour. On en vit tout autant à la bataille de Marathon, au rapport de Plutarque dans la Vie d'Aristide. Le passage mérite d'être rapporté. J'en ai touché quelque chose ailleurs ; mais cela ne suffit pas pour l'instruction de mes Lecteurs. Je me fers à mon ordinaire de la traduction de M. Dacier.*

« De dix Généraux, dit-il, que les
 « Athéniens avoient élus pour cette guerre,
 « le premier en autorité & en dignité, c'é-
 « toit Miltiade, & Aristide étoit le second
 « après lui en réputation & en crédit. Dans
 « le Conseil de guerre, qui fut tenu, Mil-
 « tiade fut d'avis de donner la bataille aux
 « Barbares ; & Aristide s'étant rangé à son
 « sentiment, ne contribua pas peu à faire
 « prendre le parti de combattre. Et com-
 « me les dix Généraux commandoient l'ar-
 « mée l'un après l'autre chacun leur jour,
 « quand le tout d'Aristide revint, il re-
 « mit le commandement à Miltiade, en-
 « seignant par-là à ses compagnons que
 « d'obéir & de se soumettre aux ordres
 « des plus sages, ce n'est nullement une

* *Plut. Vie d'Aristide.*

Consul décampa, & se mit en tête d'approcher plus près des ennemis, quelque chose que pût lui dire son Collègue pour l'en détourner.

» chose honteuse; mais que c'est au con-
 » traire très-honorable & très-salutaire.
 » Ainsi adoucissant par son exemple la ja-
 » lousie, qui pouvoit causer entre eux de
 » grands débats, & les portant à se trou-
 » ver heureux d'obéir à celui qui avoit le
 » plus d'expérience, il fortifia extrême-
 » ment Miltiade, qui devint maître absolu
 » de l'armée, dont le commandement ne
 » fut plus partagé. Les autres Généraux
 » ne se soucièrent plus de commander leur
 » jour, & voulurent être entièrement à ses
 » ordres.

Minucius fit à peu près une action sem-
 blable à l'égard de Fabius après le dernier
 combat de Gêrardum. Combien peu d'A-
 ristides dans l'Histoire, & combien le
 nombre des Varrons est grand! Plutarque
 omet une action de Miltiade, que M. Da-
 tier relève dans ses notes, & qui n'a pas
 échappé à Hérodote: c'est que quoique les
 autres Généraux eussent cédé le comman-
 dement chacun leur jour, *Miltiade ne
 voulut pourtant pas donner bataille, il
 attendit son jour. Il craignit sans doute,
 dit l'Auteur très-judicieusement, que ce-
 lui dont il auroit pris le tour ne lui eût
 cédé le commandement malgré lui, & que
 par envie il ne fit moins bien son devoir
 dans le combat, pour ne pas servir à la
 réputation de celui qui commandoit à sa
 place. L'expérience a fait voir quelque-
 fois, dit-il encore, que cette indigne ja-
 lousie a nui à de grandes actions, & les
 a rendues ou malheureuses, ou longtems
 douteuses.*

Non seulement le Général doit être seul
 à la tête d'une armée, & son pouvoir sans
 bornes, comme chez les Turcs; mais il
 doit être encore indépendant des ordres d'un
 Ministre, comme M. de Turenne, qui sçut
 secouer un joug dont un grand Capitaine
 doit être toujours exempt. Je me suis expli-
 qué là-dessus quelque part dans cet Ou-
 vrage. Le plus grand de tous les avantages
 est celui d'un Roi à la tête de son armée.
 Tite-Live le dit si bien à l'occasion du pa-
 rallèle qu'il fait d'Alexandre le Grand avec
 les Capitaines Romains qu'il auroit trou-
 vez en son chemin, si l'envie lui eût pris
 de tourner ses armes du côté de l'Italie.
 On va voir qu'il n'est pas des Généraux

Tome IV.

dont le pouvoir est partagé ou lié par les
 ordres des Princes ou de leurs Ministres,
 & qui ne peuvent agir ni rien faire par
 eux-mêmes, comme des autres qui com-
 mandent seuls, & auxquels il est permis
 de faire à leur volonté, & selon qu'il leur
 plaît. Cette méthode est bonne & salu-
 taire, & l'autre très-mauvaise. » Il n'en
 » est pas ainsi des Rois, pour venir au
 » passage de Tite-Live, » non seulement ils
 » ne connoissent point tous ces obstacles;
 » mais ils sont maîtres des tems & des évé-
 » nemens. Loin d'être obligés de suivre
 » une impression étrangère, ils donnent le
 » mouvement & le branle à tout. *Domini
 rerum temporumque, trahunt consilii cuncta,
 non sequuntur.* Rien de plus avanta-
 geux, encore une fois, qu'un Général ab-
 solu dans son armée. Faisons cette note
 par ce que j'ai lu dans les Réflexions poli-
 tiques sur le Tacite de M. Amelot de la
 Houssaie.

» L'indépendance, dit-il, est un grand
 » avantage dans un Général d'armée pour
 » l'exécution des grandes choses. Germa-
 » nicus auroit achevé de subjuguier toute
 » l'Allemagne, si Tibère n'eût pas été ja-
 » loux de sa gloire. Le Duc d'Albe au-
 » roit pris Rome & le Pape Paul IV. si
 » Philippe II. son Maître eût été de l'hu-
 » meur de Charles-Quint. Le Comte de
 » Rantzau, qui fut depuis Maréchal de
 » France, auroit infailliblement surpris la
 » citadelle de Gand, où il y avoit alors
 » beaucoup de prisonniers François, Por-
 » tugais & Catalans, si M. Desnoiers, qui
 » gouvernoit tout sous l'autorité du Car-
 » dinal de Richelieu, eût voulu seconder
 » cette entreprise: au lieu qu'il la fit
 » échouer, pour empêcher que le Comte,
 » dont il haïssoit la personne, ne devint
 » trop considérable à la Cour par un si
 » grand service. Le Maréchal de la Motte-
 » Houdancourt auroit amené le Roi d'Es-
 » pagne prisonnier à Paris, si la Régence
 » n'eût pas été entre les mains de sa sœur,
 » qui préféra en cette rencontre les inté-
 » rêts de son frère à ceux de son fils. J'en
 » dirois de bonnes si je voulois descendre jus-
 » qu'à notre tems, ou s'il m'étoit permis de
 mettre aux champs ce que je sçai de la der-
 nière guerre.

A a a

Annibal lui vient au-devant avec ses armes à la légère & la cavalerie, tombe sur sa marche, fait une charge furieuse, & jette un grand desordre parmi les Romains. Le Consul soutint ce premier choc à la faveur de quelque corps de pesamment armés. Il envoya ensuite à la charge les gens de trait & la cavalerie, & eut soin d'y insérer quelques cohortes de légionnaires. Cette précaution que les Carthaginois avoient négligé de prendre, lui donna tout l'avantage du combat. La nuit mit fin à cette action, qui ne réussit pas à Annibal comme il l'avoit espéré.

Le lendemain Æmilius, qui n'étoit pas d'avis de combattre, & qui cependant ne pouvoit sans péril retirer de-là son armée, en fit camper les deux tiers le long de l'Aufide, la seule rivière qui traverse l'Apennin, chaîne de montagnes qui partage toutes les rivières qui arrosent l'Italie, & dont les unes se déchargent dans la mer de Toscane, & les autres dans la mer Adriatique. L'Aufide prend sa source du côté de la première, & passant à travers de l'Apennin va se décharger dans l'autre. Æmilius fit passer le fleuve au reste de l'armée, & la retrancha à l'Orient de l'endroit où il l'avoit passé, environ à treize cens pas du premier camp, & un peu plus loin de celui des ennemis ; par cette disposition il se mit à portée de soutenir ses fourrageurs, & d'incommoder ceux des Carthaginois. Annibal prévoyant que cette manœuvre aboutiroit à une bataille générale, jugea prudemment que le dernier échec ne lui permettoit pas de hasarder une action décisive, sans avoir relevé le courage à ses troupes. Les ayant donc fait assembler : » Carthaginois, leur dit-il, jetez » les yeux sur tout le pais qui vous environne, & dites-moi, » si les Dieux vous donnoient le choix, ce que vous pourriez » souhaiter de plus avantageux, supérieurs en cavalerie com- » me vous l'êtes, que de disputer l'Empire du monde dans » un pareil terrain ? Tous convinrent, & la chose étoit claire, qu'ils ne feroient pas un autre choix.

» Rendez donc, continue-t-il, grâces aux Dieux, d'avoir » amené ici les ennemis pour vous en faire triompher. Sça- » chez-moi gré aussi d'avoir réduit les Romains à la néces- » sité de combattre. Quelque heureux que soit pour nous le » champ de bataille, il faut nécessairement qu'ils y entrent, » ils ne peuvent plus l'éviter. Il ne me conviendroit pas de » discourir longtems pour vous encourager à faire votre de-

» voir. Cela étoit bon, lorsque vous n'aviez point encore ef-
 » faié vos forces avec les Romains, & j'eus soin alors de vous
 » montrer par une foule d'exemples, qu'ils n'étoient pas si
 » formidables que l'on pensoit. Mais après trois grandes vic-
 » toires consécutives, que faut-il pour vous élever le cou-
 » rage & vous inspirer de la confiance que le souvenir de
 » vos propres exploits ? Par les combats précédens vous vous
 » êtes rendus maîtres du plat país, & de toutes les richesses
 » qui y étoient. C'est ce que je vous avois promis d'abord,
 » & je vous ai tenu parole. Mais dans le combat d'aujourd'hui,
 » il s'agit des villes & des richesses qui y sont enfermées.
 » Si vous les emportez, toute l'Italie passera sous le joug.
 » Plus de peine, plus de périls pour vous. La victoire vous
 » met en possession de toutes les richesses des Romains, &
 » assujettit toute la terre à votre domination. Combattons
 » donc. Il n'est plus question de parler, il faut agir : j'espère
 » de la protection des Dieux que vous verrez dans peu
 » l'effet de mes promesses. Ce discours fut reçu avec les applaudissemens
 » de toute l'assemblée, & Annibal après l'avoir louée de sa bonne
 » volonté, la congédia.

Il campa aussitôt, & se retrancha sur le bord du fleuve où étoit le plus grand camp des Romains. Le lendemain il ordonna aux troupes de repaître & de se tenir prêtes, & le jour suivant il rangea son armée en bataille sur le bord du fleuve, comme s'il eût défié l'ennemi. Mais Æmilius sentit le désavantage du terrain ; & voyant d'ailleurs que la disette des vivres obligeroit bientôt Annibal de décamper, il ne s'ébranla pas, & se contenta de faire bien garder ses deux camps. Annibal resta quelque tems en disposition. Comme personne ne se présentoit, il fit rentrer l'armée dans ses retranchemens, & détacha les Numides contre ceux du plus petit camp, qui venoient à l'Aufide chercher de l'eau. Cette cavalerie passa jusqu'au retranchement même, & empêcha les Romains d'approcher de la rivière. Cela piqua Varro jusqu'au vif. Le soldat, qui n'avoit pas moins d'ardeur de combattre, souffroit avec la dernière impatience que l'on différât. Car l'homme une fois déterminé à braver les plus grands périls pour parvenir à ce qu'il souhaite, ne souffre rien avec plus de chagrin que le délai de l'exécution.

Quand le bruit se répandit dans Rome que les deux armées étoient en présence, & que chaque jour il se faisoit des escar-

mouches, l'inquiétude & la crainte faisoient tous les esprits: Les défaites passées faisoient trembler sur l'avenir, & l'on prévenoit par imagination tous les malheurs où l'on seroit exposé si l'on étoit vaincu. On n'y entendit plus parler que des oracles prononcez sur Rome. Tous les Temples, toutes les maisons particulières étoient pleines d'apparitions extraordinaires & de prodiges, pour lesquels on faisoit des prières & des sacrifices aux Dieux. Car dans les calamitez publiques les Romains apportent un soin extrême à calmer la colère des Dieux (a) & des hommes, & de toutes les cé-

(a) *Les Romains apportent un soin extrême à appaiser la colère des Dieux & des hommes.*] J'ai dit quelque part que les Anciens avoient leur *Te Deum* comme les Modernes, pour remercier les Dieux de leurs victoires. Ils faisoient plus, car ils ordonnoient des fêtes & des processions, où ils portoit toutes les statues de leurs Dieux avec beaucoup de dévotion, & même de dépense. Les marques de leur reconnaissance étoient plus ou moins grandes & moins pompeuses selon la grandeur & l'importance des victoires de leurs Généraux, & ces fêtes ne finissoient pas en un jour: elles duroient quelquefois des semaines entières. César, par ses victoires dans les Gaules, faillit à ruiner les Romains en fêtes & en remerciemens à leurs Dieux: de sorte que de son tems le Sénat n'eut guères d'autre occupation que celle d'ordonner des jeux & des fêtes à Rome & dans tout l'Empire. Ce grand Capitaine en gagna de telles, que quinze jours d'actions de grâces purent à peine suffire. Il nous l'assure lui-même dans ses Commentaires. Il n'en fut pas ainsi dans la seconde Punique. Les Romains n'ordonnèrent des jours de vœux & de prières que pour détourner la colère des Dieux qui pendoit sur leur tête, & se les rendre favorables dans les grandes crises des affaires; & pendant qu'on s'en plaignoit à Rome, on les remercioit & l'on se réjouissoit à Carthage. Les Dieux ne perdoient jamais rien de leurs revenus dans les bons événemens comme dans les plus sinistres: les vaincus augmentoient le nombre de leurs victimes, & choisissoient les plus grasses pour les appaiser & les tourner de leur côté, & les Autels des victorieux ne fumoient pas moins par

reconnoissance. Rome ne fut jamais plus dévote que du tems d'Annibal: l'adversité seule a ce pouvoir-là, & la prospérité de nos affaires fait un effet tout contraire dans le cœur des hommes. C'étoit la coutume des Romains, dit mon Auteur, de ne rien épargner pour fléchir les Dieux dans leur colère, & ne trouvoient pas, comme Ajax, que ce fût une chose honteuse de vaincre ou de se tirer d'embaras par l'assistance divine. C'est ainsi, disoit l'Empereur Aurélien au Sénat, comme je l'ai rapporté ailleurs, que nos ancêtres ont commencé & terminé plusieurs guerres fâcheuses, & reconnu que jamais leur secours ne fit honte aux nations belliqueuses & bien commandées. Jamais les Romains n'en eurent un plus grand besoin. Leurs soldats étoient bons. Ils le sçavoient bien: mais cela ne suffisoit pas, il falloit de bons Généraux. Car un bon & un mauvais, lorsque le commandement est partagé, & que chacun fait à la tête lorsqu'il est en jour, c'est tout comme rien. Quand le tour d'Emilius vint pour commander, ce Général remporta un grand avantage sur Annibal. Mais le lendemain son Collègue perdit tout par son ignorance & sa lâcheté. On avoit raison à Rome de s'allarmer lorsqu'on y apprit que les armées étoient en présence, & que les Consuls étoient mal d'accord: la dévotion du peuple redoubla, les Temples ne desemplissoient pas à la veille d'un si grand événement. Tout étoit en prières, en vœux & en sacrifices: mauvais tems pour les bœufs & pour les moutons, & abondance de biens pour les Prêtres & les Sacrificateurs.

Ce que les Paiens faisoient dans la prospérité de leurs affaires, comme dans leurs

rémonies prescrites pour ces sortes d'occasions, il n'y en a aucune qu'ils n'observent sans crainte de se deshonorer, quelque basse & méprisable qu'elle paroisse.

CHAPITRE XXIV.

Bataille de Cannes.

LE lendemain, jour où Varro avoit le commandement; ce Consul se mit en marche dès la petite pointe du jour, & aiant fait passer l'Aufide aux troupes du plus grand camp, il les rangea aussitôt en bataille. Il y joignit celles du plus petit, & les mit toutes sur la même ligne, le visage tourné du côté du Midi: la cavalerie Romaine sur l'aîle droite appuyée à la rivière; l'infanterie près d'elle sur la même ligne, les intervalles plus ferrez qu'à l'ordinaire; les cohortes en plus grand nombre sur le front pour lui donner plus de hauteur. La cavalerie auxiliaire sur l'aîle gauche fermoit la ligne. Il y avoit dans cette armée, en comptant (a) les alliez, quatre-vingt mille hommes de pied & un peu plus de six mille chevaux.

Annibal en même tems fit passer l'Aufide aux frondeurs & aux autres armez à la légère, & les posta devant l'ar-

plus grandes infortunes, c'est-à-dire, après les plus grandes victoires ou dans leurs défaites les plus complectes, les Modernes le font aussi, & ne leur cèdent pas en acte de dévotion. Cela se remarque dans routes les religions du monde entier. Les Prêtres du Paganisme, dont le nombre n'étoit pas moins grand en ce tems-là qu'il l'est aujourd'hui dans le Roiaume de Siam, dans la Chine & dans le Japon, ne faisoient jamais une plus grande recolte d'argent & d'offrandes que dans les tems de calamité: la peste, la guerre, les tremblemens de terre, les prodiges & les phénomènes célestes les plus extraordinaires, comme ceux de la terre, tout leur produisoit, c'étoit des faveurs de leurs Dieux. Ils les remercioient & s'en réjouissoient dans le fond du cœur, pendant que toute une nation ou toute une

ville étoit dans l'affliction, dans l'abattement & dans la crainte que le mal n'inspirât; enfin ils trouvoient le moien, à l'aide de leurs prières, de leurs sacrifices, & des fourberies des oracles de leurs Dieux, qu'ils faisoient parler à leur fantaisie, de s'enrichir dans les tems les plus misérables comme dans les plus heureux.

(a) Il y avoit dans cette armée, en comptant les alliez, quatre-vingt mille hommes de pied & un peu plus de six mille chevaux.] Tite-Live ne s'accorde pas avec Polybe. Sans trop nous contraindre, nous ajouterons plus de foi à celui-ci qu'à l'autre, qui dit que l'armée Romaine étoit composée de neuf légions, dont chacune contenoit neuf mille hommes de pied pesamment armez & trois cens de cavalerie; ce qui reviendroit à quarante-cinq mille hommes de pied légionnaires & deux mille sept cens

mée. Le reste aiant passé la rivière par deux endroits, sur le bord à l'aîle gauche il mit la cavalerie Espagnole & Gauloise, pour l'opposer à la cavalerie Romaine; & ensuite sur la même ligne, une moitié de l'infanterie Africaine pesamment armée, l'infanterie Espagnole & Gauloise, l'autre moitié de l'infanterie Africaine, & enfin la cavalerie Numide qui faisoit l'aîle droite.

Après qu'il eut ainsi rangé toutes ces troupes sur une seule ligne, il marcha au-devant des ennemis, suivi de l'infanterie Espagnole & Gauloise, qui se détachoit du centre du corps de bataille; & comme elle étoit jointe en droite ligne avec le reste, en se séparant elle forma au centre comme le convexe d'un croissant, qui ôta à ce centre beaucoup de sa hauteur: le dessein de ce Général étant de commencer le combat par les Espagnols & les Gaulois, & de les faire soutenir par les Africains.

Cette dernière infanterie étoit armée à la Romaine, aiant été revêtue par Annibal des armes que l'on avoit gagnées sur les Romains à la journée de Gerunium. Les Espagnols & les Gaulois avoient le bouclier; mais leurs épées (a) étoient fort différentes. Celle des premiers n'étoit pas moins propre

chevaux, & qu'il y avoit tout autant de gens de pied des allies & le double de gens de cheval. Selon cette supputation, l'armée Romaine devoit être forte de quatre-vingt-dix mille hommes d'infanterie & de huit mille deux cens de cavalerie. Il ne prend pas garde qu'en mettant un si grand nombre d'infanterie, il augmente la gloire d'Annibal & la honte des Romains, qui se font battre par une armée plus foible de la moitié, & s'il vous plaît en belle plaine rase & pelée. Il rapporte l'opinion de quelques Auteurs, qui diminuent beaucoup le nombre des Romains, auxquels ils donnent seulement quatre-vingt-sept mille deux cens hommes. Polybe ne met que quatre-vingt mille hommes de pied & neuf mille six cens chevaux. Quant à Annibal, le Grec & le Latin conviennent qu'il avoit quarante mille hommes de pied & dix mille chevaux.

(a) *Mais leurs épées étoient fort différentes.* J'ai parlé ailleurs de l'avantage des armes des Romains sur celles de leurs ennemis. Cet avantage étoit tel, qu'il est à peine concevable. Il est encore plus difficile de comprendre comment les Romains

l'ont pû conserver si longtems, car il a duré jusqu'à la fin de la République: ils l'ont même conservé sous le regne de plusieurs Empereurs. Les Romains ont eu de grands Capitaines. La plupart de ceux qui leur ont été opposez étoient ils moins bons? Et cependant à la tête des plus nombreuses armées ils ont été vaincus de la manière du monde la plus honteuse. On a léguera peut-être l'excellence de la discipline militaire de leurs vainqueurs. Je n'ai garde de nier qu'elle n'ait été la cause de leurs exploits & de la grandeur de leur Empire; mais l'avantage de leurs armes n'y contribua-t-il pas tout autant que cette discipline inspirée? Je ne puis assez m'étonner que leurs ennemis ne se soient pas aperçus qu'en les imitant, sinon dans leur discipline, ce qui n'étoit pas la chose du monde la plus aisée, du moins dans la façon de s'armer, ils se mettoient en état de leur tenir tête. Annibal comprit bien qu'il fa'loit armer son infanterie de la sorte; mais aucun autre ne le comprit, si ce n'est Antiochus, qui ne leur fut guères moins redoutable qu'Annibal. Il fit forger des armes à la Romaine, mais non

à fraper d'estoc que de taille ; au lieu que celle des Gaulois ne frape que de taille , & à certaine distance. Ces troupes étoient rangées par cohortes alternativement ; les Gaulois nûs , les Espagnols couverts de chemises de lin de couleur de pourpre , ce qui fut pour les Romains un spectacle extraordinaire qui les épouvanta. L'armée des Carthaginois étoit de dix mille chevaux , & d'un peu plus de quarante mille hommes de pied.

Æmilius commandoit à la droite des Romains , Varro à la gauche ; les deux Consuls de l'année précédente Servilius & Atilius étoient au centre. Du côté des Carthaginois Asdrubal avoit la gauche , Annon la droite , & Annibal aiant avec lui

pas en si grand nombre qu'il en eût assez pour armer toute son infanterie de la sorte. Ce qui me surprend le plus , c'est que les Grecs aient été dans la même erreur , & qu'ils n'aient pas mêlé les armes courtes en grand nombre parmi leurs piquiers : leur maniere de se ranger plus excellente & plus redoutable , eut en tout l'avantage contre celle des Romains , que je n'estime pas autant que l'on pense , comme je le dirai en son lieu , sans qu'il soit besoin de beaucoup de logique pour le prouver. Il sembloit moralement impossible que l'infanterie Gauloise pût résister un instant contre celle des Romains , & cependant leurs batailles contre ces derniers ont été très sanglantes , longtems & opiniâtement disputées , sans nul équilibre à l'égard des armes.

Si l'y a du merveilleux dans les guerres des Gaulois contre les Romains , il est tout entier du côté des premiers , qui ont si souvent défait les autres en bataille rangée avec les armes du monde les plus désavantageuses : encore les a-t-on vû combattre nûs depuis la ceinture jusqu'en haut , comme à Télémion & à Cannes. Les victoires qu'ils ont si souvent remportées contre les armées Romaines , malgré tant de désavantages , sont une preuve manifeste que les Gaulois l'emportoient sur eux par leur valeur & par leur courage. Que tous les ennemis de Rome , du moins la plupart , braves , aguerris & bien commandez , aient été si longtems dans une erreur si grossière , & qu'ils n'aient pas échangé du moins dans la façon de leurs armes offensives , il faut conclure de là

que l'empire de la coutume est d'un pouvoir & d'une force surprenante. Je passe les armes des Allemans , pas meilleures que celles des Gaulois : ils n'ont eu affaire aux Romains que sous les Empereurs ; au lieu que les autres ont commencé de fort bonne heure à leur faire la guerre. Tacite ne remarque pas moins le désavantage des armes des Allemans que Polybe celui des Gaulois. Cela se remarque dans la harangue qu'il fait faire par Germanicus à ses soldats dans la guerre contre Arminius. Il leur dit que les ennemis ne pourroient pas manier leurs grands boucliers ni leurs longues piques parmi les haliens & des troncs d'arbres , comme le soldat Romain couvert de ses armes faisoit son épée & son javelot ; qu'ils prissent garde seulement de redoubler leur coup , & à chercher le visage désarmé de l'ennemi ; que les Barbares n'avoient ni cuirasse ni armes , & que leur bouclier d'osier & de bois peint serroit de faible résistance contre leurs épées ; qu'il n'y avoit de piques qu'aux premiers rangs , & que le reste n'avoit pour arme qu'un bâton brûlé & un dard. Pourroit-on s'imaginer qu'avec des armes si misérables les Allemans aient pû vaincre les meilleures armées Romaines , que Varrus entr'autres y ait péri avec toute la sienne , & que les Gaulois avec les leurs beaucoup plus mauvaises leur ayent fait éprouver plusieurs fois de semblables disgrâces ? Je l'ai dit ailleurs , & je le répète encore , si les Gaulois eussent été armez aussi avantageusement que les Romains , leur Empire & leur nom nous seroient à peine connus : ils eussent fini à la prise de Rome.

Magon son frère, s'étoit réservé (a) le commandement du centre. Ces deux armées n'eurent rien à souffrir du Soleil, lorsqu'il fut levé : l'une étant tournée au Midi, comme j'ai déjà remarqué, & l'autre au Septentrion.

L'action commença par les armez à la légère qui de part & d'autre avoient été mis à la tête ; ce premier choc ne fut d'aucun avantage pour l'un ni pour l'autre parti. Mais dès que la cavalerie Espagnole & Gauloise de la gauche se fut approchée, le combat s'échauffant, les Romains se battirent avec furie, &

(a) *Annibal aiant avec lui Magon son frère, s'étoit réservé le commandement du centre.*] Plutarque qui n'aime guères plus les Gaulois que Tite-Live, Florus & tant d'autres, ne laisse jamais échaper l'occasion, lorsqu'il peut la rençontrer, de dire quelque chose à leur defavantage. Polybe n'est pas exempt de ce défaut-là, & je m'en étonne. Ici le premier ne sçait ce qu'il dit. Il ne devoit pas ignorer, non plus que Tite-Live, qui ne marque pas davantage d'équité & de jugement, que les Gaulois faisoient presque les deux tiers de l'armée d'Annibal. Cet Auteur s'est imaginé que tout ce qu'il y avoit de mauvais dans cette armée, c'est-à-dire les Gaulois, comme je le pense, fut placé au centre, sans faire réflexion, faute d'expérience, que tout ce qui se passa de sérieux dans cette grande action étoit en cet endroit, où le Général Carthaginois faisoit rouler ses principales machines & toutes ses espérances pour la victoire. Elle dépendoit absolument de ce centre, qui donnoit tout le mouvement aux ailes. Ce fut là le sujet de tous ses soins & de toute son attention. Il falloit un grand art & des gens d'un courage au dessus du commun pour un mouvement si délicat, si profond & si digne de ce qu'il y avoit de plus expérimenté & de plus ferme dans son armée. Il choisit les Gaulois & les Espagnols. Tout dépendoit du courage & de la discipline de ces deux corps d'étrangers, & de la présence du Général lui-même. Cette disposition, l'adresse & la délicatesse du mouvement sont le chef-d'œuvre de ce grand Capitaine. Que Plutarque nous apprenne s'il lui plaît, & ceux qu'il a copiez, où il a trouvé qu'Annibal eût placé le rebut de son armée au centre. Seroit ce dans les Mémoires de Fabius plutôt que dans les autres ? J'ai de la peine à me le persuader,

bien que Polybe le taxe de mensonge & d'inexactitude. Rapportons le passage de Plutarque, de peur qu'on ne croie que nous lui en imposons pour venger la nation. *La seconde ruse*, dit-il, *fut dans l'ordonnance de ses troupes : car aiant mis ce qu'il avoit de meilleur dans ses ailes, il se plaça avec ce qu'il avoit de moins bon dans le milieu.* Cela ne sçauroit se paier. Cet Auteur aussi peu instruit des choses de la guerre que Tite-Live, dont il emprunte bien des chimères, qu'il ne nous épargne pas non plus, s'étoit sans doute imaginé que cela devoit être ainsi : apparemment sur l'autorité d'Homère, qui met toujours au centre ce qu'il y a de mauvais dans une armée. Cela étoit de son tems, & se pratique encore dans celui-ci ; mais c'est lorsqu'on veut engager aux ailes, & Annibal comme plus habile & plus sensé, aussi bien qu'Epaminondas à Mantinée, commença au centre. Non seulement les Gaulois combattirent courageusement, bien que foibles & sur très-peu de hauteur ; mais ils soutinrent encore le choc & le poids des légions Romaines, rangées d'une manière qu'il est presque impossible de comprendre comment ils ont pu soutenir un choc si pressant, & qu'ils n'aient cédé le terrain qu'au signal qu'Annibal qui étoit à leur tête leur fit. Si Plutarque avoit sçu la guerre, ou plutôt s'il eût conservé son grand sens en cette occasion, il n'auroit pas ignoré qu'on ne choisit jamais ce qu'il y a de mauvaises troupes dans une armée pour des manœuvres si délicates, si fines & si dangereuses ; car d'abandonner un terrain sans combattre, rien de plus aisé ; mais ici il falloit soutenir le premier abord des Romains. Finissons, car en vérité ce seroit perdre son tems que de réfuter de pareilles absurditez.

plutôt

plutôt en Barbares qu'en Romains. Car ce ne fut point tantôt en reculant, tantôt en revenant à la charge selon les loix de leur milice ; à peine furent-ils aux mains, qu'ils fautaient de cheval, & faisaient chacun son homme. Cependant les Carthaginois eurent le dessus. La plupart des Romains demeurèrent sur la place, après s'être défendus avec la dernière valeur : le reste fut poursuivi le long de la rivière & taillé en pièces sans pouvoir obtenir de quartier.

L'infanterie pesamment armée prit ensuite la place de la légère, & vint aux mains. Les Espagnols & les Gaulois firent ferme d'abord, & soutinrent le choc avec vigueur ; mais ils cédèrent bientôt à la pesanteur des légions, & ouvrant le croissant, tournèrent le dos & se retirèrent. Les Romains les suivent avec impétuosité, & rompent d'autant plus aisément la ligne des Gaulois, qu'elle avoit là fort peu de hauteur, & que l'on fortifioit leurs cohortes par des détachemens qui venoient des aîles au centre où étoit le fort du combat. Car toute la ligne ne combattit point en même tems. Mais ce fut par le centre que commença l'action ; parce que les Gaulois étant rangez en forme de croissant, laissoient les aîles loin derrière eux, & présentèrent le convexe du croissant aux Romains. Ceux-ci suivent donc, & entrent en si grand nombre dans cet enfoncement du centre, que la plus grande partie de l'armée Romaine fut enfermée des deux côtes entre les Africains, qui tournant une partie de la droite à la gauche, & l'autre de la gauche à la droite, chargèrent les ennemis en flanc des deux côtes. C'est ce qu'Annibal avoit prévu, que les Romains poursuivant les Gaulois ne manqueroient pas d'être enveloppez par les Africains. Les Romains alors ne pouvant (a) plus combattre par phalange, ne se défendirent plus que séparés & par pelotons, qui tâchoient de faire front à ceux dont ils étoient attaquez en flanc.

(a) *Les Romains alors ne pouvant plus combattre par phalange, ne se défendirent plus que séparés.*] Il y a dans le Grec, que les Romains alors ne purent plus combattre par phalange. Cela prouve invinciblement que leur armée ne combattit que sur une seule ligne en phalange coupée, c'est-à-dire par colonnes fort près-à-près les unes des autres : les Carthaginois ne combattant que sur une seule ligne, les deux Consuls jugèrent qu'en en formant

une sur une hauteur extraordinaire, ils accableroient de leur poids celle d'Annibal, qui ne pouvoit se ranger sur une si grande profondeur, puisqu'il étoit plus foible de la moitié à son infanterie. Cela étoit très-bien pensé ; mais il falloit que l'exécution répondît à l'excellence de l'ordre, & que tout eût donné ensemble tout d'un choc & d'un même branle ; au lieu que le combat commença par le centre des deux armées par l'adresse d'Annibal, comme on

Æmilius qui avoit échappé au carnage qui s'étoit fait à l'aîle droite au commencement du combat, voulant selon la parole qu'il avoit donnée se trouver par tout, & voiant que c'étoit l'infanterie légionnaire qui décideroit du sort de la bataille, poussé à cheval au travers de la mêlée, tue, écarte tout ce qui se présente, & en même tems met le feu sous le ventre aux soldats Romains. Annibal, qui pendant toute la bataille étoit resté dans cette boucherie, faisoit la même chose de son côté.

La cavalerie Numide de l'aîle droite, sans faire ni souffrir beaucoup, ne laissa pas d'être utile dans cette occasion par sa manière de combattre : car fondant de tous côtez sur les ennemis, elle leur donna assez d'affaires, pour qu'ils n'eussent pas le tems de penser à secourir leurs gens. Mais lorsque l'aîle gauche, où commandoit Afrubal, eut mis en déroute toute la cavalerie de l'aîle droite des Romains, à un très-petit nombre près, & qu'elle se fut jointe aux Numides, la cavalerie auxiliaire n'attendit pas qu'on tombât sur elle, & lâcha le pied.

On dit qu'alors Afrubal fit une chose qui prouve autant sa prudence, qu'elle contribua au succès de la bataille. Comme les Numides étoient en grand nombre, & que ces troupes ne font jamais mieux que lorsqu'on fuit devant elles; il leur donna les fuiards à poursuivre, & mena la cavalerie Espagnole & Gauloise à la charge pour secourir l'infanterie Africaine. Il fondit sur les Romains par leurs derrières, & fai-

le peut voir dans la Figure que j'en donne, qui est conforme à la description que mon Auteur en fait. On ne sçait lire sans admiration tout ce qui se passa à ce centre, & la valeur des Gaulois & des Espagnols qui soutinrent le choc & l'abord de cette masse d'infanterie, contre laquelle il sembloit qu'ils ne pussent jamais résister. Cependant ils soutinrent un très-long choc avant qu'ils fissent le mouvement retrograde qui leur étoit ordonné.

Je voudrois bien demander à Tite-Live, à Plutarque, & particulièrement à Florus, qui n'a pas meilleure opinion des Gaulois que les deux autres, ce qu'ils pensent de leur fermeté & de leur courage? Ont-ils bonne grace de dire qu'ils font plus que des hommes dans le premier choc, & qu'ils font moins que des femmes dans le second?

*Sicut primus impetus eis major quam VIRO-
RUM est, ita sequens minor quam famina-
rum.* On peut voir si dans cette bataille, comme dans les autres bien autrement disputées, on a vu cette nation se ralentir & diminuer de courage dans le combat. Je l'ai dit ailleurs, & je le répète encore, l'armée d'Annibal étoit presque toute composée de Gaulois, quoique les Historiens en disent, & cela ne pouvoit être autrement, puisque l'armée Carthaginoise n'avoit encore reçu nul secours de Carthage. Une preuve visible que je n'avance rien ici qui ne soit fondé sur la vérité, c'est qu'Annibal perdit plus de Gaulois dans cette bataille que de ceux de toute autre nation : car il en fut tué quatre mille, & quinze-cens tant Espagnols qu'Africains.

fant couler sa cavalerie par troupes dans la mêlée par plusieurs endroits, il donna de nouvelles forces aux Africains, & fit tomber les armes des mains aux ennemis. Ce fut alors que L. Æmilius tout couvert (a) de plaies mortelles, tomba enfin & perdit pour sa patrie une vie, pendant laquelle il lui avoit rendu tous les devoirs d'un bon Citoyen.

Les Romains combattoient toujours, & faisant front à ceux dont ils étoient environnez, ils résistèrent tant qu'ils pûrent. Mais les troupes qui étoient à la circonférence diminuant de plus en plus, ils furent enfin serrez à l'étroit, & passés tous au fil de l'épée. Atilius & Servilius, deux personnages d'une grande probité (a), & qui s'étoient signalez dans le combat

(a) Ce fut alors qu'Æmilius tout couvert de plaies mortelles, tomba enfin & perdit pour sa patrie une vie.] Polybe passe légèrement sur la mort d'Æmilius. Tite-Live & Plutarque entrent dans un plus grand détail. Ce dernier n'a fait que copier le premier, sçavoir d'où l'autre l'a tiré. Je croirois assez que c'est de sa tête. Rapportons sur la bonne foi de Plutarque ce qu'il nous débite de ce grand homme. » Pour ce qui est des Consuls, dit-il*, Varron se sauva à cheval dans la ville de Venuse, & Paul Emile entraîné par l'impétueux torrent de cette déroute, le corps tout couvert de traits qui étoient restez dans ses plaies, & l'ame encore plus pénétrée de douleur, s'assit sur une pierre, attendant que quelqu'un des ennemis vînt l'achever. Mais la quantité de sang, qui lui ensanglantoit tout le visage, l'avoit si fort défiguré, qu'il n'étoit pas reconnoissable, & que ses amis & ses domestiques passoient près de lui sans s'arrêter. Il n'y eut que Cornélius Lentulus, jeune homme de maison Patricienne, qui l'ayant reconnu, s'approcha, mit pied à terre, & lui présenta son cheval, le conjurant de s'en servir, & de se conserver pour ses Citoyens, qui avoient alors plus besoin que jamais d'un bon Consul. Paul Emile rejeta ses prières, le força de remonter à cheval malgré les larmes qu'il versoit en abondance; & quand il le vit remonté, il lui mit sa main dans la sienne, & lui dit en se levant un peu : *Lentulus, tu rapporteras à Fabius, & tu lui seras témoin que*

* *Plut. Fabius Max.*

Paul Emile a suivi ses conseils jusqu'à la fin, & qu'il n'a nullement violé la parole qu'il lui avoit donnée; mais qu'il a été vaincu par son Collègue, & ensuite par Annibal. » Ces paroles finies, il le congédia, se jeta parmi la foule qu'on massacroit, & fut tué comme les autres. Tite-Live & Plutarque me le pardonneront, si je n'ajoute nulle foi à cette aventure, ou du moins elle m'est fort suspecte. Le silence de Polybe; Auteur contemporain, qui a écrit son Histoire dans un tems où il y avoit une infinité de gens qui vivoient encore, & qui s'étoient trouvez à cette bataille, sur le récit desquels il a écrit; ce silence, dis-je, est une preuve convaincante que ces Auteurs nous ont débité une fable; mais très-fable; puisqu'ils n'ont écrit de cette guerre que plusieurs siècles après l'événement de Cannes.

(a) *Atilius & Servilius, deux personnages d'une grande probité, & qui s'étoient signalez dans le combat en vrais Romains, furent aussi vuez dans cette occasion.*] Il ne s'est rien vû de semblable depuis le commencement de la République jusqu'à l'entière décadence de l'Empire, & celui qui fut l'unique cause de la perte de cette bataille & d'un massacre si effroyable par son ignorance & sa lâcheté, fut seul préservé du malheur des autres; encore entra-t-il comme triomphant à Rome comme pour une bonne action. Cannes n'a pas échappé aux prédictions des Astrologues ou des Poètes, car c'est tout un: les derniers ne sont guères plus sages que les premiers dans leurs entousiasmes, & la Poésie n'entre pas pour peu dans leurs inspirations. Il leur arrive souvent de rencontrer

en vrais Romains, furent aussi tuez dans cette occasion.

Pendant le carnage qui se faisoit au centre, les Numides poursuivirent les fuyards de l'aîle gauche. La plupart furent taillez en pièces, d'autres furent jettez en bas de leurs chevaux; quelques-uns se sauvèrent à Venuse, du nombre desquels étoit Varro le Général Romain, cet homme abominable, dont le gouvernement coûta si cher à sa patrie. Ainsi finit la bataille de Cannes, bataille où l'on vit de part & d'autre des prodiges de valeur, comme il est aisé de le justifier.

De six mille chevaux dont la cavalerie Romaine étoit composée, il ne s'en sauva à Venuse que soixante-dix Romains avec Varro, & de la cavalerie auxiliaire il n'y eut qu'environ trois cens maitres qui se jettèrent dans différentes villes: dix mille hommes de pied furent à la vérité faits prisonniers, mais ils n'étoient pas au combat. Il ne sortit de la mêlée pour se sauver dans les villes voisines qu'environ trois mille hommes, tout le reste au nombre de soixante & dix mille mourut dans ce lit d'honneur.

Les Carthaginois eurent la principale obligation de cette victoire, aussi bien que des précédentes, à leur cavalerie, & donnèrent par-la à tous les peuples qui devoient naître après eux cette leçon éclatante, qu'en tems de guerre il est beaucoup plus avantageux d'avoir moitié moins d'infanterie & être supérieur (a) en cavalerie, que d'avoir des forces égales à celles de son ennemi.

juste. Tite-Live parle d'un Poëte Latin nommé Cn. Marcius, qui laissa des vers où étoit prédite la perte de la bataille de Cannes. Voici le commencement.

*Annem Trojugena Cannam Romanam
fuge, &c.*

(a) Il est beaucoup plus avantageux d'avoir moitié moins d'infanterie, & être supérieur en cavalerie.] J'évoquerois volontiers l'ombre de Polybe, si j'en sçavois le secret, au risque de passer pour Sorcier ou pour Magicien, & lui demanderois à quoi il pensoit, lui qui avoit tant de sens & de raison, de débiter une maxime si fautive en cet endroit-là: elle ne vaut guères mieux dans d'autres. Parlons sincèrement, elle ne vaut rien; & pourquoy, je vous prie,

moitié moins de gens de pied que de cavalerie? Annibal n'avoit que dix mille chevaux sur quarante mille hommes d'infanterie: est-ce que les Romains ont perdu la bataille parce qu'ils étoient plus foibles en gens de cheval? Polybe se trompe étrangement. Par le dénombrement qu'il fait de l'armée Romaine, il ne s'en falloit que de quatre cens chevaux que la cavalerie Romaine ne fût aussi forte que celle d'Annibal. Cela méritoit-il le débit d'une telle sentence fautive à tous égards, & sur tout à l'égard des Grecs & des Romains, dont toute la force consistoit dans leur infanterie, qui s'embarassoit aussi peu de gens de cheval dans les plaines que dans les pais couverts, puisqu'elle les affrontoit & les battoit par tout? Aussi les uns comme les autres n'avoient guères qu'un douzième de

Annibal perdit dans cette action environ quatre mille Gaulois, quinze cens tant Espagnols qu'Africains, & deux cens chevaux.

Je viens de dire que les dix mille hommes faits prisonniers n'étoient pas au combat : c'est que L. Æmilius avoit laissé dans son camp dix mille hommes de pied, afin que si Annibal menoit à la bataille toute son armée sans laisser de garde à son camp, ce corps de réserve pût s'aller jeter sur

cavalerie dans leurs armées. Scipion battit Annibal à Zama dans une plaine rase & pelée, & ses aîles en l'air, avec moitié moins de cavalerie & d'infanterie. Voilà la maxime de Polybe en mauvaise posture à cet égard-là & à tous égards. Il est visible qu'elle n'est tirée que d'après l'événement.

Si les Romains n'eussent combattu que dans des lieux propres à leur infanterie, on se fût moqué de la nombreuse cavalerie d'Annibal, & l'Auteur Grec auroit alors prononcé une sentence toute contraire, & aussi glorieuse à l'infanterie que la sienne lui étoit injurieuse. Or en jugeant par l'événement notre Historien fait deux grosses fautes ; la première, parce qu'il juge en homme du commun, qui n'a pour l'ordinaire de règle que l'événement pour blâmer ou pour applaudir. La seconde, parce qu'il ne prend pas garde à deux circonstances dont il auroit dû s'apercevoir : l'une, que la cavalerie de l'aîle droite des Romains égalait celle d'Annibal à sa gauche, par la raison que l'une & l'autre de ces deux aîles étoient appuyées à l'Aufide. Les deux autres aîles qui flancoient l'infanterie des deux armées, s'entregardèrent pendant le combat sans combattre, & celle des Romains s'enfuit après la déroute des légions, & les Numides se mirent alors à ses trousses : l'autre, parce qu'il n'a pas fait attention que ce n'est pas absolument la cavalerie Carthaginoise qui a décidé de l'infortune de Cannes : elle ne vint au secours de son infanterie que lorsque celle-ci étoit déjà victorieuse, & les Romains doublez & enveloppez de toutes parts. Afrubal ne fit qu'accélérer la victoire, qui s'étoit déjà déclarée : car si l'infanterie Romaine eût été mieux conduite, & que l'exécution eût répondu à la solidité & à la bonté de ces troupes, l'infanterie Carthaginoise eût été battue & taillée en pièces, & le succès de sa cavalerie alloit à rien.

Pour achever la défaite de la réflexion de Polybe, que Plutarque attribue à Annibal dans la Vie de Fabius Maximus, qu'il est beaucoup plus avantageux d'avoir moitié moins d'infanterie qu'être supérieur en cavalerie ; il n'y a qu'à transporter Annibal où il s'est si souvent trouvé, c'est-à-dire dans un pays fourré, coupé ou montagneux, & peu propre aux manœuvres de cavalerie. A quoi lui eût servi cette arme, s'il avoit eu la moitié de celle-ci ? Ne se fût-il pas fait battre ? Or les pays de plaines propres pour faire combattre de grandes armées, sont infiniment plus rares que les pays mêlez & couverts, & sur tout en Italie. Lorsqu'un Général d'armée se trouve dans la situation de chercher le combat & de joindre son ennemi, il est libre à celui-ci, s'il n'est le plus habile homme du monde, de l'éviter & de ne faire rien de ce qu'il lui plaît, quand il n'est pas en avantage de faire agir l'arme sur laquelle il compte le plus, & de rendre inutile la plus forte de l'armée de l'autre. La conduite de Fabius nous le démontre assez. Si Varro eût suivi le conseil de son Collègue, qui vouloit imiter ce grand homme dans la façon de faire la guerre, la perte d'Annibal étoit infaillible en deux ou trois campemens. Il se fût bientôt aperçû par une triste expérience, & il n'en étoit que trop convaincu, vû l'état où il se trouvoit dès l'entrée de la campagne, que le trop grand nombre de cavalerie lui étoit ruineux. Il étoit si inférieur en infanterie, qu'il n'osa jamais la faire combattre indépendamment de sa cavalerie.

Si l'on faisoit la guerre dans un pays toujours uniforme, il faudroit ranger le nombre de chaque arme selon cette uniformité ; mais tous les pays ne sont pas les mêmes : l'on est tantôt dans les plaines à une marche ou à une demie marche en avant ou en arrière ; on n'est plus dans son avantage, l'arme sur la force de laquelle nous comp-

le bagage des ennemis ; ou que si ce Général prévoient l'avenir détachoit un corps de troupes pour garder son camp, il y eût d'autant moins d'ennemis à combattre. Or voici comme ces dix mille hommes furent faits prisonniers. Dès le commencement du combat, selon l'ordre qu'on leur avoit donné, ils avoient été assiéger les Carthaginois qu'Annibal avoit laiffez pour la garde du camp. Ceux-ci se défendirent, quoiqu'avec assez de peine. Mais quand la bataille fut entièrement finie, ce Général accourut au secours de ses gens, poussa les Romains, & les envelopa dans leur propre camp. Deux mille furent tuez, & tout le reste fait prisonnier. Deux mille chevaux qui avoient pris la fuite & s'étoient retirez dans les fortereifes répandues dans le pais, eurent le même sort. Forcez dans leurs postes par les Numides, ils furent tous amenez prisonniers.

Après cette victoire, les affaires prirent le tour auquel on s'attendoit dans les deux partis. Elle rendit les Carthaginois maîtres de presque toute cette partie d'Italie qu'on appelle l'ancienne & la grande Grèce. Les Tarentins se rendirent d'abord : les Argyripains & quelques peuples de la Campanie appellèrent Annibal chez eux. Tous les autres panchoient déjà à se livrer aux Carthaginois, qui de leur côté n'espéroient rien moins que de prendre Rome d'emblée. Les Romains ne crurent pas seulement alors avoir perdu sans ressource (a) l'Empire d'Italie, ils trembloient pour eux-mêmes & pour leur propre patrie, dans la pensée qu'Annibal vien-

tions le plus nous devient inutile : l'ennemi se trouve alors en état de faire usage de celle où il met sa principale confiance ; il ne tient qu'à lui d'en profiter. On rencontre autant de différentes situations de pais qu'on fait de mouvemens pendant le cours d'une campagne, dans une armée comme dans l'autre, & l'on est dans la nécessité de changer aussi souvent de conduite & de méthode dans la façon de faire la guerre. La cavalerie est bonne en certains lieux, & inutile en d'autres, & l'infanterie serr dans tous si elle est bien conduite, & si le Général en connoît la force. Je conclus de-là, contre le sentiment de l'Auteur, qu'il est infiniment plus avantageux d'avoir des forces égales à celles de l'ennemi, que d'avoir moins d'une arme que d'une autre. Un habile homme se trouve peu embarrassé lorsqu'il est plus foi-

ble en cavalerie qu'en infanterie, en faisant soutenir l'une par l'autre. N'attribuons donc la défaite des Romains qu'à l'ignorance & à la malhabileté de leurs Généraux, & au mauvais choix du Sénat, & non à ce que Polybe prétend.

(a) *Les Romains ne crurent pas seulement alors avoir perdu sans ressource l'Empire d'Italie, ils trembloient pour eux-mêmes & pour leur propre patrie.*] Toute autre nation n'eût-elle pas désespéré de revenir jamais d'une perte si effroyable ? Car Polybe ne compte pas moins de soixantedix mille morts & plus de dix mille prisonniers. Jamais victoire ne fut plus complete que celle-là, & jamais victorieux n'en eût moins profiter, comme nous le dirons en son lieu. Tite-Live, moins croiable que l'Historien Grec, siloute furieusement sur les morts. Il prétend que les Romains ne

droit incessamment à Rome. La fortune même sembla en quelque sorte vouloir mettre le comble (a) au malheur des Romains, & disputer à Annibal la gloire de les détruire. A peine avoit-on appris à Rome la défaite de Cannes, qu'on y reçut la nouvelle, que le Préteur envoyé dans la Gaule Cisalpine y étoit malheureusement tombé dans une embuscade, & que son armée y avoit été toute taillée en pièces par les Gaulois.

perdirent que quarante mille hommes de pied & deux mille sept cens chevaux. Je ne conseille à personne d'y ajouter la moindre foi, non plus qu'on feroit aux extraits des mauvais Auteurs des Journaux : encore moins au stratagème des Numides, qui feignirent de se venir rendre aux Romains, & qui se tournèrent contre eux au plus fort du combat. Le vent impétueux n'est pas moins une imagination de l'Historien. Nous n'ajoutons pas plus de foi à Valère-Maxime qu'à Plutarque. Je voudrois bien connoître le pais natal de ces chimères, j'en ferois honneur à celui des trois qui en est le père.

Polybe faute sur bien des circonstances qui suivirent la défaite des Romains, dont il nous importe d'en rapporter quelques-unes, pour satisfaire la curiosité des Lecteurs. Ces circonstances seroient-elles imaginaires ? J'ai de la peine à me le persuader. Il se peut qu'elles aient échappé à Polybe, car enfin elles ont un grand air de vérité. La résolution de ceux qui s'enfuirent dans le grand camp sans Chef & sans Capitaines, est digne de gens de cœur, & par conséquent elle mérite d'avoir place ici, pour apprendre aux gens de guerre que les ressources ne manquent jamais, dans quelque infortune que nous tombions, tandis qu'on a les armes à la main. Ceux qui s'étoient sauvés dans celui-ci, envoient dirent à ceux du petit camp qu'ils vinssent les trouver à la faveur des ténèbres, tandis que les victorieux dormoient abattus par le travail & par le vin, & qu'ils iroient tous ensemble à Canusium. Cet avis fut rejeté, dit Tite-Live, & les raisons qu'ils alléguèrent, du moins les plus lâches, comme les plus forts en nombre, l'emportèrent sur celui des autres, qui trouvoient qu'il n'y avoit point d'autre expédient pour se mettre en liberté. Ils prirent la résolution de se retirer, & se mirent en devoir de le faire : & celui qui

les commandoit, qu'on note bien ceci, les ayant rangez en forme de coin, c'est-à-dire en colonne, se retira à travers des ennemis. Mais parce que les Numides tiroient sur le flanc droit, qui demeurait découvert, les gens de Sempronius Tuditanus, Tribun militaire, se firent comme une muraille de leurs boucliers, qu'ils prirent alors de la main droite, & passèrent dans l'autre camp au nombre de six cens : & de là s'étant joints aux plus grandes troupes, ils se retirèrent tous ensemble à Canusium. Voilà ce que ne nous apprend pas Polybe. Avoit-il hâte de finir au plutôt son troisième Livre ? Où l'auroit-il transporté dans les suivants ? Il y en a bien d'autres dont il n'a pas fait la moindre mention, que nous ne laisserons pas échapper dans la Dissertation sur la conduite des Romains pendant la seconde Punique, qui fera la clôture de ce quatrième Volume.

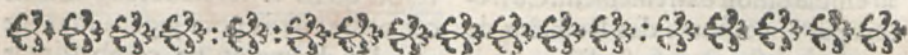
(a) La fortune même sembla en quelque sorte vouloir mettre le comble au malheur des Romains.] La bataille de Cannes étoit le dernier jour des Romains, si Annibal eût sçu profiter de la victoire. La consternation étoit telle à Rome, que l'Histoire ne nous offre rien de semblable. Peu de jours après on apprend encore à Rome une autre disgrâce, ce qui mit le comble aux adversitez. Le mal étoit grand, mais certainement peu comparable à celui qui nous tomba sur la tête en 1706. Parlons franchement, la tête eût tout-à-fait tourné aux Romains s'ils en eussent éprouvé un pareil. Nous ne nous laissons pas si fort abattre, & nous témoignâmes plus de constance & de fermeté. Nos Panégyristes n'ont pas sçu prendre le bon côté dans les éloges de Louis XIV. c'étoit celui qui lui assignoit plus particulièrement le nom de Grand. Quoi de plus triste & de plus accablant que les événement fâcheux de cette campagne ! L'infortune de la levée précipitée du siège de Barcelonne, où le Roi

Tous ces coups n'empêchèrent pas le Sénat de prendre toutes les mesures possibles pour sauver l'Etat. Il releva le courage du peuple, il pourvut à la sûreté de la ville, il délibéra dans la conjoncture présente avec courage & avec fermeté. La suite le fit bien connoître. Quoiqu'alors il fût notoire que les Romains étoient vaincus & obligés de renoncer à la gloire des armes; cependant la forme même du gouvernement, & les sages conseils du Sénat, non seulement les ont remis en possession de l'Italie par la défaite des Carthaginois, mais leur ont encore en peu de tems assujetti toute la terre. C'est pourquoi, lorsqu'après avoir rapporté dans ce Livre-ci toutes les guerres qui se sont faites en Espagne & en Italie pendant la cent quarantième olympiade, & dans le suivant tout ce qui s'est passé en Grèce pendant cette même olympiade, nous ferons venus à notre tems, nous ferons alors un Livre exprès sur la forme du gouvernement Romain. C'est un devoir dont je ne puis me dispenser sans ôter à l'Histoire une des parties qui lui convient le plus. Mais j'y suis encore porté par l'utilité qu'en tireront les personnes constituées en autorité, ou pour réformer des Etats déjà établis, ou pour en établir de nouveaux.

d'Espagne étoit en personne, qui fut suivie de la perte entière de la Catalogne, ouvrit la scène à un déluge de disgrâces. Le 23. du même mois on apprend la perte de la bataille de Ramilliez, qui ne le cède guères à celles de Cannes, du moins les suites en furent plus grandes, & l'eussent été davantage, si le Général victorieux avoit été plus habile: enfin la catastrophe finit par le malheur de Turin, devant lequel celui de Barcelonne & de Ramilliez n'étoit qu'une bagatelle. De si grands

maux ne nous abattirent pas. Nous eûmes le tems de nous reconnoître, & toute autre nation eût succombé sans ressource; nous en trouvâmes, & la France ébranlée & penchante à sa ruine, se releva de ses disgrâces par la sagesse & la constance d'un Roi véritablement grand. Il faut l'avouer: n'en attribuons la gloire qu'à lui uniquement. Il faudroit une postérité plus reculée, ou une plus grande liberté de penser, pour prouver cette vérité.





OBSERVATIONS

*Sur la bataille de Cannes entre les Romains
& les Carthaginois.*

§. I.

Eclaircissemens sur quelques expressions dont Polybe se sert dans la description de cette bataille.

UNE bataille aussi fameuse que celle de Cannes mérite d'être traitée avec soin. Le sujet est fécond en recherches curieuses & en observations très-instructives. Ceux qui ont exercé leur esprit sur cette grande action, ne l'ont fait qu'en courant. L'ordre de bataille d'Annibal a été l'unique objet de leurs réflexions, ils l'ont admiré sans nous expliquer le sujet & la cause de leur admiration. Quant à l'ordonnance Romaine, ils passent légèrement dessus : ils n'y trouvent rien de fort singulier, ni de fort extraordinaire. Leur silence ne me laisse aucun doute qu'ils n'y ont rien compris. Jusques ici personne n'en a percé les ténèbres. Il ne faut pas en être étonné : il ne suffit pas d'entendre parfaitement son texte, il faut, de plus, être homme de guerre, & extrêmement versé dans la milice des Anciens. Sans cela il n'est guères possible de bien juger d'une action militaire.

J'avoue que j'ai été longtems sans pouvoir bien démêler l'ordre de l'infanterie Romaine. Cet endroit du texte est si brouillé, qu'il faut beaucoup méditer pour le comprendre, bien moins par le défaut de l'Auteur, que par celui de la langue Gréque, fort stérile en ter-

Tome IV.

mes militaires, bien que plus riche que la Latine. Tout autre qui n'ajoutera pas une grande expérience du métier à une grande connoissance de la tactique des Anciens, ne sçauroit se promettre de démêler cette disposition des Romains au gré de ses Lecteurs. Je n'ai eu garde de recourir au narré de Tite-Live pour lui demander de la lumière : ce seroit inutilement, tant il est obscur : en un mot aucun mortel n'y comprendra jamais rien. A quelque peur d'obscurité près par défaut de termes propres, Polybe développe très-nettement ces deux ordres de bataille, & toute l'action dans son commencement comme dans ses suites d'une manière très-digne de son expérience & de son habileté. Ce qui m'aida beaucoup à débrouiller l'ordonnance Romaine, outre ce que je viens de dire, ce fut l'ordre de bataille de Régulus contre Xantippe en Afrique : car celui de Cannes est le même à l'égard de l'infanterie, & celui ci m'a mis en état de comprendre l'autre. Ce n'étoit pourtant que des conjectures, j'étois peu sûr de mon fait : raisonner sur un doute, fonder là-dessus ses observations, c'est ne rien faire. Dom Thuillier me tira d'embarras, & me fit voir que le texte étoit conforme à ce que j'avois pensé de la disposition des Romains.

Le terme de phalange dont l'Auteur se sert faute d'autres qui expriment mieux ce qu'il veut dire.

Ccc

m'embaroissoit extrêmement. Ce n'étoit pas la coutume des Romains de combattre sur une seule ligne, & il ne me paroissoit pas par l'Auteur même qu'ils eussent combattu en phalange. Cette ordonnance suppose un grand corps de piquiers sur beaucoup de profondeur, les files & les rangs serrez & condensés, sans intervalles ni divisions entre les corps qui la composent : toute sa force est dans son union, dans son choc, qui doit être tout d'une pièce, sans flatter, & sans laisser le moindre vuide.

La manière de combattre des Romains, dans une bataille rangée, étoit toute différente de celle des Grecs dans la distribution de leurs troupes, comme dans la nature de leurs armes. Il falloit donc inventer un terme propre pour distinguer l'une de l'autre. Polybe & Plutarque ont employé le mot de *σπειρα* en *Spirale*. Bien des Sçavans se sont trouvez arrêtés sur ce mot, ne comprenant pas que c'étoit la distribution des cohortes de l'infanterie Romaine.

Si les Romains eussent combattu en *spirale* à Cannes, c'est-à-dire, sur trois lignes, les cohortes de la seconde (a) vis-à-vis les intervalles de ceux de la première (b), & ceux de la troisième (c) vis-à-vis ceux de la seconde; si les Romains, dis-je, eussent combattu dans cet ordre, Polybe ne se fût jamais servi du mot de phalange. Dom Thuillier m'a fait voir qu'il y avoit dans le Grec que les Romains ne purent alors combattre par phalange : c'est dans le tems qu'ils se trouvèrent engagés dans le rentrant, & que les cohortes se confondirent; ce qui prou-

(a) Les *Princes*.

(b) Les *Hastaires*.

(c) Les *Trinaires*.

veroit qu'ils se seroient rangez dans cet ordre. Mais pour juger sûrement que les Romains ne combattirent pas à Cannes selon la méthode ordinaire, on n'a qu'à suivre l'Auteur dans la description qu'il nous fait de la distribution des cohortes, que Casaubon n'a pas bien comprise, & c'est peut-être mal à propos que notre Auteur s'est servi du terme de phalange, qui est un mot qui attache une idée bien différente de ce qu'il a auparavant expliqué de cette disposition des Romains. Je parle ici dans l'exactitude scrupuleuse, car dans le fond la phalange diffère peu de cet ordre des Romains à Cannes.

Varro laissa des intervalles entre les corps, qu'il rangea en colonnes : les cohortes à la queue les unes des autres, sans espaces de l'une à l'autre. Encore une fois, ce n'est donc pas en phalange. Polybe se sert du mot *φαλαγγίδων* seulement, parce que l'armée Romaine se trouva rangée sur une seule ligne, à cause de l'union des corps à la queue les uns des autres; mais la différence est très-grande, tant à l'égard des armes, que des intervalles que Varro laissa entre les colonnes : ce qui est bien différent de la phalange, qui n'en souffre aucun, comme je l'ai dit, & qui avoit même ce défaut, que le moindre desordre, le moindre jour laissoit le mal sans remède, pour peu qu'on gagnât le fort de la pique; au lieu que la force des colonnes est en elles-mêmes, & que la défaite de l'une n'influe pas sur celle de l'autre. Cette Introduction à ces Observations m'a paru nécessaire pour le sujet que je vais traiter.

Je ne crois pas pouvoir me dispenser, avant que d'entrer dans l'analyse de cette bataille, de faire

§. II.

quelques remarques sur le combat qui précéda cette fameuse journée. Je me suis imaginé, & je me l'imagine encore, qu'Annibal engagea ce combat, bien moins dans la vûe de faire épreuve de ses forces & de fonder celles de l'ennemi, que par un dessein profond & rusé. Il n'ignoroit pas la mésintelligence qui régnoit entre les deux Consuls, ce qui n'est que trop ordinaire dans une autorité égale. Il méprisoit Varro autant qu'il craignoit Æmilius, en qui il voioit un autre Fabius.

Le délié Carthaginois, qui craignoit que Varro ne changeât de sentiment, & n'en connût le faux par la solidité évidente de celui de son Collègue, chercha tous les moiens possibles de lui faire illusion par quelque sophisme militaire, si je puis hasarder ce terme. Il jugea qu'un avantage de peu d'importance, & cédé à dessein, produiroit cet effet, le rendroit plus hardi à entreprendre, & le retiendroit dans sa première résolution d'en venir à une affaire générale & décisive.

Ce qui se passa dans ce combat me confirme que c'est ici une de ces machines qu'il employa contre Sempromius sur la Trébie, & contre Minucius au combat de Gérunium. Je ne donne ceci que pour une conjecture qui me paroît assez probable. Ce qu'il y a de certain & d'assuré, c'est qu'Annibal se trouva toujours fort bien de cette finesse. Ce combat n'est pas considérable : il n'y eut que les armez à la légère qui parurent sur la scène, & l'ennemi ne céda, comme j'ai dit, qu'à dessein d'amorcer Varro par un avantage qui ne décidoit rien. Voilà tout ce que j'avois à dire touchant cette affaire. Passons à nos Observations.

*Ordonnance des deux armées.
Stratagème d'Annibal.*

Les Historiens diffèrent peu les uns des autres quant au principal de cette bataille, mais seulement dans certaines circonstances. Tite-Live, qui copie presque par tout Polybe, & qui n'avoit aucune connoissance de la guerre, n'a pas compris la distribution & l'ordre des cohortes Romaines. Il a jetté une telle obscurité dans la description qu'il nous donne de cette fameuse action, qu'on n'y sçaurroit voir aucun jour : ce qui fait que nous n'entendons rien du tout, ou fort peu de chose, dans ce qu'il nous importe le plus de sçavoir pour l'instruction des gens de guerre, & pour le plaisir des autres. Tous s'en plaignent également. Sans doute que les Romains, qui lisoient cet Auteur dans les mêmes vûes, en faisoient le même jugement. Celz soit dit sans préjudice de ce qu'il y a d'excellent & de louable dans cet éloquent & habile Ecrivain.

L'armée Romaine s'étoit partagée en deux camps séparés : le grand (2) en-delà de l'Aufide, le petit (3) en-deçà, & c'étoit fort sagement fait pour être maître du pais & des deux côtez de deçà de la rivière. Ceux du petit camp, comme ceux du grand, pouvoient inquiéter terriblement les ennemis dans leurs fourrages & dans leurs vivres, de quelque côté qu'ils tournassent. Annibal se voioit au moment d'être réduit dans la nécessité de toutes choses : il se trouvoit encore engagé dans un pais ruiné par le séjour des armées, sans aucune place ni magasins, d'où il pût tirer sa subsistance. La guerre étoit finie si le conseil d'Æmilius eût été suivi.

Il ne le fut pas. Varro, toujours opiniâtre & toujours ferme dans son sentiment, n'eut pas plutôt vû la lettre du Sénat, qui inclinoit à une bataille, qu'il se résolut de combattre. Ainsi son jour de commander étant venu, il passe la rivière avec les troupes du grand camp, les joint à celles du petit, & se dispose au combat. Annibal également surpris, en fait de même de son côté.

Varro ne suivit pas la coutume Romaine dans la disposition de son infanterie, comme l'ont cru les Auteurs modernes, qui ont écrit & raisonné assez mal sur cette bataille. Il faut de l'étude, de l'expérience & de longs services pour bien démeler cette disposition des Romains. Polybe, tout excellent homme de guerre qu'il est, ne me paroît pas assez exact dans la description qu'il nous donne de ce combat : il est même un peu obscur. Il me paroît plus clair dans la bataille de Régulus contre Xantippe en Afrique, & dans celle de Scipion à Zama. L'ordre de bataille de Cannes est dans le même esprit.

Je sentoîs bien que les Romains avoient combattu par colonnes & sur une seule ligne. Le sçavant Traducteur m'a tiré de mon doute, & ma conjecture s'est trouvée conforme au texte. La distribution des troupes des Carthaginois n'offre aucun embarras ; ainsi nous voilà en état de raisonner sur ces deux fameux ordres de bataille. L'un n'a point d'exemple, il est tout d'Annibal. Je doute que Varro soit l'auteur de l'autre. Il me paroît trop profond pour un homme comme lui, qui n'avoit aucune expérience de la guerre. Je soupçonne fort qu'Æmilius mit l'armée en bataille : Varro n'eut que l'exécution de cette entreprise, qui sembloit devoir réussir à l'infanterie :

car quant à la cavalerie, il y avoit beaucoup à dire.

Les Généraux Romains pensèrent qu'il falloit changer de méthode dans l'ordonnance de l'infanterie, & combattre sur une seule ligne, les cohortes à la queue les unes des autres sur une même ligne droite, c'est-à-dire, par colonnes, avec des espaces entr'elles, s'imaginant que puisqu'ils avoient été toujours battus en suivant la coutume ordinaire, contre un ennemi qui combattoit en phalange parfaite, à la hauteur & les armes près, il falloit qu'il y eût du défaut. La pensée étoit bonne, l'ordre par colonnes est l'unique parfait, & capable d'un plus grand effort, moins composé, plus simple, & où par conséquent l'attention est moins divisée dans le détail d'un combat.

L'infanterie étoit au centre sur une seule ligne : les cohortes (4), (5), (6) les unes derrière les autres, comme je l'ai dit, ne formant qu'un seul corps, les intervalles d'entre les corps plus serrez qu'on n'avoit accoutumé de faire. On ne laissa donc entre les colonnes que l'espace ou l'écoulement nécessaire pour recevoir les armes à la légère (7), disposez par pelotons à la tête de tout, & sur tout le front de l'infanterie rangée dans l'ordre que j'ai dit, qu'on peut appeller en phalange coupée.

La cavalerie flanquoit les deux ailes de l'infanterie : la droite (8) appuïée à l'Aufide, & la gauche (9) s'étendoit au loin dans la plaine.

Annibal averti que tout est en mouvement dans l'armée Romaine, que tout se dispose à une bataille, & que les troupes du grand camp passent la rivière pour entrer dans la plaine, & que celles du petit se disposent à se joindre à celles du

grand; Annibal, dis-je, se hâte de décamper, & commence à traverser l'Aufide à la tête de son armée, entre dans la plaine en même tems, & la range sur une seule ligne, selon sa coutume: quoique plus foible de la moitié, il ne desespère pas de la victoire, bien assuré que la confiance & la valeur de ses troupes & son habileté suppléeront au défaut du nombre, outre qu'en pareilles journées il avoit des ressources que d'autres n'ont pas. Il distribua ses troupes de la manière que je vais dire. Son infanterie (10) faisoit le centre, elle avoit à sa gauche (11) une partie des Africains. La droite (12) étoit composée d'une partie des Espagnols & du reste des Africains. La Gauloise, & ce qui restoit d'Espagnols, forma le centre (13) de la ligne. Les gens de traits (14) à la tête partages par pelotons en front de ceux des Romains. La cavalerie flanquoit de part & d'autre les aîles de l'infanterie. La gauche (15) étoit composée de tout ce qu'il avoit de troupes d'élite, qu'il appuia à l'Aufide. L'aîle droite (16), qui devoit déborder la gauche de l'armée Romaine, étoit composée de la cavalerie Numide. Tel fut l'ordre & la distribution des troupes des deux armées.

Annibal avoit observé avec soin toute la disposition de Varro. C'étoit celle-là même que Régulus opposa contre Xantippe, & Scipion contre Annibal à Zama, comme je l'ai dit ailleurs. Elle dut sans doute paroître nouvelle au Général Carthaginois. Cette masse d'infanterie, l'extrême profondeur de ses files, qui devoient être au moins sur trente, dut lui paroître bien redoutable.

Si le rusé Carthaginois eût eu en tête un Capitaine plus habile, & qui eût connu la force de son ordre

de bataille, Cannes devenoit autant célèbre par la défaite des Carthaginois qu'elle l'est aujourd'hui par celle des Romains. Car quoique ceux-ci eussent perdu une partie de leur avantage en donnant un peu trop de profondeur à leur infanterie, lorsqu'ils pouvoient l'étendre sur un plus grand front, sans craindre de s'affoiblir, à cause de leur grande supériorité, cela ne faisoit pourtant rien pour la victoire, s'ils eussent observé une autre conduite dans le détail du combat. En donnant un tiers moins de hauteur à leurs files, & plus d'intervalles entre les colonnes, ils eussent de beaucoup surpassé les aîles de l'armée Carthaginoise à leur infanterie, & débordé par conséquent la droite de la cavalerie Numide: avantage qu'ils perdirent par leur ignorance. Annibal sçut admirablement profiter d'une faute qui le délivroit de l'inquiétude où il se trouvoit de diminuer la hauteur de ses files pour faire front à l'infanterie Romaine. Ce Général, pour s'empêcher d'être doublé à ses aîles & à celles de sa cavalerie, peu accoutumée aux combats de pied ferme, conserva par-là l'avantage que lui donnoit le nombre de la cavalerie. De sa droite peu supérieure à celle des Romains, il ne laissa pas de s'apercevoir que le premier abord & la force du choc de l'infanterie Romaine en seroit plus violent, & que la sienne ne seroit que reboucher & se briser contre cette masse ferrée & condensée de troupes, dont à peine on voioit le fond.

Il s'étoit bien attendu que Varro seroit quelque faute dont il profiteroit, par ce qu'il s'étoit résolu de faire. Il n'avoit point d'autre parti à prendre, pour suppléer à la foiblesse de son infanterie, que de mettre en usage tout ce que son esprit,

fertile en expédiens, pouvoit lui fournir de ruses & d'artifices pour se tirer d'un pas si glissant : car il risquoit en ce combat ses dernières espérances. Il comptoit aussi sur la valeur & le courage intrépide de ses troupes, augmenté encore par la nécessité de vaincre, qui fut toujours compagne des entreprises de ce grand Capitaine.

Cet homme vraiment extraordinaire jugea qu'il falloit éviter que le combat s'étendît d'abord sur tout le front de son infanterie, mais seulement à son centre, en l'avancant beaucoup au-delà de ses aîles, en manière de courbe ou de portion de cercle. Il sentoît bien la délicatesse de cette manœuvre. Ce n'étoit point le mouvement en avant qui l'inquiétoit, mais celui qu'il vouloit faire en arrière en retraite simulée. Mais de quoi n'est pas capable un homme de cette trempe, qui se voit à la tête d'une armée bien disciplinée, bien exercée, accoutumée à vaincre, & autant pleine de confiance qu'étoit la sienne ?

Il se mit d'abord en bataille sur une seule ligne droite, comme je l'ai dit plus haut. Les troupes du centre, en qui il fonda toutes ses espérances, & sur l'adresse desquelles il comptoit le plus, s'alignèrent d'abord avec le reste de la ligne aux points (13), pour ne pas donner le tems aux ennemis de réfléchir & de reconnoître l'artifice & le profond de sa disposition. Dès qu'il s'aperçut que les Romains alloient s'ébranler, il poussa son centre en avant, composé de l'infanterie Espagnole & Gauloise, en diminuant la profondeur de leurs files à mesure qu'elles s'avançoient & embrassoient plus de terrain, pour ne laisser aucun vuide entre les corps de ce centre, & aux deux extré-

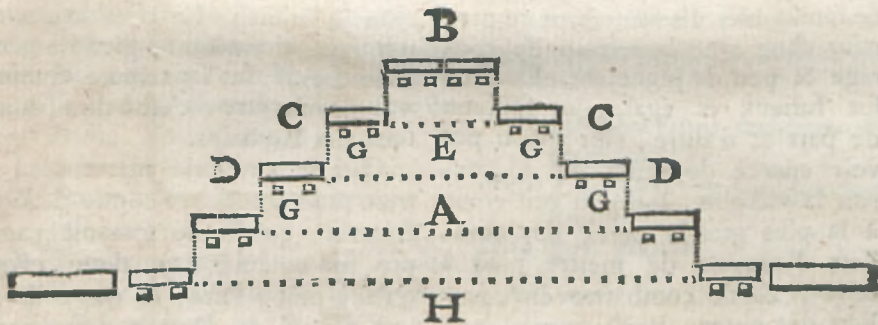
mittez de la courbe (17), ou de la portion de cercle (18).

Les Généraux Romains ne comprirent rien dans ce mouvement, qui fut si fatal pour eux, soit par ignorance, ou qu'il fût fait avec tant de promptitude & de rapidité, qu'il ne donnât pas le tems d'y réfléchir. Mais tout cela n'excuse point leur aveuglement. Il n'étoit que trop aisé de voir, ou du moins de soupçonner qu'Annibal ne pouvoit avancer ainsi son centre sans quelque dessein.

Je m'étonne, encore une fois, qu'ils ne s'aperçussent pas qu'Annibal n'avançoit son centre, que pour ne combattre d'abord qu'avec une partie de ses forces, & empêcher que ce combat ne s'étendît tout d'un coup sur tout le front de son infanterie. Par cette ruse il leur ôtoit beaucoup de l'avantage du plus grand nombre que la plaine fournissoit à ses ennemis, qui ne pouvoient s'apercevoir du piège qu'il leur tendoit par l'ordre qu'il avoit donné aux troupes du centre, où il étoit en personne, de perdre de céder peu à peu de leur terrain pour les enclaver dans le rentrant (19), en faisant d'abord ferme. Par cette manœuvre admirable il obligea le Consul à détacher des troupes de ses aîles & s'y affoiblir, pour fortifier davantage son centre, dans l'espérance de vaincre par cet endroit lorsqu'il s'apercevrait que l'ennemi lui cédoit peu à peu le terrain par un mouvement retrograde & simulé, & comme des gens qui ne peuvent parer à un grand effort; c'étoit le stratagème dont le Carthaginois s'étoit avisé; persuadé que les ennemis trompez par cet artifice, qui n'est pas sans exemple, romproient & resserreroient leur ordre, & s'affoibliraient à leurs

aîles ; ce qui arriva , comme nous le dirons en son lieu. Tant il est aisé de faire donner dans les pièges , souvent les plus grossiers , les Généraux malhabiles & imprudens. Il comptoit encore qu'ils s'avanceroient toujours , & qu'ils s'engageroient de plus en plus dans l'espace vuide , & qu'ils approcheroient de leur perte par ce faux mouvement , s'imaginant que s'il venoit à réussir il lui seroit facile de tourner par conversion ses aîles aux points (20), & par ce mouvement il lui étoit libre de se replier sur celles des Romains , de les doubler & de les prendre en flanc.

dans son Livre intitulé *Annibal & Scipion , ou les grands Capitulaires*. Il donne un plan de la bataille de Cannes , & range son centre comme on voit dans la figure A. On voit que ces mouvemens en arrière sont faciles & sans embarras , les deux corps B. en cédant peu à peu s'enchâssent entre les deux C. Ces quatre corps en reculant encore entrent entre les deux D , & forment la ligne aux points E , ainsi des autres , & ce mouvement est fort simple. Il est vrai que ces corps ainsi rangez laissent des intervalles entre eux , qu'Annibal pouvoit avoir remplis par des pelo-



Polybe s'explique clairement à l'égard de ce centre avancé si fort au loin de la ligne. Il dit formellement qu'Annibal forma une courbe , comme le convexe d'un croissant , qui ôta à ce centre beaucoup de sa hauteur. Je l'ai donc rangé de la sorte , quoiqu'il me paroisse une extrême difficulté pour le mouvement que ce convexe avoit à faire en arrière , & cette figure n'est guères propre à une telle manœuvre. Il étoit à craindre qu'en reculant , les corps en se rapprochant ne se confondissent les uns les autres. Je serois assez du sentiment du Prince Louis-Guillaume de Nassau,

tous G. de ses armez à la légère. Après être arrivez en H. tous ces corps retrogradant par le même mouvement formoient aisément le rentrant , dans lequel les Romains s'engagèrent.

§. III.

Combat.

Les deux armées marchèrent l'une contre l'autre , & en vinrent aux mains. Le combat commença d'abord par les deux aîles de la cavalerie du côté de l'Aufide. Il importoit beaucoup aux Romains , comme aux Carthaginois , d'ouvrir

la scène par ce qu'ils avoient de meilleur dans cette armée ; mais Annibal sur tout y étoit intéressé, comptant, comme il faisoit, sur la cavalerie de sa gauche, qui étoit un vieux corps, au courage duquel il devoit une partie de ses succès. Il lui étoit impossible de ruser à son infanterie, s'il ne commençoit par quelque avantage à sa cavalerie, qui pût encourager son infanterie, très-inférieure à celle des Romains, & diminuer le courage & les espérances de ceux-ci par la défaite de leur cavalerie.

Sur ces prudentes considérations Annibal fait ébranler celle de sa gauche : elle attaque celle des Romains avec tant de force & de violence, qu'ils n'avoient rien éprouvé de semblable. Ils soutinrent ce premier choc avec beaucoup de courage & peu de jugement. Le choc fut furieux & également soutenu de part & d'autre, sans qu'on pût voir encore de quel côté tourneroit la victoire, lorsqu'il prit envie à la plus grande partie des cavaliers Romains de mettre pied à terre, & de combattre en cavaliers démontez. Il n'y a personne qui ne se moque en lisant ceci de cette manière de combattre. Tite-Live, & Plutarque après lui, parlant de ces cavaliers devenus fantassins, font dire à Annibal : *Je les aime mieux ainsi, que si on me les eût livrez pieds & poings liez.*

Quelle étrange manière de combattre ! Il leur arriva la même chose au combat du Tésin, comme je l'ai rapporté ailleurs. S'en trouverent-ils bien ? Polybe ne fait que glisser sur cette circonstance, & nous laisse en doute si toute la cavalerie Romaine descendit de cheval pour combattre à pied, ou s'il n'y en eut qu'une partie. Ce défaut

d'exactitude n'est guères pardonnable dans un Historien tel que le nôtre. Voici ce qu'il nous apprend de ce fait. » Le combat s'échauffant, » dit-il, les Romains se battirent » avec furie, & plutôt en Barbares » qu'en Romains. Car ce ne fut » point tantôt en reculant, tantôt » en revenant à la charge, selon » les regles de leur milice ; à peine » furent-ils aux mains, qu'ils sautèrent de cheval, & saisirent chacun son homme. Cela insinuerait que toute cette droite mit pied à terre, ce qui n'est pas la chose du monde la plus aisée dans le choc. S'il faut s'en rapporter à Tite-Live, tout cette aîle eut ordre de mettre pied à terre. Je le croirois assez. Cet Auteur fait là-dessus une réflexion judicieuse. Le combat, dit-il que donnèrent à pied les gens » de cheval, fut sans doute comme » il devoit être, c'est-à-dire, hon- teux aux Romains.

Que la cavalerie mette pied à terre pour combattre contre de l'infanterie ; qu'elle ne sçaurait rompre ni entâmer, quelque effort qu'elle puisse faire, & que celle-ci soit dépouillée d'armes défensives, je ne vois rien là de fort extraordinaire, & qui ne soit fort sensé & très-courageux. L'Histoire nous fournit une infinité de faits d'une semblable résolution. Mais que dans un combat de cavalerie contre cavalerie, dans une plaine rasée & découverte, il vienne dans la fantaisie à un nombre de cavaliers ou à tout un corps de troupes de sauter à bas de leurs chevaux, & d'attaquer en fantassins sans aucune raison, & dans un désavantage manifeste, pendant que les autres combattent à cheval, c'est une folie. Je ne pense pas qu'on puisse jamais la pousser plus loin. Ce que Tite-Live blâme à

à Cannes, il le loue ailleurs en une infinité d'endroits de son Histoire, avec beaucoup de raison dans certains cas, & peu en d'autres. L'Histoire Romaine, plus qu'aucune autre, nous fournit un bon nombre de Capitaines qui ont fait mettre pied à terre à leur cavalerie en beaucoup d'occasions, parce qu'elle pouvoit également combattre à pied comme nos dragons, & celle des Romains y étoit plus accoutumée qu'aucune autre de celle des Anciens : *Quo haud dubio superat Romanus*, dit Tite-Live.

» Nos ancêtres, dit Montagne, &
 » notamment du tems de la guerre
 » des Anglois, ès combats solempnels
 » & batailles assignées, se mettoient
 » la plupart du tems tous à pied,
 » pour ne se fier à autre chose qu'à
 » leur force propre & vigueur de
 » leur courage & de leurs membres,
 » de chose si chere que l'honneur &
 » la vie. Vous engagez, quoi qu'en
 » dise Chrysanthes en Xénophon,
 » votre valeur & votre fortune à
 » celle de votre cheval ; ses plaies,
 » sa mort tirent la vôtre à conséquence, son effroi ou sa fougue
 » vous rendent ou téméraire ou
 » lâche : s'il a faute de bouche ou
 » d'éperon, c'est à votre honneur
 » à en répondre. A cette cause,
 » je ne trouve pas étrange que ces
 » combats-là fussent plus fermes &
 » plus curieux que ceux qui se
 » font à cheval. On diroit que
 Virgile a tiré de Polybe ce que
 Montagne cite de ce Poëte.

*Cedebant pariter, pariterque
 ruebant
 Victores victique, neque his fuga
 nota, neque illis.*

» Leurs batailles se voioient bien
 » mieux contestées, ce ne sont à
 » cette heure que routes : *primus*

Tome IV.

» *clamor atque impetus rem de: r it.*
 » Et chose que nous appellons à la
 » société d'un si grand hazard, doit
 » être en notre puillanc le plus
 » qu'il se peut : comme je conseil-
 » lerois à choisir les armes les plus
 » courtes, & celles de quoi nous
 » nous pouvons le mieux répon-
 » dre. Il est bien plus apparent de
 » s'assurer d'une épée que nous te-
 » nons au poing, que de la bale
 » qui échape de notre pistolet, en
 » laquelle il y a plusieurs pièces,
 » la poudre, la pierre, le rouet,
 » desquelles la moindre qui vienne
 » à faillir, vous fera faillir votre
 » fortune. On assène peu sûrement
 » le coup, que l'air nous conduit.
 Toutes les nations courageulès, dit
 Virgile, combattent leurs ennemis
 de près & l'épée à la main. Mon-
 tagne ne manque pas de citer l'en-
 droit.

*Et quo ferre velint permittere vul-
 nera ventis,
 Ensis habet vires, & gens quacunque
 virorum est,
 Bella gerit gladiis.*

Ce seroit sans doute une chose excellente d'accoutumer la cavalerie à combattre à pied dans une nécessité pressante, ou lorsqu'elle ne sçauroit autrement dans un país peu favorable pour combattre à cheval. Les Allemans ne font pas difficulté de mettre pied à terre en certaines conjonctures, ce que nous ne pratiquons pas en France. Il n'y a pas moiien avec nos grosses bottes. M. le Comte d'Evreux a travaillé inutilement pour leur ôter ces entraves, comme je pense l'avoir dit ailleurs ; mais comme il est ordinaire que les habiles trouvent toujours des oppositions dans les choses les plus utiles & les plus raisonnables, ceux qui ne lui ressemblent pas, & qui sont

D d d

roujours en foule, s'y sont opposez. César dit dans ses Commentaires (a), que les Suèves, peuple belliqueux, *mettent souvent pied à terre dans les combats*, puis remontent sur leurs chevaux, *qui sont accoutumez à demeurer en leur place en les attendant*. Ceux de nos dragons ont perdu cette coutume, ils ne combattent presque plus qu'à cheval, tant nous connoissons peu cette sorte de troupes, & l'usage que l'on en peut faire. Je suis de l'avis de M. le Comte d'Evreux, & je le loué extrêmement d'avoir pensé en habile connoisseur & en habile homme. Il est fâcheux de penser juste, & de n'être pas écouté.

On ne trouvera nullement étrange qu'un corps de lanciers comme il y en avoit autrefois, armez de toutes pièces, mette pied à terre contre un plus grand nombre de cavalerie légère, dont il craint d'être enveloppé. Il ne sçauroit rien faire de mieux, & qui soit plus dans les règles, à cause de la foiblesse des flancs d'un escadron. Un bon bataillon, hérissé de piques ou de pertuisannes, & sur un front égal à sa hauteur, résistera sans doute au choc le plus violent & le plus impétueux de cette cavalerie : il l'affrontera même. S'il falloit citer des exemples, nous n'en manquerions pas. Il est pourtant bon d'en rapporter quelque'un pour le soulagement de ceux qui ne se paient pas de raisons, si les autoritez ne marchent de compagnie. Il est juste de les satisfaire. En voici deux, l'un ancien (b) & l'autre moderne.

» Plilelage & Jean, deux Généraux de l'Empereur Justinien, » reconnoissant qu'ils n'avoient pas

» assez de forces pour résister contre
 » la cavalerie des Perses, dont ils
 » avoient déjà éprouvé la valeur,
 » décendirent de leurs chevaux, &
 » exhortèrent les Romains & les
 » Laziens de faire de même. Cela
 » fait, ils se rangèrent à pied, &
 » présentèrent leurs lances à l'enne-
 » mi, qui s'arrêta, ne sçachant que
 » faire : car ils ne pouvoient ni atta-
 » quer l'infanterie par des irruptions,
 » ni rompre les bataillons des lan-
 » ciers, parce que les chevaux s'ef-
 » farouchoient à la vûe des pointes
 » des lances. Qu'arriva-t-il de cette
 affaire ? Rien, sinon que les Perses
 se retirèrent honteusement & sans
 rien faire. Cet exemple est fort
 beau pour des Romains du bas Em-
 pire, qui n'étoient que la lie des
 Anciens. En voici un autre qui n'a
 guères de semblables, autant par la
 conduite des troupes que par la va-
 leur du Chef, qui fit dans cette
 occasion tout ce qu'on peut atten-
 dre de l'Officier du monde le plus
 sage & le plus déterminé.

J'ai cité dans mon Traité de la Colonne, page 76. l'action mémorable de Philippe Visconti, qui défit un corps de dix-huit mille Suisses tous piquiers, à la tête de six mille cavaliers armez de toutes pièces : car n'ayant pû les rompre du choc de ses chevaux, il fit mettre pied à terre à ses gens, qui les attaquèrent l'épée à la main, les rompit & les mit en si grand desordre, qu'il les tailla presque tous en pièces.

Du tems de nos pères la gendarmerie Françoisé, presque toute composée de Noblesse, comme aujourd'hui la Maison du Roi, ne combattoit pas moins valeureusement à pied & à cheval, & cela lui arrivoit très-souvent. Elle montoit même à l'assaut aux sièges des places, & cette coutume a continué fort

(a) *Cés. Comm. l. 4.*

(b) *Procopé, Hist. secr. de Justin, ch. 2.*

longtems, & même sous le regne de François I. Montagne a raison de dire, que du tems de la guerre des Anglois la cavalerie de part & d'autre combattoit souvent pied à terre. Froissard (a) nous en fournit une infinité d'exemples, & c'étoit l'usage en ce tems-là. Il dit » qu'à » la bataille de Cressy le Roi d'An- » gleterre fit faire un grand parc » près d'un bois derrière son ost, » & là mettre tous chars & cha- » rettes, & fit entrer dedans ce » parc tous ses chevaux, & de- » meura chacun homme d'armes & » archer A PIED.

Le Père Daniel cite ce passage dans son Histoire de la Milice Françoisise, & quelques autres que je trouve à propos d'insérer ici. » A » la bataille de Maupertuis proche » de Poitiers, dit-il, où le Roi Jean » fut surpris, tous les gens d'armes » furent mis A PIED, excepté trois » cens. & un petit corps de réserve » d'Allemans, qui eurent ordre de » demeurer à cheval.

» La même chose se fit au combat » de Cocherel sur la rivière d'Eure » en haute Normandie, à l'entrée » du regne de Charles V. entre » Bertrand du Guesclin, qui étoit » du parti de ce Prince, & le Cap- » tal de Buch, qui tenoit celui des » Anglois & des Navarrois.

» La bataille d'Azincourt se » donna de la même manière sous » Charles VI. On en voit encore » divers exemples sous Charles VII. Du moins ces gens-là formoient des corps sur une grande profondeur, selon la méthode de ce tems-là; mais ils ne combattoient pas en confusion comme firent les cavaliers Romains au combat du Tésin & à la bataille de Cannes. Voilà

(a) Froissart, liv. 1. ch. 24.

bien des exemples, ou pour mieux dire des lieux de délassement. Revenons à notre sujet.

J'ai dit que la cavalerie Romaine mit pied à terre. Il y a toute sorte d'apparence que ces cavaliers, mauvais fantassins quoique braves, combattirent sans observer aucun ordre & tumultuairement; ce qui paroît visiblement par leur prompte défaite, & leur attira le bon mot d'Annibal rapporté plus haut. Par cette disgrâce les légions Romaines se virent entièrement & en fort peu de tems dépouillées de leurs ailes. Ce malheur, qu'on doit plutôt attribuer à l'ignorance des Chefs qui commandoient à la droite, qu'au défaut de courage des troupes, & à la gauche moins à la lâcheté de celles-ci qu'à celui qui la commandoit, qui ne fit rien qui fût digne du nom Romain.

Pendant que la cavalerie étoit aux mains, du moins à la droite, car la gauche ne combattit point, l'infanterie marcha l'une contre l'autre. Le combat s'engagea d'abord au centre des deux armées. Les Carthaginois avoient poussé en avant, & assez loin le corps des Gaulois & des Espagnols, où Annibal étoit en personne, pour en régler les mouvemens. Les Romains fondent en masse, & tout de leur poids, sur le corps avancé & rangé en courbe. Les Gaulois & les Espagnols soutinrent le choc avec un courage digne d'admiration: après quelque résistance ils commencèrent à plier. Les Romains s'imaginent que c'est par défaut de courage, & leurs Chefs pensent comme leurs soldats, sans sçavoir qu'ils se précipitent dans un piège, & que ce mouvement est trompeur; ils redoublent leur effort, croiant toujours suivre la victoire & un en-

nemi épouvanté, & s'engagent imprudemment & en étourdis dans un coupe-gorge. Les Généraux songent à profiter de ce vain avantage, & à se l'assurer. Ils substituent toujours de nouvelles troupes qu'ils tirent de leurs aîles, qu'ils affoiblissent.

Les Romains avancent toujours dans le vuide, qui devient toujours plus spacieux & plus enfoncé à mesure que les Carthaginois cèdent. Leur armée s'étend & forme un plus grand front. Celle des Romains, au contraire, s'accourcit, se courbe, se replie, & s'engage presque entièrement dans le concave; & enfin elle se voit dans le piège sans l'avoir craint, ni connu, ni même soupçonné. Ils s'y enforcèrent de telle sorte, qu'ils se virent tout d'un coup enveloppez & doublez à leurs aîles, & pris comme dans une nasse. Les deux aîles subsistoient encore, mais extrêmement affoiblies par l'imprudence des Chefs. Annibal, qui voit que tout lui réussit, & le tems propre pour agir avec toutes ses forces, ordonne à ses deux aîles où le combat n'étoit pas tout-à-fait engagé, de faire une conversion aux points (20) à droit & à gauche, de se replier sur les aîles des Romains, de les prendre en flanc & en queue. Ce mouvement, à quoi Varro ne s'attendoit pas, lui fit tomber le voile des yeux, qu'il eut toujours fermés jusqu'à ce moment fatal, qui décida de cette triste journée.

Il s'aperçut, mais trop tard, du stratagème du Carthaginois: il connoît son ignorance & son peu de prévoiance, sans en sçavoir les remèdes. Les soldats s'aperçoivent alors qu'ils sont tombez dans un piège; ils se voient environnez & enveloppez de toutes parts. Alors les

troupes du concave font alte, font ferme dans leur terrain, étant soutenues encore par l'infanterie légère qui formoit une ligne derrière l'infanterie.

Lorsque les Romains se virent engagez dans un pas si dangereux, toutes ces idées de victoire s'évanouirent comme une ombre; ils se découragent, & commencent à craindre pour leur salut. Le trouble & la confusion suivent de près leur surprise. Les cohortes commencent alors à se confondre, la tête tourne à leurs Chefs, qui se font presque tous tuer. Varro n'eut garde de trop s'exposer, il étoit trop nécessaire à la République: il se sauva diligemment. Les soldats sont saisis de crainte, & l'espérance les abandonne. Ils se voient liez comme dans un sac, dont le fond tient ferme & ne rompt point: bien différent de celui où le Général Banier se trouva enfermé avec toute son armée. Ce Général eut l'esprit de le fendre par le bas avec son épée, & de se tirer du piège où il avoit très-imprudemment donné.

La victoire étoit encore en balance, un bon effort pouvoit tirer les Romains de ce coupe-gorge, lorsque par malheur Asdrubal arrive avec toute la cavalerie qui s'étoit mise aux trousses des fuyards de la droite des Romains, jugeant bien qu'on auroit besoin de son secours à l'infanterie, qui étoit encore aux mains: car aiant vû les Numides victorieux à la droite, il les mit à la poursuite de la cavalerie Romaine, & vint fondre sur les derrières des Romains. Les Carthaginois, qui s'en aperçoivent, raniment leur courage, enfoncent les ennemis, les taillent tous en pièces. Cette bataille est une des plus mémorables & des plus com-

plettes de l'antiquité.

Je ne sçai qui des Généraux fut l'auteur de l'ordre de bataille des Romains à Cannes, je le trouve admirable. Je ne vois rien de plus fin dans la tactique, de plus sçavant & de plus achevé. Ce ne peut être Varro. Je ne crois pas que que ce soit le lui attribue. Il faut être très-profond dans l'infanterie, en connoître parfaitement la force, pour en proposer un semblable. Quel qu'il puisse être, il vient d'une main de Maître. Il n'y a point de Connoisseur qui ne le trouve infiniment au-dessus de celui d'Annibal. Mais comme ce que nous admirons dans le monde n'est pas exempt de défaut, j'en trouve un très-considérable dans la disposition des Romains, dont nous parlerons en son lieu, autant pour l'instruction des gens de guerre que pour la mienne propre.

Annibal vainquit, non par le défaut que j'y ai remarqué, mais uniquement par la mauvaise conduite des Chefs : car ce défaut eût été de peu d'importance, si l'exécution eût répondu au projet.

La plus grande marque de l'excellence de cette disposition, est que Scipion s'en servit peu de tems après dans les plaines de Zama, où Annibal perdit sa gloire & sa réputation.

S. IV.

Réflexions sur les fautes des Romains.

Varro eût extrêmement embarrassé les Carthaginois, s'il eût un peu plus étendu le front de son infanterie. Qui l'en empêchoit ? Il se trouvoit plus fort de la moitié ; ses colonnes étoient trop profondes. Il suffisoit qu'elles fussent chacune

de deux cohortes. Par ce moien ce Consul eût prolongé la ligne de plus d'un tiers, en élargissant un peu plus les espaces d'entre les colonnes qu'il ne fit. En prenant ce parti, Annibal se fût vû lui-même si prodigieusement surpassé à ses aîles, que le stratagème du centre alloit à rien. Que s'il eût voulu égaler le front de l'infanterie Romaine, il ne le pouvoit qu'en diminuant de la hauteur de ses files à un point, qu'il n'eût pû résister contre le choc & la pesanteur des légions, sans s'affoiblir extraordinairement.

Si le Consul eût été plus habile & plus rusé qu'il n'étoit, il eût précipité le Carthaginois dans un piège d'où il lui eût été impossible de se tirer jamais, quelque habile qu'il fût, faute de tems pour y apporter du remède : en un mot sa perte étoit infaillible. Le Consul aiant donné une trop grande profondeur à ses files, & par conséquent diminué le front de ses lignes, Annibal quoique plus foible se trouva juste sur un front égal à son infanterie, & par-là il ne fut pas dans la nécessité de diminuer la hauteur de son ordre de bataille, & de le rendre plus mince. Les Romains pouvoient facilement lui donner le change en lui présentant le même front, en conservant & cachant un bon nombre de cohortes derrière leurs aîles, qui eussent doublé à droit & à gauche un moment avant le combat : mouvement simple & facile. Annibal ne s'y étant pas attendu, n'eût pû étendre ses aîles. Cette manœuvre devenoit alors impraticable. Polyen (a) me fournit un exemple d'une ruse semblable. Il est trop curieux pour ne pas le citer.

» Cléandridas, dit-il, faisant la

(a) Polyen, liv. 2. ch. 10.

» guerre aux Leucaniens , avoit la
 » moitié plus de troupes qu'eux. Il
 » eut peur , que s'ils s'en apperce-
 » voient, ils ne prissent la fuite pour
 » éviter le péril. Il s'avisâ donc de
 » donner beaucoup de profondeur
 » à sa phalange ; les Leucaniens lui
 » voiant peu d'étendue , la mépri-
 » sérent , & étendirent leur ordre
 » dans le dessein de les déborder.
 » Alors Cléandridas étendit sa pha-
 » lange , ordonna aux serre-files de
 » quitter la file , & de se mettre en
 » rang à côté du chef de file. De
 » cette manière développant son
 » front , il vint à bout de déborder
 » lui-même les Leucaniens. Ils fu-
 » rent enveloppez , percez de traits
 » & tous tuez , à la réserve d'un pe-
 » tit nombre qui prit honteusement
 » la fuite.

Cette manœuvre ne vaut rien , & demande trop de tems. Une armée qui veut ruser de la sorte , doit former une colonne de plusieurs bataillons les uns derrière les autres , & fort près-à-près , qui forment comme une potence à chaque aîle , non pas à l'extrémité , de peur que l'ennemi ne s'en apperçoive , mais à un certain espace : & au premier signal ces corps marchent par leurs flancs , ceux de la droite à droit , ceux de la gauche à gauche , pour faire un quart de conversion & s'alligner avec la tête de la ligne : ce qui est une manœuvre d'un instant. Revenons à notre sujet.

Cette faute des Généraux Romains est non-seulement contre le bon sens , mais elle est encore contraire aux regles de la guerre : mettons-la à la tête de toutes. Elle n'est pas pourtant la plus lourde , il y en a un nombre d'autres plus graves. Le Carthaginois les avoit aussi très bien prévûes , non qu'il crût qu'un habile Chef d'armée n'eût pû

les éviter par sa prévoiance ; mais c'est qu'il n'estimoit pas assez Varro pour croire qu'il pût pénétrer l'artifice de sa disposition , & la retourner sur son ennemi. La présomption , l'indocilité de ce Général , la bonne opinion qu'il avoit de lui-même , sa négligence , son impatience , & le mépris qu'il faisoit des forces de son ennemi , étoient des défauts si dominans en lui , qu'ils ne pouvoient pas manquer de le précipiter à sa perte , & à celle de la République.

Je ne le blâme point d'avoir donné à la fortune. Qui est-ce qui pourroit s'en empêcher à la tête d'une armée si supérieure ? Les fautes d'une certaine nature portées à certain degré , ne deshonnorent pas toujours ceux qui y tombent. Mais la bêtise & la sottise ne souffrent aucune excuse , & nous perdent de réputation. On verra que l'une & l'autre ont seules guidé le Consul dans cette bataille.

Toute la ligne n'attaqua point , dit Polybe , mais ce fut le centre qui commença l'action. Cela ne se pouvoit autrement , je l'avoue ; mais lorsque le convexe s'applatit & s'enfonça de telle sorte que les troupes qui le formoient se trouvèrent parallèles à leurs aîles , il falloit s'en tenir là , arrêter l'ardeur des soldats à poursuivre un avantage vain & insidieux , conserver au centre un front égal avec le reste de la ligne , sans se détacher , sans se rompre ni se défordonner , & aller charger les aîles en même tems que le centre en étoit aux mains. Le combat devoit alors général , & par-là la ruse de l'ennemi alloit à rien. La victoire lui échappoit & se tournoit du côté des Romains , avant même qu'Asdrubal pût être arrivé avec sa cavalerie victorieuse. Cette cavalerie n'eût

sûrement pas décidé & rétabli les affaires. Il étoit très-aisé aux Romains de faire front des deux côtes. Les triaires avoient des armes capables de résister contre un effort de cavalerie, aidez & soutenus encore par les armez à la légère, qui eussent pû se couler entre les intervalles des escadrons, & les prendre en flanc.

Voilà bien des fautes, il faut en convenir; nous ne sommes pourtant pas sitôt prêts de finir, il y en a beaucoup d'autres qui ne sont pas moins remarquables & moins instructives. Détacher des troupes des ailes, s'y affoiblir pour les porter au centre sans nécessité, c'est quelque chose. Pousser son centre dans le terrain qu'on lui abandonne à dessein, le séparer du reste de la ligne, le plier, pour faciliter le moien aux ennemis de les envelopper & de doubler plus facilement les ailes, qui restent d'abord sans rien faire & dans l'inaction, on m'avouera qu'il n'y a pas de meilleur moien de se faire battre, & battre à coup sûr, n'y ayant rien de plus dangereux dans une bataille qu'un corps de troupes qui se détache, qui s'écarte de la ligne pour charger, pour peu même qu'elle flote, il y a à craindre qu'elle ne soit rompue par la violence d'un choc égal & uni.

Un Général d'armée ne sçauroit être trop attentif contre ces sortes d'inconvéniens. Il doit ordonner qu'on marche également & sur un front parallèle. Les drapeaux & les étendarts sont comme les pinules, qui doivent regler un mouvement général & si délicat. On exerce peu les soldats à marcher en bataille. Pour les y accoutumer, il n'y a pas de meilleure méthode, comme il me semble l'avoir dit quelque part, que de mettre un bataillon sur deux

de hauteur, & même plusieurs ensemble, pour les dresser à marcher de front & sur une même ligne droite.

Le devoir d'un habile Général est de mettre souvent son armée en bataille, la faire marcher dans cet ordre, l'exercer à tous les mouvemens, à toutes les grandes évolutions. Il n'y a pas de meilleure école que celle-là pour les Généraux, autant que pour les Officiers & les soldats. C'étoit la méthode de Philopœmen. Dans toutes les affaires générales où je me suis trouvé, qui ne sont pas en petit nombre, j'ai remarqué le défaut dont je viens de parler: ce qui n'est produit que du manque d'exercice des troupes. Il me paroît que les Modernes n'y sont pas fort expérimentez.

A la célèbre journée de Platée, les Lacédémoniens, qui étoient des gens accoutumés à combattre de pied ferme, & dont le choc étoit terrible & des plus vigoureux, aiant attaqué la phalange Persienne, s'avisèrent de reculer & de céder le terrain par une retraite simulée, bien persuadés que les Perses ne manqueroient pas de les suivre, dans cette espèce de désordre & cette fougue qu'inspire l'ardeur de la victoire. En effet cela arriva, les Lacédémoniens s'apercevant que la phalange ennemie flottoit, & qu'elle laissoit même quelques issues, font volteface, se serrent, & tombent avec furie sur les ennemis, qu'ils enfoncèrent: ce qui leur donna la victoire.

A la bataille de Chéronée, Philippe y fit voir tout ce que la guerre a de plus profond & de plus rusé. Alexandre, fort jeune encore, commandoit une des ailes. Les Macédoniens, vivement pressés, mollirent & paroissent vouloir fuir. Stratocles,

un des Généraux d'Athènes , remarque quelque chose d'incertain & d'agité dans ces troupes. Camarades , s'écrie-t-il , c'est fait de ces gens-ci , perfectionnons l'œuvre , & poursuivons-les jusqu'en Macédoine. Philippe , qui jugea que par trop d'ardeur ils romproient bientôt leur ordre , pour peu qu'on leur donnât carrière , dit froidement : *les Athéniens ne savent pas vaincre*. On crie de faire demi tour à droit. On obéit. La phalange marche , serre ses rangs & les files , & gagne une hauteur avantageuse. Les Athéniens croient qu'elle fuit , ils la suivent en hâte & se désordonnent. Les Macédoniens arrivent sur cette colline , pour se remettre du trouble où ils étoient du choc violent où toute la phalange avoit rebouché , ils font demi tour à droit , & fondent serrez & en masse sur les Athéniens ; les enfoncent , les ouvrent de toutes parts , & les taillent en pièces.

Si le Général Romain se fût un peu plus précautionné , & qu'il eût ordonné à ses troupes du centre de pousser les Gaulois & les Espagnols jusques à ce qu'ils se trouvassent sur la même ligne avec leurs aîles , il eût évité son malheur. Cette tête , qu'il voioit tout au loin des aîles , auroit dû tout au moins le tenir en défiance , s'il ne pouvoit en pénétrer l'artifice. Je ne vois aucun exemple dans les Historiens d'une disposition semblable , mais un très-grand nombre dans le même esprit.

Voici un ordre de bataille très-remarquable. Il est d'autant plus digne d'avoir place ici , qu'il me paroît assez dans le même principe que celui d'Annibal à Cannes , à quelque chose près.

Les Chrétiens avoient assiégé Nicopolis , Bajazet marche au se-

cours de cette place à la tête d'une armée formidable : il y arrive , met son armée en bataille avant que les Chrétiens en eussent la moindre nouvelle. Il forme une première ligne composée de huit mille chevaux , qu'il expose à la vue des François ; mais derrière , où la plaine alloit en pente & en enfoncement , il rangea deux aîles , chacune de soixante mille hommes , qui se replioient en manière de croissant ou d'un arc , dont la cavalerie faisoit la corde. Les François commandez par le Duc de Nevers , marchent étourdiment aux ennemis , sans s'apercevoir du piège. Ils fondent sur cette cavalerie , qui retrograde , plie & s'enfuit. Les François la suivent , s'enchâssent entre ces deux aîles , qui s'étant jointes , les envelopent & les taillent tous en pièces.

Quand nous rabattrions la moitié de cette armée de Bajazet , croit-on que nous nous éloignerions beaucoup de la vérité ? Peut-être nous trouverions-nous conformes aux Historiens Turcs. Les nôtres sont si prodigues à l'égard du nombre des armées Turques , qu'ils mettent toujours dix ennemis contre un Chrétien , lorsque les Turcs sont victorieux ; & lorsqu'ils sont battus , ils escomptent tellement sur le nombre , s'il m'est permis d'employer ce terme , qu'à peine trouve-t-on dix mille Chrétiens sur cent mille Turcs. C'est un péché originel de nos Historiens. Quoiqu'il en soit , les Connoisseurs trouveront dans cet exemple que ces Barbares ne sont pas si barbares qu'on diroit bien.

Un homme comme Varro , qui s'étoit conduit à sa cavalerie de la manière dont j'ai parlé , ne pouvoit guères mieux réussir à son infanterie. Il n'ignoroit pas que si Annibal ne l'emportoit pas de beaucoup sur le

Le nombre de la fienné, elle étoit supérieure à celle des Romains par l'adresse & par le courage. Cela méritoit qu'il allât un peu bride en main, & avec un peu plus de retenue qu'il n'en fit paroître dans le détail du combat. Il avoit des exemples récents devant les yeux, qui eussent dû lui servir de leçon, s'il eût été capable d'en tirer les règles de sa conduite. Il faut avouer aussi que la cavalerie Romaine ne fut jamais fort redoutable dans cette guerre, non plus que dans les autres. Ceux qui sont un peu exercés dans l'Histoire, ne peuvent ignorer que les Romains ont presque toujours vaincu par leur infanterie. C'étoit en cette seule arme qu'ils mettoient leur dernière ressource dans les actions générales, aussi n'eurent-ils jamais qu'un fort petit nombre de gens de cheval dans leurs armées. Ceux-ci ne tinrent pas longtems contre l'effort de la cavalerie Carthaginoise dans cette infortunée journée, ils furent battus de la manière du monde la plus complète : ils ne l'eussent pas moins été, quand même ils n'auroient pas pris le ridicule parti de sauter à bas de leurs chevaux pour combattre à pied.

Il est certain qu'homme à homme, il n'y a point de fantassin bien armé, comme sont aujourd'hui les nôtres, qui ne mette à bas son cavalier ; mais de vouloir attaquer un cavalier avec des armes aussi peu avantageuses qu'étoient celles de l'infanterie des Anciens, dont les plus longues épées avoient à peine treize pouces de longueur, il y avoit de la folie.

Je veux que Varro n'ait eu aucune part à ce ridicule combat, qui transforma des cavaliers en fantassins, qu'il ne l'ait pas ordonné, bien que cela paroisse dans Tite-

Tome IV.

Live, cela ne le disculpe point : car puisqu'il avoit changé dans son ordre de bataille la commune façon de se ranger, que j'approuve beaucoup, malgré l'événement ; s'il n'avoit pas prévu que sa cavalerie pût faire une semblable sottise, il ne pouvoit ignorer qu'elle étoit moins aguerrie & moins exercée que la Carthaginoise. Ne pouvoit-il pas remédier à ce qui lui manquoit de ce côté-là ? Que faisoit son infanterie légère ? De quelle utilité lui étoit-elle derrière la ligne ? D'aucune, il faut l'avouer : ne pouvoit-il pas la disposer par pelotons parmi ses escadrons ? Il soutenoit par-là une arme par l'autre. Annibal avoit manqué dans ces précautions, quoique ce ne fût guères sa coutume, puisqu'il avoit entrelassé ses armes à la légère parmi sa cavalerie à la journée de la Trébie. Que seroit-il arrivé de cela ? La cavalerie Carthaginoise n'eût pû résister contre un tel mélange. D'où vient que les Généraux Romains négligèrent une si excellente méthode ? Est-ce qu'Annibal ne leur en avoit pas donné l'exemple ? Est-ce que les fautes de Sempronius leur étoient inconnues ? Voilà ce qui me surprend & me choque.

Mais que firent les triaires ? N'étoient-ils pas inutiles derrière la ligne ? Varro n'eût-il pas fait le trait d'un habile Général en les faisant passer à sa cavalerie, qui avoit si grand besoin d'en être soutenue, avec ordre de se jeter sur le flanc des ennemis, aidez encore des armes à la légère ? Ces troupes d'élite, qui faisoient la dernière ressource des Romains dans les batailles, avoient des armes très propres & très-avantageuses, non seulement pour résister à un effort de cavalerie, mais encore pour l'affronter en

E e e

rase campagne. Je laisse à juger si celle des Carthaginois auroit eu beau jeu contre de vieux soldats armez d'épieux ou d'espons, à peu près semblables à ceux des Officiers de notre infanterie. Eût-elle jamais pû résister contre un tel effort de cavalerie & d'infanterie ? Après ce que je viens de dire, on ne doit pas être étonné qu'Annibal ait pû réussir avec une armée si inférieure, si l'on considère les fautes énormes qui se commirent dans cette malheureuse journée.

Les fautes des Généraux Romains, dira-t-on, sont grandes & bien reconnues. Vous nous en faites voir d'une espèce, dont peut-être aucun Auteur ne s'est encore avisé. Mais trouvez-vous que les troupes soient sans reproche ? N'est-ce pas une espèce d'injustice de charger le Général seul du mauvais succès d'une bataille ? Fort bien ; mais je demande à mon tour, si Varro a fait tout ce qui dépend de l'intelligence, même la plus médiocre, à l'égard de l'exécution ? J'avoue que les fautes du Chef ne justifient, ni ne couvrent pas ce qu'il y a à reprocher dans les troupes. Je n'ai garde de les épargner. La cavalerie fit très-mal. Son peu de résistance est à peine concevable dans les Romains. Elle présentoit un front égal à celle d'Annibal à sa droite ; elle ne pouvoit être débordée & prise en flanc. Cependant elle se fit battre très-promtement & très-sottement. Il est certain que Varro connoissoit le peu d'expérience de sa cavalerie ; d'où vient qu'il néglige les moiens dont j'ai parlé ? Cela n'est pas concevable.

L'infanterie combattit avec plus de courage ; mais il me semble qu'elle eût pû le pousser plus loin. Un peu plus de vigueur, un bon

effort corrige souvent les fautes du Général. Les Romains en manquèrent. Je m'en étonne : car il me semble que des gens qui se voient réduits à la triste nécessité de périr misérablement, ou de se sauver par leur courage, en s'ouvrant un passage au travers des ennemis, eussent dû prendre le parti que cette nécessité nous offre. Elle eût dû produire en eux ce généreux desespoir, qui vient d'elle, & dont le Général Carthaginois sçut si bien se servir.

Il ne paroît rien de tout cela dans les Romains, & quoique supérieurs en nombre, ils se firent assommer comme des bêtes, sans rien marquer de cette ardeur, & de cette résolution si naturelle aux gens de cœur, qui ne voient nul moien de se sauver que par un effort extraordinaire. Que penser de cela ? sinon que la peur dans le Consul avoit pris le dessus sur le jugement. S'il eût été Général véritablement courageux, il n'eût pas manqué de ressources dans un si grand mal. La guerre lui en eût fourni une infinité ; mais il faut sçavoir les conserver au milieu des plus grands périls, & ne désespérer jamais dans les grandes extrémités. On voit souvent des Généraux intrépides qui désespèrent pourtant, & qui s'endorment dans leur infortune, sans y voir de remède. Cela vient ordinairement de leur ignorance. Il est peu ordinaire qu'elle fournisse des moiens pour se tirer du mauvais pas où l'on s'est imprudemment engagé. Il paroît assez qu'Annibal ne fut pas exempt d'inquiétudes & de crainte de l'événement ; mais comme la prudence est toujours plus grande dans ceux qui conservent leur courage & leur jugement entiers dans les dangers les plus pressés, on peut donner cette juste

louange à Annibal, qu'il acquit plus de gloire par son stratagème, qui ne me paroît pas si sûr qu'on diroit bien, que s'il avoit combattu & remporté la victoire par un coup de desespoir. J'avouerai pourtant qu'il eût pû être accusé de témérité & d'imprudence, si la nécessité où il se trouvoit de mettre tout au hazard, & de combattre fort ou foible, ne le justifioit pleinement.

S. V.

Remarques sur la prétendue trahison des Numides, rapportée par Tite-Live.

CE que nous apprend Polybe de la disposition & de la distribution des troupes du centre de l'infanterie Carthaginoise, nous oblige à quelques remarques. *Les troupes du centre, dit-il, étoient rangées par cohortes alternativement mêlées.* Qu'on prenne bien garde à ceci. Annibal, habile comme il étoit, n'eut garde de diviser les Gaulois des Espagnols, & de les faire combattre en deux corps séparés : car quoique ceux-ci fussent très-braves & très-aguerris, les premiers ne leur cédoient en rien à l'égard de l'un & de l'autre, hors dans leurs armes, qui n'étoient pas à beaucoup près si avantageuses que celles des Espagnols. Notre Auteur nous en fait assez connoître le foible. Le Général Carthaginois vit bien ce défaut, & c'est pour cela qu'il rangea alternativement les cohortes Gauloises avec celles des Espagnols. Il ne pouvoit rien faire de mieux. Par-là il soutint une arme très-mauvaise par l'excellence de l'autre, & par ce moien il enleva une partie de l'avantage que les Romains eussent remporté sur les Gaulois.

Je ne veux pas omettre la liberté

que Tite-Live & un grand nombre d'Historiens se sont donnée, d'ajouter beaucoup de choses de leur invention au récit de cette bataille. Chacun à l'envie y ajoute de sa pure autorité. On sçait ce que c'est que la partialité nationale. Chacun s'est mêlé, à l'exemple des autres, de supprimer, de changer ou d'augmenter les circonstances qui peuvent affoiblir la gloire du victorieux, & couvrir la honte de leur nation, & par-là ils ont gâté & perverti les faits. Ils mettent en réserve, ils ménagent un nombre d'incidens & de merveilles dont ils se servent pour les grands besoins ; mais lorsqu'on va à la source, qu'on consulte les Auteurs contemporains, exemts de passion, on est tout étonné de ne voir rien de tout ce qu'il leur plaît de nous débiter : comme si en ménageant l'honneur d'autrui, l'Historien ne prostituoit pas le sien propre.

Plutarque, après Tite-Live, fait élever un vent furieux en faveur des Carthaginois. Il dit (a) qu'Annibal » trouva le moien de faire que son » armée tournât le dos à un vent » impétueux & brûlant, qui souffloit alors, & qui élevant de cette » campagne rase & sablonneuse une » poussière embrasée, l'emportoit » par dessus les bataillons des Carthaginois dans les yeux des Romains : de manière que ne pouvant la soutenir, ils étoient obligés de tourner la tête, & de rompre leurs rangs.

Des accidens de cette nature sont trop considérables, & se livrent trop au grand jour pour demeurer cachés aux Auteurs qui écrivoient dans le tems : le silence de Polybe, de quelle force n'est-il point contre

(a) *Plut. Vie de Fabius.*

ceux qui n'ont écrit que longtems après lui, & qui, comme Tite-Live, ne font guères conscience de donner des faits imaginaires pour des réalitez ? comme si les Romains ne pouvoient être défaits que dans les cas où la prudence & les lumières humaines ne sçauroient pénétrer.

Je leur passerois volontiers le vent & l'aventure des Numides, s'ils me donnoient quelque garant. On sçait que Plutarque, Frontin, & un nombre d'autres, ont tout emprunté de Tite-Live. L'autorité de ces gens-là n'est d'aucun poids contre un Auteur aussi grave que le mien.

Ce passage a une telle odeur de roman, que rien plus. Le seul garant est Tite-Live. Celui des Numides n'est pas moins imaginé. Notre Auteur n'en dit pas un mot. On n'a pas accoutumé de laisser des transfuges sur leur bonne foi, particulièrement lorsqu'ils sont en grand nombre, & c'est rendre ridicules les Généraux de ne s'en être pas défiez. Ajoutez qu'ils avoient leur camp à deux pas de là.

Si l'on observe bien la misérable conduite de Varro, on sera bientôt convaincu qu'il ne falloit pas employer tant de machines pour faire battre les Romains. Tous ces Auteurs cherchoient bien moins à dire la vérité, qu'à flétrir la gloire & la réputation d'Annibal, par un stratagème qui renferme une perfidie si peu digne d'un cœur magnanime, & d'un Guerrier tel que ce grand homme. Il y a pourtant un grand nombre d'exemples anciens & modernes, qui semblent justifier ces sortes de voies, contre lesquelles personne ne s'est récrié, & si pourtant je les tiens peu honnêtes, & contraires aux loix de la guerre ; car il s'agit dans celui des Numides, que

je regarde comme une chimère, de la foi donnée & violée par l'ordre de leur Général. Frontin dans ses Stratagèmes nous en fournit un tout semblable, il l'attribue aux Japigiens, contre le Proconsul Licinius. Voici le fait, si je ne l'ai pas rapporté quelque part. Les Japigiens firent semblant de venir se rendre avec tout ce qu'ils avoient ; Licinius les envoya à l'arrièregarde, & lorsque le combat fut engagé ils se tournèrent contre lui.

On ne disculpe pas une trahison par l'exemple de plusieurs autres toutes semblables, cela n'ôte rien de la noirceur, & de l'infamie d'un tel artifice, ni de la simplicité du Proconsul qui s'y est laissé surprendre : Tite-Live pourroit bien avoir changé les Japigiens en Numides, pour augmenter le merveilleux de l'événement de Cannes. On transplante ainsi certains faits, certaines actions bonnes ou mauvaises à ceux que l'on veut louer ou blâmer, ou lorsqu'on veut diminuer la gloire du vainqueur pour couvrir la honte du vaincu.

Ce ne sont pas les desseins des entreprises les plus extraordinaires, & les victoires du plus grand éclat, qui produisent les grandes gloires, qui illustrent le plus la réputation des grands Capitaines, mais la manière de vaincre. Croit-on que le Duc de Maienne en eût acquis beaucoup, s'il eût forcé Henri IV. dans ses retranchemens d'Arques en 1589 ? Cet exemple est remarquable en fait de trahison & de perfidie. Je ne sçaurois m'imaginer que le Duc y entrât pour la moindre chose. Mais de quoi n'est-on pas capable lorsqu'un faux zèle de religion se mêle dans les guerres civiles, & que les dévots sonnent la charge contre leur Roi légitime, & appellent les

Etrangers à leur secours, pour le renverser de son Trône? Rapportons le fait.

» Les Lansquenets de la Ligue, dit un Historien (a) célèbre, usèrent » d'une trahison, qui a peu d'exem- » ples en pareille rencontre; ils » baissèrent leurs drapeaux & leurs » piques, & crièrent vive le Roi, & » dirent qu'ils vouloient se ranger » du côté de ce Prince. Ceux de la » même nation, qui défendoient le » retranchement le crurent, & sans » autre précaution les reçurent, & » les aidèrent à monter: Mais ces » traîtres ne furent pas plutôt dans » les retranchemens, qu'ils tourné- » rent leurs armes contre ceux qui » les avoient reçus comme amis. Ils » en tuèrent & prirent un assez » grand nombre.

Voilà sans doute une fort mauvaise action, & tout-à-fait indigne d'un véritable courage, qui doit être franc & ouvert; elle n'est ni permise ni soufferte à la guerre, même dans la représaille. Les Romains ont accusé Annibal d'être fourbe & perfide sans aucun fondement, & sans preuves, quoi qu'en puissent dire certains Auteurs, plus dignes de mépris que de créance à l'égard des traits qu'ils décochent malignement contre ce grand homme, qui s'est attiré l'admiration & les éloges de tous les siècles: je l'ai assez justifié ailleurs contre ces reproches.

Les Grecs sçavoient très-bien distinguer la ruse de la perfidie dans les affaires politiques, comme dans celles de la guerre: je l'ai dit peut-être ailleurs; répétons-le encore pour l'instruction des gens de guerre, plus capables de s'exercer aux grandes vertus, & de détester certains vices que le reste des autres

(a) Le Père Daniel, *Hist. de France Henri IV.*

hommes moins susceptibles d'honneur & de honte. Thucydide (a) dit » qu'une tromperie sous un prétexte » spécieux, est plus indigne d'un » homme d'honneur qu'une violence manifeste, puisque l'une est » fondée sur la force, qui est un » droit de la nature, ou sur la » puissance qui est un présent de la » fortune, & l'autre sur la trahison » & la perfidie, qui sont les pestes » de la société civile.

Ces remarques critiques que je viens de faire à l'occasion de ce vent impétueux, & de la perfidie des Numides, m'ont paru nécessaires dans un Ouvrage tel que celui-ci. Les deux faits sont des tours de souplesse d'un Historien passionné. Polybe est ici plus croiable que cent mille Tites-Lives; car c'est celui-ci qui doit passer pour l'original de ces deux fraudes historiques. Il ne faut pas être fort pénétrant pour bien comprendre les raisons pour lesquelles tant d'Auteurs Latins n'ont pas eu honte d'avancer tant de mensonges grossiers, & de calomnies si extravagantes: Mais on ne comprend pas pourquoi Plutarque, qui étoit Grec, s'en rapporte plutôt à un Ecrivain Latin qui donne à pleines voiles dans les choses les plus fausses, & qui n'écrit que plusieurs siècles après, & lorsqu'il ne restoit plus aucun monument, ni autorité qui pût le sauver du reproche de prévaricateur des loix de l'Histoire, qu'à un autre digne de foi, plus amateur de la vérité, & contemporain, qui étoit ami de Scipion, dont il vit sans doute les Lettres qu'on lui avoit écrites de Rome ou de l'armée.

(a) *Thucyd. de Bel. Pelop.*

Ordre de bataille que les Romains devoient prendre à Cannes.

C'EST une maxime constante à la guerre, & c'est celle de Cyrus dans Xenophon, que le grand nombre dans une armée n'est d'aucune considération contre le petit bien ordonné & bien conduit, quoique l'une & l'autre des deux armées se trouvent dans une égalité de courage & d'avantage dans le terrain. Qu'il me soit permis de faire ici quelques réflexions.

Je dis donc qu'une armée composée de soldats braves & aguerris, tels qu'étoient les Romains contre les Carthaginois, ne sçauroit guères s'empêcher d'être battue si le foible oppose à son ennemi un ordre de bataille plus rusé & plus profond. Cela est si vrai, qu'entre deux Généraux habiles & expérimentez, il faut que le petit nombre l'emporte sur le grand par cela seul. Il y a une foule d'exemples dans l'Histoire qui démontrent cette vérité. Je dis plus, un peu moins de valeur dans le foible que dans le fort ne fait rien contre une disposition plus fine & plus adroite. Telle étoit celle d'Annibal. Car bien que j'aie dit que celle des Romains à Cannes étoit infiniment plus profonde & plus capable de vaincre, elle devenoit mauvaise par deux raisons; l'une, parce que celle du Général Carthaginois étoit fondée sur une ruse où l'ignorance des Généraux Romains ne leur permit pas de rien comprendre; l'autre, que bien que l'ordonnance de ceux-ci fût bonne, ils la rendirent inutile & de nul effet par leur mauvaise conduite dans l'exécution. Celle de Régulus contre Xantippe étoit la même, & celle de Cannes n'en est

que la copie, ainsi que les fautes du premier. Si celui-ci n'en avoit point fait, Xantippe perdoit la bataille, & Annibal auroit été défait à Cannes, si Varro ne fût pas tombé dans les mêmes défauts.

Les Chefs d'armées ont beau faire, s'ils manquent dans un plus grand art de se ranger ils ne tiennent rien, & la supériorité de leurs troupes en tout ne sert qu'à faire voir leur peu de capacité dans toute son étendue. Annibal excelloit dans cette sçavante partie de la guerre, que les Grecs appelloient Tactique. Toujours plus foible par le nombre, toujours plus fort par son courage, par son intelligence dans la conduite des armées, & par la confiance de ses troupes. Lorsqu'il en trouva un plus habile que lui, & il le rencontra dans les plaines de Zama, bien qu'infiniment supérieur en cavalerie & infanterie, il fut vaincu de la manière du monde la plus décisive: ajoutons la plus honteuse, car la tête lui avoit tourné, preuve évidente que les plus forts ne sont pas toujours les maîtres, ni les plus braves; mais le petit nombre bien ordonné & bien conduit. Je ne suis pas l'auteur de cette maxime, elle est fondée sur les actions des grands hommes.

Il ne faut pas qu'on s'imagine que je croie que l'ordre de bataille d'Annibal soit un chef-d'œuvre, à l'égard de ce qu'il fit au centre: car quant au reste, j'ai toujours fait plus de cas de la phalange que de l'ordre en spirale, qui est celui des Romains, & que nous tenons d'eux. Je l'ai déjà dit, celui des Romains valoit beaucoup mieux, & les Généraux ne valoient rien, puisqu'ils ne sçurent pas profiter de leurs avantages. Cannes, sa plaine, & Annibal dans sa disposition, qui

n'est pas des plus profondes, & ma coutume de donner toujours une disposition selon mes principes, le tems, les lieux & les occasions; tout cela m'oblige à ne point négliger cette coutume. Voici cette disposition. C'est aux Lecteurs à juger, s'il est permis de comparer le grand au petit, lequel des deux ordres est le meilleur & le plus rusé.

Supposant deux armées A, B, rangées en bataille à une bonne demie lieue l'une de l'autre, mais chacune dans une égale intention d'en venir aux prises, la cavalerie (2) sur les aîles, & l'infanterie (3) selon la coutume ordinaire de ce tems-ci. Supposant aussi que l'armée B. ait pour Général l'Auteur de ce Livre, peu content de cette coutume, je la laisse pour ce qu'elle est, & j'introduis mon principe & ma méthode à pur & à plein. Je n'expliquerai pas les mouvemens qu'il me faut faire pour changer mon ordre, cela est aisé à comprendre; outre que je serois trop long, & il m'importe d'aller ferré. J'écarte la cavalerie de mes aîles, & j'y place un bon nombre de colonnes (4) (5), composées de ce que j'ai d'infanterie d'élite, pour faire effort en cet endroit là. Ces deux aîles des colonnes sont flanquées de deux autres (6), chacune de deux sections, & deux au centre (7) de même force. Chaque colonne avec sa réserve, c'est-à-dire aiant en queue sa compagnie de grenadiers (8), pour la lâcher au besoin. Ces deux aîles sont soutenues de deux lignes de ma cavalerie (9), chaque escadron aiant son peloton de trente fuseliers choisis (10): tout le reste de mon infanterie, par bataillons sur dix de profondeur, forme le reste de la ligne d'abord aux points (11). Une partie

de la cavalerie que j'avois à mes aîles, formera deux corps aux endroits (12), & suivra les mêmes mouvemens de la première lorsqu'il sera tems. Ce changement d'ordre & d'armes doit se faire lorsque l'ennemi se met en disposition de marcher & de donner bataille: que s'il ne le fait pas, on marchera droit à lui dans cet ordre au travers de la plaine. On peut bien juger qu'une telle manière de se ranger ne sçauroit manquer de le surprendre beaucoup: il la trouvera fort bizarre, sans en connoître le fin & l'excellent, & il en sera d'autant plus inquiet & plus étonné, qu'il n'y comprendra rien, & qu'il ne sçauroit sans un très-grand danger se régler dans cet ordre, & changer tout celui de son armée en présence d'un ennemi qu'il a déjà sur les bras. Il faut en avoir le tems, & ce tems lui manque,

Tout ce qu'il peut faire pour se tirer d'un si étrange embarras, s'il s'apperçoit que mes aîles soient trop fortes, ce qui n'est pas la chose du monde la plus aisée à attraper, ce sera de fortifier les siennes de sa réserve C, & de tenter d'attaquer vigoureusement mon centre (11); mais cette attaque le précipitera dans le même piège, & plus sûrement que celui où les Romains allèrent fort inconsidérément donner. Dès que mon centre verra les ennemis en humeur de marcher, toutes les troupes de ce centre feront demi-tour à droit, & feront la conversion retrograde, en courant les lignes ponctuées (13) & (14). La réserve (15) fermera le vuide, ainsi que les deux portions du centre (16). Les colonnes (4) (5) feront la même conversion, courant les points ou les traces (17). L'ennemi, qui ne s'apercevra d'aucune résistance à ce

centre , pensera comme les Romains , & s'enfoncera de plus en plus dans le rentrant : le canon posté entre les intervalles (18) des bataillons , fera un feu oblique perpétuel. Pendant ce tems-là mes aîles attaqueront vigoureusement ; mais comme celles de l'ennemi ne sçauroient résister contre une masse si énorme d'infanterie sur plusieurs colonnes , & la cavalerie passant au moment du choc entre leurs intervalles , tombera sur la seconde. On ne s'endort pas dans ces fortes d'actions , & l'on ne se contente pas d'avoir percé : il faut profiter des aîles rompues & emportées. On doit lâcher alors une partie de la cavalerie aux trousses des fuyards , l'on tourne subitement sur ce qui reste encore en entier , & l'on prend en flanc & en queue. On peut voir l'avantage de mes aîles , qui sont en état de tomber sur les derrières de ceux qui se sont engagés dans le rentrant , & il doit nécessairement arriver ce qui arriva aux Romains. Cet ordre & le mouvement de mes troupes , la force de mes aîles ; tout cela joint ensemble me paroît fondé , si je ne me trompe , sur des mesures & des sûretés qui ne peuvent faillir contre un ennemi , qui peut bien découvrir le dessein de mes aîles & leur supériorité à l'égard de la disposition , mais non pas le piège que je lui tens à mon centre. Voilà l'ordre de bataille sur lequel je voudrois combattre , malgré la disproportion de mes forces comparées à celles de mon ennemi. Il me paroît plus simple & plus engagé , chaque arme se trouve soutenue par l'autre , chacune prend confiance en celle qui la soutient ; ce qui augmente le courage & l'espérance de la victoire. Passons maintenant aux observations qui restent

à faire à l'égard des Romains & du Général de Carthage , sans écarter les raisonnemens & les preuves qui peuvent faire voir les avantages de l'ordre que je propose , qui n'est ni si composé que celui d'Annibal , ni si difficile dans les mouvemens , & moins sujet aux défauts que j'y ai fait remarquer , & qu'il faudra encore répéter , pour donner aux Connoisseurs une plus grande facilité d'en juger comme il leur plaira.

Pour qu'une bataille soit décisive & moins sujette aux événemens fortuits , on doit éviter autant qu'il est possible d'engager un combat de détail qui ne soit plein & entier , il faut qu'il s'étende sur toute la ligne uniment & tout d'une pièce , & qu'aucun ne soit témoin par son inaction des mauvais succès d'une droite , on d'une gauche , ou d'un centre ; car le moindre accident est capable de décourager ceux qui n'ont pas encore donné. Je fais cette maxime peut-être de mon chef, elle n'est pas moins vraie , particulièrement contre un ennemi fin & rusé. On dérange par-là toutes les mesures qu'il peut avoir prises à ses aîles , ou à son centre. Il ne sçauroit faire aucun mouvement qui ne soit très-délicat & très-dangereux ; outre que dans les combats de cette nature , le péril étant égal par tout , & toutes les troupes combattant , l'ennemi ne sçauroit se dégarnir nulle part , sans risque d'être battu où il se sera affoibli pour courre ailleurs , où les affaires peuvent être finies avant qu'il arrive. D'ailleurs l'attention est trop divisée pour penser à ruser quelque part : car il arrive souvent , comme je viens de le dire , qu'en fortifiant un endroit on affoiblit l'autre.

Si le Carthaginois eût eu en tête un tout autre homme que Varro ,

ou moins ignorant, & moins pré-somptueux, en un mot un homme capable d'écouter les conseils du moindre Officier de son armée, il eut découvert le piège que l'ennemi lui tendoit, ou du moins il s'en fût défié. Un corps qu'on pousse en avant en ligne circulaire, ou en toute autre figure, si on ne devine pas qu'il soutiendra un peu le choc pour reculer & former ensuite un rentrant pour y enfermer comme dans une nasse, du moins apperçoit-on clairement que l'ennemi veut engager au centre, & réserver ses aîles pour tout autre dessein. Or comme c'est une maxime qu'il ne faut rien vouloir de ce que l'ennemi veut, on tient en respect ce centre sans l'attaquer, où l'on entre en engagement si on ne peut l'éviter; mais en même tems on tombe sur les aîles, & la ruse du centre tombe alors par terre & l'on se moque de l'inventeur; car tout le front se trouvant attaqué, les aîles ne scauroient rien faire pour favoriser le piège du centre, de sorte que l'ennemi se trouve pris par l'endroit favori où il pensoit vaincre. Ainsi je trouve le stratagème fort grossier, je ne dis pas contre un habile Général, mais contre le plus médiocre. Bel éloge pour Varro qui s'y laisse prendre.

Le centre de mon ordre de bataille n'offre aucun soupçon d'artifice & de stratagème aux esprits les plus défiants, non plus qu'aux plus rusez. Toutes mes troupes se trouvent rangées sur une même ligne droite; j'avoue que mes armes sont autrement distribuées, & qu'on ne voit aucune cavalerie à la première ligne, qu'elle est toute composée d'infanterie, & que mes aîles sont extraordinairement fortifiées, que l'ennemi guidé de son expérience,

Tomé IV.

& d'un peu de prévoiance découvre du moins le piège que je lui tends à mes aîles, & qu'il peut se précautionner, & se fortifier: c'est beaucoup gagner de ce côté-là, que d'y apporter du remède. Je prévois une objection: on me représentera qu'on pourra raisonnablement douter que cette infanterie puisse être soutenue d'une aîle de cavalerie à la seconde ligne, & l'on se réglera là-dessus. Cette difficulté me paroît mal fondée, rien de plus facile que de la lever & de rendre mon ordre de bataille incompréhensible à l'égard de l'artifice; ainsi l'on peut d'abord mettre la cavalerie (9) aux aîles, avec ordre de passer à la seconde ligne un moment avant le combat. Par ce moien l'ennemi ne changera rien dans les siennes: car quelque soin qu'il prenne à s'y fortifier, je ne vois pas qu'il puisse jamais résister contre le choc & l'abord de mes colonnes soutenues d'un corps de cavalerie; ainsi ma disposition se trouvant en apparence conforme à la sienne dans la distribution des armes, si elle ne l'est dans le nombre, il comptera toujours sur sa supériorité & sur l'avantage de me déborder à ses aîles, & cet avantage est trompeur: car bien que les miennes puissent être doublées & prises en flanc, peu m'importe, puisqu'elles ne peuvent être entrainées: mes colonnes n'ayant rien de foible, la cavalerie ne pouvant rien dessus, & moins encore des bataillons minces comme les nôtres.

Le Général ennemi trouvant mon centre dégarni & sur une seule ligne, songera à faire un effort de ce côté-là, & à donner dessus; il se formera mille agréables chimères à ce centre, d'en rendre bientôt compte au premier choc, & d'envelopper ensuite mes aîles. Il attaquera, &

F f i

le centre aiant ordre de céder & de retrograder par une espèce de fuite simulée, comme celui d'Annibal, il s'enfoncera dans le rentrant ou dans le terrain qu'on lui abandonne, & s'y engagera toujours jusqu'à l'endroit destiné pour y faire ferme; & pendant que mes aïles attaquent vigoureusement, & qu'elles passent sur le ventre de tout ce qui ose leur résister, mon canon placé dans le rentrant (18) ne peut manquer de faire un desordre affreux dans les rangs par les divers emplacemens des batteries. Les aïles une fois victorieuses, & il est impossible que cela ne soit pas, l'ennemi engagé dans la courbe se trouve enveloppé de toutes parts dans ce coupe-gorge, sans aucune espérance de s'en retirer, comme je l'ai dit plus haut; mais il faut le répéter. C'est ainsi que par l'excellence d'un ordre de bataille, les petites armées battent les grandes, quelque disproportion de forces qu'il y ait, & toute l'Histoire est remplie de ces sortes d'exemples.

La manœuvre de mon centre est, selon moi, plus simple & moins délicate que celle du Général de Carthage, qui fait faire deux mouvemens au sien d'abord en avant, & l'autre retrograde; ce qui me semble très-dangereux, & l'est en effet. Ce que je dis ici me fait souvenir d'un exemple remarquable, qui fortifie ce que j'ai déjà dit. Je le tire de Frontin dans ses Stratagèmes.

» Métellus, faisant la guerre contre Herculéus, avoit mis ses meilleures troupes au centre, à l'imitation de ses ennemis; mais il fit tout le contraire avant le combat. Il y mit ce qu'il avoit de moins bon, & fit passer ce qu'il avoit de meilleures troupes à ses aïles,

» les étend bien au-delà de celles des ennemis, & recule en-deçà son centre, pour ne combattre qu'à ses aïles, & envelopper Herculéus avant qu'il pût être arrivé dans ce rentrant; ce qui lui réussit: car le combat s'étant engagé longtems avant le centre, il eut celui de doubler les aïles d'Herculéus, & de le défaire avant que le centre eût pû en venir aux mains. Aussi proposé-je d'attaquer d'abord les aïles, & de commencer par-là. Répétons-le encore: si Varro eût engagé le combat sur tout le front de l'infanterie Carthaginoise, Annibal étoit perdu, son armée taillée en pièces, & toutes ses machines du centre se trouvoient démontées.

Les fautes & l'étourderie de Varro sont à peine concevables, & sont d'autant plus inexcusables, quand même il auroit été assuré de la victoire, la prudence vouloit qu'il n'engageât rien, puisqu'en différant & en évitant le combat l'ennemi tomboit de lui-même en fort peu de jours; ses troupes n'étoient pas à beaucoup près si bonnes, si bien disciplinées, ni si bien aguerries que celles qu'il se mit en tête de combattre. Quand même il auroit été assuré de leur valeur & de leur bonne volonté, étoit-il bien certain de leur confiance & de leur estime? Gardons-nous bien de le croire. Un fils de boucher, qui n'a ni expérience ni capacité, & qui est parvenu au Consulat par de basses intrigues & de mauvais moïens, n'impose guères à des soldats & à des Officiers, qui veulent être commandez par des gens d'un mérite extraordinaire, ou du moins par des gens de grande condition, & non pas par un homme de néant. Venti-dius étoit le fils d'un muletier; mais

quelles vertus dans cet homme ! Et combien sa vie fut-elle ornée de grandes actions ! On obéit volontiers à ces gens-là, & l'on trouve que leur fortune est encore fort au-dessous de leur mérite ; mais celle de Varro est quelque chose de si surprenant, que je ne vois rien qui deshonne davantage le choix du peuple Romain. Quand même toute cette armée Romaine eût égalé la discipline & le courage de l'ennemi, on doit y penser plus de deux fois avant que de mettre toutes choses en risque, & se souvenir de cette maxime de Thucydide, que le vaincu ne se porte pas aux dangers avec la même hardiesse que le vainqueur, dont on a si souvent éprouvé la valeur & la conduite. Ceux qui ont eu du malheur, & particulièrement les nouveaux soldats, dont l'armée Romaine étoit composée, sont effraiez par le souvenir qui leur en reste, au lieu que ceux qui ont eu du bonheur en ont plus de hardiesse, d'audace & de confiance : ils attaquent avec mépris, ou bien la honte d'être vaincus les fait se battre en desespérez, & ils remportent enfin la victoire. La bataille de Malplaquet en est une bonne preuve.

Æmilius pensoit juste de vouloir temporiser. Fabius lui avoit fait voir assez que la République ne pouvoit se sauver contre un ennemi aussi redoutable qu'Annibal, qu'en traînant la guerre en longueur, & qu'elle finiroit par la ruine de l'ennemi, qui ne pouvoit plus tenir la campagne, & qui étoit réduit à l'extrémité. Rien de plus vrai. Polybe nous le fait assez connoître. Cette campagne la finissoit infailliblement. Pourquoi hazarder la vie de tant de braves soldats, dont la perte est irréparable, lorsqu'on peut vaincre & finir

la guerre sans rien hazarder ?

La plûpart des Généraux d'armées n'y font pas assez d'attention : cependant c'est ce qu'ils ont de mieux à faire & de plus important. Il semble qu'ils comptent pour rien la vie de leurs soldats & de leurs Officiers : qu'ils soient assommez par milliers, n'importe, ils se consolent de leur perte, s'ils peuvent réussir dans leurs entreprises, exécutées sans conduite ou sans nécessité comme celle de Cannes. Auguste ne put se consoler de la défaite de ses légions, qui furent taillées en pièces en Allemagne. Il sentit si vivement cette perte, qu'il s'écrioit à tout moment : *Varrus rends-moi mes légions*. Et Varrus avoit péri avec elles. Tant il reconnoissoit qu'il n'est pas au pouvoir des plus grands Princes de rétablir une infanterie d'élite qu'on vient de perdre. On ne la recouvre pas avec de l'argent. Celle d'Espagne fut entièrement défaite à la bataille de Rocroi, & le seul homme * capable de réparer une si grande infortune, y périt aussi. Tous les trésors des Indes n'y ont pû suffire, & l'on est encore à chercher un homme capable de la remettre sur le même pied.

Il y a un art de ménager la vie des troupes, mais il s'est perdu avec la vie de M. de Turenne. Il y en a un autre de les rendre invincibles, & de former de bons Officiers & des hommes capables d'être à la tête des armées, par l'excellence de la discipline militaire ; seroit-il enterré avec les Romains ? Ne seroit-il pas plus aisé de le ressusciter, que de trouver des gens assez dociles pour approuver ce qui n'est pas sorti de leur tête ? Qu'on me pardonne cette digression.

Le Général Banier, qui étoit sans

* Le Comte de Fontaine.

contredit un des plus grands Guerriers de son siècle, ne pensoit jamais à aucun dessein tant soit peu considérable, qu'il ne songeât en même tems à ménager la vie de ses soldats. Il détestoit les voies meurtrières, & blâmoit hautement les Généraux qui, comme Sempronius & Varro, sacrifioient tout à leur réputation. Il se vançoit aussi, dit le Comte Gualdo (a), de n'avoir jamais hazardé ni formé aucune entreprise sans une raison évidente.

Encore que César dans la guerre d'Afranius fût assuré de la victoire, il ne voulut jamais hazarder une bataille contre lui, pour épargner la vie de ses troupes, que lorsqu'il s'aperçut que l'armée ennemie tiroit à sa ruine, lui aiant non seulement coupé les vivres, mais encore l'eau. Il la réduisit enfin par une sage cyconspection à mettre les armes bas. Qui doute un seul moment qu'Annibal n'eût éprouvé une semblable honte qu'Afranius, s'il ne se fût pas trouvé un Varro au monde?

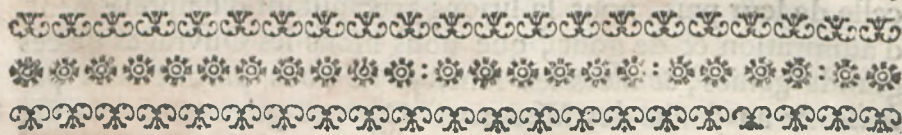
On peut appeller une chose avantageuse, maxime que j'ai répétée souvent, lorsqu'il est difficile qu'elle apporte un trop grand préjudice en l'entreprenant. Mais il y a toujours à craindre, lorsqu'on a en tête un Général habile & déterminé, & à la tête d'une armée pleine de confiance & de résolution. On ne l'attaque point impunément, & c'est la chose du monde la plus délicate, lorsqu'on

pense à attaquer de telles gens, forcez de combattre & de vaincre par la nécessité. Le Général Romain & le Sénat, plus imprudent encore que le Général, voioient bien que si la fortune leur étoit contraire, ils perdoient toutes les forces de la République.

Les Alliez contre la France se trouvèrent dans un cas tout-à-fait semblable à celui d'Annibal à la bataille d'Hocstedt, & nous ne fumes pas plus sages que les Romains. Huit ou dix jours de délai réquisoient ces Messieurs là dans la nécessité de se retirer honteusement, & de quitter partie faute de vivres. Nous n'avions qu'à imiter Fabius, ne rien hazarder & se précautionner contre leurs attaques: car la nécessité de nous combattre ne pouvoit être plus grande, ni pour les François de se tenir clos & couverts. Bien des Généraux raisonnèrent comme Varro. Il s'en trouva d'autres qui pensèrent comme Æmilius, & ceux-ci étoient les plus consommez dans le métier, les plus sages & les plus prudens. Je doute beaucoup que les premiers eussent raison. C'est une merveille comment cette affaire n'eut pas des suites beaucoup plus fâcheuses que celle de la perte d'une bataille complète & si décisive en ce pais-là, que nous fumes obligez d'abandonner toutes nos conquêtes en Allemagne: tant il est véritable qu'une remise faite à propos sauve quelquefois un Etat, au lieu qu'une précipitation téméraire le ruine & l'entraîne à une entière décadence.

(a) *Hist. univ. del Conte Galazzo Gualdo Priorato.*





DISSERTATION

SUR

LA POLITIQUE ET LA CONDUITE

DES ROMAINS

Pendant la seconde Guerre Punique.

SI les morts pouvoient être sensibles aux éloges que leur donnent les vivans, il faut avouer que les honnêtes gens de l'antiquité nous feroient fort obligez. Plus nous les regardons dans l'éloignement, plus ils nous paroissent parfaits. Que l'on admire ce qui est digne d'estime, & que l'on porte chaque chose à son juste prix, je ne vois rien de plus raisonnable; mais qu'on cherche à louer ce qui n'a d'autre mérite que d'être ancien, la prévention me paroît un peu forte. Je suis surpris & confus d'avoir été si longtems la dupe des apparences, en admirant certains événemens, qui malgré les éloges qu'on en a faits sont dans le fond peu de chose, & dont les Acteurs sont très-médiocres à bien des égards.

Ce qui nous porte principalement à admirer la République Romaine, c'est la grandeur où elle est parvenue en si peu de tems après la seconde Guerre Punique. Cette grandeur, qui s'offre à notre imagination, excite notre attention & notre curiosité pour tout ce qui la concerne. On a du plaisir à la suivre depuis ses plus petits commencemens jusqu'à César. Peut-être même que cette République doit une partie de notre admiration à l'éloquence d'un grand nombre d'Historiens célèbres Grecs & Latins, qui ont parlé de ses guerres continuelles, rendu illustres les grands hommes qui en sont sortis, & élevé leurs victoires plus qu'aucun peuple du monde.

Si les Auteurs qui ont composé l'Histoire de France, ou de toute autre nation, l'avoient écrite avec autant de dignité, de noblesse & d'agrément que les Grecs & les Latins ont traité

celle de leur païs, nous la lirions avec autant d'empressement, d'admiration & de goût, que nous lisons les Ouvrages de ces grands génies, & alors les Anciens ne nous paroïtroient pas si élevez au-dessus des Modernes. Car nos guerres ne sont pas moins fécondes en grands événemens que celles des Grecs & des Romains. Sans remonter plus haut de trois siècles, jusqu'à la fin de la dernière guerre de 1701, on a vû des choses d'un aussi grand éclat, & des vertus aussi solides que celles des Héros & des grands hommes de toute espèce, dont ces plumes célèbres nous entretiennent.

Nos Historiens, à la vérité, ne nous font pas paroître aussi près-à-près sur la scène tant de grands Capitaines & d'habiles Chefs d'armées. On en voit cependant quelques-uns, mais de loin à loin, qui ne le cèdent pas aux Anciens, ou du moins ils en approchent beaucoup.

Avant que d'entrer en matière, je crois qu'il est à propos d'expliquer l'ordre que j'ai résolu de suivre dans cette Dissertation. Je la divise en deux parties. Je ferai voir dans la première que les Auteurs anciens & modernes se sont trompez dans l'opinion qu'ils ont eue que les Romains ne dûrent leur salut & le rétablissement de leurs affaires en Italie, après la perte de tant de batailles, qu'à leur fermeté, qu'à la grandeur de leur génie, qu'à leur habileté, qu'à leur prévoiance & à la profonde politique de leur Sénat.

Je prouve dans la seconde, que non seulement il n'a rien paru des vertus & des sentimens qu'on leur attribue, mais que leur conduite a été telle, qu'ils n'ont rien négligé de tout ce qui pouvoit aider au renversement de la République, & à la précipiter dans un abîme de maux, & enfin dans une ruine entière.

Rome manquoit moins de soldats que de Capitaines dans la seconde Punique, jusqu'après la bataille de Cannes. A la réserve de Scipion, tous les autres étoient assez médiocres. J'avoue que Fabius Maximus étoit un grand homme, mais non pas un de ces Chefs de guerre qui font l'étonnement de leur siècle, en étalant tout ce que la guerre a de plus étendu & de plus brillant dans toutes les parties. Il a excellé, il faut l'avouer, par dessus tous les autres Capitaines anciens & modernes dans la partie qui demande le plus de talens, de fermeté, de génie & de capacité. J'entens ici parler de la défensive. C'est de toutes la plus difficile, la plus profonde,

& celle qui demande une plus grande étendue d'esprit, de jugement, de prévoiance & de hardiesse ; c'est le grand & le beau de la guerre ; mais toutes ses parties ne font point renfermées dans celle-ci. Une République toute militaire & aussi ambitieuse que celle de Rome, où tous ses Citoyens étoient soldats, ne se contentoit pas de former des Généraux qui ne sçûssent que se défendre, elle étoit fondée sur de plus grandes pensées. Le tems & les conjonctures l'avoient réduite dans la triste nécessité de se défendre, faute de gens capables de surmonter un ennemi aussi redoutable qu'Annibal, & de conduire une guerre offensive. On voit bien que Fabius n'y étoit nullement propre, & que ses talens pour la défensive, fort inutiles & ruineux dans un autre tems, étoient salutaires en celui-ci. Un homme qui n'excelle que dans une seule partie de la science des armes, & qui y réussit parfaitement, ne passera jamais pour un Guerrier du premier ordre. Pour se rendre digne d'un titre si glorieux, il faut y joindre toutes les autres, du moins un bon nombre : & tout cela ne se trouve pas dans cet illustre Romain, quoique les Historiens en disent, faute de l'avoir suivi & examiné dans sa conduite & dans ses démarches. Pour lui accorder les qualitez d'un grand Capitaine, comme c'est à celui qui finit la guerre qu'en est dûe toute la gloire, il faudroit qu'il eût chassé Annibal d'Italie par une victoire complete & décisive : L'a-t-il fait ? Ni Fabius ni Marcellus ne l'ont forcé d'en sortir ; mais seulement le succès de Scipion en Afrique, & la victoire qu'il remporta sur cet ennemi redoutable dans la plaine de Zama.

Ceux qui ne font aucune différence des tems, qui veulent les Romains toujours semblables à eux-mêmes, & qui ne jugent des desseins des grandes entreprises que sur des événemens, sont dans l'erreur. Ils veulent que les Romains soient les mêmes hommes dans la guerre de Pyrrhus, ou dans la seconde Punique, que dans la première. Ils les trouvent plus grands, plus élevez, plus sages, plus éminens en vertus, en sentimens & en grandeur de courage dans leurs disgraces que dans leur plus grande prospérité. Pour moi j'en juge bien autrement, & sur tout de la conduite qu'ils ont tenue dans leur guerre d'Italie : guerre qu'ils n'ont sçû terminer, & qui n'auroit fini qu'à leur honte, si les vertus d'Annibal & ses grandes actions n'eussent élevé contre lui ses lâches ennemis :

& les envieux, qui rompirent toutes ses mesures, & le laissèrent sans aucun secours : comme si sa perte n'eût pas dû entraîner la ruine de leur patrie, & par conséquent la leur propre ; mais l'envie prévoit-elle & raisonne-t-elle ? Elle ne reconnoît ni parens, ni amis, ni patrie : il faut la soulager à quelque prix que ce soit. On peut atteller hardiment l'envie & l'avarice, deux vices aussi bas qu'ils sont infames & à détester : l'ingratitude peut marcher seule, car elle surpasse les deux premières.

Si j'ai avancé que les Auteurs anciens & modernes se sont trompez dans leur opinion & dans le jugement qu'ils ont porté sur cette seconde Punique, ce n'a pas été sans fondement & sans de puissantes raisons. Je les tire de faits qui ne peuvent être contestez. Ne suffisent-elles pas pour ruiner totalement une opinion qui a produit un si grand nombre de sectateurs parmi les Sçavans, & dont les décisions ne furent jamais le fruit de la méditation & de la recherche ?

Saint-Evremont a suivi pas à pas toutes les démarches des Romains dans cette guerre, pour nous en faire connoître le génie selon les tems par l'observation de leur conduite. Je le trouve en défaut en bien des endroits, & particulièrement dans les choses, où l'on ne peut guères décider sans une grande expérience du métier. Cela soit dit avec tout le respect dû à cet Ecrivain poli & de beaucoup de mérite.

Si on examine sans prévention les allûres du Sénat & celles des Généraux, on trouvera qu'il n'est rien de plus pitoyable à tous égards, leurs conseils, leurs pensées & leurs sentimens sont les mêmes à Rome que dans les armées : ils sont par tout la cause de leurs malheurs & de leur honte. On les a vûs dans cette Rome dans un trouble & une consternation extrême, & dans un abattement indigne d'eux après la perte de la bataille de la Trébie & la honte du Thrasymène. Mais après celle de Cannes on ne mit plus de bornes à la douleur, on les vit tomber dans le dernier découragement. Peu s'en fallut qu'ils n'abandonnassent Rome & le reste de l'Italie au vainqueur, & l'on aura de la peine à se persuader qu'un tel dessein ait été proposé dans une Assemblée toute composée de gens de guerre, si Tite-Live ne nous l'assûroit. L'épouvante étoit si grande à Rome, que Plutarque dit dans la vie de Fabius, que celui-ci fut obligé " d'établir des corps-de-gardes à toutes les portes, pour empêcher le peuple d'abandonner
le

» la ville & de s'enfuir : il régla & limita le tems & le lieu du
 » deuil des familles , ordonnant qu'on ne pleureroit que dans
 » sa maison , & pendant trente jours ; après quoi il falloit
 » que tout deuil cessât , & que la ville fût pure & nette de
 » tout appareil lugubre.

Si l'on excepte deux ou trois personnes du Sénat , gens sèn-
 fez , esprits de ressource , d'un grand cœur & d'une prudence
 consommée , qu'on ne daigna jamais écouter , & dont on se
 moqua , tels que furent Fabius & Æmilius : à la réserve de
 ceux-là , tous les autres ne méritoient pas qu'on leur donnât
 neuf poules à garder. C'est l'expression d'un fameux Cardinal *
 lorsqu'il parloit de certaines gens , incapables de commander
 & de suivre un bon conseil , & qui pourtant s'en faisoient ex-
 trêmement accroire.

* Le Cardinal
 Mazarin.

Saint-Evremont ne les auroit pas sans doute traités si lé-
 gèrement de grands Magistrats , de grands hommes , de gé-
 nies profonds & qui voient de loin , s'il eût pris garde que
 presque tout ce qui leur arriva d'heureux fut indépendant
 de leur sagesse & de leur habileté. Nulles précautions , nulles
 mesures prises à propos , nul projet d'avance dans une guerre
 qui les menace de loin , & conduite par un ennemi qui leur
 donne le tems d'y apporter du remède , & qui se prépare à
 marcher droit en Italie. Rien n'étoit pourtant plus aisé que
 de ruiner un projet si hardi & si surprenant ; mais y pensa-
 t-on ? Personne ne s'en avisa : qu'avoient-ils fait de leur bon
 sens ?

Je demande s'ils n'eussent pas agi plus prudemment , & s'il
 ne leur eût pas été plus avantageux & plus sûr , lorsqu'ils
 furent assurés des desseins d'Annibal , de mettre en jeu leur
 politique ordinaire , de se faire des alliez en grand nombre
 au loin & au large ? Les peuples des Alpes Cotiennes & ma-
 ritimes étoient-ils là à négliger , non plus que ceux qui ha-
 bitent les plaines qui bordent le pied de ces montagnes ? Pour-
 quoi ne pas joindre leurs forces aux leurs pour leurs com-
 muns intérêts , & s'emparer des passages ? Annibal eût-il pû
 jamais les forcer comme il fit ? Cela n'eût-il pas mieux valu
 que d'envoyer une flote à l'embouchure du Rhône , & des
 troupes de débarquement pour se joindre aux Marseillois ,
 qui s'opposèrent seuls au passage de ce fleuve ? Scipion , qui
 les commandoit , fut obligé de se rembarquer , surpris d'ap-
 prendre en arrivant que l'ennemi avoit traversé les Alpes ,

& qu'il étoit déjà sur les rives du Pô.

On peut voir par ce que je viens de dire , combien ce projet du Sénat de se porter sur les bords du Rhône avec une armée , étoit peu sensé , & si ces graves Sénateurs n'eussent pas mieux fait de fermer les Alpes. Ce qu'il y a de surprenant , c'est que cette faute des Romains , qui eût dû leur servir de leçon pour l'avenir , fut souvent répétée & jamais remarquée. On ne sçait que trop par mille exemples funestes les conséquences de fautes semblables.

Les Généraux d'Othon tombèrent dans une pareille bêtise d'autant plus inexcusable , qu'ils étoient avertis des desseins des ennemis. Les gens éclairés virent fort bien ce qu'il y avoit à faire contre Vitellius pour lui fermer l'entrée de l'Italie , & ne manquèrent pas de le proposer ; mais fort inutilement. Car il est peu ordinaire que les plus habiles soient écoulez , le nombre en est trop petit. Il étoit question de s'y déterminer , au lieu de perdre son tems en vaines contestations sur un point sur lequel il étoit aisé même aux personnes du plus petit entendement de prendre d'elles-mêmes le bon parti. On proposoit d'aller attendre Cécinna au passage des Alpes , on s'y oppose , & puis on s'y résout ; » mais ce fut en vain , dit » Tacite , parce que Cécinna , qu'ils croioient arrêter dans le » passage des Alpes , se hâta de passer ; & pendant qu'on délibéroit , celui-ci étoit déjà en Italie : de sorte qu'Annius Gal- » lus & Vestritius Spurina se déterminèrent de l'arrêter & de » lui empêcher le passage du Pô.

Le Sénat de Rome n'étoit qu'une ombre de Sénat sous les Empereurs. Il étoit sans autorité & sans force , & presque tout composé de misérables & de lâches flatteurs sous la tyrannie de ces Messieurs. Cependant sous le regne de l'Empereur Maxime , il faillit à secouer le joug. Il lui fit la guerre. Il s'y trouva des gens fermes , résolus & capables de conseil & d'exécution. Il ménagea si bien les choses , & prit de si bonnes mesures dans une si grande entreprise , qu'il en vint à bout. Maxime fut battu , & totalement défait & renversé de son trône , pour faire place à un autre ; mais non pas à la liberté. Je crois avoir rapporté cet exemple quelque part , qui n'est pas de petite instruction aux Princes & à leurs Ministres , pour se délivrer d'un puissant ennemi ; mais le meilleur est de l'éloigner au-delà de nos frontières , & lui porter le coup jusques dans celles de nos Alliez , leur en-

voier de puissans secours, y marcher même avec toutes ses forces, & conjurer l'orage, qui doit nécessairement tomber sur nos têtes après la ruine de nos voisins. Négliger d'aller attendre Annibal dans les Alpes, n'est pas la seule faute qu'on puisse reprocher à ce Sénat tant vanté. L'oppression des Sagontins, & peu de tems après la destruction de leur ville, n'auroient-elles pas dû tirer ces Sages de leur profond assoupissement ? Au lieu qu'ils perdent leur tems en consultations & en Ambassades, & consultent encore sur le parti qu'ils auront à prendre, lorsque l'ennemi traverse les Alpes, & ne savent où ils en sont lorsqu'il paroît enfin dans la plaine.

Une seule campagne finissoit la guerre, si les Romains eussent pris le parti dont je viens de parler. Cette faute eut des suites terribles, & produisit une guerre de dix-huit ans. C'est une espèce de merveille comment les Romains ne succombèrent pas contre les efforts d'Annibal. Ils reçurent trois secousses si violentes, que tout autre homme que ce grand Capitaine, un peu plus alerte à suivre ses avantages, eût anéanti Rome & le nom Romain. Il ne sut jamais profiter de la victoire, & donna le tems à ses ennemis, accablés de l'infortune de Cannes, de revenir de leur étonnement, & des affreux embarras où ils se trouvèrent. Et comment s'en tirèrent-ils ? Ce ne fut point par la grandeur de leur génie, par leur prévoiance, par leur application & par leur conduite. Il ne falloit pas un grand effort d'esprit & de jugement, ni un courage au-dessus du commun pour voir ce qu'il y avoit à faire. Les remèdes naissoient naturellement de leurs disgraces. Ils ne se sauvèrent pas par eux-mêmes, ils furent redevables de leur salut à la fortune. Elle fut toujours de leur côté, & la victoire de l'autre ; mais toujours imparfaite & sans fruit. Il sembloit que ces deux divinités voulussent éprouver leur puissance chacune dans le parti qu'elle avoit embrassé, pour voir qui des deux l'emporteroit sur l'autre.

Le Carthaginois toujours favorisé de la victoire, ne se trouva guères plus à son aise : toujours glorieux & traînant sans cesse après lui les marques effectives des vaincus. C'est l'être en effet que de se contenter simplement des honneurs de la victoire, sans en poursuivre les avantages. Tuer des hommes, porter le fer & le feu dans les Provinces que nos

heureux succès nous ouvrent , s'y débordent comme un torrent , se gorger du pillage des villes & de la campagne , c'est faire la guerre en brigand plutôt qu'en véritable Héros. Si on le considère d'une autre face , on diroit qu'il se contente de l'honnête , que l'utile ne le touche point , qu'il ne songe qu'à acquérir de la gloire : *Præter laudem nullius avari*. Je crois qu'un Héros sur ce modèle , qui se contenteroit uniquement de la victoire , qui n'en voudroit qu'aux armées , qui se renfermeroit dans le seul motif de vaincre en bataille rangée , & laisseroit les places en leur entier & derrière lui sans se soucier de les attaquer , se trouveroit au bout de son héroïsme , & passeroit pour un malhabile Général , & pour un Héros très-ridicule & peu digne de nos éloges : car dans ces sortes d'affaires , l'utile n'est point séparé du glorieux. Qui loueroit Annibal d'avoir méprisé l'un pour embrasser l'autre , le loueroit pitoiablement.

Les Romains éprouvèrent ce que peut la fortune , qui ne les abandonna jamais , & qui se chargea presque de tout , sans qu'il fût besoin du concours de la prudence.

Ceux qui sont versez dans l'Histoire Romaine , & qui suivent les Romains dans leurs démarches sans prévention , conviendront sans peine que leurs mesures & leurs conseils n'ont point porté Annibal à laisser ses victoires imparfaites , & à ne pas profiter des avantages que tout autre que lui n'eût pas laissé échaper.

Je ne prétens pas blâmer les Romains si absolument , que je veuille les frustrer de la gloire qu'ils méritent , & qu'ils se sont acquise par leur constance , leur patience & leur fermeté dans leurs plus grandes disgrâces ; mais examinons les choses de près. Jamais peuple réduit aux extrémités les plus embarrassantes , ne s'est vu dans des espérances plus grandes de son salut & de recouvrer la gloire des armes , que les Romains. La situation où se trouvoit le Général de Carthage , & sa manière de faire la guerre , étoit à la vérité très-propre à vaincre ; mais il étoit bien difficile qu'il pût se conserver & se soutenir longtems dans cet état , sans succomber à la fin.

Il ne suffit pas d'être maître de la campagne , si l'on n'a de bonnes places qui nous l'assurent , & le Carthaginois n'en avoit aucune où il pût établir des magasins pour la subsistance , & tout ce qui lui étoit nécessaire pour la continuation de la guerre ; toute sa puissance étoit dans son armée. S'il

avoit perdu un seul combat , il ne s'en fût jamais relevé ; parce qu'il n'avoit point d'état fixé. Je ne me lasse point de faire cette remarque , puisque c'est la faute où Annibal est perpétuellement tombé , & qu'on lui reproche à juste titre. Que s'il craignoit en gardant ses conquêtes d'affoiblir trop son armée , les loix de la guerre exigeoient du moins de ruiner les villes dont il se rendoit le maître , & de priver son ennemi de ce dont il ne pouvoit profiter. Corbulon aiant assiégré & pris Artaxata , capitale de l'Arménie , la détruisit & y mit le feu. Il y fut forcé , parce qu'il ne pouvoit garder cette place sans affoiblir extraordinairement son armée : ce qu'il n'eût pas fait , s'il n'en eût eu d'autres pour en faire le théâtre de la guerre ; au lieu qu'Annibal n'en eut presque jamais aucune , & qu'il abandonnoit celles dont il s'étoit emparé , pendant qu'il eût dû les détruire pour que l'ennemi n'en pût profiter.

Une victoire ne l'affûroit pas , comme je l'ait dit quelque part : il en falloit une seconde pour affermir la première , & cette seconde lui devenoit aussi inutile qu'une troisième. C'est le sort des armées coureuses & vagabondes , qui vivent au jour la journée , qui ne pensent qu'à vaincre , sans songer à rien de solide. Charles XII. Roi de Suède , donna un peu dans le défaut d'Annibal dans son expédition de Moscovie. Bien loin de s'affûrer une retraite & de se rendre maître de Pultowa avant que de s'y engager tout-à-fait , & d'aller chercher des Alliez , sur la foi desquels il y avoit fort peu à compter , il donne le tems à ses ennemis de se fortifier , & va faire le siège de cette place sans aucun des préparatifs nécessaires pour réussir dans ses entreprises ; ce qui fut la cause de sa ruine & de la perte entière de son armée , qu'il ne put jamais réparer.

Les Romains , qui s'apperçurent des fautes d'Annibal , & de son étrange manière de faire la guerre , ne doutèrent plus de leur salut : l'espérance ne les abandonna jamais. Tout autre peuple en pareille conjoncture n'eût pas moins espéré contre un ennemi qui s'endort dans la victoire sans la pousser. Ils donnoient librement des combats. Le succès d'un seul suffisoit pour les relever entièrement de leurs pertes. Ce qui redoubloit encore leurs efforts , & augmentoit leur courage & leur hardiesse , c'est que les grandes actions de Scipion en Espagne & en Afrique influoient sur les affaires

d'Italie : diversion mémorable , dont Rome ne reconnut que trop tard que son salut en dépendoit absolument. Annibal étoit trop habile & trop éclairé pour ne voir pas que Scipion en ce pais-là lui étoit infiniment plus redoutable qu'un Fabius & qu'un Marcellus dans celui où il faisoit la guerre , & qu'il seroit enfin réduit à quitter l'Italie pour sauver Carthage. De toutes les fautes , il n'y en a point qui soient plus fujettes à propagation que celles qui se font à la guerre. Aussi dit-on qu'il n'en fut jamais de petites.

Si Annibal eût marché droit à Rome après la gloire de Cannes , il donnoit l'Empire de l'Italie à Carthage , & celle-ci devenoit maîtresse du monde. En ne profitant pas de l'occasion , dès-lors l'Empire est transféré à Rome. La diversion est salutaire & redoutable contre une Puissance qui en veut à tous , en les prenant les uns après les autres. Celle du Cardinal de Richelieu contre la Maison d'Autriche en 1631 , toujours entêtée de sa Monarchie universelle , qui n'étoit pas en ce tems-là si chimérique qu'on diroit bien , n'est guères moins mémorable que celle des Romains en Espagne , & peu après en Afrique. Cette diversion du Cardinal causa de si furieux embarras à l'Empereur , qu'elle le réduisit dans l'état du monde le plus déplorable & dans de tels dangers , par les pertes qu'il fit , qu'il se vit au moment d'une totale décadence. Il l'eût éprouvée en effet , si ses ennemis eussent sçû profiter de leurs avantages. Mais la victoire de Léipsick , dont Gustave-Adolphe ne sçut profiter , le tira d'un si grand péril. Revenons à notre sujet.

Les Romains revenus de la consternation où ils se trouvoient , après une secouffe aussi furieuse que celle qu'ils venoient d'éprouver , firent une chose qui me paroît digne d'admiration. C'est que sans rien négliger des affaires du dedans , ils songent à conserver leurs conquêtes du dehors , & à en faire de nouvelles. Ils envoient de nouveaux secours à Scipion , tout comme si Annibal étoit encore au-delà des Alpes , qu'ils ne l'eussent pas à leurs portes lorsque ce secours partit. Peut-on rien voir de plus ferme & de plus grand ?

J'avoue qu'ils sont dignes de nos éloges en cet endroit-là ; mais cela les disculpe-t-il du blâme qu'ils méritent à l'égard de leur conduite en Italie ? On ne les reconnoît point dans les affaires du dedans , leur vûe perce au loin dans celles du dehors. Où les objets les frappent de près , ils voient faux. Ils sont

dans les ténèbres les plus épaisses, où les autres découvrent distinctement & avec plus de clarté, pour s'empêcher de tomber dans des pièges qu'on leur prépare.

Je n'ai garde de leur refuser les éloges dont je les crois dignes. Mais comme il ne m'est pas permis d'imiter les Panégyristes, qui ne touchent qu'aux beaux endroits, la vérité m'oblige à ne les point épargner en d'autres, où je les rencontre en défaut. On ne trouvera donc pas mauvais que je paroisse ici d'un tout autre sentiment que certains Auteurs anciens, & un plus grand nombre de beaux esprits modernes, qui ne réfléchissent sur rien, & qui prétendent, comme je l'ai dit ce me semble ailleurs, que la faute d'Annibal d'avoir négligé ses avantages étoit un effet de la politique & de la sagesse des Romains.

Ces gens-là seroient fort embarrassés d'en donner des preuves. Rome se sauva sans qu'il fût besoin des intrigues du Cabinet & des conseils du Sénat. Ils aidèrent au vent qui souffloit, mais ils ne le firent pas naître. Ils prirent conseil de la chose même, & se réglèrent sur la négligence de l'ennemi, qui leur donne tout le tems qu'il falloit pour se reconnoître & recourir aux expédiens. Leur salut s'offrit de lui-même, ils ne firent rien que ce que pourroit faire la prudence la plus commune. Toute autre conduite eût fait voir qu'ils manquoient non seulement de courage, mais encore d'esprit & de jugement.

L'événement de Cannes, qui sembloit être le dernier jour des Romains, leur ouvrit par la nonchalance du victorieux une source abondante de ressources pour se tirer des fâcheux embarras où ils se trouvèrent : ressources qui naissent ordinairement des grandes infortunes, & que les Romains n'eussent jamais découvertes, si l'extrémité de leurs affaires ne leur eût ouvert les yeux : la faute d'Annibal de laisser sa victoire imparfaite, la consternation où le Sénat se trouvoit alors ; tout cela joint à la crainte du danger fit une telle révolution dans l'esprit de ses Citoyens, que sans qu'aucun s'avisât de leur faire voir le pressant besoin de la République pour la défense de la liberté, toutes les bourses s'ouvrirent avec une telle volonté & si généreusement, qu'on trouva de l'argent au-delà de ce qu'il en falloit pour la continuation de la guerre. Ces secours sont toujours plus certains & plus assurés dans une République que dans un État monarchique. Tout cela prouve manifestement

que les Princes ou leurs Ministres, qui ne se laissent point abatre, & qui s'élancent au-delà des plus grands revers de fortune, trouvent souvent leur salut, où les petits courages & les esprits médiocres ne voient que des obstacles & des difficultez insurmontables. On n'est jamais si foible qu'on se l'imagine, lors même que les maux semblent être parvenus à leur comble. Ils ne le sont qu'en apparence aux hommes de grand entendement & de grand cœur. Ils trouvent, lorsqu'ils sont arrivez, qu'en tenant ferme le gouvernail sans le lâcher, & en se roidissant contre la tempête, on se sauve par des remèdes auxquels l'on n'eût jamais pensé. Les grands succès sont toujours accompagnez de défauts dans les suites. Les grands génies les saisissent & en profitent. Cela se remarque dans les plus grands hommes.

L'Histoire de France nous fournit une infinité d'exemples précisément sur le fait dont je parle, comme celles de tous les Etats du monde : car il n'y a rien de moins rare que ces sortes d'événemens. Ne croiroit-on pas que les actions de vertu des Romains surpassent tout ce qu'on peut faire & imaginer de plus grand ? Nous avons cité des exemples modernes sur d'autres sujets, qui sont même au-dessus de ceux des Anciens. J'en vais citer trois sur l'événement dont je parle, d'une ressemblance admirable dans presque toutes leurs circonstances, sans remonter plus haut que les regnes de Henri II. & de Louis XIII.

La journée de Saint Quentin en 1557. comparable aux plus funestes dont notre Histoire fasse mention, mit le Roiaume sur un tel penchant, qu'on auroit cru que sa décadence ne tenoit plus qu'à un filet. Il a plu à nos Historiens de nous la donner sous le titre d'une bataille, quoique ce ne soit dans le fond qu'une déroute des plus complettes. J'en laisse la décision aux gens du métier, car le nombre des prisonniers & celui des morts ne prouvent rien. Quoiqu'il en soit, cette malheureuse affaire fit un effet surprenant dans l'esprit des peuples. La consternation les gagna si fort, qu'il ne s'est jamais rien vû de semblable : & la renommée, qui grossit toujours les objets, augmenta le mal si étrangement, & les forces de l'ennemi, qu'on ne se crut plus en sûreté dans la Capitale, & aussi peu qu'on l'étoit à Rome après la honte de Cannes. Avouons-le, les Parisiens n'étoient point si mal fondez dans leur crainte : car l'ennemi se trouvoit si près d'eux, qu'il

qu'il n'en étoit qu'à trois bonnes marches après la prise de Saint-Quentin ; & si le Général n'eût pas imité Annibal dans son grand défaut , sans lui ressembler en rien dans ses vertus militaires , avant que les Parisiens eussent le tems de se reconnoître , Philippe entroit dans Paris sans le moindre obstacle. C'est à quoi il ne pensa pas. Il copia si bien & si pleinement le Général de Carthage , & les Parisiens le peuple Romain dans le zèle de la patrie , que cette grande victoire ne lui servit de rien. Le Roi , supérieur à une si grande disgrâce , tint bon dans un danger si extrême. La Reine fit paroître le même courage & la même constance , & lui rendit un service très-signalé. » Elle le fit , *dit le Père Daniel* , avec » l'adresse qui lui étoit naturelle ; elle engagea la ville à four- » nir au Roi dans un si grand besoin une grosse somme d'ar- » gent. Les Parisiens la fournirent avec le même cœur , la même volonté & le même zèle pour leur patrie , que les Citoyens de Rome sans y être contraints ; ce qui mit le Roi si fort au large , qu'il eut assez de fonds pour lever une bonne armée , & se voir en état de tout oser & de tout entreprendre contre des ennemis , fiers d'une conquête importante qu'ils acquirent avec autant d'honneur , que les suites en furent honteuses & misérables.

» On raconte , *dit le même Historien* , que Charles V. aiant » entendu dans sa retraite de Saint Juste le détail de la bataille » que son fils avoit gagnée , demanda au courrier si le Roi » d'Espagne étoit à Paris : faisant entendre par-là que , s'il n'y » étoit pas encore , il n'avoit pas sçu profiter de sa victoire. » Et effectivement plusieurs Capitaines de l'armée Espagnole , » après cette journée , furent d'avis que le Duc de Savoie , au » lieu de retourner au siège , prît sa marche vers cette Capi- » tale ; parce qu'il n'y avoit sur le chemin aucune ville capa- » ble de tenir devant une armée aussi puissante que la sienne , » nulles troupes qui pussent l'arrêter , & qu'infailliblement » dans la consternation où cette nouvelle jetteroit les Pari- » siens , il trouveroit Paris abandonné.

Si nous en croions l'Auteur que je viens de citer , le Roi d'Espagne , de concert avec le Duc de Savoie , fit fort bien de ne point marcher à Paris , & nous débite toutes les raisons qu'ils eurent pour abandonner une telle entreprise , & il les appuie de l'autorité d'un Auteur Espagnol * , sans prendre garde que celui-ci tâche autant qu'il peut d'exténuer cette

* Louis Cabrera , liv. 4. c. 8.

faute énorme, & qu'il raisonne de la manière du monde la plus piroiable. Les réflexions des Capitaines étoient bonnes & solides, elles ne sont pourtant pas du goût de notre Historien. Je m'en étonne beaucoup. *Il est fort vraisemblable*, dit-il, *que Charles V. nonobstant ce qu'il dit à cette occasion, auroit pris le même parti, s'il avoit été à la tête de cette armée.* Sur ce pied-là Annibal fit encore mieux de ne point marcher à Rome, puisqu'il eût trouvé une ville où tous les Citoyens étoient soldats; au lieu que Paris n'étoit plein que de Bourgeois, qui ne sçavoient ce que c'étoit que la guerre. Le Père Daniel trouve que l'Historien Louis Cabrera raisonne très judicieusement & très-sensément sur ce projet, & lui fait dire, *que si le Duc de Savoie avoit écouté le conseil qu'on lui donnoit, il eût pu lui arriver ce qui arriva au Duc son père, lorsqu'il accompagna Charles V. dans son expédition de Provence, d'entrer en France en mangeant des faisans, & d'en sortir ne mangeant que des racines; persuadé qu'il étoit qu'en de telles occasions les Rois, & sur tout les Rois de France, ne manquent jamais de ressources.* Je l'avoue; mais en ne leur donnant pas le tems d'y recourir, car il en faut beaucoup, ils se trouvent nûs & sans forces. Le bon Cabrera ne sçait ce qu'il dit, & ne connoît pas mieux la Provence que la Picardie. L'Auteur François, aussi mal informé, s'embarasse quelquefois dans des réflexions politiques & militaires, qui ne sont pas toujours fort justes: il auroit mieux fait de laisser là son Auteur Espagnol, qui a ses raisons pour raisonner mal, & d'avouer franchement que la faute étoit infiniment plus grossière que celle d'Annibal, & cet aveu auroit fait honneur à son jugement.

» Plusieurs personnes éclairées ont cru, *dit l'Historien de*
 » *Louis XIII.* que Gustave-Adolphe commit la même faute,
 » après la bataille de Léipsick en 1631. qu'Annibal après la
 » bataille de Cannes. En allant droit à Vienne, disoit-on,
 » Sa Majesté Suédoise chassoit l'Empereur effraïé, l'obligeoit
 » à recevoir les conditions de paix qu'elle auroit voulu lui
 » prescrire, & lui ôtoit les moiens de soutenir & de pour-
 » suivre la guerre. Ferdinand n'avoit point de troupes qu'il
 » pût opposer au vainqueur. La ruine de la Maison d'Au-
 » triche entraînoit celle de ses Partisans, réduits à implorer la
 » clémence du Roi de Suède, & à s'accommoder au plutôt
 » avec lui. Pendant qu'il auroit dépouillé l'Empereur, les

» Princes de l'union Protestante donnoient assez d'occupation
 » à ceux de la ligue Catholique , pour les empêcher de secou-
 » rir la Maison d'Autriche.

La faute de Gustave-Adolphe n'est pas à beaucoup près si grande que celle de Charles XII. son petit-fils , après le passage fameux du Boristhène en 1708. & la bataille de Holowzin , qui suivit de près , & qu'il remporta sur le Czar , où ce Prince étoit en personne. Après cette grande action rien ne l'empêchoit d'attendre un grand convoi & un renfort considérable de troupes que lui amenoit le Général Lewenhaupt : il devoit mettre toute son attention à ce que ce grand convoi arrivât , & ne fût point surpris. Il lui étoit facile d'y réussir. Mais il tomba dans une autre faute qui fut la cause de toutes ses infortunes , elle surpasse celle d'Annibal. Le Roi de Suède se laissa d'attendre ce convoi , » & lui envoya ordre de ne pas venir , dit son Historien , qui a écrit sur d'excellens Mémoires , j'en puis juger , » ce Prince fut quelques jours incertain de la route » qu'il devoit tenir : ne sachant s'il devoit poursuivre selon le » chemin qu'il prendroit , ou s'il marcheroit droit à Moscow » pour faire soulever cette Capitale. Ce dernier parti étoit , » ce me semble , le plus sûr pour ruiner l'Empire Moscovite , » & ce fut celui auquel le Roi parut d'abord s'attacher ; mais » changeant tout à coup de résolution sur quelques avis qu'il » reçut du Général Mazeppa , avec qui il entretenoit depuis » longtems une intelligence secrète , il forma le dessein de » marcher vers l'Ukraine , dans l'espérance d'y exciter les » Cosaques à une révolte capable d'embarasser le Czar. Qui doute qu'il ne dût marcher à la Capitale ? Mais il falloit auparavant dissiper les débris de l'armée vaincue , & ne donner pas le tems au Czar , consterné d'une si grande défaite , de revenir de son épouvante , & de rassembler de nouvelles forces pour se rabattre sur le Général Lewenhaupt , qu'il battit , & lui enleva son convoi. Cette faute produisit cette foule de disgraces , dont la dernière finit par la perte entière de toute son armée à la journée de Pultowa , qui pensa lui coûter la liberté.

L'histoire
 de Suède sous
 le regne de
 Charles XII.
 liv. 9.

Les Politiques malhabiles s'imaginent qu'en prenant toutes les places d'une frontière , il faut nécessairement que la Capitale tombe , & soit soumise au vainqueur , & que c'est la chose du monde la plus prudente que d'y marcher après ce coup fait. Ce raisonnement vaut moins que rien. Je décide

net, comme l'on voit; puisque je suis fondé sur les règles de la guerre & sur le bon sens, autant que sur les exemples anciens & modernes. Qu'on se mette bien à l'esprit que tant que la Capitale subsiste, on en tire des secours & des ressources infinies, qui surprennent quelquefois. J'ai cité la faute de Philippe II. Le Cardinal Infant nous en offre une de même espèce, où il tomba très-grossièrement. L'événement mérite que nous nous y arrêtions, mais en fort peu de mots.

La France ne fut pas moins consternée en 1636. sous le Ministère du Cardinal de Richelieu, plus heureux qu'on ne le croit, & moins habile qu'on ne le pense, comme je le prouverois bien, si c'étoit ici le lieu de faire l'analyse de son Ministère. Notre foiblesse étoit si grande en Flandre, le Ministre si mal informé, & les places de Picardie si mal pourvûes, que le Cardinal Infant étant entré dans le Roiaume à la tête d'une armée extraordinairement supérieure à la nôtre, nous n'osâmes paroître. L'Espagnol ne trouvant personne qui lui fît tête, attaque la Capelle, qui se rend aussitôt: le Catelet ne tient pas davantage, bien moins par la faute de ceux qui y commandoient que par celle du Cardinal, qui avoit négligé de munir la frontière de toutes les provisions nécessaires pour sa défense. On marche de là à Corbie, qui étoit aussi peu en état de tenir que les autres: elle capitule sans presque aucune résistance. Cette perte fut suivie de celle de deux postes de peu d'importance, & par cette conquête notre frontière se trouva toute ouverte. La fraieur se répandit par tout le Roiaume, lorsqu'on apprit que les Espagnols n'étoient plus qu'à vingt lieues de Paris. L'épouvante gagna si fort les Parisiens, qu'il y en eut une infinité qui déménagèrent, & d'autres qui attendoient le moment de partir, après avoir fait emporter au loin ce qu'ils avoient de plus précieux.

Le Cardinal Ministre tomba dans le même abattement, & certainement le Capucin Joseph son Confident n'avoit pas tort de l'appeller *Poule mouillée*. Il pensa d'abord à conduire le Roi, non moins abattu que lui, à Orléans. Le Général Espagnol ne pouvoit guères ignorer ces choses. Rien ne l'empêchoit de tirer droit à Paris, & personne ne doute qu'il n'y fût entré: tant les Parisiens connoissoient peu la force de leur ville, dit l'Auteur de la Vie du Maréchal de Guébriant, & cependant l'ennemi n'osa tenter une telle entreprise. Un Vénitien en donne la raison: c'est, dit-il, que les armées victorieuses

trouvent ordinairement des difficultez & des sujets de défiance, dont les ennemis, mieux informez de la mauvaise situation de leurs affaires, ne s'apperçoivent pas. Ce qu'il y a de bien de surprenant, c'est qu'il n'y eut aucun combat. La prise d'une seule ville & de deux méchans châteaux, mit le Roiaume au penchant de sa ruine, du moins la Capitale ne pouvoit manquer d'être prise. Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que Jean de Wert conseilla & pressa inutilement le Cardinal Infant de profiter d'une si belle occasion. Pendant qu'il s'amuse à ravager la Picardie, Richelieu eut le tems de se reconnoître, & de prendre de bonnes mesures pour arrêter les progrès des ennemis. On exhorte les peuples à prendre les armes. Ils font plus, ils ouvrent leurs bourses de bonne grace, & chacun se taxe au-delà même de son pouvoir : de sorte qu'en peu de tems le Roi se trouva en état de lever de nombreuses troupes, de reprendre Corbie, & de repousser les Espagnols jusqu'aux portes de Bruxelles.

Il faut des fonds pour la guerre, sans quoi, dit Démosthène, projets, mesures, précautions, tout devient impossible. Cette sentence est vraie, & n'a qu'une face ; mais dans les conjonctures telles que celles dont je viens de parler, il faut périr, si l'on ne trouve les fonds nécessaires pour se tirer d'embarras. L'ancienne Rome & Paris sont peut-être les seules villes qui nous aient fourni de tels exemples de générosité dans leurs Citoyens. Ces fonds sont peu nécessaires aux grands Capitaines, qui fournissent aux frais de la guerre par la guerre même. Mais aujourd'hui que les grands Guerriers sont d'une aussi grande rareté qu'ils l'étoient du tems de la seconde Punique, la guerre épuise un Etat des finances en très-peu de tems, & les victoires ne produisent autre chose que la ruine des peuples. L'on peut dire qu'Annibal faisoit la guerre aux dépens des Romains & à leur honte, comme Aléxandre le Grand à celle des Perses. Le malheur des premiers a son origine dans la mauvaise conduite du Sénat. Il n'eût pas manqué de Capitaines, s'il se fût tourné du côté du mérite. Tel qu'on négligeoit, à la place d'un autre, eût fini la guerre. Les meilleurs & les plus gens de bien éprouvèrent mille traverses, mille dégoûts & mille douleurs, par les intrigues & la malice de leurs envieux. Fabius, le plus sage, le plus éclairé & le plus honnête homme de la République, & à qui Rome dut son salut & sa gloire, n'est pas le dernier qui ait passé pour insensé & pour malhabile parmi

ses Citoyens , & dont les attentions aient été finistrement interprétées. Sa façon de faire la guerre , trop profonde & trop fine pour une nation qui ne connut jamais que l'offensive , passa pour timide & pour lâche parmi une foule de gens , qui en ce tems-là n'entendoient pas mieux celle-ci que l'autre. Leurs défaites perpétuelles leur eussent dû faire connoître qu'on ne pouvoit vaincre Annibal qu'en suivant la méthode de Fabius Maximus. Car dès qu'on lui ôta le commandement , ils se virent sur le point de leur décadence , & l'extrémité de leurs affaires les mit dans la nécessité de recourir à ce grand homme.

Quelle a été la cause de la ruine & de la décadence des affaires de Carthage ? Doit-on l'attribuer tout entière à son Général ? Qu'on s'en garde bien. Sa faute si souvent reprochée ne fut jamais sans remède ; si ce Guerrier célèbre n'eût pas été exposé comme Fabius aux contradictions & à la haine de ses ennemis , jaloux de sa gloire , plus puissans & plus écourez dans le Sénat de Carthage que ceux de l'autre dans celui de Rome. Il n'y eut aucune sorte de brigues & d'artifices qu'ils ne missent en œuvre pour empêcher les secours de troupes que cet habile Général demandoit pour la continuation de la guerre. Rien n'arrivoit , ou ils faisoient en sorte que les préparatifs se faisoient avec une lenteur , qui sans épargner la dépense en ruinoit tout le fruit , & souvent les Romains avertis interceptoient les convois par leurs armées navales. Que l'on compare après cela la conduite de ces deux Républiques , & l'on verra que l'envie & la jalousie des deux côtes concouroient à leur perte , & qu'Annibal n'eut pas moins à souffrir & ne fut pas moins traversé que le Dictateur , toujours blâmé dans sa façon de faire la guerre , & toujours constant à la suivre , & enfin admiré pour l'avoir pratiquée.

Je ne sçai quels sont les faux Fabius qui voulurent imiter le véritable pendant la dernière guerre de 1701. où ils n'entendirent jamais rien. Ils ne pûrent éviter le combat sans se voir réduits à perdre de leur terrain , & ils se firent battre après l'avoir perdu pour en céder encore un plus grand , & par-là ils abandonnèrent nos meilleures places au gré de nos ennemis , que nous eussions battus éternellement , si nous eussions continué notre ancienne méthode de faire la guerre , la plus conforme à l'humeur de la nation.

Cette vertu courageuse & patiente des Romains dans la seconde Punique, n'approche pas à beaucoup près de celle de la République de Hollande. Celle-ci nous fait voir les mêmes vertus & des sentimens encore plus élevez que ceux des Romains dans les guerres qu'elle a soutenues pour secouer le joug de l'Espagne, & jeter les fondemens de sa gloire & de sa liberté : fondemens cimentez du sang & des sommes immenses que nos Rois * prodiguèrent généreusement, pour élever cette République au point de grandeur & d'opulence où nous la voions aujourd'hui. Eussent-ils jamais cru qu'elle s'emploieroit toute entière pour soulever toutes les Puissances de l'Europe contre un Roiaume, à qui elle est redevable de sa liberté & de son salut ?

* Henri IV.
& Louis XIII.

Les Hollandois se font vûs en 1672. dans une situation aussi triste & aussi déplorable que les Romains dans la seconde Punique. Il y a un si juste rapport entre ces deux Républiques en une infinité de choses à l'égard de leur conduite, que je serois l'homme du monde le moins embarrassé de faire le parallèle du Sénat de l'une & des Assemblées de l'autre, si je ne craignois d'être trop prolix. La Hollande ne fut guères moins malheureuse en Généraux dans sa guerre contre Louis XIV. qu'elle fut heureuse en grands Capitaines & en Politiques rafinez dans celle contre l'Espagne au commencement de cette République. Celui * qui prit le commandement de ses forces, après les disgraces des Généraux qui le précédèrent, & qui étoient fort malhabiles & sans expérience, apprit, tout au rebours, à se faire respecter, & à s'acquérir de l'estime, malgré ses continuelles défaites : ce qui décourage & abat les autres, ne l'ébranla pas. Sa patience, sa constance & son courage le mirent au-dessus des plus grands revers de fortune : artisan industrieux & profond de brigues, de querelles & de ligues les plus fameuses, qui seules sauvèrent la patrie prête à tomber.

* Guillaume
Prince d'Orange.

Le Prince de Condé, qui étoit un fin Connoisseur, augura de là que ce Prince seroit un jour un grand Capitaine, & qu'il apprendroit peut-être à nous battre à force d'être battu. Rendons-lui justice, il étoit plus malheureux que malhabile : ses soldats & ses Officiers n'étoient pas comparables à ceux de France. D'ailleurs il ne faut pas croire, comme la plupart, que les Généraux qui réussissent toujours, ou presque toujours, sont les plus estimables. Les malheureux surpassent

quelquefois les autres en prudence , en valeur & en habileté. L'Amiral de Coligni pouvoit être mis de ce nombre : c'étoit le plus grand Capitaine de son siècle. Cependant il fut presque toujours battu. Les victorieux n'avoient que faire de se croire si fort au-dessus de lui , on les connoissoit seulement sur le pied de Généraux heureux. Rien de plus aisé à connoître. Il y a peu de vieux Officiers qui n'en aient vûs.

L'extrémité ou se trouvèrent alors les Hollandois est à peine concevable. Semblables aux Romains , dénués de Généraux , de précautions & de conseils , ils ne desespérèrent pourtant pas de leur salut : tant il est vrai qu'il n'y a point de Puissance plus à craindre que celle qui est appuyée sur l'amour de la liberté & de la patrie , dont la source naît de la constitution du Gouvernement , sur les loix établies , sur la confiance & la bonne foi , qui en font le principal fondement. Leurs richesses deviennent alors celles de la République , chacun s'empresse de fournir aux besoins de l'Etat , & les biens des particuliers deviennent une source féconde qui ne tarit jamais ; ce qui suffit pour nous tirer des plus grands embarras , lorsque l'ennemi nous donne le tems de nous reconnoître & de recourir aux remèdes qui manquent aux autres. Le plus grand gain que les Rois & les Etats puissent faire , c'est de garder la foi publique : fond inépuisable , & ressource assurée pour trouver de l'argent dans le besoin. Les Romains en manquèrent , & les Hollandois dans leurs guerres n'ont-ils pas toujours trouvé ces fonds inépuisables ?

Un Roi qui perd la confiance de ses peuples , n'a plus rien à perdre. Le Roi Jean de Portugal a été un très-grand Prince. Aiant emprunté dans un grand besoin une somme d'argent considérable d'un Marchand , il ordonna qu'on lui paiât non seulement le capital , mais encore les intérêts. Le Marchand , qui avoit prêté cette somme en bon Citoyen , & en sujet qui aime son Prince , les refusa généreusement. Le Roi aiant appris qu'il n'en vouloit point , lui envoya un double intérêt , & lui fit dire , qu'autant de fois qu'il refuseroit , autant de fois la somme seroit doublée. Cette contestation de générosité entre un Marchand & le Roi , dit M. le Clerc , qui cite cet exemple quelque part , a quelque chose de beau , aussi les Portugais contribuoient-ils généreusement pour secourir le Roi dans ses besoins les plus pressans. M. de Colbert empruntoit quelquefois des sommes très-considérables , plutôt pa

par politique que par nécessité, pour gagner la confiance des riches, & les rendoit quinze jours après, avec les intérêts d'une année, disant qu'on croioit en avoir besoin; mais que les affaires aiant changé, le Roi les en remercioit.

La Hollande, sans inquiétude à l'égard des fonds nécessaires pour soutenir la guerre, profita habilement de notre négligence à faire valoir nos avantages. Cette négligence produisit notre salut, comme celle d'Annibal celui des Romains. Dans mille ans d'ici, car il n'en faut pas davantage pour être ancien, les habiles gens prendront plus de plaisir à considérer la conduite de ces sages Républicains dans la guerre de 1672. que celle des Romains dans la seconde Punique. Je ne crois pas qu'il faille descendre plus bas, car il n'y a pas de quoi les admirer dans la guerre de 1701. Leur acharnement contre la France est une tache, dont ils ne se disculperont jamais. Qu'y ont-ils gagné? Pas un pouce de terre.

Annibal sauva Rome pour avoir négligé de marcher droit à cette Capitale après la gloire de Cannes. Louis XIV. se rend maître de Narden, de Woerden & de Oudewater, il n'y a plus qu'un pas à faire pour l'être d'Amsterdam, dont la conquête eût été infailliblement suivie de celle du reste de la Hollande.

Cette opulente ville, qui seule pouvoit faire une Puissance considérable, fut sur le point de se soumettre au vainqueur. On en délibéra dans une Assemblée générale. » La plupart » soutenoient, dit un Auteur anonyme, qu'il étoit plus expé- » dient de se soumettre au Roi, & tâchoient de ramener les » autres à leur sentiment. Cependant Hasselaer & Hop, celui- » ci Pensionnaire de la Ville, celui-là Grand Baillif, qui étoient » les deux qui vouloient demeurer dans l'union des autres Pro- » vinces, commencèrent à parler fortement contre ceux qui » étoient de cet avis. Sur quoi voiant que la brigade étoit si » forte qu'à peine les vouloit-on écouter, ils ouvrirent une » fenêtre qui répondoit sur la place, & menacèrent d'appeller » le peuple, s'ils ne changeoient de sentiment. Cette menace » étonna les plus résolus; & comme le Prince d'Orange fai- » soit son possible pour insinuer qu'il y avoit des traîtres dans » toutes les villes, ils aimèrent mieux ne pas s'obstiner que » de s'exposer à la furie du peuple, qui prendroit la première » impression qu'on lui donneroit. Ainsi deux hommes seuls » furent la cause que le Roi ne fut pas maître de la Hollande :

Hist. de la
guerre de
Holl. depuis
l'année 1672.
jusqu'à celle
de 1677.

» car si Amsterdam se fût rendue , tout le reste se fut conformé
 » sur cette ville , qui est plus considérable toute seule que dix
 » autres ensemble. Deux hommes sauvent la Hollande par
 cette action. Celle de Scipion seul fit le salut de Rome & de
 toute l'Italie dans une affaire toute semblable , qu'il est bon de
 rapporter.

Après l'infortune de Cannes , un grand nombre des premiers des meilleures Maisons de Rome & des Sénateurs , qui s'étoient trouvez dans cette bataille , désespérant du salut de leur patrie , s'assemblèrent dans la maison d'un certain Métellus. » Ils faisoient dessein de s'embarquer au premier port ,
 » & d'abandonner l'Italie. Un si indigne complot excita l'indignation de Scipion , il résolut de s'y opposer au péril même de sa vie , & se tournant vers d'autres Officiers qui se trouvèrent chez lui ; que ceux , leur dit-il , à qui le salut de l'Etat est cher , me suivent : il sort , va droit dans cette maison , où se tenoit ce Conseil , il y entre & met l'épée à la main : Je jure , dit-il , que je n'abandonnerai jamais la République , & que je ne souffrirai point qu'aucun de nos Citoyens l'abandonne ; & s'adressant ensuite au maître de la maison ; il faut , lui dit-il , que toi & ceux qui sont ici fassiez les mêmes sermens , ou je vous tuerai tous.

Il ne faut qu'un homme ferme , résolu & d'un grand cœur dans une Assemblée composée d'une multitude de lâches , pour sauver un Etat qu'ils vont précipiter par leurs mauvais conseils & leur peu de résolution dans une honteuse servitude : il ne faut pas en attendre d'autres de la crainte & de la poltronnerie. Si la peur fait une telle irruption dans le cœur de ceux qui délibèrent dans le Cabinet des Princes , & loin du danger , que de proposer des choses capables de causer la ruine entière de la patrie : que doit-on espérer de leurs semblables dans un Conseil de guerre , où il s'agit de profiter des occasions les plus favorables , ou de se sauver par une résolution généreuse ? Rien de bon. Soit à la guerre , soit dans le Cabinet , on doit être perpétuellement en garde & se défier sans cesse de ces sortes de gens timides & trop circonspects , également fertiles en doutes & stériles en expédiens. C'est le plus grand malheur qu'il puisse arriver aux Princes , que de les admettre dans leurs Conseils. Je ne vois rien de plus dangereux que ces sortes d'esprits.

J'ai remarqué plus d'une fois dans cet Ouvrage , que dans les

Conseils de guerre ou dans le Cabinet, où il s'agit de délibérer sur l'exécution d'une entreprise hardie & d'un grand éclat, & souvent nécessaire; la plupart de ceux dont la valeur est connue, & qui ne percent pas jusqu'aux obstacles qu'on pourroit rencontrer, ne manquent jamais de les approuver, & d'engager les autres à franchir le pas. Ils croient qu'on les soupçonneroit de timidité, s'ils étoient d'un sentiment contraire à celui qui en est l'auteur, malgré l'opinion du grand nombre. Ces gens-là sont plus utiles dans les armées, & moins contagieux que ceux qui se piquent de voir beaucoup plus loin que les autres par leur extraordinaire prudence. Ils ne valent rien pour la guerre, une Ambassade leur conviendroit mieux.

Les Scipions, les Hops, les Hasselaers ne se rencontrent pas toujours: ils sont au contraire fort rares; mais ils le sont moins dans les Etats Républicains que dans les Monarchiques. La République de Gènes ne laisse pas que de nous fournir trois hommes comparables aux trois premiers, dans la guerre qu'elle fut obligée de soutenir en 1625. contre Charles-Emanuel Duc de Savoie & le Connétable de Lefdigières. Celui-ci, joint à l'autre, qui s'imagina sérieusement que la conquête de Gènes lui étoit réservée, crut un certain tems que les Génois se donneroient d'eux-mêmes à la France, sans qu'il fût besoin de les assiéger. L'exemple mérite d'être rapporté.

Le Sénat de Gènes réduit à l'extrémité, ne lui restant plus que la Capitale & la ville de Savone, entra en négociation secrète avec Lefdigières, qui s'imagina que cette conquête étoit une chose infaillible: il parla avec tant de hauteur, que l'épouvante étoit générale dans Gènes. On tint Conseil là-dessus. » On agita si la République se donneroient absolument » à Louis, ou à Philippe. Et après de longs débats, l'opinion » de ceux qui, plus amoureux de leur liberté, vouloient » qu'on mît tout en œuvre, afin d'obtenir le secours & la » protection du Roi Catholique, sans se soumettre à sa do- » mination, l'emporta de trois voix. C'est ainsi, dit l'*Hif-* » *torien*, qu'un petit nombre de gens plus courageux & mieux » sensez que les autres, sauvent quelquefois la multitude qui » va se perdre par une résolution désespérée, lorsque les af- » faires de la patrie sont sur le point de se rétablir. Le Duc » de Savoie & le Connétable de Lefdigières, après avoir bien » concerté d'assiéger Gènes, se trouvèrent eux-mêmes dans le

Vass. Hist. de
Louis XIII.
l. 22.

» dernier embarras. Ils attendoient inutilement une flote ; mais elle ne vint pas. La ville se rendoit infailliblement , s'ils s'en fussent approchez , tant la consternation étoit grande parmi le peuple & les troupes , dont cette place étoit presque entièrement dé garnie. L'occasion étoit belle , Lesdiguières n'en profite pas. Qu'arriva-t-il de cela ? La désertion se mit dans les deux armées combinées par la disette des vivres & des fourrages ; & les maladies venant de recrue , il fallut se retirer & abandonner honteusement une si belle entreprise.

Ce qui me paroît digne d'admiration dans la conduite des Romains , & qui trouve peu d'exemples , est cette célèbre diversion qu'ils firent en Espagne , & ensuite en Afrique ; à la vérité un peu tard , quoiqu'ils eussent dû commencer par la dernière : car c'étoit là qu'étoit la partie sensible des Carthaginois , & non pas l'Espagne , où les Romains trouvèrent une infinité d'obstacles , & firent des pertes considérables. Ils y furent souvent battus , contre l'opinion du Sénat , qui s'étoit imaginé que cette entreprise étoit la chose du monde la plus facile : tant il étoit mal informé des forces de ce pais-là , & de la valeur des peuples. Pourquoi ne pas aller en premier lieu en Afrique ? Outre que la Sicile favorisoit cette diversion comme la Sardaigne , qui n'en étoit guères moins voisine , l'exemple d'Annibal , qui avoit passé en Italie , leur eût dû faire comprendre qu'il étoit toujours plus avantageux de porter le coup droit au cœur : car toute la force des Carthaginois étoit dans leur Capitale , & rien n'empêchoit les Romains de commencer par-là leur entreprise. C'est une faute qui dépare beaucoup la grandeur de ce qu'on admire encore.

La diversion que l'armée de l'Empereur & celle des Alliez firent chez les Suédois en 1659. n'est pas moins digne de remarque. Montécuculi en fut l'auteur. Les Impériaux étoient dans le Jutlande , lorsqu'ils tentèrent toutes les voies imaginables pour passer dans l'Isle de Fuhnen , afin de combattre Urange ; mais inutilement : ils furent repoussés avec beaucoup de perte. » Je dis alors , *rapporte Montécuculi* , que le moien de » s'approcher de l'Isle étoit de s'en éloigner ; que la voie la » plus courte étoit de faire un circuit de cinquante lieues , & » que la porte pour y entrer n'étoit pas Middelforth , mais » la Poméranie. Cette pensée fut approuvée : on marcha aussitôt en Poméranie , on passa la Pène en plusieurs endroits. » On emporta d'abord les forts de Damgort , Trubsée , Loetz ,

» Treptow, & ensuite plusieurs places fortes, & on courut le
 » long de la mer Baltique jusques sous Stralsund, Wolgast,
 » Anclam, &c. L'éclat de ce foudre tira tout d'un coup Uran-
 » gel de la Fionie ou de Fuhnen, il vint en hâte avec quel-
 » ques troupes au secours de la Poméranie : mais ses forces
 » ainsi divisées, ne suffirent ni pour défendre la Poméranie,
 » ni pour garder la Fionie, qui se trouva tellement affoiblie
 » par ce détachement, que les troupes des Alliez restées der-
 » rière trouvèrent moien d'y entrer, d'y défaire l'ennemi, &
 » de l'obliger à se rendre à discrétion; & celles qui étoient
 » entrées en Poméranie le réduisirent en tel état, que si la
 » paix ne fût survenue, on l'auroit bientôt toute reconquise,
 » & tout cela fut l'effet d'une diversion.

Alphonse Roi de Naples, célèbre par son sçavoir & par l'estime qu'il faisoit des gens de Lettres, disoit qu'on ne réussissoit à la guerre que par la diligence & la diversion; mais il n'y a que des Ministres habiles, & qui gouvernent & conduisent une guerre sur de grandes pensées, qui soient capables de ces sortes d'entreprises.

Avouons-le franchement, nous ne voions rien qui égale celle d'Agathocles, si souvent répétée dans cet Ouvrage. Elle fut bien plutôt, disent quelques-uns, un effet de son désespoir & de l'extrémité où il se trouvoit, que le résultat d'un profond raisonnement & de la prudence. C'est mal raisonner : comme si ce n'étoit pas des grandes extrémités que les grands hommes tirent toute leur gloire. Il voioit sa perte infaillible & assurée dans la défense de Syracuse. Sa résistance, quelque vigoureuse, quelque opiniâtrée qu'elle fût, ne faisoit que suspendre sa décadence de quelques jours. Il le voioit bien. Son grand cœur & son habileté le portèrent à détourner l'orage par une diversion en Afrique. Il y porte la guerre & la terreur, & fait passer l'une & l'autre dans le pais de ses ennemis, & sauve le sien par cette diversion mémorable. Celle des Romains est-elle comparable à celle-ci, & ne vint-elle pas trop tard ?

On peut voir par tout ce que j'ai dit, que je n'écarte aucune des actions des Romains qui peuvent mériter nos éloges dans leur guerre contre Annibal. Ces actions sont pourtant en très-petit nombre, on ne sçauroit le nier, pour peu d'attention qu'on y donne. D'où vient donc que les Écrivains anciens & modernes les admirent & les élèvent si fort dans

leur conduite & dans leurs sentimens ? Ce sont les faits qui louent , & non les paroles : celles-ci ne prouvent & ne démêlent rien , si on ne les tire des autres. Le tems & le nombre de leurs Panégyristes , qui se suivent aveuglement , & particulièrement les derniers , ont tellement prévenu le monde , & donné une telle autorité à leurs décisions , que personne ne s'est avisé d'examiner s'ils ne se sont point trompez dans leurs sentimens , & si leurs éloges sont aussi bien fondez qu'ils le disent. Je ne vois pas qu'ils le soient beaucoup à bien des égards , & je me fonde sur l'exhibition nûe & simple des faits. La rhétorique donne un grand relief aux circonstances avantageuses ; mais il s'en trouve toujours quelqu'une parmi qu'on ne manque pas de saisir , pour faire disparoître celles qui ne le sont pas , & de tirer même des sujets d'éloges où les esprits les moins attentifs trouvent beaucoup à blâmer. Nous en avons donné d'assez bonnes preuves ; mais nous ne sommes pas sitôt prêts de finir , il nous reste encore beaucoup à dire.

La faute d'Annibal influe tellement sur toutes les affaires des Romains , au bonheur de ceux-ci & au malheur de Carthage , qu'on ne doit pas s'étonner après cela si j'y reviens si souvent. Toutes les précautions , les ressources , tous les secours que le Sénat trouva après l'événement de Cannes , lui eurent été inutiles , si Annibal eût marché droit à Rome après sa victoire : faute fatale à sa gloire , & plus encore à sa patrie. J'avois oublié le compliment qui lui fut fait , & dont le souvenir l'empêchoit sans doute de bien dormir : *Vincere scis Annibal , sed victoria uti nescis*. Jamais homme ne sçut moins profiter de ses victoires que cet habile Guerrier. Grande faute certes , & qui dépare furieusement sa réputation. S'il eût cru Maharbal , l'Histoire du peuple Romain finissoit à la seconde Punique , & dans le troisième Livre de notre Auteur.

Il y a plus à rabattre que l'on ne s'imagine au merveilleux qu'on prétend rencontrer par tout dans la conduite du Sénat & du peuple Romain dans cette seconde Punique. Je l'avouerai franchement , il y auroit de la bêtise ou de l'imprudence de livrer sa crédulité à celui-ci ou à celui-là , parce qu'ils sont anciens , & moins encore à une foule d'Ecrivains modernes , beaux esprits qui ont établi leurs éloges sur la foi des premiers , dont ils s'entêtent , sans trop examiner s'ils sont raisonnables dans les leurs , ce que je n'ai garde d'assurer :

car ils mettent par tout des fleurs où nous ne voions que des ronces. En vérité cela me semble fort surprenant. Il ne m'arrive guères de plier sous l'affirmation d'autrui, qu'après un mûr examen, & d'admirer ce qui dans le fond ne me paroît ni admirable ni merveilleux. Je ne vois rien qui mérite d'être exalté depuis l'entrée d'Annibal en Italie jusqu'après l'événement de Cannes, & depuis celui-ci jusqu'à la bataille de Zama, qui termina la guerre d'Annibal, comme Polybe l'appelle : car je ne vois pas, après avoir suivi les Romains dans toutes leurs démarches, que leurs Panégyristes soient autrement fondez que sur la faute du Général Carthaginois, qui fut aux Romains une occasion de salut. Ne diroit-on pas qu'ils la firent naître ? Les esprits les plus bornez ont une intelligence & des vûes suffisantes pour trouver des ressources & des remèdes lorsqu'il ne paroît plus rien qui ne concoure à leur ruine, quand on leur donne le tems d'y recourir & de les appliquer sur la plaie : ils se présentent même inespérément. S'ils les négligent, il faut l'attribuer à leur négligence, à leur ignorance, & au manque de courage & de résolution, qui leur ôtent le jugement.

Il faut donc en revenir à ce que j'ai dit dans cette première Partie, que l'on ne voit rien dans les Romains, dans les commencemens comme dans la fin de cette seconde Punique, qui soit fort extraordinaire, & qui remplisse l'idée que je m'en étois d'abord formée. Il y a mille exemples dans les Modernes de cette fermeté, de ce courage, de cette patience tant vantée des admirateurs des Romains. J'en ai cité un assez bon nombre, & j'ai raison de me plaindre que qui que ce soit de nos Ecrivains n'y ait fait l'attention qu'ils méritent. Cela me feroit croire qu'il faut être guerrier & d'une expérience consommée, accompagnée d'une étude profonde de l'Histoire, pour faire une juste comparaison des guerres des Anciens avec celles des Modernes, & juger s'il n'y a pas plus de grand & de beau dans les unes que dans les autres. L'on s'est épuisé & desséché l'esprit sur l'éloge de cette République. Celles d'Athènes & de Lacédémone ont-elles été louées autant qu'elles en sont dignes ? Ne nous fournissent-elles pas des vertus plus illustres & des guerres plus éclatantes que celles de Rome, & des Acteurs en plus grand nombre tout aussi célèbres, s'ils ne le sont plus que ceux de cette Rome, dont nous sommes si fort étourdis ? Passons à la seconde Partie.

On trouvera peut-être étrange une réflexion qui me vient à l'esprit : je la hazarde pourtant. Je dis donc que la République Romaine, son Sénat, si l'on veut, & son peuple, n'oublia rien de tout ce qui pouvoit contribuer à sa perte & à sa honte.

On juge du mérite des Princes & des Républiques par le choix des sujets qu'ils emploient dans la conduite d'une guerre, ou pour en recevoir les conseils. Quel fut donc le choix que fit Rome ? Cette ville se trouve dans un état déplorable & de crise, où elle eût dû avoir recours à ce qu'il y avoit de gens habiles & éclairés dans la République pour la garantir des disgraces & des pertes dont elle se trouvoit accablée. On fait tout le contraire, on met à la tête des armées des Généraux étourdis ou sans expérience, qui mettent tout en risque témérairement, sans jugement & sans nécessité, ou du moins sans aucune espérance de pouvoir réussir. Peut-on rien voir de plus pitoyable que cette conduite ? La République avoit plusieurs armées en campagne en différens endroits de l'Italie, où elles étoient peu nécessaires. Le Général opposé à Annibal se hâte de donner bataille, & engage imprudemment une bataille générale & décisive, sans songer qu'il pouvoit grossir son armée de ce qui étoit inutile ailleurs : s'il n'étoit pas en son pouvoir de le faire joindre, il dépendoit du moins de lui de ne rien hazarder, ou de faire comprendre au Sénat, s'il n'étoit pas capable de le voir lui-même, que cette jonction pouvoit former une armée si formidable & si nombreuse, que l'ennemi en eût été infailliblement accablé. Mais bien loin de profiter de cet avantage, le Général le néglige, soit par ignorance ou par la crainte que son Collègue ne partage avec lui l'honneur d'une victoire qu'il croit assurée.

Si Sempronius eût été moins impatient & moins plein de l'opinion de son mérite & de ses forces, il eût pû les augmenter de la moitié ; il eût été alors impossible à Annibal de se tirer des bords de la Trébie sans s'exposer à une défaite manifeste, ou à perir de misère faute de vivres, & les Insubriens l'eussent infailliblement abandonné pour se tourner du côté des Romains.

Flaminius, encore plus imprudent que l'autre, fut totalement & honteusement défait à Thralyméne, pour n'avoir pas attendu son Collègue, qui accouroit à son secours à grandes

grandes journées, à la tête d'une bonne armée. Voilà des fautes bien avérées, & qu'on ne sçauroit excuser. Mais en voici qui ne sont pas moins énormes, & qui tombent sur tout le corps de la République. Dans un tems où les Carthaginois se trouvent engagés au milieu de l'Italie, où ils ne voient aucun moien de se sauver qu'en hazardant le tout pour le tout, pendant que les Romains trouvoient leur salut en temporisant; que fait le peuple & la plus grande partie du Sénat? Ils vont chercher la brebis galeuse pour la mettre à la tête du troupeau, comme si le mérite du Général ne faisoit pas la décision des batailles. C'est de Terentius Varro dont je parle.

La plupart furent taillez en pièces, dit notre Auteur, d'autres furent jettez en bas de leurs chevaux; quelques-uns se sauvèrent à Venuse, du nombre desquels étoit Varro le Général Romain, cet homme abominable, dont le Gouvernement coûta si cher à sa patrie. Voilà le sujet sur lequel ces graves Magistrats jettèrent les yeux. C'est cet homme qui se rendit si célèbre par la perte de la bataille de Cannes, qui couvrit de honte le nom Romain. On n'eût pû choisir un Chef plus méprisable en tout sens. Grand sujet de leçon pour les Princes & les Républiques, qui élèvent aux honneurs les plus éminens de la milice des personnes sans aucune expérience de la guerre, sans capacité & sans le moindre courage. Ils donnent lieu par se moien aux Apprentifs, dit un grand Ministre, de faire des coups d'essai en des occasions, où ceux des Maîtres & les chefs-d'œuvres sont nécessaires. Un Général d'armée incapable d'un tel emploi, poursuit le même Auteur, est capable de hazarder mal à propos toute la fortune de son Maître & le bonheur de son Etat.

Testament
polit. du
Gard. de
Richelieu.

Jamais la République ne se vit plus agitée de cette sorte d'esprits que dans ce tems-là. Tite-Live met Bebius, Tribun du peuple & parent de Varro, à la tête de ce parti. Il n'y eut sortes d'artifices qu'il n'employât pour l'élever au Consulat. Ce premier enlaça si bien le peuple par ses brigues & ses harangues séditieuses, aidé de l'éloquence & des impostures de l'autre, & de ses promesses extravagantes de chasser Annibal de l'Italie, que le peuple & la plus grande partie du Sénat furent persuadés que tout étoit perdu, sur la foi de Bebius & des promesses de Varro, si tout autre que celui-ci se mettoit à la tête des forces de la République, dont il

promettoit de rendre bon compte par la défaite d'Annibal. Les plus sages , qui se trouvoient alors les plus foibles , prévirent bientôt que l'élevation d'un sujet aussi misérable que celui-là tourneroit au malheur de la République. On eut beau le représenter , ce fut inutilement : il fut élevé à ce grade éminent à la honte éternelle du nom Romain.

Cela me fait souvenir d'une plaisanterie d'Aristophane dans sa comédie des cavaliers , que j'ai lûe quelque part dans M. le Clerc. Il fait paroître un homme sur la scène , qui semblable à Bebius vouloit engager un vendeur de saucisses à devenir un homme d'Etat. Celui-ci , plus modeste & moins ambitieux que notre boucher , rechignoit à cette proposition : il trouvoit cet emploi trop élevé & trop au-dessus de son esprit & de son expérience. Il n'en vouloit rien faire. » Eh mon ami , *lui disoit l'autre* , c'est la chose du monde la plus aisée. Conduisez-vous comme vous faites présentement. Mêlez & confondez toutes choses ; contrefaites toujours l'homme populaire , en adoucissant votre voix par quelques petits mots de cuisine. Vous avez d'ailleurs tout ce qu'il faut pour faire un Orateur public. Vous avez la voix âpre , vous êtes malicieux , vous êtes toujours dans la place publique , vous avez tout ce qu'il faut pour gouverner l'Etat. A ce que je vois le Poëte ne se moquoit point mal des Athéniens , qui ne se corrigeoient pas de leurs défauts dans le choix des hommes. On peut fort bien appliquer cette plaisanterie aux Romains , du tems de la seconde guerre Punique , qui éloignoient du commandement des armées les plus honnêtes gens de la République , dont les infortunes demandoient l'expérience la plus consommée.

On peut leur appliquer encore une raillerie d'Antisthène ; qui se moquoit des Athéniens sur le choix de leurs Généraux. Montagne le rapporte avec trop de grace pour ne pas l'insérer ici. » Antisthène persuadoit un jour aux Athéniens qu'ils commandassent que leurs ânes fussent aussi bien employés au labourage que leurs chevaux ; sur quoi il lui fut répondu , » que cet animal n'étoit pas né à un tel service. C'est tout un , repliqua-t-il , il n'y a que de votre ordonnance : car les plus ignorans & les plus incapables hommes , que vous employez au commandement des armées , ne laissent que de devenir incontinent très-dignes , parce que vous les employez..

C'étoit justement ce que faisoient les Romains. Je m'étonne que Polybe ne nous ait pas mieux caractérisé Varro. Tite-Live n'y a pas manqué ; car outre qu'il nous le fait connoître par les qualitez du cœur, il nous apprend encore son extraction. *Terentius Varro qui priore anno prætor fuerat, loco non humili solum, sed etiam sordido ortus, patrem lanium fuisse ferunt, ipsum institorem mercis, filioque hoc ipso in servili ejus artis ministerio usum.*

» Terentius Varro, dit-il, qui avoit été Préteur l'année auparavant, étoit un homme non seulement de basse extraction, » mais encore d'une naissance méprisable : car l'on tient qu'il » faisoit le métier de boucher, lui-même étalant & vendant » sa marchandise. Son père s'en étoit aidé dans une profession » si vile & si misérable.

Ce reproche est-il bien certain ? Je n'oserois trop l'affûrer, bien qu'aucun Ecrivain depuis Tite-Live jusqu'à nous ne se soit avisé de le révoquer en doute. Le silence de notre Auteur sur ce passage, paroît nous laisser quelque soupçon : car quoique les Historiens soient presque tous unanimes sur cette généalogie, cela ne fait pourtant pas preuve contre un Auteur presque contemporain. Il me semble que cela méritoit bien d'avoir place ici, s'il en eût été informé. Peut-être que les Auteurs qui ont écrit longtems après lui n'en ont parlé que sur un oui-dire. Passons ceci, car en fait de généalogie on peut hardiment se fier à une tradition orale à l'égard de certaines familles qui se sont élevées aux plus grands honneurs de la République, & qui ont joué un grand rôle, soit en bien ou en mal. Mais tout cela ne feroit rien, si Varro avoit été représenté à l'égard de ses mœurs & de ses talens tout autrement qu'il ne l'est dans Polybe & dans tous les Historiens qui sont venus après lui : l'on voit bien que c'étoit un fort malhonnête homme, sans nulle capacité & sans nul courage. S'il eût ressemblé à un Scarus, à un Ventidius, son extraction ne nous choqueroit pas, nous l'admirerions plutôt : car ces gens-là s'élevèrent au comble des honneurs & de la gloire par leurs vertus & par leurs actions ; ce qui vaut plus que la noblesse la plus épurée. Qu'est-ce que la naissance au prix des choses si estimables ? Les gens d'obscur naissance, dit Horace, ne sont pas moins attachés au char de la gloire que ceux dont la race est illustre.

*Sed fulgente trahit constrictos gloria currum
Non minus ignotos generosis. . .*

Vous n'êtes pas noble ? Le mal n'est pas grand : consolez-vous, glorifiez-vous, vous méritez de l'être. En voilà assez : contentez-vous des moiens, ils nous font mille fois plus d'honneur que la possession. Un grand Seigneur qui seroit fort sage, troqueroit volontiers sa chimère pour ces moiens, dont la providence vous a orné. J'aime mieux, dit Juvenal, que vous soiez fils de Therfite, pourvû que je vous voie un Achille dans les combats, que si n'étant qu'un Therfite vous aviez Achille pour père.

Malo pater tibi sit Therfites, dum modo tu sis

Æacidae similis, vulcanique arma capessas

Quam te Therfite similem producat Achilles.

Je ne méprise pas Varro parce qu'il est fils de boucher, (car je ne reconnois d'autre roture que celle des actions ;) mais par ses mauvaises qualitez, par son orgueil, par sa présomption, par ses artifices à perdre un homme de bien, par son peu de courage, par son ignorance, & par les moiens dont il parvint au Consulat.

Lorsque le Sénat s'aperçut que la brigade l'alloit emporter, n'auroit-il pas dû nommer un Dictateur, plutôt que de souffrir qu'un homme sans aucune expérience de la guerre se mît à la tête des armées dans une conjoncture si délicate, & contre le plus grand Capitaine de son siècle ?

Il seroit difficile de justifier le Sénat d'un choix si indigne, & qui tendoit à la ruine de la République. Les partis qui se formèrent en faveur de la loi *Agraire*, étoient beaucoup plus forts & plus redoutables que celui de Terentius Varro. Cependant la fermeté du Sénat les rendit sans effet : ce qui est une preuve manifeste que ces graves Sénateurs ne s'opposèrent à cette loi quoique juste, qu'à cause qu'elle étoit contraire à leurs intérêts ; mais ne s'agissant ici que du bien de la République, ils ne la soutinrent que foiblement.

Tite-Live & Plutarque rapportent un discours de Fabius à *Æmilius*, qui me paroît tout plein de bon sens, & prouve assez qu'on connoissoit parfaitement le caractère du personnage. Cela fait que je prens la liberté de décrire tout le passage en faveur de ceux qui lisent peu ; & comme Plutarque est plus court, je dois le préférer à l'autre, beaucoup plus étendu.

Fabius exhortoit & encourageoit Paulus à s'opposer à la folie de Terentius, l'assurant qu'il n'auroit pas tant à dé-

» fendre sa patrie contre Annibal, que contre son Collègue :
 » car ils demanderont tous les deux le combat avec empresse-
 » ment ; mais Varro le demandera parce qu'il ne connoît
 » pas assez ses forces, & Annibal parce qu'il connoît trop
 » sa foiblesse. Croiez-moi donc Paul Emile, *continue-t-il*, je suis
 » plus digne d'être crû que Varro. Je vous assure, que si
 » personne ne combat contre lui cette année, il est impos-
 » sible qu'il ne quitte l'Italie, ou qu'il ne s'y ruine, s'il s'opi-
 » niâtre à y rester : car jusques ici, quoiqu'il semble victo-
 » rieux & maître de la campagne, on n'a pas vû un seul de ses
 » ennemis quitter le parti de Rome, pour prendre le sien,
 » & il ne lui reste pas la troisième partie des troupes qu'il a
 » amenées d'Afrique. A cela on dit que Paul Emile répon-
 » dit : » Pour moi, Fabius, quand je considère l'état de mes
 » affaires, je trouve qu'il m'est plus avantageux de tomber
 » mort entre les mains des ennemis, que de retomber vivant
 » entre celles de mes Citoyens. Mais puisque Rome est réduite
 » à cette extrémité, je n'oublierai rien pour vous paroître sage
 » Capitaine, plutôt à vous seul en suivant vos conseils, que de
 » le paroître à tous les autres, qui voudront me forcer à pren-
 » dre un autre parti.

Plut. Fabi
Max.

Rien ne prouve mieux le peu de mérite des Sénateurs, &
 la mauvaise conduite du peuple, que cet entretien. Il ne faut
 pas douter que ces paroles n'eussent été cent fois répétées en
 pleine Assemblée. Ce raisonnement de Fabius est d'autant plus
 solide, qu'il étoit fondé sur la vérité, sur la connoissance des
 affaires d'Annibal, sur la nature de ses forces, autant que sur
 l'expérience de la dernière campagne. Mais le Sénat & le peu-
 ple, si l'on en excepte quelques personnes éclairées, préoccu-
 pez des maximes du tems passé, pernicieuses au tems présent,
 songeoient bien moins à reconnoître la solidité des raisons de
 Fabius, qu'à en imaginer d'autres pour le combattre. Quelle
 bizarrerie ! quelle combinaison de mal & de bien ! Jamais
 un Dictateur, jamais un Fabius ne fut plus nécessaire : car
 leurs affaires étoient venues au point qu'ils touchoient d'un
 côté à leur décadence, & de l'autre à leur salut & à leur
 gloire.

Il y a de l'imprudence & de la folie de combattre une armée
 qui va se ruiner. Annibal se trouvoit dans la situation du mon-
 de la plus triste & la plus violente ; manquant de tout, sans
 aucune ressource, sinon de vaincre ou de périr les armes à la
 main.

Le Sénat résolu de courir les risques d'une action générale, sans aucune nécessité, voioit marcher deux Consuls différens d'humeur & de sentimens. On peut dire que c'étoient les deux principes de Zoroastre, l'un bon & l'autre mauvais. *Æmilius* sage, prudent, avisé, brave, courageux & expérimenté, l'autre avec des qualitez toutes opposées, sans réflexion, imprudent, précipité dans ses desseins, opiniâtre & glorieux. Encore une fois, le Sénat ne devoit-il pas voir combien il étoit dangereux de partager le commandement entre deux hommes si opposez ?

Ce qui paroîtra sans doute singulier dans la conduite si peu sensée de ces graves Magistrats, c'est qu'ils sembloient fonder toutes leurs espérances sur la sagesse & sur la prudence d'*Æmilius*, qui étoit autant connu par ses vertus que par son expérience, éclairée des conseils de *Fabius*.

Mais comment compter sur un Général à qui il n'est pas permis de faire toujours le bien, & de mettre en œuvre tout ce qu'il a d'habileté, puisqu'il n'a qu'un jour pour bien faire, & que celui du lendemain est pour son Collègue, c'est-à-dire pour le mal ? Je le répète, que deux hommes si opposez d'humeur & de sentimens, autant que dans les qualitez qui nous rendent estimables & respectables à la tête des armées : je veux dire le mérite & la naissance, pûssent jamais s'accorder ensemble : cela me paroît presque impossible. Mais que le peuple & le Sénat fussent si aveuglez & si dépourvûs de jugement, que de ne pas s'appercevoir que la mésintelligence, toujours fatale dans les armées, dont le pouvoir des Généraux est alternatif & également partagé, pouvoit causer la ruine de la République ; cela passe toute imagination. Ne prévoioient-ils pas que cela pouvoit & devoit arriver dans deux hommes de si différent caractère ? Ne voioient-ils pas que si les deux Consuls étoient alternativement subordonnez, celui qui entroit en jour renverseroit ce que l'autre avoit fait de bien ?

Les raisons qu'on allègue en faveur du commandement partagé & alternatif, sont plus spécieuses qu'elles ne sont solides. Il faut qu'un Général d'armée soit seul & indépendant. Il est très-rare qu'une armée commandée par deux Généraux sorte victorieuse d'un combat. C'est un Ancien qui dit cela, & cet Ancien a raison. Les armées Romaines se trouvèrent défaites par *Annibal*, quand il eut affaire aux deux Consuls,

tout le contraire lorsqu'il eut affaire à un Dictateur, ou du moins il ne fit rien, & se vit souvent réduit à l'extrémité. Ne diroit-on pas, en considérant *Æmilius* & *Varro*, que c'est ici *M. de Turenne* & le Maréchal de la Ferté, à quelque chose près ? L'un sage, prudent, avisé, prévoiant, habile, profond, adoré des troupes, enfin orné d'infinies qualitez, & grand Capitaine ; l'autre Général médiocre, & par-là présomptueux, méprisant tout ce qui n'étoit pas lui, envieux & jaloux, toujours embarrassé & incommodé de la réputation & de la gloire des autres, qu'il tâchoit de diminuer, s'il ne pouvoit se la rapporter à lui-même.

Je passe aux Romains la mauvaise politique du commandement alternatif & partagé dans leurs armées, que *Saint-Evremond* prétend admirable pour la conservation de la République, sans considérer qu'elle tendoit plutôt à sa destruction ; mais je ne sçaurois leur pardonner que leurs Généraux, ou les deux Consuls fussent si peu absolus à la tête des légions, qu'il ne leur fût pas permis de rien faire & d'attaquer l'ennemi sans ordre du Sénat. Ce que je trouve encore de plus reprehensible dans leur politique si vantée à l'égard de la guerre, c'est que les deux Consuls cédoient à d'autres le commandement des armées après le terme expiré de leur Consulat.

Écoutez ce que dit *Banier*, un des plus grands Capitaines de son tems. » Pourquoi croiez-vous, *disoit-il à ses amis*, que » *Galas* & *Picolomini* n'ont jamais pû rien faire contre moi ? » C'est qu'ils n'osoient rien entreprendre sans le consentement des Ministres de l'Empereur. Jaloux de conserver » une autorité préjudiciable au Prince, ces Messieurs brouil- » lent tout par les ordres fréquens qu'ils envoient, & par un » changement presque continuel d'Officiers Généraux. Quand » un homme sert depuis longtems dans un pais, on le doit » conserver dans l'emploi. Celui que vous constituez ne peut » acquérir la même expérience qu'après plusieurs fautes. Il » en coûte trop au Souverain de rendre ainsi ses Généraux » habiles & expérimentez. Ne me repliquez pas que l'ambi- » tion d'un Officier trop puissant seroit souvent exposée à des » tentations fort délicates. Quand un homme de mérite ne » se voit pas maltraité sans raison, il n'est point tenté de » profiter de ses conquêtes, & de s'y établir. Sur quoi pour- » roit-il compter ? Sur le secours d'un ennemi, qui à la pre-

Vass. Hist. de
Louis XIII.

mière occasion tâchera de rentrer dans le bien dont la nécessité l'oblige de souffrir l'usurpation ? Sur l'appui d'un voisin plus puissant, qui pensera bientôt à le déposséder par le droit de bienveillance ? Banier avoit raison. On réussit rarement dans ces sortes de desseins. S'il en faut croire les Historiens en bon nombre, le Cardinal de Richelieu s'étoit mis dans la fantaisie de se former un Etat souverain & indépendant. Il lui seroit arrivé ce que dit Banier, & toute sa politique n'eût servi de rien. Il se seroit mis à la tête d'une armée. Mais étoit-il assez brave & assez habile pour la faire combattre ? Je m'en rapporte au Capucin Joseph, qui tranchoit du Frère Jean, & qui se moquoit quelquefois de son peu de courage dans la tempête.

Les armées en campagne, le Sénat fut bientôt informé de l'esprit de contention qui régnoit dans cette armée, & de la desunion des deux Consuls. C'eût été une espèce de miracle, si cela ne fût arrivé entre deux génies si contraires & si opposez.

Deux esprits, entre lesquels il n'y a pas une extrême opposition, sacrifient quelquefois les jalousies réciproques pour la gloire ou pour le salut de leur país. Je dis quelquefois, car il n'est rien de plus rare dans l'Histoire que de voir deux hommes différens d'humeur & d'inclination, uniformes dans leurs sentimens, lors même que leurs intérêts sont les mêmes. Je citerai pourtant deux hommes qui se sont accordez admirablement bien, quand ce ne seroit que pour la rareté du fait.

Milord Marlborough aiant marché sur le Danube au secours du Prince Eugène, & s'étant joint dans sa marche aux troupes du Prince de Bade, prévint bien, par l'humeur de ce Général, qu'il ne voudroit jamais céder sur le point d'honneur, & qu'il croiroit avoir droit de primer par sa qualité de Prince & de Général de l'Empereur. Le sage Anglois, pour prévenir les mésintelligences qui auroient pû nuire aux intérêts communs, s'y prit avec tant de souplesse, d'adresse & de prudence, qu'il fit consentir ce Prince que chacun d'eux commanderoit alternativement, & qu'ils agiroient de concert : & l'on vit, avec étonnement, une union & un accord si grand entre ces deux Généraux, & une telle conformité dans leurs sentimens, qu'on auroit cru que ces deux armées, formées de différentes nations, n'agissoient & ne se remuoient

Vie de Marl.
& du Prince
Eugene.

remuoient que par une seule ame ; mais cette union parut encore plus , lorsque ces deux armées se furent jointes à celle du Prince Eugène. Il n'y eut aucune dispute de rang & de commandement. Celui-ci , comme l'Anglois , ne pensa uniquement qu'au bien de la cause commune , sans envie , sans jalousie , sans aucun partage dans leurs sentimens , un rapport parfait autant dans le commandement que dans la gloire de leurs entreprises , qu'ils se cédoient réciproquement ; ce qui sauva l'Empereur , dont la puissance sembloit crouler déjà & pancher à sa ruine.

Cet exemple est glorieux pour un homme d'une nation* qui cède difficilement aux autres l'avantage du mérite , par la bonne opinion qu'elle a d'elle-même , qui n'est pas toujours mal fondée. Cette conformité , cet accord de sentiment dans ces deux Chefs , n'étoient pas impossibles dans deux hommes également sages & grands ; mais dans les deux Romains , cela ne se pouvoit. Æmilius croioit avoir raison , & l'avoit en effet de suivre une manière de faire la guerre opposée à celle de son Collègue , folle & déraisonnable (a) , & ne pensoit pas que Rome pût se sauver autrement que par une bonne défensive , beaucoup de petits combats pour aguerrir & discipliner ses troupes , qui en avoient grand besoin , & rien de décisif. Varro , incapable d'un bon conseil , & trop vain pour écouter les préceptes d'autrui , vouloit mettre toutes choses au hazard. Il s'étoit rempli la tête de tant de chimères , qu'il lui tarδοit de ne pas triompher de son ennemi.

* Les Anglois.

Le Sénat , qui apprenoit toutes ces nouvelles , n'eût-il pas fait plus prudemment de révoquer l'ordre de combattre ? On en délibéra dans cette auguste Assemblée. La plus grande partie , qui n'est jamais la plus saine & la plus raisonnable dans les affaires qui se décident à la pluralité des voix , avoit pour but de triompher du parti de Fabius , de le mortifier , de l'humilier : celui de Varro , ébloui par les promesses fanfaronnes que ce Consul avoit faites dans sa harangue , l'emporta haut à la main , au grand malheur & à la honte de la République.

On ne doit pas en être étonné , c'est le défaut des Républiques de ne pouvoir souffrir les vertus trop pleines & trop

(a) Annibal se trouvoit alors au moment de périr faute de subsistance , & le tems pouvoit faire beaucoup plus que les armes. C'est dans ce cas où la défensive est nécessaire , elle est ruineuse autrement.

éclatantes. C'est pour cela que plusieurs grands hommes se font exiler d'Athènes & de Rome. Cette conduite des Romains me fait souvenir d'un bon mot d'Anacharsis à Solon, après avoir assisté à une Assemblée : *qu'il ne pouvoit assez s'étonner de voir que dans leurs délibérations c'étoient les sages qui parloient, & les fous qui décidoient* ; ce qui est assez ordinaire dans les Conseils où regne l'esprit de parti, & où la plus forte cabale est toujours composée de ce qu'il y a de moins raisonnable.

Blut. Solon.

Qui n'admira l'impudence d'un homme, qui sans expérience & sans autre appui qu'une folle audace, ne promet rien moins que la victoire à ses Citoyens, & de mettre hors de l'Italie cette armée d'étrangers, sans avoir encore vû l'ennemi, ni peut-être d'armée en sa vie. Quelle présomption ! que de répondre de l'événement d'une bataille, comme s'il eût eu à combattre contre le plus méprisable de tous les hommes. Il s'engage dans la plus incertaine & la plus douteuse de toutes les affaires humaines, dépendante de l'expérience, du courage & de l'intelligence la plus consommée, contre un Capitaine qui vient de gagner plusieurs batailles. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ceux qui opinèrent à mettre les affaires au hazard, c'est que leur suffrage & leur sentiment n'étoient fondez que sur les promesses téméraires de ce Consul, en qui ils ne connoissoient aucun talent qui pût leur assurer la victoire, pas seulement la leur faire espérer. Quelle ridiculité ! quelle simplicité pour les Romains !

Ce fut certes avec raison qu'on se moqua autrefois du Maréchal de Châtillon, pour les promesses qu'il fit de prendre Saint-Omer, & d'avoir osé si hardiment répondre d'un succès aussi douteux que celui d'un siège de cette importance, quoique ce Général ne fût pas un homme à mépriser. Varro fait plus, il répond de l'événement du gain d'une bataille, encore plus incertain que celui de la prise d'une place.

» Les Généraux d'armées qui veulent ménager leur réputation, dit l'Historien de Louis XIII. sont ordinairement plus
 » retenus dans leurs promesses & dans leur jugement sur ce qui
 » doit arriver. Ils aiment mieux faire leurs entreprises difficiles ;
 » afin de recevoir plus de louanges, si elles réussissent, & moins
 » de blâme, si elles échouent.

Homère nous représente en Othryonée le caractère de

Varro. Il recherchoit Cassandre en mariage , & pour l'obtenir il ne promit rien moins que de chasser les Grecs de devant Troie , quoiqu'il fût bien inférieur à Hector , qui valoit mieux en tout que lui. Aussi ne les chassa-t-il pas. Il y fut tué & raillé par Idoménée.

Hom. Illiad.

Ne pourrions-nous pas en faire autant des Romains , qui ne pardonnerent jamais aux fuyards de Cannes ? Ils les exilent en Sicile , ils les abandonnent , ils souffrent qu'ils restent prisonniers & dans l'esclavage , sans vouloir entendre parler de leur rançon , après avoir combattu , sinon avec cette courageuse fermeté , & cet ordre qui vient de la discipline militaire , du moins autant que pouvoient faire de nouveaux soldats mal disciplinez & mal conduits. Ils méritoient avec d'autant plus de justice un meilleur traitement , que leur défaite venoit moins de leur lâcheté , que de l'ignorance de leurs Chefs.

Pendant que la République les accable d'un châtement si honteux & si injuste , le Consul Varro est reçu comme en triomphe , & on trouve cela beau. On ne fait aucune mention d'Æmilius & des deux Consuls de l'année précédente , qui se dévouent à leur patrie , & qui aiment mieux mourir les armes à la main , que de survivre à ses malheurs & à sa honte.

Comprend-on bien cette démarche du Sénat ? Les gens de bon sens pourront-ils s'imaginer qu'elle ait pû être admirée des Anciens & des Modernes ? Le grand & le beau , tout s'y trouve. Je ne vois rien de plus extravagant que cela. Citons le passage , les réflexions ne seront pas épargnées. Plutarque me le fournit dans Dacier.

» Mais en quoi on ne peut trop admirer la grandeur de
 » courage & la douceur des Romains , c'est , dit-il , que le
 » Consul Varron , après cette défaite la plus malheureuse &
 » la plus honteuse qui ait jamais été , revenant à Rome plein
 » de confusion , & n'osant lever la tête , le Sénat & le peuple
 » allèrent au - devant (a) de lui pour lui faire honneur ; & dès
 » qu'on eut fait silence , les Magistrats avec les principaux

Plut. Fab.

(a) Le peuple & le Sénat allèrent au-devant de lui.] Je m'étonne que M. Dacier , comme tous les autres Modernes , n'aient pas admiré cette suite du Sénat. Cet Auteur cite seulement Valère Maxime,

liv. 3. c. 4. & liv. 4. qui ajoute , à ce que dit Plutarque , que le Sénat & le peuple offrirent à Varro la Dictature , & qu'il la refusa , effaçant par sa modestie la honte de la faute qu'il avoit faite. Tout ce que

» Sénateurs , du nombre desquels étoit Fabius , le louèrent
 » hautement de ce que dans un si grand malheur il n'avoit
 » pas abandonné la République , mais étoit venu en repren-
 » dre le timon , & se mettre à la tête des loix & de ses Ci-
 » toiens , comme ne les jugeant pas encore sans ressource , &
 » ne désespérant pas de leur salut.

Cependant Tite-Live , Plutarque , & un bon nombre d'Ecrivains anciens , s'épuisent en exclamations & en éloges , où ils déploient tout leur sublime & leur merveilleux sur la conduite du Sénat , sur le courage & l'opiniâtreté des soldats Romains , quoiqu'il n'y ait pas grand sujet. Les Modernes ne font pas un moindre dégât d'éloquence & de belles pensées ; ceux-ci font rire. Car pendant qu'ils élèvent les Romains jusques aux nues , qu'ils font comme enlevez & transportez d'admiration ; le Sénat , un peu mieux instruit , dément les Panégyristes anciens & modernes par un traitement qui fait bien voir que ceux qu'ils louent si fort , n'étoient point sans reproches ; mais que ce même Sénat & le peuple se réunissent tous à punir la lâcheté prétendue des soldats de Cannes , & qu'ils soient divisez dans leurs sentimens , dans ce qui fait plus au bien de la République & à la cause commune ; qu'ils oppriment même Fabius , qui leur fait voir le faux dans leur conduite , ce procédé ne me donne pas une grande idée de leur sagesse & de leur amour pour leur patrie chancelante.

Voyez , je vous prie , ce que c'est que l'esprit de parti & de cabale. Celui qui domine veut couvrir ses mauvais desseins , sa haine & son envie sous le prétexte spécieux de maintenir la liberté du peuple. Il opprime , il rend suspects les gens de bien , qui lui font ombrage , & dont il redoute la vertu. On élève une mauvaise action , on la couronne , & on rejette la honte de Cannes sur les troupes , qui ont moins fait paroître de foiblesse que leur Général , & dont le plus grand nombre mord la poussière , étendu sur le champ de bataille. Ils les punissent par ce qui les honore. Car pour le devoir de braves guerriers , tous tant qu'ils étoient d'infanterie ils l'avoient rempli. Il n'en resta que six mille hommes , qui se sauvèrent

je trouve de grand & de beau dans ce passage , c'est que Fabius fut du nombre de ceux qui allèrent au-devant du Consul sauvé de la défaite par la vigueur de son cheval , quoique cet homme l'eût continuelle-

ment traversé. Je ne doute pas qu'au fond de son ame il ne se moquât de la sorte & ridicule démarche de ce Sénat tant révérez. Je m'en moque avec lui.

avec le Consul, qui est pourtant le seul coupable d'un massacre si effroyable, & l'unique auteur de cette terrible catastrophe. C'est par le nombre des morts, qui restent sur le champ de bataille, qu'on juge de la gloire du victorieux, de la bravoure & de l'opiniâtreté du vaincu.

Répétons - le : Varro est pourtant si bien reçu, que le peuple & le Sénat vont au-devant de lui, non pour le complimenter d'une victoire à laquelle ils s'étoient attendus; mais pour le remercier, pour le louer de s'être sauvé par sa fuite du massacre de ses Citoyens, & de n'avoir pas désespéré du salut de la République, & d'avoir mis si bon ordre au sien. Je n'ai garde de l'en blâmer, & je suis là-dessus du sentiment de Théodetus, pour excuser l'extrême ménagement de Varro, qui trouvoit que de se mettre en danger de se faire tuer pour sa patrie, c'étoit à un homme de bon esprit hazarder sa sagesse pour des fous mal à propos.

Voilà en vérité un beau sujet d'éloge & d'admiration. Y pense-t-on bien? Aller au-devant d'un homme qui vient de perdre une bataille pleine & décisive, non par un accident inopiné & au-dessus de la prévoiance humaine; mais par sa mauvaise conduite, son ignorance & sa lâcheté; encore une fois, par cela seul qu'il n'avoit pas désespéré du salut de sa patrie, comme s'il en devoit être à l'avenir le restaurateur & le libérateur, & qu'il n'y en eût pas d'autres qui valussent mieux que lui. Ce travers ne fait-il pas bien de l'honneur aux Romains?

Il ne dépendit pas de Varro qu'il ne fût continué dans le commandement des armées par les intrigues de ceux de son parti; mais sa disgrâce lui apprit à se mieux connoître. Il en sentit si vivement la honte, dit un Ancien, qu'il ne toucha plus depuis à sa barbe, & renonça aux honneurs qu'on lui offroit, disant qu'il falloit les donner à de plus heureux que lui. Là-dessus un bel esprit * fait une réflexion qui me paroît peu sensée. Il fit voir par-là, dit-il, qu'il ne s'étoit pas conservé par amour de la vie; mais par celui de la République. On doit conclure tout le contraire: car puisqu'il refuse tout ce qui peut le rendre utile à sa patrie, c'est une marque évidente qu'il ne s'étoit conservé que par amour de la vie.

Front. Straz

*D'Ablancq.
dans Front.

J'en reviens encore à la reception de Varro. Si après avoir perdu une bataille, où l'on s'est conduit avec une ignorance extrême de tout ce qui pouvoit en assurer le succès, où l'on

a perdu toute l'élite des forces de la République , bien moins par la lâcheté des soldats , que par l'imprudence & la malhabileté d'un Consul ignorant & indigne de commander ; si , dis-je , après tant de fautes , on est encore bien reçu , seulement parce qu'on n'a point désespéré du salut de la patrie , voilà un bon modèle d'excuse pour ceux qui se feront désormais battre , & pour ceux qui leur ressemblent.

Il faut que je l'avoue , il y a quelque chose d'assez approchant dans presque toutes les actions qui se sont passées dans la dernière guerre : ceux qui se ménageoient le plus , comme ceux qui se faisoient battre par leur mauvaise conduite , eurent toute la part aux faveurs ; les autres , qui firent leur devoir , ne furent pas si bien traités. On eut raison , après tout , de laisser ceux-ci jouir tristement & fort mal à leur aise de la gloire qu'ils s'étoient acquise ; il falloit consoler les premiers par d'autres endroits pour les exciter à mieux faire. On est toujours sûr que les braves gens , à qui l'honneur est plus cher que la vie , ne se démentiront jamais. Je n'entreprendrai pas de juger si c'est là une politique bien saine ; & quand je serois capable de la débrouiller , il n'est pas nécessaire que je le fasse : il faut une postérité plus reculée. Mais je crois qu'on se trompoit bien fort à l'égard des premiers. On ne réforme pas aussi aisément la nature qu'un régiment d'infanterie. Le brave ne fera jamais une lâcheté. Mais si on lui ôte la récompense due à ses services & à ses actions , il se dégoûtera , il évitera les occasions : s'il ne les fuit , il se découragera. Le lâche ne fera jamais une belle action , n'en déplaise au proverbe Espagnol , *tel fut brave un tel jour*. Il n'y a rien de plus faux que cette maxime. Un véritable courage ne perd jamais son point fixe , & c'est une chose bien rare qu'un brave homme commette une infamie.

Tourr. dans
les Harang.
de Demost.
3. Olynt.

Je ne dirai pas pourquoi nous avons vû ménager & récompenser les fuyards & les mauvais Officiers , vû que l'Etat n'en a ni à craindre ni à espérer. Quelle en est donc la raison ? Il n'y en a pas pour une. Il s'en trouveroit une seule , dont qui que ce soit ne s'est encore avisé. Démosthène parlant aux Athéniens de ceux qui avoient fui à la bataille de Chéronée , leur dit : *Nul d'entre eux ne se rend justice ; mais il accuse & son Général & son camarade , & tout autre que lui-même : car si celui qui accuse les autres pouvoit demeurer ferme , & si chacun d'eux en avoit fait autant , ils remporteroient la vic-*

toire. Cependant celui qui tient ce langage, n'avoit pas moins sa conscience chargée du reproche qu'il fait aux autres, & ne fut pas des derniers à prendre la fuite. Mais ce qui doit paroître rare & presque un prodige dans un poltron, c'est que Démosthène avoue lui-même son infamie : *dès-là je l'absous*, dit le Traducteur, & *lui rends mon estime.* Il s'en trouve fort peu qui recourent à l'absolution par cet aveu, Démosthène est peut-être le seul.

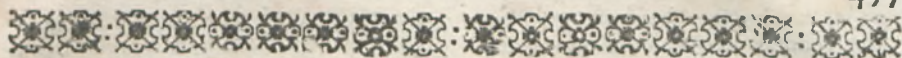
Dans toutes les batailles qui se perdent, les fuiards, & même des corps entiers, qui ont les premiers donné l'exemple, s'imaginent qu'on n'a pas remarqué la souplesse & la légèreté de leurs pieds. Ils ne cessent de raconter leurs prouesses à qui-conque veut bien les entendre, ce qu'on n'écoute guères sans rire & sans indignation. Nous avons plusieurs fois écouté ces sortes de fanfaronades avec beaucoup de mépris. Encore s'ils nous disoient qu'ils n'ont fui que *pour n'avoir pas désespéré du salut de la patrie*, ils seroient louez des Panégyristes & des admirateurs des Romains; au lieu qu'ils se font mépriser, & donnent prise aux malins & aux railleurs par leur impudence & leur hardiesse à mentir & à s'attribuer des actions qu'ils n'ont pas faites.

Rome consternée d'une déroute aussi affreuse que celle de Cannes, & réduite dans l'état du monde le plus déplorable, a recours enfin aux gens de mérite. Il faut que les jalousies qui leur sont fatales cèdent à la nécessité, & que le Sénat & le peuple Romain, par l'appréhension d'une décadence qui les menace de si près, s'abandonnent à la capacité de Fabius. Il faut y revenir, & tout concourt à le créer Dictateur. Le voilà à la tête des armées, toujours le même dans sa façon de faire la guerre, & toujours redoutable au victorieux. Il donna un peu plus à la fortune, parce qu'il avoit un Lieutenant capable de bien conduire une entreprise avec une extrême prudence, sans rien négliger des précautions. Il le falloit, il voioit beaucoup de bonne volonté qui naissoit de la défiance de ses soldats; mais ces soldats manquoient moins de valeur que d'expérience & de discipline, contre un ennemi qui méprisoit le nombre & les obstacles. On peut juger si le Dictateur avoit de grandes raisons de combattre à la tête d'une telle armée sans un avantage manifeste, car la plupart des Officiers Généraux n'avoient pas moins besoin de leçons & de préceptes que les soldats, qui étoient presque tous de nouvelle levée.

Je l'ai déjà dit , ce grand homme ne connut que la défensive , qui fit le salut de la République. Il est très-grand lorsqu'il est joint avec Marcellus. Il est certain qu'il a parcouru une moindre sphère que tant d'autres grands hommes qui l'ont devancé , ou qui sont venus après , & même de son tems. Je suis surpris que ce Capitaine , qui osa résister à Annibal sans combattre , se soit acquis par un consentement unanime le titre de *Maximus* , très-grand , & que toutes les victoires des Scipions , des Pauls Emiles , des Césars , & d'une foule d'autres , n'aient pû leur acquérir un nom si glorieux. Je dis plus : lors même que Rome perdit sa liberté , qu'elle fut gouvernée par des Empereurs , parmi lesquels il y eut plusieurs grands Capitaines , & dans un tems où la flatterie n'eut point de bornes , & qu'elle fut poussée jusqu'à l'extravagance , aucun de ceux qui s'en étoient sans difficulté rendus dignes , comme Trajan & quelques autres ; aucun , dis-je , ne s'est acquis ce titre , quoiqu'on les ait presque tous divinisez les plus fous & les plus lâches , comme les plus grands & les plus vertueux. Fabius est lui seul honoré de ce titre. Je le répète encore , je suis surpris qu'il soit appelé *très-grand* , pour avoir sçû tenir Annibal en cervelle sans le vaincre , & sans le mettre hors de l'Italie , lors même que Marcellus commença à se faire connoître , & qu'il mit en œuvre tout son courage & tous ses talens : car celui-ci étoit l'épée , comme l'on disoit , & l'autre le bouclier , & cependant cette épée & ce bouclier n'ont été de presque aucun effet contre un tel ennemi que le Général de Carthage. De quel épithète équiperons-nous le nom d'un si habile Guerrier , si la gloire de lui résister produit de tels superlatifs ? Que Fabius soit grand , j'y souscris ; mais qu'il soit très-grand , pendant que son Antagoniste subsiste en Italie avec son nom tout simple , & que Scipion son vainqueur n'allonge pas davantage le sien , cela me choque.

Fin du quatrième Tome.

TABLE



T A B L E

DES PRINCIPALES MATIERES

Contenues dans ce quatrième Volume.

A.

A Bilyx Espagnol, personnage des plus distinguez de Sagonte, livre aux Romains les otages que toutes les villes d'Espagne avoient donnez à Annibal, 321, 322, 323. Cette trahison justifiée, *dans la note.*

Accioli s'est trompé sur la marche d'Annibal en Italie, 88.

Actium : Agrippa eut plus de part qu'Auguste à la gloire de cette fameuse journée, 256, 257.

Adria, 278.

Amilius (*Lucius*) conduit une armée en Illyrie, 21. Assiége Dimale, & la prend d'assaut, 23. Attaque Demetrius à Pharos, le bat, rase la ville, se rend maître du reste de l'Illyrie, & entre à Rome en triomphe, 23, 24. Il est créé Consul, 330. Il fait de nouvelles levées, 332. Il se rend à l'armée pour livrer bataille à Annibal, 361. Harangue qu'il fait à ses soldats en arrivant, 364. Il se met en marche, 367. Raisons qui l'empêchent de donner bataille, *la même.* Division entre lui & Varro son Colleague, *la même.* Défié au combat par Annibal, il se contente de faire bien garder ses deux camps, 375. Vatro donne bataille à Cannes, & Amilius commande l'aile droite, *la même.* Il se trouve par tout pendant la mêlée, 378. Il expire sur le champ de bataille, 379. Sa mort est rapportée différemment par Plutarque, *dans la note.* Caractère d'Amilius, 367, 446.

Afranius étoit grand Capitaine, mais fort au-dessous d'Annibal, 347.

Agathocles, sa diversion en Afrique est au-dessus de toutes celles dont l'Histoire fasse mention, 213.

Agésilas, Roi de Lacédémone : son expédition en Asie fut le premier motif de la guerre contre les Perses, 8. Ce qui la fit échouer, *note.* Ce Roi ne se trouva jamais assez puissant pour les grands des-

seins, 44. *note.* Il fait voir à Nectanebos que les tromperies à la guerre réussissent difficilement contre les sots, 238. Sa dévotion & ses fourberies, 247.

Agrippa, gloire qu'il s'est acquise à la journée d'Actium, 256.

Albergotti (*M. le Comte d'*) sa mauvaise manœuvre à Turin, 331, 332.

Alcibiades a sçu allier deux choses fort opposées, l'amour des plaisirs & les travaux de la guerre, 261.

Alexandre le Grand étant encore fort jeune, commanda une aîle à la bataille de Chéronée, 399. Son emportement contre Olympias sa mère, les injures qu'il dit à Philippe son père & son Roi, 194. *note.* Il s'enivroit comme son père, 268. Son passage de l'Hydaspe, 52, 53, 54. Harangue des plus plaisantes qu'il fait à ses soldats à Issé, 365. *note.* Parallele de son expédition contre les Perses, & de celle d'Annibal contre les Romains, 123. Alexandre fut un grand Conquérant, & son père un grand homme, 193. *note.*

Allemands : leur cavalerie est plus avantageusement bottée que la nôtre, 342. Elle combat à pied quand l'occasion le demande, 393.

Alliez : ce nom ne comprend-il que ceux qui le sont effectivement, lorsqu'on traite ensemble, ou s'il comprend aussi ceux qui le deviennent après le Traité conclu, 17. *note.*

Allobroges, le pais des Allobroges étoit plus peuplé du tems d'Annibal qu'il ne l'est aujourd'hui, 88. Piéges que ces peuples tendent à Annibal, 77. Ils l'attaquent entre Sézanne & Sestrières, pas de montagnes très-dangereux, 91. Le réduisent aux plus grandes extrémités, 92. Ordre sur lequel ils combattirent, 93. Fautes où ils tombèrent, 94.

Alpes ; étendue de ces montagnes, 41. Annibal passe les Alpes, 73. Ce que des Historiens peu instruits débitoient de ces montagnes, *la même & suiv.* Polybe

- va reconnoître les Alpes avant que d'entreprendre de décrire le passage d'Annibal, 75.
- Alpes Cotiennes* : Annibal passa par-là, 89.
- Alpes Pennines* : Annibal partant du païs des Tricastins, n'a pû diriger sa marche de ce côté-là, 89.
- Alphonse* Roi de Naples : son sçavoir, & l'estime qu'il faisoit des gens de Lettres, 437.
- Alibée*, ville d'Espagne, Capitale des Olcades, 15.
- Ambition* : elle fait surmonter tous les autres vices, 265.
- Amilcar Barca*s étoit plus habile qu'Annibal son fils dans la guerre des montagnes, 97. Il a été le principal auteur de la seconde guerre Punique, 13, 14.
- Amilcar* commande la flote Carthaginoise contre Scipion, & perd la bataille, 289. Il ne la perd que pour avoir combattu à l'embouchure du fleuve, 314, 315.
- Amour* : effets funestes de cette passion dans les Officiers & les Généraux d'armées, 255, 256, 257, 258, 262.
- Anciens* : pourquoi l'Auteur les révere si fort, 248.
- Andoale* est pris prisonnier par Corn. Scipion, 189.
- Andosiens*, 38.
- Anglois*. Cette nation cède difficilement aux autres l'avantage du mérite, 449.
- Annibal (le Grand)* : Asdrubal Gouverneur d'Espagne étant mort, les troupes se choisirent Annibal pour leur Chef; cette élection est confirmée à Carthage, où l'on donne à Annibal le commandement des armées, 15. Il commence par se soumettre les Olcades; vend leurs villes à prix d'argent, & vient prendre son quartier d'hiver à Carthagène, *la même*. L'été venu il ouvre la campagne par une expédition chez les Vaccéens, prend d'emblée Salmanrique, & se rend maître d'Arbucale, *la même*. Il défait les Carpétiens & les Alliez des Olcades, dont il laisse sur le champ de bataille plus de quarante mille, 16. Il épargne Sagonte, pour ne se pas brouiller ouvertement avec les Romains, *la même*. Sa réponse aux Ambassadeurs Romains, au sujet des Sagontins, blâmée par Polybe, 17. Il met le siège devant Sagonte, l'emporte d'assaut après huit mois de soins & de peines, fait un butin prodigieux d'argent, de prisonniers & de meubles, 22. Il pourvoit aux affaires d'Espagne, dont il donne le gouvernement à son frère Asdrubal, 36, 37. Il exhorte ses troupes à faire la guerre aux Romains, 38. se met en marche à la tête de quatre-vingt mille hommes de pied, & d'environ douze mille chevaux, passe l'Ebre, & fait passer sous le joug tous les peuples depuis l'Ebre jusqu'aux Pirenées, *la même*. Il détache de son armée dix mille hommes de pied, & mille chevaux, qu'il laisse à Annon pour retenir les Bargusiens dans le devoir, 39. Il prend sa marche par les monts Pyrénées pour aller passer le Rhône, *la même*. Etat de son armée, *la même*. Il se prépare à passer le Rhône, 45. Il le passe, & défait les Barbares qui lui en dispuoient le passage, 47. Dispositifs pour le passage du Rhône, 50. Ne passa-t-il le Rhône que sur des bateaux, ou s'il joignit des radeaux aux bateaux? 50, 51. Il passe le fleuve entre Avignon & la rivière de Sorgues, 50. Ruse pour se faciliter le passage, 51. Il détache Annon avec un grand corps de troupes, *la même*. Maître du passage, il envoie cinq cens Numides reconnoître les ennemis, 70. Il harangue ses troupes, *la même*; & fait passer ses éléphants, 71. Difficulté de toute cette entreprise, 74. *Et suivantes*. Extravagances des Historiens sur le passage des Alpes par Annibal, 73. Prudence d'Annibal lorsqu'il tenta le passage des Alpes, 75. Il remet sur le Trône un petit Roi Gaulois. Secours qu'il en tire, 76. Il entre en tremblant dans les terres des Allobroges, 77. Piéges qu'ils lui tendent, 77. Il en échape, & met enfin ses ennemis en fuite, 78. Il défait la plus grande partie des Allobroges, 78. Il tombe dans de nouveaux périls, 78. Perfidie des Barbares à son égard, 79. Il arrive à la cime des Alpes après neuf jours de marche, il console ses troupes, & commence à descendre, 80. Avec quelles difficultés, *la même*. Il fait creuser un chemin dans le rocher même pour faire descendre les chevaux & les bêtes de charge, 81. Il entre au troisième jour dans la plaine, 81. Il ne lui restoit, lorsqu'il planta ses étendards dans les plaines du Pô, que douze mille Afriquains & huit mille Espagnols d'infanterie, & six mille chevaux, 82, 83. Périls où Annibal étoit exposé en entrant en Italie, 82. *note*. Sa marche à travers les Alpes. Refusa-

tion de ceux qui ont parlé de la route qu'Annibal a tenue depuis le passage du Rhône jusqu'en Italie, 86, 87, 88. Route qu'il tint selon l'Auteur, 89. Il est attaqué par les Ailobroges entre Sézanne & le mont de Seistrières, pas de montagnes très-dangereux, 91. se voit réduit aux plus grandes extrémités, 92. Fautes qu'il commit dans sa marche, 93, 94. Etat de son armée après le passage des Alpes, 110. N'ayant pû engager les peuples de Turin de faire alliance avec lui, il les soumet par la force, 110. Il tournoit la défensive en offensive selon l'occasion, 110. Spectacle qu'il offre à ses soldats pour les engager à bien faire, 112, 113. Il donne bataille à Publius Scipion sur le Tésin, & la gagne, 115, 116, 117. Il passe le Pô, donne audience aux Ambassadeurs, 118. Arrive à Plaisance & range son armée en bataille sous les yeux des ennemis, 119. Il renvoie chez eux ceux qui s'étoient joints à lui, *la même*. Réflexions sur la grandeur de son entreprise, vû le misérable état où étoit son armée à la sortie des Alpes, 120. *& suiv.* Son expédition contre les Romains est plus digne d'admiration que celle d'Alexandre contre les Perses, 123. *& suiv.* Il fait paroître dans le combat du Tésin toute la conduite, la prévoyance & l'habileté d'un grand Général, 125. *& suiv.* Il s'approche de l'armée Romaine campée près de la Trébie, 154. Il entre dans Clastidium, que le Gouverneur lui avoit livrée, 155. Douceur dont il use à l'égard des prisonniers, *la même*. Il se prépare à une action générale, & pourquoi, 157. Il attaque les Romains, 158. Disposition de son armée, 159. Combat, 159, 160. Il remporte une victoire complète, 160. Ce qui met dans un plus grand jour les qualitez extraordinaires, & la profondeur du génie de ce Général dans la science militaire, 164, 165. Sa conduite à l'égard des prisonniers Romains dure, & infiniment douce envers ceux qu'il avoit faits sur leurs Alliez, 190. Stratagème dont il se sert pour empêcher ses nouveaux Alliez d'attenter sur sa vie, 190, 191. Sa marche dans les marais de Clusium, 192. Il y perd un oeil, 193. Il se fâcha contre celui qui s'avisait de le peindre, & de lui mettre deux yeux, & récompensa celui qui le peignit de profil, 194. *note.* Observations sur sa

marche dans les marais de Clusium, 196. *& suiv.* Comparaison de ce Capitaine célèbre avec Zisca, 201. C'est à la valeur des Gaulois qu'il est redevable de ses victoires, 206. Adresse de cet habile Guerrier dans l'art de discipliner ses troupes, 207. Il étudie le caractère de Flaminius, 212, 213. & en profite, 217. Ses ennemis & ses ennemis n'ont pû ternir sa gloire, 214. *note.* Il s'avance vers Rome, & réduit tout en cendres, pour engager Flaminius à le combattre, 217. dresse des embuscades sur le bord du lac de Thrasymène, 217, 218. attaque les Romains & remporte une victoire complète, 218. 219. Réflexions sur l'embuscade qu'il dresse à Flaminius sur le bord du lac de Thrasymène, 221. *& suiv.* Disposition de cette embuscade, 224. Fautes qu'il fit après la victoire remportée sur le Thrasymène, 229, 230. Son éloge, 241. *& suiv.* C'étoit un modèle de chasteté & de tempérance, 258. Traitement rigoureux qu'il fait aux prisonniers Romains, 277. Il campe proche d'Adria, après avoir passé au fil de l'épée une infinité d'hommes, 278. Il envoie par mer à Carthage des nouvelles de l'heureux succès de ses armes, 279. se met en route, pille, massacre, réduit tout en cendres, *la même*. Il s'avance chez les Samnites, & tente tout pour engager les Romains à un combat, 283. Il quitte la Campanie, & campe à la vue de l'armée Romaine au pied des montagnes, où il étoit aisé de l'inquiéter, 285. Stratagème dont il se sert pour tromper Fabius, 286. Observations sur sa conduite lorsqu'il étoit engagé dans le détroit des montagnes de Cassilinum, 291. *& suiv.* Blâmé de s'être engagé dans ces détroits, 311, 312. Il assiège Gérunium, & prend aux environs de cette ville ses quartiers d'hiver, 324. Revers de fortune que Minucius lui fait essuier, 324, 325. Abandonne son camp pour y rentrer ensuite, 326. Il dresse à Minucius un piège qui lui réussit, & défait son fier Antagoniste, 329, 330. Annibal toujours victorieux en Italie, est moins grand après ses victoires, que celui qui l'empêche d'en remporter de nouvelles, 347. Observations sur le premier combat donné près de Gérunium, où Annibal a du dessous, 336. *& suiv.* sur le second, où Annibal défait Minucius, 347. Remarques

- sur la conduite d'Annibal, après la défaite de Minucius, si contraire à sa manière de faire la guerre, 356, 357. Ce que devoit faire un Général qui se trouveroit dans un dessein & des circonstances semblables à celles de Minucius lorsqu'il donna le second combat près de Gérinium, 358, 359, 360. Annibal s'empare de la citadelle de Cannes, & réduit les Romains à la nécessité de combattre, 361. Il attaque Varro, & reçoit un échec, 370. Il harangue ses soldats pour les disposer à une action générale, 370, 371. Il range son armée en bataille sur le bord du fleuve, & semble défier l'ennemi, 371. Il passe l'Aufide, & range son armée en bataille, 373, 374. Il se réserve le commandement du centre, 376. Après la victoire de Cannes, il prend prisonniers dix mille hommes de pied qu'Emilius avoit laissez dans son camp, 381. Sa victoire le rend maître de toute cette partie de l'Italie, qu'on appelle l'ancienne & la grande Grèce, 382. Son ordre de bataille à Cannes, 389. Artifice dont il se sert pour rendre inutile la supériorité des Romains sur lui, 390, 391. Remarques sur le combat, 391. *Et suiv.* Déchaînement des Historiens Latins contre Annibal, 405. Il est vengé d'une perfidie que Tite-Live & les Historiens qui l'ont suivi lui attribuent, 404, 405. Réflexions générales sur la manière de faire la guerre, 419. *Et suiv.*
- Annon**, fils du Roi Bomilcar, à la tête d'un grand détachement, force une marche nocturne, & passe le Rhône, 46, 51. Il commande l'aile droite à la bataille de Cannes, 375.
- Antisthène**: raillerie de ce Poète, qui se moquoit des Athéniens sur le choix de leurs Généraux, 442.
- Antiochus (le grand)**: il devoit, selon le conseil d'Annibal, aller attaquer les Romains en Italie, 187. *note.* Cause de la guerre des Romains contre ce Prince, 9. Informé du relâchement de la discipline des Romains, il leur déclare la guerre, 10. *note.*
- Antoine (Marc)** s'abandonne à l'amour de Cléopâtre, & toutes ses qualitez extraordinaires pour la guerre s'évanouissent, 255, 256, 257, 258.
- Apennin**, chaîne de montagnes qui partage toutes les rivières d'Italie, 370.
- Apulie**, 278.
- Arabes**: avantages de la cavalerie Arabe, 152, 153.
- Ardyens**, Gaulois qui habitent sur le Rhône, 73.
- Aretium**, 190.
- Argyripains (les)** appellent Annibal chez eux, 382.
- Argyripiens**, 280.
- Arminum**, sa situation, 111.
- Aristide**, élu pour commander avec Miltiade, cède de bon cœur son droit à son Collègue; & pourquoi, 161.
- Aristophane**: plaisanterie de ce Poète contre les Athéniens sur le choix des hommes qu'ils mettent à la tête des affaires, 442.
- Armes**. Ceux qui défendent le passage d'une rivière doivent attaquer brusquement, sans tirer un seul coup, & joindre l'ennemi à coups d'armes blanches, 66.
- Armes offensives** de la cavalerie, 138. les défensives, 139. Avantages de celles de la cavalerie Arabe & Maure, 153.
- Arme**. Il faut suppléer à la foiblesse d'une arme par la force de l'autre, 176.
- Armée**. Ce n'est pas tant le nombre qui décide dans le combat, que le courage & la bonne conduite du Général, 147, 148. La meilleure disposition d'une armée n'est pas tant celle qui nous met en état de battre l'ennemi, que de celle qui l'affame & le ruine à la longue, 178, 179. Comment une petite armée en peut détruire une plus grande, 180. Combien il est dangereux de séparer une armée en présence d'une autre, dont les forces sont unies, 325, 339. On ne doit jamais partager le commandement d'une armée, 353, 367. *note.* Le Général doit avoir un pouvoir sans bornes, absolu & indépendant, 369, 446, 447. Il y a de la folie de combattre une armée qui va se ruiner, 445. C'est la faute que firent les Romains à Cannes, 446.
- Armée navale**. Une armée supérieure en nombre, ne doit point combattre dans des lieux resserrés, 314, 315, 316, 317. Ordre & distribution d'une armée attaquée dans le canal d'une rivière, 318. Les Danois en 1718. veulent surprendre la flotte Suédoise dans la rivière de Gottembourg, & manquent leur coup, 319, 320.
- Arquebuser à cheval**, 133.
- Asdrubal**, frère d'Annibal, est fait Gouverneur de l'Espagne, 36. Il court au secours d'Annon, & passe grand nombre de Romains au fil de l'épée, 184.

Il donne le commandement de ses forces navales à Amilcar, & il est témoin de sa défaite, 289, 290. Remarques sur sa conduite, 317.

Asdrubal passe le Pô avec l'armée, 118, Il commande l'aîle gauche à la bataille de Cannes, 375. Il contribue beaucoup par sa prudence au succès de la bataille, 378.

Asie, son étendue, 40.

Aster, pour se venger d'une raillerie, crève l'œil droit à Philippe Roi de Macedoine, 193. note.

Athéniens: ils s'abandonnèrent à la paresse & aux délices des Romains, 261.

Athurnus, rivière. 284.

Attaque, l'attaque unie & serrée est celle qui rompt l'ennemi, 139.

Avarice: elle fait mépriser des troupes, 208.

Avein: bataille où le Maréchal de Brézé eût été entièrement défait, si le Maréchal de Châtillon n'eût paru fort à propos, 353, 354.

Aufide, rivière: sa source & son cours, 370.

Auguste: il n'y avoit rien en lui que de fort médiocre, 256. Son grand-père étoit Banquier, 331. note. Il ne peut se consoler de la peste de ses légions taillées en pièces en Allemagne, 411.

Aurélien réduit à l'extrémité par les Marcomans, a recours à ses Dieux; mais plus sage que Fabius, il n'a garde d'abandonner son armée, 288. note.

Autels des Philétiens, 41.

Autriche. Après la perte de la bataille de Léipsick, la Maison d'Autriche étoit sur le penchant de sa ruine, 426.

B.

Baiard (le Chevalier) est recommandable par son amour pour la chasteté, 258.

Bajazet: son ordre de bataille contre les Chrétiens qui avoient assiégé Nicopolis, est presque celui d'Annibal à Cannes, & lui réussit de la même manière, 400.

Baleares, ceux qui habitoient les Isles Baleares, aujourd'hui Majorque & Minorque, qu'Annibal transporta en Afrique. On les appelloit Balcares, parce qu'ils se battoient avec la fronde, 36. note.

Banier (le Général): maxime de ce grand Capitaine, 178. Fautes que l'amour lui fait commettre, 262. Il échape à l'armée Impériale par un stratagème digne

de lui, 302, 303. Soins qu'il apportoit à ménager la vie de ses soldats, 411, 412. Il vouloit qu'un Général eût un pouvoir sans bornes & indépendant des ordres des Ministres, 447.

Barbets, ou habitans de la vallée de Saint-Martin. Pendant toute la guerre de 1688, quinze cens Barbets tinrent en respect quarante bataillons de nos troupes, & pourquoi? 100.

Barugiens, peuple qui habite entre l'Ebre & les Pyrénées, fort amis des Romains. Annibal les fait passer sous le joug, 38.

Barras (M. de Barras de la Peène): sentiment de l'Auteur sur ses Ouvrages touchant les combats de mer, 315.

Basta (George) a été un des plus grands Capitaines & de plus grands hommes de cavalerie de son siècle, & Auteur dogmatique fort estimé, 134.

Bataille: l'heureux ou le malheureux succès des batailles ne suffit pas pour donner une juste idée des vainqueurs ni des vaincus, 4. Ce n'est pas tant le nombre qui décide dans le combat que le courage, la bonne conduite & l'adresse du Général. Preuve de cette vérité contre M. de Montécuculi, 147, 148. Pour qu'une bataille soit décisive, on doit éviter d'engager un combat de détail: il faut qu'il s'étende sur toute la ligne, 408. Bataille du Tésin, 115. Observations sur cette bataille, 120. Ordre des deux armées, 124. Celle du Thrasyimène, 217. Observations sur cette bataille, 221. Celle de Cannes, où il se fit un horrible massacre des Romains, 373. Ordre des Romains, 387. Celui des Carthaginois, 389. Observations sur le combat, 391. sur les fautes des Romains, 397. Ordre de bataille que les Romains devoient prendre à Cannes, 406. Bajazet battu les Chrétiens à Nicopolis sur un ordre semblable à celui d'Annibal à Cannes, 400.

Bataille navale à l'embouchure de l'Ebre, entre Scipion & Amilcar, 289. Observations sur cette bataille, 313. Ordre & distribution d'une armée attaquée dans le canal d'une rivière, 318.

Bataille. Ordre de bataille. Voyez Ordre.

Bataillons: quatre bataillons rangés selon la méthode ordinaire, ne battent jamais une colonne d'un seul, 148.

Bénevent, colonie Romaine, 283.

Bernard (mon Saint-), Annibal n'y passa pas, 89.

Boiens se révoltent contre les Romains, &

entraînent dans leur révolte le Insu-
briens , 42. Suite de cette révolte , *la*
même & 43. Ils reviennent trouver An-
nibal dans son camp près de Plaisance ,
& lui livrent les trois Romains qu'ils
avoient arrêtez contre la foi des Traitez ,
119.
Bonzis , Prêtres du Japon , causent une
révolution surprenante dans tout ce pais ,
& s'emparent du Trône , 331. & *suiv.*
note.
Borgnes , les célèbres borgnes , 193. *note.*
Bottes . Les grosses bottes de nos cavaliers
sont désavantageuses pour la guerre ,
celles des Allemans valent beaucoup
mieux , 342 , 393.
Bréxi (*le Maréchal de*) , son caractère ,
353 , 354 , 355.

C.

Calala , 324.
Calensum , 284.
Camp , surprise de camp. *Voiez* surprise.
Camps volans , ils sont d'une ressource infi-
nie dans la défensive , 179.
Campagne . Sentiment de l'Auteur sur celle
de 1708. 97. & *suivantes.*
Cannes , Annibal s'en empare. Bataille où
Annibal défait entièrement les Romains
qui combattoient sous les ordres de Té-
rentius Varro , 373. & *suiv.* Observa-
tions sur cette fameuse journée. Ordon-
nance des Carthaginois , 389. Combat ,
391. & *suiv.* Réflexions sur les fautes
des Romains dans cette bataille , 397.
Remarques sur ce que Tite-Live & Plu-
tarque ont ajouté au récit de Polybe ,
403. Ordre de bataille que les Romains
devoient prendre , 406. & *suiv.* Com-
bien le mot *Cannes* déplaisoit aux Ro-
mains , 226.
Capoue : situation charmante de cette ville ,
son commerce , les villes dont elle est en-
vironnée , 284.
Cardiens dressaient leurs chevaux à danser
au son de la flûte , 300.
Carpésiens , nation très-puissante en Espa-
gne , défaite par Annibal , 15.
Carte . Quand on ne connoît un pais que
par la Carte , on le connoît fort mal ,
97.
Carthage : quelle a été la cause de la ruine
& de la décadence de cette République ,
430.
Carthagéno étoit comme la ville capitale , &
comme le palais de cette partie de l'Es-

pagne qui obéissoit aux Carthaginois ;
16.
Carthaginois ; leurs différens Traitez de
paix avec les Romains , dont le premier
fut conclu sous le Consulat de L. Junius
Brutus , 26. & *suiv.* Ce qu'ils possé-
doient en Afrique lorsqu'Annibal en
partit , 41.
Castelnandari , bataille entre Gaston Duc
d'Orléans & le Maréchal de Schomberg ,
172 , 173.
Castruccio ; son habileté dans les guerres des
montagnes , 102 , 106.
Catinat excellait-il dans la guerre des mon-
tagnes ? 101. Il divisa tellement ses for-
ces en 1701 , qu'il ne put empêcher l'ar-
mée Impériale de passer l'Adige , 56.
Malgré la gloire qu'il s'étoit acquise , les
ennemis viennent à bout de le faire passer
pour insensé , 304.
Cavalerie ; manière de faire passer promp-
tment un grand fleuve à la cavalerie ,
54 , 55. Nouvelle manière inventée &
expérimentée par l'Auteur. On n'a be-
soin ni de radeaux ni de bateaux , 69.
Observations sur les combats de cava-
lerie , 120. & *suiv.* A mesure qu'on
augmenta en connoissance , on eut moins
de cavalerie , 135. Elle est aussi rui-
neuse à l'Etat que peu utile à la guerre ,
136. Comment elle doit être armée ,
138 , 139. Tout le fort de la cavalerie
est de charger l'épée à la main , 140.
On ne doit jamais faire de détachemens
considérables de cavalerie sans y mêler
de l'infanterie , 141 , 142. Ordre de ba-
taille pour la cavalerie , 142 , 143. Or-
dre qu'on doit observer dans le combat ,
143. Autre ordre de bataille , 146. Or-
dre de bataille pour un Général qui se
trouve plus fort en infanterie & plus
foible en cavalerie , comme Sempronius
contre Annibal , 185. Sa manière de
combattre jusqu'au regne de Henri II.
133. Il y avoit quatre sortes de cava-
lerie , *la même* . En tems de guerre il est
beaucoup plus avantageux d'avoir moi-
tié moins d'infanterie , & être supérieur
en cavalerie , que d'avoir des forces
égales à celles de son ennemi , maxime
de Polybe réfutée dans la note , 380.
On la faisoit souvent combattre à pied ,
392 , 393. On devoit l'accoutumer à
combattre ainsi dans une nécessité pres-
sante , 393 , 394 , 395. La cavalerie
Romaine ne fut jamais fort redoutable ,
125 , 128. La cavalerie Espagnole a
des avantages que n'a pas celle du reste

- de l'Europe, 148. & suivantes. Celle des Arabes, des Tartares & des Maures est excellente, 151. & suivantes.
- César** : de quelle manière il passa la Tamise, 52. Ce qu'il seroit devenu si Pompée eût suivi le projet qu'il avoit formé d'imiter Fabius, & de traîner la guerre en longueur, 305, 306. On ne peut lire sans admiration sa campagne contre Afranius, 347. Son éloquence, 363. *note*. On fit un recueil de ses harangues militaires, *la même*.
- Champ de bataille** : avec quel ordre on doit reconnoître le terrain aux environs du champ de bataille, 170, 171.
- Charles XII.** Roi de Suède, excelloit dans le passage des grandes rivières, 62. Son passage de la Dune en 1701. *la même*. Combien il étoit chaste, 258. Dans son expédition en Moscovie il tombe dans le défaut si souvent reproché à Annibal, 421. Fautes qu'il fit après le passage fameux du Boristhène, 427.
- Chasteté** : les plus grands Capitaines tant anciens que modernes ont aimé cette vertu, 258.
- Châillon (M. le Maréchal de)**, son caractère, 450.
- Chéreas & Sosile** ont rempli leurs Histoires de contes puétiles, 25.
- Chéronée** : Philippe fait voir à cette bataille tout ce que la guerre a de plus profond & de plus rusé, 399, 400.
- Chevaux** : manière de leur faire passer promptement des rivières extraordinairement larges, 54, 55, 69. Combien les Espagnols l'emportent sur les autres, 149, 150. Les chevaux Turcs approchent assez des Espagnols pour la vitesse, 150. Les Gardiens dressoient les leurs à danser au son de la flûte, 300.
- Clastidium**, ville sur le Tésin, est livrée à Annibal par le Gouverneur, 155.
- Cléopâtre** : c'étoit la plus grande coquette de son tems, 255.
- Clusium** : marche d'Annibal dans les marais de Clusium. Observations sur cette marche, 196.
- Colbert (M. de)**, Ministre d'Etat, empruntoit quelquefois des sommes très-considérables par politique, qu'il rendoit aussitôt, & cela pour gagner la confiance des peuples, 433.
- Coligni (l'Amiral de)** : c'est dans son école qu'Henri IV. se forma pour la guerre, 136. C'étoit le plus grand Capitaine de son siècle, & fut presque toujours battu, 432.
- Colonel Général de la Cavalerie** : ce que c'étoit que cette dignité chez les Romains, 279, 280. *note*.
- Colonnes** : l'ordre par colonnes est le meilleur de tous dans des lieux resserrés, où de grandes armées ne peuvent se déployer, 104. Quatre bataillons rangez selon la méthode ordinaire, ne batront jamais une colonne d'un seul, 148. L'armée Romaine combattit par colonnes à la bataille de Cannes, 188. D'où vient qu'elle fut vaincue, *la même*.
- Commandement** : rien de plus pernicieux dans une armée qu'un commandement partagé, 161, 353, 367.
- Confiance** : un Roi qui perd la confiance de ses peuples, n'a plus rien à perdre, 452.
- Conon** propose au grand Roi de faire passer en Grèce de bonnes sommes d'argent, & renverse par-là le projet d'Agésilas, 8. *note*.
- Conseil de Guerre** ; condnute que doivent tenir ceux qui y ont assisté après uue entreprise résolue, 162.
- Conscience** : rien n'est plus capable de ruiner une nation que la conscience scrupuleuse de celui qui la gouverne, 246.
- Consulat** : différence de cette dignité & de la Dictature, 279, 280. *note*.
- Consuls** : c'étoit l'usage des Consuls Romains de commander tour à tour, 368.
- Contribution** : moien de les pousser aussi loin que l'on veut, 69.
- Corbie** prise par les Espagnols, 428.
- Corcine**, Ile, 290.
- Cortone**, 217.
- Cossyre**, Ile, 290.
- Cours** : les résolutions sages & vigoureuses trouvent presque toujours de puissantes oppositions dans les Cours des Princes ; & pourquoi ? 45. *note*. Qui sont ceux qui décident ordinairement dans les Cours des Princes, 195. *note*. Ceux dont on fait plus de cas, 254. Inconvéniens qu'il y a d'obliger un Général d'armée de ne rien exécuter sans les ordres de la Cour, 228.
- Courtisans** : les plus grands génies pour la guerre demeurent en chemin, s'ils ne joignent les qualitez de bon Courtisan à celles d'habile Guerrier ; 134.
- Coutras** ; la bataille de Coutras fit mépriser la cavalerie, 136.
- Consuete** ; combien elle est respectée lors-

qu'une puissance est dénuée d'habiles Généraux, 124.
Crédulité : forte crédulité d'un grand nombre d'Historiens, 74. *note.*
Crémone, son origine, 42.
Critique : comment il faut s'y conduire, 84. 85. De quelle manière on doit critiquer les Auteurs qui nous ont précédés, selon Polybe, 84, 85.
Cromwel fait à la bataille de Marston l'action d'un grand Guerrier, 177.
Cuirasses à l'épreuve : on devoit les bannir, 139.
Cuirassiers : ils ne chargeoient qu'avec l'épée & le pistolet, 133.
Cumes, 284.
Cyrus : artifice dont il se servoit pour faire révolter les Perses contre Astiages, 177. *note.*

D.

Dacier : pourquoi il a fait l'apologie de la nudité des filles de Lacédémone, 274.
Darius : en 1718. ils vouloient surprendre la flotte Suédoise dans la rivière de Gortembourg ; l'entreprise échoue, & pourquoi : 319.
Darius : il devoit, selon le conseil de Memnon, faire une diversion dans la Grèce, 189. *note.*
Dauniens, 280.
Défense dans un pais de hautes montagnes, 107. & *suiv.* Voyez aussi *Montagnes.*
Défensive : qualitez qu'un Général doit avoir pour bien conduire une guerre défensive, 281. *note.* On ne doit point passer de la défensive à l'offensive contre une armée qu'on peut réduire par la misère, 306.
Défilé : lorsqu'une armée s'engage dans un défilé, il faut toujours garder l'arrière-garde jusqu'à ce que l'armée soit passée, 234. Marche dans les défilés ou détroits de montagnes. Voyez *Marche.*
Delta : c'est le Rhône & l'Isère qui représentent le Delta d'Égypte, & non le Rhône & la Saonne, comme le dit Polybe, 89.
Demetrius de Pharos ravage les villes d'Illyrie qui appartenoient aux Romains, 19. Il jette dans Dimale une forte garnison avec toutes les munitions nécessaires, 22. Battu à Pharos, il prend la fuite & se retire chez Philippe, 23. Caractère de ce Prince, 24.

Désespoir : ce que peut un généreux désespoir sur des troupes qui ont encore les armes à la main, 176, 177.
Détachemens : on n'en doit jamais faire de considérables de cavalerie, sans y mêler de l'infanterie, 141, 142.
Dévotion : la dévotion & la piété sont les plus grandes de toutes les vertus : bornes qu'elles doivent avoir dans un Souverain, 246.
Dictateur : on en crée deux : chose inouïe jusqu'alors, 328.
Dictature : différence de cette dignité & du Consulat, 279, 280. *note.*
Dieux : Remarques sur la manière dont les Païens remercioient leurs Dieux après des victoires, & tâchoient de les fléchir dans les calamitez, 372, 373. *note.*
Dimale, ville d'Illyrie qu'on regardoit comme imprenable, alliée & prise d'assaut le septième jour par Æmilius, 22.
Dion : sa marche contre Denis de Syracuse comparée à celle d'Annibal contre les Romains, 490.
Discipline : avantages de celles des Romains, 125. Leur relâchement dans la discipline porta Antiochus à leur déclarer la guerre. Il fonda, avec raison, toutes ses espérances sur ce relâchement, 10. *note.*
Diversions. Celle des Romains en Espagne & en Afrique plus admirée que celle d'Agathocles, & pourquoi : 43. *note.* Cette diversion est réduite à rien par le manque de hardiesse de Sempronius, *la même.* Les bonnes diversions sont celles qui se font dès le commencement de la guerre, 44. *note.* Celle que Memnon proposa à Darius, *la même.* Celle des Romains en Espagne pour obliger Annibal de sortir d'Italie, mal concertée, 187. *note.* Faute que fit Darius de ne pas faire une diversion dans la Grèce, *la même.* Faute d'Antiochus le Grand, qui ne voulut pas écouter le conseil d'Annibal, qui étoit de porter la guerre en Italie, 187. Celle de Régulus eût causé la perte de Carthage, si le Sénat ne se fût oublié dans cette occasion, 187. *note.* Peu de Princes sont capables de diversions profondes, 188. *note.* Celle que le Comte Duc d'Olivarez s'étoit proposée, *la même.* Avantages d'une diversion lorsqu'on a la guerre dans son propre pais, 186. & *suiv.* *note.* La France en devoit faire une par mer pendant

tant le cours des deux guerres de 1688. & de 1701, 189. *note.* Celle d'Agathocles en Afrique, 213. *note.* 473. Celles des Romains en Espagne & ensuite en Afrique 436. Celle de l'Empereur en 1659, *la même.*
Dragons : on ne sçait pas profiter de cette arme, 128. Ce que c'est que les Dragons selon Montécuculi, 141. Faut que l'on fit à Malplaquet en ne leur ordonnant pas de combattre à pied, *la même.*
Duveland : prise des Isles de Duveland & de Scounen par les Espagnols en 1576. Hardiesse de cette entreprise, 209, 210.
Droume, rivière, 88.

E.

E Bre : bataille navale entre Cn. Scipion & Amilcar à l'embouchure de ce fleuve, 289, 290. Observations sur ce combat, 313 & *suiv.*
Education : celle d'un Prince est la chose du monde la plus importante; à qui la confie-t-on d'ordinaire, 273. Pouvoir que l'éducation a sur nous, *la même.* Education des Lacédémoniens, 273 & *suivantes.*
Eléphans : moiens dont Annibal se servit pour faire passer le Rhône à ses éléphans, 71, 72.
Embuscades d'armées : précautions que l'on doit prendre pour s'empêcher d'y tomber, 250. Ordre de la marche, 251 & *suiv.* Elles sont plus sûres dans un terrain plat & rase que dans les bois, 257. Exemples, 171 & *suivantes.* Observations sur les embuscades, à l'occasion de celle d'Annibal sur le bord du Thrasymène, où toute l'armée Romaine & le Consul lui-même furent taillez en pièces, 221 & *suiv.* Un Général qui tombe dans une embuscade est inexorable, 227. Ce qu'il faut qu'il fasse lorsqu'il y est tombé, 234. Il n'y a point de ruse à la guerre plus commune que celle des embuscades, 239. Exemples, 239, 240. Celle qu'Annibal dressa à Minucius, 329.
Enfans : soin qu'on doit prendre de l'éducation des enfans, 273 & *suiv.*
Envie, vice bas & infame, 416.
Epées : celles des Espagnols sont les plus parfaites, 138, 140. Charles XII. Roi de Suède en arma sa cavalerie, *la même.* C'est la reine des armes, *la même.*
Epoques desagréables à certains gens, 228.
Equipages : une armée qui perd ses équi-

pages, n'a plus rien à perdre, il ne peut lui arriver pis, 94.
Erénesiens, peuple qui habite entre l'Ebre & les Pyrénées, 38.
Eriban, montagne, 284, 285.
Escadron ; quand on a commencé à escadronner, 133. On combattit par escadrons avant que les lances disparussent, 137. Les nôtres ont-ils assez de profondeur, 137 & *suiv.* Avantages des petits sur les gros, 143 & *suiv.*
Espagnols : avantage de leur cavalerie sur toute celle de l'Europe, 148 & *suiv.* L'infanterie ne sçauroit jamais résister contre cette cavalerie, 151. Les Espagnols se rendent maîtres des Isles de Duveland & Scounen. Hardiesse de cette entreprise, 209, 210.
Eugène de Savoie (*M. le Prince*) Voiez *Savoie.*
Europe, son étendue, 40.
Evreux, (*M. le Comte d'*) Colonel Général de la cavalerie de France, est un Maître dans la cavalerie, 342. Il a fait son possible pour exclure les grosses bottes de la cavalerie, *la même* & 393.

F.

Fabius (*Quintus-Fabius Maximus*) est créé Dictateur, 279. Il part de Rome & campe à Aigues, 280, 281. il étudie le caractère d'Annibal, 215. *note.* prend la résolution de rester sur la défensive, 281, 282. Discours peu honorables que l'on tient contre lui à ce sujet, *la même* & 289. Il abandonne son armée pour aller à Rome assister à un sacrifice, 288. Raisons pour & contre sa conduite, 305. On continue de parler de lui à Rome sans aucun ménagement, 327. Il méprise ces discours, & demeure inébranlable dans son premier système de traîner la guerre en longueur, 328. Minucius son Collègue tombe dans le piège qu'Annibal lui avoit dressé, il va à son secours, 329. Minucius rend justice à sa capacité, & se soumet à ses ordres, *la même.* On commence à connoître à Rome son mérite, & on y prend la résolution de se conduire par ses lumières, *la même.* Reproches qu'on peut faire à Fabius d'avoir abandonné son armée pour aller à Rome assister à un sacrifice, 336, 337. En empêchant Annibal de remporter de nouvelles victoires, Fabius est plus grand & plus remarqué

- que ce Conquérant , 347. Sentiment de l'Auteur sur les qualitez militaires de Fabius , 414 , 415. Discours de Fabius à Paul Emile sur le caractère de Varro , 444 , 445.
- Fabius** , Historien Romain , réfuté par Polybe sur les causes de la seconde guerre Punique , 11.
- Falerne** , 284.
- Farder** : rien de plus infame dans les gens de guerre que de se farder , 264. M. de Turenne ne souffroit point ces sortes de gens dans son armée , *la même*.
- Femmes** : combien l'amour des femmes est pernicieux aux Officiers & aux Généraux d'armées , 254. *Et suivantes* , 262 , 265. Les plus grands Capitaines tant anciens que modernes ont été chastes , 258. La passion qu'on a pour les femmes ne fut jamais la compagne inséparable de la valeur , comme le veulent les Petits-Maîtres , gens efféminés , qui infectent les Cours & les armées de cette belle morale , 258 , 259. Déréglemens des femmes , & les mauvais exemples qu'elles donnent à leurs enfans , 270 , 271. Les femmes ne peuvent souffrir les poltrons , 275.
- Fénelles** : siège de cette ville par le Roi de Sardaigne , 97.
- Ferré** (M. le Maréchal de la) est donné pour Collègue à M. de Turenne , 349 , 350. Ses défauts , 447.
- Fésules** , 217.
- Fenquières** (M. le Marquis de) , sa capacité dans les guerres des montagnes , & son éloge , 101. Son entreprise sur les Vaudois qui étoient à Luzerne en 1691 , 106.
- Feux** : ces grands feux que l'on fait dans le camp , lorsqu'on a dessein de tenter le passage d'une rivière , signifient presque toujours une marche nocturne , 65.
- Flaminius** (Caius) est créé Consul , 186 , se met en marche , & va camper à Arretium , 190. Fautes de ce Consul , lorsqu'il pouvoit faire périr l'armée d'Annibal dans les marais de Clusum , 196. *Et suiv.* 202. *Et suiv.* Son peu de capacité , 202. *Et suiv.* Réflexions sur son caractère , dont Annibal sçait si bien profiter , 212 , 213. *note* 213. Il marche à l'ennemi malgré l'avis de son Conseil de guerre , 217. Confiance qu'il avoit inspirée à son armée , *la même*. Il est attaqué , périt dans le combat , & son armée est taillée en pièces sur le lac de Thrasymène , 218 , 219. Fautes de ce Con-
- sul à la journée de Thrasymène , 222.
- Ce que dit Tite-Live de la manière dont Flaminius fut tué par un Gaulois , est tout-à-fait romanesque , 225 , 226.
- Florentins** : ils livrent bataille à l'armée du Pape en 1467. sur le bord du lac de Thrasymène , 219. *note*. Poltronnerie des troupes de ce tems-là , 220. *note*.
- Flote** , ou armée navale : *Voiez* Armée.
- Flute** ; les Cardiens dressoient leurs chevaux à danser au son de la flute , 300.
- Fourrages** : méthode des Anciens dans leurs fourrages , 340. Différence des grands & des petits fourrages , 341. Ce qu'il faut observer dans les fourrages , 341 , 342. Ce qu'il y a à faire , si l'on veut inquiéter un fourrage qui se fait entre deux armées , ou engager une action considérable qui puisse favoriser l'enlèvement des fourrageurs , 343 , 344. Il n'y a sorte de ruse & de finesse que les fourrages ne puissent fournir , 345 , 346. Un grand fourrage fournit la plus belle occasion d'attaquer l'ennemi qui puisse se présenter dans une campagne , 346.
- France** : état déplorable où elle se trouva en 1557. après la déroute de Saint-Quentin , 424.
- François** : combien leur impétuosité est redoutable , & de quelle manière on doit les mener , 145. Il n'y a point de nation dans le monde plus propre pour la guerre , 207. De quelle manière ils doivent se conduire à l'égard des Italiens lorsqu'ils font la guerre dans leur pays , 243.
- Frentans** , 278.
- Fronde** : effets surprenans de cette arme , 36. *note*. Les peuples de Palestine sont les premiers qui s'en soient servis , 37. *note*.
- Frontière** : en prenant toutes les places d'une frontière , on ne réduit pas pour cela la Capitale à se soumettre , 427 , 428.
- Frontin** : Sentiment de l'Auteur sur le Livre des Stratagèmes , 63 , 64.
- Fuite** : s'il arrive aux Modernes de fuir , le victorieux est assuré qu'ils ne reviendront plus , 117. *note*. La Maison du Roi n'a jamais pris la fuite , 118. *note*.

G.

Gascens : ils sont soupçonnés d'être un peu larrons ; ils sont braves , hardis , bons soldats , 237.

Casson (*M. le Maréchal de*) : jamais homme ne haït plus les femmes, 258.

Gaules : situation des affaires des Gaules à l'arrivée d'Annibal, 42, 43.

Gaulois : ils dépêchent des couriers à Annibal pour l'informer de leurs dispositions à son égard, & combien il lui seroit difficile de passer les Alpes, 37, 38. Dispositions de ceux qui défendoient le Rhône, 51. Fautes qu'ils firent, 54. Après la bataille du Tésin ils s'empresrent de se joindre à Annibal, 119; fondent sur les Romains, en tuent un grand nombre, & en apportent les têtes à Annibal, *la même*. Ils apportent à Annibal vivres & munitions en abondance, 154. Leur trahison donne de grandes inquiétudes à Scipion, *la même*. Ils souffrent impatiemment que la guerre se fasse dans leur pais, & Annibal les satisfait, 191. C'est à leur valeur qu'Annibal est redevable de ses victoires, 206. Les Historiens Grecs & Latins ne leur rendent pas justice, *la même* & 207. Vangez des reproches que les Historiens Grecs & Latins ne cessent de leur faire, 376. *note* 378. Ils dressent une embuscade au Préteur envoyé dans la Gaule Cisalpine, & taillent son armée en pièces, 383. Avec les armes du monde les plus défavantageuses, ils ont défait plusieurs fois les Romains en bataille rangée, 375. *note*.

Gendarmerie : elle combattoit souvent à pied, 149. Elle montoit même à l'assaut, 394.

Général d'armées : celui qui s'endort sur la foi d'un Traité, s'éveille dupe, 93. Ce qu'il doit faire quand il se trouve engagé dans un détroit de montagnes, 94. Comment il peut être exactement informé de la nature du pais qu'il veut traverser, ou dans lequel il est résolu de porter la guerre, 103. Ce qu'il doit considérer avant toutes choses lorsqu'il s'est proposé un projet de campagne de grande importance, 103. Un grand Capitaine s'embarrasse fort peu de la supériorité d'une arme propre dans un combat de rase campagne sur l'autre qui ne se trouve pas dans un tel avantage, 127. Il ne doit exposer sa personne que dans une absolue nécessité, 128. Les grands Capitaines sont rarement sâchez qu'on leur reproche leurs fautes, au contraire des médiocres, 126. Un bon Général ne quitte jamais son armée, s'il n'a en vûe un dessein d'une

extrême importante, 141. Celui qui entre avec une armée dans un pais ennemi, & qui entreprend une conquête extraordinaire, doit renouveler par des exploits continuels les espérances de ses Alliez, 157. Il doit sur tout s'appliquer à connoître le caractère & l'humeur de son Antagoniste, 165. Si l'on doit ajouter foi aux lettres que les Généraux écrivent à la Cour après la perte ou le gain d'une bataille, 172. Un Général peut suppléer à la foiblesse d'une arme par la force de l'autre, 176. Le rôle le plus grand qu'on puisse jouer sur le théâtre du monde, est celui d'un Général d'armée, 203. Une marche dérobée mortifie souvent plus un Général que la perte d'une bataille, 205. Il n'a rien de plus important à faire que de s'étudier à connoître les inclinations & le caractère de son Antagoniste, 213. 214, 215, 216. Réflexions sur les défauts les plus ordinaires aux Généraux d'armées, 215, 216. Les Généraux étourdis & présomptueux ne manquent jamais de donner dans les pièges qu'on leur tend, 224. Lorsqu'un Général est bridé & lié de telle sorte par les ordres de la Cour qu'il ne peut agir qu'autant qu'il plaît à cet Oracle, il ne peut guères que se tromper, 228. Rien de plus chagrinant pour un Général que de tomber dans une embuscade d'armée, & pourquoi? 227, 228. Il doit être absolu à la tête de son armée, sans dépendre des ordres de la Cour pour attaquer ou pour se défendre, 229. C'est un malheur pour les Princes d'avoir des Généraux avarés à la tête de leurs armées; ils fournissent par leur avarice des ressources infinies à leurs ennemis, 243. Un habile Général fournit aux dépenses de la guerre par la guerre même, 243. Il peut en certaines occasions supprimer des ordres qu'il auroit reçus de la Cour, 248, 249. Réflexions sur les passions desordonnées qui nuisent le plus aux Officiers & aux Généraux d'armées, 254 & *suiv.* A quels dangers un Général yvrogne est exposé, 265. & *suiv.* Si un Général manque de courage, quelque brillantes qualités qu'il ait d'ailleurs, il perdra bientôt toute l'estime qu'elles lui avoient attirée, 272, 276. Le plus rusé est toujours le plus brave: preuves de cette vérité, 293. Combien l'étude de l'Histoire lui est nécessaire, 298. Un

- Général** a pour l'ordinaire parmi les Officiers Généraux des ennemis qui le calomnient à la Cour, 304, 305. Ce qu'il devroit faire s'il se trouvoit dans un cas semblable à celui où se trouva Minucius près de Gérunium, 358, 359, 360. La méfintelligence est ordinaire parmi les Chefs lorsque le commandement est partagé, ce qui fait la ressource de l'ennemi, 368, 369. *note*. Il ne doit y avoir qu'un Général à la tête d'une armée, avec un pouvoir sans bornes, 369. *note* 447. Comment il doit exercer ses troupes, 399. Les troupes veulent être commandées, ou par des gens d'un mérite extraordinaire, ou du moins par des gens d'une grande condition, 410. Attention qu'il doit apporter à ménager la vie de ses soldats, 411, 412. Ceux qui réussissent toujours ne sont pas toujours les plus estimables, 431, 432.
- Gènes** conserve sa liberté par la fermeté d'un petit nombre de Citoyens, 435, 436.
- Génévre (le Mont)**, Annibal y passa, 89, 90.
- Géographie** : pourquoi avant Polybe étoit-elle si défectueuse, 84.
- Gérunium** assiégée par Annibal, & les habitans passés au fil de l'épée, 323. Observations sur le premier combat donné près de cette ville entre Annibal & Minucius, où celui-ci a l'avantage, 336; sur le second, où il est défait, 347. *& suivantes*. Ce que devroit faire un Général qui se trouveroit dans un dessein & des circonstances semblables à celles de Minucius, lorsqu'il donna le second combat près de Gérunium, 358, 359, 360.
- Grèce** : ce qu'on appelloit l'ancienne & la grande Grèce, 382.
- Grenoble** : Annibal passa près de cette ville, 88.
- Guebriant (M. le Maréchal de)** entra dans le service avec des talens admirables pour la guerre, & des défauts essentiels dont il sçut se corriger, 266.
- Guerre** : un Prince sage & éclairé doit l'éloigner autant qu'il lui est possible, lorsqu'il se voit dépourvu de gens capables de la bien conduire, 21. *note*. Tout dépend des commencemens à la guerre, 123. De quelle manière on doit la faire contre des Guerriers errans, dans un pais où ils n'ont aucune retraite assurée, 180. Regles pour la guerre défensive, 178. *& suiv.* Il est presque toujours avantageux de porter la guerre chez autrui, 186, 187. *note*. Les événemens de la guerre sont toujours incertains, quelques soins & quelques mesures que l'on prenne pour bien arranger ses pièces, 212. Les ruses & les stratagèmes dans la guerre blâmez par les Romains tant qu'ils ne furent point assez habiles pour s'en servir, 236, 237. Il est très-permis de ruser à la guerre : preuves de cette vérité, 238. Les incendies, & tout ce que la guerre offre de plus terrible, sont permis, lorsque cela est nécessaire, 244, 245. Dans les affaires de la guerre le moindre délai suffit pour faire échouer les entreprises les plus sûres, 308.
- Guerre des hautes montagnes**. *Voiez* Montagnes.
- Guerre** ; la seconde Punique. *Voiez* Punique.
- Gustave-Adolphe**, Roi de Suède, fit toujours son grand principe d'insérer entre les espaces des escadrons des pelotons d'infanterie, 136, 137. Il fit la même faute après la bataille de Léipsick qu'Annibal après la bataille de Cannes, 426.

H.

- Harangues**. Les Anciens avoient coutume de haranguer leurs soldats avant le combat, 362. *note*. Les plus courtes harangues sont les meilleures, 363. Il faut qu'il y entre des mots de raillerie & de plaisanterie, *la même*. Effet d'une plaisanterie d'Annibal avant la bataille de Cannes, *la même*; d'Alexandre le Grand à Issé, 365. Depuis Henri IV. peu de Généraux se sont mêlés de haranguer leurs troupes, 365.
- Harcourt (le Comte d')** a illustré le règne de Louis XIII. par ses belles actions, 310.
- Hasselaer & Hop** sauvent la Hollande, 433.
- Henri IV.** Roi de Navarre. C'est dans l'école de l'Amiral de Coligny qu'il se forma pour la guerre, 135. L'amour l'empêcha de profiter du gain de la bataille de Coutras, 255.
- Hesse-Cassel (le Prince de)**, aujourd'hui Roi de Suède, sauve par sa valeur & sa bonne conduite la flotte Suédoise surprise en 1718. dans la rivière de Gortembourg par les Danois, 319.
- Hieron** donne du secours aux Romains, 186.

Hippone, 280.
Hirpiniens, 284.
Histoire, son utilité, 33. De quelle manière on doit l'étudier, 34. Avantages de celle de Polybe, 35. Elle doit rouler toute sur des faits réels, 73. C'est un artifice indigne de l'Histoire d'avoir recours aux Dieux & aux demi-Dieux pour trouver un dénouement, *la même*. Ce qu'il faut omettre en écrivant l'Histoire, 83, 84. Combien l'étude de l'Histoire est nécessaire à un Général d'armée, 298.
Histoire Romaine (la nouvelle). Sentiment de l'Auteur sur ce Livre, 89, 248. Cette Histoire a de quoi augmenter le Dictionnaire Néologique, 288. *note*.
Historiens: extravagances de ceux qui ont parlé du passage des Alpes par Annibal, 73, 74, 75. De tous ceux qui ont décrit avant Polybe la situation & les propriétés des lieux qui sont aux extrémités de la terre habitée, il n'en est point qui ne se soient trompez, & pourquoi, 84. Les meilleurs Mémoires qu'ils puissent avoir sur ce qui regarde la guerre, 172. Devoir d'un Historien en fait de marches d'armées, 205, 206. Ce qu'il doit éviter en écrivant, 226. Le peu de fond qu'il doit faire sur les relations des Nouvellistes, 327. *note*. sur les lettres même des Généraux, *la même* & *suivantes*. Les Historiens Grecs & les Latins donnent un grand agrément à l'Histoire par les harangues qu'ils font faire aux Généraux d'armées, 364. *note*. Nos Historiens, lorsqu'ils parlent d'une action entre les Chrétiens & les Turcs, sont si prodigieux à l'égard du nombre de ceux-ci, qu'ils mettent toujours dix ennemis contre un Chrétien, 400. Les Historiens Latins se sont rendus ridicules par les reproches qu'ils font à Annibal, 142, 243, 244, 405. C'est à eux qu'est dûe une partie de l'admiration que nous avons pour les Romains, 413, 437. & *suivantes*.
Hollande: Louis XIV. s'en seroit rendu le maître en 1672. s'il eût suivi les conseils du Prince de Condé & de M. de Turenne, 10. *note*. Le gouvernement de cette République est au-dessus de celui de Venise & de l'ancienne Rome, 331. *note*. Ce sont nos Rois qui l'ont élevée au point de grandeur où nous la voyons aujourd'hui, 431. De quelle manière elle a reconnu leurs bienfaits,

la même. Etat où elle fut réduite en 1672. 431. & *suiv*. Elle délibère de se rendre au Roi Louis XIV. 433.
Hollandois. Ils fourrent dans les armées sous le titre de Députés, des Surveillans dont les décisions sont absolues, & le Général d'armée compté pour rien. C'est une très-mauvaise politique, 228.
Hop & Hasselaer sauvent la Hollande, 228.
Hussards, imitent beaucoup les Numides dans leur façon de combattre, 116, 117. *note*.

I.

Incrédulité: il n'y a rien de plus utile aux mortels, selon Euripide, qu'une sage incrédulité, 74. *note*.
Infant (le Cardinal): faute de ce Cardinal en 1636. qui furent le salut de la France, 428.
Infanterie: quand on a commencé d'insérer des pelotons d'infanterie entre les espaces des escadrons, 136. Supériorité de l'infanterie sur la cavalerie, 135. & *suivantes*, 142. Elle ne sauroit résister contre la cavalerie Espagnole bien menée, 151. Un bon bataillon hérissé de piques ou de pertuisannes, & sur un front égal à sa hauteur, résistera au choc le plus violent & le plus impétueux d'un corps de lanciers comme il y en avoit autrefois, 394.
Ingratitude: c'est le plus infame de tous les vices, 416.
Irène: jeune Gréque d'une naissance illustre, tombe entre les mains de Mahomet II. devient sa maîtresse, & est immolée par son Amant même aux murures de son armée, 262, 263, 264.
Iso, lieu fertile & très-peuplé entre le Rhône & la Saone, qui ressemble assez au Delta d'Egypte, 76.
Isère, rivière, 88.
Issini, la manière d'aller à cheval des habitans de ce Roiaume, 117. *note*.
Italiens: de quelle manière il faut se conduire à leur égard lorsqu'on fait la guerre dans leur pais, 243.
Japon: révolution surprenante arrivée en ce pais, 331. & *suivantes*. *note*.
Jean Roi de Portugal. Contestation de générosité entre ce Prince & un Marchand, 432.
Joseph (le Père), Confident du Cardinal de Richelieu, avoit-il si grand tort d'appeler ce Cardinal *poule mouillée*, 428, 448.

Jupiter étoit plus débauché qu'il n'étoit guerrier, 258.

Juvenal : ce qu'on doit penser de son *Montem rupit aceto*, 74. note.

L.

L *Abienus*, son passage de la Seine : 52.

Lacédémoniens ; ils croioient que le stratagème étoit une des principales vertus d'un grand Capitaine, 237. De quelle manière ils élevoient leurs enfans, 273. & suivantes.

Lâcheté ; c'est dans un Général d'armée le plus pernicieux de tous les défauts, 216.

Ce vice naît du luxe & de la superfluité, 270. Rien de plus dangereux pour un Etat que ce vice, 272. L'éducation peut en guérir, 272, 273. Un lâche ne fera jamais une belle action, 454.

Lampourdan, où Scipion prit terre à son arrivée en Espagne, 186.

Lance ; ce que l'on doit penser de cette arme, 134, 135.

Lanciers ; leurs armes & leur façon de combattre, 133. Ils n'avoient qu'un coup à donner, 153. On leur faisoit souvent mettre pied à terre, 394.

Larcin ; Lycurgue le permit, pourvu qu'il fût fait avec finesse, pour dresser la jeunesse à ruser à la guerre, 237.

Larinatiens, 334.

Légions ; les Romains n'en levoient jamais que quatre, & ils en lévent huit avant la bataille de Cannes, 361.

Lens (le mont de), Annibal y passa, 89, 90.

Lesdiguères (le Comtesable de) manque de se rendre maître de *Céno*, 435, 436.

Lettres des Généraux à la Cour après la perte ou le gain d'une bataille. Cas que l'on en doit faire, 172.

Levé (Antoine de), le premier qui ait inséré entre les espaces des escadrons des pelotons d'infanterie, 136.

Libéralité, combien nécessaire à un Général d'armée, 243.

Livourne, montagne, 324.

Longueville (M. le Duc de), son passage du Rhin en 1639. 55.

Lorigites, 37.

Louis XIII. défait M. de Soubize dans les Isles du bas Poitou, & donne là des preuves de sa bravoure & de son intrépidité, 211.

Louis XIV. attaquant la Hollande en

1572. préfère les conseils de M. de Louvois à ceux du Prince de Condé & de M. de Turenne, ce qui fait le salut de cette République, 10. note. Remords que cause à ce grand Prince dans sa vieillesse la ruine du Palatinat, quoiqu'il n'eût rien fait qui pût blesser sa conscience, 245, 246. Il fait disparaître le commandement alternatif dans les armées, & les affaires prennent une nouvelle face, 368. note. Il méritoit véritablement le surnom de *Grand* par des endroits que ses Panégyristes n'ont pas sçû toucher, 383, 384. Il n'avoit plus qu'un pas à faire pour se rendre maître d'Amsterdam, 433.

Louis XV. Roi de France, possède toutes les vertus qui servent de fondement pour former sans peine un grand Capitaine & un Guerrier parfait, 261.

Lucérie, Colonie Romaine, 280.

Lucius (C.) assiégé dans Mutine par les Boiens, demande d'être entendu, & ils ont la perfidie de s'en saisir, 42.

Luxe : c'est la source de tous les vices, & la cause de tous les maux d'un Etat & du renversement des Empires ; preuves de cette vérité, 260. & suiv. 270.

Luxembourg (M. le Maréchal Duc de) Combat de cavalerie à Leuse, où ce Maréchal défait M. de Waldeck, 144, 145. Il se fit connoître à Steinkerque au Prince d'Orange, 181. Il étoit bossu, & se moquoit de sa bosse, sur laquelle les soldats disoient que la France reposoit, 195. note. Il se négligeoit dans ses campemens, 216. Ses marches sont les plus belles & les plus profondes de toutes celles que nous avons faites, 234.

Lycurgus permit le larcin fait avec finesse pour dresser la jeunesse à ruser à la guerre, 237. Il regardoit l'éducation des enfans comme la plus importante à faire d'un Législateur, 273.

M.

M *Accabées* : Polybe n'en fait aucune mention dans son Histoire, non plus que des Juifs, quoiqu'il parle des guerres d'Antiochus, 3. note.

Maciens, 37.

Magile, Roi des Gaulois qui habitoient le long du Pô, vient trouver Annibal, 76.

Maçon, frère d'Annibal : caractère de cet Officier, 158.

Maharbal poursuit les restes de l'armée

TABLE DES MATIERES. 471

- de Flaminius après la bataille de Thrasymène, & leur fait mettre bas les armes, 219. Il prend prisonnier le secours envoyé à Flaminius par C. Servilius sous la conduite de C. Centronius, 278.
- Mahomet II.** ses amours avec Irène excitent les murmures de son armée, il assemble ses Officiers, & tue sa Maîtresse en leur présence, 262, 263, 264.
- Mavene (M. le Duc de)** étoit-il coupable de la perfidie dont on usa à l'égard d'Henri IV. à la bataille d'Arques, 404, 405.
- Malheur**; un malheur instruit plus en un jour que les prospéritez de plusieurs années, 355.
- Malplaquet**; Si l'on eût fait combattre à pied les dragons, nous étions assurés de la victoire, 141. Stratagème dont les Généraux des deux partis ne s'aviserent point, quoiqu'il se présentât comme de lui-même, & qu'il pût décider de tout en un moment, 174.
- Mandajors (M. de)**, son sentiment sur la route que prit Annibal après le passage du Rhône est le véritable, 87.
- Marais**, marches dans les marais. *Voiez* Marche.
- Marche.** On juge d'une marche d'armée, non par la longueur du chemin, mais par les défilés & les difficultés qu'on y trouve, 90. Les marches dans les hautes montagnes sont très-difficiles: précautions qu'il faut prendre, 96. Si comme Annibal on avoit dessein de traverser un pais de hautes montagnes, sinon tout ennemi, du moins fort suspect, comment on doit disposer sa marche, 98, 99. Marche d'Annibal dans les marais de Clusium, 196. & *suiv.* Cette marche est tout ce qu'on peut imaginer de plus hardi & de mieux conduit, 202. Précautions que l'on doit observer dans la marche des détroits de montagnes, 250. Ordre de la marche, 251 & *suiv.* Précautions qu'on doit prendre lorsqu'on marche dans les marais, 208, 209. Les marches du Maréchal Duc de Luxembourg sont les plus belles & les plus profondes, 234. Combien il est facile d'attaquer l'ennemi dans sa marche, & de quelle manière il faut s'y prendre, 235, 236, 346.
- Marcomans**; à quelles extrémités ils réduisirent l'Empereur Aurélien, 288. *note.*
- Marlborough** avoit les défauts du Maréchal Duc de Luxembourg sans en avoir Phabilité, 216. Sa conduite à l'égard du Prince de Bade, Général de l'armée de l'Empereur, pendant qu'ils commandoient ensemble, lui est infiniment glorieuse, 448.
- Marrucins**, 278.
- Marius**, sa prudence dans la guerre contre les Teutons, 163.
- Marseille**, 40, 44.
- Marseillois**: leur attachement pour les Romains, & leur intrépidité à s'exposer les premiers, 289.
- Masséliens**, 37.
- Massyliens**, 37.
- Masiens**, peuple d'Espagne, passent en Afrique par ordre d'Annibal, 36.
- Maures**: personne ne connoît mieux l'avantage de la lance que les Maures, 134. Avantages de leur cavalerie, 116, 152, 153.
- Mauritaniens**, 37.
- Mémoires**; avec quelle précaution un Historien doit se servir des Mémoires qui viennent de l'armée, soit de la part des particuliers, soit des Généraux mêmes, 327. *note* 348.
- Memnon**; conseil qu'il donna au Roi de Perse, lorsqu'Alexandre eut passé l'Héléspon, 9. *note.* 44. *note.* Darius, faute de l'avoir suivi, perdit la vie & l'Empire, 45. *note.*
- Messapiens**, 280.
- Metagone**, province de cette partie de l'Afrique appelée Mauritanie, 36.
- Ministres d'Etat**; ils ne doivent rien rechercher avec tant de soin que les causes des événemens, 10. Combien il leur importe de pénétrer dans les motifs qui portent les Puissances à traiter de paix, ou à faire alliance, 14.
- Minucius (Marcus)** est créé Colonel général de la cavalerie, 279. Il décrit Fabius comme un homme sans courage & sans résolution, 283. Avantages qu'il remporte sur Annibal, 324, 325. Il est nommé Dictateur aussi bien que Fabius, 328. Il prend la moitié de l'armée, & se sépare de son Collègue, *la même.* Il donne dans le piège qu'Annibal lui avoit tendu, 329. il est défait, & confus il rend ses troupes à Fabius & se soumet à ses ordres, 330. Observations sur le premier combat donné près de Gérunium, où Minucius a l'avantage, 335. & *suiv.* sur le second, où il est défait, 347. Harangue qu'il fait à ses troupes après sa défaite, 352. Com-

- bien cette action lui est glorieuse, la même. Ses fautes dans le second combat près de Geronium, 355, 356. Ce que devoit faire un Général qui se trouveroit dans un dessein & des circonstances semblables à celles de Minucius, 358, 359, 360.
- Moines** : la plupart des anciens Moines Historiens ont rempli leurs Histoires de contes, 74. note.
- Monde** : division générale de l'univers, 39, 40.
- Montagnes** : ce qu'un Général doit faire quand il se trouve engagé dans un détroit de montagnes, 94. La guerre des hautes montagnes est très-difficile : qualitez qu'il faut avoir pour y réussir, 96. Celui qui agit offensivement est souvent obligé, lorsque tout semble lui réussir, de prendre le parti de la défensive, 96. Un Général qui fait la guerre dans ces sortes de pais, doit donner beaucoup à la fortune, 97. Si l'on avoit dessein de traverser un pais de hautes montagnes, comme les Alpes, si on tout ennemi du moins fort suspect, comment on devroit disposer sa marche, 98, 99. Si l'on s'engage dans ces sortes de pais pour un autre dessein, il faut se conduire sur d'autres principes, 99, 100. Les Modernes sont peu au fait de la guerre des montagnes, 102. Moien d'être exactement & sûrement informé de la nature du pais que l'on veut traverser, ou dans lequel on est résolu de porter la guerre, 103. Manière de se ranger & de combattre dans les lieux resserrés, où de grandes armées ne peuvent se déployer, 104. Les Anciens doubloient ou triploient leur phalange dans les lieux resserrés & dans les détroits de montagnes, 105. Les pais de hautes montagnes offrent des avantages infinis à celui qui se défend, 105, 106. Défense dans un pais de montagnes, 107. & suiv. De quelle manière on doit se retrancher, 109. Précautions que l'on doit observer dans la marche des détroits de montagnes, 250. Ordre de la marche, 251, 252, 253. La conduite d'Annibal engagé dans le détroit des montagnes de Cassilinum, 291. & suiv.
- Montgomeri** : caractère de ce Capitaine, 259.
- Montmorenci** (M. le Duc de) perd la bataille de Castelnaudari, 174.
- Montrose**, sa capacité dans la guerre des montagnes, 106, 136. Sa manière de combattre, 146, 149.
- Montécuculi**, son sentiment sur la lance, 134. C'est le Végèce des Modernes, 139. Maxime de ce grand Capitaine réfutée, 147, 148. Il étoit le seul digne d'être opposé à M. de Turenne, 214.
- Moscovites** : à mesure qu'ils se sont disciplinez, ils ont diminué leur cavalerie, 135.
- Mousqueton**. Cette arme est non seulement peu propre, mais très-pernicieuse à la cavalerie, 138, 139.
- Mutine**, colonie Romaine, assiégée par les Boiens, 42.

N.

Naissance : Il faut à un Général d'armée une naissance illustre ou de grandes vertus, 410. La naissance seule est un fort petit avantage, 443, 444.

Naples, 284.

Nassau, 40.

Nassau (le Prince Louis-Guillaume de) le plan de la bataille de Cannes qu'il a donné dans son Livre intitulé les grands Capitaines, 391.

Nil, 40.

Note, 284.

None, (de la) Capitaine célèbre par son profond sçavoir dans l'infanterie, & par ses Ouvrages sur la science des armes, 133.

Nouvellistes ; ils exagèrent si fort certains exploits favorables à leur parti, qu'un Historien qui voudroit écrire une Histoire sur leurs relations seroit un roman, 327. note.

Nuceria, 224.

Numide : ce que c'étoit que la cavalerie Numide, si excellente & d'un si grand usage dans les armées des Anciens, 116, 117. note. 154, 158, 159.

O.

Officiers : Réflexions sur les passions desordonnées qui nuisent le plus aux Officiers, 254, & suiv. 262, 265. C'est une très-mauvaise politique que de mettre à la tête des corps de cavalerie & d'infanterie une jeunesse voluptueuse, qui ne s'occupe que de ses plaisirs, 259.

Olcades, peuples d'Espagne, vaincus par Annibal, 15.

Olivarez (le Comte Duc d') : la diversion qu'il

qu'il s'étoit proposée en 1637. donne une grande idée de son génie, 188. *note.*
Olympias dans une fête piqua tellement Alexandre, qu'il lui jeta sa coupe à la tête, 174. *note.*
Ombrie, 278.
Onomarque : Stratagème dont il se servit contre les Macédoniens, 98.
Orange (*le Prince d'*) Roi d'Angleterre, connu à Steinkerque ce que valoit M. le Duc de Luxembourg, 181.
Orange (*le Prince Guillaume d'*), son caractère, 431.
Ordre de bataille dans les pays des hautes montagnes, 104. Ordre des deux armées à la bataille du Tésin, 124. Ordre de bataille pour la cavalerie, 142, 143. Autre ordre, 146. Ordre oblique ou de biais : ses avantages, 147. Ordre de bataille pour un Général qui se trouve plus fort en infanterie & plus foible en cavalerie, comme Sempronius contre Annibal à la journée de la Trébie, 185.
Orléans (*Gaston Duc d'*) perd la bataille de Castelnaudari. Détail de cette action, 172, 173.
Oulx (*la vallée d'*) : pièges & stratagèmes que les vallées d'Oulx & de Prajélas se prêtent mutuellement, 97.

P.

Pais : expédient pour être exactement & sûrement informé de la nature du pais que l'on veut traverser, ou dans lequel on est résolu de porter la guerre, 103. Combien cette connoissance est nécessaire, 104.
Paix : soin qu'un Prince doit prendre de ses armées pendant la paix, 271.
Palarinas : l'incendie général de ce pais au commencement de la guerre de 1688. justifié, 245.
Palastine : combien on y étoit exercé à tirer de la fronde, 37. *note.*
Parisiens : leur amour pour la patrie, 425, 429.
Parthes : avantages d'un corps de cavalerie qui combattoit à la manière des Parthes, 118. *note.*
Passage des grandes rivières. *Voiez Rivières.*
Passions : Réflexions sur les passions déformées qui nuisent le plus aux Officiers & aux Généraux d'armées, 254. & *sui-vantes*, 265.
Pavie : c'est à la bataille de Pavie de 1525. qu'on a commencé d'insérer entre les

espaces des escadrons des pelotons d'infanterie, 136. A cette bataille quinze cens Arquebusiers choisis sur toute l'infanterie Espagnole, & inferez parmi les escadrons, furent seuls la cause de la défaite de la gendarmerie Françoisse, la plus redoutable de l'Europe, 183.
Pelopidas attaqué dans un défilé par les Lacédémoniens, qui lui étoient beaucoup supérieurs, les défit, 105.
Pelotons d'infanterie inferez entre les espaces des escadrons, leur utilité, 136, 182, 183, 184.
Perfidie : il n'est jamais permis d'user de perfidie à l'égard de son ennemi, 404, 405.
Périclés : son esclavage pour Aspasia, fameuse Courtisane d'Athènes, 260.
Perruques : elles étoient en usage avant Annibal, 190. *note.*
Perfes : motifs qui firent concevoir à Philippe le dessein de porter la guerre chez les Perfes, 8.
Petits-Maitres : sortie sur ces Messieurs, 258, 259.
Peur : effets qu'elle est capable de produire sur le cœur de l'homme, 168.
Philin : cet Historien étoit peu instruit des faits qu'il rapportoit, 29.
Philippe Roi de Macédoine : motifs qui l'engagèrent à porter la guerre chez les Perfes, 8. Ce qu'il dit en fuyant Onomarque, 98. Ce Prince fut un grand homme, & Alexandre son fils un grand Conquérant, 193. *note.* Un bon mot lui coûta son œil droit, *la même.* Depuis qu'il fut borgne il se faisoit toutes les fois qu'il entendoit prononcer le mot de *Cyclope* ou d'*œil*, 193, 194. *note.* Il étoit aussi boiteux, manchot & cocu, 194. Ses débauches, 264, 268, 269. Il fit voir à la bataille de Chéronée tout ce que la guerre a de plus profond & & de plus rusé, 399, 400.
Picenum, 278.
Pique : avantages de celle des Arabes & des Maures, 153.
Pisa, 290.
Pistolets : ils sont nécessaires à la cavalerie, 138.
Plaines : il faut les éviter lorsqu'on a en tête un ennemi plus fort en cavalerie, 180, 181. Quelque rases & nettes que les plaines nous paroissent au coup d'œil, elles sont propres à des embuscades, 356.
Plaisance : son origine, 42.
Plaisirs : rien n'est plus funeste aux Offi-

- ciers & aux Généraux que l'amour des plaisirs, 255. & *suiv.*
- Platée** : ruse des Lacédémoniens à la célèbre journée de Platée, 399.
- Plutarque** : ce qu'il dit du combat de Fabius ensuite de la disgrâce de son Collègue, à tout l'air d'une fable, 352, 353. Il étoit peu instruit des choses de la guerre, 376. *note.*
- Polonois** : ils n'ont d'autres forces à opposer à leurs ennemis que leur cavalerie, 135.
- Poltronnerie**. Voyez *Lâcheté.*
- Polybe** : but qu'il se propose en écrivant l'Histoire de son tems, 2. Ordre qu'il doit garder, *la même.* La plus forte raison qui l'a déterminé à écrire, c'est qu'il a été témoin oculaire de la plupart des choses qu'il raconte, & qu'il a contribué à l'exécution de plusieurs, 6. Prévenu en faveur des Romains, il est peu équitable lorsqu'il avance que la guerre d'Annibal contre les Sagontins étoit injuste, 19. *n.* Pour décrire le passage des Alpes par Annibal, il alla reconnoître ces montagnes, 75. Il rend raison de ce qu'il a omis certaines choses qui paroissent essentielles à l'Histoire, 83. Il a voié dans l'Afrique, dans l'Espagne, dans les Gaules & sur la mer extérieure, dont tous ces pais sont environnez, pour corriger les fautes des anciens Géographes, 85. Son dessein n'étoit pas moins de nous instruire dans ce qui regarde la guerre & le gouvernement des Etats, que d'écrire l'Histoire, 196. Il est par tout peu favorable aux Gaulois, 206. Son génie militaire & pénétrant, 214. *note.* Il étoit Déiste, 336. Il est infiniment plus digne de foi que cent autres comme Plutarque, 353. & que Tite-Live, 405. On réfute ce qu'il dit de la cavalerie, 380. *note.*
- Polyen** écrivoit très-poliment, 108.
- Pompée** fut toujours battu par Sertorius, quoiqu'il lui fût infiniment supérieur en troupes, 102. Il veut imiter Fabius, traîner la guerre en longueur; mais la foule des Petits-Mâîtres dont il étoit oblé & ses Officiers généraux même s'y opposent, & il a la foiblesse de se rendre à leurs instances, 306.
- Pontis** : ses Mémoires, 173.
- Ponts** : on doit les faire le plus larges qu'il est possible, 182, 250, 251.
- Postumius (Lucius)** part comme Préteur avec une légion pour obliger les Gaulois de se séparer d'Annibal, 335.
- Pouzoles**, 284.
- Præterium**, 278.
- Prince**. L'éducation d'un jeune Prince est la chose du monde la plus importante, & souvent la plus négligée, 273. d'où vient, *la même.* Lorsqu'un Prince perd la confiance de ses peuples, il n'a plus rien à perdre, 432. On juge du mérite des Princes par le choix des sujets qu'ils emploient dans la conduite d'une guerre, 440.
- Punique (la seconde guerre)** : causes de cette guerre selon quelques Historiens réfutez par Polybe, 7. & *suiv.* Vraies causes de cette guerre, 12. & *suiv.* Lequel des deux peuples en est la cause, 32. Polybe ne décide pas que la guerre d'Annibal soit injuste, 33. Dissertation sur la politique & la conduite des Romains pendant cette guerre, 413. & *suiv.*
- Pultowa** : Charles XII. perdit toute son armée à la journée de Pultowa, 427.

Q.

Querrin (la ville de Saint-) : consternation dans toute la France après la déroute arrivée près de cette ville en 1557. 424.

R.

Radeaux : exemples des Généraux qui les ont employez dans le passage des grandes rivières de vive force, 51, 52. Avantages des radeaux sur les bateaux pour le passage des grandes rivières, 66. Radeaux portatifs de l'invention de l'Auteur, 67. Manière de les construire, 67, 68.

Rantzau (M. le Maréchal de) : Boursault le loue de son yvrognerie, 267, 268. Son épitaphe, 268.

Rapin (le Pere) réfuté sur la manière d'écrire l'Histoire, 205, 206.

Récompense. Rien n'est plus capable d'inspirer de la valeur aux troupes, 152. Un Prince ne doit pas craindre de se ruiner en récompensant la vertu militaire, 259, 271. Rien ne dégoûte & ne décourage plus un brave homme que de voir des lâches récompensez, 434.

Régulus (Marcus Atilius) la façon de faire la guerre cruelle & violente, 142. Sa diversion en Afrique eût porté un coup mortel à la République des Carthaginois, si le Sénat de Rome ne lui en eût ôté les moiens, 183. *note.*

TABLE DES MATIERES.

475

- Regulus (Marcus)** est envoyé à l'armée en qualité de Proconsul, 331.
- République :** Gouvernement de la République Romaine, 331, *note.* de celle de Venise, *la même.* de celle de Hollande, *la même.*
- Retranchemens** dans un país de montagnes, 109.
- Rhône :** passage de ce fleuve par Annibal, 46, 47. Difficulté de cette entreprise, 47. Dispositifs d'Annibal pour le passage de ce fleuve, 50. Disposition des Gaulois qui défendoient le passage de cette rivière, & celle du Général Carthaginois, 51. Moien dont on se servit pour passer les éléphants, 71, 72.
- Richelieu (le Cardinal de)** continua presque toujours dans la mauvaise politique de partager le commandement des armées, 368. *note.* Il étoit plus heureux & moins habile qu'on ne le pense, 428. Abattement où il se trouva en 1636, *la même.*
- Rivières :** exemples de passages de grandes rivières, 47, 50, 51, 52, 53, 55, 58, 59, 62. Avantages de ceux qui défendent les passages des grandes rivières, 56, 57. Ordre sur lequel on doit combattre au passage des grandes rivières, 60. Moien pour faciliter le débarquement & de le faire en bon ordre, 60, 61. Moiens de défendre le passage des grandes rivières, 64, 65. Ordre qu'on doit observer dans le combat, 65, 66. Les peuples de l'Asie se servoient de peaux de bouc ou de chèvre pour passer les grandes rivières, 68. Ils ne sont pas les seuls qui s'en soient servis, exemples : *la même.* Celui qui vient de proposer à la Cour un pont soutenu sur des peaux enfilées & cousues comme nos balons, se donne pour inventeur d'une chose connue il y a plus de deux mille ans, 68.
- Robert (le Prince),** fautes qu'il fit à la bataille de Morstonmor, 117.
- Roi ;** la Maison du Roi n'a jamais pris la fuite, 118. *note.* Belle action de ce corps à Leuze, *la même.* Elle va droit l'épée à la main, & fait sentir le poids de ses armes, comme toute la force de ses chevaux, 140. Eloge de ce corps intrépide, 145. La Maison du Roi d'Espagne fut rompue trois fois à Almanza, & se rallia trois fois, 118. *note.*
- Rome :** ressource qu'elle trouvoit en elle-même dans les plus grandes extrémités, 229. Après la conquête de l'Asie elle se trouva inondée de voluptueux, ce qui fit la perte, 260. *Et suiv.* Dans quelle consternation on fut à Rome après la défaite du Thrasymène, 277, 278. Combien elle étoit dépourvüe de gens sages & d'Officiers habiles pendant la seconde Punique, 282. *note.*
- Romains ;** après la troisième guerre Punique, on ne vit plus de vertus dans la République, 5. *note.* Les peuples ont été plus heureux sous le regne même des plus méchants Empereurs, qu'ils ne l'avoient été pendant les cinquante ou soixante dernières années de la République, *la même.* Leurs Ambassadeurs arrivés à Carthage, demandent l'observation des Traitez, 18. Rien de plus pitoyable que la conduite que tinrent les Romains lorsque Sagonte fut menacée par Annibal, 20. *note.* Ils envoient une armée en Illyrie sous la conduite de L.Æmilius contre Demetrius de Pharos, 21. Après l'attentat d'Annibal contre Sagonte, ils envoient deux Ambassadeurs à Carthage demander qu'on leur livre Annibal, ou dénoncer la guerre, 25. Différens Traitez de paix entre les Romains & les Carthaginois, 26. *Et suiv.* Leurs Ambassadeurs à Carthage déclarent la guerre, 36. Parti qu'ils prennent à la nouvelle que la guerre étoit déclarée entre les deux Républiques, 42. Dans quelle épouvante on fut à Rome lorsqu'on apprit qu'Annibal étoit dans l'Italie, 111. Leur mauvaise conduite dans presque tout le cours de la guerre d'Annibal, 128 *Et* 287, 288. *dans la note,* 294 ; 307. Les soldats Romains étoient mauvais cavaliers, 128. Les Romains changeoient rarement dans leur façon de se ranger, 175. C'est la même que la nôtre ; mais l'excellence de leur discipline la rendoit bien plus redoutable, *la même.* Les Romains n'ont jamais fait paroître tant de courage & d'obstination, pendant la seconde Punique, que dans la bataille de la Trébie, 176, 177. Préparatifs pour réparer leurs pertes, 186. Plus ils ont raison de craindre, plus ils sont redoutables, *la même.* Ils n'ont sçu souvent profiter de la victoire, 187, 188. *not.* Ils sont taillez en pièces sur le lac de Thrasymène, 218, 219. Aventures très-mortifiantes qu'ils ont éprouvées, 227, 228. Mauvaise politique du Sénat, 228, 229. Ils ne blâmoient la ruse & le stratagème dans leurs

- ennemis, que par leur ignorance dans cette partie de la guerre, 236, 237. Ils faisoient souvent mauvaise guerre, 242. Ils donnent une attention particulière aux affaires d'Espagne, 290. Leurs superstitions, 287. *note.* 298. Jamais peuple n'a donné plus aisément dans les pièges qu'on lui tendoit, 302. Pourquoi on est touché des infortunes qu'Annibal leur fait éprouver, 313. Ceux qui faisoient des métiers fardés étoient-ils Citoyens Romains ? 350. *not.* La République Romaine étoit toute populaire, *la même*; Ils ne doivent attribuer leurs pertes qu'à l'imprudence de leurs Généraux, & non au défaut de courage de leurs troupes, 335. *note.* De quoi est composée leur armée, 361, 362. Dans quelle agitation sont à Rome tous les esprits, lorsqu'ils apprennent que la bataille de Cannes va se donner, 371. Soins extrêmes que l'on y prend pour se rendre les Dieux favorables, 372. Massacre horrible qui s'en fait à la bataille de Cannes, 380, 383. Dans quelle consternation on est à Rome après cette triste journée, 382, 383. Une partie de leur cavalerie mit pied à terre à la bataille de Cannes pour combattre contre de la cavalerie, 392. Rien de plus mal entendu, 392, 395. Réflexions sur les fautes des Romains à la bataille de Cannes, 397. *& suiv.* Ordre de bataille qu'ils devoient prendre à Cannes, 406, 407. Preuves, 408, 409. Dissertation sur la politique & la conduite des Romains pendant la seconde guerre Punique, 413. *& suiv.*
- Rose** (*le Colonel*) dans le passage du Rhin de 1639. essaie une nouvelle manière de faire passer les chevaux, 55.
- Roubion**, rivière qui se jette dans le Rhône auprès de Montelimar, 88.
- Ruisseaux**. Quand ils seroient peu profonds & qu'ils couleroient sur un terrain ferme, il est mieux d'y jeter des ponts que de les passer à gué, 182.
- Ruses** : à la guerre elles sont permises, 291, 292. Elles sont la ressource des Généraux qui ne peuvent rien emporter par la force, 298.
- S.
- Sagunto**, ville d'Espagne, alliée de Rome. Annibal l'épargne pour ne se pas brouiller ouvertement avec les Romains, 16. La guerre qu'il lui déclare ensuite fut-elle injuste, 17, 18, 19. *& suiv. note.* Situation de cette ville, 21. Assiégée par Annibal, elle est emportée d'assaut après huit mois de siège, 22.
- Saint-Evremond** prodigue les éloges dans ses réflexions sur la conduite des Romains pendant la seconde guerre Punique, 416, 417.
- Saint-Fremont** (*M. de*) laisse passer l'Adigé à M. le Prince Eugène de Savoie, 52, 57.
- Salmantique**, ville d'Espagne dépendante des Vaccéens, 15.
- Santa-Cruz** (*M. le Marquis de*), qui a donné de si beaux Ouvrages au public, se précautionne contre une décente dont il étoit menacé à Cagliari, 63.
- Sarmates** : ils étoient excellens cavaliers, 149.
- Savoie** (*M. le Duc de*) assiège Fénéstrelles, 97.
- Savoie** (*le Prince Eugène de*) : son passage de l'Adigé en 1701. 52. Depuis les Anciens il n'y a point eu de plus habiles tra verseurs de rivières que ce Prince, 58. Passage de l'Adigé en 1706. & du Pô, 58, 59. Il nous a fait voir mille fois contre les Turcs, qu'un habile Général s'embarasse fort peu de la supériorité d'une arme sur l'autre, 127. *note.* Sa conduite à l'égard des Italiens pendant la guerre de 1701. doit servir de leçon aux François, 244.
- Scanderberg**. Personne n'a plus approché de Sertorius que lui, 101.
- Scavrus** (*Marcus*) étoit fils d'un vendeur de charbon, & parvint au Consulat, 331. *note.* Ses vertus & ses belles actions lui méritèrent les premiers honneurs de la République, 443.
- Schomberg** (*le Maréchal de*) : sa victoire de Castelnaudari en 1632. Détail de cette bataille, 172, 173.
- Schouembourg** perd la bataille de Gemarnertoff, quoiqu'il opposât une disposition très-sçavante & très-rusée, 185.
- Scipion** (*Cnéius-Cornélius*) : ses exploits en Espagne, 186, 189. Il remporte la victoire sur Asdrubal à l'embouchure de l'Ebre, 289, 290. Observations sur cette bataille navale, 303. *& suivantes.*
- Scipion** (*Cornélius Publius*) est envoyé en Espagne avec une armée, 42, 43. Mesures qu'il prend pour empêcher Annibal de passer le Rhône, 45. Il débarque au port de Pises, & brûle d'en venir aux mains avec Annibal, 83. Il n'eut jamais

la pensée d'inquiéter Annibal dans sa marche, 87. Son étonnement lorsqu'il apprit qu'Annibal avoit passé les Alpes, 111. Sur le point de passer le Tésin, il harangue ses troupes, 114, 115. il livre la bataille & la perd, 115, 116, 117. Blessé dangereusement, il décampe & repasse le Pô, 118. Se retranche auprès de Plaisance, 119. Réflexions sur ses fautes avant le combat du Tésin, 125, après le combat, 129. & *suiv.* Il s'avance vers la Trébie, 154. il la passe & se retranche, *la même*. Il étoit infiniment au-dessus de Sempronius, 161. Il est envoyé en Espagne avec vingt vaisseaux, 290. Il sauve Rome & toute l'Italie par sa fermeté après la bataille de Cannes, 434.

Sempronius (Tiberius) est envoyé en Afrique avec une armée, 42. Il est rappelé pour s'opposer à Annibal, 111. Il joint Publius Scipion à la tête d'une puissante armée, 155. Il remporte quelque avantage sur un détachement, 156. Il en vient à une action générale, malgré les remontrances de son Collègue, 158. Sa misérable conduite, 159. Il est défait, 160. Remarques sur son caractère & sa conduite, 161. & *suivantes*. sur ses fautes, 169. & *suiv.* 175. & *suivantes*.

Servilius (Cn.) est créé Consul, 186. Il envoie un secours à Flaminius, dont Mahetbal défait une grande partie, & prend les autres prisonniers, 278. Il est renvoyé à Rome par Fabius, 281. Il est envoyé à l'armée d'Italie en qualité de Proconsul, 331. Il est tué à la bataille de Cannes, 379.

Sibyles : dépense qu'il falloit faire lorsqu'il s'agissoit de consulter leurs Livres, 288. *note*.

Sièges : les préparatifs des Anciens pour les sièges, n'étoient pas moins considérables & moins sujets à de grands embarras que les nôtres, 337.

Soldats. Voiez *Troupes*.

Sofite. Voiez *Chereas*.

Soubize (M. de) retranché dans les Isles du bas Poitou, est défait par Louis XIII. & perd toute sa réputation, 211.

Strada : défaut de cet Historien, 209.

Stratagème d'Onomarque contre les Macédoniens, 98. Stratagèmes à la guerre blâmez par les Romains, tant qu'ils ne furent point assez habiles pour s'en servir, 236, 237. Ils réussissent difficilement contre les sors, 238. Il n'y a pas

de ruse à la guerre plus commune que celle des embuscades, 239. Les stratagèmes sont la ressource des Généraux qui ne peuvent rien emporter par la force, 298. Celui dont Annibal se servit pour tromper Fabius étoit puérile, 298, 300, 315. Stratagèmes remarquables, 300. & *suiv.* Celui d'Annibal à la bataille de Cannes, 390, 391.

Suisses. Ce sont eux qui ont fait voir la supériorité de l'infanterie sur la cavalerie, 135, 136. Du tems de César ils méprisoient dans la guerre la ruse & l'artifice, & ne se fioient qu'à leur valeur, 237.

Superstition, ses pernicieux effets, 336.

Surrena, qui triompha de Crassus d'une manière si honteuse au nom Romain, se fardoit, 264.

Surprises de villes sont de tous les stratagèmes les plus aisez à rendre inutiles, 227.

Surprises d'armées dans une marche. Voiez *Marches*.

Syrte, la grande Syrte, 41.

T.

T Anaïs, 40.

Tactique : celle des Carthaginois, 125. Dans celle des Romains la routine avoit un aussi grand pouvoir qu'elle en a dans la nôtre, 175. Pourquoi la façon de combattre de l'Auteur déplaît à certaines gens, 184. Sa tactique, 235. C'est l'art de se ranger qui décide presque toujours dans une bataille, & non le plus ou le moins de troupes, 406.

Tarragone, 289.

Tarrentins : ils se rendent à Annibal après la bataille de Cannes, 382.

Tartares : ils ont retenu bien des choses de la cavalerie Numide, 116, 117. *note*.

Teano, 284.

Tésin : bataille sur cette rivière gagnée par Annibal sur Publius Scipion, 115, 116. Observations sur cette bataille, 120. & *suiv.* Ordre des deux armées, 124.

Teutons : combien leur figure paroïssoit terrible aux Romains, 163.

Thrasymène : lac dans la Tyrrhénie, sur le bord duquel il se donna une bataille entre Annibal & Flaminius, où ce dernier perdit la vie & son armée fut taillée en pièces, 217, 218, 219. Autre bataille sur le bord de ce lac entre l'armée du Pape & les Florentins; 219. *note*.

- Poltronerie des troupes de ce tems-là , 220.
- Thémistocles* : jusqu'où il poussa la débauche , 262. Stratagème dont il se sert pour combattre les Perses dans le détroit de Salamine , 315.
- Thersites* , peuple d'Espagne , passent en Afrique par ordre d'Annibal , 36.
- Tibariens* : ils assignoient le lieu & le jour de la bataille , 237.
- Tibérius*. Voyez *Sempronius*.
- Tilly* (le Comte de) faisoit les escadrons trop gros & trop épais , 138. A la tête des troupes de Maximilien Duc de Baviere , il donne dans une embuscade d'armée , 240. Combien il étoit chaste , 258.
- Timothée* : beau mot de ce Général Athénien contre les Généraux qui s'exposent sans une juste nécessité , 272.
- Tite-Live*. Ce qu'il dit du vinaigre employé par Annibal pour calciner & faire sauter les rocs , & pour s'ouvrir un passage dans les Alpes , est une puérité indigne d'un Auteur aussi sensé que lui , 73 , 74. *note*. Combien il donnoit dans les prodiges , la même. Ce qu'il dit de l'Insubrien qui tua Flaminius , est une aventure de roman , 225 , 226. Il se rend ridicule dans ce qu'il dit contre Annibal , 242 , 243 , 244. Il a eu des Mémoires sur la seconde guerre Punique que Polybe n'a pas connus , 297. Combien il étoit crédule , 336. Il est réfuté dans ce qu'il avance contre les Gaulois , 376. *note*. Il n'est pas fidèle dans le récit qu'il fait de la bataille de Cannes , 383. *note*. On ne connoît rien dans ce qu'il dit de la distribution & de l'ordre des cohortes Romaines à la bataille de Cannes , 387. Remarques sur la prétendue trahison des Numides à la bataille de Cannes , & les autres accidens qu'il ajoute au récit de Polybe , 403. & *suiv.*
- Traitez* : différens Traitez de paix entre les Romains & les Carthaginois , dont le premier fut fait du tems de L. Junius Brutus , peu après l'expulsion des Rois , 26. & *suiv.* Les Romains ne les gar- doient pas avec plus de fidélité que les Carthaginois , 17. *not.* 29. *not.* 31. Ser- mens usitez par les Carthaginois & les Romains pour la confirmation d'un Traité de paix , 28. Du tems d'Homère on souhaitoit aux infracteurs entr'au- tres peines celle de porter des cornes , 30. *note*. Un Général qui s'endort sur la foi d'un Traité , s'éveille dupe , 93.
- Trébie* ; bataille sur cette rivière entre Sempronius qui la perd , & Annibal , 158 , 159 , 160. Distribution des troupes des deux armées , 166 , 167. Description de ce combat , 167 , 168.
- Tricastins* , 87 , 89.
- Tricoriens* , 89.
- Troupes* : imprudence des Généraux qui font combattre leurs troupes sans les avoir fait repaître , 159 , 170. Soins qu'un Prince doit prendre de ses armées pendant la paix , 271. Comment un Général doit exercer ses troupes , 399. Elles veulent être commandées par des gens d'un mérite extraordinaire , ou du moins par des gens d'une grande con- dition , 410. Attention qu'un Général doit apporter à ménager la vie de ses soldats , 411 , 412.
- Tures* : ils ignorent encore la force de la cavalerie , leur religion est propre à les rendre éternellement bêtes , 127. Ils ne sont battus que par le seul désavantage de leurs armes , 151 , 152. Nos Histo- riens grossissent toujours leurs armées lorsqu'ils parlent de leurs guerres contre les Chrétiens , 400.
- Turenne* (M. de) : sentence de ce grand homme , 101. On ne s'égare jamais avec un tel guide , 138. Sa marche en 1674. entre des montagnes & des vignobles , qui parut insensée au Maré- chal de la Ferté , 198. C'est être très- grand que d'être compté parmi les Gé- néraux immédiatement après lui , 214. Il ne hait jamais les femmes ni les plai- sirs ; mais ceux-ci non plus que les au- tres ne le maîtrisèrent jamais , 258. L'Auteur qui a écrit la Vie de ce grand homme , ne l'a pas fait avec toute la dignité qu'elle mérite , 264. L'art de ménager la vie des troupes s'est perdu à sa mort , 411. Ses vertus militaires , 447.
- Turin* : prise de cette ville par Annibal , 110.

V.

- U* Rangel quitte l'Isle de Fuhnen pour marcher au secours de la Pomeranie , & ne peut sauver ni l'un ni l'autre , 237.
- Vacéens* , peuple d'Espagne , soumis aux Carthaginois par Annibal , 15.
- Vaincre* ; la nécessité de vaincre nous fait vaincre effectivement , 49.

Vallées, détroits, gorges, col, pas, noms différens pour signifier à peu près la même chose, 91, 92.

Varro (*Caius Terentius*) est créé Consul, 330. Il étoit fils d'un boucher, *la même note*. Il veut combattre contre l'avis d'*Emilius*, 367. Son caractère, *la même note*. Il décampe & approche plus près des ennemis, 369. Il donne un combat, où *Annibal* n'a pas tout le succès qu'il en avoit espéré, 370. *Varro* range son armée en bataille, 373. Il commande l'aile gauche, 375. Sa misérable conduite à la bataille de *Cannes*, 397. & *suiv.* Il se sauve à *Venise*, 380. Comment il parvint au Consulat, 410, 441. Il est reçu à Rome comme en triomphe après la bataille de *Cannes*, 451. Il refuse les honneurs qu'on lui offroit, tant la déroute de *Cannes* l'avoit humilié, 453.

Vassors. Il prétend imiter *Tacite*, & réussit souvent fort mal, 188. *not.* 189. *not.*

Vaudois surpris à *Luzerne* par le Marquis de *Fenquières*, se retirent sur les montagnes & osent lui tenir tête, 106, 107.

Végèce; maximes sur la guerre, 178, 179, 181.

Vendôme (*M. le Duc de*) & *M. le Maréchal de Catinat* ont eu des ennemis qui ont eu l'adresse de les faire passer pour gens qui avoient la cervelle dérangée, 304.

Venise; le Gouvernement de cette République est plus parfait que celui de l'ancienne Rome, 331. *note.*

Ventidius (*Publius*) avoit été muletier, & honora le Consulat par ses vertus & ses belles actions, 331. *note.* Ses vertus, 411, 418.

Venus. Réponse de *Jupiter* à cette Déesse, qui se plaignoit d'une blessure qu'elle avoit reçue en courant au secours d'*Enée* son fils, 257.

Venusia, 283.

Vercingetorix; peu s'en fallut qu'il ne chassât les Romains de toutes les Gaules, 130. C'étoit un grand Capitaine, 131. Harangue qu'il fait à ses troupes, *la même*. Sa défaite, 131. Faute qu'il fit en s'enfermant dans *Alexia*, 132.

Vices. Réflexions sur les vices qui nuisent le plus aux Officiers & aux Généraux d'armées, 254. & *suiv.* 265.

Victoires. Lorsqu'on fait la guerre dans un pais ennemi, le gain de plusieurs victoires ne sert de rien, s'il n'est suivi de la prise des forteresses ennemies, 297.

On doit préférer les victoires qui se conduisent par le conseil à celles qu'on ne remporte que par la force, 347. Ce ne sont pas les victoires qui illustrent le plus la réputation des grands Capitaines, mais la manière de vaincre, 404.

Villars (*M. le Maréchal Duc de*), son passage du Rhin en 1702. 52. Il va au secours de *Fénelstrelles*, assiégée par le Duc de Savoie, 97.

Vin; à quels dangers l'excès du Vin expose un Général d'armée, 265. & *suiv.*

Vinaigre; extravagances de quelques Historiens au sujet de cette liqueur, 73, 74. *note.*

Visconti (*Philippe*) à la tête de six mille cavaliers, défait dix-huit mille Suisses, 294.

Vizille, 90.

Vocontiens, 89.

Voyages; combien avant *Polybe* les voyages par mer & par terre étoient périlleux, 84.

Voltier, Commissaire d'artillerie, a fait un Ouvrage où il a recueilli toutes les marches de *M. le Maréchal Duc de Luxembourg*, & qui mérite d'être entre les mains de tout le monde, 234.

Walhausen, Ecrivain dogmatique, très-profond & très-sçavant dans la cavalerie & dans l'infanterie, 134. Pourquoi il ne fut pas employé, *la même*.

Walstein faisoit les escadrons trop gros & trop épais, 138.

Weri (*Jean de*) conseille au Cardinal Infant de marcher droit à Paris, 429.

X.

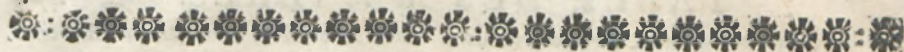
Xenophon. Le retour des Grecs des Satrapies de l'Asie supérieure sous la conduite de *Xenophon*, sur le premier motif qui porta les Grecs à déclarer la guerre aux Perses, 8.

Y.

Yedo, ville capitale du Japon, 331.

Z.

Zisca: il étoit borgne, puis devint aveugle, & remporta des victoires dans cet état, 145. *not.* Son caractère étoit fort approchant de celui d'*Annibal*, 201. Son habileté dans les guerres des montagnes, 102. Harangue qu'il fait à ses soldats pour empêcher le pillage de la ville de Prague, 364. *note.*



T A B L E

D E S P L A N C H E S

Des I, II, III. & IV^e. Tomes.

TOME PREMIER.

1 *Portrait du Ministre de la guerre Claude le Blanc... (Frontispice)*
T R A I T E' D E L A C O L O N N E.

2	L A Colonne sur trois sections,	page x
3	Colonne coupée de tête à queue, pour en former deux d'une seule après avoir percé,	xij
4	Mouvements des sections de la Colonne,	xliij
5	Terrain où l'on peut ranger en colonnes huit bataillons, quoiqu'il n'en puisse contenir que quatre de front,	xiv
6	Quarré plein de 3600. hommes, attaqué par une Colonne de 1200.	xviiij
7	La tête de porc,	xxiiij
8	Colonne de Gustave-Adolphe Roi de Suède à Leipzig,	xxxiv
9	Coin de Gustave,	xxxv
10	Triangle d'Elie,	xxxvij
11	Mouvements pour former le coin,	xl
12	Ordre de bataille de Louctres,	xliv
13	Ordre de bataille de Mantinée,	lx
14	Ordre de bataille des Impériaux & des Suédois à Lutzen,	lxiij
15	Peruisanne de l'Auteur,	lxviiij
		lxxiv

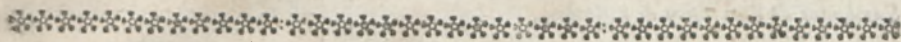
Histoire de Polybe, Livre I.

16	Sicilia antiqua,	I
17	Camp de Dénain : Ordre sur lequel l'Auteur auroit proposé de combattre,	48
18	Blocus & bataille d'Agrippa,	60
19	Colonne Rostrale érigée à Rome,	79
20	Bataille navale de Milazo,	81
21	Corbeau de Duillius,	85
22	Corbeau à griffes,	86
23	Dauphin des Grecs,	86
24	Corbeau démolisseur,	86
25	Corbeau à tenaille,	87
26	Corbeau double pour rompre l'effort du belier,	88
27	Corbeau à cage ou le Tellenon,	91
28	Corbeau d'Archimède selon Polybe & Plutarque, qui servoit à harponner & à enlever les vaisseaux,	96
29	Bataille d'Ecnome,	115
30	Bataille d'Adis,	129
31	Secours de Douai,	142
32	Ordre de bataille pour une surprise d'armée,	153
33	Bataille de Tunis entre Xanthippe & Régulus,	177
34	Bataille d'Antiochus Soter contre les Galates,	179
		Ordre

TABLE DES PLANCHES.

481

35	Ordre de bataille selon le système de l'Auteur contre l'armée 2, 3, 5, plus forte de deux tiers que celle qui lui est opposée,	184
36	Bataille navale de Palerme,	190
37	Secours de Lilybée en présence de l'armée des Romains,	198
38	Bataille de Drépane,	210
39	Plan de deux armées en bataille pour l'intelligence du coup d'œil,	266
40	Campemens des Romains & des Carthaginois à Eryce,	274



T O M E I I.

Histoire de Polybe, Livre I.

1	<i>M</i> Arche de l'armée d'Amilcar Barca pour aller à l'ennemi,	319
2	Bataille du Macar entre Amilcar & les Rebelles d'Afrique,	318
3	Ordre de bataille sur trois corps selon le système de l'Auteur,	324
4	Marche d'armée dans une plaine allant à l'ennemi,	325
5	Canon qui tire en marchant à la tête d'une ligne, selon la méthode des Suédois,	325
6	Bataille de la Hache,	381
7	Ordre de bataille contre un corps d'armée retranché dans un déroit de montagne,	391

Traité de l'Attaque des Places des Anciens.

8	Blocus de Platée par deux lignes environnantes de maçonnerie,	457
9	Blocus célèbre de Numance & ses deux lignes environnantes, On a marqué sur la Planche 464. c'est une faute du Graveur.	462
10	Profil d'une partie de la circonvallation avec son fossé & avant-fossé du camp de César devant Alexia,	471
11	Tranchées & galeries d'approches des Anciens,	476
12	Attaque de tranchée par les Daces,	486
13	Découvertes des tranchées dans l'Arc de Sévère, galerie entre deux terres, blindes, belier non suspendu dans une tour belière,	488
14	Profil & construction des cavaliers des Anciens,	496
15	Terrasse surprenante des Romains au siège de Massada, continuée & poussée jusqu'au pied du mur de la forteresse: la petite élevée sur la grande & sa tour de charpente dressée dessus,	501
16	Terrasse de Cosroez au siège d'Edesse. Galerie & sappe des assiégés sous la terrasse,	505
17	Tortue qui servoit au comblement du fossé d'une place assiégée,	516
18	Galerie de charpente & la tour de brique de César au siège de Marseille,	522
19	Le Musculus & le Pluteus des Anciens,	526
20	Décence & passage du fossé des Anciens,	527
21	Plan de la base de l'hélepole de Demetrius,	536
22	Tours à ponts de Frédéric I. à Jérusalem,	544
23	Tour mouvante de César,	551
24	Hélepole de Demetrius Poliocerte au siège de Rhodes avec ses ponts baissans;	554
25	Tour à corridors à belier non suspendu,	558
26	Tour de pierre transportée d'un lieu en un autre par un Architecte Boulonnois,	560
27	Belier suspendu,	567
28	Chariot pour le transport des beliers,	575
29	Belier non suspendu,	586
30	Catapulte de batterie,	611
31	Autre catapulte de batterie,	612
32	Balisse de siège,	616
33	Balisse en batterie tirée de la Colonne Trajanne,	622
34	Batterie de Balistes & de Catapultes,	624
35	Galerie souterraine poussée du camp jusques dans l'intérieur de la ville,	670
36	Galerie de sappe,	671

T O M E I I I.

Traité de la Défense des Places des Anciens.

1	H ellas sive Gracia propria,	F
2	Profits & elevations des murailles des Anciens,	19
3	Sambuque de l'invention de l'Auteur,	25
4	Tours & galleries flottantes de Demetrius au siège de Rhodes,	84
5	Retranchemens des Anciens derrière les brèches,	102

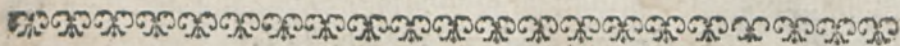
Histoire de Polybe, Livre II.

6	Bataille de Mydionie entre les Etoliens & les Illyriens,	206
7	Ordre de bataille sur trois corps, selon le système de l'Auteur,	218
8	Plan de la bataille de Télamon, où les Gaulois se trouvèrent enfermez entre deux armées Romaines,	261
9	Bataille sur deux fronts des Israélites contre les deux armées des Ammonites & des Syriens,	271
10	Deux ordres de bataille selon le système de l'Auteur,	272
11	Bataille de l'Adla entre les Romains & les Gaulois Insubriens,	287
12	Ordre de bataille d'une armée obligée de combattre une rivière à dos, selon le système de l'Auteur,	304
13	Plan de la bataille de Cassano,	319
14	Bataille de Sélaste entre Antigonus & Cléomène,	385
15	Ordre de bataille pour l'attaque & la défense d'une armée retranchée dans les montagnes selon le système de l'Auteur,	402
16	Pont portatif pour le passage du fossé d'un retranchement attaqué d'insulte,	408
17	P	422

T O M E I V.

Histoire de Polybe, Livre III.

1	T alia antiqua,	F
2	Passage du Rhône,	50
3	Passage des elephans d'Annibal sur des radeaux,	51
4	Passage des rivières selon le système de l'Auteur,	61
5	Radeau de l'invention de l'Auteur,	68
6	Invention de l'Auteur pour faire passer la cavalerie à la nage,	69
7	Marche d'Annibal dans les Alpes,	90
8	Combat d'Annibal contre les Allebroges dans les Alpes,	93
9	Ordre de bataille dans un déroit de montagnes selon le système de l'Auteur, opposé à l'ordre ordinaire sur plusieurs lignes redoublées,	105
10	Combat de cavalerie entre les Romains & les Carthaginois,	125
11	Deux dispositions de combat de cavalerie selon les principes de l'Auteur,	143
12	Cavalier de Fez ou de Maroc,	153
13	Bataille de la Trébie entre les Romains & les Carthaginois,	167
14	Ordre de bataille dans une plaine selon le système de l'Auteur,	185
15	Marche d'Annibal dans les marais de Clusium,	202
16	Bataille du Thrasymène,	225
17	Ordre de bataille selon les principes & le système de l'Auteur,	253
18	Combats de Geronium,	301
19	Ordre de bataille selon les principes & le système de l'Auteur,	350
20	Bataille de Cannes,	391
21	Ordre de bataille selon le nouveau système de l'Auteur,	408



FAUTES A CORRIGER

dans les Planches des I, II. & III^e. Tomes.

TOME PREMIER.

TRAITE DE LA COLONNE

L A Colonne sur trois sections ; page x. il faut marquer à la première section A, à la seconde B, à la troisième C, & à chaque compagnie de grenadiers qui sont derrière D.

Colonne coupée de tête à queue ; p. xij. il faut marquer E. à la tête, & F à la queue ; les lettres qu'on a marqué sur la droite & la gauche sont inutiles.

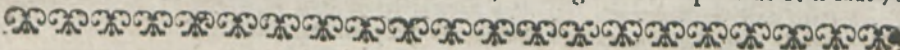
Mouvement des sections de la Colonne ; p. xiiij. il faut marquer un D. à la tête des deux colonnes. & à celle de la droite : A à la première section & B. à la seconde, & effacer l'

Histoire de Polybe, Livre I.

Blocus & bataille d'Aggrigente ; p. 60. il faut marquer 4. aux éléphants.

Corbeau d'Archimède ; p. 96. à la place du G. qui marque le trelingage de la gauche ; il faut un C.

Bataille d'Ecnome ; 115. il faut marquer sur le côté droit du triangle 14. de l'armée Romaine, à la droite à la place de 7. il faut 6, & à la gauche à la place de 6. il faut 7.



TOME II.

Histoire de Polybe, Livre I.

Ordre de bataille sur trois corps ; p. 324. il faut marquer au corps du centre 4. entre les deux lignes de cavalerie. Il faut marquer à la tête des trois corps 17, & dans les vuides de ces trois corps il faut y marquer 18, où doivent être placées les batteries.

Traité de l'Attaque des Places des Anciens

Blocus célèbre de Numance ; p. 462. lisez p. 461. lig. 37. qu'on garnit d'une palissade 5. au lieu de 4. qui seroit employé doublement dans la même Planche. A l'entrée & à la sortie de la rivière entre les forts 8, il faut marquer 9.

Tranchées & galeries d'approches des Anciens ; p. 476. il faut marquer 9. à la place de 13.

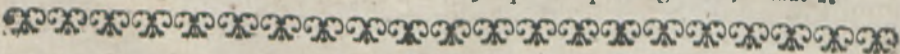
Terrasse de Cosroez au siège d'Edesse ; p. 505. les chiffres 2. & 3. sont inutiles.

Autre Catapulte de batterie ; p. 613. au chassis qui sert de base il faut marquer C. contre le traversant, au lieu de P. marquez F.

Baliste de siège ; p. 616. le nombre 17. est mal placé, il doit être au-dessus de 16. pour marquer la noix de la détente.

Batterie de Balistes & Catapultes ; p. 624. au terre-plein de la batterie des Balistes il faut marquer 2, aux embrasures 3, & aux melons 4. Au terre-plein de la batterie des Catapultes il faut marquer 5, & à l'épaulement 6.

Gallerie de sappe ; p. 671. à la place du chiffre 3, qui marque la galerie, il faut 2.



TOME III.

Traité de la Défense des Places des Anciens.

S Ambuque de l'invention de l'Auteur ; p. 25. au mât de la gauche à la place de G. il faut C.

Histoire de Polybe, Livre III.

- Bataille de Midonie* ; p. 206. il faut marquer 2. à la phalange des Etrouliens.
Plan de la bataille de Telamon ; p. 261. aux chariots qui couvrent les ailes de l'armée Gauloise, il faut marquer 6 & 7.
Deux ordres de bataille selon le système de l'Auteur ; p. 279. aux deux armées rangées selon la méthode ordinaire, à la place de G. qui marque les secondes lignes, il faut C. A la réserve de l'armée enveloppée, il y faut marquer 11.
Ordre de bataille d'une armée obligée de combattre une rivière à dos, selon le système de l'Auteur ; p. 304. à la batterie de la gauche il y faut marquer 20. A l'infanterie qui est sur la droite en deçà de la rivière, au lieu de 12. il faut 21. Aux colonnes de trois sections, il faut marquer 22. sur le côté extérieur de chacune. A l'aile repliée de la gauche, il faut marquer derrière les trois escadrons qui ont des pelotons 102 & dans l'intervalle de ces trois escadrons 11, de même que l'aile droite repliée.
Bataille de Cassano ; p. 329. à la place du G, qui marque un pont sur le petit Ritorto, il y faut un C. Au petit canal de la Pandine, il y faut marquer un D. A la Cassine, où il y a un P, il y faut un F.
Bataille de Sélaste entre Antigonus & Cléomène ; p. 385. à la droite de la cavalerie de Cléomène, il faut marquer dessous le chiffre 4, qui marque les pelotons, le chiffre 2. pour marquer les escadrons.
Ordre de bataille pour l'attaque & la défense d'une armée retranchée dans les montagnes selon le système de l'Auteur ; p. 402. à l'armée qui attaque, à la première ligne il faut marquer A. à la place de 2, C. à la place de G, marquer E. pour les pelotons où il n'y a point de terre, de même qu'à la seconde ligne, où il faut un E. aux endroits où il n'y en a point, & effacer plusieurs 9. qui sont sur la droite, à la cavalerie il faut marquer G. à la place de 9.
Pont portatif pour le passage du fossé d'un retranchement attaqué d'insulte ; p. 408. dans la figure du pont il faut un C. à la place du G. qui y est marqué.

A V I S.

J'ai dit page 248. que la nouvelle Histoire Romaine étoit condamnée à une prison perpétuelle dans le Magazin de son Imprimeur ; c'est une méprise que je n'ai faite que pour avoir jugé un peu trop favorablement du goût du Public. On dit que la plus grande partie de cette Histoire étoit vendue avant que de paroître.



TOME III

De l'Imprimerie de J. B. LAMÉSLE, rue vieille Bouclerie, au bout de la rue de la Harpe, à la Minerve. 1728.

